DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

DICTIONAIRE

DES

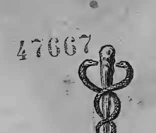
SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

TOME PREMIER.





PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR.

MDCCCXX.

DICTIONAIRE

DES SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

Les grands noms ne font rien ;
le mérite fait tout.

La peinture exacte de la vie des hommes qui se sont élevés par leurs qualités éminentes, ou en profitant des circonstances avec habileté, a toujours inspiré de l'intérêt. Quand on lit leur histoire, on se met en scène avec eux ; leurs vertus, leurs grandes actions, leur savoir, les productions de leur esprit nous font aimer le bien, piquent notre curiosité, ou excitent notre émulation ; leurs malheurs même nous consolent quelquefois, peut-être parce qu'ils satisfont l'envie secrète que nous portons à tout ce qui s'élève au-dessus de nous. Nous aimons aussi à retrouver dans les détails de la vie privée d'un personnage illustre les causes de son élévation, ou plutôt nous y cherchons ce que cache le masque dont il se revêt en public.

Les anciens, qui savaient combien les exemples sont plus féconds en résultats heureux que les préceptes les mieux conçus, recueillaient avec soin les moindres particularités de la vie des grands hommes. Aristide, Miltiade, Socrate, Périclès

semblent revivre sous la plume de Plutarque, dont les écrits ont inspiré à l'éloquent auteur d'Emile tant de belles pages où éclate l'ardent amour de la liberté et de la justice.

Si la biographie est la source la plus pure de l'histoire des nations, elle ne procure pas de moins grands avantages à celle des sciences. Cette histoire, dont on ne saurait contester l'utilité, offre au lecteur attentif le tableau des efforts qu'il a fallu faire pour renverser des opinions embrassées sans examen et s'élever peu à peu à des principes plus satisfaisans. Les écarts de nos prédécesseurs sont d'utiles leçons pour nous, en signalant des fautes dont il devient facile de se garantir. L'histoire des sciences fournit surtout une mine inépuisable d'excellentes idées abandonnées pour d'autres moins heureuses, que l'esprit de secte a prônées aux dépens de la vérité. Elle paye un juste tribut d'éloges aux hommes de mérite que l'ingratitude ou la malveillance cherche à faire oublier, en même temps qu'elle signale ceux qui se sont voués au culte de l'erreur. Qui la dédaigne jouit des bienfaits de la science sans en connaître l'origine, ni pouvoir juger si les changemens qu'elle subit sont des progrès ou des pas rétrogrades, et, ce qui est plus humiliant encore pour l'amour propre, s'expose à louer des plagiaires qui ne méritent que le mépris.

L'histoire littéraire s'est presque entièrement formée de nos jours. Lorsque la philosophie eut tracé en caractères ineffaçables les droits et les devoirs de l'homme dans l'état de société, la Muse de l'histoire, qui depuis long-temps ne retraçait guère que la vie des conquérans ou des tyrans, ces deux fléaux du genre humain, essaya de peindre la vie, moins tumultueuse, mais plus utile, des écrivains qui ont éclairé leurs compatriotes ou hâté les progrès de la raison.

La faible esquisse de cette histoire que Mylius donna vers le milieu du seizième siècle, fut à peine remarquée, et les immenses recherches du Pline allemand, Conrad Gesner, ne pouvaient pas être jugées par ses contemporains. Il fallait tout le génie de Bâcon pour apprécier l'importance d'un travail semblable, et pour en tracer le plan. Stimulé par l'éloquence per-

suasive de l'immortel Chancelier, Lambeck entreprit un ouvrage dont l'immensité eût effrayé tout autre que ce profond érudit; mais la mort ne lui permit pas de le terminer, et depuis l'on n'a marché que de loin sur ses traces, car les écrits d'Albertini, d'Andres et d'Eichhorn, malgré tout leur mérite, ne sauraient être considérés que comme des ébauches fort incomplètes de l'histoire générale de la littérature. Mais plusieurs branches de cette histoire, notamment celle qui enseigne à connaître les écrivains, furent cultivées d'une manière spéciale, et Jonsen, Kœnig, Freher, Pope-Blount, Hendreich, Fabricius, Ciacconio, Nicéron, Bayle, Brucker, Marchand, Chaufepié, Moréri, l'Advocat, se lancèrent dans cette nouvelle carrière, que plusieurs d'entre eux ont parcourue avec un brillant succès. Cependant Mencke imagina de réunir en un seul dictionaire l'histoire des savans éparse dans tant de volumineux ouvrages. Quoique son livre fourmille d'erreurs, il est remarquable comme premier essai dans un genre où se sont depuis illustrés le docte Jœcher, le judicieux Adelung, le trop lent Rotermund, le savant Saxe, le profond Hamberger, l'infatigable Meusel, et tant d'autres qui ont consacré leurs veilles à la bibliographie générale. Dès lors les biographies se multiplièrent à l'infini, et sous mille formes différentes. Chaque peuple, chaque ville, chaque université, chaque science ne tarda pas à avoir les siennes, dont les titres seuls couvriraient plusieurs pages. Toutes les nations civilisées s'empressèrent à l'envi de transmettre à la postérité les noms des écrivains dont elles s'honoraient le plus. Picard, Duclou, Poucet, Colomb, Rivet, Papillon, Pernetty, Calmet, Chevrier écrivirent l'histoire littéraire de la France; Mazzuchelli, Mongitore, Liruti, Toppi, Tafuri, Tiraboschi, Fabroni, celle de l'Italie; Castro, les frères Mohedano, Antonio, Casiri, Sempere, celle de l'Espagne; Barbosa-Machado, celle du Portugal; Reimmann et mille autres, celle de l'Allemagne; Bale, Pits, Kippis, Tanner, Wilkins, Granger, celle de l'Angleterre; Stark, celle de l'Ecosse; Gezelius, celle de la Suède; Czwittinger, Horanyi, celle de la Hongrie, etc., etc.

La médecine ne demeura point inactive au milieu de cette émulation générale. Elle a besoin, plus qu'aucune autre science peut-être, qu'on l'étudie dans son état actuel et dans ses différens âges. On a répété jusqu'à satiété qu'elle est la fille du temps; mais, l'histoire à la main, on prouverait sans peine qu'elle fut toujours le jouet des vicissitudes de l'esprit humain. Les phénomènes dont elle s'occupe fournissant une multitude d'inductions parmi lesquelles on a peine à reconnaître celles qui méritent l'assentiment général, elle a dû enfanter une foule de systèmes. L'introduction des hypothèses philosophiques, chimiques et physiques est venue ajouter encore à la confusion. Courbée sous le joug de l'autorité, la médecine n'a pu se soustraire à l'influence de tout homme assez habile ou assez adroit pour se placer au premier rang de ceux qui la cultivent. Aussi, dans cette science, comme en politique, chaque siècle, pour ainsi dire, a porté l'empreinte du génie particulier d'un seul homme. Si Thémistocle dirigea les Athéniens vers la marine, Elisabeth, ses sujets vers le commerce, et Colbert, nos compatriotes vers l'industrie manufacturière, Galien, Sylvius, Stahl, Boerhaave et Brown firent dominer tour à tour l'humorisme, la chémiatrie, l'animisme, la mécanique et le dynamisme. Il est donc nécessaire, en médecine surtout, de remonter à la source des vérités et des erreurs, d'étudier les progrès de l'art, et d'en marquer les accroissemens successifs. On est tout surpris, en suivant cette marche, de voir la science, presque entièrement formée dès son berceau, ne s'enrichir ensuite que lentement d'idées neuves, et se noyer sans cesse dans un fatras de systèmes, presque tous opposés, quoique tous établis sur les mêmes faits, sur les mêmes observations. C'est pour avoir méconnu ces grandes vérités, mises hors de doute par Haller, que tant de praticiens ont perdu, à découvrir des choses déjà connues, un temps qu'ils auraient pu employer mieux. Ils se seraient épargné ainsi plus d'un mordant sarcasme, dont toute la supériorité de leur talent ne les a pas garantis.

On aurait assez de peine à expliquer pourquoi l'histoire de

la médecine a été, pendant long-temps, beaucoup mieux soignée que celle des médecins. Peut-être cette différence tient-elle à ce que la médecine se composant de deux parties bien distinctes, l'art et la science, la difficulté réelle qu'on éprouve à porter un jugement solide et surtout impartial sur les praticiens, a fait qu'on s'est rejeté sur leurs ouvrages, et qu'on les a considérés principalement comme écrivains, c'est-à-dire sous le point de vue le moins intéressant peut-être. Quoi qu'il en soit, tandis que Gœlicke, Schulze, Freind, Leclerc, Malacarne, Chomel, Dujardin, Peyrilhe, Portal, Brambilla, retraçaient les annales de l'art dans des ouvrages d'un mérite assez varié pour offrir chacun un genre particulier d'intérêt, Van der Linden, Mercklein, Lipenius, Manget et Haller ne donnaient, dans leurs précieux catalogues, que des notices fort incomplètes sur les auteurs, et n'employaient leur vaste érudition qu'à compléter la liste des écrits. Champier, Fuchs, Justus, Du Châtel, Adami, Bernier, Douglas, Baier, Corte, Astruc, Scheffel, Weszpremi, Hazon, Goulin, Duchanoy, etc., firent, il est vrai, paraître quelques utiles fragmens biographiques; mais aucun dictionaire proprement dit de biographie médicale ne fut publié avant celui de Kestner. Mathiæ donna ensuite son aperçu chronologique, qui ne tarda pas à être suivi de la Bibliothèque de Carrère et du Dictionaire d'Eloy. Depuis lors, les productions de ce genre se sont multipliées singulièrement: parmi les plus modernes, on distingue celles de Bœrner, de Baldinger, d'Eicken, d'Elwert, d'Hutchinson, d'Aikin, de Muller et de Rosenmueller.

Le moins incomplet de tous ces ouvrages est encore celui d'Eloy. Mais il s'arrête en 1778, et combien n'y compterait-on pas d'omissions? Un travail semblable exigeait des connaissances dans les langues étrangères, qu'Eloy ne possédait pas, et un concours de circonstances au milieu desquelles il était loin de se trouver. Aussi son Dictionaire, quoique bien supérieur à celui de Carrère, n'a-t-il point rempli une lacune dont près de cinquante années écoulées depuis n'ont fait qu'augmenter encore l'étendue.

C'est pour refondre et compléter tous ces essais partiels que l'Éditeur du *Dictionaire des Sciences médicales* entreprend aujourd'hui de donner une *Biographie médicale* rédigée sur un plan différent de celui qu'on a suivi jusqu'à présent dans cette carrière épineuse, qui exige des recherches immenses et une patience à toute épreuve.

La médecine est trop intimement liée aujourd'hui avec les autres sciences naturelles, pour qu'on puisse séparer son histoire de la leur. C'est à la zoologie qu'elle doit quelques-unes de ses explications les plus ingénieuses : la botanique lui a également servi, et, sans elle, on ne saurait bien connaître un grand nombre de médicamens; la chimie a trop influé sur les doctrines médicales, pour que le médecin ne soit pas obligé d'en étudier les révolutions; enfin l'hippiatrie se rattache naturellement à la médecine humaine. Nous admettrons donc dans notre dictionaire les naturalistes, les chimistes et les hippiatres; mais nous aurons soin de faire un choix parmi les premiers, et de nous borner à ceux qui ont su rattacher la science à la physiologie générale, ou dont le génie est parvenu à lui faire prendre une face entièrement nouvelle.

Une pareille réserve serait déplacée à l'égard des médecins. Ici, nous ne nous bornerons pas à donner l'histoire de ceux qui portent un nom illustre, ou qui font époque. Si nous prenions pour guide l'importance qu'on attache maintenant à leurs ouvrages, nous pourrions sans doute en négliger un grand nombre; mais, suivant la remarque judicieuse d'Eloy, plusieurs écrivains doivent être cités, moins pour ce qu'ils valent aujourd'hui, que par reconnaissance de ce qu'ils ont valu à leurs contemporains. Tel dont on ne lit plus les écrits, a joui d'une grande considération dans son temps, et contribué peut-être, par ses avis ou même par ses compilations, à former les auteurs les plus renommés. Combien d'ouvrages enfouis dans la poussière des bibliothèques ont été oubliés pour d'autres qui n'en offrent qu'une froide copie ou une imitation sans couleur! La mode influe jusque sur les productions littéraires, et ce qu'on cherche généralement dans les livres, c'est moins

des faits exacts, des observations rigoureuses, que des hypothèses brillantes ou d'ingénieuses théories. Après tout, pour nous servir des expressions de l'abbé Denina, la république des lettres, non plus que toutes les autres, ne consiste pas dans la personne d'un dictateur ou de quelques démagogues.

Les dictionaires généraux renferment des notices trop courtes, et les biographies spéciales sont presque toujours d'une prolixité fatigante. Nous éviterons l'un et l'autre extrême, car notre but n'est de donner ni une simple table alphabétique, ni une collection d'éloges académiques; mais nous ne laisserons échapper aucune circonstance propre à faciliter l'intelligence des écrits de chaque médecin, ou à permettre d'établir un jugement exact sur son savoir et sur son caractère. Nous signalerons surtout les découvertes anatomiques, et les vues pratiques par lesquelles il s'est illustré, ou qui doivent lui mériter notre suffrage. Tel même qui n'a rien écrit trouvera place dans notre dictionaire, soit parce qu'il a professé avec éclat, soit parce qu'il a eu une pratique fort étendue.

Nous consacrerons un soin particulier aux noms propres, qu'on mutile chaque jour d'une manière ridicule. Peut-on se défendre de sourire quand on voit rendre par *Quercétan* le mot *Quercetanus*, nom latin de Joseph du Chesne? Quelle idée prendre du savoir d'un *auteur* qui donne le nom d'Amatus *Lusitan* au médecin portugais Jean-Rodriguez de Castellobranco? D'autres appellent *Dodonée* le célèbre Rembert Dodoens. Certains écrivent *Tagliacot* ou *Taliacot* pour Tagliacozzi, *Castellan* pour Du Chatel, etc. Ces erreurs sont trop grossières pour être fréquentes; mais d'autres, fort communes et plus excusables, dépendent de l'usage où l'on a été pendant long-temps en Italie, en Hollande et en Allemagne, de défigurer les noms propres en leur donnant une désinence latine, ou même en les traduisant en latin. Nous n'épargnerons aucune recherche pour rétablir ces derniers dans leur pureté primitive, travail ingrat qui n'est pas toujours couronné de succès.

La vie des savans est communément simple et peu féconde en situations remarquables ou en événemens extraordinaires.

Quand on veut les connaître, il faut joindre à l'étude de leur vie celle de leurs écrits, par lesquels on peut mieux juger de ce qu'ils valaient. C'est pourquoi nous donnerons une liste exacte de tous les ouvrages de chaque auteur dans l'ordre chronologique de leur publication. Nous nous attacherons aussi à indiquer tous les opuscules académiques, qui sont quelquefois les plus beaux titres de gloire d'un écrivain. A-t-on espéré, dans la *Biographie universelle*, donner une juste idée de Michel Alberti, en consacrant à peine quelques lignes, servilement copiées depuis dans le maigre, quoique si dispendieux, dictionaire de Chalmers, à ce célèbre professeur de Halle, auteur de plus de quatre cents dissertations, dont plusieurs sont encore estimées aujourd'hui, et qui sont toutes remarquables en ce qu'elles ont propagé la doctrine de Stahl, dont l'auteur fut l'élève, le favori, l'ami, le successeur, et l'infatigable champion? C'est un devoir d'arracher à l'oubli des livres dans lesquels ont puisé à leur aise tant de charlatans littéraires, qui n'ont exagéré les difficultés déjà si grandes de la bibliographie, que pour s'assurer un monopole dont ils savaient tirer habilement parti.

Les titres seront indiqués tout au long. Cette attention ne paraîtra minutieuse qu'à ceux qui n'ont d'autre érudition que celle qu'on puise dans les livres élémentaires. C'est pour l'avoir négligée que Jœcher a tant diminué l'intérêt de son dictionaire, auquel on aurait peut-être pardonné mille autres défauts, s'il avait été exempt de celui-là. Les titres seront toujours énoncés dans la langue originale. Immédiatement après, viendra l'énumération des principales éditions et celle des traductions dans les idiomes les plus répandus de l'Europe. Depuis qu'on a eu l'excellente idée de réunir les écrits remarquables des hommes célèbres dans de grandes collections, sous les noms d'*Actes*, *Trésors*, *Bibliothèques*, etc., beaucoup de bons livres n'ont plus été réimprimés à part, et sont devenus rares, ou même ont fini par disparaître : nous ne négligerons donc jamais de faire connaître quels sont ceux des écrits d'un auteur qu'on trouve dans une des collections de ce genre.

Nous avons pensé qu'il serait utile, indispensable même, d'établir une liaison entre toutes les parties de notre travail. Pour y parvenir, nous intercalerons quelques articles généraux, comme *anatomistes, botanistes, chimistes, hippiatres, médecins, naturalistes, chirurgiens, pharmaciens, physiologistes*, etc., ayant pour but de préseuter un aperçu rapide de chacune des branches essentielles ou accessoires de la médecine. De cette manière, nous formerons un ensemble qui réunira la commodité d'un dictionaire aux avantages d'une histoire philosophique d'après l'ordre des temps.

Exécutée sur ce plan, la *Biographie médicale*, réunie au *Dictionaire,* formera une vaste encyclopédie, comprenant l'histoire de l'art depuis sa naissance jusqu'à nos jours, et celle des hommes recommaudables qui l'ont cultivé dans tous les siècles. La France, qui déjà deux fois a ébauché un si beau projet, aura la gloire de l'avoir enfin réalisé, et les Français, si souvent accusés de frivolité, montreront qu'ils savent se livrer à de laborieuses recherches aussi bien que les Allemands, sur lesquels ils l'emportent déjà de beaucoup pour le brillant et la légèreté. L'empressement avec lequel on recherche le Dictionaire des Sciences médicales dans les deux mondes, est un sûr garant de l'accueil que recevra la *Biographie médicale*, qui, établie sur un plan parfaitement régulier et tracé d'avance, n'est pas de nature à prendre une extension dont on pourrait s'étonner; car, dans un article biographique, l'auteur ne paraît presque pas, et n'a d'autre but que de chercher à faire bien connaître celui dont il trace l'histoire.

L'Europe savante saura quelque gré aux médecins français qui vont se livrer à ce travail utile. Nous ne doutons pas que les nations étrangères ne s'empressent de concourir à l'élévation de ce beau monument, destiné à consacrer la gloire des praticiens de tous les siècles et de tous les peuples, puisque chacun sera flatté d'y trouver un compatriote illustre. Les penseurs, qui font leur occupation spéciale de l'étude de l'homme, y rencontreront de grands sujets de méditation sur la marche de l'esprit dans la recherche des vérités scientifiques; l'étudiant

y apprendra à secouer le joug de l'autorité scolastique; le praticien y trouvera des modèles de dévouement et des sujets d'encouragement; le professeur lui-même y puisera des matériaux pour ses leçons, et de précieuses traditions sur l'art si difficile d'enseigner; enfin l'estimable médecin qui habite loin de la capitale, s'y procurera les renseignemens nécessaires sur les livres qui doivent former sa bibliothèque : la *Biographie médicale* lui offrira une lecture presque inépuisable, aussi variée qu'agréable et instructive, qui lui retracera vivement ses honorables travaux, les dangers qu'il brave avec courage, et la peinture touchante de la reconnaissance dont le public paye tôt ou tard celui qui se dévoue pour le bien de l'humanité.

A.-J.-L. JOURDAN.

DICTIONAIRE

DES

SCIENCES MÉDICALES.

BIOGRAPHIE MÉDICALE.

A

AARON, ou plus exactement Aharoun, chrétien d'Alexandrie, exerçait la double profession de prêtre et de médecin dans cette ville, sous le règne de l'empereur Héraclius, au commencement du septième siècle. Il écrivit, sous le titre de *Pandectes*, et en syriaque, un ouvrage, composé de trente livres, qui fut le premier traité de médecine que les Arabes possédèrent dans les idiomes de l'Orient. Cet ouvrage n'était qu'une compilation, dont l'auteur avait puisé tous les matériaux dans les médecins grecs. Un savant juif de Bassora, Maserjawaich, voulant le mettre à la portée de tout le monde, le traduisit en arabe, vers l'année 683. Les *Pandectes* d'Aaron ne sont point parvenues jusqu'à nous, ou sont du moins restées enfouies dans la poussière des bibliothèques, et il n'en existe pas de traduction latine; mais Rhazès nous en a conservé d'assez nombreux fragmens, que le savant Sprengel a réunis dans le second volume de son Histoire de la médecine. Ali-Abbas assure que la diététique et la chirurgie y étaient traitées d'une manière très-superficielle. Aaron est le premier auteur qui fasse mention de la petite vérole, dont Paul d'Egine, son contemporain, ne parle pas, et dont on a mal à propos attribué la première description à Rhazès. (A.)

AARON BEN JOSEPH l'Ancien, appelé aussi Aaron le Caraïte, ou Aaron Hariscon, c'est-à-dire Aaron premier, pour le distinguer d'Aaron ben Elie, autre Caraïte moins ancien,

vivait à Constantinople, vers la fin du treizième siècle. Quoique médecin assez célèbre, il n'a rien écrit sur son art: tous ses ouvrages sont relatifs à la religion et à la littérature.

(Δ.)

AASKOW (Urbain-Bruan), né à Copenhague, en 1742, mourut, dans cette ville, le 2 juin 1806. Après avoir été employé pendant longtemps dans la marine danoise, il fut, en récompense de ses services, nommé médecin ordinaire du roi, avec le titre de conseiller d'état. Ses talens, comme praticien, et la bonté de son cœur, lui concilièrent l'estime générale. Ses ouvrages sont:

Diarium navale, sistens observationes circà causas, curationem et prophylaxin morborum qui præsidium classis Regiæ Danicæ in expeditione Algeriensi afflixerunt. Copenhague, 1774, in-8°.
Ce journal traite fort au long des causes et du traitement des maladies qui ravagèrent la flotte envoyée, en 1770, par le gouvernement danois, pour bombarder Alger.

Anweisung zum rechten Gebrauche der Heilmittel, womit die Kœnigliche Kriegsschiffe, auf ihren Seefahrten versehen werden. (Instruction sur le bon emploi des médicamens dont les vaisseaux de guerre danois sont pourvus dans leurs expéditions). Copenhague, 1778, in-8°.
Aaskow a donné, en outre, une traduction danoise du Manuel de médecine de Jean-Augnste Unzer. (Z.)

ABANO (Pierre d'). *Voyez* Pierre d'Abano.

ABARBANEL ou Abravanel (Judas), nommé aussi Leham, Leo Abarbanel, Leo Medicus, Leo Hebræus, médecin juif, fils du savant rabbin Isaac Abarbanel, naquit à Lisbonne, et non pas en Espagne, comme l'a prétendu Antonio; mais il se retira dans ce pays, avec son père, sous le règne de Jean II, roi de Portugal. Obligé de quitter la Castille en 1492, époque du mémorable édit par lequel Ferdinand et Isabelle, inspirés par l'intolérance de moines fanatiques, et malgré les conseils d'une saine politique, chassèrent de leurs états tous les Maures et les Juifs qui refusèrent d'embrasser le christianisme, Abarbanel se réfugia dans le royaume de Naples, près de Ferdinand I, et resta dans ce pays jusques au moment où Charles VIII, de France, s'en empara. Suivant toujours les pas de son père, il se réfugia en Sicile avec Alphonse II, successeur de Ferdinand I, puis à Corfou en 1495, et de là dans la Pouille et à Venise, en 1496, d'où il se rendit enfin à Gênes, espérant de trouver, dans cette république, le repos qu'il cherchait en vain depuis si longtemps dans les contrées soumises au pouvoir absolu. Tous ses contemporains parlent de lui comme d'un médecin célèbre.

Il n'a point écrit sur son art; mais on lui attribue des *Dialogi d'amore*, publiés sous le nom de *maître* Léon, à Rome, 1535, in-4°. - Venise, 1541, 1549, 1552, 1558, 1573, 1586, 1607, in-8°. - Trad. en latin, par

Jean-Charles Saraceni. Venise, 1564, in-8°. - En français, par Pontus de Tyard, par Denis Sauvages. Lyon, 1551, in-8°., et par Guillaume des Autels, poète et gentilhomme du Charolais, sous le titre de : *Léon Hébrieu, De l'amour.* Lyon, 1551, in-8°. - En espagnol, par Jean Costa. Venise, 1568, in-4°.; et par Charles Montesa. Saragosse, 1584.

Son père Isaac est auteur de deux Dissertations qui semblent avoir rapport à la médecine:

De leprâ vestimentorum.
De leprâ ædium. (M.)

ABARIS, fils de Senthus, naquit parmi les Scythes hyperboréens. On s'accorde à cet égard; mais il n'en est pas de même du temps auquel il vécut. Les uns le font exister avant la guerre de Troie; d'autres le font contemporain de Crésus; d'autres de Pythagore; d'autres enfin le rapprochent jusqu'au temps d'Alexandre. L'opinion la plus probable est celle qui place de la troisième à la cinquième Olympiade, c'est-à-dire, vers le milieu du huitième siècle, avant l'ère vulgaire, l'époque de son arrivée à Athènes. Des témoignages réunis de Suidas et du scholiaste d'Aristophane, il résulte, en effet, qu'en ce temps-là une peste affreuse ravageant la Grèce et d'autres contrées, l'oracle consulté répondit que des sacrifices offerts dans Athènes pouvaient seuls obtenir des dieux la cessation de ce fléau. Des ambassadeurs arrivèrent alors de toutes parts dans la ville, pour obéir à l'oracle. Tel fut le motif du voyage d'Abaris, député par ses compatriotes, que la peste n'avait pas plus épargnés que les habitans des contrées méridionales. Il paraît que déjà beaucoup de Scythes avaient embrassé le culte des Grecs. Abaris était de ce nombre. Il était même prêtre d'Apollon Hyperboréen, et déjà, sans doute, renommé parmi les siens. Il ne se contenta pas de remplir sa mission; mais il parcourut les diverses contrées de la Grèce, où son éloquence, et surtout ses prédictions, ses cures merveilleuses, et les prodiges de toute espèce qu'il opérait, lui acquirent bientôt la plus grande célébrité. Il passa même en Italie. C'est par des charmes et des purifications qu'il guérissait ses malades. A Lacédémone, il arrêta, par ces moyens, les ravages d'une maladie contagieuse, et fit, en mémoire de cet événement, bâtir un temple à la Vierge salutaire (κόρη σωτειρα). Il prétendait même avoir pour toujours préservé ce pays d'un semblable malheur. Sa qualité de barbare ou d'étranger ne nuisit sûrement pas au succès de ses charmes dans la Grèce, car il est toujours bon que les faiseurs de miracles viennent de loin. Abaris savait tirer grand parti de son art; il amassa beaucoup d'or dans ses courses, et, de retour dans son pays, il le consacra au dieu dont il était le pontife, ce qui n'était peut-être qu'une manière de s'en assurer mieux la possession. C'est à ce peu de faits que se réduit ce qu'on trouve de probable dans l'histoire d'Abaris. Mais com-

bien la plupart des auteurs n'y ajoutent-ils pas de merveilles, souvent tout à fait inconciliables! Hérodote, lui-même, paraît s'être fait scrupule d'adopter tout ce qu'on racontait de ce philosophe scythe. C'est en traversant les airs, porté sur une flèche, qu'il avait reçue d'Apollon, à peu près comme les sorcières allant au sabbat sur leur balai, qu'il passa des contrées hyperboréennes jusque dans la Grèce. C'est à l'aide de cette flèche qu'il exerçait un pouvoir si grand sur les maladies, sur les vents, dont il calmait la fureur, et sur la nature entière. On prétendait que c'était lui qui avait fabriqué avec les os de Pélops, et vendu aux Troyens, leur célèbre *palladium.* Il jouissait enfin, comme les dieux, du privilége de pouvoir vivre sans manger.

Jamblique et les autres platoniciens de l'école d'Alexandrie, se sont plu à ajouter de nouveaux contes à ceux qu'on débitait déjà sur Abaris, ainsi que sur Pythagore, dont ils supposaient qu'il avait été le disciple. Le Scythe ayant donné sa flèche au philosophe grec, avait en récompense joui du bonheur de voir sa cuisse d'or. Ces deux sages avaient, et probablement sans succès, essayé d'adoucir, par l'étude de la philosophie, le farouche caractère du tyran Phalaris. Les admirateurs de Pythagore crurent, sans doute, relever beaucoup leur idole en comptant parmi ses disciples un homme aussi étonnant qu'Abaris. Les illuminés de tous les siècles ont toujours cherché de la sorte à rattacher à leurs sectes les personnages fameux par des prodiges.

Les anciens attribuaient à Abaris plusieurs livres : l'Arrivée d'Apollon au pays des Hyperboréens; les Noces du fleuve Hébrus; une Théogonie; un Recueil de prédictions, et un autre de Conjurations ou de Formules expiatoires (χαθαρμους). Le premier de ces ouvrages était en vers : aucun n'est relatif à la médecine naturelle, qu'Abaris ne paraît pas avoir jamais pratiquée; il n'employait que des remèdes superstitieux, et toutes ses cures passèrent pour des miracles. Si, parmi les hommes qu'on a cru doués d'un pouvoir surnaturel, quelques-uns peuvent être comptés au nombre des bienfaiteurs de l'humanité, la plupart ne furent que d'habiles charlatans. Tout porte à croire que c'est avec ces derniers qu'Abaris doit être rangé. Quoique Strabon et autres aient vanté ses vertus, on ne peut voir en lui qu'un prêtre thaumaturge, vagabond avide, ayant fait métier de tromper les hommes, et n'ayant, par conséquent, aucun droit à leur estime. (MS.)

ABASCANTE, personnage entièrement inconnu, qui vivait à Lyon, et, suivant toutes les apparences, au commencement du deuxième siècle. Galien est le seul auteur qui en parle (*De antidotis*, l. 2, c. 12, p. 235), encore se borne-t-il à rapporter

son antidote, préparé avec l'euphorbe, contre la morsure des serpens. On ignore s'il a écrit, du moins ne nous est-il parvenu aucun ouvrage sous son nom, et peut-être même n'était-il point médecin; car à l'époque où l'on suppose qu'il vivait, chacun se faisait gloire d'imaginer quelque formule qu'on désignait ensuite sous le nom de celui qui l'avait inventée, ou qui s'en était donné comme l'auteur. Tous les biographes se sont copiés les uns les autres pour ce qui concerne Abascanté. Serait-ce le même que C. Quintus Abascantus, qui érigea une colonne en l'honneur des médecins de Turin? Ce personnage est trop peu important pour qu'on cherche à déchirer le voile qui enveloppe son histoire. (o.)

ABATIA ou ABBATIA (BERNARD) vécut vers la fin du seizième siècle, et jouit de la réputation d'être également bon médecin, savant jurisconsulte et profond mathématicien. Il quitta Toulouse, sa ville natale, pour se rendre à Paris, où il enseigna le droit, les mathématiques et les langues savantes. Il composa même plusieurs traités, dont ses contemporains parlent avec éloge. Parmi ceux que cite Lacroix du Maine, on n'en trouve aucun qui ait rapport à la médecine. (o.)

ABATIA (JEAN-ANTOINE), appelé aussi ABATI ou DE ABATIA, natif de Pavie, a écrit :

Epistolæ duæ, scrutatoribus artis chemicæ mandatæ, qui se trouvent dans la *Magni philosophorum arcani revelatio*, imprimée à Genève. Jean Lange a traduit ces Lettres en allemand, et il les a publiées, en 1670, à Hambourg, in-8°., avec les écrits d'Edouard Kellæius sur le même sujet. Cette traduction a été réimprimée au même endroit, en 1692. (o.)

ABBATIO (BALDE-ANGE), appelé généralement ABBATIUS, ou DE ABBATIBUS, est désigné fort improprement, par quelques biographes, sous le nom D'ABATI, et, bien plus à tort, par certains autres, sous celui d'ANGE (Balde) avec le surnom de *Abbatibus*. Son histoire est peu connue; on sait seulement qu'il naquit, dans le seizième siècle, à Gubbio, dans l'Ombrie, qu'il exerça la médecine dans cette ville, et qu'il fut médecin du duc d'Urbino. Il est principalement connu par le traité suivant :

De admirabili viperæ naturâ, et de mirificis ejus facultatibus liber. Raguse, 1587, in-4°. - *Ibid*, 1591, in-4°. - Nuremberg, 1603, in-4°. - La Haye, 1660, in-12.

La première édition est fort rare, mais la plus belle est celle de Nuremberg. Haller parle en termes assez favorables de ce petit traité.

On a encore d'Abbatio:

Opus præclarum concertationum discussarum de rebus, verbis, et sententiis controversis, ex omnibus fere scriptoribus, libri XV. Pesaro, 1594, in-4°.

Ce livre ne renferme rien qui ait trait à la médecine. (J)

ABDALCADER BEN MOHAMMED ou ABDALCADER BEN MOHAMMED AL ANZARI, AL GESIRI, AL HANBALI. Ce médecin, ori-

ginaire de Médine, et natif de Djézyrch, vivait vers l'an de l'hégire 996.

Il a écrit en arabe un Traité sur le café, environ cent vingt ans après que l'usage de cette boisson se fut établi dans l'Arabie heureuse. M. Sylvestre de Sacy a publié, dans sa Chrestomathie arabe, un Extrait curieux de cet ouvrage, qui existe, en manuscrit, dans la Bibliothèque du Roi à Paris, et qui, suivant Adelung, n'est qu'une copie d'un Traité plus ancien, sur le même sujet, composé par un autre arabe, nommé *Abdalgaffar Schenhabaddin ben Al Maleki.* (L.)

ABDALLAH BEN IBRAHIM BEN MOHAMMED, ou, plus ordinairement, BEN ZOBAIR, médecin, philologue célèbre, et brave guerrier, naquit à Grenade, l'an de l'hégire 643, et mourut dans la même ville l'an 683. S'il a écrit, il ne paraît pas que ses ouvrages soient venus jusques à nous. (L.)

ABDALLAH BEN AHMED AL BEITHAR. *Voyez* AL BEITHAR.

ABDALLAH BEN AHMED, BEN HAPHS AL ANSARI, médecin et historien célèbre, naquit à Denia, ville d'Espagne, dans le royaume de Valence, et mourut au Caire l'an de l'hégire 645. (L.)

ABDALLAH BEN GEBRAIL BEN BAKHTISCHWA, médecin chrétien, a écrit un traité sur l'utilité des animaux en médecine, intitulé:

Menase al haivan,
dont on trouve, parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, à Paris, une copie faite dans le courant de l'année 700 de l'hégire, et à laquelle est annexé un *Compendium medicinæ*, par le même écrivain. (L.)

ABDALLAH BEN JOSEPH BEN GEUSCHAN, philologue et médecin distingué, naquit à Daroca, ville de l'Aragon. Il passa la plus grande partie de sa vie à Sœtabis, aujourd'hui Xativa, dans le royaume de Valence, et mourut à Cordoue, où il avait enseigné la médecine, l'an de l'hégire 514. (L.)

ABDALLAH BEN JUSSES BEN THALHA BEN AMRUN, médecin et mathématicien, natif de la ville d'Oran, dans le royaume d'Alger, sur les côtes de la Méditerranée, vivait dans le cinquième siècle de l'hégire, et vint à Séville, en l'année 429, célèbre par le débordement du Guadalquivir. (L.)

ABDALLAH BEN MOHAMMED ALSCHACPHI AL SUSI, médecin et philosophe célèbre, natif de Cordoue, a donné en arabe un traité intitulé: *Experimenta usu probatissima*, qui est au nombre des manuscrits de la bibliothèque de l'Escurial. Il fut tué dans sa ville natale, par les Barbares, l'an de l'hégire 403. (L.)

ABDALLAH EBRA BACCAL. Ce médecin, natif de To-

lède, vivait vers l'an 1269 de l'ère chrétienne. Il a écrit, sur l'agriculture, un traité qui faisait autrefois partie de la bibliothèque de l'Escurial, si l'on en croit Fabricius, mais dont Casiri ne fait aucune mention. (L.)

ABDALLAH JAHYA BEN ISAC, né à Tolède, de parens chrétiens, embrassa le mahométisme, sous le règne d'Abdalrahman, roi d'Espagne. Nommé d'abord médecin de ce prince, il parvint ensuite à la dignité de visir, et s'acquit une grande renommée, dans toute la péninsule, par ses richesses et son pouvoir. On a de lui un ouvrage de médecine écrit d'après les principes des médecins grecs, et intitulé *Sericum*. (L.)

ABDALRAHMAN BEN ALI BEN ABISADEK, médecin arabe, qui vivait avant l'année 885 de l'hégire. C'est le même que l'Abou Sadek de Fabricius et de Jœcher. Sa patrie était Nisapour. Il a donné :

Ketab fi menafe alaadha (de l'usage des parties du corps humain). C'est une traduction du traité *De usu partium* de Galien.

Fossoul Bokrath (les Aphorismes d'Hippocrate). L'auteur a joint des notes à cette traduction.

Il a encore écrit sur le célèbre médecin syrien, Honain ebn Jacob, un commentaire qui existe, avec les deux traductions précédentes, parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. (Δ.)

ABDALRAHMAN BEN MOHAMMED, BEN ALI, BEN AHMED, médecin arabe, de la secte des hanefites, naquit dans la ville de Bastham. On a de lui :

Aldorrat allameat fil adouiat al giameat (des remèdes universels). Cet écrit, au lieu de traiter des propriétés des médicamens, comme le titre semble l'annoncer, n'indique que des traditions ridicules, ou ne contient que des prières et des cérémonies superstitieuses, auxquelles les Mahométans attribuaient la vertu de guérir les maladies.

Schams al afak fi elm al horouf, vel al aoufak (de la science des lettres et de leur combinaison).

Cet ouvrage, non moins mystique et ridicule que le précédent, existe, comme lui, en manuscrit, dans la Bibliothèque du Roi à Paris. (Δ.)

ABDALRAHMAN NASSER BEN ABDALLAH, médecin arabe qui mourut dans l'année 774 de l'hégire. Il a écrit :

Idhah fi aszar al nekah, (des secrets du coït).

Le but de cet ouvrage est d'indiquer les différens aphrodisiaques qui peuvent être appliqués à l'homme ou à la femme, ainsi que les remèdes qui sont propres à favoriser ou à retarder l'accouchement. (L.)

ABDALSALAM BEN GENGHIDEST AL GIABALI, natif de Bagdad, philosophe et médecin, vivait sous le califat de Nasser. Accusé d'être motazale ou motazélite, secte qui avait pour principes que les actions de l'homme dépendent uniquement de sa volonté, il fut emprisonné, et l'on brûla ses livres. Il mourut à Damas, l'an de l'hégire 847, selon Herbelot, et 622, suivant Fabricius. (L.)

ABDALVAHED BEN ABDALRAZHAK, natif de la ville de Nessa, dans le Korasan, a écrit :

Tage fi keifiet al alage, ouvrage de matière médicale, qui traite des propriétés des médicamens et des remèdes, tant simples que composés. Ce livre fait partie de la collection des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. (L.)

ABDELAZIZ BEN ABDALLAH AL ARAKI, médecin et poète arabe, naquit à Acci, aujourd'hui Guadix, dans le royaume de Valence, et mourut dans sa patrie l'an de l'hégire 715. Il ne reste de lui que quelques poésies, qui se trouvent dans les manuscrits de la bibliothèque de l'Escurial. (L.)

ABDELRAHMAN BEN MOHAMMED ABUL MOTREPH, né à Tolède, alla étudier à Cordoue la médecine et la jurisprudence, et, parvenu au grade de professeur, il y enseigna ces deux sciences avec un égal succès. Il était tellement versé dans la pratique de l'agriculture, qu'il eut la direction du verger royal de Tolède. On rapporte sa naissance à l'an 389 de l'hégire, et sa mort à l'an 467.

On a de lui trois ouvrages : 1°. *Sur les médicamens simples*, en trois parties ; 2°. *Sur le sommeil* ; 3°. *Recueil de préceptes sur la culture*. (L.)

ABDOLLATIF ou ABDEL LATHYF, contemporain de Saladin, dont il éprouva les bienfaits, et à la cour duquel il vécut. Ce médecin, plus connu par ses talens comme historien, naquit à Bagdad l'an 557 de l'hégire (1161 de J.-C.). Après avoir étudié toutes les sciences qu'on enseignait alors dans cette ville, il professa la médecine jusqu'en 581 (1185). A cette époque, il quitta Bagdad, et après avoir habité successivement plusieurs autres villes, entre autres Mosul, Jérusalem et le Caire, il se rendit au camp de Saladin, où il se lia d'amitié avec le visir Bohadin, favori du sultan. Depuis longtemps l'Egypte avait fixé son attention, et il désirait parcourir cette contrée illustrée depuis tant de siècles par les sciences et les arts. Bohadin s'empressa de lui faciliter les moyens d'y entreprendre un voyage. On prétend même qu'Abdollatif y alla deux fois. Quoi qu'il en soit, à son retour, il alla se fixer à Damas, où Saladin, prince ami des lettres, lui donna une pension sur son trésor. Au bout de quelques années, il voulut, suivant la coutume des musulmans, s'acquitter du pélerinage de la Mecke, et revoir Bagdad, sa patrie ; mais la mort le surprit dans ce voyage, l'an 629 de l'hégire (1231).

Parmi les nombreux ouvrages qu'Abdollatif a composés, deux lui assignent un rang distingué parmi les historiens de l'Orient. Le premier, qui est perdu pour nous, était une description de l'Egypte, divisée en treize livres. Le second a pour titre : Instructions et réflexions sur les objets et les événemens vus en Egypte, et se divise en deux parties ; la première traite de la situation de l'Egypte, de ses monumens et de ses productions ;

la seconde, du Nil, et des causes de son accroissement, ainsi que de l'horrible famine qui désola cette contree en 1200 et 1201. L'auteur y fait preuve d'une érudition très-grande et d'un esprit observateur. Edouard Pococke, célèbre professeur d'hébreu, à Oxford, s'occupa le premier de traduire ce précieux ouvrage qu'il avait rapporté lui-même d'Orient, vers la fin du dix-septième siècle. Cette traduction, que la mort l'empêcha de terminer, quoiqu'il en eût déjà fait imprimer le commencement, fut reprise par le savant Hyde, et par Thomas Hunt, professeur d'arabe à Oxford, qui ne purent eux-mêmes achever le travail. Enfin, M. Paulus a publié, à Tubingue, une édition entière d'Abdollatif (1789, 1118), dont M. Whal a donné une mauvaise traduction allemande, à Halle, en 1790. M. White a fait réimprimer, à Oxford, le texte avec la traduction latine de Pococke, revue, corrigée et enrichie de notes (1800, in-4°.). Jusqu'en 1810, il n'en existait aucune traduction françaisc; mais M. Sylvestre de Sacy en a fait imprimer une, à laquelle il a joint aussi des notes. (Paris, 1810, in-4°.). (L.)

ABDORRACHMAN BEN ABIZENAD, a écrit un ouvrage intitulé :

Des propriétés des animaux, des plantes et des minéraux. Ce livre est cité avec éloge par Bochart, dans son *Hierozoicon*, et par Welsch, dans son *Sylloge scriptorum medicorum ineditorum.* Il a été traduit de l'arabe en latin, par Abraham Echellensis, savant maronite, et publié à Paris en 1647. (L.)

ABEILLE (Scipion), né à Riez, département des Basses-Alpes, dans le dix-septième siècle, fut chirurgien-major du régiment de Picardie et des hôpitaux militaires en Flandre. Une imagination ardente, et l'exemple d'un frère (Gaspard Abeille) que son esprit et ses vers faisaient rechercher dans tout le grand monde, lui inspirèrent le dessein de cultiver la poésie. Il éprouva ce qu'éprouvent tous ceux qui veulent faire marcher de front la réputation de littérateur distingué et de médecin habile : malgré tous les échafaudages qu'ils employent, ils ne parviennent à une grande célébrité, ni dans la littérature, ni dans la médecine. Abeille, mort à Paris le 9 décembre 1697, n'a laissé un grand nom, ni comme poète, ni comme chirurgien, ni comme anatomiste. Contemporain de Pecquet et de Duverney, il est resté à une distance immense de l'un et de l'autre. Un mélange de descriptions anatomiques en prose, et de réflexions, de digressions en vers, est, indépendamment de l'exécution, le produit d'un plan fort bizarre et d'un très-mauvais goût. Cet assemblage se rencontre dans sa

Nouvelle histoire des os, selon les anciens et les modernes, enrichie de vers. Paris, 1685, in-12.

Ce petit ouvrage, dédié à M. Puylon, doyen de la Faculté de médecine de Paris, n'est qu'une nomenclature, une exposition sommaire et incomplette des diverses pièces du squelette. L'auteur a emprunté de mauvaises définitions de Dulaurens.

Abeille a publié aussi

Le parfait chirurgien d'armée. Paris, 1696, in-12.

Ce livre contient, outre quelques préceptes généraux, l'énumération des

médicamens qu'un chirurgien en campagne doit avoir à sa disposition, et celle des instrumens dont son arsenal doit être composé. A la suite, et dans le même volume, on trouve les trois opuscules suivans:

Chapitre singulier, tiré de Guidon (Guy de Chauliac). Paris, 1689 et 1695, in-12.

Il est écrit par demandes et par réponses. Les opérations les plus ordinaires y sont passées en revue très-superficiellement.

Traité des plaies d'arquebusade. Paris, 1695, in-12.

Les signes, les différences, le pronostic et la curation des plaies d'armes à feu y sont indiqués comme dans un catalogue.

Anatomie de la tête et de ses parties. Paris, 1689 et 1696, in-12.

On est autorisé à conjecturer que l'auteur aurait publié successivement l'anatomie des autres systèmes, s'il eût vécu assez longtemps pour achever ce travail.

Les vers de Scipion Abeille prouvent qu'il avait un esprit facétieux et un caractère enjoué; mais ils ne prouvent rien de de plus, et ils sont presque tous d'un style burlesque. Ce n'est pas sans quelque répugnance que je me détermine à en donner un échantillon:

Ces dents que l'âge gâte, au moment qu'il les touche,
Sont par leur juste arrangement
Le plus agréable ornement
D'une belle petite bouche.
Tout le monde s'en fait honneur,
Et je dis, sans leur faire outrage,
Que rien n'efface tant les attraits du visage
Que leur carie et leur noirceur.

Dans le portrait du chirurgien d'armée, dont Eloy cite un fragment, et dans le conte du villageois se faisant arracher une dent (*Voyez* le Chapitre singulier tiré de Guidon), le burlesque est porté jusqu'à la bouffonnerie. (C.)

ABEL (Clerk), médecin naturaliste, attaché à l'ambassade de lord Amherst, que l'Angleterre fit partir pour la Chine en 1816. Après l'ouvrage du chef de l'expédition, il a publié un volume de ses propres observations, intitulé:

Personal observations made during the progress of the british embassy throug China, and on its voyage to and from that country in the years 1816-1817 (Observations personnelles faites durant la marche de l'ambassade britannique à travers la Chine, soit en allant, soit en revenant de cette contrée, en 1816 et 1817). Londres, 1818, in-4°.

L'histoire naturelle, surtout la botanique, paraît avoir été le principal objet de l'ouvrage de M. Abel, qu'il accompagne d'un assez bon nombre de gravures. On y trouve cependant quelques articles sur la médecine de la Chine et de Java: par exemple, sur la manière dont les Chinois s'enivrent en fumant l'opium, sur l'abus du mercure dans beaucoup de maladies, et sur la manière de l'administrer, en donnant aux malades la fiente de poulets auxquels ils en ont fait avaler en les engraissant, et qu'ils font jeûner ensuite; sur le moxa; sur la propagation de la vaccine par le comptoir des Anglais, à Canton; sur l'usage du thé; sur les plantes qui le donnent, et autres objets qui concernent l'hygiène, la pharmacie, et, en général, la médecine. Cet ouvrage sert de complément aux précédens voyages en Chine, publiés par lord Macartney, sir George Staunton et lord Amherst lui-même. (M. F. D. R.)

ABEL (Frédéric-Godefroy), né le 8 juillet 1714, à Halberstadt, dut le jour à Gaspard Abel, que ses travaux dans tous les genres de littérature ont rendu célèbre. Doué de grandes dispositions, et jaloux de marcher sur les traces de son père, il termina rapidement et avec éclat ses humanités dans l'école de sa ville natale et dans celle de Wolfenbuttel. La théologie, à laquelle ses parens le destinaient, ne lui inspira point d'abord de répugnance : il alla donc faire ses études à Helmstædt, puis à Halle, où il suivit assidûment les leçons de Mosheim, de Wolf et de Baumgarten ; il acquit même assez d'habileté dans l'art du prédicateur. Mais bientôt la noble franchise de son caractère, son aversion insurmontable pour l'hypocrisie, et son rare esprit de tolérance, le déterminèrent à quitter une carrière si peu en harmonie avec ses goûts, malgré qu'il eût la perspective de succéder à son père dans la place de recteur du collége d'Halberstadt. Dès-lors, il résolut d'embrasser la médecine, et il se rendit à Halle pour s'y consacrer tout entier à cette science. Après avoir pris le bonnet de docteur à Kœnigsberg, il revint aussitôt dans sa ville natale, où il pratiqua jusqu'à sa mort, arrivée le 23 novembre 1794.

Abel, nourri de la doctrine de Stahl, croyait peu au pouvoir de la médecine : il trouvait qu'elle est trop dénuée de principes fixes, et l'organisation trop peu constante, pour qu'on puisse s'attendre à un effet certain de la part des médicamens ; aussi voulait-il qu'on simplifiât, autant que possible, le traitement, qu'on se renfermât dans les bornes d'une expectation prudente, et qu'on s'attachât de préférence aux préceptes de l'hygiène. L'expérience lui avait appris qu'il est plus nuisible qu'utile d'accumuler les remèdes, et il rejetait surtout l'emploi des moyens violens et héroïques chez les personnes débiles : de même aussi il avait en aversion les médicamens exotiques et dispendieux, qu'il remplaçait toujours par des substances indigènes et d'un prix peu élevé. Des succès continuels, pendant cinquante ans de pratique, démontrèrent la justesse de ses vues, et triomphèrent enfin des préjugés populaires, que le charlatanisme seul alimente, pour les exploiter à son profit. Abel obtint la vénération de ses concitoyens par son généreux désintéressement : on ne l'appelait que le médecin des pauvres. Il faisait moins consister la religion dans de vaines prières que dans des actions utiles, et sa raison éclairée se refusait à admettre ce que l'austère justice condamnait ; aussi s'éleva-t-il en toute occasion contre l'éternité des peines de l'enfer, dogme désolant qui ne lui paraissait convenir qu'à des cœurs glacés et à des ames insensibles. Il n'a écrit sur la médecine que sa thèse, intitulée :

Dissertatio inauguralis de stimulantium mechanicâ operandi ratione. Kœnigsberg, 1744, in-4°.

Enthousiaste de l'ancienne littérature, il a publié aussi une traduction allemande, en vers alexandrins, ïambiques et hexamètres, des Satyres de Juvénal et de Sulpicie. (Lemgo, 1795, in-8°.). Cette traduction est peu estimée.

L'un de ses fils, Jean Abel, médecin à Dusseldorf, est connu en Allemagne par quelques productions peu importantes, mais surtout par le procès scandaleux qu'il fut obligé de soutenir, en 1791, devant le tribunal de l'opinion publique, pour réfuter les calomnies du docteur Odendahl, qui l'accusait d'avoir empoisonné un malade avec du calomélas. (A. J. L. J.)

ABENDANA (Isaac), fils du suivant, professait la médecine, et ne devint pas moins célèbre que son père. Il était interprète ou, si l'on veut, professeur de langue hébraïque à Oxford; il n'a rien écrit sur l'art de guérir.

La médecine n'a été, pour un grand nombre de juifs célèbres par leur savoir, qu'un moyen d'existence ou de fortune : peu d'entr'eux ont écrit sur les sciences médicales. Vivant au milieu de peuples qui attaquaient sans cesse une religion à laquelle la plupart des Hébreux modernes ne sont pas moins attachés que les anciens habitans de la Judée, les juifs instruits se consolaient de l'état d'humiliation où se trouvait leur nation, au temps où la superstition et le fanatisme dominaient en Europe, par l'étude assidu de dogmes qui leur promettent un pouvoir sans bornes sur leurs oppresseurs. (v.)

ABENDANA (Jacob), célèbre rabbin et médecin juif, d'origine espagnole, né à Hambourg, était très-versé dans la langue hébraïque et dans le dialecte rabbinique. Il fut d'abord chef de la synagogue d'Amsterdam, puis de celle de Londres, où il mourut en 1685.

Il s'est rendu célèbre par son érudition et par ses écrits, au nombre desquels sont quelques traductions de l'hébreu en espagnol, une Histoire de la guerre des chrétiens contre les Turcs, mais aucune production médicale. (v.)

ABEN-BITAR. *Voyez* al beithar.

ABEN-ESRA ou Aben-Hezra (Abraham-Ben-Meir), célèbre rabbin espagnol, appelé quelquefois Abraham Avenar ou Abennar, naquit à Tolède; on ignore précisément à quelle époque, car les uns disent que ce fut en 1099, et les autres en 1119. Il possédait toutes les langues savantes, et était très-versé dans la littérature orientale; aussi se voua-t-il exclusivement à la culture des sciences et des lettres, et devint-il très-habile dans la philosophie, l'astronomie, la poésie, la médecine, la grammaire et la cabale. Insatiable de nouvelles connaissances, il passa presque toute sa vie en voyages, pendant lesquels il composa la plupart de ses traités. Mais c'est surtout comme interprète de l'Écriture qu'il s'est rendu célèbre. Le premier il renonça aux futilités de la cabale, ainsi qu'aux allégories si familières aux docteurs de sa nation, pour s'attacher au sens grammatical des mots et à l'explication littérale du texte: ses

connaissances en physique lui rendirent ce travail moins pénible. Il soutint, entr'autres, que le passage de la Mer Rouge ne s'effectua point par un miracle, mais que Moyse profita d'une basse marée pour traverser le golfe à son extrémité : il fallait du courage pour avancer, au douzième siècle, cette opinion, la seule que la raison puisse avouer, et qui s'accorde avec le témoignage des historiens grecs, moins ignorans et surtout moins fanatiques que ceux des Israélites. Du reste, le style d'Aben-Esra est tellement concis et serré, qu'en beaucoup d'endroits il devient obscur ou même inintelligible : de sorte que, comme ses commentaires sont fort estimés, on en a écrit d'autres pour les rendre plus faciles à entendre. Ils ont valu à cet écrivain les surnoms de *sage par excellence*, de *grand*, d'*admirable docteur*, que lui donnent les Juifs. On a beaucoup exagéré les services qu'il a pu rendre à l'astronomie, et, entr'autres, c'étaient des écrivains bien peu versés dans l'histoire que ceux qui lui attribuèrent l'invention du partage de la sphère en deux parties égales par l'équateur. Il mourut à Rhodes, en 1165, suivant les uns, et en 1174, selon les autres. Ses ouvrages sont assez nombreux, mais nous ne citerons ici que le suivant, car c'est le seul qui ait rapport à la médecine :

De luminaribus et diebus criticis. Lyon, 1496, in-4°. - *Ibid*, 1508, in-4°. - Rome, 1544, in-4°. - Francfort sur le Mein, 1614, in-12.

Cet ouvrage a paru aussi avec le Traité *De diebus decretoriis* de Michel-Ange Blondo, à Lyon, 1550, in-8°. L'*Amicus medicorum* de Jean Ganivet s'y trouve joint dans les anciennes éditions, ce qui fait que quelques bibliographes l'ont attribué à Aben-Esra.

La Bibliothèque du Roi possède encore un manuscrit de ce dernier écrivain, ayant pour titre : *Experimenta quædam medica*. (Δ.)

ABENNAR (Abraham). *Voyez* aben esra.

ABEN ZOHAR. *Voyez* Avenzoar.

ABERCROMBIE (Jean), écossais, mort à Somerstown, en 1806, à l'âge de quatre-vingts ans, était jardinier-botaniste : il a composé un grand nombre d'ouvrages sur son art.

(M. F. D. R.)

ABERCROMBIE (Patrice), né à Forfar, dans le comté d'Angus, en 1656, mourut vers 1720. Les uns le disent né catholique et élevé à Paris, les autres prétendent que Jacques II lui fit abjurer le protestantisme, et l'attacha en qualité de médecin à sa cour, qu'il fut obligé de quitter au temps de la révolution. Il s'occupait à la fois de la médecine et de l'histoire. Nous ignorons s'il a publié quelque chose sur la première, mais il a traduit du français, en 1707, un ouvrage de Daniel de Foe, et une Histoire des campagnes des Ecossais et des Français contre les Anglais et leurs auxiliaires en 1548 et 1549, par M. Beauge ; il y a même ajouté des preuves de l'avantage que les Ecossais avaient retiré de cette alliance. Un ouvrage

en deux volumes, in-folio, publié en 1711 et 1715, est surtout destiné à faire ressortir les grands traits de courage des militaires écossais. (M. F. D. R.)

ABERCROMBY (DAVID), médecin écossais, qui florissait au milieu du dix-septième siècle. Nous ne savons rien sur sa vie; mais, contemporain de Robert Boyle, à qui il dédia un de ses ouvrages, il paraît avoir fait entrer dans la médecine quelques connaissances physiques de son temps. Voici le titre et le précis de ses ouvrages.

Tuta ac efficax luis venereæ sæpe absque mercurio ac semper absque salivatione mercuriali, curandi methodus. Londres, 1684, in-12. - En français, Paris, 1690, in-8°. - En hollandais, Amsterdam, 1691, in-8°. - En allemand, Dresde, 1702, in-8°.

Il déclame contre la salivation, préférant le gayac et les purgatifs, dont il donne de longues formules. Nous ne parlerons pas de ses étranges théories à l'égard de la maladie syphilitique.

De variatione ac varietate pulsûs observationes; idem, nova medicinæ tum speculativæ tum practicæ clavis. Londres, 1685, in-8°. - Paris, 1688, in-12.

Dans le premier ouvrage, il explique le mouvement du pouls par l'impression que reçoit du fluide nerveux ou des esprits animaux la tunique musculeuse des artères. Il croit qu'un pouls superficiel est le symptôme d'un caractère gai, et un pouls profond, celui d'un mélancolique. Il examine ensuite la manière dont le climat, les saisons, le tempérament, le régime, l'âge, les passions et les maladies influent sur les variations dû pouls Ce petit ouvrage n'est pas sans mérite, et il a fondé la réputation de l'auteur. Dans le second, Abercromby cherche à expliquer par la saveur les différens effets des médicamens; selon lui, l'amer, le doux, le piquant et l'aigre, décident de la propriété des plantes. C'est le système qu'il s'est efforcé de développer surtout dans son

Nova medicinæ clavis, sive ars explorandi medicas facultates plantarum ex solo sapore. Londres, 1685, in-12. - Paris, 1740, in-8°.

En donnant trop d'extension à ses vues, il a trouvé peu de partisans.

Opuscula medica, ac modus curandi bubones venereos, et tutior salivationis methodus. Londres, 1687, in-8°.

L'auteur y admet la salivation produite par le mercure doux dans certains cas syphilitiques.

Ces trois articles de médecine se trouvent réunis sous le titre de : *Opuscula medica hactenus edita.* Londres, 1688, in-12.

Discourse on wit (Discours sur l'esprit). Londres, 1682, traduit en allemand par C.-B. Tuechtler. Zeitz, 1727, in-8°.

The academy of sciences, being a short and easy introduction to the knowledge of the liberal arts and sciences in english and latin (Introduction aux sciences et aux arts libéraux). Londres, 1687, in-12.

Fur academicus, sive academia ornamentis spoliata a furibus, qui in Parnasso coram Apolline sistuntur, ubi criminis sui accusantur et convincuntur. Amsterdam, 1689, in-12. - *Ibid*, 1701, in-12.

Opuscule satirique attribué à l'auteur, par Saxe, qui l'appelle *Medicus* et *Philologus*; ce sont des allusions à des anecdotes scandaleuses du temps.

Comme Abercromby paraît avoir écrit sur différens sujets, nous supposons qu'il est aussi l'auteur de l'ouvrage suivant, qui porte son nom :

A moral discourse on the power of interest. Londres, 1690, 1694 et 1744, in-8°.

Protestancy to be embraced, or a method to reduce the romanists from

popery to protestancy (Moyen de ramener les catholiques romains du papisme au protestantisme). Londres, 1682.
On trouve une analyse de ses ouvrages dans les Actes des érudits de Leipzick, pour 1685, 1686, et 1687.

ABHENGNEFIT, ABHEGNEFID, ABENGNEFID, ou ALBENGNEFIT, médecin et philosophe arabe, surnommé AGGREGATOR, a donné dans sa langue:

1°. Un Traité, traduit en latin, par Gérard de Crémone, sous le titre: *De facultatibus medicinarum et ciborum*. Strasbourg, 1531, in-fol. - Venise, 1589, in-fol.
On trouve aussi ce Traité parmi les Œuvres de Mésué.
2°. Un autre ouvrage, traduit aussi en latin, sous le titre: *De balneis sermo in appropinquatione medicinæ ex corpore*.
Ce dernier est compris dans la collection *De balneis*, imprimée à Venise, 1553, in-fol. (L.)

ABILDGAARD (PIERRE-CHRÉTIEN), et non pas *Abilgaard*, médecin danois, vint en France suivre les leçons des professeurs de l'école vétérinaire de Lyon, et reporta, dans son pays, les connaissances qu'il avait acquises dans le nôtre. Il contribua ensuite à la fondation de l'école vétérinaire de Copenhague, et, en 1789, il eut part à l'établissement de la Société d'histoire naturelle de cette ville. Abildgaard a beaucoup écrit sur la minéralogie et sur la zoologie: il a aussi inséré plusieurs Mémoires dans la collection de l'Académie des sciences de la capitale du Danemarck, dont il était secrétaire, et dans celle de la Société d'histoire naturelle dont nous venons de parler. Il mourut, en 1808, dans un âge très-avancé.

Nous ne connaissons de lui que les ouvrages suivans, relatifs à la pathologie et à la thérapeutique vétérinaires, et qui contiennent le résultat des leçons de l'école de Lyon, plutôt que les observations propres à l'auteur.
Unterricht von Pferden, Schaafen und Schweinen wie man dieselbe warten und aufziehen muss, ingleichen von ihren Krankheiten. Copenhague et Léipzick, 1771, in-8°.
Nuetzliche Hausapotheke, darinnen viele Krœuter und Wurzeln nach ihrer Beschaffenheit und Wirkung, desgleichen die von wilden Thieren, Vogeln und Fischen zur arzneydienlichen Sachen, nebst vielen anderen sowohl zur menschlichen Gesundheit, als auch vor Pferde-Rind-Schwein- und Schaafvieh dienliche Mittel beschrieben werden. Léipzick, 1771, in-8°.
Absurde compilation.
Haller indique un autre ABILDGAARD (Severin), auteur d'une Observation très-remarquable, insérée dans les *Collectanea* de la société médicale de Copenhague (tome 1, 1774, in-8°); il s'agit d'un vomissement grave, survenu chaque fois qu'un chirurgien essayait de lier une tumeur enkystée située sur le front. (S.)

ABIOSI ou ABBIOSI (GASPARD), médecin de Ravenne, où il naquit le 23 avril 1688, et qui n'a écrit que quelques pièces de vers, citées par Mazzuchelli. Il mourut le 13 mai 1730. (O.)
ABIOSI (JEAN), en latin *Abiosus*, médecin et mathématicien

qui florissait vers la fin du quinzième siècle. Il naquit à Bagnuolo, petite ville du royaume de Naples. On a de lui :

Dialogus in astrologiæ defensionem cum vaticinio a diluvio usque ad A. C. 1702. Venise, 1494, in-8°.

Cet ouvrage est celui qui a le plus fait connaître Abiosi. Il fut mis à l'Index par la cour de Rome.

Trutina rerum terrestrium et cœlestium. Trévise, 1498, in-4°.

Abiosi a encore écrit :

De remediis contra pestem, tertianam et lepram; De regimine sanitatis, et de elementorum agitationibus; Vaticinio della cometa del 1506; *Rivolte del* 1507. On a aussi de lui un Commentaire sur Claudien, et un Manuel de rhétorique. (J.)

ABIZIANUS (Isaac), appelé aussi Abicianus, Abitzenus, Avicianus et Avitzianus, est un médecin syrien, d'ailleurs entièrement inconnu, dont on possède deux traités :

De curatione morborum, ouvrage écrit en grec, dont la bibliothèque de Munich possède un manuscrit.

De pulsibus, ouvrage également écrit en grec, dont il existe des manuscrits dans les bibliothèques de Leyde, de Turin et du Vatican. L'exemplaire de Turin nous apprend que l'auteur portait le nom d'Ali dans l'Orient, et que son livre a été traduit de l'arabe en grec par un médecin nommé Christodulo. (J.)

ABNER, rabbin, né à Burgos en 1270, se fit chrétien en 1295, prit le nom d'Alphonse de Burgos, et devint, selon M. Depping, sacristain de la cathédrale de Valladolid. Il exerça la médecine avec succès, dans cette ville, selon le même biographe, à Cordoue, selon Antonio, et mourut en 1346.

Avant d'abjurer la religion de ses pères, il avait écrit sur les préceptes de la loi Judaïque ; après sa conversion, il écrivit en hébreu pour défendre le christianisme contre le rabbin Quinchi, auteur du *Milchamoth harem.* Abner traduisit ensuite son propre ouvrage en espagnol, à la prière de l'infante Blanche. Il n'a écrit, sur la médecine, que l'ouvrage suivant :

Tratado de peste, su esencia, prevencion y curacion, con observaciones muis particulares. Cordoue, 1651, in-8°. (U.)

ABOU AHMED BEN ABRAHAM, médecin arabe, a écrit dans sa langue un traité *De medicinâ*, qu'un anonyme a traduit en hébreu, et dont il existe un manuscrit dans la Bibliothèque de Turin. (L.)

ABOU ALI HOCEIN IBN SINA. *Voyez* AVICENNE.

ABOU ALI IBN DAVID, médecin arabe, a fait un Abrégé du Traité des médicamens de Rhazès, qu'on trouve, suivant Fabricius, parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Florence. (L.)

ABOU ALI JAHYA IBN DJAZLAH. *Voyez* BUHAHYLYHA BYNGEZLA.

ABOU AMRAM MOUSSA, le même que les juifs appellent MOSES BEN MAIMON.

ABOUBEKER AL FARSI, médecin arabe qui vivait sous Almelik al Modhaffer, sultan d'Egypte. Il a dédié à ce prince son traité intitulé :

Ketabal dorrat (Recueil de médicamens choisis).
Beaucoup de prétendus remèdes fondés sur la superstition et snr l'art des talismans, sont indiqués, dans ce livre, comme les plus efficaces. (A.)

ABOUBEKER BEN AL BEDR, médecin vétérinaire arabe au service de Malek al Nasser Kelaoun, sultan d'Egypte, a écrit, dans sa langue, un traité qui a pour titre :

Kamel al sanatein (*De la médecine vétérinaire*,)
et dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque du Roi. (L.)

ABOUBEKER MOHAMMED BEN ZECHARIA AL RHASI. *Voyez* RHAZÈS.

ABOUBEKER surnommé YESDY, probablement parce qu'il était né à Yesd, ville de Perse dans l'Irak. Il vivait l'an 597 de l'hégire, et il a écrit, sur les *propriétés des choses naturelles*, un ouvrage, divisé en seize parties, dont le manuscrit existe à la Bibliothèque du Roi. (L.)

ABOU ELAIGHBAR. *Voyez* ABOU OSAIBAH.

ABOU GASAR AHMED EBN IBRAHIM EBN ABI CHALED, habile et célèbre médecin arabe, auteur d'un ouvrage qui a été traduit en latin, par Constantin l'Africain, sous le titre de *Viaticum*, et dont Synesius s'est beaucoup servi pour composer son traité des fièvres. (A.)

ABOU HASSAN ALI BEN ISSA GIAVALI, médecin de Bagdad, vivait sous le règne du célèbre Mocktadi Billah. Il a composé un ouvrage qui a pour titre :

Takuim al abdan fi tebdir al enfan (Des maladies du corps humain et de leur curation).
Cet ouvrage est divisé et subdivisé en un grand nombre de parties. L'auteur y traite des maladies du corps humain, de leurs causes, du traitement qui leur convient, et des modifications qu'elles reçoivent dn tempérament, de l'âge, de la saison ou du climat. (L.)

ABOU ISAC IBRAHIM BEN MOHAMMED, médecin arabe, mort l'an 620 de l'hégire, a écrit un livre intitulé :

Tadhkerat al savidi (De tous les médicamens simples). (L.)

ABOU ISMAEL IBRAHIM, a écrit, en persan, un traité des maladies, qui a été traduit en arabe par un anonyme, et dont la traduction existe parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. (L.)

ABOU ISSA IBN JAHYA. *Voyez* ABOU SAHAL.

ABOU'L ABBAS AHMED EBN MOHAMMED EBN ABDILRABI AL HAKIM, médecin arabe qui a écrit :

Soluk al malek fi rebdir al memalek (Du gouvernement d'un bon prince).

L'auteur s'occupe surtout des moyens de cultiver l'esprit, persuadé que cette partie de l'éducation est plus importante que les soins qui regardent le corps. (L.)

ABOU'L ABBAS MUWAFFEC EDDYN AHMED. *Voyez* Abou Osaibah.

ABOU'LBARACAT, Abu'lbaracat ou Abu'lbircat. *Voyez* Abou'l Birkat ebn Sahid.

ABOU'L BIRKAT EBN SAHID, médecin de Bassora, en Syrie, qui, suivant Wolf, se fit de juif mahométan, abjuration qu'Adelung croit, avec raison, très-peu vraisemblable. Il s'est surtout rendu célèbre par sa traduction arabe du Pentateuque, et l'on connaît aussi de lui un commentaire sur l'Ecclésiaste. Adelung doute qu'il ait réellement exercé la médecine; mais il a tort, car, suivant Amoreux, dont M. Carcassone partage le sentiment, ce fut à ses cures merveilleuses qu'il dut le surnom d'Abou'l Birkat, ou Abou'l Berekiat, le *père des bénédictions;* il avait aussi reçu celui d'Ahouad al Aman, l'*unique*, ou le *phénix de son siècle.* (A.)

ABOU'L FARADJ (Grégoire), communément appelé Abul Farage, le plus célèbre de tous les écrivains de la secte des chrétiens jacobites, naquit, en 1226, à Malatia, ville d'Arménie. Son père était un médecin juif fort distingué, nommé Aaron, ce qui lui valut à lui-même le surnom de *Bar Hebraeus.* Les langues grecque, syriaque et arabe, la philosophie, la théologie et la médecine furent les principaux objets de ses études. Une invasion des Tartares dans l'Arménie l'obligea de quitter Malatia, en 1243, avec ses parens, et il se rendit à Antioche. Après avoir fait quelque séjour dans cette ville, il vint, en 1246, à Tripoli, où il fut sacré évêque de Gouba. L'année suivante il passa au siége de Cacubena, et peu après à celui d'Alep. En 1266, il devint primat d'Orient, dignité qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée, vingt ans après, à Méaghah, ville de l'ancienne Médie, aujourd'hui Azerbaydjân. Ce savant jacobite a laissé trente-quatre ouvrages, dont on peut lire la liste dans Assemani. Le plus connu, et surtout le plus estimé, est sa *Chronique* ou *Histoire universelle depuis la création du monde.* (A.)

ABOU'L FEDAIL BENARAMUS OHARENSIS, médecin arabe, dont il existe, parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, un abrégé très-succinct du grand ouvrage d'Avicenne. (A.)

ABOU'L HASSAN ALAJEDDIN EBN ALI HAZM, médecin arabe et karschite, qui vivait dans le septième siècle de l'hégire : on rapporte sa mort à l'an 696.

Il a laissé, en arabe, un traité fort abrégé de toute la médecine, extrait d'Avicenne, et dont le manuscrit se trouve parmi ceux de la Bibliothèque du Roi. (L.)

ABOU'L HASSAN BEN BOTHLAR, médecin arabe, a traité des moyens de guérir les maladies des moines, et, en général, des personnes qui vivent, comme les cénobites, dans la retraite et l'oisiveté. Son ouvrage était en quarante-deux chapitres, dont trente-cinq ne sont point venus jusqu'à nous; les sept autres font partie de la collection des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. (L.)

ABOU'L HASSAN AL MOKHTAR BEN HASSAN BEN AIDUN, médecin de Bagdad, auteur d'un traité qui a pour titre :

Takuin al shat (Des moyens de conserver la santé), et qui fait partie de la riche collection des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. (A.)

ABOU'L HASSAN SAID BEN HEBATALLAH, médecin arabe qui vivait sous le califat de Mocktader. Il a écrit :

Ketab al mogni fittheb (Traité de toute la médecine).
L'auteur traite de chaque maladie en particulier, dans quatre sections, dont la première comprend le nom et la nature de l'affection; la seconde, ses causes et son origine; la troisième, ses symptômes et ses suites; la quatrième, enfin, son traitement. (L.)

ABOU'L KASEM KHALAF BEN ABBAS. *Voy*. ALBUCASIS.

ABOU'L MANET BEN ABOU NASSAR, apothicaire juif, du Caire, qui vivait, suivant les uns, dans le douzième, et, suivant les autres, dans le treizième siècle : il était de la famille d'Aaron. On le connaît plus généralement sous le nom de Cohen Athar. Il a écrit, en arabe :

Menhage al dokian (Pratique de pharmacie).
L'auteur y traite de la manière de préparer les sirops, les bols, les confections, les potions et les autres médicamens. (A.)

ABOU'L MANSOR HASSAN EBN NOE, surnommé AL KAMARI, ou *le Camarite*, médecin arabe, sur le compte duquel on n'a aucun renseignement, mais dont Gori indique, dans son catalogue de la Bibliothèque de Florence, un traité complet de médecine, dans lequel l'auteur passe successivement en revue les maladies internes, les affections externes et les fièvres. (A.)

ABOU'L MIAMEN MOSTHAFA, médecin arabe, assez célèbre chez les Orientaux, et qui mourut en 1606, l'an 1015 de l'hégire.

Il a écrit un commentaire assez étendu sur l'ouvrage intitulé : *Escharat val nadheir*, qui traite des signes qu'on peut tirer de la physionomie, relativement, soit à la santé, soit à la maladie. (A.)

ABOU'L SAFAR ISMAEL BEN BELIL ISAC BEN HONAIN BEN ISAC, célèbre médecin arabe, qui a traduit dans sa langue l'Almageste de Ptolémée. Cette traduction, qui a été revue et corrigée depuis par Thabeth ben Korrah al Har-

rani, se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. (A.)

ABOU'L VELYD MOHAMMED. *Voyez* Averrhoes.

ABOU MAHER MOUSSA BEN JASSER, maître d'Ali ben Abbas, est auteur d'un cours de médecine intitulé *Maleki*. Les Orientaux se sont long-temps servi de cet ouvrage, comme du principal guide dans l'art de guérir : ils ne l'ont abandonné qu'à l'époque où le Canon d'Avicenne parut. (L.)

ABOU MANSOR AL HASSAN BEN NUH a écrit, en arabe, deux livres sur les maladies externes et internes, et un troisième sur les fièvres. On les trouve dans la Bibliothèque de Florence, parmi les manuscrits arabes. (L.)

ABOU MERWAN BEN ABDEL MELCK BEN ZOHR. *Voyez* Avenzoar.

ABOU MERWAN BEN VELYD, médecin arabe, a composé, dans sa langue, un ouvrage auquel il a donné le titre de *Livre des secrets de la médecine, ou des signes des maladies, et de leur traitement*. Il en existe un manuscrit, à Paris, parmi ceux de la Bibliothèque du Roi. (L.)

ABOU MONA EBN ABOU NASSAR, médecin israélite de Harran, surnommé Kouvin. Il a écrit un traité, divisé en vingt chapitres, sur l'art de préparer et de conserver les médicamens simples et composés. (L.)

ABOU MORSCHED ou ABOU MURSCHED, médecin arabe, est auteur d'un traité *De medicinâ morborum quorumdam*, qui est au nombre des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. (L.)

ABOU MOUSSA GIABER BEN HAIJAM AL SOFI. *Voyez* Geber.

ABOU NASSAR, médecin arabe, naquit à Anazarbe en Cilicie.

Il a composé un livre qui n'est probablement qu'une compilation, et auquel il a donné pour titre : *Ce qu'il y a de parfait et d'essentiel en médecine*. Cet ouvrage est partagé en six sections, qui traitent séparément de chacune des choses que les anciens appelaient non naturelles. (L.)

ABOU OSAIBAH (Aboul Abbas Muwaffec Eddyn Ahmed), est un des médecins arabes dont le nom a été le plus altéré par les biographes, qui l'appellent effectivement Abi Osbaia, Abi Obbaia, Abi Obseibea, Abiobseibea, Abu Ossaiba, et Abou Elaighbar. Ce médecin, élève du célèbre Al Béithâr, florissait au treizième siècle, et mourut en 1269. Il a écrit :

Ojun alinha fi thabacat al atthebba (*Fontes in altum erumpentes*).
C'est une biographie médicale qu'on a jugée très-diversement. Freind la traite de rapsodie absurde, écrite dans un style diffus, avec l'enthousiasme naturel aux Arabes, et remplie de misérables contes. Le célèbre Reiske l'estimait au contraire beaucoup : il assurait qu'on y trouve un grand nombre de traits historiques sur les médecins arabes, et même plusieurs

remarques intéressantes sur leur pratique. Jourdain, savant orientaliste, partageait cette opinion. Il nous apprend que l'ouvrage d'Abou Osaibah est divisé en quinze chapitres, qui traitent successivement de l'origine de la médecine, des premiers médecins, des médecins nés après Esculape, de l'école d'Hippocrate, de l'école de Galien, des médecins qui fleurirent à Alexandrie avant le mahométisme, des médecins arabes des premiers temps de l'hégire, des médecins syriens qui vécurent sous les Abbaçides, de ceux qui traduisirent les livres grecs en arabe, des médecins de l'Irak, de la Chaldée et de la Mésopotamie, des médecins de la Perse, de ceux de l'Inde, de ceux d'Afrique, de ceux d'Egypte et de ceux de la Syrie. Reiske a donné la liste de tous les médecins dont cette biographie contient la vie : il en avait même fait une traduction latine, qui n'a malheureusement point été publiée. Le jugement de Freind, qui ignorait les langues orientales, ne peut contrebalancer celui de deux savans distingués, également versés tous deux dans ces idiomes. (A.)

ABOU SADEK. *Voyez* ABDALRAHMAN BEN ALI BEN ABISADEK.

ABOU SAHAL, médecin arabe totalement inconnu. Herbelot et Fabricius prétendent qu'il fut le maître d'Avicenne. Jourdain en doute, parce qu'on ne trouve, dans ses écrits, ni le temps où il a vécu, ni le nom des auteurs qu'il a consultés. Le même orientaliste suppose qu'il pourrait bien ne pas différer d'un savant de ce nom qui accompagna Avicenne dans sa fuite. Au reste, on lui donne le surnom d'AL MECYHY, *le Chrétien*, pour le distinguer d'un autre ABOU SAHAL, appelé *l'Arménien*, auteur d'une histoire ecclésiastique de l'Orient, depuis l'an 564 jusqu'à l'an 738 de l'hégire. Il a écrit :

Myah (*Centiloquium*).

Ouvrage qui tire son nom de ce qu'il est divisé en cent chapitres, où l'auteur traite de toutes les maladies. Ali Abbas reproche à Abou Sahal d'avoir été fort peu versé dans la pratique de la médecine, et, pour cette raison, de s'être souvent trompé dans l'exposé des maladies et de leurs causes. La haine du christianisme que professait cet écrivain, a peut-être influé sur le jugement d'Ali Abbas. (A.)

ABOU SAID EBN HUSSEIN, surnommé EL THABIB, médecin juif, qui a écrit une compilation sur les maladies du corps humain, et sur les moyens de les prévenir. C'est probablement aussi lui qui a traduit le Pentateuque du samaritain en arabe, parce que l'ancienne traduction de Saadia était remplie de fautes. Adelung pense néanmoins le contraire. (L.)

ABOU SALEM BEN KARABA, médecin chrétien de la secte des jacobites, naquit à Mélitène, aujourd'hui Malatia, ville d'Arménie. Attaché, en sa qualité de médecin, au sultan Aladin le Selgiucide qui régnait en Iconie, il s'empoisonna, désespéré, dit-on, d'avoir perdu les bonnes grâces de ce prince. (L.)

ABOU YUSSUF JACOUB BEN ISAC. *Voyez* AL KENDI.

ABRAHAM (CLAUDE), chirurgien de Dijon, vécut dans cette ville, où il paraît être né vers la fin du seizième siècle. Il recueillit toutes les nouvelles politiques du temps, et en fit une sorte de Journal, qui forme quinze volumes in-4°. de manuscrits, et que Lelong dit avoir vu à Dijon. (U.)

ABRAHAM BEN AVIGADOR ou AVIGDOR, médecin juif, fit ses études à Montpellier : il vivait, ainsi que lui-même nous l'apprend, sur la fin du quatorzième siècle. On a de lui :

Regulæ medicinales ex libris exaratæ medici excellentissimi Gilberti de Sola.

Manuscrit hébreu de la Bibliothèque de Turin.

Cosmographia.

Manuscrit hébreu cité dans le catalogue de la Bibliothèque Bodléïenne.

Wolf parle d'un autre ABRAHAM AVIGADOR qui vivait en 1543, et qu'il croit être le même que le précédent, ce qui ne paraît pas probable. (v.)

ABRAHAM BEN DAVID ARIE est souvent nommé LEO MUTINENSIS, à cause du dernier de ses noms hébreux et du lieu de sa naissance. Il était né, en 1542, à Modène. On lui donne aussi les noms de ABRAHAM ROPHE ou ABRAHAM MEDICUS, de MENASSE BEN ISRAEL et d'ABRAHAM DE PORTA LEONIS. Il étudia la langue hébraïque et le Talmud à Mantoue, à Padoue et à Bologne, la médecine et la philosophie à Pavie, et reçut le titre de docteur en médecine à Mantoue en 1566. Il mourut en 1612. De tous ses ouvrages, qui sont très-nombreux, le plus remarquable est celui-ci :

Dialogi tres de auro, in quibus non solum de auri in re medicâ facultate, verùm etiam de specificâ ejus et ceterarum rerum formâ ceu duplici potestate, quâ mixtis in omnibus illa operatur, copiosè disputatur. Venise, 1584, in-4°.

Le titre de cet ouvrage porte le nom de *Abraham de Portaleonis*. L'auteur ne pensait pas que l'usage de l'or à l'intérieur pût prolonger la vie au-delà du terme ordinaire.

Dans la préface d'un de ses écrits hébraïques, imprimé à Mantoue, en 1612, in-fol., dont le titre signifie *le bouclier des forts*, et dans lequel il ne parle que des cérémonies de la religion juive, ce médecin assure avoir écrit un livre sur les médicamens qu'il prétendait avoir découverts : c'est sans doute ce qui lui a fait attribuer une traduction latine du traité *De plantis* de Galien, et les *Observations médicales* dont parle Zacutus Lusitanus.

Il en est presque du nom d'Abraham pour les Juifs, comme de celui d'Hippocrate pour les Grecs : on s'est plu à attribuer à un seul les ouvrages de plusieurs médecins du même nom. (v.)

ABRAHAM BEN JEHUDA, savant rabbin et médecin de Constantinople, de la secte des Caréens, vivait en 1520.

Il a beaucoup écrit sur la Bible et les ouvrages rabbiniques. Wolf pense qu'il est l'auteur d'un traité, en hébreu, *sur l'urine*, qui se trouve, selon Lambecius, parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Vienne.

Wolf parle aussi d'un autre ABRAHAM BEN JEHUDA, qui ne lui paraît pas différer du précédent, mais qu'il pense avoir vécu en 1530. (v.)

ABRAHAM BEN MAIR BEN ESRA. *Voyez* ABEN ESRA.

ABRAHAM BEN MAIR *de balmis*, médecin juif, né à Lecci dans le royaume de Naples, vivait au milieu du seizième siècle à Venise et Padoue; on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort : cependant son nom est très-connu dans la littérature hébraïque. On a de lui :

Une Grammaire hébraïque, imprimée par les soins de D. Bomberg, à Venise, en 1523, in-4°. - Par ceux de Hendreich, à Anvers, en 1564, in-4°. - A Hanovre, en hébreu et en latin, en 1594, in-4°.
De demonstratione.
De substantiâ orbis.
Bartolocci assure que ces deux ouvrages, qui sont en hébreu, ont été imprimés à Venise.
Il a traduit en latin l'*Isagogicon astrologiæ* de Ptolémée, les Commentaires d'Averrhoës sur Aristote, une Lettre philosophique d'Aven Pace, et le traité *De mondo* d'Alaceni. (V.)

ABRAHAM BEN SAHAL, médecin juif du treizième siècle, né à Cordoue, cultiva la philosophie et l'astronomie, et fit des vers érotiques qui lui attirèrent la haine de ses co-religionnaires; il mourut en 1265, empoisonné, dit-on, par ceux-ci. (V.)

ABRAHAM BEN SCHELOMO, médecin juif, auteur d'un ouvrage manuscrit, cité dans le catalogue de la Bibliothèque d'Oppenheim. (V.)

ABRENETHÉE (ANDRÉ), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, qui se mit sur les rangs pour obtenir la chaire vacante par la mort de Jean Varandal, et qui succomba, suivant toutes les apparences, dans le concours, puisqu'Astruc ne parle pas de lui. Il a écrit:

Daphnè Monspeliaca, sive Laurea Apollinaris. Montpellier, 1611, in-8°.
Cet opuscule est la thèse qu'il soutint pour le doctorat.
Quæstiones medicæ cathedralitiæ XII. Montpellier, 1617, in-8°.
Ce sont les pièces du concours.
La Bibliothèque du Roi possède un manuscrit incomplet de cet auteur, intitulé : *Tractatus de tumoribus.* (O.)

ABREU (ALEXIS D'), médecin portugais, né à Alcaçovas dans la province d'Alentejo, vers 1568, annonça, dès son bas âge, un grand amour pour l'étude; il fit ses humanités à l'université d'Evora, dont il suivit les cours, avec la plus rare assiduité et le plus brillant succès, pendant neuf ans. Son inclination le portant vers la médecine, il se rendit à Coimbre, où il n'aurait pu se livrer à son goût pour l'art de guérir, si le roi ne lui eût accordé un traitement annuel. Pour reconnaître ce bienfait, il travailla sans relâche à s'en rendre digne par ses progrès; mais il n'abandonna point le pays qui l'avait vu naître et qui l'avait nourri. Il fut l'un des élèves les plus distingués de Balthazar de Azevedo. Après avoir été reçu licencié aux applaudissemens de toute l'université, il exerça sa profession avec tant de succès, qu'il fut appelé à la cour de Lisbonne, et peu de temps après choisi pour accompagner Alphonse Hurtado de Mendoça, gouverneur des établissemens portugais à la côte d'Angola. Dans ce pays brûlant qui dévore ses habitans, Abreu rendit de grands services à ses compatriotes qui le chérissaient; souvent même il se mit à leur tête, combattit vaillamment, et mérita

leur admiration, comme il avait mérité leur reconnaissance. Des vers furent faits en son honneur. Après neuf ans de séjour en Afrique, il revint à Lisbonne, en 1606, précédé par le bruit des succès de tous genres qu'il avait obtenus, et fut nommé, peu de temps après, médecin de la chambre de Philippe III, ce qui, en Portugal et en Espagne, équivaut à la place de médecin consultant. En 1614, il tomba grièvement malade, fut abandonné de tous ses confrères, se traita lui-même, et guérit heureusement. Il publia, en 1622, un ouvrage dans lequel il consigna l'histoire de sa maladie, et mourut en 1630. Il fut enterré dans le couvent des capucins de Saint-Antoine de Lisbonne, où l'on voit encore son tombeau. Son ouvrage a pour titre :

Tratado de los siete enfermedades, de la inflamacion universal del higado, sirbo, pilderon, y rinnones, y de la obstrucion, de la satyriasi, y febre maligna, y passion hypocondriaca. Lisbonne, 1622, in-4°.

A la fin de ce traité, qui est fort rare, on trouve une dissertation sur le *Mal de Loanda*; Abreu est, dit Barbosa-Machado, le premier auteur portugais qui en ait parlé. (T.)

ABREU (Manuel d'), fils de Christophe d'Abreu, est moins connu que le précédent; comme lui, néanmoins, il étudia la médecine à Coïmbre, et fut reçu licencié, le 19 février 1618: il vivait encore en 1642. On a de lui un manuscrit intitulé:

Tractatus de morbis mulierum. 1621. (T.)

ABREU. *Voyez* Rodriguez (Jean) d'.

ABSYRTE. *Voyez* Apsyrte.

AÇAFATE. *Voyez* Rodriguez (Michel) d'.

ACAMPO (Simon), en latin *Acampus*, philosophe et médecin napolitain, qui vivait vers la fin du seizième siècle. Il a écrit :

Commentaria in libros Galeni de differentiis febrium in textus 13, nempe a text. 46, usque ad text. 58, tertii libri artis medicinalis. In librum de tumoribus præter naturam quæ theoretice, ac practice ad febres, vulnera et tumores præter naturam pertinent, mira rerum novitate tractantur. Naples, 1642, in-4°. - *Ibid.*, 1647, in-4°.

Cet ouvrage fut écrit en 1592; mais il ne vit le jour que beaucoup plus tard, par les soins d'un autre Simon Acampo, également médecin de Naples, neveu du précédent, et non pas son fils, comme le disent quelques biographes. (O.)

ACCOLTI (François), en latin *Franciscus de Accoltis*, est appelé fort souvent aussi François d'Arezzo (*Franciscus Aretinus*), ce qui fait qu'on le voit reparaître, dans plusieurs biographies, sous les deux noms d'Accolti et d'Aretinus. C'était un jurisconsulte célèbre, qui naquit, en 1418, à Arezzo, et qui mourut à Sienne, vers l'année 1483. Outre un grand nombre d'ouvrages sur la jurisprudence, la littérature et la poésie, il a publié:

Autoris incerti libellus de thermis Puteolarum et vicinis in Italiâ, à Francisco de Accoltis repertus. Naples, 1475, in-4°.—Avec des remarques de Jean-François Lombardi ; Venise, 1566, in-4°.

Cet opuscule se trouve aussi dans l'*Italia illustrata* de Scott, et dans le *Thesaurus antiquitatum Italiæ*, tom. IX.

Bayle et d'autres depuis lui, n'ayant point fait assez d'attention au titre, ont attribué ce livre à Accolti, qui n'en fut cependant que l'éditeur. Certains biographes, Jœcher par exemple, ont été plus loin encore, et ont fait de l'Accolti, auteur prétendu du traité, un personnage différent de l'autre, de sorte qu'ils ont admis un François Accolti, médecin, qui n'a jamais existé, et un François Accolti, jurisconsulte. A chaque pas on rencontre des erreurs de ce genre dans les biographies, même les plus estimées.

L'édition de 1575, citée par quelques bibliographes, n'a probablement jamais existé ; il paraît presque certain qu'une faute d'impression ou de copiste, servilement copiée depuis, y a donné naissance, et que, dans l'origine 1575 aura été mis à la place de 1475 : telle est l'opinion du savant Mazzuchelli. Au reste, l'édition de 1475 doit être elle-même fort rare, car ni Orlandi, ni Mattaire n'en font mention. (A. J. L. J.)

ACCORAMBONI (Félix), fils du suivant, se distingua dans l'exercice de la médecine, et par le soin qu'il mit à éclaircir le texte de plusieurs médecins et philosophes grecs. Nous avons de lui :

Interpretatio obscurorum locorum et sententiarum omnium operum Aristotelis, cum tractatu de fluxu et refluxu maris. Rome, 1590 et 1600, in-fol.

Annotationes in librum Galeni de temperamentis. Rome, 1590, in-fol.

Sententiarum difficilium Theophrasti in libro de plantis explicatio. Rome, 1590, in-fol.

Adnotationes in Theophrastum de plantis. Rome, 1603, in-fol.

Ces quatre ouvrages ont paru sous le titre de :

Eruditissima in omnia Aristotelis opera explanatio. Controversiæ item quæ sunt inter Platonicos, Aristotelicos et Galenum examinantur. Theophrastus pluribus in locis exponitur. Depravata in mss. græcis codicibus emendantur. Rome, 1604, in-fol.

Les ouvrages de F. Accoramboni sont rarement cités. Fabricius témoigne le regret qu'on n'ait point profité de ses remarques sur Théophraste, dans la belle édition des Œuvres de ce philosophe, publiée à Amsterdam en 1644. (LT.)

ACCORAMBONI (Jérôme), naquit, en 1469, à Gubbio, ville de l'Ombrie. Il embrassa la médecine contre le désir et la volonté de son père. Pérouse fut le théâtre de ses premières études, et il se distingua tellement, comme praticien et comme professeur, que, malgré sa jeunesse, on ne tarda point à le ranger parmi les plus grands médecins du temps, et que sa réputation s'étendit dans toute l'Italie. Ses compatriotes le députèrent, en 1516, auprès de Léon X, qui l'accueillit avec distinction, et se l'attacha en qualité de médecin. Il remplit aussi cette charge, dans la suite, auprès de Clément VII. Ayant perdu toute sa fortune dans le trop fameux pillage de Rome par les troupes du connétable de Bourbon, en 1527, il se décida, cette même année, à accepter la chaire de médecine

que la république de Venise lui avait déjà offerte plusieurs fois à Padoue, avec huit cents écus d'or de traitement, mais qu'il avait toujours refusée. Paul III l'appela auprès de lui, aussitôt après son avénement au trône pontifical, et le nomma son médecin. Il se rendit à cette invitation flatteuse, et vint à Rome au mois de septembre 1536; mais il jouit peu de ses nouveaux honneurs, car la mort l'enleva, le 21 février 1537, à l'âge de soixante-huit ans. Ses ouvrages sont:

Tractatus de putredine. Venise, 1534, in-8°.
Tractatus de catarrho. Venise, 1536, in-8°. - Bâle, 1538, in-4°.
Tractatus de usu et naturâ lactis. Venise, 1536, in-8°. - Nuremberg, 1538, in-4°. - Bâle, 1578, in-4°.

Ce dernier ouvrage est assez curieux; l'auteur y traite de l'emploi du lait dans les maladies, soit aiguës, soit chroniques, et il y a consigné quelques observations qui ne sont pas dénuées d'intérêt.

(A. J. L. J.)

ACCORSINI (Barthélemy), médecin inconnu, de Corsignano, qui a écrit:

Tractatum et consultationum medicinalium tomus prior. Ravenne, 1622, in-4°. (z.)

ACESIAS. Il a existé deux médecins de ce nom dans l'antiquité. Le plus connu vivait à peu près dans la quatre-vingtième olympiade. Il ne s'est illustré que par son peu de succès dans la pratique. Ce sont les sarcasmes d'Aristophane, recueillis et répétés par Tertullien, Suidas et Erasme, qui lui ont valu cette triste célébrité. Son ignorance passa en proverbe, et lorsqu'on parlait d'une affaire qui devenait de plus en plus mauvaise, malgré tous les soins qu'on y apportait, on disait qu'Acésias l'avait traitée : *Ἀκεσίας ἰάσατο*, *Acesias medicatus est*.

Il ne faut pas confondre cet Acésias avec un autre médecin du même nom, cité par Athénée, qui le donne comme auteur d'un traité, *De apparandis et condiendis cibis*, perdu depuis longtemps. (o.)

ACHARIUS (Éric), professeur de botanique et médecin à Wadstena en Suède, mort au commencement de cette année, s'est livré pendant longtemps avec une ardeur et une patience infatigables à l'étude des lichens. Il a donné une face nouvelle à cette branche de la cryptogamie, et a vu la plupart des botanistes adopter sa méthode de distribution. Nous sera-t-il cependant permis de mettre en doute si des travaux tels que les siens contribuent véritablement à l'avancement de la science? Sous sa main le genre *lichen* de Linné s'est partagé en quarante genres, auxquels on en a depuis ajouté beaucoup d'autres encore. Peu d'accord avec lui-même, il a changé les limites d'une partie de ces genres, et, par conséquent, sa nomenclature, dans chacun de ses ouvrages successifs. Par la considération minutieuse des plus légères différences, le nom-

bre des espèces s'est accru de même que celui des genres; et cependant Acharius n'était pas moins convaincu que tous ceux qui les ont observés, de l'extrême variabilité de ces végétaux, que lui-même appellait quelquefois protéiformes. En travaillant de cette maniere, on a bientôt fait un monde de la moindre partie de l'histoire naturelle, sans pourtant y avoir découvert rien de vraiment neuf et intéressant. Vouloir épuiser la considération des différences dans des êtres aussi polymorphes que les lichens, est une entreprise peu philosophique. C'est-là surtout que l'observation minutieuse des différences, la plupart accidentelles, doit être sacrifiée à l'étude des types principaux, qui seuls intéressent le vrai naturaliste, qui seuls, peut-être, méritent d'être décrits et nommés. Toute autre marche, sans ajouter rien à l'étendue réelle de la science, n'est propre qu'à la rendre stérile et rebutante. Ces réflexions ne nous empêchent pas de rendre pleinement justice à l'exactitude scrupuleuse qui distingue les observations, les descriptions et la synonymie d'Acharius. Les ouvrages qui lui ont valu le premier rang parmi les lichénographes sont :

Lichenographiæ Suecicæ prodromus. Lincoping, 1798, in-8°.
Methodus lichenum. Stockholm, 1803, in-8°.
Lichenographia universalis. Gottingue, 1810, in-4°.
Synopsis methodica lichenum. Lund, 1814, in-8°. (MS.)

ACHILLE. Qui ne connaît ce héros si fougeux et si sensible, ne vivant que pour la gloire et pour l'amitié? Homère nous en a laissé un portrait énergiquement et naïvement peint, dont Racine, lui-même, n'a su offrir qu'une copie décolorée. Nous ne devons rappeler ici de sa vie, où les fictions poétiques tiennent la plus grande place, que le peu de traits qui le rattachent à l'histoire de la médecine.

Parmi les héros homériques, quelques-uns, comme Machaon et Podalire, consacraient spécialement leurs soins aux malades et aux blessés; mais la plupart avaient en outre appris à se secourir les uns les autres au besoin. Achille, le premier des guerriers, était aussi l'un des plus habiles dans cet art. Pélée, son père, qui avait lui-même reçu des leçons de Chiron, qu'on peut regarder comme fondateur de la médecine naturelle dans la Grèce, confia l'éducation de son fils à ce sage Thessalien. C'est de lui qu'Achille apprit, avec la musique et la poésie, l'art, plus nécessaire au guerrier, de panser ses plaies. Hercule, Thésée, Jason et les plus célèbres héros de cette époque, Esculape lui-même, se vantaient également d'être les disciples de Chiron.

On croyait qu'Achille avait employé le premier contre les blessures l'*achillea*, qui lui devait son nom. On pense communément que cette plante est notre mille-feuille (*achillea millefo-*

lium, L.) : quoique déjà les anciens ne fussent pas d'accord sur elle. Ayant blessé Télèphe, il le guérit lui-même, suivant quelques-uns, avec l'*achillea*, selon d'autres avec le vert de gris, souvent employé depuis dans les préparations emplastiques. On peignait, en effet, quelquefois Achille raclant cette substance avec son épée de la pointe de sa lance, qui était de bronze, sur la blessure de Télèphe : il tenait cette lance, douée de la propriété de réparer le mal qu'elle causait, de Pélée son père, à qui Chiron en avait fait présent. Pausanias assure qu'on en conservait précieusement le fer dans le temple de Minerve à Phasalis en Pamphilie. (MS.)

ACHILLINI (ALEXANDRE), anatomiste célèbre et péripatéticien très-subtil, naquit à Bologne, le 29 octobre 1463. Il étudia d'abord dans sa patrie, puis il vint à Paris, où il resta pendant trois ans. On ignore où il fut reçu docteur; mais il commença, dès l'âge de vingt-deux ans, à professer la philosophie, et même, dit-on, la médecine, à Bologne, en 1485, et jusques en 1506, époque à laquelle il fut nommé professeur à l'université de Padoue, avec deux cent cinquante ducats d'honoraires annuels. De retour à Bologne, il y professa la philosophie jusques en 1512, année dans laquelle il mourut, selon Alidosi et Gaurico, le 2 août. Il était simple, sans faste, très-estimé de tous ses contemporains, qui disaient, en parlant d'un invincible disputeur, *aut diabolus, aut magnus Achillinus.* Admirateur passionné d'Averrhoës, il fut l'émule de Pomponazzi, qui l'emporta souvent sur lui par la vivacité et le sel de ses réparties, quoiqu'il lui fût inférieur en savoir. Achillini trouva mauvais ce que l'autorité papale avait trouvé bon; il s'indigna de ce que Pomponazzi eût osé soutenir que les dogmes de la religion ne peuvent supporter l'examen de la raison, et qu'ils n'ont d'autre soutien que l'autorité que la foi accorde aux livres juifs et chrétiens. Selon l'usage du temps les deux adversaires eurent recours aux injures, après avoir épuisé tous les argumens que leur fournissait une dialectique pointilleuse; mais on ne peut trop s'étonner de ce qu'Achillini ait cru devoir se montrer plus orthodoxe que le pape lui-même. Ce médecin a fait quelques vers qu'on trouve dans les recueils du temps. Mais c'est surtout comme anatomiste qu'il mérite de fixer notre attention. Il est l'un de ceux qui osèrent disséquer des cadavres humains au quinzième siècle; il fit plusieurs découvertes, celle des conduits de Warthon, par exemple, et releva, avec assez d'amertume, quelques erreurs échappées à Galien. Cependant, il fut arabiste comme tous ses contemporains. Mais il y a lieu de croire qu'il ne pratiqua point la médecine, et qu'il n'étudia l'anatomie qu'en qualité de philosophe. Celui à qui l'on donna le nom de *second Aristote*, ne pouvait rester étran-

ger à cette science. Morgagni a prouvé qu'il n'avait point découvert le marteau et l'enclume, et pourtant on lui fait encore l'honneur de cette découverte dans les livres les plus récens. Trois ouvrages d'anatomie lui ont été attribués :

Corporis humani anatomia. Venise, 1516, in-4°. - *Ibid*, 1521, in-4°.

In Mundini Anatomiam annotationes. Bologne, 1524, in-4°. - Venise, 1522, in-fol.

Anatomicæ annotationes magni Al. Achillini Bononiensis; editæ per fratrem Joh. Philotheum, et impressæ Bononiæ, per Hieronymum de Benedictis, anno 1520, *die* 23 *septembri.* Petit in-4°. de 18 feuillets.

Tel est le titre d'un ouvrage que j'ai lu en entier avec beaucoup d'attention. Je pense, avec Tiraboschi, que c'est le seul qu'ait fait Achillini sur l'anatomie, et qu'il fut réimprimé, peut-être avec un titre un peu différent, à Venise, en 1521, et dans le *Fasciculum med.* de Jean de Ketam. Tiraboschi crut d'abord que l'auteur n'était pas Achillini le philosophe, parce que ce traité ne se trouve pas dans la collection dite complète de ses œuvres, et parce que Achillini n'a point été loué comme anatomiste par ses contemporains, mais comme philosophe péripatéticien et arabiste. Le célèbre historien de l'Italie se rangea néanmoins ensuite à l'opinion générale, et il a raison; car le titre seul de l'ouvrage dont il s'agit ne laisse pas le plus léger doute sur le nom de l'auteur : s'il pouvait en rester, la lecture de la préface de Jean-Philothée Achillini les ferait disparaître aisément.

Cet ouvrage se distingue de ceux de Mundini et de Zerbi, par un style clair et laconique, et par quelques remarques intéressantes; c'est, pour ainsi dire, le paradigme d'un cours d'anatomie descriptive, médico-chirurgicale. Après avoir énuméré les organes et les parties qui les composent, il indique rapidement leurs maladies et les opérations qu'elles nécessitent. Il décrit ainsi la taille par le procédé de Celse : *Extractio lapidis : Ligato sedente super scamno perforato : posito digito in culo : et manu super femur : deducitur in collum vesicæ : et indè extrahitur : aut scindendo si magnus : aut ex virgâ extrahendo si parvus.*

Les écrits philosophiques d'Achillini ont été réunis en un seul volume par Pamphile de Monte, sous le titre de :

A. Achillini opera omnia in unum collecta, cum annotationibus. Venise, 1508, in-fol. - *Ibid*, 1545, in-fol. - *Ibid*, 1551, in-fol. - *Ibid*, 1568, in-fol.

La dernière édition est la plus complète; elle comprend les traités : *De intelligentiis*; *De orbibus*; *De universalibus*; *De physico auditu* (mauvais commentaire sur la théorie d'Aristote concernant l'ouïe); *De elementis*; *De subjecto physionomiæ et chiromantiæ*; *De subjecto medicinæ* (rien de médical); *De primâ potestate syllogismi*; *De distinctionibus*; *De proportione motuum.*

Symphorien Champier parle d'une autre édition publiée à Venise en 1608.

Fantuzzi prétend qu'Achillini donna une édition des Commentaires du célèbre Gilles de Rome sur la Rhétorique d'Aristote, imprimée à Venise en 1515; ce qui semblerait faire présumer qu'il vivait encore à cette époque. (s.)

ACHILLINI (Claude), neveu du précédent, fut médecin, probablement sans que son goût le portât vers cette profession, car il s'occupa plus spécialement des lettres, de la jurisprudence et de la philosophie, qu'il enseigna avec succès à Bologne, où il naquit en 1574, puis à Ferrare et à Parme. Longtemps il fut leurré par les espérances de fortune que lui donnèrent Gré-

goire XV, ainsi que plusieurs autres papes et cardinaux, et finit par aller chercher la tranquillité à Bologne, dans une campagne près de cette ville, où il mourut le 15 octobre 1640. Il fit un sonnet à Louis XIII sur la prise de Suze et la délivrance de Cazal en 1629, et une pièce de vers sur la naissance du Dauphin: ce qui lui valut, de la part du cardinal de Richelieu, habile à flatter l'orgueil puéril du maître qu'il voulait asservir, une chaîne d'or valant, dit-on, mille écus.

Toutes les poésies d'Achillini ont été publiées à Bologne en 1632, in-4°; puis réunies à plusieurs morceaux de prose du même auteur, sous le titre de:

Rime e prose. Bologne, 1650, in-12. - *Ibid*, 1651, in-12. - *Ibid*, 1656, in-12. - *Ibid*, 1662, in-12. - Venise, 1666, in-12. - *Ibid*, 1673, in-12. - *Ibid*, 1680, in-12. (S.)

ACHMET BEN ABDALLAH, médecin arabe qui vivait à Tolède vers la fin du quinzième siècle, et dont on a:

Tratado de las aguas medicales de Salam-Bir, que comunmunte llaman de Sacedon. Madrid, 1761, in-4°.

L'original arabe n'a jamais été imprimé. La traduction espagnole a été faite par Mariano Pizzi y Frangeschi, qui l'a accompagnée de notes. (A.)

ACHMET BEN IBRAHIM, médecin arabe qui vivait, suivant quelques historiens, dans le neuvième siècle, et qui, à ce qu'on prétend, exerça son art à la cour d'un calife de Babylone.

Il est auteur d'un ouvrage arabe, divisé en sept livres, intitulé: *Viatica peregrinantium*, dont il existe une traduction grecque dans quelques bibliothèques. (L.)

ACHMET BEN JOSEPH, médecin, natif de Jaffa, a publié, en 742 de l'hégire, un abrégé de médecine écrit en forme de dialogue. Des philosophes y discutent, en présence d'un prince, sur les moyens de conserver la santé, ou de la rétablir. (L.)

ACHMET BEN MOHAMMED EBN ALASCHAAT, n'est connu que pour avoir mis au jour le livre de Galien, sur les Elémens, traduit du grec en arabe, par Honain, fils d'Isaac. (L.)

ACHMET BEN MOSTHAFA, surnommé EBN AL ATTAR, vivait vers l'an de l'hégire 976.

Il a traduit en langue turque l'ouvrage qu'Abu Daher, fils de Mahomet, médecin de Téphlis, en Géorgie, avait composé en arabe, sous le titre de *Science des corps*. Outre la préface, qui renferme un aperçu général de toutes les sciences et de tous les arts, ce livre est divisé en quatre parties, qui traitent séparément: 1°. des principes généraux de la médecine théorique et pratique; 2°. des médicamens simples et composés, des alimens, et des boissons; 3°. des maladies qui affectent les membres, et des moyens de les guérir; 4°. des fièvres, de l'apoplexie, des autres maladies graves, et de leurs remèdes.

Le manuscrit qui se trouve dans la Bibliothèque de Florence paraît être de la main d'Achmet lui-même. (L.)

ACHMET BEN SEIRIM, auteur arabe qui vivait, à ce qu'on croit, l'an 820 de notre ère.

On lui attribue un ouvrage sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses et des Egyptiens, dont l'original est perdu. Leo Tuscus le traduisit, en 1610, du grec en latin, et cette traduction fut publiée, en 1577, d'après un manuscrit fort incomplet, sous le nom d'Apomasar. Nicolas Rigault le fit imprimer aussi en grec et en latin (Paris, 1603, in-4°.), à la suite de l'Onéirocritique d'Artémidore. (Δ.)

ACHRELIUS (Éric-Daniel), né à Roslag en Suède, devint, en 1641, professeur à l'université d'Abo, et mourut dans cette ville le 17 avril 1670, à l'âge de soixante-six ans. Il a écrit:

Oratio de microcosmi structurâ, deque harmonicâ ejusdem cum præcipuis mundi partibus convenientiâ. Upsal, 1627, in-4°. (J.)

ACHROMOS. Tiraqueau et d'autres après lui ont supposé que ce nom désignait une femme de mauvaise vie, qui s'était distinguée chez les Grecs par l'invention d'un remède contre la dysenterie. Leur erreur provient de celle qu'avait commise Fabio Calvo, premier traducteur d'Hippocrate en latin, qui, traduisant un passage, à la fin du septième livre des Epidémies, en changea complétement le sens, et le corrompit de la plus étrange manière. Cornario, Foës et Dacier ont signalé cette erreur, et l'on sait maintenant qu'il n'y a point eu en Grèce de femme adonnée à la médecine qui portât le nom d'Achromos. (Z.)

ACIDALIUS (Chrétien), frère du suivant, mais bien moins connu que lui dans le monde littéraire, était également médecin; sa thèse, seul ouvrage qu'il ait mis au jour sur son art, est intitulée:

Disputatio de pleuritide. Bâle, 15.., in-4°.
Elle a été insérée dans la troisième décade de la collection des dissertations médicales de Bâle, publiée par le savant libraire Jean-Jacques Genathius. (O.)

ACIDALIUS (Valens), né en 1567 à Witsock, dans la Marche de Brandebourg, et mort, d'une maladie aiguë, à Neisse, le 25 mai 1595, s'est surtout illustré comme critique habile et savant interprète des latins. Il étudia néanmoins la médecine sous le célèbre Mercuriali. On ignore s'il prit le titre de docteur, mais on sait positivement qu'il ne pratiqua jamais cet art, et que sa trop courte carrière fut toute consacrée à la littérature: c'est pourquoi nous ne donnerons pas ici la liste de ses ouvrages, qui, bien que fort estimés pour la plupart, sont tous étrangers à notre sujet. (O.)

ACIHBA ou Akibha ben Joseph, rabbin que ses compatriotes vénérent presqu'à l'égal de Moyse, et qui fut l'un des principaux compilateurs des traditions juives. Il naquit dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et, du côté paternel, il descendait du général syrien Sissera. Jusqu'à quarante ans, il demeura plongé dans l'ignorance; mais la fille d'un riche habitant de Jérusalem, dont il gardait les troupeaux, lui ayant promis

de l'épouser s'il s'instruisait, il se mit à l'étude malgré son âge avancé: soutenu par l'amour, il acquit bientôt des connaissances si étendues, que son école, établie d'abord à Lydda, puis à Jafna, se remplit de nombreux disciples. Sur la fin de ses jours, il embrassa le parti de Bar Cochbas, chef des révoltés, le seconda dans son projet de se faire passer pour le Messie, et lui versa même l'huile sainte sur la tête; mais les troupes de l'empereur Adrien ayant battu complétement les rebelles, Acihba, qui s'était réfugié dans la forteresse de Bither avec les débris de son parti, y fut fait prisonnier, et écorché vif, ainsi que son fils, par ordre du général romain. Il était alors âgé de cent vingt ans, si l'on en croit les Juifs.

Acihba ne mérite une place dans ce Dictionaire, que parce qu'il fut l'un des principaux fondateurs de la cabale, de ce système absurde, produit par un mélange hétéroclite d'opinions judaïques, persanes et pythagoriciennes, qui, à la honte de l'esprit humain, influa dans la suite sur la destinée de toutes les sciences, et se combina surtout de la manière la plus intime avec la médecine.

L'une des sources les plus anciennes de cet art chimérique, fondé principalement sur l'interprétation allégorique de l'Écriture, est le livre intitulé *Jezirach*, que les crédules attribuent à Abraham, mais dont on s'accorde à penser qu'Acihba fut réellement l'auteur. Ce livre fut imprimé pour la première fois à Paris en 1552, traduit en latin par Postel. Il en a paru une autre traduction latine, par Rittangel, à Kœnigsberg, en 1642.

Acibba a encore écrit :

Litteræ, seu interpretationes mysticæ litterarum alphabeticarum. Cracovie, 1579, in-4°.-Amsterdam, 1607, in-8°.

On trouve aussi cet ouvrage, avec une traduction latine, dans la seconde partie de l'*OEdipe* de Kircher. (Δ.)

ACKERMANN (Jean-Chrétien-Théophile) naquit, le 17 février 1756, à Zeulenrode, petite ville du Vogtland. Il perdit de fort bonne heure son père, médecin assez estimé dans le canton, et fut élevé par les soins tendres et affectueux d'un oncle, qui était pasteur à OEttersdorf, près de Schlaitz. Ce vénérable ecclésiastique s'attacha principalement à lui inspirer le goût de la littérature ancienne, et ses souhaits furent accomplis, au-delà peut-être même de son attente. Ackermann, à peine âgé de quinze ans, partit, en 1771, pour Jéna, où il se proposait de ne rester que le temps nécessaire pour acquérir les notions les plus indispensables en médecine, son but étant de revenir se fixer, le plus tôt possible, auprès de sa famille. Heureusement pour la science, qu'il devait honorer un jour, Baldinger, qui faisait alors la gloire de l'Université, apprécia ses talens, et le détermina, non sans quelque peine, à mettre plus d'ordre et de régularité dans ses études. Dès-lors, il partagea son temps entre la médecine, l'histoire naturelle, la philosophie et la théologie. Son maître ayant été appelé à Gœttingue, il le suivit dans cette ville, où il entendit les leçons

de Murray, de Richter, de Wrisberg et de Gmelin, se perfectionna dans la langue grecque et les antiquités sous l'illustre Hayne, et prit le titre de docteur en 1775. De là il se rendit à Halle, où, pendant deux ans, il fit des cours particuliers. En 1778, il alla s'établir dans sa ville natale, dont on venait de le nommer physicien, et où il demeura, livré tout entier à la pratique et aux travaux du cabinet, jusqu'en 1786, époque où il accepta la chaire de chimie qui lui fut offerte à Altdorf, en remplacement de Wittwer. Ce fut dans cette ville qu'il passa le restant de ses jours : il y devint physicien en 1793, puis professeur de pathologie et de thérapeutique en 1794, et il y mourut, à la fleur de l'âge, le 9 mars 1801.

Ackermann n'a écrit aucun ouvrage marquant sur la médecine proprement dite, mais il a été utile à l'Allemagne en y faisant connaître un grand nombre de livres utiles, publiés chez les nations voisines, et surtout en contribuant à y propager le goût de l'érudition, qui distingue le médecin du routinier, en établissant entr'eux la même différence qu'entre le savant et le simple artisan. Toutes ses productions décèlent un homme profondément versé dans la connaissance de l'antiquité, et habile à en fouiller les trésors trop peu connus ; mais on y voit peut-être aussi régner trop cet esprit de syncrétisme, ou, si l'on veut, ce défaut de critique sévère, qu'on doit moins attribuer à la paresse du jugement, qu'à la faiblesse de l'intelligence humaine, incapable assez ordinairement de prendre aucun parti quand les termes de comparaison se multiplient trop devant elle.

De trismo commentatio medica. Gœttingue, 1775, in-8°.

C'est sa thèse, dont il publia lui-même, dans la suite, une traduction allemande, sous le titre de : *Ueber die Kenntniss und Heilung des Trismus oder des Kinnbackenzwanges.* Nuremberg, 1778, in-8°.

Dissertatio de dysenteriæ antiquitatibus. Halle, 1775, in-4°. - deuxième édition augmentée; Schleitz, 1777, in-8°.

Il soutint cette seconde thèse pour obtenir le droit de faire des cours particuliers dans l'université de Halle.

Ueber die Krankheiten der Gelehrten und die beste und sicherste Art, sie abzuhalten und zuheilen (Sur les maladies des savans, et sur la manière la meilleure et la plus sûre de les guérir). Nuremberg, 1777, in-8°.

Leben Johann-Konrad Dippel's (Vie de Jean-Conrad Dippel). Leipsick, 1781, in-8°.

Programma : De Antonio Musa, Octaviani Augusti medico, et libris qui illi adscribuntur, commentatio. Altdorf, 1786, in-4°.

Programma : Memoriam muneris magnifici, quo vir illustris C.-F. Trewius Universitatem Altorfianam donavit, revocat..... Altdorf, 1789, in-4°.

Regimen sanitatis Salerni, sive scholæ Salernitanæ de conservandâ bonâ valetudine præcepta edidit..... : studii medici Salernitani historiâ præmissâ. Stendal, 1790, in-8°.

Institutiones historiæ medicinæ. Nuremberg, 1792, in-8°.

Cette histoire de la médecine est malheureusement renfermée dans un cadre trop resserré.

Institutiones therapiæ generalis. Nuremberg et Altdorf, tom. I, 1794; tom. II, 1795; in-8°.

C'est dans cet ouvrage surtout qu'on trouvera la confirmation du jugement que nous avons porté sur Ackermann. Ainsi, tout ce qui s'y rapporte à l'histoire de l'art, comme l'exposition des anciennes doctrines, est excellent; mais la théorie y est surannée, la critique sans goût, et même le jugement à peu près nul.

Handbuch der Kriegsarzneykunde, oder ueber die Erhaltung der Gesundheit der Soldaten im Felde, ueber die Anstalten zur Heilung der Krankheiten derselben, und ueber die Kenntniss und Kur der wichtigsten Feldkrankheiten (Mannel de médecine militaire, *etc.*). Léipsick, 1794-1795; 2 volumes, in-8°.

Nachricht von einer Anstalt fuer arme Kranke zu Altdorf. Altdorf, 1794-1799, in-8°.

Cet annuaire de l'hôpital des pauvres à Altdorf a paru pendant six années de suite.

Bemerkungen ueber die Kenntniss une Kur einiger Krankheiten. Altdorf et Nuremberg, 1795-1800, in-8°.

C'est encore une sorte de journal de médecine pratique, dont les premier et deuxième cahiers ont paru en 1795, et les sixième et septième en 1800. Les observations qu'il renferme n'ont qu'un faible degré d'intérêt.

Hand-und Huelfsbuch fuer Feldaerzte, oder praktische Anleitung fuer Medicinal-Personen bey Armeen im Felde, zur gruendlichen Kenntniss und Heilung aller œflers vorkommenden innerlichen Krankheiten (Manuel et Mémorial à l'usage des médecins militaires, *etc.*). Léipsick, 1797, in-8°.

Hand-und Huelfsbuch fuer Feldwundaerzte, oder praktische Anleitung fuer Medicinal-Personen bey Armeen im Felde, zur gruendlichen Kenntniss und Heilung aller œflers vorkommenden æusserlichen Krankheiten (Manuel et Mémorial à l'usage des chirurgiens militaires, *etc.*). Léipsick, 1797, in-8°.

Ces deux ouvrages, dont on ne saurait faire un trop pompeux éloge, et auxquels nul autre ne peut être comparé, n'en forment véritablement qu'un seul, en deux volumes. Aussi l'auteur, outre ces deux titres distincts, en a-t-il joint à chacun un second qui leur est commun, et que voici:

Handbuch der ausuebenden Arzneywissensch ft und Wundarzneykunst bey Armeen im Felde, oder Anleitung fuer Feldaerzte und Feldwundaerzte, die vornehmsten innerlichen und æusserlichen Krankheiten, die bey Armeen im Felde vorfallen, zu erkennen und zu heilen (Manuel de médecine et de chirurgie pratiques aux armées, en temps de guerre, *etc.*).

Opuscula ad medicinæ historiam pertinentia. Nuremberg, 1797, in-8°.

Ueber die Blaehungen; eine fuer Kranke und Aerzte bestimmte theoretisch-praktische Abhandlung (Sur les flatuosités, *etc*). Nuremberg, 1800, in-8°.

Ackermann a publié encore une édition des *Opuscula medica* de Philippe-Georges Schrœder; une de l'*Historia constitutionis epidemicæ verminosæ* de Jean-Jacques van der Bosch; une des *Opuscula medica* de Georges-Gottlob Richter; une des *Institutiones pathologiæ medicinalis* de Jérôme-David Gaubius; le traité de Jean-Chrétien Dœlz intitulé: *Neue Versuche und Erfahrungen ueber einige Pflanzengifle.* Nuremberg, 1792, in-8°.; la quatrième édition du manuel de médecine populaire de Henri-Félix Paulitzky; enfin, deux éditions fort estimées, l'une de Quintus Serenus Sammonicus, l'autre de Sextus Placitus Papiriensis et de Lucius Apuleius.

Traducteur infatigable, il a traduit, du français en allemand, le traité des maladies nerveuses de Tissot, celui des alimens de Lorry, la Philosophie de la médecine de Lafon, et les Œuvres complètes de Tissot, de

concert avec Jean-Chrétien Kerstens ; de l'anglais, les Observations sur le climat des Barbades par Guillaume Hillary, celles sur les maladies épidémiques par Georges Cleghorn, et celles sur l'aliénation mentale par Thomas Arnold ; de l'italien, le traité de Ramazzini sur les maladies des artisans; enfin, du latin, le traité de la pleurésie de Daniel Guillaume Triller. Il a, en outre, ajouté une préface et des notes à la traduction allemande du traité des fleurs blanches de Raulin, par Riederer, et à celle de l'apologie de la petite vérole de Thomas Bond, par J.-H. Pfrœpfer.

On a également de lui un assez grand nombre d'articles dans différens recueils périodiques, tels que le *Magazin fuer Aerzte* de Baldinger, les *Materialen zur Gottesgelahrheit und Religion* de Weisen, la *Neue Medicinische Litteratur fuer praktischen Aerzte* de J.-C.-T. Schlegel, l'*Archiv fuer die Geschichte der Arzneykunde* de Wittwer, la *Medicinische Bibliothek* de Blumenbach, le *Repertorium fuer die œffentliche und gerichtliche Arzneywissenschaft* de Pyl, et l'*Erlang. Literatur Zeitung.*

Enfin, et ce n'est pas le moins important de ses travaux, il a concouru à la belle édition de la *Bibliothœca Græca* de Jean-Albert Fabricius, que le savant helléniste Théophile-Christophe Harles publia de 1790 à 1796, à Hambourg. Il y a rédigé les vies d'Hippocrate, de Théophraste, de Dioscoride, d'Arétée, de Rufus d'Éphèse et de Galien, avec un soin et un talent qui font regretter vivement que ces articles n'aient point été imprimés à part, ce qui les mettrait à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. Baldinger, bon juge en cette matière, les regardait comme des chefs-d'œuvre, et disait avec raison que, seuls, ils auraient suffi pour transmettre le nom d'Ackermann à la postérité. (A.-J.-L. J.)

ACKERMANN (Jean-Fréderic), né, le 3 février 1726, à Waldkirchen, dans le Voigtland, mourut à Kiel, le 2 juin 1804. Depuis l'année 1760, il enseignait la médecine légale, l'anatomie et l'histoire naturelle dans cette université. Le roi de Danemark lui avait conféré, en 1775, le titre de conseiller d'état et celui de premier médecin. Ses ouvrages sont:

Dissertatio inauguralis de voce naturæ. Gottingue, 1751, in-4°.

Ackermann soutint cette thèse sous la présidence de Georges-Gottlob Richter, dans les Opuscules de médecine duquel elle a été réimprimée.

Præsagia medica ex præcordiis. Gottingue, 1754, in-4°.

Programma de incognito apud veteres instrumentorum physicorum usu. Kiel, 1760, in-4°.

Oratio de studiis litterarum, valetudinis et vitæ confirmandæ optima præsidia præstantibus. Kiel, 1760, in-4°.

Dissertatio : Historiæ ætheris pars prima. Kiel, 1768, in-4°.

Commentarius observationum physico-astronomicarum et meteorologicarum. Accedunt ejusdem Orationes duo prorectorales. Kiel, 1770, in-4°.

Commentatio epistolaris de insitione variolarum. Kiel, 1771, in-8°.

Programma de morbo et sectione fulmine adusti. Kiel, 1771, in-4°.

Ce programme a été traduit en allemand, avec des additions (Hambourg, 1772, in-8°.)

Observationes chirurgicæ. Kiel, 1772, in-4°.

Nosologiæ Holsaticæ pars prima. Kiel, 1773, in-4°.

Observationum medico-chirurgarum specimen. Kiel, 1775, in-4°.

Programma ad variolarum insitionem quædam analecta. Kiel, 1775, in-4°.

Dissertatio observationes chirurgicas complectens. Kiel, 1781, in-4°.

Programma : Observatio usûs emeticorum in pleuritide verâ inflammatoriâ egregii. Kiel, 1782, in-4°.

Dissertatio de venenorum actione. Kiel, 1782, in-4°.

Dissertatio de malignitatis morborum disertioribus signis. Kiel, 1782, in-4°.
Dissertatio de antimonii usu medico. Kiel, 1786, in-4°.
Programma : Memorabile graviditatis ferè biennis exemplum. Kiel, 1790, in-4°. (A.-J.-L. J.)

ACOLUTH (Jean-Charles), médecin praticien et apothicaire à Zittau, mourut dans cette ville, le 31 octobre 1763. Il était né, le 27 janvier 1700, à Breslau. On a de lui

Specimen anthropologiæ experimentalis. Wittemberg, 1722, in-4°.
Dissertatio inauguralis de sympatheticis morborum curationibus, medicæ rationali indignis et illicitis. Wittemberg, 1722, in-4°. (o.)

ACOSTA. *Voyez* Costa.

ACREL (Olof), improprement appelé par quelques écrivains Acrell ou même Accrell, naquit, le 26 novembre 1717, près de Stockholm, dans une paroisse desservie par ses ancêtres depuis 1580. Destiné par son père à l'état ecclésiastique, il s'y refusa, et alla, en 1732, étudier la médecine à Upsal sous Linné, Rosen, Roberg et Prutz. Après trois années de travail, il se rendit à Stockholm, afin d'y étudier la chirurgie, pour laquelle il montrait un goût décidé; durant son séjour dans la capitale de la Suède, il se mit sous la direction de Boltenhagen, savant et habile chirurgien. A peine âgé de dix-neuf ans, il traduisit en suédois quelques ouvrages de Boerhaave, sous les yeux de son maître. En 1738, l'anatomie et la chirurgie légales attirèrent toute son attention, et il y fit de grands progrès par les soins de Schulzer. La guerre ayant éclaté, en 1741, entre la Suède et la Russie, on voulut l'obliger à servir en qualité de chirurgien militaire; mais, pour s'en dispenser, il partit secrètement de Stockholm, passa en Danemark, et se rendit à Hambourg, puis à Gœttingue, où il s'arrêta pour profiter des savantes leçons des professeurs de la célèbre université de cette ville. Acrel alla ensuite à Strasbourg, et y séjourna huit mois. Poursuivant le cours de ses voyages, il parcourut, en trois mois, la Suisse, le Piémont, la Lombardie et la France, revint à Strasbourg, et en partit de nouveau pour se rendre à Paris, où il arriva en novembre 1742. La chirurgie française brillait alors de tout son éclat. Acrel reçut avec avidité la solide instruction que l'on puisait dans les hôpitaux et dans les séances de l'Académie de chirurgie. On ignore quels motifs le déterminèrent à demander en France ce qu'il avait refusé dans son pays. Peut-être le désir de s'instruire l'emporta-t-il chez lui sur celui de servir sa patrie avant d'avoir acquis toutes les connaissances qui caractérisent un chirurgien du premier ordre. Quoi qu'il en soit, il servit, en qualité de chirurgien des armées françaises, dans les années 1743 et 1744; mais ne pouvant supporter les fatigues de la guerre, il demanda et obtint la permission de se retirer. Il revint à Strasbourg, s'y reposa pendant quelques mois, se rendit en Hollande et de là en Suède, pour ne plus

en sortir. En 1745, un mois après son retour dans son pays, il subit les examens nécessaires, et fut admis au nombre des membres de la Société des chirurgiens de Stockholm. En 1746, il fut reçu membre de l'Académie des sciences de cette ville, société qui deux fois le nomma son président. L'Académie royale de chirurgie de Paris lui accorda le titre d'associé étranger en 1750. Il fut nommé chirurgien-major du régiment de la noblesse en 1751, professeur de chirurgie en 1752, membre de la commission royale de santé, directeur général de tous les hôpitaux de la Suède, et docteur en médecine de la Faculté d'Upsal en 1764. Il fut ensuite admis dans le collége royal des médecins de Stockholm. Le roi lui accorda des titres de noblesse, le fit d'abord chevalier, puis commandeur de l'ordre de Wasa. Acrel mourut en 1807, âgé de quatre-vingt-dix ans, après plus d'un demi siècle de pratique chirurgicale et médicale. Riche de toutes les connaissances qu'il avait puisées dans les leçons et le commerce des professeurs les plus célèbres de l'Allemagne, de l'Italie, et surtout de la France, il les employa avec succès pour le bien de sa patrie. Si l'art de guérir ne le compte pas au nombre de ceux qui ont fait faire des progrès à la chirurgie, on ne peut nier qu'il fut un excellent observateur, un habile opérateur, et qu'il eut la gloire de naturaliser en Suède les principes de saine chirurgie qu'il avait reçus des membres de notre immortelle Académie de chirurgie. Il fit des réformes avantageuses dans les hôpitaux civils et militaires de la Suède, et simplifia beaucoup les instrumens de chirurgie. Ses talens et son zèle furent récompensés par l'amour de ses concitoyens et par les distinctions, flatteuses quand elles sont méritées, que lui accorda le gouvernement. Malgré les travaux pénibles d'une pratique très-étendue, il a fait plusieurs ouvrages qui sont encore classiques en Suède.

Utforlig fœrklaring om friskà sors egenskaper. Stockholm, 1745, in-8°.
Ouvrage excellent, écrit avec simplicité par un homme évidemment très-versé dans l'anatomie et la chirurgie. L'auteur passe en revue les plaies de toutes les parties du corps, et juge de leur degré de léthalité.

Genasta Sœtt at inrætta och underhœlln et Lazaret eller Siukhuus. Stockholm, 1748, in-8°.

Tal om fostrets Siuckdomar i moderlifwet. Stockholm, 1750, in-8°.
Sur les maladies connées; l'auteur attribue le *spina bifida* à l'hydrocéphale, et assure que l'obstruction du cordon ombilical peut déterminer la formation des hydatides.

Chirurgiskæ handelser anmærkt uti K. Lazarettet. Stockholm, 1759, in-8°.-Ibid. 1775, in-8°. Cette seconde édition est considérablement augmentée et ornée de onze planches.
Traduit en hollandais par Edouard Sandifort, Amsterdam, 1771, in-8°.; en allemand par Adolphe Murray, Lubeck, 1772, in-8°.- Gœttingue, 1778, in-8°.
Ce sont des observations recueillies à l'hôpital de Stockholm : la plupart méritent d'être lues. Voici quelques-unes des plus remarquables :

plaie de la trachée-artère guérie par la suture; phthisie guérie par une fistule survenue à la poitrine (la colonne vertébrale, qui était courbée, se redressa complétement); extrémité de la phalange d'un doigt convertie en substance graissense, à la suite de douleurs atroces, etc.

Pâmminnelser wid bousquets rœn om Fistlar i ano. Stockholm, 1766, in-8°.

L'auteur démontre que l'opération de la fistule à l'anus avec un fil de plomb n'est ni nouvelle, ni efficace dans tous les cas.

Skristwœxling om alle Brukelige Sœtt at operera Stenem pâ œgonen. Stockholm, 1766, in-8°.

Opuscules sur la cataracte et les méthodes de St.-Yves, Ferrein, Daviel, Wahlbaum.

Om Nœdvœndigheten och fœrmoner af de chirurgiska handelagens fœr kort nande i utœfningen. Stockholm, 1767, in-8°.

Tableau des procédés imaginés ou perfectionnés par les chirurgiens célèbres du temps. Il y est fait mention de la guérison de la fistule lacrymale par l'introduction d'une petite canule d'or dans le sac lacrymal, d'après le procédé de Foubert. Observation d'un anévrisme de l'artère sous-clavière, à la suite d'un coup de feu, traité par la compression.

Acrel est encore auteur de plusieurs observations et mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences de Stockholm : année 1746, troisième trimestre; 1747, quatrième trimestre; 1752, quatrième trimestre; 1754, 1761, 1766, 1767, etc. Il a vu deux fois l'ouïe se rétablir par l'exfoliation d'une portion des cellules mastoïdiennes. (s.)

ACRON, que quelques auteurs et lexicographes nomment Agron, était d'une famille considérée d'Agrigente, en Sicile: son père, dit-on, s'appelait Xénon. D'après ce que rapporte Diogène de Laërce, il est à croire qu'il vivait antérieurement à Hippocrate, vers la quatre-vingt-quatorzième olympiade, où quatre à cinq cents ans avant notre ère. Il jouissait d'une grande réputation comme médecin, et Plutarque nous apprend que ce fut lui qui conseilla d'allumer de grands feux dans les rues d'Athènes, lors de la fameuse peste qui désola cette ville, à l'époque de la guerre du Péloponèse.

Pline regarde Acron comme le fondateur de la secte des empiriques; mais, de son temps, il n'y avait point d'autres médecins, et, par conséquent, il n'existait point encore de secte. Celle dont il s'agit n'a dû se former que longtemps après, à l'époque de Sérapion d'Alexandrie et de Philiuus de Cos. Sprengel en place, avec raison, la naissance entre les années 280 et 250 avant Jésus-Christ. Cependant l'ancien auteur de l'Introduction des OEuvres de Galien partage le sentiment du naturaliste romain.

Il paraît d'ailleurs qu'Acron avait publié quelques ouvrages, dont il ne nous reste que les titres, mais sans aucune authenticité. Il fut en guerre avec les philosophes de son temps, spécialement avec Empédocle. Il était très-vain et très-orgueilleux, et s'appelait habituellement *le plus excellent des médecins*, par une froide allusion à son nom, qui, en grec, veut dire éminent. Il avait demandé, par suite de ses prétentions, à ses compatriotes,

une sépulture distinguée, ce qui lui attira des railleries, surtout de la part d'Empédocle, qui lui composa une épitaphe mordante, que voici : Ἄκρον ἰατρὸν ἄκρων ἀκραγάντινον, πατρὸς ἄκρου, κρύπτει κρημνὸς ἄκρος πατρίδος ἀκροτάτης (*Acron d'Agrigente, le plus éminent des médecins, fils d'un père éminent, est enseveli sur cette roche éminente, lieu le plus éminent de son éminente patrie*). Son ambition et la nature de ses désirs nous prouvent au reste que, dès-lors, les médecins jouissaient déjà d'une considération distinguée dans la Grèce et dans les pays civilisés avec lesquels elle avait des rapports.

Il est vraisemblable que Suidas l'a confondu avec un autre, en disant qu'Acron, le chef de la secte des empiriques, avait été sophiste à Athènes; mais il nous apprend, dans le même passage, qu'Acron avait composé, en langue dorique, un livre sur l'*usage des alimens* et un *Traité de médecine*.

Dans quelques manuscrits de Pline, ainsi que Daniel Leclerc l'a déjà remarqué, il y a longtemps, on lit *Créon* au lieu d'*Acron*.

Quoique les anciens ne nous aient laissé que fort peu de renseignemens sur son compte, nous ne saurions douter qu'il ne soit un personnage fort important dans l'histoire de la médecine. (H. CL.)

ACRON (JEAN), né à Acrom, village de la Frise occidentale, doit à cette circonstance les noms de *Frisius* et de *Phrysius*, sous lesquels on le désigne quelquefois. On l'appelait aussi fort souvent *Atrocianus*, de sorte que plusieurs biographes ont fait deux personnages différens d'Acron et d'Atrocianus, qui n'en forment cependant qu'un seul. Acron vint fort jeune faire ses études à Bâle, où il s'inscrivit en 1542, et cultiva surtout avec ardeur les belles lettres et les mathématiques. Il fut fait bachelier en 1545, et maître-ès-arts en 1547 : cette même année on lui donna la chaire de mathématiques, et, deux ans après, il obtint encore celle de logique, qu'il conserva jusqu'en 1553. A l'étude de la philosophie, il joignit celle de la médecine, prit le titre de docteur en 1564, le 2 mai, mais ne tarda pas à être victime d'une épidémie meurtrière qui se déclara, et mourut le 18 octobre de la même année.

De tous ses ouvrages, le seul qui ait quelque rapport à la médecine, et le seul, par conséquent, que nous devions citer ici, a pour titre : *Scholia in Æmilium Macrum*. Fribourg en Brisgaw, 1530, in-8°. (J.)

ACTON (EDOUARD), dont le vrai nom était HECTON, naquit en Irlande, et vint s'établir, en 1735, à Besançon, où il exerça la médecine avec succès; cependant, il n'aurait point trouvé place dans ce Dictionaire, s'il n'eut été le père de Joseph Acton, premier ministre du royaume de Naples, si bien peint par Gorani, et si connu par les moyens affreux qu'il dirigea contre les armées françaises en 1794. (S.)

ACTUARIUS. *Voyez* JEAN, fils de Zacharie.

ACUHNA. *Voyez* CUHNA.

ACUMENUS, médecin d'Athènes, qui vivait du temps de Socrate, et était même lié d'une tendre amitié avec cet illustre philosophe. Platon et Xénophon en parlent d'une manière avantageuse, ce qui porte à croire qu'il jouissait d'une grande considération. Il n'a point écrit sur son art. (O.)

ADAMANTIUS, surnommé *le Sophiste*, était, à ce qu'on croit, un juif d'Alexandrie, qui passa, dans la suite, à Constantinople, où il se fit chrétien, et exerça l'art de guérir. Il a écrit:

1°. Un ouvrage, en deux livres, sur la physiognomonie, dédié à l'empereur Constance, dont il existe encore plusieurs manuscrits, et qui a même reçu plusieurs fois les honneurs de l'impression. Cet ouvrage a paru en grec avec les *Variæ historiæ* d'Ælien. (Rome, 1545, in-4°.-Paris, 1540, in-8°.): il a été publié également en grec, avec la traduction latine de Jean Cornaro (Bâle, 1544, in-8°). On le trouve de même dans un des volumes de l'édition d'Aristote, donnée par Sylburge, et dans la collection d'auteurs anciens sur la physiognomonie, publiée par Franzins.

2°. Un autre traité intitulé : Περὶ ἀνέμων, dont les Bibliothèques de Paris et de Florence possèdent des manuscrits. (O.)

ADAM (GILLE), médecin français sous la présidence duquel les deux thèses suivantes ont été soutenues:

Ergo motus corporis humani ab aere et sanguine. Paris, 1711, in-4°.
Ergo præcavendæ cataractæ oculi paracentesis. Paris, 1730, in-4°. (Z.)

ADAM (JACQUES), médecin français du dix-septième siècle, auteur des thèses suivantes:

Ergo περιοδικῶν *manifesta causa*. Paris, 1623, in-4°.
Ergo febribus intermittentibus vomitus. Paris, 1624, in-4°.
Ergo in thoracis quam in abdominis hydrope paracentesis tutior. Paris, 1624, in-4°.
Ergo ἀραιοσαρκία *sanitatis*. Paris, 1625, in-4°. (Z.)

ADAMS (GUILLAUME), médecin anglais du dix-huitième siècle, sur la vie duquel on n'a point de renseignemens, est auteur de deux ouvrages:

Chirurgical disquisition on the stone and gravel and other diseases of bladder kidness. Londres, 1773, in-8°.

L'auteur conseille l'usage des alcalis dans la gravelle, et rapporte l'observation d'un calcul dissous, par ce moyen, en cinquante jours.

Encyclopedical dictionary of arts and sciences, compiled on a new plan. Londres, 1773, 3 vol. in-4°.

Ouvrage peu estimé.

Un grand nombre de médecins et de chirurgiens anglais ont porté le nom d'Adams, et il en est beaucoup qui le portent encore aujourd'hui; mais l'Angleterre fournit peu de matériaux aux biographes, par suite d'une insouciance qui ne fait pas honneur au goût de cette nation qui revendique avec tant d'orgueil, et presque toujours avec si peu de fondement, la priorité et la supériorité dans tous les genres.

ADAMS (Archibald) est auteur d'une dissertation *De secretionibus*. Londres, 1705, in-4°.

ADAMS (Georges) a écrit un ouvrage intitulé : *Micrography*. Londres, 1746, in-4°.

Adams (Joseph), exerça pendant longtemps la médecine à Modène, et mourut à Londres le 20 juin 1808. Nous ne connaissons de lui que les ouvrages suivans :

Observations on morbid poisons, phagedæna and cancer. Londres, 1795, in-8°. – Traduites en allemand; Breslan, 1796, in-8°.
A short account of the climat of Madeira, with instructions to those who refort thither for the recovery of their health. Londres, 1801, in-8°.
Observations on cancerous breast consisting chiefly of original correspondance between the author and doctors Baillie, Cline, Robington, Abernethy and Stokes. Londres, 1801, in-8°.
Adams a été pendant quelque temps Rédacteur du *London medical and physical Journal.*

Adams (Thomas) a inséré, dans les Transactions philosophiques, années 1762, t. 52, p, 2, deux Observations très-curieuses: l'une est celle d'une grande blessure de la trachée-artère, guérie par la suture; l'autre est celle d'un homme frappé de la foudre, et qui se rétablit complétement.
(s.)

ADANSON (Michel) naquit, le 7 avril 1727, à Aix en Provence, d'une famille écossaise. Amené à Paris dès l'âge de trois ans, il y reçut une éducation très-soignée, et s'y distingua dans le cours de ses études. Une circonstance remarquable fit éclore son goût pour l'histoire naturelle. Très-jeune encore, il venait de recevoir, comme premier prix de l'université, un Pline et un Aristote. Témoin de son triomphe, le célèbre observateur Néedham lui dit, en lui faisant présent d'un microscope : « Puisque vous avez jusqu'à présent si bien appris à connaître les ouvrages des hommes, vous devez maintenant étudier ceux de la nature. » Cette étude remplit depuis toute la vie d'Adanson. Réaumur et Bernard de Jussiéu furent ses premiers guides. Il se livra surtout avec une ardeur extrême à la botanique.

L'archevêque de Paris, protecteur de sa famille, lui avait donné un canonicat. Il sacrifia cet avantage et sa fortune à l'amour de l'indépendance et des sciences. A ses frais, il entreprit un voyage au Sénégal. L'insalubrité de ce pays, qui l'avait fait négliger par les naturalistes, détermina la préférence d'Adanson, en lui donnant l'espoir d'une ample moisson d'observations neuves. Il avait vingt-un ans quand il se lança dans cette carrière périlleuse. Cinq ans furent employés à recueillir et à décrire, avec le plus grand soin, toutes les productions des trois règnes qu'offrait cette contrée brûlante. La géographie, la météorologie de cette partie de l'Afrique, les langues des diverses peuplades qui l'habitent, furent également l'objet de ses recherches. C'est au Sénégal qu'il conçut la première idée de sa méthode de botanique, dont il se proposait d'appliquer les principes *à toutes les existences.*

De retour dans sa patrie, l'Histoire naturelle du Sénégal qu'il publia, et plusieurs excellens Mémoires communiqués à l'Aca-

démie des sciences, lui ouvrirent, en 1759, les portes de cette compagnie. Sa réputation fut bientôt assez établie pour que l'empereur d'Autriche, Catherine II et le roi d'Espagne, l'engageassent, par les offres les plus avantageuses, à venir se fixer dans leurs états. L'amour de la patrie lui fit rejeter ces propositions. Vainement aussi les Anglais le pressèrent de leur communiquer le plan qu'il avait conçu d'un établissement, sur la côte d'Afrique, qui devait faire jouir l'Europe de toutes les denrées coloniales, sans outrager la nature par l'esclavage des noirs. La Compagnie française des Indes, à laquelle il avait présenté ce projet, ne l'avait point accueilli.

Son traitement d'académicien, celui de censeur royal, plusieurs pensions, l'avaient enfin mis dans une honorable aisance; mais une entreprise gigantesque et chimérique absorbait tous ses moyens et tout son temps. Il s'était tracé le plan d'une encyclopédie complète : seul, il prétendait l'exécuter, et il travaillait sans relâche pour atteindre ce but. Il s'était flatté d'obtenir du gouvernement les moyens de poursuivre et d'achever son immense entreprise : on se contenta d'admirer son savoir et son activité. Cet espoir déçu ne l'avait point découragé, quand la révolution vint le réduire à l'indigence. Après avoir perdu ses traitemens et ses pensions, il vit ravager sous ses yeux les jardins où, depuis plusieurs années, il suivait d'importantes expériences sur la végétation. La création de l'Institut révéla le secret de sa pauvreté. Invité d'y venir prendre place, il répondit qu'il ne pouvait se rendre à cette invitation « parce qu'il n'avait point de souliers. » Une pension lui fut accordée, et le besoin du moins n'accabla pas les derniers jours d'un savant si distingué.

Presque octogénaire, une chute qu'il fit dans sa chambre lui cassa la cuisse. Après avoir langui six mois dans son lit, il mourut, le 3 août 1806, en s'entretenant de la publication de son grand ouvrage, qui, jusqu'au dernier soupir, fut sa pensée dominante. La vivacité, la franchise, une singulière naïveté d'amour-propre, trop de mépris pour les agrémens extérieurs et les formes sociales, faisaient le fonds de son caractère. On lui doit :

Histoire naturelle du Sénégal. Paris, 1757, in-4°.

C'est l'ouvrage qui fait le mieux connaître ce pays. Dans la classification des testacés qui le termine, Adanson reconnut, le premier, qu'on doit attacher plus d'importance aux animaux qui habitent et forment les coquilles, qu'à ces brillantes dépouilles elles-mêmes.

Familles des plantes. Paris, 1763, 2 vol. in-8°.

Aucun livre de botanique, peut-être, après la *Philosophia botanica*, ne contient plus de science, ne suppose plus de génie. On y retrouve le germe d'une foule d'idées données depuis comme neuves. En essayant, dans ce livre, d'introduire une nouvelle orthographe, Adanson oublia que l'usage seul est à cet égard le juge suprême. La nomenclature barbare qu'il crut devoir adopter ne parut pas moins rebutante. Sans ces

défauts, peut-être la méthode naturelle eût-elle dès-lors balancé l'étonnante fortune du système linnéen. Grand admirateur de Tournefort; Adanson donna l'exemple d'une injustice devenue trop commune envers Linné. Soixante-cinq classifications, fondées sur autant d'organes ou de points de vue différens, ne furent pour Adanson qu'un travail préparatoire de sa méthode, après leqel il crut n'avoir plus qu'à compter les rapports, que, de nos jours, d'autres botanistes ont semblé ne vouloir que peser.

L'aperçu qu'il présente, à la tête de chaque famille, des principaux attributs des plantes qui la composent, peut être considéré comme l'origine des caractères plus précis qu'on a tâché de leur assigner par la suite. Adanson est certainement un de ceux qui ont le plus contribué à jeter les bases de cette belle méthode des familles, qui, n'offrant que des groupes où les propriétés médicales sont ordinairement d'accord avec les caractères, est d'une étude indispensable au médecin.

Adanson est encore auteur de divers mémoires et autres opuscules, sur le baobab, sur les arbres qui fournissent la gomme arabique ou du Sénégal, sur les plantes hybrides, sur les trémelles, sur les tarets, sur la torpille et le gymnote électrique; sur la tourmaline, dont il annonça le premier la singulière propriété; sur les ravages de l'hiver de 1766, etc. La plupart de ces ouvrages font partie du recueil de l'Académie des sciences. Il composa aussi, pour les supplémens de l'Encyclopédie, beaucoup d'articles de botanique, remarquables par l'érudition qu'il y a déployée.

Mais ces ouvrages imprimés sont peu de chose, en comparaison de la masse effrayante de manuscrits qu'a laissés Adanson. Lui-même en présenta, en 1775, le catalogue à l'Académie, sous ce titre :

Plan et tableau de mes ouvrages manuscrits, et avec figures, depuis l'année 1771, jusqu'en 1775; distribués suivant une méthode naturelle, découverte au Sénégal en 1749.

1°. *Ordre universel de la nature, ou méthode naturelle, comprenant tous les êtres connus, leurs qualités matérielles et leurs facultés spirituelles, suivant leur série naturelle indiquée par l'ensemble de leurs rapports.* 27 vol. in-8°.

Histoire naturelle du Sénégal (dont celle qu'il avait publiée n'était qu'un extrait): 8 vol. in-8°.

3°. *Cours d'histoire naturelle.*

4°. *Vocabulaire universel d'histoire naturelle, servant de base à l'Ordre* universel. 1 vol. in-fol. de mille pages.

5°. *Dictionaire d'histoire naturelle.*

6°. *Quarante mille figures de quarante mille espèces d'êtres connus.*

7°. *Collection de trente-quatre mille espèces d'êtres conservés dans mon Cabinet.*

Nous avons copié tout au long ce titre, parce que rien ne nous paraît plus propre à donner une juste idée de la tournure d'esprit d'Adanson, de l'étendue et de la variété de ses connaissances, de son infatigable persévérance, et de la nature de l'entreprise colossale vers laquelle toutes ses facultés furent tendues pendant si long-temps, et qui l'a sans doute empêché de produire des ouvrages, dont le monde savant eût tiré plus d'avantage. Nul doute cependant qu'une foule d'observations utiles, d'idées lumineuses, de vues profondes, ne gisent ensevelies dans ce vaste amas de matériaux.

M. Mirbel nous paraît avoir très-bien jugé Adanson. « Adanson, dit-il, n'était pas un homme d'une trempe commune. Il avait une profonde connaissance des livres et des choses; il possédait au plus haut degré cette aptitude à bien voir et ce génie de comparaison qui font les grands naturalistes; mais un amour-propre immodéré, des préventions injustes, et

l'ambition, non moins puérile que bizarre, de paraître extraordinaire en quoi que ce fût, obscurcirent un peu ses précieuses qualités. »

Adanson avait bien mérité cette espèce d'apothéose botanique trop prodiguée, qui tend à éterniser le nom d'un savant, en le rattachant à l'existence d'un genre de plantes. Il rejeta, comme contraire à ses principes, cet hommage que lui rendit Bernard de Jussieu. Malgré son refus cependant, le colosse du règne végétal, le baobab, sur lequel Adanson a le premier donné des notions exactes, et dont les plus gros individus aujourd'hui vivans peuvent, s'il faut s'en rapporter à son calcul, être nés aux premiers âges du monde, a, du consentement unanime de tous les botanistes, reçu le nom d'*Adansonia*. (MS.)

ADDINGTON (Antoine), père du célèbre Henri Addington, ministre et vicomte Sidmouth, pratiqua la médecine, pendant une longue suite d'années, à Reading, ville capitale du Berkshire, en Angleterre, où il acquit à la fois beaucoup de considération et une fortune immense. On ignore l'année de sa naissance; mais il fit ses études à Oxford, où il prit le grade de maître ès-arts en 1740, et celui de docteur en médecine en 1744. Il est mort en 1790. Ses ouvrages, qui ne présentent rien de bien remarquable, sont:

An essay on the sea-scurvy, wherein is proposed an easy method of curing that distemper at sea, and of preserving water sweet for any cruise or voyage. Londres. 1753, in-8°.

Le moyen qu'il propose pour conserver l'eau douce sur mer, consiste à y mêler une once et demie d'acide hydrochlorique par tonne.

An essay on the mortality of sheep. Londres, 1760, in-8°. (O.)

ADELARD, *Adelardus*, *Athelardus Bathoniensis*, *Adelardus Gothus*, moine de l'ordre des bénédictins, naquit à Bath, dans le comté de Sommerset en Angleterre. Il florissait au commencement du douzième siècle. Passionné pour l'étude de la nature, il parcourut, non-seulement la France, l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne, mais encore l'Egypte et l'Arabie; aussi acquit-il, en histoire naturelle et en philosophie, des connaissances qui le mirent fort audessus de ses contemporains. Si nous en croyons Pits, il traduisit un grand nombre d'ouvrages anciens, tant en latin que dans l'anglais du temps. Il fit entre autres une traduction de la Géométrie d'Euclide d'arabe en latin. Parmi ses ouvrages, les seuls qui aient été imprimés sont:

Quæstiones naturales, in-4°.

Clément, qui cite cette édition, n'indique ni la date, ni le lieu d'impression.

Dialogus rerum, seu de naturalium compositorum caussis.

Clément, Jœcher et plusieurs autres bibliographes assurent que ce traité se trouve dans le tome premier du Trésor de Martene, mais Ziegelbauer soutient que la préface seule y a été insérée. Clément paraît du reste être dans l'erreur, lorsqu'il dit que cet ouvrage est le même que le précédent. (J.)

ADELBULNER ou Adelburner (Michel), mathématicien, médecin et philosophe assez distingué, naquit, le 3 février 1702,

à Nuremberg, où son père était imprimeur. Destiné dans l'origine à cette profession, il sentit bientôt la nécessité de s'instruire pour l'exercer d'une manière honorable. Aussi, ses parens l'ayant envoyé à Leipzick, en 1720, afin qu'il se perfectionnât dans son état, il ne négligea point de consacrer tous ses loisirs aux belles-lettres et à la philosophie. Quelques années après, il fit un voyage à Halle, à Magdebourg et à Hambourg, et il se proposait de passer en Hollande, lorsque la mort de sa mère l'obligea de revenir à Nuremberg. Là, tandis qu'il dirigeait l'imprimerie de son père, il s'appliqua sans relâche aux mathématiques, et particulièrement à l'astronomie, sciences dans lesquelles il alla, en 1725, se perfectionner à Altdorf. Au bout de dix ans, sa passion toujours croissante pour la physique, le décida tout d'un coup à étudier la médecine. Il retourna donc à Altdorf, où il suivit assidûment les leçons de Jantke et de Weiss. Le titre de docteur lui fut accordé en 1738. Voulant dès-lors se consacrer tout entier à la pratique, il vendit l'imprimerie, dont la mort de son père l'avait laissé possesseur. L'Académie des curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres, en 1741, sous le nom d'Aristarque de Samos. En 1743, il devint professeur de physique et de mathématiques à Altdorf, et, trois ans après, il obtint encore la chaire de logique. Sa mort arriva le 19 ou le 21 juillet 1779. Quoique passionné pour la médecine, il n'a pas publié d'autre écrit médical que sa thèse, intitulée :

Theses medicæ physiologico-pathologicæ, pulmonum fabricam, usum, variaque, quibus affliguntur, incommoda generatim complectentes. Altdorf, 1738, in-4°.

Toutes ses autres productions roulent sur des sujets d'astronomie.
(A.-J.-L. J.)

ADELPHUS ou Adelffus (Jean), né à Muehlingen, près de Strasbourg, exerça la médecine à Schaffhouse, et peut-être aussi à Strasbourg. Les circonstances de sa vie sont peu connues, malgré qu'il ait joui de quelque réputation dans son temps. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il vivait durant la première moitié du seizième siècle.

Parmi ses ouvrages, on distingue un Recueil de contes, en latin, une Histoire, également latine, des évêques de Strasbourg, et une Histoire allemande, souvent réimprimée depuis, de l'empereur Frédéric I, surnommé *Barberousse;* mais il n'y en a pas un seul qui ait rapport à la médecine. (O.)

ADELUNG (Jean Christophe), philosophe et médecin d'Erford, professa d'abord les langues orientales, et ensuite la médecine, dans cette ville, où il était né le 15 octobre 1648, et où il mourut le 10 juin 1681, suivant Motschmann.

Witte cite de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels le seul qui ait rapport à la médecine, porte le titre suivant :

Anti-Corollarium Kippingianum, seu animadversiones physico-medicæ in Henrici Kippingii Corollarium de sanguinis motu.

C'est un écrit polémique dirigé contre Henri Kipping, co-recteur du gymnase de Brême. (o.)

ADELUNG (Jean-Jacques), né, le 6 février 1680, à Dachwich, près d'Erford, fit ses études à Gotha, à Halle, à Léipzick, à Wittemberg et à Iéna, après quoi il revint à Erford, où on lui conféra le titre de docteur en médecine, en 1711. L'administration du grand hôpital de cette ville lui fut confiée en 1724, et il devint, en 1735, professeur de médecine; mais la mort l'enleva, dès l'année suivante, le 14 septembre.

Motschmann lui attribue une dissertation *De moralitatis vi medicâ*, et un programme *De criteriis veræ theoriæ medicæ.* (o.)

ADER (Guillaume), médecin de Toulouse, qui fleurissait au commencement du dix-septième siècle. Il a écrit:

Enarrationes de ægrotis et morbis in Evangelio. Opus in miraculorum Christi Domini amplitudinem Ecclesiæ Christianæ eliminatum. Toulouse, 1620, in-4° - *Ibid*, 1623, in-8°.

Ce livre, entièrement mystique, a pour but de prouver que les maladies dont Jésus-Christ a délivré les hommes pendant sa vie, étaient au-dessus des ressources de l'art, et qu'elles n'ont pu être guéries que par miracle.

De pestis cognitione, prævisione et remediis. Toulouse, 1628. in-8°.

Ader a composé aussi quelques poésies burlesques, en patois gascon, en l'honneur de Henri IV. (o.)

ADOLPH (Jean-Traugott), né, le 4 décembre 1728, à Hirschberg, mourut, le 11 avril 1771, à Altdorf. Reçu docteur en 1758, il fut nommé professeur ordinaire de chirurgie et d'anatomie à l'université d'Helmstædt, en 1760, puis professeur ordinaire d'anatomie, de chirurgie et de physiologie à l'université d'Altdorf, en 1768. Ses ouvrages sont:

Dissertatio de commodis ex scapularum mobilitate homini oriundis. Halle, 1759, in-4°.

Programma: Capsa Petitiana pluribus cruris complicatè fracti casibus aptanda; cum figuris. Helmstædt, 1760, in-4°.

Programma: Gravidæ sectio ejusque notatu digniora. Helmstædt, 1760, in-4°.

Arteriologiæ rectè concinnandæ leges, cum specimine arteriæ carotidis externæ. Helmstædt, 1764, in-4°.

Dissertatio de infanticidii notis sectione legali detegendis. Helmstædt, 1764, in-4°.

Dissertatio de morbis catarrhalibus. Helmstædt, 1764, in-4°.

Dissertatio de funiculo umbilicali, vel intrà uterum dissecando. Helmstædt, 1767, in-4°.

Programma de nervorum longitudine in compensationem multitudinis. Altdorf, 1769, in-4°.

Oratio aditialis de nervis cogitationes spontaneis reludentibus, quemadmodum præludunt iidem sensationes. Nuremberg, 1769, in-4°. (J.)

ADOLPHI (Chrétien-Michel) naquit, le 14 août 1676, à Hirschberg, dans la Basse-Lusace, où son père avait acquis

une fortune brillante par le commerce. Il fit ses premières études à Breslau. Sorti du gymnase à l'âge de seize ans, il se rendit à Léipzick, où il s'appliqua d'abord à la philosophie, ensuite à la médecine; mais son projet étant d'aller prendre le bonnet de docteur à Utrecht, il profita de cette occasion pour parcourir les écoles les plus célèbres de l'Allemagne, de la Suisse, de la Hollande et de la France. Il s'arrêta néanmoins très-peu dans chaque ville, et Paris fut celle dans laquelle il fit le plus long séjour : il y resta huit mois. Obligé d'en partir à cause des nuages qui s'amoncelaient sur l'horizon politique, il passa en Angleterre, d'où il ne tarda point non plus à repartir pour la Hollande. Ce fut alors qu'il soutint son acte probatoire à Utrecht. Aussitôt après avoir avoir rempli cette formalité indispensable, il revint à Hirschberg, deux ans environ après son départ de Léipzick. En 1703, il retourna dans cette dernière ville, où il passa le restant de ses jours, livré à l'exercice et à l'enseignement de son art, qu'il pratiqua avec beaucoup de succès, et qu'il professa de même avec éclat. Cependant il fit, en 1722, un voyage à Vienne. Il mourut à Léipzick le 3 octobre 1753. Nous avons de lui :

1. *Dissertatio philosophica de siderum influxu* : *Resp. Just. Wachtel*. Léipzick, 1700, in-4°.

2. *Dissertatio medica de tono et atoniâ*. Léipzick, 1700, in-4°.

3. *Dissertatio inauguralis de febre catarrhali*. Utrecht, 1702, in-4°.

4. *Dissertatio de spinâ ventosâ* : *Resp. Abr.-Flam. Gasto*. Halle, 1705, in-4°.-Léipzick, 1706, in-4°.

5. *Dissertatio de frictione* : *Resp. Gottfr. Rothe*. Léipzick, 1706, in-4°.

6. *Dissertatio de passione cholericâ*. Léipzick, 1710, in-4°.

7. *Dissertatio de thermis Hirschbergensibus* : *Resp. Joh.-Chr. Otto*. Léipzick, 1710, in-4°.

8. *Dissertatio sistens ægrotantium conclave* : *Resp. Carl.-Fr. Breitenbach*. Léipzick, 1711, in-4°.

9. *Dissertatio de morborum per manuum attrectationem curatione*. Léipzick, 1711, in-4°.

10. *Dissertatio de ligaturis dolorificis*. Léipzick, 1711, in-4°.

11. *Dissertatio de equitationis eximio usu medico*. Léipzick, 1713, in-4°. -*Ibid.*, 1729, in-4°.

12. *Dissertatio de aere, solo, aquis et locis Lipsiensibus* : *Resp. Sam.-Gottl. Heine*. Léipzick, 1717, in-4°.

13. *Dissertatio de colo intestino, multorum morborum nido, eoque proximo præservationi subjecto*. Léipzick, 1718, in-4°.

14. *Dissertatio de morbis frequentioribus et gravioribus pro sexus differentiâ* : *Resp. M.-Joh.-Fr. Ortloh*. Léipzick, 1718, in-4°.

15. *Dissertatio de salubritate Silesiæ* : *Resp. H. Freude*. Léipzick, 1719, in-4°.

16. *Dissertatio de motu ventriculi et intestinorum peristaltico* : *Resp. Chr. Suessebach*. Léipzick, 1720, in-4°.

17. *Dissertatio de incolatus montani salubritate* : *Resp. Chr.-Gottl. Gruenewald*. Léipzick, 1721, in-4°.

18. *Dissertatio de tunicâ intestinorum villosâ, plurimorum morborum foco, atque immediato curationis subjecto* : *Resp. Chr.-Laur. Kriegel*. Léipzick, 1721, in-4°.

19. *Dissertatio de balneis particularibus.* Léipsick, 1722, in-4°.
20. *Dissertatio de remediorum solarium præstantiâ : Resp. Ern.-Gottfr. Helcher* Léipzick, 1723, in-4°.
21. *Dissertatio de fonte soterio Kuckussensi in Bohemiâ : Resp. G.-H. Weise.* Léipzick, 1726, in-4°.
22. *Dissertatio de porcello Cassoviensi : Resp. Gottl. Eichholtz.* Léipzick, 1728, in-4°.

Cette dissertation a pour sujet une tuméfaction spasmodique dans le côté gauche, qui s'observe assez fréquemment en Hongrie.

23. *Dissertatio de vinculis chirurgicis : Resp. Joh.-Frid. Simsen.* Léipzick, 1730, in-4°.
24. *Dissertatio de statu convalescentiæ : Resp. Joh.-Gottl. Heyler.* Léipzick, 1732, in-4°.
25. *Dissertatio de affectu mirachiali : Resp. Christoph.-Benj. Sembder.* Léipzick, 1734, in-4°.
26. *Dissertatio de solvendo bono corporis habitu, secundum A. C. Celsum, lib. II, cap. 2 : Resp Petr.-Phil. Keil.* Léipzick, 1741, in-4°.
27. *Dissertatio de eructatione flammante.* Léipzick, 1741, in-4°.
28. *Dissertatio de formâ medicaminum pro curandis morbis aptè et utiliter exhibendâ : Resp. Sam.-Gottl. Mirus.* Léipzick, 1749, in-4°.

Toutes ces dissertations ont été ensuite réunies dans plusieurs recueils, qui sont :

Trias dissertationum physico-medicarum ad chorographiam medicam potissimùm spectantium. Léipzick, 1725, in-4°.

Cette collection renferme les numéros 12, 15, et 17.

Trias dissertationum medicarum ad diæteticam spectantium. Léipzick, 1726, in-4°.

Cette collection renferme les numéros 5, 8, et 19.

Trias dissertationum pathologico-therapeuticarum. Léipzick, 1727, in-4°.

Cette collection renferme les numéros 3, 6, et 14.

Trias dissertationum medicarum, tum physiologico-anatomicarum, tum pathologico-therapeuticarum. Léipzick, 1728, in-4°.

Cette collection renferme les numéros 13, 16, et 18.

Trias dissertationum medico-chirurgicarum. Léipzick, 1730, in-4°.

Cette collection renferme les numéros 4, 9, et 10.

Tractatus de fontibus quibusdam soteriis. Léipzick et Breslau, 1733, in-8°.

Cette collection renferme les numéros 7, et 21, avec une dissertation qui n'avait point encore été imprimée, et qui a pour titre : *De fonte sic dicto*, Malari, *ad Carolinas thermas.*

Trias dissertationum physico-medicarum de quibusdam affectibus singularibus. Léipzick, 1746, in-4°.

Cette collection renferme les numéros 22, 25, et 27.

Dissertationes physico-medicæ quædam selectæ varii argumenti. Léipzick, 1747, in-4°.

Cette collection, bien plus considérable que les précédentes, renferme les numéros 5, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 23, 24, et 26. On y trouve encore la dissertation, *De fonte sic dicto*, Malari, *ad Carolinas thermas*, et une autre, nouvelle, intitulée, *De morbis convalescentium.*

Adolphi est aussi l'auteur de quelques observations insérées dans le Recueil de Breslau : on distingue surtout celle d'un corps dans lequel le cœur manquait. Il a également donné un assez grand nombre d'articles dans les tomes I, II, et X des Actes de l'Académie des curieux de la nature, qui l'admit, en 1713, parmi ses membres, sous le nom d'Aëtius II. (A.-J.-L. J.)

ADRIA (Jean-Jacques), médecin et historien célèbre, naquit à Mazara, en Sicile. Après avoir étudié les belles lettres dans sa ville natale, la rhétorique et la médecine ainsi que la philosophie à Naples, sous Augustin Nifo, il obtint le doctorat à Palerme en 1520. Palerme fut le lieu habituel de sa résidence, et le succès avec lequel il y pratiqua la médecine, lui mérita le droit de bourgeoisie de cette ville. L'empereur Charles-Quint le fit ensuite son médecin, et joignit à ce titre celui de premier médecin du royaume de Sicile. Il mourut à Palerme, en 1560, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels ceux qui ont rapport à la médecine sont :

Topographia inclitæ civitatis Mazariæ. Palerme, 1515, in-4°.
De phlebotomiâ, ad Carolum imperatorem.
De sitû vallis Mazariæ, ad Hectorem Pignatellum, Proregem.
De præservatione pestilentiæ, ad Antonium filium.
De medicinis ad varios morbos hominum.
De balneis Siculis, ad Antonium filium.

Ces cinq derniers ouvrages n'ont jamais vu le jour : ils existent en manuscrit, dans la bibliothèque de Palerme. (L.)

ADRIANI (Goeriz-Jean-Adam), naquit, en 1651, à Wieden, dans le Haut-Palatinat. Il fit ses études à Iéna, où il prit le bonnet de docteur, en 1706; ensuite il vint s'établir à Ratisbonne, où il pratiqua la médecine pendant trente ans, et mourut en 1734. On a de lui :

Dissertatio de tumoribus testium. Iéna, 1706, in-4°.
Nachrichten von der Salbe in Gilead, oder dem wahren arabischen Balsam, dessen zum œftern in heiligen Schrift gedacht wird, Opobalsamum von den Medicis genannt (Notices sur le baume d'Arabie, dont il est souvent parlé dans la Bible, et que les médecins appellent *opobalsamum.*) Ratisbonne, 1718, in-8°.
Nachrichten von dem bœhmischen Bitterwasser, darin von dessen Ursprung, Ursache seiner Bitterkeit, rechten Gebrauch, purgirenden Kraft, und nutzbaren Wirkungen in verschiedener Krankheiten gehandelt, und aus eigener Erfahrung aufgezeichnet wird (Notices sur l'eau de Sedlitz, en Bohême, *etc.*) Ratisbonne, 1726, in-8°.

Adriani a encore publié diverses observations et différens mémoires, tant dans les Éphémérides des curieux de la nature, que dans le Recueil de Breslau. (O.)

ADRIANI (Marcel-Virgile), appelé souvent aussi *Marcel Virgile*, ou *Marcel Adriani*, naquit en 1464, et acquit une grande habileté dans la littérature grecque et latine, qu'il enseigna avec éclat à Florence, où il devint, en 1498, premier secrétaire de la république. Il mourut le 27 novembre 1521. Ce n'est pas comme médecin qu'il mérite une place dans ce dictionaire, mais comme auteur d'une traduction fort estimée de Dioscoride, ayant pour titre :

Pedacii Dioscoridis de materiâ medicâ libri quinque, interprete Marcello Virgilio. Florence, 1518, in-fol.-*Ibid.* 1523, in-fol. Avec le texte grec et les corollaires d'Ermolao Barbaro, Cologne, 1529, in-fol.

Cette traduction fit tant d'honneur à Adriani, qu'on prit l'habitude de l'appeler le *Dioscoride florentin*. (O.)

ADRIANI (Mathieu), appelé souvent aussi *Hadrianus*, naquit en 1470, dans l'Espagne, d'une famille juive, dont il abjura la religion pour se faire chrétien. En 1513, il se rendit à Bâle, où il étudia l'hébreu, et d'où il alla s'établir à Heidelberg, où il enseigna cette langue au célèbre OEcolampadius. Erasme, qui faisait beaucoup de cas de lui, lui proposa de venir à Louvain, où il arriva effectivement en 1517. Pendant douze années entières, il eut à lutter dans cette ville contre un état de médiocrité voisin de l'indigence; enfin il obtint une chaire d'hébreu, en 1518, dans le collége fondé par Jérôme Busleyden. Cependant il quitta Louvain l'année suivante, pour aller à Wittemberg, où Luther le fit nommer professeur de langue hébraïque; mais une dispute violente qui s'éleva entre lui et le célèbre réformateur, l'obligea d'abandonner sa nouvelle place en 1521. On ignore ce qu'il est devenu depuis cette époque, et en quel endroit il est mort, quoique Miræus assure qu'il se soit rendu de Wittemberg à Lyon. Tous ses écrits roulent sur la grammaire hébraïque, et aucun n'a rapport à la médecine. On ne sait pas même avec certitude s'il étudia réellement cette dernière science, quoique divers auteurs assurent qu'il avait pris le bonnet de docteur à Bâle. (o.)

ÆGIDE, ÆGIDIUS. *Voyez* gilles.

ÆGIMIUS ou ægimus, ancien médecin grec, né dans l'Élide, vivait, à ce que croit Galien, avant Hippocrate : il avait écrit un traité sur le pouls, qui est perdu depuis longtemps. Galien fait observer qu'il fut le premier qui s'occupa de la doctrine du pouls. Pline parle d'un Ægimius, qui vécut deux cents ans, et Athénée d'un autre personnage du même nom, auteur d'un livre *De placentis conficiendis*. On ignore si ces trois individus n'en font qu'un seul, ou s'ils diffèrent l'un de l'autre. (o.)

ÆLIANUS MEVIUS ou meccius, médecin italien qui vivait, au deuxième siècle, sous le règne de l'empereur Adrien. Galien, dont il fut l'un des maîtres, lui attribue un traité sur la dissection des muscles, qu'il dit avoir été fort bien écrit. Le même auteur nous apprend qu'Ælianus était grand partisan de la thériaque, au moyen de laquelle il préserva et guérit un grand nombre de personnes, durant une épidémie cruelle qui ravagea l'Italie. Dans l'état actuel des connaissances médicales, il est facile d'apprécier cette dernière assertion à sa juste valeur. (z.)

ÆLIEN. Rien n'est plus obscur que l'histoire d'Ælien ou plutôt des Æliens, car il en existe plusieurs, que les biographes et surtout les bibliographes ont souvent confondus les uns avec les autres. L'un de ces Æliens, grec de naissance, et auquel le savant Saxe donne, en conséquence, par erreur, le prénom de Clande, qui lui est aussi attribué, non moins à tort, dans la Biographie universelle, vivait sous le règne de l'em-

pereur Adrien; un autre, du même nom, né, suivant toutes les apparences, à Préneste, aujourd'hui Palestrine, vivait plus tard, sous Héliogabale et Alexandre Sévère. Ce dernier, qui fut disciple de Pausanias, porte quelquefois le nom d'Ælien le Romain, comme, par exemple, dans un ancien manuscrit cité par Bandini. Son prénom était Claude. Il vécut à Rome, où il s'appliqua principalement à la langue grecque, dans laquelle il acquit bientôt assez d'habileté pour mériter le titre de sophiste, alors fort honorable, et le surnom de Μελιγλωσσος ou Μελιφθογγος. Philostrate, son contemporain, nous apprend qu'il parlait le grec avec tant de pureté qu'on aurait pu le prendre pour un Athénien. Jacques Perizon a le premier distingué cet Ælien du précédent : il attribue au premier le traité de tactique militaire intitulé Τακτικα; et, suivant lui, l'autre est auteur du restant des ouvrages que nous possédons ou qui sont indiqués sont le nom d'Ælien. Malgré les argumens péremptoires dont il s'est servi, Tiraboschi doute que son opinion soit exacte, et il se fonde d'une part sur le silence de Suidas, qui ne parle point de l'Histoire des animaux, malgré qu'il soit dans l'usage de toujours rapporter les titres des ouvrages écrits par les personnages dont il fait mention : de l'autre sur ce que l'Ælien de Préneste, tirait gloire, au dire de Philostrate son contemporain, de n'être jamais sorti de l'Italie, et de n'avoir même pas vu la mer, tandis que l'auteur de l'Histoire des animaux nous apprend qu'il avait été à Alexandrie. Hamberger a bien prétendu que, peut-être, le voyage d'Egypte fut postérieur à la composition du traité de Philostrate, mais c'est-là un argument trop faible pour mériter qu'on s'y arrête. Ce qui paraît certain, c'est qu'indépendamment de l'Ælien grec, et de l'Ælien italien, dont parle Suidas, et auquel doivent être attribués les livres Περι προνοιας, et Κατηγορια του Γηννιδος, il y en a encore eu un autre, tout à fait inconnu maintenant, qui est l'auteur des traités dont nous allons rapporter les titres.

Περὶ ζώων, ou Περὶ ζώων ἰδιότητος (*Historiæ animalium, sive de animalium solertiâ ac proprietatibus libri XVII.*)

Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois en grec, avec la traduction latine de Pierre Gilles et de Conrad Gesner, dans l'édition complète des Œuvres d'Ælien publiée par ce dernier (Zurich, 1556, in-fol.). Il a été réimprimé avec la description de l'éléphant par Pierre Gilles, et la Médecine des chiens de Demetrius (Lyon, 1562, in-8°.-Genève, 1611, in-12.-Cologne, 1616, in-12.); avec les remarques de Conrad Gesner et de Daniel-Guillaume Triller, par les soins d'Abraham Gronov (Londres, 1744, in-4°.-Heilbrunn, 1765, in-4°.); enfin avec les notes de Jean-Gottlob Schneider (Léipsick, 1784, in-8°.). Cette dernière édition est la moins recherchée par les bibliomanes, mais la plus estimée par les naturalistes.

C'est une compilation, comme l'Histoire de Pline, mais dénuée du style fleuri et des pensées brillantes qui ornent cette dernière. On y trouve une multitude de faits pris de tous côtés, et entassés sans aucun ordre, de

manière que les choses les plus disparates sont rapprochées et entremêlées. L'auteur a beaucoup profité des travaux d'Aristote et de Pline; mais il a encore consulté beaucoup d'autres auteurs grecs ou latins, et en particulier un grand nombre de voyageurs en Afrique et en Egypte : il parle même des productions de l'Inde et de l'Abyssinie. Son ouvrage, malgré la bizarrerie ou plutôt la nullité du plan, est néanmoins curieux par les détails qu'il donne sur les poissons, dont les mœurs sont exposées avec soin, et d'une manière souvent très-prolixe. C'est là qu'il est parlé pour la première fois d'éléphans qui ont produit dans l'état de domesticité.

Ἐκ τῶν Αἰλιανοῦ ἀγροικικῶν ἐπιστολῶν .... (*Ex Æliani rusticis epistolis epistolæ viginti*).

On trouve ces Lettres, avec la traduction latine de Sébastien Guldenbeck, dans l'édition citée plus haut de Conrad Gesner, dans la Collection des lettres grecques (Venise, 1499, in-4°.), et enfin dans la Collection des lettres grecques de Jacques Cujas (Genève, 1606, in-fol.) : en ce dernier endroit, elles ne portent pas le nom d'Ælien. (A.-J.-L. J.)

ÆLIUS PROMOTUS, médecin d'Alexandrie qui paraît avoir vécu sous Pompée, c'est-à-dire, vers l'an 4000.

Il a écrit divers ouvrages, dont les suivans, Ἰατρικὰ, Φυσικὰ, et Ἀντιπαθητικὰ, existent manuscrits dans la Bibliothèque de Leyde. Jérôme Mercuriali cite différens passages, entr'autres un qui a rapport à l'aconit, tirés de son traité Περὶ ἰοβόλων καὶ δηλητηρίων φαρμάκων, qui existait de son temps dans la Bibliothèque du Vatican. Zanetti indique aussi, comme faisant partie de la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, un traité de médecine du même auteur, intitulé, Δυναμερον, dont il n'est fait mention ni dans Fabricius, ni dans aucune autre bibliographie.

Quatre siècles avant cet Ælius Promotus, vivait un autre médecin du même nom, disciple d'Ostanès, qui accompagna Xerxès dans son expédition contre la Grèce. (O.)

ÆMILIANUS (JEAN). *Voyez* EMILIANO (Jean).

ÆMILIUS (MARC-ANTOINE), auteur italien, auquel Carrère attribue un Traité :

De thermis Milzanelli. Brescia, 1576, in-4° (Z)

ÆMILIUS MACER. *Voyez* MACER.

ÆNEAS, médecin grec, a écrit deux traités *De pulsibus* et *De urinis*, que Platon Tiburtino et Pontico Virunio traduisirent en latin. (O.)

ÆNÉSIDÈME, ou, par corruption, ONÉSIDÈME, de Gnossus, dans l'île de Crète, fut contemporain de Cicéron. Après avoir suivi les leçons d'Héraclide de Pont, disciple d'Aristote, reconnaissant la vanité du dogmatisme, il devint sceptique, et donna un nouveau lustre à cette secte presque oubliée depuis la mort de Timon de Phliase. Comme il enseignait la philosophie à Alexandrie, on lui donne quelquefois le surnom d'Alexandrin. Les huit livres sur le pyrrhonisme qu'il avait écrits ne nous sont connus que par l'extrait fort court qu'on en trouve dans la Bibliothèque de Photius. Quoique, de même que les autres sceptiques, il ne crût à la possibilité d'aucune connaissance certaine, il avait quelque penchant pour la philosophie d'Héraclite,

à laquelle, suivant Sextus Empiricus, le scepticisme lui semblait servir d'introduction. Sprengel regarde la lecture d'Ænésidème, comme l'une des plus propres à disposer l'esprit par le doute à la recherche de la vérité, et il assure en avoir éprouvé lui-même l'utile influence. Cela est vrai, sans doute, du scepticisme en général : quant au livre d'Ænésidème, l'extrait qu'en donne Photius, semble, par sa briéveté et sa sécheresse, peu propre à produire cet heureux effet.

Le scepticisme avait beaucoup contribué à donner naissance à l'école empirique de médecine. Philinus, fondateur de cette dernière, vivait dans le même temps que Pyrrhon. La nouvelle école sceptique d'Ænésidème, qui eut successivement pour chefs après lui Zeuxippe, Zeuxis et Antiochus, forma aussi de célèbres empiriques, tels que Ménodote, le plus ardent ennemi des dogmatiques, Theudas de Laodicée et Sextus Empiricus. (MS.)

ÆPINUS (François-Ulric-Théodore), né, le 13 décembre 1724, à Rostoch, s'est acquis la réputation d'un des physiciens les plus recommandables qui aient existé. En effet, quoiqu'il paraisse avoir eu, dans le principe, l'intention de se consacrer à la médecine, puisqu'il prit le titre de docteur en 1747, cependant il renonça depuis lors à cette science pour se livrer tout entier à la physique et aux mathématiques, qu'il parvint à combiner ensemble de la manière la plus heureuse. Vers le milieu de sa carrière, il fut appelé à Pétersbourg, en qualité de directeur du corps des Cadets. Ses talens lui valurent des titres, des décorations et des places. Il se lassa enfin des honneurs et du fracas de la cour, et vint s'établir à Dorpat, en Livonie, où il mourut, au bout de quelques années, en août 1802. Habile mathématicien et physicien très-exercé, il sut allier une grande justesse de raisonnement à beaucoup de sagacité dans les expériences : aussi a-t-il rendu service à la science, non pas tant par ses propres découvertes, qu'en montrant la manière dont le calcul pouvait être appliqué à une foule de questions autrefois vagues et obscures. On a de lui :

De curvis in quibus corpora, gravitate naturali agitata eâ lege descendunt, ut quantitatem descensûs metiatur quævis potestas temporis. Rostoch, 1747, in-4°.

Commentatio mathematica de augmento sortis per anatocismum. Rostoch, 1747, in-4°.

Meditationes de causâ et indole febrium intermittentium. Rostoch, 1747, in-4°.

C'est sa thèse, qu'il soutint sous la présidence de Georges-Christophe Detharding.

Demonstrationes primariarum quarumdam æquationibus algebricis competentium proprietatum. Rostoch, 1752, in-4°.

Commentatio de notione quantitatis negativæ. Rostoch, 1754, in-4°.

Commentatio de integratione et separatione variabilium in æquationibus differentialibus duas variabiles continentibus. Rostoch, 1755, in-4°.

Sermo academica de similitudine vis electricæ atque magneticæ. Pétersbourg, 1758, in-4°.-Traduit en allemand, Léipzick, 1760, in-8°.

Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi: accedunt dissertationes duæ, quarum prior phænomena quoddam electricum, altera magneticum, explicat. Pétersbourg, 1759, in-4°.

Æpinus a entrepris, dans ce livre, qui fut le fondement de sa réputation, de soumettre au calcul ceux des phénomènes de l'électricité et du magnétisme qui dépendent de l'équilibre des forces magnétiques et électriques, neutralisées à distance, indépendamment de la figure des corps sur lesquels elles sont répandues. Ce traité est remarquable, en ce qu'il éclaircit une foule de faits sur lesquels on n'avait encore eu que des idées très-vagues. On y trouve une théorie complète de l'électrophore et du condensateur électrique, dont, suivant M. Biot, Æpinus peut être regardé à juste titre comme le véritable inventeur. M. Haüy a publié (Paris, 1787, in-8°.) un exposé succinct de la doctrine d'Æpinus, tiré de l'ouvrage dont nous parlons.

Cogitationes de distributione caloris per tellurem. Pétersbourg, 1761, in-4°.-Traduit en français par Raoult, Paris, 1762, in-4°.

Recueil de différens mémoires sur la tourmaline. Pétersbourg, 1763, in-4°.

Abandlung von der Lufterscheinungen. Pétersbourg, 1763, in-4°.

Description des nouveaux microscopes inventés par M. Æpinus. Pétersbourg, 1786, in-8°.

Beschreibung des Weltgebaeudes. Pétersbourg, 1770, in-8°.

Æpinus a donné une troisième édition, enrichie de notes et d'additions (Pétersbourg, 1764, in-8°.), de la *Kurze Einleitung zur mathematischen und natuerlichen Geographie*, de Georges-Wolfang Kraft.

On a aussi de lui différens mémoires, dont quelques-uns très-remarquables, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, les *Schriften der Berliner Gesellschaft Naturfreunde*, les *Staatsanzeigen* d'Auguste-Louis Schlœzer, les *Mecklenburg gelehrte Nachrichten*, les (*Rostoch*) *Gelehrte Nachrichten*, et les *Gœttinger gelehrte Anzeige.*

(A.-J.-L. J.)

ÆPLINIUS (Georges-Frédéric), Æplin, selon Haller; docteur de l'Université d'Iéna, médecin du Margrave Philippe-Guillaume, mort à Zerbn, le 2 janvier 1721, a écrit:

Disputatio de ægro incubo. Iéna, 1678, in-4°.

Disputatio de ægro catarrho suffocativo laborante. Iéna, 1680, in-4°.

(s.)

ÆSCHRION, médecin empirique, qui vivait dans le deuxième siècle de notre ère, n'est guère connu que par un passage de Galien, qui l'appelle son concitoyen et son maître, et qui le donne pour très-expérimenté dans la thérapeutique, ou plutôt dans l'administration des médicamens. Cet auteur dit tenir de lui un remède fort efficace contre la morsure des chiens enragés, et qui consistait à faire rôtir, dans une poêle de cuivre rouge, des écrevisses de rivière vivantes. Il regardait comme important que cette opération fût faite pendant l'été, après le lever de la canicule, lorsque le soleil entrait dans le signe du lion, et le dix-huitième jour de la lune. Il réduisait ensuite en poudre fine ces crustacés calcinés. Lorsqu'on avait été mordu par un chien enragé, il en faisait prendre, chaque matin, du-

rant quarante jours, une grande cuillerée délayée dans de l'eau. Si la morsure n'était point très-récente, la dose était portée à deux cuillerées. En même temps, il appliquait sur la plaie un emplâtre composé d'environ une livre de poix, une chopine de vinaigre et trois onces d'opoponax.

Malgré l'autorité de Galien, qui avait pleine confiance en ce remède, nous devons, sans balancer, le ranger, avec tous les modernes, parmi ces innombrables recettes que le charlatanisme enfante, et qui vont, avec le temps, s'accumuler les unes sur les autres, pour être ensevelies à jamais dans le vaste champ des sottises humaines. Il n'y a de bien certain, dans l'histoire d'Æschrion, que le nom de sa patrie, qui était Pergame, ville de l'Asie mineure, célèbre par son temple d'Esculape et par la naissance de Galien. (H. Cl.)

AETZEMA. *Voyez* AITZEMA.

AÉTIUS d'Amide, en Mésopotamie, était un médecin chrétien, qui étudia et exerça, suivant toutes les apparences, son art à Alexandrie, vers la fin du cinquième siècle. Il recueillit ce qu'il y avait de plus utile dans les auteurs qui l'avaient précédé. Son ouvrage embrasse tant de textes différens, que le nombre des chapitres est immense; il est tel livre dans lequel on en compte jusqu'à deux cent soixante et onze. Peu de questions y sont complètement éclaircies; peu de sujets y sont traités à fond. Aétius réunit rarement la description des parties du corps humain et de leurs usages avec celle des maladies. On chercherait en vain dans ses écrits des considérations physiologiques dignes de quelque attention. Il n'en est aucune qu'on puisse adopter sans réserve, ou reproduire sans de grandes corrections. Je n'excepte point celles qui ont rapport aux divers tempéramens, qu'il représente sous les noms de chaud, froid, sec et humide. Viennent ensuite les tempéramens mixtes, le chaud et humide, le chaud et sec, etc. Après avoir retracé leurs signes caractéristiques, il étend les mêmes modifications aux viscères : ainsi, dans autant de chapitres séparés, il note les signes de la prédominance du chaud, du froid, de l'humidité, ou de plusieurs de ces qualités réunies dans le cerveau, le cœur, le foie, les poumons, les testicules.; quelquefois des notions imparfaites sur les tempéramens et sur l'action des viscères se rencontrent éparses et comme perdues dans des chapitres qui ont un tout autre objet. Doit-on être étonné de l'obscurité avec laquelle les anciens ont défini la faim, lorsqu'on voit que les physiologistes modernes n'ont point encore donné une explication satisfaisante de ce phénomène ? Aétius distingue cinq périodes ou degrés d'appétit qui se suivent et se lient entre eux. Il établit d'abord qu'un sentiment de besoin excite dans les animaux le désir de prendre des alimens. La vivacité de ce sentiment vient de ce

que le tube intestinal supporte avec peine l'action des vaisseaux qui continuent à absorber, à pomper, quoiqu'il soit vide, ou que la matière nutritive y soit épuisée. La faim n'est autre chose que ce sentiment d'absorption; par conséquent les évacuations l'ont précédé. De là, cinq degrés: le premier est l'évacuation; le deuxième est l'appétit naturel des membres ou des vaisseaux qui ont subi cette évacuation; le troisième consiste dans l'action du système absorbant, qui continue dans le tube intestinal; le quatrième est le sentiment de cette absorption; le cinquième est l'appétit naturel, le dernier de tous.

La pathologie d'Aétius est presque exclusivement fondée sur l'hypothèse des humeurs essentielles et des qualités élémentaires du corps humain. Les distinctions des différentes espèces de maladies répondent à cette hypothèse. Imitateur de Galien dans l'appréciation des symptômes et particulièrement dans ses considérations sur les fièvres, il s'éloigne de son modèle par un attachement trop servile à la théorie du *strictum* et du *laxum*. Quoiqu'il se jette quelquefois dans les routes de l'empirisme, il est ordinairement fidèle à la secte des méthodistes. Il est souvent prolixe et rarement profond dans la recherche des causes des phénomènes morbifiques. Sprengel fait remarquer avec raison que ces explications, qui étaient en grand crédit dans l'école de Galien, sont négligées de nos jours au détriment de la science. Les principes adoptés par Aétius dans le traitement des maladies aiguës s'accordent avec la doctrine d'Hippocrate sur la coction, sur les crises, et sur l'autocratie de la nature. Il y déroge cependant dans plusieurs occasions; il place la cause des exanthèmes, des éruptions, quelles qu'elles soient, qui se font à la peau, dans des liqueurs viciées qui pourraient se porter sur des viscères importans, si elles n'étaient poussées au dehors par le vomissement ou par les selles. Il conseille de seconder les efforts de la nature par l'usage de la saignée, lorsque la fièvre d'éruption a un excès de violence.

Aétius a beaucoup écrit sur les médicamens externes; il les a classés d'après leurs propriétés. A des distinctions scolastiques, à des subdivisions trop multipliées, se joignent une grande confusion et de grandes erreurs. Parmi ces dernières, on doit noter les documens qu'il donne sur un discussif admirable, appelé *helladicum*, auquel il attribue le pouvoir de résoudre les abcès dans lesquels le pus est déjà formé. Il recommande l'application, soit du cautère actuel, soit du cautère potentiel, contre diverses maladies, notamment contre la paralysie, l'asthme invétéré, l'empyème, la phthisie; il veut, d'après Archigène, que, dans la paralysie, on se hâte d'en ouvrir plusieurs, un à la nuque, un sur chacun des deux côtés, trois ou quatre au sommet de la tête; il prétend qu'il y a d'autant plus

de chances de guérison, que la suppuration qui succède à l'escarre est plus abondante, et qu'elle dure davantage. Pour empêcher l'inoculation de la rage, il ordonne que le cautère soit entretenu pendant quarante ou soixante jours, et qu'on ait soin de rouvrir la plaie, si elle venait à se fermer. L'énumération détaillée des cautères qu'il propose contre l'asthme invétéré serait beaucoup plus longue. J'en ai compté jusqu'à quatorze, qui, tous, doivent être placés sur le tronc, principalement sur le thorax. Le traitement de l'empyème et de la phthisie est calqué sur les mêmes données. Quand on a recueilli les préceptes des anciens sur l'emploi des cautères ou fonticules, on reconnaît entre leur pratique et celle des modernes plusieurs différences : 1°. les anciens avaient coutume de se servir du feu pour ouvrir ces exutoires : les modernes se servent des autres caustiques ou de l'instrument tranchant ; 2°. les anciens, moins timides sur le mode d'établir les cautères, l'étaient moins aussi sur le nombre. Cette comparaison m'amène à cet aperçu plus général, savoir que, beaucoup plus sages, plus fidèles à la méthode d'expectation qu'on ne l'est aujourd'hui, dans le traitement des maladies aiguës, ils étaient plus entreprenans dans le traitement des maladies chroniques. 3°. Ils plaçaient quelquefois les fonticules sur les tégumens répondant à un os, par exemple, au sternum, aux clavicules : les modernes choisissent une surface qui réponde à une partie charnue.

Quoique les ouvrages d'Aétius ne soient qu'une compilation ou des extraits fort étendus des médecins qui avaient écrit avant lui, ils sont d'un grand intérêt, parce que cette compilation a été faite avec discernement, et parce que l'auteur y a joint les résultats de ses propres observations. Il expose quelques procédés opératoires avec plus d'exactitude et avec plus de détails ; il décrit quelques maladies avec plus de justesse et de fidélité qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Je citerai pour exemple des premiers, la manière de pratiquer les incisions dans l'anasarque, de poser le cautère actuel et le cautère potentiel ; et, pour exemple des autres, plusieurs chapitres sur les maladies des enfans ; les préceptes qu'ils contiennent, loin d'être surannés, ont servi de guide aux auteurs du siècle dernier. Aétius, comme la plupart de ceux des médecins de l'antiquité, qui n'ont pas été placés au premier rang, ne présente, ni un grand nombre d'idées générales, ni un ordre systématique, ni une méthode fondée à la fois sur le raisonnement et sur l'expérience. On ne trouve dans les écrits de ces médecins, ni ensemble, ni précision. Les préceptes y sont entassés d'abord sans connexité, et tantôt précédés, tantôt suivis, tantôt entremêlés d'un amas de formules, souvent superflues, et quelquefois bizarres ou extra-

vagantes. Il faudrait plusieurs volumes pour faire ressortir tous ces contrastes : un préjugé, à côté d'un trait de lumière ; des vérités immuables, à côté des théories fugitives ; une stérile redondance de trivialités, après une sentence aphoristique ; des théorèmes rigoureusement démontrés, à côté d'hypothèses, ou vagues, ou abandonnées ; des axiômes que personne ne conteste, à côté de subtilités que personne ne défend.

Des seize livres dont se compose l'ouvrage d'Aétius (car la division en *tetrabiblos* n'est pas de lui, et Photius n'en parle pas, quoique Cornaro l'ait trouvée établie dans un manuscrit), les huit premiers seulement ont été imprimés en grec, sous le titre de

Aetii Amideni librorum medicinalium tomus primus, primi scilicet libri octo nunc primum in lucem editi. Venise, 1534, in-fol.

Une seconde édition contient en outre quelques chapitres du neuvième livre, que l'éditeur, Jean-Ernest Hebenstreit avait hérité de Just-Guillaume Gunz ; elle est intitulée :

Tentamen philologicum medicum super Aetii Amideni synopsis medicorum veterum libris octo, *post illos octo, quos Aldus Manutius Venetiis* 1534 *evulgavit, qui supersunt nondum editos ex manuscripto Gunzii, sistens libri seu sermonis noni aliquot capita.* Leipzick, 1754, in-4°.

Malheureusement cette belle entreprise n'a pas été continuée.

On possède deux traductions latines de l'ouvrage d'Aétius. La première, intitulée :

Aetii Amideni de cognoscendis et curandis morbis sermones VI. Bâle, 1533, in-fol.

ne comprend que six livres, depuis le huitième jusqu'au treizième, parce que Cornaro, le traducteur, ne put pas trouver les autres. Jean-Baptiste Montano ayant rencontré un manuscrit complet, traduisit les sept premiers livres et les trois derniers, qu'il publia, avec la traduction de Cornaro, sous le titre de

Aetii Amideni libri latinè partim à Jo.-Bapt. Montano, partim à Jano Cornario translati. Venise, 1534, in-fol.

Cornaro, de son côté, usant du droit de représailles, fit réimprimer l'édition de Montano (Bâle, 1535, in-fol.-*Ibid.* 1538, in-fol). Ayant ensuite découvert un manuscrit plus complet, il entreprit une nouvelle traduction de l'ouvrage entier, qu'il publia sous ce titre :

Aetii Amideni contractæ ex veteribus medicinæ tetrabiblos, hoc est, XVI sermones. Bâle, 1542, in-fol.-*Ibid.* 1549, in-fol.-Lyon, 1549, in-fol. -*Ibid.* 1560, in-12, 4 vol.-Venise, 1549, in-8°.

Cette traduction a été insérée par Henri Etienne dans ses *Medicæ artis principes* (Paris, 1567). On en trouve aussi des fragmens dans la collection *De balneis*, et dans celle *De febribus*. Les éditions de Lyon renferment des scholies peu importantes sur les deux premiers livres, par Hugues de Soleriis.

Christophe de Horozco (*Oroscius*) a publié des notes critiques sur la traduction latine d'Aétius, sous le titre de

Annotationes in interpretes Aetii medici. Bâle, 1738, in-4°.-*Ibid.* 1740, in-4°.-*Ibid.* 1744, in-4°.

La Bibliothèque du Roi possède un manuscrit d'Aétius :

De rebus chirurgicis, antiballomenis, ponderibus et mensuris.

(c.)

AÉTIUS d'Antioche, surnommé l'*Hérétique* ou l'*Athée*, vivait dans le quatrième siècle de notre ère. Né de parens très-pauvres, il fut obligé, dans sa jeunesse, de passer les nuits à

travailler chez un orfèvre, afin de pouvoir étudier durant le jour. Au bout d'un certain temps, las de cette condition misérable, il se fit médecin, ou plutôt il exerça le métier de charlatan, dont il ne tarda pas à se dégoûter. Ce fut alors qu'il entra dans les ordres; il embrassa l'arianisme, fut fait diacre par Léonce, évêque arien d'Antioche, et ne tarda même pas à être revêtu lui-même de la mitre épiscopale. Cependant Constantin le déposa; Julien le rétablit sur son siége, mais Valens l'en fit descendre de nouveau, et peu de temps après il mourut à Constantinople. Il n'a écrit que sur la théologie. (z.)

AÉTIUS de Sicile, AETIUS SICANUS ou SICULUS, est un ancien médecin grec, fort peu connu, auquel on attribue généralement le traité de l'atrabile qui fait partie des OEuvres de Galien. Mais Tiraqueau nous apprend que l'opuscule du médecin de Pergame était seulement un extrait de l'ouvrage d'Aétius et de ceux de plusieurs autres écrivains antérieurs. C'est pour avoir mal compris cet auteur que Mongitore et Manget sont tombés dans une erreur qui a été copiée depuis par presque tous les lexicographes. (z.)

AÉTIUS CLETUS. *Voyez* CLETUS (AETIUS).

AFFAITATI (FORTUNÉ), qu'on trouve aussi désigné sous le nom d'AFFEYTAT ou AFFAITAT, et sous celui d'AFFAYDATUS, naquit à Crémone, et acquit beaucoup d'habileté, tant dans la théologie que dans la médecine, la philosophie et l'astronomie. Il enseignait publiquement les mathématiques à Venise vers l'année 1548, et il mourut dans cette ville à l'âge de quarante-cinq ans. On a sous son nom :

Considerationes physicæ et astronomicæ. Venise, 1549, in-4°.

Carrère lui attribue aussi un traité

De hermaphroditis. Venise, 1549, in-4°.

Affaitati admet sans balancer l'existence des hermaphrodites. (O.)

AFRICANUS est auteur d'un petit traité, en langue grecque, sur la médecine vétérinaire, qui fait partie de la collection d'écrits sur cette matière, imprimée à Bâle en 1537, in-4°. (z.)

AGAPIUS, médecin d'Alexandrie, professa et pratiqua l'art de guérir, avec beaucoup d'éclat, à Byzance, où il acquit une grande réputation et des richesses immenses. Suidas dit qu'il écrivit des Commentaires sur la médecine. Schenck prétend qu'il avait aussi composé des Commentaires sur les ouvrages d'Ælius Promotus; mais Suidas, dont il allègue cependant le témoignage, garde un profond silence à cet égard. (J.)

AGATHARCHIDES, de Gnide, géographe et historien célèbre de l'antiquité, servit de tuteur à Ptolémée-Alexandre, qui régna sur l'Égypte vers l'an 104 avant l'ère vulgaire. Les ouvrages nombreux d'Agatharchides, dont on doit regretter la

perte, ne nous sont connus aujourd'hui que par des fragmens conservés par Diodore, Photius et autres, et qu'on trouve rassemblés dans le premier volume des *Geographi minores*. Il avait écrit cinq livres *De mari rubro*, contenant la description et l'histoire naturelle et civile des différentes contrées situées sur les bords du golfe Arabique. C'est un passage de cet ouvrage, cité par Plutarque, qui mérite à l'auteur une place dans l'histoire de la médecine. Il est évidemment question, dans ce passage, du dragonneau (*gordius medinensis*, L.), et c'est la première mention qu'on en trouve dans les auteurs. Ce ver et les accidens qu'il cause s'observent encore fréquemment dans les mêmes lieux, ainsi qu'aux Indes, et dans diverses autres contrées chaudes. C'est surtout aux observations faites à l'île de France par M. le docteur Chapotin, qu'on doit des notions exactes sur les dragonneaux et les suites de leur introduction, qu'un habile professeur avait révoquées en doute.

Les autres écrits d'Agatharchides, dont il nous reste des fragmens, n'offrant rien de relatif à la médecine, ne doivent point être mentionnés ici. (MS.)

AGATHÉMÈRE (Claude), médecin de Lacédémone, vivait au temps de Perse. Il n'est connu que par son épitaphe, qui se trouve dans les marbres d'Arundel, et que Fabricius a rapportée dans sa Bibliothèque grecque. (J.)

AGATHINUS, médecin grec, né à Lacédémone, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne, et fut, suivant quelques historiens, fondateur d'une secte nouvelle, à laquelle on donna le nom d'*épisynthétique*. Cependant Galien, qui le cite souvent, le range parmi les médecins pneumatistes. Il avait écrit trois traités, *De semitertianâ*, *De pulsibus* et *De helleboro*, qui sont perdus. (J.)

AGATHOCLES. Les anciens écrivains citent trois personnages de ce nom : l'un, natif de la ville d'Atrace, en Thessalie, et auteur d'un livre sur les poissons; l'autre, cité par le scholiaste de Nicandre, dont la patrie est inconnue, et qui composa un traité *De diætâ;* le troisième, enfin, originaire de Chio, et que Varron et Columelle ont mis au nombre des écrivains *de re rusticâ*, parce qu'on avait de lui un ouvrage, aujourd'hui perdu, sur l'agriculture. Il pourrait bien se faire que ce dernier fût le même que le second. (J.)

AGATHUS. *Voyez* AGATO.

AGATO (Pierre-Ange), en latin *Agathus*, de Todi, dans l'Etat de l'Église, porte aussi le surnom de *Matheras*, parce que sa ville natale s'appelait autrefois *Matiera* : c'est ce qui a induit Eloy et Carrère en erreur, et leur a fait croire qu'il était de Madère. Ce médecin vivait au seizième siècle.

Il a publié l'*Opusculum de doctrinarum differentiis, seu de methodis,*

de Jerôme Capivacci (Padoue, 1552, in-12); a écrit des notes sur le traité *De morbo Gallico* de Gabriel Fallopia (insérées dans l'édition de Padoue, 1564, in-4°.); et composé un *Arcanorum liber*, qui se trouve à la suite des Opuscules de ce même auteur (Padoue, 1566, in-4°.). (o.)

AGAZO, médecin d'Athènes, entièrement inconnu, que Pierre d'Abano regardait néanmoins comme un homme très-expérimenté. C'est peut-être le même que celui qu'on trouve désigné tout simplement par le nom d'*Experimentator*, tant dans Pierre que dans Simon Jaunensis. (J.)

AGER ou AGERIUS (JEAN-HENRI), fils du suivant, et médecin à Strasbourg, a publié :

Disputatio de varicibus. Strasbourg, 1650, in-4°.
Exercitationes pathologicæ. Strasbourg, 1669, in-4°. (M.)

AGER ou AGERIUS (NICOLAS) naquit, en 1568, à Itenheim, dans l'Alsace, et fut professeur de médecine et de botanique à Strasbourg. Il était contemporain et ami des deux frères Bauhin, à qui il fit part de plusieurs plantes qu'il avait découvertes. On a de lui :

Disputatio de homine sano. Strasbourg, 1593, in-4°.
Disputatio de dissenteriâ. Strasbourg, 1593, in-4°.
Disputatio de zoophytis. Strasbourg, 1625, in-4°.
Disputatio de animâ vegetativâ. Strasbourg, 1629, in-4°.
On lui attribue :
Disputatio de infractibus mesaræi. Strasbourg, 1629, in-4°.
Disputatio de elementis.
Dissertatio de morte.
Il a publié une édition très-augmentée du Manuel allemand de pharmacie de Gautier-Germain Ryff. (Strasbourg, 1602, in-fol.) (M.)

AGGIUNTI (NICOLAS), fils du premier médecin des grands ducs de Toscane Ferdinand I, Côme II et Ferdinand II, naquit, le 6 décembre 1600, à Borga Santo-Sepolcro, et mourut en 1635. On n'a de lui que quelques discours et diverses poésies latines de peu d'importance; mais il s'est rendu célèbre par ses connaissances en physique, et sans doute il aurait contribué puissamment aux progrès de cette science, si la mort ne l'avait pas enlevé à la fleur de son âge. Elève du grand Galilée, il aperçut avant Torricelli le phénomène de l'ascension des liquides dans les tubes capillaires. Il calcula aussi la différence de résistance que l'air et l'eau font éprouver au pendule mis en mouvement dans ces deux milieux. Il passait pour assez bon poète dans sa langue maternelle. (o.)

AGGREGATOR, surnom qui a été donné à plusieurs écrivains dont tout le mérite se borne à avoir compilé les travaux de leurs prédécesseurs : tels sont *Abhengnefit*, Jacques *Dondi*, *Guillaume* de Brescia, Pierre *Pinctor*, et *Sérapion*. Ce surnom est pour ainsi dire devenu le nom propre de Guillaume de Brescia, qu'on trouve presque partout désigné sous celui de Guillaume *Aggregator*. (J.)

AGIS, médecin grec, dont parle Athénée, qui lui attribue un livre intitulé : 'Οψαρτυτικα (*De parandis obsoniis*). (J.)

AGNEAU (David l'), nommé par les uns Aigneau ou Laigneau, et par d'autres Lagneau, naquit en Provence, dans le diocèse d'Aix, et prit ses degrés à Montpellier. Ensuite il alla s'établir à Grenoble, où le gouvernement lui confia l'examen des chirurgiens et des apothicaires du ci-devant Dauphiné. Comme il remplit cette mission avec zèle et talent, il fut chargé de la continuer dans presque toutes les provinces du midi de la France. Jean Héroard, premier médecin de Louis XIII, l'attira, en 1610, dans la capitale, où il pratiqua la médecine avec distinction. En 1626, il fut envoyé par le roi pour visiter les léproseries du royaume. On ignore l'année de sa mort : seulement on peut croire que, sur la fin de ses jours, il conçut une grande passion pour l'alchymie, puisqu'il consacra une partie de sa fortune en recherches sur la pierre philosophale. On connaît de lui les ouvrages suivans :

Harmonia seu consensus philosophorum chymicorum, maximo cum labore et diligentiâ in ordinem digestus, et à nemine alio hac methodo distributus. Paris, 1611, in-16.

Ce traité, dédié à Jean Héroard, a été inséré dans le tome VI du *Theatrum chymicum* (Strasbourg, 1613, in-4°.).

Traité pour la conservation de la santé, et sur la saignée de ce temps. Paris, 1624, in-4°.-*Ibid.* 1637, in-4°.

La seconde édition renferme en outre une traduction française d'un des traités de Galien, une apologie contre Jean Terud, l'analyse de l'ouvrage intitulé *Le médecin charitable*, enfin un traité de physiognomonie.

Agneau a aussi traduit en français l'un des ouvrages attribués à Basile Valentin, sous le titre de :

Les douze clefs de la philosophie. Paris, 1659, in-8°. (M.)

AGNELLI (Jean), fils de Jérôme, se consacra, comme son père, à la médecine. Toutes les particularités de son histoire sont inconnues : on sait seulement qu'il vivait encore en 1735. Borsetti nous apprend qu'il avait écrit un grand nombre de Consultations médicales. (O.)

AGNELLI (Jérôme), savant médecin de Ferrare, qui mourut dans cette ville, le 27 août 1702, à l'âge de soixante-seize ans, dont il avait passé plus de trente-cinq à enseigner l'art de guérir. La première chaire de médecine, à Padoue, lui fut offerte, aussi bien que la place de premier médecin du pape Innocent II; mais l'amour de la patrie lui fit refuser toutes ces distinctions, dont il n'était redevable qu'à son mérite. Suivant Borsetti il avait écrit un très-grand nombre de Consultations, dans un style à la fois pur et élégant. (O.)

AGNETHLER (Michel-Théophile), gentilhomme transylvain, naquit, le 19 juillet 1719, à Hermannstadt. Il perdit ses parens de très-bonne heure, et vint, en 1742, à Halle, où il s'appliqua aux mathématiques, à la théologie, à la philoso-

phie et à l'histoire, et prit, en 1750, le titre de docteur en philosophie. Le mauvais état de sa santé lui fit naître l'envie d'étudier aussi la médecine, dont il fut également fait docteur, en 1751, dans la même université. Cette année il se rendit à Helmstædt, où on l'avait appelé pour remplir une chaire extraordinaire d'éloquence, d'antiquités et de poésie; mais, à peine put-il professer quelques semaines, car, le 15 janvier 1752, à la fleur de son âge, il périt d'une maladie de langueur qui minait depuis longtemps sa constitution. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, tous étrangers à la médecine, excepté sa thèse, intitulée :

Dissertatio inauguralis medica de lauro. Halle, 1751, in-4°.

Agnethler a donné aussi une édition du *Systema naturæ* de Linné (Halle, 1747, in-8°.), de ses *Fundamenta botanica* (Halle, 1747, in-8°.), de sa *Bibliotheca botanica* (Halle, 1747, in-8°.), de ses *Classes plantarum* (Halle, 1747, in-8°.), et du Dictionaire de médecine d'Etienne Blancard (Halle, 1748, in-8°.). (J.)

AGNODICE, femme d'Athènes, qui, par son savoir et les services qu'elle rendit à son sexe, donna lieu, dit-on, à un changement important dans la législation des Athéniens relativement à l'exercice de la médecine. Jeune encore, et entraînée par un goût particulier pour cet art, Agnodice se déguisa en homme pour suivre les leçons d'Hérophile. Elle en profita au point d'être bientôt en état de se livrer à la pratique; mais elle ne put le faire qu'en conservant son déguisement. Une ancienne loi d'Athènes interdisait cette profession aux femmes et aux esclaves. Les accouchemens mêmes étaient exclusivement réservés aux hommes. Bien des femmes s'en mêlaient sans doute, mais sans titre, et leur ignorance rendait leurs soins dangereux. On avait vu plus d'une Athénienne préférer la mort à l'obligation de recourir aux médecins. C'est à l'art des accouchemens et au traitement des maladies des femmes qu'Agnodice se consacra surtout. Probablement elle leur révélait, en secret, son sexe, pour obtenir d'elles une confiance entière. Ses succès rapides et sa brillante réputation excitèrent la jalousie des médecins. Ils l'accusèrent devant l'aréopage d'abuser de son ministère pour corrompre les femmes, qu'on voyait s'abandonner, sans réserve, à ses soins. Agnodice, en faisant connaître son sexe, se justifia pleinement. Mais l'envie ne fut point satisfaite. On l'accusa alors d'avoir violé la loi, en pratiquant, quoique femme, une branche de la médecine. La reconnaissance et l'intérêt personnel portèrent les femmes des principaux citoyens à se réunir pour embrasser sa défense. Elles obtinrent même la révocation de la loi, et purent, par la suite, être secourues par des personnes de leur sexe dans les infirmités auxquelles la nature l'a assujetti.

Cette anecdote, rapportée par Hygin, offre de l'intérêt, et n'a rien de positivement incroyable. Sprengel la regarde néanmoins comme supposée. (MS.)

AGNOZZI (JEAN-BAPTISTE), chirurgien italien, totalement inconnu, dont Mazzuchelli ne fait aucune mention. Il a écrit :

Discorso apologetico, o sia la verita disvelata, o sia raconto veridico del dibattuto caso da un ferito di ripartransono. Venise, 1722, in-4°.

C'est un pamphlet peu intéressant, dirigé contre Sancassani, ou, pour mieux dire, contre la méthode de Magati, que ce praticien avait adoptée dans le traitement des plaies et des ulcères. (J.)

AGOSTI (JÉRÔME-OLIVIER), né à Bergame en 1509, et mort en 1558, embrassa la profession de médecin, mais se distingua surtout dans la littérature et la cosmographie. Il était fort estimé de l'empereur Charles-Quint, qui le couronna poète à Milan, en 1540. Aucun de ses ouvrages n'a rapport à la médecine. (O.)

AGOSTI (JOSEPH), auteur de l'ouvrage suivant :

De re botanicâ tractatus, in quo præter generalem methodum et historiam plantarum, stirpes recensentur quæ in agro Bellunensi et Fidentino vel sponte crescunt, vel arte excoluntur. Bellune, 1770, in-fol. (O.)

AGOSTI (LÉONARD), docteur en médecine et en philosophie, florissait à Crémone en 1250 : il était né dans cette ville, et il y mourut. Il écrivit les trois dissertations suivantes, qui paraissent n'avoir point été imprimées :

De modo curandi infirmos.
Repertorium de peste, lib. III.
De origine Cenomanorum in Italiâ.
Antimedicina, cioe che agli infermi non si de trarre il sangue, proiber il vino, ne dar medicina. Bergame, 1654, in-4°.
Medico di grandi. Bergame, 1659, in-4°. (S.)

AGOTY. *Voyez* GAUTIER D'AGOTY (JACQUES).

AGRAVI (JEAN-FRANÇOIS), médecin italien, né à Sienne, étudia la médecine à Padoue, et y fut reçu docteur vers le milieu du dix-septième siècle. Il a publié :

Anti-Lucerna fisica oroscopante la conservatione della sanità. Padoue, 1664, in-4°.
Il Protolume chimico. Parme, 1678, in-4°.-Venise, 1682, in-12.
Trattato della sovranna medicina curativa universale d'ogn'infirmità illetale, reativo magistero, chimicamente edutto d'all'arcanizzato spirito aureo, detto Rosa solis. Venise, 1668, in-8°.
Metodo compositivo medicinale. Venise, 1683, in-12. (O.)

AGRICOLA (GEORGE), dont le véritable nom était BAUER, fut à la fois médecin distingué et savant naturaliste ; mais la grande célébrité dont il a joui, se rattache surtout à ce dernier titre. Il naquit à Glaucha, en Misnie, le 14 ou le 24 mars 1490, apprit, à Zwickau, les langues grecque et latine, et alla ensuite achever ses études à Léipzick. L'université de cette ville floris-

sait alors sous la direction et par les talens de Mosellanus, dont Agricola fut pendant quelque temps le lecteur. De Léipzick, il se rendit en Italie pour entendre les plus habiles maîtres, entre lesquels brillaient Nicolas Ancone, qui enseignait la médecine des Arabes, et Jean Nævius, qui professait les belles lettres et la médecine ancienne. De retour dans sa patrie, en 1526, Agricola s'établit dans les montagnes des Géants, sur les frontières de la Bohême, lieux de l'Europe les plus fertiles en métaux. Ce fut alors qu'il se livra avec ardeur à l'étude de la métallurgie, science qui était encore peu avancée, et dans laquelle il espérait faire de nombreuses découvertes. En 1527, il se rendit au conseil de ses amis, et vint exercer la médecine à Joachimsthal, où il partagea son temps entre ses malades, ses affaires domestiques, la société des savans en métallurgie, et l'étude des auteurs grecs et latins qui avaient écrit sur le même sujet. Mais il céda bientôt, en 1531, à son penchant pour la science des métaux, et partit pour Chemnitz, dont il venait d'être nommé bourgmestre, afin d'être plus rapproché des riches minières des électeurs de Saxe. Il y mourut le 21 novembre 1555.

Visitant chaque jour les minières, Agricola apprit des ouvriers, avec lesquels il s'entretenait familièrement, les principaux procédés qui concernent l'exploitation des métaux. Il projeta dès-lors son grand ouvrage sur la métallurgie, et il commença d'en réunir les immenses matériaux. Il fit part aux ducs de Saxe de ses espérances et de ses projets. Plusieurs fois même il implora leur protection et leur assistance, et s'ils n'écoutèrent pas toujours, en le secourant, ce que l'amour des sciences aurait exigé d'eux, il est vrai de dire cependant que le duc Maurice lui servit longtemps de Mécène, l'exempta des charges publiques, et lui accorda une pension assez considérable. Toutefois ces secours ne pouvant suffire à de si grands travaux, Agricola fut forcé de faire des dépenses énormes de son propre bien, et il eut la douleur de voir s'éteindre peu à peu sa fortune, à mesure que ses savantes recherches faisaient de nouveaux progrès. Ses amis lui reprochèrent souvent d'employer son patrimoine à déterrer des métaux, que le souverain seul pouvait transformer en trésors. Ils lui représentèrent aussi combien il était déraisonnable de négliger la médecine, qui procure l'aisance, sinon des richesses, pour une science qui les dissipe; mais ce fut en vain: Agricola répondit en continuant ses études, multipliant ses découvertes, et publiant des ouvrages qui font aujourd'hui sa gloire. Il disait quelquefois: « il en est de la médecine comme des ordres sacrés, ce sont les lieux communs de l'intelligence humaine, tout esprit médiocre peut y voyager à loisir. Mais la littérature! mais les sciences! le génie seul y conduit, et lui seul a droit d'y régner. »

Agricola jouit pendant sa vie d'une grande réputation, que lui méritèrent ses connaissances et ses travaux. Il concilia longtemps les devoirs d'un médecin avec les études profondes d'un naturaliste. Des vertus embellirent ses talens : il fut reconnaissant envers ses bienfaiteurs. Lorsque les ducs Maurice et Auguste de Saxe allèrent rejoindre, en Bohême, l'armée de Charles-Quint, Agricola crut devoir, pour les y accompagner, abandonner sa femme, qui était enceinte, ses enfans en bas âge, ses affaires, ses études favorites. Entouré d'innovations et de réformes, et naturellement vif et mobile, Agricola resta pourtant toujours fidèle à ses principes religieux, et il mourut bon papiste. Il défendit même, avec courage, sur ses vieux jours, la religion catholique, contre laquelle il avait fait, dans sa jeunesse, une épigramme qu'on avait affichée sur les murs de Zwickau. Les luthériens ne lui pardonnèrent pas son inébranlable constance. Vivant, on combattit ses opinions et ses principes; mort, on se vengea sur son cadavre de ses sarcasmes et de sa noble fermeté : on laissa son corps pendant cinq jours sans sépulture, après quoi on le fit transporter à Zeitz, où il fut inhumé dans la principale église. Agricola a laissé de nombreux ouvrages, la plupart estimés.

De re metallicâ libri duodecim, quibus officia, instrumenta, machinæ, et omnia denique ad metallicam spectantia, non modo luculentissimè describuntur, sed et per effigies locis suis insertas, adjunctis latinis germanicisque appellationibus, ita ob oculos ponuntur, ut clariùs tradi non possint. Bâle, 1546, in-fol. - *Ibid.* 1556, in-fol. - *Ibid.* 1558, in-fol. - *Ibid.* 1561, in-fol.-Schweinfurt, 1607, in-8°.-Wittemberg, 1614, in-8°.-Bâle, 1621, in-fol.-*Ibid.* 1657, in-fol.-Traduit en allemand, par Philippe Bech (Bâle, 1557, in-fol. - Francfort sur le Mein, 1580, in-fol. - Bâle, 1621, in-fol. -*Ibid.* 1657, in-fol.-Schweinfurt, 1687, in-8°.).

L'édition de 1561 est la plus estimée : les figures en sont bien gravées. Celle de 1657 est moins belle, mais plus complète et plus utile. Celle de 1621 renferme en outre le traité *De animantibus subterraneis*.

Bergmannus, seu dialogus de re metallicâ. Bâle, 1530, in-8°.-Paris, 1541, in-8°.-Leipzick, 1546, in-8°.-Genève, 1561, in-fol.-Wittemberg, 1612, in-8°.-Bâle, 1621, in-fol.-*Ibid.* 1657, in-fol.-Traduit en allemand par Jean-Théophile Stœr (Rotenburg sur la Fulde, 1778, in-8°.), et par E.-A. Schmid (Freiberg, 1806, in-8°.).

Le dialogue a lieu entre Nicolas Ancone, Jean Nævius, ses maîtres, et Bergmann, chimiste distingué.

De ortu et causis subterraneorum libri quinque. Bâle, 1546, in-fol.-*Ibid.* 1555, in-fol.-*Ibid.* 1558, in-8°. - *Ibid.* 1599, in-8°.-Wittemberg, 1612, in-8°.-*Ibid.* 1614, in-8°.-Traduit en italien (Venise, 1550, in-8°.).

De naturâ fossilium libri decem. Wittemberg, 1612, in-8°.

De naturâ eorum quæ effluunt ex terrâ, libri quatuor. Wittemberg, 1612, in-8°.

On trouve aussi cet ouvrage dans la collection *De balneis* (Venise, 1553).

De veteribus et novis metallis. Wittemberg, 1612, in-8°.

Ces cinq derniers ouvrages ont été réimprimés ensemble sous le titre

inconvenant l'*Opera omnia*. (Bâle, 1546, in-fol.-*Ibid.* 1555, in fol.-*Ibid.* 1558, in-fol.-*Ibid.* 1657, in-fol.).

De animantibus subterraneis. Bâle, 1548, in-8°.-*Ibid.* 1549, in-8°.-*Ibid.* 1556, in-8°.-Léipzick, 1613, in-8°.-Wittemberg, 1614, in-8°.

Ce traité, assez bon pour le temps où il fut écrit, renferme beaucoup de faits curieux, qui ne sont pas dénués de tout intérêt, même aujourd'hui.

Interpretatio germanicarum vocum rei metallicæ. Bâle, 1546, in-fol.-*Ibid.* 1558, in-fol.-Wittemberg, 1612, in-8°.

Oratio de bello Turcis inferendo. Bâle, 1538, in-4°.-Léipzick, 1546, in-8°.-*Ibid.* 1594, in-4°.

Cet opuscule a été réimprimé par Nicolas Reusner dans ses *Orationes et consultationes de bello Turcico* (Léipzick, 1596, in-4°.).

De mensuris et ponderibus Romanorum atque Græcorum libri quinque. Bâle, 1532, in-4°.-Paris, 1533, in-8°.

Agricola ayant eu des discussions au sujet de ce livre avec André Alciat, publia plusieurs autres pièces analogues, qui ont été réimprimées à la suite (Bâle, 1550, in-fol.-Venise, 1635, in-8°.-Wittemberg, 1714, in-8°.)

De lapide philosophico. Cologne, 1534.

Carrère est le seul qui parle de cet opuscule, dont l'existence paraît au moins dontense.

De peste libri tres. Bâle, 1554, in 8°.-Schweinfurt, in-8°. 1605.-*Ibid.* 1607, in-8°.-Giessen, 1611, in-8°.

Agricola est le premier minéralogiste qui parut après la renaissance des lettres en Europe. Il est en minéralogie, a dit M. Cuvier, ce que fut Conrad Gesner en zoologie. La partie chimique et surtout la partie docimastique de la métallurgie sont déjà traitées dans ses ouvrages avec beaucoup de soin et de clarté : la dernière a même été peu perfectionnée depuis, jusqu'à l'époque où parurent les ouvrages de Haüy et de Werner. Agricola connaissait les auteurs classiques, les savans grecs, et même beaucoup de manuscrits ; il avait la louable habitude d'ajouter à la fin de ses différens ouvrages une liste des auteurs qu'il avait consultés et mis à contribution pour les composer. On a remarqué qu'avec tant de belles connaissances, ce savant naturaliste croyait encore aux feux follets. (B.)

AGRICOLA (Georges-André) naquit à Ratisbonne, en 1672, et y mourut en 1738. Il fit ses études tant dans cette ville, qu'à Wittemberg et à Halle, et prît, en 1697, le titre de docteur en médecine, dans cette dernière université, après quoi il revint exercer son art à Ratisbonne. Persuadé que la pratique conduit rarement à la fortune sans un peu de charlatanisme, et voulant percer dans le monde, il imagina de se dire possesseur d'un art admirable, qui consistait à faire naître, par l'emploi seul du feu et d'une *matière végétale* de son invention, autant d'arbres qu'on pouvait le désirer, avec des feuilles, des fleurs, ou des petites branches, et d'une manière si rapide, qu'il suffirait d'une heure pour en produire soixante. Il déclara d'ailleurs ne vouloir communiquer son secret qu'à cent soixante personnes, qui payeraient chacune vingt-cinq florins, et qui s'engageraient par serment au silence. Bientôt les dupes affluèrent chez lui, et beaucoup envièrent le bonheur de celles qui avaient pu les devancer, jusqu'à ce qu'enfin la fraude fut découverte, et que les crédules Bavarois reconnurent qu'ils étaient été joués par un charlatan audacieux. Celui-ci n'en vint

pas moins à son but : il gagna beaucoup d'argent, s'enrichit par la vente de son secret, et, ce qui est plus extraordinaire encore, par celle de ses ouvrages, et entendit pendant plusieurs années l'Europe retentir, d'un bout à l'autre, de son nom et de sa prétendue science. Ses écrits sont :

Dissertatio de succi nutritii per nervos transitu. Halle, 1695, in-4°.
Dissertatio de salubritate fluxûs hæmorrhoidalis. Halle, 1697, in-4°.
Kurzer Bericht von dem Ursprunge der Universalvermehrung aller Baeume und Staudengewaechse. Ratisbonne, 1716, in-4°.-Leipzick, 1716, in-4°.

Cet opuscule, qui n'est que de trois feuilles, a été aussi inséré dans la *Natur-und Kunstgeschichte* de Gundling (tome XX, p. 714). C'est là qu'Agricola annonça pour la première fois son prétendu secret.

Neue und nie erhoerter, doch in der Natur und Vernunft wohl gegruendetes Versuch der Universalvermehrung aller Baeume, Stauden und Blumengewaechse, das erstemal theoretice und practice experimentirt, und mit unterschiedenen raren Kupfern ausgezieret. Ratisbonne, 1716 et 1717, 2 volumes in-fol. Un troisième volume parut sous ce titre : *Wahrheit und Bestaendigkeit der Universalvermehrung*, Ratisbonne, 1718, in-fol.-Nouvelle édition, Francfort, 1752, in-fol. ; Ratisbonne, 1754, in-fol. - Troisième édition, revue par Chr.-Gottl. Brauser, Ratisbonne, 1772, 2 vol. in-fol. avec 31 planches. - Quatrième édition, Ratisbonne, 1784, 2 vol. in-fol. - Traduit en hollandais par J. le Long, Amsterdam, 1719, in-4°. ; en anglais, par R. Bradley, Londres, 1721, in-4°. ; et en français, Amsterdam, 1720, 1722, et 1752, 2 volumes in-8°.

A part le but honteux de ce livre, et abstraction faite d'une foule d'absurdités qu'il renferme, on y trouve quelques remarques utiles. Ainsi, par exemple, Agricola soutient qu'on peut retonrner un arbre, mettre ses racines en l'air, et ses branches dans la terre, sans qu'il périsse : expérience qui a réussi effectivement à plusieurs physiciens modernes. Il a remarqué que le bourgeon, placé dans l'aisselle des feuilles, peut reproduire l'arbre, lorsqu'on l'enlève avec précaution pour le transplanter. Enfin, il a réuni une multitude d'observations curieuses sur la greffe et sur l'ente, snr la division des arbres, la réunion de plusienrs par accollement, etc. Seulement, il oublie toujours de prendre en considération l'affinité des espèces, et il ne se propose rien moins que de faire naître des forêts entières à volonté. On négligea ce qu'il y avait de bon dans son livre, on ne s'occupa que des chimères, et, quand celles-ci furent démasquées, tout tomba dans l'oubli : telle est trop souvent la destinée des choses utiles.

Declaration und Gegenantwort. Ratibonne, 1716, in-4°.

C'est une réponse aux attaques de Frédéric Kueffner.

Assecuration der Universalvermehruug durch die verstuetze Plantage. Ratisbonne, 1717, in-4°.

Verzeichniss aller physikalischen Gartenprober. Ratisbonne, 1717, in-4°.

Nachricht von Sonn-und Sternwald. Ratisbonne 1717, in-4°.

(J.)

AGRICOLA surnommé AMMONIUS (JEAN), savant médecin allemand des quinzième et seizième siècles, qui mourut en 1570, suivant Éloy, mais dont la vie est totalement inconnue. Il professait la médecine et la langue grecque à Ingolstadt, et il a laissé les ouvrages suivans :

Scholia copiosa, in therapeuticam methodum Galeni. Augsbourg, 1534, in-8°.

Hippocratis Coi, medicinæ et medicorum omnium principis, aphorismorum et sententiarum medicarum libri septem. Ingolstadt, 1537, in-4°.

In Galeni libros sex de locis affectis commentarii. Nuremberg, 1537, in-4°.

Medicinæ herbariæ libri duo. Bâle, 1539, in-12.

Le premier livre traite des plantes usitées chez les anciens, et le second de celles qui n'ont été employées que depuis Galien.

Commentatio in Galeni librum de inæquali intemperie, item apologia et epistola de variis rebus medicis. Bâle, 1539, in-8°.

In artem medicinalem Galeni commentarii. Bâle, 1541, in-8°.

Annotatiunculæ in librum Nicolai Alexandrini medici Græci de compositione medicamentorum secundùm loca. Ingolstadt, 1541, in-4°.

La traduction latine est de Nicolas Rhegino, les notes seules sont d'Agricola: elles ont été réimprimées (1543 et 1560, in-8°.) avec les Œuvres de Nicolas d'Alexandrie.

Agricola a encore publié *Oratio de præstantiâ corporis humani*, qu'on trouve dans le tome premier des *Orationes Ingolstadienses*. (Ingolstadt, 1571, in-8°. (L.)

AGRICOLA (Jean-Georges), médecin, né à Amberg, dans le Palatinat, florissait au commencement du dix-septième siècle. Il a écrit:

Cervi excoriati et dissecti in medicinâ usus. Amberg, 1617, in-4°. (S.)

AGRICOLA (Jean-Jacques), médecin bavarois, mourut en 1709 ou 1710, et publia les deux ouvrages suivans:

Schauplatz des allgemeinen Haushaltens, das ist kurze jedoch klare Unterweisung und Anleitung von dem Haushalten, Feld-Aker-Wein-Blumen-und Gartenbau (Spectacle de l'économie générale, etc.). Dillingen, 1675, in-4°. - Nœrdlingen, 1676 et 1677, in-4°.

Der vorsichtige Weydmann, das ist ausfuehrliche Beschreibung vom Jagen (Le chasseur prudent, ou Description détaillée de la chasse). Nœrdlingen, 1677, in-4°. (J.)

AGRIPPA de Nettesheim (Henri-Corneille), l'un des personnages les plus célèbres du seizième siècle, n'est pas moins remarquable par l'influence qu'il exerça sur ses contemporains, que par la singularité de son caractère, et par les vicissitudes de sa carrière, moitié politique et moitié littéraire. Il naquit, le 14 septembre 1486, à Cologne, où il étudia le droit et la médecine. Comme sa famille était attachée depuis longtemps à la maison d'Autriche, il entra de bonne heure au service de Maximilien, dont il fut l'un des secrétaires; après quoi il fit la guerre, en Italie, pendant sept années, au bout desquelles il prit le titre de docteur en droit et en médecine. Vers l'an 1506, il se rendit à Paris, où il établit une société secrète, ayant pour but l'étude et le perfectionnement des sciences. Le manque d'argent l'obligea de retourner à Cologne; mais il reprit bientôt la route de Paris, d'où il partit pour les Pyrénées, où

il se proposait de réduire un fort dont les paysans s'étaient emparés après en avoir chassé un de ses amis, qui y commandait au nom du roi. L'entreprise réussit, mais les rebelles investirent de nouveau le château, et Agrippa, obligé de céder, eut beaucoup de peine à se sauver. Il profita du voisinage de l'Espagne pour parcourir ce royaume, passa de là en Italie, puis revint en France. En 1509, il expliqua publiquement le traité *De verbo mirifico* de Reuchlin, à Dôle, en présence d'un auditoire composé des personnages les plus marquans de la ville. L'académie, satisfaite des talens qu'il déploya en cette occasion, lui accorda une chaire de théologie, dont il ne jouit pas longtemps, car les intrigues et les calomnies du cordelier Jean Catelinet le forcèrent de quitter Dôle, et de se réfugier, en 1510, à Londres, d'où il se disculpa du crime d'hérésie dont on l'accusait. La même année, il revint à Cologne, où il donna des leçons publiques sur la théologie. Ce fut à cette époque qu'étant allé à Wurtzbourg, il y connut l'abbé Tritheim, qui passait pour l'un des hommes les plus habiles dans la cabale, la magie et les arts occultes. Au bout de quelque temps, il retourna en Italie, obtint le titre de conseiller aulique, fut employé à des plans relatifs aux moyens de perfectionner l'exploitation des mines, et désigné par le cardinal de Sainte-Croix pour assister au concile de Pise, en qualité de théologien, ce qui n'eut pas de suite. En 1512, il servit comme capitaine dans l'armée impériale, contre les Vénitiens, et déploya tant de bravoure que Maximilien le créa chevalier sur le champ de bataille. Ses occupations militaires ne l'empêchaient pas de se livrer à l'étude des arts occultes et de la théologie. Il enseigna pendant quelque temps cette dernière science à Turin, puis à Pavie, où il expliqua un ouvrage attribué faussement à Mercure trismégiste. Obligé de partir, en 1515 ou 1516, il mena une vie errante jusqu'à ce qu'enfin ses amis le firent nommer, en 1518, syndic et avocat-général à Metz. Il aurait pu vivre tranquille en cette ville, mais les disputes qu'il soutint contre les moines relativement à l'opinion vulgaire qui donnait trois maris à sainte Anne, et l'imprudence qu'il eut de recueillir, dans sa maison, une jeune paysane accusée de sorcellerie, l'obligèrent de partir en 1520. Il se rendit à Cologne, où il séjourna très-peu de temps, parce qu'il y perdit sa femme, et, dès l'année suivante, il vint à Genève, dont les magistrats lui accordèrent, gratis, le droit de bourgeoisie, en 1522. Voyant s'anéantir l'espoir qu'il avait d'obtenir une pension du duc de Savoie, il prit le parti d'exercer la médecine à Fribourg. C'était la première fois qu'il la pratiquait, depuis dix-huit ans qu'il portait le titre de docteur. On ignore s'il obtint des succès dans cette nouvelle carrière,

mais il s'en dégoûta bientôt, et, en 1524, il se rendit à Lyon, où se trouvait alors la cour de France. François I l'accueillit avec distinction, lui accorda une pension, et le nomma médecin de Louise de Savoie, sa mère. Mais, cette fois encore, Agrippa se joua de la fortune. Ayant refusé à la princesse de consulter les astres pour lui dévoiler les destinées futures de la France, et ayant osé prédire les plus brillans succès au connétable de Bourbon, armé contre l'état, il perdit les bonnes grâces de la cour, fut obligé de quitter Lyon en toute diligence, et vint à Paris, où il se livra, sans réserve, à tout l'emportement de son caractère, et écrivit une satyre sanglante de la cour et de la mère du roi. Paris cessa dès-lors de lui offrir un asile assuré, et, pour se soustraire aux dangers qui le menaçaient, il se réfugia à Anvers auprès d'une personne qu'il avait séduite en lui promettant la révélation de tous ses secrets alchimiques. Sa hardiesse et sa jactance lui firent acquérir, en peu de temps, une réputation extraordinaire dans ce pays, de sorte que le roi d'Angleterre, la cour d'Espagne, plusieurs princes d'Italie et d'Allemagne, et Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, lui firent presque simultanément les offres les plus avantageuses. Il accepta celles de l'archiduchesse, qui le fit nommer archiviste et historiographe impérial. Les moines et les scolastiques, qu'il ne cessait d'attaquer sans ménagement, le noircirent dans l'esprit de Marguerite, et, après la mort de cette princesse, en 1630, dans celui de l'empereur, à qui les théologiens de Louvain représentèrent son traité *De vanitate scientiarum*, qu'il venait de publier, comme un assemblage des propositions les plus condamnables et les plus dangereuses. Ses pensions furent supprimées, il tomba dans la misère, fit beaucoup de dettes, et fut jeté, en 1531, dans les prisons de Bruxelles, sur la demande de ses créanciers, ainsi que lui-même nous l'apprend dans ses Lettres. Après un an de détention, il se rendit à Cologne, puis à Bonn, où il resta jusqu'en 1535. Cette année, il prit le parti de retourner en France, et d'aller s'établir à Lyon; mais François I, qui n'avait pas oublié ses invectives contre la reine-mère, le fit arrêter sur-le-champ. Ses protecteurs parvinrent néanmoins à le faire mettre en liberté, et il alla finir ses jours à Grenoble, où il mourut, en 1554, dans la maison du président Vachon. Sa mort prématurée fut sans doute l'effet des chagrins qui le dévoraient.

Agrippa était vif, franc, hardi et avide de gloire. Avec de pareilles dispositions, avec les dons heureux qu'il tenait de la nature, et avec son habileté, soit dans les sciences qu'il avait au moins effleurées toutes, soit dans les langues, dont il possédait huit, il eut une carrière fort orageuse, et fut presque sans cesse en butte au malheur, ce qui ne pouvait manquer d'arriver

dans un siècle aussi peu éclairé que le sien. Son caractère insinuant, son éloquence mâle et entraînante, lui gagnaient d'abord les bonnes grâces des grands, mais les sourdes intrigues des théologiens, ses ennemis irréconciliables, ne tardaient pas à effacer ces premières impressious favorables. Le système religieux du temps fut le principal objet de ses attaques; mais il n'était ennemi que des abus, car, malgré qu'il se fût lié d'amitié avec Erasme, Melanchthon et Luther, malgré qu'il approuvât hautement leur conduite, cependant il resta fidèle à la religion catholique, dans laquelle il ne condamnait que le célibat des prêtres, l'institution absurde de la vie monacale, et les usurpations révoltantes de la cour de Rome. On peut cependant lui reprocher ses nombreux paradoxes, la versatilité de ses opinions, l'âcreté de son style, et l'exagération de sa critique; mais peut-être les persécutions finirent-elles par rendre sombre et chagrine son humeur d'abord enjouée, et par lui faire excéder les bornes d'une sage critique pour tomber dans tous les excès de la satyre la plus amère. La médecine ne lui doit rien, car elle paraît n'avoir jamais été qu'une ressource industrielle pour lui. Cependant, par une de ces contradictions dont sa vie entière est remplie, il mérite à la fois une place parmi les médecins qui ont embrassé le scepticisme avec chaleur, et parmi ceux aussi qui ont contribué à répandre les doctrines alchimiques. Il eut le tort réel, car le besoin d'argent n'autorise jamais le mensonge, l'astuce et le charlatanisme, de plaider chaudement la cause des arts occultes, et de n'y pas renoncer après en avoir reconnu la fausseté: car, s'il fut de bonne foi dans sa jeunesse, l'âge lui apprit (ce sont ses propres expressions) « à mépriser une prétendue science qui n'est qu'un tissu de rêveries, détourne de la recherche des causes naturelles, porte à en admettre d'autres entièrement fausses, et empêche de recourir aux médicamens et aux méthodes curatives réellement efficaces, en les remplaçant par des pratiques superstitieuses, inutiles et même nuisibles. » Cependant il avoue lui-même s'être servi plusieurs fois de l'astrologie pour son avantage particulier. Mais peut-être est-on excusable de tromper ceux qui veulent absolument qu'on les abuse, et qui persécutent l'homme assez franc pour chercher à leur dessiller les yeux. Les connaissances d'Agrippa en physique le firent soupçonner de magie noire, et Paul Giovio, entr'autres, débite sur son compte des fables, dont sa pauvreté et sa misère presque continuelles suffiraient pour démontrer l'absurdité. De pareilles accusations sont presqu'aussi honorables pour sa mémoire, que le surnom de *Trismégiste* qu'on lui donna, par allusion à ses trois titres de théologien, de juriste et de médecin. Ses ouvrages sont:

De occultâ philosophiâ libri tres. Anvers, 1531, in-fol.-Paris, 1531

in-fol.-Cologne, 1533, in-fol.-Paris (?), 1541, in-4°.-Mecheln, 1633, in-4°.-Traduit en français par A. Levasseur, La Haye, 1727, 2 volumes in-8°. ; en anglais, Londres 1651, in-4°.

La première édition d'Anvers est excessivement rare et moins complète que les autres, à l'exception de celle de Paris, qui n'en est qu'une réimpression. Clément a démontré qu'il y a eu deux éditions imprimées dans la même année à Cologne, chez le même imprimenr, ce qui n'intéresse que les bibliographes de profession et les bibliophiles.

On trouve encore :

De occultâ philosophiâ liber quartus, cui accesserunt elementa magica Petri di Abano. Bâle, 1565, in-8°.-*Ibid.* 1567, in-8°.- Réimprimé aussi avec les trois autres livres, Paris, 1657, in-8°.-Traduit, à part, en anglais, Londres, 1655, in-8°. ; *Ibid.* 1783, in-8°.

Mais ce quatrième livre est entièrement apocryphe, ainsi que Jean Wyer l'a fait voir.

Agrippa a ponr but, dans cet ouvrage, de prouver que la magie est la plus sublime de toutes les sciences, et le complément indispensable de la philosophie. Buhle et Sprengel en ont rénni avec soin les passages les plus remarquables, ce qui n'est pas sans mérite, à cause de l'obscurité et de l'incohérence des idées. Agrippa prétend qu'en tirant l'esprit du monde contenu dans l'or, on parvient sans peine à transformer tous les autres métaux ; mais il avoue, avec une singulière naïveté, qu'il faut nécessairement de l'or pour faire de l'or, et même qu'avec l'essence tirée d'une masse quelconque de ce métal, on ne peut convertir en or qu'une masse de plomb absolument semblable pour le poids. Ailleurs il soutient qu'nn homme habile peut communiquer ses idées à un autre sans aucun intermédiaire, et il assure posséder ce talent. M. Chastenet de Puységur et tous les modernes adeptes du zoomagnétisme seraient bien désappointés, s'ils savaient qu'nn aussi précieux secret n'est pas d'invention moderne.

Epistola apologetica ad clarissimum urbis Agrippinæ Romanorum Coloniæ Senatum, contra insaniam Conradi Colin de Ulma, ord. Prædic. Strasbourg, 1535, in-8°.

Aggrippa attaque sans ménagement, dans cette Lettre, Conrad Colin, qui avait employé tous les moyens imaginables ponr empêcher que le livre précédent ne parût à Cologne.

De nobilitate et præcellentiâ feminei sexûs declamatio. Anvers, 1529, in-8°.-*Ibid.* 1532, in-8°.-Traduite en français par Louis Vivant. Paris, 1578, in-16; par Arnaudin, Paris, 1713, in-12; par Gueudeville, à la suite de sa traduction du traité *De vanitate scientiarum*, Leyde, 1726, in-8°.; et par Peyrard, sons le nom de *Rœtitg*. Paris, 1803, in-12. - en allemand, Leipzick, 1780, in-4°.

Cette apologie, dans laquelle Agrippa élève les femmes bien au-dessus des hommes, et qui a peut être fourni quelques épisodes à Legouvé, a été composée dans l'intention de captiver les bonnes grâces de Marguerite d'Autriche. Elle est écrite avec beaucoup d'élégance et de chaleur.

Commentaria in artem brevem Raymundi Lulli. Cologne, 1533, in-8°.-Sélingstadt, 1538, in-8°.

On trouve aussi cet opuscule dans les Œuvres de Lulle (Strasbourg, 1598, in-8°.)

Orationes X; ejusdem de duplici Caroli V apud Bononiam coronatione historia; ejusdem ac aliorum epigrammata. Cologne, 1535, in-12.

Descriptio coronationis Bononiensis. Cologne, 1538, in-8°.

Cette description est aussi insérée dans Simon Schard, *Scriptores rerum Germanicarum*, tom. II.

De incertitudine ct vanitate scientiarum et *artium declamatio invectiva vel cynica*. Cologne, 1527, in-8°.- Paris, 1529, in-8°.- Anvers, 1530, in-4°.-Cologne, 1531, in-8°.-Anvers, 1531, in-8°.-Paris, 1532, in-8°.-

Anvers, 1536, in-8°.-Cologne, 1536, in-8°.-*Ibid.* 1575, in-12.-*Ibid.* 1584, in-12.-*Ibid.* 1598, in-12.-*Ibid.* 1609, in-12.-*Ibid.* 1622, in.12.-Leyde, 1643, in-12.-*Ibid.* 1644, in-12.-La Haye, 1653, in-12.-*Ibid.* 1662, in-12.-Francfort et Léipzick, 1693, in-12.-Léipzick, 1712, in-12.-Traduit en français par Louis Turquet de Mayerne, Paris (?), 1582. in-8°.; 1603, in-12; 1617, in-12; 1623, in-12, 1630, in-12; par Gueudeville, Leyde, 1726, in-12. En anglais, par Jacques Sandford, Londres, 1575. in-4°.; 1676, *Ibid.* in-8°.-en italien, par L. Domenichi, Venise, 1549, in-8°.; *Ibid.* 1552, in-8°.-en allemand, Cologne, 1713, in-8°.-en hollandais, par J. Oudaan, Rotterdam, 1661, in-8°.

Toutes ces éditions ne sont pas également bonnes : Schelborn a démontré que la plupart des modernes ont éprouvé des altérations et des retranchemens plus ou moins considérables. Celles de Cologne, 1527, d'Anvers, 1530, de Paris, 1529, 1532, et plusieurs autres, sans lieux d'impression, que nous avons cru devoir passer sous silence, sont incomplètes. La traduction française de Gueudeville a été faite d'après un exemplaire mutilé, défaut que n'a pas celle de Turquet de Mayerne.

Cet ouvrage, qui a fait tant de bruit, a été loué avec excès par les uns, et blâmé sans mesure par les autres. Il rappelle le fameux paradoxe que Rousseau défendit avec non moins de chaleur, mais beaucoup plus de talent. En effet, Agrippa s'y propose de faire voir qu'il n'y a rien de plus pernicieux que les sciences et les arts pour la vie des hommes et le salut de leurs âmes, et que, toutes les connaissances acquises par l'esprit étant incertaines, on doit nécessairement croire à la révélation. L'épigraphe peint à la fois son style et son caractère; nous nous contenterons d'en rapporter les trois dernières lignes :

Nullis .... parcet Agrippa.
Contemnit, scit, nescit, flet, ridet, irascitur, insectatur, carpit omnia.
Ipse Philosophus, Dæmon, Heros, Deus et omnia.

Sans doute, Agrippa part d'une proposition fondamentale qui est fausse; mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait, dans l'énumération des faits accessoires, signalé de nombreux abus et de monstrueuses erreurs. A proprement parler, son ouvrage est une diatribe, dans laquelle il s'attache moins à développer un véritable scepticisme, qu'à exhaler sa bile contre les moines et les courtisans, qu'il regardait comme les auteurs de tous ses maux. Il peint avec énergie le cynisme qui régnait dans les cours, et la corruption qui avait pénétré dans les cloîtres. Il verse le ridicule sur plusieurs bulles papales, qui sont en effet des offenses à la divinité. En lisant le jugement qu'il porte sur Alexandre et sur les autres héros dépopulateurs de la terre, on se rappelle les vers qu'une sage philanthropie et peut-être un moment d'humeur inspirèrent à Boileau. Le ton peu mesuré qu'il affecte révoltait moins alors qu'à présent, sans quoi on aurait lieu d'être surpris, avec Meiners, qu'Agrippa n'ait pas été conduit sur un bûcher. Plusieurs chapitres consacrés à la médecine, et que Carrère et Eloy ont donnés pour des traités imprimés à part, méritent encore d'être lus. Le seul tort d'Agrippa est d'avoir attribué à l'art des défauts qu'il eût été plus juste de rejeter sur ceux qui le cultivent, et de rendre la médecine responsable des erreurs de ceux qui l'exercent sans capacité. Sous ce rapport, Kestner l'a très-bien jugé. Il fallait tout le sombre fanatisme d'un théologien farouche pour dire, comme Jérôme Hirnhaim, que son ouvrage est digne des ténèbres, digne d'être jeté dans les flammes de l'enfer, avec les mânes exécrables de l'auteur. On ne le lirait pas, aujourd'hui même encore, sans intérêt ni plaisir.

Les œuvres d'Agrippa ont été réunies plusieurs fois, mais la meilleure édition est la suivante :

Opera quæcumque hactenùs vel in luce prodierunt vel inveniri potuerunt. Lyon, ... 2 volumes in-8°.

Cette édition est en lettres italiques, et sans date. Il existe deux réimpressions, non estimées, du premier volume, dont l'une porte le millésime de 1550, et dont l'autre, sans date, n'a que 677 pages, au lieu de 779. Toutes les éditions postérieures sont incomplètes, et n'ont aucune valeur. (A.-J.-L. J.)

AGUADO (Pierre-Mancebo), médecin espagnol, né à Séville, exerça son art avec distinction dans cette ville au commencement du dix-septième siècle, et écrivit l'ouvrage suivant:

Tratado de la essencia de la melancolia, de su assiento, causa, sennales y curacion. Xérèz, 1626, in-8°. (v.)

AGUENZA (Pierre), médecin espagnol, s'est fait un nom, dans le dix-septième siècle, par l'ouvrage polémique suivant:

De sanguinis missione libri IV, contra Erasistrati Politiani Dialogos. Madrid, 1672, in-8°. (T.)

AGUERO (Barthélemy de), né à Séville, fut en même temps médecin et habile chirurgien : c'est le Paré de l'Espagne. En allant au combat, les Espagnols se recommandaient à Dieu et à lui. Il est un des premiers chirurgiens qui aient parlé de la guérison des plaies par première intention, et il écrivit à ce sujet, contre Jean Fragoso. Il mourut à Séville, le 5 janvier 1597, âgé de soixante-six ans. On a de lui :

Tesoro de la verdadera cirugia, y via particular contra la comun opinion, etc. Séville, 1604, in-fol.

C'est la collection des ouvrages d'Aguero, publiée, après sa mort, par François-Ximenez Guillen, gendre de l'auteur, et médecin de Séville. Parmi ces Opuscules, qui étaient connus depuis 1584, se trouvent:

Avisos de cirugia contra la comun opinion, etc.

Respuesta a los proposiciones que el licenciado Fragoso ensegna contra nuos Avisos, etc. (T.)

AGUIAR ou Aguiar, ou enfin Aguiar (Thomas), médecin espagnol du dix-septième siècle, a écrit sur un mal de gorge épidémique qui régnait alors, et que Garcia Suelto a pris mal à propos pour le croup.

Apologia pro consilio medicinali in diminutâ visione ab eo præscripto et denuò confirmato, adversus duas epistolas Ildefonsi Nunnez, cum censuris in easdem et in L. de faucium ulceribus anginosis vulgo Garotillo, *ab eodem edictum.* Murcie, 1621, in-4°. (v.)

AGUILAR (François), de Leiva, né à Cordoue, reçut le titre de docteur en médecine dans la célèbre université d'Alcala de Hénarèz; il était élève de Pierre-Garcia Carrerius, et il exerça l'art de guérir dans sa ville natale. Il a écrit:

Decision del conocimiento del prennado por la urina. Cordoue, 1633, in-4°.

Desenganno contra el mal uso del tabaco. Cordoue, 1634, in-4°. (v.)

AGUILERA (Antoine de), médecin espagnol, né à Jonquières, exerça sa profession à Guadalaxara. Il a écrit :

Exposicion sobre los preparaciones de Mesue. Alcala de Hénarèz, 1569, in-8°.
Rudimentorum medicinæ libri octo. Alcala de Hénarèz, 1571, in-fol. (T.)

AGUILERA (Jean de) fut à la fois médecin, mathématicien, astrologue et célèbre professeur de l'université de Salamanque en 1528. Il séjourna en Italie sous les pontificats de Paul III et de Jules III, dont il fut médecin, au rapport d'André Lacuna, qui en parle comme d'un homme très-recommandable. De retour en Espagne, Aguilera fut nommé trésorier de l'église de Salamanque.

Il n'a écrit qu'une Lettre adressée à L. Vacca, évêque de cette ville, et imprimée dans le même lieu en 1554; et un ouvrage intitulé :
Canones Astrolabii universales. Salamanque, 1528, in-4°. (T.)

AGUILLAR (François), né dans le royaume de Valence, y exerça la médecine avec quelques succès. Il a publié :

De febrium putridarum curatione, adversus Bernardum Caranes. Valence, 1593, in-8°.
Ce traité est dérigé contre Bernard Caranès. Il a pour véritable auteur Jérôme Polo, professeur de médecine à Valence, et maître d'Aguillar, qui ne fit que prêter son nom. (V.I)

AHLICH (Jean), savant suédois, qui, selon Haller, a écrit en langue suédoise :

Hortus Suecicus bulborum, florum, olerum, arborumque frugiferum, generibus instructus. Stockholm, 1722, in-8°. (T.)

AHRENS (Joachim-Henri-Germain), naquit, le 26 novembre 1717, à Schwérin. Il étudia d'abord la pharmacie à Gustrow, puis à Berlin sous le célèbre Gaspard Neumann; mais, en 1739, il se rendit à Kiel, où il s'adonna plus particulièrement à la médecine, qu'il étudia sous Luschwitz, Luther, Struve et Kannegiesser. Il y reçut le bonnet de docteur le 13 mai 1744, et s'y livra sur-le-champ à la pratique de son art; mais la mort le surprit peu d'années après, et il succomba le 28 février 1747. Sa thèse porte le titre de :

Meditationes de sudoriferorum abusu. Kiel, 1744, in-4°. (J.)

AIALA ou Ayala (Gabriel), espagnol d'origine, né à Anvers, au commencement du seizième siècle, étudia la médecine à Louvain, reçut le titre de docteur dans l'université de cette ville, en avril 1556, et alla exercer à Bruxelles avec tant de succès, qu'il fut nommé médecin pensionné de la ville. Il a écrit :

De lue pestilenti, additis ab autore in hoc ipsum scholiis.
Carmen pro verâ medicinâ ad luem pestilentem.

Popularia epigrammata medica.
Elegiarum liber unus.
Ces quatre ouvrages ont été imprimés en un seul volume (Anvers, 1562, in-4°. (T.)

AIALA ou AYALA (JÉRÔME), docteur en médecine de Valence, n'est connu que comme auteur de l'ouvrage suivant:

Principios de cirugia utiles y provechosos para que pueden aprovechar a los principiantes. Madrid, 1672, in-4°.
Aiala a donné une nouvelle édition des traités : *Del parto*; *De las infermedades de los ninnos*, de D.-F. Nunnez; et du *Tratado de cirugia, sacado de la cirugia universal* de Jean Fragoso. (T.)

AICARDI (PAUL), en latin *Aicardus*, né à Albenga, dans les états de Gênes, prit le bonnet de docteur à Turin, et se rendit, en 1570, à Padoue, où sa grande érudition lui concilia l'estime et l'amitié du célèbre Jean-Vincent Pinelli, par attachement pour lequel il refusa plusieurs fois les offres les plus avantageuses. Il mourut le 10 août 1607.

Ce fut lui qui publia le traité des maladies cutanées de Jérôme Mercuriali. Il avait écrit aussi des commentaires ou des remarques sur la plupart des écrivains de l'antiquité, entre autres, sur Celse; mais tout est perdu ou dispersé, à l'exception des notes et variantes sur Jules César, que François Oudendorp a jointes à son édition de cet auteur (Leyde, 1737, in-4°.) (O.)

AICHOLTZ ou AICHHOLTZ (JEAN), né à Vienne en 1520, se rendit à Wittemberg, où il fut reçu maître en 1549, puis il voyagea en France et en Italie, et prit le titre de docteur en médecine à Paris. De retour à Vienne, en 1558, il fut chargé du traitement des malades atteints de la peste qui désolait alors l'Autriche. Sa propre expérience lui avait démontré l'utilité des voyages, et, voulant procurer cet avantage à des jeunes gens peu favorisés de la fortune, il légua 10,000 florins d'or au conseil de Nuremberg, capital d'une rente de 200 florins, destinée à deux élèves en médecine, pour les mettre à même de pouvoir parcourir les diverses universités de l'Europe pendant six ans. Aicholtz mourut le 6 mai 1688. Il a écrit :

Consilium in hydrope monstruosâ.
inséré dans les *Consilia medicinalia* de Laurent Scholtz. (S.)

AIDMERIN ALI AL GIALDEKI, médecin arabe, a écrit un ouvrage de chimie, intitulé:

Badr almonir fi khovas al eksir.
où il traite des propriétés de la pierre philosophale.
Le mot *Eksir*, d'où nous avons formé *élixir*, est un des noms sous lesquels les alchimistes désignent leur pierre ou poudre de projection. (L.)

AIGNAN (FRANÇOIS), né à Orléans dans le dix-septième siècle, médecin de l'Université de Padoue, était connu dans

l'ordre des capucins sous le nom de *Père tranquille*. Il fut, en 1678, un des deux capucins dits *du Louvre*, parce qu'ils y avaient la direction d'un laboratoire de chimie et de pharmacie où l'on distribuait des médicamens aux pauvres. Ambitieux par caractère et rampant par ambition, il sut capter la confiance de quelques personnages élevés en dignité, et il obtint le titre de médecin ordinaire du roi de France et du prince de Condé. Il mourut à Paris, le 30 janvier 1709, âgé de soixante-cinq ans: il y avait reçu le bonnet de docteur, le 23 juin 1703. Le baume apoplectique, l'essence aromatique, le remède de la Trinité, le remède contre la petite-vérole, et le baume tranquille sont les médicamens dont il a inventé la composition. A force de manége, il était parvenu à leur donner quelque vogue; il vantait surtout le dernier, comme une véritable panacée capable de guérir toutes les maladies. Il a laissé trois petits ouvrages, dans lesquels des vérités populaires sont mêlées aux idées les plus incohérentes.

Le prêtre médecin, ou discours physique sur l'établissement de la médecine. Paris, 1606, in-12.

Dans la première partie de ce livre, Aignan soutient qu'il est plus facile et plus convenable d'allier l'exercice de la médecine et de la chirurgie avec l'état de prêtre et l'état monastique, qu'avec toute autre profession. L'objet de la seconde partie est de faire voir que chaque pays produit les remèdes nécessaires à la guérison des maladies qui y règnent. On remarque deux chapitres sur le café et sur le thé de France, c'est-à-dire sur le seigle et l'orge torréfiés, et sur les feuilles de mélisse cueillies au mois de juin et séchées à l'ombre: si l'on en croit l'auteur, ce thé a le pouvoir de rendre les femmes fécondes, de dissiper leurs vapeurs, et de calmer leurs passions. Le titre d'un chapitre du Prêtre médecin donnera la mesure de l'esprit dans lequel cet ouvrage est écrit: *Explication physique, théologique et morale de la définition essentielle de la fermentation.*

L'ancienne médecine, ou les sentimens uniformes d'Hippocrate et de Galien sur les acides et les alkalis. Paris, 1693, in-12.

Dans cet ouvrage, qui consiste en deux Lettres adressées au cardinal de Furstemberg, l'auteur veut prouver que les maladies ne viennent ni du chaud, ni du froid, ni du sec, ni de l'humide, mais seulement de l'excès des sels. Pour étayer cette opinion de l'autorité d'Hippocrate et de Galien, il torture des passages de leurs écrits, et il en fait de ridicules applications. Il fut critiqué par Lamare.

Traité de la goutte dans son état naturel, ou l'art de connaître les vrais principes des maladies. Paris, 1707, in-12.

On y remarque des déclamations contre les cartésiens. L'avertissement contient quelques argumens en faveur de la certitude de la médecine.

(c.)

AIGUE (Etienne de l'), en latin *Aquæus*, seigneur de Beauvais, en Berry, sous François I. Il se distingua dans la guerre, et offrit l'exemple, très-rare alors, d'un gentilhomme assez instruit pour écrire sur les sciences. Sous ce rapport, son nom mérite de passer à la postérité, et l'on ne saurait trop le louer de s'être élevé par l'étude au-dessus de sa caste ignorante.

Outre une traduction des Commentaires de César (Paris, 1531, in-fol. -*Ibid.* 1539, in-fol.), il a publié :

Singulier traité concernant la propriété des tortues, escargots, grenouilles, et artichauts. Lyon, 1520, in-8°.-*Ibid.* 1530, in-8°. (La Croix du Maine).

In omnes C. Plinii naturalis Historiæ libros commentaria. Paris, 1530, in-fol.

Ouvrage plus remarquable par son volume que par son contenu.

Encomium brassicarum sive caulium. Paris, 1531, in-8°. (T.)

AILAKI, médecin arabe, disciple d'Avicenne, est l'auteur d'un ouvrage, qui a pour titre :

Askabu al amat,

et qui traite des causes, des signes et du pronostic des maladies. (L.)

AILHAUD (Jean), chirurgien, né à Lourmian, en Provence, ne dut sa célébrité qu'à la poudre purgative qui porte son nom, et dont l'invention lui a été contestée par Dupuy de la Porcherie, médecin à la Rochelle. Cette poudre n'est autre chose qu'un mélange de résine, de scammonée et de suie. Ailhaud en fit les premiers essais à Cadenet, petit village qu'il habitait. Il employa le produit de ce premier débit à se faire recevoir docteur à Aix ; il se transporta ensuite à Paris, où l'on trouve plus d'infirmités et plus de crédulité que dans les provinces ; il obtint un privilége exclusif pour la vente de son prétendu spécifique, et établit sur-le-champ des bureaux de débit dans les principales villes de la France et de l'Allemagne. Il mourut à Aix, en 1756, âgé de quatre-vingt-deux ans. Ce charlatan n'a publié que l'ouvrage suivant :

Traité de l'origine des maladies et des effets de la poudre purgative. Paris, 1740, in-8°.-*Ibid.* 1742, in-8°. (C.)

AILHAUD (Jean-Gaspard), fils du précédent, baron de Castelet, seigneur de Vitrolles et de Monjustin, conseiller-secrétaire du roi, et gouverneur de la ville de Forcalquier, acheva l'exploitation de la mine qui avait enrichi son père. Il mourut à Paris, le 22 septembre 1800, après avoir publié :

Médecine universelle, prouvée par le raisonnement, ou précis du traité de J. Ailhaud. Carpentras, 1760, in-8°.-1764, 5 vol. in-12.-Traduit en allemand, Strasbourg, 1764 - 1768, 3 vol. in-8°.

Lettres à M. Barbeu Dubourg au sujet de la poudre purgative. 1762, in-12.

L'ami des malades, ou discours historique et apologétique sur la poudre purgative. 1765, in-12.

Traité de la vraie cause des maladies, et manière la plus sûre de les guérir par le moyen d'un seul remède. 1776, in-12.

Ces divers ouvrages, grossis d'un grand nombre de lettres de malades séduits, ne renferment qu'une idée : toutes les maladies y sont rapportées à une cause unique ; la poudre purgative est le seul remède qui puisse donner la fuite *aux humeurs arrêtées, et détruire les obstructions et mauvais levains.*

Nous n'aurions point fait mention des deux Ailhaud dans ce dictionnaire, si nous n'avions eu le dessein de montrer jusqu'où peuvent aller les entreprises et les succès des charlatans, lorsqu'ils ne trouvent un frein ni dans le gouvernement, ni dans l'opinion publique. Quiconque aura la moindre connaissance des lois de l'économie, sentira que tout remède universel est une imposture : les médicamens dont on vante l'efficacité contre une maladie seulement, doivent inspirer la même défiance, lorsque la composition en est tenue secrète. Il est pénible d'avouer que, dans tous les temps, il s'est rencontré des médecins assez imprudens pour encourager ces sortes de spéculations, ou assez vils pour les partager. (C.)

AILLEBOUST ou AILLEBOUT (JEAN), est appelé en latin *Albosius*, nom que Carrère traduit ridiculement par *Albos*. Ailleboust naquit dans les environs d'Autun, et fut médecin ordinaire de Henri III, roi de France. Il a écrit :

Portentosum lithopœdion, sive embryon petrefactum urbis Senonensis. Sens, 1582, in-8°.-*Ibid.* 1587, in-8°.
Cet ouvrage a été réimprimé sous le titre de,
Observatio lithopœdii Senonensis. Bâle, 1588, in-8°.
et traduit en français par Simon de Provanchières sous ce titre :
Le prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens. Sens, 1582, in-8°.
On le trouve aussi en latin dans l'*Hysterotomotokia* de François Rousset, et dans le recueil *De diuturnâ graviditate* (Amsterdam, 1662, in-12).
Exercitatio de hujus indurationis caussis naturalibus. Sens, 1587, in-8°. (M.)

AILLY (PIERRE D'), chirurgien, né à Paris, où il fut reçu maître, mourut dans cette ville en 1684, le 3 juillet, suivant les uns, et le 8 août, selon les autres.

On ne connaît de lui qu'une traduction française du traité des plaies d'armes à feu de François Plazzoni, auquel il a joint quelques remarques qui lui sont propres. (M.)

AIMAR (OZIAS), médecin de Grenoble, se distingua dans l'exercice de sa profession, et fut doué d'un grand esprit observateur.

Il a publié divers cas remarquables de maladies internes, qu'on trouve dans les *Observationes medicæ et curationes insignes* de Lazare Rivière. (M.)

AIN AL HIAT, médecin arabe, totalement inconnu, qui est mort en 1415, et qui a écrit un abrégé de l'Histoire des animaux de Démirius. (Δ.)

AIROLDI DE MARCELLINO (JEAN-PIERRE), médecin italien, qui vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-huitième, naquit à Mandelli, dans le duché de Milan, fit ses études à Padoue, où il prit le titre de docteur en philosophie, ainsi que celui de docteur en médecine, et se rendit ensuite à Venise, où il exerça l'art de guérir avec beaucoup d'éclat.

Le seul ouvrage sorti de sa plume, et intitulé *Consilia de febribus*, n'a

pas été imprimé : il existe manuscrit à la Bibliothèque du Roi. Mais Airoldi a publié des éditions soignées de plusieurs ouvrages composés par d'autres écrivains. C'est ainsi qu'il en a donné une des *Orationes et præfationes* d'Antoine Majoraggio, son oncle (Venise, 1582, in-4°.); une du *Commentarius in Dialogum de partitione oratoriâ Ciceronis*, par le même (Venise, 1587, in-4°.); enfin, une du *Commentarius in dialogum seu librum primum Ciceronis*, également par le même (Venise, 158..., in-4°.). On lui doit encore une édition des Commentaires de François Vallesio sur les Épidémies d'Hippocrate (Cologne, 1588, in-fol.-Naples, 1621, in-fol.-*Ibid.* 1652, in-fol.), sur les Aphorismes (Cologne, 1589, in-fol.), et sur les Œuvres de Galien (Cologne, 1592, in-fol.). (J.)

AITON (Guillaume), botaniste anglais, naquit, en 1731, dans un petit village peu éloigné d'Hamilton, ville du comté de Lanark, en Ecosse. D'abord simple jardinier, il fit, en 1754, la connaissance de Philippe Miller, surintendant du jardin de Chelsea. Les instructions qu'il reçut de ce célèbre agronome, furent le fondement de sa fortune; car, en 1759, il obtint la place de directeur du jardin de Kew, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 17 février 1793. On n'a de lui que l'ouvrage suivant.

Hortus Kewensis, or a catalogue of the plants cultivated in the royal botanic garden at Kew. Londres, 1789, 3 volumes in-8°.

Aiton, passionné pour la botanique, ne négligea pas l'occasion que sa place lui offrait d'exercer ses talens sur les végétaux les plus rares. Il contribua à enrichir encore le jardin de Kew, qui, dès avant lui, était déjà le dépôt général des plantes de toutes les parties du globe, et il parvint à y faire prospérer plusieurs de ces dernières, dont on avait cru jusqu'alors la culture impossible. Il fut aidé par Solander et Dryander dans la rédaction de son précieux catalogue, qui est écrit avec autant de précision que de méthode, et qui renferme la description d'un grand nombre de plantes nouvelles ou rares. Le nom de ce botaniste a été donné par Thunberg à un genre de plantes (*Aitonia*) de la famille des méliacées.

Son fils, Guillaume-Townsend, qui lui a succédé, a commencé la publication d'un grand ouvrage, enrichi de très-belles planches coloriées, représentant plusieurs plantes exotiques cultivées au jardin de Kew (*Delineations of exotic plants cultivated in the royal garden at Kew; nrb 1-4.* Londres, 1796, in-fol. (A.-J.-L. J.)

AITZEMA ou Aetzema (Jules de), né dans la Frise, n'est connu que pour avoir écrit l'ouvrage suivant :

Tractatus de peste. Hanovre, 1611, in-8°. (S.)

AJELLO (Sébastien), médecin napolitain, dont on connaît les deux ouvrages suivans :

Discorso sopra l'imminente peste del regno di Napoli l'anno 1575-1577. Naples, 1577, in-4°.

Breve discorso intorno i Cattari, li quali dal volgo sono detti Castroni. Naples, 1597, in-4°. (Z.)

AKAKIA (Jean), fils du troisième Martin Akakia, prit le titre de docteur à Paris, en 1612. Il devint doyen de la Faculté en 1618, et, bientôt après, médecin ordinaire de

Louis XIII. Ayant suivi ce prince, en 1630, dans la Savoie, il mourut durant le voyage, le 13 juin : on ne connaît aucun ouvrage de lui. (J.)

AKAKIA (Martin), né à Châlons, vint à Paris sous le règne de François I, fit ses études dans les écoles de la Faculté de cette ville, et y prit le bonnet de docteur en 1526. Il acquit bientôt une telle réputation, que Clément Marot lui adressa des vers, et qu'il fut député par l'Université au concile de Trente, en 1545. Ce fut alors que, pour se conformer à l'usage presque généralement répandu parmi les savans de son temps, et, sans doute aussi, pour échapper au ridicule, plus redoutable en France que partout ailleurs, il traduisit son nom de famille, *Sans malice*, en grec, et prit celui d'*Akakia*, que ses descendans ont tous retenu. Cette étymologie du nom d'*Akakia* démontre l'erreur des biographes, qui l'écrivent *Acakia* (Adelung) ou même *Acacia* (Jœcher). Martin Akakia devint successivement professeur au collége royal de chirurgie et premier médecin de François I. Il mourut le 2 juin 1551. Sa famille s'est distinguée long-temps dans la médecine, et elle a joui d'une assez grande célébrité pour que Voltaire se soit caché sous le nom du docteur Akakia dans l'une de ses plus ingénieuses satyres. Les ouvrages de Martin Akakia sont :

Cl. Galeni Pergameni de curandi ratione ad Glaucum. Paris, 1538, in-4°.-Venise, 1547, in 8°.-Lyon, 1551, in-16.-Paris, 1587, in-8°.-Trad. en français, Paris, 1549, in-8°.

Cl. Galeni Pergameni ars medica, quæ est ars parva. Venise, 1529, in-8°. - Paris, 1543, in-4°. - Lyon, 1548, in-16 -*Ibid.* 1561, in-16.-Venise, 1544, in-8°.-*Ibid.* 1549, in-8°.-*Ibid.* 1587, in-8°.-Bâle, 1549, in-8°.

Synopsis eorum quæ quinque prioribus libris Galeni de facultatibus simplicium medicamentorum continentur. Paris, 1555.

De morbis muliebribus libri duo.

Cet opuscule est inséré dans la Collection d'Israël Spach intitulée : *Gynæciorum sive de mulierum affectibus* (Strasbourg, 1597, in-fol.).

Consilia medica.

Ces Consultations font partie de la collection de Laurent Scholtz (*Consilia medicinalia.* Francfort, 1598, in-fol.).

On n'est pas certain que ces deux derniers ouvrages soient de Martin Akakia père : quelques bibliographes les attribuent à son fils. (J.)

AKAKIA (Martin), fils du précédent, naquit, comme lui, à Châlons, et, comme lui aussi, fit ses études à Paris, où le titre de docteur lui fut accordé en 1572. Deux ans après, Charles IX le nomma professeur de chirurgie au collége royal, et, en 1578, il devint second médecin de Henri III. Sa mort arriva le 8 décembre 1588 : il était alors âgé de quarante-neuf ans.

Il n'a écrit qu'un Panégyrique de Henri III (Paris, 1578, in-4°.) Cependant plusieurs bibliographes le croient auteur des *Consilia medica* et du traité *De morbis muliebribus*, attribués généralement à son père. (J.)

AKAKIA (Martin), fils du précédent, naquit à Paris, alla faire ses études à Montpellier, suivant Astruc, et obtint le doctorat dans cette Faculté, en 1598. Revenu à Paris, il fut nommé professeur au collége royal de chirurgie, et mourut dans cette ville, le 12 février 1604. Le malin Guy Patin attribue sa mort à une maladie vénérienne qu'il avait rapportée d'Italie, où il accompagna M. de Béthune, ambassadeur de France près la cour de Rome. On ne connaît aucun ouvrage de sa façon. (J.)

AKAKIA (Martin), fils de Jean, parvint au doctorat à Paris, en 1638, et fut nommé professeur au collége de chirurgie, en 1644. De violens démélés qu'il eut avec la Faculté, répandirent beaucoup d'amertume sur ses derniers jours. Il mourut, le 21 novembre 1677, du chagrin d'avoir été interdit pendant six mois de ses fonctions, comme ayant consulté avec des médecins étrangers, contre la teneur de son serment, et ayant refusé de venir rendre compte de sa conduite. Aucun ouvrage n'est sorti de sa plume. (J.)

AKENSIDE (Marc), plus connu comme littérateur que comme médecin, naquit à New-Castle, sur la Tyne, le 9 novembre 1721. Son père, riche boucher de cette ville, et de la secte presbytérienne, lui fit donner une éducation très-soignée. Dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, il fut envoyé à l'université d'Edimbourg, afin d'y faire les études nécessaires pour embrasser l'état ecclésiastique; mais il ne s'y occupa qu'une seule année de la théologie, et se livra ensuite à la médecine pour laquelle il se sentait davantage de vocation. Après avoir passé trois ans à Edimbourg, il se rendit à Leyde, où, au bout d'une année de séjour, il fut reçu docteur, en 1744. De retour en Angleterre, il s'établit pendant quelque temps à Northampton, puis à Hampstead. Il resta deux ans et demi dans ce dernier endroit, qu'il quitta enfin pour se fixer à Londres. Son début dans la capitale ne fut pas très-brillant, puisqu'il se vit obligé d'accepter les secours d'un ami, M. Dyson, qui lui fit trois cent livres sterling de pension annuelle; mais il finit par acquérir une pratique étendue et beaucoup de réputation: aussi devint-il successivement médecin de l'hôpital de Saint-Thomas, membre du collége des médecins de Londres, membre de la société royale, et médecin de la reine. Il mourut le 23 juin 1770.

Akenside ne s'est point fait un nom en médecine; mais il est devenu l'un des meilleurs poètes de la Grande-Bretagne, et il a mérité l'estime et les éloges de Pope. Le goût de la poésie se développa de très-bonne heure en lui, car on assure qu'il avait déjà terminé les *Plaisirs de l'imagination* et différentes autres pièces, avant de faire le voyage d'Edimbourg. Tous ses vers

respirent l'amour de la liberté civile et religieuse : on y voit briller l'ame ardente d'un sage républicain et d'un bon patriote. Il a surtout développé ses principes dans deux de ses meilleures odes, celle au comte d'Huntingdon et celle à l'évêque de Winchester. Johnson, servile apôtre du despotisme, pouvait seul chercher à calomnier ce pur esprit d'indépendance, qui élève l'âme et ennoblit les sentimens.

Dissertatio de ortu et incremento fœtûs humani. Leyde, 1744, in-4°.

Pleasures of imagination. Londres, 1744, in-8°.–Traduit en français, par le baron d'Holbach; Paris, 1759, in-12; Amsterdam, 1759, in-12; Paris, 1806, in-8°.–en allemand, par A. de Rode; Berlin, 1804, in-8°.–en italien, par Ange Mazza; Pavie, 1764, in-4°.

Ce poëme, le premier, le plus célèbre et le meilleur de tous ceux d'Akenside, est écrit en vers blancs, et plein d'harmonie. Les Anglais le regardent encore comme un des plus beaux monumens de leur littérature; mais ils le lisent moins qu'ils ne l'admirent, parce que la diction figurée, l'emploi fréquent des métaphores, et l'abus des idées métaphysiques rendent quelquefois le style obscur, et fatiguent l'esprit. Chesterfield disait malignement que c'était le plus beau des ouvrages qu'il ne comprenait pas. Il a fourni à Delille l'idée de son poëme de l'Imagination.

Observations on the origin and use of lymphatic vessels. Londres, 1757, in-8°.

Notes on the postscript of a pamphlet entitled : Observations anatomical and physiological. Londres, 1758, in-8°.

Cet opuscule est une réponse à Alexandre Monro, le jeune, qui, dans ses *Observations anatomical and physiological*, avait relevé quelques erreurs échappées à Akenside dans le Mémoire sur les vaisseaux lymphatiques.

An account of a blow upon the heart, and its effects. Londres, 1763, in-8°.

Dissertatio de dyssenteriâ. Londres, 1764, in-8°.

Cette dissertation n'est remarquable que par la beauté et l'élégance du style.

Les Œuvres poétiques d'Akenside ont été réunies par M. Dyson sous le titre de,

The Poems of Mark Akenside. Londres, 1772, in-4°. – *Ibid.* 1807, in-18.

On a encore de cet écrivain trois Mémoires dans les Transactions philosophiques, sur le cancer, sur l'emploi de l'ipécacuanha dans l'asthme, et sur le traitement des tumeurs blanches des articulations. (A.-J.-L. J.)

AKIBA ou AKIHBA. *Voyez* ACIHBA.

ALAEDDIN ALI ABOUL HASSAN EBN ABOUL GIZAM, le même qu'on trouve aussi désigné sous le nom de ALAIDDIN ABOU HASSAN ALI EBN AL KISCARSCI, et qui porte le surnom d'EBN NAPHIS, était un célèbre médecin et philosophe arabe, qui mourut à Damas l'an 696 de l'hégire (1258). Il a écrit:

Commentarius in regulas generales artis medicæ;
manuscrit qui fait partie de la Bibliothèque de Florence. L'auteur y cherche à concilier les idées d'Ali ebn al Abbas et d'Avicenne, deux médecins qui jouirent d'une grande réputation chez les Arabes, mais dont les opinions offrent souvent une grande divergence.

Commentarius in Canonem medicinalem Avicennæ;

C'est un commentaire sur le Canon d'Avicenne, dont le manuscrit existe dans les bibliothèques de Florence et de Paris. Il est précédé de prolégomènes entièrement consacrés à l'anatomie et à la physiologie. (L.)

ALAIN (NICOLAS), médecin de Saintes, en Saintonge, qui vivait vers le milieu du seizième siècle. Il a écrit:

De facturâ salis apud Santones.
Cet écrit, composé d'un très-petit nombre de pages, se trouve annexé au suivant, et à la suite des Œuvres de Palissy (1777), p. 231.
De Santonum regione et illustrioribus familiis. Saintes, 1598, in-8°.
Cet ouvrage a été publié par Jean Alain, fils de l'auteur. (O.)

ALAMAH EBN ALAMAH BEN HASSAN, célèbre médecin arabe, mourut l'an 652 de l'hégire (1254). Il a écrit, sous le titre de:

Escharat al morschedat,
un traité des médicamens simples. (L.)

ALAMANNI (LOUIS), poète italien très-célèbre, né, le 28 octobre 1495, à Florence, et mort, le 18 avril 1556, à Amboise, mérite d'être cité ici à cause de son poème, dédié au roi François I, qui porte le titre de :

La Coltivazione. Paris, 1546, in-4°.-Florence, 1546, in-8°.-*Ibid.* 1549, in-8°. - *Ibid.* 1569, in-8°. - Londres, 1780, in-12.
Ce poème didactique, chef-d'œuvre d'Alamanni, est en vers blancs, partagé en six livres, et rempli d'imitations des Géorgiques de Virgile. Élégance, netteté, bon goût, tout s'y trouve réuni. « On y rencontre, dit Gingnené, la traduction en beaux vers des meilleurs préceptes donnés en prose par Columelle, Varron, Pline et d'autres auteurs; des indications curieuses de procédés d'agriculture particuliers à l'Italie, et des descriptions aussi vraies que poétiques des beautés champêtres de l'Italie et de la France. » Il a été réimprimé avec le charmant poème de Jean Ruccelai sur les abeilles, qui peut rivaliser avec lui, et quelques épigrammes d'Alamanni (Florence, 1590, in-8°. - Padoue, 1718, in-4°. - Vérone, 1745, in-8°. - Bologne, 1746, in-4°. - Venise, 1756, in-8°. - Parme, 1764, in-12. - Bassano, 1795, in-12. - Milan, 1804, in-8°.). Joseph Bianchini et Vincent Benini ont publié des remarques sur ce poème, le premier à Vérone, en 1745, et le second à Padoue, en 1745 aussi. (J.)

ALANSON (EDOUARD), chirurgien de Liverpool, se fit remarquer, vers la fin du siècle dernier, par le procédé qu'il proposa pour l'amputation des membres : ce procédé qui devait, suivant lui, empêcher la saillie de l'os, et accélérer la cicatrisation de la plaie, consistait à donner une direction oblique au couteau, afin de couper les muscles de bas en haut, et de produire une plaie conique ; mais on y renonça bientôt à cause de la douleur que causait la dissection des parties, et de la difficulté d'en faire la section conique. Alanson a décrit ce procédé dans ses

Practical observations upon amputation and the after treatment. Londres, 1779, in-8°.-Trad. en allemand, Gotha, 1785, in-8°. (LT.)

ALARD D'AMSTERDAM, surnommé ainsi parce qu'il avait pris naissance à Amsterdam, fit ses études à Louvain, remplit la chaire de logique dans cette université, et y mourut, en 1541, dans un âge assez avancé. Alard se rendit célèbre par son éloquence et par ses connaissances très-étendues en théologie. Par une froide allusion à son nom, qui veut dire *toute la terre* (*Al Erd*) en bas-saxon, il se fit l'épitaphe suivante : *Tota tegit tellus qui tellus tota vocatur.*

Ses ouvrages, assez nombreux, roulent presque tous sur la philosophie et sur la théologie; quelques-uns néanmoins ont rapport à la médecine, en voici les titres :

Hippocratis Coi ad Damagetum epistolæ justa ac salubris interpretatio et paraphrasis. Selingstadt, 1530, in-8°.

Scholia in Marbodæi Galli de gemmarum et lapidum pretiosorum formis, naturis atque viribus; opusculum. Cologne, 1539, in-8°. (J.)

ALARY (BARTHÉLEMY), apothicaire de Grasse en Provence, fut le précurseur de ceux d'entre les pharmaciens de nos jours qui se *distinguent* par la vente scandaleuse des remèdes secrets. Alary acquit une sorte de célébrité par le débit de tablettes fébrifuges, qu'il disait être de son invention; il laisse entrevoir qu'elles étaient composées de divers sels, d'ellébore noir, de cabaret, de contrayerva, d'angélique, d'antora, de gentiane et même de sublimé, d'arsénic. Ces tablettes merveilleuses guérissaient les fièvres intermittentes en très-peu de temps, tantôt en purgeant, tantôt en provoquant la sueur ou les urines : quelquefois elles excitaient l'expectoration ou le vomissement. Après avoir guéri Jean Raibaut, habile chirurgien et anatomiste de Grasse, Alary vint à Paris. La femme de d'Aquin, premier médecin de Louis XIV, avait une fièvre intermittente rebelle à tous les moyens employés jusques alors; elle vomissait même les *sels de perles et de coraux* que lui prodiguait l'*illustre* archiâtre : deux tablettes suffirent pour la guérir. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en vogue le remède d'Alary. Louvois crut rendre un grand service aux armées françaises en leur envoyant vingt mille de ces tablettes. Le roi donna une récompense à l'apothicaire de Grasse, qui établit alors une officine sur le pont Saint-Michel, et fit paraître l'ouvrage suivant, dans lequel il répond à plusieurs médecins qui accusaient son remède de provoquer le vomissement, de ne point guérir dans tous les cas, de causer l'enflure, et de ne pas mettre à l'abri d'une rechute prochaine. L'auteur donne d'ailleurs d'assez bons préceptes d'hygiène aux fébricitans.

La guérison assurée des fièvres tierces, double-tierces en deux jours; quartes et double-quartes en quatre jours, par le remède provençal que le sieur Barthélemy Alary fait et distribue par privilège du roi; le régime de vivre qu'il faut suivre; la manière de se servir de ce remède avec heureux succès; les effets différens qu'il produit, et les raisons justificatives. Paris, 1685, in-12.

Les lexicographes indiquent deux autres médecins du même nom, François Alary et Jean Alary, auteurs, chacun, d'un ouvrage où l'on ne trouve rien qui ait trait à l'art de guérir. Il y a encore un Alary, dont nous ignorons le prenom, auteur d'une Dissertation qui a remporté, en 1742, le prix proposé par l'académie de chirurgie, sur les différentes espèces de répercussifs. (s.)

ALATINI (Vitalis), oncle du célèbre rabbin David de Pomis, vivait vers l'an 1550. Ce juif, natif de Spolete, passait, si l'on en croit son neveu, pour le plus habile médecin de son temps. Toute l'Ombrie le révérait comme un second Hippocrate, et il fut médecin du pape Jules III. Il a écrit plusieurs ouvrages relatifs à différentes parties de l'art, mais dont on ne trouve les titres ni dans Wolf, ni dans Mazzuchelli. (L.)

A'LAWY (Mirza-Mohammed-Hachem), d'une famille qui a fourni plusieurs médecins célèbres à la Perse, naquit à Schiras, en 1080 de l'hégire (1669), étudia l'art de guérir sous son père, et passa, vers l'an 1110, au Dekehan, où Aureng Zeg, occupé au siége de Sittarah, ville des Marattes, lui fit un accueil flatteur. Les deux successeurs de ce prince le comblèrent aussi de bienfaits et d'honneurs. La réputation dont il jouissait lui servit de sauve-garde dans le sac de Delhy par les troupes de Nadir. Le conquérant, qui était malade, l'attacha même à sa personne, l'emmena en Perse, et l'accabla de richesses et de distinctions, en reconnaissance de la santé qu'il lui avait rendue. Cependant A'lawy revint terminer sa carrière à Delhy, où il mourut le 3 juillet 1749. Il était d'une franchise rare et souvent dangereuse à la cour des despotes. Importuné des instances de Nadir, qui voulait l'empêcher de partir, il lui dit un jour « qu'on ne gagnait rien et qu'on risquait beaucoup à retenir un médecin malgré lui. » Cette réponse hardie, au lieu d'indisposer le prince, lui en imposa, et A'lawy obtint son congé. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons le suivant :

Djem'a al djęwam'i (Recueil de recueils).
C'est une sorte d'encyclopédie médicale. (A.)

ALAYMO (Marc-Antoine), célèbre médecin italien, dont le nom a été singulièrement défiguré dans les biographies, où il est appelé, en effet, tantôt Alayme ou Alaime, tantôt Alcaime. Certains lexicographes, tels que Jœcher et Carrère, ont même été jusqu'à faire deux personnages différens d'Alayme et d'Alcaime. Alaymo naquit, dans la Sicile, en 1590, et, après avoir terminé ses humanités avec le plus grand éclat, il étudia la médecine, dont il fut reçu docteur, à Messine, en 1610. Six ans après, il alla se fixer à Palerme, où il pratiqua son art avec tant de distinction, qu'il fut bientôt regardé comme un des premiers médecins du temps. Son dévouement et son zèle, dans une peste qui ravagea cette ville en 1614, accrurent encore l'estime de ses concitoyens pour lui. La première chaire de mé-

decine qui lui fut proposée à Bologne, et l'offre du titre de premier médecin du royaume de Naples, ne purent le séduire, et l'engager à quitter Palerme, où il mourut le 29 août 1622, après avoir puissamment contribué à y faire établir un collége de médecine. Ses ouvrages sont:

Discorso intorno alla preservazione del morbo contagioso e mortale, che regna al presente in Palermo ed in altre città e terre del regno di Sicilia. Palerme, 1625, in-4°.

Consultatio pro ulceris syriaci nunc vagantis curatione. Palerme, 1632, in-4°.

Διαδεκτικων διαδεκτικων, seu de succedaneis medicamentis, opusculum nedùm pharmacopolis necessarium, verùm etiam medicis, chymicisve maximè utile, in quo nova ac admiranda naturæ arcana reconduntur. Palerme, 1637, in-4°.

Consigli medico-politici per l'occorente necessità della peste. Palerme, 1652, in-4°.

Mongitore indique encore, comme existant en manuscrits, trois ouvrages latins dont nous omettons les titres, parce qu'on ignore ce qu'ils sont devenus. (J.)

ALBAN (Jean de Saint-). *Voyez* Jean de Saint-Gilles.

ALBANESI (Gui-Antoine), médecin de Padoue, et disciple du célèbre Dominique Sara, occupa successivement plusieurs chaires de médecine à l'université de cette ville, où il fut nommé, pour la première fois, professeur en 1621. Tomasini et Pierre de Castro font l'éloge de son habileté dans la pratique de son art, et le comptent parmi les meilleurs professeurs du temps. Il reste de lui un ouvrage intitulé:

Aphorismorum Hippocratis expositio peripatetica. Padoue, 1649, in-4°. (L.)

ALBANI (Barthélemy), médecin du collége de Bergame, sa patrie, et professeur de médecine, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il est le premier qui ait écrit sur les bains du Bergamasque. Son ouvrage est intitulé:

De balneis Transcherii oppidi. Bergame, 1553, in-4°.

Cet opuscule, qui renferme la description des bains de Trescore, a été faussement attribué à Guillaume Grataroli, comme Jean-Baptiste Gallizioli nous l'apprend dans sa *Vita del Grattaroli.* (Bergame, 1788, in-8°.). (L.)

ALBANO (Jean), médecin de Bologne, après avoir obtenu le bonnet de docteur dans l'université de sa ville natale, y devint professeur, d'abord de logique, et ensuite de médecine pratique. On a de lui:

De syllogismo Aristotelico. Bologne, 1620, in-4°.

De convalescentibus. Bologne, 1630, in-4°.

Alidosi et Orlandi lui attribuent aussi des poésies latines et italiennes imprimées. (Z.)

ALBANO (Scipion), de Milan, paraît avoir exercé la médecine avec distinction dans cette ville; mais il prit moins à cœur les progrès de son art que ses intérêts particuliers, et,

comme il était dans les ordres, il parvint à réunir sur sa tête plusieurs dignités ecclésiastiques très-lucratives. Sa mort eut lieu le 24 septembre 1604. Il n'a rien laissé sur la médecine. On ne connaît même de lui que l'ouvrage suivant :

Vita del venerabile Girolamo Miani fondatoro della congregazione di Somasca. Venise, 1600, in-8°. - Milan, 1603, in-4°.

Cependant il est encore l'auteur de quelques poésies latines peu importantes, insérées dans différens recueils. (z.)

ALBANUS. *Voyez* Albano.

ALBATENIUS, Albategnius ou Abbatenus, médecin arabe, vivait du temps de Jean Sérapion, au rapport de cet écrivain qui en parle, c'est-à-dire, vers le milieu du onzième siècle. Il est le premier qui ait traduit en arabe quelques livres de Galien. On lui attribue aussi un traité *De medicamentis simplicibus*. (l.)

AL BEITHAR (Aldallah ben Achmed), généralement appelé, dans les biographies, Abenbitar, Aben-Bitar, Baithar, Beitharides, Ebn Beithar, Ebnbitar, Eben Bitar, Embitar, Ibun El Baitar, est un célèbre botaniste et médecin arabe, qui naquit, en Espagne, à Benana, village voisin de Malaga. Il florissait dans les douzième et treizième siècles. Comme il aimait la botanique avec passion, il voyagea beaucoup pour s'y perfectionner, et parcourut une partie de l'Afrique et de l'Asie. A son retour des Indes, il passa par le Grand-Caire, où Saladin, jaloux de s'attacher un homme d'un aussi grand mérite, le nomma premier médecin de l'Egypte. Après la mort de ce prince, arrivée en 1133, il passa au service de Melek al Kamil, soudan de Damas, qui lui donna l'intendance générale de ses jardins, et qui le combla de bienfaits. On ignore quand et où il mourut : Léon l'Africain dit que ce fut en 1197, à Malaga, tandis que Golius, dont le sentiment est plus suivi et a été adopté par Jourdain, prétend que ce fut à Damas, en 1248. Al Beithar a laissé un ouvrage intitulé :

Mofredat al thabbi (Recueil de médicamens simples).

Ce livre est partagé en quatre parties. L'auteur y passe successivement en revue, d'après l'ordre alphabétique, tous les objets des trois règnes qui possèdent une propriété médicinale quelconque. Souvent il rectifie des erreurs échappées à Dioscoride, à Galien et à Oribase. Son travail a été fort utile au savant Bochart. Il existe, manuscrit, dans la Bibliothèque de l'Escurial. On doit d'autant plus regretter que personne ne s'en soit occupé, que l'auteur paraît avoir ajouté un grand nombre de plantes à celles qui ont été indiquées par Dioscoride, et que, partout, il donne les noms arabes des végétaux. André Alpago a publié une traduction latine de l'article consacré aux limons. (Paris, 1602, in-4°.). Paul Valcarenghi parle d'une autre traduction plus ancienne du même chapitre, faite par André de Bellune. (Venise, 1583, in-4°.). Ces deux ouvrages sont tellement rares dans les bibliothèques, non-seulement qu'Alpago ne connaissait pas le travail de son prédécesseur, mais que Martin Ghisi, savant médecin de Crémone, croyant la traduction latine encore

inédite, la fit imprimer en 1758 (Crémone, in-4°.), ce qui donna occasion à Valcarenghi de publier l'édition suivante : *In Ebenbitar tractatum de malis limoniis commentaria.* Crémone, 1758, in-4°. Celle-ci est la meilleure, parce qu'elle donne trois fois le texte, d'après les deux précédentes, et d'après le manuscrit qui avait servi à celle de Crémone. (Δ.)

ALBENGNEFIT. *Voyez* Abengnefit.

ALBERGO (Jean), né à Castello de Saint-Etienne dans la vallée de Mazzara en Sicile, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il a écrit :

Summa tractatuum chirurgicæ praxis. Palerme, 1703, in-12. (s.)

ALBERI (Claude), médecin inconnu, vivait à la fin du seizième siècle, et a laissé :

De concordiâ medicorum disputatio exoterica. Genève, 1585, in-8°. (z.)

ALBÉRIC de Bologne, docteur et professeur de médecine, vivait, dit-on, vers la fin du douzième siècle. Il a traduit les Aphorismes d'Hippocrate du grec en latin. Mazzuchelli lui attribue encore quelques autres ouvrages, mais sans dire quels en étaient les titres. (l.)

ALBERIUS. *Voyez* Aubery.

ALBERIZZI (Pierre-Joseph), médecin italien, naquit à Voghera, entre Pavie et Tortone, vers 1692. Après avoir fait ses premières études au collége des Pères des écoles chrétiennes, il se rendit à Pise, où il reçut les grades de docteur en philosophie et en médecine. De là, il alla à Rome, où il fréquenta les maîtres les plus célèbres, et, entre autres, Lancisi. Enfin, après être retourné dans sa patrie, désirant exercer sur un théâtre plus vaste, il alla se fixer à Milan, où il pratiqua son art avec distinction. Reçu membre de l'académie de' Faticuosi, qui siégeait dans la maison des Théâtins, il y remplit bientôt les fonctions de secrétaire. Il mourut le 7 août 1722. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le seul qui ait rapport à l'art de guérir, est celui qu'il a intitulé :

Critologia medica, in cui si stabiliscono, esclusi i vermicciuli, altre cagioni della peste. Milan, 1720, in-8°.

Il y traite des causes de la peste et des moyens préservatifs de cette maladie. Cet opuscule est proprement dirigé contre un ouvrage dans lequel Barthélemy Corte avait établi que la peste est causée par des animalcules. (l.)

ALBERO DE MORALES (Gaspard), docteur en médecine et en philosophie de l'université d'Alcala de Hénarez, naquit à Saragosse dans le seizième siècle, et exerça la médecine à Paracuellos. On a de lui :

De las virtudes y propriedades maravillosas de las piedras preciosas. Madrid, 1605, in-8°. (v.)

ALBERT (Nicolas), n'est pas médecin, mais il mérite de trouver une place ici, car c'est lui qui a imaginé les douches

ascendantes, et qui le premier les a conseillées dans le traitement curatif des ulcères de la matrice, et pour *préserver* des fistules à l'anus. Son établissement de bains médicinaux sur le quai d'Orsay, à Paris, fut loué, après un examen attentif, par les membres de la Société royale de médecine, et par Louis, au nom de l'Académie de chirurgie. Albert est mort âgé de soixante-treize ans, il y a peu d'années. (s.)

ALBERT DE BOLOGNE. Guy de Chauliac cite plusieurs fois un médecin de ce nom, que Tiraboschi croit être l'un des deux Alberts qu'Alidosi dit avoir été professeurs de médecine à Bologne, l'un, depuis 1326, jusqu'en 1347, et l'autre, en 1314. Le célèbre biographe italien présume aussi qu'il ne diffère pas de l'Albert de Bologne, dominicain, dont la Bibliothèque du Roi, à Paris, possède un manuscrit intitulé : *Liber de cautelis medicorum habendis, seu de cautelis medico necessariis*. Cependant, ni Quétif, ni Echard ne parlent d'un dominicain de ce nom. Il se pourrait donc que l'épithète, ajoutée au nom d'Albert dans le Catalogue des manuscrits de Paris, fût une erreur. Quoi qu'il en soit, la conjecture de Tiraboschi est bien plus probable que celle d'Adelung, qui pense que l'auteur du traité est peut-être Albert le Grand, et que les copistes auraient alors, par inadvertance, substitué *Bononiensis* à *Bolstadiensis*. (z.)

ALBERT LE GRAND, appelé en latin *Albertus Magnus*, *Albertus Teuthonicus*, *Frater Albertus de Coloniâ*, *Albertus Ratisbonensis*, *Albertus Grotus*, est un des plus remarquables parmi les philosophes et les théologiens, qui ont brillé, au moyen âge, avant la renaissance des lettres. Il appartenait à la famille des comtes de Bollstædt, et il vit le jour, suivant les uns, en 1192, selon les autres, en 1205. On a prétendu que le surnom de *Magnus* n'était qu'une traduction de *Grotus*, en bas allemand ou en hollandais, *Grot*, *Groot*, et en haut allemand, *Gross*, qui veut dire *Grand*; mais, comme rien ne prouve qu'aucune branche de la famille de Bollstædt ait porté le nom de Grot, nous devons croire, avec les érudits les plus justement estimés, que l'épithète de *Magnus*, donnée à Albert, fut un hommage rendu à la masse, vraiment étonnante pour le temps, des connaissances en tout genre qu'il possédait.

Ce fut à Pavie qu'Albert fit ses premières études, et, dès cette époque, il s'attacha, d'une manière spéciale, à l'observation de la nature. Le célèbre dominicain Jordanus, qui avait pris beaucoup d'ascendant sur son esprit, le détermina, sans peine, en 1223, à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Pleine de confiance dans les talens prématurés qu'elle lui voyait développer, la compagnie lui confia le soin d'instruire la jeunesse. Il alla donc enseigner la philosophie et la théologie, suc-

cessivement à Cologne, à Hildesheim, à Fribourg, à Strasbourg, à Ratisbonne, et, enfin, à Paris, où l'affluence de ses auditeurs fut si considérable, que, ne trouvant point de salle assez vaste, il se vit, dit-on, obligé de faire ses leçons dans la place Maubert, qui a conservé son nom. Sa réputation, toujours croissante, lui valut, en 1249, d'être mis à la tête de l'école de Cologne, une de celles qui offraient alors le plus de ressources à celui qui voulait s'instruire ou se vouer à l'enseignement. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la visite du roi Guillaume, comte de Hollande. En 1254, il fut nommé provincial de son ordre, en Allemagne, et il conserva cette dignité jusqu'en 1259. L'année suivante, le pape Alexandre IV l'appela auprès de lui à Rome, et le créa maître du sacré palais. Peu de temps après, Urbain IV lui accorda l'épiscopat de Ratisbonne. Albert se rendit donc en cette ville; mais, au bout de deux ans, las des grandeurs, et regrettant la solitude du cloître, il remit son évêché au pape, pour venir se renfermer dans sa cellule, où il reprit ses anciennes habitudes de donner des leçons et d'écrire. Les ordres du Saint-Siége l'arrachèrent encore de sa retraite en 1274 : il fut obligé d'aller prêcher la croisade en Allemagne et en Bohême. Après avoir payé ce tribut au fanatisme intolérant et sanguinaire du siècle, et avoir assisté au concile de Lyon, il revint à Cologne, où il mourut, le 15 novembre 1280, ayant perdu une partie de ses facultés, affaiblies par l'âge.

Albert le Grand fut un homme presque aussi extraordinaire que son contemporain Roger Bâcon, et il ne lui a manqué que de vivre dans un siècle moins dépourvu de tout ce qui peut contribuer à développer le génie, pour s'élever au premier rang parmi les philosophes et même parmi les physiciens. En effet, il connaissait mieux la nature et ses effets admirables, qu'aucun de ses contemporains : il paraît avoir été également très-versé dans les mathématiques, la mécanique et la chimie. On a prétendu, mais à tort, qu'il avait inventé la poudre à canon. Il avait fait aussi un automate, doué, dit-on, de la parole et du mouvement, et que Thomas d'Aquino, son disciple, brisa d'un coup de bâton, dans un accès de frayeur, le prenant pour un spectre ou un suppôt du démon. Albert fut regardé comme sorcier, et l'on s'est plu à entourer tous les événemens de sa vie des prestiges de la magie. On le croyait en rapport avec la Vierge, et assez puissant pour faire céder la nature à ses désirs. Tel est le sort de tous les hommes instruits, dans les siècles de fanatisme et d'ignorance : heureux encore doivent-ils s'estimer, quand les connaissances qu'ils possèdent sont assez grandes pour inspirer la crainte au lieu de l'envie, et n'amènent point leur propre ruine, en déchaînant contre eux les passions

haineuses d'une multitude, d'autant plus encline à la cruauté, qu'elle est moins éclairée. On pense bien, d'après cela, qu'Albert étonna ses contemporains, sans les instruire beaucoup. Le seul service réel qu'il ait rendu, c'est de prouver que l'opinion est la maîtresse du monde, en bravant les foudres de Rome, et professant publiquement le péripatétisme, malgré la bulle du pape qui proscrivait cette doctrine. C'est ainsi qu'il frayait la voie à Luther et à Calvin. Du reste, il ne considéra jamais la philosophie que comme une arme du dogmatisme religieux, et il ne connaissait même Aristote que par les mauvaises traductions latines des traductions que les Arabes avaient faites, dans leur langue, des ouvrages du sage de Stagyre.

Albert le Grand, le plus fécond de tous les polygraphes connus, a composé un nombre prodigieux d'ouvrages sur la logique, la physique, la métaphysique, l'éthique, la politique, l'histoire naturelle et la théologie. On a même peine à concevoir comment un homme qui passa une grande partie de sa vie à parcourir l'Europe, a pu écrire autant. Mais parmi les productions manuscrites ou imprimées que nous possédons sous son nom, plusieurs ne sont pas de lui, et ont été composées par ses nombreux élèves. D'un autre côté, certaines ont été réimprimées sous des titres différens, qui en ont imposé aux bibliographes; d'autres ne sont que des extraits, qu'on a considérés comme des traités à part; enfin, on a encore attribué à Albert divers traités évidemment apocryphes, qui sont indignes à la fois de ses talens et de la gravité de son état. La collection de ses Œuvres, imprimée par les soins du dominicain Pierre Jammi, et portant le titre de,

B. Alberti Magni opera omnia. Lyon, 1651, in-fol.

forme vingt et un volumes, et n'est cependant point complète. On peut lire dans Échard et Quétif les titres des opuscules qu'elle renferme, et quoique ce catalogue embrasse douze pages in-fol., en caractère très-fin, il est loin cependant d'être complet. On nous saura gré sans doute de ne pas le reproduire ici. Nous nous contenterons de signaler les ouvrages suivans d'Albert, qui ont été publiés à part, et qui ont quelque rapport avec les sciences médicales:

Liber de secretis mulierum. 1478, in-4°. (sans indication du lieu d'impression).

Cet opuscule n'est pas d'Albert, mais de son disciple Henri de Saxe.

Liber de virtutibus herbarum, lapidum et animalium. Bologne, 1478, in-4°. - Traduit en italien, Turin, 1508, in-4°.

Ce n'est pas non plus Albert le Grand, mais Albert de Saxe, son élève, qui a écrit ce traité, lequel a été réimprimé sous le titre de,

Liber aggregationum, seu secretorum. Naples, 1493, in-4°.

Il l'a encore été avec un autre traité, *De mirabilibus mundi*, faussement attribué de même à Albert le Grand (Francfort, 1614, in-12); et avec le livre *De secretis mulierum* (Lyon, 1615, in-16. - Amsterdam, 1643, in-12. - *Ibid.* 1662, in-12).

Ce livre, écrit dans un latin très-corrompu, ne renferme, au jugement de Sprengel, que des preuves de l'ignorance et de la crédulité de l'auteur.

Opus de animalibus. Rome, 1478, in-fol. - Mantoue, 1479, in-12.

C'est un recueil d'observations prises pour la plupart dans les anciens, mais dont plusieurs, qui concernent les animaux du nord, sont particulières à Albert. Ainsi on y remarque la première description connue de la zibeline et de quelques autres fourrures. On a pensé, et peut-être avec

raison, qu'Albert, en écrivant ce commentaire sur l'Histoire des animaux d'Aristote, avait en entre les mains les traductions de quelques-uns des livres du philosophe grec qui se sont perdus depuis. De toutes ses productions, celle-ci est la plus importante, et celle qui mériterait le plus d'être relue avec attention par un naturaliste habile et érudit.

Mineralium libri quinque. Padoue, 1476, in-fol.

Albert discute dans ce traité la question de savoir pourquoi il se forme des pierres dans les nuages, ce qui prouve que de son temps on connaissait fort bien le fait de la chûte des aérolithes.

Nous n'avons indiqué que les premières éditions de ces différens ouvrâges, quoiqu'il en ait paru depuis un assez grand nombre d'autres de chacun; mais cette partie de la bibliographie est tellement obscure et si hérissée de difficnltés, qu'elle ne pourrait être traitée convenablement que par un bibliographe de profession, placé en outre dans les circonstances les plns favorables.

On a aussi attribué à Albert un traité *De alchymiâ;* mais il est fort douteux que ce philosophe l'ait écrit, non plus qu'aucnn des ouvrages d'alchimie dont il passe anssi pour l'auteur. A peine est-il nécessaire de dire que les misérables rapsodies connues sous le nom de *Secrets du Grand Albert* et de *Secrets du Petit Albert* ne sont pas de lui.

Il serait à désirer qu'un savant eût la patience de parcourir la collection des Œuvres, vraies ou snpposées, d'Albert le Grand, soit ponr restituer chaque opuscule à son véritable auteur, soit, surtout, pour en extraire les remarques henreuses et les observations délicates dont elle est parsemée; mais comment se résoudre à dévorer vingt et un volumes de commentaires sur Aristote et de compilations des Arabes, écrits dans le latin barbare du moyen âge, et offrant à la lecture toutes les difficultés qui se rencontrent dans les livres pnbliés peu de temps après l'invention de l'imprimerie? Les ouvrages d'Albert sont encore une source vierge quant à la partie physique et physiologique. On ne connaît bien que la doctrine philosophique de cet écrivain, grâces à la patience de Brncker, de Buhle et de Tennemann, mais surtout à l'immense et profonde érudition de Tiedemann. (A.-J.-L. J.)

ALBERT DE SAXE, *Albertus de Saxoniâ*, l'un des disciples les plus célèbres d'Albert le Grand, se distingua presque autant que son maître, dans la philosophie et la physique : il étudia même cette dernière science d'une manière plus spéciale; mais, malheureusement, il ne le fit pas avec cette sagacité et cette hardiesse d'esprit, qui élevèrent tant Albert le Grand audessus de ses barbares et superstitieux contemporains. Albert naquit à Riekmersdorf, dans la Saxe, où un pauvre paysan lui donna le jour. Ce fut à Prague qu'il fit ses études, et il y reçut le titre de maître ès-arts ; mais le bonnet de docteur ne lui fut accordé qu'à Paris, où l'on assure qu'il professa la philosophie. De Paris, il se rendit à Rome. En 1365, il était recteur à Vienne, et curé de Laa. Le pape Urbain v lui donna, en 1366, l'évêché d'Halberstadt, qu'il conserva pendant vingt-quatre ans.

Albert de Saxe tient place, comme son maître, parmi les commentateurs d'Aristote. Outre le traité,

De herbis, lapidibus et mineralibus,

mal-à-propos attribué à Albert le Grand, il a composé divers autres ouvrages, parmi lesquels nous ne citerons que les suivans :

Super octo libros physicorum. Paris, 1516, in-fol.-Venise, 1516, in-fol.
Super Aristotelis de cœlo et mundo libri VI. 1497, in-fol. (sans lieu d'impression). Paris, 1516, in-fol.-Venise, 1520, in-fol.
Super libros de generatione et corruptione.
On trouve ce livre à la suite de l'édition du précédent, publiée à Paris en 1516. (J.)

ALBERTI (ANTOINE), de Florence, obtint les titres de docteur en philosophie et en médecine, ainsi qu'une chaire de professeur à Bologne, vers le commencement du quatorzième siècle. Poccianti dit qu'il écrivit quelques opuscules sur l'une et sur l'autre de ces deux sciences: il paraît aussi avoir été assez bon poète pour le temps où il vivait. (O.)

ALBERTI (BERNARD). Dans le catalogue des auteurs de médecine de la moyenne et de la basse latinité, qui précède le Dictionaire de Ducange, on trouve indiqué un ouvrage manuscrit, intitulé: *De variis morbis*, ayant pour auteur ce médecin, qui est d'ailleurs totalement inconnu. (O.)

ALBERTI (HENRI-CHRISTOPHE), professeur de médecine à l'université d'Erford, a publié, vers la fin du dix-septième siècle, un assez grand nombre de dissertations, parmi lesquelles nous citerons les suivantes:

Dissertatio de contagiis malignis. Erford, 1682, in-4°.
Dissertatio de lactis statu secundùm et præter naturam. Erford, 1684, in-4°.
Dissertatio de ægrâ phthisiacâ. Erford, 1688, in-4°.
Dissertatio de bilis naturâ et usu medico. Erford, 1691, in-4°.
Dissertatio de sanguine. Erford, 1691, in-4°.
Dissertatio de colicâ passione. Erford, 1691, in-4°.
Dissertatio de essere scorbutico. Erford, 1692, in-4°.
Dissertatio de naturâ et curâ phthiseos. Erford, 1692, in-4°.
Dissertatio de morbis hereditariis. Erford, 1692, in-4°.
Dissertatio de curâ palliativâ. Erford, 1792, in-4°. (J.)

ALBERTI (JEAN), médecin de Wimpfen, vivait au milieu du seizieme siècle. On a de lui:

De concordiâ Hippocraticarum et Paracelsistarum, cum appendice: quid medico sit faciendum. Munich, 1569, in-8°. (Z.)

ALBERTI (MICHEL), naquit à Nuremberg, le 13 novembre 1682. Son père, prédicateur en cette ville, désirait qu'il embrassât l'état ecclésiastique, et, ne voulant rien épargner pour lui donner une éducation soignée, l'envoya étudier la théologie à Altdorf. Là, le jeune Alberti suivit avec assiduité les cours de mathématiques du savant Sturm, ceux de philosophie de Rœtenbeck, ceux d'histoire et de géographie de Moller et de Wagenseil, enfin ceux de théologie de Jean-Michel Lange. Il ne négligea pas non plus les langues orientales, qui sont indispensables au théologien, et dont le médecin lui-même peut tirer un si grand parti: le célèbre orientaliste Sonntag fut son maître. Au bout de quelques années, il quitta Altdorf pour accom-

pagner un jeune homme, dont il était précepteur, à Iéna, où il fit connaissance avec Wedel, Krause et Slevogt. Ce fut pour lui une occasion d'étudier la médecine, pour laquelle il ne tarda pas à prendre un goût si décidé, qu'il renonça entièrement à la théologie. L'université de Halle brillait alors d'un éclat extraordinaire; le héros fondateur n'épargnait rien pour rendre cette moderne Athènes florissante, et elle nourrissait dans son sein le grand Stahl, qui allait bientôt l'immortaliser dans l'histoire de la médecine. Alberti ne balança point à partir pour cette grande école, dont lui-même devait être un jour l'ornement et la gloire. Il y fut reçu docteur en 1704, et, sur les avis de Stahl, qui avait apprécié ses excellentes qualités, il s'y livra ensuite à l'enseignement de l'art de guérir et de la philosophie. Tandis qu'il se perfectionnait ainsi lui-même en instruisant les autres, son père le rappela, en 1707, à Nuremberg, où il se mit à pratiquer. On lui offrit la place de physicien de la ville de Windheim, qu'il n'accepta pas. Peu de temps après, son père vint à mourir : d'un autre côté, le collége des médecins de Nuremberg fit de grandes difficultés pour l'admettre dans son sein. Dégagé, par conséquent, de tous les liens qui le retenaient en Franconie, il quitta un pays où l'on ne savait pas le juger, parcourut une partie de l'Allemagne, et revint à Halle, dans l'intention d'y reprendre son ancienne carrière de professeur. Cependant, malgré la protection spéciale de Stahl, malgré surtout que son érudition prodigieuse, sa clarté, sa précision, et son excellente méthode lui assignassent le premier rang parmi ses émules, il n'obtint qu'en 1710 seulement le titre de professeur extraordinaire de médecine. Ses compatriotes se repentirent alors d'avoir été injustes à son égard, et lui offrirent une chaire à Altdorf. Bien lui prit de refuser, car Stahl, ayant été appelé à Berlin, en 1716, obtint d'être remplacé par lui dans celle de professeur ordinaire, qui fut suivie, en 1717, de la chaire extraordinaire de physique, et du titre de conseiller du roi de Prusse. En 1719, il fut nommé professeur ordinaire de physique, et, après avoir fourni une longue carrière académique, il mourut le 17 mai 1757, âgé de soixante-quatorze ans : il était, à cette époque, doyen de l'académie de Halle, et premier professeur de médecine.

Savant médecin, naturaliste habile, bon philosophe, théologien instruit, et jurisconsulte exercé, Alberti a laissé un grand nom dans l'histoire de la médecine. Cependant il n'y occupe qu'une place secondaire. Disciple de Stahl, il ne s'écarta, en effet, jamais des principes de son maître, de son ami. On avait reproché à Stahl une obscurité qui ne permettait pas à tous les lecteurs de le comprendre. Alberti n'épargna rien pour écarter cet obstacle : il parcourut tous les dogmes de son maître,

les uns après les autres, dans une série de dissertations qui sont toutes aussi claires que curieuses et utiles, à raison des remarques fines et choisies dont l'auteur les a semées. Chacune, pour ainsi dire, a un genre particulier de mérite. L'histoire naturelle, la théologie, les belles-lettres et le droit y sont mis à contribution. Alberti a même su combiner très-sagement la morale avec la médecine, présenter d'une manière neuve l'influence qu'elles exercent l'une sur l'autre, et démontrer dans le même temps combien leur alliance est utile et importante. Mais, d'un autre côté, toutes ses dissertations, dont nous allons présenter la longue liste, ont cela de commun, que toutes elles tendent à établir l'autocratie de la nature, et à soutenir le stahlianisme contre les objections des mécaniciens, en particulier contre les attaques d'Heister.

Dissertatio de malo hypochondriaco et hysterico : Præs. G.-E. Stahl. Halle, 1703, in-4°.

Dissertatio de erroribus medicinæ practicæ : Præs. G.-E. Stahl. Halle, 1704, in-4°.

Dissertatio de verâ pathologiâ hemorrhagiæ narium : Resp. Berghauer. Halle, 1704, in-4°.

Indices dissertationum Stahlianarum, cum præfationibus. Pars I, Halle, 1707; *Pars II, ibid.* 1711, in-8°.

Programma de energiâ naturæ. Halle, 1707, in-4°.

Programma de pedantismo medico. Halle, 1707, in-4°.

Epistola gratulatoria de mysteriis naturæ in medicinâ. Halle, 1707, in-4°.

Dissertatio de officio medici circà adiaphora : Resp. Ledergerw. Halle, 1708, in-4°.

Dissertatio de medicinâ criticâ. Halle, 1709, in-4°.

Dissertatio de amethodiâ naturæ. Halle, 1709, in-4°.

Epistola gratulatoria de ortu et progressu variolarum. Halle, 1709, in-4°.

Epistola gratulatoria de commercio animæ cum sanguine. Halle, 1710, in-4°.

Dissertatio de hemorrhagiis criticis. Halle, 1710, in-4°.

Dissertatio de purpurâ cum febre complicatâ : Resp. Stempel. Halle, 1710, in-4°.

Vindiciæ Stahlianæ, invasionibus D.-D. Heisteri de masticatione disputandis, oppositæ. Halle, 1711, in-8°.

Programma de fatis theoriæ medicæ. Halle, 1711, in-4°.

Epistola de morbis mortiferis. Halle, 1711, in-4°.

Dissertatio de abortûs noxiâ et nefandâ promotione : Resp. Libezeit. Halle, 1711, in-4°.

Programma de fatis doctrinæ temperamentorum. Halle, 1712, in-4°.

Programma de naturæ et artis commercio therapeutico. Halle, 1712, in-4°.

Dissertatio de therapiâ passionis hypochondriacæ. Halle, 1713, in-4°.

Programma de admirandis animæ, præcipuè humanæ, effectibus. Halle, 1713, in-4°.

Programma de podagrâ sine sale. Halle, 1713, in-4°.

Programma de thermis et acidulis, tanquam idolo medico, deque circumspecto eorum usu. Halle, 1713, in-4°.

Dissertatio de medicinæ et doctrinæ moralis nexu : Resp. Aitai. Halle, 1714, in-4°.

Dissertatio de medicinâ medicinæ curiosæ. Halle, 1714, in-4°.

Dissertatio de therapiâ morborum morali : Resp. Papoi. Halle, 1714, in-4°.

Introductio in universam medicinam, tàm theoriam quàm praxin certis positionibus comprehendens. Halle, 1715 - 1726, 4 volumes in-4°.

Cet ouvrage volumineux se compose d'une suite de thèses sur différens points de la médecine, dans lesquelles on trouve l'exposition exacte du système de Stahl, et son application à chaque cas particulier. Si l'on fait abstraction de longs raisonnemens surannés pour démontrer l'empire de l'âme sur le corps, on y trouve les principes d'une sage expectation. L'auteur s'attache surtout à faire voir combien est grand le pouvoir de la nature dans les maladies, et à quels dangers on s'expose, lorsqu'on la trouble dans sa marche, en agissant d'une manière intempestive.

G.-E. Stahlii opusculum chymico-physico-medicum ; seu schediasmatum à pluribus annis variis occasionibus in publicum emissorum, nunc quadantenùs etiam auctorum, et deficientibus passim exemplaribus, in unum volumen jam collectorum, fasciculus. Halle, 1715, in-4°.

Dissertatio de atoniâ : Resp. Milhayser. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de sensuum internorum usu in œconomiâ vitali : Resp. Hertel. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de mensium anomaliis : Resp. Strauwalt. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de mensium anomaliis convulsivis : Resp. Appenrod. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de motibus naturæ, cynosurâ medici : Resp. Klette. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de sensu vitali : Resp. Menzel. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de morborum consensu : Resp. Horch. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de affectibus capitis ex hæmorrhagiâ molientibus : Resp. J.-Z. Platner. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus, medicinâ hypochondriacorum : Resp. Kaazki. Halle, 1716, in-4°.

Dissertatio de medico directore motuum vitalium : Resp. J.-Z. Platner. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de plurimorum hominum morte immaturâ : Resp. J.-S. Steurnlein. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus fœminarum : Resp. Bergmann. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus, longævitatis causâ : Resp. Lenz. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus suppressis : Resp. Knipe. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus albis : Resp. Ruckert. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus cæcis : Resp. Mœser. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum anomaliis : Resp. Behrens. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum consensu cum scorbuto : Resp. Ritter. Halle, 1717, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidariorum regimine et diætâ : Resp. Harder. Halle, 1717, in-4°.

Programma de vero sensu medico naturæ incorporeæ Hippocratico. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de vomitu cruento : Resp. Kupiz. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de curâ per expectationem : Resp. Jaquemin. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de medicinâ quâdam efficaci in motibus naturæ exacerbatis: Resp. J. Juncker. Halle, 1718, in-4°.

Epistola, quod anima rationalis sit natura. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ cum purpurâ et petechiis complicatâ: Resp. J.-E. Cramer. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de pleuritide verâ: Resp. J.-G. Grosser. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de rore marino: Resp. Sparmann. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de scabie: Resp. C.-A. Gorn. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de epilepsiâ: Resp. J.-E. Stahl. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus excedentibus: Resp. Fisch. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum insolitis viis: Resp. Ganzland. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum consensu cum morbis splenis: Resp. Haubold. Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum consensu cum capite et *pectore: Resp. Weisbrod.* Halle, 1718, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidali colicâ: Resp. Pott. Halle, 1718, in-4°.

Programma de falso sensu medico naturæ corporeæ Hippocratico. Halle, 1718, in-4°.

Dissertationes academicæ de hæmorrhoidibus, in peculiare volumen collectæ, in illustrationem antiquioris et recentioris observationis atque experientiæ editæ. Halle, 1719, in-4°.

Ce volume, assez gros, offre une histoire fort intéressante des hémorrhoïdes, mais moins érudite et surtout moins complète que celle de Trnka de Krzowitz. On peut souvent reprocher à Alberti une prévention exagérée, dont savent, au reste, très-peu se garantir les auteurs de monographies; mais en général toutes ses dissertations se font remarquer par un caractère bien rare de sagesse et de modération. On distingue surtout les préceptes judicieux qu'il donne sur le régime que doivent suivre les personnes affectées d'hémorrhoïdes, et sur la nécessité de chercher plutôt dans l'hygiène que dans les drogues les moyens de se soustraire aux tourmens et aux dangers de cette affection, si souvent redoutable, et toujours si gênante.

Dissertatio de apoplexiâ sanguineâ: Resp. D.-G. Bastalia. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de arnicæ veræ usu: Resp. G.-A. De la Marche. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de sudore sanguineo: Resp. S.-E. Manitio. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de purpurâ urticatâ: Resp. Borch. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de malo splenitico: Resp. Mayer. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de prœindicatis quibusdam in physiologiâ opinionibus: Resp. Kestner. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de morbis animi ex anomaliis hæmorrhagiis: Resp. Wardenberg. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de dubiis vexatis materiæ medicæ: Resp. Endeler. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de mictu cruento: Resp. Gotsch. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de fluxûs hæmorrhoidalis provocatione: Resp. Herrmann. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum et mensium consensu: Resp. Dietrich. Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidariorum prudenti therapiâ per acidulos et *thermas: Resp. J.-H. Wachsmuth.* Halle, 1719, in-4°.

Dissertatio de medicamentorum operandi modo in corpore vivo, specimen I. Halle, 1719, in-4°.-*Specimen II-IV, Ibid.* 1720, in-4°.

Tractatus de medicamentorum modo operandi in corpore vivo. Halle, 1720, in-4°.

Cet ouvrage offre la réunion des quatre dissertations précédentes.

Dissertatio de scorbuto præservando : Resp. Schmidt. Halle, 1720, in-4°.

Dissertatio de doloribus : Resp. Becker. Halle, 1720, in-4°.

Dissertatio de efficaciâ aeris ad morbos generandos : Resp. F.-G. Alberti. Halle, 1720, in-4°

Dissertatio de iræ energiâ ad morbos producendos : Resp. J.-M. Hœppio. Halle, 1720, in-4°.

Dissertatio de prærogativis praxeos per simplicia præ medicinâ per composita : Resp. J.-G. Kirchhof. Halle, 1720, in-4°.

Dissertatio de catarrho suffocativo, efficaci quodam remedio tractando : Resp. J.-C. Roempler. Halle, 1720, in-4°.

Dissertatio de auripigmento : Resp. A.-F. Pott. Halle, 1720, in-4°.

Dissertatio de perniciosis remediis in phthisi : Resp. J.-G. Dietrich. Halle, 1720, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum consensu cum podagrâ et calculo : Resp. Keiling. Halle, 1720, in-4°.

Dissertatio de superstitione medicâ : Resp. Kletschke. Halle, 1720, in-4°.

Programma de commercio animæ suâ naturâ incorporeæ cum mediis corporeis. Halle, 1720, in-4°.

Medizinische und philosophiche Schriften (Opuscules de médecine et de philosophie). Halle, 1721, in-8°.

On trouve dans ce recueil plusieurs des dissertations précédentes, avec divers opuscules qui n'avaient pas encore vu le jour, et plusieurs mémoires qu'Alberti avait déjà insérés ailleurs.

Dissertatio de valetudinariis imaginariis : Resp. Mossdorf. Halle, 1721, in-4°.

Positiones physices ad cognoscendum macro-et microcosmum. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de therapiâ imaginariâ : Resp. C. Sussenbach. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de præservandis metallicolarum morbis : Resp. Neumann. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de studiosorum sanitate tuendâ : Resp. Matthæi. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de mystarum morbis præservandis. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de metallicolarum nonnullis morbis : Resp. S.-A. Kochlatsch. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de sudore annuo spontaneo : Resp. Oheimb. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de sanatione fortuitâ : Resp. B.-G. Rœdder. Halle, 1721, in-4°. - *Ibid*. 1723, in-4°.

Dissertatio de pediluviorum usu medico : Resp. Eisenberg. Halle, 1721, in-4°.

Dissertatio de camphoræ circumspecto usu medico : Resp. Pott. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de absorbentium utilitate et damnis in praxi medicâ : Resp. J.-B. Bruch. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de abstinentiâ à medicis et medicamentis morbos mortemque interdùm avertente : Resp. J.-C. Zeyss. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de abstinentiâ medici ab ægrotis famam et vitam nonnunquam conservante : Resp. Stegmann. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de phantasiæ usu et abusu in medicinâ : Resp. Bebrisch. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de squillâ : Resp. Richter. Halle ; 1722, in-4°.

Dissertatio de morum et morborum consensu. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de genuinis sanitatis conservandæ fundamentis : Resp. D.-A. Wachsmann. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de religione medici : Resp. Bræsicke. Halle, 1722, in-4°.

Dissertatio de asthmate convulsivo. Resp. J.-B. Vollend. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de diaphoreseos usu et abusu. Resp. J.-S. Juncker. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de morborum salubritate. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de podagrâ juniorum : Resp. Richter. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio : memento mori commendans : Resp. Benock. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de polypo cordis : Resp. J.-G. Bauer. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de conscientiâ medicâ : Resp. Muller. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de confessione ægri ergà medicum : Resp. Schormann. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de vaticiniis ægrotorum : Resp. Lasseck. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de febre petechiali : Resp. J. Jorkos. Halle, 1723, in-4°.

Dissertatio de venæsectionis in pede gravidarum usu tuto et salutari : Resp. A. Hogelsin. Halle, 1724, in-4°.

Programma de venæsectione senum: Halle, 1724, in-4°.

Programma de venæsectione infantum et puerorum. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de singulari mercurii dulcis usu in desperatis quibusdam morbis ; Resp. J. Havighorst Halle, 1724, in-4°.

L'auteur prescrit de donner le mercure doux à très-petites doses, et d'en continuer l'usage pendant long-temps.

Dissertatio de termino animationis fœtûs humani : Resp. L. Hausen. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de lochiorum statu legitimo et morboso : Resp. J.-A. Ræper. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de morbis è vermibus : Resp. S. Weist. Halle, 1724, in-4°.

Dissertatio de initio mensium initio morborum : Resp. S.-G. Saber. Halle, 1725, in-4°.

Programma de naturâ, quatenùs est indolum et asylum ignorantiæ medicorum. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de medicinæ cum geosophiâ nexu : Resp. J.-C. Homann. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de hydrocephalo : Resp. M. Knogler. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de anevrysmate : Resp. D.-G.-G. Lystenio. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de venæsectione secundâ in quibusdam morbis chronicis verè secundâ : Resp. Steller. Halle, 1725, in-4°.

Programma de venæsectione timidorum. Halle, 1725, in-4°.

Programma de venæsectione juniorum. Halle, 1725, in-4°.

Programma de venæsectione curatoriè repetitâ. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de recidivâ morborum : Resp. Ræser. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de therapiæ morborum spontaneæ observationis necessitate et utilitate in medicinâ. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de ressuscitatione semi-mortuorum medicâ : Resp. Wilfrot. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de potestate diaboli in corpus humanum : Resp. Corvinus. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de spectris : Resp. J.-A. Struve. Halle, 1725, in-4°.

Dissertatio de medicinâ Christi miraculosâ et divinâ : Resp. Ende. Halle, 1725, in-4°.

Ausfuehrlicher Bericht von dem Podagra ohne Salz, oder dass das

Podagra wider die gemeine Meynung selten von einer salzigen Schaerfe herruehre (Preuve que la goutte ne dépend point d'une âcreté saline). Halle, 1725, in-8°.

C'est tout simplement une traduction allemande de la dissertation citée plus haut : *De podagrâ sine sale.*

Abhandlung vom Podagra zum Besten junger Leute (Traité de la gontte, en faveur des jeunes gens). Halle, 1725, in-8°.

C'est une traduction allemande de la dissertation citée plns haut : *De podagrâ juniorum.*

Systema jurisprudentiæ medicæ, quò casus forenses à jurisconsultis et medicis decidendi explicantur, omniumque Facultatum sententiis confirmantur, in partem dogmaticam et practicam partitum, cum præfatione Christiani Thomasii; tome I, Halle, 1725; tome II, Schneeberg, 1729; tome III, *ibid.* 1733; tome IV, Leipzick, 1737; tome V, *ibid.* 1740; tome VI, Goerlitz, 1747, in-4°.

Alberti rapporte dans cet ouvrage les décisions de la Faculté de médecine de Halle sur diverses questions de médecine légale, avec le développement des motifs qui lcur ont servi de fondement. En général ces décisions penchent plus vers la doucenr que vers la sévérité. Alberti ne cesse jamais de dire ouvertement qu'il est en effet de la justice d'agir ainsi dans toutes les matières douteuses.

Philosophische Gedanken vom Unterschied der Kræfte der Seelen nach dem Unterschied der Menschen (Pensées philosophiques sur la différence des facultés de l'âme suivant celle des individus). Halle, 1726 (?), in-4°.

Medizinische Betrachtung von den Kræften der Seelen nach dem Unterschied des Leibes (Considérations médicales sur les facultés de l'âme snivant la différence du corps). Halle, 1726 (?), in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus symptomaticis et perniciosis : Resp. Heidegger. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de morbo Hungarico Hagymaz, ejusdemque curatione per specificum : Resp. Schuller. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de morbis aulicis, Resp. S. Friebe. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhagiis mortuorum et jure cruentationis : Resp. Bierbrnuer. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum salubri et insalubri promotione : Resp. Woyl. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de spirandi difficultate. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de somno morborum causâ : Resp. J.-G. Seibt. Halle, 1726, in-4°.

Programma de venæsectione duplicatâ. Halle, 1726, in-4°.

Specimen medicinæ theologicæ, selectiora quædam themata ad scientiam et experientiam medicam præcipuè pertinentia, cum S. Theologiâ tamen propiùs connexa, cum præf. Langii. Halle, 1726, in-8°.

C'est une collection comprenant dix des dissertations citées plus hant.

Isagoge formulas medicas praxi clinicæ accomodatas conscribendi. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus juniorum : Resp. Fuchs. Halle, 1726, in-4°.

Dissertatio de casu memoriâ digno, hydropicæ lapsu integro abdomine curatæ. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de venæsectione abortum præservante : Resp. Fabricius. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de curâ per domestica : Resp. Cristiani. Halle, 1727, in-4°.

Oratio de autochiriâ litteratorum. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus gravidarum et puerperarum : Resp. J.-R. Schrader. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de initio mensium fine morborum : Resp. Brebisius. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de naturæ luctâ cum morbo et medico. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum præservatione : Resp. Schwarz. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidum differentiâ ab aliis alvi cruentis fluxibus : Resp. Groschaf. Halle, 1727, in-4°.

Dissertatio de hæmorrhoidibus hereditariis : Resp. Meyenberg. Halle, 1727, in-4°.

Tentamen lexici realis observationum medicarum ad suffragia peritorum et doctorum virorum conferenda et alleganda, editum. Pars I; Halle, 1727, in-4°.-Pars II. *Ibid.* 1730, in-4°.

Dissertatio de hydrope. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de fistulâ urethræ virilis : Resp. Becker. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de mente sanâ in corpore sano. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de phthisi præservandâ. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de morum et remediorum nexu : Resp. Hohorst. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de pulmonum subsidentium experimenti prudenti applicatione : Resp. Sailer. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de purpurâ puerperarum : Resp. Friderici. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de dysurâ senili : Resp. Hofman. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de longævitate ex aeris temperie : Resp. Mosengel. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de longævitate ex dietâ : Resp. Zopf. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de longævitate ex motu corporis : Resp. Luders. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de longævitate ex medicinâ. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de longævitate ex animi moderamine : Resp. Sachse. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de tussi infantium epidemicâ : Resp. A.-G. Plaz. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de diætâ principum : Resp. Menzel. Halle, 1728, in-4°.

Dissertatio de podagrâ præservandâ : Resp. Silchmueller. Halle, 1729, in-4°

Dissertatio de podagræ præservatione : Resp. Crottan. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de militum valetudine tuendâ : Resp. Storch. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de atrophiâ infantum : Resp. J.-F. Brœli. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de morum mutatione sub morbis : Resp. Hehne. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de partu serotino : Resp, G. OElsner. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de naturâ morborum medicatrice. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de excrescentiâ nasi cum hæmorroidum anomaliis connexâ : Resp. Schierwasser. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de fonte medicato Fregenwaldensi : Resp. S. Schaarschmid. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de fœtu mortuo : Resp. Geyer. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de canitie præmaturatâ : Resp. J.-G. Schmidt. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de adstringentium perverso in hæmorrhagiis usu et effectu : Resp. Deniclerc. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de torturæ subjectis : Resp. Kraus. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de medicinâ stratagematicâ : Resp. Lange. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de vestitûs vitiis morborum causis : Resp. C.-G. Schlegelmilch. Halle, 1729, in-8°.

Dissertatio de ischiatico malo : Resp. Knochenow. Halle, 1729, in-4°.

Dissertatio de sputatione hypochondriacâ : Resp. J.-M. Scharcklof. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de febrifugorum selecto et cauto usu : Resp. J.-D. Geisel. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de hæmoptisi : Resp. Gering. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de sensibilitate personali : Resp. Eggers. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de lactis cauto usu medico : Resp. C.-G. Webel. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de coffee potûs usu noxio : Resp. J.-N. Grimmann. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de panaceâ : Resp. M. Institoris. Halle, 1730, in-4°.

Oratio de sectarum medicarum noxiâ restauratione. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de curationibus sympatheticis : Resp. Hoyer. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de venæsectionis utilitate in gravidis : Resp. J.-C. Bartholomæi. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de therapiâ per dolores. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de abortûs violentis modis et signis : Resp. Muth. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de remediis motibus tàm excitandis quàm sedandis destinatis. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de aere fodinarum metallicarum noxio : Resp. Moeller. Halle, 1730, in-4°.

Dissertatio de erysipelate ex purpurâ rubrâ malè curatâ : Resp. Grote. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de morborum gradu differenti, pro locorum diversitate : Resp. H.-A. Boehm. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de fonticulorum noxiâ concretione : Resp. J.-M. Bauer. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de ardore ventriculi : Resp. J.-E. Zeller. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de ægrorum examinis methodo et cautelis. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de naturâ, vitæ et sanitatis formatrice : Resp. O.-C. Seidel. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de cancro : Resp. Gosky. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de asthmate sanguineo spasmodico : Resp. J.-F. Cartheuser. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de principio rationis sufficientis maximi in anatomiâ usûs : Resp. Thebesio. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de scorbuto Daniæ non endemio : Resp. J. Piper. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de alexipharmacorum concentratorum noxâ in febribus malignis : Resp. G.-D. Francke. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de naturâ generatrice : Resp. C.-B. Hahn. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de naturâ medicatrice. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de insensibilitate personali : Resp. F. Schwab. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de funiculi umbilicalis neglectâ alligatione, in causâ infanticidii limitandâ : Resp. Wegener. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de hepatis squirrho : Resp. Petri. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de lochiorum suppressione : Resp. Nohr. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de sanatione divitum difficili : Resp. Traugus. Halle, 1731, in-4°.

Dissertatio de anœmiâ : Resp. J.-C. Daumio. Halle, 1731, in-4°.
Casus peculiaris de morbo motuum habituali ex imaginatione, sub schemate ructuum enato : Resp. J.-F. Mueller. Halle, 1731, in-4°.
Dissertatio de convenientiâ medicinœ cum theologiâ praticâ. Halle, 1731, in-4°.
Dissertatio de spirituum ardentium usu et abusu diœtetico : Resp. Voger. Halle, 1731, in-4°.
Tractatus de naturâ humanâ, quô indicatur, et ratione et suffragiis theologicis, medicis et philosophicis confirmatur, animam humanam rationalem proprium suum domicilium generare, conservare et sanare. Halle, 1732, in-4°.
Dissertatio sistens dictum Aristotelis : ubi desinit physicus, ibi incipit medicus. Halle, 1732, in-4°.
Dissertatio de visûs obscuratione à partu : Resp. Arnoldi. Halle, 1731, in-4°.
Dissertatio de morbis occultis : Resp. D.-S. Madai. Halle, 1732, in-4°.
Dissertatio de Vulerianis officinalibus : Resp. Stancke. Halle, 1732, in-4°.
Dissertatio de morbis ex intermissione venœsectionis. Halle, 1732, in-4°.
Dissertatio de sule primigenio ferè universali : Resp. J.-C. Zimmermann. Halle, 1732, in-4°.
Dissertatio de curatione per contraria : Resp. J.-J. Hoffmeyer. Halle, 1731, in-4°.
Dissertatio de frequenti mystarum sermocitatione egregio sanitatis prœsidio : Resp. J.-D. Hildebrand. Halle, 1732, in-4°.
Dissertatio de auro vegetabili Pannoniœ. Halle, 1732, in-4°.
Dissertatio de consuetudine et insuetudine œgrotandi : Resp. Blumenbach. Halle, 1733, in-4°
Dissertatio de prœservandis litteratorum morbis : Resp. J. Muehrl. Halle, 1733, in-4°.
Dissertatio de erroribus in pharmacolis ex neglecto studio botanico : Resp. J.-F Roronzey. Halle, 1733, in-4°.
Dissertatio de curatione per similia : Resp. Bruguere. Halle, 1734, in-4°.
Dissertatio de essentiis officinalibus : Resp. Sieverty. Halle, 1734, in-4°.
Dissertatio de motûs corporis noxio usu : Resp. Richter. Halle, 1734, in-4°.
Dissertatio de usu venœsectionis in paroxismo calculi renalis : Resp. Carmon. Halle, 1734, in-4°.
Dissertatio de venœsectionis salutari intermissione : Resp. J.-L. Schlœger. Halle, 1735, in-4°.
Dissertatio de colicâ ventriculi : Resp. Walch. Halle, 1735, in-4°.
Dissertatio de dysthanasiâ medicâ : Resp. Hennig. Halle, 1735, in-4°.
Dissertatio de euthanasiâ medicâ : Resp. Schulz. Halle, 1735, in-4°.
Dissertatio de lethiferâ ac prœmaturâ formosorum deformatione : Resp. J.-J. Weyhl. Halle, 1735, in-4°.
Dissertatio de hepate uterino : Resp. Hofmann. Halle, 1735, in-4°.
Dissertatio de hœmorrhagiarum statu prœternaturali : Resp. Buenemann. Halle, 1735, in-4°.
Dissertatio de medico pro nobis, sive medicinâ artificiali : Resp. Hilscher. Halle, 1735, in-4°.
Dissertatio de medico in nobis, sive medicinâ naturali : Resp. Bahl. Halle, 1735, in-4°.
Dissertatio de naturœ sanœ depravatione : Resp. Rackelmann. Halle. 1735, in-4°.
Dissertatio de vitœ et mortis commercio : Resp. B.-A. Wigand. Halle, 1735, in-4°.

Dissertatio de mechanicâ moriendi necessitate : *Resp. Thalheim*. Halle, 1735, in-4°.

Dissertatio de torturâ domesticâ, sive abusu curæ subluxationis vertebrarum plebeiæ : *Resp. Lenz*. Halle, 1735, in-4°.

Sylloge observationum anatomicarum selectarum : *Resp. J.-C. Petzsche*. Halle, 1736, in-4°.

Dissertatio de hysterargiâ medicâ : *Resp. Schapper*. Halle, 1736, in-4°.

Hæmatologia physico-medica : *Resp. Kuntzling*. Halle, 1736, in-4°.

Dissertatio de induciis medicis : *Resp. Mueller*. Halle, 1736, in-4°.

Dissertatio de quatuor novissimis medicis : *Resp. Schmolock*. Halle, 1736, in-4°.

Dissertatio de voto castitatis medico : *Resp. Stephani*. Halle, 1736, in-4°.

Dissertatio de manuluvii usu medico. Halle, 1736, in-4°.

Dissertatio de fermentatione vinosâ. Halle, 1736, in-4°.

Dissertatio de lacrymarum noxâ et utilitate medicâ : *Resp. C.-L. Horst*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de dentibus serotinis, sapientiæ vulgò dictis : *Resp. Deichmann*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de differentiâ sanguinis arteriosi et venosi : *Resp. Bonegarde*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de ebrietate fœminarum : *Resp. Goehrs*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de fœtûs mortui cum annexis secundinis ex utero extractione : *Resp. Pannach*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de loquelæ usu medico : *Resp. Bleidner* Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de menstruo metallorum universali : *Resp. Kuehnst*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de pectinationis usu medico. Halle, 1737, in-4°.

Prejudicia nonnulla circà aerem : *Resp. Usenbenz*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de oscitatione : *Resp. Esmarch*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de remediis morborum superstitiosis : *Resp. Hochstett*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de sulphuris antimonii auratis usu medico in arduis quibusdam, præcipuèque lymphaticis morbis : *Resp. Regenherz*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de solitudinis utilitate medicâ : *Resp. Behrens*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de salis medii genesi ex acido æreo : *Resp. Boehm*. Halle, 1737, in-4°.

Dissertatio de socialitate sanis et ægris medicâ : *Resp. G.-P. Cœler*. Halle, 1737, in-4°.

Commentatio medica in edictum ædilitium ff. lib. XXI tit. I : *Resp. J.-E. Glaser*. Halle, 1738, in-4°.

Dissertatio de ferro : *Resp. Findeisen*. Halle, 1738, in-4°.

Dissertatio de hepatis obstructione : *Resp. Herzog*. Halle, 1738, in-4°.

Dissertatio de morbis fœminarum virilibus. Halle, 1738, in-4°.

Dissertatio de ploratu infantum sanorum sub partu : *Resp. Goldhorn*. Halle, 1738, in-4°.

Dissertatio de singultu, præcipuè puerperarum : *Resp. Herzog*. Halle, 1738, in-4°.

Dissertatio de peregrinatione medicâ : *Resp. G.-E. Eichenfeld*. Halle, 1739, in-4°.

Dissertatio de consensu calculi cum hæmorrhoidibus externis : *Resp. J.-H. Prehn*. Halle, 1739, in-4°.

Dissertatio de belladonnâ specifico in cancro occulto : *Resp. OEtinger*. Halle, 1739, in-4°.

Dissertatio de concionum salubri mensurâ : Resp. J.-F. Otto. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de jure lactantium medico : Resp. F.-F. Flaction. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de arte sanandi per morbum. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de puerperio multorum morborum sæpiùs initio opportuno : Resp. C.-S. Gebauer. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de sale volatili urinoso ex parte acido vitriolico : Resp. J.-A. Schuler. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de succini solutione fermè radicali : Resp. P. Bertuch : Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de modo utendi et regimine in thermis Silesiorum Hirschbergensibus observandis : Resp. C.-B. Schneider. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de venatione morbificâ : Resp. M. Klement. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de diætâ cuivis morbo proprio exemplo præcipuorum morborum. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio exhibens comment. in jur. can. P. III, de consecrat. distinct. V, c. 21, medicinæ præcepta divinæ esse cognitioni contraria : Resp. Durfeld. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de phrenitide Pannoniæ idiopathicâ : Resp. Peck. Halle, 1739, in-4°.
Commentatio in constitutionem criminalem Carolinam medica, variis titulis et articulis ratione et experientiâ explicatis et confirmatis comprehensa, observationibus selectis illustrata, multisque testimoniis juridicis et medicis probata. Halle, 1739, in-4°.
C'est un commentaire sur la constitution de Charles v, dont on se servait en Allemagne dans les affaires criminelles.
Dissertatio de colicâ hæmorrhoidali in passionem iliacam inclinante. Halle, 1739, in-4°.
Dissertatio de apotherapiâ : Resp. J.-G. Buettner. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio de medicinâ peripatheticâ seu ambulatoriâ : Resp. J.-A. Zigler. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio de hydrargyrosi sive salivatione ope mercurii: Resp. Schrimpf. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio de medicinâ artificiosâ plebi parùm fructuosâ. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio de inspectionis corporis forensis in causis matrimonialibus fallaciis et dubiis. Halle, 1740, in-4°.
Dissertatio de lactis suspectâ præsentiâ in innuptis : Resp. C.-M. Engel. Halle, 1741, in-4°.
Casus menstrui fluxûs anomali animique pathematibus perturbati. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio de sudoris ambulatorii salubritate et insalubritate : Resp. J. Centner. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio de senectute viridi : Resp. G.-F. Krebs. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio de polypo cordis. Halle, 1741, in-4°.
Dissertatio de septenario medico memorabili : Resp. J.-A. Hase. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio de extractione fœtûs perversi ex utero post aquarum effluxum compresso : Resp. G.-H. Heinze. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio de frequentiâ morborum in fœminis præ viris : Resp. M.-F.-V. Alberti. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio de frictionis usu medico. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio de medicinæ apud Ebræos et Ægyptios conditione : Resp. Csernansky. Halle, 1742, in-4°.
Dissertatio de victu fumoso : Resp. T.-E. Grohmann. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de eo, quod medicè vivere sit optimè vivere : Resp. J.-N. Lœpfelmeyer. Halle, 1743, in-4°.

Programma de arteriarum dubiâ systole. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de melancholiâ verâ et simulatâ. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de secundinis restituntibus : Resp. C.-M. Stoy. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de affectibus pruriginosis : Resp. O.-C. Tzschœrtner. Halle, 1743, in-4°.

Casus singultûs chronici XXIV annorum. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de medicinâ sanguinariâ : Resp. A.-G.-J. Volland. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de sepulchrorum salubri translocatione extrà urbem : Resp. J.-C. John. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de nuptiis senum secundis, raró secundis : Resp. A.-J.-A. Hubner. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de tabaci fumum sugente theologo. Halle, 1743, in-4°.

Cette thèse fut soutenue par son fils Henri-Chrétien Alberti.

Dissertatio de medicinâ moratoriâ : Resp. C.-S. Becken. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de cerevisiæ potu in nonnullis morbis insalubri et adverso : Resp. P.-G. Homeyer. Halle, 1743, in-4°.

Dissertatio de abusu emollientium in morbis chirurgicis : Resp. Haupt. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio de infœcunditate corporis ob fœcunditatem animi in fœminis : Resp. Richter. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio de animâ nec cogitante nec volenti corpus suum internum movente. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio de insomniorum influxu in sanitatem et morbos. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio de diætæ tenuis salubritate. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio de sanguinis et animæ nexu. Halle, 1744, in-4°.

Dissertatio de noctibus agrypnis. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de borace : Resp. H.-C. Rennewald. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de decubitu dormientium sanorum salubri. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de morbis æstivis. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de sanguine nobili. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de roncho dormientium. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de analepticis : Resp. Pitzsch. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de medici officio circà animam in causâ sanitatis. Halle, 1745, in-4°.

Dissertatio de aurorâ, Musis amicâ et sanâ : Resp. S.-M. Schlipalius. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de osculo morbifero et mortifero. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de litteratorum et honoratiorum sanitate tuendâ et restituendâ : Resp. Salchow. Halle, 1746, in-4°.

Dissertatio de salubritate esculentorum vegetabilium præ carnibus : Resp. Rotth. Halle, 1746, in-8°.

Dissertatio de risûs commodo et incommodo in œconomiâ vitali : Resp. G.-F. Moetig. Halle, 1747, in-4°.

Dissertatio de jejunii voto et usu medico : Resp. Teuber. Halle, 1747, in-4°.

Dissertatio de crimine stellionatûs medici : Resp. J.-A. Bodenburg. Halle, 1747, in-4°.

Casuum biga ad memoriam maximè insignium cum classe pathologicâ faustâque rationali medendi methodo. Halle, 1747, in-4°.

Dissertatio de crimine rugarum : Resp. C.-E. Heinecke. Halle, 1747, in-4°.

Dissertatio de morientum cygneo cantu : Resp. Haferung. Halle, 1747, in-4°.

Dissertatio de ligaturæ usu medico : Resp. J.-L. Wancke. Halle, 1747, in-4°.

Dissertatio de dysenteriâ epidemicâ, quasi Pannonicâ turbulentâ empiricorum curâ, ferè contagiosâ et malignâ, superiori anno, vicina devastante loca : Resp. Weber. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de curâ assatoriâ : Resp. C.-G. Demiani. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de palindromiâ medicâ : Resp. J.-L.-G. Grohmann. Halle, 1748, in-4°.

Dissertatio de salibus alcalino-volatilibus : Resp. G.-J. Schiefferdecker. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de sanitate, morbis et morte Lutheri : Resp. E.-H. Garmann. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio de succino : Resp. J. Baumer. Halle, 1750, in-4°.

Dissertatio sistens Noli me tangere medicum, seu de morbis quos tangere non licet : Resp. J.-F. Mez. Halle, 1751, in-4°.

Dissertatio de voto obedientiæ medico : Resp. C.-G. Stolzenberg. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de causis vitiorum auditûs : Resp. C.-F. Pistorius. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de hemorrhagiarum complicatione : Resp. C.-G. Wilfroth. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de hepate præcipuo sanguinificationis organo : Resp. G.-A. Fellmer. Halle, 1752, in-4°.

Dissertatio de medicinâ verè et ferè miraculosâ : Resp. M. Hasner. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de medicinâ pseudo-miraculosâ : Resp. G. Heck. Halle, 1753, in-4°.

Dissertatio de morbis incarceratorum. Halle, 1754, in-4°

Dissertatio de athleticâ fallaci sanitate. Halle, 1754, in 4°.

Dissertatio de febre intermittente, senibus lethiferâ. Halle, 1754, in-4°.

Dissertatio de graviditate prolongatâ. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de morbis imaginariis hypochondriacorum. Halle, 1755, in-4°.

Dissertatio de majori frequentiâ apoplexiæ in eruditis, quàm alius sortis hominibus observandâ. Halle, 1755, in-4°.

Alberti a donné, en outre, des Préfaces pour les ouvrages de divers autres écrivains. On distingue, entre autres, celle du Dictionaire de physique, de chimie et de médecine, par Georges-Henri Behr, et celle du traité *De facultate medicâ*, de Jacques Thomasius. On a encore de lui un assez bon nombre d'Articles ou de Mémoires, tant dans les tomes I et II des Actes de l'Académie des Curieux de la Nature, qui l'admit au nombre de ses membres, *en* 1713, sous le nom d'Andronic I, que dans les Annonces hebdomadaires de Halle (*Wœchentliche Hallische Anzeige*) pour les années 1735, 1736, 1737, 1738, 1740, 1744, 1745, 1746, 1747, 1748, 1751, 1753, 1754, 1755 et 1757.

Parmi ces derniers Mémoires, nous en citerons un *sur les combustions spontanées* (1755), et un autre ayant pour objet l'influence, sur la santé, de l'eau, employée comme boisson ordinaire et unique. Plusieurs de ces Mémoires ne sont que des traductions allemandes de quelques-unes des dissertations latines citées plus haut. (A.-J.-L. J.)

ALBERTI (Salomon), fils d'un architecte assez habile de Nuremberg, naquit dans cette ville, en 1540, et y fit ses premières études, après quoi il alla terminer ses humanités à Wit-

temberg, où on lui conféra les titres de maître en philosophie et de docteur en médecine. Haller et Eloy se sont trompés en disant qu'il fut le disciple de Fabricio d'Aquapendente, à Padoue, et cette erreur a été copiée dans la Biographie universelle. Ce fut en 1574 qu'Alberti devint docteur, et l'année suivante il obtint la chaire de physique : deux ans après, on lui donna encore celle de médecine. L'électeur de Saxe l'ayant appelé auprès de lui, en qualité de médecin, il quitta Wittemberg pour se rendre à Dresde, où il mourut le 29 mars 1600.

Ce médecin s'est principalement attaché à perfectionner l'anatomie, dont il peut être considéré, avec Vésale et Eustachi, comme l'un des fondateurs dans les temps modernes. On a cependant exagéré beaucoup l'importance des services qu'il a rendus à la partie descriptive de cette science. M. Portal a parfaitement démontré que, si l'on excepte les papilles des reins, toutes les autres découvertes qu'on lui attribue, sur la foi de Douglas et de ses copistes, avaient déjà été faites par d'autres avant lui. Ses ouvrages sont :

Elegia, quâ Ge. Majorem, popularem et æqualem suum, Witteberga, Norimbergam revertentem, prosecutus est. Wittemberg, 1562, in-4°.

Oratio de sudore annuo. Wittemberg, 1572, in-4°.

Disputatio de morbis contagiosis. Wittemberg, 1574, in-4°.

C'est sa thèse, qu'il soutint, le 23 avril, sous la présidence de Gaspard Pencer.

Galeno adscriptus liber de urinis, ab innumeris mendis repurgatus et latinitate donatus. Wittemberg, 1586, in-4°.

Historia plerarumque humani corporis partium membratim scripta. Wittemberg, 1583, in-8°. - *Ibid.* 1585, in-8°. - *Ibid.* 1602, in-8°. - *Ibid.* 1630, in-8°.

Cet ouvrage est encore estimé aujourd'hui. On lit avec plaisir la description du cerveau, des reins et des sutures du crâne. Alberti a, le premier, décrit d'une manière exacte les reins et les voies urinaires. Les planches sont empruntées de Vésale : cependant il y en a quelques-unes qui sont nouvelles. L'auteur est, après Eustachi, le premier qui ait donné des figures de l'oreille humaine.

Orationes tres : 1) *De cognitione herbarum ;* 2) *De moschi aromatis pretiosissimi naturâ et efficaciâ ;* 3) *De disciplinâ anatomicâ, quò ortû cœperit, et quomodo sensim aucta, et ad posteros transmissa sit, tùm de Galeni libro, qui de ossibus inscribitur, et tyronibus nuncupatur. Annexa sunt :* a) *Themata medica de morbis meseuterii, ardore stomachi, singultu et de lachrymis ;* b) *Structura ureterum renis dextri mirifica ;* c) *Adumbratio et descriptio sursùm nutantium membranularum σιγμοειδῶ in venis brachiorum et crurum.* Nuremberg, 1585, in-8°.

Orationes quatuor : 1) *De studio doctrinæ physicæ ;* 2) *De felle ad intestina restagnante, neque tamen vitalem succum è ventriculo demissum contagione depravante ;* 3) *De sudore αἱματώδει, seu cruento ;* 4) *De medendi scientiâ, professoribus ejus, imprimis de Rasis libro nono, Mansori, Arabum rege, dicato ;* 5) *Quæstio, cur pueris non sit interdicendum lacrymis, et cur in lacrymis suspiria et gemitus ferè conjungantur ?* 6) *Questio, nùm metallia et mineralia, si carbonibus adoleantur, suo nidore ἄσθμάτι, seu suspirio conferent ?* 7) *Præfatio in librum Galeni περὶ οὔρων, seu de lotiis.* Wittemberg, 1590, in-8°.

Le premier de ces Discours fut celui qu'Alberti prononça lors de son inauguration à la chaire de physique. Haller a inséré le cinquième dans sa collection de thèses, sous le titre suivant : *De lacrymarum utilitate in levando animi affectu.*

Oratio de surditate et mutitate ; quæstio, an et quid grandini in sue cum scorbuto in homine sit commercii ? pronuntiata ad gradum doctoris M. Ern. Hettenbachii. Nuremberg, 1591, in-8°.

Disputatio de sudore spontaneo. Wittemberg, 1591, in-4°.

Disputatio de scorbuto. Wittemberg, 1591, in-4°.

Disputatio secunda de scorbuto. Wittemberg, 1593, in-4°.

Scorbuti historia : cui, inobservatum, vel saltem indictum hactenùs, symptoma accessit, genarum coarctatio, genuum contractioni germanum et quasi consanguineum. Wittemberg, 1594, in-4°.

Ce traité a encore paru (Wittemberg, 1624, in-8°.) avec celui de Sennert sur le même sujet.

Oratio de moscho, Wittemberg, 1594, in-4°.

Consilio aliquot medica.

On les trouve, dit Mercklin, dans le Recueil de Consultations publié par Jean-Philippe Brendel.

Observationes anatomicæ. Wittemberg, 1620, in-8°.

Epistola consolatoria ad Jo. Oelhafium, querentem obitum soceri Hieronymi Baumgærtneri. Wittemberg, 1566, in-4°.

Orationes duæ : 1) *De studio doctrinæ physicæ, et eo libello qui de animâ inscribitur ;* 2) *De bile excrementitiâ, nùm è suo folliculo in intestina profusa admisceatur cremori ventriculi in eâdem illabenti, suâque ipsum contagione contaminet. Adjuncta est quæstio, an ventriculus suo cremore verè nutriatur ?* Wittemberg, 1576, in-12.

Quelques biographes prétendent qu'Alberti publia un Traité des formules médicales sous le nom de Lubert Esth ; mais Will a prouvé que c'est une erreur, que l'ouvrage connu sous ce nom appartient réellement à l'auteur désigné sur le frontispice, mais, qu'en le composant, Esth ne se fit point scrupule de copier servilement un *librum de compositione medicamentorum*, dont Alberti laissa le manuscrit parmi ses papiers, et qui n'a jamais été imprimé. La Bibliothèque d'Altdorf possède encore plusieurs manuscrits du même écrivain, que Wedel jugea si intéressans, qu'il promit de les publier l'un après l'autre ; mais il n'a pas rempli ses engagemens. On peut voir, dans Will, les titres de ces différens manuscrits, dont Bœrner a fait également connaître quelques-uns.

(A.-J.-L. J.)

ALBERTINI (Annibal), médecin italien, né à Cézène, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il a écrit :

De affectionibus cordis libri tres, in quibus habetur problema de membrorum principatu. Venise, 1618, in-4°. - *Ibid.* 1626, in-4°. - Césène, 1648, in-8°.

Les observations d'Albertini sont assez exactes, au jugement de Senac, qui en a profité dans son Traité du cœur. A la fin du livre on trouve une Dissertation sur la peste. (O.)

ALBERTINI (Barthélemy), natif de Bologne, vivait à peu près vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut pendant soixante ans secrétaire du collége des docteurs en philosophie et en médecine de cette ville. Il paraît n'avoir laissé d'autre ouvrage que le suivant :

Catalogo di tutti i dottori di esso collegio. Bologne, 1664, in-4°.

Ce Catalogue, qui commence à l'année 1156, fut publié par Jean-Baptiste Cavazza, successeur d'Albertini dans sa charge de secrétaire. (L.)

ALBERTINI (Hippolyte-François), né à Crevalcore, dans le territoire de Bologne, étudia la médicine sous Malpighi, dont il était parent, et pratiqua pendant trois ans, comme médecin-adjoint, dans l'hôpital de Sainte-Marie-de-la-Mort, à Bologne. Devenu ensuite professeur public de médecine dans cette ville, il y obtint la plus grande considération. Si l'on en croit l'assertion d'un de ses contemporains, que Mazzuchelli n'a pas dédaigné de rapporter, Albertini sut profiter de la confiance exclusive qu'il avait inspirée aux dames les plus puissantes, pour faire augmenter ses appointemens de professeur, en feignant de vouloir embrasser l'état ecclésiastique et renoncer à la pratique de la médecine. Il paraît être mort vers le milieu du dix-huitième siècle. Les deux ouvrages qui restent de lui sont:

Animadversiones super quibusdam difficilis respirationis vitiis, à læsâ cordis et præcordiorum structurâ pendentibus.

Un traité écrit, par l'auteur, en italien, et traduit ensuite en latin sous ce titre:

De cortici peruviani commentationes quædam.

L'un et l'autre se trouvent dans l'Histoire de l'Institut de Bologne. (L.)

ALBICIUS (Sigismond), naquit à Unczow ou Neustadt, en Moravie, enseigna pendant trente années la médecine à Prague, alla, au bout de ce temps, faire un voyage en Italie, et prit, en 1404, le titre de docteur en droit à Padoue. Avant son départ, il était médecin de Wenceslas, roi de Bohême. A son retour, il fut nommé archevêque de Prague, en 1411; mais il renonça dans la suite à cette dignité, qu'il échangea contre l'abbaye de Wihrad, et il obtint le titre d'archevêque de Césarée. Il mourut, en 1427, dans la Hongrie. Ses ouvrages sont:

Praxis medica.

Regimen sanitatis.

Regimen pestilentiæ.

Ils ont été imprimés tous trois ensemble. (Léipzick, 1487, in-4°.). (J.)

ALBIN (Eleazar), peintre anglais, a donné:

A natural history of birds. Londres, 1731 et 1738, in-4°. 3 volumes. - Trad. en français, La Haye, 1750, in-4°.

A natural history of english insects. Londres, 1720, in-4°. - Avec des notes de Guillaume Derham, Londres, 1724, in-4°. - *Ibid.* 1731, in-4°. - *Ibid.* 1749, in-4°.

L'édition de 1731 est en latin sous ce titre: *Insectorum Angliæ naturalis historia cum observationibus et annotationibus G. Derham.*

A natural history of spiders and other curious insects. Londres, 1736, in-4°.

A natural history of english songbirds and such of the foreign as are

usually brought over and esteem'd for ther singing. Londres, 1738, in-8°. - *Ibid.* 1741, in-8°. - *Ibid.* 1759, in-8°. - *Ibid.* 1779, in-8°.

An history of esculent fish with plates, draun and engraved by Eleazar Albin; with an essay on the breeding of fish and the construction of fish-ponds, by R. North. Londres, 1794, in-4°.

Les planches enluminées font tout le mérite de ces différens ouvrages. Ce ne sont, à proprement parler, que des recueils de figures, auxquels l'auteur a joint quelques notes descriptives, sans distribution méthodique. Comme simple peintre, il n'a mis aucune critique dans son travail; la plupart même des planches sont médiocres : en général, elles sont assez mal dessinées et mal enluminées. (z.)

ALBINEUS. *Voyez* Aubigné.

ALBINUS (Bernard), arrière-petit-fils du célèbre historien de la Saxe, Pierre Albinus, père d'un des plus grands anatomistes connus, et l'un des médecins les plus considérés de son siècle, naquit, le 7 juin 1653, à Dessau, dans la principauté d'Anhalt. Son vrai nom de famille, Weiss (mot allemand qui signifie *blanc*, *albus*), avait été latinisé depuis trois générations, suivant l'usage presque général du temps. Albinus fit ses humanités et sa philosophie tant dans le collége de Dessau, que dans celui de Brême ; après quoi il partit pour Leyde, où il se proposait d'étudier la médecine sous Charles Drelincourt, Théodore Croonen et Luc Schacht, et où il ne tarda point à annoncer, par ses rapides progrès, ce qu'on devait attendre un jour de lui. Ayant rempli le temps fixé par les statuts, il aurait bien voulu prolonger encore son séjour à Leyde, afin d'augmenter la masse de ses connaissances; mais, contraint de céder aux vœux de ses parens, qui le rappelaient, il se fit recevoir docteur, au mois de mai 1676, et retourna sur-le-champ à Dessau. Devenu, peu de temps après, maître de ses actions par la mort de sa mère, il revint, dès l'année suivante, à Leyde, où il se perfectionna dans la médecine et les mathématiques. Au bout de trois ans, il reprit la route de son pays, en passant par les Pays-Bas, la France et la Lorraine, et, à peine arrivé à Dessau, en 1680, il obtint une chaire de médecine à Francfort-sur-l'Oder, où il fut installé le 13 janvier 1681. Ses leçons attirèrent bientôt un concours prodigieux d'élèves. Des succès non moins brillans dans la pratique contribuèrent encore à lui concilier l'estime et la confiance générales. Aussi Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, qui était menacé d'hydropisie, eut-il recours à lui, et, guéri par ses soins, il lui témoigna sa reconnaissance en le gardant à Potsdam, avec le titre de conseiller privé et de premier médecin. A la mort de ce prince, en 1688, Albinus, que rien n'attachait plus à la cour, vint reprendre ses fonctions à Francfort. Déjà depuis six ans, il vivait tranquille en cette ville sans rien solliciter pour l'accroissement de sa fortune, lorsque les curateurs de l'Université de Groningue lui proposèrent le titre de docteur provincial

avec une chaire de médecine. Séduit par des offres aussi avantageuses, Albinus était sur le point de céder; mais l'électeur Frédéric, jaloux de le conserver dans ses états, l'accabla de dons, de bienfaits et d'honneurs, lui promettant en outre la première prébende qui viendrait à vaquer dans le chapitre de Magdebourg, et qui lui fut effectivement accordée en 1697, avec l'exemption de tous les devoirs attachés à cette charge, afin qu'il pût habiter librement Berlin, où l'appelaient ses fonctions de premier médecin. Albinus craignant que cette dernière faveur ne le rendît à charge à ses confrères, demanda et obtint la permission de résilier son canonicat pour une somme d'argent. Cependant la république des Pays-Bas n'avait pas perdu le désir et l'espoir de l'attacher à quelqu'une de ses écoles. Les instances qu'elle fit auprès de l'électeur furent inutiles pendant longtemps; mais le prince céda enfin, et Albinus se rendit à Leyde, où il commença, en 1702, ses fonctions de professeur, qu'il continua sans interruption jusqu'à sa mort, arrivée le 7 septembre 1721. Boerhaave, son collègue, et qui a prononcé son éloge, nous le dépeint comme un des médecins les plus habiles et les plus instruits qui aient jamais existé. Ses ouvrages, tous fort peu connus aujourd'hui, sont:

Dissertatio de fonticulis. Francfort-sur-l'Oder, 1681, in-4°.
Dissertatio de affectibus animæ. Francfort-sur-l'Oder, 1681, in-4°.
Dissertatio de venenis. Francfort-sur-l'Oder, 1682, in-4°. - *Ibid.* 1690, in-4°.
Dissertatio de elephantiâ Javæ novâ. Francfort-sur-l'Oder, 1683, in-4°.
Dissertatio de sterilitate. Francfort-sur-l'Oder, 1683, in-4°.
Dissertatio de atrophiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1684, in-4°.
Dissertatio de ægro melancholiâ hypochondriacâ laborante. Francfort-sur-l'Oder, 1684, in-4°.
Dissertatio de sacro Freyenwaldensium fonte. Francfort-sur-l'Oder, 1685, in 4°.
Dissertatio de minimis corporis humani meatibus. Francfort-sur-l'Oder, 1685, in-4°.
Dissertatio de tabaco. Francfort-sur-l'Oder, 1685, in-4°.
Dissertatio de theâ. Francfort-sur-l'Oder, 1685, in-4°.
Dissertatio de missione sanguinis. Francfort-sur-l'Oder, 1686, in-4°.
Dissertatio : cervo, per glandem plumbeam cor trajecto, nec statim mortuo. Francfort-sur-l'Oder, 1686, in-4°.
Dissertatio de paracentesi thoracis et abdominis. Francfort-sur-l'Oder, 1687, in-4°.
Dissertatio de cantharidibus. Francfort-sur-l'Oder, 1687, in-4°.
Dissertatio de melancholiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1687, in-4°.
Dissertatio de hydrophobiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1687, in 4°.
Dissertatio de corpusculis in sanguine contentis. Francfort-sur-l'Oder, 1688, in-4°.
Dissertatio de phosphoro solido et liquido. Francfort-sur-l'Oder, 1688, in-4°.
Dissertatio de salivatione mercuriali. Francfort-sur-l'Oder, 1689, in-4°.
Dissertatio de somnambulismo. Francfort-sur-l'Oder, 1689, in-4°.
Dissertatio de pravitate sanguinis. Francfort-sur-l'Oder, 1689, in-4°.

Dissertatio de diabete verâ. Francfort-sur-l'Oder, 1689, in-4°.
Dissertatio de catalepsi. Francfort-sur-l'Oder, 1690, in-4°.
Dissertatio de apoplexiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1690, in-4°.
Dissertatio de picâ. Francfort-sur-l'Oder, 1691, in-4°.
Dissertatio de fame caninâ. Francfort-sur-l'Oder, 1691, in-4°.
Dissertatio de tarantulæ mirâ vi. Francfort-sur-l'Oder, 1691, in-4°.
Dissertatio de cardialgiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1691, in-4°.
Dissertatio de incubo. Francfort-sur-l'Oder, 1691, in-4°.
Dissertatio de maniâ. Francfort-sur-l'Oder, 1692, in-4°.
Dissertatio de morbo Hungarico. Francfort-sur-l'Oder, 1693, in-4°.
Dissertatio de vomicâ pulmonum. Francfort-sur-l'Oder, 1693, in-4°.
Dissertatio de elephantiasi. Francfort-sur-l'Oder, 1694, in-4°.
Dissertatio de atherapensiâ morborum. Francfort-sur-l'Oder, 1694, in-4°.
Dissertatio de febre quartanâ intermittente. Francfort-sur-l'Oder, 1694, in-4°.
Dissertatio de paronychiâ. Francfort-sur-l'Oder, 1694, in-4°.
Dissertatio de polypis. Francfort-sur-l'Oder, 1695, in-4°.
Dissertatio de ægylope. Francfort-sur-l'Oder, 1695, in-4°.
Dissertatio de cataractâ. Francfort-sur-l'Oder, 1695, in-4°.
Dissertatio de pleuritide verâ. Francfort-sur-l'Oder, 1696, in-4°.
Dissertatio de partu difficili. Francfort-sur-l'Oder, 1696, in-4°.
Dissertatio de partu naturali. Francfort-sur-l'Oder, 1697, in-4°.
Oratio de ortu et progressu medicinæ. Leyde, 1702, in-4°.
Oratio de incrementis et statu artis medicæ seculi decimi septimi. Leyde, 1711, in-4°.
Oratio in mortem Rauii. Leyde, 1719, in-4°. (A.-J.-L. J.)

ALBINUS (Bernard-Sigefroi), fils du précédent, et l'un des plus grands hommes dont la médecine ait à s'honorer, n'illustra pas moins l'Allemagne, qui lui donna le jour, que la Hollande, sa patrie d'adoption. Il naquit, le 24 février 1697 (1696, selon Bœrner), à Francfort-sur-l'Oder, où il fit ses humanités, ainsi que ses cours de philosophie, et où il puisa ses premières connaissances en médecine à l'école de son père. Bidloo, Rau, Decker, Boerhaave et Ruysch furent ensuite ses maîtres. Voué par goût à l'étude de l'anatomie, il s'attacha surtout à Ruysch, qui n'eut bientôt plus aucun secret pour lui, et qui lui dévoila le mystère de ces admirables injections, dont la perfection et la beauté avaient tant contribué à établir sa réputation. Cependant Albinus se rendit, en 1718, d'après les conseils de son père, à Paris, où il se lia d'amitié avec Winslow et Sénac. Il espérait passer quelques années dans cette ville, lorsqu'au bout de six mois, les curateurs de l'Université de Leyde, prévoyant la mort de Rau, qui succombait sous le poids des années, jetèrent les yeux sur lui pour remplacer cet illustre chirurgien, et le rappelèrent en Hollande avec le titre de professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie. A peine arrivé à Leyde, Albinus reçut le bonnet de docteur, sans examens ni thèse, faveur éclatante qui annonçait quelle haute idée on avait de ses talens prématurés, et quelle confiance il inspirait.

Les espérances des curateurs ne furent point déçues, et le Discours que le jeune professeur prononça lors de son inauguration, annonça tout ce qu'on devait attendre d'un homme qui, à vingt-deux ans, méritait de prendre place parmi ses maîtres, et ne devait cet honneur qu'à lui-même. Rau mourut quelques semaines après. Cependant Albinus demeura simple lecteur pendant deux ans, et ce fut seulement après la mort de son père, en 1721, que, sur les instances de Boerhaave, il obtint le titre de professeur ordinaire. En 1745, on lui donna aussi la chaire de thérapeutique. Il mourut le 9 septembre 1770, âgé de soixante-treize années, dont cinquante avaient été consacrées à l'enseignement.

Albinus fit prendre à l'anatomie une direction nouvelle, qui était la suite nécessaire de l'impulsion donnée à toutes les branches de la médecine par le système de Boerhaave, son maître. Boerhaave avait renversé les théories physiologiques basées sur la chimie, pour y substituer des doctrines entièrement mécaniques. Or, dans ce système, la moindre variation de forme devant entraîner des différences dans l'action, on ne pouvait plus se borner, comme par le passé, à connaître le corps humain dans son ensemble seulement, et il devenait indispensable d'étudier plus en détail la texture et la configuration de chaque partie; il fallait avoir une mesure exacte de chaque organe, pour pouvoir en estimer mécaniquement la force: c'est dans cet esprit qu'Albinus travailla; et ses ouvrages, aussi profonds que ceux de Winslow, ont en outre le mérite d'une grande magnificence. On peut réellement le considérer comme le créateur de l'anatomie descriptive. Ses descriptions sont claires, et, non content de leur donner une précision étonnante, il voulut encore exprimer tout ce qu'il voyait au moyen du dessin et de la gravure. Le procédé qu'il employait prouve assez combien il appréciait l'importance, si mal sentie jusqu'alors, des figures exactes. Il choisissait un très-beau cadavre, le suspendait à une grande distance des dessinateurs, pour que la perspective ne nuisît pas à l'exactitude, et en faisait tirer un grand nombre de copies, sur chacune desquelles on reportait ensuite, dans sa place convenable, un muscle disséqué avec soin, de manière qu'on en aperçût bien les insertions; après ce muscle, Albinus en faisait dessiner un autre de la même manière, et ainsi de suite. Tel est le plan qu'il a suivi. Aussi fit-il faire de grands progrès à l'art du dessin et de la gravure en anatomie, qui était resté stationnaire depuis Vésale et Eustachi. L'anatomie est devenue entre ses mains presque tout ce qu'on pouvait espérer qu'elle devînt comme art: il ne fallait plus que faire l'application des moyens qu'il avait trouvés, pour la rendre une science parfaite. L'honneur lui appartient aussi d'avoir ranimé le goût

de l'anatomie humaine, que la doctrine de Sylvius avait fait négliger; car, avant Boerhaave, presque tous les anatomistes disséquaient des animaux, sur lesquels furent faites la plupart des découvertes, parce qu'elles concernaient des parties qui leur sont communes avec l'espèce humaine. Malheureusement cette révolution salutaire devint funeste à l'anatomie comparée, qui, ayant jeté le plus grand éclat avant Albinus, se trouva presque entièrement négligée après lui, et ne fut même soutenue pendant plusieurs années que par les travaux peu importans d'Alexandre Monro, le père. Albinus eut des contestations très-vives avec Haller, qui lui disputa la découverte de la membrane pupillaire chez l'homme (dans la Gazette de Gœttingue, 1559, nº 150); il en eut aussi d'autres, mais moins désagréables, avec Duhamel et Camper. Ses ouvrages sont :

Oratio inauguralis de anatome comparatâ. Leyde, 1719, in-4°.
Albinus prononça ce discours, le 2 octobre, pour son inauguration à la chaire de lecteur d'anatomie et de chirurgie.

Oratio inauguralis, quâ in veram viam quæ ad fabricæ corporis humani cognitionem ducit, inquiritur. Leyde, 1721, in-4°.
Ce discours fut prononcé, le 9 novembre, pour son inauguration à la chaire de professeur ordinaire d'anatomie et de chirurgie.

Index supellectilis anatomicæ, quam Academiæ Batavæ, quæ Leidæ est, legavit J. J. Rau . . . . . ., cum ejus vitâ, necnon methodo curandi calculosos, insimulque instrumentorum figuris. Leyde, 1725, in-4°.
C'est la description du cabinet légué par Rau à l'Académie de Leyde. Albinus y a joint un éloge historique de son maître, et un aperçu, fort incomplet, de la méthode que cet habile chirurgien suivait dans l'opération de la taille. Il a su éviter la sécheresse d'un catalogue, en semant son travail de réflexions et de remarques presque toujours judicieuses et quelquefois piquantes.

De ossibus corporis humani ad auditores suos libellus. Leyde, 1726, in-8°. - Vienne et Léipzick, 1746, in-8°. - *Ibid*, 1757, in-8°.
Cet ouvrage n'était d'abord destiné qu'à servir de guide aux étudians. Albinus en publia, sous le titre de *De sceleto humano liber* (Leyde, 1767, in-4°.), une édition plus complète, dans laquelle on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'élégance du style, de la justesse des descriptions, ou de la beauté des figures.

Historia musculorum hominis. Leyde, 1734, in-4°. -*Ibid*, 1736, in-4°. - Francfort, 1784, in-4°. - Trad. en franç. par Tarin. Paris, 1753, in-4°.
C'est cette myologie surtout qui a fondé la réputation de l'auteur, et qui lui a mérité une place parmi les plus grands anatomistes. Albinus déclare, dans la préface, qu'il a fait toutes ses descriptions sur le cadavre même, et que nulle part il ne s'en est rapporté aux assertions de ses prédécesseurs. Aussi Haller considérait-il cet ouvrage comme parfait en son genre, et comme le meilleur qui eût encore paru sur l'anatomie. On regrette seulement que tous les muscles aient été dessinés sur la même échelle, ce qui rend les petits un peu confus.

Dissertatio de arteriis et venis intestinorum hominis: accedit icon coloribus distinctus. Leyde, 1736, in-4°. - *Ibid*, 1738, in-4°.

Dissertatio de sede et causâ coloris Æthiopium et cœterorum hominum: accedunt icones coloribus distinctæ. Leyde, 1737, in-4°.

Icones ossium fœtûs humani: accedit osteogeniæ brevis historia. Leyde, 1737, in-4°.

Tabula sceleti et musculorum corporis humani. Leyde, 1747, in-fol. *maj.* - Londres, 1749, in-fol. - Trad. en anglais, Londres, 1752, gr. in-fol.
Uteri mulieris gravidæ, cum jam parturiret, mortuæ, tabellæ septem. Leyde, 1748, in-fol. *reg. Appendix.* Leyde, 1751, in-fol. *reg.*
Tabulæ ossium humanorum. Leyde, 1753, in-fol. *maj.*
Tabulæ vasis chyliferi cum venâ azygos, arteriis intercostalibus, aliisque vicinis partibus. Leyde, 1751, in-fol. *reg.*
Les planches de cet ouvrage, qui sont magnifiques, ont coûté vingt-quatre mille florins.
Academicarum annotationum libri I-VIII. Leyde, 1754-1768, in-4°. *major.*
Cet ouvrage précieux est rempli de remarques fines et délicates.
Non content de contribuer par ses propres efforts aux progrès de la science à laquelle il consacra sa vie entière, Albinus se fit encore l'éditeur de plusieurs anciens anatomistes, dont il appréciait le mérite et vénérait les talens. Nous lui devons des éditions fort estimées des Œuvres de Vésale, d'Harvée et de Fabricio d'Aquapendente, ainsi que des planches anatomiques d'Eustachi. (A.-J.-L. J.)

ALBINUS (Chrétien-Bernard), troisième fils de Bernard, naquit à Leyde en 1696, et y fut fait docteur en 1724. L'Université d'Utrecht lui donna une chaire de médecine, qu'il remplit avec distinction. Ayant obtenu, en 1747, le droit de siéger et de voter dans le conseil de la ville, il fut nommé, en 1750, l'un de ses députés à l'assemblée des états-généraux, et mourut le 5 avril 1752, à l'âge de cinquante-six ans. Il ne nous reste de lui que les deux opuscules suivans:

Disputatio continens novam tenuium intestinorum hominis descriptionem. Leyde, 1722, in-4°.-*Ibid.* 1728, in-8°.
De anatome errores detegente in medicinâ, oratio. Utrecht, 1723, in-4°.
L'auteur a pour but, dans cet opuscule, de montrer, par de nombreux exemples, combien il est utile d'ouvrir les cadavres, pour découvrir les causes et les effets des maladies. (J.)

ALBINUS (Frédéric-Bernard), second fils de Bernard, né en 1715 à Leyde, obtint le titre de docteur dans cette ville, en 1740, y devint professeur d'anatomie et de chirurgie après la mort de son frère Bernard-Sigefroi, et y mourut, le 23 mai 1778, recteur de l'université, à l'âge de soixante-trois ans. Il a laissé les ouvrages suivans:

Dissertatio inauguralis de deglutitione. Leyde, 1740, in-4°.
Oratio adit. de dissensione anatomicorum. Leyde, 1747, in-4°.
Oratio de ambulatione vitæ maximè necessariâ. Leyde, 1769, in-4°.
De naturâ hominis libellus. Leyde, 1775, in-8°.
Ce dernier opuscule a été fait pour servir de table aux ouvrages anatomiques de Bernard-Sigefroi Albinus. (J.)

ALBINUS (Jacques), né à Hambourg, étudia la médecine à Francfort, et revint la pratiquer dans sa ville natale, aussitôt après avoir pris le titre de docteur à Bâle. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort. On a de lui:

Dissertatio de præservatione à peste. Francfort, 1611, in-4°.
Dissertatio præcidanea de scorbuto. Bâle, 1614, in-4°. (O.)

ALBINUS (Mathieu), habile médecin de Venise, qui acquit beaucoup de célébrité par la pratique de son art. Valerianus nous apprend qu'il mourut avant d'avoir mis la dernière main à un traité *De oratione supra ægrotantibus disserendi.* Sa mort fut l'effet du chagrin que lui causa celle d'un fil, tendrement aimé. (o.)

ALBINUS (Sébastien), dont toutes les particularités de la vie sont ignorées, et dont on ne sait même pas s'il fut médecin, publia, au rapport de Wolferm, vers la fin du dix-septième siècle, une instruction sur les moyens de rappeler les noyés à la vie, ayant pour titre :

Kurzer Bericht wie man den Personen, so nicht zu lange im Wasser gewesen, und gleichsam wie todt heraus gezogen worden, das Leben erhalten kœnne. Lemgo, 1675, in-8°. (o.)

ALBISSUS (Ornandus), auteur auquel Carrère, d'après l'autorité de Van Leempoel et de Sandervet, attribue un traité

De corde, liene et vesicâ. Venise, 1552.
dont Haller regarde l'existence comme fort douteuse. (T.)

ALBOSIUS. *Voyez* Aillebout.

ALBRECHT (Benjamin-Théophile) est auteur de l'ouvrage suivant :

De aromatum exoticorum noxâ, et nostratium præstantiâ. Erford, 1740, in-4°.

Sans doute l'auteur a raison de s'élever contre les épices de l'Inde, et surtout contre l'abus qu'on en fait; mais comment espérer de persuader au lecteur qu'il doit préférer le thym à la muscade, le passerage au gingembre, ou le basilic à la canelle? (z.)

ALBRECHT (Jean-Guillaume), naquit, le 11 août 1703, à Erford. Il fit ses études médicales à Iéna sous Wedel, Teichmeyer et Hamberger, passa ensuite quelque temps à Wittemberg, et finit par se rendre d'abord à Strasbourg, puis à Paris, afin d'y suivre la pratique des grands maîtres. De retour à Erford, en 1727, il y reçut le bonnet de docteur. Dès l'année suivante, on le nomma médecin de la province, et, en 1730, on fonda pour lui une chaire extraordinaire de médecine. Appelé, en 1734, à Gœttingue, comme professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique, il se rendit avec empressement dans cette ville, où il mourut peu de temps après, le 7 janvier 1736. Haller le remplaça. Ce grand homme parle avec éloge de ses ouvrages, dont voici la liste :

Disputatio inauguralis-medica de morbis epidemicis : Præs. J.-A. Fischer. Erford, 1727, in-4°.

Observationes anatomicæ circà duo cadavera masculina. Erford, 1730, in-4°.

Tractatus de tempestate, cui adjecta observatio circà vasa lymphatica ventriculi instituta. Erford, 1731, in-8°.

Tractatus physicus de effectibus musices in corpus animalium. Léipzick, 1734, in-8°.
Programma de vitandis erroribus in doctrinâ medicâ. Gœttingue, 1734, in-4°.
Programma de vitandis erroribus in doctrinâ mechanicâ. Gœttingue, 1735, in-4°.
Programma de loco quodam Hippocratis malè explicato. Gœttingue, 1734, in-4°.
Disputatio inauguralis medica de spiritu vini ejusque usu et abusu : Resp. Christoph.-Henric. Papen. Gœttingue, 1735, in-4°.
Programma quo ad lectiones suas invitat. Gœttingue, 1735, in-4°.
Parœnesis ad artis medicæ cultores dùm duorum cadaverum masculinorum sectionem primum obiret. Gœttingue, 1735, in-4°.
Albrecht a aussi publié les détails d'une opération de trépan couronnée de succès, dans le tome 5 du *Commercium litterarium Noricum.*

(A.-J.-L. J.)

ALBRECHT (Jean-Pierre), médecin allemand, natif de Hildesheim, revint pratiquer l'art de guérir dans sa ville natale, après avoir obtenu le bonnet de docteur à Francfort. En 1681, l'Académie des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres, sous le nom de *Castor*. Les ouvrages sortis de sa plume sont :

Dissertatio inauguralis de lue venereâ : Præs. Irenæo Vehr. Francfort-sur-l'Oder, 1673, in-4°.
Entdeckte Unschuld der Thee-und Coffee-Getrænke. Brême, 1696, in-8°.
Il a traduit du hollandais en allemand le *Manuel de chirurgie* de Corneille Bontekoe (Hanovre, 1687, in-8°.) et celui d'Etienne Blancaard (Hanovre, 1687, in-8°.). On a aussi de lui un grand nombre d'observations, dont plusieurs très-intéressantes, dans les *Ephemerides Academiæ Naturæ Curiosorum.* (J.)

ALBRECHT (Jean-Sébastien), fils d'un riche marchand de Cobourg, naquit, le 4 juin 1695, dans cette ancienne et célèbre ville de la Franconie. Ses parens l'envoyèrent, en 1715, à Iéna pour y étudier la médecine. Hamberger, Teichmeyer, les deux Wedel, père et fils, Slevogt et Fick brillaient alors dans cette Université, où le jeune Albrecht puisa une instruction solide, et prit surtout un goût particulier pour l'histoire naturelle. Au bout de deux ans, il partit pour Leyde, où Bernard Albinus et Boerhaave attiraient un concours immense d'étudians. Il s'arrêta peu néanmoins dans cette ville, parcourut la Hollande et le nord de l'Allemagne, et revint promptement à Iéna, où les honneurs du doctorat lui furent accordés en 1718. Ayant ainsi pris ses degrés, il alla se fixer à Cobourg, où il partagea son temps entre la pratique et l'étude de la nature. Il ne tarda pas à se concilier l'estime générale, et cependant il n'obtint de distinctions qu'assez tard; car ce fut seulement en 1734 qu'on lui donna la place de professeur dans le gymnase de la ville. Trois ans après, il eut aussi celle de physicien de Cobourg, vacante par la mort de Verpoorten, et qu'il remplit jusqu'en

1774, époque où il termina sa carrière, le 8 octobre. Ses ouvrages, dont quelques-uns renferment des idées remarquables par leur hardiesse, sont :

Dissertatio de asthmate : Præs. G.-W. Wedel. Iéna, 1717, in-4°.
Dissertatio inauguralis medica de cerussâ : Præs. J.-A. Slevogt. Iéna, 1718, in-4°.
Programma, quo recentiorum plerorumque physicorum sententia, fossilia quædam figurata universalis diluvii esse testimonia, ex antiquioribus ingeniorum monumentis adstruit et affirmat. Cobourg, 1734, in-4°.
Kurzgefasster Unterricht von der in der Naehe hin und her sich einschleichenden Hornviehseuche, und wieder dieselbe dienende Mittel. Cobourg, 1742, in-4°.
Programma de salicum rosis fictis, neque bonorum neque malorum nunciis. Cobourg, 1748, in-4°.
Programma, quo sapientiam, vim et providentiam divinam in aliis corporis humani partibus, ab aliis diversis temporibus demonstratam, nunc ex capitis humani situ ejusque partium concinno ordine delineat. Cobourg, 1750, in-4°.

Albrecht a aussi publié (Cobourg, 1747, in-4°.) une édition, enrichie de notes, des *Opuscula botanica* de Joachim Junge, et une traduction allemande de la dissertation *De uromantiæ abusu tollendo*, de Georges-Ernest Stahl.

Ecrivain infatigable, il a inséré une foule de Mémoires, plus ou moins intéressans, dans les *Frænkische Sammlungen*, les *Breslauer Sammlungen*, le *Commercium litterarium* de Nuremberg, et les *Actes de l'Académie des Curieux de la nature*. Cette dernière société l'avait admis parmi ses membres, en 1730, sous le nom de *Panthemus*. (A.-J.-L. J.)

ALBRICHIUS (Jean), médecin de Cronstadt, en Transylvanie, qui mourut en 1749, et qui, neuf ans auparavant, avait été nommé membre de l'Académie des Curieux de la nature, sous le nom de *Chrysippe III*. Nous ne connaissons de lui que sa thèse, intitulée :

Disputatio de hæmorrhagiis in genere. Utrecht, 1709, in-4°. (Z.)

ALBRITIUS. *Voyez* Albrizzi.

ALBRIZZI (Nicolas), noble bergamasque, et médecin de profession, n'a rien laissé qu'un ouvrage à la louange de saint Nicolas, archevêque de Mira, dont le titre, aussi long que ridicule, est rapporté en entier par Mazzuchelli. Cette production, indigne de la plume d'un médecin, fut imprimée à Venise en 1698, in-4°. (L.)

ALBUCASIS (Abou'l Kasem Khalaf ben Abbas al Zaharavi), médecin espagnol, également connu sous les noms d'Abulcasis, Albucasa, Albuchasis, Bucasis, Bulcasis galaf, Alsaharavius, Alsaravius, Alscharavius, Alsharavius et Alsaharanus, naquit à Zahara près de Cordoue, où il mourut l'an 500 de l'hégire (1105-1107). Sans admettre les éloges outrés qui lui ont été prodigués, nous ne partageons pas l'opinion de ceux qui ne voient en lui qu'un compilateur et un plagiaire. S'il a reproduit les opinions et les préceptes de ses devanciers, on ne peut lui refuser le mérite de plusieurs découvertes, et

surtout d'avoir, le premier, donné le dessin et la description de beaucoup d'instrumens de chirurgie, à une époque où cet art languissait dans l'abandon. Ses écrits furent la source à laquelle puisèrent les écrivains du seizième siècle, et les auteurs de nos jours, les plus recommandables, s'appuient encore souvent de son autorité. Ce fut surtout contre l'impéritie et l'ignorance des médecins de son temps, qui maniaient le fer et le feu avec une coupable témérité, qu'il sentit le besoin de s'élever. Il leur traça des règles pratiques, combattit avec force le préjugé alors si commun, qui faisait attribuer à certains métaux, tels que l'or et l'argent, des qualités supérieures à celles du fer, et démontra que ce dernier métal est le plus convenable pour les instrumens de chirurgie. Cependant, on doit lui reprocher d'avoir été partisan outré de la cautérisation.

Son ouvrage intitulé :

Al tacrif (méthode de pratique),

est divisé en trente deux traités. Il n'a été connu qu'au commencement du seizième siècle, par la mauvaise traduction qu'en a donnée Paul Riccius à Augsbourg, en 1519, in-fol. Cependant plusieurs portions de cet ouvrage avaient déjà été publiées à Venise, en 1500, in-fol., 1510 in-fol.; à Strasbourg, en 1532, in-fol.; à Bâle, en 1541, in-fol., avec les œuvres de divers autres praticiens. La meilleure édition, et la seule qui donne le texte arabe avec la traduction latine, a été mise au jour par Jean Channing, sous le titre de :

Albucasis, De chirurgiâ, arabicè et latinè. Oxford, 1778, in-4°., 2 volumes.

Le chapitre *De morbis muliebribus cùm instrumentis ad id necessariis* a été inséré dans le *Volumen Gynæciorum* de Gaspard Wolf. La Bibliothèque du roi possède la traduction latine manuscrite de ses trois livres *De methodo medendi*, faite par Gérard de Crémone. (LT.)

ALBULEIZOR ou Algovazir, médecin arabe qui vivait à peu près en 1165, suivant Justus, et dont on a l'ouvrage suivant:

De curatione lapidis tractatus. Venise, 1497, in-fol. (Δ.)

ALBUZIO (Jean-Pierre), en latin *Albutius*, né à Milan vers l'année 1508, se rendit célèbre par son habileté en médecine, ses talens en philosophie, et ses connaissances étendues, tant dans la théologie et l'histoire, que dans les langues grecque et hébraïque. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il professa la rhétorique et la logique à Pavie, et sa réputation lui valut l'offre de plusieurs chaires très-lucratives à Bologne, à Pise, et dans d'autres universités, qu'il refusa toutes par attachement pour son pays. Il ne tarda pas à être récompensé de ce généreux sacrifice, par sa nomination à la place de professeur de médecine. Un grand nombre de princes et de personnages distingués, soit en Italie, soit en Allemagne, réclamèrent les secours de son art. Il mourut à Pavie, le 14 février 1583, laissant deux manuscrits, qui n'ont point été imprimés, et un fils (Fabius), qui devint aussi un médecin distingué, mais qui n'a rien écrit non plus. (Z.)

ALCADINO, médecin italien, qui florissait à la fin du douzième et au commencement du treizième siècle. Il naquit à Syracuse, en Sicile, et enseigna la médecine à Salerne. Sa réputation devint bientôt si grande, que l'empereur Henri vi l'appela auprès de lui pour le traiter d'une maladie dangereuse, et le nomma son médecin ordinaire. Après la mort de ce prince, il remplit les mêmes fonctions auprès de son jeune successeur Frédéric ii, et quand le monarque fut en âge de lui marquer son estime, Alcadino lui dédia son poëme intitulé:

De balneis puteolanis. Naples, 1505, in-4°.-*Ibid*. 1587, in-4°.
Les deux éditions portent le nom d'Enstazio de Matera. L'ouvrage fut réimprimé sous celui d'Alcadino, dans la collection *de Balneis* (Venise, 1553, in-fol.) et dans l'*Opusculum de balneis puteolorum, bajorum et pithecusarum*, de Jean Elisio et de Scipion Mazella (Naples. 1591, in-8°.-*Ibid*. 1596, in-8°.). Jean-François Lombardi en a inséré un grand nombre de passages dans sa *Synopsis de balneis puteolanis*. Paul Paciaudi nous apprend, dans son traité *De sacris balneis* (Venise, 1750, in-4°.), qu'après avoir comparé les différentes éditions et plusieurs manuscrits, il a reconnu que, des trente-quatre épigrammes dont le poëme se compose, seize sont d'Alcadino, et dix-huit appartiennent à Eustazio. Tiraboschi semble adopter cette opinion à regret. (A.-J.-L. J.)

ALCAIMUS. *Voyez* Alaymo.

ALCALA (Jannez-Jérôme), médecin espagnol, né à Ségovie, fut reçu docteur à Valence, revint exercer sa profession dans le lieu de sa naissance, et mourut en novembre 1632. Il dut plaire aux âmes dévotes de Ségovie par la publication des ouvrages suivans:

Milagros de Nuestra Sennora de la fuencisla, grandeças de su nuevo templo, y fiestas, que en su translacion se hicieron por la ciudad de Segovia, anno de 1613. Salamanque, 1615, in-8°.
El alonso, moço de mucos ancos. Madrid, 1624.
Verdades para la vida Christiana. Valladolid, 1632. (s.)

ALCALA Y MARTINEZ (Jayme), sur lequel on a moins de détails que sur le précédent, a écrit:

Dissertacion sobre una operacion cesarea, exercitada en muger y fœtus vivos. Valence, 1753, in-4°. (s.)

ALCALANO (Prosper), médecin toscan, que Douglas place au commencement du seizième siècle, mais dont Mazzuchelli ne fait aucune mention. Il pratiqua son art d'abord à Rome, puis à Bologne, et écrivit:

Paraphrasis in libros Galeni de inæquali intemperie, cui adjunctus est commentarius de atrabile. Lyon, 1538, in-8°. (o.)

ALCANA MOSALI, appelé aussi Canamusali ou Camanusali, et reproduit même deux fois, sous ces deux noms différens, dans quelques biographies, était un médecin arménien, qui vivait à peu près vers le milieu du treizième siècle. Il pra-

tiquait la médecine à Bagdad lorsque cette ville fut prise par les Tartares, en 1258. Adonné principalement à la médecine oculaire, il a publié sur cette branche de l'art un traité qui a pour titre :

De passionibus oculorum liber,
et dont une traduction latine, faite par David Armenius, a été publiée d'abord avec la Chirurgie de Guy de Chauliac (Venise, 1499, in-fol.), ensuite avec celle d'Albucasis (Venise, 1500, in-fol.-*Ibid.* 1506, in-fol.-*Ibid.* 1513, in-fol.). L'auteur y a réuni tout ce que les médecins arabes, chaldéens, juifs et indiens avaient écrit et dit sur les maladies des yeux.
(Δ.)

ALCANÈS (Louis), médecin espagnol, vécut, selon Haller, au dix-septième siècle, et publia l'ouvrage suivant, dont le savant bibliographe ignorait la date et le lieu de publication :

Regimento preservativo y curativo de la pestilentia, in-4°. (T.)

ALCAZAR, ALCAÇAR ou VALCAZER (André), né à Guadalaxara, dans la nouvelle Castille, fut premier professeur de médecine, et non de chirurgie, comme le dit Eloy, à l'académie de Salamanque. Il contribua à la réforme des instrumens de chirurgie avec Louis de Lucena. Ses ouvrages sont :

Chirurgiæ libri sex, in quibus multa antiquorum et recentiorum subobscurum loca hactenùs non declarata interpretantur. Salamanque, 1575, in-fol.

Le cinquième livre est consacré à la maladie vénérienne. Alcazar prétend que la syphilis est indiquée dans Hippocrate, Pline et Avicennes, qu'elle fut observée sous le règne de Tibère, et qu'on doit sa réapparition en 1456 à ce que les soldats se nourrirent de chair humaine pendant la guerre de Jean, fils de René d'Anjou, contre Alphonse de Naples. Cette étiologie est absurde, mais il n'en est pas de même de l'opinion d'Alcazar sur l'antiquité de la maladie vénérienne.

De vulneribus capitis Liber. Salamanque, 1582, in-fol.

C'est une réimpression du premier livre de l'ouvrage précédent ; il y est parlé de l'introduction des bougies dans l'urètre, mais non pour la première fois, comme on l'a prétendu, puisqu'on trouve quelque chose d'analogue dans Paul d'Egine. (s.)

ALCAZAR ou ALCAÇAR (Louis d'), né à Séville en 1554, se fit jésuite en 1569, et fut professeur distingué de philosophie et de médecine à Cordoue et à Séville. Il mourut dans cette dernière ville, le 16 juin 1613, âgé de soixante-trois ans.

Outre un commentaire sur l'apocalypse, et un livre *De sacris ponderibus et mensuris* (Lyon, 1616.-Anvers, 1619.), il a écrit :
De malis medicis opusculum. Lyon, 1631, in-fol. (s.)

ALCHINDUS. *Voyez* AL KENDI.

ALCINET (Joseph), médecin espagnol, né en Catalogne, exerça la médecine à Madrid avec distinction, et écrivit, selon Carrère, sur le quinquina :

Nuevas utilidades de la China. Madrid, 1767, in-4°. (s.)

ALCINOÜS, philosophe platonicien, qu'on croit avoir vécu

vers le commencement du deuxième siècle de l'ère vulgaire, nous a laissé une introduction à la doctrine de son maître. Lorsqu'au quinzième siècle on essaya de remettre le platonisme en crédit, Marsile Ficin traduisit en latin l'abrégé d'Alcinoüs. Brucker le regarde comme très-utile à ceux qui veulent étudier avec fruit les ouvrages mêmes de Platon.

On doit à Denys Lambin une bonne édition grecque et latine, avec commentaires, de l'Introduction à la philosophie Platonicienne d'Alcinoüs (Paris, 1567, in-4°.). Il en avait déjà paru deux autres, qui ne renferment que la traduction latine de Ficin, à Venise (1497, in-8°.-*Ibid.* 1535, in-8°.) et à Paris (1532, in-8°.).

On trouve aussi cette Introduction dans un recueil de divers traités de Jamblique, Proclus et autres platoniciens; dans plusieurs éditions de Maxime de Tyr et d'Apulée; et, enfin, dans l'Histoire de la philosophie de Stanley, traduite en latin par G. Oléarius (Léipsick, 1712, in-4°.).

Jacques Charpentier a publié un commentaire sur l'ouvrage d'Alcinoüs (Paris, 1573, in-4°.)

Combes Donnous en a donné une traduction française (Paris, 1800, in-12.).

On ne doit pas confondre cet Alcinoüs avec un autre philosophe du même nom, mentionné par Philostrate, et dont il ne reste rien. Ce dernier appartient à la secte des stoïciens.

(MS.)

ALCIONIO (Pierre), eut pour patrie Venise, où il naquit vers la fin du quinzème siècle. Comme il sortait de parens pauvres et obscurs, Tiraboschi conjecture que le nom d'*Alcionio* ne lui appartenait pas, et qu'il le prit seulement pour faire croire qu'il descendait d'une famille ancienne. L'étude des langues grecque et latine fut la principale occupation de sa jeunesse. Mazzuchelli prétend, d'après le témoignage de Paul Manuzio, qu'il étudia aussi la médecine; mais rien ne le prouve, et jamais, du moins, il n'exerça cet art. La pauvreté l'obligea d'entrer, comme correcteur, dans l'imprimerie d'Alde Manuce. En 1517, il concourut pour la chaire de langue grecque, vacante par la mort de Marc Musuro, son maître; mais il succomba, quoiqu'on le considérât dès lors comme un des meilleurs hellénistes. Quatre ans après, il quitta Venise pour se rendre à Florence, où le cardinal Jules de Médicis le fit nommer professeur de grec avec de bons appointemens. A l'avénement de son protecteur au trône pontifical, sous le nom de Clément VII, il conçut les plus hautes espérances, et partit secrètement de Florence, malgré qu'on lui eût refusé son congé; mais ses rêves de bonheur ne se réalisèrent point à Rome, où il n'obtint qu'une chaire d'éloquence. Les malheurs du temps ne l'épargnèrent pas non plus. La pénurie du trésor fit suspendre son traitement, sa maison fut pillée dans le sac de Rome, et lui-même, qui s'était retiré, avec le pape, dans le château Saint-Ange, fut blessé d'un coup de feu au bras. Dégoûté par tant d'infortunes

et par l'ingratitude de Clément, il abandonna le parti du pape pour se jeter dans celui de Colonua ; mais il mourut, peu de temps après, vers la fin de 1527 ou au commencement de 1528. Alcionio aurait joué un grand rôle dans la république des lettres, si son orgueil insupportable, son penchant à la médisance, la tournure satirique de son esprit, et son intempérance ne lui avaient pas attiré la haine de tous ses contemporains. Nous avons de lui :

Aristotelis opera varia latinè. Venise, 1521, in-fol.

Cette traduction comprend les traités : *De generatione et interitu*, *Meteorum libri quinque*, *De mundo*, et *De animalibus libri decem*. C'est la plus élégante, sans contredit, de toutes celles qui ont été faites d'Aristote, mais ce n'est pas non plus la plus fidèle : Pierre Vettori a eté obligé d'en convenir, malgré les éloges qu'il prodigue à Alcionio. Les erreurs de ce dernier furent relevées par le savant espagnol Jean-Genesio Sepulveda, dans un ouvrage qu'il fit imprimer sous le titre de : *Errata Petri Alcyonii in interpretatione Aristotelis collecta*. Alcionio, furieux de cette critique, acheta tous les exemplaires qu'il put trouver du livre de son adversaire, et les jeta au feu, ce qui fait que cette brochure est devenue fort rare.

Medices legatus sive de exilio libri duo. Venise, 1522, in-4°. Bâle, 1546, in-8°.

On trouve aussi cet ouvrage dans le traité : *De sapientiâ et consolatione* de Jérôme Cardan (Genève, 1624, in-8°.), et dans les *Analecta de calamitate litteratorum* de Jean-Burckard Menken (Léipsick, 1707, in-12.). Il est écrit avec la plus grande élégance. Paul Giovo et Paul Manuzio ont accusé Alcionio d'y avoir inséré les plus beaux passages du traité *de Gloriâ* de Cicéron, et d'avoir ensuite fait disparaître ce dernier livre, pour ne laisser subsister aucune trace de son plagiat. Cette opinion a été adoptée par Fabricius et par Mazzuchelli. Cependant Tiraboschi a parfaitement démontré qu'elle n'a point de fondement raisonnable, et qu'elle est le fruit de la haine qu'on portait à Alcionio. En effet, non-seulement il existait encore un exemplaire du Traité de la Gloire au temps de Pétrarque, mais le style d'Alcionio, malgré sa pureté et sa beauté, est bien loin encore de la force, de la majesté et de l'élégance de celui de Cicéron.

Alcionio a laissé beaucoup d'autres traductions latines d'Aristote, de Galien, d'Isocrate et de Démosthène, qui n'ont jamais été imprimées. Giraldi vante aussi ses poésies latines, qui sont également inédites.

(A.-J.-L. J.)

ALCMÉON, fils de Perithus, et l'un des disciples de Pythagore, dont il suivit les leçons dans les dernières années de la vie de ce philosophe, naquit à Crotone, ville célèbre de la Grande-Grèce. Il vivait à peu près vers le milieu du trente-cinquième siècle, si nous ajoutons foi aux calculs hypothétiques de Goulin. Quoique la philosophie ait été le principal objet de ses études, cependant il s'appliqua aussi à la médecine. Ce fut lui, au rapport de Diogène de Laërce et de Clément d'Alexandrie, qui écrivit le premier sur la physiologie. Son livre était intitulé : Φυσικὸς λογὸς. Chalcidius, commentateur du Timée de Platon, assure qu'il osa, le premier, se livrer aux dissections, fait, à la vérité, incontestable, mais d'autant plus extraordinaire, qu'une

pareille action était directement contraire aux principes du pythagorisme. Au reste, si l'on ne peut pas douter qu'Alcméon n'ait disséqué des animaux pour s'instruire de la structure de leur corps, on est certain aussi que les préjugés populaires ne lui permirent pas de porter le scalpel sur des cadavres humains. Ses opinions philosophiques et physiologiques, éparses dans Plutarque, Aristote, Diogène d'Alexandrie et Galien, ont été rassemblées par Brucker, Dujardin et Sprengel. Elles annoncent assez l'état d'enfance où la science se trouvait alors. Il faut qu'Alcméon eût fait ses observations d'une manière bien grossière, ou exprimé ses idées avec une grande bizarrerie, puisque Aristote l'attaque pour avoir prétendu que les chèvres respirent par les oreilles. Pline prétend, à la vérité, qu'on doit lire Archelaüs au lieu d'Alcméon, et Mercuriali adopte ce sentiment; mais Kuhn a parfaitement démontré qu'il avait tort, en faisant voir qu'Archelaüs vécut après Aristote. Quoi qu'il en soit, il se peut qu'Alcméon ait connu la trompe d'Eustachi, et qu'il ait voulu indiquer, par cette phrase ridicule, la communication que ce canal établit entre l'oreille externe et l'arrière-gorge. La plupart de ses idées sont celles de l'école pythagoricienne. On lui doit la première théorie connue du sommeil et de la stérilité des mulets. Quant au Traité sur l'œil et sa structure, que Chalcidius lui attribue, on peut douter au moins qu'il l'ait réellement composé, puisque les écrivains antérieurs à ce commentateur, tels qu'Aristote, Plutarque et Diogène de Laërce n'en disent pas un seul mot. (A.-J.-L. J.)

ALCON, chirurgien qui pratiquait à Rome, sous le règne de l'empereur Claude, et qui acquit de grandes richesses, au rapport de Pline. Martial vante son habileté dans l'art d'opérer les hernies et de réduire les fractures. Leclerc conjecture qu'il ne diffère point d'un certain Arcion dont parle l'historien Josephe. (Z.)

ALCYONIUS. *Voyez* ALCIONIO.

ALDEBRANDIN, vivait en 1310. On n'a point de renseignement sur sa vie; mais on conserve de lui à la Bibliothèque du roi:

Livre pour la conservation de la santé du corps humain, fait à la requête du Roi de France. In-fol.: édition antérieure à 1500.
On lui attribue encore:
De quatuor partibus corporis humani. (T.)

ALDES (THÉODORE). *Voyez* SLADE (MATHIEU).

ALDINI (TOBIE), né à Césène, était médecin du cardinal Odoard Farnèse, qui lui confia la direction du jardin de botanique établi par lui à Rome. Il a fait imprimer la description de ce jardin sous le titre suivant:

Exactissima dissertatio rariorum quarumdam plantarum quæ in horto Farnesiano continentur. Rome, 1625, in-fol.

Il paraît à peu près constant qu'Aldini ne fut que le prête-nom de cet ouvrage, ou tout au moins que le travail fut revu et rédigé par Pierre Castelli, médecin de Rome, et ensuite professeur à Messine. C'est ce que Thomas Bartholin donne à entendre (*De legendis libris, Diss. II, p.* 45), et ce qui explique la déclaration expresse de Castelli, dans la préface : *omnia scripsi.* Au reste, les descriptions sont exactes, mais surchargées d'érudition, et les figures, généralement bonnes, représentent plusieurs plantes assez rares. (A.-J.-L. J.)

ALDOINUS. *Voyez* Audoin.

ALDRIGHETTI, appelé en latin *Ab Aldrighettis* ou *Aldrighettus*, *Aldreghettus*, naquit, le 3 février 1573, à Padoue, d'une famille patricienne. Il fit ses études, d'abord à Bologne, puis dans sa ville natale, où il s'adonna ensuite à la pratique. Le succès prodigieux de ses cures rendit bientôt son nom célèbre en Europe, de manière que l'empereur Rodolphe II, qui était malade, le fit venir auprès de lui pour le soigner. A son retour dans l'Université de Padoue, il obtint une chaire de médecine, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 26 juin 1631, par l'effet de la peste. Outre plusieurs manuscrits inédits, dont on peut voir la liste dans Mazzuchelli, nous avons de lui :

Herculis Saxoniæ tractatus perfectissimus de morbo gallico, seu lue venereâ, luci expositus operâ et studio .... Francfort, 1600, in-8°.

Ce sont les leçons de son maître, Hercule de Sassonia.

Oratio, quâ Aldrighettus Petro Valerio Patavium accedenti gratulabatur. Padoue, 1613, in-4°. (Z.)

ALDROVANDI (Ulysse), désigné en français sous le nom d'*Aldrovande*, et, en latin, sous celui d'*Aldrovandus*, porte aussi, par corruption, ceux d'*Aldroande*, d'*Aldorandus* et d'*Aldobrandus*, dans plusieurs biographies, notamment dans le *Diarium* de Witte. Ce médecin, l'un des plus laborieux et des plus savans naturalistes du seizième siècle, qu'on a surnommé le Pline moderne, et qui n'a pas moins honoré l'Italie que Pline l'ancien, naquit le 11 septembre 1522, à Bologne, d'une famille patricienne très-distinguée, dont il subsiste encore aujourd'hui quelques rejetons. Dès son enfance, il annonça du goût pour l'observation et un grand désir de s'instruire. A peine âgé de douze ans, il partit, sans prévenir personne, pour Rome, dont il voulait contempler les monumens. Quatre années après, il entreprit encore ce voyage, et, à son retour, ayant rencontré une troupe de pélerins qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle, il les accompagna à pied jusqu'au fond de l'Espagne, et revint de même dans sa patrie. Cette longue et fatigante excursion ayant néanmoins calmé la fougue de sa jeunesse, il donna tout son temps à l'étude, tant à Bologne qu'à Padoue, où il se consacra particulièrement à la jurisprudence

et à la théologie. Des soupçons qui s'élevèrent contre lui en matière de religion, le mirent dans la nécessité d'aller une troisième fois à Rome, en 1550. Après avoir prouvé son innocence, il observa soigneusement les antiquités de cette ville, sur lesquelles il recueillit une multitude de remarques, dont il communiqua quelques-unes à Lucio Mauro, mais dont il réunit le plus grand nombre dans un petit traité que celui-ci fit imprimer à la suite du sien. Ce fut pendant ce voyage qu'Aldrovandi se lia d'amitié avec Rondelet. Les recherches qu'il fit sur les poissons, de concert avec l'habile naturaliste français, ne tardèrent pas à développer en lui le goût de l'histoire naturelle. Aussi, dès qu'il fut de retour à Bologne, s'appliqua-t-il sans relâche à la botanique, dans l'étude de laquelle il alla bientôt se perfectionner à Pise, sous Lucas Ghini, qui l'y professait avec éclat. En 1553, il prit le bonnet de docteur en médecine à Bologne. L'année suivante, il obtint la chaire de logique, puis celle de philosophie, et enfin celle de botanique, auxquelles il ne renonça qu'en 1600, lorsqu'il y fut contraint par son grand âge et par ses infirmités. Cette même année, il abandonna également à Jean-Corneille Uterverius, la surintendance du jardin de botanique, qu'il dirigeait seul depuis 1571, époque où mourut Odone, qu'on lui avait d'abord adjoint dans les fonctions de cette place. Le jardin lui-même avait été fondé en 1567, à son instigation. En 1602, il perdit la vue; et, le 10 mars 1605, il termina sa laborieuse carrière, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Peu satisfait des nombreux matériaux que ses voyages en diverses parties de l'Italie, et sa correspondance avec les principaux naturalistes du temps, lui avaient fournis pour le grand ouvrage qu'il méditait, il résolut, afin de les multiplier encore, de rassembler tout ce que la nature produit de plus rare et de plus précieux dans toutes les parties du monde. Avec le temps, il parvint à former le cabinet d'histoire naturelle le plus considérable qui existât alors, et une très-belle bibliothèque. Mais, malgré la générosité du sénat de Bologne, des papes Grégoire XIII et Sixte-Quint, du cardinal Montalto, du duc d'Urbino, de François-Marie delle Rovere, de Ferdinand I, grand-duc de Toscane; de Jean-Baptiste Campeggio, évêque des îles Baléares, et du célèbre Jean-Vincent Pinelli, qui encouragèrent à l'envi une entreprise aussi utile, Aldrovandi dissipa la plus grande partie de son patrimoine. Outre les dépenses énormes que lui causait l'acquisition continuelle d'objets nouveaux, il entretenait sans cesse des peintres et des graveurs en bois; il garda même chez lui, pendant trente ans, un dessinateur célèbre, à qui il donnait deux cents ducats de traitement par an. Cependant, quoique, sur l'autorité de Mercklin, dont le récit,

adopté par le crédule Manget, a encore été étendu et brodé par l'inexact Carrère, on ait cru jusqu'à présent qu'Aldrovandi finit misérablement ses jours à l'hôpital, cette circonstance a été contestée depuis peu, et avec fondement. Comment supposer, en effet, que tant de princes et de grands seigneurs aient laissé périr dans l'indigence un homme qui jouissait d'une réputation colossale, et sur lequel ils avaient versé pendant cinquante ans leurs bienfaits? comment admettre que le sénat de Bologne ait témoigné une ingratitude aussi coupable envers le savant qui, peu satisfait d'avoir été l'ornement de sa patrie pendant sa vie entière, voulut lui être utile encore après sa mort, et lui légua son cabinet ainsi que sa bibliothèque? Il n'est guère plus probable qu'Aldrovandi, comme le suppose Goulin, ait choisi, de son plein gré et par humilité, la demeure des pauvres pour y passer le reste de sa vie. Ce qu'il y a de certain, c'est que le sénat consacra des sommes considérables pour faire terminer les manuscrits qu'il avait laissés imparfaits, et que sans doute il n'aurait point non plus abandonné l'auteur à l'indigence. Cette circonstance du séjour d'Aldrovandi à l'hôpital, n'est mentionnée ni par Montalbano, ni par Fantuzzi, ni par Tiraboschi. Le spirituel Gui Patin n'en parle pas non plus: il dit, au contraire, que ce savant naturaliste mourut comblé de gloire, d'honneurs et de richesses; et Alidosi nous apprend qu'il fut enterré avec beaucoup de pompe dans la basilique de Saint-Etienne, où se trouvait le tombeau de ses illustres ancêtres. Son cabinet, augmenté par le sénateur Cospi, forma la base de celui de Bologue, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs des morceaux qui le composaient. Quant au recueil des peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de son ouvrage, il a été transporté, pendant la révolution, au muséum d'histoire naturelle de Paris. Le nom d'Aldrovandi a été donné par Montalbano à un genre de plante (*aldrovanda*), très-voisin des rossolis. Ce naturaliste a beaucoup écrit; mais il n'a publié lui-même qu'une très-faible partie de ses productions, dont un grand nombre n'a jamais vu le jour. Les ouvrages imprimés sous son nom sont:

Ornithologia, sive de avibus historiæ libri duodecim, in quibus aves describuntur, descriptæ legentibus delineatæ ob oculos ponuntur, natura earum, mores et proprietates ita declarantur, ut facilè quidquid de avibus dici queat, hinc peti possit. Bologne, *tomus I*, 1599; *tomus II*, 1600; *tomus III*, 1603, in-fol. - Francfort, 1610-1630, in-fol. - Bologne, 1646, in-fol. - *Ibid*, 1652, in-fol. - *Ibid*, 1681, in-fol.

De animalibus insectis libri septem, in quibus omnia illia animalia accuratissimè describuntur, eorum icones ad vivum ob oculos ponuntur, tandemque etiam natura, mores ac proprietates ita declarantur, ut quidquid de iis dici queat, facilè indè innotescat. Bologne, 1602, in-fol. - *Ibid*, 1620, in-fol. - Francfort, 1618, in-fol. - *Ibid.* 1623, in-fol. - Bologne, 1628, in-fol.

Ces quatre volumes sont les seuls qu'Aldrovandi ait publiés lui-même.

De reliquis animantibus exsanguibus, nempè de mollibus, crustaceis, testaceis et zoophytis, libri quatuor, in quibus prædicta animalia omnia accuratissimè describuntur, descripta legentibus vivis iconibus ob oculos ponuntur, eorumque natura, mores ac proprietates ita declarantur, ut facilè quidquid de iis dici queat, indè innotescat. Bologne, 1606, in-fol. - Francfort, 1618, in-fol. - Bologne, 1620, in-fol. - Francfort, 1618, in-fol. - *Ibid.* 1623, in-fol. - Bologne, 1637, in-fol. - *Ibid.* 1642, in-fol. - *Ibid.* 1654, in-fol.

Aldrovandi est également le seul auteur de cet ouvrage, qui ne vit néanmoins le jour qu'après sa mort, par les soins de sa veuve. C'est cette dernière qui nous apprend, dans la préface, que le sénat de Bologne honora et soutint son mari, aveu formel qui ne permet pas de douter que le récit de Mercklin ne soit un conte inventé à plaisir.

De piscibus libri quinque, et de cetis liber unus, in quibus omnia hùc spectanti accuratissimè describuntur, tandemque etiam natura, mores ac proprietates ita declarantur ut quidquid de iis dici queat, facilè innotescat. Bologne, 1613, in-fol. -Venise, 1616, in-fol. - Francfort, 1623, in-fol. - Bologne, 1625, in-fol.-Francfort, 1629, in-fol.-Bologne, 1635, in-fol. -*Ibid.* 1638, in-fol. - Francfort, 1640, in-fol. - *Ibid.* 1647, in-fol. - Bologne, 1661, in-fol.

Ce volume, rédigé par Jean-Corneille Uterverius, a été publié par Jérôme Tamburini. On peut consulter *la Bibliothèque ichthyologique* d'Artédi sur les choses qu'il renferme, et sur la méthode qui y a été suivie.

De quadrupedis solidipedibus, volumen integrum. Bologne, 1616, in-fol. -Venise, 1617, in-fol. - Bologne, 1621. - Francfort, 1623, in-fol. - Bologne, 1634, in-fol. - *Ibid*, 1637, in-fol. - *Ibid*, 1648, in-fol.

Uterverius a été le rédacteur, et Tamburini l'éditeur de ce traité.

Quadrupedum omnium bisulcorum historia. Bologne, 1613, in-fol. - *Ibid*, 1621, in-fol. - *Ibid*, 1642, in-fol. - Francfort, 1647, in-fol. - Bologne, 1653, in-fol.

Ce volume, commencé par Uterverius, et terminé par l'écossais Thomas Dempster, a été mis au jour par Tamburini et Marc-Antoine Bernia.

De quadrupedibus digitatis viviparis, libri tres, et de quadrupedibus digitatis oviparis libri duo. Bologne, 1616, in-fol. - *Ibid*, 1637, in-fol. - *Ibid*, 1642, in-fol. - *Ibid*, 1645, in-fol. - *Ibid*, 1665, in-fol.

Ce traité a été rédigé par Barthélemi Ambrosini.

Serpentium et Draconum historiæ libri duo. Bologne, 1640, in-fol.

Ambrosini a été également le rédacteur et l'éditeur de ce traité.

Monstrorum historia cum Paralipomenis historiæ omnium animalium. Bologne, 1642, in-fol. - *Ibid*, 1646, in-fol.

Ce traité a été rédigé par Ambrosini, et publié par Bernia. Les *Paralipomènes* ont aussi paru à part (Bologne, 1657, in-fol.). Il faut s'assurer si ce supplément à l'Histoire des Animaux existe à la fin du Traité des Monstres, avec lequel on le trouve ordinairement relié, car il manque souvent.

Museum metallicum in libros quatuor distributum. Bologne, 1648, in-fol.

Ce volume est le plus rare de tous les ouvrages d'Aldrovandi. Ambrosini l'a rédigé, et il a vu le jour par les soins de Bernia. David Kellner en a donné un abrégé. On y trouve la description et la figure de plusieurs pétrifications, dont quelques-unes sont assez curieuses.

Dendrologia naturalis, scilicet arborum historiæ libri duo. Bologne, 1648, in-fol. - *Ibid.* 1665, in-fol. - Francfort, 1648, in-fol. - *Ibid.* 1671, in-fol. - *Ibid.* 1692, in-fol.

Ovide Montalbano a été le rédacteur de ce traité : il se proposait d'en publier encore deux livres, qui n'ont jamais paru.

L'Histoire naturelle d'Aldrovandi, comprenant ainsi treize volumes,

n'est qu'une effrayante compilation sans goût et sans génie, dont Buffon a dit avec raison qu'on pourrait la réduire au dixième, si l'on en retranchait toutes les inutilités et toutes les choses étrangères à son sujet. L'auteur a suivi le même plan que Gesner, dont il n'a même fait, à proprement parler, que délayer le travail; car le naturaliste allemand n'avait omis qu'un bien petit nombre de citations. La lecture de cette compilation est très-pénible : il n'y a ni titres, ni aucune espèce d'ordre, pas même alphabétique, et l'ouvrage est seulement divisé d'après les classes. La partie historique est surtout faible et remplie de fables, qui annoncent beaucoup de penchant à la crédulité. Quant aux descriptions, elles sont assez exactes, mais d'une monotonie dégoûtante. D'ailleurs, tout n'étant pas d'Aldrovandi, les diverses parties de l'ouvrage n'ont pas la même authenticité; chaque éditeur a ajouté non-seulement ce qu'il avait vu, mais encore les observations faites par les personnes de sa connaissance. Cependant les naturalistes ne doivent pas négliger de consulter cette sorte d'encyclopédie, où l'on rencontre çà et là quelques détails qui ne se trouvent point ailleurs. C'est ainsi qu'on y lit une assez bonne description du rhinocéros bicorne, sur lequel les modernes n'ont pas eu d'idées nettes jusqu'à Sparmann. Les peintures originales étaient fort exactes; mais les planches sont très-grossières, et toutes gravées sur bois. Plusieurs ont néanmoins été trop négligées, et, dans le nombre, nous citerons particulièrement la figure d'une espèce de gecko qui vit en Italie, et celle de l'hippopotame. Quant au mérite respectif des diverses éditions, les plus anciennes sont les plus estimées, et celles de Francfort sont bien au-dessous de celles de Bologne, surtout par rapport aux planches. Elles sont d'ailleurs moins complètes, puisque quatre traités y manquent. Les exemplaires de la réimpression de Bologne ont peu de valeur, et ceux qui sont composés des deux éditions de Bologne et de Francfort n'en ont aucune.

Les autres ouvrages imprimés d'Aldrovandi sont:

Animalium Encomia, qu'on trouve dans l'*Amphitheatrum sapientiæ Socraticæ* de Gaspard Dornau.

Delle Statue antiche che per tutta Roma in diversi luoghi e case si veggono. Traité qui a été imprimé à la suite de l'ouvrage de Lucio Mauro, intitulé : *Antichità de la citta di Roma.* Venise, 1556. - *Ibid.* 1558. - *Ibid.* 1562, in-8°.; et qui a paru aussi à part, sous le titre de : *Roma antica distinta per regioni.* Rome, 1741, in-8°.

Antidotarium Bononiense. Bologne, 1534, in-4°. - *Ibid.* 1615, in-4°.

C'est la description du jardin de botanique de Bologne, qu'Aldrovandi publia sans y mettre son nom.

Lettere. Venise, 1636, in-12.

Aldrovandi a encore écrit beaucoup d'autres traités, mémoires, lettres, etc. sur l'histoire naturelle, la poésie, la peinture, l'architecture, la musique, les antiquités, l'histoire, les arts mécaniques, la géographie, la critique, la médecine, la philosophie, la morale et les mathématiques, qui existent en manuscrit dans la bibliothèque de l'Institut de Bologne, et dont on peut lire la longue liste dans Imperiali et dans Fantuzzi.

(A.-J.-L. J.)

ALE (Ambroise d') naquit à Gravine dans le royaume de Naples. Philosophe et médecin, il a laissé plusieurs ouvrages qui semblent prouver que l'art de guérir ne faisait point le sujet ordinaire de ses méditations, car tous roulent sur les points les plus obscurs de la théologie et de la métaphysique. (L.)

ALEFELD (George-Louis), fils de Jean-Louis Alefeld, professeur assez célèbre de philosophie, de physique et de poésie à l'université de Giessen, naquit, dans cette ville, le 1er. no-

vembre 1732. Il fit ses études médicales tant à Giessen même qu'à Strasbourg, et prit le titre de docteur en 1756. Deux ans après, il obtint une chaire extraordinaire de médecine dans sa ville natale, et, en 1759 ou 1760, il y fut nommé professeur ordinaire de médecine et de physique. Sa carrière fut très-courte, car il mourut le 20 novembre 1774. Il a laissé les ouvrages suivans :

Dissertatio inauguralis de aere sanguini permixto. Giessen, 1756, in-4°.
Dissertatio de dissectione fœtûs in utero. Giessen, 1757, in-4°.
Dissertatio in caussam cur fœnum madidum ignem concipiat. Giessen, 1761, in-4°.
Dissertatio de aneurysmate arteriæ cruralis in cartilaginem et os mutato. Giessen, 1763, in-4°.
Dissertatio de insigni usu sulphuris aurati antimonii in morbis à vitiis lymphæ ortis. Giessen, 1765, in-4°.
Cette dissertation est insérée dans la Bibliothèque de Sandifort, vol. 6, P. 1, n°. 7.
Dissertatio de sphacelo a causâ internâ oriundo salutifero æquè ac nocivo. Giessen, 1765, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ febrium intermittentium. Giessen, 1765, in-4°.
Dissertatio de fluore albo ex neglectu diætæ fœminarum Belgicarum præcipuè propullulante. Giessen, 1766, in-4°.
Dissertatio de sanguinis missione infantibus neonatis debilibus et noxiâ et salutari. Giessen, 1766, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhagiis in genere. Giessen, 1767, in-4°.
Dissertatio de pathematibus hystericis. Giessen, 1767, in-4°.
Dissertatio : an contrafissura in cranio infantis æquè ac adulti generari queat. Giessen, 1769, in-4°.
Dissertatio de doloribus in partu silentibus variisque eos excitandi modis. Giessen, 1770, in-4°. (A.-J.-L. J.)

ALEMAGNA (Jean-Baptiste d'), natif de Scilla, en Calabre, a laissé l'ouvrage suivant :

Tractatus de febribus. Naples, 1630, in-fol. (L.)

ALEMAN (Jean), médecin espagnol du seizième siècle, a écrit :

Repertorio de los tiempos, imprimé avec *El juicio astronomico* de Vittoria, à Séville, en 1598, in-8°. (T.)

ALEMAND ou Allemand (Louis-Auguste), né à Grenoble en 1653, abjura le calvinisme en 1676. Il était alors, dit Carrère, docteur en droit à Valence, et avocat au parlement de Grenoble. Il prit, en 1693, le degré de docteur en médecine à Aix, espérant obtenir un emploi de médecin de la marine, qui ne lui fut pas accordé. Alemand se décida dès-lors à ne plus suivre que le barreau à Grenoble. Il se livra avec succès à l'étude approfondie de notre langue, publia les remarques de Vaugelas, et répondit aux attaques dirigées par le Père Bouhours. Il avait formé le projet de donner un dictionaire général de toutes les opinions écrites sur les difficultés de la langue fran-

çaise; mais l'impression de cet ouvrage fut entravée. Il a publié une Histoire monastique d'Irlande, à Paris, en 1690, et un Journal historique de l'Europe pour 1694, Paris, in-12. Carrère lui attribue l'ouvrage suivant, mais Bacher pensait que c'est sans fondement :

Les secrets de la médecine des Chinois, consistant dans la connaissance du pouls; envoyés de la Chine par un Français, homme d'un grand mérite. Grenoble, 1671, in-12.

Un autre Alemand, ou peut-être le même, a publié :

La science de la transpiration. Lyon, 1694, in-12. (T.)

ALEMANT (Adrien l'), né en 1527, à Sorcy-sur-Meuse, étudia la médecine à Paris, où il reçut le bonnet de docteur sous Jean de Gorris, et mourut dans cette ville en 1559, après une courte mais laborieuse carrière. Il était profondément versé dans la connaissance des langues grecque et latine. On a de lui :

De optimo disputandi genere lib. III. Paris, 1546, in-8°.

Dialectique en français pour les barbiers et les chirurgiens. Paris, 1553, in-12.

Le but de ce livre était d'apprendre aux chirurgiens illettrés à raisonner, ou plutôt à ergoter d'après les principes et dans les formes de l'école. Il fallait que l'entreprise fût souverainement ridicule pour ne pas même réussir dans un siècle où le pédantisme scolastique était à la mode. On en pourra juger par la citation suivante d'un syllogisme en *celaret* de la façon de l'Alemant : *Nul chancre occulte n'est curable : toute lèpre confirmée est chancre occulte; donc nulle lèpre confirmée n'est curable;* ou par cette autre d'un syllogisme en *barbara : Toutes tumeurs contre nature demandent ablation; toutes inflammations sont tumeurs contre nature; donc toutes inflammations demandent ablation.* Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'auteur n'admet pas la possibilité de nier, soit la majeure, soit la mineure, dans ces deux raisonnemens, qui seraient justes et rigoureux, en effet, si les deux majeures et les deux mineures n'étaient point absurdes.

Hippocratis, medicorum omnium principis, de aere, aquis et locis, liber olim mancus, nunc integer, qui Galeno de habitationibus et aquis, et temporibus, et regionibus; commentariis quatuor illustratus. Paris, 1557, in-8°. - Genève, 1571, in-8°.

Hippocratis, medicorum omnium principis, de flatibus liber commentariis illustratus. Paris, 1557, in-8°.

Dans ces deux ouvrages l'Alemant donne le texte grec avec la traduction latine, et commente l'un et l'autre avec beaucoup de profondeur. (J.)

ALESSANDRI (François degli), appelé en latin *Franciscus ab Alexandris*, naquit en 1529, à Vercelli, devint médecin du duc de Savoie, et mourut le 22 octobre 1587. Quelques biographes, Adelung entr'autres, lui ont consacré deux articles (*Alessandri* et *Alexander*) par inadvertance. Il a écrit :

Apollo omnem compositorum et simplicium normam suo fulgore ita irradians, ut ejus meridianâ luce contenti medici et pharmacopolæ, omni librorum copiâ neglectâ, omni denique erroris nebulâ fugatâ, ad quæris opera facillimè se accingere valeant. Venise, 1565, in-fol. - Francfort, 1604, in-4°. - *Ibid*, 1613, in-4°.

Le contenu du livre ne répond guères à l'annonce pompeuse du titre.

De peste, seu pestis et pestilentium febrium tractatus. Vercelli, 1578, in-8°.

L'auteur a traduit lui-même ce traité en italien, sous le titre de *Trattato della peste*. (Turin, 1586, in-8°.). (J.)

ALESSANDRINI (Jean), fut un des nombreux commentateurs des écrits des médecins grecs. Il n'a laissé qu'un nom presque ignoré, une édition d'Actuarius, et des

Commentarii super epidemiorum Hippocratis librum. Venise, 1483, in-fol. (T.)

ALESSANDRINI de NEUSTAIN (Jules), communément appelé Alexandrini, célèbre médecin italien du seizième siècle, naquit à Trente, en 1506. Son père, le comte Pierre Alessandrini, était secrétaire de l'empereur, et connu pour un jurisconsulte très-habile. Jules fit ses études à Padoue, où il apprit d'abord la philosophie, les mathématiques et la langue grecque, puis la médecine. Il ne tarda pas à devenir si habile dans cette dernière, que ses cures heureuses, jointes à sa profonde érudition, rendirent son nom fort célèbre, et que l'empereur Ferdinand I l'appela auprès de lui en 1556. Les successeurs de ce monarque, Maximilien II et Rodolphe II, le gardèrent également à leur service. Maximilien surtout le combla de bienfaits et d'honneurs, et confirma ses titres de noblesse, en lui permettant de prendre le nom de Neustain. Mazzuchelli prétend qu'il se retira dans sa patrie, lorsqu'il fut parvenu à un âge assez avancé; mais Khautz ne fait nulle mention de cette retraite. Quoi qu'il en soit, Alessandrini mourut à Trente, le 25 août 1590, laissant deux fils, dont l'un, André, se consacra également à la médecine. Ses contemporains l'estimaient beaucoup, et Matthioli n'a même pas craint de le ranger parmi les principaux restaurateurs de l'art médical, ce qu'on peut au moins regarder comme une grande exagération. Il avait une prédilection aveugle pour Galien, dont il soutint les opinions avec chaleur contre Jean Argenterio et autres, et dont il traduisit ou commenta plusieurs livres. Ses ouvrages sont:

Johannis Actuarii de effectionibus et actionibus spiritûs animalis. Venise, 1547, in-4°.-*Ibid.* 1555, in-4°.

Cette traduction a paru avec d'autres ouvrages d'Actuarius: Lyon, 1556, in-8°.; Paris, 1556, in-8°. On la trouve aussi dans la collection *Scrip. med.* d'Henri Etienne (tom. 2).

Galeni LXIV Enantiomatum lib. item Encomion. Venise, 1548, in-8°. -Francfort, 1598, in-fol.

Antiargenterica pro Galeno. Venise, 1552, in-4°.

Cet ouvrage est une diatribe contre le traité *De morbis morborumque causis*, d'Argenterio. Celui-ci, ou quelque autre en son nom, répondit dans *Reineri Solenandri apologia, quâ Julio Alexandrino respondetur pro Argentero* (Florence, 1556, in-8°.). Alessandrini, ne se tenant pas pour battu, répliqua par l'opuscule suivant:

Antargetericorum suorum defensio adversùs Galeni calumniatores. Vienne, 1558, in-4°.-Venise, 1564, in-4°.

Toutes ces discussions, dans lesquelles aucun parti n'oublia la part du scandale, n'inspirent aujourd'hui que pitié et dégoût.

De medicinâ et medico dialogus libris V distinctus. Zurich, 1557, in-4°.
Pædotrophia, sive de puerorum educatione. Zurich, 1559, in-4°.
Alessandrini a composé plusieurs poésies latines élégantes et agréables à lire : son traité d'éducation des enfans est du nombre. Il a été réimprimé avec d'autres poésies du même auteur (Trente, 1586, in-8°.).
Salubrium, sive de sanitate tuendâ libri XXXIII. Cologne, 1575, in-fol.
Cl. Galeni liber contrà ea quæ à Juliano in Hippocratis Aphorismos dicta sunt, Jul. Alexandrino interprete.
Cette traduction se trouve dans le tome 5 de l'édition de Bâle des Œuvres de Galien. dans le tome 7 de celle de Venise, et dans le tome 9 de celle de Paris. Khautz assure qu'elle a été imprimée (Vienne, 1550, in-fol.) avec les deux suivantes :
Cl. Galeni lib. adversùs Lycum, quod nihil in eo Aphorismo Hippocratis peccarit.
Cl. Galeni de succorum bonitate et vitio,
qui font également partie des diverses éditions des Œuvres du médecin de Pergame.
In Galeni præcipua scripta adnotationes, quæ commentariorum loco esse possunt. Accessit trita illa de theriacâ Quæstio. Bâle, 1581, in-fol.
Il serait trop long d'énumérer les quarante-cinq ouvrages de Galien sur lesquels Alessandrini donne ici des remarques. On en peut lire la liste dans l'Histoire des savans autrichiens de Khautz.
Epistola apologetica ad Remb. Dodonæum. Francfort, 1584, in-8°.
Epistola ad Andr. Camutium, quâ agitur de IV dubiis.
Cette Lettre est insérée dans l'*Excussio præcipui morbi* d'André Camuzio (Florence, 1580, in-4°.).
Epistola ad Petr. Andr. Matthiolium de animadversionibus quibusdam in Galenum; de expurgatione vomicæ pulmonis; de auctore libri de theriacâ ad Pisonem.
On trouve cette Lettre parmi celles de Matthioli. Alessandrini, qui était aussi bon critique qu'helléniste habile, fut le premier qui s'aperçut qu'on avait tort d'attribuer le traité de la thériaque au médecin de Pergame.
Consilia medica.
Ces Consultations n'ont jamais été réunies ; mais on en trouve une dans la collection de Laurent Scholtz, et les autres dans celles de Jérôme Welsch et de Diomède Cornaro.
Enfin, on a encore quelques épigrammes latines d'Alessandrini dans le *Tractatus de momento temporis* (Venise, 1586, in-4°.). (A.-J.-L. J.)

ALESSANDRINO (CONSTANTIN-LUCAS), médecin italien du seizième siècle, qui professait à Pavie, a écrit :

De methodo quâ medentes ad particularia judicia descendunt. Pavie, 1585, in-4°. (Z.)

ALESSANDRO (ANTOINE DE), médecin sicilien, né à Catane, vivait à peu près vers le milieu du quinzième siècle; il acquit assez de réputation pour mériter d'être nommé proto-médecin de la Sicile et des îles adjacentes. Il a écrit:

Constitutiones et capitula, necnon jurisdictiones Regii Proto-Medicatûs officii. Palerme, 1564, in-4°.
Cet abrégé du droit, des fonctions et des prérogatives du proto-médicat de Sicile a paru, longtemps après avoir été écrit, par les soins de Jean-Philippe Ingrassia, qui y a joint des additions et des corrections. (Z.)

ALESSI (Alexis degli), médecin romain, vivait au commencement du dix-septième siècle. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une caractère ardent, il étudia la médecine sous Cagnati, et se livra ensuite à la pratique de cet art. Mais ayant reçu une injure d'un des officiers du pape Paul v, la soif de la vengeance lui fit abandonner la médecine et embrasser la carrière des armes. Bientôt il se mit à la tête d'une compagnie de jeunes histrions, et parcourut avec eux plusieurs contrées de l'Italie, remplissant avec succès les premiers rôles comiques. Revenu enfin à des idées plus saines, il prit de nouveau la profession qu'il avait exercée d'abord, et fut pendant plusieurs années médecin des Pères de Saint-Jean de Dieu. Il fit une étude particulière des OEuvres d'Hippocrate, à qui Erithrée assure qu'aucun médecin du temps ne pourrait mieux être comparé que lui. Mort à l'âge de quarante-deux ans, il a laissé des ouvrages assez nombreux, dont plusieurs traitent de l'anatomie des organes génitaux, de leurs fonctions, des remèdes contre l'impuissance, etc., mais dont aucun n'a été imprimé. Mazzuchelli en donne la liste exacte. (L.)

ALESSIO, communément appelé Alexis de Piémont, *Alexius Pedemontanus*, médecin italien, issu d'une famille noble du Piémont, vivait au seizième siècle, et mourut, suivant toutes les apparences, en 1550. Il employa cinquante-sept années de sa vie à des voyages, durant lesquels il recueillit une foule de recettes et de remèdes empiriques, dont il fit d'abord un mystère, mais dont, parvenu à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il se décida enfin à faire jouir le public. Ce fut à cette occasion qu'il publia l'ouvrage suivant:

Secreti del Rev. Donno Alessio Piemontese. Venise, 1555, in-8°.-*Ibid.* 1595, in-8°.-Milan, 1557, in-8°.-*Ibid.* 1683, in-8°.-*Ibid.* 1723, in-8°.-trad. en latin par Jean-Jacques Wecker; Bâle, 1559, in-8°.-*Ibid.* 1560, in-8°.-*Ibid.* 1563, in-8°.-*Ibid.* 1568, in-8°.-*Ibid.* 1603, in-8°.-*Ibid.* 1613, in-8°.-En allemand par le même, Bâle, 1570, in-8°.-*Ibid.* 1575, in-4°.-*Ibid.* 1593, in-8°.-En français, Rouen, 1588, in-16.

Cet ouvrage, qui fut accueilli avec empressement, qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et qui a eu tant d'éditions différentes, renferme quelques préceptes utiles, noyés dans un amas de pratiques superstitieuses ou empiriques. Ciacconio et quelques autres bibliographes pensent que le nom d'Alessio n'est pas celui que portait véritablement l'auteur, qui serait, suivant eux, Jerôme Rustelli. (Z.)

ALESSIO (Alexandre), médecin de Padoue, florissait au commencement du dix-septième siècle, et a laissé les ouvrages suivans:

Consilia medica et epitome pulsuum. Padoue, 1627, in-4°.-*Ibid.* 1660, in-4°.

Libellus de syrupo rosato solutivo. Padoue, 1630, in-4°.

Cratylus morborum, sive de peculiarium corporis humani morborum apellationibus, essentiâ et curatione, libri tres. Padoue, 1657, in-4°.-*Ibid.* 1660, in-4°. (O.)

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, ainsi nommé d'une ville de Carie dans laquelle il prit naissance, vivait à peu près vers la fin du second siècle de nôtre ère. Les détails de sa vie sont très-peu connus. Nous savons seulement qu'il étudia la philosophie péripatéticienne sous Herminus, Aristoclès de Messène et Sosigènes. Il s'appliqua tellement à la bien connaître que bientôt il n'eut plus de rivaux dans l'interprétation de la doctrine d'Aristote, aux opinions duquel il demeura si scrupuleusement fidèle, que ses disciples formèrent, sous le nom d'*Alexandréens*, une secte tout à fait distincte des péripatéticiens proprement dits qui amalgamèrent les dogmes d'Aristote avec ceux des autres philosophes, en particulier avec ceux de Platon. Aussi les commentaires d'Alexandre furent-ils ceux sur lesquels se guidèrent principalement les Grecs modernes et les Arabes, qui lui donnèrent à lui-même le surnom de *Commentateur par excellence*. Sa réputation lui valut une chaire de philosophie péripatéticienne, à Athènes ou à Alexandrie, qui lui fut accordée par Sévère et Caracalla, et en reconnaissance de laquelle il dédia son Traité du destin à ces deux princes. On conjecture qu'il vécut longtemps encore après la mort de Sévère, tant parce qu'il cite les *déipnosophistes* d'Athénée, qu'à raison du grand nombre d'ouvrages qu'il a écrits, et qui sont :

Περὶ εἱμαρμένης καὶ τοῦ ἐφ' ἡμῖν (Du destin et de ce qui est en notre pouvoir). En grec, avec les œuvres de Themistins; Venise, 1534, in-fol.- avec les *Questions naturelles* du même auteur; Venise, 1536, in-fol.-Rostoch, 1588, in-4°. - avec le commentaire d'Ammonius Hermias sur la seconde section du traité *De l'interprétation* d'Aristote, et la traduction latine des deux ouvrages; Londres, 1658, in-8°. - traduit en latin, avec les *Questions naturelles* d'Alexandre, par Jean-Baptiste Bagolino; Venise, 1541, in-fol.-*Ibid* 1555, in-fol.-*Ibid.* 1559, in-fol.-*Ibid.* 1646, in-fol.- traduit aussi en latin par Hugues Grotius, qui l'a inséré dans son recueil intitulé : *Veterum philosophorum sententiæ de fato*; Paris, 1648, in-4°. -Amsterdam, 1648, in-12. On trouve aussi cette dernière traduction dans les *Opera theologica* du même (tome 3, p. 409) - traduit en allemand par Jean-Georges Schulthess; Znrich, 1782, in-8°.

On peut lire dans Ensèbe un long fragment de ce traité, qne Grotius a collationné avec les manuscrits avant de faire sa traduction. Jean Pic de la Mirandole conjecture qu'Alexandre écrivit cet opuscule pour détourner l'empereur Septime Sévère de l'astrologie. L'édition de Londres est assez rare.

Ὑπόμνημα, seu Commentarius in primum priorum analyticorum Aristotelis. En grec; Venise, 1520, in-fol.-Florence, 1521, in-4°. - traduit en latin par Jean-Baptiste Feliciano; Venise, 1542, in-fol.-*Ibid.* 1546, in-fol. -*Ibid.* 1560, in-fol.

Fabricius cite une édition du texte grec, de 1489, chez Alde Manuzio : Hamberger fait observer avec raison qu'elle ne peut exister, puisque Alde ne commença qu'en 1494 à imprimer. L'édition de Florence est aussi rare, mais moins chère que celle de Venise.

Commentarius in VIII topicorum libros. En grec : Venisc, 1513, in-fol. -*Ibid.* 1563, in-fol.-Trad. en latin par Guillaume Dorotheus : Venise,

1526, in-fol.-*Ibid* 1541, in-fol.-Paris, 1542, in-fol.; par Jean-Baptiste Rasari, Venise, 1573, in-fol.; et par André Muret, Ingolstadt, 1602, in-8°.

L'édition de 1513 a été revue par le célèbre Marc Musuro. Celle de 1563, citée dans la *Bibliotheca Duboisiana* est douteuse. La traduction de Muret est jointe à son Commentaire sur Aristote, et elle se trouve aussi dans ses Œuvres (Vérone, 1727, in-8°.).

Commentaria sive ἀποσημειώσεις in elenchos sophisticos. En grec, Venise, 1520, in-fol.-Florence, 1521, in-4°.-trad. en latin par Guillaume Dorotheus, Venise, 1542, in-fol.; par Gaspard Marcel, Venise, 1546, in-fol.-*Ibid.* 1559, in-fol.

Commentarii in libros XII Metaphysicorum. Trad. en latin par Jean-Genesio Sepulveda: Rome, 1527, in-fol.-Paris, 1536, in-fol.-Venise, 1544, in-fol.-*Ibid.* 1561, in-fol.

Le texte grec n'a jamais été imprimé. Sepulveda, dont la tradnction a été faite d'après quatre manuscrits, a négligé la préface. Antoine Possevinus a publié cette dernière en grec et en latin dans sa *Bibliotheca selecta* (lib. 12, cap. 29).

Commentarius in libros Aristotelis de sensu et iis quæ sub sensum cadunt. En grec, avec les Commentaires de Simplicius sur le traité *De animâ* d'Aristote; Venise, 1527, in-fol.-trad. en latin par Lucilius Philotheus; Venise, 1544, in-fol.-*Ibid.* 1549, in-fol.-*Ibid.* 1554, in-fol.-*Ibid.* 1559, in-fol.-*Ibid.* 1573, in-fol.

Commentarius in quatuor libros Aristotelis de meteoris. En grec, avec les Commentaires de Jean Philoponus snr le livre *De generatione* d'Aristote; Venise, 1527, in-fol.-trad. en latin par Alexandre Piccolomini; Venise, 1540, in-fol.-*Ibid.* 1561, in-fol.-*Ibid.* 1562, in-fol.

Quelques bibliographes pensent que ce traité n'est pas d'Alexandre d'Aphrodisée, parce qu'on n'y rencontre point quelques passages cités par Olympiodore dans son Commentaire sur le Traité *De meteoris* d'Aristote. Brucker ne partage pas cette opinion.

De mistione et temperatione corporum liber. En grec, avec le précédent.

Ce traité est destiné à combattre l'opinion des stoïciens sur l'impénétrabilité des corps.

De animâ libri duo. En grec, avec les Œuvres de Themistius, Venise, 1534, in-fol.; avec les *Questions naturelles* d'Alexandre, Venise, 1536, in-fol.-trad. en latin par Jérôme Donato, Venise, 1502, in-fol.-*Ibid.* 1514, in-fol.; Paris, 1528, in-fol.; par Donato et Caninio, à la snite des éditions de 1555 et 1559 des *Questions naturelles*; par Gentianus Hervetus, à la suite de l'edition de 1548 des *Questions naturelles*.

Physicorum scholiorum per dubitationes et solutiones libri quatuor. En grec, avec les Traités *De animâ* et *De fato*, Venise, 1536, in-fol.-trad. en latin par Gentianus Hervetus, Bâle, 1548, in-8°.; par Jean-Baptiste Bagolino, Venise, 1541, in-fol.-*Ibid.* 1549, in-fol.-*Ibid.* 1555, in-fol.-*Ibid.* 1559, in-fol.-*Ibid.* 1606, in-fol.

Problematum medicorum et naturalium libri duo. En grec, avec les Œuvres d'Aristote, Venise, 1497, in-fol.-Francfort, 1585, in-4°.-En grec et en latin, Paris, 1540-1541, in-16.

Ces Problêmes ont été traduits en latin par trois écrivains différens, Théodore Gaza, Georges Valla et Ange Politien. Il serait trop long d'en indiquer ici toutes les éditions; nous avons seulement cité la plus ancienne, la plus estimée et la plus généralement utile. La plns estimée est celle de Francfort, par François Sylburge. On a pensé que cet ouvrage n'est point d'Alexandre d'Aphrodisée, mais bien d'Alexandre de Tralles: tel est en particulier le sentiment de Sprengel, qui se fonde principalement sur ce que l'auteur s'attache à l'explication des divers symptômes des maladies, ce qui était la manière favorite du médecin de Tralles. On peut ajouter

encore que le livre dont il s'agit n'a pu être écrit que par un homme versé dans l'art de guérir, et qu'Alexandre d'Aphrodisée n'étudia jamais la médecine. Enfin, on y voit régner cet esprit de syncrétisme qui dominait alors dans les écoles, mais qui seul suffirait pour prouver que les Problêmes ne sont pas d'un péripatéticien aussi pur, d'un philosophe aussi attaché au sens littéral des mots d'Aristote, que notre auteur. Du reste, on y chercherait vainement des faits nouveaux, et il faut bien moins encore s'attendre à y trouver des idées raisonnables en physiologie. Toutes les explications y sont basées sur le système d'Asclépiade et sur les connaissances imparfaites ou inexactes qu'on possédait alors en physique.

Libellus de febribus ad Apollonium medicum. Trad. en latin par Georges Valla, Venise, 1498, in-fol.-Bâle, 1542, in-8°.-Genève, 1612, in-8°.; avec l'ouvrage de Symphorien Champier *De claris medicinæ scriptoribus*, Lyon, 1506, in-8°.

Nul doute que ce traité ne soit du même auteur que le précédent, et qu'il n'appartienne point, en conséquence, à Alexandre d'Aphrodisée.

Commentarius sive scholia in III libros Rhetorices Aristotelis.

Ce Commentaire est aussi regardé comme l'ouvrage d'un philosophe chrétien, postérieur à Alexandre.

Canones physiognomici, sive Commentarius in Physiognomicon Aristotelis.

On ne possède que la traduction arabe de ce traité, dont l'original grec est sans doute perdu. Du reste, Isac ben Honain a traduit en syriaque presque tous les Commentaires d'Alexandre sur Aristote, et ses traductions ont été elles-mêmes traduites plus tard en arabe. (A.-J.-L. J.)

ALEXANDRE, surnommé Philalèthe, enseignait la médecine, vers l'an 41 de l'ère vulgaire, sous le règne de Claude, dans l'école de Laodicée. Aux opinions d'Hérophile, adoptées dans cette école, il alliait probablement, comme Zeuxis, auquel il succéda, les principes de l'empirisme. Il avait composé un livre sur les opinions des médecins, que Galien cite : on lui attribue aussi un traité *De semine;* mais aucun de ses ouvrages n'est arrivé jusqu'à nous. Il attachait une grande importance aux définitions, et souvent il ne se bornait pas à en donner une seule pour chaque objet : en les multipliant ainsi, il s'imaginait éviter toutes les difficultés; cela paraît du moins un moyen de contenter à peu près tout le monde. Sa définition du pouls, rapportée par Galien, quoique double, est pourtant loin d'être satisfaisante. Celles qu'il donnait de diverses maladies, et qu'on trouve dans Cœlius Aurelianus, ne sont pas meilleures. Le beau nom de *Philalèthe*, ou *Ami de la vérité*, qu'Alexandre s'était plu à joindre au sien, donne lieu de croire que, s'il n'a pas toujours été assez heureux pour trouver la vérité, il l'aimait de bonne foi, et la cherchait avec ardeur. (MS.)

ALEXANDRE, né à Tralles, ville de la Lydie, vivait sous le règne de Justinien. Son père, médecin comme lui, s'appelait Etienne. Il eut quatre frères, qui tous devinrent célèbres : Dioscure le médecin, Olympius le jurisconsulte, Métrodore le grammairien, et Anthémius l'architecte. Ce dernier fut employé, en 532, par l'empereur, à la construction de l'église de Sainte-

Sophie à Constantinople. Les particularités de la vie d'Alexandre sont peu connues. Nous savons seulement, parce que lui-même nous l'apprend, qu'après avoir parcouru les Gaules et l'Espagne, il séjourna pendant longtemps en Toscane. Agathias assure qu'il vint s'établir à Rome, où il vécut avec honneur, circonstance que Tiraboschi révoque en doute, mais sans faire connaître les motifs qui le portent à ne pas y croire. On ignore quand il mourut.

La place qu'Alexandre de Tralles doit occuper dans l'histoire de l'art est fixée depuis longtemps, et on le considère, après Arétée, comme le meilleur médecin qu'aient eu les Grecs depuis Hippocrate. En effet, il ne doit pas moins être cité pour la justesse de ses idées, que pour l'ordre qui règne dans ses livres, la clarté de ses descriptions, et l'élégance de son style, à la fois simple et plein de force. Son principal mérite consiste à n'avoir été partisan exclusif d'aucune secte, et à avoir, du moins presque toujours, pris sa propre expérience pour guide. Nulle part il ne se montre copiste ou imitateur servile des anciens, et, quoiqu'on ne puisse méconnaître en lui une grande prédilection pour Galien, il ne craint pas d'attaquer le médecin de Pergame en différens endroits, où il lui reproche l'incertitude et même la fausseté de ses règles curatives. Cependant, avec cet éloignement pour le dogmatisme exclusif, il ne se jeta pas non plus dans un empirisme aveugle. Il voulait qu'on eût égard, dans les maladies aiguës, à l'âge, à la complexion, au genre de vie du malade, aux variations de l'atmosphère, et à la saison de l'année : il recommandait surtout d'observer, avec le plus grand soin, les efforts de la nature. Cette sage méthode d'expectation n'était pas en lui le fruit d'une froide imitation d'Hippocrate, mais celui d'une étude approfondie au lit du malade, car il ne composa ses ouvrages que fort tard, lorsque l'âge ne lui permit plus de se livrer à la pratique, de manière qu'ils ont été écrits sous la dictée d'une expérience longue et raisonnée. Aussi y trouve-t-on une foule de préceptes fort utiles. Alexandre est, par exemple, le premier qui ait dit qu'on doit employer l'opium avec circonspection, parce que ce médicament détermine aisément des congestions vers la tête, et que les boissons légèrement acidulées, les fruits bien mûrs, notamment les raisins, sont préférables aux astringens dans la dysenterie. Il a reconnu aussi que la saignée est fort souvent le meilleur remède à employer pour guérir l'hydropisie. Le premier il a montré les dangers qu'entraînent les purgatifs trop violens, et fait voir que des évacuations modérées, mais réitérées, sont plus utiles, dans les affections chroniques, que celles qui se font avec abondance et précipitation. En général, il excelle dans le diagnostic : c'est ainsi qu'il indique avec précision les signes

propres à faire distinguer la pleurésie de l'hépatite, ou la colique des pierres néphrétiques. Souvent, à la vérité, il tombe dans les excès des méthodistes, et prescrit des méthodes de traitement aussi singulières par la longueur du temps que par la nature des remèdes qu'elles exigent: telle est, par exemple, celle qu'il préconise contre la goutte; mais, comme il ne perd jamais de vue le régime, peut-être ces longs cycles de médications insignifiantes n'étaient-ils qu'une ruse pour tromper les malades et leur cacher la véritable intention du médecin, celle de les soumettre à un régime sévère et longtemps continué, qu'ils eussent peut-être refusé de suivre, si on le leur avait prescrit sans l'entourer d'un appareil imposant de pratiques minutieuses. Au reste, Alexandre de Tralles a payé amplement tribut à son siècle : polypharmaque exagéré, il a multiplié les recettes à l'infini dans ses livres, et prodigué des éloges à des compositions monstrueuses dont le temps et les progrès des lumières n'ont point encore fait justice dans l'esprit de tous les médecins. Crédule et superstitieux à l'égard des médicamens, il ajoutait foi aux vertus des amulettes, des enchantemens et des conjurations; mais, malgré ces faiblesses, dont on doit moins l'accuser que le temps où il vivait, ses ouvrages n'en sont pas moins précieux : le praticien les lira toujours avec fruit, lorsqu'il saura mettre de côté la part de l'esprit de système, pour ne s'attacher qu'à ce qui décèle l'observateur habile et attentif de la nature. Voici quels en sont les titres :

De arte medicinâ libri duodecim. En grec, avec le livre *De pestilentiâ* de Rhazès, traduit du syriaque par Jacques Goupyl, Paris, 1548, in-fol.

Cet ouvrage a été traduit plusieurs fois en latin. La première traduction, qui est en style très-barbare, et qui paraît avoir été faite sur l'arabe, porte le titre suivant :

Practica cum expositione glosæ interlinearis Jacobi de Partibus et Simonis Januensis in margine positæ. Lyon, 1504, in-4°.-Pavie, 1520, in-8°.-Venise, 1522, in-fol.

Albano Torino corrigea cette mauvaise traduction, mais sans consulter pourtant le texte grec, dont il ne connaissait que quelques fragmens. Son travail est intitulé :

Paraphrasis in libros omnes Alexandri Tralliani super singularum humani corporis partium à summo vertice ad imam usque plantam, morborum ac febrium causis, signis, remediisque tùm communibus tùm propriis. Bâle, 1533, in-fol.-*Ibid.* 1541, in-fol.

Jean Guinter d'Andernach publia ensuite une nouvelle traduction latine avec le texte grec, sous le titre de :

Alexandri Tralliani libri duodecim, græci et latini, multò quàm anteà auctiores et integriores. Bâle, 1549, in-8°.-*Ibid.* 1556, in-8°.-Lyon, 1560, in-12.-*Ibid.* 1575, in-12.-*Ibid.* 1576, in-16.

L'édition de 1575 est accompagnée des remarques de Jean Molinæus. On trouve cette traduction dans les *Artes medicæ principes* (Paris, 1567, in-fol.)

Samuel Colin a publié le chapitre sur la goutte, en français, avec les ouvrages de Guinter (Poitiers, 1556). Edouard Milward a donné en an-

glais (Londres, 1734, in-8°.) un extrait du grand ouvrage d'Alexandre de Tralles, et il s'était engagé à publier une nouvelle édition plus complète des œuvres de ce médecin. Les circonstances ne lui permirent pas de remplir ses engagemens. Haller le remplaça, et mit au jour sa nouvelle édition d'Alexandre (Lausanne, 1773, in-8°., 2 volumes).

Le *Tractatus de pestilentiâ*, d'Alexandre, a paru isolément (Strasbourg, 1594, in-8°.), traduit en latin par Guinter d'Andernach.

Epistola de lumbricis. En grec, avec la traduction latine de Jérôme Mercuriali, dans les *Variæ lectiones* de ce dernier (Venise, 1570, in-4°.-*Ibid.* 1644, in-fol.), et dans son traité *De puerorum morbis* (Francfort, 1584, in-8°.).

Enfin, Alexandre de Tralles passe pour être l'auteur de quelques autres ouvrages, qui sont plus généralement attribués à Alexandre d'Aphrodisée. (A.-J.-L. J.)

ALEXANDRE (Nicolas), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1654, entra dans son ordre en 1678, et mourut à Paris en 1728. On a de lui deux ouvrages:

La médecine et la chirurgie des pauvres. Paris, 1714, in-12.
Dictionaire botanique et pharmaceutique. Paris, 1716, in-8°.

Quoique ces deux traités aient eu plusieurs éditions, et qu'on ne puisse refuser sans injustice à leur auteur les éloges dont son louable zèle et ses talens le rendent digne, cependant ils ont tous les vices des livres de médecine populaire, entre autres celui de procurer à des gens peu instruits des connaissances imparfaites, sur lesquelles ils fondent une confiance dont on ne les voit que trop souvent se repentir. (O.)

ALEXANDRINI. *Voyez* Alessandrini.

ALEXANDRIS (François ab). *Voyez* Alessandri.

ALEXANDRO. *Voyez* Alessandro.

ALEXANOR, l'un des fils de Machaon, pratiqua la médecine avec distinction, et fut un des premiers à rendre un culte divin à Esculape, en lui élevant un temple auprès de la ville de Titane. (LT.)

ALEXIAS, médecin grec, contemporain de Théophraste, se livra d'abord d'une manière spéciale à la botanique, qu'il avait étudiée sous Thrasyas, mais fit ensuite marcher l'étude de la médecine de pair avec celle de la physiologie. On vante surtout son habileté dans la connaissance des plantes vénéneuses. (Z.)

ALEXIS DE PIÉMONT. *Voyez* Alessio.

ALEXIIS. *Voyez* Alessi.

ALEXIPPE, fut un des médecins d'Alexandre le Grand. Ce prince le remercia par écrit, au rapport de Plutarque, d'avoir guéri Peucestas d'une maladie dangereuse. (LT.)

ALEXIUS. *Voyez* Alessio.

ALFANI (François), natif de Salerne, est auteur de l'ouvrage suivant. On ignore en quel temps il vivait.

Opus de peste, febre pestilentiali, et febre malignâ, necnon de variolis et morbillis, quatenùs nondùm pestilentes sunt. Naples, 1577, in-4°. - Hambourg, 1589, in-8°. - *Ibid*, 1618, in-8°.

Le sens attaché au mot *pestilence* dans le titre de cet ouvrage, démontre qu'au moyen âge on nommait *peste* ce que nous appelons aujourd'hui *ady-*

namie et *ataxie*. Hensler a mis hors de doute ce point important de l'histoire de la médecine. (L.)

ALFARABIUS, l'un des principaux philosophes, astronomes et médecins arabes, fut appelé ainsi parce qu'il était de Farab, ville de la Transoxane, aujourd'hui Othrar. Son véritable nom était MAHOMET ou MAHOMMED. Ce fut à Bagdad qu'il fit ses études, et il y apprit la philosophie sous le célèbre Abou Bachar Mattey, qui expliquait Aristote. Néanmoins il s'arrêta peu dans cette ville, et se rendit à Harran, où Jean, médecin chrétien, enseignait avec éclat la logique. Ensuite il vint à Damas, d'où il passa en Egypte, et retourna ensuite à Damas, où il se fixa jusqu'à la fin de ses jours, retenu par les bienfaits du sultan Seif ed Daulah. Il mourut l'an 339 de l'hégire (950 de J.-C.). Les ouvrages d'Aristote furent ceux qu'il s'attacha surtout à méditer, et l'on assure qu'il relut jusqu'à quarante fois la métaphysique du philosophe grec, sans en saisir parfaitement le sens. Il a composé différens écrits, et entr'autres un Traité de musique, devenu fort célèbre, dans lequel il s'attache à combattre l'opinion des pythagoriciens sur l'harmonie céleste, et prouve l'influence des vibrations de l'air sur la production et la nature des sons. La plupart de ses ouvrages ne sont connus que par des traductions en langue hébraïque, dont on peut lire la liste dans Casiri, et qui existe, manuscrites, dans différentes bibliothèques de l'Europe. Les seuls qui aient été imprimés sont :

De intelligentiis
dans les Œuvres philosophiques d'Avicenne (Venise, 1495).
De causis
dans les Œuvres d'Aristote, avec les Commentaires d'Averrhoës.
Opuscula varia. Paris, 1638, in-4°. (A.)

ALFARO (HENRI-VACA DE), docteur en médecine, né à Cordoue au dix-septième siècle, fut à la fois praticien habile et médecin érudit. Il a écrit :

Proposicion chirurgica y censura judiciosa en las dos vias curativas de heridas de cabeça comun y particular, y eleccion desta, con una epistola de la naturaleza del tumor, y otra del origen y patria de Avicenna. Lima, 1618, in-4°.

Cet ouvrage, loué par Zacuto pour la grande érudition de l'auteur, a été imprimé à Lima, selon Antonio, et non à Séville, comme le dit Haller, qui en a tronqué le titre. (U.)

ALFARO DE ZAMUDIO (ANDRÉ), proto-médecin général et médecin de la *sainte* inquisition, au seizième siècle, a publié les ouvrages suivans :

Orden para la cura y preservacion de las viruelas. Madrid, 1579, in-8°.

Cet ouvrage est un des plus anciens de tous ceux qui ont été écrits sur lavariole.

Orden para la cura y preservacion de las secas y carbuncos. Madrid, 1599, in-8°. (U.)

ALFERI (ANTOINE), né à Brescia, fit ses études à Padoue

vers le commencement du dix-huitième siècle. Pendant son séjour dans cette ville, il composa deux discours d'ouverture, pour la rentrée des Ecoles, qui sont intitulés :

Medica Facultas Jurisprudentiæ palmam eripit. Padoue, 1707, in-4°.
Medicina bis victrix. Padoue, 1708, in 4°. (L.)

ALFRED, anglais de nation, fut élevé dans le couvent de Glaston, devint, avec le temps, abbé de Malmesbury, et finit par être nommé évêque de Kirton, dans le Devonshire. Il florissait vers l'an 980. Quelques biographes lui attribuent un traité inédit *De naturis rerum;* mais il paraît certain que cet ouvrage a pour auteur l'écrivain anglais qui fait le sujet de l'article suivant. (Z.)

ALFRED, surnommé *le Philosophe*, et anglais d'origine, florissait vers le milieu ou vers la fin du treizième siècle. Il voyagea en France et en Italie, revint dans son pays avec le légat que Clément IV y envoya, en 1268, et mourut peu de temps après. Il s'appliqua principalement à la philosophie d'Aristote, sur différens traités duquel il composa des Commentaires, dont on trouve l'énumération dans Pits et dans Bale. Aucun n'a été imprimé, non plus qu'un Traité sur le mouvement du cœur, dont Alfred était aussi l'auteur. Le Commentaire sur le Traité *De consolatione* de Boëce, que Pits lui attribue, paraît n'être autre chose que la traduction saxonne de ce même traité, faite par le roi Alfred le Grand. (Z.)

ALGAROTTO (Victor), en latin *Algarotus*, médecin de Vérone, devint président du collége des médecins de cette ville en 1593. Si l'on en croit Moscardo, il mourut, en 1604, empoisonné et victime de l'envie qu'avait excitée contre lui la vogue de ses pilules. En effet, il dut surtout la célébrité dont il jouit, à un remède secret de son invention, connu sous le nom de *pilules d'Algarotto*, et sur lequel il a écrit un petit Traité, imprimé à Anvers en 1603. Ces mêmes pilules font le sujet d'un autre ouvrage, qui a été publié long-temps après par son neveu, nommé aussi Victor Algarotto, et qui est intitulé :

Compendio della natura, virtu e modo d'usare una polve quint'essenza d'oro medicinale del Vittorio Algarotto. Vérone, 1667, in-8°. - Venise, 1671, in-8°.

L'oncle a aussi soutenu, contre un médecin étranger, une Dissertation sur les champignons, qui ne paraît pas avoir été imprimée. (L.)

ALGHISI (Thomas), né le 17 septembre 1669, à Florence, de Jean Alghisi, professeur de chirurgie, fit ses premières études dans sa ville natale, et s'appliqua ensuite à la chirurgie, sous la direction de son père. Il devint en peu temps membre de l'académie de Florence, et chirurgien de l'hôpital de Sainte-Marie, où il fit des cours sur l'art qu'il cultivait. Élève de

Laurent Bellini, il s'adonna d'une manière spéciale à la lithotomie. Le succès avec lequel il tailla un officier de Clément XI accrut encore sa réputation. Le 15 avril 1703, Vallisnieri lui donna le bonnet de docteur à Padoue. Il mourut le 24 septembre 1713, à Florence, des suites de l'amputation de la main gauche, qu'avait nécessitée une blessure grave produite par l'explosion d'un fusil : le grand-duc de Toscane, à la prière du pape, lui avait promis une chaire de chirurgie à Pise après sa guérison. Les seuls ouvrages que nous ayons de lui, sont:

Litotomia, ovvero del cavar la pietra. Florence, 1707, in-4°. - Venise, 1708, in-4°.

Alghisi donne une description fort exacte du grand appareil. Il rejettait le haut appareil, à cause du risque qu'on court de léser le péritoine.

Lettera al sign. Ant. Vallisnieri, nella quale si discorre : 1. De' vermi usciti per la verga, e di qual sorta ; 2. Di un nuovo liquore da schizzare dentro i vasi de' corpi ; 3. Della fasciatura ingegnosissima de' popoli d'Egitto nel imbalsamare i loro cadaveri.

On trouve cette Lettre, qui est curieuse et remplie d'érudition, dans le *Giornale de' letterati d'Italia* (tom. 6), et dans les *Nuove esperienze* de Vallisnieri (Padoue, 1729, in-8°.). (J.)

ALGOVAZIR. *Voyez* ALBULEIZOR.

ALGUADESCH ou ALGODITZ (MEIR), savant rabbin espagnol, devint, en 1405, médecin du roi d'Espagne, et traduisit en hébreu l'Éthique ainsi que les Paraboles d'Aristote. Aucune de ces deux traductions n'a été imprimée. (L.)

ALI-ABBAS ou HALY-ABBAS (ALI BEN AL ABBAS AL MADJOUCY) célèbre médecin, persan d'origine et mage de religion, était attaché au prince Adhad Ed-Daulah, qui florissait vers l'an 980. Il a écrit:

Al kamel (Traité complet de médecine).

On lui attribue aussi:

Al maleky (Livre royal)

que certains biographes croient être de son maître Abou Maher Moussa Ben Jasser. Ce livre a été traduit en latin sous le titre suivant:

Liber totius medicinæ, seu regalis expositio. Venise, 1492, in-fol. - Lyon, 1523, in-4°.

Sprengel en a donné un long extrait dans son Histoire de la médecine. (A.)

ALI AL TARABULSI, médecin arabe, né à Tripoli, vivait vers l'an 616 de l'hégire (1219). Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé:

Kinat al hachim (Ornement du sage).

C'est un traité médico-chimique, partagé en quatre sections, dont la première traite des minéraux et de leur préparation méthodique pour l'usage de la médecine, et la dernière, de l'usage des parties d'après Galien. Les deux autres sont consacrées à la pierre philosophale et à l'interprétation des mystères. Le manuscrit de cet ouvrage se trouve parmi ceux de la Bibliothèque de Florence. (L.)

ALI BEN AL ABBAS AL MADJOUCY. *Voyez* ALI-ABBAS.

ALI IBN DAVID, médecin, géomètre et poète célèbre, a laissé un Abrégé du Traité de médecine de Mahomet, fils de

Zacharie, dont le manuscrit fait partie de la Bibliothèque de Florence. Il est mort en Egypte vers l'an de l'hégire 530 (1135). (L.)

ALI IBN RIZUAN a écrit, en arabe, un ouvrage intitulé: *Colonnes des fondemens de la médecine*, dont le rabbin Kalonymus a traduit en latin quatre Dissertations, qui se trouvent parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Leyde. Le même a aussi donné des Commentaires sur Galien, qu'un autre rabbin, Judas, fils de Samuel, a traduits de l'arabe en hébreu. Enfin, la Bibliothèque de Florence possède, de cet écrivain, un Traité de médecine, et un Extrait de l'ouvrage de Mahomet, fils de Zacharie. (L.)

ALI ISMAELITA, médecin arabe, commentateur d'Aristote, a écrit, dans sa langue, une *Epistola de consuetudine piorum*. Cette Lettre existe en manuscrit à Leyde. Judas, fils de Salomon, l'a traduite en hébreu. (L.)

ALIDIO (Charles-Antoine), professait la médecine à Lodi, au commencement du dix-huitième siècle. L'inexact Carrère en a fait un médecin allemand de Landau, en Franconie. On a de lui:

Somnia medicâ variâ doctrinâ referta; nedùm medicis verùm et infirmis atque omnibus viventibus scitu necessaria; ubi quæstiones multæ, seu animadversiones ab antiquis et recentioribus medicis partim amissæ, partim non integrè solutæ, partim vetustate sepultæ, præponuntur et enodantur. Lodi, 1720, in-4°.

Tre verità fondate su la ragione, su l'autorità, e su l'esperienza, per un longo e ben vivere nel mondo. Lodi, 1723, in-8°. (V.)

ALIERI ou Aglieri (Jacques), en latin *Alierus* ou *Alierius*, médecin qui mérita les plus grands éloges pour sa conduite, lorsque la peste ravagea Crémone en 1528, et qu'il ne faut pas confondre avec le rhéteur Jacques Alieri, né dans la même ville. Il a écrit:

De remediis contra pestem. (T.)

ALIX (Mathieu-François), né à Paris en 1738, professa la médecine et la chirurgie à Fulde, dirigea pendant longtemps l'école d'accouchement de cette ville, fut aussi médecin inspecteur des eaux minérales de Bruckenau, et mourut à Fulde, le 31 mai 1782. On a de lui:

Dissertatio de duabus fistulis perinæi. Erfort, 1769, in-8°.

Anweisung zur Wundarzneykunst (Institutions de chirurgie). Riga, 1772, in-8°.

De noeivâ mortuorum intrà sacras ædes urbiumque muros sepulturâ. Erford, 1773, in-8°.

Quæstiones medico-legales ex chirurgiâ declarandæ. Erford, 1774, in-4°.

Observata chirurgica. Fasciculi I-III. Altembourg, 1774-1777, in-8°.

Alix a encore traduit du français en allemand le Manuel d'accouchemens de Raulin (Erford, 1771, in-8°.), ainsi que le Manuel d'économie rurale de Fermin (Francfort et Léipzick, 1773, in-8°.), et de l'allemand

en français l'Instruction sur les eaux de Bruckenau, par Weikard (Erford, 1776, in-8°.). (I.)

ALIZERI (Barthélemy), médecin tout à fait inconnu, dont on a les deux ouvrages suivans:

Trattado della pesta, cioè della sua natura e dei remedj. Gênes, 1721, in-4°.

Censura di Parnasso sopra alcuni d'oggidi. Gênes, 1721, in-8°. (L.)

ALKATEL. *Voyez* Buhahylyha Bengezla.

AL KENDI (Abou Yussuf Jacoub Ben Isac), célèbre médecin, astrologue et péripatéticien arabe, né à Bassora, vivait, suivant toutes les apparences, sous le règne du calife Al Mamoun. Il pratiqua pendant quelque temps la médecine à Bagdad. Avicenne lui attribue l'invention de trochisques qui sont encore désignés sous son nom dans les anciennes pharmacopées. Cardan lui prodigue de grands éloges, et il a dû jouir de beaucoup de considération, si l'on en juge d'après les éditions nombreuses de ses OEuvres. Cependant Averrhoës, lui-même, lui reprochait trop de subtilité. Parmi ses ouvrages nous citerons

De medicinarum compositarum gradibus investigandis libellus. Strasbourg, 1531, in-fol. (avec les Œuvres de Mésué). - Venise, 1561, in-fol. - *Ibid.* 1603, in-fol. - Padoue, 1584, in-8°. (avec d'autres ouvrages sur la même matière).

C'est cet opuscule surtout qui a fait du bruit. Al Kendi s'efforce d'y prouver qu'on peut déterminer les propriétés des médicamens d'après les règles de l'arithmétique et de la musique, et en rendre la composition telle que leur action soit toujours exactement en rapport avec l'effet désiré. Le temps a fait justice de cette opinion absurde, qui ne pouvait séduire que des enthousiastes et des esprits peu éclairés.

Astrorum judices Alkindus et saphar de pluviis, imbribus et ventis, ac aeris mutatione. Venise, 1507, in-4°.

Al Kendi a encore écrit:

Caput de categoriis; De analyticis prioribus et posterioribus; De proposito seu scopo Aristotelis in libro de prædicamentis; Liber exhortationis ad discendam philosophiam; Tractatus quod non acquiratur philosophia nisi mathematum scientiis; Liber de philosophiâ interiore; Quæstiones logicæ et metaphysicæ; Commentatio de metiendis distantiis; De sex quantitatibus; De temporum mutationibus; De electione dierum; Introductio ad judicia astrologiæ; De quinque essentiis; De motu diurno; De vegetabilibus. Ses livres *De theoriâ magicarum artium*, et *De radiis stellicis*, le firent soupçonner de magie par ses ignorans contemporains. Naudé a pris la peine inutile de le disculper. (A.)

ALLAMANT (Jean l'), appelé Lallamant par quelques biographes, et reproduit même par certains sous ces deux noms à la fois, naquit à Autun en Bourgogne, et devint célèbre dans le seizième siècle par le grand nombre d'ouvrages de poésie, d'histoire et de médecine qu'il mit au jour.

Claudii Galeni Pergameni de diebus decretoriis libri tres, recens latini facti et commentariis illustrati. Lyon, 1559, in-4°.

A cette occasion, Allamant examina les différentes manières dont les anciens peuples de l'Orient calculaient les mois et les années, et écrivit un

ouvrage intitulé : *De collatione anni Romani præcipuarumque gentium exterarum*, qu'on trouve, soit à la suite de la traduction citée de Galien, soit dans le tome IX du *Thesaurus Gronovianus*, ou dans le tome VIII du *Thesaurus Grævianus*.

Les mêmes Commentaires sur Galien renferment anssi nn livre : *De morá partûs in utero.*

Hippocratis de hominis ætate, ex extremo fine libri de carnibus, de septimestri, item de octimestri partu, libri latini facti et scholiis adornati. Genève, 1571, in-8°.

De ptisanná sui temporis : accesserunt Claudii Galeni Pergameni de optimá corporis nostri constitutione; De pleniore habitu; De inæquali temperie; Quomodò simulantes morbum sint deprehendi; De ptisanná opuscula à se emendata infinitis locis, versione latiná, et ad hæc litterá græcá ad librorum calcem restitutá. Autun, 1578, in-8°.

Galeni operum latinè edendorum specimen. Genève, 1579, in-8°. (s.)

ALLAXINUS (Jacques), médecin inconnu, qui, selon Justus, vivait en 1163. Il a écrit:

Medicæ aliquot disceptationes eruditissimæ, quibus recentiorum et Arabum permulti errores ad veterum disciplinam expenduntur. Paris, 1535, in-8°. (v.)

ALLEAUME (Jacques-Louis), médecin de la faculté de Paris, sous la présidence duquel ont été soutenues les thèses suivantes:

An idem sudoris et perspirationis organum : Affirm. resp. Cl.-Jos. Gentil. Paris, 1751, in-4°.

An propria medici scientia œconomiæ animalis cognitio? Affirm. resp. Joann. Descemet. Paris, 1757, in-4°.

Sa Thèse de réception, soutenue sous la présidence de Pierre Dionis, est intitulée :

An incerta luis venereæ curatio, absente medico? Resp. Affirm. Paris, 1749, in-4°. (z.)

ALLEGRETTI (Jacques), natif de Forli, vivait dans le quatorzième siècle : l'exercice de la médecine ne l'empêcha pas de se livrer à son goût décidé pour la poésie et l'astronomie. Il paraît même qu'il paya le tribut aux erreurs de son temps, en mêlant à l'étude de cette dernière science celle de l'astrologie. Le seul ouvrage qu'il ait laissé, est un poème burlesque en vers latins, qui ne paraît pas avoir été imprimé. Il fonda en 1370, dans sa ville natale, une Académie, dont l'existence ne fut pas longue. (l.)

ALLEGRI (Jérôme), médecin de Vérone, fut nommé, en 1688, président de l'Académie fondée dans cette ville, quatre ans auparavant, sous le nom d'*Académie des Alétophiles*. Il s'appliqua surtout à l'étude de la chimie, de la philosophie hermétique et de l'astrologie. Ses écrits sont:

Esposizione sopra la polvere dell' Algarotto. Brescia, 1666, in-12.

Scrutinj astronomici per alquanti anni. Brescia, 1678, in-12.

Littera fisico-medica, in che per varj esperimenti si va dubitando intorno a' principj fisici ed a' fondamenti medici. Brescia, 1684, in-12. (l.)

ALLEMAND (Jean-Baptiste-Joseph l'), docteur en médecine, fils d'un maître de forges, naquit à Langres le 28 août

1705. Après avoir exercé l'art de guérir avec succès dans sa ville natale, il passa en Lorraine, et devint médecin de Stanislas, roi de Pologne. Il a écrit:

An actio muscularis à solis spiritibus? Paris, 1745, in-4°.
Essai sur le mécanisme des passions en général. Paris, 1751, in-12.
An, ubi partus difficilis ac desperatus, tentanda etiam in matre vivâ sectio Cæsarea? Paris, 1760, in-4°. (s.)

ALLEN (Benjamin), médecin anglais qui vivait au commencement du dix-huitième siècle, a donné une histoire assez incomplète des eaux minérales de son pays, sous le titre suivant:

The natural history of the chalybeat and purging waters of England. Londres, 1700, in-8°. - *Ibid.* 1711, in-8°. (z.)

ALLEN (Jean), médecin anglais, dont Manget et Eloy supposent, suivant toutes les apparences, sans fondement, que ce nom n'était pas le véritable, a publié, au commencement du siècle dernier, l'ouvrage suivant:

Synopsis universæ medicinæ practicæ, sive doctissimorum virorum de morbis, eorumque causis ac remediis judicia. Londres, 1719, in-8°. - *Ibid.* 1729, in-8°. - Amsterdam, 1720, in-8°. - *Ibid.* 1723, in-8°. - *Ibid.* 1729, in-8°. - *Ibid.* 1730, in-8°. -Venise, 1732, in-8°. - *Ibid.* 1748, in-8°. *Ibid.* 1762, in-8°. - Francfort, 1749, in-8°. - *Ibid.* 1753, in-8°. - Traduit en français par Devaux, Paris, 1728, in-12, et par Boudon, Paris, 1737, in-12. - *Ibid.* 1741, in-12. - *Ibid.* 1752, in-12. - En allemand, Budissin, 1726, in-8°. - En anglais, Londres, 1740, in-8°.

Cet ouvrage, comme on en peut juger par les nombrenses éditions et traductions qu'on en fit, fut accueilli de la manière la plus flatteuse; mais il tomba dans l'oubli lorsque la doctrine de Boerhaave, sur laquelle il est basé, cessa de régner dans les écoles. On ne le lit plus aujourd'hui, et les élèves, en favenr desquels il avait été composé, n'y ont rien perdu. (J.)

ALLEYNE (Jacques), médecin anglais, n'est connu que parce qu'il est l'auteur de la

Nova pharmacopæa Londinensis. Londres, 1733, in-8°. (v.)

ALLIONI (Charles), médecin et professeur de botanique à Turin, est surtout connu sous ce dernier rapport. Les autres parties de l'histoire naturelle ne lui étaient cependant point non plus étrangères. Né en 1725, et mort en 1804, il a marqué par un assez grand nombre d'ouvrages estimables les différentes époques de sa longue carrière. S'il n'est pas du nombre des botanistes qui ont reculé les limites de la science, il l'a servie utilement en faisant mieux connaître les plantes de son pays, et il méritait l'hommage que lui rendit Lœfling, en lui consacrant le genre *Allionia*. Ses ouvrages sont:

Pedemontii stirpium rariorum specimen. Turin, 1755, in-4°.
Oryctographiæ Pedemontanæ specimen. Paris, 1757, in-4°.
Tractatus de miliarum origine, progressu, naturâ et curatione. Turin, 1758, in-8°.-Iéna, 1772, in-8°.

Cet ouvrage est le seul essentiellement médical qu'Allioni ait écrit. On y trouve bien des divagations et des contradictions, cependant il eut quelque vogne à l'époque où il parut.

Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis enumeratio methodica, cum elencho aliquot animalium ejusdem maris. Paris, 1757, in-8°.

Allioni ne fit guères que mettre en ordre les matériaux de cet ouvrage, recueillis par Jean-Baptiste Giudice, son ami, médecin de Nice.

Synopsis methodica horti Taurinensis. Turin, 1762, in-4°.

Flora Pedemontana, sive enumeratio methodica stirpium indigenarum Pedemontii. Turin, 1785, 3 vol. in-fol.

Des descriptions exactes, et de bonnes figures, au nombre de quatre-vingt-douze, distinguent cet ouvrage, le principal de ceux d'Allioni. Dans la manière dont il expose les propriétés des végétaux, on reconnaît un médecin observateur. Il paraît s'être proposé pour modèle l'Histoire des plantes de la Suisse de Haller, et, en effet, il ne pouvait choisir un meilleur guide.

Auctuarium ad Floram Pedemontanam. Turin, 1789, in-4°.

Louis Bellardi a publié un *Appendix ad Floram Pedemontanam.* Turin, 1792, in-4°. qui avait déjà paru, en partie du moins dans les Mémoires de l'Académie de Turin (vol. V, p. 209). Jean-Baptiste Balbis a aussi contribué depuis à faire connaître la riche Flore du Piémont (*Elenco delle piante crescente ne' contorni di Torino.* Turin, 1801, in-8°. – *Flora Taurinensis.* Turin, 1806, in-8°. – et quelques Mémoires parmi ceux de l'Académie de Turin, vol. VII, p. 100).

On doit encore à Allioni divers Mémoires insérés dans les Mélanges de l'Académie de Turin. Il publia dans le même recueil le Catalogue des plantes observées en Sardaigne par Antoine Piazza, et en Corse par Félix Valle. (ms.)

ALLIOT (François-Fauste), fils de Pierre Alliot, né à Bar-le-Duc, prit le bonnet de docteur à Paris en 1688, devint médecin ordinaire du roi, grâces à la célébrité dont son père jouissait en France, et succomba le 23 mars 1700. Une phthisie pulmonaire, causée par sa trop grande assiduité dans les laboratoires et auprès des fourneaux chimiques, causa sa mort. Il n'a rien écrit. (j.)

ALLIOT (Jean-Baptiste), autre fils de Pierre Alliot, naquit à Bar-le-Duc, comme son père, qu'il suivit à Paris, où, soit par ses talens, soit plutôt par ses intrigues, il parvint à se faire nommer médecin de la Bastille. Le roi le désigna, en 1698, pour accompagner, en Lorraine, la princessse Elisabeth-Charlotte d'Orléans, future épouse du duc Léopold I. Ce dernier prince lui accorda des lettres de réhabilitation dans la noblesse de Bonne de Mussay, sa mère; mais Alliot, qui marchait pas à pas sur les traces de son père, et qui aspirait plutôt à la fortune qu'aux titres, aima mieux conserver un nom déjà connu, du moins dans les annales du charlatanisme, que d'en prendre un nouveau, auquel il lui aurait fallu perdre un temps précieux pour procurer quelque éclat. Le seul service réel qu'il ait rendu, c'est celui de contribuer à établir la réputation des eaux de Plombières, surtout de celles qu'on appelle si improprement savonneuses, comme l'a fait voir M. Fodéré, et dont on se servait très-peu avant lui. L'époque de sa mort est inconnue. On lui attribue généralement l'ouvrage suivant:

Traité du cancer, où l'on explique sa nature, et où l'on propose les moyens de le guérir. Paris, 1698, in-8°.

Mais Calmet nous apprend que Jean-Baptiste Alliot, n'étant point sans doute en état de rédiger cette brochure polémique, chargea son fils Hyacinthe, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, de l'écrire, pour réfuter Helvétius, qui avait soutenu la prééminence de l'extirpation sur les caustiques, et, dans le même temps, pour rappeler au public les prétendus avantages du spécifique dont sa famille était en possession. La manière de préparer le remède est décrite dans cet ouvrage, où l'on trouve d'ailleurs une histoire très-succincte du cancer, accompagnée de plusieurs observations qui offrent un certain degré d'intérêt. (J.)

ALLIOT (Jean-Baptiste-Fauste), fils de François-Fauste, fut reçu docteur, à Paris, en 1717. Il se proposait d'écrire l'histoire des médecins de Paris, et avait même rassemblé un grand nombre de matériaux pour ce travail, lorsque l'appât des richesses l'attira, en 1721, à la Martinique, où il mourut, le 14 mai 1730, âgé d'environ trente-cinq ans. Il fut le premier de sa famille qui profita des lettres-patentes de Léopold, et qui joignit à son nom celui de Mussay. Sa thèse, soutenue sous la présidence de Jean-François Léaulté, est le seul ouvrage qu'il ait composé : elle porte le titre suivant :

Quæstio medica : An morbus antiquus syphilis. Paris, 1717, in-4°.
Alliot répond par l'affirmative, en s'étayant de plusieurs passages d'Horace, de Juvénal, de Martial, de Tacite, de Suétone, de Lucien, de Valère-Maxime et d'Apulée. (J.)

ALLIOT (Pierre), né à Bar-le-Duc, vers le commencement du dix-septième siècle, descendait d'une famille distinguée de Florence, qui, ayant été déchue de sa noblesse, vint s'établir en France, où elle s'adonna au commerce. Alliot pratiquait la médecine avec tant d'éclat dans son pays, que le duc de Lorraine, François-Nicolas, le fit venir à Paris, pour soigner son fils Ferdinand qui était tombé malade. La guérison du prince accrut encore sa célébrité, de sorte que le duc Charles IV lui accorda, en 1661, des lettres-patentes de médecin ordinaire. Sa réputation était principalement établie sur un spécifique qu'il prétendait posséder contre le cancer, et en particulier contre celui des mamelles. Cet arcane fit beaucoup de bruit, et valut à Alliot d'être appelé à la cour de France, en 1665, auprès d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, atteinte d'un cancer au sein, qui avait résisté à tous les traitemens; mais le médecin lorrain ne fut pas plus heureux que ses prédécesseurs : son prétendu spécifique accrut même les douleurs de la reine, qui, dégoûtée de cet essai infructueux, renonça bientôt à Alliot. Celui-ci n'en obtint pas moins une pension de deux mille francs et le titre de médecin extraordinaire du roi. Son remède, qu'il faisait payer fort cher, et qu'il donnait pour un alcali fixe et insoluble, n'était véritablement qu'une préparation arsénicale sous forme pulvérulente, et, comme telle, ne pouvait être efficace, à la manière de tous les caustiques, que dans les cas où le peu d'étendue et l'isolement complet de la tumeur cancéreuse permettaient de la détruire toute entière en une seule, ou tout au

plus en deux applications. Le charlatanisme fut bientôt reconnu, et, dès que le voile du mystère n'enveloppa plus la prétendue découverte d'Alliot, lui et son arcane tombèrent dans l'oubli. On ignore où et quand il est mort. Ses ouvrages sont :

Theses medicæ de motu sanguinis circulatorio, et de morbis ex aere, præsertim de arthritide. Pont-à-Mousson, 1663, in-4°.

Epistola ad B.-D. de cancro apparente. Bar-le-Duc, 1664, in-12.

Cette Lettre fut écrite à l'occasion du cancer dont Anne d'Autriche était atteinte.

Nuntius profligati sine ferro et igne carcinomatis missus, ducibus itineris Hippocrate et Galeno, ad chirurgiæ studiosos. Paris, 166?, in-4°.

Ce dernier écrit a été réimprimé dans les *Acta Hafniensia* (1672, obs. 72) et dans la Bibliothèque de Manget (tom. 1, page 383). (J.)

ALLMACHER ou ALMACHER (JEAN-FRÉDÉRIC), fils de Frédéric Allmacher, chirurgien en réputation, naquit, le 5 décembre 1648, à Meisenheim dans le Palatinat. Son éducation fut soignée, et les premières leçons de médecine lui furent données, à Darmstadt, par Jean Tack. Après une année d'études particulières, il se rendit à Giessen, puis à Iéna, où il étudia sous Rolfinck, à Léipzick, où il suivit les leçons de Michel Heiland, et à Ulm, où il eut pour maîtres Rotelius et Laurent Strauss. Sylvius de le Boë brillait alors à Leyde : Allmacher courut l'entendre, et prit, dans cette ville, le bonnet de docteur, le 21 juin 1672. Francfort sur le Mein fut le premier lieu où il exerça sa profession ; il se rendit ensuite à Aschaffembourg, en qualité de médecin pensionné. Appelé par le comte de Wertheim, il resta près de lui pendant dix ans, et acquit une telle réputation, que les habitans voulurent s'opposer à son départ pour Francfort, où il succéda au célèbre Schæffer. Reçu membre de l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de *Zethès*, en 1679, cette société le choisit, dans les dernières années de sa vie, pour aller, en son nom, complimenter François-Anselme d'Ingelheim, électeur de Mayence. Il allait quitter Francfort pour se rendre à Nuremberg, près de Volckamer, lorsqu'il mourut le 12 août 1787. Il a écrit :

De morbis castrensibus. Leyde, 1672, in-4°.

De luxatione vertebrarum dorsi introrsùm factâ. Francfort sur le Mein, 1683, in-4°.

De tumore genu ex lapsu, pro luxatione malè curato. Francfort sur le Mein, 1685, in-8°.

De enterocele desperatâ curatâ. Francfort sur le Mein, 1685, in-8°.

Ces trois opuscules se trouvent dans les Actes des Curieux de la nature. (S.)

AL MADEL, médecin arabe, est compté parmi ceux qui ont écrit sur la magie naturelle. On assure aussi qu'un savant de Rome avait autrefois en sa possession un ouvrage manuscrit, de ce même écrivain, sur les taches, vulgairement appelées *envies*, que l'on voit quelquefois à la surface du corps des femmes, et sur leur signification. (L.)

ALMEIDA (Félicien d') naquit à Lisbonne. Après avoir étudié la langue latine et la chirurgie, il se rendit en Angleterre et en Hollande, puis revint dans son pays, où il fut nommé chirurgien des armées dans les provinces de Beira et d'Alentejo, puis chirurgien de l'Hôpital de tous les Saints à Lisbonne, et enfin chirurgien de la chambre de Jean v. Il mourut à Lisbonne, le 9 octobre 1726. Il a écrit:

Cirurgia reformada dividida em dous tomos. Lisbonne, 1715, in-fol. *Ibid.* 1738, in-fol.

Le premier tome est consacré aux maladies considérées selon l'ordre anatomique; dans le second, l'auteur traite des blessures, des abcès, etc. (T.)

ALMEIDA (François d'), né à Coimbre, étudia la médecine dans l'université de cette ville, et devint médecin du collége des jésuites. Il observa, avec beaucoup de soin, la maladie de consomption qui fit périr un grand nombre de ces religionnaires en 1677, et sur laquelle il a laissé un ouvrage inédit, intitulé:

De causis cur scholastici Conimbricenses S. J. tàm crebrò interirunt. (T.)

ALMEIDA (Manuel d'), né à Aveiro, dans l'évêché de Coimbre, fut professeur en médecine, et pratiqua l'art de guérir, au dix-septième siècle, avec autant de talent que de succès. Il a laissé un manuscrit:

De todas as enfermedades do corpo humano e suas curaçoens, dividido em nove tratados. (T.)

ALMELOVEEN (Théodore de), l'un des médecins les plus érudits que la Hollande ait produits, naquit, le 24 juillet 1657, à Mydrecht, village voisin d'Utrecht, où son père était ministre de la religion réformée. Comme il avait pour oncle, du côté maternel, le célèbre imprimeur Jean Janson, à qui nous devons la magnifique édition des Atlas, celui-ci, qui n'avait pas d'enfans mâles, voulut que son neveu portât aussi son nom, et qu'il s'appelât Janson de Almeloveen, noms qu'il porta, en effet, tous deux dans la suite. Théodore fit ses humanités avec distinction à Gouda et à Nordwich, et, lorsqu'il les eut terminées, en 1676, ses parens l'envoyèrent à l'académie d'Utrecht, où il se perfectionna dans les belles lettres sous Jean-Georges Grævius, apprit l'hébreu sous Jean Leusden, et étudia la philosophie sous Gérard de Vries. La théologie, à laquelle on le destinait, lui inspira bientôt du dégoût, à cause des disputes auxquelles il remarqua qu'elle donnait lieu parmi ceux qui la cultivaient; il y renonça pour embrasser la médecine, qu'il étudia sous Jacques Vallan et Jean Munniks. En 1680, il soutint une thèse *De semine*, sous la présidence de ce dernier, et ce fut le 23 juin de l'année suivante qu'après en avoir défendu une autre *De asthmate*, il obtint le bonnet de docteur. Peu après sa promotion, il se rendit à Amsterdam, où il avait

l'intention de se fixer; mais, ayant épousé, en 1687, la fille du bourgmestre de Gouda, il alla s'établir dans cette ville, où il établit une société savante en 1692, partagea son temps entre l'étude des belles lettres et la pratique de la médecine, et reçut sa nomination de membre de l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de *Celse II*. En 1697, on lui offrit la chaire de belles lettres et d'histoire à Harderwick, qu'il accepta, et, en 1702, il fut aussi désigné pour remplir celle de médecine. Dix ans après, le 28 juillet 1712, il mourut, sans enfans, à Amsterdam, laissant ses manuscrits à un de ses amis, et les nombreuses éditions de Quintilien qu'il avait réunies à l'Université d'Utrecht. Tout entier à l'érudition et à la bibliographie, dans lesquelles il avait fait de rares progrès, il n'a guères été utile aux belles lettres que comme scholiaste et éditeur éclairé; mais, dans le nombre de ses Commentaires, plusieurs sont fort estimables, et mériteront long-temps d'être consultés. Nous allons énumérer rapidement ses ouvrages, dont ceux qui concernent la médecine ne sont pour la plupart que de nouvelles éditions d'anciens auteurs, enrichies d'annotations et d'éclaircissemens:

De vitis Stephanorum, celebrium typographorum, dissertatio epistolica. Subjecta est Henrici Stephani querimonia artis typographicæ; ejusdem epistola de statu suæ typographiæ. Amsterdam, 1683, in-8°.

Les deux opuscules annexés à cette intéressante biographie ont été réimprimés par Frédéric-Guillaume Rolof à la suite du *Pseudo-Cicero* d'Henri Etienne (Halle, 1737, in-8°.).

Inventa novantiqua, id est, brevis enumerntio ortûs et progressûs artis medicæ, ac præcipuè de inventis vulgo novis, aut nuperrimè in eâ repertis. Subjicitur ejusdem rerum incertarum onomasticon. Amsterdam, 1684, in-8°.

C'est une sorte d'histoire de la médecine, dans laquelle Almeloveen, grand partisan des anciens, qu'il avait passé sa vie entière à étudier, leur accorde l'honneur de presque toutes les découvertes attribuées aux modernes.

Opuscula, sive antiquitatum è sacris profanarum specimen, conjectanea veterum poetarum fragmenta, et plagiarorum syllabus. Amsterdam, 1786, in-8°.-*Ibid.* 1694, in-8°.

Cette prétendue seconde édition ne diffère de la première que par la réimpression du titre, qui, cette fois, est: *Amœnitates theologico-philologicæ.*

Cl. Rutilii itinerarium, integris Simleri, Castalionis, Pithœi, Sitymanni, Barthii, Grævii, etc., animadversionibus. Amsterdam, 1687, in-12.-Altdorf, 1741, in-8°.

La seconde édition a été publiée par André Gœtz.

Bibliotheca promissa et latens, cui accedunt Ge.-Hier. Welschii de scriptis suis epistolæ. Gouda, 1688, in-8°.-*Ibid.* 1692, in-8°.-*Ibid.* 1698, in-8°.

Rodolphe-Martin Mehlfuehrer a publié des *Accessiones* à cette Bibliothèque (Nuremberg, 1699, in-8°.).

Amœnitates theologico-philologicæ. Amsterdam, 1694, in-8°.

Dissertationes quatuor de mensis, lecticis, lectis et poculis veterum. Harderwick, 1701, in-4°.

Math. Martinii Lexicon philologicum, glossarium Isidori, quibus auctarium subjecit T.-J. ab Almeloveen. Amsterdam, 1703, in-fol.-Utrecht, 1711, in-fol.

Fastorum Romanorum Consularium libri duo. Amsterdam, 1705, in-8°.

Almeloveen a aussi pris part à la rédaction du sixième volume de l'*Hor-*

tus Indicus Malabaricus (Amsterdam, 1678 - 1703, in-fol.). Il a traduit en hollandais l'*Anatome mituli* d'Antoine van der Heyden (Amsterdam, 1684, in-8°.). Il a donné une édition grecque et latine des Aphorismes d'Hippocrate (Amsterdam, 1685, in-24.-Strasbourg, 1756, in-12), une édition très-augmentée du Traité *De scriptis adespotis* de Jean Deckher (Amsterdam, 1686, in-12), une de Celse (Amsterdam, 1687, in-12.-*Ibid.* 1713, in-8°.-Padoue, 1722, in-8°.-Leyde, 1730, in-8°., avec les *Præcepta* de Quintus Serenus Sammonicus-*Ibid.* 1746, in 8°.-Padoue, 1750, in-8°.), une de Strabon (Amsterdam, 1787, in-fol.), qui n'est proprement qu'une réimpression de celle de Casaubon; une des Lettres de ce dernier (Rotterdam, 1709, in-fol.); et une d'Apicius (Amsterdam, 1709, in-8°.). On a également de lui des notes sur Juvénal, dans l'édition de Henri-Chrétien Henning (Utrecht, 1685, in-4°.-Leyde, 1695, in-4°.), sur Cœlius Aurelianus, dans l'édition de Jean-Conrad Ammann (Amsterdam, 1704, in-4°.-*Ibid.* 1709, in-4°.-*Ibid.* 1722, in-4°.), et sur Quintilien, dans l'édition de Pierre Burmann (Leyde, 1720, in-4°.). Enfin, il est auteur de trois Lettres latines, dont deux se trouvent dans la *Bibliotheca Bremensis* (tom. 3, pag. 230 et 1123), et la troisième dans les *Amœnitates litterariæ* de Schellhorn (tom. 5, pag. 197). (A.-J.-L. J.)

ALMENAR (Jean), médecin espagnol, florissait au commencement du seizième siècle. On a de lui:

Libellus ad evitandum et expellendum morbum gallicum, ut nunquam revertatur. Venise, 1502, in-4°. - Pavie, 1516, in-fol. - Lyon, 1528, in-8°.-*Ibid.*, 1539, in-8°.-Bâle, 1536, in-8°.

Cet ouvrage, qu'Astruc regarde, à tort, comme le premier qui ait paru en Espagne sur la syphilis, puisqu'on avait déjà auparavant ceux de Gaspard Torella, de Pierre Pinctor et de François de Villabolos, est fort rare; mais Louis Luisini l'a fait réimprimer dans son recueil. Almenar est le premier qui ait conseillé de mettre des bornes à la salivation, et de la prévenir autant que possible; à cet effet, il veut qu'on fasse alterner le mercure, les bains et les purgatifs. Son livre est du reste très-médiocre, et l'on y trouve encore dominante l'idée que l'affection a été produite par l'influence des constellations. (A.-J.-L. J.)

ALMOLI (Salomon), savant rabbin et médecin juif, vivait au milieu du seizième siècle. Il a écrit différens ouvrages sur la grammaire et sur la religion. On en a aussi de lui un qui porte le titre de:

Zeh pithron chalomoth (interprétation des songes), et dont le manuscrit se trouve dans la Bibliothèque de Turin. (A.)

ALOS (Jean), médecin espagnol de la fin du dix-septième siècle, né à Barcelone, pratiquait et enseignait la médecine dans cette ville, où il était délégué du premier médecin du roi d'Espagne, et professeur de médecine. Il a laissé:

Criticum apologema adversus stateram jatricam Michaelis Villar. Barcelonne, 1665.

Pharmacopœa Cathalana, sive antidotarium restitutum et reformatum. Barcelonne, 1686, in-fol.

Disquisitio de corde hominis physiologico-anatomica. Barcelonne, 1694. C'est un opuscule intéressant sur la transfusion. (T.)

ALPAGO (André), médecin italien, né à Bellune, florissait dans le seizième siècle, au temps de Mattioli et d'Aldrovandi. Mazzuchelli ne le croit pas différent d'André Mongajo,

également natif de Bellune, et son opinion a été adoptée par les lexicographes allemands. Tiraboschi pense cependant que son illustre compatriote a commis une erreur, d'après l'autorité de Piloni, historien de Bellune. Il se fonde sur ce que Mongajo était déjà mort quand Valeriano écrivit son Dialogue sur les infortunes des gens de lettres, c'est-à-dire, sous le pontificat de Clément VII, tandis qu'Alpago vivait encore en 1554, puisqu'à cette époque, Mattioli parlait de lui dans plusieurs de ses Lettres à Aldrovandi. Alpago, plein d'enthousiasme pour Avicenne, dont la doctrine regnait alors dans les écoles, entreprit un voyage en Orient, afin d'y apprendre à fond la langue arabe, et de pouvoir rétablir le texte du Canon dans toute sa pureté. On a de lui des Remarques jointes à l'édition d'Avicenne traduit par Gérard de Crémone (Venise, 1544, in-fol.). Il a également traduit le traité *De syrupo acetoso* d'Avicenne, ainsi que plusieurs autres ouvrages des écrivains arabes. Mattioli le traite d'ignorant, et l'assimile à Anguillara, dont il parle avec mépris: on ignore quelles furent les causes de l'animosité qui le porta ainsi à être injuste envers deux hommes dont la postérité a bien vengé la mémoire, en les mettant au nombre de ceux dont elle honore les talens et surtout la profonde érudition. (J.)

ALPHANUS. *Voyez* ALFANI.

ALPHARABIUS. *Voyez* AL FARABI.

ALPHERIO (HYACINTHE DE), nommé à tort ALPHESIO par Carrère, naquit à Elche, en Espagne, dans le royaume de Valence. Nous avons sous son nom :

De peste et verâ distinctione inter febrem pestilentem et malignam, non hactenùs perspectâ, opus, etsi novum, novo tamen et inopinato stylo exornatum, variisque auctoritatibus fultum. Naples, 1628, in-4°.

Preservatio à calculis atque cunctis ferè morbis; atque morborum renalium medela. Naples, 1632, in-4°. (V.)

ALPHONSE DE BURGOS. *Voyez* ABNER.

ALPHONSE DE CORDOUE, né à Séville, fut médecin du cardinal de Borgia. Il n'a écrit que sur l'astronomie:

Tabulæ cœlestium motuum. Venise, 1503, in-4°.-*Ibid.*, 1517, in-4°.

Il a dressé ces tables, qui commencent au 23 décembre 1474, de concert avec Pierre Lichtenstein, de Cologne.

Il a aussi donné une édition revue et corrigée de l'Almanach perpétuel d'Abraham Zacutus. La bibliothèque du couvent de Mœlk, en Autriche, possède, suivant Adelung, un manuscrit, sous son nom, intitulé: *Alphonsus in artem parvam Galeni.* (J.)

ALPHONSE DE CORDOUE (ROMAIN), docteur en médecine, et chirurgien du roi d'Espagne, a écrit:

Theorica y pratica de cirujia. Madrid, 1617, in-8°.-1639, in-8°.

Recopilacion de la cirujia. Madrid, 1651, in-8°.

C'est probablement une réimpression du précédent. (T.)

ALPHONSE DE CORELLA, dit LOPEZ COREOLANUS, naquit à Corella en Navarre; il étudia la médecine, et se fit rece-

voir docteur à Alcala de Hénarez, puis retourna dans sa province, où l'appelait le vœu de ses concitoyens, et demeura dès-lors à Tarazona. Ses écrits sont nombreux,

Secretos de philosophia, astrologia, y medicina, y de las quatro mathemathicas ciencias divididas en cinco quinquagenas de preguntas. Valence, 1546.-Saragosse, 1547, in-fol.
Enchiridion, seu methodus medicinæ. Saragosse, 1549, in-12. - Valence, 1581, in-16.
De arte curativâ, lib. IV. Estella, 1555, in-8°.
Naturæ querimonia. Saragosse, 1564, in-8°.
réimprimé avec :
Annotationes in omnia Galeni opera. Saragosse, 1565, in-fol.- Madrid, 1582, in-4°.
De naturâ venæ. Saragosse, 1573, in-8°.
De febre malignâ et plantis Galeni. Saragosse, 1574, in-8°.
De morbo pustulato. Valence, 1581, in-4°.
Catalogus auctorum qui post Galeni ævum, et Hippocrati et Galeno contradixerunt. Valence, 1589, in-12.
Il a laissé inédit un traité *de tuendâ valetudine.* (T.)

ALPHONSE DE JAEN, médecin de B. Sandoval, évêque de Tolède, n'est connu que pour avoir écrit :

Conocimiento, curacion y preservacion de la peste; Tratado del arte de descontgiar las ropas de sedas, telas de oro y plata, tapicerias y otras cosas; Discurso : si los melancolicos pueden saber lo que esta por venir con la fuerza de la imaginacion. Le tont réuni : Jaen, 1606, in-4°.
Le Discours prouve que l'histoire du magnétisme animal remonte plus haut qu'on ne le croit généralement. (T.)

ALPHONSE DE JUBERA, médecin très-instruit, vivait, à Ocana, en Espagne, au seizième siècle. Il a écrit :

Dechado y reformacion de todas las medicinas compuestas usuales con declaracion de todas sus dudas. Valence, 1577, in-8°. (T.)

ALPHONSE DE MIRANDA, médecin portugais du seizième siècle, fut vivement pénétré des inconvéniens fâcheux qui résultent de l'impéritie. Pour y remédier autant qu'il était en lui, il composa un ouvrage dans lequel il indique la manière de former de bons médecins : redoutant la haine de ses confrères, dont il dévoilait l'ignorance et le charlatanisme, Alphonse ne voulut point publier son livre ; il le légua à son fils Jérôme de Miranda, médecin de Sébastien, roi de Portugal, en lui recommandant expressément de le faire imprimer.

Dialogo da perfeiçao, e partes, que sao necessarias ao bom medico. Lisbonne, 1562, in-4°.
Cet ouvrage n'est point une traduction du latin, comme l'a prétendu Antonio, qui doutait sans raison qu'Alphonse de Miranda en fût l'auteur, puisque le nom de ce médecin se trouve dans un sonnet en tête du volume. (v.)

ALPHONSE DE SANTA CRUZ, ou DE SAINTE CROIX, *Alphonsus à Sanctâ Cruce*, médecin de Valladolid, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il écrivit un Traité intitulé :

Dignotio et cura affectuum melancholicorum, qui ne vit le jour qu'après sa mort, et qui parut alors à la suite des *Opuscula medica* d'Antoine Ponce de Santa Cruz. (Madrid, 1622, in-fol.) (J.)

ALPHONSE DE TORRÈS, médecin espagnol du seizième siècle, vivait à Talavera. C'est le premier Espagnol qui ait écrit sur l'art vétérinaire. On lui doit l'ouvrage suivant, qui annonce le zèle de l'auteur :

Recopilacion de los mas famosos autores griegos y latinos que trataron de la excellencia y generacion de los caballos, y como se han de doctrinar y curar sus enfermedades; y tambien de las nuclas y de su generacion. Tolède, 1564, in-fol. (T.)

ALPHONSE DE TORRÈS, autre médecin espagnol, né à Placenzia, est auteur d'un ouvrage dans lequel on peut trouver quelques traces de la fièvre jaune au seizième siècle :

De febris epidemicæ et NOVÆ *quam vulgò* tabardillo *vocant, naturâ cognitione et medelâ.* Burgos, 1574, in-8°.-Valence, 1591, in-8°. (T.)

ALPINO (ALPINO), fils du suivant, naquit à Florence, et obtint, en 1633, dans l'université de Padoue, la chaire de botanique, qu'il remplit jusqu'en 1637 seulement, année où il mourut de la peste.

Le seul ouvrage que l'on connaisse de lui est l'édition du Traité *de plantis exoticis*, que son père avait laissé en manuscrit. Cependant le Journal d'Italie, pour l'année 1711, nous apprend qu'il en avait composé d'autres, qui sont restés entre les mains de ses héritiers. (O.)

ALPINO (PROSPER), né, en 1553, à Marostica, dans l'état de Venise, s'est également distingué comme médecin et comme botaniste. Son goût l'eût porté à la profession des armes, et ce ne fut que par condescendance pour son père, François Alpino, qui exerçait la médecine, qu'il se livra à l'étude de cette science. Ayant obtenu, en 1578, avec un applaudissement général, le grade de docteur dans l'université de Padoue, il exerça quelque temps à Campo-San-Pietro, petite ville peu éloignée. La botanique fit dès-lors ses délices. Il conçut bientôt le projet de parcourir l'Orient pour étudier, dans leur sol natal, les végétaux de ces contrées. Le consul vénitien, George Emo, lui en fournit les moyens en l'emmenant avec lui en Egypte, en 1580. Les divers ouvrages qu'a publiés Prosper Alpino sur l'histoire naturelle et médicale de ce pays si remarquable et par sa constitution physique et par les souvenirs antiques que tout y retrace, prouvent avec quelle ardeur furent employées les trois années qu'il y demeura. On doit encore aujourd'hui le regarder comme un de ceux qui l'ont le mieux observé. Il parcourut aussi les îles de la Grèce, et surtout celle de Candie. De retour à Venise, en 1584, il passa, deux ans après, à Gênes, où André Doria, prince d'Amalfi, se l'attacha comme médecin. Sa réputation engagea la république de Venise à le rappeler, en 1593,

pour professer la botanique à Padoue. Il remplit cette fonction avec honneur jusqu'en 1617, époque de sa mort. Le jugement, l'esprit d'observation, l'indépendance d'opinion qui caractérisent les ouvrages d'Alpino, l'élèvent audessus de la plupart de ses contemporains. Le genre *Alpina* de la famille des balisiers, établi par Plumier, et que Linné a ensuite appelé *Alpinia*, rappelle son nom et les services qu'il a rendus à la botanique.

De medicinâ Ægyptorum, libri IV. Venise, 1591, in-4°. - Padoue, 1601, in-4°. - Paris, 1646, in-4°; avec le traité, *De medicinâ Indorum*, de Jacques Bontius.-Leyde, 1718, in-4°.; avec le même traité et le livre d'Alpino *de Balsamo.-Ibid.*, 1745, in-4°.

Beaucoup de remarques utiles et d'érudition recommandent ce livre, rédigé, comme plusieurs autres de l'auteur, sous la forme assez peu convenable de dialogue.

De plantis Ægypti liber. Venise, 1591, in-4°.-*Ibid.* 1592, in-4°.; - avec des notes de Vesling et d'autres.-*Ibid.* 1629, in-4°.-*Ibid.* 1633, in-4°. -Padoue, 1638, in-4°.-*Ibid.* 1640, in-4°.; avec les notes de Vesling et le traité *De Balsamo*.-Leyde, 1718, in-4°.; avec le traité *De medicinâ Ægyptorum.-Ibid.* 1735, in-4°.

Alpino y fait connaître, par des descriptions et des figures médiocres, diverses plantes rares ou nouvelles observées pendant son voyage.

Quoiqu'on ait quelquefois cité Alpino comme le premier Européen qui ait parlé du café, Rauwolf avait déjà mentionné cet arbrisseau et l'usage de son fruit dans l'Orient.

De Balsamo dialogus. Venise, 1591, in-4°.-*Ibid.* 1592, in-4°.; avec le traité *De plantis Ægypti*.-Padoue, 1639, in-4°.-Leyde, 1718, in-4°.; avec le traité *De plantis Ægypti*, et celui *De medicinâ Ægyptorum*.- Trad. en français, par Antoine Colin. Lyon, 1619, in-8°.

C'est l'histoire naturelle de l'*Amyris Opobalsamum*, et de l'*Amyris Gileadensis*, dans les produits résineux desquels Alpino reconnaît les baumes des anciens.

De præsagiendâ vitâ et morte ægrotantium. Venise, 1601, in-4°. - Padoue, 1601, in-4°.-Francfort, 1601, in-8°.-Leyde, 1710, in-4°.-Francfort, 1621, in-4°.-Hambourg, 1734, in-4°.-Venise, 1735, in-4°.

L'édition de Leyde est due à Boerhaave, qui en a fait la préface. Celle de Hambourg contient des annotations de Gaubius.

C'est ce bel ouvrage, où Alpino a recueilli, avec discernement, étendu et coordonné les observations des anciens sur les signes qui annoncent la terminaison des maladies, qui lui a valu, de la part de Sprengel, le titre de père de la séméiotique.

De medicinâ methodicâ, libri XIII. Padoue, 1611, in-fol. - Leyde, 1719, in-4°.

Malgré la prédilection que montre l'auteur pour la doctrine de Thémison et de ses disciples, son ouvrage peut être regardé comme la meilleure source où il convienne d'étudier l'histoire de cette secte.

De rhapontico disputatio. Padoue, 1612, in-4°.

De plantis exoticis libri II. Venise, 1629, in-4°.-*Ibid.* 1656, in-4°.

Historiæ Ægypti naturalis pars prima quâ continentur rerum Ægyptiarum libri quatuor Leyde, 1735, in-4°. 2 vol.

Cet ouvrage ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur par les soins du seul de ses quatre fils qui embrassa sa profession. Il forme la première partie d'une histoire naturelle de l'Egypte, dont le traité *De plantis* était la seconde partie, ce qui fait que, dans l'édition de Leyde 1735, il porte le titre de *Historiæ naturalis Ægypti pars secunda.*

Prosper Alpino avait encore laissé divers autres ouvrages manuscrits,

entre autres un traité de la surdité. Affligé de cette infirmité dans sa vieillesse, il en avait fait l'objet de ses recherches. (MS.)

ALPRUNUS (JEAN-BAPTISTE), médecin de l'impératrice douairière Eléonore, exerça la médecine à Vienne, et écrivit:

Experimentum medicum de contagione Viennensi, qui a été inséré dans le *Præservativum universale naturali bono publico inserviens* (Prague, 1680, in-4°.) de Jacques-Jean-Venceslas Obizensky.

L'auteur dit avoir soumis à l'analyse chimique le pus d'un bubon pestilentiel, et en avoir obtenu un gaz très-subtil. (v.)

ALSAHARAVIUS. *Voyez* ALBUCASIS.

ALSARIO DELLA CROCE (VINCENT), en latin *Alsarius Crucius*, et *Alsarius à Cruce*, en français *Alsario de la Croix*, ou *Delacroix*, médecin italien, dont la vie a été esquissée par Oldoini, Soprani et Allacci, naquit, dans l'état de Gênes, vers l'année 1570. Il exerça d'abord sa profession à Bologne, puis à Ravenne, et se rendit ensuite à Rome, où il obtint, en 1612, au Collége romain, une chaire qu'il remplit pendant vingt ans. Grégoire XV le choisit pour son médecin. Professeur zélé, praticien plein d'humanité, et médecin voué, par prédilection, au service des pauvres malades, il trouva encore, au milieu des occupations presque continuelles que son mérite et son désintéressement lui attiraient, le temps de composer un assez grand nombre d'ouvrages, dont nous allons rapporter les titres:

De epilepsiâ seu comitiali morbo, lectionum Bononiensium libri tres. Venise, 1603, in-4°.

Alsario applique les explications galéniques à la théorie de l'épilepsie, ce qui suffit pour faire juger du peu d'importance de cet opuscule.

Consultatio medica ad Lud. Mercatum pro virgine sanctimoniali. Venise, 1606, in-4°.

Responsum medicinale pro asthmate Cardinalis Cajetani. Venise, 1607, in-4°.

De sugillatione quæ hypopyon dicitur. Ravenne, 1609, in-4°.

De verme admirando per nares egresso commentariolus ad Fulvium Angelinum, cum hujusdem de eodem brevi discursu. Ravenne, 1610, in-4°.

De morbis capitis frequentioribus, quorum cognitio at curatio ità traduntur, ut ad alios etiam cognoscendos et curandos mirificè conducant, hoc est de catarrho, phrenitide, lethargo, et epilepsiâ seu comitiali morbo, libri septem. Rome, 1617, in-4°.-Venise. 1619, in-4°

De quæsitis per epistolam in arte medicâ, centuriæ quatuor. Venise, 1622, in-fol.

Disquisitio generalis de fœtu nonimestri parvæ adeo molis ut vix quadrimestris appareret, in adolescentulâ primiparâ. Rome, 1627, in-4°.

Consultatio medica pro nobili adolescentulo, surditate se undum alteram aurem, sub surditie et obauditione ex tinnitu secundum oppositam, nempe sinistram, laborante. Rome, 1629, in-4°.

Prudenza metodica per preservarsi dall' imminente peste. Rome, 1630, in-4°.-Traduite en latin sous le titre de: *Consilium prophylacticum à lue pestiferâ.* Rome, 1631, in-4°.

Vesuvius ardens, sive exercitatio medico-physica de πυρoπυρετω, seu motu et incendio Vesuvii montis in Campaniâ, die XVI mensis decembris anni 1631, libris duabus comprehensa. Rome, 1632, in-4°.

De hæmoptysi, seu sanguinis sputo, liber. Rome, 1663, in-4°.

Les œuvres d'Alsario ont été recueillies et publiées, en 1632, à Venise, en un volume in-folio. Ce médecin a laissé en outre différens manuscrits, parmi lesquels on distingue des Consultations, un Commentaire sur le poème de Lucrèce, un autre sur la face hippocratique, et un Traité des maladies du ventre. (J.)

ALSTON (Charles) naquit dans l'ouest de l'Écosse, en 1683, et eut pour père un médecin, allié à la famille d'Hamilton, qui renonça de très-bonne heure à la pratique de l'art de guérir. Alston fit ses études avec beaucoup de zèle à Glascow. La duchesse d'Hamilton, qui devint sa protectrice après la mort de son père, désirait qu'il embrassât la carrière du barreau; mais son goût pour l'observation l'entraîna irrésistiblement vers la botanique et la médecine. Il se rendit donc à Leyde, en 1716, pour y entendre les leçons de Boerhaave, et il y passa trois années. Ce fut là qu'il se lia d'amitié avec Alexandre Monro, le père. Ces deux savans, à leur retour en Ecosse, formèrent et exécutèrent le louable projet de faire refleurir, à Edimbourg, les études médicales, qui y languissaient depuis la mort de Robert Sibbald et d'Archibald Pitcairn. Alston se chargea de la surintendance du jardin des plantes, remplie jusqu'à lui par Georges Preston, et des deux chaires de matière médicale et de botanique, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 22 novembre 1760. Mutis lui a dédié un genre de la famille des guyacanes (*Alstonia*), que tous les botanistes ont adopté. Livré sans réserve à l'enseignement public, il n'a publié qu'un très-petit nombre d'ouvrages, savoir :

Index plantarum, præcipuè officinalium, quæ in horto medico Edimburgensi studiosis demonstrantur. Edimbourg, 1740, in-8°.

Index medicamentorum simplicium triplex. Edimbourg, 1752, in-8°.

Cet ouvrage, qui offre un résumé des leçons de l'auteur, fut écrit par lui, comme le précédent, pour servir de guide à ses élèves.

A dissertation on quick-lime and lime-water. Londres, 1752, in-8°. - *Ibid*, 1754, in-8°. - *Ibid*, 1757, in-8°.

Cette Dissertation n'est proprement qu'une réimpression d'un Mémoire publié déjà dans le tome 47 des *Transactions philosophiques*, avec une réponse aux critiques que Whytt avait faites de plusieurs opinions paradoxales émises dans ce Mémoire. Alston énumère les maladies contre lesquelles l'eau de chaux s'est montrée efficace, et il lui attribue des vertus lithontriptiques, antiseptiques et diurétiques.

Tyrocinium botanicum Edimburgense. Edimbourg, 1753, in-8°.

Cet ouvrage, le plus marquant de ceux qu'Alston a publiés, est une réimpression de son *Index*, auquel se trouvent joints les *Fundamenta botanica* de Linné. Le but de l'auteur est surtout de renverser tous les argumens en faveur du sexe des plantes, qu'alléguait le naturaliste suédois, dont il fut l'adversaire le plus redoutable, parce que, content de déployer toutes les ressources d'une dialectique profonde et d'une érudition inépuisable, il ne s'abaissa jamais jusqu'à sortir des bornes de la modération, de la décence et de la dignité. Il fallait que la doctrine du sexe des plantes eût pour elle toute la force de la vérité, pour ne pas être même ébranlée par les efforts d'Alston, qui, en 1754, donna une traduction anglaise de sa critique du système de Linné, dans le tome 1 des *Essays and observations of physik and literature*.

Lectures on the materia medica, containing the natural history of drogs, their virtues and doses, etc. Londres, 1770, 2 volumes, in-4°.

Ce sont les leçons d'Alston sur la matière médicale, qu'il avait mises en état d'être imprimées avant sa mort, et qui furent publiées depuis par les soins de Jean Hope, son ami et son successeur. Si l'on ne cherche, dans cet ouvrage, qu'un bon plan et une érudition choisie, on sera satisfait; mais il ne faut pas s'attendre à y trouver le goût épuré et la saine critique avec lesquels la matière médicale avait besoin qu'on l'envisageât pour la débarrasser d'une foule de substances inutiles et inertes.

Alston est encore l'auteur de trois Mémoires insérés dans les *Edinburgh medical essays*. (A.-J.-L. J.)

ALSTROEMER (Claude), naturaliste suédois, fils de Jonas Alstrœmer, à qui les services qu'il avait rendus à l'industrie méritèrent une statue dans la Bourse de Stockholm, naquit en 1736, et mourut en 1794. Il fut un des plus zélés disciples de Linné, pour lequel il recueillit beaucoup de plantes dans ses voyages en diverses contrées de l'Europe. Son maître lui témoigna sa reconnaissance en donnant le nom d'*Alstrœmeria* à une superbe liliacée, originaire du Pérou, dont Alstrœmer lui avait envoyé les semences de Cadix. L'agriculture ne lui était pas moins chère que l'histoire naturelle. Ainsi que son père et deux de ses frères, il était membre de l'Académie des sciences de Stockholm. On trouve de lui, dans les Mémoires de cette compagnie (1766, vol. 27), la description d'une espèce de singe, *simia mormon*, L. (MS.)

ALTIERI (Sébastien), célèbre médecin italien, naquit près d'Aversa, dans le royaume de Naples, le 15 décembre 1658. Après avoir étudié la médecine sous Bartoli, il se livra surtout à l'étude de la chirurgie sous Antoine Vitale, savant chirurgien de Salerne. La réputation qu'il s'était acquise le fit bientôt appeler à Rome auprès de divers personnages puissans. Choisi pour premier médecin par le duc de Medina-Cœli, qui devait être vice-roi du royaume de Naples, il accompagna ce seigneur jusqu'à Gênes; mais il ne voulut point le suivre en Espagne. Après s'être lié étroitement, à Rome, avec Malpighi, et, à Florence, avec Redi, il revint à Naples, où il jouit de la plus haute renommée. Sa carrière fut abrégée par un abcès qui lui survint à la tête, après de longues douleurs, et dont il mourut le 1er septembre 1717. Il avait fait un grand nombre de traductions d'auteurs grecs, avec des notes et des remarques sur les erreurs échappées à ses prédécesseurs; mais aucune n'a été imprimée. (L.)

ALTOMARE (Antoine-Donat d'), appelé en latin *Donatus ab Altomari*, florissait vers la fin du seizième siècle. Ce médecin, devenu assez célèbre dans Naples, sa patrie, fut en butte à des calomnies, qui l'obligèrent de se réfugier à Rome. Il ne lui fallut rien moins que la protection spéciale du pape Paul IV

pour oser reparaître à Naples, où on le réintégra dans les places qu'il occupait autrefois. C'est lui-même qui nous apprend ces particularités, les seules, de sa vie, qu'on connaisse, dans la dédicace de son traité *De medendis humani corporis malis*, adressée, en action de grâces, au souverain pontife. Ses ouvrages, qu'il est très-rare de rencontrer aujourd'hui isolés, et dont, par conséquent, il est presque impossible de tracer une bibliographie exacte, sont les suivans :

De utero gerentibus, quod pro præservatione abortûs venæsectio non competat. . . . . . 1543.

Methodus de alteratione, concoctione, digestione, præparatione ac purgatione, ex Hippocratis et Galeni sententiâ. Venise, 1545, in-4°.-*Ibid.* 1547, in-4°.-Lyon, 1548, in-12.-Venise, 1558, in-4°.

De sedimento in urinis. Naples, 1558, in-8°.

Trium quæstionum nondùm in Galeni doctrinâ dilucidatarum compendium. Venise, 1550, in-8°.

Quòd functiones principes, juxtà Galeni decreta, anima non cerebri in sinubus, sed in ipsius corpore exerceat.

Quòd naturalis spiritus in doctrinâ admittatur, et non omninò sit abolendus.

Quòd exquisita tertiana ad ejusdem Hippocratis et Galeni sententiam in genere acutorum morborum contineatur.

De sanitatis latitudine.

Ces quatre ouvrages furent imprimés ensemble à Venise, 1561, in-4°.

De medendis humani corporis malis, ars medica. Naples, 1553, in-4°.-Venise, 1558, in-8°.-Lyon, 1559, in-8°.- . . . . 1560, in-4°.-Venise, 1565, in-4°.-*Ibid.* 1570, in-4°.-*Ibid.* 1597, in-4°.-*Ibid.* 1600, in-4°.- Naples, 1661, in-4°.-Venise, 1670, in-8°.

Cet ouvrage a été plusieurs fois réimprimé avec le traité *De febre pestilenti* de Pierre-Salius Diversus. Il est écrit sans ordre et sans méthode. Altomare y donne l'histoire des maladies, d'après l'ancien usage, *à capite ad calcem*. Partout il se montre admirateur de Galien, dont il suit pas à pas la doctrine, sans jamais s'en écarter.

De medendis febribus. Naples, 1555, in 4°.-Venise, 1562, in-4°.

De mannæ differentiis ac viribus, deque eas cognoscendi viâ ac ratione. Venise, 1562, in-4°.

Ce petit traité est assez remarquable, en ce qu'Altomare, l'un des premiers qui cessèrent de considérer la manne de Calabre comme une véritable rosée, et qui virent en elle ce qu'elle est réellement, le suc d'un arbre, s'efforce d'y démontrer cette dernière proposition.

De vinaceorum facultate et usu. Naples, 1562, in-4°.-Trad. en italien par Pierre Nati; Florence, 1576, in-8°.

Les Œuvres d'Altomare ont, pour la première fois, été réunies sous le titre suivant:

Nonnulla opuscula nunc primùm in unum collecta et recognita. Venise, 1561, in-4°.

Cette édition peu complète a été suivie d'une autre, plus ample, intitulée: *Opera omnia in unum collecta.* Lyon, 1565, in-fol.-Venise, 1570, in-fol. -Naples, 1573, in-fol.-Venise, 1574, in-fol.-*Ibid.* 1600, in-fol. (J.)

ALVALAT (LE BARON D'). Depuis un petit nombre d'années, quelques nobles espagnols ne dédaignent plus les sciences: celui-ci mérite de trouver place dans ce Dictionaire, car il a publié un bon mémoire sur la culture de l'opium:

Memoria sobre el cultiva del cannamo en Valencia, inséré dans les Mémoires de la Société économique de Madrid (tome I, page 118). (T.)

ALVARÈS (ANTOINE), médecin de Jean-Ferdinand de Velasco, grand connétable de Castille, au seizième siècle, fut docteur en médecine et en philosophie de l'université d'Alcala de Hénarez, et professeur à celle de Valladolid. Le duc d'Ossone, vice-roi de Naples, l'emmena avec lui en Italie. Alvarès, pendant son séjour à Naples, écrivit l'ouvrage suivant:

Epistolarum et Consiliorum medicinalium pars prima, omnibus non medicis modo, sed etiam philosophiæ studiis utilissima : Defensiones pro Joanne Altimaro, in Salvi Silani apologiam. Naples, 1585, in-8°. (T.)

ALVARÈS (PIERRE), né à Gouvea, dans la province du Beira, étudia la médecine à l'université de Coimbre, et s'y distingua par de rapides progrès; il prit ses degrés depuis 1582 jusques en 1589, et composa les ouvrages suivans, qui n'ont pas été imprimés:

Commentaria super libros Hippocratis de victûs ratione : Commentaria super Galenum de arte curativâ : Commentaria super Librum de sanguinis missione : Commentaria super libros XII et XIV de methodo : De universâ chirurgiâ. (T.)

ALVARÈS (THOMAS), exerça avec distinction à Séville l'art de guérir. Sébastien, roi de Portugal, le chargea de s'opposer aux progrès désastreux de l'épidémie qui ravagea le Portugal en 1509, et Alvarès rendit de grands services à son pays dans cette circonstance, où il fit briller le plus entier dévouement. Zacutus lui donne de grands éloges, et le cite comme l'un des plus grands médecins qui aient existé. On a de lui:

Tratado ó Regimento para perservar da peste. Coimbre, 1569, in-4°. Lisbonne, 1580, in-4°.

Epigramma in laudem N. Monardes doctoris medici : dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé :

De rosâ et partibus ejus. Anvers, 1565, in-8°. (T.)

ALVARÈS-BORGES (JEAN), né à Mofebres dans l'évêché de Braga, fut vétérinaire et inspecteur des haras de Philippe IV et de Charles II, pendant plus de soixante ans. Il était aussi examinateur général de tous les vétérinaires du Portugal et de l'Espagne. On a de lui:

Practica y observaciones pertencientes al arte de albeytaria en que se manifiesta el modo particular con que se deben curar las mas graves causas que se pueden offerecer en esta arte. Madrid, 1680, in-4°. (T.)

ALVARÈS-BRANDAM (FERDINAND), médecin portugais très-versé dans les belles lettres, composa, vers 1634, le traité suivant, qui n'a point été imprimé, et qui est dirigé contre Ferdinand Cardoso:

Tratado em defensa da Color azul.
Alvarès discute sur le mérite de la couleur bleue : beau sujet de méditation pour un médecin! (T.)

ALVARÈS-CABRAL (FERDINAND), médecin portugais, né à Santarem, fut un des plus célèbres professeurs de médecine de son temps; il a beaucoup écrit, mais ses ouvrages n'ont point été imprimés. Ils furent recueillis, avec soin, par Manuel Alvarès-Sereno, lors de la mort d'Alvarès-Cabral, décédé, à Santarem, le 17 mars 1636.

De morbis internis à capite usque ad pedes, et de mulierum affectibus : De differentiis febrium, et earum curatione : De alimentorum facultatibus : De venenis communibus et domesticis : De arthritidis speciebus : De affectibus cutaneis : De morbo gallico : De hæmorrhoidibus et lumbricis : Commentaria in Mechanicam Aristotelis : Libellus de perspectivâ : De astrologiâ : Commentaria in quatuor libros Avicennæ. (T.)

ALVARÈS-CHACON (DIDIER) exerça la médecine à Séville, au seizième siècle, et y prit ses degrés. Il a écrit sur la pleurésie:

Para curar el mal de costado. Séville, 1506, in-4°. (T.)

ALVARÈS DE MIRAVAL (BLAISE), docteur en médecine et en théologie de l'université de Salamanque, fut médecin d'un prince d'Espagne, et fit pour lui l'ouvrage suivant:

La Conservacion de la salud del cuerpo, y alma para el buen regimiento de la salud y mas larga vida del serenissimo principe D. Felipe? Méthymne, 1597, in-4°.-Salamanque, 1601, in-4°.
L'auteur a réuni dans cet écrit les règles de l'hygiène et les préceptes de la morale théologique. (T.)

ALVARÈS DE SILVA (JOSEPH-VERISSIMO), plus moderne que tous ceux qui viennent d'être nommés, est un Portugais qui a inséré un bon Mémoire sur la culture de la vigne dans les *Memorias de agricultura premiadas pela academia R. das sciencias de Lisboa*, tom. 1. (T.)

ALVARUS (E.), médecin que Carrère accuse de s'être dit faussement professeur de la Faculté de Montpellier, et dont, en effet, Astruc ne parle pas dans l'Histoire de cette faculté. Alvarus a écrit:

Sommaire des remèdes, tant preservatifs que curatifs de la peste. Toulouse, 1628, in-12.
Petit recueil des remèdes pour se préserver, guérir et nétoyer en temps de peste, et de la façon de désinfecter les maisons, meubles, lits, habillemens, linges et papiers. Toulouse, 1628, in-12. (T.)

ALVETANUS (CORNELIUS), natif d'Arendirode, a écrit:

De conficiendo divino elixire, seu lapide philosophico. Cologne, 1592, in-4°.
On trouve aussi cette misérable rapsodie dans le tome 5 du *Theatrum chymicum.* (Strasbourg, 1622.) (Z.)

ALYON (Pierre-Philippe), né dans une commune près du Puy-de-Dôme, fut, avant la révolution, lecteur du duc d'Orléans, qui le chargea d'enseigner à ses enfans l'histoire naturelle. En 1783, il lut, à la Société de médecine de Paris, un Mémoire sur les préservatifs de l'action du *virus* vénérien. Il espérait parvenir à faire cesser les ravages de la syphilis, ce qui paraît difficile à croire; mais si, en effet, il avait trouvé un moyen pour empêcher la propagation des maux vénériens, on doit savoir bien mauvais gré au sot casuiste qui lui conseilla de ne point préserver la jeunesse d'un affreux poison, et de laisser ainsi tarir la population dans sa source. Décidé à ne plus s'occuper d'un moyen prophylactique dont son expérience personnelle lui avait démontré l'inefficacité, Alyon proposa de traiter les maladies vénériennes avec la pommade oxygénée et la limonade nitrique. Si le premier de ces agens n'a pas répondu aux espérances qu'avaient fait naître les promesses de l'inventeur, on aurait tort d'en conclure qu'il soit dépourvu de toute activité. Plusieurs malades ont été guéris par l'usage de cette pommade, qui provoque quelquefois la salivation dès la quatrième ou la cinquième friction. Peu de temps après la mort du duc d'Orléans, Alyon fut arrêté et détenu pendant quelques mois à Nantes. Il entra ensuite dans le service de la pharmacie des armées, et fut d'abord pharmacien en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, puis de l'hôpital du Gros-Caillou. Malgré la faiblesse de sa constitution et ses infirmités, il suivit la garde de Napoléon dans la campagne de 1813; mais, au bout d'un mois et demi, il fut obligé de solliciter son retour en France. Après la victoire de Bautzen, il revint à Dresde, et y resta jusques à la capitulation du corps d'armée français renfermé dans cette ville. Alyon se consolait facilement de ce désastre en pensant qu'il allait revoir la France; mais déjà les ennemis étaient décidés à ne négliger aucun moyen pour se délivrer du joug. La capitulation fut violée; Alyon subit le sort de la garnison, qui fut envoyée en Bohême, puis en Moravie : il resta, jusques à la paix, à Znaim. Le cours de sa captivité ne lui parut pas très-long, car son séjour en Allemagne lui fournit l'occasion de se livrer à l'étude de la botanique, pour laquelle il avait un sentiment de prédilection, et au commerce de menus objets qui, chez lui, l'emportait snr tous les autres goûts. En France même on le voyait revenir chez lui les poches et le chapeau remplis de tabatières, de petite faïence, d'échantillons de draps, voire même quelquefois de papier-monnaie. Sa maison était garnie, du haut en bas, de vieux meubles remarquables par la bizarrerie de leurs formes ou par leur ancienneté; et, comme il y a des amateurs de débris de l'antiquité, Alyon recherchait tous les objets du moyen âge qu'il pouvait se procurer. Du reste, il était

très-obligeant, et d'un commerce agréable; sa conversation était semée d'anecdotes piquantes. Il avait vécu dans l'intimité de tous les hommes qui sont devenus célèbres en France, dans les sciences et dans les lettres, depuis quarante ans. Il fut très-lié avec Delille, qui l'associa souvent à ses plaisirs. Alyon est mort, en 1816, âgé d'environ cinquante-huit ans. Il a écrit:

Essai sur les propriétés médicinales de l'oxigène et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes psoriques et dartreuses. Paris, an v, in-8°. - *Ibid.* an vii, in-8°. - Trad. en allemand, Leipzick, 1798, in-8°.
Cours élémentaire de botanique. Paris, an vii, in-fol.

Ce sont des tableaux synoptiques, qu'il avait d'abord composés pour les fils du duc d'Orléans.

Cours élémentaire de chimie théorique et pratique. Paris, 1799, 2 vol. in-8°.

Alyon a traduit de l'anglais l'ouvrage de Rollo sur les maladies gastriques, et, de l'italien, celui de Berlinghieri sur les maladies vénériennes; il fut l'éditeur de la partie botanique des Œuvres de J.-J. Rousseau présentées à l'Assemblée constituante, et il a ajouté des notes au Traité de la gonorrhée par A.-F. Hecker, traduit de l'allemand par A.-J.-L. Jourdan. On trouve dans ces notes tous les faits qui militent en faveur de l'efficacité de la pommade oxigénée, et les résultats des expériences qui furent faites en l'an v pour en constater l'utilité, ainsi que la meilleure manière d'administrer le baume de Copahu dans le traitement de la blennorrhagie. (T.)

AMAFANIUS (Caïus), appelé aussi Amafinius, était un ancien philosophe romain, partisan de la doctrine d'Épicure, sur laquelle il avait même écrit, mais dont Cicéron, le seul auteur qui en parle, ne fait pas plus de cas que de Rabilius: *Nullâ arte adhibitâ*, dit-il, *de rebus ante oculos positis vulgari sermone disputant, nihil definiunt, nihil partiuntur, nihil aptâ interrogatione concludunt, nullam denique artem nec dicendi nec disserendi putant.* Cicéron nous apprend cependant que, si les ouvrages d'Amafanius sur la physique d'Épicure furent peu goûtés, son exposition de la morale épicurienne fut, au contraire, très-bien accueillie. (J.)

AMALTEO (Corneille), l'un des frères de Jérôme, fut, comme lui, médecin et poète, et naquit à Oderzo, vers l'année 1530. Il succéda à son frère Jean-Baptiste dans l'emploi de secrétaire de la ville de Raguse, dont il remplit pendant quelque temps les fonctions. Il repassa en Italie, en 1561, fut appelé à Rome pour aider Paul Manuzio à rédiger le Catéchisme romain dans le latin le plus pur, et mourut en 1603.

Les poésies d'Amalteo, qui sont ses seules productions, ont été réimprimées avec celles de ses deux frères, auxquelles elles sont inférieures. (J.)

AMALTEO (Jérôme), improprement appelé Amalthée, d'une famille illustre dans la république des lettres, et fils du célèbre François Amalteo, ne se distingua pas moins comme poète, que ses oncles, son père et ses frères, et fut en outre

philosophe habile et médecin expérimenté. Marc-Antoine Muret le considérait comme le premier poète et le plus habile médecin de l'Italie. Il naquit, en 1506, à Oderzo, petite ville peu distante de Tarvis, en Carinthie, étudia la médecine et la philosophie à Padoue, prit le titre de docteur dans cette université, et obtint, en 1531, l'autorisation d'y expliquer le troisième livre d'Avicenne. L'année suivante, on lui accorda aussi la chaire de morale; mais, au bout d'un an, il quitta Padoue pour retourner dans son pays. En 1536, il fut nommé médecin de la ville de Ceneda, et, en 1539, médecin de celle de Serravalle. Le roi de Pologne lui fit offrir la charge de premier médecin en 1542; mais Amalteo aima mieux rester à Serravalle, qu'il habita effectivement jusqu'en 1558. Cette année, il revint à Oderzo, où il mourut le 21 octobre 1574.

Amalteo n'a rien écrit sur la médecine, mais on a de lui des poésies très-agréables, qui parurent d'abord éparses dans plusieurs recueils indiqués par Mazzuchelli, et qui furent ensuite réunies avec celles de ses deux frères, Jean-Baptiste et Corneille, par Jean-Mathieu Toscan, dans ses *Carmina illustrium poetarum Italorum* (Paris, 1576). Il y a eu depuis plusieurs autres éditions que nous ne pouvons indiquer ici. Nous nous contenterons de rapporter la célèbre et charmante épigramme d'Amalteo, qui a été traduite tant de fois dans toutes les langues :

Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro;
Et poterat formâ vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes concede sorori,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus. (J.)

AMALTEO (Octave), l'un des fils du précédent, naquit à Oderzo, en 1543. Il professa pendant quelque temps la logique à Padoue, comme son père, et, comme lui aussi, il revint exercer la profession de médecin dans son pays. Il mourut, en 1626, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

On n'a de lui que quelques opuscules en prose et en vers, notamment plusieurs sonnets, dans le *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici* de Calogera (tom. 2). (J.)

AMAND (Jean de Saint-). *Voyez* Jean de Saint-Amand.

AMAND (Pierre), chirurgien de la confrérie de Saint-Côme, naquit à Riez, en Provence, étudia à Paris, et se fit un nom dans la pratique des accouchemens. Voulant communiquer les résultats de son expérience, il réunit les observations les plus remarquables qu'il avait eu occasion de faire. Sa théorie était celle du temps; mais il imagina, dans le cas d'enclavement, pour amener la tête de l'enfant hors du bassin, une sorte de filet ou de fronde, à laquelle une pratique plus heureuse a substitué depuis le forceps, et dont on trouve la figure dans l'ouvrage suivant, qu'Amand publia peu de temps avant sa mort, arrivée en 1720, le 22 juin:

Nouvelles observationt sur la pratique des accouchemens. Paris, 1713, in-8°.-*Ibid.* 1715, in-8°.

Parmi ces observations, il y a plusieurs cas de grossesses extra-utérines. (v.)

AMANRICH (Cyr), né à Pia, village peu éloigné de Perpignan, étudia la philosophie et la médecine dans cette dernière ville, où il obtint le titre de bachelier en 1675, et celui de docteur en 1676. La réputation dont il jouissait dans ce pays lui fit offrir, en 1700, par les consuls de Perpignan, une chaire de médecine qu'il remplit pendant huit années, et qu'il céda, en 1708, à son fils aîné, Jacques Amanrich, qui mourut en 1722. Lui-même termina sa carrière en 1728. Cyr Amanrich, son fils cadet, reçut le bonnet de docteur en médecine à Toulouse, en 1709, fut agrégé l'année suivante à la faculté de Perpignan, et mourut dans cette ville le 17 octobre 1768. On a du père :

Medicus in conspectu magnatum extollendus. Perpignan, 1702, in-4°.

Programma de insaniâ circulationis et circulatorum. Perpignan, 1705, in-8°.

Disquisitiones de universâ medicinâ. Perpignan, 1706, in-4°. (o.)

AMARAL-CASTELLOBRANCO (François-Correa), né à Alanquer, près de Lisbonne, le 6 janvier 1683, se montra aussi savant humaniste qu'habile chirurgien. Il exerça son art avec le plus brillant succès dans les armées de Portugal, et plusieurs fois les chirurgiens des autres nations s'aidèrent de ses conseils ; lorsqu'il ne trouvait pas occasion d'exercer son habileté chirurgicale, il se plaisait à combattre les ennemis de son pays, qu'il servait ainsi de deux manières. Il voulut encore contribuer à l'avancement de la science. On lui doit les ouvrages suivans :

Apologia e decernida explicaçao do verdadeiro methodo em que se deve usar da agua ardente em toda a cirurgia, sogeitos, partes, e tempo em que se deve aplicar, dividida em os canones da mesma arte. Lisbonne, 1718, in-4°.

Notitia de hum caso raro, e extraordinario succedido neste presente anno de 1733 em Villa franca de Xira dada com a copia de huma Carta do Licendiado Francisco Correa do Amoral Castellobranco, cirurgiao da mesma villa. Lisbonne, 1733, in-4°.

Observaçao apollinea chirurgica de hum caso raro, e extraordinario escrita em stilo consultivo, Lisbonne, 1738, in-8°.

Il a laissé en manuscrit :

Trictracta chirurgico-galenica com auspicios spagiricos ou hermeticos dividida em tres tratados.

Observaçoens chirurgicas com hum tratado da combinaçao da quaterniao dos humores do corpo humano pella escola galenica com os sucos da escola espagirica. in-4°.

Epitome de combinaçao dos opinioens de galenicos et espagericos em as causas de febre. in-4°. (v.)

AMATO (Cintio d'), médecin napolitain, appelé, à tort, Claude, par quelques lexicographes, a publié l'ouvrage suivant :

La prattica nuova ed utilissima dì tutto quello, che al diligente barbiero s'appartiene. Venise, 1669, in-4°. (L.)

AMATO (Léonard), de Sciacca en Sicile, fit ses études à Palerme, et pratiqua ensuite la médecine dans sa ville natale, où il mourut vers l'an 1694. On ne connaît de lui que l'ouvrage suivant:

Adversariorum catena de jure Galli veteris pro asthmate. Palerme, 1667, in-4°.
Il a aussi laissé en manuscrit un traité
De balneis, de usu aquæ thermalis, seu aquæ sanctæ, quâ horâ et quâ quantitate potanda est, ainsi qu'un Discours, en italien, sur l'*origine de la ville de Sciacca*. (L.)

AMATUS LUSITANUS. *Voyez* Rodriguez de Castello-branco (Jean).

AMATUS (Jean-Charles), né à Monistrol en Vélay, selon Carrère, Catalan, selon Haller et C. de Villanueva, n'est connu que par l'ouvrage suivant, dédié à la vierge du Mont-Serrat, en Catalogne, ce qui semblerait prouver que l'auteur était Espagnol.

Fructus medicinæ ex variis Galeni locis decerpti. Lyon, 1623, in-12. -*Ibid*. 1681, in-12.-Genève, 1657, in-12. et, selon Haller, Valence, 1693, in-8°.
Ce savant bibliographe lui attribue en outre:
Dissertationes quibus medicinæ medicorum studia ventilantur. Naples, 1693, in-8°.
Si Jean-Charles Amatus était Français, comme le prétend Carrère, il faudrait traduire son nom latin par *Aimé*; s'il était Espagnol, on devrait le rendre par *Amato*, et non par *Amat*, comme le veut Haller. (s.)

AMBOISE (Jacques d'), l'un des fils du suivant, naquit à Paris en 1558, et mérita de succéder à son père dans la charge de chirurgien du roi au Châtelet. Il était bachelier en médecine, quand, au rapport de Sévérin Pineau, il montra, en 1579, aux écoles de chirurgie, les os pubis séparés l'un de l'autre, et ceux des îles désunis, sur le cadavre d'une femme de vingt-quatre ans, qui avait été pendue dix jours après son accouchement. Après s'être livré pendant longtemps à la chirurgie, Amboise se tourna vers la médecine, et ne brilla pas moins par son savoir dans les assemblées des médecins, que dans le collége de Saint-Côme, auquel il ne voulut jamais cesser d'appartenir. Il n'était encore que licencié, quoique déjà médecin du roi, lorsque, le 31 mars 1594, il fut nommé recteur de l'Université, dignité dont il ne prit possession qu'après avoir juré de ne se faire recevoir docteur que quand son temps serait fini. Il la conserva pendant dix mois, et reçut, suivant toutes les apparences, le bonnet immédiatement après. Durant son rectorat, le 2 avril 1594, il se mit à la tête d'une partie de la Sorbonne, pour aller implorer la clémence de Henri IV, et, peu de temps

après, il fut admis à prêter le serment de fidélité, au nom de sa compagnie. Dans toutes les circonstances, il montra qu'il savait allier une rare éloquence à un courage intrépide. Ces deux qualités lui valurent la protection spéciale du prince et gain de cause dans le procès qu'il eut à soutenir contre les Jésuites, à l'expulsion desquels il contribua beaucoup, n'ayant pas craint de les accuser publiquement d'être les ennemis de la maison régnante. Il mourut de la peste, le 30 août 1605, et non le 5, comme le prétend Devaux. On a de lui :

An venæsectio arthritidi purgatione commodior. Paris, 1594, in-4°.
Orationes duæ in senatu habitæ pro universis Academiæ ordinibus in Claromontenses, qui se Jesuitos dicunt. Paris, 1595, in-8°.
Ces deux Discours, extrêmement vifs, furent prononcés, le 12 mai et le 13 juillet 1594, dans le Parlement de Paris.
An ab oculis contagio? Paris, 1605, in-4°. (J.)

AMBOISE (Jean d'), chirurgien de Charles IX et de Henri III, rois de France, dut cette faveur à des talens distingués et à de brillans succès qui lui avaient valu également la confiance publique. Il eut trois fils, Adrien, François et Jacques, qui furent élevés par la libéralité du prince, et qui se distinguèrent, le premier, comme théologien, le second, comme juriste, et le troisième, comme chirurgien.

Ce praticien n'a rien écrit, à moins qu'on ne doive lui attribuer les *Annotationes de lue venereâ, ex tractatu Barthol. Perdulcis excerpta à J. d'Amboise*, dont le manuscrit existe dans la Bibliothèque du roi, mais qui peuvent cependant aussi avoir Jacques d'Amboise pour auteur. (LT.)

AMBROSINI (Barthélemy), médecin et naturaliste italien, naquit à Bologne en 1588, enseigna pendant longtemps la botanique dans cette ville, fut aussi le successeur du célèbre Aldrovandi dans ses fonctions de directeur du Jardin de l'Université, et mourut en 1657. Il a publié plusieurs ouvrages, dont voici les titres :

De capsicorum varietate, cum suis iconibus. Accessit Panacea ex herbis quæ à Sanctis denominantur. Bologne, 1630, in-12.
Sprengel n'a pas connu cet ouvrage, dont il ne parle pas dans son Histoire de la botanique, où il assure que Barthélemy Ambrosini n'a rien écrit sur la phythologie.
Modo e facile preserva e cura di peste a beneficio del popolo di Bologna. Bologne, 1631, in-4°.
Theorica medicina in tabulas veluti digesta cum aliquot consultationibus. Bologne, 1632, in-4°.
De pulsibus. Bologne, 1645, in-4°.
De externis malis. Bologne, 1656, in-4°.
Le principal mérite d'Ambrosini est d'avoir publié le Traité des quadrupèdes digités vivipares et ovipares, l'Histoire des serpens, et celle des monstres d'Ulysse Aldrovandi, dont le sénat de Bologne le chargea de surveiller le beau cabinet d'histoire naturelle, légué à la ville par cet illustre naturaliste. Il a aussi rédigé le Musée métallique du même auteur.

Bassi, pour éterniser la mémoire d'Ambrosini et celle de son frère Hyacinthe, leur a dédié un genre de plantes, *Ambrosinia*, dans la famille des aroïdes. (A.-J.-L. J.)

AMBROSINI (Hyacinthe), frère du précédent, médecin ainsi que lui, mais plus célèbre comme botaniste, lui succéda dans sa charge de directeur du Jardin de botanique de Bologne, en 1657. Il était né dans cette ville en 1605, et il y mourut en 1671, après avoir rempli pendant longtemps la chaire de botanique dans l'Université. Ses ouvrages sont :

Iatrobotanicæ theses. Bologne, 1630, in-4°.

Hortus studiosorum, sive catalogus plantarum horti publici Bononiensis. Bologne, 1657, in-4°.

Cet ouvrage, qui est orné de planches, ne renferme rien de nouveau, rien au moins qui mérite une attention particulière.

Phytologia, hoc est, de plantis partis primæ tomus primus, in quo herbarum nostro sæculo descriptarum nomina æquivoca, synonyma ac etymologica investigantur, additis aliquot plantarum vivis iconibus, lexicoque botanico, cum indice trilingui. Bologne, 1666, in-fol.

La mort empêcha l'auteur de publier le second volume, qui n'a jamais vu le jour. Ambrosini s'épuise en vains efforts pour trouver les étymologies des noms des plantes, et la plupart de celles qu'il donne sont hasardées. Cet ouvrage ne renferme d'ailleurs pas plus de huit ou dix plantes inconnues auparavant, et tout au plus peut-on le consulter quelquefois, mais avec réserve, pour la synonymie. (A.-J.-L. J.)

AMELUNG (Chrétien-Henri), de Tannenbaum, sous le nom duquel Wolferm indique l'opuscule suivant :

Chymische Untersuchungen von Unterschied des philosophischen mineralischen Antimonii, wie auch des Mercurii philosophorum et vulgaris. (Recherches chimiques sur la différence qui existe entre l'antimoine philosophique et le minéral, comme aussi entre le mercure philosophique et l'ordinaire). Dresde, 1691, in-12. (Z.)

AMELUNG (Pierre), médecin allemand, né à Stendal dans la Vieille-Marche, passa dix ans à étudier la médecine dans diverses universités de l'Allemagne et de la France. Après avoir pris le bonnet de docteur à Iéna, en 1604, il revint dans sa ville natale, où il partagea son temps entre les lettres et la pratique. Il paraît s'être occupé beaucoup de chimie : au moins n'épargna-t-il rien pour mettre les médicamens spagyriques en vogue, et il y parvint ; car les Allemands ont conservé longtemps une sorte de prédilection, soit pour la teinture antinéphrétique qu'il avait inventée, soit pour certaines pilules, qui furent connues, pendant bien des années, sous le nom de pilules d'Amelung. Ce médecin développa ses idées dans l'ouvrage suivant :

Tractatus nobilis primus, in quo alchemiæ sive chemicæ artis antiquissimæ inventio, progressio, obscuratio et instauratio, tùm dignitas, necessitas et utilitas demonstratur. Léipsick, 1607, in-8°.

Pour donner une idée de ce livre, il suffit de dire qu'Amelung y fait remonter l'invention de la chimie jusqu'à Adam. Guillaume Bœkel, avo-

cat de Stendal, l'ayant attaqué et critiqué avec amertume, il répondit par l'opuscule suivant :

Tractatus nobilis secundus, continens apologiam, quæ maculam à D. Guill. Bækelio chemiæ medicinæ temerè adspersam diluit atque repurgat. Léipsick, 1608, in-8°. (I.)

AMIC (Jean-Marie), né à Brest en 1752, fut reçu docteur en médecine, à Montpellier, en 1779. Le gouvernement le nomma médecin extraordinaire des hôpitaux de Dinan et de Fougères, et lui confia le soin des prisonniers anglais, parmi lesquels s'était déclarée une maladie épidémique. Son zèle et ses succès le firent nommer, en 1781, médecin des hôpitaux de la marine de Brest, et il y enseigna la botanique jusques en janvier 1788, époque à laquelle il reçut le brevet de médecin du gouvernement à la Guadeloupe. Ses lumières, ses talens, ses succès et sa philanthropie infatigable lui acquirent promptement l'estime et l'amitié des habitans de cette colonie. Les diverses épidémies de fièvre jaune qui sévirent sur la Guadeloupe pendant le cours de sa longue pratique, lui fournirent les occasions de faire éclater son zèle ardent, et de mériter de plus en plus la reconnaissance de ses concitoyens. Son désintéressement était sans bornes; il ne laissa point de fortune à ses enfans, parce qu'il prodiguait aux pauvres non-seulemeut les soins de son art, mais encore les secours d'une générosité trop peu commune. Il n'a point écrit; mais il a formé plusieurs élèves, auxquels il laissa les plus utiles traditions de son expérience. Trente années d'observation lui avaient appris à connaître la physionomie particulière des maladies des Antilles: il ne croyait la fièvre jaune contagieuse que dans quelques circonstances. Sa mort, arrivée le 15 janvier 1819, dans sa soixante-dix-septième année, à la suite d'une fièvre rémittente avec dysenterie, occasionée par de trop grandes fatigues, fut considérée comme une calamité publique, et le peuple, qui fuit pour l'ordinairc la pompe funèbre des grands, vint en foule pleurer sur le cercueil de ce bienfaisant praticien. (U.)

AMICO (Diomède), médecin de Plaisance, est auteur des deux ouvrages suivans :

De morbis communibus, liber : ejusdem tractatus de variolis. Venise, 1596, in-4°.-*Ibid.* 1599, in-4°.

De morbis sporadibus, opus novum. Venise, 1605, in-4°.-*Ibid.* 1607, in-4°. (O.)

AMIGUET (Antoine), nom probablement tronqué d'un chirurgien catalan du quinzième siècle, auteur de l'ouvrage suivant :

Lectura sobre las apostemas en general. Barcelone, 1501, in-4°. (T.)

AMMANN (Jean), fils de Jean-Conrad, et non pas de Paul, comme le dit Sprengel, dans son Histoire de la botanique,

naquit à Schafhouse, en 1707, passa de très-bonne heure à Pétersbourg, où on lui avait offert une chaire de botanique, devint membre de l'Académie des sciences de cette ville, et mourut, à la fleur de l'âge, en 1741. Il a laissé :

Stirpium rariorum in imperio Ruthenio spontè provenientium icones et descriptiones. Pétersbourg, 1739, in-4°.

Le nombre des figures, qui sont assez bien gravées, ne s'élève qu'à trente-cinq. La mort empêcha l'auteur de continuer cet ouvrage, pour la rédaction duquel il profita du Journal de Messerschmid. Comme il s'était servi d'échantillons secs, ou de plantes venues dans le jardin de botanique, et des graines que Gmelin et Heinzelmann lui avaient envoyées, ses figures et ses descriptions ne sont pas toujours d'une grande exactitude. Quoi qu'il en soit, on doit regretter que cette Flore de la Russie ne soit pas terminée.

Nous avons encore d'Ammann plusieurs Mémoires, insérés dans les Commentaires de l'Académie de Pétersbourg, et parmi lesquels on en distingue surtout un sur diverses espèces de fougères, dont plusieurs sont fort rares, et peu connues jusqu'à ce jour.

Scheuchzer et Haller font mention d'un autre Jean Ammann, auteur des deux opuscules suivans, qui ne peuvent appartenir au précédent, à cause de leur date :

De inflammatione lateris, seu pleuritide. Bâle, 1665, in-4°.

Gruendlicher Bericht von der Pest. Schafhouse, 1677, in-8°.

L'auteur rejette la saignée, dans le traitement de la peste, ainsi que la purgation; il recommande la gélatine pour aliment, les sudorifiques, et les vésicatoires près du siége des bubons. Il ne dit rien des pétéchies, l'un des signes les plus ordinaires de la peste, maladie qu'il attribue à l'influence de la lune. (J.)

AMMANN (Jean-Conrad), médecin suisse, natif de Schafhouse, alla s'établir à Amsterdam, vers la fin du dix-septième siècle, pour y exercer l'art de guérir. On a de lui :

Disputatio inauguralis sistens ægrum pleuropneumoniâ laborantem. Bâle, 1687, in-4°.

Franc. Merc. van Helmont Observationes circà hominem ejusque morbos, per Paul. Buchium, è belgico in latino translatæ. Amsterdam, 1692, in-12.

Surdus loquens, seu methodus, quâ qui surdus natus est loqui discere possit. Amsterdam, 1692, in-12.

Ammann expose dans cet opuscule les moyens dont il se servait pour faire parler les sourds-muets de naissance, et qui lui valurent une grande réputation. Lui-même l'a fait imprimer en hollandais, sous le titre de :

Op wat Wyse men doofgeborene sal konnen leeren spreken. Harleim, 1692, in-8°,

en le dédiant à la jeune Esther Kolartin, fille d'un marchand, et sourde-muette de naissance, à qui il avait appris à parler et à lire. Chrétien Thomasius l'inséra alors dans le tome 3 de son *Historia sapientiæ et stultitiæ*. Il en a paru une traduction anglaise (Londres, 1694, in-8°.). On en a aussi plusieurs autres éditions, sous le titre suivant :

Dissertatio de loquelâ. Amsterdam, 1700, in-12.-*Ibid.* 1702, in-12.-*Ibid.* 1708, in-12.-Leyde, 1727, in-8°.-*Ibid.* 1740, in-8°.-Trad. en allemand, Prenzlau, 1747, in-8°.-En français, par Beauvais de Preau, et imprimé à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets* de Deschamps (Paris, 1779, in-12.).

Korte Afbilding van het natuurlyke Hebreuwse ABC, met kooperplaten. Amsterdam, 1697, in-12.
De venis bibulis. Leyde, 1729, in-4°.
Ammann a encore donné une bonne édition de Cœlius Aurelianus avec des notes d'Almeloveen (Amsterdam, 1709, in-4°.-*Ibid.* 1722, in-4°.-*Ibid.* 1755, in-4°.-Venise, 1757, in-4°.). (A.-J.-L. J.)

AMMANN (Jean-Jacques), né à Talliveyl, sur le lac de Zurich, en 1586, fut un chirurgien distingué, dont la vie s'écoula en voyages. Il partit, en 1612, pour Constantinople, parcourut la Syrie, la Palestine et l'Egypte, et revint dans sa patrie, où il mourut en 1658. La relation de ses voyages fut publiée en allemand, à Zurich, en 1678. (M.)

AMMANN (Paul), célèbre médecin et botaniste allemand, naquit à Breslau, le 31 août 1634. Ce fut dans l'université de Léipzick qu'il fit ses études médicales. Après les avoir terminées, il alla faire un voyage en Hollande et en Angleterre. A son retour, en 1672, il prit le bonnet de docteur à Léipzick, où il devint, en 1674, professeur de botanique, puis, en 1682, professeur de physiologie, et où il mourut le 4 février 1691. Ammann avait un esprit fort juste, mais en même temps très-enclin à la satyre : il sentit de bonne heure le ridicule de plusieurs des systèmes établis avant lui, qu'il combattit plutôt par des sarcasmes et des traits mordans que par des raisonnemens. Sa grande érudition lui fournissait des armes, dont il abusa en voulant introduire un scepticisme presque absolu dans la médecine. On ne peut pas disconvenir qu'il n'ait eu aussi des idées fort justes en botanique, et qu'il n'ait pressenti les véritables bases de la science, telles qu'elles ont été reconnues depuis; car, le premier, il sentit toute l'importance des organes de la fructification dans l'établissement des caractères essentiels. Mais quoiqu'il ait soupçonné vaguement la méthode naturelle, il ne sut point faire l'application des principes très-justes qu'il découvrait comme par inspiration; il s'est contenté de disposer les plantes par ordre alphabétique, et, presque partout, dans ses descriptions, il adopte les caractères insuffisans de Morison. On ne peut donc pas dire que la science ait beaucoup gagné à ses travaux. Les ouvrages qu'il a publiés, sont:

Dissertatio de rabie, sive hydrophobiâ. Léipsick, 1662, in-4°.
Dissertatio de chinâ chinâ. Léipsick, 1662, in-4°.
Dissertatio de sodâ, vel ardore ventriculi. Léipsick, 1663, in-4°.
Dissertatio : Antiquarii Peruviani historia. Léipsick, 1663, in-4°.
Dissertatio de dysenteriâ. Léipsick, 1664, in-4°.
Dissertatio de spiritibus i fluentibus. Léipsick, 1664, in-4°.
Dissertatio de phthisi. Léipsick, 1664, in-4°.
Dissertatio de podagrâ. Léipsick, 1664, in-4°.
Dissertatio de pleuritide verâ. Léipsick, 1666, in-4°.
Dissertatio de arthritide. Léipsick, 1666, in-4°.
Dissertatio de suffocatione uteri. Léipsick, 1666, in-4°.

Dissertatio de animâ vegetante. Léipsick, 1666, in-4°.
Dissertatio de caloris nativi naturâ. Léipsick, 1667, in-4°.
Dissertatio de σιδηροποτιφια Struthionis. Léipsick, 1667, in-4°.
Dissertatio de nutritione. Léipsick, 1667, in-4°.
Dissertatio de epilepsiâ. Léipsick, 1667, in-4°.
Dissertatio de ambustionibus. Léipsick, 1667, in-4°.
Dissertatio de motu sanguinis. Léipsick, 1667, in-4°.
Dissertatio de paresi seu paralysi ex colicâ. Léipsick, 1667, in-4°.
Dissertatio de hæmorrhagiâ. Léipsick, 1667, in-4°.
Dissertatio de febre Hungaricâ. Léipsick, 1668, in-4°.
Dissertatio de cancro mammarum. Léipsick, 1669, in-4°.
Dissertatio de lithiasi renum et vesicæ. Léipsick, 1669, in-4°.
Medicina critica, sive decisoria, cum centuriâ casuum medicinalium in concilio Facultatis medicæ Lipsiensis antehàc resolutorum, comprehensa, nunc verò in physicorum, practicorum, studiosorum, chirurgorum, aliorumque usum notabilem, collecta, correcta, et variis discursibus aucta. Stade, 1677, in-4°.-*Ibid.* 169.. in-4°.

Kestner dit que cet ouvrage fut publié, dans le principe, en langue allemande (Erford, 1670, in-4°.); mais nous n'avons pu nous procurer le titre de l'édition originale, qu'Haller n'indique point non plus. Nous citons ici la traduction latine, faite par Chrétien-François Paullini.

Cette production, qui porte le cachet de la jeunesse et de l'inexpérience, attira de grands désagrémens à l'auteur. Celui-ci, naturellement malin et satirique, imagina de donner l'extrait des Registres de la Faculté de Léipsick, relativement aux cas qu'elle avait discutés, et sur lesquels elle avait pris des décisions. Mais, comme le livre avait été publié sans la participation de la Faculté, et contenait plusieurs anecdotes trop scandaleuses pour qu'elle ne se crût pas intéressée à désavouer l'indiscret qui les avait dévoilées, elle le condamna hautement, la même année, dans un manifeste qui porte le titre suivant : *Præliminaris excusatio, quâ casuum et responsorum suorum importunam editionem deprecatur* (Léipsick, 1670, in-4°.). On y lit, par exemple, que, dans un cas, la Faculté déclara légitime un enfant né à douze mois, tandis que, dans une autre circonstance, un enfant venu au monde à onze mois fut déclaré par elle illégitime; et Ammann ajoute malignement que la mère du premier était riche, tandis que celle du second était une pauvre femme. Il fait voir aussi, que la Faculté se respecta un jour assez peu pour soutenir que les plaies de la moelle épinière ne sont pas mortelles.

Dissertatio de spinâ ventosâ. Léipsick, 1672, in-4°.
Dissertatio de mictione cruentâ. Léipsick, 1673, in 4°.
Parænesis ad discentes circà institutionum medicarum emendationem occupata. Rudolstadt, 1773, in-12.

Le but d'Ammann, dans cette production, est de montrer que la médecine est conjecturale, et qu'elle n'a qu'un bien faible degré de certitude. A cet effet, il en parcourt successivement les diverses branches, l'une après l'autre. Son axiome fondamental est que toutes nos connaissances, à l'égard de la théorie et de la pratique des maladies internes, reposent uniquement sur des conjectures et sur des hypothèses. Vivement attaqué par Eccard Leichner, il ne ménagea pas non plus son adversaire dans l'opuscule intitulé :

Archæus syncopticus, Eccardi Leichneri Archeo synoptico, contrà Parænesin ad discentes, oppositus. Léipsick, 1674, in-12.

La physiologie n'a pas tiré grand avantage de cette discussion, dans laquelle les deux partis mirent une chaleur désavouée par la modération et par l'urbanité. Ammann soutint, entre autres propositions, que le fœtus respire dans la matrice.

L'*Archæus* fut réimprimé avec la *Parænesis* (Léipsick, 1677, in-12.)

Dissertatio de resonitu seu contrafissurâ cranii. Léipsick, 1674, in-4°.
Oratio de autopsiâ medicâ. Léipsick, 1675, in-4°.
Suppellex botanica, hoc est enumeratio plantarum quæ non solùm in horto medico Academiæ Lipsiensis, sed etiàm in aliis circà urbem viridariis, pratis ac sylvis, progerminare solent. Léipsick, 1675, in-8°.

On trouve dans cet ouvrage un catalogue des plantes du Jardin de l'Académie de Léipsick, qui fut très florissant sous la direction d'Ammann.

Dissertatio de palpitatione cordis. Léipsick, 1680, in-4°.
Dissertatio de σἰομακάκη, seu scorbuto oris. Léipsick, 1681, in-4°.
Dissertatio de remediis stomachicis. Léipsick, 1681, in-4°.
Dissertatio de ictero. Léipsick, 1681, in-4°.
Dissertatio de auctione. Léipsick, 1685, in-4°.
Character plantarum naturalis ab ultimo fine, videlicet fructificatione, desumptus, et in gratiam philiatorum per canones et exempla digestus. Léipsick, 1685 et 1686, in-12.

Daniel Nebel en a publié (Francfort, 1700, in-12.) une nouvelle édition, augmentée des additions tirées de Paul Hermann et d'Auguste-Quirinus Rivin.

Malgré les éloges qu'Ammann donne à la méthode de Robert Morison, cependant il attache beaucoup moins d'importance aux feuilles que ce dernier, et montre qu'on doit principalement avoir recours aux organes de la fructification pour établir les caractères essentiels des plantes. Malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, cette belle idée est demeurée stérile pour lui, et, tout en blâmant son prédécesseur, il n'a fait que se traîner servilement sur ses traces.

Hortus Bosianus, quoàd exotica descriptus. Léipsick, 1686, in-4°.

C'est la description du jardin, alors fort célèbre, de Gaspard Bose, magistrat de Léipsick, qui avait rapporté un grand nombre de plantes rares d'Angleterre et de France. Elie Peine, jardinier de Bose, a publié depuis d'autres descriptions en allemand (en 1690, 1697, 1703 et 1715).

Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate, quo veterum medicorum et philosophorum hypotheses in corpus juris civilis pariter ac canonici hactenùs transsumtæ, è præconceptis opinionibus vindicantur. Francfort et Léipsick, 1689, in-8°.

Cet ouvrage, écrit d'un style très-mordant, tend à montrer le ridicule, les incohérences et les contradictions des opinions émises par les anciens médecins ou philosophes, et sur lesquelles reposent cependant la plupart des institutions civiles et canoniques. On a reproché à l'auteur de s'être permis des plaisanteries indignes de la gravité du sujet qu'il traitait; mais comment un écrivain naturellement enclin à la satire aurait-il pu conserver le ton froid et pédant d'un recteur de collége, en rapportant des opinions ou des discussions qui sont fort souvent au-dessous même du burlesque?

Praxis vulnerum lethalium sex decadibus historiarum rariorum, ut plurimùm traumaticarum, cum cribrationibus adornata. Francfort, 1690, in-8°.-Léipsick, 1701, in 8°.

Peu mesuré dans ses reproches, et toujours très-mordant dans ses critiques, Ammann a peut-être mis un peu trop de rigidité dans ses décisions, et cherché à rendre les lois trop sévères par rapport aux plaies; mais, tout en blâmant une austérité de principes qui accorde trop peu à la faiblesse humaine, on ne peut qu'applaudir aux louables et nobles sentimens d'indignation que l'auteur exprime, quand il flétrit sans pitié l'homme assez faible ou assez dépravé pour chercher des couleurs au crime afin de l'excuser.

Ammann a encore publié une nouvelle édition du traité *De revelationibus medicorum* de Fortuné Fidelis (Léipsick, 1674, in-8°.). Il est également auteur de quelques Mémoires insérés dans la collection de l'Acadé-

mie des Curieux de la nature, à laquelle il fut associé, en 1664, sous le nom de *Dryander*. (A.-J.-L. J.)

AMMONIUS, chirurgien de l'école d'Alexandrie, que Celse désigne comme le plus ancien lithotomiste connu. Il paraît que son habileté était assez grande dans cette partie de la chirurgie. Ce fut lui qui le premier imagina de briser, dans la vessie elle-même, les calculs que leur volume ne permettait pas d'extraire sans déchirer le col de l'organe. Mais la grossièreté du procédé qu'il employait annonce assez l'enfance de l'art. Il saisissait la pierre avec un crochet, et l'embrassait de manière à ne point lui permettre de s'échapper; puis, appuyant sur elle l'extrémité mince et mousse d'un instrument de moyenne épaisseur, il frappait avec un maillet sur l'autre bout de cet instrument, qui fendait ainsi la pierre en deux. Ætius nous apprend qu'Ammonius avait également imaginé un caustique, composé de sandaraque, d'orpiment et de chaux, pour arrêter les hémorragies. (J.)

AMMONIUS SACCAS, né, vers la fin du deuxième siècle, à Alexandrie, devait son surnom au métier de porte-sac qu'il avait, dit-on, exercé dans sa jeunesse. Ses parens, pauvres et chrétiens, l'élevèreut dans cette religion, que, suivant Porphyre, il abandonna par la suite, quand il se fut livré à l'étude de la philosophie. Déjà Potamon d'Alexandrie, choisissant parmi les dogmes des philosophes grecs, avait essayé de concilier leurs opinions. Ammonius, marcha sur ses traces avec moins de réserve: il osa présenter l'incohérent et monstrueux assemblage des idées de Pythagore, de Platon, d'Aristote et des Académiciens, jointes à la théologie mystérieuse des Orientaux, aux superstitions esséniennes, aux rêveries cabalistiques, et quelquefois même aux dogmes du christianisme. Il n'a rien écrit. Le secret qu'il exigeait de ses disciples et le voile dont il se plaisait à envelopper sa doctrine, servirent probablement à la mettre en crédit. Il fut le maître d'Hérennius, de Longin, d'Origène et de Plotin. On croit qu'il mourut l'an 243. Après lui, Plotin, Porphyre et Jamblique affermirent les bases de son système, que Proclus appliqua ensuite à toutes les sciences.

On désigne les sectateurs d'Ammonius sous le nom d'éclectiques et sous celui de nouveaux platoniciens. Ce dernier leur convient seul, parce que les opinions de Platon dominèrent toujours dans le ténébreux chaos de leur doctrine, qui ne mérite sûrement pas le nom d'éclectisme. L'éclectisme, c'est-à-dire la philosophie *choisissante*, ne doit pas être considéré comme une secte, mais comme une méthode aussi ancienne que la philosophie elle-même, et dont le sage emploi est le seul moyen d'arriver à la vérité, que nul homme, nulle école ne saurait se flatter de posséder toute entière et exclusivement.

Dans l'école d'Ammonius, on expliquait tous les phénomènes de la nature par l'entremise des génies ou démons, êtres surnaturels, sans corps, émanés de la source éternelle des lumières, et dont on supposait que la multitude infinie peuplait invisiblement l'univers. Les maladies étaient attribuées aux mauvais génies. C'est en se rapprochant de la Divinité, par la vie contemplative, par la continence et la sobriété les plus austères, qu'on pensait que l'homme devient capable de les dompter. Les symboles, les formules et les paroles magiques, empruntées des langues sacrées de l'antique Orient, étaient encore, aux yeux de ses sectateurs, des moyens plus puissans que les médicamens, d'écarter les démons malfaisans et les maladies qu'ils causent. Il est aisé de concevoir quelle fâcheuse influence dut avoir sur l'art médical une pareille doctrine. (ms.)

AMÓLINO (Laurent), médecin de Rovigo, légua cinq cents ducats, en 1504, au couvent des Augustins de cette ville. L'inscription placée sur le tombeau qu'on lui éleva dans l'église de ce couvent, porte qu'il avait écrit des Commentaires estimés snr Gille de Corbeil et sur Avicenne. Mazzuchelli n'a pas pu trouver de plus amples renseignemens sur son compte. (z.)

AMPSING ou Amsing (Jean-Assuerus), théologien et médecin hollandais, naquit dans la province d'Over-Yssel. Après avoir été pendant quelque temps à Harlem ministre de la religion réformée, il forma le projet d'étudier la médecine, et se fit recevoir docteur. Muni de ce titre, il exerça d'abord son art à Aurich, auprès du prince d'Ost-Frise, dont il était médecin; puis il alla pratiquer en Suède, d'où il revint s'établir dans le Mecklembourg. Les villes de Wissmar et de Rostock lui accordèrent successivement le titre de physicien. Enfin il obtint une chaire de médecine à l'Université de Rostock, et fut dans le même temps revêtu de la charge de médecin du duc de Mecklembourg. Il mourut le 19 avril 1642, à Rostock, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Parmi ses ouvrages, les uns roulent sur la théologie, et les autres sur la médecine. Nous nous contenterons de citer ici ces derniers, qui sont :

Dissertatio iatro-mathematica, in quâ de medicinæ et astronomiæ præstantiâ, deque utriusque indissolubili conjugio disseritur. Rostock, 1602, in-4°.-*Ibid.* 1618, in-4°.-*Ibid.* 1629, in-4°.-*Ibid.* 1630, in-8°.

Theses de alopeciâ et ophiasi. Rostock, 1616, in-4°.

Disputatio de calculo. Rostock, 1617, in-4°.

Disputatio de dolore capitis. Rostock, 1618, in-4°.

Oratio de theriacâ. Rostock, 1618, in-4°.

De morborum differentiis liber. Rostock, 1619, in-4°.-*Ibid.* 1623, in-8°., avec le Discours sur la thériaque.

Hectas affectionum capillos et pilos humani corporis infestantium. Rostock, 1623, in-8°.-Wittemberg, 1623, in-8°. (J.)

AMRAM BEN ABDALLAH, juif espagnol, de Cordoue,

a écrit, dans sa langue maternelle, un Traité de la goutte, dont le manuscrit existe dans la Bibliothèque de l'Escurial. (A.)

AM STEIN (Jean-Georges), médecin suisse, né, au mois de novembre 1744, à Hauptwyl, mourut, le 18 février 1794, à Pfeffers, dans sa patrie, où il avait été établi inspecteur des eaux minérales en 1787. Après avoir fait ses études à Tubingue, où il prit le bonnet de docteur en 1769, il vint, en 1771, se fixer à Marschlins, où il enseigna et exerça son art; mais, au bout de dix ans, il renonça à l'enseignement public, pour se livrer tout entier à la pratique. En 1779, il fonda une société d'agriculture à Zizers, où il avait acheté un domaine, et, en 1784, il fit un voyage à Paris.

Le seul ouvrage qu'il ait publié est sa thèse, qui a pour titre: *Dissertatio de actione musculorum intercostalium*. Tubingue, 1769, in-4°., et qu'il soutint sous la présidence de Ferdinand-Gaspard Oetinger; mais on a de lui un assez grand nombre de Mémoires, insérés dans différens recueils périodiques. La plupart ont été imprimés dans le *Sammler*, gazette hebdomadaire qui a paru pendant six années en Suisse. On en trouve cependant encore quelques autres dans les *Gemeinnuetzige Wochenblaetter* de Rahn, et dans le *Magazin fuer die Thiergeschichte* de Meyer. Parmi ces Mémoires, on en distingue un sur l'efficacité des lésards contre le cancer, et deux qui sont consacrés, soit à développer la théorie de Wichmann sur la gale, qu'Am Stein avait adoptée, soit à la défendre contre les objections du docteur Scherb.

Am Stein est aussi l'auteur d'un Avant-propos placé en tête de la traduction allemande du Traité de J.-G.-P. Thiele, sur les eaux minérales de Pfeffers. (A.-J.-L. J.)

AMTHOR (Gaspard), né à Exdorf, près de Schleusingen, devint, en 1594, professeur de physique dans le gymnase de cette dernière ville. Ses ouvrages sont:

Memorabilia medica. Iéna, 1632, in-4°.

Chrysoscopion, sive Aurilegium repandens auri arcana. Iéna, 1632, in-4°.

Nosocomium infantile et puerile, sive Kinder-Lazareth. Schleusingen, 1638, in-4°. (Z.)

AMUSCO (Jean-Valverde de), né dans la province de Palencia, fut un des plus célèbres anatomistes de l'Espagne. Le cardinal Jean de Tolède, dont il était médecin, l'ayant emmené à Rome, il prit des leçons de Colombo, qui lui fit disséquer quelques cadavres humains. L'anatomie de Galien était encore enseignée dans les écoles de l'Espagne; Valverde entreprit d'y naturaliser les découvertes du grand Vésale, et, pour parvenir à ce but, il fit un extrait soigné des écrits du restaurateur de l'anatomie, y joignit les opinions de Colombo, et publia son travail en langue espagnole. Cette compilation, où l'on trouve néanmoins quelques remarques originales sur les veines cutanées, l'utérus, et les muscles superficiels, paraît avoir été généralement goûtée lorsqu'elle parut, car Colombo

et Mercuriali engagèrent l'auteur à la traduire en latin; déjà il l'avait traduite en italien. Si Valverde ne peut être mis au nombre des anatomistes qui ont enrichi le domaine de la science, on ne peut nier qu'il n'ait rendu de grands services en propageant, dans une grande partie de l'Europe, les découvertes des grands maîtres du seizième siècle. On a de lui :

De animi et corporis sanitate tuendâ. Pavie, 1552, in-8°.-Venise, 1553, in-8°.

Historia de la composicion del cuerpo humano. Rome, 1556, in-fol.; avec figures de Gaspard Bezerra; traduit en italien par l'auteur, ou plutôt par Antoine Tabo, sous le titre de : *Anatomia del corpore humano composta per M. G. V.* (Rome, 1560, in-fol.-Venise, 1606, in-fol.); et en latin par l'auteur, sous le titre d'*Anatome corporis humani* (Venise, 1589, in-fol.-*Ibid.* 1607, in-fol.). (U.)

AMWALD (Georges). *Voyez* Wald (Georges de).

AMYNTAS de Rhodes, médecin de l'école d'Alexandrie, fut l'inventeur d'un bandage fort ingénieux pour la fracture des os propres du nez, qu'il désigna sous le nom de *boulevart*, et que Galien a décrit. Il paraît qu'il vivait vers la fin du troisième siècle avant l'ère vulgaire, et qu'il est le même Amyntas qui fut puni de mort pour avoir pris part à un complot, formé par Chrysippe de Rhodes et Arsinoë, contre Ptolémée Philadelphe. (MS.)

ANACHARSIS, philosophe scythe, était fils d'un roi de cette nation et d'une Grecque. Sa mère, en lui enseignant sa langue, et lui parlant de sa patrie, le dégoûta de bonne heure de la vie nomade et des mœurs barbares des hommes parmi lesquels il était né, et lui inspira le désir d'aller chercher, dans la Grèce, des lumières dont il sentait un besoin avide. Toxaris, un de ses compatriotes, à qui les mêmes motifs avaient fait abandonner son pays, le présenta, l'an 589 (avant J. C.), à Solon, dont il fut l'hôte, le disciple et l'ami. Ses vertus, son savoir et les agrémens de son esprit le rendirent bientôt célèbre. Les Athéniens l'honorèrent du titre de citoyen. Il parcourut, en observateur, la plupart des contrées de la Grèce, et obtint partout l'estime et l'admiration. Il mérita, par sa conduite, comme par ses principes, d'être compté parmi les sages de son temps. Aux mœurs les plus douces, il joignait un esprit vif et piquant, qui brille dans les apophthegmes que rapportent de lui Diogène de Laerce et Lucien, mais qui ne peuvent trouver place ici. Je ne citerai que le trait suivant, parce qu'il n'est pas tout à fait étranger à l'hygiène, dont la sobriété forme le précepte le plus important. « La vigne, disait-il, porte trois fruits : le premier, de volupté; le second, d'ivresse; le troisième, de repentir. » La devise qu'il avait adoptée, et que les anciens inscrivaient ordinairement au bas de ses images : *Linguam, ventrem, ve-*

retrum contine, offre de même un conseil non moins médical que moral.

La médecine était une des sciences qu'Anacharsis avait étudiées avec le plus de soin. De retour parmi les Scythes, il leur apprit, entre autres choses utiles, le régime qu'ils devaient observer dans les maladies aiguës. Malheureusement il voulut aussi introduire dans sa patrie quelques usages religieux de la Grèce : ses bienfaits furent aussitôt oubliés, et son propre frère le perça d'une flèche.

Le poème en huit cents vers qu'Anacharsis avait composé, au rapport de Diogène de Laerce, sur les lois des Scythes, et ses écrits sur l'art de la guerre, sur la frugalité, ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les neuf Lettres publiées sous son nom (Dans le recueil intitulé : *Epistolæ Græcæ diversorum*. Venise, 1499, in-4°. ; à part, en grec et en latin, par Henri Etienne, Paris, 1581, in-4°. ; avec celles d'Euripide, de Theanus, d'Apollonius, etc., par Eichard Lubinus, Heideberg, 1601, in-8°.), sont supposées. (MS.)

ANATOLE, médecin grec, dont il est souvent fait mention dans les Géoponiques, ne doit pas être confondu, comme l'ont fait quelques lexicographes, avec le savant mathématicien Anatole d'Alexandrie, qui vivait sous l'empereur Carus, et qui devint évêque de Laodicée. Le médecin Anatole fut le maître de Jamblique, qui le quitta pour s'attacher à Porphyre. On a de lui un *Fragmentum de sympathiis et antipathiis*, que Fabricius a publié le premier, et qu'il a fait paraître, avec les savantes annotations de Jean Rendtorf, dans sa Bibliothèque grecque (vol. IV, p. 295). (J.)

ANATOLE ou VINDIANUS ANATOLIUS, de Béryte, aujourd'hui Barouth, en Syrie, est l'un des anciens médecins vétérinaires cités dans le recueil infiniment rare, intitulé : *Veterinariæ medicinæ libri duo* (Bâle, 1537, in-4°.). Il vivait sous le règne de Constance et de Constant, qui le revêtirent même de quelques charges ; car il fut, en 339, vicaire en Asie, et, en 346 et 359, préfet en Illyrie : il fut aussi gouverneur en Galatie, et vicaire en Afrique. Quelques biographes pensent néanmoins qu'Anatole le vétérinaire était un personnage différent, ce qui paraît d'autant moins probable qu'on sait que ce dernier avait été aussi revêtu d'un commandement en Illyrie. Quoi qu'il en soit, nous possédons encore aujourd'hui, sous le nom d'Anatole, les deux ouvrages suivans :

De mulo-medicinâ, capita aliquot :
insérés en grec dans le recueil cité précédemment, aussi bien que dans le Recueil *De re rusticâ*, publié par Jean-Alexandre Brassicanus (Bâle, 1539, in-8°.). Ils ont aussi été traduits en latin par Jean de Ruel, et imprimés dans cette langue (Bâle, 1530, in-fol.).

De re rusticâ, fragmenta aliquot,
qui font partie des deux recueils indiqués dans le paragraphe précédent, et dont Cornaro a donné une traduction latine (Bâle, 1540, in-8°.). (MS.)

ANATOMISTES. Parler des anatomistes, c'est signaler à la reconnaissance publique des hommes infatigables, qui, par leurs travaux, ont contribué à établir la science physiologique sur des bases solides, sur les résultats de l'observation de la structure de l'homme, des animaux et des végétaux ; c'est tracer en même temps un tableau de l'histoire de l'anatomie. Nous allons indiquer rapidement les principaux d'entre ces véritables fondateurs de la science des êtres organisés et de l'art de guérir.

§. 1. *Origine de l'anatomie*. Les premiers besoins de l'homme, les seuls naturels peut-être, sont des alimens, une femme et le repos. Quand ces désirs simples sont remplis, alors seulement l'homme commence à observer pour d'autres motifs que sa conservation et la satisfaction de ses appétits; il se fait des idées plus ou moins exactes des objets qui l'entourent, puis, se repliant en quelque sorte sur lui-même, il se compare à ce qu'il croit connaître, et bientôt il pense ne plus s'ignorer. Tel est, en peu de mots, l'ordre dans lequel se développe ce qu'on appelle le physique et le moral de l'homme. Rechercher l'origine des sciences est donc une entreprise vaine, puisqu'il faudrait, pour arriver à cette origine, remonter jusqu'au premier développement de la pensée. La plupart des sciences ont leur source dans les premières observations recueillies pour ainsi dire au hasard, dans les premiers corollaires qu'on en a déduits, dans les premières applications qu'on en a fait au perfectionnement de l'état social; mais peut-on donner le nom de *science* à la collection de quelques faits observés par le vulgaire et rassemblés d'une manière incohérente, à des théories populaires, à des applications en quelque sorte instinctives? Non, sans doute.

Ainsi, nous n'irons point chercher quels furent les premiers anatomistes chez les Egyptiens, les Indiens, les Chinois, non plus que chez les Celtes, et encore moins chez l'ignorant peuple d'Hersalaïm. C'est seulement chez les Grecs que l'on commence à voir des hommes animés du désir de connaître la structure intérieure des corps organisés; mais il ne faut pas s'attendre à en trouver parmi les poètes : on n'en rencontre que parmi les philosophes, qui ont eu le bon esprit de puiser, dans l'anatomie, des matériaux pour établir leurs systèmes anthropologiques.

Le plus ancien des anatomistes fut un des disciples de ce sage qui s'est rendu célèbre pour avoir érigé en principe philosophique l'observation populaire de l'identité de l'homme avec les animaux, et la transmigration, non des âmes, comme on le dit, mais du mouvement vital; de Pythagore, auquel il faut toujours remonter quand on s'occupe de sciences physiques et de philosophie.

Alcméon, sans déroger aux lois sévères des Grecs, calquées sur celles des Egyptiens, qui punissaient sévèrement toute

violation des cadavres, disséqua des animaux pour arriver à connaître par analogie la structure de l'homme, et, suivant l'exemple de Pythagore, il considéra le cerveau comme le siége de la pensée. Après lui vint Empédocle, qui établit le premier un parallèle entre les organes de la reproduction des animaux et ceux des végétaux, et donna le nom d'amnios aux membranes qui enveloppent le fœtus. Anaxagore, son contemporain et celui de Périclès, parvint, au moyen de ses connaissances en anatomie, à faire cesser une révolte excitée, par un prêtre fourbe ou ignorant, chez un peuple fanatique. Démocrite ne peut être non plus passé sous silence; il étudia la structure du cerveau dans les animaux, et fit un livre sur l'anatomie du caméléon.

Hippocrate II, l'un des membres de la famille des Asclépiades, prêtres qui unissaient l'exercice de la médecine au sacerdoce, recueillit toutes les notions anatomiques que la tradition lui transmit, et y joignit celles qu'il puisa dans ses propres études. N'oublions pas toutefois que Galien, Du Laurens, Triller, Kestner, Riolan, Almeloveen surtout, et Haller lui-même, ont singulièrement exagéré les connaissances qu'il possédait en anatomie, ainsi que Heucher, Stolle, Schulze et Gruner l'ont démontré sans réplique. Ses descendans continuèrent ses travaux, et publièrent divers écrits qui lui sont encore trop généralement attribués. Ces ouvrages prouvent que les Asclépiades avaient des connaissances assez exactes en ostéologie, et quelques idées erronées sur les vaisseaux, les tendons, le cerveau et les organes des sens, mais qu'ils ne savaient absolument rien sur les muscles et sur les nerfs. Parmi les successeurs de cette famille célèbre, on distingue Dioclès, qui écrivit le premier sur les préparations et sur les démonstrations anatomiques. C'est donc à lui que l'on doit marquer la première époque de l'anatomie, comme *science* et comme *art*.

Les conquérans éclairés cherchent à faire oublier les maux qu'ils causent au genre humain, en protégeant les arts et les sciences, le commerce et l'industrie : c'est ainsi qu'Alexandre prodigua l'or à Aristote, et mit ce grand homme à même d'accroître le domaine de l'histoire naturelle et de l'anatomie. On ignore si Aristote disséqua des cadavres humains, quoiqu'il parle souvent des particularités qu'offre la structure de l'homme comparée à celle des animaux; mais il découvrit les nerfs, ou plutôt il les distingua des tendons, avec lesquels on les avait jusque-là confondus; il reconnut que l'homme est, de tous les animaux, celui dont le cerveau a le plus de volume relatif, et donna à l'aorte le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. Il disséqua un très-grand nombre d'animaux : aussi l'anatomie comparée le réclame-t-elle comme son fondateur; car, jusqu'à lui, on n'a-

vait étudié la structure des animaux, que faute de pouvoir observer celle de l'homme. Ses disciples cultivèrent l'anatomie avec ardeur; on leur doit non-seulement le perfectionnement de l'anatomie des animaux, mais encore la création de l'anatomie végétale, due à Théophraste.

Praxagoras, qui découvrit la véritable nature des prétendus *cotylédons* de l'utérus de la femme, et qui, suivant toutes les apparences, distingua les veines des artères, ce qu'on n'avait pas encore fait jusqu'alors, peut être considéré, sinon comme le fondateur de l'anatomie humaine, au moins comme le digne précurseur des hommes célèbres dont nous allons parler.

§. 11. *Progrès de l'anatomie.* Les Séleucides ayant porté les lumières en Egypte, une école célèbre s'établit à Alexandrie. Ptolémée Philadelphe et Ptolémée Evergète, jaloux d'imiter Ptolémée Soter, qui avait pris le goût de l'étude à la cour d'Alexandrie, formèrent une bibliothèque immense, et protégèrent les savans. Ce fut à cette époque qu'Hérophile, médecin de Ptolémée Soter, et Erasistrate, médecin de Seleucus Nicanor, roi de Syrie, protégés par des princes éclairés, osèrent disséquer des cadavres humains. Les corps des criminels condamnés au supplice leur furent livrés; l'anatomie, base de la médecine et de la chirurgie, fut créée en quelque sorte par eux, et le stupide vulgaire essaya de flétrir leurs noms en les accusant d'avoir disséqué des hommes vivans; calomnie atroce, propagée par les prêtres, et renouvelée, bien des siècles après, contre un anatomiste non moins célèbre et plus généralement connu. Hérophile considéra le premier les nerfs comme agens des sensations, en décrivit l'origine, découvrit l'épididyme, les vaisseaux qui, du mésentère, vont au foie, et ceux qui se distribuent aux glandes du mésentère, donna au duodénum le nom qu'il porte, parla le premier des ventricules du cerveau, et indiqua l'arachnoïde, ainsi que la rétine. Il développa la théorie du pouls, imaginée par son maître Praxagoras, et causa ainsi, dans la séméiotique, une révolution mémorable, qui n'exerça que long-temps après une influence réellement salutaire sur la médecine pratique. Quant à Erasistrate, il découvrit les valvules de la veine-cave, leur donna le nom de triglochines, et distingua la trachée-artère des artères proprement dites, avec lesquelles tous ses prédécesseurs l'avaient confondue.

Après ces deux anatomistes, dont malheureusement nous ne pouvons apprécier le mérite que par divers passages de Galien, puisque leurs ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous, Eudème, qui les seconda dans leurs dissections, agrandit le domaine de l'ostéologie, et découvrit le pancréas.

Mais, lorsque tous les débris de la vaste monarchie d'Alexandre furent tombés au pouvoir des Romains ou des Parthes, le

goût des sciences, nourri par la louable émulation des princes, s'éteignit en Orient sans faire de grands progrès à Rome, où le gouvernement ne fut jamais porté à propager les lumières. On cessa de s'occuper des recherches expérimentales dans l'école naguère si brillante d'Alexandrie; les disputes de mots prirent la place de l'observation, et, jusqu'à Mariuus, qui vecut sous Néron, c'est-à-dire dans un intervalle d'euviron cent trente ans, on ne trouve plus aucun anatomiste célèbre. Marinus fit plusieurs découvertes en névrologie, décrivit le nerf grand hypoglosse, et fixa à sept le nombre des paires de nerfs; Galien lui attribue la gloire d'avoir remis l'anatomie en honneur. Au temps de Domitien, Arétée rectifia plusieurs erreurs échappées à ses prédécesseurs; il distingua deux tuniques dans les parois des intestins, découvrit la membrane caduque, et soupçonna l'existence des conduits urinifères des reins. Après lui, Rufus, qui vivait sous Trajan, décrivit la réunion des nerfs optiques, et fixa les dénominations données aux différentes parties du corps à l'époque où il écrivait; la plupart de ces dénominations sont encore en usage aujourd'hui : nous citerons entr'autres celles par lesquelles on désigne les élévations et les enfoncemens de l'auricule.

Galien, qui vint à Rome sous Marc-Aurèle, et dont la gloire a balancé celle des Hippocrates, Galien est, de tous les médecins de l'antiquité, celui qui a écrit avec le plus d'exactitude sur l'anatomie. Le premier, il s'occupa de l'histoire de cette science, qu'il enseigna à Rome, après l'avoir étudiée à Alexandrie sous Pélops. Plusieurs passages de ses écrits sembleraient annoncer qu'il disséqua des cadavres humains, et que, de son temps, les médecins profitaient des événemens de la guerre, pour s'en procurer. Il découvrit plusieurs muscles, entr'autres le poplité, les sterno et thyro-hyoïdiens, les ligamens de la colonne vertébrale, les anastomoses des veines et des artères, le trou dit *de Botal,* et la portion molle de la septième paire. Mais il faut avouer que la partie la plus faible de ses ouvrages est celle qui a trait à l'anatomie. Néanmoins, pendant plus de quatorze siècles, il a été considéré comme un oracle infaillible par ses successeurs, qui se contentèrent de délayer ou d'abréger ses ouvrages; les Arabes, à qui l'anatomie fut tout à fait étrangère, parce que la religion de Mahomet leur inspirait de l'horreur pour les cadavres, les traduisirent en les dénaturant, et, jusqu'à la renaissance des lettres en Europe, après la conquête de Constantinople par Mahomet II, les médecins et les chirurgiens n'étudièrent l'anatomie que dans de mauvaises versions latines des traductions arabes; ou plutôt la connaissance de quelques symptômes, les amulettes et les préparations monstrueuses de la pharmacie arabo-galénique composèrent la

science et les moyens de guérison, depuis la décadence de l'empire romain, jusqu'à la chute de l'empire grec.

En 1238, Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui occupe une place distinguée parmi les naturalistes, ordonna que les chirurgiens ne pourraient être admis à exercer leur profession qu'après avoir étudié l'anatomie. Cet édit mémorable prépara la renaissance de la science, qui est véritablement due aux efforts et à la persévérance des nations de l'occident. Mais les préjugés avaient depuis longtemps repris leur empire, et l'on ne disséquait plus que des chiens et des cochons. Ce fut en 1315 seulement que Mondino disséqua *publiquement*, dans l'amphithéâtre de Bologne, deux cadavres de femme. Son livre, dans lequel il ajouta peu aux idées de Galien, fut lu avec avidité, et devint le texte de l'enseignement de l'anatomie. Chaque science avait alors son évangile; cet ouvrage fut celui des anatomistes, dont il excita l'émulation. Depuis lors on ouvrit un ou deux cadavres humains chaque année dans la plupart des amphithéâtres.

Le quatorzième siècle offre pour anatomistes, après Mondino, Nicolas Bertuccio, Henri de Hermondaville, et Pierre d'Argelata, qui n'ajoutèrent rien à l'ouvrage de leur maître.

Aucun nom célèbre ne se trouve non plus dans l'histoire du quinzième siècle, si l'on excepte ceux de Barthélemy Montagnana, qui ouvrit quatorze cadavres, d'Antoine Benivieni, d'Alexandre Benedetti, et de Jean de Ketham, qui, le premier, joignit des planches anatomiques gravées à ses Fascicules de médecine, publiés en 1491.

Dans le cours du seizième siècle, Gabriel Zerbi et Alexandre Achillini, à qui l'on doit la découverte des nerfs olfactifs, commentèrent l'Anatomie de Mondino. Nicolas Massa entrevit les vaisseaux lymphatiques, démontra que les uretères ne sont formés que d'une seule membrane, et découvrit la prostate. Mais aucun de ces écrivains ne peut soutenir la comparaison avec Jacques Berengario, qui enseigna l'anatomie à Bologne depuis 1502 jusqu'en 1527, et qui, s'il faut l'en croire lui-même, disséqua plus de cent cadavres humains. Cet anatomiste serait plus connu, si une foule d'autres ne l'avaient suivi, et ne s'étaient illustrés, après lui, par d'innombrables découvertes. Ainsi, Barthélemy Eustachi, à qui l'on doit la découverte du canal thorachique; Gabriel Fallopio, qui vit le premier les vésicules séminales et les trompes désignées sous son nom; Jean-Philippe Ingrassia, si connu pour avoir découvert l'étrier, et Réald Colombo, son antagoniste, acquirent une gloire impérissable par une foule de découvertes que nous ne pourrions énumérer sans donner trop d'extension à cet article.

Tandis que ces hommes célèbres honoraient l'Italie par leurs immenses travaux, la France n'avait à leur opposer que Charles

Etienne, qui distingua le grand sympathique de la huitième paire, et qui aperçut les valvules des veines du foie; Guillaume Rondelet, et Jacques Dubois, dit Sylvius, qui, le premier chez nous, substitua, dans les dissections, les cadavres humains aux cochons, et découvrit l'art des injections. Ce fut sous Dubois que se forma le grand André Vésale, le plus célèbre des anatomistes du seizième siècle, le fondateur de l'anatomie descriptive. Après avoir perfectionné ses études à Padoue, où il enseigna avec éclat l'anatomie, il publia, en 1543, un ouvrage que l'on doit considérer comme le plus beau monument élevé à l'anatomie, si toutefois on a égard au temps où l'auteur vivait. Vésale s'est rendu immortel par la hardiesse avec laquelle il attaqua les erreurs consacrées par l'autorité imposante du nom de Galien. Il décrivit, avec une méthode inconnue jusqu'alors, les diverses parties du corps aperçues par ses prédécesseurs; il découvrit le vestibule du labyrinthe, plusieurs muscles, la valvule pylorique, le médiastin; il entrevit la glande lacrymale, les valvules des veines, et une foule d'autres particularités. Mais son plus grand mérite est d'avoir donné le premier un traité méthodique d'anatomie, et d'avoir suivi un ordre admirable dans ses descriptions. La publication de ce traité, qui fut loué avec admiration et attaqué avec acharnement, forme une des plus grandes époques de l'histoire de l'anatomie; elle excita une émulation générale dans toute l'Europe.

La dernière moitié du seizième siècle offre une telle foule d'anatomistes que, pour les indiquer utilement, nous allons suivre l'ordre purement chronologique.

L'Italie conserva toujours la prééminence. Jean-Baptiste Cannani trouva les valvules de la veine azygos. Jules-César Aranzi découvrit le muscle releveur de la paupière supérieure, et décrivit les vaisseaux de l'utérus. Un amphithéâtre de dissection fut établi à Pise en 1552; et, dans la même année, Michel Servet, qui, depuis, fut brûlé par le fanatisme des protestans, après avoir échappé aux flammes de l'inquisition, découvrit la circulation pulmonaire. En 1556, on ouvrit un amphithéâtre à Montpellier. André Cesalpini entrevit la grande circulation eu 1571. Constant Varoli, qui, comme Bichat, mourut à trente-deux ans, s'est illustré par ses découvertes en névrologie. Léonard Botalli, si célèbre par ses disputes avec les médecins français sur la saignée, s'attribua faussement l'honneur d'avoir le premier aperçu le trou ovale, déjà connu de Galien. Jean-Baptiste Carcano-Leone blâma les anatomistes qui s'obstinaient à vouloir trouver dans l'homme ce qui existe dans les animaux, erreur dont le grand Vésale lui-même n'avait pas toujours su se garantir. Félix Plater écrivit

un traité d'anatomie qui est remarquable par le laconisme du style et par l'exactitude des descriptions. Salomon Alberti, le premier des anatomistes allemands qui se soit fait un nom, car Jean Winter, appelé chez nous Gontier d'Andernach, et qui d'ailleurs n'a que peu ou même point disséqué, doit être considéré comme appartenant à la France, puisqu'il enseigna pendant longtemps à Paris; Alberti traça, d'après Vésale et ses successeurs, l'état de l'anatomie à l'époque où il vivait, et décrivit très-bien les papilles des reins; c'est lui qui naturalisa en Allemagne les connaissances anatomiques dues aux Italiens et à quelques Français. Archange Piccolomini distingua le tissu cellulaire, qu'on avait toujours confondu avec la graisse; ses observations viennent d'être confirmées par celles du professeur Béclard. Gaspard Bauhin, Français d'origine, et élève de l'école de Montpellier, mérite notre reconnaissance pour avoir beaucoup contribué à fixer le langage anatomique, en quoi il a imité Rufus avec toute la supériorité du temps où il vivait. Jean Posthius découvrit les valvules de la veine crurale. Simon Piètre, médecin célèbre de la Faculté de Paris, critiqua sans ménagement Galien, et fit des recherches laborieuses sur la disposition du trou inter-auriculaire et du canal artériel. Jérôme Capivaccio établit en principe qu'il n'existe aucun signe univoque de virginité dans le plus grand nombre des cas, peut-être même jamais. André Du Laurens écrivit un traité d'anatomie plus remarquable par l'érudition de l'auteur, que par de nouvelles découvertes, et qui contient des erreurs grossières. Sévérin Pineau fit d'importantes recherches sur les parties génitales. Ulysse Aldrovandi consacra sa fortune à l'étude de l'histoire naturelle, et disséqua un grand nombre d'animaux. Enfin, Simon Etienne, médecin de Paris, décrivit l'oreille interne d'après Fallopio, et releva les erreurs nombreuses ainsi que les omissions de Du Laurens.

Dans cette rapide énumération des principaux anatomistes du seizième siècle, on voit que si l'Italie en a fourni le plus grand nombre, ce qui est assez surprenant à cause de la chaleur du climat, la France ne fut pas stérile : elle a d'ailleurs en quelque sorte le droit de réclamer le grand Vésale; en Allemagne, l'anatomie était encore au berceau, l'Espagne ne peut citer qu'André Laguna, Louis Collado et Jean Valverde de Amusco, tous compilateurs; quant à l'Angleterre, elle n'offre aucun anatomiste qui mérite qu'on le nomme. L'histoire du siècle suivant montrera que la science se répandit rapidement dans toute l'Europe; elle fera voir que tous les peuples peuvent s'illustrer dans les lettres lorsque les gouvernemens sont eux-mêmes assez éclairés pour protéger le progrès des lumières.

Au dix-septième siècle, les découvertes furent moins multipliées; mais, dans le nombre, il en est deux qui ont exercé la

plus grande influence sur l'art de guérir et sur les théories médicales.

L'honneur des anatomistes italiens se soutint encore durant ce période. On vit d'abord Jérôme Fabrizio confirmer l'existence des valvules des veines, dont il s'attribuait à tort la découverte. Jules Casserio, son disciple, fut plus profond en anatomie ; il décrivit avec beaucoup de soin l'organe de l'ouïe, découvrit un muscle du marteau, et se livra à des recherches, qui furent couronnées du succès le plus complet, sur la structure du fœtus. François Piazzoni publia des remarques importantes sur l'état de la face interne du vagin et de l'utérus pendant la gestation. Fortuné Liceto, dans un ouvrage oublié depuis longtemps, a traité des usages du diaphragme, à très-peu de chose près, comme en parla depuis Bayle, et comme en parle aujourd'hui le docteur Magendie.

En Allemagne, Jean Schenk de Graffenberg rassembla, le premier, un grand nombre de faits d'anatomie pathologique, et fut en quelque sorte le fondateur de cette science. Le Hongrois Jean de Jessen ou Jessinsky fit des recherches sur les organes de la parole, à l'exemple de Fabrizio. Grégoire Horst indiqua les moyens de conserver les cadavres, et prétendit qu'il y a de l'eau dans le péricarde, même pendant la vie. Adrien Spigel marcha honorablement sur les traces de son maître, Casserio, et se fit surtout connaître par une bonne description du foie. Un jésuite, Christophe Scheiner, décrivit, le premier, avec exactitude, la manière dont le nerf optique pénètre dans le globe de l'œil.

Jean Riolan est, de tous les médecins de l'ancienne Faculté de Paris, celui qui insista le plus sur l'utilité de l'anatomie dans la médecine théorique et pratique. Il enseigna cette science avec éclat, en traça l'histoire, fit plusieurs découvertes intéressantes, celle entr'autres de la cloison du scrotum, ajouta à ce que l'on savait déjà sur le grand sympathique, et perfectionna la myologie et l'anatomie du fœtus. Il indiqua la manière de disséquer, à l'exemple de la plupart de ses contemporains, qui n'oubliaient jamais de consacrer un ou deux chapitres aux administrations anatomiques, si négligées parmi les modernes, chez lesquels le goût en a été ramené par le professeur Duméril en France, Charles Bell en Angleterre, et Fischer en Allemagne, dont les travaux viennent tout récemment d'être présentés sous un jour très-favorable et dans un ensemble systématique, par les docteurs Breschet et Jules Cloquet. Peut-être a-t-on eu tort de négliger l'insufflation méthodique, dont Riolan se servait pour démontrer la communication des vaisseaux ; quoique l'on doive se défier de ce moyen, il ne mérite pas l'oubli dans lequel on l'a laissé tomber. La gloire de Riolan,

comme érudit et comme anatomiste, serait sans tache s'il n'avait pas mis autant d'acharnement à poursuivre ses plus illustres contemporains. Nicolas Habicot, qui fut souvent en butte à ses traits satiriques, décrivit le premier les muscles interosseux, et perfectionna beaucoup la myologie, l'angéiologie et la névrologie.

Le Danemarck, qui n'avait encore produit aucun anatomiste célèbre, nous offre Gaspard Bartholin, contemporain des savans distingués que nous venons de nommer, et digne d'entrer en parallèle avec eux. Disciple des plus celebres anatomistes de l'Allemagne, de l'Italie et de la France, Bartholin enseigna l'anatomie avec distinction à Copenhague, et prouva qu'il n'existe pas d'humeur prolifique chez la femme. A la même époque le hollandais Pierre Paaw professait l'anatomie à Leyde avec un grand zèle, et découvrait les os qu'on appelle de nos jours *vormiens*. Helkias Crooke publia, en 1615, le premier traité d'anatomie imprimé en anglais : il avait étudié cette science en Italie, et, quoiqu'il n'en ait point agrandi le domaine, on doit lui savoir gré de l'avoir naturalisée dans son pays.

Les anciens, principalement Erasistrate, et quelques autres anatomistes, lors de la renaissance des lettres, avaient entrevu les vaisseaux lymphatiques : Eustachi avait découvert le canal thorachique; mais on n'avait aucune idée fixe sur cet appareil, l'un des plus importans du système vasculaire, lorsqu'en 1622 Gaspard Aselli aperçut les vaisseaux chylifères. Cette découverte est plus importante peut-être que celle de la circulation du sang, et pourtant Aselli est à peine connu parmi nous, tandis que l'anglais Guillaume Harvey a rempli l'Europe de son nom.

Elève de Fabrizio qui lui fit connaître les valvules des veines, Harvey s'appliqua à rechercher leurs fonctions, et fut ainsi conduit à la connaissance de la circulation du sang, pressentie, comme nous l'avons déjà dit, par Michel Servet et par André Cesalpini. Il démontra cette belle découverte en 1619, et, après beaucoup de recherches destinées à la confirmer, il en fit le sujet d'un ouvrage immortel, où les faits et la logique se prêtent un mutuel appui. Il triompha de tous ses antagonistes, eut le bonheur, refusé à tant de savans, de voir ses opinions généralement adoptées de son vivant, et fournit un exemple remarquable de la manière dont on doit procéder à la démonstration d'une découverte importante. Descartes, malgré son goût pour les hypothèses, embrassa sa défense, et à ce titre seul il mériterait une place ici, lors même qu'il n'aurait pas cherché, à l'exemple des philosophes de l'antiquité, des documens sur l'intelligence dans la structure du cerveau. Plaignons-le d'ailleurs d'avoir fermé les yeux à toutes les autres découvertes qui se

multipliaient autour de lui, et d'avoir pris pour guide, au mépris des faits et de l'expérience, son imagination ardente qui le conduisit à une physiologie absurde, quoique marquée au coin du génie.

A l'époque où Harvey s'immortalisait, Marc-Aurèle Severino faisait quelques remarques intéressantes sur l'anatomie; Jacques Primerose, Gaspard Hofmann et Emile Parisano attaquaient avec violence l'auteur de la découverte de la circulation; Cécile-Folli décrivait l'oreille interne; Jean Rhodius exposait avec soin les cas rares anatomiques; Paul-Marcard Slegel et Henri Leroy défendaient le grand Harvey avec le zèle le plus louable; Jean Vesling entrevoyait les ganglions nerveux de l'abdomen, démontrait l'ordre dans lequel les parties se développent chez le fœtus, et faisait des expériences très-ingénieuses sur la formation du poulet; Nicolas Tulp accumulait les faits les plus extraordinaires, et Thomas Bartholin préparait les matériaux de son beau traité d'anatomie, étudiait les vaisseaux chylifères, et les faisait mieux connaître.

Jean Walæus, Roger Drake, George Ent et Germain Conring défendireut et perfectionnèrent la doctrine de la circulation du sang. François de le Boë, dit Sylvius, décrivit avec soin cette fouction, et découvrit l'os lenticulaire. Conrad-Victor Schneider fit mieux connaître la membrane pituitaire, ainsi que les nerfs qui s'y distribuent; et profitant de ses observations anatomiques avec habileté pour rectifier les erreurs dont la pathologie du catarrhe nasal était entachée depuis Galien, il montra quelle utile influence l'anatomie peut exercer sur la médecine pratique.

George Wirsung s'est rendu célèbre pour avoir observé et fait graver le canal thorachique, découverte dont Sylvius de le Boë ne tarda pas à tirer parti pour étayer sa théorie chimique de la digestion, ce qui donna lieu aux pénibles recherches de Regnier de Graaf sur le suc pancréatique. Werner Rolfinck a donné d'excellens préceptes sur la manière d'enseigner l'anatomie, et les a mis en pratique avec le plus grand succès; il se distingua surtout par son érudition immense. Philippe-Jacques Sachs, son contemporain, fit des recherches et des expériences curieuses sur les animaux. Isbrand Diemerbroeck, trop connu aujourd'hui parce qu'on lui attribue faussement la découverte du muscle splénius, ne fut qu'un compilateur, mais il se montra un des plus ardens défenseurs de la circulation du sang. Antoine Deusing fit quelques remarques utiles sur la génération et sur le fœtus, et Nathanaël Highmore découvrit le corps cylindrique, placé près l'épididyme, qui porte encore son nom; il décrivit également la situation de l'artère intercostale, ainsi que le sinus maxillaire.

L'un des plus illustres anatomistes français, Jean Pecquet, doit sa célébrité à la découverte du réservoir du chyle; il confirma celle de la circulation du sang, et tout le grand appareil réparateur de ce fluide fut ainsi connu, dès qu'on fut bien convaincu que les vaisseaux blancs ont un tronc commun comme les rouges. Pecquet attacha seulement trop d'importance à ce réservoir, qui se rencontre en effet dans quelques animaux, notamment dans le chien, mais qui n'est pas sensible dans la plupart des individus de l'espèce humaine. Jean de Horne et Dominique Marchetti se sont distingués, l'un à Leyde, et l'autre à Padoue, par des recherches sur les vaisseaux; mais ils méritent moins de nous arrêter qu'Olaüs Rudbeck, à qui l'on doit l'importante découverte des vaisseaux lymphatiques, confondus avec les vaisseaux lactés, depuis les travaux d'Aselli. Cette découverte date de l'année 1651: Thomas Bartholin en partage l'honneur avec Rudbeck.

Après cet anatomiste célèbre, on trouve Michel Lyser et Maurice Hofmann; François Glisson, si connu par la découverte de la capsule qui porte son nom, ainsi que par sa description du système de la veine porte, et qui mérite de l'être davantage par ses travaux en physiologie, surtout s'il est vrai que le premier il ait reconnu la propriété absorbante des vaisseaux lymphatiques; Pierre Marchetti et Jean-Claude de la Courvée, qui confirma les découvertes de Harvey sur la génération; Thomas Wharton, célèbre par ses recherches sur les glandes; Henri Eysson, qui, à l'exemple de Casserio et de Fabrizio, a fait des recherches sur l'ostéogénie, et Thomas Willis, qu'on peut mettre presque sur la même ligne qu'Harvey.

Les travaux de Willis sur le cerveau et les nerfs, font époque dans l'histoire de l'anatomie, parce qu'ils ont eu, sur la médecine théorique et pratique, une influence prodigieuse qui se fait encore sentir aujourd'hui. Tandis que ce grand observateur étonnait l'Europe par ses découvertes, Marcel Malpighi remplissait l'Italie de son nom. On sait quels furent ses travaux sur la structure intime des parties du corps. Il fut pour ainsi dire le créateur de cette anatomie qui, aidée du microscope, cherche à dévoiler la structure la plus cachée des tissus organiques, ou plutôt il continua les recherches microscopiques commencées par l'Académie des Lyncées, en les étendant de préférence sur les organes de l'homme et des animaux. On lui doit la première description de la véritable structure des poumons. Il a aussi travaillé sur la peau, dont il a fait connaître assez bien les différentes couches, sur le cerveau, les reins, le foie, la rate et les papilles nerveuses de la langue. Si beaucoup d'anatomistes se sont égarés avec lui et sur ses pas, et, si principalement il a entraîné un grand nombre de physiologistes, Boerhaave par exemple, dans de singuliers écarts,

on doit convenir cependant qu'il ouvrit une route nouvelle dans laquelle il ne fallait que marcher avec précaution pour éviter les erreurs et faire de grandes découvertes. Ne craignons pas de dire que cette voie est trop négligée aujourd'hui. Malpighi forma de nombreux élèves, parmi lesquels on distingue Dominique Guglielmini.

Nicolas Stenon, qui fut à la fois anatomiste célèbre et vicaire apostolique, est bien connu de tous les médecins; il s'occupa surtout des glandes, découvrit le canal salivaire qui porte son nom, mais que Blaes revendiqua pour lui, et les canaux excréteurs de la glande lacrymale, décrivit les points lacrymaux et le sac lacrymal, et considéra le premier le cœur comme un muscle creux. Il conseilla de poursuivre, dans l'intérieur du cerveau, le développement de la partie blanche de ce viscère, et on lui doit d'avoir rectifié plusieurs erreurs de Willis.

Jean-Alphonse Borelli s'est rendu célèbre, moins pour la précision avec laquelle il décrivit les muscles, que pour avoir introduit, le premier, les mathématiques dans la science physiologique, et, par-là, préparé le succès des doctrines mécaniques, qui ne sont point encore éteintes, et qu'Archibald Pitcarn surtout défendit avec chaleur.

Laurent Bellini, son disciple, mérite une mention particulière pour ses importantes recherches sur la structure des reins; il découvrit les conduits rectilignes ou urinifères. Charles Drelincourt, qui eut l'honneur d'être le maître de Boerhaave, ne fut point un anatomiste très-habile, mais il forma des élèves célèbres, et fut doué d'un esprit de critique peu commun; il fit de nombreuses recherches sur la génération, répéta avec succès les expériences d'Harvey sur la circulation, et donna, le premier, la figure de l'amnios. Régnier de Graaf décrivit parfaitement la prostate et les vésicules séminales, prouva que la texture des testicules est entièrement vasculaire, et imposa, le premier, aux ovaires le nom qu'ils portent aujourd'hui : ses recherches sur la génération eurent les plus brillans résultats, et l'on peut s'étonner qu'il soit si peu connu en France; c'est à lui qu'on doit les idées les plus exactes sur les fonctions des trompes de Fallope, qu'il nommait oviductes. Cependant nous devons placer bien au-dessus de lui Frédéric Ruysch, qui s'est immortalisé par ses belles injections. Ruysch découvrit l'artère bronchique et la circulation capillaire, démontra le véritable cours de la lymphe, la texture vasculaire du cerveau et de la plupart des organes, la lame interne de la choroïde, et les vaisseaux du périoste des osselets de l'ouie : il décrivit aussi l'arachnoïde avec une précision admirable; mais tant de services rendus à la science ne peuvent l'excuser d'avoir fait un secret de son procédé pour les injections, et de l'avoir emporté dans le tombeau.

Richard Lower, ami de Willis, et l'un des plus célèbres anatomistes de l'Angleterre, tenta, le premier, la transfusion du sang sur des animaux, en 1665; mais ce qui lui fait beaucoup plus d'honneur, c'est d'avoir singulièrement perfectionné l'anatomie du cœur; le premier, il dessina les faisceaux charnus de l'oreillette droite.

Gautier Needham ne mérite pas de tomber dans l'oubli; ses recherches sur la formation du fœtus présentent un véritable intérêt : il prouva que l'embryon ne se nourrit point par les vaisseaux lymphatiques. Henri Meibom, élève de le Boë, n'a point découvert les glandes qui portent son nom, mais il est le premier qui les ait décrites avec exactitude. Jean Swammerdam, anatomiste hollandais, célèbre par ses infatigables recherches microscopiques, découvrit les valvules des vaisseaux lymphatiques, et prouva par l'insufflation la communication des bronches avec les artères du poumon et le ventricule aortique. Alain Lamy, qui osa l'un des premiers s'élever contre la transfusion, avait des idées très-philosophiques sur l'analogie des hommes avec les animaux; aussi le dévot Haller l'a-t-il gratifié de l'épithète d'*impius homo*. Paul Manfredi fit de bonnes observations sur l'œil et l'oreille. Jean Bohn défendit les opinions de Malpighi et de Graaf. Claude Perrault ne peut être oublié ici; mais il trouvera mieux sa place parmi les anatomistes qui se sont spécialement occupés de l'organisation des animaux. Antoine Molinetti fit des recherches utiles sur le cerveau et les organes des sens. On doit à Jean-Théodore Kerckring des observations très-judicieuses sur l'ostéogénie. François Bayle fut le premier qui voulut prouver par des expériences sur les animaux, que l'estomac n'est point l'agent du vomissement. Olaüs Borrich découvrit par l'insufflation la communication du tronc cœliaque avec la veine-porte, et les anastomoses des veines coronaires du cœur. Jean-Conrad de Brunn et Jean-Conrad Peyer décrivirent les glandes du duodénum et des autres intestins. Jean-Nicolas Pechlin démontra la véritable position du cœur. Léonard Tassin donna de très-bons préceptes sur les dissections. Antoine de Leeuwenhoek, à l'aide du microscope perfectionné, vit clairement la circulation du sang dans les plus petits vaisseaux, le passage immédiat de ce fluide des artères dans les veines, la structure vasculaire des nerfs, la texture fibreuse et les couches du cristallin : ce fut lui qui donna tant de célébrité aux animalcules séminaux, découverts par Louis de Hammen, en 1677.

Jean-Guichard Duverney, le restaurateur, ou plutôt le véritable fondateur de l'anatomie en France, vérifia toutes les découvertes faites par ses contemporains, publia son immortel traité

de l'organe de l'ouie, et attacha son nom à toutes les parties de l'anatomie, par des découvertes ou des descriptions plus exactes que celles que l'on avait données avant lui. Son élève, Gaspard Bartholin, petit-fils de Thomas Bartholin, s'est rendu célèbre par ses recherches sur la génération. Etienne Blancard démontra par l'injection la communication directe des artères avec les veines. Jean-Baptiste Verle, tourneur de Côme III, grand-duc de Toscane, fit un œil artificiel en ivoire, dont Jean, son fils, donna la description. Auguste-Quirinus Rivin prétendit avoir découvert un trou à la membrane du tympan, et donna lieu à une discussion qui longtemps parut interminable; la question avait pourtant déjà été résolue par Ruysch.

Jean Méry, compétiteur obstiné de Duverney, n'égala point ce grand homme, mais il n'est cependant pas indigne de lui être comparé; il découvrit, en 1684, les glandes qui depuis ont reçu le nom de Cowper, et fit plusieurs remarques importantes sur la structure de l'oreille. Jean Browne a donné des planches myographiques très-bien gravées, mais qui ont le défaut d'être fort peu exactes, l'auteur ayant consulté son imagination plutôt que la nature. Faut-il parler de Pierre Dionis, si connu, parmi nous, comme auteur d'un très-bon traité d'anatomie, qui a été traduit dans toutes les langues?

Raymond Vieussens, le plus célèbre anatomiste qu'ait fourni l'école de Montpellier, après Rondelet, s'est rendu fameux par ses belles recherches sur le système nerveux; il ajouta aux travaux de Willis, et les rectifia. Tandis que ce grand homme brillait en France, Jean-Marie Lancisi décrivait très-exactement le cœur et les nerfs; Godefroy Bidloo, plus célèbre professeur qu'anatomiste distingué, publiait de belles planches anatomiques, spécialement sur le système nerveux. Après lui Antoine Nuck fit une foule de découvertes sur le système lymphatique et les glandes : la postérité n'a pas assez conservé le souvenir de cet anatomiste du premier ordre. Charles Spon, plus littérateur qu'anatomiste, composa un poëme sur la myologie. Jean-Jacques Manget, compilateur laborieux, réunit les principaux écrits des anatomistes du dix-septième siècle, spécialement sur les viscères et les organes des sens. Jean-Jérôme Sbaraglia releva heureusement les erreurs échappées à Malpighi, qui avait ajouté trop de confiance aux résultats de ses recherches microscopiques, dont son adversaire démontra l'incertitude. Pierre Chirac, dans ses travaux anatomiques, consulta plutôt son inspiration que la nature; mais il fut un de ceux qui prétendirent que le vomissement dépend de l'action du diaphragme et des muscles du bas-ventre, et nullement des contractions de l'estomac. Dominique Gagliardi mériterait d'être plus connu : il publia de très-bonnes observations sur la structure des os. Clopton Havers fit des recherches sur le même su-

jet. Philippe Verheyen reconnut que le péritoine n'est pas percé aux anneaux inguinaux; il vit la membrane hymen chez une fille de vingt-cinq ans, aperçut les vaisseaux veineux des oreillettes, et décrivit très-bien les glandes situées derrière la trachée-artère, ainsi que les muscles du larynx : M. Portal dit avec raison que Morgagni a été injuste à son égard. Guillaume Cowper, qui donna de belles planches anatomiques, décrivit avec exactitude les glandes de l'urètre, que Méry avait découvertes avant lui. Leclerc publia une excellente ostéologie, où il consigna le résultat des recherches de Duverney. Le nom de Jean-Jacques Rau est resté dans l'histoire de l'anatomie, parce qu'il décrivit avec exactitude l'apophyse du marteau, mais il eut bien d'autres droits à la célébrité. François Poupart jouit du même honneur, et passa aussi pour avoir trouvé les ligamens qui portent son nom, quoique Fallopio les eût déjà indiqués. Henri Ridley fit un bon traité sur le cerveau; il reconnut que, dans l'état de vie, il n'y a dans les ventricules qu'une vapeur ténue, et que l'entonnoir n'offre point de cavité dans l'homme. Jacques Keill fut auteur d'un bon traité d'anatomie qui eut onze éditions, quoiqu'il ne contînt rien de neuf.

Ce rapide exposé montre que le dix-septième siècle ne fut pas moins favorable que le seizième aux progrès de l'anatomie. Les découvertes les plus remarquables furent l'ouvrage d'un Italien et d'un Anglais, Aselli et Harvey. Willis donna une nouvelle face à la névrologie. Mais les travaux de ces grands hommes furent confirmés et agrandis par les Hollandais et par les Français. Les Allemands seuls ne fournirent aucun anatomiste du premier ordre : jusque là, ils n'avaient fait que suivre les progrès de la science : nous les verrons bientôt s'emparer d'une partie de l'anatomie, et la porter à un degré de perfectionnement qu'elle n'a point encore dépassé. Dans les premiers siècles de l'histoire de cette science, chaque nation s'éleva à son tour au-dessus des autres, et produisit des hommes supérieurs; mais au dix-huitième siècle l'émulation devint tellement générale, que, vouloir assigner des rangs, serait s'exposer à commettre des injustices. C'est pourquoi nous allons, sans intervertir l'ordre chronologique, faire connaître les anatomistes de chaque pays qui se sont distingués le plus par des découvertes, ou par des descriptions plus exactes que celles qu'avaient données leurs prédécesseurs.

L'Italie nous offre durant ce période une longue suite d'anatomistes non moins habiles que ceux qu'elle produisit au dix-septième siècle : Antoine Vallisneri, naturaliste célèbre; Antoine Pacchioni, qui aperçut les lymphatiques de la dure-mère; Jean Fantoni, qui confirma cette découverte; Antoine-Marie Valsalva, si connu par son excellent traité sur l'oreille, organe dont il développa parfaitement la structure, en même temps

qu'il découvrit les vaisseaux lymphatiques de la choroïde; l'immortel Jean-Baptiste Morgagni, qui vérifia toutes les découvertes de ses devanciers, mais à qui l'on n'en doit aucune; Jean-Dominique Santorini, dont les travaux ont si puissamment contribué aux progrès de la myologie et de la névrologie; Jean-Baptiste Bianchi, à qui l'on doit une bonne description des replis du péritoine, connus sous le nom de ligamens suspenseurs du foie; Jean-Hyacinthe Vogli, qui réfuta solidement le système des ovaristes; Antoine Leprotti, Pierre Nanni et Pistorini, auteurs d'un très-bon Mémoire, où ils prouvèrent, par des expériences faites avec beaucoup de soin, la communication des vaisseaux lactés avec la cavité des intestins; Pierre-Paul Molinelli et Joseph Pozzi, anatomistes qui ont fait peu de découvertes, mais qui ont été célèbres dans l'enseignement. Quel médecin ignore les noms de Cotunni, à qui l'on doit la découverte des aqueducs du vestibule et du limaçon; de Mascagni, cet infatigable investigateur du système lymphatique; de Malacarne, qui a contribué aux progrès de l'anatomie du cerveau; enfin d'Antoine Scarpa, qui soutient encore aujourd'hui la gloire des Italiens dans l'anatomie, Scarpa qui a enrichi de ses belles découvertes la névrologie et la splanchnologie, et dont les ouvrages seront à jamais classiques.

La Hollande rivalisait heureusement avec l'Italie : elle a fourni Abraham Cyprianus, Henri Deventer, le grand Boerhaave, et surtout Bernard-Sigefroy Albinus, qui décrivit les muscles avec une telle supériorité, qu'on n'a rien ajouté depuis à ses descriptions, et qui mérite surtout d'être connu pour être le premier descendu dans ces détails, minutieux en apparence, qui sont inutiles aux médecins, mais précieux dans la pratique des opérations. Jean-Nathanaël Lieberkuhn, précurseur de Prochaska, et non moins habile peut-être que Ruysch dans l'art des injections, démontra la texture vasculaire de toutes les parties du corps. Pierre Camper, élève d'Albinus, le dernier des anatomistes hollandais qui mérite d'être cité, et l'un des plus célèbres de la fin du dix-huitième siècle, débuta, dans la glorieuse carrière qu'il a parcourue, par la publication de ses recherches sur l'œil, le bras, le bassin, la peau et le cerveau.

Jacques Douglas, auteur d'une description complète des muscles et d'une assez bonne histoire de l'anatomie, Jacques Drake, Guillaume Cheselden, élève de Cowper, Richard Hale, Guillaume Porterfield, à qui l'on doit un excellent traité de l'œil, et Robert Nesbitt, si connu par ses recherches sur l'ostéologie, ne peuvent point être comparés aux Italiens et aux Hollandais que nous venons de citer; mais ils furent dignement remplacés par les deux Alexandre Monro, dont l'un prouva que le vaisseau qui constitue l'épididyme est unique, et fit des

recherches de la plus haute importance sur le cerveau, l'œil et l'oreille. Guillaume Cruikshank rivalisa de zèle avec Mascagni dans l'étude du système lymphatique, et Jean Bell publia un traité complet d'anatomie, qui est le meilleur ouvrage que l'Angleterre possède en ce genre.

Dans le même siècle, Nicolas Rosen de Rosenstein publia en Suède un manuel anatomique dans lequel il recueillit toutes les découvertes de ses devanciers et de ses contemporains. Jean Palfyn, élève de l'école française et d'Albinus, écrivit dans les Pays-Bas une Anatomie qui a été très-utile aux chirurgiens. En Danemarck, Georges Detharding fit soutenir sous sa présidence un grand nombre de thèses sur l'anatomie, qui propagèrent le goût de cette science, peu cultivée, dans ce pays, durant le cours du dix-huitième siècle et même encore aujourd'hui.

La Suisse donna naissance, en 1708, à un homme extraordinaire, qui, depuis 1725 jusqu'en 1777, unit les travaux d'un anatomiste infatigable à ceux de l'érudit le plus laborieux. Elève de Boerhaave et d'Albinus, Haller reçut de celui-ci le goût des descriptions exactes. Son immortel traité, qu'il a trop modestement intitulé *Elémens de physiologie*, offre le tableau le plus complet de l'état de l'anatomie jusqu'en 1763, et l'exposé fidèle de toutes les sources où l'auteur a puisé; on doit donc le considérer en même temps comme un excellent traité d'auatomie et comme une bonne histoire de cette belle science, par ordre de matière. C'est là que Portal, Lauth et Sprengel ont puisé libéralement, lorsqu'ils ont écrit sur cet important sujet. Non content d'avoir fixé en quelque sorte la science, Haller voulut en mieux faire connaître l'histoire, et le résultat de ses recherches présentées dans un nouvel ordre, fut sa *Bibliothèque anatomique*, où l'on ne retrouve plus, il faut l'avouer, la même exactitude.

Tandis que ce grand homme préparait et achevait ses immortelles productions, l'anatomie était cultivée avec ardeur par les Allemands et les Français.

En Allemagne, Polype-Théophile Schacher indiquait le ganglion ophthalmique, et réfutait les sophismes de Stahl contre l'anatomie; Martin Naboth décrivait les prétendus ovaires du col de l'utérus; Jean Saltzmann formait à Strasbourg un grand nombre de bons élèves; Jean-Henri Heucher recommandait avec chaleur l'étude de l'anatomie; André-Ottomar Gœlicke publiait une histoire de l'anatomie, qui n'est guère qu'une table indicative des matières traitées par les auteurs; Laurent Heister, élève de Ruysch, de Rau et de Boerhaave, enseignait l'anatomie avec éclat; Auguste-Frédéric Walter décrivait les glandes salivaires, la membrane du tympan, les ligamens, et le grand sympathique; Christophe-Jacques Trew indiquait les différences que présentent les vaisseaux sanguins avant et après

la naissance ; Jean-Frédéric Cassebohm décrivait l'oreille avec une rare exactitude, et donnait d'excellens préceptes sur la préparation des muscles; Charles-Auguste de Bergen faisait mieux connaître le nerf intercostal, le tissu cellulaire et l'arachnoïde; Samuel-Théodore Quelmalz démontrait la situation des testicules dans le fœtus, et Juste-Godefroi Gunz l'anastomose des artères mammaires avec les artères épigastriques; Philippe-Adolphe Boehmer expliquait la formation des concrétions polypeuses; Jean-Ernest Hebenstreit décrivait le médiastin et le cordon ombilical; Jean-André Ungebaur développait le mécanisme de la seconde dentition; Abraham Kaaw, beau-frère de Boerhaave, décrivait le poumon et le tissu cellulaire; Jean-Jacques Hubert apercevait le ligament dentelé de la moelle vertébrale; Chrétien-Théophile Ludwig s'occupait des tuniques artérielles, des poils, des ongles et de l'épiderme; Jean-Conrad Fabricius perfectionnait l'art de préparer les pièces anatomiques; Josias Weitbrecht portait la connaissance des ligamens au point où elle est aujourd'hui; Jean-Godefroi Zinn s'illustrait par la publication de son traité sur la structure de l'œil; enfin, le célèbre Jean-Frédéric Meckel enrichissait la névrologie d'une admirable description de la cinquième paire et des nerfs de la face, découvrait le ganglion sphéno-palatin, et faisait mieux connaître la peau. Samuel-Thomas Sœmmerring se place honorablement à la suite de ces hommes à qui la science est redevable de si grands progrès : auteur d'un traité classique d'anatomie et d'un grand nombre d'excellentes monographies, il termine honorablement, avec Jean-Chrétien Reil, la liste des anatomistes célèbres qui ont brillé au dix-huitième siècle en Allemagne, et commence celle des anatomistes du dix-neuvième dans ce pays, qui recueillit, ainsi qu'on vient de le voir, l'héritage des Hollandais, grâces aux travaux des membres des Universités de Gœttingue et de Helmstædt, dont les principaux furent élèves de l'école d'Albinus et de Boerhaave. Obligés de faire un choix parmi les écrivains du second ordre, nous nous bornerons à signaler les observations de Jean-Léonard Fischer sur les nerfs lombaires et sacrés; celles de Jean-Guillaume Tolberg sur l'hymen; l'utile compilation de Georges Danz sur l'anatomie du fœtus; l'opinion paradoxale de Jean-Bernard-Jacques Behrends sur l'absence des nerfs dans le tissu du cœur; les belles recherches de Frédéric-Ernest Gerlach sur les bourses muqueuses, pour servir de complément à celles de Monro; l'histoire de la troisième et de la quatrième paire de nerfs cervicaux par Peipers; les planches névrologiques de Jean-Christophe-André Mayer; les descriptions des ligamens par Frédéric-Henri Loschge; les observations microscopiques d'Hedwig sur les villosités intestinales; la des-

cription de l'appareil sécrétoire des larmes par Rosenmuller, etc.

Le moment était venu pour la France de lutter avec gloire contre les nations qui l'avaient devancée dans la carrière. On vit au dix-huitième siècle Alexis Littre parvenir, malgré l'intrigue et la pauvreté qui l'obsédaient, à faire partie de cette célèbre Académie des sciences, dont la splendeur n'a pas encore été égalée. On vit Jean-Louis Petit, son élève, appliquer à la pratique de la chirurgie les grandes connaissances anatomiques qu'il avait reçues de lui; François de la Peyronie, professer, avec éclat, l'anatomie à Saint-Côme et au Jardin du Roi, et créer cinq places de démonstrateurs, moyen propre à exciter une noble émulation; François Pourfour du Petit démontrer l'entrecroisement des nerfs, la communication du graud sympathique avec les nerfs ciliaires, et la structure du cristallin; le célèbre Jacques-Bénigne Winslow, dont la France fit la conquête sur le Danemarck, réunir toutes les découvertes éparses dans les auteurs, avec une méthode telle que son livre n'est point encore oublié; et Jean Senac se montrer le digne émule de Morgagni, dans son Traité du cœur. François Hunauld rechercha la manière dont s'opère l'ossification des parois du crâne. Antoine Ferrein découvrit les vaisseaux lymphatiques de l'uvée, et décrivit les cordes vocales et l'articulation temporo-maxillaire. Nicolas le Cat recommanda l'étude de l'anatomie avec la plus vive chaleur, et fit, sur les organes des sens, des recherches où malheureusement sa brillante imagination l'égara trop souvent. Joseph-Marie-François de Lasonne, trop oublié aujourd'hui, publia une très-bonne monographie de la rate. Pierre Demours démontra que la cornée n'est point un prolongement de la sclérotique, et fit plusieurs remarques intéressantes sur la structure de l'œil. Exupère-Joseph Bertin mit au jour le meilleur Traité d'ostéologie que nous ayons encore aujourd'hui, rectifia les idées des anatomistes sur la disposition des deux substances du rein, et découvrit les cornets sphénoïdaux. Joseph Lieutaud fit un ouvrage sur l'anatomie que Portal a beaucoup vanté, quoiqu'il n'offre rien de remarquable, si ce n'est une assez bonne description du péritoine. François-David Hérissant fit mieux connaître les muscles intercostaux. Jean-Joseph Sue et Pierre Tarin se rendirent utiles par la publication de bons Manuels d'anthropotomie. Le célèbre Théophile de Bordeu montra, par ses recherches sur les glandes et le tissu cellulaire, quel parti un grand medecin peut tirer de l'anatomie de détail, et jeta les fondemens de l'anatomie médicale. Antoine Petit enseigna l'anatomie avec un éclat que n'a pu ternir la malignité de ses ennemis. Jacques-René Tenon conseilla d'étudier les différences que présentent les organes à diverses époques de la vie,

et appliqua ce principe à l'étude des dents et de la mâchoire. George-Louis Leclerc de Buffon et Daubenton, l'un par la magie de son style, l'autre par ses immenses travaux d'amphithéâtre, appelèrent l'attention générale sur la structure de l'homme, et favorisèrent l'enseignement de l'anatomie de tout le pouvoir que leur donnaient des talens supérieurs. Vicq d'Azyr traça, d'une manière supérieure, la marche à suivre dans les recherches anatomiques, et commença la publication de son immortel ouvrage sur le cerveau. Enfin Raphael-Bienvenu Sabatier donna un Manuel qui a servi pendant long-temps de guide aux élèves, et que les maîtres eux-mêmes ont lu avec fruit.

Vers la fin du dix-huitième siècle, Pierre Desault inspirait à ses élèves son enthousiasme ardent pour l'anatomie, qu'il dépouillait, en quelque sorte, de toute son aridité dans ses leçons suivies par une foule innombrable d'auditeurs. Desault, guidé par son goût pour les sciences mathématiques, imagina de porter, dans les démonstrations anatomiques, le langage de la géométrie, et cette innovation fut accueillie parce qu'elle semblait introduire dans la science descriptive de l'homme une exactitude plus grande; néanmoins cette exactitude n'était qu'apparente, et Desault, il faut l'avouer, ne fit que changer le langage, et le rendre extrêmement fastidieux; mais il mérite toute notre reconnaissance pour avoir établi la nécessité absolue de l'anatomie, et pour avoir prouvé, avec la plus grande force, l'importance de cette science, véritable base de tout l'édifice médico-chirurgical, qui, outre un grand nombre d'autres avantages, a celui de rappeler sans cesse les médecins à l'observation et au mépris des hypothèses. Ainsi, sans avoir écrit, Desault a contribué plus que tous les autres anatomistes français à propager les connaissances dont se compose cette science. Hyacinthe Gavard publia, d'après ses vues, un Traité d'ostéologie, de myologie et de splanchnologie qui n'a de remarquable que la sécheresse du langage et l'exactitude outrée des descriptions, qualités ou défauts qu'on trouve portés à un bien plus haut degré encore dans celui de Boyer, d'où l'auteur a banni les remarques physiologiques, qui du moins délassaient de temps en temps l'esprit dans le Manuel de son prédécesseur.

Les inconvéniens de la méthode de Desault furent sentis par le plus célèbre de ses élèves, Xavier Bichat, l'anatomiste et le physiologiste le plus célèbre du dix-neuvième siècle; Bichat qui, avant trente ans, posa les fondemens d'une science médicale reconstruite sur de nouveaux principes, puisés dans l'observation la plus attentive de la structure et des fonctions des diverses parties du corps humain; Bichat qui, mieux que tous les grands hommes que nous avons nommés dans cet article, sut allier l'anatomie, la physiologie et la pathologie; Bichat qui créa l'anatomie générale, prépara les progrès de l'ana-

tomie pathologique, en signala l'importance, et osa porter un regard scrutateur sur tout ce que le temps avait consacré en médecine; Bichat enfin qui a plus fait pour l'art de guérir que Vésale, Harvey, Aselli, Morgagni et Haller, moins par ses découvertes et ses vues nouvelles, que par la marche qu'il a imprimée à l'étude de la pathologie et à la pratique médicale.

Les anatomistes du dix-neuvième siècle ne se présentent pas sous le même aspect que ceux des époques précédentes. Le champ des découvertes paraît aujourd'hui ne pouvoir plus fournir que quelques glanures. Après les immenses travaux de leurs prédécesseurs, il ne reste plus guère aux anatomistes de nos jours qu'à se distinguer par l'exactitude dans les descriptions, par le zèle à propager le goût de la science et à en faciliter l'étude. C'est dans ce but qu'ont écrit Jean et Charles Bell, Hesselbach, Maygrier, Marjolin, Léveillé, Cloquet, Ribes, Langenbeck, OEchi, Loder, Rosenmuller, Schallgruber et Ilg. Ces médecins ont donné des traités ou des mémoires, qui tous brillent par plus ou moins d'exactitude, et dont le nombre prouve jusqu'à quel point l'anatomie est cultivée aujourd'hui. L'histoire de cette science au dix-neuvième siècle appartient à la postérité; mais nous ne pouvons néanmoins terminer sans faire mention des travaux de Gaulthier sur la structure de la peau, de Gall sur le système nerveux, de Chaussier et de Dumas sur la nomenclature anatomique : on regrette que les circonstances aient opposé un obstacle insurmontable à l'adoption générale de mots qui eussent porté dans l'anatomie la clarté et la précision qu'on admire dans le langage chimique.

Dans tout le cours de cet article, destiné à présenter un tableau très-succinct des anatomistes les plus connus depuis les Grecs jusqu'à ce jour, nous nous sommes plu à signaler les grands hommes de tous les pays, et nous avons mis tous nos soins à ne pas nous laisser entraîner par l'orgueil national, que des esprits étroits confondent avec l'amour de la patrie. (E.)

§. III. *Anatomie pathologique*. Les médecins qui cherchèrent les premiers à connaître la structure du corps humain se livrèrent à cette étude dans l'espoir qu'elle leur servirait pour découvrir les causes cachées des maladies; mais ils furent longtemps sans retirer aucun fruit de leurs travaux, parce qu'avant de rien statuer sur l'état morbide des organes, il fallut en déterminer l'état dans le type ordinaire de la santé; il fallut trouver la règle avant de chercher les exceptions. Lorsque l'anatomie eut fait quelques progrès, on se contenta d'appliquer aux données fournies par les dissections les vues d'une métaphysique verbeuse, étrangère à la nature, puis les principes des sciences physiques, qui sont en opposition formelle avec les lois de la vie, et bien des siècles s'écoulèrent encore avant qu'on en vînt à ne plus chercher les causes prochaines des maladies ailleurs que dans

les altérations visibles des organes. Telles sont les raisons pour lesquelles l'anatomie pathologique est la moins ancienne des sciences médicales. L'esprit humain, toujours si prompt dans ses écarts, et si lent dans ses progrès, a fait un grand détour avant de sentir l'importance de cette branche si intéressante de l'anthropologie.

Il serait ridicule d'espérer trouver quelques traces de cette science avant l'époque où l'on disséqua des cadavres humains. Il est peu fructueux d'en chercher dans les écrits des successeurs d'Hérophile et d'Erasistrate; car, si Arétée assigna le siége de la pleurésie et de la péripneumonie, ce fut moins d'après l'aspect des tissus malades que par l'étude des symptômes. Galien lui-même a plus insisté sur la nécessité de connaître la structure des organes, que sur celle d'étudier les lésions dont ils peuvent être affectés. Vers le milieu du sixième siècle, Aëtius parla le premier des concrétions utérines, et assigna les caractères des altérations des intestins; mais on ne peut assurer que ce fut d'après des recherches cadavériques.

La renaissance de l'anatomie, au quatorzième siècle, et les travaux du quinzième, ne firent que fournir un nouvel aliment aux hypothèses des médecins.

Le seizième siècle fut plus fécond. Antoine Benivieni fit quelques remarques sur les concrétions biliaires et les abcès du mésentère. André Vésale recommanda vivement l'ouverture des cadavres, comme la seule méthode rationnelle pour arriver à connaître les maladies dans leurs causes prochaines. Jean Fernel s'occupa des anévrismes du cœur, du squirre de l'estomac, et des calculs. Ambroise Paré reconnut l'état du cerveau chez les hydrocéphaliques. Réald Colombo fit des recherches sur les maladies du cœur, crut avoir observé l'absence du péricarde, et vit des concrétions lapidiformes dans le poumon. Gabriel Fallopio rapporta plusieurs exemples de calculs, trouvés par lui dans la vésicule biliaire. Antoine Saporta eut occasion de voir un anévrisme de l'artère intercostale avec carie de la côte et de la vertèbre correspondantes, ainsi qu'un anévrisme de l'aorte avec altération notable de trois vertèbres. Barthélemi Eustachi, non content de décrire la structure des reins, indiqua les variétés de conformation dont ils sont susceptibles, ainsi que leurs altérations morbides, telles que la mollesse, la friabilité de leur tissu, et leur compression par le développement de tumeurs squirreuses dans le tissu cellulaire qui les environne: il trouva des calculs dans la vessie et dans les uretères; mais la plus remarquable de ses observations est celle d'un calcul très-volumineux, oblong, percé à son centre, qu'il vit dans le rein d'un jeune homme, mort à la suite d'une vive douleur dans la région de ce viscère, sans aucun dérangement de l'ex-

crétion de l'urine, cette humeur n'ayant pas cessé de couler à travers l'ouverture du calcul. Jean Kentmann démontra qu'il peut se former des concrétions pierreuses dans presque toutes les parties du corps; il en trouva dans les intestins, et dans les muscles; Jean Pfeil en vit dans le cerveau, et Jean Steidel sous la langue d'un musicien. Rembert Dodoens, livré à la recherche du siége des maladies internes, reconnut une suppuration et une gangrène des viscères du bas-ventre chez un sujet mort dans le marasme, et qui avait rendu par la bouche des matières purulentes. Dans une épidémie que l'on ne considérait que comme une angine, Dodoens se convainquit, par l'ouverture des cadavres, qu'il avait eu à traiter des péripneumonies très-intenses, qui produisaient la suppuration du poumon. Il observa un ulcère de l'estomac chez un homme qui avait eu l'haleine fétide, un calcul dans le poumon d'un phthisique, et la dilatation des artères coronaire stomachique et pylorique; il décrivit le premier la phlogose des muscles du bas-ventre, si improprement nommée *péritonite musculaire* par Frank. Dodoens est de tous les médecins du seizième siècle, celui qui a le plus agrandi le domaine, alors si peu étendu, de l'anatomie pathologique. Volcher Coyter n'eut pas moins de zèle; il ouvrit un grand nombre de cadavres, et s'assura qu'il n'y a jamais de vers dans le cerveau ni dans le cœur de l'homme; il observa l'ossification des membranes capsulaires dans les articulations ankylosées, et trouva, chez des sujets morts à la suite de fièvre avec délire, convulsions et paralysie, de la sérosité dans les ventricules du cerveau et entre les enveloppes de la moelle épinière; il vit l'hydropisie de la plèvre, l'infiltration séreuse du poumon, le squirre de plusieurs viscères, et la hernie de la membrane muqueuse de la vessie à travers les mailles de la membrane musculaire, dans un cas d'ischurie; il rencontra des calculs dans la vésicule biliaire, etc. Horace Augenio trouva un fœtus pétrifié dans l'utérus d'une femme morte après avoir ressenti de violentes douleurs abdominales et manifesté tous les signes de la gestation. Jean Ailleboust fit une observation du même genre. Gaspard Bauhin décrivit, très-superficiellement à la vérité, le squirre et l'hydropisie de l'ovaire, et trouva dans ce viscère des poils et des concrétions pierreuses. Jean Posthius fit connaître plusieurs exemples d'anus imperforé, et un cas où la rate était divisée en deux lobes isolés. André du Laurens rapporta l'observation très-remarquable d'un énorme anévrisme de toutes les cavités du cœur et de l'aorte, avec rupture de la veine cave, déchirement des valvules triglochines, et épanchement de sang dans la poitrine. Séverin Pineau fit connaître avec un soin extrême toutes les variétés de conformation que peuvent présenter les organes génitaux dans les

deux sexes, vit la macération des testicules par l'effet d'un œdème du scrotum, et trouva dans le cadavre d'une femme, suppliciée peu de temps après l'accouchement, un écartement marqué des os du bassin, dont les ligamens étaient relâchés et ramollis. Enfin, Marcel Donato observa la phthisie squirreuse, ainsi que l'hydropisie de l'ovaire, et rassembla toutes les observations de pierres trouvées dans les divers tissus du corps humain.

Jusqu'ici, nous ne voyons que des travaux partiels et très-incomplets : les anatomistes se bornaient à publier les cas remarquables qui s'offraient à eux dans leurs travaux, et les médecins, ceux qu'ils avaient occasion de recueillir dans leur pratique ; mais personne ne cherchait encore à réunir en un corps de doctrine tous ces faits épars, pour en former un ouvrage qui pût être mis à côté des traités d'anatomie, et servir à les compléter. Cet essai ne fut tenté que dans le siècle suivant.

Une observation très-importante, que l'on a beaucoup trop négligée, est celle de Spigel, qui trouva, en 1626, une inflammation de la membrane muqueuse des intestins, à la suite d'une fièvre hémitritée. Vers la même époque, Jacques-Rolland de Bellebat vit un sujet chez lequel la langue n'existait pas. Violet reconnut que dans les diarrhées puriformes il n'y a pas toujours d'ulcérations aux intestins. Jean de Beverwik observa une hernie de la membrane muqueuse de la vessie, qui formait une loge contenant un calcul. Zacutus Lusitanus prétendit, au contraire, avec Galien, que les calculs ne peuvent jamais se former dans la vessie. Louis Nunnez décrivit une tumeur charnue et fort dure qu'il avait trouvée remplissant complètement la vessie d'un de ses parens que l'on croyait calculeux. Joseph Covillard publia un recueil d'observations curieuses, relatives aux pierres urinaires. François de le Boë ouvrit un grand nombre de cadavres de phthisiques ; il observa le squirre des glandes mésentériques, et l'atrophie de l'épiploon chez les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans. Nicolas Tulp fit davantage pour la science ; au milieu de ses nombreuses observations, on remarque des cas de fracture de la base du crâne par contre-coup, et une hydrocéphale qui n'occupait qu'un seul côté de la tête. Cet observateur célèbre reconnut que, dans le spina-bifida, la partie postérieure des vertèbres n'est pas ossifiée, et trouva un calcul dans la veine thorachique. Lazare Rivière, qui s'est rendu fameux dans la pratique de la médecine, mérite d'être cité pour ses recherches cadavériques ; on lui doit l'observation d'une rupture du diaphragme, à travers laquelle l'estomac était passé dans la poitrine. Isaac Cattier donna la relation d'une transposition générale des viscères. Livré à l'étude des affections cérébrales, Dominique Panaroli trouva une hydatide sur le corps calleux d'un apoplectique, et un pancréas squirreux

chez une femme morte à la suite d'un vomissement opiniâtre. Dominique Marchetti ayant ouvert le cadavre d'un homme que l'on croyait phthisique, et qui avait craché des matières purulentes, ne trouva qu'une dilatation considérable du cœur.

Beaucoup de médecins croyent pouvoir négliger d'ouvrir les cadavres, lorsqu'ils pensent bien connaître la maladie à laquelle le sujet a succombé. Ce préjugé nuit aux progrès de l'anatomie pathologique, et consacre des erreurs. Il a été vivement combattu par Martin Lesser, à qui l'on doit plusienrs remarques utiles sur le sphacèle du cerveau. François Glisson a, le premier, recherché quel est l'état des os dans le rachitisme, et il a fait voir que, chez les sujets affectés de cette maladie, le foie est très-volumineux. Georges Seger a décrit l'hypertrophie des reins, et ajouté à l'histoire des calculs urinaires.

Thomas Bartholin qu'on a voulu ériger en fondateur de l'anatomie pathologique, et qui pourtant, comme on le voit, ne fut pas même un des premiers qui écrivirent sur cette science, ne fit que recommander fortement l'ouverture des cadavres, et recueillir quelques observations. Il rapporte, dans ses nombreux écrits, des cas de vices de conformation, de pétrification de fœtus, d'excroissances cornées, de ramollissement des os, de stéatôme de l'utérus, d'ossification du diaphragme, de la dure-mère et du clitoris, et de perforation de l'estomac. Il trouva le trou ovale ouvert chez un homme de vingt-huit ans, et observa un cas de sortie du fœtus par le rectum. Vers le même temps Thomas Warthon joignit à ses recherches sur les glandes les résultats de ses observations faites sur le cadavre relativement aux maladies de ces organes, et, malgré le jugement de Haller, qui, il faut le dire, ne fut pas toujours juste, ses observations méritent encore d'être lues. Christophe Bennet a été jugé très-sévèrement par des auteurs superficiels; son ouvrage n'offre, il est vrai, rien de bien remarquable aujourd'hui; mais ce fut beaucoup au temps où il vivait que d'essayer de donner une monographie d'anatomie pathologique. Jean-Jacques Harder a consigné, dans les recueils de l'Allemagne, des observations d'oblitération du pylo e et de squirre du pancréas. On doit à Jean-Théodore Schenk l'observation d'un cas d'ossification du cerveau chez un bœuf qui, dans ses derniers jours, était resté continuellement triste, languissant et comme plongé dans la stupeur. Pierre Paaw rapporta plusieurs exemples de hernie du cerveau et du cervelet. Les travaux de Jean Wepfer sur l'apoplexie doivent être placés au premier rang parmi tous ceux des médecins du dix-septième siècle; ce judicieux observateur trouva dans le cerveau des apoplectiques qu'il ouvrit, des épanchemens de sang et de sérosité, dans les ventricules, ou des hydatides sur le corps calleux; il vit quelques cas d'ossification des vaisseaux

cérébraux, et décrivit un acéphale très-remarquable. La même place peut être accordée aux belles recherches de Conrad-Victor Schneider, qui fit connaître les altérations morbides et surtout les tubercules de la membrane pituitaire; on lui doit la remarque importante que plus on tarde à ouvrir un cadavre, et plus on peut s'attendre à trouver d'eau dans le péricarde. Comment se fait-il qu'après avoir ainsi prouvé sa sagacité, il se soit laissé induire en erreur au point de dire qu'il y a toujours de l'eau dans la cavité de cette enveloppe du cœur? On doit à Jean Rhodius des observations nombreuses de variétés peu communes dans la structure des diverses parties du corps humain; il a connu l'ossification des cartilages des côtes et l'état graisseux de la plèvre, et a trouvé, chez un goutteux, un rétrécissement extraordinaire de la veine-cave descendante, dont le calibre était presque entièrement oblitéré; il a vu aussi que, chez certains sujets, le canal cholédoque s'ouvre dans l'estomac. Michel Heyland donna l'histoire d'un fœtus dont le corps était double, quoiqu'il n'eût qu'une seule tête. Dans la même année où le célèbre François Redi mettait au jour ses savantes recherches sur les vers qui se développent dans les corps organisés, Alexandre Maurocordato trouva une concrétion lapidiforme dans le cœur d'un sujet mort subitement avec une légère dyspnée: les artères et les veines pulmonaires étaient gorgées de sang, ainsi que le ventricule droit; les autres cavités du cœur étaient vides. Marcel Malpighi fixa l'attention des médecins sur les lésions des glandes, vit des fausses membranes sur le cœur, observa une ossification de l'aorte, celle d'un fœtus, et un épaississement prodigieux des os du crâne. Il est peu de maladies dont on connaisse moins le siége que les fièvres intermittentes; l'ouverture des corps a prouvé à Laurent Bellini qu'elles peuvent être liées à l'existence de tubercules purulens dans le canal intestinal. Frédéric Ruysch a fait un nombre immense d'observations relatives à l'anatomie pathologique; il a vu des hydatides dans le foie, des pierres dans l'utérus, des polypes de ce viscère, l'oblitération des trompes de Fallope chez une femme stérile, l'invagination des intestins, l'ossification des valvules, la carie des côtes par suite d'un anévrisme de l'aorte, le déplacement de l'ovaire, l'atrophie des reins, le renversement de la matrice, une ankylose des vertèbres, etc.; il dit avoir trouvé de la semence dans l'utérus d'une femme adultère tuée peu d'instans après le coït. L'hydropisie des ovaires ne pouvait échapper à l'œil observateur de Régnier de Graaf qui vit, en outre, plusieurs cas de développement démesuré du clitoris. Les plaies de la veine-cave ne sont pas toujours mortelles: Jean Bohn en cite un exemple dans lequel la mort du sujet n'eut lieu que long-temps après; il trouva une petite portion d'épiploon qui, s'étant introduite dans

l'ouverture du vaisseau, avait contracté des adhérences salutaires au moyen desquelles l'épanchement du sang n'avait pas pu s'effectuer. Ce cas mérite assurément d'être plus généralement connu que les dissertations d'Antoine Molinetti sur les lésions des organes des sens. Le cadavre d'un centénaire fameux, de Thomas Parr qui mourut âgé de cent cinquante-deux ans, et dont Manget et Mercklin ont fait un anatomiste, fut disséqué par Harvey, et la description des particularités que présentaient ses organes, fut publiée, en 1669, par Jean Bettus. L'année suivante, Philippe-Jacques Sachs reconnut une ossification du rein, et décrivit un cas de grossesse extra-utérine. Paul Portal a rapporté l'histoire d'un enfant chez qui le rectum s'ouvrait dans la vessie. Isbrand Diemerbroek cite un cas d'épanchement purulent dans les ventricules, qui n'occasiona aucun trouble dans l'exercice de la pensée. Jean-Conrad de Brunn, auteur de la description d'un fœtus monstrueux fort curieux, dit avoir trouvé quelquefois les ventricules du cerveau remplis de sérosité dans les hydrocéphaliques; souvent le plexus choroïde était chargé de tubercules. Ses recherches cadavériques relatives à l'amaurose, à l'apoplexie et à la péripneumonie, sont encore dignes d'être lues. Bernard Genga mérite d'être loué pour avoir cherché, dans les cadavres, le véritable siége de la blennorrhagie urétrale. A quoi faut-il attribuer le silence des historiens de l'anatomie pathologique sur Jean-Henri Brechtfeld, qui a enrichi les Actes de la Société de Copenhague d'une foule d'observations très-remarquables?

Malgré les efforts de ces anatomistes, qui méritent des éloges pour n'avoir pas négligé une mine précieuse d'instruction, leurs travaux isolés n'offraient qu'un médiocre intérêt, lorsque Théophile Bonet tenta d'exécuter ce que Jean-George Schenck de Graffemberg n'avait qu'ébauché. Il réunit dans un seul ouvrage toutes les observations éparses dans des milliers de volumes, espérant ainsi de former un corps de doctrine, et de dispenser, en quelque sorte, de recourir à des sources si multipliées. Cette seconde tentative pour faire marcher de pair l'anatomie pathologique et l'anatomie descriptive, n'eut guère d'autre résultat que de faciliter les recherches d'érudition et de propager le goût des ouvertures cadavériques. L'ouvrage de Bonet n'était, dans le fond, qu'une laborieuse compilation; pour édifier une science, c'est du génie qu'il faut, et non de la patience.

Bernard Verzascha, Gérard Blaes, Thomas Willis et François Bayle publièrent des observations dont plusieurs ne sont pas sans intérêt, notamment celles de Willis; mais on doit distinguer celles de Bayle sur l'ossification des vaisseaux cérébraux, et sur une grossesse qui dura vingt-cinq ans; cet habile anatomiste mérite surtout la reconnaissance du genre humain

pour avoir courageusement prouvé la fausseté des prétendues possessions, en démontrant, par l'anatomie pathologique, que les accidens qui ont servi de prétexte pour établir ces fables ridicules et odieuses, étaient pour l'ordinaire dûs à une altération profonde des viscères, et surtout des organes de la digestion et de la circulation. Faire servir les sciences médicales à la destruction de superstitions qui avilissent et tyrannisent les esprits, c'est assurément mériter doublement de l'espèce humaine et de son pays.

Auguste-Quirinus Rivin est auteur d'une bonne dissertation sur le volvulus, et Guillaume Gould d'une histoire de concrétions gypseuses qu'il trouva dans le cœur d'une personne morte subitement. Édouard Tyson, laborieux observateur, a publié une collection de faits tendant à prouver qu'il peut se développer des cheveux dans presque toutes les parties du corps: il en avait trouvé dans l'ovaire d'une jeune fille.

Plus judicieux que Bonet, Jean-Conrad Peyer fit des vœux pour que l'on ne négligeât jamais d'annexer le tableau des symptômes à la description des lésions observées dans les cadavres, et pour que l'on joignît constamment les recherches d'érudition aux travaux de l'amphithéâtre; il est donc le premier qui ait eu une juste idée de la méthode à suivre dans la recherche des lésions cachées du corps humain; il prouva en outre que jamais le péricarde ne manque, mais qu'il peut, par suite d'un état pathologique, contracter des adhérences intimes avec le cœur. Les observations publiées par Etienne Blancard sont nombreuses; on y remarque plusieurs cas de dégénérescence cartilagineuse des valvules de la veine pulmonaire. On connaît le grand nombre de cas intéressans d'anatomie pathologique consignés par Jean Méry dans les Mémoires de l'Académie des sciences, et ceux qu'a rassemblés Jean-Nicolas Pechlin sur les calculs, sur les déplacemens et les hydatides du cœur, et sur les polypes du nez. Si l'on joint aux noms de tous ces médecins ceux de Nicolas Fonteyn, de Jean-Daniel Horst, de Grégoire Horst, de Henri Eysson, de George-Jérôme Welsch, de Jean-Rodolphe Salzmann, de Jean-Nicolas Binninger, de Just Schrader, de Henri Simpson, de Jean Helwig, de Corneille Stalpaart van der Wiel, d'Ehrenfried-Frédéric Hagedorn et de Fantoni, on aura le tableau de la plupart des hommes recommandables qui, dans le cours du dix-septième siècle, ont enrichi le domaine de l'anatomie pathologique. Ce siècle eût été plus fécond, si Stahl, en jetant du discrédit sur l'application de l'anatomie à la médecine, et en attribuant les maladies à des changemens dans un principe distinct de l'organisme, n'eût pas détourné ses sectateurs des recherches cadavériques.

Des connaissances anatomiques plus généralement répandues,

l'importance de l'ouverture des cadavres plus généralement appréciée, l'exemple des laborieux anatomistes que nous venons d'indiquer, un goût général pour la recherche du positif, le désir universel de donner, enfin, une base solide à l'art de guérir, les encouragemens accordés par l'Académie des sciences, et la fondation de l'Académie de Chirurgie, telles sont les causes qui favorisèreut les progrès de l'anatomie pathologique dans le dix-huitième siècle, qui nous offre l'époque la plus mémorable d'une science que plusieurs médecins de nos jours croyent avoir été créée il y a peu d'années.

Les recherches cadavériques de Raymond Vieussens, de l'infatigable Alexis Littre, de Pierre Duverney, de Jean-Joseph Courtial et de Pierre Dionis, prouvent que l'anatomie pathologique n'était pas négligée en France à cette époque. Pierre Chirac, traité avec si peu de ménagement par le docteur Portal, avait beaucoup contribué à mettre en vogue parmi nous la recherche du siége et de la nature des maladies, dans les cadavres: l'unique moyen d'en découvrir les causes internes, disait-il, consiste dans l'observation de l'état des principaux viscères après la mort. Une opinion si prononcée fait honneur à Chirac, et suffit pour réfuter tout ce que l'envie ou l'esprit peu éclairé des compilateurs a dirigé contre lui. Pierre Brisseau fit une découverte importante, celle du véritable siége et de la nature de la cataracte. Les tumeurs de la vésicule du fiel et les vices de conformation de l'anus fixèrent l'attention de Jean-Louis Petit; son fils écrivit sur les épanchemens. Sauveur Morand enrichit de remarques les Mémoires de l'Académie royale des sciences, précieux dépôt qui contient d'excellens mémoires sur une foule de points relatifs à l'anatomie pathologique. Jacques-Bénigne Winslow y consigna la description de plusieurs vices de conformation. Pierre Malouin observa un anévrisme énorme de l'artère sous-clavière droite, qui s'ouvrit dans la trachée-artère. Jean-François-Clément Morand publia l'histoire devenue fameuse d'une femme dont tous les os s'étaient ramollis et contournés. André Levret décrivit les polypes de la matrice et du vagin; Jean Sénac mit au jour son immortel Traité du cœur; Jean Malaval donna de nouvelles observations sur le squirre de l'ovaire, affection plus commune qu'on ne pense; François Thiéry, précurseur de Bordeu, fit soutenir une thèse très-remarquable sur le tissu cellulaire et ses maladies; François-David Hérissant fit des recherches intéressantes sur les altérations morbides des os; Jacques-René Tenon, après s'être occupé du même sujet, fit une foule de recherches importantes sur le cristallin cataracté et sur l'état morbide de la capsule de cette lentille; les vices des voies urinaires et les calculs furent encore étudiés par ce laborieux académicien,

qui a prolongé ses utiles travaux jusque dans le dix-neuvième siècle. Joseph Lieutaud imagina de réunir dans un cadre étroit toutes les altérations morbides observées dans les cadavres, et d'indiquer dans un style rapide les symptômes caractéristiques de chacune. Cette idée était heureuse, et pourrait être reprise avec avantage ; mais Lieutaud n'était pas capable d'exécuter convenablement cette conception vraiment originale, et son travail offre à peine l'esquisse de la table des matières d'un traité complet d'anatomie pathologique. Lieutaud n'en a pas moins bien mérité de la science pour avoir tenté le premier, en France, de donner un ouvrage de ce genre, qui nous manque encore, ainsi qu'à toute l'Europe. Antoine Ferrein, son contemporain, s'occupa avec succès des inflammations des viscères du bas-ventre ; Toussaint Bordenave éclaircit le mécanisme de la réunion des os fracturés, Georges-Arnaud de Ronsil, qui, né en France, quitta son pays pour aller s'établir en Angleterre, s'occupa des hernies, des anévrismes par anastomose, et des hermaphrodites. Hévin inséra dans les actes de la célèbre Académie de chirurgie des mémoires sur les corps étrangers dans la trachée-artère et l'œsophage, sur la taille du rein, et sur l'ouverture de l'abdomen dans le cas d'invagination des intestins : il ne pensait pas comme le professeur Dupuytren sur l'utilité de cette opération, ou du moins il croyait que les signes ne sont jamais assez positifs pour que l'on doive se permettre de l'entreprendre.

Desault, fondateur de la première clinique chirurgicale en France, mérite d'être distingué parmi tous les anatomistes que nous venons de citer : depuis 1788, il ne cessa d'exalter l'importance de l'ouverture des cadavres. Il appartenait à un anatomiste aussi habile de sentir tout le parti que l'on pouvait tirer de la science dans laquelle il se montrait si profond.

Vicq-d'Azyr, qui, associé à Thouret et à Fourcroy, avait fait connaître la conversion des parties musculaires des cadavres en substance adipocireuse, par suite d'une décomposition très-lente, rédigea pour l'Encyclopédie l'article *Anatomie pathologique*. On lui a justement reproché de n'avoir fait qu'énumérer sèchement les altérations organiques, sans les décrire avec le soin qu'exigeait un pareil sujet ; mais on doit savoir gré à ce grand homme des efforts qu'il fit pour inspirer le goût de l'anatomie et des recherches cadavériques. Il est remarquable que, vers la même époque, cette impulsion fut donnée par un médecin et par un chirurgien également célèbres, et c'est sans doute à cette double cause que l'on doit attribuer les progrès de l'anatomie pathologique en France.

Xavier Bichat, riche de leurs travaux, et plus encore de ses propres observations, se livra, sur la fin du dix-huitième siè-

cle, avec la plus grande ardeur, à la recherche des altérations morbides des organes, et prépara avec une rapidité inouie les matériaux de l'immortel ouvrage qu'il publia dans les premières années du dix-neuvième siècle, et qui est également une introduction à l'anatomie descriptive et à l'anatomie pathologique, mais une introduction telle que le génie seul pouvait en concevoir le plan et surtout l'exécuter.

Le dix-huitième siècle a vu publier en Italie les belles recherches de Lancisi sur le cœur et les morts subites; de Jean-Baptiste Bianchi sur le foie; d'Antoine Benevoli sur les parties génitales, spécialement sur l'utérus; de François-Hippolite Albertini sur les lésions du cœur; de Bonnaziolli, qui trouva dans les cadavres de quatorze maniaques un diverticule à l'intestin ileum, comme le docteur Esquirol vient de trouver le déplacement du colon chez des individus qui avaient été affectés de folie. Jean-François Guglielmini recommanda vivement l'ouverture des cadavres; Pierre-Paul Molinelli écrivit sur les lésions qui déterminent les symptômes de l'apoplexie; Jean Fantoni recueillit des observations précieuses sur l'état morbide du cœur, des poumons et du cerveau; Pierre Tabarini fit des recherches sur l'état de l'ovaire après la conception. Charles Gianella fit voir que l'on ne doit pas toujours espérer de trouver dans les cadavres la justification complète des méthode de traitement employées dans le cours de la maladie. Mais aucun de ces hommes recommandables n'approche d'Antoine-Marie Valsalva, et surtout de son élève Jean-Baptiste Morgagni, qui réunit la totalité des faits d'anatomie pathologique observés par ses précurseurs et par son illustre maître, dans un ouvrage dont tout le monde parle aujourd'hui, et que si peu de personnes lisent. Lieutaud aurait dû faire passer cet ouvrage dans la langue française, au lieu d'en donner une pâle copie.

Le plus remarquable des médecins italiens qui ont écrit après ces deux hommes célèbres est Dominique Cotunni, à qui l'on doit un excellent traité sur le siége de la variole et sur les organes qu'elle affecte. Enfin, Jacques Penada a fait de judicieuses remarques sur l'ulcération du cœur et de la membrane muqueuse du duodenum. Ajoutons à tous ces noms, si dignes d'être universellement connus, ceux de Joseph Benvenuti, de Biumi, de François Gennari, de Jean Rezia, de Jean-Baptiste Monteggia et d'Assalini, dont les travaux ont contribué aux progrès de l'anatomie pathologique.

Tels furent les efforts que firent les Français et les Italiens pendant le cours du dix-huitième siècle pour agrandir le domaine de l'anatomie pathologique, et pour en former un corps de science; nous allons voir les Anglais se borner à recueillir des observations, et ne s'élever à aucune vue générale, au

moins jusque vers la fin de ce siècle. Jacques Douglas avait rassemblé plusieurs remarques sur les anévrismes, et Thomas Shorte sur les abcès du foie, lorsque Guillaume Cheselden fit représenter les maladies des os dans de fort belles planches. Jean Paisley observa l'ossification de la dure-mère, les épanchemens sanguins dans les parois et dans la cavité de l'utérus, et l'hydropisie de l'ovaire. Jacques Mouwat décrivit une hydrocéphale d'un volume extraordinaire. Samuel Clossy, qui plus que tout autre recommanda l'ouverture des cadavres, en Angleterre, publia de nombreuses observations, parmi lesquelles les plus remarquables se rapportent aux épanchemens encéphaliques, aux excroissances fongueuses du cerveau, à l'inflammation chronique du pancréas et à l'angine œdémateuse, maladie sur laquelle Bayle a rappelé l'attention des médecins, il y a peu d'années. Jean Pringle, célèbre par ses écrits sur les maladies des armées, mérite une place honorable dans l'histoire de l'anatomie pathologique. Richard Browne-Cheston décrivit l'état des parties affectées dans les tumeurs blanches des articulations. Alexandre Monro démontra l'existence des vaisseaux sanguins dans les cicatrices et dans les fausses membranes; il décrivit les maladies des membranes synoviales, et les corps étrangers qui se développent dans les articulations. Henri Krohn et Guillaume Turnbull observèrent la grossesse extra-utérine. Guillaume Hunter fit mieux connaître les altérations morbides des cartilages articulaires. Jean Hunter publia des recherches, qui sont devenues classiques, sur l'inflammation des vaisseaux sanguins, et fit des observations importantes sur les hydatides et sur l'invagination des intestins. En 1683, Mathieu Baillie, marchant sur les traces de Jean Schenck de Graffemberg, de Morgagni et de Lieutaud, fit paraître un manuel d'anatomie pathologique, où l'on trouve moins la description des lésions organiques que leur sèche énumération, ce qui prouve que Baillie entreprit un travail au-dessus de ses forces; mais on doit lui savoir gré d'avoir publié de belles planches, représentant quelques sujets d'anatomie pathologique, qu'il avait trouvées dans le cabinet de Guillaume Hunter, à qui il dut également les remarques originales très-peu nombreuses, qui enrichissent son manuel. Avant lui, Guillaume Austin avait fait des recherches sur la formation et sur les parties constituantes des calculs urinaires. Guillaume Gaitskell fit des observations analogues sur les concrétions intestinales des animaux. Astley Cooper décrivit plusieurs cas d'obstruction du canal thorachique avec dilatation des vaisseaux voisins. Thomas Trotter trouva des hydatides dans le ventricule droit du cœur chez un sujet qui avait été atteint de ce qu'on appelle la maladie *bleue*. Carter fixa son attention sur les affections des reins, tandis que Joseph

Lucas publiait des recherches sur les vices de conformation du fœtus, dus à des maladies antérieures à l'accouchement. Enfin, Thomas Pole rapporta un cas de double utérus. A la même époque se rapportent les travaux de Allen Swainston et de Sager Walker.

Faut-il faire un crime aux Espagnols de n'avoir à opposer à cette longue série d'hommes célèbres, que Martin Martinez, à qui l'on doit une collection d'observations très-curieuses et trop peu connues, sur la structure et la position du cœur? N'attribuons la stérilité de cette nation généreuse, qu'aux liens de la superstition qui l'ont trop longtemps garottée.

Les Allemands, les Suisses et les Hollandais, au contraire, continuèrent à faire preuve de cette fécondité qui les a toujours caractérisés, et qui doit en partie son origine à la liberté de penser, que la religion ne leur ôte pas.

Adam-Chrétien Thebesius observa l'ossification des artères coronaires et l'ulcération de l'estomac. Jean-Henri Heucher et Jean Saltzmann préconisèrent les avantages de l'anatomie pathologique. Jean-Maurice Hofmann décrivit rapidement, mais avec beaucoup de méthode, les altérations morbides de toutes les parties du corps, et suivit en quelque sorte l'ordre des tissus. Auguste-Frédéric Walter et Conrad-Louis Walter publièrent un grand nombre d'observations importantes, ainsi que Godefroy Klaunig et Adam Brendel, qui observa l'anévrisme de la carotide. Abraham Vater et Chrétien-Bernard Albinus prouvèrent de quelle utilité est l'ouverture des cadavres dans le diagnostic et la cure des maladies. Le savant Boerhaave, qui occupe une si belle place dans l'histoire de la médecine, n'offre à l'historien de l'anatomie pathologique que deux observations remarquables, celle d'une rupture de l'œsophage sans cause interne, et celle d'un anévrisme prodigieux du cœur. Le talent descriptif dont cet homme célèbre fit preuve dans l'exposition de ces deux cas fait vivement regretter qu'il ait consacré sa vie à l'établissement d'une doctrine dont le temps a fait justice, parce qu'elle n'était pas fondée sur une connaissance approfondie des lois spéciales qui régissent les corps organisés.

Henri-Albert Nicolaï décrivit l'ossification des cartilages du larynx et de la dure-mère. Polycarpe-Gottlob Schacher traita de l'ossification morbide en général, de celle du fœtus en particulier, et rappela les cas dans lesquels des productions pileuses ont été trouvées dans l'ovaire. Zacharie-Jean Petsche traça le tableau des variétés de conformation que ces organes présentent à l'observateur, en même temps que Chrétien-Godefroy Stentzel, Pierre Goericke et Jean-Frédéric Crell recommandaient l'application de l'anatomie à la pathologie. Henri

Bass publia plusieurs observations, accompagnées de figures, dans la même année où Jean-Guillaume Agricola faisait des recherches sur la nature de la cataracte. Jean Tim recueillit plusieurs cas rares, dont quelques-uns sont relatifs aux lésions du poumon et du foie. G.-C. Springsfeld traita de l'adhérence morbide des parties, Emmanuel Bauhin des maladies du tissu cellulaire, et Godefroy Albrecht des lésions du cerveau. Corneille Trioen est trop connu pour que nous insistions sur le recueil d'observations curieuses qu'il a publié. On doit à Jean-Godefroy Zinn, que ses recherches sur l'œil ont rendu célèbre, la relation de plusieurs cas de squirres du cerveau et du cervelet. Abraham Kaauw reconnut que l'épiderme ne se reproduit pas sur les cicatrices, et rassembla plusieurs observations faites à l'ouverture des cadavres. Samuel Glass, Charles Oehme, Max. Preuss, et plusieurs autres médecins de Breslau, joignant l'observation clinique aux recherches cadavériques, publièrent l'histoire, devenue classique, des maladies qui désolèrent les habitans de cette ville dans le courant du siècle. J.-G. Leidenfrost décrivit une invagination remarquable des intestins. Philippe-Adolphe Bœhmer et Georges Eisemmann s'occupèrent des variétés de structure de l'utérus et de la situation de ce viscère pendant la gestation. Christophe-Ehrenfried Eschenbach fixa spécialement son attention sur les cas rares. Jean-Frédéric Corvin décrivit la hernie du cerveau. Laurent Heister recueillit des observations sur des cheveux, des os et des dents, trouvés dans diverses parties du corps. Reihmann décrivit les altérations morbides du péritoine. Bernard-Sigefroi Albinus, l'un des anatomistes les plus célèbres de l'Allemagne, et Joseph Baader recueillirent d'utiles observations. Tissot chercha à éclairer sa théorie de la maladie noire et du squirre des viscères par l'ouverture des cadavres. Samuel Aurivill rapporta l'histoire, si fréquemment citée depuis, d'un cas d'hydrocéphale chez un sujet âgé de quarante-cinq ans. Albert de Haller, le plus érudit des anatomistes, joignit, en 1757, dans son immortel traité de physiologie, à sa description des organes, l'indication de toutes les variétés de structure et de toutes les altérations morbides qui jusqu'alors avaient été observées dans chacun d'eux. Gauthier van Doeveren observa la rupture de l'utérus. Ch.-Théophile Ludwig décrivit les déplacemens des viscères abdominaux. Fr.-Ch. Leipoldt s'occupa des maladies du tissu cellulaire. Edouard Sandifort, le dernier soutien de l'illustre école de Leyde, marcha sur les traces de Morgagni, en publiant de précieuses observations d'anatomie pathologique. Tout médecin versé dans l'étude des bons modèles connaît les observations précieuses de Maximilien Stoll. André Bonn décrivit et fit dessiner plusieurs maladies des os. J. Bleuland fit des recherches

sur des lésions peu connues de l'œsophage. Ch.-Frédéric Ludwig publia d'abord une introduction très-abrégée, mais très-méthodique, à l'étude de l'anatomie pathologique, puis une série d'observations et de planches fort bien gravées, sur la carie, la nécrose, les fausses articulations et les fractures des os des membres, la carie des vertèbres, l'ostéosarcôme des os du bassin, la rupture de l'oreillette droite du cœur et les diverticules des intestins. Schinz traça les règles à suivre dans l'appréciation de l'importance des lésions organiques que l'on trouve à l'ouverture des cadavres.

L'état des organes chez les maniaques, les épileptiques et les mélancoliques, n'avait encore fait l'objet de l'étude spéciale d'aucun médecin renommé, lorsqu'on publia les importantes recherches de Jean-Ernest Greding sur les variétés de structure, les vices de conformation et les altérations morbides des parois du crâne, des enveloppes du cerveau, et du cerveau lui-même, ainsi que du cervelet, non-seulement chez ces divers sujets, mais encore chez les apoplectiques. Philippe-Frédéric Meckel commençait alors ses cours publics d'anatomie pathologique à Halle. Othmar et David Rahn, ses élèves, soutinrent, peu de temps après, d'intéressantes thèses, le premier sur les maladies des reins, le second sur l'iléus. Samuel-Thomas Sœmmerring décrivit plusieurs fœtus acéphales et polycéphales, et fit des recherches importantes sur les maladies des vaisseaux lymphatiques; mais il ne borna point là sa brillante carrière : le dix-neuvième siècle l'a vu publier des travaux plus importans sur l'anatomie pathologique; ce célèbre anatomiste vit encore pour l'honneur de l'Allemagne savante. Jean-Chrétien Reil trouva des tubercules scrofuleux dans le cerveau. Henri-Osterdaan Craanen signala ceux du poumon. Henri Krohn, Charles-Frédéric Deutsch et C.-F. Weinknecht décrivirent plusieurs cas remarquables de grossesse extra-utérine. Auguste-Frédéric Hecker conçut, le premier, l'idée lumineuse d'un journal uniquement consacré à l'anatomie pathologique. Jean-Chrétien Klein rassembla plusieurs cas très-curieux de fœtus privés du cœur, du poumon, du cerveau. Frédéric-Auguste Treutlner prétendit avoir trouvé des vers d'une espèce nouvelle dans le plexus choroïde, dans des ganglions lymphatiques du thorax et dans les ovaires. Isenflamm disserta sur la difficulté de tirer parti, dans certains cas, les désordres trouvés dans des cadavres, pour la recherche du siége des maladies. Edmond-Joseph Schmuck publia plusieurs observations relatives à l'inflammation des vaisseaux sanguins. Tous les chirurgiens français connaissent le traité de Jean-Pierre Weidmann sur la nécrose. Dans la même année où parut cet ouvrage, Nicolas-Corn. Frémery écrivit sur les changemens dans la conformation du bassin, provenant du ramollissement

des os qui le composent. Henri van der Haar indiqua les signes auxquels on peut distinguer l'hydrocéphale du spina-bifida. Jean-Valentin Koehler décrivit les pièces pathologiques du cabinet de Loder, à Iéna. Charles-Gaspard Crève traita des maladies du bassin de la femme; G.-Constant Gregorini des hydatides, et de l'hydropisie de l'utérus. Emmanuel-Frédéric Hausleutner rechercha le siége précis de l'apoplexie. Georges-Jacques Reichenbach ouvrit les cadavres de plusieurs hydrophobes, et Jean-Ferdinand Busser décrivit l'état des organes affectés dans le spina-bifida. Frédéric-Philippe Stockhausen rassembla dans une monographie tous les exemples de dégagemens gazeux par les organes génitaux. Isaac Bamberger décrivit une intus-susception de la membrane muqueuse de l'urètre, en même temps que Thoman décrivit le prolapsus de la vessie dans l'homme, et Godefroy Herder, celui de ce viscère dans la femme. Georges-Christophe Conradi mit au jour un nouveau manuel d'anatomie pathologique, et Christophe-El.-Heu. Knackstedt publia un recueil d'observations, indigne de l'époque à laquelle il parut. J. van Heekeren fit un traité, avec des planches, sur l'ostéogénie.

Les travaux de J.-L. Leberecht-Lœseke, de Frédéric Baersch, de Philippe-Conrad Fabricius, de Jean-Daniel Metzger, de Z. Vogel, de Bruns, de Collin, de Siebold, de Ch.-Gott. Buttner, de Graeuwen, de Werner, de J.-F. Cappel, de Stark, de Jean-Léonard Fischer, de Henri-Guillaume van der Kolk et de Georges-Henri Thilow, appartiennent également au dix-huitième siècle.

Le zèle des Allemands pour l'anatomie pathologique ne s'est pas ralenti dans le dix-neuvième siècle. J.-B. Behrends, Guillaume Schmit, F.-G. Voigtel, Hesselbach, J.-Frédéric Meckel, G.-H. Ohle, Frédéric Tiedemann, Rudolphi, G. Fleischmann, Pierre Franck, Louis-Rodolphe Vetter, se sont efforcés à l'envi d'agrandir le domaine de cette science, ou d'en rassembler les richesses dans des traités généraux.

En Angleterre, Everard Home observa une altération morbide des nerfs axillaires; J. Clark décrivit une rupture du diaphragme; Thomas Clark publia le résultat de ses recherches cadavériques faites sur des sujets qui avaient été affectés des maladies fébriles formidables qui font périr les Européens dans les Indes; Wardrop décrivit les altérations morbides de l'œil, et Alexandre Monro celles de l'estomac et des intestins. En même temps qu'Haslam cherchait dans les cadavres les lésions organiques qui donnent lieu aux symptômes de la folie, et que Marshal joignait à ses recherches sur ce même sujet, le résultat de ses travaux anatomiques sur l'hydrophobie, on vit

publier les ouvrages de Hodgson sur les lésions des artères et des veines, et de Guillaume Lawrence sur les hernies.

En Italie, Scarpa continua de s'immortaliser par ses recherches sur l'état des organes affectés dans l'anévrisme, les hernies et les maladies des yeux. Jean Pozzi ajouta des notes intéressantes à la traduction du manuel de Conradi, Vincent Rochetti décrivit les altérations de la moelle épinière, et Testa les lésions organiques du cœur.

L'impulsion donnée en France par l'immortel Bichat, a été l'origine d'une foule de travaux qui ont placé les médecins français à la tête de tous les Européens livrés à l'étude de l'anatomie pathologique. Cette impulsion fut accrue par la publication des ouvrages des professeurs Corvisart et Pinel, et du docteur Portal. Le docteur R.-T.-H. Laënnec proposa une classification des altérations organiques que l'on trouve exposée dans le Dictionaire des Sciences médicales, et que le professeur Dupuytren a revendiquée. G.-L. Bayle, appliquant la méthode suivie dans l'anatomie descriptive à l'anatomie pathologique, exposa, avec la plus louable exactitude, les caractères distinctifs des squirres, des indurations, des tubercules, des corps fibreux morbides, et des tissus accidentels cancéreux; il a publié aussi un traité classique sur la phthisie pulmonaire. Le docteur Prost démontra, par un grand nombre d'ouvertures de cadavres, la fréquence de l'inflammation de l'estomac et des intestins dans les fièvres adynamiques, ataxiques et cérébrales, dans la manie et dans l'épilepsie. Le professeur Chaussier consigna, dans le Bulletin de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, une foule d'observations précieuses. Le docteur Alibert commença la publication de son superbe ouvrage sur les maladies de la peau. Jean-Frédéric Lobstein indiqua les altérations morbides les plus remarquables de la plupart des organes du corps humain. Dumas s'occupa des transformations organiques. Marandel proposa une classification des maladies, en partie fondée sur l'anatomie pathologique. Le docteur Broussais considérant l'anatomie pathologique sous un point de vue plus étendu qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui, la fit servir à éclairer la théorie de la fièvre hectique, des fièvres essentielles, et des phthisies thorachiques et abdominales. Le docteur R. Villermé décrivit les fausses membranes. Les docteurs Rochoux, Riobé et Serres prouvèrent qu'il se fait quelquefois une sorte de cicatrisation du cerveau à la suite des épanchemens qui occasionent l'apoplexie. Le docteur F. Ribes démontra que les artères capillaires sont particulièrement affectées dans le phlegmon, tandis que l'érysipèle dépend plus particulièrement de la lésion des veines capillaires. Ne pouvant donner dans cet article les noms de tous les médecins qui

se sont fait remarquer en Europe et surtout en France depuis le commencement du dix-neuvième siècle, par des recherches utiles relativement à l'anatomie pathologique, nous ne croyons pouvoir mieux le terminer qu'en citant l'Essai du docteur Jean Cruveilhier sur cette science en général et sur les transformations et productions organiques en particulier.

Malgré ces immenses travaux, l'anatomie pathologique est loin encore d'être arrivée à la perfection : on peut même dire qu'elle sort à peine du berceau ; mais elle a déjà exercé une trop heureuse influence sur l'art de guérir, pour que l'on craigne de voir s'éteindre l'honorable zèle de ceux qui la cultivent malgré les clameurs de l'ignorance paresseuse. (D.)

§. IV. *Anatomie comparée*. L'étude de la nature fut la première à laquelle les Grecs s'adonnèrent, parce qu'il est dans l'ordre des choses d'arrêter d'abord son attention sur les objets dont on est entouré. Ceux qui s'en occupaient portaient le nom de philosophes chez ce peuple, au-delà duquel nous n'irons pas, avec Ludwig, poursuivre l'histoire imaginaire ou fabuleuse de l'anatomie comparée. Les philosophes de la Grèce furent partagés en plusieurs sectes, dont les deux premières, et les plus célèbres, l'italique et l'ionienne, eurent pour chefs Pythagore et Thalès, qui, tous deux, avaient puisé leur instruction et leurs dogmes chez les prêtres d'Egypte.

Ces deux sectes étudièrent la nature avec une même ardeur ; mais elles furent moins guidées par l'observation que par l'esprit de système. Cependant l'italique, qui cultivait les mathématiques, suivit, par cela même, une meilleure méthode que sa rivale : aussi fut-ce elle qui, malgré les vœux et contre l'intention de son fondateur, fournit les premiers anatomistes, Alcméon et Empédocle, Démocrite et Héraclite. Mais les préjugés qui faisaient un crime de la violation des tombes, permettaient seulement de disséquer des animaux, et cette fois, du moins, le fanatisme religieux fut utile à quelque chose, puisqu'il favorisa, nécessita même la naissance d'une des branches les plus essentielles des connaissances humaines.

L'école de Pythagore brilla d'un vif éclat, mais ne se soutint pas long-temps, et ne dura guère que deux cents ans. La philosophie se concentra toute entière dans la Grèce proprement dite, où la secte ionienne, partagée bientôt en des branches nombreuses, porta la science à un haut degré de perfection. Le seul d'entre ses chefs qui paraisse s'être occupé un peu d'anatomie comparée, est Anaxagore, bien plus célèbre pour avoir été le maître de Périclès et de Socrate, et pour avoir imaginé le fameux système des homéoméries, renouvelé dans les temps modernes par Buffon ; car ses connaissances en histoire naturelle étaient d'ailleurs si bornées, qu'il croyait que

l'ibis s'accouple par le bec et que la belette fait ses petits par la bouche.

Il faut arriver jusqu'à Aristote pour trouver de véritables notions sur l'anatomie des animaux. Aristote, élève de Platon, dont tous les disciples se sont distingués par leur haine constante pour la servitude, par leur éloquence ou par leurs talens, Aristote fit marcher d'un pas presqu'égal, la poétique, la rhétorique, l'étique, la logique, la politique et la physique. Il est réellement le fondateur de cette dernière science, telle qu'elle a existé, non-seulement chez les anciens, mais même encore dans les temps modernes; car au dix-huitième siècle, et surtout à l'époque où Newton remit les physiciens sur la route qu'ils devaient suivre, on fut obligé de revenir aux principes d'Aristote, et de reprendre la marche qu'il avait tracée. Ce grand homme observait les faits, les comparait entr'eux, et déduisait des règles générales de cette comparaison. On lui doit aussi d'avoir introduit le langage serré et sévère qui convient aux sciences exactes. Le premier chapitre de son Histoire des animaux est un vrai traité d'anatomie comparée. Aristote y passe successivement en revue les parties internes et externes dans l'homme et les animaux à sang rouge et à sang blanc, car il avait déjà saisi parfaitement cette grande division du règne animal, qui, sans être parfaitement exacte, se rapproche cependant beaucoup de la vérité. Mais son anatomie, encore très-imparfaite, est bornée en grande partie aux viscères, et les détails sont pour la plupart incorrects; c'est ainsi qu'il fait sortir les nerfs du cœur, et qu'il ne distingue nettement ni les veines des artères, ni les nerfs des tendons. C'est surtout la surface des organes et les mœurs qu'il s'est attaché à bien décrire, et il y a réussi au point, par exemple, que son histoire de l'éléphant l'emporte sur celle de Buffon, et que les modernes ont peu enrichi celle qu'il a donnée du caméléon et de l'autruche.

On a lieu d'être surpris qu'un aussi grand maître n'ait point formé une école digne de lui, à moins qu'on n'admette, ce qui n'a rien d'impossible, que la crainte d'essuyer des persécutions semblables à celles qu'Aristote éprouva de la part des prêtres de Cérès, n'ait effrayé ceux qui n'aimaient pas assez la raison et la philosophie pour leur sacrifier le repos et la tranquillité. Théophraste, qui lui succéda deux cent soixante ans environ avant notre ère, se livra de préférence à l'anatomie végétale, mais ne négligea cependant pas non plus tout à fait les animaux. Ce qui prouve qu'il avait des vues très-délicates, appuyées sur des notions anatomiques, c'est qu'il donna la véritable raison de la faculté qu'a le caméléon de changer de couleur, en l'attribuant à la grandeur de ses poumons.

Le génie anatomique d'Aristote semble s'être réfugié, après

sa mort, à la cour des Lagides, princes vicieux pour la plupart, mais très-éclairés, et qui protégèrent, de tout leur pouvoir, les sciences, dont l'amour avait été inspiré par le philosophe de Stagyre au fondateur de leur dynastie. C'est à Alexandrie qu'enseignait Erasistrate, dont la place est marquée parmi ceux qui ont jeté les fondemens de l'anatomie comparée. Erasistrate entrevit les vaisseaux lactés sur les entrailles d'un chevreau, et fit beaucoup de recherches sur la comparaison du cerveau de l'homme avec celui des animaux.

Après lui et son rival Hérophile, qui nous intéresse moins, nous ne trouvons, jusqu'à Galien, que les compilations de Pline et d'Ælien, presque stériles toutes deux pour l'objet dont nous nous occupons. Quant au médecin de Pergame, on a prétendu qu'il ouvrit des corps humains : sans nier le fait, nous ferons remarquer que toutes les fois que Galien descend dans les détails anatomiques, c'est chez les animaux qu'il va les puiser. En effet il a disséqué un grand nombre d'animaux, dont plusieurs très-semblables à l'homme, notamment des singes sans queue. C'est une vérité que Vésale avait déjà mise hors de doute, lorsque les recherches savantes et fines de Camper vinrent la confirmer, et prouver que Galien avait disséqué des orang-outangs, rare espèce de quadrumane qui vit dans les Indes orientales.

Moins heureuse que la plupart des autres sciences, qui traînèrent au moins une existence languissante pendant le moyen âge, et dont plusieurs firent même quelques progrès sous le règne des califes, l'anatomie comparée disparut entièrement durant cette longue et ténébreuse période. Elle ne fut tirée de l'oubli qu'au quatorzième siècle. L'époque de sa renaissance peut être partagée en deux temps bien distincts, l'un de simple érudition, et l'autre de pure observation.

La période d'érudition, remplie par Mondino, Zerbi et Achillini, ne doit pas nous arrêter. L'anatomie sortait à peine de l'enfance, et ceux qui la cultivaient, quoique commençant à ne plus s'exercer uniquement sur des animaux, n'osaient point encore s'écarter des anciens, dans les écrits desquels ils n'avaient pas même le talent de distinguer les observations exactes, des suppositions gratuites et des hypothèses frivoles.

La seconde période, au contraire, qu'on a si justement appelée l'âge d'or de l'anatomie, est riche en découvertes importantes. Berengario, plus instruit que tous ses prédécesseurs, releva plusieurs erreurs que Galien avait dû commettre en appliquant à l'homme les résultats de l'observation des animaux. C'est ainsi qu'il démontra le premier que la cavité de la matrice est unique, et non double, comme l'avait dit le médecin de Pergame. Vésale établit un savant parallèle entre les muscles

et les os du singe et de l'homme; mais, avec quelqu'aigreur qu'il se soit déchaîné contre Galien, on voit cependant que lui-même composa quelquefois ses descriptions d'après les animaux. Ainsi, lorsqu'il parle des détails de la structure du cœur, on est forcé de reconnaître qu'il avait sous les yeux celui d'un animal. Apparemment qu'il croyait les différences trop faibles pour mériter qu'on en tînt compte. Colombo, Casserio et Volcher Coïter fournirent des documens précieux à l'anatomie comparée, que Rondelet et Aldrovandi enrichirent aussi par leurs infatigables recherches. Riolan, guidé par quelques passages des auteurs anciens, en particulier d'Aristote, montra beaucoup de sagacité en donnant à penser que des os fossiles d'une grandeur prodigieuse, attribués par Habicot à Teutobochus, roi des Cimbres, appartenaient à l'éléphant. Harvey rassembla une foule de remarques curieuses, tant sur les organes de la circulation, fonction importante dont la gloire lui appartient d'avoir entièrement dévoilé les mystères, que sur l'histoire du fœtus, aux diverses époques de la gestation; il étudia les orgaues générateurs chez des animaux alors rares et peu connus, tels que l'autruche et le casoar. Schneider, de son côté, décrivit la structure du cerveau dans différentes espèces d'animaux; il prouva, entr'autres, que les prolongemens qui donnent naissance aux nerfs olfactifs, ne renferment pas, chez l'homme, comme chez ces derniers, le canal qui avait fait croire à une communication directe entre les ventricules antérieurs de l'encéphale et les fosses nasales.

Pendant les deux périodes dont nous venons de parler, on ne cultiva l'anatomie comparée que dans l'intérêt de la physiologie, dont on se flattait d'éclaircir, avec son secours, les points obscurs et difficiles. Ce n'était plus la pénurie des cadavres ou l'empire des préjugés qui obligeait de s'y livrer, mais l'intime conviction, trop perdue de vue aujourd'hui, des puissans secours qu'elle peut fournir à l'anthropologie. D'ailleurs la plupart des grandes découvertes avaient été faites sur les animaux, qui ouvraient un champ libre aux investigations de toute espèce. Aussi cette science, sans prendre un élan comparable à celui que la découverte de la circulation du sang et de celle du chyle venait de donner à l'anatomie en général, s'éleva-t-elle à une hauteur surprenante, et l'époque dont nous allons tracer rapidement l'histoire, peut-elle en être considérée comme l'âge d'or.

On ne l'avait encore étudiée que dans ses détails. Le napolitain Severino fut le premier qui conçut l'idée de la réunir en un seul corps de doctrine, et, sous ce rapport, on peut à bon droit l'en regarder comme le vrai fondateur. Sa *Zootomia Democritea* est, à la vérité, un ouvrage grossier, écrit dans un

style barbare et scolastique; mais c'est le premier traité général d'anatomie comparée que nous possédions, et cette seule considération suffirait pour le rendre digne d'être cité. D'ailleurs Severino a établi d'importantes généralités. Il compare les animaux entr'eux, et il pose en principe que toutes les parties dont leur corps se compose, diffèrent seulement par les proportions dans les diverses espèces. Or, c'est précisément cette règle qui, de nos jours, a porté la science si près de la perfection, et l'on sait avec quelle habileté le professeur Geoffroy Saint-Hilaire a tiré parti de la théorie des analogues, dont on ne peut disconvenir que Severino n'ait eu du moins le pressentiment, s'il ne sut point en faire l'application aux cas particuliers. On lui doit plusieurs découvertes que Peyer, de Graaf et Lieutaud se sont attribuées depuis.

Quatorze ans après la publication de son ouvrage, Samuel Collins en donna un plus considérable, dans lequel il effleura en même temps l'anatomie comparée et l'anatomie pathologique. Malheureusement on ne peut guère juger de l'étendue des connaissances de l'écrivain anglais, que par les nombreux objets qu'il a fait représenter dans les planches assez bien gravées dont son travail est enrichi.

Cependant l'ancienne méthode n'était point encore abandonnée. Après s'être exercé pendant long-temps sur les grands animaux, on voulut aussi connaître la structure des petits. Ruysch et Stenon publièrent quelques observations sur les raies, et Thomas Willis donna une description complète de l'huître et de l'écrevisse, avec quelques autres morceaux d'anatomie comparée. Son exemple ne tarda pas à être imité par Marcel Malpighi, qui mit au jour une excellente anatomie du ver à soie et du papillon provenant de cette chenille. Poupart ébaucha aussi l'anatomie des plumes, si habilement développée naguère par le docteur Dutrochet. Mais déjà Swammerdam avait porté l'art de la dissection jusque sur les insectes, dont il n'y eut pas d'assez petits pour échapper à son scalpel.

La *Bible de la nature*, malgré tous les défauts qui la déparent, et qui tiennent uniquement au plan suivi par l'éditeur, Boerhaave, est encore un ouvrage surprenant et presque inimitable. Aucun homme n'a pénétré aussi avant dans la structure des petits animaux, aucun n'a décrit cette structure d'une manière plus véridique que Swammerdam. Le premier il a donné des détails suffisans sur un nombre considérable d'espèces, dont quelques-unes présentent des difficultés immenses à la dissection. Tel est, par exemple, le pou, dont il a reconnu les nerfs, le cerveau et tous les viscères. C'est à lui qu'on doit la découverte de la véritable nature des métamorphoses des insectes, entrevue et indiquée déjà par la célèbre Sibylle de Mérian, et

qui avait fourni à Godard le sujet de tant de fables ridicules. Il a démontré, par de belles expériences, que les trois états par lesquels un insecte passe avant d'arriver à celui où il est capable d'engendrer, ne sont chacun autre chose qu'un développement, une sorte de déboîtement de celui qui précédait, et que la chenille ou larve contient, sous différentes enveloppes, la nymphe ou chrysalide, qui, elle-même, à son tour, renferme l'insecte parfait. C'est encore lui qui nous a appris que les insectes respirent par des trachées aériennes, et qu'il règne le long de leur corps une chaîne de ganglions, dont chacun semble être une répétition du cerveau, ou plutôt un cerveau distinct, et, jusqu'à un certain point, indépendant des autres. Mais Swammerdam ne fut point aussi heureux hors de cette classe. Lui-même avoue n'avoir jamais pu découvrir les fonctions de tous les organes de la moule. Son histoire de la sèche renferme de grandes erreurs, mais qui tiennent à ce qu'il était fort jeune lorsqu'il s'occupa de ce céphalopode, qu'il n'eut plus ensuite occasion de revoir. Cependant celle du colimaçon est un véritable chef-d'œuvre d'habileté et de patience, qui n'a pu être surpassé que par l'inimitable travail de Lyonnet sur la chenille du saule.

Faisons remarquer ici qu'il serait difficile de dire par quelle fatalité les mollusques, beaucoup plus faciles à disséquer que les insectes, ne l'ont néanmoins été bien que fort tard. Ainsi les trois petits traités de Martin Lister sur ces animaux et sur les arachnides contiennent beaucoup d'anatomie, mais qui est très-grossière. Lister s'est trompé à beaucoup d'égards, quoiqu'il ait fait aussi de fort bonnes remarques. On peut en dire autant des observations de Jean de Muralto. Jacques Douglass se montra plus exact dans sa Myographie comparée de l'homme et du chien.

N'oublions pas de nommer Auguste-Jean Roesel, qui nous a laissé une bonne anatomie de l'écrevisse, et des détails curieux, tant sur les métamorphoses des batraciens, que sur leur structure dans l'état de têtard et dans celui de reptile parfait. Parmi ses compatriotes, on distingue encore Jean-Daniel Meyer, qui a donné des figures d'un grand nombre de squelettes d'animaux, mais dont les dessins n'avaient pas été faits avec assez de soin.

A peu près sur la même ligne que Swammerdam doit marcher Ferchaud de Réaumur, dont les Mémoires, lus par tout le monde, ont presqu'autant contribué à répandre le goût de l'histoire naturelle, que les brillans discours de Buffon. Réaumur s'est rendu immortel dans cette science, après avoir servi la physique en perfectionnant le thermomètre, et les arts en y appliquant, pour la première fois, la chimie. Avant lui on n'avait aucune donnée pour juger jusqu'à quel point les insectes sont féconds en merveilles. Avant lui on était encore dans une

ignorance profonde sur l'histoire des abeilles, qu'il a singulièrement éclaircie ; cependant il a commis plusieurs erreurs, qui ont été relevées et rectifiées depuis par le savant naturaliste génevois Huber. Quoiqu'il se soit attaché surtout à décrire les mœurs et les habitudes de ces animaux, il ne négligea pas non plus les descriptions anatomiques, marche absolument inverse de celle qu'a suivie l'allemand Schaeffer. Mais, en ce genre, Réaumur est demeuré fort inférieur à Swammerdam. Le suédois De Geer, qui a suivi pas à pas ses traces, n'a pas pu s'élever à la même hauteur que lui.

C'est en France surtout que l'anatomie comparée fit des progrès à cette époque. L'Académie des sciences s'en était occupée dès son origine, et parmi ceux de ses membres qui la cultivèrent avec honneur nous citerons Claude Perrault, Joseph-Guichard Duverney et Jean Méry. Perrault, objet des satyres multipliées et injustes de Boileau, a publié des recherches sur le cœur des tortues et sur les organes pulmonaires de la carpe. Duverney, son collaborateur, dont Fontenelle a si bien apprécié le mérite, décrivit les mœurs et la génération du limaçon, ainsi que la circulation du sang dans les poissons qui ont des ouïes, objet curieux, qui n'était cependant pas nouveau, puisqu'il avait déjà fixé l'attention de Borrich et de Gouan, comme divers autres points de l'anatomie des poissons avaient aussi attiré celle de Rai, de Willughby et d'Artédi. C'est Duverney surtout qui a contribué à répandre à Paris le goût de l'anatomie comparée. Quant à Méry, son antagoniste, nous lui devons, comme à Perrault, des remarques sur le cœur et la circulation des chéloniens. Ses observations ne surpassent pourtant pas en exactitude celles qu'on devait depuis longtemps, sur les tortues marines et d'eau douce, à Jean Caldesi, dont le travail est si parfait, qu'au jugement de Haller l'anatomie d'aucun autre animal n'a été décrite avec autant de précision et de vérité. Les noms de Ferrein et de Petit ne sont pas moins célèbres dans les fastes de la science. Celui de Moyse Charas rappelle des recherches sur la vipère et sur ses crochets à venin, que n'ont point encore fait oublier celles de Fontana et de Mangili.

D'un autre côté, des observateurs habiles faisaient servir le microscope aux progrès de la physique et de l'histoire naturelle. Robert Hook et Gautier Needham, en Angleterre, François Redi, en Italie, et Antoine de Leenwenhoek, en Hollande, découvrirent avec cet instrument une classe toute entière d'êtres nouveaux. Les observations qu'ils recueillirent tournèrent au profit de l'anatomie comparée, en même temps qu'elles firent connaître le monde invisible de la zoologie, si prodigieusement nombreux en espèces. Needham découvrit

la rotifère, animal pour qui la résurrection, dans toute l'étendue du terme, n'est point une chimère, et les animalcules bizarres qui nagent dans la laitance du calmar. Cette découverte influa principalement sur la physiologie, et donna lieu à de nouvelles hypothèses, plus ou moins ridicules, sur les mystères impénétrables de la génération. Celle du polype à bras suffit pour immortaliser le nom de Trembley, parce qu'elle porta atteinte à la doctrine des ovistes, en dévoilant l'existence d'un animal qui a la singulière faculté de se reproduire par scission. Bientôt après, Peyssonnel conjectura que les tubercules ciliés du corail, aperçus par Paul-Ferdinand Marsigli, mais considérés comme des fleurs par le célèbre fondateur de l'Institut de Bologne, pourraient bien être aussi des animaux. Bernard de Jussieu ne tarda pas à convertir ce soupçon en certitude, et à démoutrer l'animalité des polypes coralligènes. Depuis, Ellis a retrouvé les analogues de ces animalcules dans les sertulaires, et l'on en a également aperçu de semblables dans les madrépores, les millépores, etc.

Cependant les faits relatifs à l'anatomie comparée se trouvaient isolés dans différens recueils. La plupart étaient dispersés dans les Ephémérides des Curieux de la nature et dans les Mémoires de l'Académie des sciences; quelques-uns, néanmoins, tels que les observations de Tyson, avaient été insérés dans les Transactions philosophiques. Ainsi épars, il était difficile de les employer utilement. Trois laborieux compilateurs se chargèrent de les réunir. L'infatigable Gérard Blaes enrichit encore d'une multitude de remarques qui lui sont propres, son précieux recueil, dont celui de Michel-Bernard Valentini, quoique bien inférieur, forme le supplément naturel et indispensable. Quant à la Bibliothèque de Jean-Jacques Manget, depuis long-temps elle a son rang marqué parmi les plus riches et les plus utiles collections de ce genre.

Arrivés à Boerhaave, nous voyons se terminer la seconde et l'une des plus brillantes époques de l'anatomie comparée. Après avoir cultivé pendant long-temps cette science par nécessité, on y était revenu par choix, et l'on s'épuisait de toutes parts en efforts pour la perfectionner dans ses détails, lorsque l'illustre professeur de Leyde l'accabla du poids de sa réprobation, en soutenant, contre tous les principes de la saine philosophie, qu'elle ne peut avancer en rien la connaissance des fonctions de l'économie humaine, et la rendit tout à coup stationnaire, au moment même où elle venait de prendre un plein essor. Boerhaave, habile botaniste, mais très-peu versé en zoologie, et jaloux de renverser le système chimique de Sylvius et de Tachenius, ne considéra jamais l'étude de la structure intime des êtres organisés que comme un moyen de

multiplier les argumens en faveur de la doctrine mécanique qu'il voulait établir. Dès que cette doctrine eut pris le dessus, et elle régna ensuite pendant plus d'un demi-siècle dans les écoles, elle dut nécessairement ramener les physiologistes à l'anatomie particulière de l'homme, que les idées chimiques avaient fait négliger un peu; car, dès qu'on ne voit plus qu'une machine dans un corps, ce corps doit présenter des différences considérables suivant les dimensions diverses des parties, et il cesse d'être indifférent de l'observer dans telle espèce plutôt que dans telle autre. Cette révolution subite porta un coup funeste à l'anatomie comparée, qui ne fut plus guère soutenue que par Alexandre Monro le père, dont l'ouvrage peu important ne contient qu'un petit nombre de faits propres à l'auteur.

Cependant l'anatomie comparée ne fut pas tellement délaissée, qu'elle ne comptât encore quelques protecteurs puissans. Le grand Haller l'appuya de tout son crédit. Le premier, en effet, Haller sentit que les phénomènes de l'économie humaine ne sont, en réalité, que des cas particuliers dépendans de principes généraux qu'on ne peut établir qu'en invoquant la physiologie générale, c'est-à-dire, l'histoire des fonctions dans tous les animaux. Il joignit même le précepte à l'exemple; car, en traitant de chaque partie du corps, il l'examine d'abord chez l'homme, puis chez les animaux. D'ailleurs, ses innombrables observations sur l'œuf soumis à l'incubation, prouvent assez combien la zootomie lui paraissait nécessaire et indispensable pour expliquer tous les phénomènes zoonomiques. Spallanzani et Bonnet n'en ont pas tiré moins habilement parti que lui, dans leurs savantes recherches sur la régénération de la tête du limaçon et des pattes des salamandres, si maladroitement et si amèrement tournées en ridicule par Voltaire, qui ne voulut jamais s'avouer à lui-même son ignorance complète en physique.

D'une autre part, si, dans la nouvelle époque qui commence pour l'anatomie comparée, les médecins contractèrent peu à peu la funeste habitude, à laquelle malheureusement tous n'ont pas encore renoncé aujourd'hui, de la considérer comme une science de pure curiosité, et tout à fait étrangère à l'art de guérir, les naturalistes conçurent l'heureuse idée d'aller chercher dans les notions qu'elle fournit, les bases d'une classification rigoureuse et naturelle des animaux. Les zoologistes ont songé beaucoup plus tard que les botanistes à introduire la méthode dans les objets de leur étude. En effet, ceux-ci ne pouvant se borner à des commentaires sur les livres, la plupart inintelligibles, laissés par les anciens, furent obligés de recourir de bonne heure à l'observation de la nature, qui leur présentait peu de difficultés, puisqu'il est plus facile de rassem-

bler des plantes dans un jardin ou un herbier, que de réunir des animaux dans une ménagerie ou dans un cabinet. Il résulta de là que les objets se multiplièrent bientôt au point qu'on sentit le besoin de chercher des moyens artificiels de les classer pour soulager la mémoire. Mais les zoologistes n'éprouvèrent pas aussi vite le même embarras; aussi Rai et Klein ne songèrent-ils à la méthode que long-temps après qu'elle eut été appliquée à la botanique par Cesalpino. C'est à Buffon qu'appartient l'honneur d'avoir démontré l'importance de l'anatomie comparée dans la partie caractéristique de l'histoire naturelle, en l'unissant d'une manière continue à cette dernière, et à son infatigable collaborateur Daubenton, celui qui en avait fait la base désormais inébranlable de la zoologie; car c'est pour l'avoir dédaignée, elle et la considération non moins importante des mœurs et des habitudes, qui en est la conséquence, que Linné et ses disciples surtout ont établi de si mauvaises divisions dans certaines classes du règne animal, en particulier dans celle des vers, qui, chez eux, offre l'image du plus affreux désordre. Toutes les fois qu'on s'écarte de la méthode naturelle, fondée sur l'anatomie comparée, c'est-à-dire qu'on sacrifie l'ensemble des rapports et de l'organisation à des détails plus ou moins minutieux, on peut bien parvenir à créer un système qui conduise à la connaissance du nom des objets, mais on ne met que des mots dans l'esprit de ses lecteurs, on néglige les hautes considérations philosophiques auxquelles conduit l'étude bien dirigée de la nature, et l'on fait de la science la plus attrayante, un aride catalogue de termes barbares ou dissonans.

La partie anatomique n'a pas partout le même mérite dans Buffon. En ce qui concerne les quadrupèdes, Daubenton et Mertrud, qui en furent les rédacteurs, lui ont donné un rare degré de perfection, qui fait regretter que ces deux savans ne se soient occupés ni du système nerveux, ni des sens, ni des vaisseaux, ni de la myologie. Dans son ornithologie, Buffon fut aidé, au contraire, par Guenaud de Montbelliard, écrivain élégant, comme on peut en juger par sa belle description du paon, mais qui n'avait aucune notion d'anatomie : aussi, tout ce qui concerne la structure interne des oiseaux est-il copié presque textuellement de Willughby, dont l'ouvrage a servi de base à la plupart de ceux qui ont paru depuis sur ces animaux.

Ce ne sont pas seulement les immenses travaux de Daubenton qui lui donnent des titres à notre reconnaissance : nous la lui devons encore pour avoir aidé et encouragé de ses conseils un homme dont le professeur Moreau de la Sarthe a comparé, avec raison, les brillans discours aux préambules de Pline ou aux vues générales de Buffon : Vicq-d'Azyr, savant aussi ingénieux que profond et spirituel, par les efforts de qui l'anatomie

comparée aurait été portée à son faîte, si une mort inopinée ne fût venue le ravir aux sciences qui déplorent encore sa perte; Vicq-d'Azyr s'est immortalisé par ses nombreuses découvertes en myologie, son anatomie des oiseaux, ses recherches curieuses sur les phénomènes de l'incubation, et sa belle description du cerveau. Chaque page des ses éloquens écrits prouve la haute importance qu'il attachait à l'étude comparative de l'organisation.

Buffon et Vicq-d'Azyr ne furent pas les seuls qui cultivèrent l'anatomie en France au dix-huitième siècle; Bourgelat donna l'anatomie du cheval dans ses élémens d'hippiatrique, Ténon fit des recherches sur les dents des herbivores, et Barthez étonna le monde savant par la publication de sa Mécanique animale, livre bien supérieur à ceux de Borelli et de Verduc, et dans lequel il fit habilement servir les lois de la statique à l'explication du mécanisme des différens mouvemens que les animaux exécutent.

En Angleterre, nous trouvons Guillaume Hunter, dont Abernethy a naguère fait connaître la vie et les travaux; White, Blake, Townson, Cruikshank et Haighton. Ce dernier s'est principalement rendu célèbre par ses expériences sur la génération, qui sont venues à l'appui de l'opinion d'Harvey et de Bartholin, en ce qu'elles ont établi que la liqueur séminale du mâle ne pénètre pas jusqu'à l'ovaire. Cruikshank et Autenrieth les ont répétées, et ont obtenu le même résultat; aussi fut-ce en vain que Saumarez les attaqua. Nous devons regretter que l'important manuel de Benjamin Harwood soit demeuré incomplet : on y trouve une excellente description des organes de l'odorat dans les différentes classes d'animaux, et Wiedemann, qui en a donné une traduction allemande, l'a encore enrichi de plusieurs annotations intéressantes. L'auteur anglais a su faire une bien plus sage application de l'anatomie comparée à la physiologie, que notre compatriote Hauchecorne, dont l'*Anatomie philosophique* n'est qu'un tissu d'hypothèses et de vues arbitraires. Everard Home mérite aussi une place distinguée : on lui doit une foule de Mémoires remplis d'observations délicates et de vues ingénieuses, sur le kanguroo, l'hirondelle de Java, etc.

L'Allemagne nous offre le savant Pallas, le seul des naturalistes de l'école linnéenne qui ait suivi l'exemple de Buffon, et qui n'ait pas affecté du dédain pour la connaissance intérieure des animaux; Otton-Frédéric Mueller, si connu par ses observations sur les animaux sans vertèbres; Kober, qui examina les dents en général bien long-temps avant Tenon; Haase, auteur d'une bonne dissertation sur la clavicule; Ebel, à qui l'on doit des recherches sur la névrologie; et Prochaska,

qui a fait une étude spéciale de la fibre nerveuse et de la fibre musculaire. Merrem s'est occupé de l'anatomie comparée en général; Josephi, de l'ostéologie des singes; Heinlein, de la fécondation et de la conception; Schneider, de plusieurs points de l'ichthyologie; Schelver, des organes des sens dans les insectes et les vers; Seiler, des changemens que la vieillesse apporte dans les differens appareils organiques; Kielmeyer, de plusieurs questions de haute philosophie, qui se rattachent intimement à la physiologie générale, ou plutôt qui en découlent comme autant de conséquences; enfin, Blumenbach, de l'ostéologie de l'ornithorhinque, et d'une foule d'autres points obscurs ou douteux.

La Hollande ne fournit qu'un anatomiste célèbre dans le cours de cette période; mais, à lui seul, il en vaut plusieurs autres. Camper, savant médecin et profond naturaliste, a, le premier, fait remarquer la présence de l'air dans les cavités des os des oiseaux, découverte que Hunter s'appropria ensuite sans pudeur. Ses longues recherches sur l'ostéologie comparée, lui firent pressentir un fait dont le professeur Cuvier a établi solidement l'exactitude, c'est qu'il a réellement existé des animaux dont l'espèce est perdue aujourd'hui.

Quant à l'Italie, elle s'honore surtout d'avoir produit Morgagni, qui ramena l'érudition dans l'anatomie. Cavolini décrivit les organes générateurs des poissons et des crustacés; il donna dans le même temps quelques détails sur les polypes marins. Moréschi s'attacha à l'étude de la rate. Les belles recherches d'Antoine Scarpa ont répandu un grand jour sur la théorie de l'audition et de l'olfaction; elles ont le mérite d'une grande exactitude, qu'on ne saurait accorder toujours à celles de son compatriote André Comparetti. Mais Poli a rendu de bien plus grands services encore à l'anatomie comparée : sa description des testacés du royaume de Naples est ornée de planches magnifiques, où la structure intérieure de ces animaux se trouve exposée avec la plus grande précision; seulement l'auteur a partout pris les nerfs pour des vaisseaux lymphatiques : cette erreur provient de ce que, chez les mollusques, il y a de la distance entre le nevrilème et la partie pultacée des nerfs, ce qui avait déjà fait dire à Le Cat, que les nerfs de la sèche sont creux.

Le vaste plan que Vicq-d'Azyr avait conçu, et que la mort l'empêcha de mettre à exécution, fut réalisé presqu'en entier, au commencement du siècle actuel, par Georges Cuvier, qu'un rare et heureux concours de circonstances plaça dans une position telle, qu'il n'avait aucun sujet d'envier celle où se trouvait Aristote, quand Alexandre lui prodiguait des trésors et lui soumettait des armées pour le mettre à portée de mieux

étudier la nature. Les *Leçons d'anatomie comparée* ne sont qu'un abrégé du grand ouvrage auquel travaille depuis longtemps l'illustre chef de l'école anatomique moderne; mais elles contiennent déjà une masse importante de faits nouveaux: elles ont d'ailleurs piqué l'émulation, et servi de base à un très-grand nombre de recherches ultérieures. Aussi est-ce à dater de la publication de ce livre remarquable que les grandes idées de Vicq-d'Azyr se sont réalisées, et que les bons esprits, les médecins qui sentent la nécessité de ne point se borner à étudier l'homme malade, mais d'observer attentivement la nature entière, dont les parties sont liées par une chaîne étroite, ont attaché à l'anatomie comparée toute l'importance qu'elle mérite. Depuis cette époque, il n'a pas paru un seul traité de physiologie, dans lequel on n'invoquât plus ou moins les secours de l'histoire naturelle pour éclaircir les mystères de la structure et des fonctions du corps humain. Espérons qu'un jour viendra où ces mots *physiologie*, *anatomie de l'homme*, *physiologie*, *anatomie comparée* seront rayés du vocabulaire, et où l'on ne connaîtra plus qu'une physiologie générale, fondée sur l'anatomie comparative de tous les êtres organisés; car c'est là la seule véritable, la seule qui ne se prête point aux jeux brillans de l'imagination, la seule enfin qui exclue les hypothèses gratuites et les théories arbitraires.

Non-seulement le professeur Cuvier a fixé invariablement l'opinion sur l'importance de l'anatomie comparée en histoire naturelle et en physiologie, mais encore il en a le premier fait l'application à la géologie. Déjà, il est vrai, on s'était beaucoup occupé de l'oryctologie. Woodward avait fait une longue étude des fossiles. Scheuchzer en avait, dans sa *Physica sacra*, décrit un grand nombre, assez mal jugés pour la plupart quant à l'espèce à laquelle ils sont rapportés. Léibnitz avait aussi donné des détails curieux sur les cavernes singulières de l'Allemagne, ainsi que sur les pétrifications du pays de Brunswick. Mais la plupart des systèmes géologiques, tels que ceux de Burnet, de Woodward, de Wisthon, de Bourguet, ne furent que des espèces de commentaires sur la Génèse, des hypothèses sur la manière dont le déluge universel avait pu produire les pétrifications. Camper fut le premier qui sentit combien les connaissances anatomiques sont nécessaires pour établir une théorie de la terre qui s'accorde avec les faits sans choquer la raison, et c'est au professeur Cuvier qu'appartient l'honneur d'avoir fécondé, de la manière la plus heureuse, la belle idée que l'illustre naturaliste hollandais n'avait fait qu'entrevoir. Sous tous les rapports donc il marque le commencement d'une nouvelle époque pour l'anatomie comparée, durant laquelle J.-A. Albers, J.-G. Link, Blumenbach, C.-H. Dzondi, Alexandre de Humboldt,

Meckel, Busch, J.-G. Neergaard, J.-B. Willbrand, Oken, Kieser et Carus en Allemagne, Jacopi en Italie, et Home en Angleterre, furent ceux qui contribuèrent le plus à répandre chez les nations voisines le goût d'une science, dont on ne doit pas craindre de dire qu'il a posé les véritables fondemens. Nous allons maintenant indiquer très-rapidement les principales recherches auxquelles l'émulation générale des naturalistes de l'Europe donna lieu durant le cours du dix-neuvième siècle.

On s'occupa surtout beaucoup du système nerveux. Le beau travail des frères Joseph et Charles Wenzel sur le cerveau sera toujours une source précieuse à consulter. Celui de Frédéric Tiedemann offre un modèle de précision, d'exactitude et de clarté, dont on ne s'écartera jamais sans se perdre dans de fausses routes. Celui de Charles-Gustave Carus, presqu'aussi profond, est déparé par un étalage de métaphysique obscure qui fatigue l'esprit sans aucun dédommagement. Inférieur au beau travail de Jean-Frédéric Meckel sur le même sujet, il l'emporte de beaucoup sur l'aperçu superficiel et hypothétique d'Ackermann. N'oublions pas de signaler les recherches de E.-H. Weber sur le nerf sympathique, de T.-G.-J. Nicolaï sur la moelle épinière des oiseaux, d'Antoine Meckel et de Franke sur le cerveau de ces animaux, et d'Apostole Arsaky sur le cerveau et la moelle épinière des poissons. Quant aux organes des sens, ils ne furent pas négligés non plus; Fragonard trouva la tache jaune de Sœmmerring dans les singes; Wantzell étudia la rétine; C.-H.-T. Schreger l'œil et les voies lacrymales; A.-F. Elsaesser les différentes parties de l'organe de la vue, et F. Muck le ganglion ophthalmique, ainsi que les nerfs ciliaires, dans les divers animaux.

Après les organes des sens, ce furent ceux de la digestion dont on s'occupa le plus. Nous devons placer au premier rang les belles et savantes observations de C.-F. Wolff sur la formation du canal intestinal, répétées et confirmées depuis par Kieser et par Jean-Frédéric Meckel; celles de F.-A. Schmidt sur l'œsophage et l'estomac dans les différentes classes du règne animal; de Charles-Asmond Rudolphi sur les villosités intestinales; de Neergaard sur les organes digestifs des oiseaux et des quadrupèdes; de Ramdohr sur ceux des insectes; de G. Fischer sur l'os intermaxillaire; de Savigny et de Marcel de Serres sur les mâchoires des insectes; enfin de Frédéric Cuvier sur la disposition des dents dans les mammifères.

Zimmermann s'occupa de la respiration en général; Fouquet de l'évolution des poumons dans l'échelle animale; J.-F.-L. Hausmann de la respiration des animaux exsangues en particulier; Latreille de celle des onisques, et Sorg de celle

des insectes, sur laquelle s'exerça aussi la sagacité de Kurt Sprengel, qui démontra, contre l'opinion de Moldenhawer, que l'air pénètre réellement dans toute l'étendue des trachées. F. Wolff étudia, d'une manière spéciale les organes de la voix, et Meckel le développement du cœur et des poumons dans les mammifères.

L'importante et obscure fonction de la génération fut l'objet de nombreuses investigations. Wolff, Tiedemann, Jacobson, Carus, Palletta, Emmert, Hœchstetter, Meckel, Fleischmann, Dœllinger, L.-H. Bojanus, Samuel, Mueller, Kieser, Burgaetzi, Dutrochet, ont étudié avec soin les enveloppes du fœtus, et démontré particulièrement l'identité de la vésicule ombilicale des mammifères avec le sac vitellin des oiseaux. J.-C.-G. Jœrg a fait une étude spéciale de la matrice chez l'homme et les mammifères; Paris, Hehl et L.-S. Cosmes de Tredern, de l'œuf des oiseaux et des phénomènes de l'incubation; Home et Geoffroy Saint-Hilaire, de la génération des didelphes; Tannenberg, des organes mâles de la génération dans les oiseaux; G. Spangenberg, des organes femelles dans ces mêmes animaux; Peschier, du frai des grenouilles; et Seiler, des phénomènes qui caractérisent la descente des testicules dans les bourses. Les observations de Tiedemann sur les corps caverneux de la verge du cheval ont confirmé celles que le professeur Cuvier avait faites sur l'éléphant, et contribué à répandre quelque jour sur le phénomène de l'érection.

Parmi les particularités de l'organisation animale, l'hybernation et la phosphorescence ne sont pas les moins intéressantes. On connaît les travaux de H. Reeve, G. Mangili, Saissy, Prunelle, Frédéric Tiedemann et Louis Jacobson sur les mammifères qui ont l'habitude de passer l'hiver endormis. Quant à la phosphorescence des animaux, Péron s'en est beaucoup occupé, aussi bien que l'Anglais Macartney, dont les opinions un peu hasardées ont été depuis combattues, et en partie rectifiées, par l'Allemand G.-R. Treviranus.

Chaque classe du règne animal devint aussi l'objet de travaux particuliers. Ainsi, Stubbs donna l'anatomie du tigre; Ducrotay de Blainville celle de l'ornithorhinque et de l'échidné; A.-C. Bonn celle du castor; J. Lordat celle du singe vert; Fischer celle du maki; Lobstein celle de la sarigue; Reimann celle de l'hyène; Burgaetzy celle de la chauve-souris; F.-G.-J. Jacobs celle de la taupe; J. Brosche celle du cheval; N. Meyer celle de la souris; Luethi celle des mammifères en général; Hunter celle des cétacés, et Barclay celle du beluga. Parmi les monographies spéciales, nous devons principalement signaler celle du paresseux par Carlisle, qui a démontré que la lenteur des mouvemens de cet animal, et l'impossibilité où il

se trouve de rester pendant longtemps dans la même situation, tiennent à ce que les artères destinées à la nutrition de ses membres se divisent, avant d'y pénétrer, en un grand nombre de branches, qui produisent un plexus très-compliqué. Il ne faut pas non plus oublier les intéressantes recherches de Tiedemann sur le thymus de la marmotte pendant la durée du sommeil d'hiver, ni celles de Nitzsch sur les ligamens ronds antérieurs de la matrice dans les mammifères.

Les oiseaux furent un peu plus négligés que les mammifères; cependant Tiedemann a traité fort au long de leur anatomie et de leur développement dans sa Zoologie. C.-L. Nitzsch s'est occupé de leur respiration et de leur ostéologie, en particulier des pièces osseuses qui entrent dans la composition de leurs mâchoires, et du mouvement de leur mâchoire supérieure. C.-F. Hildebrand a publié une assez bonne anatomie de l'autruche. Le docteur Dutrochet est l'auteur d'un excellent Mémoire sur la formation des plumes.

Quant aux reptiles, le grand ouvrage d'Oppel contient plusieurs faits relatifs à leur organisation. Nous avons aussi les observations de H.-A. Wrisberg sur le cœur de la tortue de mer; celles de Benjamin Smith-Barton sur la salamandre gigantesque et la sirène lacertine; celles de Schœpf sur les tortues; celles de Jean-Frédéric Meckel sur les organes respiratoires, le canal intestinal et l'hyoïde des reptiles; enfin celles de Tiedemann sur leur cœcum. C.-G Kloetzke a donné l'anatomie du crapaud cornu, et Breyer celle du pipa. Williamson a, d'un autre côté, établi un parallèle fort ingénieux entre la faculté qu'on attribue aux serpens de charmer les petits animaux, et celle qu'a la torpille d'engourdir sa proie en la touchant.

Les poissons n'ont guère été étudiés que d'une manière générale, si toutefois l'on excepte l'anatomie de quelques espèces publiée par les professeurs Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Le professeur Dumeril et F. Rosenthal se sont surtout occupés de l'organisation de cette classe intéressante. Tiedemann a étudié en particulier le cœur des poissons, la forme singulière des branchies dans les syngnathes, et les appendices digitiformes placés au devant des nageoires pectorales des trigles. Fischer, et François de la Roche ont considéré sous tous ses rapports la vessie natatoire, dont l'air contenu dans sa cavité a été soumis à l'analyse chimique par Configliachi. L'anatomie de la lamproie a été décrite avec soin par Carus, et l'œil de l'*anaplebs tetrophthalmus* l'a été par Meckel.

Aucune classe n'a plus exercé le scapel des anatomistes que celle des mollusques, dans laquelle le professeur Cuvier n'a cependant guère laissé que quelques glanures à recueillir. Nous signalerons les recherches de G.-T. Tilesius sur la sèche, de

J.-T. Kosse sur les ptéropodes, de S.-F. Leue sur le pleurobranche, de G. Stiebel sur le limnée, de Feiden sur les halyotides, et de J.-C. Luethi sur l'os des limaces.

Succow s'est occupé des crustacés, et E.-F. Posselt, suivi par H.-M. Goede, a donné une anatomie générale des insectes. On doit à Herold des détails curieux sur la structure des lépidoptères; à Comparetti, à Marcel de Serres et à Meckel, des observations sur le vaisseau dorsal. Meckel a adopté l'opinion de Marcel de Serres, et pense, comme lui, que ce vaisseau est l'organe sécréteur de la graisse. Léon Dufour a étudié d'une manière spéciale l'organisation des hyménoptères, Dutrochet celle des pucerons, et Treviranus, ainsi que Lepelletier, celle des arachnides. Posselt a disséqué la forficule.

Zeder et Treutler ont écrit, sur les vers intestinaux, deux ouvrages estimés, mais qui sont cependant bien en arrière de ceux de Brera et de Bremser, et surtout de celui de Rudolphi. Nous avons une bonne anatomie de la sangsue par Thomas, et une autre par J. Clesius. Montègre et Meckel ont étudié la génération du ver de terre.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux zoophites dont on ait cherché à connaître la structure. Tiedemann s'est occupé du système nerveux des astéries, Carus des holothuries, et Schalck des ascidies.

Tant de travaux partiels, multipliant les faits à l'infini, devaient nécessairement mettre sur la voie de quelque théorie générale, qui les embrassât et les réunît tous comme autant de conséquences directes et nécessaires. C'est en effet ce qui eut lieu, et à la France encore appartient la gloire d'avoir ouvert la nouvelle ère qui commence la cinquième époque de l'histoire de l'anatomie comparée, et dont le caractère consiste principalement dans l'attention donnée aux rapports, aux connexions et aux analogies. Le docteur Burdin, et les professeurs Duméril et Geoffroy Saint-Hilaire ont ouvert la carrière, dans laquelle ce dernier vient de se lancer avec toute l'impétuosité d'un homme entraîné par une conviction profonde. L'Allemagne est jusqu'à présent la seule contrée où la nouvelle doctrine anatomique compte des partisans, dont les principaux sont le célèbre Louis Oken, Jean Spix et Nitzsch. La sévère impartialité de l'histoire nous oblige de nous arrêter ici, et d'attendre les décisions du temps sur les doctrines subversives de l'ordre consacré depuis Aristote, qui sont maintenant soumises au tribunal de l'opinion, et sur les conséquences métaphysiques qu'une école, célèbre par la subtilité de sa dialectique, commence déjà à en tirer en Allemagne. (A.-J.-L. J.)

§. V. *Anatomie végétale.* Théophraste est le seul des anciens dans les ouvrages duquel on trouve quelques notions exactes sur la structure des végétaux. Il distingue avec plus de préci-

sion que Dioscoride et Pline les différens organes des plantes, et il paraît avoir assez bien observé les vaisseaux et le tissu cellulaire qui en forment tout le tissu; mais les naturalistes de l'antiquité, privés des secours du microscope, ne pouvaient pousser bien loin la connaissance de l'anatomie végétale. L'invention de cet instrument, en 1620, doit être considérée comme l'époque où cette étude put commencer à faire des progrès réels.

Avant ce temps néanmoins, Cesalpino (1583) avait acquis, sur un des points les plus difficiles, l'organisation des graines, des connaissances plus approfondies que la plupart des botanistes qui l'ont suivi. En 1625, Joseph Aromatari publia des observations délicates sur le même sujet et sur la germination.

Robert Hook ayant, vers 1660, perfectionné le microscope, s'en servit habilement pour observer les organes extérieurs et intérieurs de beaucoup de plantes. Il exposa très-bien l'organisation du tissu cellulaire, mais il crut à tort voir des valvules dans les vaisseaux séveux. Il connut les séminules des mousses. Les champignons furent aussi l'objet de ses observations; mais il les regardait, par une ancienne erreur, comme le produit de la putréfaction. La cavité des poils de l'ortie et le liquide âcre qu'ils versent dans la peau en s'y insinuant n'échappèrent pas à sa sagacité.

En 1661, Nathanael Henshaw avait découvert dans le noyer les trachées ou vaisseaux en spirale. Robert Sharrok (1672) observa avec soin les cotylédons et les bourgeons de beaucoup de végétaux. Mais ce fut Néhémie Grew (1672-1682) qui entreprit le premier de donner un corps complet d'anatomie végétale. Il surpassa de beaucoup ses prédécesseurs par la dextérité de ses dissections, par son habileté à se servir du microscope, et par la perfection des figures dont il accompagna ses ouvrages. Il décrivit avec exactitude les vaisseaux poreux et fendus, les trachées, les vaisseaux propres, les pores corticaux, les grains du pollen. Le tissu cellulaire lui paraissait formé de l'amas d'une infinité de petites vessies ou utricules. Il eut sur les organes sexuels des plantes des idées justes, qu'il avoue tenir de Thomas Millington.

En même temps que Grew, un observateur déjà célèbre, Marcel Malpighi, s'occupait d'un travail tout pareil, qu'il publia en 1675. Souvent moins exact que le premier, il observa cependant avec plus de soin la structure de toutes les parties contenues dans la semence, et leur développement dans la germination. Il vit très-bien l'anneau élastique des capsules ou conceptacles des fougères, les corps reproducteurs pulvérulens ou propagules des lichens, et les bulbilles de la marchantie.

Tous ceux qui suivirent Grew et Malpighi se contentèrent ordinairement d'adopter leurs observations. Leeuwenhoek seul essaya d'y ajouter. En remarquant que les vaisseaux horizontaux des arbres de nos pays ne se rencontrent point de même dans ceux des pays chauds, il entrevit la différence de structure qui distingue les dicotylédones et les monocotylédones, et dont on trouve déjà quelque indice dans Théophraste.

On s'occupa surtout, vers ce temps, de recherches physiologiques et chimiques. Cependant Boccone, Schelhammer et Volkamer observèrent avec soin les organes et les phénomènes de la germination dans les palmiers. Quelques observations de Perrault, de Dodart, de Mariotte et de Triumfetti, n'ajoutèrent presque rien à ce qu'on savait de la structure des plantes. Camerarius, Geoffroy et Vaillant approfondirent la connaissance des organes sexuels. Ce n'est guère que comme faisant époque dans la science par des travaux d'un autre genre, que nous devons citer ici Tournefort.

Sbaraglia (1704) et autres osèrent mettre en doute la réalité des découvertes anatomiques de Grew et de Malpighi, et jusqu'à l'utilité du microscope; mais les observations de ces deux habiles anatomistes furent confirmées par tous ceux qui les répétèrent avec le soin et la sagacité nécessaires. De ce nombre furent le célèbre Chrétien Wolf et Bulffinger. Le premier paraît avoir reconnu la texture essentiellement cellulaire de tout le végétal.

L'organisation des plantes les moins parfaites n'avait encore été étudiée que très-superficiellement. Micheli (1729) observa et décrivit celle des champignons et de beaucoup d'autres cryptogames, avec une exactitude qu'ont à peine surpassée les modernes. L'ouvrage de Dillen sur les mousses (1741) offre encore un modèle aux observateurs de nos jours.

Plaz (1751) rendit service à la science en rassemblant méthodiquement toutes les observations de ses prédécesseurs sur la structure des végétaux. J. Parsons (1745) et Needham (1747) portèrent une attention scrupuleuse, le premier, sur les semences, le second sur le pollen. Les excellentes observations de Guettard (1745) sur les poils et les glandes méritent surtout d'être rappelées. Entre autres remarques utiles, G.-F. Mœller aperçut, le premier, l'analogie des bulbes avec les bourgeons. J. Hill reconnut les extrémités spongieuses des racines, et Reichel les trachées à spirale double et triple. Déjà G.-R. Bœhmer avait prouvé que, ni ces vaisseaux, ni aucun autre dans le végétal ne sont spécialement aérifères.

H.-B. Saussure (1762) a fait connaître la structure de l'écorce des feuilles et des pétales, et décrit avec exactitude les pores absorbans inégalement répartis sur les deux faces des feuilles,

dont les expériences de C. Bonnet confirmèrent la différence, déjà indiquée par Hales et par Guettard.

Linné, dont le génie a jeté sur la botanique un si vif éclat, a peu fait pour l'anatomie végétale, qui ne dut pas davantage à Hales et à Duhamel, si connus par leurs travaux physiologiques.

Bernard de Jussieu décrivit les organes sexuels de la pilulaire et des *marsilæa.* Il soumit aussi, de même que Gleichen et Ledermuller, le pollen à un nouvel examen microscopique.

L'ouvrage de J. Gærtner (1788) sur les fruits et les semences, continué par son fils, offre un chef-d'œuvre de patience et d'exactitude. L'attention que Bernard et A.-L. de Jussieu (1789) avaient dû attacher à ces mêmes organes dans la disposition des plantes en familles, leur avait donné lieu de les étudier aussi avec un soin particulier. Leur exemple a été suivi par tous ceux qui, tels qu'Adanson, Ventenat, Lamarck et Decandolle, se sont occupés depuis du perfectionnement de cette belle méthode.

De nos jours, les professeurs Richard, Desvaux et Mirbel ont donné successivement de savantes analyses du fruit, mais peut-être en multipliant trop les distinctions et les termes, pour que leurs travaux puissent jamais être d'un usage commode dans la botanique descriptive.

Divers botanistes modernes se sont efforcés de dévoiler l'organisation des cryptogames, et surtout d'y découvrir des organes sexuels, que la nature, si elle ne les a pas refusés à la plupart, y a tellement déguisés, que chacun a cru les reconnaître dans des parties différentes. Hedwig, attachant une importance peut-être exagérée à certains organes des mousses, négligés avant lui, a trouvé moyen de donner, même après Dillen, un ouvrage neuf sur cette famille. Le travail d'Acharius sur les lichens, ceux de Bulliard et de Persoon sur les champignons, de Vaucher et de Girod-Chantrans sur les conferves, méritent aussi d'être cités.

Le professeur Desfontaines a bien fait connaître les différences qui séparent les monocotylédones des dicotylédones, et le docteur Decandolle la structure toute cellulaire qui distingue les acotylédones des deux autres tribus primitives du règne végétal.

Mais personne n'a mieux décrit l'organisation élémentaire des végétaux que le professeur Mirbel. C'est dans ses ouvrages surtout, qu'on peut en prendre une idée aussi exacte et aussi complète que le permet l'état de la science.

Beaucoup d'autres savans de l'époque actuelle, parmi lesquels je nommerai seulement Palissot de Beauvois, Du Petit-Thouars, Treviranus, Cassini, Turpin, auraient droit sans doute d'être rappelés parmi ceux à qui l'anatomie végétale doit quelques observations intéressantes; mais le plan de cet ouvrage

ne permettait de donner ici qu'un aperçu rapide des progrès de cette partie de la botanique. C'est aux articles particuliers, consacrés à la plupart des écrivains dont nous avons fait mention, qu'on doit chercher la notice plus étendue de leurs travaux. (MS.)

ANAXAGORE, philosophe grec, de l'Ecole ionique, naquit à Clazomène, la première année de la soixante-dixième Olympiade, 500 ans avant l'ère vulgaire. Né dans l'opulence, il abandonna ses biens à ses parens, pour se livrer tout entier à l'étude. On ne s'instruisait alors que par les voyages; Anaxagore commença les siens à l'âge de vingt ans. Il s'exerça daus Athènes à l'éloquence et à la poésie; mais la trempe de son esprit le portait à des objets plus sérieux. Anaximènes et ensuite Hermotime l'initièrent aux secrets de la philosophie. De retour à Athènes, après de longues courses, il y professa avec éclat, et compta Périclès, Euripide, Socrate et Thémistocle parmi ses disciples. L'envie, qui épargne si rarement les hommes supérieurs, l'atteignit bientôt. Il avait, dans ses leçons, présenté le tonnerre, les tremblemens de terre, les éclipses et les autres phénomènes, objets de terreur pour le peuple, comme produits par des causes naturelles, et non comme l'effet de la colère des dieux : il se vit accusé d'impiété et emprisonné. L'amitié et la vénération de Périclès, alors à la tête de la république, et à qui les conseils d'Anaxagore furent souvent utiles, ne purent le soustraire aux suites de cette accusation. Quelques-uns prétendent qu'il fut coudamné à mort; d'autres à l'exil. Suivant plusieurs, et c'est l'avis le plus probable, ses amis lui procurèrent les moyens de se dérober, par la fuite, à la haine implacable des hiérophantes. Ces revers, ni la mort de ses enfans, qui vint le frapper en même temps, n'abattirent point son âme. Il trouva parmi les habitans de Lampsaque, où il se retira, la considération qu'il méritait. Après sa mort, qui arriva trois ans plus tard, lorsqu'il en avait soixante-douze, non contens de graver une honorable épitaphe sur son tombeau, ils allèrent jusqu'à lui élever des autels, suivant Ælien. Cicéron trace ainsi, en deux mots, le caractère de ce philosophe: *maxima fuit et gravitatis et ingenii gloria*. Les livres qu'il avait écrits ne sont point parvenus jusqu'à nous.

La doctrine d'Anaxagore sur l'origine des choses eut beaucoup d'influence sur la médecine dogmatique; on en reconnaît même souvent des traces dans les opinions des modernes. « Tout était confondu, disait-il, l'esprit vint, et ordonna tout : » c'était le commencement d'un de ses ouvrages, rapporté par Diogène de Laerce. Des corpuscules éternels, trop déliés pour tomber sous les sens, semblables entre eux à cet égard, mais

différens par leur nature particulière, étaient, suivant lui, la matière première, le *principe unique* et *multiple* de tous les corps. Il appelait ces espèces d'atomes homéoméries (ὁμιομερίας), c'est-à-dire parties similaires. L'esprit (νοῦς), coéternel à la matière, et dictinct d'elle, imprima le mouvement aux homéoméries; celles qui différaient se séparèrent, et celles qui étaient homogènes formèrent, en se rapprochant, tous les corps naturels. C'est par cette intervention, dans la formation de l'univers, d'une intelligence suprême, motrice et conservatrice, tout à fait distincte de la matière, que diffère le plus essentiellement l'opinion d'Anaxagore de celles des philosophes qui l'avaient précédé : elle lui mérita à lui-même le surnom de νοῦς. Ainsi, cet homme accusé d'impiété fut, de tous les sages de ce temps, celui qui eut de la divinité les idées les moins matérielles.

Il attribuait à tous les êtres vivans, animaux et végétaux, une âme, émanée de celle de l'univers, impérissable, et de nature éthérée ou ignée. L'âme de l'homme n'était d'un ordre supérieur que par son union à un corps plus parfait. Il voyait surtout dans la conformation des mains de l'homme la cause du plus grand développement de son intelligence. On voit combien est ancienne la doctrine d'Helvétius sur l'égalité des esprits.

L'eau, le feu et la terre, étant, suivant Anaxagore, les matériaux primitifs du corps humain, les alimens qui servent à son entretien et à son accroissement contiennent des principes analogues à toutes ses parties. C'est de la moelle qu'émane le sperme. L'embryon provient uniquement du père; la mère ne contribue à la génération qu'en lui offrant un lieu propre à son développement. La tête, siége de la pensée, se développe la première dans le fœtus : celui-ci se nourrit par l'ombilic. Les enfans mâles sont conçus dans la partie droite, les femelles dans la partie gauche de l'utérus. Le sommeil n'est qu'un accident purement matériel, auquel l'âme ne participe aucunement. La mort consiste dans la séparation du corps et de l'âme.

Tel est à peu près le précis de ce qu'on sait de la physiologie d'Anaxagore. Un fait rapporté par Plutarque prouve que les dissections ne lui étaient pas étrangères. Tandis que les devins, consultés à l'occasion d'un bouc portant une seule corne, présenté à Périclès, commençaient à soulever le peuple par des prédictions séditieuses, le philosophe soupçonna seulement une conformation vicieuse du crâne, et la montra.

Anaxagore regardait le passage de la bile dans les poumons, dans la plèvre ou dans les vaisseaux, comme la cause de la plupart des maladies aiguës. Cette opinion, combattue par Aristote, est remarquable par sa conformité avec les doctrines

modernes, qui ont fait jouer à ce fluide un rôle si important dans la pathologie. (MS.)

ANAXILAS, de Larisse, philosophe pythagoricien et médecin, vivait sous le règne d'Auguste.

Il se fit une réputation en opérant, par des moyens naturels, des choses qui paraissaient merveilleuses aux ignorans. Pline lui attribue l'invention de l'expérience connue, qui consiste à répandre sur la figure des spectateurs une lueur sépulcrale, qui les rend semblables à des spectres. Il produisait cet effet en brûlant du soufre dans l'obscurité. D'autres exemples de son savoir-faire en ce genre, que raconte également le naturaliste romain, sont tout à fait incroyables. Anaxilas avoit écrit un livre intitulé *παίγνια*, *jeux*, *bagatelles*, qui ne paraît avoir été qu'un recueil d'amusemens de physique, une magie blanche. Son goût pour cette science futile donne une mince idée de son mérite comme médecin. Il passa pour magicien, et fut, comme tel, accusé devant Auguste, qui le bannit de Rome et de l'Italie. Tout porte à croire qu'il pouvait au moins, sans injustice, être accusé de charlatanisme. (MS.)

ANAXIMANDRE, de Milet, philosophe de la secte ionique, naquit la troisième année de la quarante-deuxième Olympiade, 610 aus avant l'ère vulgaire. Disciple de Thalès, il succéda à son maître. Le soin que lui confièrent ses compatriotes d'aller fonder une colonie Milésienne sur les bords du Pont-Euxin prouve qu'il était propre aux affaires comme aux sciences. Il s'appliqua surtout aux mathématiques et à l'astronomie. Il passe pour l'inventeur du gnomon, et pour le premier qui ait construit une sphère. Sa doctrine sur l'origine des choses, auxquelles il donnait pour principe l'*infini* (*ἀπέιρων*), immuable dans son ensemble, quoique mobile dans ses parties, est assez obscure. Il croyait à la pluralité des mondes. Les anciens, au reste, ne sont pas parfaitement d'accord sur ses opinions, qui ne paraissent point avoir influé sur la médecine. Il mourut âgé de soixante-quatre ans. (MS.)

ANAXIMÈNES, disciple d'Anaximandre, et son successeur dans l'Ecole ionique, était, comme lui, de Milet. Il florissait vers la cinquante-sixième Olympiade. Il précisa la doctrine de son maître, en reconnaissant l'infini, origine de tout, dans l'air, principe toujours en mouvement, éternel et divin. C'est au moyen du chaud et du froid que s'opérait, suivant lui, toute génération. Les deux Lettres à Pythagore qu'on a sous son nom ne méritent pas plus de confiance que presque toutes celles qui sont attribuées aux autres philosophes de ce temps. (MS.)

ANCHINOANDER (Henri-Corneille), médecin allemand, né à Winstingen, enseigna sa langue maternelle à Ferrare en

1610, et passa de l'Italie à Hambourg, en 1615. Il prit le bonnet docteur à Bâle, en 1616.

On n'a de lui qu'une *Grammatica Italiana*. Hambourg, 1616, in-12.- Bâle, 1665, in-12. (z.)

ANDALORO (André) naquit à Messine, le 10 novembre 1672. Après avoir terminé ses humanités et son cours de philosophie, il s'appliqua, avec ardeur, à l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à l'art de guérir, parmi lesquels on distingue le suivant:

Il caffè descritto ed esaminato, nel quale pruova con raggioni che la vertù della levanda del caffè depende piu tosto d'all' aqua calda che dal seme del caffè abrustolito. Messine, 1703, in-12.

Le but de l'auteur est de prouver, contre toute évidence, que l'effet de cette boisson dépend plutôt de l'eau chaude que de la graine torréfiée qui sert à la préparer. (L.)

ANDALORO (François), fils d'un savant apothicaire de Messine, naquit dans cette ville, le 26 juillet 1665. Jeune encore, il étudia, avec succès, l'art de la pharmacie, et, après avoir exercé quelque temps cette profession, il y renonça pour entrer dans les ordres, voulant, disent les historiens, consacrer son zèle et ses lumières au salut des âmes, après s'être occupé des moyens de conserver la santé des corps..

Tous ses ouvrages sont relatifs à la dévotion, si l'on en excepte celui qu'il a intitulé:

Novum synonymorum, herbarum, plantarum, lapidum thesaurum.

Dans sa jeunesse il coopéra à la rédaction de l'ouvrage suivant:

Apollo scepticus, sive insignium medicamentorum thesaurus ab Angelo Andaloro pharmacopolá defossum, nunc verò ab adolescente filio dispositum,

qui n'a vraisemblablement jamais été imprimé. (L.)

ANDERLINI (Lucius-François), citoyen de Bologne, et chirurgien de la ville de Saint-Angelo dans le duché d'Urbino, a publié un poème intitulé:

L'Anatomico in Parnasso, o sia compendio delle parti del corpo umano, esposto in versi. Pesaro, 1739, in-4°.

On trouve un extrait de cet ouvrage dans le recueil italien intitulé: *Nouvelles littéraires de Venise* (1740, pag. 203).

On a encore de lui un Recueil de poésies burlesques, qui porte le titre suivant:

Poesie facete. Venise, 1754, in-8°. (L.)

ANDLA (Anchised'), médecin qui vivait en Hollande au dix-septième siècle, est, selon Carrère, auteur de l'ouvrage suivant:

Epistola de naturá et viribus menthæ,

inséré dans une Collection de Lettres relatives à la médecine et à la philosophie. (Dordrecht, 1665, in-8°.). (v.)

ANDRADE (Joseph-Homem), né à Lisbonne, le 24 novembre 1658, fut très-versé dans les langues latine, italienne et française, dans la théologie et la philosophie scolastique. Après

avoir exercé la pharmacie avec beaucoup d'habileté, et s'être fait connaître très-avantageusement par ses écrits sur la chimie pharmaceutique, dans lesquels il suivit avec beaucoup de respect les règles indiquées par les Arabes, il mourut dans sa ville natale, le 17 mai 1716. Il avait publié :

Apologia pharmaceutica pela verdadeira trituraçao da jallapa e dos aromaticos discucientes que entrao na composiçao da Benedicta ; e pela operaçao do unguento Apostolorum de Avicenna em orden a se lhe nao acrecentar mais verdete, do que seu author pede na dita composiçao. Lisbonne, 1691, in-4°.

Parte segunda apologetica pela trituraçao da jallapa, e todos os mais medicamentos segundo a ordem dos canones universales de Messue sua verdadeira exposiçao. Lisbonne, 1692, in-4°.

Les titres de ces ouvrages ont été entièrement défigurés par Haller.

Andrade a laissé en manuscrit :

Encyclopedia pharmaceutica, in-4°.
Manipulus medicinarum, in-4°.
Theorica pharmaceutica, in-4°.
Controversias medicinales, in-4°.
Ramillete de plantas, in-4°. (v.)

ANDRÉ DE ZAMUDIO. *Voy.* ALFARO DE ZAMUDIO (ANDRÉ).

ANDRÉ (ESPRIT), médecin de Montpellier, est auteur de l'ouvrage suivant :

Discours de la nature et propriété d'un certain suc huileux nouvellement découvert en Languedoc près Gabian. Montpellier, 1605, in-8°. - Paris, 1609, in-8°. (z.)

ANDRÉ (FRANÇOIS), professeur de médecine à l'Université de Caen, a écrit l'ouvrage suivant, qui est dirigé contre Bayle :

Entretiens sur l'acide et sur l'alkali. Paris, 1677, in-12.-*Ibid.* 1680, in-12. (z.)

ANDRÉ (JEAN), médecin anglais, n'est connu que pour avoir écrit l'ouvrage suivant sur les propriétés de la ciguë dans le traitement du cancer :

Observations upon a treatise of the virtues of hemlok in the cure of cancers. Londres, 1761, in-8°. (v.)

ANDRÉ (NICOLAS), né à Dijon, le 15 octobre 1704, fut reçu, en 1729, dans la communauté des chirurgiens de Versailles. Il inonda la France, et surtout la capitale, de brochures dans lesquelles il exaltait les vertus merveilleuses des bougies qu'il prétendait avoir eu l'art de rendre, à la fois, digestives, suppuratives, mondificatives, détersives et dessiccatives, en sorte qu'elles pussent convenir à tout le monde. Parmi ces productions, qui portent toutes le cachet du charlatanisme le plus déhonté, nous citerons les suivantes :

Dissertation sur les maladies de l'urètre qui ont besoin de bougies. Paris et Versailles, 1751, in-12.

Observations pratiques sur les maladies de l'urètre et sur plusieurs faits convulsifs, et la guérison de plusieurs maladies chirurgicales, avec la dé-

composition d'un remède propre à réprimer la dissolution gangréneuse et cancéreuse, et à la réparer; avec des principes qui pourront servir à employer les différens caustiques. Paris, 1756, in-8°.

Manière de faire usage des bougies ou des sondes antivénériennes, médicamenteuses et chirurgicales, propres à guérir toutes les espèces de rétentions d'urine, maladies de l'urètre et de la vessie. Paris, 1758, in-8°.

Nouvelles observations sur les maladies de l'urètre et de la vessie, causes de la rétention d'urine, où l'auteur démontre, contre les assertions de M. le Cat, chirurgien-major du grand hôpital de Rouen, et de ses partisans, le vrai déguisement des maladies secrètes, et l'impossibilité de les guérir sans l'usage de ses bougies et de sa méthode. Paris, 1766, in-12.

Le Mercure de France, pour les années 1752, 1753 et 1754, coutient aussi plusieurs Lettres, dans lesquelles le charlatan André prodigue les épithètes les plus impudemment mensongères et les plus emphatiquement outrées à ses bougies emplastiques. (J.)

ANDRÉ (Pierre), médecin français, vivait à peu près vers le milieu du seizième siècle. Il a laissé un

Traité de la peste, de la préparation de l'antimoine, et de la dyssenterie. Poitiers, 1563, in-8°. (O.)

ANDRÉA DE LUCCHIS, médecin napolitain, n'est connu que pour avoir écrit l'ouvrage suivant, indiqué par Toppi:

Dissertatio de metallo ex lapide, ex tertio et quarto libro Meteororum Aristotelis. Ingolstadt, 1581, in-4°. (T.)

ANDREÆ (Jean), né à Ribnitz, en Danemarck, exerça la médecine à Rostock et à Reval, ainsi qu'à Constantinople; le grand sultan le combla de richesses, et le retint dans sa capitale, où il mourut, le 25 avril 1650, âgé de soixante ans. Il a écrit:

Questiones physico-medicæ. Wittemberg, 1624, in-4°.

Dissertatio de syncope. Wittemberg, 1624, in-4°.

On connaît aussi un autre Andreæ (Jean-Valentin), auteur d'une dissertation:

De arthritide. Strasbourg, 1585, in-4°. (U.)

ANDREÆ (Jean-Gérard-Reinhard), fils d'un apothicaire de Hanovre, naquit dans cette ville le 17 décembre 1724. Après avoir puisé les premiers élémens de la pharmacie chez son père, il se rendit, en 1744, à Berlin, où il passa une année. Il alla ensuite à Francfort, où il resta jusqu'en 1746, puis à Leyde, où il étudia la chimie sous Gaubius, la botanique sous Royen, et la physique sous Muschenbroeck. En 1747, il passa en Angleterre, et, la même année, il revint à Hanovre, où il prit la direction de l'officine de son père, dont sa mère lui abandonna tout à fait la propriété en 1751. Douze ans après, en 1763, il fit encore un voyage dans la Suisse. Une cystite violente termina ses jours le 1er mai 1793. Contre l'usage presque général des pharmaciens allemands, à cette époque, Andreæ se distingua beaucoup par la variété et par l'étendue de ses connaissances. Il avait fait son occupation favorite de la chimie, de la botanique et de la minéralogie, et possédait un

très-beau cabinet d'histoire naturelle. Ses talens, qui percèrent malgré sa modestie, dans plusieurs écrits piquans et instructifs, lui valurent l'amitié de Werlhof, l'estime du public, et la confiance du gouvernement. Nous avons de lui :

Briefe aus der Schweitz nach Hannover geschrieben in dem Jahre 1763 (Lettres écrites de la Suisse à Hanovre, en 1763). Zurich et Winterthur, 1776, in-4°.

Ces Lettres, qui font honneur à son talent pour l'observation, et à la justesse de son esprit, se lisent encore aujourd'hui avec plaisir. Elles avaient d'abord paru (de 1764 à 1766) dans le *Magazin de Hanovre*.

Alchimische Briefe von dem Verfasser der chimischen Versuche zur naehern Erkenntniss des Kalches. (Lettres alchimiques de l'auteur des Expériences chimiques sur la chaux). Hanovre, 1767, in-8°.

Ce sont les Lettres que lui avaient écrites Meyer d'Osnabruck, et qu'il mit au jour après la mort de ce chimiste célèbre.

Abhandlung ueber eine betræchtliche Anzahl Erdarten aus Seiner Gross-Britannien-Majestaet teutscher Landen, und von derselben Gebrauch fuer den Landwirth (Traité sur un nombre considérable d'espèces de terres des Etats allemands du roi d'Angleterre, et sur leur usage dans l'économie rurale). Hanovre, 1769, in-8°.

Chargé, en 1765, d'examiner les principales espèces de terres et d'argiles de l'électorat de Hanovre, et de rédiger une instruction, qui fût à la portée des cultivateurs, sur les moyens de les faire servir aux besoins de l'agriculture, Andreæ publia ce livre, qui, malgré plusieurs taches, dont on ne doit accuser que l'état d'imperfection de la chimie à cette époque, sera pendant long-temps encore l'ouvrage le plus complet, et surtout le plus utile, sur un sujet d'une importance aussi grande et aussi générale.

Andreæ a encore publié différens Mémoires, tant dans les *Hannæverische nuetzliche Sammlungen aus dem Hannæverischen Magazin* (pour l'année 1757), que dans les *Beytræge zu den chemischen Annalen* de Crell. Le seul article qu'il ait fourni à ce dernier Journal a été réimprimé dans le *Repertorium fuer Chemie* d'Elwert. Tous les Mémoires insérés dans le *Magazin de Hanovre* sont anonymes. (A.-J.-L. J.)

ANDREÆ (Tobie), fils d'un apothicaire de Brême, vint au monde, dans cette ville, le 11 août 1633. Brême, Herborn, Duisbourg, Leyde et Groningue devinrent tour à tour le théâtre de ses études; mais ce fut à Duisbourg qu'il reçut le bonnet de docteur en philosophie et en médecine, qui lui fut accordé en 1659. L'Université de cette ville ne tarda point à l'aggréger au nombre de ses professeurs, et, en 1662, on lui donna une chaire de médecine et de philosophie. Le désir de faire connaissance avec le célèbre Louis de Bils le détermina, en 1669, à accepter celle qui lui fut offerte pour la ville de Bois-le-Duc. Cependant il y renonça, en 1674, pour passer à Francfort-sur-l'Oder, qu'il quitta de même, en 1681, pour se rendre à l'invitation des curateurs de l'Université de Franequer. Ce fut dans cette ville qu'il termina sa carrière, le 5 janvier 1685. Pendant les quatre années qu'il y enseigna la philosophie, il employa son crédit à faire prévaloir le système de Descartes, dont Abraham de Gulich, son prédécesseur, n'avait pas été

moins chaud partisan que lui. L'admiration qu'il professait pour ce philosophe était égalée par son dévouement à la fortune de Bils, dont il se déclara le champion, et pour lequel il rompit en plus d'une occasion des lances. Ses ouvrages sont :

Breve extractum actorum in cadaveribus Bilsianâ methodo præparatis. Duisbourg, 1659, in-4°.-Marbourg, 1678, in-4°.

Disputatio de concoctione ciborum in ventriculo. Francfort-sur-l'Oder, 1675, in-4°.

Disputatio de tertianario sui ipsius medico. Francfort-sur-l'Oder, 1678, in-4°.

Disputatio de catarrhis. Francfort-sur-l'Oder, 1678, in-4°.

Disputatio de curâ mentis per corpus. Francfort-sur-l'Oder, 1679, in-4°.

Disputatio de curâ corporis per mentem. Francfort-sur-l'Oder, 1679, in-4°.

Disputatio de conjugio corporis et mentis. Francfort-sur-l'Oder, 1679, in-4°.

Bilanx exacta Bilsianæ et Clauderianæ balsamationis. Amsterdam, 1682, in-12.

Le but de l'auteur est de prouver que la manière d'embaumer de Gabriel Clauder ne saurait entrer en parallèle avec celle de Louis de Bils, malgré les prétentions de l'inventeur. (J.)

ANDREAS, ancien médecin et historien grec, qui naquit à Palerme, en Sicile, si nous en croyons Mongitore, fut médecin de Ptolémée Philopator, roi d'Égypte, et périt sous le fer d'un assassin, qui, voulant faire mourir le prince, entra dans sa tente, et y frappa Andreas, qu'il prit pour lui.

Celse range Andreas au nombre des partisans de la secte d'Hérophile, et dit qu'il a beaucoup écrit sur la pharmacologie. Il rapporte même la description de plusieurs emplâtres ou mélanges inventés par ce médecin, dont il cite, aussi bien qu'Oribase, des machines pour la réduction des fractures et des luxations, qui donneraient à penser qu'Andreas s'était occupé de la chirurgie. Au reste, il n'a pas dû contribuer beaucoup aux progrès de cet art, puisqu'il attribuait la formation du cal à l'épanchement du suc médullaire entre les extrémités osseuses et à sa solidification.

Nous ne donnerons pas la liste des ouvrages, vrais ou imaginaires, que Mongitore lui attribue, d'après l'autorité de divers écrivains, et qu'Éloy a copiée. Tous sont perdus aujourd'hui : nous savons seulement qu'il y en avait un consacré aux propriétés des médicamens, et qui portait le titre de Νάρθηξ. Dans un autre, sur les poisons, Andreas combattait l'opinion fabuleuse et accréditée chez les anciens de l'accouplement de l'aspic avec la murène.

Il paraît presque certain qu'Andreas de Palerme, en admettant toutefois que cette ville soit réellement sa patrie, ne diffère pas d'Andreas de Caryste, en Grèce, dont Cassius parle dans ses Problêmes. Mais on ne doit pas le confondre avec Andreas, fils de Chrysaris, cité par Pline, et auteur de plusieurs

livres sur la matière médicale, qui étaient remplis des idées superstitieuses admises chez les Orientaux : ce dernier vivait plus tard. Il paraît aussi qu'il faut le distinguer d'un autre médecin grec, appelé Andron, qui serait antérieur à Erasistrate même, si l'on s'en rapporte, comme l'a fait Schulze, à un passage de Galien, mais sur le compte duquel nous ne savons rien qui soit digne d'être remarqué. (LT.)

ANDRÉAS DE CORDOUE, médecin espagnol, archiâtre du pape Grégoire XII, fut célèbre dans le quinzième siècle comme praticien et comme érudit. Il mourut, en 1417, à la suite de violentes douleurs néphrétiques. (U.)

ANDRÉAS DE LÉON exerça la médecine et la chirurgie à Grenade, au temps de Philippe II, à la cour de qui il fut attaché. Il a écrit :

Examen de chirurgia, o visos pora dangrias y purgas.
De anatomia ;
Definiciones de medicina ; differencias y virtudes del anima con declaracion de los temperamentos, morbos, etc. ; y declaracion de pulsos y orinas.
Ces trois ouvrages réunis ont été imprimés à Baeça, (1590, in-4°.), et sous le titre de *Varios tratados de medicina y de chirurgia.* (Baeça, 1605, in-4°.).
Practica de morbo gallico en el qual se contiene el origen y conocimiento desta enfermedad y de mejor modo de curarla. Valladolid, 1605, in-4°. (U.)

ANDREU (HYACINTHE), médecin espagnol, naquit, vers le milieu du dix-septième siècle, à Ostalric, petite ville de la Catalogne. Il étudia la médecine à Barcelonne, exerça sa profession dans cette ville, et y devint même professeur dans l'Université. En 1675, il quitta sa chaire, après l'avoir conservée pendant vingt-quatre ans. Il a écrit :

Practicæ Gotholanorum, pro curandis corporis humani morbis, descriptæ juxtà medicinæ rationalis leges, quas posteris commendatas reliquerunt lucidiora antiquitatis luminaria, Hippocrates et Galenus. Barcelonne, 1678, in-fol. (Z.)

ANDRIOLI (MICHEL-ANGE), appelé *Andreoli* par Corte, et, très-mal à propos, *Andriolo* par Eloy, reparaît dans la Bibliothèque de Carrère, sous les deux noms également mutilés d'*Andriolo* et d'*Andrillus*. Il naquit à Vérone, et prit le titre de docteur en médecine à Venise. L'Académie des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres, et il devint aussi premier médecin en Carinthie. Les ouvrages sortis de sa plume sont :

Consilium veterum et neotericorum de conservandâ valetudine, sive de morborum causis procatharticis, in quo rationes experimentorum suffragiis discussæ exorantur. Lyon, 1693, in-4°.-Venise, 1693, in-4°.-Bâle, 1694, in-4°.
Novum et integrum systema physico-medicum. Bâle, 1694, in-fol.

Domesticorum auxiliorum et facilè parabilium remediorum liber. Venise, 1698, in-4°.- *Ibid.* 1706, in-4°.
Enchiridium medicum practicum, sive appendix ad libellum de conservandâ valetudine. Venise, 1700, in-4°.
Physiologia. Clagenfurt, 1701, in-fol.
Philosophia experimentalis, præside Platone. Clagenfurt, 1705, in-fol. -*Ibid.* 1708, in-fol.-Venise, 1718, in-4°.
De febribus et morbis acutis. Venise, 1711, in-fol. (J.)

ANDRIOSA (André), médecin du dix-septième siècle, paraît s'être occupé beaucoup des chimères de l'astrologie, science futile, sur laquelle il écrivit l'ouvrage suivant:

Miroir où est traité de la vraie astrologie. Paris, 1633, in-8°. (o.)

ANDROCIDES, philosophe pythagoricien, possédait, assure Pline, un moyen de dissiper les fumées du vin. Ce moyen n'était sans doute autre que la tempérance et la modération, quoi qu'en ait pu dire et penser le crédule encyclopédiste latin, qui ajoute qu'Androcides, écrivant à Alexandre le Grand, dont il était médecin, pour lui représenter les dangers auxquels l'exposait l'abus du vin, lui recommanda de ne point oublier que cette liqueur est le sang de la terre et le poison de l'homme. (LT.)

ANDROMAQUE l'ancien, médecin de Néron, était né en Crète. Il fut le premier décoré du titre d'archiâtre. Ses cures lui acquirent à Rome une grande célébrité; mais on ne sait rien de sa doctrine, ni de sa méthode pratique. Galien le met au nombre des auteurs qui avaient le mieux écrit sur les médicamens. Il nous a conservé un grand nombre de formules recueillies par lui, et dont une partie était de son invention. Mais c'est surtout comme inventeur de la thériaque qu'Andromaque devint fameux.

C'est dans un poème en vers élégiaques, intitulé Γαλήνη (calme, tranquillité), qu'Andromaque exposa la composition et les propriétés de ce médicament. Galien, qui nous a conservé tout entier son poème, dont Tzetzes rapporte aussi le commencement, le loue d'avoir employé ce moyen, qui rend la formule moins facile à altérer. Un Traité spécial de la thériaque est aussi attribué à Galien. Moïse Charas a publié, en 1668, une traduction française du poème d'Andromaque, dont le titre, *Galéné*, fut le premier nom du médicament qu'il y célèbre. Ce ne fut qu'assez long-temps après qu'il prit celui de thériaque (de θὴρ, animal venimeux), souvent employé collectivement pour désigner les antidotes en général. François Tidicæus a publié (Thorn, 1607, in-4°.) une édition du texte grec de ce poème, avec une traduction latine en prose, et celle en vers latins de Julius-Martianus Rota.

Destiné principalement, dans l'origine, à remédier aux morsures venimeuses, cet électuaire fut bientôt regardé comme propre à guérir toutes les maladies. L'antidote de Mithridate, jusqu'alors en vogue, et dont la thériaque ne diffère guère que par l'addition de la vipère, tomba dans le discrédit. L'empereur Antonin la faisait préparer avec le plus grand soin dans son palais, et ne manquait pas un jour d'en prendre à jeun. Le succès de ce médicament engagea divers médecins à inventer de nouvelles thériaques; mais celle d'Andromaque se soutint malgré leurs efforts : elle a conservé sa réputation au travers des siècles. D'habiles praticiens modernes ont encore renchéri sur les éloges que lui ont donnés les anciens. Bordeu regardait cette monstrueuse composition, où sont entassées confusément soixante-une substances différentes, comme « l'écueil de tous les raisonnemens et de tous les systèmes, comme un remède suivant le cœur, suivant l'instinct, ou suivant le goût de tous les hommes, comme réunissant, pour ainsi dire, tous les goûts possibles de tous les estomacs. » Long-temps la préparation de la thériaque fut, à Paris surtout, une solennité médicale. En vain plusieurs pharmacopées en présentèrent la formule sagement simplifiée, celle où nul des ingrédiens prescrits par l'archiâtre de Néron n'avait été omis obtint toujours plus de confiance : tant la raison est sujette à avoir le dessous quand l'opinion et l'habitude sont unies contre elle! (MS.)

ANDROMAQUE LE JEUNE, fils du précédent, fut, ainsi que son père, archiâtre de Néron. Comme lui, il se rendit célèbre par divers ouvrages sur la préparation et les vertus des médicamens, et montra le plus grand zèle pour en inventer de nouveaux. Galien nous apprend qu'outre une foule de remèdes contre la plupart des maladies, il en avait découvert vingt-quatre particuliers contre les affections de l'oreille. Il avait aussi introduit l'usage de divers emplâtres de sa composition, auxquels il se plaisait à donner des noms pompeux. Mais cet inventeur si fécond de remèdes ne fut, suivant le médecin de Pergame, aucunement supérieur à ses contemporains dans l'art de les appliquer à propos. (MS.)

ANDRON. *Voyez* ANDREAS.

ANDRY (NICOLAS), fils d'un marchand de Lyon, naquit, en 1658, dans cette ville, où il commença ses études, qu'il termina dans la capitale au collége des Grassins. Né sans fortune, il se voua d'abord à l'étude de la théologie, et se chargea de ce qu'on appelait l'éducation des jeunes gentilshommes, dont l'un d'eux fut connu, par la suite, sous le nom de Maréchal de Maillebois. Après plusieurs années, passées dans les travaux ingrats d'un précepteur à gages, Andry fut nommé professeur

au collége où il avait terminé ses études. Il traduisit, en 1687, le panégyrique d'un empereur que les prêtres ont nommé le Grand Théodose. En 1690, son caractère inquiet ou tout autre motif qu'on ignore, lui fit abandonner l'état ecclésiastique, adopter le surnom de Beauregard, et s'adonner à la médecine. Trois ans après, il alla prendre le bonnet de docteur à Reims, et il se fit aggréger dans la même année à la Chambre Royale de médecine de Paris : cette Chambre ayant été supprimée en 1694, il fit sa licence, et fut reçu docteur de la Faculté de Paris en 1697. En 1701, il fut nommé adjoint d'Alexandre-Michel Denyan, professeur en médecine au Collége de France. En 1702, la protection de l'abbé Bignon lui fit accorder la place de censeur, et le désigna pour travailler au Journal des savans. Cependant l'étude ne l'avait pas entièrement éloigné des travaux littéraires, car il écrivit contre le père Bouhours, chargé d'analyser les ouvrages relatifs à la médecine dans le Journal des savans; il critiqua, sans ménagement, les écrits de ses confrères, et se montra souvent détracteur injuste plutôt que critique impartial. Le célèbre Jean-Louis Petit, que la postérité a vengé, fut en butte à son humeur envieuse et chagrine. Mais les querelles sans fin que se fit Andry avec presque tous ses contemporains, méritent beaucoup moins d'attention que l'aveugle acharnement qu'il mit à empêcher les chirurgiens de se placer au rang honorable où la nature de leur profession les appelle. Entêté de la ridicule prééminence que les médecins d'alors s'arrogeaient sur les chirurgiens, malgré l'autorité éternelle de la raison, et d'après d'anciens priviléges accordés dans les temps d'ignorance et de barbarie, Andry s'opposa aux vues généreuses de Georges Maréchal, qui avait obtenu, en septembre 1724, la création de cinq places de démonstrateurs en chirurgie. Il avait été porté, dans cette même année, le 4 novembre, au décanat de faculté, soit par la faveur, soit par le désir qu'éprouvaient ses confrères de placer à leur tête un homme entreprenant, audacieux même, et capable par-là de soutenir leurs ridicules prétentions. Il justifia ce choix, fit intervenir l'Université, et, le 6 décembre 1725, le conseil d'état du roi *interpréta*, c'est-à-dire, *rendit nulles* les lettres-patentes accordées par le roi; la Faculté de médecine conserva ce qu'elle appelait *ses droits* sur les chirurgiens. C'est ainsi que les corporations, qui, d'ailleurs, offreut de grands avantages, peuvent devenir des obstacles insurmontables au perfectionnement des sciences lorsque l'égoïsme, déguisé sous le nom d'esprit de corps, vient mettre en jeu les passions de ceux qui les composent. Andry qui n'avait pas voulu que la chirurgie fût enseignée par des chirurgiens, conçut le projet bizarre de faire démontrer et pratiquer les opérations par les bacheliers en médecine;

il fit déclarer par la Faculté que les docteurs pourraient faire des cours d'anatomie et d'ostéologie, et démontrer aussi les opérations : tout bachelier dut soutenir un examen et une thèse de chirurgie. Andry ne borna pas là ses travaux : il détermina, le 3 mars 1726, l'archevêque de Paris à défendre, par un mandement, aux chirurgiens et aux sages-femmes de donner des certificats pour l'obtention des dispenses de carême. Cette défense, qui n'était que ridicule, ne pouvait nuire aux progrès de la chirurgie; mais les dispositions adoptées par la Faculté ne tendaient rien moins qu'à prolonger l'avilissement de la partie la plus certaine de l'art de guérir. Portant son génie inquisitorial jusque sur la pratique de la chirurgie, Andry convoqua une assemblée qui décida que des hommes tels que Morand et Garengeot ne pourraient plus pratiquer l'opération de la taille qu'en présence des médecins, et l'on renouvela la défense d'imprimer aucun ouvrage relatif à la médecine sans l'approbation de la Faculté. Il est pénible d'avoir à rapporter des manœuvres aussi misérables, mais il est bon de les rappeler, afin de faire rougir les hommes turbulens qui seraient tentés de renouveler d'aussi honteuses intrigues. Après avoir ainsi affermi les priviléges de la Faculté, Andry n'ayant plus d'ennemis extérieurs à combattre, en chercha dans la Faculté elle-même, ou plutôt il voulut asservir cette compagnie, en paraissant désirer son illustration. Les membres de la Faculté recouvrèrent alors toute leur énergie, ou, pour être plus exacts, ils dirigèrent contre Andry lui-même celle qu'ils avaient montrée contre les chirurgiens. Les médecins de la cour avaient le projet d'acquérir tout pouvoir sur la Faculté : Andry favorisa leurs menées, espérant de gouverner despotiquement, sous leurs auspices, ceux qui l'avaient jusque-là si chaudement servi dans ses projets de domination. Dodart, Helvetius, Boudin, médecins du roi et de la reine, offrirent leur dangereuse protection à la Faculté, qui les remercia et refusa cette marque d'une ambition masquée sous l'apparence d'une feinte bienveillance. Andry, déjoué dans ses projets, et vendu aux médecins de la cour, eut recours à la délation et à la calomnie pour accabler ses confrères; il employa même contre eux une arme terrible alors, en tâchant de faire soupçonner leur orthodoxie. La Faculté fit encore échouer ces basses manœuvres, et décida qu'à l'avenir tous ses décrets seraient signés de plusieurs docteurs, dans l'intention d'empêcher Andry d'y rien changer. Cet homme qui, jusqu'alors, avait été considéré en quelque sorte comme un oracle, fut désormais en butte à de continuelles contradictions; il feignit de vouloir renoncer à la place de doyen, mais à l'époque du renouvellement, il se permit une fraude des plus coupables; il supprima les lettres d'avertissement, espérant de pouvoir

ainsi capter facilement les suffrages du petit nombre de membres présens; mais ses confrères élurent, en son absence et à sa place, Etienne-François Geoffroy, et François Afforty fut nommé censeur. Andry ne rougit pas de mendier l'assistance des médecins de cour, du cardinal Fleury et du garde-des-sceaux; il dirigea des libelles contre Geoffroy et Afforty : celui-ci s'étant retiré, Andry demanda et obtint la censure, ce qui lui permit de continuer le cours de ses dénonciations honteuses. Enfin, il mourut à Paris le 13 mai 1742, et fut inhumé à Saint-Roch.

Si Andry eut un caractère peu honorable, on doit du moins lui accorder des talens incontestables; il est auteur de deux ouvrages, qui sont encore estimés, sur les vers et sur l'orthopédie; il combattit, avec raison, les idées exagérées d'Hecquet sur les avantages de la saignée, et s'il eût consacré à d'utiles travaux le temps qu'il perdit dans des intrigues avilissantes, il aurait pu se placer au rang des plus célèbres médecins que la France a produits. Ses écrits sont nombreux : on a de lui :

Traduction du Panégyrique de Théodose-le-Grand, du latin de Pacatus. Paris, 1687, in-12.

Les sentimens de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe et de Philante. Paris, 1688, in-12.

Réflexions ou Remarques sur l'usage présent de la langue française. Paris, 1692, in-12.

Suite de ces Réflexions. Paris, 1694, in-12.

Andry attaque sans ménagement les opinions philologiques du Père Bouhours dans ces trois opuscules.

De la génération des vers dans le corps de l'homme ; de la nature et des espèces de cette maladie; des moyens de s'en préserver et de s'en guérir. Paris, 1700, in-12.-*Ibid.* 1708, in-12-*Ibid.* 1714, in-12.-Amsterdam, 1714, in-12.-Paris, 1741, in-12.-Trad. en allemand, Léipzick, 1716, in-8°.

Andry soutient qu'il y a autant de vers que de parties dans le corps de l'homme, et de maladies auxquelles nous sommes sujets. Il attribue la production de ces animaux au développement d'œufs introduits par la respiration, les alimens ou le tact. Cette opinion, qui n'avait que le mérite de la bizarrerie, puisqu'elle n'était rien moins que nouvelle, fit pleuvoir un déluge de critiques et de sarcasmes sur Andry. Le mordant Vallisnieri le combattit avec les armes redoutables de l'ironie, qu'il savait manier avec tant d'adresse et de succès. Hecquet ne le ménagea pas davantage, et Hunauld, dans une satire amère qu'il publia de son système, lui donna, par une allusion dérisoire à cette ridicule doctrine, l'épithète plaisante d'*homo vermiculosus*. Lemery l'attaqua d'une manière plus modérée dans le Journal de Trévoux ; il fut le seul à qui Andry répondit dans l'opuscule suivant :

Eclaircissemens sur le livre De la génération des vers dans le corps de l'homme. Paris, 1704, in-12.-Amsterdam, 1705, in-12.-Paris, 1741, in-12.

L'édition d'Amsterdam contient les critiques de Lemery; celle de Paris, 1741, renferme le Traité de la génération des vers.

An cordis motus à durâ meninge : Resp. J.-B. Winslow. Paris, 1703, in-4°.-*Resp. Desid.-Claud. Fremont*. Paris, 1726, in-4°.

Le régime du carême considéré par rapport à la nature du corps et des alimens. Paris, 1710, in-12.

C'est surtout Hecquet et son rigorisme outré qu'Andry attaqua dans cet écrit.

Remarques de médecine sur différens sujets, et particulièrement sur ce qui regarde la saignée, la purgation et la boisson. Paris, 1710, in-12.

Cet ouvrage est encore dirigé contre Hecquet, et l'auteur y établit la nécessité de purger souvent et de saigner peu, méthode de traitement, qui, comme on le voit, n'est pas très-rationnelle. Il a, comme le précédent, les qualités et les défauts de tous ceux d'Andry où la polémique occupe une place.

Quæstio medica in scholis medicorum Parisiensium discussa: an erumpentibus variolarum ἐκθωμασις à phlebotomiâ et purgatione semper abstinendum? Paris, 1712, in-4°.-*Ibid.* 1717, in-4°.

Le thé de l'Europe, ou les propriétés de la véronique. Paris, 1712, in-12.

Traité des alimens de carême. Paris, 1713, in-12.-*Ibid.* 1734, in-12.-*Ibid.* 1762, in-12.

Les deux premières éditions sont en deux volumes; la troisième en a trois, parce qu'on y a joint le *Régime de carême.* C'est encore Hecquet qu'Andry combat dans ce nouvel ouvrage.

Goiffonum, id est, verminum à cl. viro Dno. Goiffonio, medico Lugd. in causam pestis erectorum debellatio. Léipzick, 1722, in-12.

Andry publia cet ouvrage sous le nom anagrammatique de Closani Drany, *medici Serapiensis* (*Parisiensis*).

An præcipua valetudinis tutela exercitatio? Paris, 1723, in-4°.-*Ibid.* 1741, in-4°.

L'auteur fait voir qu'un exercice modéré est un des meilleurs moyens pour prévenir les maladies.

Lettre à l'auteur de l'article second du Journal des Savans du mois de mars 1724. Paris, 1725, in-12.

Examen de divers points d'anatomie, de chirurgie, de physique et de médecine, au sujet de deux Lettres plaintives, écrites par un chirurgien de Paris, touchant l'exposé qu'on a fait, dans le Journal des Savans, de quelques-unes des fautes d'un traité de ce chirurgien sur les maladies des os. Paris, 1725, in-12.

C'est le célèbre Traité des maladies des os de Jean-Louis Petit, qu'Andry attaque avec un acharnement, une mauvaise foi et une impéritie qui ne font honneur, ni à son caractère, ni à son talent. Il nie la possibilité de la rupture du tendon d'Achille, et ce seul exemple suffit pour montrer ce que devient la chirurgie quand elle est cultivée par des médecins.

An in humeri luxatione ambe potiùs quàm scalâ, januâ, polyspastusque iteratò renovatâ: Resp. Hubert Linguet. Paris, 1732, in-4°.

Andry préfère l'ambi d'Hippocrate à la machine de Jean-Louis Petit, excepté dans le cas où la tête de l'humérus est portée sous la cavité de l'omoplate.

Remarques de chimie touchant la préparation de différens remèdes usités dans la pratique de la médecine. Paris, 1735, in-12.

Cet opuscule est une diatribe contre la Chimie médicale de Malouin.

Cléon à Eudoxe, touchant la prééminence de la médec ne sur la chirurgie. Paris, 1739, in-12.-*Ibid.* 1742, in-12.

Le docteur Portal admire cet ouvrage, et loue fort Andry d'avoir prouvé que, de tous temps, les chirurgiens ont été subordonnés aux médecins!!

L'Orthopédie, ou l'Art de prévenir et de corriger dans les enfans les difformités du corps; le tout par des moyens à la portée des pères et mères, et de toutes les personnes qui ont des enfans à élever. Paris, 1741,

in-12, 2 volumes. - Bruxelles, 1743, in-8°. - Trad. en allemand, Berlin, 1744, in-8°. - *Ibid.* 1762, in-8°.

A quelques taches près, cet ouvrage mérite encore de figurer, comme un très-bon livre, dans nos bibliothèques, et les médecins ne peuvent guère se dispenser de le lire.

An ab impulsu sanguinis in arteriam pulmonalem inspiratio spontanea? Resp. Franc.-David Herissant. Paris, 1741, in-4°.

Suite de l'Orthopédie. Paris, 1742, in-12.

Le docteur Portal attribue à Andry, on ne sait sur quelle autorité, la rédaction de l'Exposition anatomique de Winslow. Dionis, son gendre, a publié les leçons qu'il avait dictées au Collége de France sur les maladies pestilentielles. (s.)

ANEL (Dominique), chirurgien militaire français, est un de ces hommes que l'on connaît plus par leurs écrits que par les événemens de leur vie. On ignore le lieu et la date de sa naissance et de sa mort; mais ses ouvrages indiquent qu'il résida au moins une grande partie de sa vie en Piémont. Son nom occupe une place distinguée dans l'histoire des procédés opératoires relatifs à la fistule lacrymale; mais il mérite encore plus de renommée pour avoir, le premier, proposé d'opérer les anévrismes d'après la méthode que l'on a trop long-temps attribuée à Hunter. Ses ouvrages sont nombreux.

L'art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme; avec un Discours d'un spécifique propre à prévenir les maladies vénériennes. Amsterdam, 1707, in-12. - *Ibid.* 1716, in-12. - *Ibid.* 1732, in-12. - Trevoux, 1717, in-12.

Frappé de l'inconvénient du séjour du pus dans les abcès, et du sang dans les cavités du corps, Anel conseille de pomper ces liquides avec une sorte de seringue, avant qu'ils aient encore acquis des propriétés très-irritantes. Ce moyen, trop négligé aujourd'hui, a été de nouveau proposé par MM. Percy, et Petit, de Lyon.

Observation singulière sur la fistule lacrymale, dans laquelle l'on apprendra la méthode de la guérir radicalement. Turin, 1713, in-12.

Suite de la nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales. Turin, 1714, in-4°.

Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit lacrymal. Paris, 1716, in-12.

Ces trois ouvrages roulent sur le même sujet; l'auteur y propose de sonder les points lacrymaux avec un stylet très-délié, et d'injecter par cette voie, à l'aide d'une seringue à syphon très-fine, divers liquides propres à désobstruer le sac lacrymal. Cette méthode, que M. Demours croit supérieure à toute autre, et qui pourtant est loin de réussir dans tous les cas, a été revendiquée par Morgagni en faveur de Caius Julius et de Plater; mais, si l'érudition est utile pour démasquer de honteux plagiaires, il ne faut pas s'en faire une arme contre tous les auteurs de découvertes utiles. Celle d'Anel est fondée sur les connaissances anatomiques les plus solides, sur un examen judicieux des symptômes, et sur une idée exacte de la nature de la maladie: il y a loin de là aux passages équivoques de quelques écrivains obscurs. L'Académie des sciences, plus juste et plus éclairée que les antagonistes d'Anel, lui accorda son suffrage, et Fantoni, Woolhouse, Molinetti, Morgagni, approuvèrent sa méthode, qui n'a d'autres défauts que d'être insuffisante dans beaucoup de cas.

Recueil des méthodes pour la guérison des plus dangereuses maladies. Trévoux, 1717, in-12.

Relation d'une énorme tumeur occupant toute l'étendue du ventre d'un homme hydropique, et remplie de plus de sept mille corps étrangers. Paris, 1722, in-8°.

Anel communiqua à l'Académie des sciences diverses observations, entre autres celle-ci :

Observation singulière d'un fœtus trouvé dans une masse membraneuse, rendue par une dame au sixième mois de sa grossesse (1714). (H.)

ANEL (Dominique), premier garçon chirurgien à l'hôpital Saint-Jacques de Toulouse, écrivit, selon le docteur Portal, une Lettre dans le milieu, du mois de janvier 1700, contre François Lambert, médecin de cet hôpital, qu'il accuse d'avoir fait enterrer, sans appeler aucun de ses confrères, le cadavre de Bernard d'Armaignac, dans lequel on avait trouvé un ramollissement de tous les os, à l'exception des dents. Cet Anel n'est-il pas le précédent? le prénom semblerait le faire croire. (H.)

ANEMORINUS (Wolfgang), médecin autrichien, pratiquait à Crems, vers le commencement du seizième siècle. On a de lui :

De balneo Badensi. Vienne, 1511, in-4°. (Z.)

ANFOSSI (Jean-Baptiste), médecin de Frascati, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. On ne connaît de lui que l'ouvrage suivant :

Notizia della malattia e passagio della Signora Giulia Buzi, Toscolana, e sezio del suo cadavere. Rome, 1743, in-4°. (Z.)

ANGE DE SAINT JOSEPH, carme déchaussé, dont le véritable nom était Ange de la Brosse, naquit à Toulouse. Après avoir été supérieur des missions de son Ordre dans la Belgique, il fut envoyé à Ispahan, en qualité de missionnaire apostolique. A son retour de Perse, où il devint très-habile dans la langue vulgaire, il fut élu Provincial de l'Ordre en Languedoc, et se retira à Perpignan, où il mourut en 1697. Ses ouvrages sont :

Gazophylacium linguæ Persarum. Amsterdam, 1684, in-fol.

Malgré les éloges que Chardin prodigue à cet ouvrage, de nombreuses inexactitudes le déparent, suivant M. Langlès. Du reste, il est utile et curieux.

Pharmacopœa Persica. Paris, 1681, in-8°.

C'est une traduction du persan, qui, si l'on en croit le savant Hyde, a été faite par le P. Mathieu, dont Ange de Saint-Joseph a tu le nom, sans oser néanmoins y substituer ouvertement le sien. (J.)

ANGE DE SAULIEU, capucin prédicateur, né en Bourgogne, selon Papillon, mérite une place parmi les hydrographes; il mourut à Dijon en 1678, après avoir fait paraître l'ouvrage suivant, auquel il mit les initiales R. C. au lieu de son nom :

Hydrologie, ou Traité des eaux minérales trouvées auprès de la ville de Nuys, entre Prixey et Prenseaux. Dijon, 1661, in-12. (S.)

ANGELICO (Vespasien), médecin et astrologue de Vérone, a fait imprimer les ouvrages suivans :

Consiglio per conservarsi in tempo di peste. Vicence, 1577, in-4°.
Nuovi discorsi ; Trattado della creatione ; Nobiltà ed excellenza dell' uomo ; Lodi della potentissima città di Vinegia, etc. Venise, 1585, in-4°. (L.)

ANGELINI (Facondino), appelé en latin *Angelinus*, exerçait la médecine à Rimini, dans l'Etat de l'Eglise. Il a publié :

Methodus de venæsectione eligendâ. Padoue, 1649, in-4°.
Cette édition est la seule dont parle Mazzuchelli. Van der Linden et Manget en citent deux autres (Padoue, 1641, in-4°.–*Ibid.* 1650, in-4°.), qui sont au moins douteuses. Quant à celle qu'indique Carrère (Padoue, 1639, in-4°.), on peut la ranger parmi les innombrables erreurs dont sa Bibliothèque est souillée à chaque ligne. (L.)

ANGELINI (Fulvio), médecin de Césène, ville de la Romagne, a écrit un discours intitulé :

Brevis discursus de verme admirando per nares egresso,
qui a été imprimé (Ravenne, 1610, in-4°.) avec le Commentaire, en forme de Lettre à Fulvio Angelini, par Vincent Alsario della Croce, sur le même sujet. (L.)

ANGELO (Jérôme), fils d'un célèbre médecin de Pesaro, naquit en cette ville vers la fin du quinzième siècle. En 1500, il alla faire ses études à Padoue, où il prit ensuite le bonnet de docteur. Valeriano nous apprend qu'il mourut à la fleur de l'âge, consumé par la douleur que lui causa la mort de Mathieu Albini, son ami et son beau-frère. Il n'a laissé aucun ouvrage. (Z.)

ANGELO (Victor), médecin italien, naquit, selon Carrère, à Bagnorea dans les Etats du pape, et écrivit :

Consultationes medicæ. Rome, 1640, in-fol.
Cet ouvrage a été publié, après la mort de l'auteur, par Vincent Manuzio. (T.)

ANGELUCCI (Théodore), en latin *Angelutius*, médecin italien, qui florissait à la fin du seizième siècle, s'est rendu moins célèbre dans son art, que dans la poésie, et surtout dans la philosophie. Belforte, château de la Marche d'Ancone, situé à peu de distance de Tolentino, fut le lieu où il vit le jour. Quoiqu'il ait joui d'une grande célébrité, et que sa pratique heureuse lui ait procuré le titre et les droits de citoyen dans plusieurs villes d'Italie, particulièrement à Venise, cependant nous connaissons fort peu les divers événemens de sa vie. Nous savons seulement, d'après ce que lui-même nous apprend, dans une de ses épîtres dédicatoires, qu'il avait fait quelque sé-

jour à Rome, pendant sa jeunesse, et qu'en 1593 il se trouvait à Venise, où il était venu se réfugier, accablé par le malheur, et exilé de sa patrie. Sur la fin de ses jours, il devint premier médecin à Montagnana, où il mourut en 1600, et d'où son corps fut transporté à Venise. Les ouvrages, assez nombreux, qui nous restent de lui, sont :

Sententia quod metaphysica sint eadem quæ physica. Venise, 1584, in-4°.

Cet opuscule, entièrement polémique, est dirigé contre les *Discussions péripatéticiennes* du célèbre François Patrizzi, qui, ennemi déclaré de l'aristotélisme, avait épuisé tous ses efforts pour élever la doctrine de Platon au-dessus de celle du philosophe de Stagyre. Patrizzi publia une Apologie de ses principes, à laquelle Angelucci répondit dans l'ouvrage suivant :

Exercitationum cum Patricio liber, in quo de Metaphysicæ auctore, appellatione, dispositione, etc., disseritur. Venise, 1585, in-4°.

Ars medica ex Hippocratis et Galeni thesauris potissimùm deprompta. Venise, 1588, in-4°.-*Ibid.* 1593, in-4°.

De naturâ et curatione malignæ febris, libri quatuor. Venise, 1593, in-4°.

Ayant été attaqué et durement critiqué par Jean Donatelli, médecin de Castiglione (*De febre malignâ disputatio cum Th. Angelutio.* Venise, 1593, in-4°.), il lui répondit par l'opuscule suivant :

Bactria, quibus rudens quidam ac falsus criminator validè repercutitur, et de naturâ malignæ febris accuratissimè disseritur. Venise, 1593, in-4°.

Deus, Canzone spirituale di Celio Magno, con due lezioni di Teod. Angelucci. Venise, 1597, in-4°.

Capitolo in lode della Pazzia.

Cet opuscule est adressé à Thomas Garzoni, qui l'a inséré dans son *Ospidale de' Pazzi* (Venise, 1586, in-4°.-*Ibid.* 1601, in-4°.). On le trouve de même dans les *Rime* de Jacques Cescati, dans les *Scelte de' poeti Ravennati*, et dans les *Rime piacevoli di sei begl' ingegni* (Vicence, 1603, in-12).

L'Eneide di Virgilio. Naples, 1649, in-12.

Cette édition, la seule qu'on connaisse, est si rare, que quelques bibliographes ont douté de son existence. Algarotti et Beverini parlent de cette traduction avec éloges, et Tiraboschi dit que le style en est élégant. Certains bibliographes l'ont attribuée à Ignace Angelucci, jésuite, et frère de Théodore ; mais Tiraboschi pense, et prouve même, à peu près jusqu'à l'évidence, qu'ils se sont trompés. (J.)

ANGELUS (Baldus). *Voyez* Abbatio (Balde-Ange).

ANGELUS (Daniel). *Voyez* Engel (Daniel).

ANGERVILLE (César d'), médecin français du quinzième siècle, selon Carrère, qui en parle d'après Papillon, a écrit :

Traité contre la maladie contagieuse de la peste. Paris, 1587, in-16. (s.)

ANGLICUS (Jean). *Voyez* Jean de Gaddesden.

ANGUILLARA (Louis), célèbre botaniste italien, florissait vers le milieu du seizième siècle. Borsetti prétend qu'il vit le jour à Ferrare, mais sans en donner la preuve, et Mazzuchelli, entraîné par son autorité, a adopté cette opinion sans examen. Mais Apostole Zeno, appuyé du témoignage de Con-

rad Gesner et de Théophile Chentmann, écrivains contemporains, assure qu'il était romain, à quoi l'on peut ajouter, avec Tiraboschi, que Barthélemy Maranta l'appelle M. Luisi Romano dans une de ses lettres à Aldrovandi. C'est donc, suivant toutes les apparences, avec raison, que Zeno le fait naître auprès de Bracciano, petite ville des États de l'Eglise. On ignore où il fit ses premières études; mais elles durent être soignées, et elles furent surtout dirigées, d'après l'usage du temps, vers la connaissance des langues anciennes. Anguillara s'appliqua de bonne heure à la botanique; mais, convaincu bientôt que les livres étaient insuffisans pour apprendre à connaître la nature, il consacra plusieurs années à parcourir l'île de Chypre, celle de Caudie, la Grèce, l'Esclavonie, l'Italie, la Suisse, la Corse, la Sardaigne et la Provence. Lui-même nous fait savoir qu'il passa quelque temps en Crète, auprès d'un apothicaire habile, nommé Constantin Rhodiola. De retour en Italie, il fréquenta, soit à Bologne, soit à Pise, les leçons de Lucas Ghini, dont on ne saurait douter qu'il n'ait été le disciple, et non pas uniquement le contemporain, comme le prétend M. Du Petit-Thouars. Il se trouvait même encore au nombre de ses auditeurs, lorsqu'il fut appelé, en 1546, à Padoue, pour y former le jardin de botanique, dont on lui confia dans le même temps la direction. On trouve à ce sujet de nombreuses et graves erreurs dans les biographies. Anguillara ne succéda point à Louis Mondella dans la place de directeur du jardin de Padoue, comme Sprengel le dit d'après Belon, et M. Du Petit-Thouars d'après Sprengel. Sprengel s'est trompé aussi en attribuant la fondation de ce jardin au patriarche d'Aquilée. Déjà depuis 1533, Padoue possédait une chaire de botanique, dont François Buonafede fut le premier titulaire; mais le professeur était obligé de rassembler à ses frais les plantes nécessaires à ses démonstrations. Les choses restèrent pendant quelque temps en cet état; enfin le sénat de Venise reconnut les vices de l'institution : il décréta donc, en 1545 (et non en 1535, comme le dit Zeno), l'établissement d'un jardin public, et chargea l'un de ses membres, Sébastien Foscarini, de se rendre à Padoue pour acheter un terrain convenable. Ce fut Anguillara qui dirigea le premier ce nouveau jardin, et non pas Mondella, qui contribua seulement à l'enrichir, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant Facciolati. Quoique ce savant botaniste eût prodigué les épithètes les plus flatteuses à Matthioli, il ne se crut point obligé de louer jusqu'à ses fautes, et il releva plusieurs méprises dans ses ouvrages. Malgré la modération qu'il y mit, Matthioli, homme pétri de vanité et d'orgueil, lui répondit, comme à son ordinaire, par des injures : il l'accabla de mépris, et indisposa contre lui le cé-

lèbre Aldrovandi. Diffamé par deux hommes qui passaient pour les oracles de l'Italie, Anguillara dut inspirer de la défiance au sénat, et une enquête fut ordonnée, en 1557, pour s'assurer de l'état du jardin de Padoue. L'Université profita de cette occasion pour rendre le témoignage le plus favorable au directeur, et pour repousser les calomnies auxquelles il était en butte. Cependant Guilandini, qui convoitait sa place, n'épargnait rien pour le perdre dans l'esprit public : il ne l'appelait jamais que l'*olitor Patavinus* par dérision. Las, enfin, d'être toujours tourmenté, Anguillara donna sa démission en 1561, et se retira à Ferrare (et non à Florence, comme l'ont écrit quelques auteurs). Mazzuchelli assure qu'il y professa la médecine, ainsi qu'il l'y avait déjà enseignée, suivant lui, avant de se rendre à Padoue; mais Borsetti ne dit pas un mot de ces deux circonstances. Tout ce qu'on sait, d'après une lettre d'Alphonse Pancio à Aldrovandi, citée par Zeno, c'est qu'il donna, à Ferrare, des preuves publiques de son habileté dans la confection de la thériaque. Il se rendit même dans la Pouille, avec Evangéliste Quadramio, afin d'y chercher les plantes dont il avait besoin pour préparer ce médicament. Mais à peine eut-il terminé ses expériences qu'il fut atteint d'une fièvre pestilentielle, dont il mourut au mois d'octobre 1570, à Ferrare, et non pas à Padoue, ainsi que l'ont prétendu Haller, Eloy et Carrère. Le seul ouvrage qu'il ait écrit, porte le titre suivant :

Semplici, li quali in più pareri a diversi nobili uomini scritti appajono. Venise, 1561, in-8°.-*Ibid.* 1561, in-12-Trad. en latin par Gaspard Bauhin (Bâle, 1593, in-8°.).

Cet ouvrage a été publié par les soins de Jean Marinello. L'édition in-12 est la plus complète : on y trouve deux figures de plus. Elle est extrêmement rare, aussi bien que l'autre; cependant elle l'est moins encore que la traduction latine, qui a bien réellement été imprimée, quoique M. Du Petit-Thouars suppose le contraire, sur l'autorité équivoque de Schenck. Haller faisait grand cas d'Anguillara, qu'il considérait comme le plus ancien des botanistes italiens, et qui fut au moins le premier de sa nation qui voyagea dans l'unique vue de chercher des plantes. L'étude qu'il avait faite des langues anciennes lui donna la facilité de remonter aux sources de la botanique; et, entraîné d'ailleurs par l'esprit du siècle, il s'attacha, par dessus tout, à reconnaître les végétaux dont les auteurs grecs et latins ont parlé. Haller loue la justesse de ses observations, et surtout la modestie avec laquelle il combattait les opinions des autres. Sprengel a fait un grand usage de ses recherches pour déterminer les plantes de Dioscoride et de Pline. La postérité l'a donc vengé de l'injustice de ses contemporains, et, quelque peu volumineux que soit son ouvrage, il a cependant suffi pour établir sa réputation. Ce livre est composé de quatorze lettres, dans lesquelles Anguillara indique une vingtaine de plantes nouvelles, dont il donne des descriptions précises, qui suffisent pour les faire reconnaître aujourd'hui. On y trouve des passages en grec de Cratevas le Rhizotome, dont il ne nous reste même pas d'autres fragmens. Les planches, gravées sur bois, sont assez bien exécutées. (A.-J.-L. J.)

ANGUISOLA ou ANGUISCIOLA (ANTOINE), médecin ita-

lien, sur lequel Mazzuchelli lui-même n'a pu se procurer aucun renseignement, est auteur des trois opuscules suivans :

Historia unicornis; Compendium simplicium et compositorum medicamentorum; Consilium de hæmorrhoidibus,
que Joseph Lautenbach a insérés dans sa collection intitulée : *Consilia medicinalia* (Francfort, 1605, in-4°.-*Ibid.* 1660, in-4°.). (o.)

ANGULO (Nicolas-Guttierez d'), né à Antequerra en Espagne, fut à la fois poète distingué et habile médecin. Les ducs d'Arcos lui accordèrent leur confiance, selon Nicolas Antonio; mais ce savant bibliographe a négligé d'indiquer le temps où il vivait, la date de l'ouvrage suivant qu'il lui attribue, ainsi que la ville où cette production fut imprimée. On peut présumer qu'elle date du seizième siècle, époque à laquelle une épidémie d'angine très-dangereuse se déclara en Espagne, et donna lieu à de nombreux écrits sur cette maladie :

Tratado de la enfermedad del garotillo. (v.)

ANHALT (Henri), médecin allemand, du dix-huitième siècle, est auteur des ouvrages suivans :

Sendschreiben von der natuerlichen und Kunst-Memorie. Neu Ruppin, 1696, in-8°.
Tractatus de ambrâ à philosopho in cunis ad aerem et meteora usque velut in exilium relegatâ, ad mineralia revocatâ. Neu Ruppin, 1704, in-4°.
Dissertatio de febre quartanâ duplici cum hemicraniâ feliciter curatâ. Altdorf, 1724, in-4°. (z.)

ANHORN DE HARTWYSS (Sylvestre-Samuel) n'est connu que pour avoir écrit la dissertation suivante :

De febre tertianâ simplici. Heidelberg, 1679, in-4°.
Cependant on trouve encore de lui une *Observatio de salsulis Scoliensibus*, dans la neuvième centurie des Actes de l'Académie des Curieux de la nature. (T.)

ANJO PESSOA (Theotome). Ces mots sont, selon Barbosa-Machado, l'anagramme des noms d'un médecin, auteur de l'ouvrage suivant, qui voulut, au moyen de cette pseudonymie, se mettre à l'abri du ressentiment de ses confrères :

Caffè vingádo das vulgares calumnias defendido; discurso medico em que o uso do caffè he proveitoso e para muitas queixas utilissimo remedio. Lisbonne, 1741; in-8°. (v.)

ANISIO (Cosme), en latin *Anisius*, médecin et poète napolitain, vivait à Rome sous le pontificat de Léon x. Sa réputation en poésie est inférieure à celle de son frère Janus.

Ses ouvrages ont été publiés ensemble (Naples, 1537, in-4°.). Ce recueil renferme sept opuscules, dont un seul médical, qui porte le titre de : *Decretorum medicorum libellus.* (z.)

ANRACH ou Aurach (Georges) s'est beaucoup appliqué à l'étude de l'alchimie. On n'a aucun renseignement sur son

compte, et l'on sait seulement qu'il vivait à Strasbourg, en 1470. On a de lui:

De lapide philosophorum, qui de antimonio minerali conficitur. Bâle, 1686, in-8°.

Lenglet du Fresnoy lui attribue aussi un *Rosaire*, orné de quelques figures, et rempli de vers allemands. Il possédait en outre de lui un manuscrit latin et français, intitulé: *Hortus divitiarum*, et il assure que ce petit traité, fort allégorique, avait été imprimé en allemand. Nous ignorons à quelle époque il fut publié. (o.)

ANRRIQUEZ (Henri-Georges). *Voyez* Henriques (Henri-Georges).

ANSELME, de Porte, village de Languedoc, est un ancien médecin peu connu, que Lanfranc cite en témoignage des mauvais succès de l'opération du trépan. La plupart des biographes l'appellent *Anselme de Gênes*, *Anselmus de Januâ;* mais comme Ranchin le met au nombre des médecins de la Faculté de Montpellier, Astruc conjecture, et avec assez de fondement, qu'il devait avoir vu le jour dans le Languedoc. C'est lui sans doute que Gui de Chauliac veut désigner en parlant d'un *Anserinus de Janua*, qui fit hommage d'un emplâtre de son invention au pape Boniface VIII. (o.)

ANSELME (Aurèle), né à Mantoue, au seizième siècle, fut, dès les premières années de sa pratique, premier médecin du duc de Mantoue, malgré son extrême jeunesse, qu'il se fit sans doute pardonner en déclarant, dans l'ouvrage suivant, la suprématie de la vieillesse sur tous les âges de la vie, à raison des lumières et de l'expérience qui en sont l'apanage:

Gerocomia, sive de senum regimine libri III. Venise, 1606, in-4°. (s.)

ANSELME (Baptiste), né à Saint-Remo, vivait vers le milieu du dix-septième siècle, et pratiquait la médecine à Gênes. Il a écrit:

Breve discorso della peste. Gênes, 1630, in-4°.
Opera nella quale si dechiara l'essenza della peste, nome da che provenga, etc. Gênes, 1638, in-4°.
Consultatio pro illustr. Pellina Spinula. Bologne, 1643, in-4°. (o.)

ANSELME (Georges), médecin, mathématicien, astrologue et astronome de Parme, s'est fait une grande réputation au quinzième siècle. La Bibliothèque du Vatican possède de lui un ouvrage manuscrit qui porte le titre de: *Astronomia, sive libri astrologicarum institutionum.*

Son petit-fils, appelé aussi Georges ANSELME, médecin comme lui, et praticien à Parme, au seizième siècle, a publié quelques poésies latines, dont on trouve les titres dans la Bibliothèque de Mazzuchelli. Giraldi lui accorde du talent et de l'érudition, mais il lui reproche un style dur et sec. (o.)

ANTENORI (Antoine), chirurgien de Brescia. Sa vie est inconnue, mais on sait seulement qu'il a écrit l'ouvrage suivant à l'âge de quatre-vingts ans:

Raggioni, dottrine e decisivo invito, contro le stampe di Ercole Capredoni. Padoue, 1687, in-4°.

C'est une réponse à une brochure d'Hercule Capredoni, publiée à l'occasion de la cure qu'il avait faite d'une plaie d'arme à feu, par l'antimoine et le précipité. (O.)

ANTHONY (François), appelé en latin *Anthonius* et *Antonius*, est remarquable par la bizarrerie de son sort et par la réputation dont il jouit, dans le monde, comme médecin et chimiste, tandis que ses confrères le rabaissaient au niveau des derniers médicastres. Il naquit, le 16 avril 1550, à Londres, et fut envoyé, vers l'année 1569, à Cambridge, pour y faire ses humanités. Après avoir pris le grade de maître ès-arts en 1574, il s'appliqua avec ardeur à l'étude de la chimie; mais ce fut en 1598 seulement qu'il s'annonça comme possesseur d'une panacée extraite de l'or, et qu'il débita son arcane dans Londres. Le Collége des médecins, dont il ne faisait pas partie, l'obligea, en 1600, de se soumettre aux examens d'usage; mais il se tira fort mal de cette épreuve, et la pratique de la médecine lui fut interdite. Il n'en continua cependant pas moins de l'exercer, et sa désobéissance fut punie deux fois de la prison et de l'amende. Enfin il parvint à lasser la patience du Collége, qui finit par lui conférer le titre de docteur. Aussitôt il proclama, sans réserve, les propriétés miraculeuses de sa teinture d'or, de son or potable et de sa quintessence d'or, ce qui lui attira encore une foule de désagrémens; mais, en charlatan habile, il sut gagner la faveur des grands et du public, ce qui le mit à l'abri de l'animadversion et du juste mépris de ses collègues. Il mourut le 26 mai 1623, laissant une réputation colossale parmi les gens du monde dont il avait capté la confiance. Peu content de l'immense fortune dont ils héritèrent, ses deux fils, Jean et Charles, continuèrent d'exploiter la mine féconde de la crédulité publique, et de débiter de l'or, dont la valeur décuplait entre leurs mains. Les ouvrages de François Anthony, comme ceux de tous les charlatans, ne roulent que sur l'objet de ses spéculations. Ce sont:

Panacea aurea, seu de auro potabili. Hambourg, 1598, in-8°.-*Ibid.* 1618, in-8°.

C'est dans ce livre qu'Anthony annonça pour la première fois son arcane.

Medicinæ chymicæ et veri auri potabilis assertio. Cambridge, 1610, in-8°.

Nouvelle apologie de l'or potable, qui y est présenté comme un remède universel.

Apology in defence of his medicine stiled aurum potabile. Londres, 1616, in-4°.

Anthony répond dans cette brochure aux attaques de Mathieu Gwinne, dont la critique avait paru en 1611. La mort l'empêcha de répliquer aussi à celle de Jean Cotta, médecin de Northampton, intitulée : *Ant-Anthony or Ant-Apology* (Oxford, 1623, in-4°.) (J.)

ANTIGÈNES, médecin qui jouissait d'une grande réputation à Rome, du temps de Galien, composa, suivant Cœlius Aurelianus, un traité *De febribus*, et un autre *De tumoribus*, qui sont tous deux perdus. Galien lui attribue quelques connaissances en anatomie.

Un médecin de ce nom se trouve cité dans une lettre d'Euripide à Sophocle ; mais cette lettre est supposée, selon toute apparence. (Z.)

ANTIGONE, de Cariste, dans l'île d'Eubée, vivait au commencement du règne de Ptolémée Philadelphe. Cet historien grec avait composé divers ouvrages, cités par Pline et par Festus, mais qui sont perdus aujourd'hui. Il ne nous reste plus que le suivant :

Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγὴ (*Historiarum mirabilium collectanea*). Bâle, 1568, in-8°.-Leyde, 1619, in-4°.-*Ibid.* 1622, in-4°.

L'édition de Bâle renferme le texte grec, avec la traduction latine par Guillaume Xylander, et le traité *De transformatione congerie* d'Antoine Liberalis. La traduction de Xylander a aussi été publiée seule (Bâle, 1568, in-8°.). L'édition de Leyde, faite d'après la précédente, est bien meilleure, parce que Jean Meursius, qui en fut l'éditeur, a corrigé les fautes avec soin, et joint des notes curieuses. L'édition de 1622 ne diffère pas de celle de 1619 : c'est la même, avec un nouveau titre seulement. (J.)

ANTIGONE, de Cyme, dans l'Apulie, aujourd'hui la Pouille, est compris, par Columelle et Varron, dans le nombre des anciens Grecs qui avaient écrit sur l'agriculture. (Z.)

ANTIMAQUE, poète-médecin de l'antiquité, dont on sait seulement, qu'avant Nicandre de Colophon, il avait écrit, en vers, et en dialecte dorien, sur des sujets analogues à ceux qui ont été traités par ce dernier, les poisons et les antidotes. C'est l'auteur des scholies sur le poème de Nicandre, intitulé *Theriaca*, qui nous apprend qu'Antimaque lui avait servi de modèle. (MS.)

ANTIOCHUS, médecin qui vivait à Rome au temps de Galien, n'est connu que par le régime strictement régulier qu'il adopta, et auquel il attribuait la bonne santé dont il ne cessa de jouir jusqu'à la fin de sa longue carrière. Aetius et Paul d'Egine nous ont conservé quelques compositions de sa façon. (MS.)

ANTIPATER, médecin de la secte méthodique, vivait à Rome au temps de Galien, qui le cite comme un praticien fort habile. Il avait écrit des *Epistolæ medicinales ad Gallum*, qui sont perdues. (LT.)

ANTIPHANES, médecin de Delos, avait écrit un livre sur

les maladies très-aiguës. Il pensait que tout changement dans le régime peut devenir une cause de maladie. (z.)

ANTIPHATES, fils de Mélampe et d'Iphianasse, l'une des Prétides qu'il avait guéries, appartient, comme Mélampe lui-même, autant à la mythologie qu'à l'histoire. Ainsi que son père, dont Homère nous apprend que la race fut long-temps honorée, Antiphates pratiquait à la fois la divination et la médecine, qui consistait bien plus, alors, dans l'art d'apaiser les dieux par des expiations, que dans l'application des moyens naturels. (ms.)

ANTISTIUS, médecin romain, est cité par Suétone dans la vie de Jules César. Après la mort de ce conquérant, il visita ses vingt-trois blessures, dont une seule lui parut mortelle. On n'en sait pas autre chose. (ms.)

ANTOINE, médecin et philosophe de la secte épicurienne, vivait à l'époque de Galien, qui lui a dédié son traité du pouls. Il avait écrit un livre : *De propriorum affectuum cognitione et moderatione*, sur le modèle duquel le médecin de Pergame rédigea le sien : *De propriorum animi affectuum cogitatione et remedio*. (o.)

ANTOINE ASCLEPIADE (Marc), médecin d'Auguste, dont Suétone et Velleius Paterculus font mention. Il était de Smyrne, et ses compatriotes firent en son honneur une inscription, qu'on trouve dans le second volume du recueil de Muratori. (o.)

ANTOINE d'Avignon est désigné, par Carrère, comme auteur de l'opuscule suivant :

La phlébotomie. 1518, in-8°. (t.)

ANTOINE de Monte Ulmi, médecin inconnu, dont la Bibliothèque du roi possède, en manuscrit, les deux ouvrages suivans :

Liber de occultis et manifestis artium, ubi de astrologiá judiciariá.
Glossa super imagines duodecim signorum Hermetis.
Ce manuscrit date du quinzième siècle. (z.)

ANTOINE de Pavie, médecin juif, ainsi appelé sans doute parce qu'il naquit à Pavie, a écrit sur le traitement des fièvres un ouvrage que le rabbin Salomon ben Mose traduisit dans la suite du latin en hébreu. Le manuscrit de la traduction était autrefois dans la Bibliothèque de Colberg, et celui de l'original dans la Bibliothèque d'Oppenheim. (l.)

ANTOINE (Dominique), médecin français, cité par Carrère, qui ne donne sur lui aucun renseignement positif, publia :

Méthode pour conserver la santé, suivant le cours des saisons et les différens tempéramens, et le moyen de les connaître. Paris, 1699. (s.)

ANTOINE (Jean), médecin hollandais, né à Campen, et

non pas à Campagna, dans le royaume de Naples, comme le dit l'inexact Carrère, vivait pendant la première moitié du seizième siècle. Il est l'auteur d'un petit Traité, portant le titre de : *Directorium summæ summarum medicinæ*, qu'on trouve imprimé à la suite de la plupart des éditions du *Cœlum philosophorum* de Philippe Ulstadt. (s.)

ANTON (Jean-Grégoire), médecin de Giessen, où il mourut, le 9 décembre 1713, a laissé :

Dissertatio de ægro nephritico malè laborante. Giessen, 1685, in-4°.
On lui doit aussi la *Beschreibung des Nieder-Selzer Sauerbrunnens* de Jean-Guillaume Mogen, qu'il publia avec des notes (Giessen, 1712, in-8°.). (z.)

ANTONELLI (Hippolyte), médecin italien qui florissait au commencement du dix-septième siècle, et qui naquit à Fossombrone, a écrit :

Apparatus animadversionum in autoritates et rationes quibus Hyppolytus Obicius vinum exhibet ægrotis omni tempore, omnique in febre. Venise, 1631, in-8°.
C'est un opuscule purement polémique.
De cucurbitâ libellus. Rome, 1656, in-4°. (z.)

ANTONII (Sébastien degli), médecin de Vicence, naquit dans cette ville, le 4 juillet 1665, étudia la médecine à Padoue, où il prit le titre de docteur, et revint exercer son art dans sa patrie, où les devoirs de la pratique ne l'empêchèrent pas de cultiver les belles-lettres avec ardeur. Il mourut en 1750.

On n'a de lui que des pièces de vers et une tragédie; mais, parmi ses poésies, nous devons citer la suivante :
La sifillide. Bologne, 1738, in-4°.,
qui est une traduction du beau poème de Fracastor. Les critiques auxquelles Antonii fut en butte lui fournirent l'occasion d'écrire sa
Risposta ad una lettera critica d'autore anonimo sopra il di lui vulgarizzamento della Sifillide. Vicence, 1740, in-4°. (z.)

ANTONIO de Carthagène, médecin et professeur à Alcala de Henarez, se distinguait non-seulement par la profondeur de son savoir, mais encore par l'élégance de ses manières; son visage était gai et son caractère aimable. Chargé par son souverain du soin de la santé du dauphin de France et de son frère, le duc d'Orléans, détenus en ôtages pour François 1er, Antonio sut se rendre très-agréable aux prisonniers français, et il les consola dans leur position pénible. On a de lui :

De signis febrium et diebus criticis; De fascinatione.
Ces deux ouvrages ont été imprimés ensemble à Alcala de Henarez, en 1529, in-fol.
De febre pestilentiali. Alcala de Henarez, 1530, in-fol. (v.)

ANTOINE de Lebrixa, *Antonius Nebrissensis*, naquit à Lebrixa, dans l'Andalousie, en 1444, fit ses études à Salamanque et à Bologne, et enseigna dans l'Université de la première de ces

villes, qu'il quitta au bout de vingt-huit ans pour aller à Alcala, où l'appelait le cardinal Ximenès; il y fut nommé historiographe du roi d'Espagne, et mourut le 11 juillet 1522. Profondément versé dans l'étude des langues anciennes, les belles lettres, les mathématiques, la théologie et la jurisprudence, il fut un des collaborateurs de la fameuse Bible polyglotte, imprimée sous les auspices de ce cardinal. Antonio ne voulut pas demeurer complétement étranger à la médecine, et on lui doit, outre un grand nombre d'écrits qui n'ont point rapport à l'art de guérir, l'ouvrage suivant:

Lexicon artis medicamentariæ. Alcala de Hénarès. (v.)

ANTONIO DE ZAMORA, docteur en médecine, maître ès-arts de l'Université de Salamanque, et très-habile mathématicien, professa la médecine et la science du calcul, jusque dans un âge très-avancé, avec beaucoup d'éclat. On venait de toutes les provinces de l'Espagne à Madrid pour l'entendre et pour admirer son savoir immense et son zèle infatigable. Il mourut très-vieux, au commencement du dix-septième siècle, doyen de l'Académie de médecine de Madrid, après avoir publié les deux ouvrages suivans, les seuls qu'il ait mis au jour:

Repetitiones duæ super capit. 1 *et* 3 *Galeni, de differentiis symptomatum*. Salamanque, 1621, in-4°.

Prognostico del eclipse del sol que se hiço el anno de 1600 *a X de Julio y del de la luna a XX-IX de Henero*. Salamanque, 1600, in-4°.

Nicolas Antonio lui attribue en outre:

De cometis liber. (v.)

ANTONIO (CAJETAN DE SAN-), né à Barcos, à sept lieues de Coimbre, en Portugal, fut fait chanoine de Saint-Augustin, dans le couvent de Santa-Cruz, le 26 octobre 1698; mais ce ne fut pas un moine fainéant. Il étudia la botanique et la chimie, dirigea l'apothicairerie du monastère pendant vingt ans, et, après une vie consacrée au soulagement des malades, il mourut le 10 octobre 1730. Ses écrits sur la pharmacie ont été d'une grande utilité en Portugal:

Pharmacopœa Lusitana reformada; methodo de preparar os medicamentos na forma galenica e chymica. Lisbonne, 1711, in-fol.-*Ibid*. 1714, in-4°.

Il traduisit du latin

Pharmacopœa bateana na qual se contem quasi outo centos medicamentos tirados da practica de Jorge Bateo, protomedico de Carlos II, rey de Inglaterra. Lisbonne, 1713, in-8°. (v.)

ANTONIO (LOUIS), né à Lisbonne, prit ses grades à l'Université de Coimbre. Il était très-versé dans l'étude de la médecine grecque et latine, et fort habile praticien. Sa grande réputation lui fit obtenir une place de professeur dans l'Université où il avait été reçu docteur, et il commença, le 4 mars 1547,

à y expliquer à un concours nombreux d'auditeurs les écrits de Galien, d'Aristote et autres écrivains grecs. Après une longue vie, il mourut regretté de ses élèves et de ses contemporains, vers 1565, après avoir traduit en latin plusieurs traités de Galien et divers ouvrages étrangers à la médecine. Il laissa un grand nombre de mémoires sur l'agriculture, sur la langue portugaise et sur la religion, ainsi que les livres suivans :

Erotemata, sive Commentariorum in libros de crisibus Galeni lib. III.
Erotemata numeri tertii lib. VI.
Erotemata de difficili respiratione.
Erotemata de usu respirationis.
De corde lib. I, in quo Aristotelis quàm plurimi errores explicantur, plurimæque quæstiones enodantur.
De eo, quod Galenus animam immortalem esse dubitaverit.
De erroribus Petri Aponensis in problematis Aristotelis exponendis.
Tous ces écrits ont été imprimés conjointement avec ses traductions de Galien (Lisbonne, 1540, in-fol.).
De occultis proprietatibus libri V. Lisbonne, 1540, in-fol.-*Ibid.* 1543, in-fol., avec :
De empiricis et miscellaneis quibusdam de pudore. (v.)

ANTONIO (Michel), médecin portugais, loué avec chaleur par Zacutus Lusitanus, professa, selon cet auteur, avec un grand succès. Il n'a écrit qu'une dissertation

De parandâ cœnâ,
qui n'a point été imprimée. (v.)

ANTONIUS, *Voyez* Anthony, Antoine et Anton.
ANTONIUS (Castor), *Voyez* CASTOR (Antoine).
ANTONIUS DE FERRARIIS, *Voyez* FERRARI (Antoine).
ANTONIUS GALATEUS, *Voyez* FERRARI (Antoine).

ANTRACINO (Jean), improprement appelé Anthracini par certains biographes, acquit une grande réputation en Italie, vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il était né à Macerata. Lancelotti assure qu'il passait pour un des meilleurs médecins du temps, et pour un des plus instruits. Il était aussi un assez habile poète. Après avoir enseigné la médecine avec éclat à Padoue et à Rome, il devint premier médecin du pape Adrien VI. Quelques auteurs pensent qu'il remplit la même place auprès de Clément VII, successeur de ce pontife; mais l'abbé Lancelotti en doute.

Quoique Mazzuchelli ne parle pas d'Antracino, on a de ce dernier quelques poésies, qui se trouvent dans le recueil intitulé *Coryciana*; mais il n'a rien laissé sur la médecine. Jean de Vigo nous apprend seulement, dans une Lettre qui nous reste, qu'Antracino retouchait et corrigeait ses ouvrages, avouant même qu'il lui doit ce que ceux-ci renferment de meilleur. (J.)

ANTYLLUS, de la secte méthodique, vécut probablement du temps de l'empereur Valère, et contribua par ses nombreux

écrits aux progrès de la chirurgie, de la thérapeutique et de la diététique. Nous n'avons, pour juger cet auteur, que des fragmens de ses ouvrages, rapportés par Oribase, Aetius, Paul d'Égine, Avicenne et Rhazès, qui le décorent du titre de grand chirurgien. Il a donné, sur la saignée, les scarifications, et l'application des ventouses, des préceptes fort étendus, et il a conseillé l'artériotomie dans certaines maladies, en recommandant d'opérer la section complète du vaisseau, pour n'avoir point à redouter l'hémorragie. Il distinguait l'hydrocéphale des enfans nouveau-nés suivant son siége, et niait qu'elle pût avoir lieu entre les méninges et le cerveau. Il expliquait, à la manière des méthodistes, l'influence des différentes températures de l'atmosphère sur le corps, ainsi que celle des lieux bas, humides et marécageux. Il a donné sur la gymnastique des principes supérieurs à ceux des médecins de l'antiquité, et ses préceptes sur la manière de préparer les emplâtres, les onguens, et surtout les cataplasmes, ne sont pas moins recommandables que ses observations sur l'emploi des sangsues, des purgatifs drastiques, des ventouses, des onctions et des bains. Il faisait un grand usage des cautères, qu'il portait dans la bouche, les narines, les oreilles, la verge, etc., à travers une canule enveloppée d'un linge mouillé. Le traitement qu'il conseille contre l'ectropion est le même que celui qu'ont adopté les chirurgiens modernes, après plusieurs siècles de tentatives malheureuses. Antyllus parle de l'opération de la cataracte par extraction, et ne la conseille que lorsque la cataracte est petite, défendant d'y avoir recours si celle-ci est volumineuse, pour ne point vider l'œil des humeurs qu'il renferme. Il a tracé avec la plus grande précision les règles à observer pour opérer la bronchotomie dans les angines qui menacent de suffoquer le malade, et il a conseillé l'incision dans le traitement de l'hydrocèle. Il recommande d'inciser le col de la vessie dans l'opération de la taille, et d'éviter d'en intéresser le corps, parce que celui-ci ne se réunit pas. Il a beaucoup disserté sur la nature des calculs et de la gravelle. Le savant Kurt Sprengel a réuni les fragmens épars d'Antyllus sous ce titre : *Antylli, veteri chirurgii*, Τα λειψανα, *preside Curtio Sprengel, ventilanda exhibet Panagiota Nicolaides* (Halle, 1799, in-4°.). (LT.)

ANUBIS, divinité égyptienne, fils naturel d'Osiris. Anubis avait suivi son père dans ses expéditions. Il se plaisait à chasser les chacals (*canis aureus*), et à se couvrir de leur peau. C'est ce qui fut cause, suivant certains auteurs, qu'on le représenta avec la figure d'un chien. Il était particulièrement adoré à Cynopolis. Quelques savans ne voient dans Anubis que le symbole de l'horizon ou de la canicule. Il n'a droit d'être mentionné dans la

mythologie médicale, que parce qu'on l'a souvent confondu avec Thauth, ou Hermès, l'ami et le conseiller d'Osiris, regardé dans l'Egypte comme l'inventeur de la médecine et de la plupart des arts utiles. (MS.)

APEL (DENIS), médecin allemand, est auteur de l'opuscule suivant :

De oculi humani fabricâ. Leyde, 1741, in-4°. (T.)

APELLES, médecin grec, vivait avant Pline, qui en parle, aussi bien que Galien. Pline nous apprend qu'il recommandait l'infusion des pieds et de la tête du scinque, sorte de reptile saurien, dans du vin, comme un excellent moyen pour prévenir les funestes effets des flèches empoisonnées. Peu importait, suivant lui, de boire le remède avant ou après la blessure. Les anciens accordaient au scinque des propriétés merveilleuses, dont le temps a fait justice, si ce n'est en Orient, où on le considère encore comme un puissant aphrodisiaque, et où il forme même une branche assez importante de commerce. (T.)

APFEL (HENRI-DIÉTÉRIC), né à Brunswick, en 1756, était le fils d'un apothicaire de cette ville. Il étudia la pharmacie pendant dix-huit mois chez son père, et se rendit, en 1776, à Helmstaedt, puis, en 1778, à Gœttingue, pour y apprendre la médecine. Ce fut dans la première de ces Universités qu'il reçut le doctorat, en 1779. Après avoir pris ses degrés, il revint dans sa patrie, où il se livra à la pratique. Au bout d'un an, vers la fin de l'année 1780, il fut nommé physicien de la ville d'Oldendorf. On ne connaît de lui que sa thèse, intitulée :

Dissertatio inauguralis medica de phlebotomiæ imprimis in febribus biliosis rectâ administratione. Helmstaedt, 1779, in-4°.
que Baldinger a insérée dans le tome sixième de son *Sylloge selectiorum opusculorum argumenti medico-practici* (Gœttingue, 1782).

Cependant il a coopéré aussi à la rédaction des derniers volumes des *Beytraegen zur Befœrderung der Geschichte und Heilung der Krankheiten* de Haller, extraits de son recueil de Dissertations académiques par Crell (Berlin et Stettin, 1781-1785, in-8°.).

On a encore de lui un Mémoire polémique contre le docteur Dedekind, médecin à Holzminden, dans l'*Holzminder Wochenblatt*. (Z.)

APICIUS. Ce nom, célèbre dans les annales de la gloutonnerie, a été porté par trois Romains, dont l'un vivait du temps de la république, sous la tyrannie de Sylla, l'autre sous Auguste et Tibère, et le troisième sous Trajan. On sait peu de chose sur le compte du premier; mais Martial, Juvénal, Sénèque et Pline ont immortalisé le second, qui tenait une espèce d'école de bonne chair, et qui rivalisait de luxe avec un certain Nomentanus. Voici comment Sénèque s'exprime au sujet de ces deux gastronomes : *Vide hos eosdem è lectis suis spectantes*

popinam suam, aures vocum sono, spectaculis oculos, saporibus palatum suum delectantes, mollibus lenibusque totum lacessitur eorum corpus, et ne nares interim cessent, odoribus variis inficitur locus ipse, in quo luxuriæ parentatur. Cet Apicius dépensa des sommes immenses pour satisfaire sa gourmandise, et cependant Juvénal nous apprend qu'il fut encore surpassé en ce genre par Crispinus, vil favori de Domitien. Ayant dissipé deux millions et demi, et voyant qu'il ne lui restait plus que deux cent cinquante mille francs, il s'empoisonna, disent Sénèque et Dion, ne concevant pas qu'il fût possible de vivre avec un avoir aussi modique. Il inventa plusieurs espèces de sauces et de gâteaux qui portaient son nom, au rapport de Pline. Le troisième Apicius était surtout habile dans l'art de conserver pendant long-temps les huîtres fraîches, et il en fit parvenir d'excellentes à Trajan, alors occupé de son expédition contre les Parthes. Lister doute qu'il ait jamais existé. L'un de ces personnages, ayant appris qu'on trouvait en Afrique des sauterelles d'eau beaucoup plus grosses que celles qu'il mangeait à Minturne, n'hésita pas de s'y rendre pour vérifier le fait. On lit dans Athénée cette anecdote, qui paraît être relative aux écrevisses. Les raffinemens extraordinaires d'Apicius, et les dépenses exorbitantes de Lucullus sont à peine croyables, et prouvent que le luxe des tables était porté, chez les Romains, à un point qui effraye vraiment l'imagination : sur les derniers temps de la république principalement, on pouvait leur appliquer sans restriction cette phrase de Sénèque, qui peint d'une manière si énergique les excès ordinaires auxquels les grands personnages de Rome ne rougissaient pas de s'abandonner : *Vomunt ut edant, edunt ut vomant*, turpitude dégoûtante que le législateur des Hébreux avait cependant érigée en précepte pour ce peuple glouton, en lui disant : *Et si coactus fueris in edendo multum, surge è medio, evome, et refrigerabit te.*

On ne sait pas lequel des trois personnages dont nous venons de parler, a pu composer le Traité sur la cuisine des anciens que nous possédons sous le nom de Cœlius ou de Cœcilius Apicius. L'opinion la plus générale est qu'il n'appartient à aucun d'eux. Lister et le docte Vossius présument qu'*Apicius* est le titre de l'ouvrage, et non pas le nom de l'auteur, qui s'appelait, suivant lui, *Cœlius* ou *Cœcilius*, mais que le titre et le nom de l'auteur furent ensuite confondus ensemble par les copistes. Cette opinion n'a rien d'improbable, car si l'art culinaire a compté de nombreux partisans dans tous les siècles, il s'en est plus trouvé pour goûter les jouissances qu'il procure, que pour en tracer sérieusement les préceptes, comme l'a fait le fameux Grimod de la Reynière dans son Almanach des

gourmands, ou pour en égayer l'exposition de tous les charmes de la poésie, comme y a si bien réussi l'aimable Berchoux. Quoi qu'il en soit, Lister pense que l'auteur du livre, dont nous allons faire connaître le titre, était Africain de naissance, et qu'il vivait vers le milieu du troisième siècle, parce qu'il cite des choses dont Elagale fut le premier inventeur. Ce savant médecin ajoute que Cœlius puisa dans plusieurs ouvrages des Grecs, des Romains et des Africains, pour composer le sien, dont il explique ainsi le style inégal et décousu:

De re coquinariâ. Milan, 1498, in-4°.

L'édition de Milan 1490, citée par quelques bibliographes, n'a jamais existé. Il en a paru depuis, en 1500, une seconde, à Venise, mais sans date, puis une troisième, au même endroit, en 1503. Lister regardait celle-ci comme la première, parce qu'il ignorait l'existence des deux autres, qui sont citées par Mattaire. Les éditions suivantes, portant des titres un peu différens, méritent d'être indiquées tout au long:

De re culinariâ libri decem; cum B. Platinæ Cremonensis de tuendâ valetudine, naturâ rerum et popinæ scientiâ libri decem, et Pauli Æginetæ de facultatibus alimentorum tractatus, Albano Torino interprete. Bâle, 1541, in-4°. – Lyon, 1541, in-4°.

Torinus consulta non-seulement le manuscrit découvert par Enoch d'Ascoli sous le pontificat de Nicolas v, qui était le premier qu'on connût de cet ouvrage, et que lui-même retrouva, près de Montpellier, dans l'île Maguelone, mais encore celui qui avait servi à l'édition de 1503. Cette édition est cependant fort peu estimée, parce que l'éditeur s'est permis de trop grandes et trop nombreuses licences.

De opsoniis et condimentis sive arte coquinariâ, libri decem. Zurich, 1542, in-4°.

Cette édition, préférable à la précédente, a été enrichie d'annotations, souvent très-heureuses, par Gabriel Humelberg, qui agit, dans le même temps, d'après l'autorité des manuscrits et d'après les règles de la critique.

De opsoniis et condimentis, sive arte coquinariâ, libri decem. Londres, 1705, in-8°.

Martin Lister a publié cette édition, pour laquelle il a profité des recherches de Gabriel Humelberg et de Gaspard Barth, et dont il n'a été tiré que cent vingt exemplaires : le texte ne diffère en rien de celui de l'édition de Zurich. Elle a reparu (Amsterdam, 1708, in-8°.) par les soins de Théodore d'Almeloveen, et (......, 1787, in-8°. – Baireuth, 1791, in-8°. – Anspach, 1800, in-8°.) par ceux de J.-M. Bernhotd.

L'ouvrage a été traduit en italien, suivant Mattaire (Venise, 1516, in-4°.); mais Paitoni n'a pu trouver aucun document sur cette prétendue traduction.

On ne peut s'empêcher, en parcourant le livre d'Apicius, d'être frappé de la prodigalité avec laquelle les anciens employaient les condimens aromatiques ou âcres de toute espèce. Le garum, le laser, la rue, le malabathrum, la pyrèthre, le costus, la cardamome, les alliacées, etc., figurent dans la plupart de leurs ragoûts : ils y ajoutaient même quelquefois le nitre et le sel ammoniac. L'art de leurs cuisiniers, plus incendiaire que celui des nôtres, devait sans doute être une source plus féconde encore de maladies. (MS.)

APINUS ou Apin (Jean-Louis), dont le véritable nom de famille était Bien (*Biene*, veut dire *abeille, apis*, en allemand), naquit, le 20 novembre 1668, à OEhringen, ville du comté de

Hohenlohe, en Franconie. Il perdit de très-bonne heure son père, qui était ministre évangelique, et quoique sa mère se trouvât réduite, par cette perte, à un état voisin de l'indigence, cependant, instruite par le recteur du gymnase d'Œhringen, des heureuses dispositions de son fils, elle n'épargna aucun sacrifice pour le mettre à portée d'acquérir l'instruction et les connaissances dont il se montrait avide. Le jeune homme fut donc envoyé, en 1686, à Altdorf, où, après avoir suivi les cours de philosophie, il se consacra principalement à la médecine. Pressé par le besoin, et voulant surtout diminuer les privations qu'une tendre mère s'imposait, il se fit répétiteur de ses condisciples, et correcteur d'imprimerie. Avec ces faibles ressources, il parvint à se couvrir de tous les frais de ses études, et à obtenir le grade de licencié en 1690. Alors il retourna dans son pays, et s'y livra de suite à la pratique, avec tant d'habileté et de succès, que le comte de Hohenlohe le prit pour médecin. Les troubles politiques et la guerre le déterminèrent néanmoins bientôt à se rendre à Nuremberg. A peine arrivé en cette ville, il y prit le bonnet de docteur, en 1691, et fut nommé physicien de Hersbruck, où il alla se fixer, et passa onze années. En 1697, le prince de Sulzbach le choisit pour médecin. Quelque temps auparavant l'Académie des Curieux de la nature l'avait admis dans son sein sous le nom de *Nonus*. En 1699, suivant Will, dont le témoignage doit l'emporter sur tous les autres, et non en 1694, comme le disent les biographes, il fut aggrégé au collége de médecine de Nuremberg, et, trois ans après, en 1702, les curateurs de l'Académie d'Altdorf lui offrirent la chaire de physiologie et de chirurgie, vacante par la mort de son maître, le célèbre Maurice Hoffmann. Apinus accepta cette charge honorable, mais il en jouit peu, car la mort l'enleva le 28 octobre 1703. On connaît de lui les ouvrages suivans:

Æolus, microcosmo commodans et incommodans, seu disquisitio physico-pathologica de flatibus. Altdorf, 1687, in-4°.

Il soutint cette thèse sous la présidence de Jacques-Pancrace Bruno. La date est exacte, quoi qu'ait pu penser et dire Goulin.

Disputatio inauguralis de syncope. Altdorf, 1690, in-4°.

C'est après avoir soutenu cette thèse, qu'il obtint la licence.

Febris epidemicæ annis 1694 *et* 1695 *in Noricæ ditionis oppido Hersbruccense et vicino tractu grassari deprehensæ, tandemque petechialis redditæ, historica relatio, in observationum semi-centuriam digesta, prævioque discursu, morbi ætiologiam et curandi rationem novam, eam verò expeditissimam complexo illustrata*. Nuremberg, 1697, in-8°.

Apinus fut un des premiers qui fit connaître, ou qui du moins signala spécialement à l'attention des médecins les propriétés de la cascarille dans les fièvres et autres maladies.

Programma de περιεργία Hippocraticâ, magno, ad faciendos in arte medicâ progressus, impedimento. Altdorf, 1702, in-fol.

Oratio inauguralis de origine diversitatis temperamentorum in homine. Altdorf, 1702, in-4°.

C'est son discours d'installation.

Dissertationes V de principio vitali. Altdorf, 1702 et 1703, in-4°.

Ces thèses furent réimprimées avec les deux premières, le Programme et le Discours, par son fils Sigismond-Jacques Apinus (Altdorf, 1718, in-4°.). On voit régner dans toutes une grande prédilection pour la doctrine de Stahl.

Collectanea de febribus, præcipuè intermittentibus. Altdorf, 1726, in-4°.

Jean-Christophe Gœtz, médecin de Nuremberg, fut l'éditeur de cet ouvrage; il y a joint un recensement des écrits de Stahl. (A.-J.-L. J.)

APINUS ou APIN (SIGISMOND-JACQUES), fils du précédent, naquit à Hersbruck, le 7 juin 1693, devint professeur de logique et de métaphysique à Nuremberg, et mourut, le 24 mars 1732, recteur du collége de Saint-Gilles, fondé, en 1729, à Brunswick. Le célèbre Jean-Jacques Baier lui avait donné sa fille en mariage. Il s'est rendu autant et peut-être plus célèbre en philologie que son père en médecine. Quoiqu'il ne se fût pas consacré à l'art de guérir, cependant, parmi les nombreux et estimables ouvrages sortis de sa plume, on en remarque un, qui nous a déterminé à lui donner place dans ce Dictionaire, et dont voici le titre :

Meditatio epistolaria de incremento physices per medicos facto. Nuremberg, 1720, in-fol. (J.)

APOEMANTES ou APAEMANTES, médecin grec de la secte d'Erasistrate, dont il fut vraisemblablement un des disciples immédiats, car Galien, lorsqu'il le cite, parle toujours en même temps de Straton, qui fut, comme l'on sait, l'un des auditeurs du célèbre médecin d'Alexandrie. (O.)

APOLLINARIS, médecin cité par Marcellus Empiricus, et probablement contemporain de cet archiâtre de Théodose, dit le Grand. (T.)

APOLLINARIS (QUINTUS), nom probablement supposé d'un médecin allemand, auteur de l'ouvrage suivant :

Abhandlung von verschiedenen Arzneyen aus dem Pflanzenreiche. Strasbourg, 1661, in-4°. - Trad. en latin par Rodolphe Goclenius. Francfort, 1670, in-8°.

On cite encore de lui une

Kurze Abhandlung von vergifteten Wunden. Strasbourg, 16.., in-4°. (T.)

APOLLINARIS (TITUS-JULIUS-ROSCANUS), médecin qui fut peut-être fameux dans le temps où il vivait, mais dont le nom ne se trouve que dans quelques iuscriptions décrites par Gruter. (T.)

APOLLODORE, nom qui revient assez fréquemment dans les auteurs anciens, entre autres daus Dioscoride, Pline, Galien et Athénée. Ces écrivains parlent de quatre médecins qui le

portaient, et qui étaient de Lemnos, de Tarente, de Citium et de Pergame. L'histoire de tous ces personnages est couverte de ténèbres épaisses. Apollonius de Lemnos, l'une des îles de l'archipel grec, souvent cité par Athénée, a vécu sous le règne de Ptolémée Soter et de Ptolémée Lagus. Pour faire sa cour au premier de ces princes, il composa et lui dédia, suivant Pline et Strabon, un livre traitant des vins qu'il devait boire. Si nous en croyons Pline, il recommandait le suc de chou et de raifort comme un remède assuré contre l'empoisonnement produit par les champignons vénéneux. On ignore lequel des trois autres a pu écrire l'ouvrage sur les plantes dont parle le scholiaste de Nicandre, et celui sur les animaux venimeux, dont il est à présumer que Galien a tiré la composition d'un antidote contre la morsure de la vipère. Ces divers médecins du même nom, qui, au fond, nous intéressent assez peu, puisqu'il ne nous reste rien d'eux, paraissent avoir été souvent confondus. On peut, si l'on croit que la chose en vaille la peine, consulter le traité *De Apollodoris* de Scipion Totti, retravaillé par Thomas Gale, où ces deux savans ont tâché de débrouiller tout ce qui concerne les personnages célèbres de l'antiquité qui se sont appelés ainsi. Il se pourrait, au reste, que les divers Apollodore ne fussent que des Apollonius, dont le nom aurait été altéré par les copistes : cette conjecture est surtout très-probable quant à Apollodore de Citium. (MS.)

APOLLON, divinité de l'ancienne Grèce, dont l'histoire est fort obscure, parce qu'on ne lui a pas attribué les mêmes fonctions dans tous les temps. Primitivement on distinguait Apollon, fils de Jupiter et de Latone, tant de Pæon ou Pæan, médecin des dieux, que du fils d'Hypérion, Hélios ou Phébus, dieu du jour. Homère nous l'apprend en plus d'un endroit, aussi bien qu'Hésiode, Stésichore, Mimnerne, Eumèle, l'élégie qui nous reste de Solon, et l'ode à Apollon, dont le chantre d'Achille a passé pendant long-temps pour l'auteur, sur la foi de Thucydide, mais que Sprengel, fort de l'autorité d'Athénée, assure avoir été écrite par un homéride, qu'il croit être Cynethus de Chio. Les flèches du fils de Latone portaient la mort et les maladies parmi les hommes : elles excitèrent une peste affreuse dans le camp des Grecs devant Troie. Apollon passait aussi, au rapport de l'auteur du traité *De morbo sacro*, que Sprengel présume être Philotime, pour une des divinités dont la colère produit l'épilepsie. De là lui vint le surnom d'Ἑκηβόλος, *qui atteint de loin*, et aussi, par antithèse, le même sentiment qui a fait imaginer à l'homme des dieux cruels, le portant toujours à adorer les êtres qu'il suppose méchans ou dangereux, dans l'espoir de les adoucir, celui d'Οὔλιος, *conservateur*, qu'il partageait avec Diane, sa

sœur. Héraclite de Pont et Phurnute ont voulu, à la vérité, expliquer métaphoriquement la peste qui désola le camp des Grecs, en la faisant dépendre de l'action des rayons solaires, interprétation que madame Dacier a commentée avec complaisance, et dont Bitaubé n'a pas cru devoir s'écarter. D'un autre côté, Hyginus prétend qu'Apollon fut le premier oculiste, faisant ainsi une froide et ridicule allusion à la clarté du soleil, appelé *œil du monde* par les poètes. Enfin, le scholiaste d'Aristophane prétend que le surnom de Λοξίας, donné à Apollon, indique l'identité dc ce dieu avec Phœbus, en rappelant à l'esprit l'obliquité de l'écliptique. Mais, outre que le dieu du jour était alors parfaitement distinct de celui de la musique, de pareilles abstractions étaient beaucoup trop ingénieuses pour des peuples aussi grossiers que les premiers Grecs, et Sprengel pense, avec raison, qu'il est bien plus naturel de faire provenir le mot Λοξίας, du nom de Loxa, fille de Borée, qui avait élevé Apollon. Ce fut assez tard qu'on confondit cette dernière divinité avec celle du jour, lorsque les Grecs, mieux instruits des fables de l'Egypte, ne virent plus en elle d'autre personnage qu'Orus, fils d'Isis, et génie du soleil.

Ainsi les fables primitives des poètes cycliques de la Grèce n'attribuaient point de fonctions médicales à Apollon, si toutefois l'on cxcepte les hymnes d'Orphée, postérieures, il est vrai, à celles d'Homère, et dans lesquelles ce dieu porte le surnom de Παιαν ἰηϋς. Mais les poètes lyriques les altérèrent successivement, au point de les rendre méconnaissables, et les philosophes, Théagène, Métrodore et Platon, les défigurèrent encore bien davantage afin de les rendre propres à couvrir leurs doctrines sous des formes agréables qui les missent en harmonie avec les préjugés populaires. Il suffit de lire Eschyle, Pindare, Euripide, Aristophane et Sophocle pour s'en convaincre. Presque tous ces poètes rangent la médecine parmi les attributs d'Apollon, avec la musique et l'art divinatoire. Si rien n'empêche de croire que l'observation des bons effets de la musique dans le traitement des maladies détermina peut-être Pindare à regarder le dieu de l'harmonie comme celui de l'art de guérir, d'un autre côté, Le Clerc nous paraît avoir émis une opinion dénuée de toute vraisemblance en disant que l'art divinatoire, dont il est question dans le même poème, ne diffère pas de l'art du pronostic médicinal. Quoi qu'il en soit, ces nouvelles idées valurent aussi à Apollon les nouvelles épithètes d'ἰατρομαντῆς et d'ἀλεξίκακος. Les fables varièrent dès-lors au gré de chaque auteur. Euripide assure que Phœbus devait la connaissance et l'emploi des remèdes aux Asclépiades, comme l'Orus des Egyptiens en était redevable à sa mère Isis. D'autres allèrent jusqu'à lui attribuer l'in-

vention de la médecine, dont bientôt on lui fit généralement houneur, de sorte qu'il fut désormais considéré comme le dieu de la musique, du jour, de l'art de guérir et de l'art divinatoire. Enfin, l'on finit par le confondre avec Esculape, son fils, qu'il avait eu de la nymphe Coronis, suivant les anciennes traditions.

Toutes les divinités de la Grèce ont éprouvé le même sort qu'Apollon. On peut juger d'après cela combien sont imparfaits et peu instructifs nos traités de mythologie, dans lesquels, au lieu de suivre l'ordre des temps pour tracer l'histoire des personnages fabuleux de l'antiquité, on se contente de rapporter les interprétations allégoriques, presque toujours forcées et mensongères, qui ont été imaginées par les platoniciens modernes, dans l'école d'Alexandrie. (A.-J.-L. J.)

APOLLONIDE, né dans l'île de Chypre, appartenait à la secte méthodique, et vivait sur la fin du premier siècle de notre ère. Il était disciple d'Olympicus, et il fut le maître de Julien. (LT.)

APOLLONIDE, né dans l'île de Cos, vécut peu de temps avant Empédocle, et pratiqua la médecine avec distinction à la cour d'Artaxerxes. Ctésias prétend qu'il abusa de sa profession pour tromper Amytis, sœur de ce prince, en lui faisant croire qu'elle serait délivrée d'une maladie de langueur qui l'affligeait si elle consentait à recevoir ses embrassemens : la princesse céda; mais, voyant le remède sans effet, elle fit part de sa faiblesse à sa mère, qui, après avoir épuisé pendant deux mois les tourmens les plus affreux sur Apollonide, finit par le faire enterrer vif, le jour même de la mort d'Amytis. Quelques critiques pensent que ce fait a été inventé par Ctésias, dans la vue de ternir la réputation dont Apollonide avait joui avant lui : ils croient, avec plus de vraisemblance, que ce médecin ne fut mis à mort qu'en punition de l'impuissance de son art. Cet exemple de barbarie révoltante n'est pas le seul qu'on ait vu dans les cours dépravées des lâches despotes de l'Orient. (LT.)

APOLLONIUS. Le nombre des médecins grecs et romains qui ont porté ce nom, depuis Hippocrate jusqu'au troisième siècle, époque après laquelle on ne le retrouve plus, est immense. Les uns sont cités par les auteurs, les autres sont indiqués dans des inscriptions ou sur des médailles, comme on peut le voir dans les ouvrages de Reinesius et de Gruter. Mais rien n'est plus embrouillé que leur histoire : ce qui tient d'une part à ce que beaucoup d'entre eux sont désignés sans surnom, et de l'autre à ce que, fort souvent, le même personnage a reçu trois ou quatre surnoms différens. Au reste, il est assez peu important d'éclaircir toutes ces difficultés, la plupart du temps insurmontables, puisqu'à l'exception de quelques fragmens conservés

par Nicetas, ou de quelques opinions, doctrines ou observations isolées, trausmises par Galien, Oribase, Erotien, Cœlius Aurelianus, Soranus, etc., il ne nous reste absolumeut rien de tous les Apollonius dont le nom figure dans les fastes de la médecine. (J.)

APOLLONIUS. Le plus ancien de tous les médecins de ce nom est celui que Galien appelle, dans un passage, disciple d'Hippocrate, et qu'ailleurs il dit avoir entendu les leçons mêmes du vieillard de Cos. On ignore en quel temps il a vécu, et quelle était sa patrie. Cependant, peut-être ne diffère-t-il pas d'un certain Apollonius d'Abdère qu'Hippocrate connaissait bien, et dont il décrit la maladie, au troisième livre des Epidémies, sans dire toutefois s'il était ou non médecin. Dans le cas où il y aurait identité des deux personnages, notre Apollonius devrait être placé entre la quatre-vingt-dixième et la cent dixième Olympiade. Il avait écrit des ouvrages qui n'existaient déjà plus du temps de Galien. Tout ce qu'on sait maintenant de lui, d'après le témoignage du médecin de Pergame, c'est qu'il ne permettait aux fébricitans de boire que très-peu. Erasistrate combattit cette étrange méthode de traitement. (J.)

APOLLONIUS, d'Antioche, *Apollonius Antiochenus.* Il y a eu deux médecins de ce nom, père et fils, qui fleurirent après le temps de Sérapion, comme nous l'apprend l'auteur de l'Introduction, faussement attribuée à Galien. On les trouve assez souvent surnommés, tous les deux, tantôt *Empiriques*, et tantôt *Hérophiléens.* Le fils porte aussi le surnom de *Biblas.* Il défendit son père contre les invectives de Zénon, dans un livre intitulé Περὶ Ἱπποκρατης χαρακτήρων, dont Galien parle avec beaucoup d'éloge. On ignore lequel des deux est l'auteur du livre Περὶ βοτανων, dont le scholiaste de Nicandre fait mention, aussi bien que Varron et Columelle. C'est à tort que Fabricius attribue à l'un d'eux le traité Περὶ στεφανῶν καὶ μυρῶν, qui appartient à Apollonius de Citium. (J.)

APOLLONIUS, de Chypre, *Apollonius Cyprius*, est cité deux fois par Galien; mais comme, d'un côté, celui-ci dit qu'il fut disciple d'Olympicus et maître de Julien, médecin d'Alexandrie, son contemporain, et que, d'un autre, il écrit *Apollonide*, en parlant du même personnage, on ne peut douter qu'il n'ait voulu réellement parler partout d'Apollonide de Chypre. (J.)

APOLLONIUS, de Citium, ville de l'île de Chypre, est appelé en latin *Apollonius Citieus*, *Cittieus* ou *Cittiensis.* En lisant les anciens avec réserve et critique, on acquiert la certitude presque complète que c'est lui qu'ils ont désigné sous les différens surnoms de Μυς, *Mys*, *Myrosis* et *Herophileus.* Il paraît être aussi l'un de ceux que Haller a compris sous la dénomi-

nation de *pharmacopola*, imposée arbitrairement par lui à un Apollonius.

L'époque où vivait Apollonius de Citium n'est pas très-certaine. Strabon nous apprend cependant qu'il était contemporain et condisciple d'Héraclide d'Erythrée, avec lequel il suivit les leçons de Chryserme, et qu'il vivait de son temps, ou, du moins, peu avant lui. Or, nous savons que Strabon florissait sous Jules-César et Auguste. Galien le place un peu avant Archigènes et Andromaque le jeune. Le Clerc est tombé dans une grave erreur en le plaçant à une époque beaucoup plus reculée, et le faisant remonter jusqu'à la fin du trente-huitième siècle, se fondant sur un passage de Celse, où il est dit qu'Apollonius vécut après Héraclide. L'historien de la médecine a supposé gratuitement qu'il était question d'Héraclide de Tarente, disciple de Mantias, lequel était effectivement bien antérieur à celui d'Erythrée. Haller est tombé dans la même faute, et sans doute par les mêmes motifs, ou, du moins, d'après l'autorité de Le Clerc, tant dans sa Bibliothèque anatomique, que dans sa Bibliothèque chirurgicale, où il assure positivement qu'Apollonius fut du nombre des disciples d'Hérophile, tandis qu'il fut seulement attaché aux principes de l'école de ce médecin célèbre. L'épithète d'*Hérophiléen*, qu'il porte souvent dans les auteurs anciens, ne prouve en effet pas qu'il ait entendu les leçons du fondateur même de la secte, puisqu'on sait que tous les partisans de cette école la portèrent jusqu'au temps d'Asclépiade, et même un peu au-delà. Haller a cependant reconnu et rectifié l'erreur dans sa Bibliothèque de médecine pratique, où, prenant Strabon pour guide, il place notre Apollonius sous le règne d'Auguste. On a lieu, par conséquent, d'être surpris de retrouver encore cette faute dans les tables chronologiques de l'Histoire de la médecine par Sprengel, comme aussi on ne l'est guère moins de voir Haller prétendre, sans dire sur quelle autorité il s'appuye, que ce médecin fut disciple de Zopyre, contemporain de Mithridate; car Cœlius Aurelianus le met positivement au nombre des Hérophiléens qui ont précédé Soranus, avec Ménécrate, Philotime, Chrysippe et autres.

Apollonius de Citium fut à la fois médecin et chirurgien. En effet, il avait écrit, au rapport d'Erotien, un ouvrage en trente-sept chapitres sur les maladies des articulations, ainsi que le prouvent les fragmens conservés par Nicetas, et dont Antoine Cocchi a fait imprimer quelques chapitres, en 1754, avec le livre d'Oribase sur les fractures et les luxations. C'est peut-être aussi à lui, ou à Apollonius de Memphis, qu'il faut attribuer les Commentaires sur le livre *De articulis* d'Hippocrate, qu'Haller cite d'après la même collection de Nicetas.

Enfin, rien ne s'oppose à ce qu'on lui attribue les deux chapitres Περὶ ἐγχαραξεως qu'Oribase nous a transmis d'un Apollonius dont il ne donne pas le surnom, à moins qu'on n'aime mieux les mettre sur le compte d'Apollonius de Memphis. Il se pourrait, par suite, qu'il fût aussi le même qu'Apollonius de Pergame dont parle Oribase.

Cœlius Aurelianus cite, d'Apollonius de Citium, un ouvrage sur le pouls et un autre sur l'épilepsie. C'est lui aussi qu'on doit regarder comme l'auteur du livre Περὶ στέφανων καὶ μυρῶν, dont Athénée rapporte un long fragment sur les onguensqui exhalent une odeur agréable, et que Fabricius attribue faussement à Apollonius d'Antioche. Il faut également lui attribuer l'ouvrage cité par Galien sous le titre de Περί τῶν ευποριστῶν φαρμακῶν : le grand nombre de médicamens composés, dont Aetius, Oribase et le médecin de Pergame lui accordent l'invention, autorisent du moins à le faire. Enfin, Erotien, Galien et Cœlius Aurelianus le disent auteur des livres Περὶ της Ἡροφιλȣ αἱρεσεως, qui sont dirigés contre Héraclide d'Erythrée.

Galien le loue d'avoir décrit ses médicamens avec beaucoup plus de soin que n'avait fait Archigènes; mais, d'un autre côté, il lui reproche d'avoir souvent mêlé ensemble des substances douées de propriétés incompatibles ou opposées. (J.)

APOLLONIUS, de Memphis, *Apollonius Memphites*, exerça, suivant toutes les apparences, la médecine dans l'Asie mineure, vers la cent trentième Olympiade, c'est-à-dire avant le temps d'Asclépiade, et à une époque un peu plus reculée que celle d'Apollonius de Citium. Le surnom d'*Hérophiléen* qu'il porte quelquefois, semblerait annoncer qu'il fut partisan d'Hérophile; mais, s'il appartint réellement à cette école pendant quelque temps, il ne tarda pas à la quitter pour celle d'Erasistrate, et fut l'un des disciples de Straton de Beryte. On le trouve désigné dans les auteurs grecs avec les divers surnoms de *Memphites*, de *Stratonicus*, d'*Archistrator* et d'*Organicus*. Il paraît avoir été également versé dans la médecine et la chirurgie : aussi n'est-ce pas sans fondement peut-être qu'on lui a rapporté, ainsi qu'à Apollonius de Citium, les éloges que Celse prodigue, dans la préface de son septième livre, à deux Apollonius, qu'il désigne comme des chirurgiens célèbres, sans les faire plus précisément connaître en indiquant leurs surnoms.

Quoi qu'il en soit, Galien lui attribue un traité *De appellationibus morborum corporis humani*, et parle avec éloge de son ouvrage sur le pouls. Erotien le désigne comme auteur d'un traité sur les luxations et les autres maladies des articulations. Il faisait dépendre le pouls de la dilatation de l'artère par l'esprit que le cœur envoie dans toutes les parties du corps, définition qui ne diffère en rien de celle d'Erasistrate. On avait de lui une

excellente description de la frénésie causée par l'insolation. Mais c'est surtout par les remèdes de son invention qu'il se rendit célèbre. Galien en cite contre les aphthes, l'ozène, l'odontalgie, la dureté de l'ouïe et le charbon. Il employait le suc de Lybie ou l'asa-fœtida contre l'angine. Aetius vante beaucoup son remède contre les ecchymoses. Enfin, Myrepsus nous a transmis les formules de plusieurs medicamens composés qui portaient son nom. Suivant Cœlius Aurelianus, il considérait le diabète comme une hydropisie, dans laquelle la sérosité s'écoule continuellement par les voies urinaires, et si des notions physiologiques exactes l'avaient conduit à cette idée, on n'aurait qu'à le louer d'un rapprochement ingénieux, mais que le hasard seul lui suggéra. (J.)

APOLLONIUS, de Pergame, est cité par Oribase, mais n'est indiqué nulle part par Galien. Le Clerc a commis une erreur en disant qu'on trouve son nom dans Pline l'Ancien et dans Várron. On dit qu'il avait remarqué que beaucoup d'hydrophobes guérissent lorsque la maladie n'a point été causée par la morsure d'un chien enragé, mais qu'aucun ne réchappe de la rage canine. Cette observation annonce un praticien exercé: elle a été pleinement confirmée dans ces derniers temps. Si l'on ne prend pas le surnom de *Pergamenus* comme indiquant la ville natale, mais seulement le lieu du domicile, ce qui n'a rien de contraire à la saine critique, il se pourrait qu'Apollonius de Pergame fût le même que l'auteur du fragment Περὶ ἐγχαράξεως qu'Oribase nous a conservé, car on assure qu'il était grand partisan de la saignée du pied. Or, tout porte à croire que cet ouvrage était d'Apollonius de Citium ou d'Apollonius de Memphis. (J.)

APOLLONIUS, de Tarse, *Apollonius Tarsensis*, est désigné par Galien comme inventeur de quelques préparations pharmaceutiques. Le médecin de Pergame en parle de manière à faire soupçonner qu'il était son contemporain. (J.)

APOLLONIUS APHRODISIACUS, ancien médecin, dont le nom se trouve cité deux fois dans les OEuvres de Galien, et sur le compte duquel on ne sait absolument rien de plus. Il ne serait pas impossible que ce fût le même personnage qu'Apollonius de Citium : le surnom d'*Aphrodisiacus* semble au moins donner quelqu'apparence de fondement à cette conjecture. (J.)

APOLLONIUS ARCHISTRATOR, cité par Galien, n'est autre qu'Apollonius de Memphis. Sprengel l'a confondu avec Apollonius d'Antioche le jeune et avec Apollonius de Citium : il s'est trompé, par conséquent, en le faisant naître à Pergame, et lui attribuant un ouvrage intitulé *Euporista*.

APOLLONIUS BIBLAS, Βιβλᾶς, ou Βιβλιακος, *quasi helluo*

quidam librorum, est le même qu'Apollonius d'Antioche, le fils. Galien lui prodigue de grand éloges. (J.)

APOLLONIUS CLODIUS ou CLAUDIUS, médecin grec qui est cité deux fois par Galien. On présume qu'il ne diffère pas d'Apollonius Glaucus, dont le surnom aura été ainsi défiguré par les copistes. (J.)

APOLLONIUS CYCLAS, indiqué par le seul Haller, ne peut être qu'Apollonius Biblas, dont le savant bibliographe allemand a mutilé le surnom. (J.)

APOLLONIUS L'EMPIRIQUE, dont on trouve assez fréquemment le nom dans Galien, est le même qu'Apollonius d'Antioche. Galien désigne ainsi tantôt le père et tantôt le fils. (J.)

APOLLONIUS GLAUCUS ne nous est connu que par une citation de Cœlius Aurelianus, qui, au quatrième livre des maladies chroniques, parle de son traité Περὶ τῶν ἐντὸς παθῶν. On ignore absolument à quelle époque il vivait, et s'il faut ou non le rapporter à l'un ou l'autre des Apollonius indiqués par les auteurs anciens. (J.)

APOLLONIUS L'HÉROPHILÉEN, nom sous lequel Cœlius Aurelianus, Galien et Soranus désignent assez souvent les deux Apollonius de Pergame, mais plus particulièrement le fils. (J.)

APOLLONIUS MUS ou MYS, Μυς, n'est autre qu'Apollonius de Citium. Ce qui le prouve incontestablement, c'est que Strabon le dit disciple d'Hérophile et contemporain d'Héraclide d'Erythrée, que Galien et Cœlius Aurelianus lui attribuent le traité Περὶ της Ἡροφιλικ αἱρεσεως, et qu'Erotien désigne positivement Apollonius de Citium comme l'auteur de ce traité. Quant au surnom de Μυς, il paraît provenir, par corruption, de celui de Μυρωσις, *Myrosis*, donné à Apollonius, parce qu'il avait écrit un traité des onguens, Περὶ μυρῶν, qu'on trouve cité autre autres dans Pline l'ancien : les copistes auront écrit d'abord Μυρ., par abréviation, et ensuite Μυς, par corruption. (J.)

APOLLONIUS OPHIS, ὁ Ὄφις, n'est cité que par Erotien. On ignore quel était ce médecin, à moins qu'on n'admette son identité avec Apollonius de Citium, surnommé Μυς, et peut-être aussi Θηρ. (J.)

APOLLONIUS ORGANICUS, dont parle Galien, qui le dit antérieur à Asclépiade, paraît être le même qu'Apollonius de Memphis. (J.)

APOLLONIUS LE PHARMACIEN, *Apollonius pharmacopola*, n'est indiqué par aucun auteur ancien, pas même par Galien. Haller seul en parle, et paraît avoir appliqué assez arbitrairement le surnom de *Pharmacopola*. D'après ce qu'il en dit, qu'il vivait en Egypte, et qu'il était un peu plus ancien qu'An-

dromaque, comme aussi d'après les remèdes de son invention qu'il rapporte, on voit qu'il veut parler d'Apollonius de Memphis. Cependant il se pourrait aussi que, dans plusieurs des passages qu'il accumule, les anciens écrivains, dont il invoque le témoignage, aient eu en vue Apollonius de Citium. (J.)

APOLLONIUS PITANEUS est cité par Pline comme auteur d'un remède contre les ecchymoses. C'est là tout ce qu'on sait sur son compte, car l'encyclopédiste latin est le seul qui en parle. Il se pourrait que le surnom de *Pitaneus* provînt d'une faute de copiste, et qu'on dût lire *Cittieus* : cette opinion n'a rien d'invraisemblable. (J.)

APOLLONIUS STRATONICUS, ὁ ἀπο Στρατωνος, c'est-à-dire de l'école de Straton, disciple d'Erasistrate, ainsi que l'entend Fabricius, et non pas fils de ce même Straton, comme l'interprète Tiraqueau, dont Haller a suivi l'opinion, ne paraît point différer d'Apollonius de Memphis. Fabricius le soupçonnait déjà, et Haller n'a pas craint de confondre les deux personnages. C'est Galien qui parle, en plusieurs endroits, de cet Apollouius Stratonicus. (J.)

APOLLONIUS THER, FERA OU BESTIA, ὁ Θηρ, médecin grec qu'Erotien désigne ainsi, sans qu'on puisse soupçonner quelle a pu être l'origine d'un aussi singulier surnom. Cependant, lorsqu'on réfléchit qu'au témoignage du même Erotien, Apollonius fit un abrégé du glossaire de Bacchius, qui vivait peu de temps après Hérophile, ce qui le rend, suivant toutes les apparences, postérieur à Asclépiade, on est disposé à croire qu'il est le même qu'Apollonius de Citium, dont le surnom de Μυς, produit déjà par une bizarre altération, aurait été encore mutilé davantage par une infidélité de copiste, ou par la jalousie de quelque rival. D'un autre côté, Pline, le scholiaste de Nicandre, Ælien et Athénée parlent d'un traité Περὶ Θηρίων, qu'ils attribuent à un Apollodore. Or, les noms d'Apollonius et d'Apollodore sont souvent confondus l'un avec l'autre dans les anciens manuscrits : qui empêche alors de croire que le surnom de Θηρ doit naissance à une abréviation des copistes, comme celui de Μυς. ? (J.)

APOLLOPHANES, de Séleucie, médecin d'Antiochus Soter, surnommé *le Grand*, roi de Syrie, vivait dans le troisième siècle avant l'ère vulgaire. Il fit un noble usage de son crédit auprès du prince, en lui dénonçant les violences et les concussions de son premier ministre, Hermias, qui répandait la désolation dans le royaume sans que personne osât se plaindre, tant on craignait la vengeance de l'implacable oppresseur. Antiochus, éclairé sur le compte de son favori, le fit mettre à mort, et récompensa le généreux dévouement de son médecin, en redoublant de confiance pour lui. Après la mort du roi,

Apollophanes se retira à Smyrne, où tout porte à croire qu'il fut le fondateur de l'école de médecine, devenue si célèbre dans la suite, et qui florissait encore à l'époque de Strabon. Les habitans de cette ville firent frapper, en son honneur, deux médailles, qui ont été décrites par Richard Méad. Apollophanes était disciple d'Erasistrate. Il avait imaginé un épithème contre le point de côté, dont parle Cœlius Aurelianus. Aetius donne la description d'un emplâtre qui portait son nom. (MS.)

APPEL (JEAN-JUST), médecin allemand, dont on connaît l'ouvrage suivant :

Tabacibibulus medicinæ tironibus fumifugus, axiomata, pronunciata, theoremata physico-medica in artis formam redacta continens, juxtà alphabetum. Berlin, 1703, in-8°.

Strieder nous apprend qu'il existe de lui, dans la Bibliothèque de Cassel, un manuscrit intitulé :

Manuale phytographicum, hoc est, botanicum lexicon,

dans lequel Appel cite encore un autre ouvrage inédit de lui :

Clavis medico-diætetica. (Z.)

APPEL (JEAN-GUILLAUME), médecin allemand, est indiqué par Haller comme auteur de l'opuscule suivant :

Entwurf der Temperamenten und der daraus entstehenden Neigungen des Gemueths, Sitten und Naturells. Hambourg, 1733, in-8°.

Carrère parle d'un APPEL (Pierre), auteur d'une

Dissertatio de febre militum diætetica. Heidelberg, 1674, in-4°. (T.)

APPIANO (JEAN-BAPTISTE), médecin de Milan, et professeur de logique, vivait vers l'année 1630. Il a écrit l'histoire de la peste qui ravagea l'Italie à cette époque. Cette relation se trouve dans l'ouvrage publié par Alexandre Tadino, sous ce titre :

Ragguaglio dell' origine e giornali successi della gran peste nel 1629, 1630 et 1631. Milan, 1648, in-4°. (L.)

APPLES (JEAN-BENJAMIN D'), médecin de Lausanne, vivait au commencement du siècle dernier. On a de lui :

Γαλακτολογίας tentamen. Lausanne, 1707, in-4°.

Mémoire sur le faltrank ou décoction vulnéraire qui est la panacée Helvétique.

Ce Mémoire est inséré dans les *Nouvelles de la république des lettres*, 1709. G. Kruenitz en a donné une traduction allemande dans le vingt-quatrième volume du *Hamburg. Magazin.* (T.)

APPLES (JEAN-PIERRE D'), docteur en médecine de la Faculté de Padoue, contemporain et peut-être parent du précédent, était, selon Scheuchzer, professeur de langue grecque et de philosophie à Lausanne. Il a fait plusieurs ouvrages qui ne sont pas relatifs à la médecine. Faut-il lui attribuer une Observation, insérée dans le troisième volume des Actes de la

Société Helvétique, sur plusieurs calculs, dont la présence, dans la vessie, avait été reconnue par Haller, et que l'on retrouva, après la mort du sujet, enveloppés par les plis de la membrane interne de ce viscère? Est-ce également à ce médecin qu'il faut rapporter les écrits suivans indiqués par le docteur Portal?

De metastasi ab inferioribus ad superiora,
dans les Actes de la Société Helvétique, tome II, page 75, (1755).
Observation de l'hydropisie de l'omentum,
dans les mêmes Actes, tome III, page 252, (1758).
Sur l'opération de la cataracte par extraction,
dans les mêmes Actes, tome VI (1767). (T.)

APSYRTE, ou Apsyrte, naquit à Pruse, dans l'Asie mineure, au pied du mont Olympe, et vécut sous le règne de Constantin. Les uns en font un médecin, et les autres un guerrier : cette dernière opinion paraît moins probable que l'autre. Quoi qu'il en soit, ce personnage avait écrit un traité de médecine vétérinaire dont il nous reste d'assez longs extraits dans les *Veterinariæ medicinæ libri duo* (Bâle, 1537, in-4°.). Nous avons aussi quelques fragmens d'un ouvrage qu'il avait composé sur l'agriculture. Parmi les observations d'hippiatrique qu'il a recueillies, on en remarque plusieurs qui annoncent une connaissance approfondie de la morve, et des idées fort justes sur la nature de cette affection redoutable. Apsyrte la comparait à la goutte, et conseillait de la traiter par des injections dans les narines. La racine de raifort mêlée avec le fourage lui semblait un excellent moyen pour la prévenir. (Z.)

APULÉE Celse, né en Sicile, à Centuripa, aujourd'hui Centorbi, florissait à peu près dans le même temps que Celse, c'est-à-dire sous le règne d'Auguste. Il fut le maître de Scribonius Largus et de Vectius Valens. Marcellus de Bordeaux le désigne parmi ceux qui avaient le mieux écrit sur la médecine. Son ouvrage, dont cet auteur et Priscien parlent avec éloges, est perdu aujourd'hui. C'est là sans doute qu'il avait décrit son célèbre antidote contre la rage, cité par Scribonius, et dont les principaux ingrédiens étaient l'opium, le castoréum et le poivre. Quelques historiens, Mongitore entre autres, lui attribuent des livres sur l'agriculture, que nous ne possédons plus, mais dont il reste des fragmens dans les Géoponiques. D'autres, en bien plus grand nombre, et en tête desquels on doit placer Fabricius et Haller, pensent que ces livres sont d'Apulée, l'auteur du fameux roman de l'Ane d'or, et se fondent sur ce qu'on y voit régner cette crédulité superstitieuse dont le philosophe de Madaure fait si souvent preuve dans ses ouvrages. Au reste, il est presqu'impossible de décider cette question, et de savoir, par conséquent, auquel des deux Apulée appartient un autre traité *De arboribus*, dont Sergius fait mention. Quant à l'ou-

vrage suivant, c'est bien à tort qu'on l'a mis sur le compte tantôt de l'un et tantôt de l'autre, car, Dioscoride et Pline y étant cités, il doit nécesairement être postérieur à ces deux écrivains, et l'on ne peut guère douter qu'il ne soit sorti de la plume d'un moine du onzième ou du douzième siècle. En voici le titre :

Liber de herbis, sive de nominibus ac virtutibus herbarum. Rome (sans date, mais première et très-ancienne édition, in-8°). - Dans le *Volumen de re medicâ* d'Albano Torino, Bâle, 1528, in-fol. - Avec l'édition du traité *De plenitudine* de Galien, par Jean Guinter. Paris, 1528, in-fol. - Avec le Commentaire de Gabriel Humelberg, à la suite du traité *De herbâ betonicâ* d'Antoine Musa. Zurich, 1537, in-4°.; Paris, 1543, in-8°. - Dans la collection intitulée *Medici latini antiqui*, Venise, 1547, in-fol. - Avec des notes de Jean-Chrétien-Théodore Ackermann, dans le recueil intitulé *Parabilium medicamentorum scriptores antiqui*, Nuremberg, 1788, in-8°.

Il paraît que ce livre est un extrait de l'ouvrage d'Apulée Celse. Torino l'a publié, sous le nom d'Apulée de Madaure, d'après deux manuscrits incomplets, appartenant l'un à Théodore Fettich, médecin du margrave de Bade, l'autre à Cosmes, premier médecin à Francfort: aussi son édition est-elle peu estimée. On fait plus de cas de celle de Paris, 1528, imprimée d'après un manuscrit trouvé à Cassino. L'édition de Venise est en tout conforme à celle de Bâle. Celle d'Ackermann est la meilleure de toutes. (J.)

AQUENZA Y MOSSA (Pierre), médecin espagnol, cité dans le catalogue de la Bibliothèque du cardinal Dubois, a écrit:

Tractatus de febris intemperie. Madrid, 1702, in-4°. (T.)

AQUÆUS, *Voyez* Aigue (Etienne de l').

AQUILA (Jean dell'), médecin italien, natif de Lanciano, dans le royaume de Naples, florissait au quinzième siècle. En 1473, il obtint une chaire de médecine à Pise, et la quitta, en 1479, pour se rendre à Padoue, où il passa, suivant toutes les apparences, le restant de ses jours, malgré l'invitation qui lui fut faite, en 1491, de revenir à Pise. C'est pourquoi on le trouve quelquefois désigné, entre autres par Tiraqueau, sous le nom de Jean de Padoue, *Johannes Patavinus*. En 1506, comme il était fort âgé, on lui donna Bernard Sperone pour successeur, en lui laissant le titre de professeur émérite. Sa réputation était si grande en Italie, qu'on l'y vénérait presqu'à l'instar d'un second Esculape. Il a laissé :

De sanguinis missione in pleuritide. Venise, 1520, in-4°.
Suivant Carrère, il a publié aussi des remarques sur le *Conciliator differentium* de Pierre d'Abano (Venise, 1521, in-fol.). (J.)

AQUILA (Sébastien dell'). *Voyez* Sébastien dell' Aquila.

AQUILANI (Maxime), philosophe et médecin du seizième siècle, naquit à Pise. Il était versé dans la connaissance de plu-

sieurs langues, et il composa en latin un petit traité sur les melons, dont Philippe Valori a donné une traduction italienne intitulée :

Dell' origine, qualità e spezie de' poponi. Florence, 1602, in-4°. (L.)

AQUILANUS (JEAN). *Voyez* AQUILA (JEAN DELL').

AQUILANUS (SÉBASTIEN). *Voyez* SÉBASTIEN DELL' AQUILA.

AQUIN (ANTOINE D'), petit-fils d'un Juif de Carpentras, qui se fit chrétien à Aquino, dans le royaume de Naples, et prit pour nom de famille celui de cette ville, qu'il transmit à ses descendans, naquit à Paris, et fit ses études à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur, le 18 mai 1648. Il retourna ensuite à Paris, où, à force d'intrigues et de protections, il finit par être nommé premier médecin de Louis XIV, après la mort de Vallot, son patron. Adroit courtisan, mais importun à l'excès, il voulut joner auprès du roi le même rôle que Coctier auprès de Louis XI; mais le prince, las enfin des demandes continuelles dont il l'accablait, et sollicité peut-être par la duchesse de Maintenon, lui donna Fagon pour successeur, en 1693, et l'exila à Moulins. Aquin mourut, trois ans après, à Vichy, où il était allé prendre les eaux pour rétablir sa santé. Il n'a rien écrit, et n'a laissé que la réputation d'un intrigant sans mérite. Les Lettres de Guy-Patin font foi du mépris qu'il inspirait à ses contemporains, et, si l'on peut souvent reprocher à ce malin critique une partialité condamnable, au moins la postérité a-t-elle, en cette occasion, pleinement confirmé son arrêt. (A.-J.-L. J.)

ARANZI (JULES-CÉSAR), *Arantius* en latin, l'un des plus célèbres anatomistes du seizième siècle, naquit, à Bologne, en 1530, année de la promulgation de la confession d'Augsbourg et de l'introduction de la salsepareille en Europe. Elève de son oncle, Barthélemy Maggi, professeur à Bologne, il se rendit ensuite à Padoue, où il étudia l'anatomie sous le grand Vésale, dont il fut l'un des plus dignes successeurs. Passionné pour cette science dès sa plus tendre jeunesse, il avait déjà découvert le mnscle releveur de la paupière supérieure en 1548. Les leçons de Vésale ne furent point perdues pour lui; riche de ce qu'il avait appris sous cet homme illustre, il revint à Bologne, y prit le bonnet de docteur, et peu de temps après fut nommé professeur de médecine et de chirurgie, dans l'Université de cette ville, n'ayant encore que vingt-sept ans. A peine fut-il élevé à ce poste honorable qu'il ne négligea rien pour répéter, confirmer et étendre les travaux de Vésale, et former les nombreux élèves qui accouraient en foule pour l'entendre. Il mourut, le 7 avril 1589, âgé d'environ cinquante-neuf ans, après avoir consacré trente-deux années de sa vie à l'enseigne-

ment et à des recherches sur l'anatomie. Cette science lui doit une partie de ses progrès. Il fit plusieurs découvertes remarquables, décrivit, avec beaucoup d'exactitude, un grand nombre de parties mal connues, et releva quelques erreurs échappées à de grands maîtres. Les anatomistes n'avaient point encore fixé leur attention sur l'état de l'utérus dans la gestation et sur la structure du fœtus, lorsqu'Aranzi dirigea ses recherches vers ce point important. Il prouva qu'à mesure que l'utérus se dilate, ses parois prennent plus d'épaisseur, surtout vers le fond, en même temps que ses veines acquièrent le volume des veines émulgentes. Le placenta était peu connu; il fit voir que cette partie ne croît plus quelque temps après la formation de l'embryon, et qu'elle n'a point de place constante sur la face interne de l'utérus, dont elle occupe ordinairement la face intérieure et le fond. Il assura que les vaisseaux de la matrice ne communiquent point avec ceux du placenta, qu'il recommandait de n'extraire que lorsqu'on s'était bien assuré que l'enfant avait respiré. Il niait l'existence de la membrane allantoïde et la perforation de l'ouraque dans l'espèce humaine. Jusques à lui l'on pensait encore trop généralement qu'il existe des cotylédons à la face interne de l'utérus non seulement des femelles des animaux, mais encore de la femme; il les chercha en vain dans un grand nombre de jumens, de chiennes, de vaches, de truies, ainsi que dans les cadavres de quelques femmes, et ne les trouva que dans la brebis et la chèvre. Non content d'avoir indiqué les positions si variées que le fœtus peut affecter dans la cavité de l'utérus, il fit des recherches importantes sur l'état des viscères avant la naissance. Il décrivit l'oreille interne, le tubercule arrondi de la branche antérieure de l'enclume, le canal artériel, le canal veineux, le trou ovale de la cloison des oreillettes, sa valvule, et la manière dont il s'oblitère. Il entrevit le muscle interne du marteau sans en connaître la nature. S'il méconnut l'usage des muscles intercostaux, il décrivit le rebord cartilagineux de la valvule de l'artère pulmonaire et les petits tubercules des valvules sygmoïdes. Il entrevit les anastomoses de la veine azygos avec les intercostales et les axillaires, et prouva, contre Vésale, que tous les diamètres du globe de l'œil ne sont point égaux. On lui doit la découverte des cornes d'Ammon, une bonne description des quatre ventricules, qu'il appelait citerne du cervelet, des plexus choroïdes et d'un grand nombre de sinus de la dure-mère à la base du crâne. Nous avons déjà dit qu'il découvrit le muscle releveur de la paupière supérieure; il indiqua en outre, plus exactement qu'on ne l'avait fait, l'attache des muscles droits de l'œil, et décrivit, mieux qu'on ne l'avait encore fait, les muscles qui s'attachent à la mâchoire inférieure,

surtout le temporal, dont il prouva que la gaîne aponévrotique n'est qu'un prolongement du péricrâne. Ses recherches sur la circulation sont pleines d'intérêt. A l'instar de Colombo, il nia qu'il y eût aucune communication directe entre les oreillettes du cœur. Attendu cette disposition, et considérant d'ailleurs le volume notable de l'artère pulmonaire, il ne pouvait admettre que tout le sang passât de l'oreillette droite dans l'oreillette gauche, puisque d'ailleurs, en supposant des porosités qui établiraient une communication entre ces deux cavités, rien ne prouvait que le liquide ne pût pas revenir de l'oreillette gauche dans la droite. Néanmoins, si Aranzi vit bien en quoi l'on se trompait sur le cours du sang, il ne put découvrir la circulation : cette gloire était réservée à l'immortel Harvey. Outre les muscles que nous avons indiqués, il découvrit encore l'extenseur propre du doigt indicateur et l'obturateur externe; il décrivit, avec beaucoup d'exactitude, le muscle génio-glosse, le coraco-brachial, le muscle du fascialata, et même le constricteur du vagin, qui, à coup sûr, n'existe pas chez toutes les femmes; enfin, il compara, le premier, le larynx à une anche de flûte. Ces travaux suffisent pour le placer au rang des premiers anatomistes de l'Italie; il les a consignés dans les ouvrages suivans :

De humano fœtu opusculum. Bologne, 1564, in-8°. - Bâle, 1579, in-8°. - Venise, 1571. - Bologne, 1589, in-4°. - *Ibid.* 1595, in-4°. - Leyde, 1664, in-12, avec l'ouvrage de François Plazzoni *De partibus generationi inservientibus*.

Haller loue avec raison cet excellent ouvrage. Carrère, on ne sait pourquoi, dit que la première édition fut publiée, à l'insu de l'auteur, par Laurent Scholze.

Observationes anatomicæ. Bâle, 1679, in-8°. - Venise, 1587, in-4°. - *Ibid.* 1595, in-4°.

Cet ouvrage contient, outre les divers objets que nous avons signalés, de bonnes remarques sur les testicules et les corps caverneux : on y lit une observation d'un accouchement rendu difficile par la difformité du bassin déjeté en dedans.

In Hippocratis librum de vulneribus capitis brevis commentarius. Lyon, 1580, in-8°. - Leyde, 1639, in-12. - *Ibid.* 1641, in-12.

Production médiocre, dans laquelle l'auteur ajoute aux idées d'Hippocrate celles de Celse.

De tumoribus præter naturam. Bologne, 1579, in-8°. - *Ibid.* 1587, in-4°.-Venise, 1581, in-4°.-*Ibid.* 1595, in-4°.-Et avec les *Observationes anatomicæ*. Venise, 1587, in-4°.

Dans cet ouvrage, Aranzi ne se montre pas aussi bon chirurgien que grand anatomiste, et ne fait guère que recommander la méthode de Maggi pour le traitement des plaies et des ulcères; cependant on y lit qu'il arracha un polype des fosses nasales, qu'il vit souvent le gonflement des glandes mésentériques, qu'il observa, le premier, la distorsion du pénis par l'abus du coït, et qu'il fit quelques remarques utiles sur le traitement des fistules à l'anus, de l'ozène, et sur la manière de vider l'abdomen des hydropiques; il voulait qu'on laissât la canule du trois-quarts en place, afin que l'eau s'écoulât peu à peu.

Consilia et Epistolæ medicinales :
dans les *Epistolæ phil. med. ac chymic.* de Laurent Scholze (Francfort, 1598, in-fol. - Hanau, 1610, in-fol.). (s.)

ARBUTHNOT (Jean), à qui l'on a donné par inadvertance le prénom de Charles sur le frontispice de la traduction latine de son Traité des anciens poids, dans le catalogue de la Bibliothèque de Bunavi et dans plusieurs autres ouvrages analogues, était le fils d'un ministre anglais, issu d'une ancienne et illustre famille écossaise. Il naquit, en 1658, à Arbuthnot, près de Montrose, dans le comté de Kincardin, et fit ses études à l'Université d'Aberdeen, où il prit le titre de docteur en médecine. Comme son père, dépouillé de son bénéfice à la restauration, se trouvait réduit à un revenu très-modique, le jeune Arbuthnot alla tenter la fortune à Londres, où il fut d'abord obligé, pour exister, de donner des leçons de mathématiques, science dans laquelle il excellait. Sa critique du système géologique de Woodward, et surtout son Essai sur les avantages de l'étude des mathématiques, le firent bientôt connaître. Un Mémoire sur la régularité des naissances dans les deux sexes, qu'il lut à l'Académie des Sciences, et dans lequel, après avoir établi sa proposition sur des faits incontestables, il en déduisait les conséquences les plus judicieuses pour la morale et la politique, contribua encore à accroître sa réputation. L'Académie l'accueillit parmi ses membres, en 1704. D'un autre côté, les agrémens de sa conversation et la tournure originale de son esprit, qui le faisaient rechercher de toutes parts, lui procurèrent aussi une clientelle fort étendue. Le prince Georges, de Danemarck, s'étant bien trouvé des conseils qu'il lui avait donnés à Epsom, dans une incommodité pour laquelle il l'avait fait appeler, lui accorda le titre de médecin extraordinaire en 1705, et, quatre ans après, en 1709, il devint l'un des médecins ordinaires de la reine Anne, à la place du docteur Hannes. En 1710, il fut aggrégé au Collége des médecins de Londres. C'est vers ce temps, à peu près, que commença entre lui, Pope, Swift et Guy une liaison étroite, qui dura toute sa vie. La mort de la reine Anne qui nuisait aux intérêts de sa fortune, et qui contrariait ses opinions politiques, l'affecta profondément, de sorte que, pour se distraire, il alla voir un frère qu'il avait à Paris. Son séjour dans cette capitale fut très-court : il revint à Londres, quitta le palais de Saint-James, où ses fonctions avaient cessé, et continua d'exercer la médecine avec éclat. En 1723, il devint l'un des censeurs du Collége des médecins. Depuis long-temps, il était atteint d'un asthme qui l'incommodait beaucoup ; dans l'espoir de trouver quelque soulagement à cette affection, qui faisait chaque jour de nouveaux progrès, mais qui ne put jamais abattre son courage, ni même altérer sa gaîté naturelle, il se rendit à Hampstead.

Voyant son attente trompée, il reprit la route de Londres, et mourut dans cette ville, le 27 février 1734 ou 1735.

Arbuthnot ne s'est pas rendu célèbre en médecine; mais son nom brille d'un vif éclat dans la littérature. Les Anglais, qui en font le plus grand cas, le comparent à Cervantes pour la tournure des idées et le talent avec lequel il savait manier la satire. Des connaissances positives, aussi solides qu'étendues et variées, un esprit orné des agrémens les plus rares, et un cœur rempli de sentimens généreux, contribuèrent encore à le placer au rang des hommes supérieurs de la Grande-Bretagne. On regrette seulement que de si belles qualités aient été déparées par l'esprit de parti, qui domine dans la plupart de ses productions, dont quelques-unes en portent même une teinte trop marquée. Ses ouvrages, où règnent partout l'enjouement et l'ironie, mais qui n'en sont pas moins forts de raisonnement et piquans d'originalité, portent les titres suivans :

An examination of Dr. Woodward's Account of the Deluge, etc., with a comparison between Steno's philosophy and the doctor's, in the case of marine bodies dug up out of the earth. Londres, 1697, in-8°.

Arbuthnot publia cet opuscule sous le voile de l'anonyme. Il y démontre, ce qui n'était pas au reste fort difficile, que le système géologique de Woodward choque en tous points les principes de la saine philosophie et des mathématiques.

Essai on usefulness of mathematical learning. Londres, 1700, in-8°.

Il est à regretter qne nons n'ayons jamais eu une traduction de cet ouvrage, qui est sans contredit le plus remarquable et le meilleur de tous ceux d'Arbuthnot. Quelque ancien qu'il soit, on peut hardiment soutenir que nul écrivain n'a traité depuis le même sujet avec autant d'habileté, et n'a présenté des idées plus justes, sous des formes plus imposantes. L'auteur énumère les avantages qui résultent de l'étude des mathématiques, et montre ensuite la plus rare sagacité dans l'application qu'il fait de ces principes à la manière d'étudier toutes les sciences. Il s'attache surtout à prouver que les mathématiques mettent à l'abri de la superstition, de la crédulité et des préjugés. Le principal défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir oublié la part du sentiment, qui joue un si grand rôle dans toutes nos actions, et qni, bien plus souvent que le raisonnement, dirige nos affections. Ses principes politiqnes sont un argument sans réplique à lui opposer. Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop recommander la lecture de ce traité aux médecins, qui ont tant besoin de contracter l'habitude des démonstrations rigoureuses, et de s'accoutumer l'esprit à supporter sans fatigue une attention forte et soutenue.

Tables of ancient coints, weights and measures, explained and exemplified in several dissertations. Londres, 1727 (et non 1787, comme le marque Ebert), in-4°.-*Ibid.* 1754, in-4°., avec des annotations et des corrections de Benjamin Langwith.-Trad. en latin par Daniel Kœnig, Utrecht, 1756, in-4°.; Leyde, 1764, in-4°.

Brief account of masters John Ginglicutt's treatise concerning the altercation or scolding of the ancients. Londres, 1731, in-8°.

Art of political lying. Londres, 1731, in-8°.

Satire ingénieuse, aussi bien que l'opuscule précédent.

Essay concerning the nature and choice of aliments. Londres, 1731, in-8°.-*Ibid.* 1732, in-8°.-*Ibid.* 1737, in-8°.-Trad. en français, Paris, 1741, in-12.-En allemand, Hambourg, 1744, in-8°.

Cet ouvrage est médiocre et de beaucoup inférieur à celui que nous a donné Lémery, particulièrement aux éditions de ce dernier que Bruhier a enrichi de ses savantes et précieuses notes

Essay concerning the effects of air in human body. Londres, 1733, in-12.-*Ibid.* 1751, in-12. - Trad. en français par Boyer de Préhandié, Paris, 1743, in-8°.-En italien par Antoine Felice, Naples, 1753, in-4°. -En latin, par le même, Naples, 1755, in-4°.

Comme le précédent, ce traité n'aurait pas soustrait le nom d'Arbuthnot à l'oubli, si des titres plus honorables n'avaient point mérité qu'il fût buriné dans l'histoire.

La plupart des ouvrages de plaisanterie d'Arbuthnot, où la satire la plus violente se cache presque toujours sous les formes de l'ironie la plus spirituelle et la plus délicate, ont été attribués à Swift, parmi les œuvres duquel on les trouve imprimés. Nous citerons ici les suivans :

The petition of the colliers, cooks, blacksmiths, etc., against catoptrical victuallers.

It cannot rain but it pours, or *London strewed with rarities.*

Reasons offered by the company of upholders, against part of the bill for viewing and examining drugs and medicines.

Mais l'une des plus remarquables est celle qui a pour titre :

History of John Bull,

roman fort estimé en Angleterre, et qui a été traduit en français par l'abbé Vély (1753, in-12). C'est une allégorie pleine d'esprit, et parfaitement adaptée aux caractères et aux circonstances du temps. Le peuple anglais y est désigné sous la dénomination dérisoire de John Bull, que l'usage a fait généralement adopter depuis.

Arbuthnot conçut, en 1714, avec Pope et Swift, le plan d'une satire sur les abus de l'érudition dans toutes les branches des connaissances humaines. Suivant sa manière, cette ingénieuse satire est présentée comme le récit des aventures d'un personnage supposé. On doit regretter, avec Warburton, qu'elle n'ait point été achevée. Il n'en a paru qu'une partie dans les Œuvres de Pope, et, si l'on en croit Johnson, cette partie serait d'Arbuthnot seul, avec quelques traits seulement de Pope. Warburton pense que les *Voyages de Gulliver*, le *Treatise of the profound*, le *Literary criticism* on *Virgil* et les *Memoirs of a Purisch Clerk* ne sont que des morceaux détachés de cette satire, dont le fragment indiqué ci-dessus porte le titre de *Memoirs of Martinus Scriblerus*.

Le recueil des œuvres d'Arbuthnot intitulé :

The miscellaneous works. Glascow, 1751, 2 vol. in-12,

contient beaucoup de pièces qui ne sont pas de lui.

Les *Miscellanies* de Dodsley renferment un poëme dont il est l'auteur, ayant pour titre : *Γνωτι σεαυτον*, et dans lequel il a exposé des sentimens éminemment philosophiques. J. Hawking parle aussi d'une chanson de sa composition.

C'est à tort qu'on lui a attribué le roman de Robinson Crusoë, qui est de Daniel de Foe. (A.-J.-L. J.)

ARCADIO (François), médecin italien, né à Bistagno, dans le duché de Mont-Ferrat, pratiqua pendant quelque temps à Savone, et écrivit :

Parafrasi sopra la medicina Santoriana. Loano, 1618, in-12. (Z.)

ARCAEUS. *Voyez* Arce.

ARCE (François de), *Arcœus*, *Arceus*, docteur en médecine et célèbre chirurgien espagnol, naquit vers l'année 1493, se rendit fameux par ses succès dans l'exercice de l'art de guérir,

et professa long-temps avec éclat; il fit plusieurs voyages; en 1516, il était à la Guadeloupe. La chirurgie lui doit quelques innovations utiles. Il bannit l'usage des bourdonnets du traitement des plaies. Son onguent, composé de térébenthine, d'élémi et d'axonge, si connu encore aujourd'hui sous le nom de *baume d'Arceus*, a plus contribué à sa célébrité, que la réforme judicieuse qu'il introduisit dans la manière de panser les plaies. On peut encore lire avec fruit ce qu'il a écrit sur celles du crâne et de la face, ainsi que sur celles de la poitrine et de l'abdomen. La plus curieuse des observations nombreuses qu'une pratique immense le mit à même de faire, est celle d'un berger qui s'étant introduit un épi de blé dans l'urètre, fut, au bout d'un an et demi, affecté d'un abcès à la cuisse gauche, dans lequel Arce trouva l'épi. Cet habile chirurgien blâma fortement l'abus des sutures, recommanda l'usage du trépan, simplifia beaucoup l'amputation de la mamelle, et la rendit moins douloureuse, en recommandant de saisir la partie avec la main, au lieu d'y passer plusieurs fils comme on le faisait alors. Ses écrits sont, comme tous ceux du temps, d'une lecture très-fatigante, parce que son style est diffus et languissant; mais on y voit à chaque page qu'Arce fut un excellent observateur et un très-habile chirurgien, le plus célèbre peut-être de tous ceux que l'Espagne a produits. Benoît-Arias Montanus, qui le détermina à publier les résultats de sa longue expérience, nous apprend qu'il était fort pieux, et, ce qui vaut mieux, qu'il fut constamment l'ami des pauvres: non-seulement il les traitait gratuitement, mais encore il leur donnait de l'argent. Dans un âge très-avancé, sa main conservait toute la dextérité de la jeunesse. Il vivait encore en 1573, âgé de quatre-vingts ans: c'est alors seulement qu'il commença à écrire. On ignore l'époque de sa mort. Il a consigné ses vues pratiques dans les ouvrages suivans:

De rectâ vulnerum curandorum ratione et aliis ejus artis præceptis libri duo;

De rectâ febrium curandarum ratione libellus;

Ces deux ouvrages ont été imprimés ensemble (Anvers, 1574, in-8°. – Amsterdam, 1658, in-12, avec des notes d'Alvarez Nunnez. – Trad. en allemand, Nuremberg, 1674, in-8°. – *Ibid* 1717, in-8°. – En anglais, 1588, in-4°. – En hollandais, par Guisius, Lewalde, 1667, in-8°.).

Carrère fait d'Arce deux médecins différens, à l'un desquels il donne le prénom de Jean, et il attribue les mêmes ouvrages à tous les deux.

(T.)

ARCELLA (Justinien), médecin napolitain, est auteur de l'ouvrage suivant:

De ardore urinæ et stillicidio, ac de mictu sanguinis non puri. Padoue, 1568, in-8°. (Z.)

ARCERIUS (Sixte), né dans la Frise, prit le titre de

docteur dans l'Université de Franeker, où il devint, par la suite, professeur de langue grecque et de médecine. Il mourut, à l'âge de cinquante-trois ans, le 1er août 1623. Nous avons de lui les deux traductions suivantes :

Cl. Æliani Tactica, sive de motionibus ac præceptis militaribus ad formandas et transformandas acies necessariis. Leyde, 1613, in-4°.
Cette édition renferme le texte grec avec la traduction latine.
Galeni oratio hortatoria ad artium liberalium studium capessendum, et quod optimus medicus, nisi etiam philosophus, non sit. Franeker, 1616, in-4°. (O.)

ARCET (Jean d'), né à Douazit, dans le département des Landes, le 7 septembre 1725, fut un de ces hommes rares qui se développent et arrivent à la célébrité, en quelque sorte, malgré les circonstances. Son père, magistrat connu par son inflexible intégrité, le destinait au barreau; une belle-mère lui rendit peu agréable le séjour dans la maison paternelle, aussi n'y resta-t-il que peu de temps après son retour du collége d'Aire, où il avait fait ses études, et dans lequel il avait déjà donné des preuves de ce caractère doux et droit qui le distingua toujours par la suite. Envoyé à Bordeaux pour y étudier les lois, d'Arcet se traça un plan régulier de travail et des règles de conduite qu'il n'enfreignit jamais; peu adonné aux plaisirs que lui offrait cette grande ville, il prit insensiblement le goût de l'histoire naturelle, et finit par s'y livrer tout entier. Il étudiait alors sans projets pour l'avenir, par amour du savoir, et par cette inquiétude secrète qui annonce le germe du talent quand elle ne dénote point une curiosité vague et insignifiante. Les subtilités du barreau s'accordent mal avec les grandes vues qu'inspire l'étude de la nature : d'Arcet négligea de remplir les intentions de son père, qui lui intima l'ordre de rentrer dans le cercle étroit tracé par le pouvoir paternel, en le menaçant de lui faire perdre tous les droits qu'il avait à hériter de sa fortune. D'Arcet n'hésita point: les biens que les lois du temps lui réservaient, en sa qualité d'aîné, furent substitués à son frère cadet, qui ne lui en resta pas moins cher. Séparé de sa famille, il tomba dans la détresse, et fut obligé, pour vivre, de donner des leçons de langue latine au fils d'un ouvrier : peu d'hommes assurément ont poussé aussi loin l'amour de la science. L'amabilité de son caractère, sa bonté, son esprit et sa gaîté lui attirèrent l'estime et l'attachement de ses condisciples. Roux, qui depuis fut chargé de la direction du Journal de médecine, se lia, de la manière la plus intime, avec lui, et lui fit connaître Montesquieu, qui l'emmena à Paris pour diriger l'éducation de son fils. D'Arcet s'acquitta de cette tâche, si délicate et si pénible, avec un talent et surtout avec un zèle qui lui gagnèrent le cœur de ce grand homme. Dès-lors, ils devinrent inséparables. D'Arcet

aida son illustre ami dans le classement des matériaux innombrables de l'*Esprit des lois*, et reçut de lui cette couleur philosophique qui fait paraître l'homme sous le plus beau jour. Montesquieu mourant le chargea de s'opposer à ce que les jésuites introduisissent furtivement dans ses papiers quelque honteuse rétractation qui eût terni sa mémoire. Dès les premiers momens de la maladie de cet homme célèbre, les PP. Routh et Castel, amenés par d'officieux parens, plus zélés qu'éclairés, assiégèrent la porte de sa chambre, et s'établirent à demeure, durant plusieurs jours et plusieurs nuits, dans une pièce voisine, malgré la vive résistance de d'Arcet et de Bouvart, qui manifestèrent hautement l'indignation que leurs procédés leur inspiraient. Profitant de l'absence du fils de Montesquieu, lorsque celui-ci fut mort, ces révérends, fermes à leur poste, demandèrent impérieusement les clefs de son cabinet; ils allèrent même jusqu'à employer la force de leurs bras, à défaut de celui du tout-puissant : le vêtement qui renfermait les clefs du défunt fut pris et repris; mais d'Arcet l'emporta, et la mémoire de son ami ne fut pas vouée au ridicule. Cette scène que nous rapportons d'après l'autorité de M. J.-J. Dizé, ami intime de d'Arcet, eut pour témoins madame d'Aiguillon, MM. de Fitzjames, de Nivernois, et Dupré de Saint-Maur, le chevalier de Jaucourt et Bouvart. Après la mort de Montesquieu, d'Arcet se livra entièrement à la chimie, s'attacha intimement à Rouelle l'aîné, et devint l'un de ses élèves les plus habiles. La chimie sortait alors du berceau en France: il se fit distinguer parmi les nombreux disciples de son célèbre maître, qui l'indiqua au duc de Lauraguais comme un homme habile dans la chimie appliquée aux arts, et capable de le guider dans les entreprises les plus difficiles. C'est alors que d'Arcet commença, sur la composition et la fabrication de la porcelaine, des recherches qui furent interrompues par le départ de M. de Lauraguais pour l'armée, où il le suivit en 1757. De retour à Paris, il reprit le cours de ses importans travaux. Reçu docteur régent de la Faculté de médecine de Paris en 1762, il soutint que toutes les humeurs récrémentitielles et même excrémentitielles sont produites par la fermentation. Comment, avec de telles idées, a-t-il pu paraître médecin habile et profond à Bordeu, son ami, qui, dit-on, l'estimait beaucoup comme praticien? En 1766, rassemblant les résultats de toutes ses nombreuses expériences relativement à l'action que le feu exerce sur une foule de substances, il prouva que divers oxides métalliques sont fusibles seuls, que l'argent est volatil et oxidable au feu de nos fourneaux, et qu'un très-grand nombre de pierres fort dures sont fusibles; enfin il classa au delà de deux cents minéraux plus méthodiquement qu'on n'avait

pu le faire jusque alors, et releva, avec autant de force que de modestie, plusieurs erreurs échappées à Pott. L'Académie n'avait point reçu un travail aussi méthodique, aussi plein de faits intéressans sur les effets du feu; aussi l'accueillit-elle avec l'approbation la plus flatteuse pour l'auteur. D'Arcet ne crut pas avoir assez fait: en 1770, il démontra la combustibilité du diamant, que Newton n'avait que soupçonnée, et fit voir que le rubis, le saphir, l'émeraude et la topaze ne sont point des diamans, parce qu'ils sont incombustibles. Rouelle étant mort en 1771, d'Arcet épousa sa fille. Il fit un voyage dans les Pyrénées en 1774. A cette époque, il aurait pu entrer à l'Académie des sciences; mais il ne voulut pas se mettre en concurrence avec Rouelle cadet, frère de son ami. La mort de Macquer lui ouvrit les portes de cette compagnie, et il remplaça aussi ce chimiste célèbre dans sa place d'inspecteur de la manufacture de porcelaine de Sèvres. Il fit l'application de ses vastes connaissances en chimie dans ce dernier établissement, en trouvant le moyen de faire fabriquer des vases d'une grande dimension d'une seule pièce: un vase de ce genre, haut de huit pieds, fut construit sous sa direction. Il trouva aussi un procédé pour donner aux couleurs un aspect chatoyant, et perfectionna les fours à porcelaine. Ce fut lui qui établit, sur des règles déterminées, l'art de faire de la porcelaine, que Hellot, Macquer et Montigny n'avaient qu'ébauché. En 1775, la mort du premier de ces trois hommes recommandables laissant vacante une place au Collége de France, d'Arcet y fut porté par son mérite. Son voyage aux Pyrénées lui fournit le sujet de son discours inaugural; il fit, à grands traits, l'histoire géodésique et chimique de ces montagnes, et montra de combien d'applications lumineuses la chimie est susceptible. Il fut, dit-on, le premier qui osa professer sans la robe doctorale, et le premier aussi qui prononça un discours en français dans le Collége de France. L'innovation réussit, et la langue française n'a plus été bannie de ce bel établissement, qui fait plus d'honneur à la mémoire de François Ier, que ses démêlés malheureux avec le rusé Charles-Quint. En 1782, d'Arcet s'occupa de la calcination des os; en 1785, il trouva la magnésie dans plusieurs végétaux; puis il devint inspecteur général des essais des monnaies à la mort de M. Tillet, dont il était l'adjoint. Il fut ensuite nommé directeur à la manufacture des Gobelins: ce qui lui fournit l'occasion de perfectionner les procédés de la teinture, et de constater l'identité de la couleur de la cochenille sylvestre avec celle de la cochenille du Mexique. La révolution trouva en lui un partisan de tout ce qu'elle avait de favorable au bien public: il avait été l'ami de tous ceux qui la préparèrent. Dépouillé par elle de l'opulence que son mariage lui

avait procurée, il se consola par la réforme des abus sans nombre dont le peuple se trouvait débarrassé, et s'il déplora les maux qu'entraîne l'anarchie, il demeura toujours fidèle à la liberté. En 1789, il fut nommé électeur. Dans un temps plus orageux, il fut accusé d'avoir eu des liaisons avec le duc d'Orléans. En effet, d'Arcet lui avait fait deux cours de chimie, et ce prince lui avait conseillé de publier ses recherches sur le diamant, en même temps qu'il lui promit de favoriser de tout son pouvoir la réunion d'une société de chimistes sur le sommet des Pyrénées : projet favori que d'Arcet ne put voir réalisé à cause des troubles de la France. Sa vie fut menacée, Fourcroy le défendit avec chaleur et le sauva; il l'arracha au despote Robespierre, qui connaissait son innocence, mais qui le haïssait, comme il détestait tout ami sincère de la vertu et de la liberté. D'Arcet conserva la plus vive reconnaissance pour Fourcroy, qui, aussi délicat que généreux, ne parlait jamais du service éminent qu'il lui avait rendu. Dans la suite, d'Arcet fut nommé membre de l'Institut, puis sénateur, et sans doute il applaudit au retour de l'ordre dans son pays, ne prévoyant pas que le despotisme militaire allait voiler pour long-temps la liberté, et la dérober aux yeux éblouis des Français. Sa forte constitution lui promettait une longue vie; cependant, dans la nuit du 23 au 24 pluviose an XI, il fut saisi d'une vive douleur d'estomac accompagnée d'un spasme violent, et il mourut, le 24 pluviose, au bruit du canon annoncant la paix générale. A l'ouverture de son corps, on trouva une perforation spontanée de l'estomac.

Cet homme célèbre enseigna pendant vingt-sept ans la chimie, et peupla l'Europe de savans chimistes et d'habiles manipulateurs; jamais il ne refusa ses conseils aux fabricans qui vinrent lui en demander; il leur prodiguait même ses découvertes, plus jaloux de les voir utiliser que de se glorifier d'en être l'auteur. Sa modestie égalait son savoir et son désintéressement. Lorsqu'il fut nommé professeur de chimie au Collége de France, il consacra ses appointemens aux expériences, et monta le laboratoire à ses frais. Il était versé dans la littérature ancienne et moderne, aimait les beaux arts, et en parlait bien. Quoique son élocution ne fût pas brillante, il professait avec dignité et avec clarté, narrait avec méthode, récapitulait avec une admirable précision, et trouvait le moyen de fixer l'attention fugitive des élèves les plus dissipés. Il fournit des notices très-savantes à Choiseul-Gouffier, aux encyclopédistes et à Lagrange, son intime ami. Outre les diverses découvertes que nous avons déjà indiquées, nous ne pouvons nous dispenser de rappeler celle de l'alliage d'étain, de bismuth et de plomb, qui se fond et reste liquide au degré de chaleur de

l'eau bouillante; ce qui d'abord ne parut que curieux, et finit par devenir l'origine du stéréotypage. On lui doit encore la composition d'un verre bleu qui laisse aux objets leur couleur naturelle, et un grand nombre d'expériences sur la gélatine, qu'il fit avant que Proust et Cadet de Vaux se fussent occupés de ce sujet. Il a écrit, dans le Journal de médecine de Roux, un grand nombre d'articles, dont la plupart ne sont pas signés, et il a concouru à la rédaction des Mémoires qui ont été publiés sur les hôpitaux de Paris, sur le mesmérisme, etc. Nous citerons encore de lui :

Ergo omnes humores corporis tum excrementitii, tum recrementitii ex fermentatione producuntur. Paris, 18 novembre 1762.

Mémoire sur l'action d'un feu égal, violent et continué pendant plusieurs jours, sur un grand nombre de terres, de pierres et de chaux métalliques, essayées, pour la plupart, telles qu'elles sortent du sein de la terre. Paris, 1766, in-8°.

Second mémoire sur le même sujet. Paris, 1771, in-8°.

Mémoire sur le diamant et quelques autres pierres précieuses traitées au feu. Paris, 1771, in-8°.

Lettre sur l'antivénérien d'Agironi. Paris, 1772, in-8°.

Expériences sur plusieurs diamans et pierres précieuses. Paris, 1772, in-8°.

État actuel des montagnes des Pyrénées. Paris, 1776, in-8°.

Histoire de la maladie de M. Dhéricourt. Paris, 1778, in-8°.

Rapport sur l'électricité dans les maladies nerveuses. Paris, 1783, in-8°. (s.)

ARCHAGATUS, fils de Lysanias, naquit dans le Péloponèse. C'est le premier médecin grec qui, au rapport de Pline, soit venu à Rome: il y arriva l'an de la fondation de cette ville 534, 219 ans avant Jésus-Christ, un an avant la seconde guerre punique, sous le consulat de Lucius Æmilius Paulus et de Marcus Livius Salinator. On lui donna le droit de citoyen romain, et on lui acheta, dans le carrefour d'Acilius, une boutique garnie des instrumens de sa profession. Les premiers succès qu'il obtint d'abord par des moyens fort doux, lui valurent le surnom de *vulnerarius*; mais les Romains étaient trop peu éclairés pour juger ce chirurgien, habile par rapport au temps où il vivait, à travers la prévention que leur inspirèrent promptement les opérations et la cautérisation, dont il fit, le premier, usage dans leur ville, et qui lui attirèrent la haine des habitans: ceux-ci d'abord l'avaient exalté avec enthousiasme, et bientôt ils le qualifièrent du nom de bourreau. Eloy fait, à cette occasion, les réflexions les plus ridicules relativement à la prééminence de la médecine sur la chirurgie. Il faut, comme le disait Bordeu, des vendeurs d'orviétan et des gros Thomas, même à Paris. (s.)

ARCHÉDÈME, ancien médecin grec, tout à fait inconnu aujourd'hui, avait composé un traité de médecine vétérinaire,

dont il nous reste encore quelques fragmens dans la collection intitulée : *Scriptores veterinariæ medicinæ*. (o.)

ARCHIATRE. Si l'on ne consulte que l'histoire moderne, on n'a pas de peine à définir le mot *archiâtre*, puisque c'est le titre que prennent aujourd'hui les premiers médecins du prince dans quelques cours du Nord; mais la même facilité n'existe plus lorsqu'on veut déterminer le sens que les anciens y attachaient, et l'époque à laquelle ils ont commencé à s'en servir. En effet, les opinions ont beaucoup varié sur la signification qu'avait autrefois ce mot; cependant on peut rapporter à quatre toutes celles que les critiques ont émises. La première ne mérite point de nous arrêter : c'est celle de Chassanée, qui fait le mot *archiâtre* synonyme de *princeps atrii*, et qui prétend qu'on s'en servait pour désigner le portier du palais du prince. On ne saurait concevoir où Chassanée a pris les motifs de cette explication bizarre, qui ne repose sur aucun fait historique. La seconde opinion, celle d'Accurse, a été adoptée et défendue, avec autant d'érudition que d'habileté, par Meibomius : Accurse pensait qu'*archiâtre* signifie *prince des médecins*, *ἄρχων τῶν ἰατρῶν*, et Le Clerc paraît assez disposé à partager son avis. D'un autre côté, Mercuriali a soutenu que le mot *archiâtre* veut dire *médecin du prince*, *τοῦ ἄρχοντος ἰατρὸς*, et il a eu pour partisan le célèbre jurisconsulte Godefroy. Enfin Alciat, cherchant à concilier les deux opinions d'Accurse et de Mercuriali, a dit, en véritable éclectique, qu'*archiâtre* signifie *le prince des médecins*, parce que le médecin du prince est placé au-dessus de ses confrères, du moins dans l'opinion publique.

Ces trois dernières opinions sont peut-être également vraies, les unes et les autres, en tant néanmoins qu'on n'en adopte aucune d'une manière exclusive. En effet, sans prétendre résoudre les difficultés grammaticales qu'elles présentent toutes, on peut croire que la dénomination d'archiâtre, qui, bien que grecque, n'a certainement, malgré tout ce qu'on a pu dire, jamais été usitée en Grèce, tant que cette belle contrée conserva sa liberté et son indépendance, fut introduite à Rome, dans le temps où l'intrigue et la flatterie y réglaient seules le rang et la réputation. Ce qui autorise à former cette conjecture, c'est que la plupart des archiâtres dont le temps a épargné les noms sont des hommes obscurs, et qu'une inscription seulement, une pierre sépulcrale, ou un autre monument semblable, a sauvés d'un éternel oubli. Ne doit-on pas conclure de là qu'autrefois, comme de nos jours et dans tous les temps, on pouvait être archiâtre, ou médecin du premier rang, ayant le pas sur les autres et la vogue dans le monde, sans être un homme extraordinaire, ni même seulement un homme de mérite?

Au reste, que le titre d'*archiâtre* ait été ou non inventé par la flatterie dans le principe, on ignore quand il fut introduit. A la vérité, Andromaque l'Ancien, médecin de Néron, est désigné comme le premier qui en ait été revêtu; mais, outre que l'auteur du livre des *Euporistes*, contemporain de l'inventeur de la thériaque, se contente de l'appeler *medicorum potissimus*, Galien ne parle des archiâtres que dans un très-petit nombre de passages réputés apocryphes, et Pline le naturaliste n'en dit pas un seul mot, quoiqu'il ait vécu bien plus tard qu'Andromaque, c'est-à-dire, sous Vespasien. Comme nous voyons le scoliaste de Juvénal donner à Thémison ce titre, qui était certainement inconnu dans le siecle d'Auguste, on est fondé à croire que, dès qu'il fut mis en vogue, les historiens ou autres écrivains le conférèrent de leur plein chef à ceux qui avaient rempli précédemment les mêmes fonctions que les médecins auxquels l'adulation l'accordait de leur temps.

Tous les empereurs eurent incontestablement des medecins attachés à leur personne et à leur cour, qu'on appelait *medici palatii*, ou *medici palatini*, *médecins du palais*, ou *auliques*. Lampride nous apprend qu'Alexandre Sévère en avait sept, qu'il traitait même peu généreusement, puisque le premier seul avait un traitement, et que les autres ne recevaient, en alimens, meubles et habits, qu'une pension proportionnée à l'ordre hiérarchique établi entre eux. Mais, de l'accord unanime de tous les historiens véridiques, la dignité d'archiâtre ne cessa d'être un vain titre, ne reçut une institution légale, en un mot ne devint une qualité civile qu'après la translation du siége de l'empire romain à Constantinople. Il en est parlé sous le règne de Constantin dit *le Grand*, en 326; mais, à cette époque, on ne connaissait encore, du moins suivant toutes les apparences, d'autres archiâtres que les médecins attachés à la personne du prince, qui portaient le titre d'*archiatri sancti palatii*, et qui, après avoir reçu leur congé ou obtenu leur retraite, conservaient celui d'*exarchiâtres*. L'an 368, Valentinien et Valens en créèrent d'autres, appelés *archiatri populares*, pour les deux métropoles, Rome et Constantinople, les capitales des provinces, et les villes de second et de troisième ordre. Ces archiâtres populaires, salariés par la ville, devaient soigner les pauvres gratis, veiller à la salubrité publique, et porter témoignage devant les tribunaux, fonctions qui les rapprochent des médecins stipendiés de quelques-unes de nos villes, et de ce qu'on nomme *physiciens* en Allemagne. La loi leur défendait d'exiger aucun paiement, d'accepter les promesses faites pendant le danger et d'acheter les biens des malades. Quant à leur nombre, il était proportionné à celui des habitans. On en comptait dix dans les capitales, sept dans les villes de second ordre,

et cinq dans celles du troisième. Rome en avait autant que de quartiers, c'est-à-dire, quatorze, outre ceux du port, du xyste et des vestales. Un second édit des mêmes empereurs, daté de 370, règle le mode d'élection des archiâtres populaires. Primitivement, les magistrats nommaient les membres de ce collége médical; mais, une fois celui-ci établi, les archiâtres remplissaient les places vacantes, par la voie du scrutin, à majorité absolue, et le nouvel élu prenait place immédiatement après tous ses autres confrères, quel que fût le rang de celui auquel il succédait. Une seule fois on s'écarta de cette dernière coutume, mais ce fut par un ordre de l'empereur, et en faveur d'un médecin qui fit valoir ses longs services à la cour comme un titre suffisant pour lui mériter d'être inscrit sur la liste des archiâtres au rang de celui qu'il venait remplacer. Cet état de choses dura autant que l'empire, et finit avec lui.

Les archiâtres, comme tous les autres sujets de l'empire, pouvaient parvenir aux deux degrés de la comitive, dignité considérable, créée par Constantin, et à laquelle plusieurs furent élevés. Ils prenaient alors le titre de *comes archiatrorum*, *comte archiâtre*, ou *comte parmi les archiâtres*, mais non pas *comte des archiâtres*, comme on a coutume de le dire. Cette dignité ne fut jamais attachée à la charge d'archiâtre chez les Romains, et il n'était même pas nécessaire d'être archiâtre du palais pour l'obtenir : il suffisait pour cela du mérite, ou, plus souvent encore, de la protection. Elle ne donnait ni pouvoir ni autorité sur les autres archiâtres.

La comitive, dans l'empire romain, était donc un titre honorifique, sans rapport avec les fonctions de celui qui en était revêtu, si l'on excepte toutefois certaines places qui la donnaient de droit, en sorte que le comte archiâtre n'avait d'autre prérogative sur ses confrères, que l'obligation de se ruiner pour soutenir le faste et l'éclat de son rang. C'est peut-être à cause de cette dernière circonstance, que nous trouvons si peu d'archiâtres revêtus de la comitive, qu'il n'était pas rare en effet de voir les savans et les artistes refuser par prudence.

Telle n'était pas celle qui existait, dit-on, à la cour des rois ostrogoths, et qui, s'il faut en croire Godefroy, devint, sous ces princes, une des premières places de l'état, puisqu'on nous la dépeint comme donnant des prérogatives considérables et une autorité absolue sur tous les médecins du royaume. Personne n'en parle ni avant ni après Cassiodore, secrétaire d'état de Théodoric; mais il suffit de lire la formule du diplôme, rapportée par cet écrivain, pour voir qu'elle ne peut jamais avoir eu la sanction du gouvernement. La médecine y reçoit des éloges qu'elle ne méritait guère au cinquième siècle, où elle était tant déchue de sa splendeur; et ces éloges hyperbo-

liques, s'ils ne sont pas de l'ironie, annoncent un enthousiasme qui ne pouvait naître que dans la tête d'un homme passionné pour l'art de guérir, comme Cassiodore, et non dans celle d'un conquérant ignare, tel qu'on nous dépeint Théodoric. Cette formule, pour nous servir des expressions de Le Clerc, établit véritablement en médecine une manière de pape, à qui il ne manque que l'infaillibilité, et le prince s'y rabaisse tellement au-dessous du médecin à qui il confère l'éminente dignité, que, comme dit avec finesse Bordeu, si jamais quelque monarque la prononça il dut bien rire. Personne n'ignore qu'on ne suivait pas de protocole à la cour des rois goths, et que Cassiodore, las sans doute d'être obligé à de nouvelles rédactions pour chaque nouveau diplôme, finit par dresser un certain nombre de formules, destinées uniquement à son usage particulier, qui ne furent jamais sanctionnées par le souverain, et dont on ne retrouve aucune trace ailleurs que dans ses propres écrits. Or, nul doute que celle du diplôme de comte archiâtre, donnée par lui, ne soit de son invention, et qu'elle n'ait jamais servi. En conférant à un médecin une place qui le désignait comme le plus instruit et le plus éminent de tous, un monarque se serait-il avisé de lui recommander l'exploration du pouls et des urines, et surtout de lui dire qu'il le servait à titre de supériorité?

Les premiers médecins de nos rois portèrent le nom d'archiâtres dès les commencemens de la monarchie; mais ce fut sous Henri III seulement que Marc Miron prit et conserva, sans contestation, le titre latin de *comes archiatrorum*, qu'autorisait jusqu'à un certain point la juridiction assez étendue exercée par le premier médecin. Mais, dépouillé des honneurs attachés à la comitive impériale, ce titre était peu propre à exciter l'ambition. Aussi Miron eut-il peu d'imitateurs, dans le nombre desquels on n'est pas surpris de voir figurer Fagon. D'Aquin, vil intrigant, que la protection de madame de Montespan avait pu seule porter au rang de premier médecin de Louis XIV, qu'il perdit à la disgrâce de cette favorite, voulut essayer de mettre en vogue la traduction française des mots *comes archiatrorum*, et se fit appeler M. le comte par ses flatteurs, dont l'ignorance ne manque jamais quand elle a du pouvoir. Ce ridicule acheva de le perdre dans l'esprit des courtisans, dont, cette fois du moins, les dédains furent bien placés, et qui lui témoignèrent en plus d'une occasion leur mépris, dès avant l'époque où son ignorance et le bassesse de ses sentimens, bien plus encore que l'intrigue, le firent chasser de la cour. (J.)

ARCHIBIUS, médecin sur le compte duquel on ne sait rien, sinon, qu'au rapport de Pline, il avait écrit un Traité de médecine, dédié à Antiochus, roi de Syrie.

Galien parle aussi d'un ARCHIBIUS; mais on ignore si c'est le même que le précédent. (o.)

ARCHIDAMUS, médecin grec, contemporain, ou à peu près, d'Acesias, n'est connu que d'après un passage de Galien, par lequel nous apprenons qu'il donnait aux frictions sèches la préférence sur celles avec l'huile, que ses compatriotes étaient dans l'usage de faire à la sortie du bain, et qui, suivant lui, avaient l'inconvénient de durcir et de brûler la peau. (o.)

ARCHIGÈNE, médecin des premier et second siècles de l'ère chrétienne, naquit à Apamée, en Syrie. Son père s'appelait Philippe. Il étudia la médecine sous Agathinus, et vint l'exercer à Rome, sous les règnes de Domitien, de Nerva et de Trajan. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. Il mourut à soixante-trois aus, suivant Suidas, et à quatre-vingt-trois, selon l'impératrice Eudocie. L'auteur de l'*Introduction* le dit fondateur de la secte éclectique, tandis que Galien le range parmi les partisans de la secte pneumatique. Cette contradiction devient bien moius choquante lorsqu'on réfléchit que les idées des éclectiques n'étaient qu'une association de celles des pneumatistes, des dogmatistes et des empiriques, et qu'on se rappelle en outre combien les disciples de la secte pneumatique s'écartèrent d'Athénée, fondateur de cette dernière. Archigène devint assez célèbre pour mériter que Juvénal employât son nom comme un terme général pour désigner un grand médecin. Galien en parle aussi avec éloges; mais il lui reproche d'avoir été plus curieux de mots que de faits nouveaux. En effet, il poussa la subtilité dans les définitions à un point presque incroyable, comme le prouvent les innombrables espèces de pouls et de douleurs qu'il établit. Son style était obscur, entortillé, et souvent inintelligible. Galien vante beaucoup son habileté dans l'art de préparer les médicamens; mais la célèbre *hiera*, dont il fut l'inventeur, prouve assez qu'il se laissait moins guider par des indications bien calculées, que par des idées superstitieuses ou des préjugés populaires. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages, dont nous allons rapporter les titres d'après Galien :

De pulsibus liber unus.
Ce livre faisait autorité du temps de Galien, qui en cite de nombreux fragmens, et qui avait cherché à l'éclaircir par un Commentaire, aujourd'hui perdu.

De locis affectis libri tres.
Galien dit que c'était le meilleur ouvrage qu'on eût encore écrit sur cette matière.

Epistolarum medicinalium libri undecim.
Ces Lettres sont citées par Galien et par Aetius. Il faut sans donte y rapporter celles dont parlent Paul d'Egine et Nicolas Myrcpsus.

De febris significatione et diagnosi liber unus.
Galien le cite en deux endroits.
De febrium signis libri decem.
De febrium differentiis.
De propriis diuturnorum affectuum signis.
De morborum temporibus seu stadiis libri duo.
De vehementiâ pulsûs.
De plenitudine.
Galien fait mention de tous ces ouvrages. Alexandre de Tralles parle aussi du dernier.
De custorei usu.
De helleboro propinando.
Ce livre est cité par Oribase et par Galien.
De memoriæ lassæ restauratione.
De ratione morbos diuturnos curandi, liber unus.
Oribase indique ce traité avec éloges.
De partibus amputandis libellus.
Oribase nous a conservé tout entier ce livre, dont Antoine Cocchi a donné une édition d'après la collection de Nicetas, et dont il existe un manuscrit grec dans la Bibliothèque du Roi, qui en possède également deux autres, *De calculis* et *De nephritide.*
Fabricius parle, d'après Tiraqneau, de deux livres *De musculis* et *regularum victûs liber*, dont Galien ne fait pas mention.
Aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous, mais il nons en reste des fragmens plus ou moins étendus : outre ceux qui existent en grand nombre dans Galien, on en trouve trois dans Oribase, trois dans Paul d'Egine, un seulement dans Alexandre de Tralles, et vingt-cinq dans Aetius. Jean, surnommé Actuarius, Nonnus et Myrepsus nons ont aussi conservé les formules de plusieurs préparations d'Archigène (J.)

Il ne faut pas confondre cet Archigène avec un autre, plus ancien, dont on ne sait absolument rien, mais dont il est parlé dans le traité des humeurs, attribué faussement à Hippocrate. (J.)

ARCHYTAS, ancien auteur grec, qu'il ne faut confondre ni avec Archytas d'Amphissa ou Salone, ni avec le célèbre mathématicien Archytas de Tarente, est cité, par Varron et par Columelle, comme ayant écrit, sur l'agriculture, des ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. (O.)

ARCINIEGA (François Velez de), né à Cosarrubios del Monte, en Espagne, fut aussi habile en chimie que le temps le comportait, et se distingua par son érudition. Il a écrit :

Historia de los animales mas recibidos en el uso de la medicina. Madrid, 1613, in-4°.
Farmacopea de muchas cosas importantes a los boticarios. Madrid, 1603, in-4°.
Parecer de que las cubebas son el carpasio de Galeno. in-4°.
Annotationes sobre Mesue de muchos compuestos y simples.
Ce dernier ouvrage n'a point été imprimé. (V.)

ARCISSEWSKY (Christophe), en latin *Arcissevius*, Polonais, qui, au rapport de Bock, dans son Histoire des antitrinitaires, s'établit à Amsterdam, où il publia :

Epistola de podagrâ curatâ per doctorem Cneuffelium. Amsterdam, 1648, in-12. (z.)

ARCOLANI ou ERCOLANI (Jean), en latin *Arculanus* ou *Herculanus*, célèbre médecin italien du quinzième siècle, naquit à Vérone, suivant les uns, et à Rome, suivant les autres. Il enseigna, depuis 1412 jusqu'en 1427, à Bologne, d'abord la logique, puis la morale, et ensuite la médecine : après quoi, il occupa une chaire de médecine à Padoue. De là il passa à Ferrare. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut : l'année de sa mort n'est pas bien certaine; les uns disent que ce fut en 1460, et les autres en 1484. Ses écrits sont :

Practica medica, seu Expositio vel commentarii in Nonum Rhazis Arabis ad regem Almansorem librum. Venise, 1483, in-fol.- *Ibid.* 1493, in-fol.-*Ibid.* 1497, in fol.-*Ibid.* 1504, in-fol.-Bâle, 1540, in-fol.-Venise, 1542, in-fol.-*Ibid.* 1557, in-fol.-*Ibid.* 1560, in-fol.
L'édition de 1560 est enrichie des notes de Jean Marinelli.
Le chapitre qui traite des bains a été aussi inséré à part dans la collection *de balneis*.
Expositio perutilis in primam fen quarti Canonis Avicennæ. Ferrare, 1488, in-fol.-Lyon, 1518, in-fol.-Venise, 1560, in-fol.-Padoue, 1684, in-4°.
L'édition de Lyon est enrichie de notes de Symphorien Champier.
Arcolani n'a guère fait que se traîner sur les traces des Arabes, qui régnaient alors despotiquement dans les écoles de médecine. Il n'a fait faire aucun progrès à la science. La chirurgie lui doit cependant d'avoir tiré le séton de l'injuste oubli dans lequel on laissait languir ce moyen héroïque. (A.-J.-L. J.)

ARCUDI (Sylvius), médecin italien, né à Santo-Pietro in Galatina, dans le royaume de Naples, en 1576, mourut, au même endroit, le 5 août 1646.

Il a composé un assez grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir les titres dans la *Galatina letterata* de son arrière-petit-fils, Alexandre-Thomas Arcudi (Gênes, 1709, in-8°.); mais un seul a été imprimé, par les soins de ce dernier ; il est intitulé :
Miniera delle argutezze scoperta dal Sig. Silvio Arcudi, illustrata dal P. Aless.-Tomm. Arcudi,
et se trouve dans le tome 2 de la *Galeria di Minerva.* (o.)

ARCULARIUS (Jean), *Voyez* Widekind (Jean).

ARDERN (Jean), chirurgien anglais, qui vivait dans le quatorzième siècle, et dont Ploucquet a, suivant son usage, mutilé le nom, en l'appelant Jean ab Andern. Son histoire ne nous est connue que très-imparfaitement, par ce qu'en disent Beckett et Freind. Ce dernier en parle d'une manière fort honorable. Il pratiqua son art à Newark, depuis 1348 jusqu'en 1370, époque où il se rendit à Londres. Quelques biographes prétendent qu'il devint chirurgien de Henri IV ; mais Freind en doute avec raison, parce que ce prince n'étant monté sur le

trône qu'en 1399, Ardern n'a pu vivre assez long-temps pour être attaché à sa personne. Quoi qu'il en soit, ce fut ce praticien qui inspira aux Anglais le goût de la chirurgie, alors presque inconnue chez eux. Les ouvrages qu'il avait écrits en latin sur son art sont encore manuscrits, à l'exception d'un traité sur la fistule à l'anus, dont Jean Reid publia une traduction anglaise en 1588. Il paraît que les écrits d'Ardern, quoique défigurés par l'empirisme et la superstition, qui étaient les vices du siècle, renferment une foule de remarques judicieuses et utiles, qui annoncent un homme supérieur à ses contemporains, et méritant de vivre dans des temps moins barbares. Hensler fait remarquer, d'après Beckett, qu'on y trouve la description de la blennorrhagie, avec l'indication d'un remède fort simple, les injections de lait de femme ou d'émulsion, pour la guérir. Ardern tenait beaucoup aux honoraires de sa profession, et n'épargnait aucune précaution pour se les assurer, ainsi qu'il le dit lui-même en plusieurs passages de ses écrits.

(A.-J.-L. J.)

ARDEVINES DE ISLA (SAUVEUR), médecin espagnol du dix-septième siècle, fut plus habile praticien que bon écrivain. On a de lui :

Fabrica universal y composicion del mundo major y menor. Madrid, 1621, in-4°. (V.)

ARDIZZONI (FABRICE), médecin génois du dix-septième siècle, a écrit :

Ricordi incontro al preservarsi e curarsi della peste. Gênes, 1656, in-4°.
Discorso sopra l'essenza, cosa ed effetti delle acque minerali, singolarmente del monte di Corsena, stato di Lucca. Gênes, 1680, in-4°.

(Z.)

ARDOINO ou ARDUINO (SANTE), appelé en latin *Ardoynus* ou *de Arduïnis*, naquit à Pesaro, et pratiqua la médecine avec beaucoup d'éclat à Venise, vers le milieu du quinzième siècle. On a de lui :

De venenis. Venise, 1492, in-fol.-*Ibid.* 1492, in-fol. : cette édition diffère de la précédente, qui contient en outre le traité de Ferdinand Ponzetti sur le même sujet.-Bâle, 1552, in-fol.-*Ibid.* 1562, in-fol.

Quelques bibliographes attribuent encore à Ardoino un livre *De odoratione* et un autre *De prolificatione*, que Mazzuchelli soupçonne n'avoir jamais été imprimés. Quant au traité *Contrà sterilitatem*, dont Tommasini prétend qu'il était aussi l'auteur, cet ouvrage ne diffère point de celui *De prolificatione*. (Z.)

ARELLAN (PIERRE-FRANÇOIS), médecin italien, né à Aliano, dans le Piémont, vers le milieu du seizième siècle, pratiquait son art à Asti, où il jouissait d'une grande réputation, et mourut âgé de cinquante ans. Doué de connaissances très-variées,

il a publié un assez grand nombre d'ouvrages qui ont trait à la poésie, à la philosophie, à la théologie et à la médecine. Nous ne citerons ici que ces derniers, qui sont :

Trattado di peste. Asti, 1598, in-4°.
Avertimenti sopra la cura delle contagione. Asti, 1599, in-8°.
Praxis Arellana, super tribus instrumentis totius medicinæ, victûs inquam ratione, sanguinis missione et pharmacorum administratione. Turin, 1610, in-8°. (o.)

ARÉTÉE, de Cappadoce, ainsi appelé, du nom de sa patrie, pour le distinguer d'un autre Arétée, de Corinthe, dont parle Lucain, tient un rang distingué parmi les auteurs classiques en médecine, et passe, à juste titre, pour l'un des médecins de l'antiquité qui ont écrit avec le plus de goût, de jugement et de profondeur sur l'art de guérir.

Rien n'est plus obscur que tout ce qui concerne son histoire. D'abord, il est très-difficile, pour ne pas dire presque impossible, de déterminer en quel temps il a vécu, et les opinions ont été singulièrement partagées à cet égard. Quelques auteurs, tels que Vossius, l'ont placé avant le siècle d'Auguste. Vossius se fondait principalement sur ce qu'Arétée a écrit ses ouvrages en dialecte ionique, qui, suivant lui, était tombé en désuétude, aussi bien que le dorique, avant le temps des Césars; mais le docte critique a fait usage ici d'un argument sans valeur, car Arrien, de Nicomédie, qui vivait vers le milieu du second siècle de l'ère vulgaire, a employé, dans son livre intitulé *Indica*, le dialecte ionique, dont Céphélion et Denys de Milet s'étaient servis également, si nous nous en rapportons au témoignage de Suidas. Ce n'est donc pas sans un juste motif que Ménage n'a point embrassé le sentiment de Vossius. D'un autre côté, ce qui prouve sans réplique qu'Arétée vivait sous les empereurs, c'est qu'il cite, non-seulement l'antidote imaginé par Mithridate, mais encore, suivant la remarque de Le Clerc, la thériaque, dont l'invention est due, comme l'on sait, à Andromaque l'Ancien. Wigan paraît donc s'être rapproché beaucoup plus de la vérité en plaçant Arétée vers la fin du règne de Néron, qu'en le faisant vivre, avec Le Clerc, d'après Ménage, sous Adrien et Sévère, ou, avec Kuhn, dans le courant du second ou du troisième siècle. Le savant Ackermann a adopté, sans hésiter, l'opinion de l'habile critique anglais, qui, sans être parfaitement démontrée, a la vraisemblance pour elle, et nous dispense de discuter celle de Mercklin, qui rend Arétée contemporain de Strabon et de Saint-Grégoire de Nazianze, celle de Petit, qui, sans le croire beaucoup plus récent que Jules-César, le place cependant après Galien, ou enfin celle de Goulin, qui, sur les motifs les plus futiles, ne craint point de le considérer comme le même qu'Athénée. Ces écrivains

n'ont songé ni aux anachronismes dont ils se rendaient coupables, ni à l'inconvenance des suppositions qu'ils étaient obligés de faire.

Si l'on ne sait pas quand a vécu Arétée, et s'il n'est permis que de hasarder des conjectures à cet égard, on n'est pas plus instruit du lieu où il passa ses jours. Cependant, comme il prescrit de donner aux malades des vins de Salerne et d'autres contrées voisines, on ne peut douter qu'il n'ait habité un pays en relation de commerce avec l'Italie.

La même obscurité règne au sujet de la secte médicale dont il fit partie. Le Clerc est le premier qui l'ait rangé parmi les partisans de l'école pneumatique, fondée par Athénée. Il a réuni avec le plus grand soin tous les passages qui lui ont paru propres à démontrer qu'Arétée appartenait à cette secte, dont Osterhausen a si bien exposé les principes dans une thèse soutenue sous la présidence d'Ackermann, et qui, à l'exemple des stoïciens, admettait un cinquième élément, appelé *esprit* ou *pneuma*, qui pénètre, contient et gouverne tout. Wigan a reproduit ces divers passages, sans chercher à les affaiblir, et, comparant le sens qu'ils offrent avec les dogmes connus des pneumatistes, il a conclu que, quoique Arétée parle du *pneuma* en divers endroits, nulle part il ne s'exprime assez clairement, quoi qu'en aient dit Barchusen et Schulze, copiés depuis par Haller et Sprengel, pour qu'on soit autorisé à conclure qu'il était réellement pneumatiste. Observateur par excellence, et moins spéculateur que praticien, quand il ne néglige pas entièrement les idées théoriques, au moins ne les énonce-t-il que d'une manière vague et peu précise, comme étant une chose sans importance, et à laquelle on ne doit point s'arrêter au lit du malade. D'ailleurs, lorsqu'il lui arrive d'entrer dans quelque explication sur la nature des maladies, il n'a presque jamais recours qu'aux qualités des élémens, méthode parfaitement conforme à celle des dogmatistes, dans la secte desquels Petit n'a peut-être point eu tort de le ranger.

Ce qui contribue surtout à rendre l'histoire d'Arétée difficile à débrouiller, c'est qu'ayant presque toujours vu par lui-même, il suit la marche ordinaire des auteurs originaux, en ne citant personne; car les noms d'Homère et d'Hippocrate sont les seuls qu'on trouve dans ses écrits. D'une autre part, le sien ne figure non plus dans aucun des ouvrages composés par les médecins de l'antiquité, si l'on excepte le livre des *Euporistes*, faussement attribué à Dioscoride, ainsi que ceux d'Aétius et de Paul d'Egine : encore ces écrivains se contentent-ils de le nommer sans rapporter aucune citation, aucun passage de lui. Galien et Oribase, compilateurs peu scrupuleux, gardent le même silence, dont on a bien lieu d'être surpris. On doit conclure de

là que la réputation d'Arétée fut nulle ou presque nulle chez les anciens, ce qu'il faut attribuer peut-être, avec Wigan, à l'éclat de celle d'Archigène, qui, vivant à Rome, où, suivant toutes les apparences, Arétée ne vint jamais, concentra sur sa personne l'estime et l'admiration générale de ses contemporains. Quoi qu'il en soit, Arétée fut bien du temps à reprendre dans l'histoire le haut rang qu'il méritait d'y occuper, et, chose très-remarquable, à la renaissance même des lettres grecques en Europe, à peine fit-on attention à ses livres, qui furent moins lus par les médecins que par les critiques. Il est vrai que les modernes l'ont bien vengé. Freind l'a placé, avec Alexandre de Tralles, au premier rang après Hippocrate, à qui le grand Haller était quelquefois tenté de le préférer. En effet, peut-être nul médecin n'a-t-il autant mérité que lui d'être placé auprès du vieillard de Cos, de lui être comparé, et d'être présenté comme un des plus beaux modèles à suivre. Il n'est pas jusqu'aux exégètes de nos jours qui ont profité de sa belle description de l'éléphantiasis, pour éclaircir et commenter le texte de l'Ecriture.

Ce serait presque une hérésie de dire qu'Arétée a surpassé Hippocrate, mais ne craignons pas d'affirmer qu'il l'a du moins égalé. C'est, pour employer les expressions de Cabanis, un des meilleurs observateurs, un de ces excellens peintres de maladies, dont les tableaux seront toujours instructifs, quoiqu'ils datent des premières époques de l'art. Mais ces tableaux ne sont aussi frappans de vérité, que parce qu'ils ont été tracés d'après nature ; car Arétée paraît avoir vu lui-même presque toutes les maladies dont il donne la description, et qu'il peint de couleurs si vraies, que le lecteur croit les avoir sous les yeux. Nous citerons seulement sa peinture touchante et animée de l'affreux marasme dans lequel tombent les phthisiques, des tourmens qu'éprouve l'asthmatique, toujours menacé de suffocation, et des variétés sans nombre que présente la manie. On l'a cependant accusé de sacrifier la vérité au désir de briller par un style fleuri, parce qu'il a tracé de l'éléphantiasis un portrait qui n'est pas très-fidèle, ou, pour parler plus exactement, qui ne s'accorde point avec les conceptions méthodiques et compassées des médecins de cabinet. Fidèle à la médecine de Cos, dont il rappelle les beaux temps et les principes sûrs, il ne s'écarte point de la méthode tracée par Hippocrate, et on le trouve toujours, comme ce dernier, sur la voie de l'expérience et de l'observation. C'est la même précision dans les détails, la même étendue de vues dans la généralisation des cas particuliers, la même exactitude dans l'exposition des symptômes, la même sagacité dans l'établissement du diagnostic, la même attention à l'isoler et à l'approfondir avant de parler du

traitement, la même sagesse dans le choix des moyens curatifs, la même profondeur, la même circonspection. Son style, à la fois grave et pittoresque, vif et sententieux, concis et élégant, mais cependant varié, contraste avec la diction lâche et diffuse des Asiatiques : il tient de celui d'Homère et de celui d'Hippocrate. Aussi est-ce avec raison qu'Ackermann a dit qu'en lisant Arétée, on croit avoir sous les yeux, non pas, les ouvrages d'un médecin postérieur à l'ère vulgaire, mais ceux d'un écrivain du siècle d'or de la littérature grecque. Ajoutons une dernière qualité, qui seule décélerait un praticieu consommé : c'est que tout en ne négligeant aucune des circonstances propres à faire reconnaître une maladie, Arétée avoue naïvement l'insuffisance de nos descriptions pour peindre des nuances qui varient autant que les individus; *oportet*, dit-il, *et juvenem medicum suo Marte aliqua sibi comparare, neque omnia ex alienis commentariis depromere.*

A en juger seulement par le peu qu'il en dit, Arétée connaissait toute l'importance de l'anatomie, et la possédait à un point surpreuant pour le siècle où il vivait. C'est ainsi qu'il n'ignorait point la structure glanduleuse des reins, dont il a donné une description excellente, en disant que ce sont des glandes plus rouges que les mammaires et que les testicules, et dont la couleur se rapproche de celle du foie. Il savait que le sang des artères et celui des veines diffèrent pour la couleur et pour les autres qualités physiques, et que si les plaies des artères ont tant de peine à se fermer, c'est à cause du choc du sang contre les parois de ces vaisseaux. Il savait aussi que les nerfs tirent leur origine de la tête, et qu'ils sont les organes des sensations; cependant il ne les distinguait pas encore parfaitement des tendons et des aponévroses, ce qui fait qu'il a placé le tétanos, la frénésie et la goutte parmi les maladies nerveuses, parce que les parties aponévrotiques et tendineuses sont attaquées dans ces affections. Sans doute il a commis d'autres graves erreurs, mais c'était déjà beaucoup que d'apprécier assez l'utilité de l'anatomie pour placer en tête de presque tous les chapitres la description de la partie sur laquelle s'établit l'affection qui va être décrite. Encore serait-il injuste de le juger d'après ces aperçus superficiels, car c'est uniquement dans l'intérêt de la pathologie qu'il expose des notions anatomiques, et il n'en donne qu'autant qu'il en faut pour expliquer les causes et la nature des maladies.

Sa thérapeutique a plusieurs caractères frappans. D'abord, elle est plus simple et mieux raisonnée qu'on ne devrait s'y attendre. Arétée empruntait rarement à ses prédécesseurs. Il n'employait qu'un petit nombre de remèdes, et ne faisait jamais usage que de médicamens simples. En général même il

allait moins chercher ses moyens curatifs dans la pharmacie, que dans l'hygiène. Grand partisan des évacuat.ons par le haut, il n'avait recours aux substances émétiques, parmi lesquelles il préférait l'ellébore blanc, qu'après avoir administré en vain l'eau chaude et l'huile; mais, au lieu de ne voir qu'un remède propre à évacuer dans les vomitifs, il les donnait souvent dans la vue seule de provoquer une secousse violente, et c'est à cet effet de leur part qu'il attribuait leur efficacité dans beaucoup de maladies de la tête. Il faisait aussi un grand usage des lavemens, qu'il savait rendre émolliens ou révulsifs, et qui lui paraissaient utiles dans la plupart des inflammations. La saignée était un de ses remèdes favoris : il y avait recours dans toutes les phlegmasies. Il voulait qu'on ouvrît largement la veine daus l'angine, afin que le sang pût sortir avec abondance et promptitude. On le cite comme le premier qui ait saigné à la main. La phlébotomie, portée jusqu'à la défaillance, lui paraissait propre à remplir simultanément trois indications dans le satyriasis en particulier, diminuer l'inflammation, apaiser la chaleur, et agir sur le moral du malade. Il pratiquait l'artériotomie dans la céphalée. A l'instar d'Hippocrate, il appliquait souvent des ventouses, et il trace à leur égard quelques préceptes assez remarquables. Ainsi il veut qu'on les applique sur les côtés de l'épine dans le tétanos, mais qu'on ne les fasse pas tirer beaucoup, de peur d'exciter des douleurs et des convulsions; il prescrit, au contraire, de les placer sur le point douloureux dans la pleurésie, de les chauffer beaucoup, afin qu'elles tirent avec force, et de les scarifier ensuite. Les sangsues lui paraissaient plus convenables dans certains cas, parce qu'elles font une blessure plus profonde, et quelquefois même il appliquait encore une ventouse ou un cataplasme sur la plaie. Ce fut lui qui le premier employa les cantharides à l'extérieur, comme vésicatoire : jusqu'alors on ne les avait données qu'intérieurement, et avec crainte.

Si l'on excepte les vomitifs, les purgatifs et la saignée, Arétée ne prescrivait presque rien dans les maladies aiguës; mais, à l'instar d'Hippocrate, il surveillait attentivement le régime, et avait soin qu'il fût en général humectant et rafraîchissant. Il déployait plus d'activité dans les maladies chroniques. C'est ainsi qu'il plongeait un fer rouge dans les abcès du foie, perforait le crâne dans l'épilepsie, pratiquait l'ustion dans la céphalée, et sondait la vessie lorsqu'il y avait rétention d'urine sans inflammation. Ces opérations, qui appartiennent au domaine de la chirurgie, ne sont d'ailleurs pas les seules dont il fasse mention; car il parle de la trachéotomie dans l'angine, mais, à la vérité, pour l'improuver.

Il avait écrit, sur la chirurgie, les fièvres, les maladies des femmes, et la préparation des médicamens, des ouvrages qui sont perdus. Nous n'avons plus aujourd'hui, de lui, que deux livres sur les causes et les signes des maladies aiguës, deux sur leur traitement, deux sur les causes et les signes des maladies chroniques, et deux sur leur traitement. Il nous manque les quatre premiers chapitres et le commencement du cinquième du traité des maladies aiguës. Celui des maladies chroniques n'est pas moins mutilé, comme le prouvent diverses citations qu'on trouve dans Aetius, et dont nous ne possédons plus le texte: en effet, nous n'avons point les chapitres sixième, septième, neuvième, dixième, onzième, douzième, quinzième et seizième du premier livre sur le traitement de ces affections, non plus que les premier, quatrième, huitième, neuvième, dixième et onzième du second. Beaucoup d'autres chapitres sont en outre incomplets.

Ces huit livres parurent pour la première fois en latin (Venise, 1552, in-4°.), traduits par Junius-Paul Crasso, professeur à Padoue, qui, n'ayant à sa disposition qu'un manuscrit mutilé, ne put donner la version des second, troisième, cinquième, sixième et septième chapitres du second livre du traitement des maladies chroniques. Cette traduction fut réimprimée, deux ans après, avec celle de Rufus d'Ephèse (Paris, 1554, in-12), avec des annotations indiquant les passages qui présentent un sens un peu différent dans le grec, et avec la version des cinq livres omis dans la première édition, mais dont Goupyl venait de donner le texte dans la même année. Les uns attribuent à Goupyl lui-même, ces annotations, dont l'auteur s'est caché sous les initiales G. M. T., et c'est là le sentiment d'Ackermann : d'autres les croient de Guillaume Morel, et Petit pense qu'elles sont de Celse Crasso, fils de Junius-Paul Crasso. Henri Étienne, réunissant tout ce que les anciens ont laissé de bon en médecine, sous le titre de *Medicæ artis principes post Hippocratem et Galenum* (Paris, 1567, in-fol.), inséra cette réimpression, avec les notes de l'anonyme, dans sa riche et précieuse collection. Cependant Crasso avait révisé lui-même sa première traduction, et mis en latin les cinq chapitres qu'il n'avait pu se procurer d'abord. Quoique ce travail fût achevé en 1555, des circonstances inconnues en firent retarder la publication jusqu'après la mort de l'auteur; il ne parut qu'en 1581 (Bâle, in-4°.).

Jacques Goupyl, médecin de Paris, fut le premier qui donna le texte grec, sous ce titre :

Ἀρεταίου Καππαδόκου περὶ αἰτιῶν καὶ σημείων ὀξέων καὶ χρονίων παθῶν, βιβλία δʹ. Ὀξέων καὶ χρονίων νούσων θεραπευτικὰ, βιβλία δʹ. Paris, 1554, in-8°.

Au dix-septième siècle, Georges Hænisch publia la première édition grecque et latine, qui est intitulée :

Ἀρεταίου Ἰατρικά. *Ætiologica, semeiotica et therapeutica morborum acutorum et diuturnorum.* Vienne, 1603, in-fol. – *Ibid.* 1627, in-fol.

Cette édition, peu estimée, n'a de mérite que sous le rapport typographique. A peine Georges Hænisch a-t-il corrigé le texte de Goupyl en un seul endroit, quoiqu'il l'ait conféré avec un manuscrit de la Bibliothèque d'Augsbourg, et qu'il ait essayé de compléter l'original d'après les passages cités par les auteurs subséquens. Son travail a été fait sans soin, et, aux fautes de Goupyl, il en a ajouté de nouvelles. Ses Commentaires ne valent pas non plus grand'chose, et Le Clerc lui reproche, avec raison, d'y avoir fait dire à Arétée des choses auxquelles celui-ci n'a jamais songé. Il n'a fait aucun usage des manuscrits de Venise et de Vienne, qu'il annonce néanmoins avoir consultés. Enfin il s'est contenté de reproduire la traduction de Crasso, sans y faire aucun amendement remarquable. L'édition de 1627 n'est qu'une réimpression de celle de 1603, dont elle diffère seulement parce qu'on a revêtu cette dernière d'un titre nouveau.

Un siècle après, Jean Wigan, encouragé et aidé par le célèbre Freind, mit au jour l'édition suivante :

Ἀρεταίου Καππαδόκου περὶ αἰτιων καὶ σημείων ὀξεων καὶ χρονίων παθῶν βιβλία τέσσερα. Περὶ θηραπείας ὀξεῶν καὶ χρονίων παθῶν βιβλία τέσσερα. Oxford, 1723, in-fol.

Cette édition, infiniment supérieure à la précédente, est plus belle et plus soignée. Le texte de Goupyl en fait le fond, comme dans celle d'Hænisch; mais Wigan l'a comparé avec deux manuscrits grecs d'une origine pure et authentique. Il y a joint des variantes en petit nombre, mais utiles, qui lui avaient été communiquées par Fabricius et Mattaire, une nouvelle version faite par lui même, quatre dissertations fort savantes, dont il est l'auteur, sur l'âge, la secte, les connaissances anatomiques et les vues pratiques d'Arétée, et un mémoire du célèbre critique Mattaire sur le dialecte ionique dont l'écrivain grec s'est servi. Le plus grand mérite de Wigan est d'avoir toujours procédé avec circonspection et avec une sorte de timidité, sans s'abandonner aux élans de l'imagination, lorsqu'il s'agissait de remplir les lacunes produites par la profonde altération des manuscrits grecs. Cette édition n'a été tirée qu'à trois cents exemplaires, et elle est devenue fort rare. C'est la première d'un médecin grec qui ait été imprimée à Oxford dans la langue originale. La version latine de Wigan a été réimprimée à part, mais avec des fautes nombreuses et grossières (Vienne, 1790, in-8°.). Elle est, sans contredit, la meilleure que nous possédions d'Arétée, dont l'écrivain anglais s'est plus attaché à rendre la pensée, qu'à traduire littéralement les mots : elle est d'ailleurs pleine d'élégance, et écrite dans le goût de Celse. Malheureusement Wigan l'a rejetée à la fin du texte, au lieu de la mettre en regard, ce qui rend son édition fort incommode à consulter pour ceux qui ne peuvent pas lire le grec couramment et sans le secours de la version.

Cependant, Boerhaave avait commencé, dès l'année 1719, à faire imprimer, conjointement avec Jean de Grœnevelt, docteur en droit et en médecine, une nouvelle édition d'Arétée, qui traîna beaucoup en longueur, de sorte qu'il apprit la publication de celle d'Oxford, avant que la sienne fût en état d'être mise au jour. Justement affligé de s'être donné tant de peine inutilement, il écrivit à Wigan, qui consentit à ce que ses recherches fussent associées à celles de l'illustre professeur de Leyde. Celui-ci reprit donc courage, et livra (Leyde, 1731, in-fol. – *Ibid.* 1735, in-fol.) au public son édition, dans laquelle on trouve le texte de Goupyl, environ cinquante notes que Joseph Scaliger avait écrites en marge de son exemplaire de l'édition de Hænisch, la version latine de Crasso, telle qu'elle a été insérée par Henri Etienne dans son Recueil, les quatre dissertations de Wigan, celle de Mattaire, les observations de Daniel-Guillaume Triller, qui avaient déjà paru auparavant (dans les *Acta eruditorum*, 1728), une table générale, rédigée par un médecin nommé Pellerin, et enfin les Commentaires de Pierre Petit, médecin de Paris. Ce n'était pas, il est vrai, la première fois que la presse reproduisait ces derniers Commentaires, écrits depuis 1662, indiqués par Ménage, et dont Le Clerc regrettait tant la perte : car Mattaire les avait déjà donnés, quelques années auparavant, avec la vie de l'auteur (Londres, 1726, in-4°.); mais il n'avait fait imprimer que ceux qui roulent sur les trois premiers livres. Boerhaave fut le premier qui les fit imprimer complets, et ils ne l'ont jamais été depuis. La version latine de Crasso, telle qu'il l'a donnée, a été réimprimée depuis à part (Strasbourg, 1768, in-8°.). Tant d'avantage réunis assurent à son édition une prééminence qu'elle n'a point encore perdue.

En effet, elle est bien préférable à celle que Haller a donnée dans sa nouvelle édition des *Medicæ artis principes* (Lausanne, 1772, in-8°.–

Ibid. 1787, in-8°.), et dans laquelle ce grand homme est resté bien au-dessous de son talent.

Le monde médical attend avec la plus vive impatience celle dont le docteur Weigel, savant médecin de Dresde, s'occupe depuis long-temps.

Les Œuvres d'Arétée ont été traduites en allemand par F.-O. Dewez (Vienne, tome I, 1790; tome II, 1802, in-8°.), et en anglais par J. Moffat (Londres, 1785, in-8°.). (A.-J.-L. J.)

ARETIUS (Benoît), savant théologien suisse, ne mérite une place dans ce Dictionaire que parce qu'il a cultivé la botanique avec assez d'ardeur et de succès pour mériter l'amitié de Gesner, l'estime de tous les naturalistes ses contemporains, et une place parmi les fondateurs de la science. Son véritable nom était Marti. Il naquit à Petterkinden, dans le canton de Berne, fit ses études à Marbourg, devint professeur de logique en 1548, mais revint, dès l'année suivante, dans sa patrie, où il fut créé gymnasiarque, puis, en 1563, professeur de langues, et, bientôt après, de théologie. Il mourut le 22 avril 1574. Nous ne citerons, parmi ses nombreux écrits, que les suivans :

Brevis cometarum explicatio, physicum ordinem et exempla historiarum præcipua complectens ; cum epistolâ ad D. Dryandrum. Berne, 1556, in-4°.

C'est un catalogue des comètes calculées jusqu'au temps où Aretius vivait.

Descriptio Stockhornii et Nessi, montium in Bernatium Helvetiorum ditione, et nascentium in eis stirpium.

Ce petit ouvrage, écrit en forme de Lettre, est imprimé à la suite des Annotations de Valerius Cordus sur Dioscoride (édition de Conrad Gesner; Zurich, 1561, in-fol.), et dans Haller (*Schriften von der Schweitz*, Th. 2, p. 292.). Aretius y décrit brièvement environ quarante plantes des Alpes, qui sont très-rares. Les deux montagnes dont il donne la description, le Stockhorn et le Niesen, sont remarquables par leur élévation et le grand nombre de végétaux qu'elles nourrissent. Haller et Linné ont donné le nom d'*Aretia* à un genre de la famille des primulacées, contenant une espèce qu'Aretius avait découverte, et que Gesner lui avait déjà dédiée.

Opus physicum et medicum de gradibus et compositionibus medicamentorum, opus cujusdam incerti auctoris, editum ab Aretio. Zurich, 1572, in-8°. (A.-J.-L. J.)

AREVALO (Alphonse-Gomez de la Parra y), médecin à Tembleque, près de Tolède, vivait au dix-septième siècle. Il a écrit :

Polyanthea medicis speciosa, chirurgis mirifica, myrepsicis valdè utilis et necessaria. Madrid, 1625, in-4°. (T.)

AREVALO (Pierre-Guttieres d'), savant apothicaire de Madrid au dix-septième siècle, est auteur de l'ouvrage suivant :

Exposiciones sobre las cinco lavaciones y preparaciones del acibar. Madrid, 1614, in-4°. (T.)

ARGELLATA (Pierre d'), appelé aussi Pierre Argelata, Pierre de Argillata, Pierre de Largelata, Pierre de la Cerlata, ou Pierre de Arzelata, vivait à Bologne vers le com-

mencement du seizième siècle, et professait la philosophie et la médecine dans cette Université, d'après le Canon d'Avicenne, comme c'était alors l'usage. Ce fut lui qu'on chargea d'embaumer le corps d'Alexandre VI, après la mort de ce pontife, qui termina sa carrière à Bologne en 1410. Argellata fut un des médecins les plus éclairés de son siècle, et il tient un rang distingué parmi ceux qui contribuèrent alors au perfectionnement de la chirurgie en Italie. Mazzuchelli nous apprend qu'il mourut le 20 janvier 1423, et non pas au mois de juillet, ainsi que l'avance Eloy. Ses contemporains, en reconnaissance des services qu'il leur avait rendus, et du zèle avec lequel il avait rempli les fonctions du professorat, placèrent sa statue dans l'amphithéâtre d'anatomie de Bologne, où on la voit encore. Adelung lui a consacré par inadvertance deux articles, *Argillata* et *Arzelata*. Fantuzzi et Marini sont les principales sources à consulter pour son histoire, qui est peu connue. Son ouvrage porte le titre suivant :

Chirurgiæ libri sex. Venise, 1480, in-fol.–*Ibid.* 1492, in-fol.–*Ibid.* 1497, in-fol.–*Ibid.* 1499, in-fol.–*Ibid.* 1520, in-fol.

Malgré la prédilection bien excusable de l'auteur pour les Arabes, et en particulier pour Avicenne, et malgré les nombreuses erreurs dont son livre fourmille, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il s'y rencontre un grand nombre d'observations remarquables, et d'autant plus précieuses, qu'elles sont rapportées avec une candeur et une ingénuité rares. Nous signalerons surtout les restrictions qu'Argellata crut devoir apporter à l'usage de la suture, dont on faisait un emploi abusif de son temps. Il reconnut que le mouvement musculaire peut cesser dans une partie sans que le sentiment s'y éteigne. La compression lui paraissait le meilleur moyen pour guérir les anciens ulcères, et le temps n'a fait que confirmer l'excellence de ce précepte. (A.-J.-L. J.)

ARGENCOUR (Barthélemi Dhuissies d') n'était pas médecin, mais il employa sa fortune et son crédit pour les progrès de la botanique. Il naquit en Bourgogne, et mourut dans cette province, le 24 avril 1738. Il a écrit un Catalogue inédit des plantes de la Bourgogne. (s.)

ARGENTERIO (Jean), appelé en français *Argentier*, et en latin *Argenterius*, naquit, en 1513, à Castel-Nuovo, dans le district de Quiers ou Chieri, en Piémont. Quoique issu d'une famille peu aisée, il sut vaincre tous les obstacles que la modique fortune de ses parens dut nécessairement apporter à sa profession. Ce fut à Turin qu'il alla puiser l'instruction dont il était avide, et, après avoir cultivé l'excellent esprit dont la nature l'avait doué par l'étude de la philosophie, et principalement par celle du système d'Aristote, il s'appliqua sans relâche à la médecine, dans laquelle il ne tarda pas à faire de grands progrès. Parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, il alla s'établir à Lyon, où son frère aîné, Barthélemy, médecin comme

lui, l'avait attiré. Il y passa cinq années : de là il se rendit à Anvers, mais il resta peu de temps en cette ville, car, vers la fin de l'année 1544, il reprit la route de l'Italie, et vint à Pise, où on lui avait offert une chaire publique de médecine. Il enseigna successivement dans cette Université, à Naples, à Rome et à Mondovi ; enfin il vint se fixer à Turin, où, livré tout entier à l'enseignement et à la polémique, il se maria, et mourut, le 13 mai 1572, laissant un fils, Hercule, qui publia ceux de ses ouvrages qu'il avait laissés inédits.

La nature avait accordé à Argenterio un génie actif et pénétrant qui n'avait besoin que d'être mieux dirigé pour opérer une réforme salutaire dans la médecine et donner un coup mortel aux vieux préjugés dont elle était entourée à cette époque. Malheureusement la méthode d'Aristote, qui contribua sans doute à décider la vocation du médecin piémontais, comme hardi novateur, l'entraîna dans une fausse route, en le portant à croire que le raisonnement peut remplacer, jusqu'à un certain point, l'étude de la nature dans l'état de maladie, et l'observation des lois qu'elle suit alors. En effet, profondément versé dans les divers systèmes qui ont régné tour à tour en médecine, il savait en débrouiller le chaos avec habileté, et entendait fort bien l'art d'en faire ressortir les côtés faibles par le secours de la logique ; mais quoiqu'il attaque les anciens, et surtout Galien, tant dans ses dogmes théoriques que dans ses conclusions pratiques, jamais il n'invoque le témoignage de son expérience pour confirmer les principes qu'il établit, et presque partout on ne lui voit opposer à ses adversaires que des argumens philosophiques, exposés et développés même, pour la plupart, avec beaucoup de subtilité. Cette marche s'explique sans peine : car, quoique Du Chatel assure qu'il exerça la médecine avec tant de distinction à Lyon, qu'on ne l'y connaissait que sous le nom du *grand médecin*, Imperiali et Jean Huarte, dont le témoignage a bien plus de poids, nous disent que jamais théoricien ne fut plus savant, ni praticien plus malheureux ; de sorte qu'il ne trouvait personne qui voulût se mettre entre ses mains, et que Haller n'a point exagéré en l'appelant le fléau des malades, *exosus practicus*. Quoi qu'il en soit, Argenterio a le grand mérite d'avoir fondé une école qui contribua beaucoup à ébranler le système de Galien, universellement adopté dans les écoles, à introduire la salutaire méthode de soumettre tous les points de la théorie médicale à la discussion la plus libre, sans reconnaître d'autre autorité que celle de la raison, et à préparer ainsi peu à peu les esprits aux réformes que devait bientôt amener la doctrine de Paracelse. On ne doit pas être surpris que, non content de signaler les erreurs et les inconséquences

de Galien sans le moindre ménagement, il ait quelquefois fait preuve des préventions les plus injustes contre le colosse qu'il se proposait de renverser, et même poussé jusqu'à l'affectation le mépris pour le médecin de Pergame : car le défaut de tous les réformateurs est de ne pas savoir s'arrêter à propos, et d'envelopper souvent le bon et le mauvais dans la même proscription. Ses ouvrages, assez nombreux, firent beaucoup de bruit dans le temps; ils furent attaqués avec acharnement par les uns, et soutenus avec zèle par les autres, mais ils n'offriraient aujourd'hui qu'une lecture fastidieuse et assez peu instructive : ils ne peuvent intéresser que l'historien de la médecine, celui qui veut suivre pas à pas la marche de l'esprit humain dans une science qui a subi tant et de si grandes révolutions. Voici quels en sont les titres :

De consultandi seu collegiandi ratione. Florence, 1551, in-8°. - *Ibid.* 1551, in-16.

De erroribus veterum medicorum Florence, 1553, in-fol.

Si l'édition (Venise, 1533) dont parle François-Auguste della Chiesa, a existé réellement, ce qui n'est guère probable, Argenterio aurait composé cet ouvrage avant d'avoir atteint sa vingtième année.

In artem medicinalem Galeni commentarii III, nempè de corporibus, de signis, et de causis salubribus. Paris, 1553, in-8°. - Monte-Reggio, 1556, in-fol.-*Ibid.* 1568, in-fol. - Paris, 1578, in-8°.-*Ibid.* 1618, in-8°.

C'est principalement dans ce livre qu'Argenterio s'arme de toute sa dialectique pour combattre le système des galénistes, auquel il porta, en effet, un coup funeste, en démontrant l'absurdité du principe de la pluralité des esprits et de la chaleur, et de celui de la dépendance nécessaire des qualités secondaires et des qualités primitives ou élémentaires. Il prouva, d'une manière péremptoire, qu'un seul esprit, une seule force vitale, suffit pour expliquer, d'une manière satisfaisante, l'action des différens organes, en un mot toutes les fonctions du corps. Par suite du même principe, il soutint que les différentes facultés de l'âme ne sont point inhérentes à certaines parties isolées de l'organe encéphalique, proposition sage et éminemment philosophique, que n'ébranleront jamais les brillans sophismes d'une école dont, au reste, le fondateur a presque été le seul partisan jusqu'à ce jour. Les galénistes faisaient jouer un très-grand rôle au foie dans la pathogénie : Argenterio le lui enleva, et dès-lors la fameuse doctrine des quatre humeurs cardinales tomba dans le discrédit. Enfin il démontra que toutes les parties du corps sont alimentées par le sang, et qu'aucune ne l'est par la semence, comme l'avait dit Galien. Un des premiers parmi les modernes, il connut les avantages de l'analyse, et montra que, la médecine ne méritant pas le nom de science proprement dite, puisque aucun des objets dont elle s'occupe n'est susceptible d'une démonstration rigoureuse, la méthode analytique est de beaucoup préférable à la synthétique, comme dans toutes les branches des connaissances humaines, qui, tenant le milieu entre les sciences et les arts, reposent sur l'expérience et sur l'observation. On voit qu'Argenterio était sur la bonne voie, et que, s'il avait vécu dans un temps où l'on s'armât moins des arguties de la dialectique, il aurait peut-être fait secte et époque en médecine. Quant à ses préceptes de pratique, on en trouve peu dans ses ouvrages : nous ferons remarquer seulement qu'il combattit la doctrine de Brissot sur la révulsion et la dérivation, et que la saignée lui paraissait fort utile, dans toutes les fièvres putrides, pour augmenter

la transpiration, dont la suppression, jointe à l'accroissement de la chaleur, était, à ses yeux, la cause de la putridité, système aussi obscur que bizarre et même ridicule.

De morbis libri XVI. Florence, 1556, in-fol. – Lyon, 1558, in-8°.

On trouve dans cet ouvrage les traités : *De morbi generibus ; De morborum differentiis ; De causâ morborum ; De generibus et differentiis et causis symptomatum ; De temporibus sive partibus morborum ; De signis medicis ; De officiis medici*, dont le premier et le second surtout sont remarquables par les controverses et les subtilités qui les remplissent.

De somno et vigiliâ, de calore nativo et de functionibus. Florence, 1556, in-4°. – Lyon, 1560, in-4°. – Florence, 1566, in-4°. – Paris, 1568, in-4°.

De urinis. Lyon, 1591, in-8°. – Léipzick, 1682, in-8°.

Les Œuvres d'Argenterio ont été réunies sous le titre suivant par son fils Hercule, avec trois autres opuscules inédits : *De febribus ; In librum Galeni de febribus ; De vi purgantium medicamentorum ;*

Opera omnia. Venise, 1592, in-fol. – *Ibid.* 1606, in-fol. – Hanau, 1610, in-fol. – Francfort, 1615, in-fol. (A.-J.-L. J.)

ARGENTERIO (Jacques), né dans le Piémont, à Castel-Nuovo, suivant les uns, et à Quiers ou Chieri, selon les autres, exerçait la médecine et la professait, ainsi que la philosophie à Turin. C'est là tout ce qu'on sait sur son compte. Mazzuchelli le dit auteur de l'ouvrage suivant :

Porta tecum, sive libri III de peste. Turin, 1598. (J.)

ARGENTIER. *Voyez* Argenterio.

ARGOLI (André), mathématicien, astronome et médecin italien, naquit, en 1570, à Tagliacozzo, dans l'Abruzze, province du royaume de Naples. Après avoir terminé ses études, il se rendit, en 1621, à Rome, où il remplit une chaire de mathématiques; mais les rêveries de l'astrologie, dont il ne sut pas se défendre, lui attirèrent de nombreux ennemis, qui, profitant de sa faiblesse, lui firent éprouver toutes sortes de désagrémens. Las enfin des persécutions, il prit le parti de se retirer à Venise. La République l'accueillit d'une manière honorable, et le nomma, en 1632, professeur de mathématiques à Padoue, avec un traitement de cinquante florins, qui fut porté, en 1651, jusqu'à douze cents. Le sénat vénitien lui témoigna encore tout le cas qu'il faisait de lui, en le nommant chevalier de Saint-Marc. Il mourut à Padoue, le 27 septembre 1657, âgé de quatre-vingt-sept ans. Nous avons sous son nom un assez grand nombre d'ouvrages, dont voici les titres :

Problemata astronomica triangulorum ope demonstrata per sinus, tangentes et secantes, et solâ multiplicatione, absque divisione. Rome, 1604, in-8°.

Tabulæ primi mobilis, quibus veterum rejectis prolixitatibus directiones facillimè componuntur. Rome, 1610, in-4°. – Padoue, 1644, in-4°. – *Ibid.* 1667, in-4°.

Ephemerides ad longitudinem almæ urbis Romæ ab anno 1621 *ad* 1640, *ex Prutenicis tabulis supputatæ. Accedunt isagoges et canones absolutissimi, præcepta omnia et astrologica complectentes.* Rome, 1621, in-4°.

Ephemerides : accedunt solaris motûs ephemerides 1621-1624 ; *de revolutionibus annuis supputandis ; tractatus de aeris et temporum mutationibus ; tractatus alius et circà medicinam artem et circà agriculturam et navigatoriam ; catalogus affixorum siderum.* Venise, 1623, in-4°.

Ce n'est qu'une nouvelle édition de l'ouvrage précédent, enrichie d'additions, et à la suite de laquelle on trouve plusieurs pièces qui n'avaient pas encore été imprimées.

Novæ cœlestium motuum ephemerides ad longitudinem urbis Romæ ab 1620-1640. *Additi sunt astronomicorum libri duo, in quibus plurima scitu necessaria et perjucunda tractantur.* Rome, 1629, in-4°.

Secundorum mobilium tabulæ juxtà Tychonis Brahe et novas è cœlo deductas observationes. Padoue, 1634, in-4°.-*Ibid.* 1650, in-4°.-*Ibid.* 1660, in-4°.

Ephemerides ab anno 1630-1680. Padoue, 1638, in-4°.-Venise, 1638, -Padoue, 1642, in-4°.

De diebus criticis et ægrotorum decubitu libri duo. Padoue, 1639, in-4°. -*Ibid.* 1652, in-4°.

Pandosion sphæricum, in quo singula in elementaribus regionibus atque ætherea mathematicè pertractantur. Padoue, 1644, in-4°.-*Ibid.* 1653, in-4°.

Exactissimæ cœlestium motuum ephemerides ad longitudinem almæ urbis et Tychonis Brahe hypotheses, ab 1641-1700. Padoue, 1648, in-4°.-Lyon, 1659, in-4°.-*Ibid.* 1677, in-4°.

Ptolemæus parvus in Genethliacis junctus Arabidus. Padoue, 1652, in-4°.-Lyon, 1652, in-4°.-*Ibid.* 1654, in-4°.-*Ibid.* 1659, in-4°.-*Ibid.* 1680, in-4°.

Brevis dissertatio de cometâ annorum 1652 *et* 1653, *et aliqua de meteorologicis impressionibus.* Padoue. 1653, in-4°.

Dissertatio in eclipsin solis 12 *augusti* 1651 *et* 8 *aprilis* 1652. Padoue, 1652, in-4°.

Il a laissé en manuscrit beaucoup d'autres ouvrages, dans le nombre desquels on distingue une *Practica medicinalis.* (J.)

ARIAS (Georges), auteur de la dissertation suivante:

De curatione vulnerum capitis cum fracturâ cranii et aliquot laminarum aut omnium ;
insérée dans les *Varias dissertationes medicas* de la Société de Séville, 1736, in-4°.

Un autre ARIAS de Léon (Georges) a inséré, dans la même collection, un Commentaire sur l'aphorisme 46 de la sect. vi d'Hippocrate. (v.)

ARIAS DE BENAVIDES (Pierre), né à Toro, dans le royaume de Léon, sur les rives du Duero, exerça d'abord la médecine et surtout la chirurgie en Espagne, puis se rendit en Amérique, où sa réputation s'étendit beaucoup, et lui valut une flatteuse réception lorsqu'il revint en Europe. Il a écrit:

Secretos de chirurgia, e special de las enfermedades de morbo Gallico y lamparones y mirrarchia, y la manera como se curan los indios las llagas y heridas, con otros secretos. Hastagora no escritos. Valladolid, 1567, in-8°.

Cet ouvrage, qui contient des détails curieux sur la chirurgie des indigènes de l'Amérique, est dédié à l'infortuné Don Carlos, fils du tyrannique Philippe II. (T.)

ARIENTI (Thomas), en latin *Arientus*, philosophe, médecin et chirurgien de Bologne, mourut, en 1390, assassiné par son domestique.

Il a laissé un manuscrit intitulé :
Praxis omnium morborum cum medicinis cujuscunque generis. (z.)

ARIETA (Philippe), médecin italien totalement inconnu, est auteur du traité suivant :

Ragguaglio istorico del contagio occorso nella provincia di Bari, negli anni 1690-1692. Naples, 1694, in-4°. (z.)

ARISTARQUE, médecin grec, totalement inconnu, qui fut attaché à la reine Bérénice, veuve d'Antiochus. (o.)

ARISTÉE, personnage mythologique dont les anciens écrivains de la Grèce vantent beaucoup les connaissances en médecine et en économie rurale. Les opinions sont partagées sur son origine. On lui donne bien pour père Apollon, et pour mère Cyrène; mais les uns veulent que cette nymphe ait été la fille de Pénée, roi de Libye, et les autres prétendent qu'elle n'était que la gardienne de ses troupeaux. Quoi qu'il en soit, Aristée fut remis, dans son enfance, au centaure Chiron, et les nymphes des montagnes lui enseignèrent, avec l'art divinatoire et la médecine, l'art d'élever les abeilles, de cultiver l'olivier et de préparer le beurre. Il voyagea ensuite, parcourut la Sicile et la Sardaigne, et s'enfonça jusque dans la Thrace, où il apprit beaucoup de choses de Bacchus. Diodore de Sicile, à qui nous empruntons tous ces détails, ajoute qu'il épousa la fille de Cadmus, et qu'il disparut un jour sur le mont Hæmus. Les habitans de Cos l'adoraient en reconnaissance de l'important service qu'il leur avait rendu en leur faisant sentir toute l'importance de l'agriculture. Nonius, qui a recueilli avec beaucoup de soin toutes les particularités relatives à ce personnage obscur de l'antiquité, assure qu'il se servait habituellement de la petite centaurée pour traiter les plaies. Personne n'ignore quel charmant épisode son habileté dans l'éducation des abeilles a inspiré à Virgile. Faut-il, après avoir rappelé cette fable ingénieuse, dire que le docte évêque d'Avranches s'est évertué à prouver l'identité d'Aristée et de Moïse?

Le scoliaste d'Aristophane attribue la découverte du *silphium* à un Aristée, que Sprengel croit différent de celui dont nous venons de nous occuper, et qu'il place 607 ou 617 ans avant l'ère vulgaire. Saumaise avait déjà, comme l'on sait, conjecturé que le *silphium* des anciens est notre asa-fœtida, et l'on ne doute plus aujourd'hui de l'identité des deux substances. La seule objection qu'on pourrait élever tient à la différence d'origine et de qualités physiques. En effet, notre asa vient de Perse, et les anciens tiraient leur *silphium* de la Libye;

notre asa a une odeur détestable, et les anciens vantaient leur *silphium* comme un précieux aromate, épice et médicament. Mais nous savons, par Pline, que l'imprévoyance des bergers africains priva la Libye d'un commerce qui lui rapportait beaucoup, et la plante qui fournit le *silphium* y était presque entièrement détruite au cinquième siècle. A cette époque, on tirait la substance du Caucase, où Hablizl et Gmelin l'ont depuis retrouvée en abondance. Mais le *silphium* de Médie avait des qualités physiques fort différentes de celles du *silphium* de Libye : le premier sentait l'ail, au rapport de Strabon, et l'autre exhalait un odeur agréable. Cette différence doit être attribuée à celle du climat, ce qu'atteste déjà suffisamment le témoignage de Théophraste, et ce que prouve encore bien mieux le fait, rapporté par Hippocrate, qu'on avait souvent essayé en vain de cultiver le *silphium* dans le Péloponèse et dans l'Ionie, et qu'il ne prospérait qu'à Cyrène. Au reste, quoique le vieillard de Cos vante la saveur agréable que le *silphium* donnait aux mets, il n'est pas impossible, sans admettre une différence aussi énorme que celle qui existe en apparence entre notre asa et le *silphium* des anciens, que ceux-ci, passionnés généralement pour les substances âcres et d'un goût très-relevé, trouvassent fort agréable la saveur de leur *silphium*, qui nous paraîtrait détestable. Ne savons-nous pas qu'aujourd'hui encore les Orientaux font leurs délices de l'asa-fœtida, et, sans aller même si loin, que les Allemands l'emploient dans beaucoup d'occasions, à titre de condiment? (J.)

ARISTOGÈNE DE CNIDE, médecin grec, étudia la médecine sous Chrysippe de Cnide, aux principes duquel il demeura fidèle toute sa vie, et devint médecin d'Antigone Gonatàs, roi de Macédoine. (O.)

ARISTOGÈNE DE THASE ne doit pas être confondu avec celui qui précède. Si nous en croyons Suidas, il avait écrit un assez grand nombre d'ouvrages sur la médecine, intitulés : *περὶ Διαίτης*; *περὶ Σπέρματος*; *Ὑγιεινὸν*; *Ἐπιστολικά*; *περὶ τῶν φυσικῶν Βοηθημάτων*; *περὶ Δυναμεῶς*; *περὶ Δακέτων*. Aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous. (O.)

ARISTOMAQUE, né à Soles, en Cilicie, s'attacha aux principes de la secte péripatéticienne, qu'il étudia sous Lycon. Pline cite très-souvent ce philosophe, qui s'adonna principalement à l'étude de l'histoire naturelle. Il passa cinquante-huit années à observer les abeilles; il avait aussi écrit un traité de botanique, ou plutôt d'agriculture. (O.)

ARISTON, ancien médecin grec, dont Celse indique un remède contre la goutte et contre toutes les espèces de douleurs. Il vivait, à ce qu'il paraît, du temps d'Hippocrate, et l'on peut

juger, d'après ce que dit Galien, qu'on lui attribuait dès-lors le traité de la diète, qui nous est parvenu sous le nom du médecin de Cos. (o.)

ARISTOTE est de tous les philosophes celui dont les opinions ont exercé sur l'esprit humain la plus puissante, la plus longue influence.

§. 1. *Vie d'Aristote.* Il naquit à Stagyre, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, dans la première année de la XCIX[e] Olympiade, 384 ans avant l'ère vulgaire. Nicomaque, son père, médecin d'Amyntas III, roi de Macédoine, prétendait descendre de Machaon, fils d'Esculape, et s'était fait un nom par son savoir et ses ouvrages. Il destinait son fils à exercer la même profession, dont il lui donna les premières leçons. Sans doute, elles contribuèrent à diriger le goût d'Aristote vers les sciences naturelles, et lui apprirent surtout à suivre, dans cette étude, la route de l'observation, encore inconnue des philosophes, mais qu'Hippocrate avait déjà si bien tracée aux médecins.

Privé bientôt de ses parens, Proxène, d'Atarne, ami de sa famille, lui en tint lieu pendant quelque temps. Plusieurs auteurs rapportent, mais sur des témoignages assez suspects, qu'ayant dissipé une partie de son patrimoine, il se fit d'abord soldat, et qu'ensuite il se mit à vendre des médicamens. Ce qui paraît certain, c'est qu'il n'avait encore que dix-sept ans quand le désir de s'instruire le conduisit à Athènes, où il suivit les leçons de Platon. Il ne tarda pas à se distinguer parmi les disciples de ce philosophe, qui l'appelait l'*esprit* de son école. Il continua pendant vingt ans de se livrer à l'étude de la philosophie, mais sans négliger celle des lettres. Cicéron assure qu'il professa publiquement l'éloquence en concurrence avec Isocrate.

Un génie tel que celui d'Aristote ne pouvait rester longtemps attaché aux opinions d'autrui. Il s'écarta bientôt de celles de son maître, et essaya, d'après ses propres méditations, de reconstruire l'édifice de la science sur un plan nouveau. Cette dissidence d'opinion, et peut-être l'ombrage que portait à Platon la réputation chaque jour croissante de son disciple, paraissent avoir donné lieu à quelques différens entre eux. S'il en faut croire Aristoxène, Aristote, secondé de ses partisans, après avoir, un jour, par des argumens sophistiques, poussé à bout Platon, affaibli par l'âge, et pris au dépourvu, le força à lui céder l'Académie, d'où lui-même fut peu de temps après chassé par Xénocrate. L'animosité d'Aristoxène, auquel Aristote avait préféré Théophraste pour le mettre à la tête de son école, le porta sans doute à mettre beaucoup d'exagération dans le récit de ces démêlés peu honorables à la philosophie. Ammo-

nius assure, au contraire, qu'Aristote resta parmi les disciples de Platon jusqu'à sa mort, après laquelle il porta la vénération jusqu'à lui élever un autel. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'en parle jamais qu'avec le plus grand respect dans ses ouvrages.

Aristote ne vit pas sans peine Speusippe succéder à Platon dans la direction de l'Académie. Il s'éloigna d'Athènes, et se rendit chez l'eunuque Hermias, son ami et son ancien condisciple, tyran ou gouverneur d'Atarne, petite ville de Mysie, près de l'Hellespont. Le loisir philosophique dont il y jouit ne fut pas long. Hermias, trahi et livré à Artaxerxes, roi de Perse, fut mis à mort par ses ordres. Aristote fit élever, à Delphes, une statue en l'honneur de son malheureux ami, et il éternisa sa mémoire par un hymne que Diogène de Laërce nous a transmis. Il n'est point de poète qui ne s'en fît honneur; jamais le langage de l'amitié gémissante ne fut plus noble et plus touchant; jamais peut-être la vertu ne reçut un hommage mieux senti. Cet hymne me semble la meilleure réponse aux calomnies qui ont été débitées sur les liaisons d'Aristote et d'Hermias.

Hermias laissait une jeune sœur, d'autres disent une maîtresse, nommée Pythias, qu'Aristote épousa, et pour laquelle il eut toujours le plus tendre attachement.

Après la perte de son ami, il se retira à Mitylène, où il passa quelque temps. Bientôt une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui: Philippe de Macédoine lui confia l'éducation de son fils. La lettre du monarque au philosophe fait également honneur à tous deux. « Je rends moins grâce aux dieux, lui disait-il, de m'avoir donné un fils, que de l'avoir fait naître du vivant d'Aristote. Vous le rendrez, je l'espère, digne de vous et de moi. » Ce fils était cet Alexandre, destiné à dominer sur les hommes, comme son maître sur les opinions.

La faveur dont Aristote jouit toujours auprès de Philippe et d'Olympias, et l'attachement de son élève, montrent assez avec quelle habileté il remplit la tâche si difficile d'instruire un roi. Il se montra à la cour aussi supérieur qu'il l'avait été dans les écoles des philosophes, mérita la considération des grands, et put souvent, par son crédit, servir ses amis et l'état. Le disciple se plaisait à reconnaître qu'il devait plus à son précepteur qu'à son père. Peut-être Aristote eût-il bien mérité de l'humanité, s'il eût pu éteindre, dans Alexandre, l'ardeur des conquêtes. Son élève fut du moins l'un des conquérans les moins inhumains, celui dont les sanglantes excursions eurent le plus de résultats utiles aux hommes.

Au départ d'Alexandre pour l'Asie, Aristote, suivant Ammonius, le suivit pendant quelque temps; suivant l'opinion commune, il quitta la cour, et revint à Athènes. Des contrées nouvelles qu'il parcourait en vainqueur, le héros lui envoyait

les animaux et toutes les productions naturelles, qu'il faisait recueillir à grands frais. Aristote avait placé auprès de lui Callisthène, son parent et son disciple. La misanthropie et l'indiscrétion de ce philosophe ayant révolté l'orgueil du roi, il fut accusé, et périt dans les supplices. Aristote, absent, fut enveloppé dans la disgrâce de Callisthène : lui-même, sans doute, ne put pardonner à Alexandre sa cruauté; mais le refroidissement qui eut lieu entre eux, n'autorise en aucune façon l'absurde calomnie, qui n'a pas craint d'indiquer le précepteur d'Alexandre comme l'un des complices de sa mort.

De retour à Athènes, Aristote y établit une école au Lycée, gymnase peu éloigné de la ville. C'est en se promenant qu'il y traitait les points les plus élevés de la philosophie, usage qui lui fit donner le nom de *péripatétique*, que sa secte a porté de même par la suite.

Il consacrait la matinée aux parties les plus abstraites de la science, qu'il désignait sous le nom d'*acroamatiques;* le soir était destiné aux études moins difficiles et d'un usage plus ordinaire dans la vie, telles que l'éloquence, la poésie et la morale, qu'il appelait *exotériques*. La même distinction était établie entre ses auditeurs, et l'a été aussi entre ses livres. Quiconque désirait l'entendre était admis aux leçons exotériques, où il se mettait à la portée de tout le monde. Ses disciples particuliers avaient seuls part aux leçons acroamatiques.

La célébrité d'Aristote et la nouveauté de sa doctrine lui attirèrent également un grand nombre de partisans et beaucoup d'ennemis. La haine de ces derniers ne se déchaîna cependant qu'après la mort d'Alexandre. Alors s'unirent à la fois contre un homme dont la supériorité les accablait, les démagogues, les sophistes, les platoniciens et les prêtres.

L'hiérophante de Cérès, Eurymédon, et Démophile l'accusèrent d'impiété, comme niant l'utilité des prières et des sacrifices. On n'oublia sans doute pas dans cette accusation le reproche, qui déjà lui avait été fait, d'avoir rendu à la mémoire de Pythias, son épouse chérie, les mêmes honneurs qu'on rendait à Cérès. Il évita le sort de Socrate en se retirant secrètement à Chalcis, dans l'Eubée, où le suivirent la plupart de ses disciples. « Epargnons, disait-il à ses amis en partant, épargnons aux Athéniens un second attentat contre la philosophie. »

Il ne survécut pas long-temps à sa retraite d'Athènes: l'excès du travail l'avait épuisé, et fut la cause de la maladie dont il mourut, âgé de soixante-trois ans, la deuxième année de la CXIV[e] Olympiade, 322 ans avant l'ère vulgaire.

Tout ce qu'on a débité de sa condamnation à boire la ciguë, de son empoisonnement volontaire, de sa précipitation dans

l'Euripe, de dépit de n'avoir pu expliquer le flux et le reflux, est également dénué de vraisemblance et de preuves.

Il laissa de sa première femme une fille, nommée, comme elle Pythias, et d'Herpyllis, la seconde, un fils appelé Nicomaque. Diogène de Laërce nous a conservé son testament, où son caractère se peint de la manière la plus avantageuse : on y voit qu'Aristote laissa une fortune considérable. Il paraît avoir également aimé la vertu et les jouissances de la vie. Il fut du petit nombre d'hommes qui ont su joindre l'esprit du monde à celui de la philosophie.

Stagyre, qui l'avait vu naître, et qui posséda ses cendres, lui avait dû son rétablissement par Alexandre, après avoir été détruite par Philippe. Aristote y reçut, après sa mort, des honneurs presque divins. On y célébrait chaque année sa mémoire dans une fête nommée *Aristotelia*.

§. II. *De la philosophie d'Aristote en général.* — 1. *Logique.* —Aristote, à l'exemple de Platon, divise la philosophie en pratique ou active, et en théorétique ou spéculative. La logique forme la partie instrumentale de cette dernière.

Le doute universel, l'incertitude de toute connaissance, était, dans l'école de l'Académie, un principe fondamental. Aristote, abandonnant son maître dès ce premier pas, crut, au contraire, devoir admettre, comme certaine, toute connaissance qui nous est transmise par les sens bien dirigés, ou qui est régulièrement déduite des sensations. La perception est toujours vraie, quoique ce que nous pensons puisse être vrai ou faux.

C'est en descendant des idées universelles, modèles immuables des choses réelles, à ces dernières, que Platon pensait qu'on peut en acquérir les notions les moins imparfaites. En démontrant que la seule marche qui puisse conduire à des connaissances solides et évidentes, est au contraire de remonter des choses particulières et sensibles aux idées générales et immatérielles, Aristote proclama l'une des vérités philosophiques les plus incontestables et les plus utiles. Il admit, comme axiôme, que rien ne peut entrer dans l'esprit que par les sens : *Nihil est in intellectu quod non fuerit prius in sensu* (*Analyt. poster.*, lib. I, c. 18).

Il appelait *organe universel* la collection des règles propres à empêcher notre esprit d'être la dupe de nos sens, à écarter les erreurs où ils peuvent nous entraîner, à rectifier, enfin, le principe de nos connaissances.

C'est pour parvenir à ce but qu'Aristote inventa l'art de la démonstration. Il traça les limites de toutes les formes de raisonnemens, et réduisit toutes les liaisons des termes du syllogisme à trois figures, en dedans desquelles les conclusions deviennent infaillibles, mais hors desquelles on ne peut être certain

d'éviter l'erreur. Cette nouvelle voie frayée pour arriver à l'évidence, est assurément un des plus grands efforts de l'esprit humain.

Archytas, Zénon et Euclide avaient à peine ébauché les premiers principes de la logique. Avant Aristote, rien de fixe, rien de complet n'avait été établi sur cet objet. Lui-même se vantait d'avoir créé cette partie de la science, et Cicéron le confirme; on ne peut donc lui contester l'honneur de cette invention.

La logique, ou l'*organe universel* d'Aristote, est partagée en six traités :

1°. Les Catégories, qui ont pour objet les parties éloignées qui entrent dans la composition du syllogisme, c'est-à-dire, les termes, considérés dans leur signification propre;

2°. Le livre de l'Interprétation, qui traite de la matière prochaine du syllogisme, ou des termes, en tant qu'ils se lient pour former l'énonciation;

3°. Les premières Analytiques, où le syllogisme est considéré dans ses deux parties essentielles, sa matière et sa forme;

4°. Les Analytiques postérieures, qui traitent du syllogisme comme conduisant à des conclusions certaines, nécessaires;

5°. Les Topiques, dont le raisonnement sur des choses simplement probables fait l'objet;

6°. Enfin le livre sur les Sophismes, qui enseigne à découvrir les vices des syllogismes, et à combattre les argumens captieux des sophistes.

Tout l'art du raisonnement est, comme on le voit, compris dans ces divers traités; mais la forme et la prolixité en sont, il faut l'avouer, souvent fatigantes.

2. *Physique.*—Aristote ne montra point en physique la même supériorité qu'il avait montrée dans la logique.

Il admit, pour principes incréés des choses, la matière, la forme et la privation.

La matière contient la possibilité de l'existence, ou la base (ὑποκείμενον) de ce qui peut devenir un être; la forme lui donne la réalité, l'énergie. La matière, aspirant éternellement après l'union de la forme avec elle, ne peut rien produire sans cette dernière. Elle n'a de faculté que celle d'être changée par une autre force; elle n'est qu'une puissance passive (δύναμις); la forme est une puissance active (ἐντελέχεια).

De cette distinction naquit ensuite celle des causes en matérielle, qui renferme seulement la disposition ou la tendance à un effet, et en formelle, qui donne la réalité à cet effet.

En définissant la matière première *ce qui n'est ni qui, ni combien grand, ni quel, ni rien de ce par quoi l'être est déterminé*, Aristote n'imagina pas sans doute en donner une idée

bien distincte. On ne peut voir dans ce principe, de même que dans la forme, et plus encore dans la privation, que des termes abstraits et vagues, dont on ne saurait espérer des explications capables de satisfaire les esprits justes et solides.

Une nature active existe dans chaque corps, et est le principe de tous les mouvemens, conformes à son essence, qui s'y opèrent.

La nature en général, ou le principe de tous les changemens qui ont lieu dans l'univers, agit toujours dans des vues et d'après des lois constantes.

Aristote adopta, avec peu de changemens, la doctrine de Platon sur les élémens, mais sans avoir aucun égard à leur configuration. La terre, l'élément absolument pesant, lui paraissait la cause de la tendance des corps vers un centre commun, et le feu, absolument léger, rayonnant du centre à la circonférence; celle de toute tendance contraire à la pesanteur. L'eau et l'air ne sont absolument ni pesans ni légers.

Il admettait en outre un cinquième élément, substance céleste, plus excellente, plus divine, l'*Éther*, doué d'un mouvement parfait ou circulaire perpétuel, dont la terre est le centre.

Aristote ne pensait pas que le vide parfait pût exister dans la nature. *Vacuum non datur in rerum naturâ* était un des axiomes des péripatéticiens, et l'horreur du vide jouait un rôle important dans leur physique. La raison dont se sert Aristote (*Physic. Auscult. I*, lib. IV, c. 2.) pour nier le vide (*Non posse quidpiam moveri si sit inane*, que rien ue peut se mouvoir dans le vide), me paraît d'autant plus remarquable, que c'est précisement le même argument qu'on a employé pour combattre le plein et prouver le vide.

Le philosophe de Stagyre pensait, contre l'opinion de tous les philosophes qui l'avaient précédé, que la génération et la corruption proprement dites ont lieu dans la nature, que des êtres absolument nouveaux peuvent se former, et que d'autres périssent tout entiers.

C'est dans ses huit livres sur la physique et dans ses traités du ciel, de la génération et de la corruption, des météores, etc., qu'Aristote a exposé ses opinions en physique. Le premier de ces écrits semble plutôt un recueil de mémoires divers qu'un travail suivi sur un plan bien déterminé. On trouve dans le livre des météores plusieurs explications ingénieuses, et quelquefois même assez exactes.

3. *Métaphysique.*—Des choses visibles et variables on s'élève à la connaissance des choses invisibles et constantes, qui constitue la métaphysique.

Tous les êtres, soit privés de la vie, soit vivans et raisonnables, ont en eux la puissance active et la puissance passive; mais les premiers ne possèdent pas l'entéléchie : il faut que leur

puissance soit mise en action par une entéléchie extérieure.

L'entéléchie existe, au contraire, dans tous les êtres vivans et raisonnables, avec cette seule différence, que, dans les êtres dénués de raison, elle n'a qu'un mode déterminé d'activité, tandis que, dans ceux qui en sont doués, elle agit librement, et pourrait faire le contraire de ce qu'elle exécute.

Sentir, imaginer et penser ne sont pas la même chose. Les animaux sentent, imaginent: penser est la prérogative de l'homme seul.

L'âme est la forme ou l'entéléchie du corps vivant; mais elle ne peut agir que par l'intermède de l'éther, dont le cœur, siége de l'âme et du sentiment, est le foyer dans notre corps.

Aristote ne s'est, au reste, expliqué sur l'âme humaine qu'avec la plus grande obscurité. Il est très-difficile de décider s'il l'a crue vraiment immatérielle et immortelle.

Il divise l'âme en trois facultés: faculté de nourrir, ou âme végétative; faculté de sentir et de désirer, ou âme sensitive; faculté de penser et de vouloir, ou âme raisonnable. Cette dernière seule lui paraît distincte du corps.

Il regardait comme nécessaire l'existence d'une substance éternelle, immatérielle, principe immobile de tout mouvement. C'est sous cette idée de premier moteur, d'entéléchie universelle, qu'Aristote présente Dieu, *immuable et immobile*, *éternel*, *unique*, *immatériel*, *sans parties ni grandeur*, *premier moteur*, *chef du ciel et de la nature*, *intelligent*, *infiniment heureux et par lui-même*. Nos plus exacts théologiens n'en ont guère mieux exposé les attributs. Aristote ne s'est point expliqué clairement sur la Providence.

Il admettait en outre d'autres entéléchies ou dieux subalternes, émanés du principe suprême, et présidant aux sphères inférieures. Il croyait le monde coéternel à Dieu.

Trop d'obscurité règne dans sa Métaphysique, partagée en quatorze livres, dans son traité de l'Âme, et dans tout ce qu'on trouve sur ces sujets dans ses divers écrits, pour qu'on puisse toujours se flatter de bien entrer dans ses idées.

§. III. *Des travaux d'Aristote sur l'histoire naturelle.* — 1. *Zoologie.* — C'est surtout dans l'histoire naturelle qu'Aristote s'éleva audessus de tout ce qu'on avait fait avant lui. Alexandre, s'il en faut croire quelques écrivains, avait accordé à son maître l'énorme somme de huit cents talens, à peu près trois millions de notre monnaie, pour rassembler les matériaux de son Histoire des animaux. En Grèce et dans l'Asie, plusieurs milliers d'hommes étaient chargés de rechercher, pour lui, toutes les espèces de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons. Jamais homme, sans doute, n'eut à sa disposition plus de moyens d'avancer l'étude de l'histoire naturelle; jamais homme aussi

ne jeta d'une manière plus complette, plus solide et plus philosophique, les fondemens d'une science.

Démocrite et Empédocle, les seuls qu'on puisse considérer comme les prédécesseurs d'Aristote dans la carrière de l'histoire naturelle, n'avaient observé qu'un petit nombre d'êtres isolés, sans oser embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de la nature, et sans tirer aucune induction générale de leurs observations. Le philosophe de Stagyre ne niait pas qu'il n'eût quelquefois profité de leurs travaux, que nous ne connaissons même que par lui seul.

Je voulais tracer ici le plan de l'Histoire des animaux; mais Buffon l'a fait, et j'aime mieux le copier, que de donner, avec bien de la peine, une idée beaucoup moins exacte d'un livre que le sien même ne peut faire oublier. C'est par le génie qu'on aime à voir juger les œuvres du génie.

« L'Histoire des animaux d'Aristote, dit Buffon, est peut-être encore aujourd'hui ce que nous avons de mieux fait en ce genre.... Il les connaissait peut-être mieux, et sous des vues plus générales, qu'on ne les connaît aujourd'hui.

« Aristote commence son Histoire des animaux par établir des différences et des ressemblances générales entre les différens genres d'animaux. Au lieu de les diviser par de petits caractères particuliers, comme l'ont fait les modernes, il rapporte historiquement tous les faits et toutes les observations qui portent sur des rapports généraux et sur des caractères sensibles. Il tire ces caractères de la forme, de la couleur, de la grandeur, et de toutes les qualités extérieures de l'animal entier, et aussi du nombre et de la position de ses parties, de la grandeur, du mouvement, de la forme de ses membres, des rapports semblables ou différens qui se trouvent dans ces mêmes parties comparées, et il donne partout des exemples pour se faire mieux entendre. Il considère aussi les différences des animaux par leur façon de vivre, leurs actions et leurs mœurs, leurs habitations, etc. Il parle des parties qui sont communes et essentielles aux animaux, et de celles qui peuvent manquer et qui manquent en effet à plusieurs espèces d'animaux. Le sens du toucher, dit-il, est la seule chose qu'on doit regarder comme nécessaire, et qui ne doit manquer à aucun animal; et comme ce sens est commun à tous les animaux, il n'est pas possible de donner un nom à la partie de leur corps dans laquelle réside la faculté de sentir. Les parties les plus essentielles sont celles par lesquelles l'animal prend sa nourriture, celles qui reçoivent et digèrent cette nourriture, et celles par où il en rend le superflu. Il examine ensuite les variétés de la génératiou des animaux, celles de leurs membres, et des différentes parties qui servent à leurs mouvemens et à leurs fonctions naturelles.

Ces observations générales et préliminaires font un tableau dont toutes les parties sont intéressantes; et ce grand philosophe dit aussi qu'il les a présentées sous cet aspect, pour donner un avant-goût de ce qui doit suivre, et faire naître l'attention qu'exige l'histoire particulière de chaque animal ou plutôt de chaque chose.

« Il commence par l'homme, et il le décrit le premier, plutôt parce qu'il est l'animal le mieux connu, que parce qu'il est le plus parfait; et, pour rendre sa description moins sèche et plus piquante, il tâche de tirer des connaissances morales en parcourant les rapports physiques du corps humain. Il indique les caractères des hommes par les traits de leur visage. Se bien connaître en physionomie serait, en effet, une science bien utile à celui qui l'aurait acquise; mais peut-on la tirer de l'histoire naturelle? Il décrit donc l'homme par toutes ses parties extérieures et intérieures, et cette description est la seule qui soit entière. Au lieu de décrire chaque animal en particulier, il les fait connaître tous par les rapports que toutes les parties de leur corps ont avec celles du corps de l'homme. Lorsqu'il décrit, par exemple, la tête humaine, il compare avec elle la tête de différentes espèces d'animaux. Il eu est de même de toutes les autres parties. A la description du poumon de l'homme, il rapporte historiquement tout ce qu'on savait des poumons des animaux, et il fait l'histoire de ceux qui en manquent. De même, à l'occasion des parties de la génération, il rapporte toutes les variétés des animaux dans la manière de s'accoupler, d'engendrer, de porter et d'accoucher, etc. A l'occasion du sang, il fait l'histoire des animaux qui en sont privés, et, suivant ainsi ce plan de comparaison, dans lequel, comme l'on voit, l'homme sert de modèle, et ne donnant que les différences qu'il y a des animaux à l'homme, et de chaque partie des animaux à chaque partie de l'homme, il retranche, à dessein, toute description particulière; il évite par là toute répétition; il accumule les faits, et il n'écrit pas un mot qui soit inutile; aussi a-t-il compris dans un petit volume un nombre presque infini de différens faits, et je ne crois pas qu'il soit possible de réduire à de moindres termes tout ce qu'il avait à dire sur cette matière, qui paraît si peu susceptible de cette précision, qu'il fallait un génie comme le sien pour y conserver en même temps de l'ordre et de la netteté. Cet ouvrage d'Aristote s'est présenté à mes yeux comme une table de matières qu'on aurait extraite, avec le plus grand soin, de plusieurs milliers de volumes remplis de descriptions et d'observations de toute espèce. C'est l'abrégé le plus savant qui ait jamais été fait, si la science est en effet l'histoire des faits; et quand même on supposerait qu'Aristote aurait tiré de tous les

livres de son temps ce qu'il a mis dans le sien, le plan de l'ouvrage, sa distribution, le choix des exemples, la justesse des comparaisons, une certaine tournure dans les idées que j'appellerais volontiers le caractère philosophique, ne laissent pas douter un instant qu'il ne fût lui-même bien plus riche que ceux dont il aurait emprunté. »

Aristote, suivant la remarque fort juste de son traducteur, Camus, ne considérant point chaque animal séparément ou dans des classes où il les ait tous rangés, ne rapportant ses observations particulières que pour appuyer quelque proposition générale ou faire connaître quelque exception, n'a vu, en quelque sorte, le règne animal entier que comme un point unique, et a fait l'histoire de l'animal en général plutôt que celle de chaque espèce.

La marche qu'il a suivie est certainement bien supérieure à ces distributions systématiques de genres et d'espèces, échafaudage utile sans doute, mais où l'on s'est trop souvent plu, de nos jours, à voir l'histoire naturelle toute entière, et dont on a fait un abus si contraire aux véritables progrès de la science.

M. Cuvier, dont les travaux ont si puissamment contribué à l'avancement de la zoologie, convient que les principales divisions que les naturalistes suivent encore dans le règne animal sont dues à Aristote, et qu'il en avait déjà indiqué plusieurs, auxquelles on est revenu, dans ces derniers temps, après s'en être écarté mal à propos.

Le premier, il établit les caractères physiques qui distinguent l'homme du singe, et décrivit les quatre estomacs des ruminans. Camper a confirmé tout ce qu'il a dit sur l'organisation de l'éléphant.

Il a parfaitement décrit beaucoup d'espèces et de variétés de mammifères, et même quelques espèces rares, telles que la gerboise et le chacal.

Il a enrichi l'histoire des oiseaux d'une foule d'observations justes et curieuses, et désigné, avec une exactitude remarquables, les caractères de beaucoup de genres de ces animaux. Ses observations sur le développement du poulet peuvent être comparées, pour l'exactitude, à celles de Harvey.

Il n'a pas jeté moins de lumière sur l'histoire naturelle, plus difficile, des poissons. Les recherches des modernes n'ont souvent fait que confirmer ce qu'il en avait dit.

On a quelquefois été forcé de rendre la même justice aux observations qu'il nous a laissées sur les serpens, les amphibies, les crustacés, les mollusques, les insectes.

Aristote réfuta et rectifia une foule d'erreurs et de préjugés, plus ou moins ridicules, relatifs à l'histoire naturelle. Il s'en faut

bien pourtant que lui-même ait été toujours exempt de crédulité, même sur des faits à l'égard desquels il semble facile d'acquérir des notions plus justes, comme sur l'os unique qu'il croyait former le cou du lion et du loup.

Le style de l'Histoire des animaux est aussi abondant que les choses; il est pur, coulant, et son plus grand ornement est la propriété et la clarté; mais l'ordre général de ce bel ouvrage paraît avoir été altéré en plusieurs parties.

Aristote s'était élevé jusqu'à l'idée de la gradation croissante des êtres depuis les moins parfaits jusqu'à ceux qui le sont le plus, depuis les corps inanimés jusqu'aux animaux, en passant de l'un à l'autre par des nuances presque insensibles. Il compare aux plantes, dont il avait bien reconnu que chaque partie contient en elle-même un principe de vie particulier, certains animaux marins dont les parties séparées continuent de vivre. On ne sait trop, dit-il, dans quelle classe placer ces corps marins. (*Hist. anim.*, VIII, 1. — *De partib. anim.*, IV, 5. — *De brev. vit.*, 6.). C'est aux zoophytes, tels que les actinies et les polypes, qui, coupés par moitié, se recomplettent bientôt, que paraît se rapporter cette observation remarquable.

2. *Botanique.* — Aristote nous apprend lui-même qu'il avait écrit, sur les plantes, deux livres intitulés *Théorie des végétaux.* Malheureusement ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. L'ouvrage sur ce sujet, qui se trouve parmi ceux du philosophe de Stagyre, ne ressemble à rien de ce qu'il a fait, ni pour le fond, ni pour le style, et porte tous les caractères de la supposition. On croit y reconnaître l'œuvre grossière de quelque scolastique du moyen âge, traduite du latin en grec dans le quatorzième ou le quinzième siècle.

Beaucoup de passages des écrits non suspects d'Aristote prouvent suffisamment qu'il avait étudié avec soin les végétaux, comme le reste de la nature. Nous avons déjà dit, en racontant sa vie, que quelques auteurs ont prétendu qu'il exerça, dans sa jeunesse, la profession de pharmacien, titre qui ne différait point alors de celui de rhizotome ou botaniste.

Il regarde comme une différence principale entre les animaux et les végétaux le défaut d'excrémens sensibles dans ces derniers. L'odeur des plantes lui paraît cependant une sorte d'excrément très-subtil.

Il compare les racines des plantes à la bouche des animaux. Il reconnaît, dans la production des semences, l'unique but de toute végétation. Quoiqu'il n'ait point distingué de sexes dans les plantes, il les compare cependant, quant à la faculté qu'a ordinairement chaque individu de reproduire son espèce sans le secours d'un autre, aux animaux les moins parfaits qui sont doués de l'hermaphrodisme.

C'est peut-être par les ouvrages de son disciple Théophraste, qui fit pour les plantes, mais avec moins de supériorité, ce qu'Aristote avait fait pour les animaux, qu'il convient de juger du savoir de ce dernier en botanique. En donnant le nom d'*Aristotelea* à un arbuste du Chili, l'Héritier n'a rendu, au naturaliste de Stagyre, qu'un hommage bien mérité.

Les plaisanteries même de Lucien sur les observations minutieuses des péripatéticiens sont la preuve de l'ardeur avec laquelle les successeurs d'Aristote, suivant l'impulsion puissante qu'il avait donnée, continuèrent à s'occuper de l'étude de la nature. Rien, dit Cicéron (*De finib.*, V, 4.), rien au ciel, sur la terre ou dans les mers, n'a pu échapper à leurs recherches.

§. IV. *Des opinions d'Aristote relatives à la médecine.* — 1. *Anatomie et physiologie.* — Aristote pénétra très-avant dans la connaissance de la structure des animaux; il connut même celle de l'homme mieux qu'aucun de ses prédécesseurs. Rien ne prouve cependant qu'il ait disséqué des cadavres humains, alors regardés comme des objets sacrés et inviolables.

En comparant toujours à celle de l'homme la structure des animaux nombreux qu'il disséqua, il fut le véritable fondateur de l'anatomie comparée, et ses connaissances en ce genre furent portées à un degré dont on ne peut s'empêcher d'être étonné. Il avait joint à ses ouvrages anatomiques des dessins auxquels il renvoie quelquefois. Il ne paraît pas que ce moyen eût été employé avant lui.

Sa principale découverte en anatomie fut celle des nerfs qu'il désigna sous la dénomination de πόροι τοῦ ἐγκεφάλου, et non sous celle de νεῦρα. Ce sont les tendons et les ligamens qu'il indique sous ce dernier nom. Ce qu'il dit des nerfs porte à croire qu'il ne les avait observés que dans les animaux, et surtout dans les poissons, où les nerfs olfactifs et optiques offrent précisément la direction qu'il décrit. Il paraît cependant avoir ignoré l'usage des nerfs, puisqu'il nie toute continuité entre le cerveau et les organes des sens, et fait du cœur le centre des sensations.

Il reconnut, dans ce dernier organe, l'origine de tous les vaisseaux, mais il ne paraît point avoir distingué les veines des artères. C'est la trachée-artère seule qu'il désigne sous le nom d'ἀρτηρία. Il donne celui d'aorte (ἀόρτη) à la plus considérable des artères, mais sans lui attribuer des fonctions différentes de celles des veines (φλέψ).

Selon lui, le cœur offre trois cavités dans les gros animaux, deux dans ceux d'un moindre volume, et une seule dans les plus petits. Il est probable que cette erreur grossière de la division du cœur en trois cavités, ne vient que de la corruption du passage où elle se trouve. Une autre erreur d'Aristote consiste

à ne point admettre de vaisseaux sanguins dans le cerveau, mais seulement sur ses membranes.

Il considère le sang, le plus doux de tous les fluides animaux, qui se distribue à toutes les parties, qui s'étend même quelquefois sous la forme de fibres, comme la nourriture du corps.

Ses nombreuses dissections d'animaux lui avaient fait remarquer que, dans aucun, le cerveau n'est aussi volumineux que dans l'homme. C'est aux ventricules de cet organe qu'il faut rapporter ce qu'il dit d'un vide existant dans la tête. Il a bien décrit les méninges.

Il regardait le cerveau comme destiné à tempérer, par ses qualités froide et humide, la trop grande chaleur du cœur, et comme la source d'écoulemens qu'il compare à la pluie, résultat de la condensation des vapeurs élevées par la chaleur.

Il compare la structure des poumons à celle d'une éponge, et regarde ces organes comme destinés à rafraîchir le cœur, en lui transmettant l'air ou l'esprit.

Il pensait, comme Platon, que l'air passe de la trachée-artère dans le cœur par les ligamens : doctrine qui, dans la suite, eut beaucoup d'influence sur la physiologie et la pathologie.

C'est à tort que quelques écrivains lui ont attribué la connaissance des vaisseaux lymphatiques.

Il a, le premier, bien décrit les uretères.

Il ne voyait, dans les testicules, que des réservoirs que leur pesanteur rend propres à retenir plus long-temps les humeurs qui y sont contenues, et à favoriser ainsi la continence. Il croyait, en conséquence, que les animaux qui en sont privés sont les plus lascifs.

La semence, le plus précieux des fluides animaux, renferme les élémens de toutes les autres parties, avec un principe éthéré immatériel. Le sang menstruel en tient lieu à la femme; il fait la matière de l'embryon. Le principe éthéré de la semence lui donne la forme, le principe actif (entéléchie) de la vie. Le cœur se forme le premier, ensuite l'artère ombilicale. Le fœtus ne respire qu'à l'instant de sa naissance.

Aristote donne, dans ses Problêmes (*sect.* VI. *Probl.* 27), des raisons physiologiques assez singulières de certains goûts contre nature.

Les différens corps qui résultent du mélange des élémens, possèdent les qualités de celui qui prédomine. Le feu est chaud et sec, l'eau froide et humide, la terre froide et sèche. Les humeurs du corps humain et les médicamens ont, par la suite, été classés d'après ce système des qualités élémentaires.

Les élémens forment immédiatement certaines parties composantes du corps animal, qu'Aristote appelle parties homogènes (ὁμοιομερῆ) : celles-ci forment les parties plus composées, comme les membres, les viscères. Aux premières seules appartient la

sensation. C'est par les secondes qu'ont lieu toutes les autres fonctions.

Aristote n'a rien laissé de vraiment exact sur les organes des sens. Fondant sa doctrine, à cet égard, sur celle des élémens, il voit l'eau dominer dans l'œil, l'air dans l'organe de l'ouie, l'air et l'eau mêlés dans celui de l'odorat, la terre dans celui du tact. Le feu concourt à la formation de tous les sens, ou n'est dans aucun.

Un intermède quelconque est nécessaire pour que la sensation ait lieu. La lumière est celui de la vision, l'air, mu par les corps vibrans, celui de l'audition. Le goût n'a pas besoin d'intermède, mais du contact immédiat de l'humidité. Un mélange d'eau et d'air est l'intermède de l'odorat, la chair celui du tact. C'est de la perfection de ce dernier sens, dans l'homme, que résulte surtout la supériorité de son intelligence.

Aristote définit exactement le sommeil, un état des organes des sens, qui suspend l'exercice du sentiment, sans suspendre la faculté de sentir.

Il eut quelque idée des connexions variées des différens organes entre eux, et des effets sympathiques qui en résultent.

Il admet, dans le corps animal, plusieurs forces ou facultés distinctes par lesquelles il en explique les diverses fonctions.

2. *Médecine.*— Les maladies, toujours causées par excès ou par défaut, sont souvent guéries par l'excès contraire. La santé est l'état moyen, ἡ δέ ὑγεία ἰσοτής (*Probl.*, I, 2. 3.).

Tantôt la maladie provient de l'excès de la chaleur, tantôt de celui de l'humidité. La chaleur ou les moyens échauffans guérissent ces dernières; l'humidité est le remède des autres.

Le sang devenu trop épais, trop ténu, trop aqueux, trop chaud, trop froid, trop humide, ou trop sec, est la cause prochaine de la plupart des maladies.

Souvent aussi elles proviennent du mélange avec le sang de diverses autres humeurs, telles que le mucus, la bile, l'atrabile, le serum, qui, dans l'état de santé, ne se trouvent point dans les mêmes vaisseaux que le fluide nourricier.

L'opinion d'Aristote, que toutes les maladies du foie se guérissent par la saignée du bras droit, reposait sur une erreur anatomique. Il croyait que le foie envoyait un vaisseau à ce bras, et que la rate en donnait un autre au bras gauche.

Quelques préceptes pratiques remarquables se rencontrent dans les écrits du philosophe de Stagyre. Il recommande, par exemple, de changer de temps à autre de médicamens, même externes, la partie à laquelle on les applique y devenant bientôt moins sensible par l'habitude.

Il fait observer que les médicamens secs et âcres ne conviennent que sur des ulcères sordides ou malins, qu'on ne doit appliquer

que des médicamens humides et doux sur ceux qui sont déjà mondifiés, et qui tendent à se cicatriser.

On trouve dans Aristote diverses observations sur les maladies des animaux. Il a observé la morve (μηλὶς) chez les ânes, la ladrerie des cochons (χαλάζαι), l'hydrophobie canine, dont il croyait l'homme exempt, la fourbure (τέτανος) des chevaux, et même quelques maladies de l'éléphant et des poissons.

Ses opinons physiques, successivement modifiées à l'infini, ont régné en médecine pendant plusieurs siècles. Nous n'avons pu offrir ici qu'un extrait bien superficiel de ce qui, dans ses divers ouvrages, se rapporte plus spécialement à cette science. Les deux livres intitulés, Ιατρικά, qu'il avait écrits sur cette matière, et qui se trouvent dans la liste de ses ouvrages donnée par Diogène de Laërce, ne sont malheureusement pas parvenus jusqu'à nous. C'est dans son Histoire des animaux, dans ses livres des parties et de la génération des animaux, de leur mouvement commun, de leur mouvement progressif, de la longueur et de la brièveté de la vie, de la jeunesse et de la vieillesse, de la vie et de la mort, et de la respiration, que sont éparses ses idées physiologiques et médicales. Les Problêmes sont l'un de ses ouvrages où l'on trouve le plus de choses relatives à la médecine. Il y traite une foule de questions, sur les maladies et leurs causes, la sueur, l'usage du vin, le travail et le repos, les contusions, les cicatrices, etc. Ce livre offre un recueil précieux d'observations de tout genre, dont plusieurs ont été données, de nos jours, pour d'importantes découvertes. C'est aussi l'un des livres d'Aristote dont la lecture est le plus facile. On y voit qu'il avait soigneusement étudié les écrits d'Hippocrate, et qu'il possédait en médecine des connaissances étendues et positives.

§. v. *De quelques autres écrits d'Aristote.* — Dans ses livres sur la morale et la politique, Aristote montre une grande connaissance des hommes et de la société. On voit partout l'habile observateur, qui n'établit de principes que ceux qui résultent d'une analyse délicate et approfondie du cœur de l'homme, et des motifs de ses actions privées ou publiques. Sa morale, dirigée vers la pratique, est proportionnée à la faiblesse humaine. Sa politique est basée sur l'état des institutions civiles de son temps.

Un grand caractère de probité, de goût réfléchi du beau et du bon, distingue éminemment ces ouvrages du Stagyrite; mais jamais l'homme sensible n'y fait oublier le raisonneur froid. Il porte dans l'esprit la conviction des avantages de la vertu pour arriver au bonheur, mais il n'échauffe point le cœur de son amour.

Fidèle à la même méthode dans sa Rhétorique et dans sa Poé-

tique, c'est de l'examen approfondi des ouvrages d'Homère et des chefs-d'œuvre des tragiques et des orateurs grecs qu'il déduit les règles des divers genres de composition. Ces livres sont du nombre de ceux qui lui font le plus d'honneur.

Sa Poétique, malheureusement incomplète, est le premier livre où la théorie des arts ait été présentée dans son ensemble, et ramenée à un principe unique, l'imitation choisie de la nature. Le germe de presque tout ce qu'on a écrit sur les beaux arts, considérés dans leurs rapports généraux, se retrouve dans cet ouvrage, non moins remarquable par le nerf et la précision du style que par le fond des pensées.

Quand, dans les temps modernes, on a voulu, comme Sulzer, présenter des idées neuves sur le principe des arts, on n'a guère fait que déguiser, en altérant sa simplicité, la théorie de l'imitation sous d'autres noms, sous des formes plus abstraites. A cet égard encore, Aristote a élevé un monument dont les fondemens sont inébranlables, et auquel on n'a pu depuis ajouter que des détails.

§. VI. *Singulière destinée des écrits et de la doctrine d'Aristote.* —Après la mort d'Aristote, son école revint bientôt à Athènes. Théophraste, son successeur, resta fidèle à la doctrine de son maître; mais, aussitôt après lui, Straton de Lampsaque commença à s'en écarter.

Erasistrate, disciple de Théophraste, qui se livra tout entier à la médecine, dans laquelle il se rendit célèbre, adopta, en physiologie, des opinions particulières.

Cette philosophie qui devait régner pendant tant de siècles dans toutes les écoles du monde, altérée presque dès son origine, négligée par les Grecs, dont l'imagination vive était plus agréablement flattée par les brillantes rêveries de Platon, parut d'abord ne survivre qu'à peine à son fondateur, dont les livres même furent sur le point d'être anéantis.

Il nous reste d'Aristote une masse d'écrits considérable. Ce n'est pourtant là qu'une partie de ses ouvrages, dont beaucoup ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On peut en voir, dans Diogène de Laërce, une liste, que Jérôme Gemusæus a rendue plus exacte, dans son livre sur Aristote et ses écrits. On remarque, en parcourant ce catalogue, qu'il n'est presque aucun sujet, dans la sphère des connaissances humaines, que n'eût traité le philosophe de Stagyre.

Aristote n'avait publié qu'un petit nombre d'ouvrages de son vivant. L'étrange destinée de ses livres, après lui, est cause des altérations dont plusieurs portent les traces. Il les avait légués à Théophraste, son disciple favori, et celui-ci, en mourant, les laissa à Nélée, de Scepsis en Troade, qui en vendit, à Ptolémée Philadelphe, une partie qui périt dans l'incendie

de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Le reste étant tombé dans les mains des héritiers de Nélée, ces hommes grossiers et ignorans, imaginèrent d'enfouir ce trésor dans un souterrain pour le soustraire aux recherches des rois de Pergame, qui faisaient recueillir avec soin tous les livres précieux qu'ils pouvaient trouver. Les livres d'Aristote ne sortirent de cette espèce de tombeau qu'au bout de cent trente ans, et détruits en partie par les vers et l'humidité. C'est dans cet état misérable qu'ils furent achetés par Apollicon de Téos, qui les fit transcrire avec soin, et y établit l'ordre qui parut le plus convenable. Mais en faisant remplir avec plus ou moins de discernement les nombreuses lacunes qu'ils offraient, il y introduisit une foule de morceaux étrangers, et la pureté du texte resta pour jamais altérée. Apollicon étant mort, Sylla fit transporter à Rome sa vaste bibliothèque. Là, Tyrannion, le grammairien, chargé d'en tirer une copie, et d'en corriger le texte, ne paraît avoir fait que l'altérer davantage.

Du temps de Cicéron, les ouvrages d'Aristote étaient encore peu répandus. Bientôt, cependant, la philosophie péripatéticienne fut professée à Rome, et y fleurit.

Mais c'était à une autre époque, et parmi des nations chrétiennes, que toutes les opinions du Stagyrite étaient réservées à servir de règle absolue à l'esprit humain. Par une de ces contradictions bizarres qu'offre à chaque pas l'histoire du péripatétisme, il fut cependant condamné par les premiers docteurs de l'église, tous platoniciens.

De nouveau presque oubliés dans l'Europe, mais étudiés avec ardeur par les Arabes, chez qui le goût des sciences s'était réfugié, les écrits d'Aristote, particulièrement sa Physique et sa Métaphysique, ne reparurent enfin, vers le douzième siècle, que défigurés par leurs traductions inexactes et leurs commentaires pleins de vaines subtilités. C'est cependant sous cette forme qu'ils devinrent l'objet d'un enthousiasme, d'une vénération superstitieuse, dont l'histoire des sciences n'offre point d'autre exemple.

De l'alliance de la philosophie péripatétique corrompue par les Arabes et de la théologie naquit la scolastique. La voie de l'observation fut tout à fait négligée; les mots prirent, dans toutes les sciences, la place des faits; une ignorance orgueilleuse se masqua sous un jargon ténébreux; les subtilités de la dialectique, appliquées aux plus misérables et souvent aux plus ridicules questions, occupèrent toutes les écoles. Le nom d'Aristote duquel s'appuyaient également les partis les plus opposés, les réalistes et les nominaux, ne semblait être devenu presque sacré que pour autoriser ces monstrueux écarts, tout à fait

étrangers à la trempe supérieure de son génie. Rien ne ressemble moins au véritable Aristote que l'Aristote des scolastiques.

La médecine qui prend toujours plus ou moins l'empreinte de la philosophie dominante, n'échappa pas plus que les autres sciences aux arguties scolastiques.

Les partisans du Stagyrite n'ont point mis de bornes dans leurs éloges. Averrhoës voyait en lui *le comble de la perfection humaine*. L'admiration eut long-temps, à son égard, le caractère d'une sorte de culte. On l'appelait par excellence *le philosophe*. Douter de ses moindres assertions paraissait une impiété. Ses livres, sur lesquels on assure que quatorze ou quinze mille commentateurs se sont exercés, furent, dans les siècles brillans de l'Eglise, élevés presque à la dignité d'un texte divin. On osa même mettre son portrait en regard avec celui du Christ. Plusieurs docteurs n'ont point hésité à le placer au nombre des bienheureux, comme ayant été chrétien avant le christianisme, par une connaissance anticipée et surnaturelle de nos mystères. Un livre intitulé *Du salut d'Aristote*, est attribué aux théologiens de Cologne, et il en existe un autre, sur le même sujet, du professeur de philosophie, Lambert Dumont.

Au commencement du treizième siècle, cependant, les docteurs de l'église de Paris avaient interdit la lecture de plusieurs de ses livres, et, en 1510, le concile de Latran condamna formellement sa doctrine sur la Providence.

Les ennemis d'Aristote ne furent pas plus modérés que ses admirateurs. Parmi ceux qui le combattirent avec le plus d'acharnement, se distinguèrent Laurent Valla, Nizzoli, le cardinal Adrien, et François Patrizzi en Italie; Ramus et Gassendi en France; Hoffmann en Allemagne. Ramus, qui avait été jusqu'à soutenir qu'on ne pouvait absolument rien trouver de vrai dans les écrits d'Aristote, *Nihil omninò, quod Aristoteles scripserit, verum esse*, périt assassiné, victime offerte à l'idole qu'il avait essayé de renverser. Que de persécutions n'éprouva pas Descartes lui-même, dont les hypothèses ingénieuses triomphèrent enfin du péripatétisme, mais sans lui substituer, à bien des égards, des idées plus satisfaisantes!

Dès-lors, cependant, la philosophie d'Aristote, abandonnée par les écoles, ridiculisée dans le monde et sur les théâtres, devint l'objet d'un mépris aussi injuste que l'enthousiasme avait été outré. Ses écrits, rarement lus par les savans même, ne furent jugés le plus souvent que par l'abus qu'on en avait fait.

C'est dans les livres de Launoy et d'Elswich, *De variâ Aristotelis fortunâ*, qu'on peut s'instruire, en détail, des singulières vicissitudes qu'a éprouvées, dans les différens siècles, la doctrine péripatétique.

§. VII. *Réflexions générales sur Aristote et ses opinions.* — Reconnaître que toutes nos idées proviennent originairement

de nos sensations, semble une chose simple et facile au premier aperçu. Notre esprit lui-même et ses opérations nous sont-ils, en effet, connus autrement que par une sorte de sensation intérieure? L'histoire de la philosophie nous montre pourtant ce principe, si évident, et qui d'ailleurs s'allie parfaitement, quoi qu'on ait pu dire, avec les notions les plus sublimes de la divinité, méconnu ou rejeté par différentes sectes, dont les opinions rappellent plus ou moins l'idéalisme de Platon. Ne voyons-nous pas de nos jours cette vérité, que Locke et Condillac semblaient avoir mise enfin hors de doute, combattue par quelques philosophes, étrangers surtout, dans les doctrines desquels il est bien difficile de ne pas voir un pas rétrograde?

En ne cherchant que dans les sensations l'origine de toutes nos connaissances, Aristote paraît avoir posé la première base de toute philosophie. Je ne pense pas que les médecins surtout, accoutumés à la marche sévère de l'observation et de l'expérience, puissent admettre une autre opinion sur ce sujet.

Partant de ce principe, et s'élevant, sans doute à l'exemple d'Hippocrate, de l'observation et de la comparaison des faits à des considérations générales, Aristote imprima à ses travaux sur l'histoire naturelle et sur tout ce qui tend à un but pratique, un caractère de solidité que n'avaient ceux d'aucun des philosophes qui l'avaient précédé.

Il n'en fut pas de même quand il voulut remonter aux causes. Introduisant, en quelque sorte, alors, la métaphysique dans la physique, il se contenta de principes si abstraits, si vagues, qu'ils ne peuvent offrir à l'esprit aucune explication qui le satisfasse, et ne lui apprennent vraiment rien. La matière, la forme et la privation des péripatéticiens ne peuvent être comparées aux causes occultes, telles que l'attraction, l'affinité, admises par les modernes et qui ne sont que des faits très-généraux, inconnus dans leur cause, mais qui peuvent être considérés eux-mêmes comme causes à l'égard des faits particuliers.

Il serait injuste, sans doute, d'attribuer à Aristote les écarts de ses partisans; mais en apprenant à considérer de simples abstractions comme des causes physiques, en habituant, suivant le reproche que lui fait Bâcon, les esprits à se payer de mots, et peut-être aussi en attachant aux formes matérielles du raisonnement une importance qui tend à le rendre trop mécanique, donna-t-il vraiment occasion à l'abus monstrueux que les scolastiques ont fait de sa philosophie?

Rendons-lui la justice de convenir que peu de philosophes ont exposé leurs opinions avec plus de modestie. Ce chef des dogmatistes les plus absolus ne parle ordinairement lui-même qu'avec la plus sage réserve, et rarement d'une manière affirmative. Toutes ces assertions présentées comme des oracles infaillibles par les péripatéticiens des siècles suivans, Aristote

ne les propose souvent qu'avec les formes du doute, qu'on retrouve partout dans ses écrits. L'intrépidité décisive se serait mal accordée avec un savoir aussi vaste que le sien.

Quelquefois il discute sans paraître s'arrêter à aucun parti, suivant la manière des Académiciens. Plus d'une fois il s'est contredit, ce qui ne peut étonner au milieu de tant d'écrits sur des matières si différentes.

Sévèrement méthodique en général, quelquefois prolixe à l'excès, quelquefois trop concis, mais ordinairement simple et clair là où il se montre supérieur, il négligea trop les agrémens du style, qui contribuèrent tant au succès des écrits de Platon.

L'obscurité de ses écrits ne tient pas seulement à la nature des objets qu'il traite, à son expression toujours concise, quelquefois incomplète, et à l'altération du texte. Il paraît souvent être resté, à dessein, dans le vague, et n'avoir pas voulu qu'on l'entendît mieux. Alexandre eut la petitesse de reprocher à son maître d'avoir mis à la portée de tout le monde, en publiant ses livres acroamatiques, les hautes spéculations qu'il n'eût dû communiquer qu'à lui seul : Aristote lui répondit que ses livres, quoique devenus publics, ne pouvaient être compris que par ceux qui recevaient en même temps ses leçons.

On a remarqué, avec raison, que ses définitions, ordinairement trop abstraites, obscurcissent souvent l'idée des choses, au lieu de la rendre plus nette.

On ne peut guère non plus le disculper du petit artifice d'avoir cherché quelquefois à donner de l'importance aux minuties par le mystère.

Il est assez remarquable que sa philosophie, que lui-même paraît s'être plu à environner de difficultés et d'obscurité, ait cependant eu tant de vogue, ait fini par être si généralement répandue. Cette obscurité même n'aurait-elle pas été une des causes de son incroyable fortune? Quelques vues profondes, quelques vives lumières s'aperçoivent toujours au milieu des ténèbres dont il est trop souvent enveloppé. L'esprit les saisit avec d'autant plus de plaisir qu'ils lui ont coûté plus de peine: il se plaît naturellement aux mystères qu'il lui paraît possible de pénétrer.

Le principe des connaissances humaines proclamé, et la logique créée, les fondemens de la zoologie jetés, la théorie des arts conçue, tels sont les plus beaux titres d'Aristote à l'admiration des siècles. Le génie dont il reste des monumens si étonnans, si divers, fut sans doute un des plus puissans que la nature ait jamais produits. Long-temps le sentiment de sa supériorité comprima en quelque sorte les efforts des autres hommes, et, suivant l'expression de Laharpe : « les bornes de l'esprit d'Aristote ont été, pendant vingt siècles, les bornes de l'esprit humain. »

Voici la liste des écrits d'Aristote parvenus jusqu'à nous, avec l'indication de la version latine la plus estimée de chaque ouvrage.

Κατηγορίαι (*Catagoriæ*, ou *Prædicamenta*).

Περὶ ἑρμηνείας (*De interpretatione*).

Ἀναλυτικῶν προτέρων, Βιβλία β'. (*Analyticorum priorum libri II*).

Ἀναλυτικῶν ὑστέρων, Βιβλία β'. (*Analyticorum posteriorum libri II*).

Τοπικῶν, Βιβλία η' (*De locis libri VIII*).

Περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων, Βιβλία β' (*De reprehensionibus sophistarum libri II*).

La version donnée par Jules Pacius de ces six ouvrages, qui composent l'*Organum* d'Aristote, est celle qu'on préfère. On les fait ordinairement précéder de l'Introduction de Porphyre (Πορφυρίου εἰσαγωγή), regardée comme propre à faciliter l'intelligence des Catégories et du reste de la logique du Stagyrique.

Φυσικῆς ἀκροάσεως, ἢ περὶ κινήσεως, Βιβλία η' (*Physicæ auscultationis sive de motu libri VIII*).

Traduction du même Jules Pacius.

Περὶ οὐρανοῦ, Βιβλία δ' (*De cœlo libri IV*).

Traduction de Jean Argyropyle.

Περὶ γενέσεως καὶ φθορᾶς, Βιβλία β' (*De generatione et corruptione libri II*).

Traduction de François Vatable.

Μετεωρολογικῶν, Βιβλία δ' (*De meteoris libri IV*).

Traduits par le même.

Περὶ κόσμου (*De mundo*).

Traduit par Guillaume Budée.

Περὶ ψυχῆς, Βιβλία γ' (*De animâ libri III*).

Traduction de Jules Pacius.

Περὶ αἰσθήσεως καὶ αἰσθητῶν (*De sensu et sensili*).

Traduit par François Vatable

Περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως (*De memoriâ et reminiscentiâ*).

Traduit par le même.

Περὶ ὕπνου καὶ ἐγρηγόρσεως (*De somno et vigiliâ*).

Traduit par le même.

Περὶ ἐνυπνίων (*De insomniis*).

Même traducteur.

Περὶ καθ' ὕπνον μαντικῆς (*De divinatione per somnum*).

Même traducteur.

Περὶ τῆς κοινῆς τῶν ζώων κινήσεως (*De communi animalium motione*).

Traduit par Nicolas Leoniceno.

Περὶ μακροβιότητος καὶ βραχυβιότητος (*De longitudine et brevitate vitæ*).

Version de François Vatable.

Περὶ νεότητος καὶ γήρως, καὶ περὶ ζωῆς καὶ θανάτου, καὶ περὶ ἀναπνοῆς (*De juventute et senectute, vitâ et morte, et respiratione*).

Traduit par le même.

Περὶ ζώων πορείας (*De animalium incessu*).

Traduction de Nicolas Leoniceno.

Περὶ πνεύματος (*De spiritu*).

Traduction anonyme.

Περὶ ζώων ἱστορίας, Βιβλία ι' (*De historiâ animalium libri X*).

Version de Théodore de Gaza pour les neuf premiers livres, et de Jules-César Scaliger pour le dixième.

Περὶ ζώων μορίων, Βιβλία δ' (*De partibus animalium et earum causis libri IV*).

Traduits par Théodore de Gaza.

Περὶ ζώων γενέσεως, Βιβλία ε' (*De generatione animalium libri V*).

Même traducteur.

Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων (*De miraculis auditis*).

Traduction anonyme.
Φυσιογνωμονικὸν (*Physiognomicon*).
Traduction anonyme.
Μηχανικὰ προβλήματα (*Quæstiones mechanicæ*).
Traduits par Nicolas Leoniceno.
Περὶ ἀκουστῶν (*De iis quæ sub auditum cadunt*).
Traduit par Adrien Turnèbe.
Περὶ χρωμάτων (*De coloribus*).
Version de Celio Calcagnini.
Περὶ ἀτόμων γραμμῶν (*De lineis insecabilibus*).
Traduit par Jules Martian Rota.
Παράφρασις τοῦ περὶ ἀτόμων (*Paraphrasis libri de lineis insecabilibus*).
Traduction de Jacques Scheck.
Περὶ Ξενοφάνους, περὶ Ζήνωνος, περὶ Γοργίου (*De Xenophane, de Zenone, de Gorgiâ*).
Traduit par Jean-Bernard Félicien.
Ἀνέμων θέσεις καὶ προσηγορίαι (*Ventorum regiones et nomina*).
Traduit par le même.
Ἠθικῶν Νικομαχείων, Βιβλία ί (*Ethicorum ad Nichomachum libri X*).
Traduits par Denis Lambin.
Ἠθικῶν μεγάλων, Βιβλία β' (*Magnorum moralium libri II*).
Traduction de Georges Valla.
Ἠθικῶν Εὐδημείων, Βιβλία ζ' (*Moralium ad Eudemum libri VII*).
Traduction anonyme.
Περὶ ἀρετῶν καὶ κακιῶν (*De virtutibus et vitiis*).
Traduit par Simon Grynæus.
Πολιτικῶν, Βιβλία η' (*De republicâ libri VIII*).
Traduction de Denis Lambin.
Un neuvième et un dixième livres ont été ajoutés à cet ouvrage par Cyriaco Strozzi, qui a su imiter la manière et le style d'Aristote assez bien pour qu'il soit souvent difficile de sentir la différence.
Οἰκονομικῶν, Βιβλία β' (*De curâ rei familiaris libri II*).
Traduits par Joachim Camerarius.
Τέχνης ῥητορικῆς, Βιβλία γ' (*Artis rhetoricæ libri III*).
Traduction d'Antoine Riccoboni.
Ῥητορικὴ πρὸς Ἀλέξανδρον (*Rhetorica ad Alexandrum*).
Traduction de François Philelphe.
Περὶ ποιητικῆς (*De poeticâ*).
Traduction d'Antoine Riccoboni.
Προβλημάτων τμήματα λή (*Problematum sectiones XXXVIII*).
Traduction de Théodore de Gaza.
Τῶν μετὰ τὰ φυσικὰ, Βιβλία ιδ' (*Metaphysicorum libri XIV*).
Traduits par le cardinal Bessarion.
Περὶ φυτῶν, Βιβλία β' (*De plantis libri II*).
Version anonyme.
On s'accorde à regarder cet ouvrage comme supposé. Quelques bibliographes pensent qu'il a été écrit par un Grec du quinzième siècle, d'après une traduction latine, faite elle-même sur une traduction arabe des livres originaux d'Aristote lui-même.
De secretiore parte divinæ sapientiæ secundùm Ægyptios, libri XIV.
Ce livre qui contient une doctrine métaphysique très-rapprochée de celle de Platon, a été traduit de l'arabe par Jacques Carpentier. On ne connaît point l'original grec. Il ne paraît point être d'Aristote.

La première édition des Œuvres d'Aristote est celle qu'Alde Manuce a donnée à Venise, de 1495 à 1498, en 5 volumes in-folio.

Cette édition, toute en grec, est recherchée des curieux, quoique la Rhétorique et la Poétique d'Aristote y manquent; mais on y trouve l'His-

toire des plantes et le livre de *Causis plantarum* de Théophraste. Le premier volume est de 1495, le second, le troisième et le quatrième sont de 1497, et le cinquième est de 1498. L'intention d'Alde était que les deux premiers n'en formassent qu'un seul : quelques exemplaires sont en six volumes, le quatrième étant divisé en deux. Cette édition n'a d'autre mérite que sa rareté : cependant elle est moins rare que les autres ouvrages imprimés à la même époque chez Alde.

Les Œuvres d'Aristote ont ensuite été réimprimées, en grec également, par les soins de Simon Grynæus. Bâle, 1531, 2 volumes in-fol. – *Ibid.* 1539, in-fol. – *Ibid.* 1550, in-fol.

L'édition de 1550 est la première dans laquelle on ait adopté la division par chapitres, faite, en grande partie, d'après Conrad Gesner.

On recherche encore la troisième édition grecque, due aux soins de Jean-Baptiste Camosio (Venise, 1551-1553, 6 volumes in-8°.), qui n'est pas commune, et dont il est surtout rare de trouver des exemplaires en bon état. Le sixième volume contient l'Histoire des plantes et le traité *De causis plantarum* de Théophraste.

Aristotelis opera quæ extant. Addita nonnusquàm ob argumenti similitudinem quædam Theophrasti, Alexandri, Cassii, Sotionis, Athenæi, Polemonis, Adamantii, Melampodis. Francfort, 1585-1587, in-4°.

Cette édition, donnée par Frédéric Sylburge, est en onze parties, ordinairement reliées en cinq volumes. Quoiqu'imprimée sur très-mauvais papier, les savans la recherchent beaucoup à cause de sa correction. Cependant Sylburge n'a point eu de manuscrits à sa disposition : il a surtout profité de la seconde édition d'Alde Manuce, et de la troisième de Grynæus. Les parties portent chacune un titre à part, et n'en ont point de commun : elles ne sont pas non plus numérotées. Quelques-unes ont été réimprimées depuis, mais sans changement. Il est rare de trouver des exemplaires complets de cette édition, dont Clément a donné une description fort exacte.

Aristotelis opera quæ extant. Lyon, 1590, 2 volumes in-fol. – Cologny, 1605, in-fol.

Cette édition, due à Isaac Casaubon, est accompagnée d'une traduction latine.

Aristotelis opera græcè latinèque. Lyon, 1597, 2 volumes in-8°. – Cologny, 1606, in-8°.

On doit cette édition à Jules Pacius.

Aristotelis opera omnia græcè et latinè, veterum ac recentiorum interpretum studio emendatissima. Paris, 1619, 2 volumes in-fol. – *Ibid.* 1629, 2 volumes in-fol. – *Ibid.* 1639, 4 volumes in-fol. – *Ibid.* 1654, 4 volumes in-fol.

Cette édition, assez rare, est due à Guillaume du Val, savant médecin, qui n'a fait que copier celle de Casaubon. Les deux dernières réimpressions sont un peu plus amples. L'éditeur a donné une analyse étendue de tous les ouvrages d'Aristote : *Synopsis analytica doctrinæ peripateticæ*, et un autre travail important, intitulé : *Anthologia anatomica ex scitis Hippocratis et Galeni ad libros Aristotelis de historiâ, generatione et partibus animalium.*

Aristotelis opera omnia, græcè et latinè. Deux-Ponts et Strasbourg, 1791-1800, 5 volumes in-8°.

Cette édition, accompagnée de notes critiques et d'une nouvelle traduction latine, par Jean-Théophile Buhle, est demeurée incomplète. Les cinq volumes imprimés ne contiennent que l'Organe, la Rhétorique et la Poétique.

La plupart des ouvrages d'Aristote ont été souvent imprimés séparément, avec ou sans commentaires, en original, ou traduits en diverses langues. L'énumération en serait ici déplacée. Nous ne devons parler que

des éditions et des traductions de ceux de ses écrits qui sont relatifs au but de ce recueil.

Aristotelis de animalium generatione lib. V, *cum J. Philopponi* (*Grammatici*) *commentariis*, *græcè*. Venise, 1526, in-fol.

De animalibus lib. IX; *De partibus lib.* IV; *De incessu lib.* I, etc., *græcè*. Florence, 1527, in-4°.

Historia de animalibus, *græcè et latinè. Jul.-Cæs. Scaligero interprete*, *cum ejusdem commentariis. Ed. Phil.-Jac. Maulsac.* Toulouse, 1619, in-fol.

De animalibus historiæ lib. X, *græcè et latinè. Textum recensuit*, *J.-C. Scaligeri versionem diligenter recognovit*, *commentarium amplissimum*, *indicesque locupletissimos adjecit J.-G. Schneider*. Léipzick, 1811, 4 volumes in-8°.

Très-bonne édition.

Libri de animalibus, *interprete Theodoro Gaza*. Venise, 1476, in-fol.

Edition originale, recherchée des curieux.

De naturâ animalium lib. IX; *De partibus animalium lib.* IV; *De generatione animalium lib.* V; *Theophrasti historia plantarum*, etc., etc. Venise, 1504, in-fol. – *Ibid.* 1513, in-fol.

Histoire des animaux, *d'Aristote*, *traduite en français*, *avec le texte grec à côté et des notes*, *par Camus*. Paris, 1783, 2 volumes in-4°.

Des connaissances approfondies en histoire naturelle et dans la langue grecque sont également nécessaires pour traduire dignement le chef-d'œuvre d'Aristote. Quoique Camus ne fût pas tout à fait au niveau d'une pareille tâche, sa traduction est utile et estimable.

On y trouve quelquefois jointe une critique intitulée : *Lettre d'un solitaire* (De Bure Saint-Fauxbin) *à un Académicien de province*, *sur la nouvelle version française de l'Histoire des animaux d'Aristote*. Paris, 1784, in-4°.

L'Histoire des animaux a été traduite en allemand, avec des notes utiles, par F. Strack (Francfort sur le Mein, 1816, in-8°.). (MS.)

ARISTOXÈNE, médecin grec, de la secte d'Hérophile, ne doit pas être confondu avec le péripatéticien du même nom, qui était beaucoup plus ancien, et qui naquit à Tarente. Celui dont il s'agit ici fut disciple d'Alexandre Philalèthe. Il a écrit un ouvrage, aujourd'hui perdu, qui contenait des détails fort étendus sur les principes de son école. Galien en parle avec éloge. (O.)

ARIZZARA (CAIÉTAN), médecin de l'hôpital de Santa-Maria-Nuova, à Florence, n'est connu que par l'opuscule suivant :

Nuovo methodo per liberare il corpo umano con sicurezza del mal venereo, *per mezzo di uno specifico trovato con longo studio e sperienze*. Florence, 1745, in-4°.

C'est l'œuvre d'un charlatan, qui vante un prétendu moyen curatif de son invention, mais qui se garde bien d'en faire connaître la composition. (Z.)

ARLEBOUT (ISBRAND-GISBERT), médecin hollandais, est l'auteur des deux ouvrages suivans :

Friderici Ruyschii operum anatomicorum index. Amsterdam, 1721 et 1725, in-4°. deux volumes.

Cette Table est indispensable à tous ceux qui veulent consulter avec profit les Œuvres de Ruysch.

Catalogus præparatorum Ruyschii. Amsterdam, 1733, in-4°. (z.)

ARLOTTI (Pompée), médecin de Reggio, en Lombardie, a écrit :

De tempore secandi venam. Reggio, 1627, in-4°. (o.)

ARLUNO (Jean-Pierre), en latin *Arlunus*, médecin italien, né à Milan, acquit une grande réputation par les succès de sa pratique, qui lui valurent le titre de premier médecin du duc François Sforza II. Son père exerçait la même profession, qui fut aussi celle de trois de ses frères, Baptiste, Jérôme et François. Ces derniers n'ont rien écrit. Quant à Jean-Pierre, on a de lui :

De febre quartanâ commentarius. Milan, 1532, in-fol.

De lotii difficultate commentariolus ; De articulari morbo, quam podagram vocitant ; De spirandi difficultate, quam asthma vocitant ; De seminis fluore involuntario ; De febre quartanâ ; De suffusione, quum cataractam appellitant. Milan, 1532, in-fol.

De balneis commentarius,

imprimé à la suite du traité *De febre quartanâ*.

Vinumne mixtum an meracum obnoxiis junctarum doloribus magis conveniat ? Pérouse, 1533, in-8°.

Tous ces opuscules ont été réimprimés ensemble (Milan, 1551, in-fol.). (J.)

ARMA (Jean-François), né à Chivasso, ville du Piémont, florissait au milieu du seizième siècle. On ignore toutes les circonstances de sa vie, et l'on sait seulement qu'investi de la confiance du duc de Savoie, Emmanuel Philibert, il occupait, en 1553, la place de premier médecin auprès de ce prince. Ses ouvrages sont :

De pleuritide liber. Turin, 1548, in-8°.

Paraphrasis in librum de venenis Petri de Abano. Biella, 1550, in-8°. Turin, 1557, in-8°.

De vesicæ et renum morborum dignotione et medicatione. Biella, 1550, in-8°.

Examen trium specierum hydropum in dialogos deductum. Turin, 1566, in-8°.

Quòd medicina est scientia et non ars. Turin, 1567, in-8°.

Che il pane fatto con il decotto di riso non sia sano. Turin, 1569, in-8°.

De tribus capitis affectibus. Turin, 1573, in-8°.

Del significato della stella crinita. Turin, 1578, in-8°.

De morbo sacro. Turin, 1586, in-8°. (J.)

ARMANNI (Jacques), natif de Gubbio, et revêtu de la première magistrature de cette ville en 1402, était médecin, philosophe, mathématicien et théologien. Giacobilli, dans son Catalogue des écrivains de l'Ombrie, cite un ouvrage de lui, intitulé *De astris*, dont il semble faire un très-grand cas. Il ne paraît pas que ce livre ait été imprimé. (L.)

ARMEGANDUS, *Voyez* ERMENGAUD.

ARMENAULT (DENYS), né vers l'an 1510, fnt fait bachelier de la Faculté de médecine de Paris, le 15 mars 1532, et alla ensuite exercer la médecine à Gien. C'est là tout ce qu'on sait sur son compte. Rousset le cite comme ayant vu avec lui, dans l'hôpital de Chatillon, une femme qui leur dit avoir subi l'opération césarienne, ajoutant que l'enfant dont elle accoucha ainsi était âgé de sept ans à l'époque où elle leur faisait ce récit. (Z.)

ARMILLEI (CAIÉTAN), médecin d'Ancône, dont on a :

Consulti medici di varj professori, spiegati con le migliore dottrine moderne. Venise, 1743 et 1745, 2 volumes in-4°. (Z.)

ARMSTRONG (JEAN), médecin et poète, né, vers 1709, à Castleton, en Ecosse, dans le comté de Roxburg, où son père était ministre, étudia la médecine avec distinction dans l'Université d'Edimbourg, où il reçut le titre de docteur en 1732. Il se rendit ensuite à Londres, où son savoir et son esprit ne tardèrent pas à le faire connaître avantageusement; mais il se livra peu à la pratique de la médecine, dont le détournait son goût pour les lettres.

Une satire ingénieuse et piquante contre les empiriques, écrite à la manière de Lucien, et intitulée : *Essai d'une méthode abrégée pour étudier la médecine*, etc., fut sa première production. Elle fut suivie d'un Traité sur la syphilis, et d'un poème intitulé : *l'Economie de l'amour*. Ce dernier ouvrage eut un grand succès; mais on reprocha à l'auteur des peintures trop libres, qu'il retoucha ou adoucit par la suite.

Le poème sur l'Art de conserver la santé, qu'Armstrong publia en 1744, lui assigna un rang distingué parmi les poètes comme parmi les médecins, et est resté le principal fondement de sa réputation.

L'hygiène est la seule branche de la médecine qui paraisse convenir à la poésie. Armstrong a prouvé quel parti elle pouvait tirer de ce sujet. On compte son poème au nombre des ouvrages classiques de la littérature anglaise. L'énergique concision des préceptes, la vérité et la couleur des tableaux, la hardiesse du style, les pensées neuves et originales dont il abonde, ne permettent pas de lui comparer le poème latin de Geoffroy, qui porte le même titre. Armstrong a su resserrer son sujet, quelque vaste qu'il soit, dans quatre livres intitulés : *l'Air, les Alimens, l'Exercice, les Passions.* Il a bien senti les limites que le goût lui prescrivait, et l'inconvénient d'introduire dans un poème un ordre trop sévèrement scientifique. Cet ouvrage est moins connu en France qu'il ne mérite de l'être : l'auteur de cet article en a donné, dans le cahier de mars 1820 du

Journal complémentaire du Dictionaire des sciences médicales, une analyse et quelques fragmens d'une traduction qu'il se propose de publier.

En 1746, Armstrong fut attaché, en qualité de médecin, à un hôpital militaire. En 1760, il fut envoyé, au même titre, à l'armée d'Allemagne, et il ne revint à Londres qu'après la paix de 1763. En 1771, il fit, avec le peintre Fuseli, un voyage en France et en Italie, dont il a donné une courte relation sous le nom supposé de Lancelot Temple. Il mourut, le 7 septembre 1779, des suites d'une chute faite en descendant de voiture. Il avait su, par son économie, épargner, sur un revenu extrêmement modique, une somme de trois mille livres sterling, que ses amis même furent surpris de trouver à sa mort.

C'était un homme de mœurs simples et douces, mais sérieux et mélancolique. Son peu d'aptitude à se prêter aux frivolités du monde, son indolence naturelle, son aversion pour tout ce qui ressemble à l'intrigue, et la susceptibilité de son caractère, nuisirent également à sa fortune et à sa réputation. La société des gens de lettres avait seule des charmes pour lui. Il fut intimement lié avec Granger, Pringle et divers autres hommes distingués de son temps, qui l'aimaient et le respectaient également. Avec des vertus solides, un savoir variéet un talent rare, une sensibilité extrême et presque maladive l'empêcha d'être aussi heureux qu'il méritait de l'être.

Les stances du beau poème de Thomson, intitulé *le Palais de l'indolence*, où sont peintes les maladies qu'amène souvent cette disposition, passent pour être d'Armstrong. C'est lui qu'on croit représenté dans ce morceau du même ouvrage. « Là se voyait un homme grave se promenant souvent avec un autre plus sérieux encore et ennemi déclaré de toute conversation. Quelquefois, dans sa sombre humeur, il s'éloignait tout à coup pour s'enfoncer sous l'ombrage épais des pins et des chênes antiques, où il errait solitaire, exerçant contre lui-même la triste activité de sa pensée. Aucun mot ne sortait de sa bouche, mais, dès que l'étoile brillante du soir se montrait, Grâce au ciel, s'écriait-il, voilà un jour de passé! »

Armstrong s'est exercé dans des genres très-différens, même dans l'art dramatique; il est auteur d'une tragédie, imprimée, mais non représentée, intitulée : *le Mariage forcé*. Dans les ouvrages où il a voulu montrer de la gaîté, il lui est arrivé souvent de n'être que bizarre ou trivial. Son Art de conserver la santé est certainement un des plus beaux poèmes didactiques qui existent; mais c'est le seul ouvrage où il se soit élevé à cette hauteur.

Voici la liste de ses écrits suivant l'ordre de leur publication.

De tabe purulentâ, *Dissertatio inauguralis*. Edimbourg, 1732, in-4°.

An Essay for abridging the study of physic, *to wich is added a Dialogue betwixt Hygeia*, *Mercury and Pluto*, *relating to the practice of physic*, *as it is managed by a certain illustrious Society*, *and an epistle from Usbeck the Persian to Joshua Ward*, *esq.* (Essai d'une méthode abrégée d'étudier la médecine, à laquelle on a joint un Dialogue entre Hygiée. Mercure et Pluton, relativement à la pratique de la médecine selon l'usage d'une illustre société, et une lettre du persan Usbeck à Josué Ward). Londres, 1735, in-8°.

A synopsis of the history and cure of venereal disease (Abrégé historique et médical sur la maladie vénérienne). Londres, 1737, in-8°.

The economy of love, *a poem* (L'économie de l'amour, poème). Londres, 1739, in-12.

En 1768, Armstrong donna une autre édition de ce poème avec des retranchemens et des corrections exigés par les convenances.

The art of preserving health, *a poem* (L'art de conserver la santé, poème). Londres, 1744, in-8°.

Très-souvent réimprimé depuis. Parsons et Galignani en ont donné une bonne édition, à Paris, 1805, in-8°.

Poem on benevolence (Poème sur la bienveillance). Londres, 1751, in-12.

Taste, *an epistle to a young critic* (Le goût, épître en vers à un jeune critique). Londres, 1753, in-12.

Sketches or Essays on various subjects, *by Lancelot Temple*, *esq.*, *in two parts* (Esquisses ou Essais sur divers sujets, par Lancelot Temple, en deux parties). Londres, 1758.

Day, *an epistle to John Wilkes of Aylesbury*, *esq.* (Le Jour, épître à J. Wilkes d'Aylesbury). Londres, 1760, in-12.

Miscellanies (Mélanges). Londres, 1770, 2 vol. in-8°.

On y trouve la tragédie intitulée : *The forced marriage* (Le mariage forcé).

Medical essays (Essais de médecine). Londres, 1773, in-4°. (MS.)

ARNAUD (Alexandre), médecin français peu connu, a écrit :

Isagoge in Hippocratis et Galeni physiologiæ partem anatomicam. Paris, 1587, in-12. (S.)

ARNAUD (Etienne), médecin du quatorzième siècle, était contemporain de Guy de Chauliac, qui le cite plusieurs fois, tantôt sous le nom d'Arnaud de Montpellier, et tantôt sous celui d'Arland. Ce praticien dit qu'il lui devait la connaissance de certaines tablettes auxquelles il prodigue de grands éloges, mais qui ne sont autre chose que l'électuaire *de citro* solutif, dont la composition a été longtemps particulière aux médecins de Montpellier.

Gesner, dans sa Bibliothèque, attribue à Arnaud quelques ouvrages, qui n'ont jamais été imprimés : *Viridarium super antidotarium Nicolai*; *Prognosticationes*; *Tractatio de febribus et evacuatione*. Ces ouvrages existaient en manuscrit dans la bibliothèque de Mathieu Dresser, médecin d'Erfort. Schenck nous apprend qu'il possédait aussi un exemplaire du *Viridarium*. (J.)

ARNAUD (Joseph), médecin français, dont Carrère a fait un Espagnol, à cause du nom de la ville où son livre a été im-

primé : Carrère ne devait cependant pas ignorer qu'il y a en France une ville nommée Valence.

Certamen pharmaceutico-galenicum circà theriacæ magnæ præstantiam. Valence, 1727, in-4°. (T.)

ARNAUD (Louis), médecin d'Aix, en Provence, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui :

Traité des eaux minérales d'Aix. Avignon, 1705, in-12. (O.)

ARNAUD (Roland-Paul), fils de Paul Arnaud, qui avait été prévôt de la compagnie de Saint-Côme et chirurgien à l'Hôtel de ville, naquit à Paris, vers le milieu du dix-septième siècle. Il s'appliqua d'une manière spéciale à l'anatomie et à la chirurgie, dont il fut nommé démonstrateur aussitôt après sa réception. Pendant vingt-sept ans, il remplit cette place, tant à l'amphithéâtre de Saint-Côme, qu'au Jardin du roi et à l'Ecole de médecine. Après la bataille de Malplaquet, il servit pendant quelque temps dans les armées, en qualité de chirurgien consultant. Il fut aussi l'un des premiers chirurgiens de Paris que Louis XIV fit appeler auprès de lui pour la fistule à l'anus dont ce prince était atteint, et dont il fut opéré en 1687. Sa mort eut lieu le 23 janvier 1723 : il était alors âgé de soixante-six ans. On ne connaît aucun ouvrage de lui. (Z.)

ARNAUD ou ERNAUD de Poitiers, chanoine de Saint-Quentin, qui vivait au douzième siècle, fut archiâtre de Philippe-Auguste, roi de France. C'est là tout ce qu'on sait de lui. (S.)

ARNAUD DE RONSIL (Georges), habile chirurgien français, fut membre de l'Académie de chirurgie, et professeur à l'Ecole de Saint-Côme à Paris. Des sujets de chagrin et la calomnie à laquelle il fut en butte, le décidèrent à s'expatrier; il se rendit à Londres, où il exerça son art avec distinction, et devint membre du Collége des chirurgiens de cette ville, où il mourut le 27 février 1774. Il a publié :

Dissertation on hernias or ruptures. Londres, 1748, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1749, in-12. - *Ibid*, 1754, in-8°.

C'est dans cet ouvrage qu'Arnaud a, le premier, indiqué les signes de l'étranglement de la hernie, et parlé des adhérences qu'elle contracte. Il croyait que la cause de l'étranglement résidait le plus souvent dans le sac. Il liait les portions malades de l'épiploon, et il retranchait souvent, avec succès, des portions considérables d'intestin frappées de gangrène.

Observations on anevrysmes. Londres, 1750, in-8°.-Trad. en français, Paris, 1760, in-8°.

Arnaud inventa une machine faite avec une lame recourbée, pour exercer la compression sur les anévrysmes faux. Il croyait ce moyen insuffisant dans les anévrysmes vrais.

Treatise on hermaphrodites. Londres, 1750, in-8°.-Trad. en français, Paris, 1765, in-8.- En allemand, Strasbourg, 1777, in-8°.

Plain and easy instructinn on the diseases of the urethra. Londres, 1763, in-8°. – Trad. en français, Amsterdam, 1764, in-12.

Arnaud y traite des différentes espèces de gonorrhée, et s'attache surtout à démnntrer l'existence, dans l'urètre, de carnosités qu'il regarde cnmme la cause des rétentions d'urine, et contre lesquelles il recommande l'usage des bougies. Il compare la blennnrrhagie au coryza, assurant qu'elle a les mêmes symptômes, et qu'elle parcourt les mêmes périodes.

A discnurse on the importance of anatomy. Londres, 1767, in-8°.

Dans ce Discours, prononcé en séance publique, le 2 janvier, l'auteur fait ressortir les avantages de la science de l'homme physique, et ses rapports avec la philosophie.

Remarques sur la cnmposition, l'usage et les effets de l'extrait de Saturne de Goulard, et de son eau végéto-minérale. Londres, 1771, in-12.

On a recueilli tous les ouvrages d'Arnaud, traduits en français, en deux vnlumes in-4°. sous ce titre:

Mémoires de chirurgie, avec quelques remarques historiques sur l'état de la médecine et de la chirurgie en France et en Angleterre. Londres et Paris, 1768, 2 volumes in-4°. (LT.)

ARNAUD DE VILLENEUVE OU VILLENEUFVE, *Arnaldus Villanovanus* ou *de Villanova; Arnaldus Catalanus, Cathelanus, Provincialis, Bachuone; Arnaldo de Villanova:* tels sont les noms que l'on a donnés tour-à-tour à l'un des plus célèbres médecins du treizième siècle. Avant de rechercher quels furent son pays et l'époque de sa naissance, commençons par jeter quelque lumière sur ces différens noms. Celui de *Bachuone* qui lui a été donné par Haller, Gmelin et Sprengel, ne nous paraît pas devoir être joint à ceux que nous venons d'indiquer, parce-qu'il ne se trouve sur le frontispice d'aucun des exemplaires des OEuvres de ce médecin, que nous avons pu nous procurer; on ne le rencontre point dans Antonio, Astruc, Champier, Etienne de Villa, Haitze, Niceron et Lenglet du Fresnoy, ses biographes. Si ce nom appartenait à Arnaud, la question élevée depuis si long-temps, sur le lieu de sa naissance, serait résolue de suite, car il est évidemment italien; mais aucun argument péremptoire n'autorise à penser qu'Arnaud soit né en Italie, malgré tout ce qu'a pu dire Freind en faveur de cette conjecture. Si les noms de *Villeneuve, Villanovanus, Villanova,* inscrits en tête de tous ses ouvrages et même de plusieurs traités qui ne sont point de lui, démontrent qu'il naquit dans une ville ou un village appelé *Villeneuve*, on trouve en Catalogne, en Languedoc, près de Montpellier, et en Provence, plusieurs hameaux qui portent ce nom, d'où il résulte que les Français, Languedociens et Provençaux, et les Espagnols le réclament également comme un de leurs compatriotes. Durand de Saint-Porçain, évêque de Meaux, Bernard de Luxembourg, Nicolas Eymeric, et Jean Pic de la Mirandole le font naître en Catalogne, ou du moins ils lui donnent l'épithète de *Catalanus.* Antonio, jaloux de l'honneur de son pays, lui as-

signe la Catalogne pour patrie, et rapporte que, néanmoins, quelques personnes ont voulu le faire naître à Liria dans le royaume de Valence. Arnaud naquit en Provence, selon Jean Villani, Saint-Antonin, Paul Lang, Paul Colomèse, et Jean de Haitze qui les a copiés; Symphorien Champier et Justus, ainsi que Van der Linden, le déclarent Français, sans assigner précisément le lieu de sa naissance, qu'Astruc place près de Montpellier. Issu d'une famille obscure et pauvre, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, suivant la remarque de Niceron, Arnaud de Villeneuve fit, au treizième siècle, ce que tant de gens font encore aujourd'hui, il parla peu de son origine; à l'époque où il vivait, on n'était point encore convenu de ne considérer la naissance que comme un don du hasard. Lorsqu'il écrivit, l'imprimerie n'était point encore découverte, et les copistes défiguraient facilement les noms : c'est ainsi que certains exemplaires de ses ouvrages portent le nom de *Arnaldus Cathelanus*. Pour démontrer qu'il était Français, on a dit qu'il avait habité, étudié en France, et l'on faisait voir encore, au temps d'Astruc, la maison dans laquelle il vécut à Montpellier; on a prétendu que ceux d'entre ses écrits, qui ont eté censurés par les théologiens de l'Espagne, étaient écrits en languedocien; enfin, on a invoqué le témoignage des divers auteurs dont nous venons de parler. D'autres critiques ont assuré que ces mêmes ouvrages étaient écrits en catalan, et ils se sont en outre appuyés de l'autorité de plusieurs écrivains, pour prouver qu'Arnaud avait pris naissance en Espagne. Tous ces argumens sont également faibles. Au treizième siècle, comme aujourd'hui, l'idiome des habitans des environs de Montpellier et celui des Catalans offraient des différences à peine sensibles; on peut avoir habité un pays, y avoir étudié et pratiqué la médecine, sans y être né; Arnaud a pu vivre dans une maison de la rue du Campnau, à Montpellier, sans y avoir pris naissance. Si, dans ses ouvrages, il parle des poissons et des femmes de France, cela prouve seulement qu'il avait séjourné dans ce pays; l'autorité de Saint-Porçain est combattue par celle de Jean Villani; et de ce que le premier a donné le nom de *Catalanus* à Arnaud, et le dernier celui de *Provincialis*, il n'en résulte pas que celui-ci fût né en Catalogne ou en Provence; car, à cette époque, on donnait le nom de *Provence* à la plus grande partie du midi de la France, et la ville de Montpellier, ainsi que ses environs, était réunie à la Catalogne. Arnaud pouvait, par conséquent, sans cesser d'être Catalan, sous le rapport politique, écrire à Robert, roi de Naples, et lui parler de sa *fidelitatis innatæ*, puisque ce prince était comte de Provence, dont Montpellier avait fait partie et n'avait été séparé que par le mariage de la fille de Robert avec Pierre d'Aragon. Il est

donc facile de concilier Villani et Durand de Saint-Porçain, en disant qu'Arnaud naquit à Villeneuve, près de Montpellier, ci-devant ville de Provence, et alors ville de Catalogne, sur le territoire actuel de la France, mais sous la domination aragonaise. On peut ajouter à ces considérations, que le nom d'Arnaud est fort rare en Espagne, tandis qu'il est encore très-commun en France, et que si ce médecin était né en Espagne, on ne voit pas pourquoi il serait venu étudier à Paris, puisque les écoles de la péninsule étaient alors non moins florissantes que les nôtres.

L'époque de sa naissance offre encore plus d'incertitude; Etienne de Villa et Symphorien Champier la placent en 1300, tandis que Freind prétend qu'il naquit long-temps avant, fondé sur ce que, dans un Concile tenu en France, Boniface VIII, mort en 1303, fut accusé d'avoir donné son approbation à un ouvrage d'Arnaud, rangé parmi les livres hérétiques. En vain Haller assure-t-il que l'auteur de cet ouvrage était un autre hérétique nommé *Arnaldus Brixiensis* ou de Brescia, l'on ne peut que se rallier à l'opinion de Freind, du moins quant à la nécessité de faire remonter bien avant 1300 la naissance d'Arnaud, si l'on considère qu'en 1308 ce médecin était à la cour du pape Clément V, qui le consulta sur une demande de l'Université de Montpellier, et que, selon Çurita, historien aragonais, il fut appelé, en 1285, de Barcelone à Villa-Franca de Penades, près de Pierre III, roi d'Aragon, pour donner des soins à ce prince dans la maladie dont il mourut. Enfin, on ne peut nier qu'Arnaud ait été appelé pour une cause analogue par Clément V, mort en 1314. Symphorien Champier s'est donc trompé, ainsi qu'Astruc, qui place la naissance d'Arnaud vers 1295.

Quoi qu'il en soit de la date et du lieu de sa naissance, tout le monde est d'accord qu'après avoir étudié la chimie, qu'il ne tarda pas à dédaigner, et exercé la médecine pour subvenir à ses besoins, il vint à Paris étudier la philosophie et la théologie, et qu'il séjourna dans cette ville pendant plus de dix ans. L'école de Montpellier commençait à jeter quelque éclat; il s'y rendit, se livra, avec ardeur, à l'étude de la médecine, et devint, dit-on, professeur dans cette école célèbre. Désirant connaître à fond la doctrine des Arabes, il fit un voyage en Espagne pour mieux étudier leurs écrits. Ce fut pendant ce voyage que la grande réputation qu'il avait obtenue dans la pratique et dans l'enseignement de l'art de guérir, le fit appeler, de Barcelone, où il était en 1285, à la cour de Pierre III, comme nous l'avons dit. Nous ignorons sur quelle autorité le docte Sprengel s'appuie lorsqu'il prétend qu'excommunié par l'archevêque de Tarragone, Arnaud, qui, dit-il, était professeur à Barcelone, fut obligé de passer en France. Tous les érudits

s'accordent à dire qu'Arnaud étudia la philosophie, la théologie et la médecine dans notre pays. S'il eut des démêlés avec les prêtres espagnols, ce ne put être qu'après la mort du roi d'Aragon. Au reste, après avoir été à Rome, il revint à Paris, où il enseigna la médecine et la botanique avec éclat; on venait de toutes parts pour l'entendre, et s'il n'eût dédaigné la fortune, il aurait pu s'enrichir. Sacrifiant au goût de ses contemporains, il eut la faiblesse de s'adonner à l'astrologie, et annonça la fin du monde pour l'une des années entre 1355 et 1464. Mais, supérieur à son siècle, au moins en quelques points, il osa penser par lui-même, et placer la morale avant les pratiques religieuses. Il n'en fallait pas davantage pour attirer sur lui la haine des théologiens. Craignant de s'exposer plus long-temps à la fureur des inquisiteurs établis en France par le pape Alexandre IV, en 1254, à la prière de saint Louis, persécuté déjà par enx, et surtout effrayé du sort de Pierre d'Apono, Arnaud quitta la France, en 1289, avec Charles II, roi de Naples, dont il était médecin, et se rendit dans la capitale des états de ce prince, selon Giannone. Tout porte à croire qu'il ne resta pas dans cette ville, et qu'il se rendit à Bologne, à Florence, à Milan, et enfin en Sicile près de Frédéric II. Ce monarque méditait alors la conquête de la Palestine; mais, avant de la tenter, il désirait obtenir de Robert de Naples sa renonciation au titre de roi de Jérusalem et le paiement anticipé de cent mille onces d'or, offrant en échange de céder, sur-le-champ, au roi de Naples, la Sicile, qu'en vertu du traité conclu en 1302, il ne devait rendre qu'après avoir pris possession de la Sardaigne. Il trouva très-avantageux d'envoyer à Robert un homme né dans le comté de Provence, et choisit, pour remplir cette mission importante, Arnaud, qui se rendit, en 1309, près de Robert, au moment où ce prince venait d'être joué par Clément V. Ce fut sans doute dans cette circonstance qu'Arnaud obtint le titre de médecin du pape, et gagna l'affection du pontife. La négociation ayant échoué, il revint en Sicile; mais bientôt il fut appelé près de Clément V, malade à Avignon, en 1313; il périt dans la traversée. Une équivoque singulière, que l'on trouve dans l'écrit de Raynold, à qui nous devons ces particularités, a fait croire qu'il mourut par le naufrage du vaisseau, et qu'il périt dans la mer. Son corps fut enterré avec beaucoup de pompe à Gênes. Clément V témoigna publiquement ses regrets, et menaça de l'excommunication toute personne qui ne lui livrerait pas un traité de médecine que ce médecin célèbre avait promis de lui donner.

Arnaud fut l'un des personnages les plus savans de son siècle; il savait l'arabe, le grec et l'hébreu; il brilla parmi les philosophes ses contemporains, et rivalisa avantageusement avec

les théologiens, parmi lesquels Jean-Pierre d'Olive est celui dont le système se rapproche le plus du sien. On peut, en quelque sorte, le considérer comme le précurseur des réformateurs de la religion chrétienne. La philosophie moderne lui doit de la reconnaissance, puisque, dans un siècle où la superstition était toute-puissante, il osa secouer les chaînes dont elle garottait le genre humain. Il ne sut pas, dit naïvement et plaisamment Crevier, garder une sage modération dans la théologie, qui n'admet les recherches qu'autant qu'elles sont guidées par l'humble soumission de la foi. Aussi ne laissa-t-on même pas ses cendres tranquilles, car, après sa mort, en 1317, quinze propositions, tirées de ses OEuvres, furent condamnées dans un Concile tenu à Tarragone. Ces propositions nous apprennent que son hérésie consistait principalement à mépriser la vie monacale, et surtout les moines mendians, qu'il menaçait de la damnation parce qu'ils étaient sans charité, à rejeter le dogme de l'eucharistie et les décisions des papes, et à blâmer l'union du péripatétisme avec la théologie. Mais Arnaud paya son tribut au temps où il vivait; il crut à l'astrologie, et fut alchimiste. La science des astres lui semblait nécessaire au médecin; il comparait les diverses époques du jour avec les différentes saisons; chaque heure, selon lui, influençait une certaine partie du corps; il conseillait de ne point saigner indifféremment sous toutes les constellations, et d'avoir égard principalement à la situation de la lune. Il croyait aux possessions : précurseur des magnétiseurs de nos jours, il indique par quels moyens on peut frapper l'imagination des malades, agir sur leurs pensées et leurs sensations, et gouverner en quelque sorte leur esprit et leur corps par un ascendant irrésistible. On lui reproche, avec raison, d'avoir conseillé aux médecins plusieurs manœuvres qui seront toujours au-dessous de l'homme de l'art pénétré de sa dignité et de la noblesse de sa profession; ainsi il recommande de se servir de grands mots, inintelligibles pour le commun des hommes, et propres à masquer l'ignorance où l'on se trouve souvent de la nature de la maladie. Mais ces conseils qui révoltent notre délicatesse, et que tant de médecins suivent aujourd'hui à la lettre, sans même savoir qu'ils se trouvent dans les écrits d'Arnaud, prouvent seulement, peut-être, qu'il était vivement pénétré de l'absurdité et de l'ingratitude du vulgaire, qui ne prise que les charlatans, et dédaigne l'homme de mérite, toujours modeste parce qu'il connaît les bornes de son savoir.

Arnaud chercha la pierre philosophale, ou plutôt il écrivit sur cette brillante chimère, pour se faire lire par ses contemporains. Une lecture attentive de ses ouvrages relatifs à l'alchimie, nous démontre qu'il connaissait l'inutilité de cette re-

cherche futile. *Falluntur in hoc alchimistæ*, dit-il; *nam etsi substantiam et colorem auri faciunt, non tamen virtutes prædictas in illud infundunt. Advertendum igitur est, ut accipiatur de auro Dei, non de eo quod factum manu hominum : nam illud propter res acutas et extraneas a naturâ humanâ, quæ sophisticatione illud ingrediuntur, nocet cordi plurimum et vitæ.* Ce passage prouve, sans replique, ce que nous venons d'avancer. Les accusations les plus calomnieuses et les plus infâmes ont été dirigées contre lui et répétées platement par les biographes. On a prétendu qu'il avait tenté d'opérer la génération dans une citrouille; mais Tostado, que l'on a copié d'une manière infidèle, dit seulement qu'il proposait, pour faire un *homme*, de placer de la *semence* dans un instrument de chimie, *in vasse mixtis*, ou, comme l'a dit Mariana : *in vase medicamentis.* Etienne de Villa dit qu'en s'exprimant ainsi, il entendait par le mot *semen*, la teinture d'or que les alchimistes se flattaient de posséder, et par le mot *infans*, le résultat de l'opération, c'est-à-dire, le lingot d'or désiré. Cette explication nous paraît d'autant plus admissible, que les alchimistes se servaient continuellement de tournures et d'expressions métaphoriques dans leur langage mystérieux, qui, aujourd'hui, est à peu près inintelligible. Il est faux, quoi qu'en disent Astruc et tant d'autres écrivains, qu'Arnaud ait, au rapport de Jean André, fait de l'or devant plusieurs personnes pendant son séjour à Rome; André dit seulement avoir vu, entre les mains d'Arnaud, des lames d'or que cet alchimiste lui *dit* avoir fabriquées de toutes pièces par le moyen de son art, et qu'il consentait à soumettre à toutes les épreuves propres à en prouver la nature. Comme tous les alchimistes, il fut conduit, par ses futiles travaux, à quelques découvertes utiles. Ainsi, par exemple, il parle déjà de l'art d'améliorer les vins en faisant cuire le moût de raisin. Il connaissait le bismuth et l'émétique; il savait préparer la teinture de romarin, devenue depuis si célèbre sous le nom d'*eau de la reine de Hongrie ;* enfin il soupçonnait déjà la cause des effets funestes que produisent les vapeurs du charbon allumé. On trouve décrite, dans ses ouvrages, la préparation de l'onguent mercuriel, et il y parle du sublimé corrosif.

C'est assez nous occuper d'Arnaud comme fauteur des rêveries de son siècle; il a droit, comme médecin, de fixer notre attention, et, sous ce rapport, s'il a été bien jugé par ses contemporains, qui lui accordèrent une grande considération, son mérite a été entièrement méconnu par les modernes, et par le docte Sprengel lui-même. Serait-ce parce qu'il est difficile de distinguer les véritables écrits d'Arnaud parmi la foule de ceux qu'on lui a attribués? Car il en est de lui comme d'Hippocrate et de la plupart des médecins grecs. Nous avons sous son nom

plusieurs ouvrages qui ont évidemment été faits long-temps après sa mort. Peut-être même pourrait-on pousser le parallèle plus loin, et dire qu'il y a eu plusieurs médecins du nom d'Arnaud, dont tous les écrits ont été attribués à un seul. Quoi qu'il en soit, dans la collection des Œuvres que uous possédons aujourd'hui sous son nom, on trouve des descriptions très-soignées de plusieurs maladies, beaucoup de méthode, peu de théories hypothétiques, toutes les fois qu'il s'agit du traitement, et d'excellens préceptes de thérapeutique.

Arnaud mérite la réputation qu'il s'est faite comme médecin. Si, en général, il a marché sur les traces de Galien, et adopté l'humorisme, universellement répandu au temps où il vivait, il a décrit les maladies avec beaucoup de soin, et telles que la nature nous les offre. On peut le mettre au nombre des médecins qui ont traité des maux vénériens avant la découverte de l'Amérique; il parle, en termes fort clairs, des pustules, des ulcères, des chancres, des verrues et des rhagades des parties génitales de l'homme et de la femme. Il indique, pour leur guérison, le régime, la saignée, les adoucissans, puis les toniques vers la fin; si les accidens persistent, il conseille de retrancher la partie malade avec l'instrument tranchant, et d'y appliquer ensuite le feu. Les préceptes qu'il donne pour le traitement des fièvres sont fort judicieux; quand la réaction est trop énergique, la saignée et les rafraîchissans lui paraissent préférables à tous les autres moyens; il ne conseille les stimulans que vers la fin, et lorsque des symptômes alarmans se développent: alors, il faut l'avouer, on le voit déployer toutes les richesses stériles de la polypharmacie arabo-galénique. Dans l'hydropisie ascite, il ne veut pas que l'on évacue subitement toute l'eau contenue dans l'abdomen, et, à l'appui de son opinion, il cite des faits qui en démontrent la justesse. On n'a pas assez remarqué que ses ouvrages contiennent un grand nombre d'observations, très-succinctes à la vérité, mais toutes intéressantes, et qui prouvent qu'Arnaud avait étudié les maladies ailleurs que dans les livres. Bordeu lui rend un bel hommage en disant qu'il se montra toujours fort sage dans la pratique. Son style est incorrect; il ne corrigeait point ses écrits à cause de la vivacité de son caractère, parce qu'il avait la vue très-basse, et sans doute aussi parcequ'écrivant beaucoup, il n'avait pas le temps de se relire avec soin. Cependant il faut avouer qu'il ne noye pas ses idées dans un déluge de paroles, comme le faisaient la plupart de ses contemporains. Astruc, qui paraît ne l'avoir point lu, et l'avoir jugé sur parole, ne lui a pas rendu justice sur ce point, non plus que sur beaucoup d'autres. Il est plus commode de compiler les opinions des biographes, que de rassembler péniblement les matériaux d'un bon jugement. Il sera facile de voir,

dans cet article, laquelle de ces deux méthodes nous avons suivie.

Les ouvrages d'Arnaud sont très-nombreux, mais plusieurs sont fort conrts : les voici dans l'ordre où il sont rangés dans l'édition de Lyon 1509 :

Speculum medicinæ.

Le manuscrit de cet ouvrage était dans la Bibliothèque Bodléienne sous le n°. 1761.

De intentionibus medicorum.

De humido radicali.

Le manuscrit est dans la Bibliothèque du Roi sous le n°. 6949.

Commentum super textu Galeni de malâ complexione diversâ.

Quæstiones super librum Galeni de malâ complexione diversâ.

De regimine sanitatis. Lausanne, 1482, in-8°. - Paris, 1483, in-12. - Lausanne, 1486, in-4°. - Paris, 1524, in-12. - Lyon, 1717, in-4°.

Cet ouvrage, légèrement modifié, a paru sous le nom de Magoini de Milan, et il a été réimprimé avec le nom de cet auteur, à Strasbourg, en 1503, in-4°. Tiraboschi soupçonne, avec quelque fondement, que le nom de Magnini était un faux nom, sous lequel Arnaud se déguisa ponr éviter les persécutions de ses ennemis; c'est ainsi qu'on peut expliquer pourquoi il dit, dans le chapitre XI de la seconde partie de cet ouvrage, qu'il est né à Milan. Le manuscrit est dans la Bibliothèque du Roi sous le n°. 6972. Ce traité, où il est question du régime à suivre en raison de l'âge, contient en outre les préceptes les plus judicieux sur le choix et l'application des sangsues, et sur la manière d'arrêter le sang après leur chute. Il serait impossible de rien ajouter à ce qu'Arnaud dit sur ce sujet, ce qui prouve que l'emploi des sangsues était très-fréquent au temps où il vivait. Le *Regimen sanitatis* a été traduit en italien, à Venise, en 1549, in-8°.

De conservatione sanitatis.

Le manuscrit de cet ouvrage, dédié au roi d'Aragon, était dans la Bibliothèque de Turin : Arnaud y traite de tous les genres d'alimens. Cet ouvrage a été subdivisé en plusienrs parties, dont une a été publiée isolément, sous le titre de : *De salubri hortensium usu.* Cologne, 1472, in-8°. Paris, 1572, in-8°. - Cologne, 1586, in-8°. - Paris, 1617, in-8°. - *Ibid.* 1617, in-8°., seconde édition.

De conservandâ juventute et retardandâ senectute.

Cet écrit, dédié à Robert, roi de Sicile et de Jérusalem, paraît avoir été destiné à capter la bienveillance du prince. Le manuscrit est dans la Bibliothèque de l'Escurial, selon Busching; il a été imprimé à Paris en 1617, in-8°., et traduit en italien, à Venise, en 1550, in-8°.

De considerationibus operis medicinæ.

Le manuscrit était dans la Bibliothèque de Merton, n°. 697.

De phlebotomiâ.

Parabolæ medicationis : quæ alio nomine a medicis appellantur Regulæ generales seu Canones generales curationis morborum. Bâle, 1565, in-8°. - Altenbourg, 1638, in-12.

Commentaire sur diverses pensées tirées de Galien, d'Avicenne et autres médecins célèbres. Toutes n'offrent pas le même intérêt, mais celle-ci mérite, à coup sûr, d'être connue : *Nomina morbis imposita secundum membrorum diversitatem, utrorumque, præbent notitiam cognitâ vi sermonis.*

De tabulis generalibus quæ medicum informant specialiter quum ignoratur ægritudo.

Enumération des diverses espèces d'alimens et de médicamens, sans aucun document instructif. Dans cet opuscule, Arnaud distingue les Provençaux des Français.

De aphorismis. Bâle, 1560, in-8°.- *Ibid.* 1565, in-8°.

Ces Aphorismes sont ce qu'il y a de moins remarquable dans les ouvrages d'Arnaud.

De parte operativâ.

Espèce de séméiotique où l'autenr signale les indications générales de quelques maladies.

De regimine castra sequentium.

Consultation qui sans doute avait été demandée à l'autenr par quelque chef militaire; on y trouve des règles d'hygiène préservative contre les maladies qui ravagent les camps.

Commentum in Regimen Salernitanum, imprimé sous le titre de *Notulæ ad Scholam Salernitanam.* Lyon, 1482, in-4°.- Pise, 1484, in-4°.- Paris, 1484, in-4°.- Cologne, 1507, in-4°.- Francfort, 1551, in-8°.- *Ibid.* 1558, in-8°.- Paris, 1625, in-8°.- Rotterdam, 1657, in-12.

Commentaire où l'on ne trouve guère d'intéressant que ces deux vers:

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hoc triu : nam læta, requies, moderata diæta.

Breviarium practicæ cum capitulo generali de urinis, et tractatu de peste et de omnibus febribus. Milan, 1483, in-fol.- Lyon, 1527, in-8°.

Il est difficile d'assurer que cet ouvrage soit effectivement d'Arnaud de Villeneuve; si, d'un côté, on y retrouve son style et ses idées, de l'autre le début annonce que ce livre a été composé par un élève de Jean Casamida, de François de Piémont, de Théodoric, de Bruno, qui écrivit sa chirurgie en 1252, de Jean de Florence, de Jean de Saint-Paul, tous italiens sous lesquels Arnaud ne paraît pas avoir étudié, et dont il ne parle dans aucun autre de ses ouvrages. L'auteur du *Breviarium* dit en outre avoir été consulté, à Rome, par le neveu du pape Alexandre IV: or, ce pontife mourut en 1261; il faudrait, par conséqnent, supposer qu'Arnaud avait étudié et pratiqué la médecine en Italie avant cette époque, et qu'il revint ensuite en France. N'est-il pas plus probable que, dans cet écrit, Arnaud feignit d'être né à Naples, comme, dans son *Regimen sanitatis*, il feignit d'être né à Milan? à moins qne l'on admette deux Arnaud, dont l'un, né en Italie, et peut-être à Naples, porterait le nom de *Bachuone*, qui, certainement, ne convient point à Arnaud de Villeneuve, et l'autre, né près Montpellier. Une note de Tiraboschi vient à l'appui de cette opinion, à laquelle nous ne voulons pas nous arrêter: cet historiographe célèbre dit qu'Alexandre IV avait un médecin italien nommé *Arnaldo.*

Practica summaria, seu regimen ad instantiam Domini Papæ Clementis

Ce n'est que le sommaire très-succinct du *Breviarium practicæ*, qui, sans doute, fut demandé par le pape à l'auteur, pendant son séjour à Avignon.

De modo preparandi cibos et potus infirmorum in ægritudine acutâ.

Compendium regimenti acutorum.

Regimen quartanæ.

De curâ febris ethicæ.

De regimine podagræ, 1576, in-8°.

De sterilitate tam ex parte viri quam ex parte mulieris.

De conceptione.

Arnaud parle encore ici des accidens vénériens, tels que les fics, les rhagades, les ulcères, etc.

De signis leprosorum.

De bonitate memoriæ.

Dans cet écrit Arnaud conseille l'usage du tabac, des odeurs, et de l'anacarde, aux personnes qui ont perdu la mémoire.

De amore heroico.

De maleficiis.

De cautelis medicorum.

Parmi des conseils que l'on a justement blâmés, il s'en trouve d'autres qui ne sont pas inutiles, tel est celui dans lequel il indique la manière de tâter le pouls et de s'approcher des malades. Arnaud avait beaucoup pratiqué la médecine, beaucoup étudié les hommes, et, s'il les méprisait, qui pourrait l'en blâmer ?

De venenis. Milan, 1475, in-4°.- Padoue, 1487, in-4°.

C'est ce qu'il y a de plus obscur et de plus mauvais dans les écrits médicaux d'Arnaud.

De arte cognoscendi venena.

Il en existe un manuscrit et une très-vieille édition in-4°., sans date, à la Bibliothèque du Roi. On y trouve des préceptes d'un homme probe sur la conduite du médecin, et cette sentence remarquable : *Nec sunt ferro curanda vulnera quæ fomentorum possunt blanditiis recipere sanitatis.*

De dosibus tyriacalibus.

De graduationibus medicinarum aphorismi.

De simplicibus. Venise, 1520, in-4°.

On pense que cet ouvrage n'est pas d'Arnaud, parcequ'il y est cité.

Antidotarium.

Le manuscrit est dans la Bibliothèque de l'Escurial.

De vinis. Il y en a un exemplaire in-4°. à la Bibliothèque du Roi.

Cet ouvrage est peut-être le plus important de tous ceux d'Arnaud; plus que tous les autres, il a contribué à la réputation de l'auteur, qui s'y montre profond en chimie et en médecine pratique, au moins pour le temps; c'est dans ce livre que l'on trouve signalé, pour la première fois, l'alcool ou plutôt l'eau-de-vie, qui, selon Arnaud, mérite à tous égards ce beau nom. On voit dans cet ouvrage que les rois du temps faisaient ajouter de l'eau-de-vie, à différentes doses, à leurs vins, pour paraître en avoir de différentes qualités. Il est dédié au roi de Sicile, et probablement l'un des derniers qu'a composés Arnaud. Il a été traduit en allemand par G. Hirnkofen.

De aquis lavativis.

De ornatu mulierum.

Au temps où vivait l'auteur, les maladies de la peau était très-communes: aussi trouve-t-on dans son livre un nombre considérable de formules cosmétiques, dont la plupart ne sont point sans danger, et d'autres qui n'auraient pas dû y trouver place : telles sont celles qu'il indique pour rendre aux parties génitales des jeunes filles déflorées toute la fraîcheur ou du moins toute la rigidité qui caractérise celles des vierges. Il y parle aussi de la manière de faire le rouge, auquel il donne pour base le gros vin rouge et un bois de teinture, et celle de préparer un épilatoire dans lequel entrent la chaux vive et l'orpiment.

De decoratione.

Il recommande, dans le cas de taches hépatiques, les scarifications aux jambes.

Commentum super Parabolis suis.

De coïtu, 1532, in-fol.

De conserventibus et nocentibus principalibus membris nostri corporis. Bâle, 1560, in-8°. - *Ibid.* 1565, in-8°.

Repetitio super Canone : vita brevis.

Expositio super Aphorismo : in morbis minus.

De febribus regulæ generales,

dans le recueil *De febribus* imprimé à Venise en 1576, in-8°., page 341.

L'auteur indique, avec le plus grand soin, tous les moyens qu'il convient d'employer dans les fièvres, et les range sous trois chefs : *évacuans, altérans, alimens ;* parmi les premiers, il met la saignée, les sangsues, les vomitifs, les diurétiques, les sudorifiques et les purgatifs. Lorsque

la langue est sèche, aride, noire, il conseille l'usage d'une eau dans laquelle on a fait macérer des pruneaux, donnée froide en été, tiède en hiver, et veut en outre que l'on fomente le col avec de l'eau tiède.

De pronosticatione visionum quæ fiunt in somnis;

Il y en a un exemplaire manuscrit à la Bibliothèque du Roi.

De astronomiâ ad præsagia et curationem morborum distributâ.

De physicis ligaturis;

Traduction de l'arabe de Lucas ben Costa.

Rosarius philosophorum. Lyon, 1572, in-12.

Dans le tome 1 de la Bibliothèque chimique de Manget.

Lumen novum;

Dans la collection des *Alchemiæ autores*, tome 1, page 29, le *Theatrum chimicum*, et l'*Ars aurifera.*

De sigillis.

Flos florum. Lyon, 1572, in-12. - Francfort, 1603, in-8°.

On le trouve aussi dans l'*Ars aurifera.*

Epistola super alchymiâ ad regem napolitanum;

Dans le même recueil, et dans la Bibliothèque de Manget.

Recepta electuarii preservantis ab epidemiâ et confortantis mineram omnium virtutum.

Traduit en français, Lyon, 1501, in-4°.

Tractatus contra calculum dictus opus manus dei ad pontificem romanum.

Regimen præservativum contra catarrhum.

Regimen præservativum et curativum contra tremorem cordis.

De epilepsiâ.

De esu carnium pro sustentatione ordinis Cartusiensium contra Jacobitas. Paris, 1617, in-8°.

Ouvrage ou plutôt consultation faite par Arnaud pendant son séjour en France. Il y prouve, contre les frères prêcheurs, qu'il n'y a point de raison pour ne pas s'abstenir de manger de la viande, même quand on est malade, et que la viande n'est pas la seule nourriture que l'homme puisse prendre exclusivement.

Tous ces ouvrages se retrouvent dans la seconde édition des *Opera omnia* d'Arnaud de Villeneuve, imprimée à Lyon, in-fol. en 1509; les cinq derniers opuscules n'existent point dans la première édition imprimée, dans le même format, à Venise en 1505. Outre ces deux éditions, dont la première est préférable, il y en a sept autres: Venise, 1527, in-fol. - Lyon, 1514, in-fol. - *Ibid.* 1520, in-fol. - *Ibid.* 1532, in-fol. - *Ibid.* 1686, in-fol. - Bâle, 1581, in-fol. - *Ibid.* 1585, in-fol. La plus commode de toutes est celle qui a été donnée par Nicolas Taurellus, à Bâle en 1585; les traités y sont disposés dans un ordre méthodique; mais celle de 1509 est préférable, quoiqu'en caractères gothiques, parce que, dans celle de Taurellus, on a fait plusieurs retranchemens, entr'autres dans le traité *De maleficiis*, page 1530.

Arnaud passe pour être l'auteur des ouvrages suivans:

Epistola de sanguine humano distillato. 1561, in-8°. - Bâle, 1597, in-8°.

On la trouve aussi dans les *Alchemiæ autores.*

Thesaurus thesaurum, Lyon, 1572, in-12.

Dans l'*Ars aurifera*,

Speculum alchymiæ. Francfort, 1602, in-8°. - Strasbourg, 1613, in-8°.

On le trouve aussi dans Manget et dans le *Theatrum chimicum.*

Quæstiones essentiales ad Bonifacium VIII. Bâle, 1610, in-8°.

Dans le *Theatrum chimicum* et dans Manget.

Quæstiones accidentales ad Bonifacium VIII. Bâle, 1610, in-8°.

Dans les mêmes recueils.

Explicatio compendii alchymiæ Jo. Garlandi cum ipso e vitâ. Bâle, 1560, in-8°.

De ligno vitæ, de oleo auri, vino et antimonii oleo; De virtute margaritarum; De pestilentiâ.

Annotationes marginales ad Anatomiam Mundini cum ipsâ editæ, 1531, in-8°.- Marbourg, 1541. in-4°.

Semita semitæ, tractatulus de lapide vegetabili, 1533, in-4°. - Trad. en français par le P. Gaucher, Paris, 1624, in-8°.

On le trouve aussi dans l'*Ars aurifera* et dans Manget.

Cathena aurea philosophorum.

Dans l'édition de 1686 seulement.

Testamentum.

Dans l'édition de 1686, l'*Ars aurifera*, le *Theatrum chimicum*, et la Bibliothèque chimique de Manget.

Il importe peu de rechercher si Arnaud de Villeneuve a fait réellement ces graves niaiseries, que personne ne lit aujourd'hui, et qui ne méritent en effet d'être lues de personne; mais il paraît constant qu'il a traduit le *Tractatus de syrupo acetoso* d'Avicenne, imprimé à Venise en 1489, in-fol. - *Ibid.* 1494, in-fol. - *Ibid.* 1505, in-fol. - Zurich, 1544, in-fol. Pavie, 1547, in-fol.; le *Tractatus de viribus cordis* du même auteur, dont il y a un exemplaire à la Bibliothèque du Roi, avec la date de 1483, in-fol., sans lieu d'impression, et celui d'Avenzoar *De conservatione corporis.*

Le *Tresor des pauvres* qu'on lui attribue, et qui n'est pas celui de Jean XXI, n'est pas non plus d'Arnaud.

Guillaume Postel l'a accusé d'être l'auteur du fameux livre de *Tribus impostoribus*, que Ramus attribue à Postel lui-même, et dont l'existence a été niée à tort par Naudé, puisqu'il s'en trouvait un exemplaire, imprimé vers la fin du seizième siècle, avec une date plus ancienne, dans la Bibliothèque du duc de la Vallière. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec celui qu'a donné, sous le même titre, Korthola, professeur de théologie à Hambourg, en 1700, et dans lequel il s'agit non de Moïse, du Christ et de Mahomet, comme dans le premier, mais d'Edouard Herbert, de Thomas Hobbes et de Benoît Spinosa. (v.)

ARNAULD DE NOBLEVILLE (Louis-Daniel), né le 24 décembre 1701, à Orléans, fut aggrégé au collége des médecins de cette ville, et y mourut le 1[er] mars 1778. Ses ouvrages sont:

Le Manuel des dames de charité, ou formules de médicamens faciles à préparer. Orléans, 1747, in-12.-Paris, 1750, in-12.-*Ibid.* 1755, in-12. -*Ibid.* 1757, in-12.-*Ibid.* 1760, in-12.-*Ibid.* 1766, in-12.

Quoique cet ouvrage ait eu de nombreuses éditions, et qu'il ait été traduit en italien et en hollandais, il a les défauts et surtout les inconvéniens de tous les manuels de médecine populaire, livres si dangereux et si rarement utiles.

Ædologie, ou *Traité du rossignol franc ou chanteur, contenant la manière de le prendre au filet, de le nourrir facilement en cage, et d'en avoir le chant pendant toute l'année.* Paris, 1751, in-12.

Histoire naturelle des animaux, pour servir de continuation à la Matière médicale de Geoffroy. Paris, 1756, 6 vol. in-12.

Cet ouvrage, qui n'a pas même le mérite de la médiocrité, fut composé par Arnauld de concert avec le naturaliste François Salerne.

Description abrégée des plantes usuelles, employées dans le Manuel des dames de charité. Paris, 1767, in-12.

Cours de médecine pratique, rédigé d'après les principes de Ferrein. Paris, 1769, in-12. (J.)

ARNAULD (Pierre), seigneur de la Chevallerie, né dans le Poitou, s'est fait connaître par diverses traductions, plutôt

que par ses succès en médecine. Il a fait passer dans la langue française les ouvrages suivans;

Le Secret, livre d'Artephius;
Les figures de Flamel;
Le livre de Synesius,
réunis en un volume in-4°. Paris, 1612. – *Ibid.* 1659. (T.)

ARNAULT (Henri), médecin hollandais, né à Zwoll, dans la province d'Over-Yssel, vers la fin du quatorzième siècle, prit ses degrés à Montpellier ou à Bâle, et vint se fixer ensuite à Dijon, où il consacra le restant de sa carrière à la pratique de la médecine. Il mourut en 1460, sans avoir rien publié, mais laissant, en manuscrit, un traité qui porte le titre de: *Libri duo de motibus planetarum*, et qui fait partie de la Bibliothèque du Roi. (O.)

ARNEMANN ou Arneman (Just), médecin distingué de l'Allemagne moderne, naquit à Lunébourg, le 23 juin 1763. Gœttingue fut le théâtre de ses études: il s'y appliqua d'abord aux belles-lettres en 1781, puis à la médecine en 1783; prit le titre de docteur le 15 juillet 1786; devint professeur extraordinaire de médecine le 25 septembre 1787; entreprit, dans la même année, un voyage en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre, et fut nommé professeur ordinaire en 1792. A cette époque, plusieurs circonstances le déterminèrent à quitter Gœttingue et à se rendre à Hambourg, où il exerça l'art de guérir, et où il se brûla la cervelle le 25 juillet 1807. On ignore quelles causes le portèrent à cet acte de désespoir: cependant on présume que ce fut le dérangement de ses affaires. Quoiqu'il n'ait parcouru qu'une carrière de quarante-trois ans, il a laissé de nombreux ouvrages, dont nous allons rapporter les titres.

Commentatio de oleis unguinosis. Gœttingue, 1785, in-4°.
C'est un Mémoire qu'il envoya au concours, et qui obtint l'*accessit*.
Ueber die Reproduction der Nerven. Gœttingue, 1786, in-8°.
Experimentorum circà redintegrationem partium corporis in vivis animalibus institutorum prodromus. Gœttingue, 1786, in-4°.
Il soutint cette thèse pour obtenir le doctorat.
Versuche ueber die Regenerationen in lebendigen Thiere. Gœttingue, 1787, 2 volumes in-8°. avec onze planches.

Dans le premier volume, qui n'est qu'une paraphrase des deux ouvrages précédens, Arnemann combat, par des expériences, l'opinion de Frédéric Michaelis, qui admettait la régénération de la substance nerveuse. Il a décrit et figuré tous les phénomènes qu'on observe après la section d'un nerf, et fait voir que la matière interposée entre les deux tronçons n'est qu'une masse celluleuse et spongieuse qui n'a rien de commun avec la substance nerveuse. Les expériences chimiques d'Autenrieth ont parfaitement démontré depuis la justesse de ses observations. Dans le second volume, qui roule sur le cerveau et la moelle épinière, et où l'on trouve des faits intéressans sur les lésions de ces deux organes, il émet quelques opinions physiologiques tout à fait hasardées, celle, par exemple, que les nerfs s'allongent et se raccourcissent lorsqu'ils entrent en action. Reil

et Brandis ont profité ensuite de cette hypothèse sans fondement, pour établir leur théorie du mouvement des nerfs dans l'acte de la sensation.

Commentatio de aphthis, quæ ab illustri Regiâ Societate medicorum Parisiensi 25 Aug. 1787 palmam alteram obtinuit. Gœttingue, 1787, in-8°.

Programma : de morbo venereo analecta quædam ex manuscripto Musei Britannici Londinensis. Gœttingue, 1789, in-4°.

Ce sont de nouveaux argumens en faveur de l'origine américaine de la maladie vénérienne.

Bibliothek fuer Chirurgie und praktische Medicin. Gœttingue, 1790-1794, in-8°.

Ce recueil périodique n'a eu que trois cahiers, publiés à de longs intervalles.

Entwurf einer praktischen Arzneymittellehre. Gœttingue, tome I, 1791; tome II, 1792, in-8°. - *Ibid*, 1795, in-8°. - *Ibid*, 1797, in-8°. - *Ibid*, 1803, in-8°.

C'est un manuel excellent de matière médicale. Il y règne l'ordre le plus lumineux et l'érudition la mieux choisie. Quant à l'action des médicamens, elle est énoncée dans l'esprit de la doctrine du solidisme, qui régnait alors dans toutes les écoles.

Bemerkungen ueber die Durchbohrung des Processus mastoideus in gewissem Faelle von Taubheit. Gœttingue, 1792, in-8°. avec trois planches.

Assez bonne compilation sur la perforation de l'apophyse mastoïde dans certains cas de surdité.

Synopsis nosologiæ in usum prælectionum academicarum. Gœttingue, 1793, in-8°.

Uebersicht der beruehmtesten und gebraeuchlichsten chirurgischen Instrumente aelterer und neuerer Zeiten. Gœttingue, 1796, in-8°.

Ouvrage utile et savant, qui offre une histoire assez complète des instrumens dont l'arsenal chirurgical s'est composé aux différentes époques de l'art.

Einleitung in die Arzneymittelkunde. Gœttingue, 1797, in-8°.

Nachricht von dem chirurgischen Clinicum zu Gœttingen. Gœttingue, 1797-1790, in-8°.

Ce journal de la Clinique chirurgicale de Gœttingue a eu six fascicules.

Magazin fuer die Wundarzneywissenschaft. Gœttingue, in-8°., tom. I, en 4 cahiers, 1797-1798; tome II, en 4 cahiers, 1799-1800; tome III, en 4 cahiers, 1801-1804.

Toutes les observations insérées dans ce Magazin ne sont pas d'Arnemann.

Bibliothek fuer die Medicin, Chirurgie und Geburtshuelfe. Gœttingue, tome I, cah. I, 1799; cah. II, 1800, in-8°.

Ce journal n'est pas non plus tout entier de lui.

System des Chirurgie. Gœttingue, tome I, 1800; tome II, 1801, in-8°.

Abstraction faite du défaut d'ordre et du vice des explications pathologiques, ce manuel de chirurgie n'est pas dépourvu d'un certain degré d'intérêt.

Handbuch der praktischen Medicin. Gœttingue, 1800, in-8°.

Arnemann a encore publié les quatre premiers cahiers de la *Neue medicinische Literatur fuer praktische Aerzte* (Léipzick, 1787, in-8°.), de concert avec Jean-Chrétien-Traugott Schlegel, qui, depuis, a continué seul ce journal. Nous lui devons aussi la publication des *Kleine Beobachtungen ueber Taubstumme, mit Anmerkungen*, de Jean-Eric Biester et de Jean-Albrecht-Henri Reimarus (Berlin, 1800, in-8°.). (A.-J.-L. J.)

ARNIGIO (Barthélemy), né à Brescia, dans la Lombardie,

en 1523, exerça, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, la profession de son père, qui était forgeron. Mais, à cette époque, poussé par son génie, et aidé des secours de différentes personnes, il se mit à étudier les belles-lettres. Au bout d'un certain temps, il parvint à entrer dans l'Université de Padoue, où la médecine devint l'objet de ses études principales, et où la générosité de quelques gentilshommes, qui reconnaissaient en lui des talens extraordinaires, le mit à portée de se faire recevoir docteur. De retour à Brescia, il consacra tous ses instans à la pratique, quoiqu'il y fût poussé plus par nécessité que par goût. Des expériences qu'il voulut faire lui réussirent mal, et tant de malades moururent entre ses mains, qu'il faillit d'être lapidé, et ne sauva ses jours qu'en prenant la fuite. Dégoûté, après ce triste essai, d'une profession pour laquelle il ne se sentait d'ailleurs point de vocation décidée, il s'abandonna entièrement aux lettres et à tous les désordres de la vie la plus licencieuse. Venise lui avait servi de refuge, et il y trouva beaucoup d'admirateurs de ses rares talens poétiques; mais à peine eut-il quitté cette ville pour revenir à Brescia, qu'il fut atteint d'une fièvre contagieuse, dont il mourut en 1577.

Il a beaucoup écrit; mais ses ouvrages ne sont que des pièces purement littéraires. Nous citerons seulement ici le suivant :

Meteoria, ovvero discorso intorno alle impressioni imperfette umide e secche e miste. Brescia, 1568, in-8°.

C'est peut-être le plus ancien traité que les modernes aient écrit au sujet de l'influence de l'atmosphère sur les corps organisés. (o.)

ARNISAEUS (Frédéric), fils de Henning, naquit, en 1621, à Hillerode en Zélande, exerça la médecine à Copenhague, et mourut, dit-on, dans cette ville, le 20 août 1654, après avoir écrit :

De affectione melancholiæ hypochondriacæ. Copenhague, 1654, in-4°. (M.)

ARNISAEUS (Henning), célèbre philosophe et médecin, naquit à Schlanstedt, dans les environs d'Halberstadt, et s'illustra par le succès avec lequel il cultiva la médecine, l'histoire et la politique. Après avoir parcouru la France et l'Angleterre, et s'être fait recevoir docteur en médecine à Helmstaedt, il vint enseigner la morale à Francfort sur l'Oder, puis la médecine à Helmstaedt, où il fut appelé en 1613. Déjà depuis sept ans il remplissait cette dernière chaire, lorsqu'en 1630, Chrétien IV, roi de Danemarck, l'attira auprès de lui à Copenhague, en lui conférant le titre de conseiller et celui de premier médecin. Arnisæus, qui s'était réservé la faculté de reprendre sa place à Helmstaedt, si le climat du nord ne lui convenait pas, jouit peu de ses nouveaux honneurs, car il mourut en 1636, suivant la plupart des biographes, et en 1635,

selon Schlegel, dans les notes qu'il a jointes à l'Histoire de Chrétien IV, par Schlange. Ses nombreux ouvrages, dont très-peu traitent de la médecine, sont :

Relectiones politicæ, seu de republicâ, libri duo. Helmstaedt, 1605, in-4°. - Francfort, 1606, in-4°. - *Ibid.* 1615, in-4°. - Amsterdam, 1643, in-12.-*Ibid.* 1651, in-12.

Notæ in Fortun. Crellii Isagogem logicam. Francfort, 1605, in-8°. - *Ibid.* 1609, in-8°.-Stettin, 1621, in-8°.

Doctrina politica in geminam methodum, quæ est Aristotelis, redacta. Francfort, 1606, in-4°.-Leyde, 1643, in-12.-Amsterdam, 1651, in-12.

Epitome metaphysices. Francfort, 1606, in-8°. et in-4°.-*Ibid.* 1629, in-12.

Disputationes VII de constitutione et partibus metaphysices. Francfort, 1606, in-4°.

Epitome doctrinæ physicæ. Francfort, 1607, in-8°.

De jure majestatis libri tres. Francfort, 1610, in-4°.-Strasbourg, 1635, in-4°.-Francfort, 1689, in-4°.

Observationes aliquot anatomicæ, ex quibus controversiæ multæ medicæ et physicæ breviter deciduntur. Francfort, 1610, in-4°.-Helmstaedt, 1618, in-8°.-*Ibid.* 1624, in-8°.

An milieu d'erreurs assez graves, cet ouvrage renferme quelques idées neuves et diverses observations exactes. Arnisæus admet que les symphyses pubienne et sacro-iliaque se relâchent et s'écartent pendant l'accouchement.

De partûs humani legitimis terminis. Francfort, 1610, in-4°.-*Ibid.*, 1641, in-12.

L'auteur prétend que le dixième mois est le terme le plus naturel de l'accouchement.

Dissertatio de lue venereâ cognoscendâ et curandâ. Francfort, 1610, in-4°.

Vindiciæ pro Aristotele, contrà J. Rhœdi Scoti Pervigilia et Disputationem elenchticam de subjecto metaphysices ac naturâ entis. Francfort, 1611, in-4°.

De auctoritate principum in populum semper inviolabili. Francfort, 1612, in-4°.

De translatione imperii Romani contrà Bellarminum. Francfort, 1612, in-4°.

De subjectione et exemtione clericorum, item de potestate temporali Pontificis in principes, et denique de translatione imperii Romani. Francfort, 1612, in-4°.-Strasbourg, 1635, in-4°.-*Ibid.* 1638, in-4°.

Liber de generatione hominis. Francfort, 1614, in-4°.

Dissertatio de febre quartanâ intermittente. Helmstaedt, 1618, in-4°.

Dissertatio de hydropum essentiâ et curatione. Francfort, 1628, in-4°.

Epistola de observationibus quibusdam anatomicis.

Cette Lettre a paru parmi les Observations de médecine de Grégoire Horst (Ulm, 1628, in-4°.).

Dissertatio de apoplexiâ et epilepsiâ cognoscendis et curandis. Francfort, 1634, in-4°.

Arnisæus a encore écrit un *Commentarius de jure Conciliorum*, qui fut mis à l'index, à Rome, en 1622.

Ses Traités sur la politique ont été réunis sous le titre suivant :

Opera politica omnia. Leipzick, 1633, in-4°.-Strasbourg, 1648, in-4°., 2 volumes. (A.-J.-L. J.)

ARNOLDI (GASPARD), médecin allemand, né à Hallenschleben, se fit recevoir docteur à Helmstaedt en 1594, et ob-

tint, dans la même année, une chaire de physiologie dans cette Université. Il mourut en 1606. On ne connaît de lui que l'opuscule suivant:

Tractatus de naturâ hominis ex sententiâ Hippocratis. Helmstaedt, 1594, in-8°. (z.)

ARNOLDI (Henri-Guillaume), médecin allemand, n'est connu que pour avoir écrit l'opuscule suivant:

De febre stomacali. Marbourg, 1727, in-4°. (m.)

ARNOUL (François), né au Mans, se fit dominicain, et entra dans le couvent de Laval. Après avoir cherché à faire des dupes parmi les esprits faibles, il essaya encore de capter la confiance des malades crédules. C'est dans cette double intention qu'il écrivit les deux opuscules suivans:

Institution de l'ordre du collier céleste du sacré rosaire. Paris et Lyon, 1647, in-12.

Révélation charitable de plusieurs remèdes souverains contre les plus cruelles et périlleuses maladies qui puissent assaillir le corps humain. Lyon, 1651, in-12. (z.)

AROMATARI (Joseph), appelé en latin *Aromatarius* ou *de Aromatariis*, ne s'est pas rendu moins célèbre comme littérateur que comme médecin. Il naquit, vers 1686, à Assise, dans le duché de Spolete, et non à Favera, près de Camerino, ainsi que le prétendent certains lexicographes. Son père, médecin habile et renommé, n'épargna rien pour lui donner une éducation convenable à la profession qu'il se proposait de lui faire embrasser. Le jeune Aromatari commença ses études à Pérouse, et alla les terminer à Padoue, où il s'adonna principalement à la logique, à la philosophie et à la médecine. Après avoir obtenu le doctorat, il se rendit à Venise, où il pratiqua la médecine jusqu'à la fin de ses jours, ayant refusé les offres avantageuses qui lui furent faites par le roi d'Angleterre, le duc de Mantoue et le pape Urbain VIII. Il mourut, dans cette ville, le 6 juillet 1660. Ses ouvrages sont:

Riposte alle Considerationi di Alessandro Tassoni sopra le rime di Petrarca. Padoue, 1611, in-4°.

Alexandre Tassoni, de Modène, qui partage avec François Bracciolini, de Pistoie, l'honneur d'avoir porté le poème héroï-comique à sa perfection en Italie, voyant avec peine l'enthousiasme de ses compatriotes pour Pétrarque, dont on admirait aveuglément jusqu'aux défauts, soumit les vers du chantre de Laure à une révision sévère et à une critique souvent exagérée. Aromatari, alors dans tout le feu de la jeunesse, lui répondit avec vivacité. La date de son Apologie prouve, du reste, qu'il n'obtint pas le titre de docteur à dix-huit ans, comme on le dit, puisqu'il était encore à Padoue quand il la publia, et qu'il quitta cette ville immédiatement après sa réception, pour se rendre à Venise. Tassoni lui ayant répliqué, sous le nom supposé de Crescenzio Pepe, Aromatari lui opposa l'ouvrage suivant, sous celui de Falcidio Melampodio:

Dialoghi in riposta agli avvertimenti. Venise, 1613, in-8°.

Tassoni lui répondit encore une fois sous le nom de Jérôme Nomisenti, et le fit avec tout le fiel d'un homme piqué au vif. On peut lire les détails de cette querelle scandaleuse dans Muratori.

Dissertatio de rabie contagiosâ. Venise, 1625, in-4°.-Francfort, 1626, in-4°.

Cette Dissertation est bien moins célèbre qu'une Lettre, placée en tête, et adressée à Barthélemy Nanti, dans laquelle Aromatari, annonçant à son ami un traité de sa façon sur la génération, lequel n'a jamais vu le jour, lui développe les vues très-sages qu'il avait sur la manière d'envisager les phénomènes de la germination des plantes, démontre l'analogie qui existe entre les graines des végétaux et les œufs des animaux, et rejette les générations équivoques admises par les anciens. Les observations récentes de Théodore-Frédéric-Louis Nees sur la propagation des mousses parlent, au contraire, en faveur de l'opinion des anciens, qui ne peut choquer que des esprits prévenus, et sans laquelle une foule de faits restent inexplicables. L'opinion d'Aromatari n'eut point de cours, parce qu'il fallait des preuves évidentes, ou au moins probables, pour renverser une théorie enracinée depuis tant de siècles, et qu'il ne fit qu'effleurer un sujet que Redi épuisa dans la suite. Sa Lettre a été insérée dans les *Epistolæ selectæ* de G. Richter (Nuremberg, 1662, in-4°.), et réimprimée à la suite des Œuvres de Joachim Jung (Cobourg, 1747, in-8°.).

Raccoltà degli autori del ben parlare. Venise, 1643, 7 volumes in-4°.-*Ibid.* 1644, 8 volumes in-4°.

Aromatari publia ce Recueil sous le nom de Nebusiano.

(A.-J.-L. J.)

ARPINO (Jacques-François), fils de Charles Arpino, médecin et conseiller du duc de Savoie, naquit à Podivarino. Il fut lui-même médecin du prince Maurice, et ensuite de sa veuve. On a de lui un ouvrage intitulé :

Historia de statu epidemico, anno 1654, *in oppido et agro patrio, ad Collegium physico-medicum Taurinense.* Turin, 1655.

Il avait aussi composé plusieurs autres Traités d'anatomie, d'astronomie et de médecine, mais qui ne paraissent pas avoir été livrés à la presse.

(L.)

ARPINO (Laurent), né aussi à Podivarino, dans le Piémont, et professeur de médecine à Turin, a fait imprimer l'ouvrage suivant :

Ephemerides anni 1526, *ad elevationem Augustæ-Taurinorum grad.* 45. Turin, 1525.

(L.)

ARQUATO (Antoine), natif de Ferrare, se livra, comme la plupart des médecins de son temps, à l'étude de l'astrologie. Il n'a laissé qu'un ouvrage, entièrement consacré à cette prétendue science, et intitulé :

Pronostico divino fatto dell' anno 1480 *al Ser. re di Ungaria, delle cose che succederano fra i Turchi ed i Cristiani per tutto l'anno* 1538. (L.)

ARQUATO (Jean-François) vivait vers le commencement du dix-septième siècle. Né à Trévise, dans les états de Venise, il exerça pendant dix ans les fonctions de premier mé-

decin de la ville de Pordenone en Piémont, et publia un livre intitulé :

Medicus reformatus. Venise, tom. I, 1608, et 1618; tome II, 1622, in-4°.
Arquato y signale, entre autres, plusieurs abus de la saignée, commis, selon lui, par certains médecins. Parlant des abus qui ont lieu dans l'exercice de la médecine, il aurait pu doubler son travail sans épuiser le sujet.
Burchelati fait mention de cet ouvrage dans son Catalogue des Ecrivains de Trévise.
On a encore d'Arquato, suivant Carrère :
Tesoro della vera perfetta medicina universale per la salute e conservatione de' principi. Venise, 1621, in-4°.
Propugnaculo fortissimo contro la peste. Trieste, 1626, in-4°.
Mazzuchelli ne parle pas de ces deux derniers ouvrages. (L.)

ARRAËS (Édouard-Madeyra), né à Moimenta, à quatre lieues de Lamego dans le Beyra, fit ses humanités, et se livra à la poésie, puis à la philosophie et à la médecine, dans l'Université de Coimbre. Ayant obtenu de grands succès dans la pratique, il fut nommé archiâtre de Jean IV. Il se distingua dans la pratique des opérations les plus délicates de la chirurgie, et mourut, à Lisbonne, le 9 juillet 1652. Ses écrits sont nombreux :

Apologia em que se defendem humas sangrias de pes dadas em huma inflammaçao de olhos complicada com gonorrhea purulenta de seis dias. Lisbonne, 1638, in-4°. - *Ibid*. 1683, in-fol. - Avec les Commentaires de François-Henri Mirandella. Lisbonne, 1715, in-fol.
Methodo de conhecer e curar o morbo Gallico; 1ª. parte; propoens se definitivamente a essencia, especies, causas, sinaes, pronosticos, e cura do morbo Gallico, e todos seus effeitos, e se trata do azougue, salsaparilla, guaiaçao, pao Santa, raiz da China, e de todos os mais remedios desta enfermidade. Lisbonne, 1642, in-4°.
— *2ª. parte Disputao se largamente por questoens, e argumentos em forma todas as duvidas, que se podem mover sobre a essencia, especies, causas, sinaes, e pronosticos da cura do morbo Gallico, eas que pode haver sobre o azougue, etc*. Lisboone, 1642, in-4°.
Les deux parties de cet ouvrage, réunies, ont été imprimées à Lisbonne, 1683, in-fol.
Novæ philosophiæ et medicinæ de occultis qualitatibus a nemine unquam exculta pars prima philosophicis et medicis pernecessaria, theologis verò apprime utilis; accedit inaudita philosophia de arbore vitæ Paradisi qualitatibus, de viribus musicæ, de tarantulâ, ac qualitatibus electricis et magneticis. Lisbonne, 1650, in-4°.
Curatio et consultatio de tertianâ spuriâ cum suspicatione malignitatis quæ in quintâ accessione et nonâ die terminata fuit;
manuscrit in-4°. conservé dans la Bibliothèque du roi de Portugal.
Anatomia do Carallo, 2 volumes in-fol.
manuscrit conservé dans la Bibliothèque du médecin Manuel Soares Brandao.
Observaçoens medicas;
manuscrit resté entre les mains de D. Antonio de Sylva et du docteur Mannel de Piuna, premier chirurgien du royaume. (V.)

ARRAGON (Evert), dont le nom semble indiquer un Es-

pagnol, soutint, au seizième siecle, une thèse à la Faculté de Paris, intitulée :

Ergò uteri adfectibus μιξις. Paris, 1580, in-4°. (T.)

ARRAGOS (GUILLAUME), né dans un village près de Toulouse, en 1513, s'adonna fort tard à la médecine, dans laquelle il se fit cependant un grand nom, et vint l'étudier à Montpellier, où il prit vraisemblablement le titre de docteur. Successivement médecin des rois Henri II, François II, et Charles IX, et de l'empereur Maximilien II, il pratiqua son art d'abord à Paris, et ensuite à Vienne. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de quatre-vingts ans, il se retira près de son ami Jacques Zwinger, professeur de médecine et de chimie à Bâle, et mourut dans cette ville en 1610. Il n'a écrit que les deux opuscules suivans :

Epistola de extractis chymice præparatis.
Cette Lettre, qui est adressée à Jean Craton, et qui fut écrite à Vienne, le 12 mai 1575, a été insérée dans la collection des Lettres philosophiques, médicales et chimiques de Scholze (Francfort, 1598, in-fol.). C'est surtout contre Paracelse qu'elle est dirigée. L'auteur, quoique partisan de la chimie et des remèdes chimiques, n'en méprisait pas moins ce singulier personnage, qui, disait-il avec raison, ne mérite une place ni parmi les philosophes, ni parmi les médecins.
Epistola de naturâ et viribus hydrargyri.
Cette Lettre, écrite en 1597 à Paul Giovio, resta pendant long-temps renfermée dans la bibliothèque de Zwinger, qui la publia enfin dans ses *Fasciculi dissertationum medicarum.* Elle est remplie d'histoires dont le but est de prouver qu'on doit bien se garder d'employer un remède aussi dangereux que le mercure. Ces histoires sont peut-être exagérées, mais l'auteur a du moins le mérite de signaler les dangers de l'emploi du mercure, et de prouver qu'il en avait bien observé les terribles effets dans un grand nombre de cas. (J.)

ARREDONDO (MARTIN D'), vétérinaire espagnol du dix-septième siècle, a écrit :

De albeiteriâ, seu veterinariâ medicinâ. Madrid, 1658. (T.)

ARSILLI (FRANÇOIS) naquit à Sinigaglia, d'une famille distinguée. Après avoir fait ses humanités, il alla étudier la philosophie et la médecine à Padoue. Dès qu'il eut obtenu le doctorat, il revint dans sa ville natale, où il passa cinq années à soupirer auprès d'une dame appelée Pirmilla, et à chanter son amoureux martyre. Voulant enfin rompre ses chaînes, il parcourut diverses contrées de l'Italie, et vint se fixer à Rome, où il pratiqua la médecine avec honneur, mais sans en retirer de grands profits. Comme il aimait la liberté, qui fuit toujours les palais des grands, Léon X le négligea, malgré la protection qu'il accordait à tous les beaux esprits. Arsilli, qui s'est plaint avec amertume de cet abandon dans ses poésies, revint, en 1527, à Sinigaglia, où il consacra le restant de ses jours à l'étude, et mourut à l'âge de soixante et dix ans, suivant Paul

Giovio. Il vivait encore en 1540, mais probablement il ne tarda pas à terminer sa carrière.

Il est certain qu'Arsilli s'occupa fort peu de l'art de guérir, qui ne fût pour lui qu'un moyen d'existence. On a de lui un poème : *De poetis urbanis,* inséré dans le recueil de poésies latines, intitulé *Coryciana* (Rome, 1524, in-4°.), et que Tiraboschi a fait réimprimer à la fin du tome septième de sa *Storia della letteratura italiana.* Arsilli avait encore composé d'autres ouvrages, dont la collection formait deux volumes entiers. L'un de ces volumes a été perdu; il renfermait sans doute la traduction des *Proloquia* d'Hippocrate, dont Giovio et Giraldi font mention, et qui n'a par conséquent jamais été imprimée. L'autre contenait diverses pièces de vers, outre le poème précédent : on ignore ce qu'il est devenu.

(A.-J.-L. J.)

ARTÉDI (Pierre), célèbre naturaliste, naquit le 22 février 1705, dans l'Angermanland ou Angermanie, province sauvage de la Suède septentrionale. Son père, ministre du saint Evangile, qui le destinait à l'état ecclésiastique, vit avec plaisir sa mémoire et son esprit se développer dans un âge très-peu avancé encore, et le crut appelé à perpétuer la gloire d'une famille sacerdotale. Mais un goût déterminé entraînait le jeune homme vers l'étude de l'histoire naturelle, et ses fréquentes promenades sur les bords du golfe de Bothnie, riche en animaux marins et en plantes, décidèrent de sa destinée. Envoyé, en 1716, au collége d'Hernosand pour y étudier les belles-lettres, il y mérita l'estime et les éloges de ses maîtres par les progrès qu'il fit dans les langues, tout en consacrant ses heures de récréation à rassembler des poissons, à recueillir des plantes, et à dévorer les livres des alchimistes.

En 1724, il se rendit à Upsal, la plus célèbre des académies de Suède, pour s'appliquer à la philosophie et approfondir la théologie; mais là il s'occupa plutôt de chimie et d'histoire naturelle que de toute autre science, et ses parens lui laissèrent la liberté de suivre son inclination. Il entra, en conséquence, dans la Faculté de médecine, et se distingua tellement parmi ses condisciples, qu'il obtint une récompense du gouvernement.

En 1728, Linné, sortant de l'Académie de Lunden, vint à Upsal pour se faire recevoir médecin. Son premier soin fut de demander le nom du plus instruit des étudians, et partout on lui cita celui d'Artédi : il voulut le connaître; mais un événement malheureux, une maladie mortelle qui avait attaqué son père, venait de le forcer de traverser le golfe de Bothnie pour se rendre dans le sein de sa famille. Linné attendit impatiemment son retour, le vit, et se lia avec lui d'une étroite amitié, que des goûts communs contribuèrent à augmenter de jour en jour, après l'avoir fait naître. Ils se communiquèrent leurs lumières, et furent assez unis pour se parta-

ger le domaine de la science. D'une imagination peu active, mais doué d'un jugement sûr et d'un esprit sévère et attentif, Artédi abandonna à Linné la botanique, l'entomologie et l'ornithologie, le croyant bien supérieur à lui dans ces parties, tandis que celui-ci le regarda comme son maître dans la connaissance des poissons et des reptiles. Quant à l'étude de la minéralogie et aux recherches sur la nature des animaux quadrupèdes, ils travaillèrent avec une égale ardeur, et parvinrent tous deux à peu près à un même degré de force. Noblement rivaux, émules sans jalousie, les découvertes de l'un excitaient le zèle de l'autre; ils avaient leurs secrets, mais ils se les communiquaient bientôt : *diem vix ferre poterat amicitia nostra*, dit Linné avec une naïveté que tous les savans devraient imiter. Au reste, l'amour de la science, qui avait établi leur intimité, devait les séparer, et l'envie d'acquérir de nouvelles connaissances par les voyages dirigea leurs pas vers des contrées éloignées. Linné voulut passer en Laponie, Artédi forma le projet de s'embarquer pour l'Angleterre, et tous deux, en cas de mort, se léguèrent leurs manuscrits et leurs collections d'histoire naturelle, richesses inappréciables, dont l'amitié seule pouvait sentir le véritable prix.

Une décision relative aux élèves de l'Académie d'Upsal peu fortunés, mais recommandables par leur savoir et leurs talens, les avait appelés dans cette ville. Trompés dans leur attente, ils avaient résolu de voyager avant que l'âge leur en enlevât les moyens, et l'on entendit, au moment du départ, Artédi se plaindre d'avoir, dans le sein de cette Académie, consumé dix années de sa vie à l'étude d'une scienee dont la matière est également répandue sur tous les points du globe, et de ne point posséder assez d'argent pour se rendre dans les Universités étrangères.

Avec le secours de deux parens qu'il avait à Stockholm, le jeune naturaliste quitta cette ville, au mois de septembre 1734, pour gagner la capitale de la Grande-Bretagne. Son ami, cependant, visita la Dalécarlie, parcourut les Alpes de la Norwège, le Danemarck, la Germanie, et, vers le milieu de l'été suivant, s'arrêta à Leyde, ne s'attendant guère à y retrouver son digne compagnon d'études. Leur rencontre donna lieu à une scène touchante. Artédi avait fait, à Londres, beaucoup d'observations d'ichthyologie, et avait été accueilli par beaucoup de savans distingués, en particulier par Sloane; il avait visité les différens musées, et voulait retourner dans sa patrie pour y obtenir le titre de docteur en médecine.

A cette époque, le pharmacien Seba, d'Amsterdam, célèbre par le plus beau cabinet d'histoire naturelle connu alors, venait de publier, à grands frais, les deux premiers volumes de son

ouvrage remarquable, ceux où il est traité des quadrupèdes et des serpens. Déjà il avait prié Linné de se charger de la publication du troisième, qui devait renfermer l'histoire des poissons; mais celui-ci proposa la chose à Artédi, qui accepta, et qui, après avoir achevé le travail, voulait s'occuper d'un examen approfondi des plantes ombellifères. Il put seulement achever sa *Philosophie ichthyologique*, et il la lut en entier à Linné, avec l'intention de la perfectionner et de la publier avant d'aller en Suède.

Peu de temps après, le 27 septembre 1735, ayant soupé chez Seba avec plusieurs amis, il se retirait fort tard chez lui, lorsque, ne connaissant pas bien les rues d'Amsterdam, il tomba dans un canal, où il se noya malheureusement, étant en pleine santé, et encore dans la fleur de l'âge.

Linné obtint ses manuscrits, non sans peine; il les rectifia, les mit en ordre, et les fit imprimer, sous ce titre général:

Petri Artedi Sueci medici Ichthyologia, sive Opera omnia de piscibus, scilicet:
Bibliotheca ichthyologica;
Philosophia ichthyologica;
Genera piscium;
Synonymia specierum;
Descriptiones specierum;
Omnia in hoc genere perfectiora quàm anteà ulla. Posthuma vindicavit, recognovit, coaptavit et edidit Carolus Linnæus, Med. Doct. et Ac. Imp. N. C. Leyde, 1738, in-8°.

Chacun des cinq traités contenus dans ce recueil est soumis à une pagination différente, et porte un titre spécial.

Celui du premier est:

Petri Artedi Angermannia-Sueci Bibliotheca ichthyologica, seu Historia litteraria ichthyologiæ, in quâ recensio fit auctorum qui de piscibus scripsêre, librorum titulis, loco et editionis tempore, additis judiciis, disposita secundùm secula in quibus quisquis author floruit. Ichthyologiæ pars I.

Le second est intitulé:

Petri Artedi Sueci philosophia ichthyologica, in quâ quidquid fundamenta artis absolvit, characterum scilicet genericorum, differentiarum specificarum, varietatum et nominum theoria rationibus demonstratur et exemplis comprobatur. Ichthyologiæ pars II.

Le troisième a le titre suivant:

Petri Artedi Sueci genera piscium, in quibus systema totum ichthyologiæ proponitur, cum classibus, ordinibus, generum characteribus, specierum differentiis, observationibus plurimis, redactis speciebus 242 *ad genera* 52. *Ichthyologiæ pars III.*

Linné l'a dédié au célèbre George Cliffort, et à J. Liungberg et P. Binr, les deux parens qu'Artédi avait à Stockholm, et qui avancèrent à celui-ci des fonds pour subvenir aux frais de ses voyages.

Le quatrième a pour titre:

Petri Artedi Angermannia-Sueci synonymia nominum piscium fere omnium, in quâ recensio fit nominum piscium, omnium facile authorum qui unquàm de piscibus scripsêre, uti Græcorum, Romanorum, Barbarorum, necnon omnium insequentium ichthyologorum, unà cum nomini-

bus inquilinis variarum nationum. Opus sine pari. Ichthyologiæ pars IV.
Le cinquième présente celui-ci :
Petri Artedi Sueci descriptiones specierum piscium quos vivos præsertim dissecuit et examinavit, inter quos primario pisces regni Sueciæ facile omnes accuratissimè describuntur, cum non paucis aliis exoticis. Ichthyologiæ pars V.
Cette édition des Œuvres d'Artédi est ornée de la vie de l'auteur, écrite en latin par Linné, avec une grace et une candeur toutes particulières et très-touchantes. Les exemplaires en sont devenus fort rares.
Jean-Jules Walbaum a donné une nouvelle édition fort correcte des Œuvres d'Artédi, sous ce titre :
Bibliotheca ichthyologica, seu Historia litteraria icthyologiæ, in quâ recensio fit auctorum qui de piscibus scripsère, librorum titulis, loco et editionis tempore, additis judiciis, quid quivis auctor præstiterit, quali methodo et successu scripserit, disposita secundum sæcula in quibus quivis auctor floruerit. Ichthyologiæ pars I. Gripswald, 1788, in-4°.
Philosophia ichthyologica, in quâ quicquid fundamenta artis absolvit, characterum scilicet genericorum, differentiarum specificarum, varietatum et nominum theoria rationibus demonstratur et exemplis corroboratur. Ichthyologiæ pars II. Gripswald, 1789, in-4°.
Ces deux premières parties portent aussi le titre commun de :
Petri Artedi renovati pars I et II ; id est Bibliotheca et Philosophia Ichthyologiæ.
La troisième est intitulée :
Genera piscium, in quibus systema totum ichthyologiæ proponitur, cum classibus, ordinibus, generum characteribus, specierum differentiis, observationibus plurimis, reductis speciebus 242 ad genera 52. Ichthyologiæ pars III. Gripswald, 1792, in-4°.
La quatrième a paru à Gripswald, 1792, in-4°., et la cinquième, au même endroit, 1793, in-4°. Elles forment ensemble trois volumes ornés de planches. L'édition que J.-G. Schneider a donnée de la quatrième partie, ou de la synonymie ichthyologique (Leipzick, 1789, in-4°.), est bien plus complète que celle de Walbaum, et par conséquent préférable.
(H. CL.)

ARTEMIDORE, surnommé *Capiton*, grammairien grec, qui vivait sous le règne de l'empereur Adrien, ne mérite une place ici que parce qu'au rapport de Galien, ce fut lui qui, de concert avec Dioscoride, son parent, contribua le plus à mutiler les ouvrages d'Hippocrate, en faisant une foule d'interpolations, remplaçant les expressions tombées en désuétude par d'autres plus modernes, et se permettant même de retrancher tout ce qui ne lui convenait pas. (O.)

ARTÉMIDORE, d'Ephèse, est généralement surnommé *Daldianus*, parce que sa mère était de Daldis en Lydie. Il vivait sous le règne d'Adrien et d'Antonin le pieux, comme on peut en juger d'après ses ouvrages. Suidas le range parmi les philosophes ; cependant il paraît s'être occupé aussi de médecine et d'histoire naturelle, ou du moins avoir consacré une partie de sa vie à l'art d'interpréter les songes, à l'astrologie judiciaire et à la chiromancie. Non content de lire tout ce qu'on avait écrit avant lui sur ces arts illusoires et mensongers, que les anciens cultivaient avec tant d'ardeur, il parcourut la Grèce,

l'Asie et l'Italie, pour y visiter tous ceux de ses contemporains qui s'y étaient fait un nom. Il nous reste de lui l'ouvrage suivant :

Ὀνειροκριτικὰ, *sive libri V de insomniis* : en grec, Venise, 1518, in-8°. ; en grec avec la traduction latine de Janus Cornarius, des notes savantes de Nicolas Rigault, et les ouvrages d'Achmet ben Seirim, Astrampsychus et Nicéphore sur le même sujet, Paris, 1603, in-4°. ; en grec et en latin, avec les notes de Rigault et d'autres de Jean-Jacques Reiske (Léipzick, 1805, in-8°., 3 volumes, dont le dernier, qui devait contenir les écrits des autres auteurs renfermés dans l'édition précédente, n'a pas paru) ; en latin seulement (traduction de Cornarius). Bâle, 1539, in-8°. - *Ibid.* 1544, in-8°. - Lyon, 1546, in-8°. : en italien, par Pierre Lauro, Venise, 1542, in-8°. - *Ibid.* 1547, in-8°. - *Ibid.* 1558, in-8°. : en français (les trois premiers livres seulement, par Charles Fontaine), Lyon, 1546, in-8°. ; *Ibid.* 1555, in-8°. ; Paris, 1547, in-16 ; en entier par Antoine Dumoulin, avec le traité d'Augustin Nifo sur les augures, Rouen, 1664, in-12 : en anglais, Londres, 1690, in-12 : en allemand, Strasbourg, 1624, in-8°. - Léipzick, 1666, in-8°. - *Ibid.* 1677, in-8°.

Quelques bibliographes indiquent deux réimpressions de la première édition grecque (Venise, 1527, in-4°. - *Ibid.* 1559, in-4°.), qui n'ont jamais existé, suivant Clément.

Reiske a donné aussi ses remarques sur Artémidore dans ses *Animadversiones ad græcos auctores* (Léipzick, 1757 - 1767, in-8°.), tome v, pag. 625-722.

Les historiens de la philosophie et de la médecine ont dévoilé les fourberies des prêtres-médecins de l'antiquité. Les Grecs surtout ajoutaient foi pleine et entière aux oracles, dont les dieux guérisseurs n'étaient pas plus avares que les autres, car c'était là une des branches les plus lucratives du négoce sacerdotal. L'imagination prévenue des malades les disposait à se retracer, pendant la nuit, les idées dont on avait hercé leur esprit pendant le jour, et les prêtres se chargeaient d'expliquer les remèdes, quelquefois assez clairs, mais la plupart du temps énigmatiques, que les dieux prescrivaient en songe, sauf à faire dormir le malade sur de nouveaux frais, après l'avoir bien endoctriné, si le songe se refusait à une interprétation satisfaisante, ou même à dormir et rêver pour lui, si ses facultés morales étaient trop obtuses pour lui procurer aucun songe. La langue grecque, par le génie même de sa composition, prêtait singulièrement à ces interprétations bizarres, qui empêchaient les rusés pontifes de jamais rester court, et dont Artémidore rapporte un assez grand nombre avec une rare naïveté. C'est sous ce point de vue seulement que son livre mérite d'être lu par les médecins, et que lui-même a quelque droit d'occuper une place dans ce dictionaire. (1.)

ARTÉMIDORE, de Sida, ville de la Pamphilie, appartenait à la secte d'Erasistrate. Cœlius Aurelianus cite quelquefois ses ouvrages. Nous n'avons aucun renseignement sur son compte, de sorte que nous ignorons même en quel temps il a vécu. Suivant Cœlius, il plaçait le siége de l'hydrophobie dans l'estomac, parce que cette affection est accompagnée de vomissemens. (o.)

ARTEMON. Il paraît qu'il a existé deux médecins de ce nom : l'un, qui a écrit *De finibus Clazomeniorum*, et *De rebus Siculis* ; l'autre, inventeur d'un collyre dont Galien fait mention. (o.)

ARTHUSIUS (GUILLAUME), docteur de la Faculté de médecine de Strasbourg, a écrit :

Dissertatio de phlebotomiâ in genere. Strasbourg, 1628, in-4°.
Dissertatio de cardialgiâ. Strasbourg, 1629, in-4°.
Dissertatio de differentiis morborum. Strasbourg, 1630, in-4°.
Dissertatio de morbillis et variolis, Strasbourg, 1630, in-4°. (s.)

ARTMANN (FRANÇOIS-XAVIER), médecin bavarois, né à Straubing en 1732, fit ses études à Ingolstadt, et publia :

Dissertatio de naturâ, virtute et usu salium interno. Ingolstadt, 1754, in-4°. (z.)

ARTOCOPHINUS (HENRI), médecin pensionné de la ville de Stettin, dans la Poméranie, a publié :

Περι του ασθματος, seu de asthmate Dissertatio. Bâle, 1595, in-4°.
Prodromus mysteriorum naturæ mysteriosissimorum emissus, et aurora medicinæ universalis consurgens. Stettin, 1620, in-4°.
Analysis et synthesis physico-chymico-medica artificiosissima. Stettin, 1621, in-4°. (T.)

ARTOMIUS (CHRISTOPHE), né à Thorn, en Pologne, a écrit :

Dissertatio de gravissimo renum affectu calculoso, dans la collection publiée par Jean-Jacques Genathius. Bâle, 1618, in-4°. (T.)

ARTORIUS (MARCUS), médecin d'Auguste, qui mourut l'année même de la bataille d'Actium (an de Rome 722, avant Jésus-Christ 31), ou la suivante. Cœlius Aurelianus nous apprend qu'il était disciple d'Asclépiade. C'est à tort que quelques biographes l'on confondu avec Antoine Musa. Il avait laissé deux ouvrages, perdus aujourd'hui, l'un sur l'hydrophobie, et l'autre sur l'art de prolonger la vie. (O.)

ARTUR (CHARLES), dit DUPLESSIS, parce qu'il naquit au Plessis, vivait en France au dix-septième siècle. Il s'est fait connaître par l'ouvrage suivant, dans lequel il déploye beaucoup d'érudition :

Promptuarium Hippocratis in locos communes, ordine alphabetico digestum. Paris, 1684, in-4°.
Cet ouvrage a été loué par Haller. (T.)

ASCH (GEORGES-THOMAS D'), baron du Saint-Empire, naquit à Saint-Pétersbourg en 1729. Il étudia la médecine à Gœttingue, sous Haller, devint ensuite chirurgien en chef des armées russes, obtint le titre de conseiller de l'empereur en 1797, et mourut, le 23 juillet 1807, à Saint-Pétersbourg, laissant les ouvrages suivans :

Dissertatio inauguralis de primo pare nervorum medullæ spinalis. Gœttingue, 1750, in-4°.
Haller prodigue de grands éloges à cette Dissertation.
Dissertatio de naturâ spermatis observationibus microscopicis indagata. Gœttingue, 1756, in-4°.

Asch a publié, en russe et en polonais, une Instruction sur la conduite à tenir en temps de peste, qui a paru, en allemand, dans le *Magazin fuer Aerzte* de Baldinger. Il a donné aussi une Relation de la peste de Jassi Tschuma, dans le *Hannœverisches Magazin* (1771). Enfin, il a coopéré à la rédaction de la *Pharmacopœa Russica* (Saint-Pétersbourg, 1778, in-4°.). (1.)

ASCLAPO, médecin grec de Patras, ville maritime d'Achaïe, dans le Péloponèse. Il n'est connu que par les Lettres de Cicéron, qui, à son retour de la Cilicie, où il avait été proconsul, l'an de Rome 703 (avant J.-C. 50), lui confia la santé de son savant affranchi Tyron, alors âgé de soixante-huit ou soixante-neuf ans, qu'il aimait tendrement, et qu'une maladie l'empêchait de ramener avec lui à Rome. Sa confiance ne fut point trompée, et Asclapo rendit bientôt la santé à Tyron, qui vint reprendre ses fonctions auprès de son illustre ami. (o.)

ASCLÉPIADE s'est fait un nom immortel en médecine, tant par la célébrité extraordinaire dont il jouit chez les anciens, à Rome surtout, où, le premier, il sut rendre l'art de guérir recommandable, que parce qu'il fut l'inventeur d'une doctrine nouvelle, qui ne prit, à la vérité, de la consistance et une forme réellement systématique qu'entre les mains de ses successeurs, mais qui dès-lors exerça une influence puissante sur les destinées de la science. Il vint au monde, suivant Pline, à Pruse en Bithynie. C'est à tort que quelques biographes l'ont fait naître à Myrlée, le confondant ainsi avec un autre Asclépiade, grammairien, et disciple d'Apollonius, qui était, en effet, de cette ville. Il passa les premières années de sa vie à Alexandrie, où l'on assure qu'il fut disciple de Cléophante. Il vécut aussi pendant quelque temps à Athènes, et y entretint des relations avec Antiochus d'Ascalon, maître de Cicéron. Non content d'exercer la médecine en cette ville, il s'y livra avec autant d'ardeur que de succès à l'étude de la rhétorique et à l'éloquence. Cœlius Aurelianus nous apprend qu'il traita des malades dans les îles de l'Archipel, notamment à Paros, et dans les contrées qui bordent l'Hellespont. Enfin, après avoir refusé les offres de Mithridate, roi de Pont, qui cherchait à l'attirer auprès de lui, il vint à Rome, vers le milieu du septième siècle depuis la fondation de cette ville, c'est-à-dire à l'époque où les victoires de Lucullus et de Pompée ayant mis les Romains en rapport avec des peuples plus policés, avaient introduit chez eux, avec les richesses et le luxe de l'Asie, les sciences et les beaux arts de la Grèce, et dissipé ou au moins diminué de beaucoup la prévention qu'un sot orgueil national inspirait à leurs pères contre tous les étrangers. Nous fixons approximativement cette époque, d'après la date de la mort de l'orateur Crassus, qui était lié avec Asclépiade, et qui termina

sa carrière l'an de Rome 662. Presque tous les biographes répètent, d'après Pline, qu'Asclépiade commença par tenir une école publique de rhétorique à Rome, mais que, ne voyant pas jour à s'enrichir de cette manière aussi promptement qu'il le souhaitait, il prit le parti de se donner à l'exercice de la médecine, quoiqu'il n'eût qu'une connaissance assez superficielle de cette science, disent les uns, ou qu'il ne la possédât même pas du tout, assurent les autres. C'est ainsi que les erreurs se propagent et s'étendent, chaque copiste enchérissant toujours sur celui dont il emprunte les idées et les expressions. Le témoignage de Pline, si souvent équivoque, ne saurait être, en cette occasion, mis en balance avec celui de Cicéron, qui, au paragraphe quatorzième du livre premier *De l'orateur*, nous apprend qu'Asclépiade s'énonçait mieux que les autres médecins du temps, mais ne dit pas qu'il ait été rhéteur ou orateur (*Asclepiades is, quo nos medico amicoque usi sumus, tum cum eloquentiâ vincebat omnes medicos, in eo ipso, quod ornate dicebat, medicinæ facultate utebatur, non eloquentiæ*). Ce passage est positif, et l'on ne peut qu'être surpris de ce que M. Levée ait adopté l'opinion erronée des lexicographes modernes, dans les notes dont il a enrichi la nouvelle édition de Cicéron qui vient d'être publiée. Faisons aussi remarquer, en passant, que, faute de s'être aperçu que c'est Crassus qui parle en cet endroit, Goulin a placé Asclépiade plus tard qu'il n'a vécu réellement, et s'est par conséquent trompé aussi dans ses conjectures sur tous les autres anciens médecins, dont il a cherché à fixer, d'après cette donnée, l'époque d'une manière approximative.

Quoi qu'il en soit, Asclépiade, réunissant tous les moyens de réussir, éloquence entraînante, intimité avec les premiers personnages de l'état, enthousiasme naturel aux réformateurs, aménité rare dans les manières, facilité extraordinaire à se plier aux goûts de tous ses malades, et succès étonnans dans la pratique, fit une fortune prodigieuse à Rome. Au lieu que son prédécesseur, Archagatus, avait été chassé ignominieusement, on le considéra, au rapport de Pline, comme un dieu, comme un génie bienfaisant descendu du ciel, et il jouit pendant long-temps de cette réputation, car il mourut dans un âge fort avancé, à soixante et douze ans.

Un des principaux moyens qu'il mit en usage pour établir sa réputation, fut de censurer tout ce qui avait été fait avant lui, et de rejeter toutes les anciennes méthodes. Celle d'Hippocrate, c'est-à-dire l'observation calme et tranquille des mouvemens de la nature, fut principalement en butte à ses attaques, et il appelait, par ironie, *méditation* ou *étude de la mort*, la réserve et l'inaction du médecin de Cos au lit du ma-

lade, dans l'attente d'une solution favorable exeitée spontanément; ear il soutenait que le médecin doit se rendre, pour ainsi dire, maître du temps, et avaneer ou accélérer la guérison par ses soins et ses remèdes, opinion qui n'est eertainement pas à beaucoup près aussi dénuée de fondement qu'on s'est plu à le répéter. Un autre de ses moyens fut de proclamer un système nouveau, aussi eontraire au dogmatisme qu'à l'empirisme : à eet effet il lia la théorie de la médecine à la philosophie corpusculaire, que personne n'avait encore songé à y rattaeher, au moins d'une manière aussi intime.

L'atomisme, imaginé par Zénon d'Elée, et perfeetionné par les stoïciens, était tombé dans l'oubli, lorsqu'Héraclide de Pont et Epicure résolurent de l'en tirer. Ce fut surtout aux prineipes d'Héraelide qu'Asclépiade s'attaeha. Or, eomme il admettait que chaque eorps, l'homme en partieulier, est formé d'atomes d'une forme déterminée, dont le mouvement, régulier ou irrégulier, dans les pores ou dans le vide au milieu duquel ils se trouvent, produit la santé ou la maladie, il soutenait aussi qu'on doit se borner à considérer le rapport de ces atomes avec les pores, sans avoir recours à aucune foree primitive. Telle est la souree de la doetrine du *strictum* et du *laxum*, qui fut développée depuis par les méthodistes, spécialement par Thémison de Laodieée. Rejetant done les forees oeeultes de l'éeole péripatétieienne, Aselépiade ne voyait partout que des opérations méeaniques. Il niait l'existence de l'âme, eomme substance simple, et ne la croyait pas différente de l'*esprit* ou *pneuma* produit par la respiration. Il poussait même, sous ce point de vue, le seeptieisme jusqu'à soutenir, eomme Descartes le fit long-temps après, que les organes séerétoires ne sont autre ehose que des cribles.

Aselépiade eut donc le défaut de tous les philosophes de la Grèee, celui de substituer des spéculations théoriques à la simple observation des faits; car s'il eût été plus versé dans l'anatomie, qu'il ignorait au point de eonfondre eneore les veines avec les artères et les tendons avee les nerfs, il n'aurait pas manqué d'apercevoir que, sans admettre des forees métaphysiques que personne ne eomprend, on est obligé de convenir que les êtres vivans obéissent à des impulsions partieulières et différentes de eelles qui président aux mouvemens de tous les autres corps de la nature. Cependant il appliqua ees idées physiologiques à la pathologie, fondant cette dernière sur la forme et la eombinaison des élémens, dans la diversité du mélange desquels il erut trouver la cause des maladies. Suivant lui, les maladies ne diffèrent les unes des autres qu'à raison du rapport existant entre les atomes et les pores ou espaces vides qui les renferment, et tous les ehangemens qu'elles subissent dépen-

dant de la même cause. Cette théorie le portait nécessairement à nier l'existence des mouvemens critiques; il soutenait que les crises n'arrivent jamais à des jours déterminés, et que la nature fait souvent des efforts impuissans. « C'est le médecin, disait-il, et non la nature, qui ménage et fait naître les occasions : la prétendue nature est aussi souvent nuisible qu'utile. » Cette manière de voir établit un point de contact bien remarquable entre sa doctrine et celle de l'école qui s'élève maintenant chez nous.

Il n'est pas facile de porter un jugement exact sur la thérapeutique d'Asclépiade, car les ouvrages qu'il avait écrits sont tous perdus, et nous ne connaissons ses principes que d'après quelques passages incohérens rapportés par les anciens. Cependant assez de renseignemens nous sont parvenus sur son compte, pour nous mettre à portée de reconnaître qu'il avait souvent des idées fort justes. Ainsi, par exemple, il rejetait les remèdes violens qu'employaient les empiriques, et s'élevait surtout contre l'abus qu'on faisait alors des vomitifs et des purgatifs. Il condamnait sans ménagement la méthode des médecins de Rome, qui étouffaient leurs malades sous le poids des couvertures, et qui les exposaient au soleil ou au foyer d'un grand feu pour exciter la sueur. Les lavemens lui paraissaient suffisans pour relâcher le ventre en cas de constipation. Il comptait beaucoup sur l'efficacité de la saignée, à laquelle il avait recours dans toutes les affections dont la douleur constitue un symptôme. Ici néanmoins il abusait singulièrement de la théorie, car il ne saignait point dans la péripneumonie, qui d'ordinaire est sans douleurs; tandis qu'il ouvrait la veine dans la pleurésie, à cause du point de côté qui l'accompagne. Mais c'était la diététique qui lui fournissait le plus ordinairement ses remèdes, qu'il savait varier et combiner avec beaucoup d'art suivant les circonstances. L'abstinence, l'usage de l'eau froide, l'emploi modéré du vin, les frictions et l'exercice, tant actif que passif, étaient les principaux moyens dont il se servait, et il y attachait tant d'importance, qu'il insistait sur les circonstances les plus minutieuses, allant jusqu'à recommander, en certains cas, de faire des inspirations profondes, ou de se faire balancer dans un lit suspendu, et soumettant la déclamation, le rire, le chant, la musique et les différentes sortes de gestation à des règles précises. Il employait souvent l'exercice comme moyen perturbateur, pratique à l'égard de laquelle il mériterait certainement d'être loué, s'il n'était pas tombé quelquefois dans les excès d'Herodicus. En général les moyens qu'il mettait en usage tendaient à exciter l'action de la peau, et à transporter ainsi vers l'extérieur les affections, ou plutôt les causes des maladies, qui, fixées sur les organes internes, auraient pu devenir la source

de graves désordres. Il fut le premier qui proposa l'emploi des douches, et le premier aussi, suivant Cœlius Aurelianus, qui couseilla la bronchotomie dans l'angine portée au point de rendre la suffocation imminente, cette opération lui paraissant bien plus sûre que l'usage alors reçu d'introduire dans l'arrière-gorge, avec beaucoup de peine et d'effort, un instrument qui servait à ouvrir le passage. Ce fut lui également qui introduisit l'usage de prescrire chaque jour des remèdes différens, usage que les méthodistes, ses successeurs, étendirent avec tant de complaisance, et qui devint entre leurs mains la source de ces cycles thérapeutiques ou diététiques, si longs et si fastidieux, auxquels ils soumettaient les personnes atteintes de maladies chroniques.

Nul médecin n'a été jugé plus diversement qu'Asclépiade, dont la vie et les opinions ont exercé tour à tour la sagacité de Cocchi, de Bianchini, de Gumpert, de Burdach et de Luetheritz, qui ont interprété sa doctrine chacun à leur manière. Les anciens avaient une haute opinion de lui. Apulée ne connaissait qu'Hippocrate qui lui fût supérieur, et l'appelait *le prince des médecins*; Sextus Empiricus, Scribonius Largus, Celse et Galien, l'un des plus ardens ennemis néanmoins de sa doctrine, n'en parlent non plus qu'avec éloge; ce qui prouve assez que sa grande réputation ne s'est point évanouie avec lui, comme l'a dit légèrement un biographe moderne, d'après Cabanis, qui l'a si mal jugé: car, suivant la remarque de Bordeu, « il eût envahi le nom même d'Hippocrate, si le sien n'eût été précisément celui qu'avait porté, en Grèce, une famille de médecins de grande réputation. » Les modernes, au contraire, et surtout Dujardin, l'ont presque rabaissé au niveau des charlatans les plus méprisables. Les critiques jugent généralement leurs prédécesseurs d'après l'état actuel de la science ou plutôt des hypothèses scientifiques, et, de cette coutume vicieuse, naissent tant de contradictions en apparence inexplicables. La perte des écrits d'Asclépiade, dont il ne nous reste que quelques passages dans Aetius, et dont Celse et Cœlius Aurelianus nous ont conservé les titres, ne nous permet pas de prononcer en toute assurance sur sa doctrine médicale; mais il nous en est parvenu assez de fragmens pour pouvoir conclure que ce médecin n'avait pas des principes aussi vagues qu'on se plaît à le répéter. Ce qui prouve qu'il ne commença pas, comme tant d'autres l'ont fait depuis, par se créer des idées, auxquelles il ploya ensuite tant bien que mal les faits, c'est qu'il était parvenu à distinguer l'hydropisie aiguë de celle qui n'est point accompagnée d'une réaction fébrile; qu'il attachait la plus haute importance à la séparation des maladies en deux grandes classes, celles qui sont aiguës, et celles qui sont chroniques;

qu'il sentit l'utilité de la diète au début des affections, et qu'il reconnut combien les remèdes pharmaceutiques sont inférieurs en efficacité à ceux que fournissent la diététique et l'hygiène. Il s'éleva contre la doctrine des crises et des jours critiques; mais cette doctrine n'a-t-elle pas été combattue avec avantage par les modernes eux-mêmes, et peut-on dire, quelque nombreux qu'en soient encore les partisans, qu'elle repose sur des fondemens inébranlables, qu'elle soit réellement en harmonie avec la nature? On oublie d'ailleurs qu'il avait affaire à un peuple dont les mœurs différaient beaucoup de celles des anciens Grecs, qu'il ne pouvait par conséquent pas appliquer sans réserve les préceptes d'Hippocrate, et qu'on ne saurait, sans injustice, le blâmer d'avoir, comme dit ingénieusement Bordeu, fait une médecine habillée à la romaine. Nous accordons volontiers qu'Asclépiade, doué d'une âme ardente et d'un caractère indépendant, procéda avec trop de fougue dans la révolution qu'il voulait opérer, et qu'il ne sut pas éviter le défaut de ses contemporains, celui de se perdre dans le vague d'hypothèses philosophiques entièrement arbitraires; mais nous pensons aussi que s'il avait vécu dans un autre siècle, s'il lui avait été permis d'étudier la structure du corps humain, s'il avait pu soupçonner l'importance de l'anatomie pathologique, il serait parvenu à établir une doctrine qui aurait triomphé du temps et de toutes les attaques, et que la médecine n'aurait pas à rougir de l'humiliant esclavage dans lequel l'autorité de Galien l'a retenue pendant si long-temps. Disons plus, sa doctrine vit encore; elle vient de renaître avec les heureuses modifications que les progrès des sciences devaient lui faire subir. Elle n'a donc point eu le sort de celle de Boerhaave, avec qui on n'a pas craint de le mettre en parallèle. Les manières d'Asclépiade sentaient peut-être un peu le charlatanisme; mais quel praticien oserait se dire tout à fait exempt de ce défaut, dont malheureusement un léger degré est nécessaire au mérite même pour réussir dans le monde? Et quand Asclépiade disait que celui qui sait bien la médecine est à l'abri de toutes les maladies, ce propos plus que léger n'était-il pas jusqu'à un certain point excusable dans la bouche d'un homme qui, au rapport de Pline, ne fut jamais malade dans le cours de sa longue carrière, et qui ne mourut septuagénaire que pour s'être laissé tomber du haut d'un escalier, quoique Suidas, au contraire, prétende qu'il périt d'une inflammation de poitrine? Des succès constans couronnèrent sa pratique et justifièrent sa jactance, qui d'ailleurs était dans l'esprit du siècle. Le docteur Alibert l'a peint avec autant de vérité que d'éloquence. « Il dicta des lois sanitaires au genre humain; il fonda la première école d'enseignement qui ait existé dans Rome. C'est lui qui

abattit le colosse d'une monstrueuse polypharmacie, et qui ramena la thérapeutique à sa première simplicité; c'est lui qui découvrit la chaîne qui lie les effets avec les causes, et qui sut révéler tout ce qu'il y a de sublime dans le premier des arts; c'est lui qui fut un des premiers à considérer la fièvre comme un acte protecteur d'une nature réagissante. Asclépiade n'était pas moins remarquable par l'élévation de son caractère : il pensait qu'un sacerdoce aussi sacré que celui qu'il exerçait était inséparable de la pratique des plus hautes vertus; il disait que la science n'est jamais utile sur la terre qu'autant qu'elle sert les malheureux. Moins sévère qu'Archagatus, qui l'avait précédé dans Rome, il bannit les privations, et permit un grand nombre de jouissances. Il fit de la médecine un art tutélaire et consolateur; il eut le double talent de guérir et de charmer ses malades. » (J.)

ASCLÉPIADE, surnommé *Pharmacion*, parce qu'il s'appliqua principalement à la préparation des médicamens, est un des médecins de ce nom dont Galien parle le plus souvent, et presque toujours avec éloge. On ignore en quel temps précisément il vécut, et l'on sait seulement qu'il est postérieur au règne de Titus. Leclerc dit, et Eloy répète d'après lui, qu'à l'exemple de plusieurs autres médecins grecs, qui se firent adopter dans les familles romaines, afin d'obtenir le droit de bourgeoisie et d'être inscrits dans les tribus, il prit le surnom de Marcus Terentius, comme étant entré dans la famille Terentia; mais Haller fait observer que cette opinion manque de justesse, puisque Galien cite quelquefois Terentius séparément, et qu'il désigne même quelquefois Asclépiade et Terentius dans le même chapitre. Quoi qu'il en soit, le médecin dont il s'agit dans cet article avait écrit dix livres, dont cinq sur les médicamens qu'on administre à l'intérieur, et cinq sur ceux qui s'emploient extérieurement. Les deux premiers de ces dix livres portaient le titre de *Marcella*, du nom d'une dame à qui ils étaient dédiés, et les autres celui de *Mason* ou *Mnason*, personnage qu'on soupçonne avoir fait partie de la famille Papiria, à laquelle ce nom était propre. Galien place l'auteur parmi les meilleurs écrivains sur la matière médicale : il le loue principalement d'avoir décrit la manière de préparer les médicamens, et d'avoir indiqué avec exactitude les propriétés de chacun, ainsi que la manière de s'en servir. Sprengel le regarde comme le premier qui ait conseillé les excrémens des animaux dans diverses maladies; mais nous pensons qu'il ne fit en cela qu'ériger en précepte écrit un usage déjà consacré dans l'Orient, particulièrement en Egypte, où, de temps immémorial, on attachait des idées superstitieuses aux objets mêmes les plus futiles ou les plus dégoûtans. Galien nous fait

connaître plusieurs remèdes de son invention contre les aphthes, les ulcères chironiens ou de mauvais caractère, la goutte, les hémorroïdes, les obstructions du foie, etc., et tempère bien les éloges qu'il lui prodigue d'ailleurs, en disant qu'il ne se fit pas scrupule d'entasser pêle-mêle toutes les recettes, bonnes ou mauvaises, qu'il put découvrir, dans l'intention unique de rendre son ouvrage plus volumineux.

On ignore si cet Asclépiade est le même que celui dont Aetius et Oribase rapportent quelques formules, sans le désigner par le surnom de *Pharmacion:* Haller le pense, mais il ne dit point sur quoi son opinion est fondée.

Une dixaine d'autres médecins encore ont porté le nom d'Asclépiade, mais ou leur histoire est entièrement inconnue, ou elle n'offre rien qui puisse nous intéresser. (o.)

ASCLÉPIADES : nom donné par les Grecs à une famille célèbre de médecins qui se disaient descendans d'Esculape, et dont le plus beau titre de gloire est d'avoir compté parmi eux le grand Hippocrate.

Plusieurs anciens médecins, tels qu'Arius de Tarse, Eratosthène, Phérécyde et Apollonius avaient écrit l'histoire de la famille des Asclépiades, dans l'intention principalement d'établir la généalogie d'Hippocrate; mais leurs ouvrages étant perdus, nous n'avons plus à cet égard que des documens vagues et incertains, qui nous ont été conservés par Soranus, Galien et Tzetzes, et dont voici, en peu de mots, le précis :

Esculape eut deux fils, Machaon et Podalyre. On ignore comment Machaon termina sa carrière; il paraît cependant avoir été tué sous les murs de Troie, la dernière année du fameux siége de cette ville. Il laissa cinq fils, Nicomaque, Gorgasus, Alexanor, Sphyrus et Polémocrate, dont la postérité est inconnue. Tout ce que nous savons, c'est qu'Aristote descendait de cette branche, par son père Nicomaque. Son fils, appelé aussi Nicomaque, paraît être mort avant Théophraste, sans laisser d'enfans. Erasistrate provenait également de la même souche; mais il ne pouvait pas être fils ou d'une sœur ou de la fille d'Aristote, comme plusieurs lexicographes l'ont soutenu, et il fallait qu'il fût issu d'un frère ou d'une sœur de Nicomaque, le père.

Quant au sort et aux descendans de Podalyre, ils nous sont mieux connus. Poussé par la tempête sur les côtes de la Carie, Podalyre y guérit et épousa ensuite la fille du roi Damethus. Devenu souverain du pays par ce mariage, il bâtit les villes de Syrna et de Bybassus, en l'honneur, l'une de sa femme, et l'autre du berger qui l'avait conduit à Damethus. Ses fils se dispersèrent, suivant toutes les apparences, dans les contrées voisines, où ils continuèrent d'exercer la médecine, qu'ils avaient

apprise de lui. Il fondèrent, entr'autres, trois écoles célèbres, à Rhodes, à Cnide et à Cos. La première s'éteignit bientôt, après avoir jeté un vif éclat, dit Galien. Les deux autres, et surtout la dernière, lui survécurent, et furent même rivales, ainsi qu'on en peut juger par la manière dont Hippocrate apostrophe les Cnidiens dans son livre du Régime dans les maladies aiguës. Euryphon est le seul des chefs de l'école de Cnide, dont le nom soit parvenu jusqu'à nous. Quant à celle de Cos, elle fut successivement dirigée par Hippoloque, fils de Podalyre, Sostrate I, Dardanus, Chrysamis I, Cléonyttade I, Théodore I, Sostrate II, Chrysamis II, Cléonyttade II, Théodore II, Sostrate III, Nebrus, Gnosidicus, Hippocrate I, Héraclide et Hippocrate II, surnommé *le Grand*. Quelque douteuse que puisse paraître cette filiation, cependant il ne s'élève contre elle aucun motif assez puissant pour la faire rejeter comme entièrement apocryphe.

Hippocrate II, dont le nom a éclipsé tous ceux de ses prédécesseurs et de ses successeurs, parce qu'on s'est plu à lui attribuer indistinctement tous les ouvrages que ceux-ci avaient pu composer, laissa deux fils, Thessale et Dracon, et un gendre, Polybe, tous trois héritiers de sa science. Thessale eut un fils, Hippocrate III, et Dracon en eut de même un, Hippocrate IV, dont les deux fils, Hippocrate V et Hippocrate VI, se sont rendus également célèbres, ainsi qu'Hippocrate VIII, fils de Praxianax. Enfin, parmi les membres de la famille des Asclépiades, les auteurs désignent encore Ctésias, Dioxippe, Philinus, Praxagoras, Philistion, Plistonicus, Philotime, Eudoxe et Chrysippe. Ces derniers s'attachèrent à différentes sectes, et l'école de Cos étant tombée dans l'obscurité après Polybe, la famille des Asclépiades, sans cesser d'exister, se confondit tellement avec la grande masse des autres, qu'on finit par en perdre tout à fait la trace. (o.)

ASCLÉPIODORE, célèbre naturaliste d'Alexandrie, s'était livré d'une manière spéciale, suivant Suidas, à l'étude des plantes et des minéraux. C'est là tout ce qu'ou sait sur son compte. (o.)

ASCLÉPIODOTE, médecin grec, s'est rendu célèbre dans sa profession, en même temps qu'il cultivait aussi les mathématiques et la musique. Il était disciple de Jacques Psychreste, et florissait vers le commencement du cinquième siècle. Ce qui contribua surtout à établir sa réputation, fut le succès avec lequel il employa, dans beaucoup de maladies graves ou réputées incurables, l'ellébore blanc, fort usité chez les anciens, mais dont l'emploi était tombé en désuétude de son temps, et qu'il fut le premier à remettre en honneur. (o.)

ASCOLI (ALEXANDRE), professeur et lecteur de médecine

à l'Université de Pérouse, sa patrie, a fait imprimer, dans cette ville, un ouvrage qui a pour titre:

Teoria e prattica delle febbri secondo il nuovo sistema, ove il tutto si spiega quanto è possibile ad imitazione de' geometri. Pérouse, 1699, in-4°. (L.)

ASELLI ou ASELLIO (GASPARD), en latin *Asellius*, né à Crémone, vers 1581, fut premier chirurgien des armées italiennes, et enseigna l'anatomie et la chirurgie avec éclat à Pavie. Il passa une grande partie de sa vie à Milan, où il était très-considéré, et y mourut, le 24 avril 1626, âgé de quarante-cinq ans. On plaça sur son tombeau une inscription très-flatteuse, dans laquelle on louait la douceur de son caractère autant que son savoir. Erudit comme tous les anatomistes de son siècle, il fut plus modeste que la plupart d'entre eux. Etant à Pavie, le 23 juillet 1622, quelques amis le prièrent de disséquer un chien, afin de leur montrer les nerfs récurrens. L'animal venait de manger. A l'ouverture de l'abdomen, Aselli aperçut un grand nombre de filamens blancs et déliés, ramifiés dans le mésentère; il les prit pour des nerfs jusques au moment où, en ayant coupé quelques-uns, il vit s'écouler un liquide d'un blanc de lait. Joyeux de cette découverte inattendue, il appela le sénateur Settala et Alexandre Tadino, qui se trouvaient dans l'auditoire. C'est ainsi qu'il fut amené à découvrir les vaisseaux lactés du mésentère. Bientôt il reconnut que ces vaisseaux sont faciles à trouver chez les animaux gorgés d'alimens, et vit pourquoi, jusque-là, ils étaient demeurés inconnus. Leur origine à la membrane interne des intestins et la nature du liquide qu'ils contenaient, les lui firent considérer comme étant les vrais conducteurs du chyle. Observateur attentif, il y reconnut des valvules. Mais confondant avec ces vaisseaux les lymphatiques qui vont du foie au pancréas, il crut que les premiers se rendaient dans le pancréas, et de là dans le foie. Cette belle découverte, qui a jeté de si vives lumières sur la marche du chyle et sur la partie la plus importante de la digestion, ne fut généralement connue qu'en 1627, époque à laquelle l'ouvrage d'Aselli fut publié, un an après sa mort. Trop modeste, Aselli semble, dans cet écrit, vouloir s'ôter l'honneur d'une si importante découverte, pour le reverser sur Hippocrate, Platon, Aristote, Hérophile, Erasistrate et Galien. Son livre serait peut-être tombé dans l'oubli, si le célèbre Pierre Gassendi, zélé pour les progrès des sciences, n'en avait acheté un grand nombre d'exemplaires, qu'il répandit avec une générosité dont on ne saurait trop le louer. D'après la disposition qu'il attribuait aux vaisseaux chylifères, Aselli crut qu'ils portaient le chyle au pancréas, puis de là au foie. On

doit reprocher au grand Harvey d'avoir montré une sorte d'animosité contre lui, et d'avoir prétendu que ces vaisseaux ne servent point au transport du chyle; mais Thomas Bartholin le réfuta victorieusement. Aselli découvrit aussi les vaisseaux lymphatiques, mais il ne sut pas les distingner des vaisseaux chylifères : cette gloire était réservé à Olaüs Rudbeck. Son ouvrage posthume est intitulé :

De lactibus seu lacteis venis, quarto vasorum mesaraïcorum genere, novo invento, Dissertatio; quâ sententiæ anatomicæ multæ, vel perperam receptæ convelluntur, vel parum perceptæ illustrantur. Milan, 1627, in-4°. - Bâle, 1628, in-4°. - *Ibid.* 1640, in-4°. - Leyde, 1641, in-4°. - Avec les ouvrages de Spigel, Amsterdam, 1645, in-fol. - Dans le *Theatrum anatomicum* de Manget (Genève, 1635, in-fol.).

Cette Dissertation est l'une des productions les plus remarquables du dix-septième siècle: elle l'est même, sous le simple rapport typographique, comme étant le premier livre qui ait paru avec des planches imprimées en couleur. Corte assure qu'en mourant Aselli laissa, entre les mains de Tadino et de Settala, un manuscrit sur les poisons, et des Observations de chirurgie, qui n'ont point été non plus publiés. (s.)

ASH (Jean), médecin de Londres, et membre du collége de médecine de cette ville, fit ses premières études au collége de la Trinité, à Oxford. Reçu maître ès-arts en 1746, puis bachelier en médecine en 1750, il parvint au doctorat en 1754. Avant d'habiter la capitale, il avait été médecin de l'hôpital général de Birmingham, où il s'était acquis la réputation d'un praticien distingué. Trop d'application à l'exercice de sa profession ayant dérangé ses facultés intellectuelles, on prétend que l'étude des mathématiques le rendit à la raison. Il mourut à Londres, le 18 juin 1798. Il est auteur d'un Traité sur les eaux de Spa et d'Aix-la-Chapelle, imprimé en 1788, in-8°., et d'un discours intitulé : *Oratio Harveii,* 1790, in-4°. (L.)

ASHMOLE (Elie), médecin obscur, mais historien et surtout antiquaire fameux de l'Angleterre, naquit, le 23 mai 1617, à Lichtfield, ville du comté de Stafford, où il reçut sa première éducation. Ses talens en musique et la beauté de sa voix lui valurent, pendant sa jeunesse, une place de choriste dans l'église cathédrale; mais il ne conserva pas cet emploi obscur pendant long-temps, car, vers l'âge de seize ans, son oncle, Jacques Paget, juge de l'Echiquier, le fit venir à Londres pour le mettre dans les affaires. Après cinq ans d'études, il devint solliciteur de la chancellerie, et, au bout de deux années, en 1640, procureur à la cour des plaids communs. Durant les troubles de la guerre civile, obligé de sortir de Londres, pour mettre sa vie en sureté, il se retira, en 1642, à Smalwood, dans le comté de Chester, où il put se livrer sans contrainte et sans danger à son goût pour l'étude. Après deux ans de séjour en cette ville, il la quitta pour se rendre à Oxford, où le roi Charles I s'était réfugié, et où il continua de

se consacrer à la philosophie, aux mathématiques, à l'astronomie et à l'astrologie. Cependant il devint, en 1645, gentilhomme d'ordonnance de la garnison d'Oxford; quelques mois après, il fut nommé commis de l'excise à Worcester, puis, en 1646, capitaine dans un des régimens de la garnison, et contrôleur de l'artillerie. Mais, la même année, le parti royaliste ayant été défait, et l'armée parlementaire s'étant emparée de Worcester, Ashmole courut se réfugier à Smalwood, et y resta caché durant quelques mois. Bientôt il quitta cet asile, et se rendit secrètement à Londres, où il se lia d'amitié avec Guillaume Lilly, Jonas Moore et Jean Booker, célèbres astrologues, qui lui inspirèrent le goût de l'alchimie. Il se retira ensuite à Englefield, dans le comté de Berk, afin de s'y adonner sans contrainte à de nouvelles méditations. En 1648, il étudia pour la première fois la botanique, dans laquelle il fit de grands progrès en peu de temps. Revenu à Londres en 1651, il se mit à apprendre l'orfévrerie et l'art de graver les cachets. La chimie occupa néanmoins aussi ses loisirs, et il gagna l'amitié de Guillaume Backhouse, l'un des plus habiles Anglais d'alors en cette science. Au commencement de 1655, il commença l'étude des antiquités de l'Angleterre, dans laquelle il devait bientôt s'illustrer assez pour léguer son nom à la postérité. Charles II, qui fut rétabli sur le trône en 1660, le nomma héraut d'armes de Windsor, et secrétaire de Surinam en 1662. La Société royale de Londres l'avait admis, dès l'année précédente, au nombre de ses membres. En 1669, étant retourné à Oxford pour y assister à l'ouverture du fameux théâtre de Sheldon, il se fit recevoir docteur en médecine. En 1675, il se défit de sa charge de héraut, et, deux ans après, il offrit son cabinet à l'Université d'Oxford, sous la seule condition de construire un local particulier pour le contenir. L'Université accepta le don avec empressement, et le bâtiment ayant été terminé en 1683, Ashmole y envoya douze chariots de raretés, échappées à l'incendie qui avait consumé sa maison, le 26 janvier 1679, et dont une grande partie lui avait été apportée en mariage par sa seconde femme. Il mourut, le 5 juin 1692, à Lambeth, où son goût pour la botanique l'avait déterminé à se retirer, afin d'être voisin du célèbre Jean Tradescant.

Ashmole paraît n'avoir ni pratiqué ni même étudié la médecine, et il ne dut le titre de docteur qu'aux nombreux et importans services qu'il avait rendus à l'Université d'Oxford; peut-être aussi voulut-on, par là, rendre hommage à son zèle pour les recherches alchimiques, seule partie de la chimie qui fût estimée alors. Ainsi, quoique justement célèbre, il n'appartient guère à notre art, et par conséquent au plan de ce Dictionaire, que par un titre purement honoraire. Son dévoue-

ment à la cause royale et son mérite personnel lui avaient valu d'être anobli : on sourit de pitié en voyant Adelung s'évertuer à prouver qu'il n'était pas gentilhomme *à la manière allemande*, parce que son père était sellier, et sa mère, fille d'un fabricant de draps : le seul hasard de la naissance anoblit un homme en Allemagne et ailleurs; plaignons l'Angleterre de n'avoir pas une règle aussi constante et aussi infaillible pour juger du mérite des hommes. Au reste, Ashmole ne s'est rendu recommandable que par sa persévérance et son exactitude dans les recherches historiques; et c'est par une exagération manifestement ridicule, qu'on l'a rangé, dans la *Biographie britannique*, parmi les plus grands hommes du dix-septième siècle, rang qu'il ne mérite, ni par la nature de son talent, ni par la direction qu'il prit dans ses études. Ses ouvrages sont :

Theatrum chimicum Britannicum, containing several practical pieces of our famous English philosophers, who have written on the hermetique Mysteries, in their own *ancient Language*. Londres, 1652, in-4°.

C'est un recueil de trente et un Opuscules, en vers, d'anciens auteurs anglais, sur la pierre philosophale : il devait se composer de plusieurs volumes, mais le premier seulement a paru. On y trouve les pièces suivantes : 1°. *Ordinall of alchimy*, de Thomas Norton; 2°. *Compound of alchymie*, de G. Ripley; 3°. *Liber Patris sapientiæ*, d'un anonyme; 4°. *Hermes Bird*, de Raymond Lulle; 5°. *Tale of Dreame*, de G. Chancer; 6°. *Dreame*, de J. Dastin; 7°. *Pearce, the blanck monk upon the elixir*, que quelques bibliographes attribuent à Ripley; 8°. *Work*, de Richard Carpentier; 9°. *The hunting of the greene Lion, written by the vicar of Malden;* 10°. *Breviary of natural philosophy*, de Thomas Charnok, 11°. *Blossom or the camp of philosophy*, de Bloomfield; 12°. *Worke*, d'Ed. Kelle; 13°. *Concerning the philosopher's stone to G.-S. Gent*, du même; 14°. *Testamentum*, de Jean Dee; 15°. *De lapide philosophorum*, de Thomas Robinson; 16°. *Experience and philosophy*, d'un anonyme; 17°. *The magistery*, d'un anonyme; 18°. Diverses pièces, sans titres, de plusieurs anonymes; 19°. *Concerning the philosopher's stone*, de J. Gower; 20°. *Verses belonging to an emblematical scrowle supposed to be invented*, de G. Ripley; 21°. *Mistery of alchymists*, de G. Ripley; 22°. La Préface du même à la *Medulla;* 23°. *Short Worke*, du même; 24°. *Translation of the second epistle that Alexander sent to Aristoteles*, de Jean Lydgate; 25°. un Opuscule anonyme; 26°. *The hermets tale;* 27°. *Description of the stone;* 28°. *The standing of the glasse for the tyme of the putrefaction and congelation of the medicine;* 29°. *Ænigma philosophicum;* 30°. Des fragmens des papiers de Th. Charnock. Ashmole a joint à cette collection un Disconrs sur la pierre philosophale, qui est écrit tout à fait dans le style et le goût des frères de la Rose-Croix.

Indépendamment de cette collection, qui est curieuse comme monument des folies humaines, Ashmole a publié les deux ouvrages suivans, qui ne sont que des traductions :

Chymical collections expressing the ingress, progress and egress of the secret hermetick science, out of the choicest and most famous authors. Londres, 1650, in-12.

C'est une traduction du *Fasciculus chimicus* d'Arthur Dee. Ashmole la donna sous le nom anagrammatique de James Hasolle, *Mercuriophilus Anglicus.*

The way to bliss, in three books. Londres, 1658, in-4°.

Jean Heydon était l'auteur de ce livre, qui roule sur la pierre philosophale : il vivait sous le règne d'Elisabeth, et l'on ne sait absolument rien sur son compte. Ce fut Guillaume Backhouse qui communiqua l'ouvrage à Ashmole, en l'engageant à en faire part au public; celui-ci mit une préface en tête.

L'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Ashmole, est tout à fait étranger à l'objet qui nous occupe. En voici le titre :

The institution, laws and ceremonies of the most noble order of the Garter. Londres, 1672, in-fol. -*Ibid.* 1693, in-fol.

L'édition de 1693 ne diffère de la précédente que par un frontispice nouveau. Il a paru (Londres, 1715, in-8°.) un extrait de ce livre, contenant les noms des chevaliers créés depuis 1670.

Après avoir terminé son travail, Ashmole l'offrit à Charles II, qui, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui fit un présent de quatre cent livres sterling. Il l'envoya également à tous les chevaliers, qui ne se montrèrent pas moins généreux. Ainsi, par exemple, le roi de Dancmarck lui donna une médaille suspendue à une chaîne d'or, que Charles l'autorisa à porter dans les solennités publiques. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui qu'on voit des écrivains flagorner les princes et les grands, pour arracher à leur vanité des honneurs ou des pensions, qui éblouissent le vulgaire, parce qu'il n'en connaît pas la source.

Ashmole est encore auteur de l'ouvrage suivant :

Antiquities of Bernshire. Londres, 167..., in-8°.

que Granger lui attribue, mais dont la *Biographie britannique* ne fait aucune mention.

La *Biographie britannique* indique aussi plusieurs manuscrits qu'il laissa sur la numismatique, les antiquités d'Angleterre, et l'histoire de la franche maçonnerie.

Lui-même avait écrit sa vie, sous la forme d'un journal, qui a été publié, dans la suite, par Charles Burman:

Memoirs of the life of that learned antiquary, Elias Ashmole, drawn up by himself by way of a diary. Londres, 1717, in-12. (A.-J.-L. J.)

ASIUS (NICOLAS), philosophe, médecin et poète distingué, naquit, au quinzième siècle, à Crémone; il vivait encore en 1513 dans cette ville, où il mourut, et où il fut enterré dans l'église de Saint-Mathieu avec cette épitaphe :

Stirpe Asiâ genitus, nomen Nicolaus, in orbe
Physicus est, patriâ pulchrâ Cremonâ remanet.

Arisi lui attribue les ouvrages suivans, et le loue beaucoup d'avoir écrit contre les impies, qui cherchent dans le commerce du démon des remèdes contre les maladies, et des moyens de s'enrichir :

De verâ et perfectâ philosophiâ lib. III.
De gratiâ et nobilitate naturæ humanæ.
De exemplis illustrium virorum Italiæ.
Contra curatores præstigiosos morborum lib. II.
Martyrium S. Ciriæ Virginis Cremonensis. (T.)

ASKEW (ANTOINE), médecin anglais, mort, le 27 février 1773, à Hampstead, s'est rendu bien moins utile à son art qu'à la littérature ancienne, à laquelle il a rendu, en effet, les plus éminens services. Possesseur d'une fortune très-considérable, il la consacra toute entière aux progrès des lettres, parcourut la France, l'Allemagne, l'Italie et la Grèce, rassemblant partout

des manuscrits grecs, et, à son retour en Angleterre, il fit le plus noble usage de ses trésors littéraires en les mettant à la disposition de tous ceux qui pouvaient en apprécier l'importance. Un Epirote, nommé Jean Carabellas, était chargé du soin de sa riche bibliothèque, dans laquelle on remarquait surtout une collection, sans doute unique en son genre, de toutes les éditions, bonnes ou mauvaises, qui ont paru des divers écrivains de la Grèce. Nous ne connaissons aucun ouvrage de lui. Le catalogue de sa riche bibliothèque a paru sous ce titre:

Bibliotheca Askewiana, seu Catalogus librorum rarissimorum Antonii Askew. Londres, 1775, in-8°. (z.)

ASNIER (Remy l'), prévôt des chirurgiens de Paris, se rendit célèbre, dans cette ville, par le grand nombre d'opérations de la cataracte et de la taille qu'il y fit. Il a contribué à démontrer quels sont le vrai siége et la nature de la cataracte. Ses succès ne furent point dus à l'intrigue: il était bel homme, d'une tournure avantageuse, et il fut recherché de toute la bonne société jusques à sa mort, arrivée en 1690, le 5 mai. Il n'a point écrit. (s.)

ASPASIE, femme grecque, qui se mêla de l'exercice de la médecine, mais dont l'histoire est entièrement inconnue, quoique Le Clerc, on ne sait trop pourquoi, la regarde comme la même que la fameuse Aspasie, de Phocée, qui fut successivement maîtresse de Cyrus et d'Artaxerxes, rois de Perse. Cette Aspasie avait écrit, sur les maladies des femmes, plusieurs ouvrages, qui sont perdus depuis long-temps, mais dont Aetius nous a conservé le souvenir. Le même écrivain rapporte plusieurs remèdes qu'elle avait proposés contre diverses affections de son sexe. (o.)

ASSALTI (Pierre), natif de Fermo, dans la Marche d'Ancône, succéda, en 1710, à Trionfetti, professeur de botanique à Rome, et passa, en 1720, à la chaire de médecine théorique. Disciple d'abord et ensuite ami intime du célèbre Jean-Marie Lancisi, il lui fut d'un grand secours lorsque celui-ci reçut du souverain pontife, Clément XI, l'ordre de publier la *Metallotheca* de Michel Mercati. Assalti, versé dans la connaissance de l'histoire naturelle et des langues latine, grecque et hébraïque, enrichit cet ouvrage de notes et d'additions, devenues indispensables à l'époque où il était mis au jour (Rome, 1717, in-fol.). On lui doit encore une édition complète des OEuvres de son maître, qu'il fit imprimer à Genève (1718, 3 volumes). Enfin, Lancisi étant mort en 1720, il fit un exposé de sa vie et de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits, et l'adressa au célèbre Morgagni, dans une Lettre écrite, en latin, qui se trouve dans le 33e. vol. du *Journal des savans d'Italie*, et à la tête de l'ouvrage posthume de Lancisi *De motu cordis et anevrysmatibus*. (L.)

ASSANDRI (Barthélemy), médecin italien, né à Milan, vers l'année 1545, fut agrégé, en 1570, au collége des médecins de cette ville, dont il devint proto-physicien, en 1597, à la mort de Zacharie Caimo, et mourut, le 3 novembre 1627, vénéré de ses concitoyens et estimé de ses confrères. Il n'a écrit que l'ouvrage suivant :

Remedia ad morbos desumta ex animalibus et eorum partibus.
Corte nous apprend que ce livre n'a jamais été imprimé. (Z.)

ASSARI ou Assaro (Jean-François), médecin et mathématicien distingué du seizième siècle, naquit à Piazza, en Sicile, et non en Espagne, comme l'ont écrit quelques lexicographes. On prétend qu'il soutint, en 1587, une discussion publique contre plusieurs médecins célèbres, et qu'il en sortit vainqueur, ce qui fixa sur lui les regards et les faveurs du comte Albalesi, vice-roi du pays. Il n'a rien écrit sur l'art de guérir; mais il reste de lui une Histoire de sa ville natale, citée plusieurs fois dans celle de Chiaranda. (L.)

ASSETTATO (Camille), médecin de Chieti, dans le royaume de Naples, a écrit des notes sur l'Histoire des aromates de l'Inde, si l'on en croit Manget; mais l'autorité de Toppi, dont ce compilateur s'appuie, est contraire à son assertion. Ces notes sont de Charles de l'Ecluse, qui fait seulement mention du médecin Assettato. Carrère, qui n'avait jamais consulté Toppi, assure niaisement que ces notes se trouvent dans la *Bibliothèque* de l'historien napolitain. (L.)

ASSIN (Joseph), médecin espagnol du dernier siècle, n'est connu que pour avoir publié l'ouvrage suivant :

Defensa de la yatrica moderna. Saragosse, 1724, in-4°. (U.)

ASSONVILLE (Guillaume d'), docteur en médecine, habitait, au seizième siècle, à Béthune; il s'y distingua dans la pratique. Il a donné :

De febre pestilenti. Paris, 1546, in-8°. (T.)

ASTANIUS. Nom suspect, selon Haller, d'un auteur grec, qui vivait, disent Sandervet et van Leempoel, au temps d'Alcinoüs; on lui a attribué un ouvrage publié sous le titre de :

De veris anatomes fundamentis. Paris, 1532, in-12.
Ce titre seul indique que le nom d'Astanius est celui d'un personnage imaginaire. (U.)

ASTARI (Blaise), en latin *Astarius*, médecin de Pavie, vivait au commencement du seizième siècle. Il jouit d'une assez grande considération parmi les médecins de son temps, et publia les deux ouvrages suivans :

De curandis febribus tractatus, ab Aben Haly super primam quarti traditus. Lyon, 1532, in-8°. - Francfort, 1604, in-8°.

Cet ouvrage se trouve aussi imprimé avec celui de Marc Gattarina, *De curis ægritudinum particularium*, et avec les Dissertations de Clément Clementini (Bâle, 1535, in-fol.).

Consilia quædam valdè utilia.

Cette dernière production a été imprimée avec les Conseils de Jean-Matthieu de Gradi (Venise, 1521, in-fol.). (L.)

ASTEL (Jean), chimiste anglais du dix-septième siècle, n'est connu que comme auteur de l'ouvrage suivant :

Liquor alcahest, or a discourse of that immortal dissolvant of Paracelsus and Helmont. Londres, 1675, in-12. - Trad. en allemand, Nuremberg, 1686, in-12. (z.)

ASTHNAR (Germain), né à Mont-Réal, n'est connu que par l'opuscule suivant :

De corde et ejus annexis. Genève, 1529.

Haller pense qu'Asthnar n'a jamais existé, parce qu'il n'a trouvé ce nom dans aucun catalogue. (v.)

ASTRAMPSYCHUS, ancien écrivain grec, dont parle Suidas, et qui paraît avoir vécu sous le Bas-Empire, à en juger du moins d'après son style, car nous n'avons absolument aucune autre donnée pour déterminer l'époque à laquelle il existait.

Entre autres ouvrages, Astrampsychus a composé, en grec, un traité de l'interprétation des songes, intitulé :

Oneirocriticum,

que Joseph Scaliger publia avec les Oracles Sibyllins et autres ouvrages analogues (Paris, 1599, in-8°.), et dont Frédéric Morel donna, dans la même année, une autre édition, sous le titre de *Versus somniorum interpres* (Paris, 1599, in-8°.), avec le texte grec et la traduction latine. Nicolas Rigault le réimprima ensuite en grec et en latin avec Artémidore (Paris, 1603, in-4°.) et Jean Menrsl en 1630. Enfin on le trouve à la suite des Oracles Sibyllins (Amsterdam, 1689, in-4°.). Ce petit traité est en vers iambiques.

Astrampsychus avait également écrit, suivant Suidas, un Traité sur les maladies des ânes. (o.)

ASTRUC (Jean) naquit, le 19 mars 1684, à Sauve, gros bourg du Bas-Languedoc, près d'Alais, sur la Vidourle, de parens voués à la religion protestante. Son père, qui était ministre évangélique, aima mieux abjurer, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, que de s'expatrier, et partagea dès lors son temps entre les devoirs de la profession d'avocat, qu'il embrassa, et l'éducation de ses deux fils, qu'il prit le sage parti de surveiller lui-même. Après avoir terminé ses premières études sous la direction d'un père qui était très-versé dans la littérature, le jeune Astruc alla faire sa philosophie à Montpellier, où il fut reçu maître ès-arts en 1700, et immédiatement ensuite il choisit par goût la médecine, à laquelle il se consacra tout entier avec une application qui lui promettait les plus brillans succès. Ayant obtenu le baccalauréat et la

licence en 1702, il prit le bonnet de docteur le 25 janvier 1703, et, loin de se contenter d'un titre qui n'est honorable qu'autant qu'on le soutient par des connaissances suffisautes, il s'enfonça dans la solitude pour y étudier à loisir les ouvrages des médecins de tous les âges, n'abandonnant sa retraite que pour suivre les hôpitaux et assister aux actes de la Faculté. Cependant Chirac ayant été forcé, en 1706, de suivre le duc d'Orléans à l'armée, Astruc fut agréé par la faculté pour être son substitut, et commença, l'année suivante, à exercer les fonctions du professorat, qu'il continua de remplir pendant trois ans de suite. A cette époque, en 1710, il obtint au concours, dans l'Université de Toulouse, la chaire d'anatomie et de médecine, dont il vint prendre possession en 1711. Sa réputation, qu'avaient surtout contribué à établir ses disputes avec Hecquet et Pitcarn, au sujet du mécanisme de la digestion, était déjà si grande, que Chirac et Vieussens le prirent pour arbitre dans une discussion assez ridicule qui s'éleva entre eux : Astruc leur démontra qu'ils avaient également tort tous les deux, et cette franchise ne lui nuisit point dans l'esprit de l'impérieux Chirac, qui, étant venu se fixer à la cour, en 1715, demanda et obtint pour lui la survivance de sa place ; mais, l'année suivante, Astruc, qui n'avait point d'émolumens, se mit sur les rangs pour la chaire que la mort de Chastelain laissait vacante, et qui lui fut accordée : de sorte qu'il devint professeur en titre, et ouvrit ses cours, en cette qualité, dès l'année 1717. Tous ses instans furent dès lors partagés entre les fonctions de l'enseignement et les recherches bibliographiques, qui avaient toujours eu un puissant attrait pour lui. Mais, au bout de onze ans, ne trouvant plus à Montpellier des ressources suffisantes pour les travaux littéraires auxquels il consacrait ses veilles, il se détermina, non sans peine, à quitter cette ville, et à venir mettre à profit les riches bibliothèques de la capitale. L'ambition lui fit négliger un instant ses occupations favorites : il accepta la place de premier médecin, que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, lui offrit en 1729, et se rendit à Dresde ; mais, las bientôt de la cour, ou par d'autres motifs peu connus, il prétexta des affaires de famille, et demanda un congé passager, dont il comptait bien profiter pour renoncer entièrement à la Saxe. Effectivement, il revint en France, où, à peine arrivé, il se renferma sans regret au milieu de ses livres et dans le cercle étroit de ses anciens amis ; mais les honneurs ne tardèrent pas à l'y venir encore chercher. La ville de Toulouse le nomma capitoul, en 1730, pour reconnaître l'important service qu'il avait rendu à l'Université, en rétablissant l'amphithéâtre d'anatomie, et en enseignant l'anatomie, qui y était oubliée. Dans

le même temps, il fut fait médecin consultant du roi; et, l'année suivante, il obtint la chaire que la mort de Geoffroy laissait vacante au Collége de France. En 1743, il fut agrégé à la Faculté de Paris, après avoir subi les examens et les thèses exigés; et, vingt-trois ans après, il termina sa laborieuse carrière, le 5 mai 1766, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Peu d'hommes ont joui d'une plus grande réputation qu'Astruc; mais il en est peu aussi qu'on ait jugés avec autant de prévention, et dont on ait autant exagéré le mérite. Nous ne pouvons mieux faire que de lui appliquer ce qu'il disait lui-même en parlant de Vieussens: « Il était avide de gloire et très-laborieux; il aurait été loin s'il avait eu de l'esprit et surtout un jugement critique, pour discerner le bon, le vrai, le solide, d'avec le mauvais, le médiocre, le faux: tout n'est pas également vrai, ni également certain dans ses ouvrages: *Sunt bona, sunt mala quædam, sunt mediocria multa.* » Quelque sévère que puisse paraître ce jugement, rien n'est plus facile que de le justifier. Astruc, doué d'une mémoire excellente et d'une patience à toute épreuve, profita de sa constitution robuste pour parcourir tous les livres qui purent lui tomber sous la main; mais, dénué de jugement, il ne sut jamais les lire, comme il ne sut jamais non plus faire aucun pas dans la voie rigoureuse de l'observation et de l'expérience. Incapable de se former à lui-même un système quelconque pour enchaîner et coordonner ses idées acquises, il fut toujours le servile apôtre et le fauteur des doctrines nouvelles. Ainsi, en philosophie, on le vit successivement défendre les principes du cartésianisme, céder à l'éloquence entraînante de Mallebranche, et ne pas savoir résister aux raisonnemens froids et sévères de Locke. La métaphysique fut l'un de ses délassemens les plus agréables; mais il n'osa jamais y porter le génie de l'observation, qui seul peut féconder cette science, et qui y est peut-être encore plus nécessaire que dans toutes les autres, ni s'écarter des bornes prescrites par la foi, de sorte qu'il lui fut impossible de la mettre en harmonie avec la physique, quoiqu'il sentît sagement la nécessité de cette alliance pour la rendre propre, sinon à satisfaire, du moins à ne pas choquer l'esprit. En physiologie, le système mécanique fondé par Boerhaave sur les débris de la doctrine de Sylvius, fut celui qu'il adopta, et il y joignit encore les hypothèses mécaniques de Borelli et de Bellini, de manière que ce qu'il a écrit sur cette science est tombé dans l'oubli, sort inévitable de tous ceux qui n'ont pas des vues assez grandes pour s'élever jusqu'à la vraie philosophie de la médecine, et qui sacrifient les considérations générales à une multitude de faits isolés, dont ils ne savent tirer aucune induction. On assure cependant que sa pratique fut

heureuse : ce succès tient sans doute à ce que, dominé par les idées vagues de l'humorisme le plus grossier, hésitant même assez souvent entre les diverses théories reçues en médecine, il dut se conduire généralement avec réserve et circonspection, ce qui, sans constituer une bonne méthode, quand l'hésitation seule en est la source, vaut encore mieux qu'une hardiesse intempestive, une application purement empirique de moyens plus souvent alors nuisibles qu'utiles. Malgré tous ces défauts, qui sont ceux d'un homme très-médiocre, peu de médecins ont obtenu une aussi grande réputation qu'Astruc parmi leurs contemporains. Il la dut en partie à l'habileté avec laquelle il savait manier la parole. « Il était professeur par goût et par nature, dit Lorry, son panégyriste ; il avait l'art de conduire et de former, pour ainsi dire, la mémoire de ses auditeurs. Sans travail, on retenait presque tout l'essentiel de ces discours rapides qui se font ordinairement à peine comprendre aux commençans. Véritablement éloquent, il plaçait des réflexions si justes auprès des vérités, elles en coulaient si naturellement, que l'attention se trouvait fixée sans travail et sans gêne. Les grâces du style, qu'on néglige trop souvent, prêtaient encore des charmes à ses discours. » Ce qui contribua surtout à fonder la réputation d'Astruc, ce fut l'érudition immense qu'il déploya dans son Histoire des maladies vénériennes, et qui, jointe à la perfection du style, dut nécessairement en imposer chez nous, où ce genre de mérite est rare, et excite toujours, par cela même, l'admiration. Mais, en lisant cette histoire avec réflexion et sang-froid, on reconnaît bientôt que c'est un roman fait à plaisir, et qui n'a pas même le mérite de la nouveauté, puisque ce fut Léonhard Schmauss qui, le premier, imagina de faire provenir la syphilis du nouveau monde. Admettant comme autant de propositions incontestables que la maladie vénérienne est venue d'Amérique, que c'est une affection nouvelle, qu'elle a varié dans ses symptômes à diverses époques, et qu'ainsi elle a parcouru plusieurs périodes bien distinctes, Astruc voulut que tout servît à la défense de son opinion. Il adopta aveuglément les récits de l'Espagnol Oviedo, rejeta comme inexactes ou pseudonymes les autorités qui le contrariaient, chercha, lorsqu'il ne pouvait les récuser, à les affaiblir par des raisonnemens captieux, quelquefois ridicules, saisit souvent fort mal le sens et l'esprit des ouvrages qu'il lut, les interpréta quelquefois mal, à dessein, alla jusqu'à corrompre le texte des originaux, présenta décousus des passages dont il tira ensuite, en les réunissant, des conclusions contraires au sens qu'ils présentent quand on les lit dans l'ordre que l'auteur leur a assigné, et ne craignit pas, enfin, de commettre une foule d'erreurs chronologiques. Aussi son livre,

qui fut regardé comme un chef-d'œuvre, comme un ouvrage classique, parce qu'au premier abord il est fait pour séduire, contribua-t-il, plus que ne l'avait fait aucun autre avant lui, à enraciner et à propager la bizarre doctrine de la syphilis qui règne encore de nos jours, au grand détriment de la société, et qui compte encore tant de partisans, malgré son absurdité manifeste. On reconnaît qu'elle a pris sa source dans l'opinion qui faisait provenir les maux vénériens de l'Amérique, et maintenant qu'il est prouvé sans réplique, qu'il est clair comme le jour, que ces maux ont été connus de tout temps, que l'épidémie du quinzième siècle n'a rien de commun avec eux, et que la doctrine actuelle de la syphilis est un des monstrueux enfans de l'humorisme absolu, on s'obstine cependant à repousser une réforme que le temps a rendue nécessaire, et que l'humanité réclame d'une manière impérieuse; on s'obstine à admettre, comme Astruc, une différence entre les affections des parties génitales, provenant d'une cause ordinaire, et celles qui tiennent à une *cause vérolique*, c'est-à-dire à un *virus vénérien*, dont tout le monde parle sans que personne le comprenne; on s'obstine, enfin, à ne combattre des maladies locales que par un traitement général, pendant la durée duquel on leur laisse faire des ravages qu'on attribue ensuite à leur malignité, tandis qu'ils sont le fruit d'une théorie absurde et mensongère! . . . Astruc a laissé les ouvrages suivans :

Thesis medica de causâ mechanicâ motûs fermentativi. Montpellier, 1702, in-12.

Astruc sortait à peine de dessus les bancs, et n'était encore que bachelier, lorsqu'il soutint cette thèse, dans laquelle il n'a émis que des idées fort grossières. La tête encore remplie des principes du cartésianisme, qu'il avait puisés dans les écoles de philosophie, il explique l'effervescence et la fermentation par les tourbillons et par l'explosion de la matière subtile de Descartes. Tout n'est pas de lui, d'ailleurs, dans ce faible opuscule, car il a beaucoup emprunté à Chirac, qui avait déjà écrit sur le même sujet. L'élasticité de l'air était à ses yeux la cause de l'affinité de l'acide pour l'alcali : il comparait l'action du premier sur le second à celle d'un coin qu'on enfonce dans un morceau de bois, et il a cherché à la rendre sensible par une figure.

Le célèbre Vieussens ayant jugé à propos d'attaquer les idées consignées dans cette thèse, Astruc lui adressa la réponse suivante :

Responsio critica animadversionibus R. Vieussens in Tractatum de causâ motûs fermentativi. Montpellier, 1702, in-4°.

Cette Réponse est assez modérée, il faut en convenir; mais la critique de Vieussens n'en paraît pas moins avoir été la source d'un fonds d'inimitié qu'Astruc conserva toujours contre le savant anatomiste, et qu'on voit percer malgré lui, dans le jugement plus que sévère qu'il porte sur son genre de talent, son esprit et ses ouvrages.

Mémoire sur les pétrifications de Boutonnet, petit village près de Montpellier. Montpellier, 1708, in-8°.

Astruc dut à M. Bon, premier président de la Chambre des comptes de Montpellier, une partie des détails que renferme ce Mémoire, dans

lequel il combat l'opinion des physiciens qui regardaient les pétrifications et les fossiles en général comme de simples jeux de la nature.

Conjectures sur le redressement des plantes inclinées à l'horizon. Ce Mémoire a été inséré dans ceux de l'Académie de Montpellier (1708).

Dissertatio physico-anatomica de motu musculari. Montpellier, 1708, in-12.

Cette Dissertation n'a de remarquable qu'un style fort élégant, dont l'école de Montpellier offrait alors bien peu d'exemples. Elle est écrite dans les principes de Borelli, dont la doctrine comptait beaucoup de partisans : aussi fit-elle du bruit, ce qui détermina Manget à l'insérer dans sa Bibliothèque anatomique. L'opinion d'Astruc est que la fibre musculaire résulte d'un assemblage de vésicules disposées en manière de chaîne, et dont le fluide nerveux opère le gonflement ; ce qui produit la contraction et le raccourcissement des muscles.

Mémoire sur la cause de la digestion des alimens. Montpellier, 1711, in-4°.

Ce Mémoire, qu'Astruc lut à la Société de médecine de Montpellier, se trouve aussi dans la Collection des Mémoires de cette compagnie (Lyon, 1766, in-4°.).

Traité de la cause de la digestion, où l'on réfute le nouveau système de la trituration et du broyement, et où l'on prouve que les alimens sont digérés et convertis en chyle par une véritable fermentation. Toulouse, 1714, in-12.

Par une singularité fort remarquable, Astruc, quoique voué à l'école iatromathématique, combattit l'opinion des *Triturans*; c'est-à-dire des physiologistes, qui, à l'instar de Hecquet et de Pitcarn, regardaient la trituration comme constituant l'essence de la digestion. Le principal moyen dont il se servit, fut de démontrer la fausseté et l'exagération des calculs de ses adversaires, qui faisaient monter la force de l'estomac à douze mille neuf cent cinquante et une livres, et celle des muscles du bas-ventre et du diaphragme réunis, à deux cent quarante-huit mille deux cent trente-cinq livres. Comparant la fibre musculaire à un polygone d'un nombre infini de côtés, dont la force est égale à celle de leurs cordes infiniment petites, il assure que si l'on examine les forces de l'estomac et des muscles d'après les règles d'une mécanique exacte; celle du premier ne va pas à trois onces, et celle des autres n'excède point quatre livres; ce qui fait qu'elles sont insuffisantes pour produire le résultat qu'on en attend. L'orgueilleux Pitcarn, à défaut de bonnes raisons, lui répondit, en vrai Anglais, par une plaisanterie sale et déplacée : *Credo Astrucium nunquam cacasse.* Au reste, s'il détruisit une hypothèse insoutenable, Astruc en substitua une autre non moins arbitraire, celle de la fermentation produite par la salive et le suc pancréatique, dans lesquels il se plaisait à voir les principaux agens de la digestion. Le temps a fait justice de cette théorie, qui n'a pas laissé que de trouver d'assez nombreux partisans, et de régner pendant bien des années dans les écoles. Le docteur Evrard Home vient surtout de faire des recherches très-curieuses sur les cryptes muqueux de l'estomac, qui lui ont servi, de la manière la plus heureuse, à expliquer la formation des nids de l'alcyon, ou hirondelle de la Chine, sur l'origine desquels on s'était perdu, jusqu'à ce jour, en vaines et futiles conjectures.

Epistolæ quibus respondetur epistolari dissertationi Thomas Boeri de concoctione. Toulouse, 1715, in-8°.

Si la cause d'Astruc ne valait guère mieux que celle de Pitcarn, au moins sut-il toujours se renfermer dans les bornes prescrites par l'urbanité et les convenances, même dans cette Réponse qu'il fit à la diatribe peu mesurée de Pitcarn, caché sous le nom d'un de ses élèves, Thomas Boer,

Dissertatio de ani fistulâ. Montpellier, 1718, in-12. - Traduite en anglais, avec des notes, par Jean Treke, Londres 1720, in-12.

Astruc soutient que quand on reconnaît la fistule à l'anus dès le principe, elle peut céder à des injections styptiques, mais que, quand elle est bien formée, il ne reste plus d'autre ressource que l'opération elle-même, telle que Dionis l'a décrite, et telle qu'elle fut pratiquée sur Louis XIV.

Dissertatio medica de hydrophobiâ. Montpellier, 1719, in-12.

Dans cette thèse, où, suivant sa coutume, il fait un grand étalage d'érudition, Astruc donne le mercure pour l'antidote du virus de la rage : heureusement, il n'a jamais eu d'hydrophobe à traiter.

Dissertatio de sensatione. Montpellier, 1720, in-12.

Quæstio medica de naturali et præternaturali judicii exercitio : An judicii exercitium, sive rectum, sive depravatum, à cerebri mechanismo, et quâ ratione, pendeat? Montpellier, 1720, in-4°.

Dissertation sur la peste de Provence. Montpellier, 1720, in-12.-*Ibid.* 1722, in-8°.-Trad. en latin par Jean-Jacques Schenchzer, Zurich, 1721, in-4°.

Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques, et particulièrement de la peste. Montpellier, 1722, in-8°.

Thesis medica de phantasiâ et imaginatione. Montpellier, 1723, in-8°.

Dissertation sur la contagion de la peste, où l'on prouve que cette maladie est véritablement contagieuse, et où l'on répond aux difficultés que l'on oppose à ce sentiment. Toulouse, 1724-1725, in-8°.

La peste régnait alors à Marseille, et, au milieu de la terreur générale, les médecins disputaient encore, avec autant d'imprudence que d'aigreur, sur la nature de la redoutable épidémie. Astruc prouva qu'elle était contagieuse, puisqu'elle avait été introduite par un navire venu du Levant, et qu'il était absolument indispensable de recourir aux mesures coërcitives pour en arrêter les progrès. Il eut la gloire de remporter une victoire complète sur Chirac, qui, prétendant que la peste n'est pas contagieuse, donnait ainsi au gouvernement le conseil tacite de négliger les avantages qui découlent d'une prompte et sévère séquestration.

Sur la cause de l'intercalation de la fontaine de Fontest-Orbe, en Languedoc. Toulouse, 1731, in-12.

Contestation insignifiante qu'Astruc eut à soutenir contre un Père de l'Oratoire, nommé Planque. Cet opuscule a été réimprimé, dans la suite, avec les *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle du Languedoc.*

De morbis venereis. Paris, 1736, 1 volume in-4°.-*Ibid.* 1740, 2 vol. in-4°.-Venise, 1734, 1 vol. in-4°.-Trad. en français par Auguste-François Jault, Paris, 1734, 1 vol. in-4°.-*Ibid.* 1740, 3 vol. in-8°.; avec des notes d'Astruc lui-même, *Ibid.* 1755, 4 vol. in-12.; avec des remarques d'Antoine Louis, *Ibid.* 1777, in-12.-en anglais, par Guillaume Barrowby, Londres, 1737, in-8°.; par Samuel Chapmann, Londres, 1755, in-12.-En allemand, par Jean-Gottlob Heiss, Francfort et Leipsick, 1764, in-8°.

La première édition, qui n'est qu'en six livres, a été réimprimée (Bâle, 1738, in-4°.) sous la fausse date de Paris, et sans nom d'éditeur. Toutes les autres sont partagées en neuf livres, qui traitent : le premier, de l'origine, des progrès et du déclin, ou de l'histoire de la syphilis; le second, de la nature, du caractère, de la propagation et des effets du virus vénérien; le troisième et le quatrième, du traitement; enfin, les cinq derniers, de la bibliographie, ou des auteurs qui ont écrit sur cette affection, disposés par ordre chronologique. Astruc soutient que la vérole vient de Saint-Domingue, et qu'elle y est née par suite de l'âcreté de l'écoulement menstruel chez les femmes des pays chauds. A cette occasion, il rapporte les contes les plus absurdes, avec une naïveté qu'on ne saurait trop admirer. Il suppose gratuitement que la maladie a déjà

parcouru en Europe six périodes, dans chacune desquelles elle s'est montrée plus douce que dans la précédente, et qu'un jour elle finira par disparaître. Il suppose aussi que le virus vénérien est un acide, et il explique mécaniquement la manière d'agir du mercure contre lui. La blennorhagie, et même la blennorrhée, étaient, à ses yeux, des écoulemens de véritable semence, quoique Cockburn eût déjà réfuté cette antique erreur. Il ne connaissait pas de meilleure méthode que les frictions, répétées jusqu'à la salivation. Les faits historiques qu'il rapporte sont souvent inexacts, les conclusions qu'il en déduit presque toutes fausses, et les explications qu'il en donne pour la plupart ridicules. On ne saurait non plus rien imaginer de plus absurde que tout ce qu'il dit sur le traitement de la gonorrhée, des chancres et des bubons. La seule idée juste qu'on trouve dans son ouvrage, c'est qu'il est impossible de contracter de vérole d'emblée, c'est-à-dire sans symptômes primitifs. Et c'est là le livre qui a servi pendant si long-temps de guide aux médecins! La liste des auteurs s'étend jusqu'en 1740; mais elle est fort incomplète, puisque Girtanner n'a pas eu de peine à la doubler. Quant aux jugemens portés sur chaque ouvrage, ils sont dictés par les idées dominantes d'Astruc, qui tronque, mutile et interprète à sa guise, pour éviter jusqu'à l'ombre même d'une difficulté. Mais, il faut en convenir, ce médecin avait le rare mérite de savoir bien faire un livre; il séduisait ses lecteurs par une marche tellement méthodique, qu'elle faisait croire à l'évidence des résultats, comme à la vérité des raisonnemens, et toutes ses productions, même les plus misérables, portent ce cachet particulier.

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de la province du Languedoc, divisés en trois parties. Paris, 1737, in-4°.

Ces Mémoires roulent à la fois sur l'histoire naturelle et sur les antiquités du Languedoc. On y remarque une notice particulière sur les eaux de Balaruc, et beaucoup de recherches curieuses sur l'origine du patois, la géologie, les campemens des empereurs, la position des routes romaines, etc. Ils valurent à Astruc la place d'inspecteur des eaux minérales de la province, que lui donna Dodart, premier médecin du roi.

Première Lettre sur un écrit intitulé : Mémoire pour les chirurgiens. Paris, 1737, in-4°.

Seconde Lettre sur un écrit intitulé : Second Mémoire pour les chirurgiens. Paris, 1738, in-4°.

Troisième Lettre sur la troisième Réponse d'un chirurgien de Saint-Côme. Paris, 1738, in-4°.

Quatrième Lettre sur la quatrième Réponse d'un chirurgien de Saint-Côme. Paris, 1738, in-4°.

Cinquième Lettre sur l'extrait qui a été donné de la quatrième par l'auteur des Observations sur les écrits modernes. Paris, 1738, in-4°.

Ces cinq Lettres ont été réimprimées ensemble sous le titre suivant :

Lettres de Jean Astruc, Jean-Louis Petit et autres, sur les disputes qui se sont élevées entre les médecins et chirurgiens, avec leurs Réponses. Paris, 1738, in-4°.

Ces Lettres furent d'un grand poids dans le procès que les médecins gagnèrent contre les chirurgiens devant le parlement. Quoique le fonds en soit scandaleux, et retrace des discussions dont on rougit maintenant, cependant elles sont encore curieuses, en ce qu'on y trouve beaucoup de détails intéressans et peu connus sur l'ancien état des deux branches de l'art de guérir, en France.

Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de province sur la place d'un médecin consultant, occupée par M. la Peyronie. Paris, 1738, in-4°.

Cette brochure est anonyme, mais on l'attribue généralement à Astruc.

An sympathia partium à certâ nervorum positurâ in interno sensorio? Paris, 1743, in-4°.

Astruc soutint cette thèse, sans président, à l'époque de sa cooptation.

Tractatus therapeuticus. Genève, 1743, in-8°.-*Ibid.* 1750, in-8°.

Cet ouvrage, qui contient l'extrait des leçons d'Astruc, fut mis au jour par les soins d'un nommé La Motte. Astruc l'a toujours renié, parce que l'éditeur, jaloux de s'en faire passer pour l'auteur, y fit de nombreux changemens, afin de le défigurer et de lui donner une forme à peu près nouvelle.

Tractatus pathologicus. Genève, 1743, in-8°.-*Ibid.* 1753, in-8°.-Paris, 1766, in-12.

Astruc a reconnu cet ouvrage pour être, à très-peu de chose près, la copie littérale des leçons qu'il dictait dans ses cours.

Quæstio medica : An ex anatome subtiliori ars medica certior? Paris, 1743, in-4°.

Astruc ne fit que présider à cette thèse, dont Jacques-Bénigne Winslow est l'auteur.

Etat des contestations entre la Faculté de médecine et la Communauté des chirurgiens. Paris, 1747, in-4°.

Lettre sur l'espèce de mal de gorge gangréneux qui a régné parmi les enfans, en 1748. Paris. 1748, in-4°.

Quelques bibliographes attribuent cette Lettre à Chomel, à la suite de la Dissertation duquel on la trouve.

An morbo, colicæ pictonum dicto, venæsectio in cubito? Paris, 1751, in-4°.

Astruc répond affirmativement, et se déclare en même temps pour la méthode adoucissante et calmante.

Conjectures sur les mémoires originaux dont il est permis de croire que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse, avec des remarques qui appuient ou éclaircissent ces conjectures. Bruxelles (Paris), 1753, in-12.

Craignant que cet ouvrage ne fît naître, sur son orthodoxie, des doutes qu'il était alors si dangereux d'exciter, Astruc se hâta de publier le suivant :

Dissertation sur l'immatérialité, l'immortalité et la liberté de l'ame. Paris, 1755, in-4°.

Il se proposait de refondre tous ses écrits sur la métaphysique dans un ouvrage général, intitulé *De animisticâ*, où il aurait exposé une métaphysique des sens.

Doutes sur l'inoculation de la petite-vérole, proposés à la Faculte de médecine de Paris. Paris, 1756, in-12.

Quæstio medica : An saccharum alimentum? Paris, 1759, in-4°.

Traité des tumeurs et des ulcères, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide la pratique la plus sûre et la mieux éprouvée. Paris, 1759, 2 vol. in-12.-Trad. en allemand par Georges-Louis Rumpelt ; Dresde et Leipsick, 1761, in-8°.-*Ibid.* 1790-1791, in-8°.-*Ibid.* 1805, in-8°.

Cet ouvrage a paru sous le voile de l'anonyme : c'est le précis des leçons publiques qu'Astruc faisait au Collége de France, et qu'il mit au jour en apprenant que plusieurs de ses élèves étaient sur le point de faire imprimer leurs cahiers en faveur de leurs condisciples. Il n'a d'autre mérite que celui d'un ordre méthodique et uniforme, comme celui qui règne à peu près dans toutes les productions de l'auteur. Ce n'est d'ailleurs guère qu'une compilation. Astruc a surtout puisé dans l'ancien traité de Saporta. Il a donné bien peu d'observations qui lui fussent propres.

Recueil de plusieurs pièces concernant le Traité des tumeurs et des ulcères. Paris, 1759, in-12.

On présume que cet opuscule, publié sous le voile de l'anonyme, est d'Astruc. Il a pour but de répondre à quelques critiques du Traité des tumeurs, particulièrement à celle de Charles-Auguste Vandermonde, qui

était fort piquante. Contre son usage, et peut-être parce qu'il ne se nommait pas, Astruc le prit sur un ton un peu haut.

Traité des maladies des femmes Paris, tomes I, II, III et IV, 1761; tomes V et VI, 1765, in-12.-Trad en anglais (les quatre premiers volumes seulement), Londres, 1762, 2 vol. in-8°.-en latin, Venise, 1763, in-8°.-en allemand, par Chrétien-Frédéric Otto, Dresde, 1768-1770, 6 vol in-8°.

Ce traité est remarquable par un grand luxe d'érudition. On y trouve une description fort succincte des organes de la génération de la femme, et une histoire assez complète de l'art des accouchemens; mais c'est là son seul mérite: car, du reste, il est rempli d'idées fausses, d'assertions hasardées et d'hypothèses gratuites. Ainsi, rien n'est plus obscur ni plus entortillé que la théorie de la menstruation et des causes de l'accouchement. Le dévot Astruc, inquiet pour le salut de l'innocente créature que le péché souille avant qu'elle ait commencé d'exister, conseille d'administrer le baptême par injection!

L'art d'accoucher, réduit à ses principes. Paris, 1766, in-12.

C'est proprement le septième volume de l'ouvrage précédent: aussi Otto l'a-t-il compris dans sa traduction allemande.

Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier. Paris, 1767, in-4°.

Astruc travailla pendant bien des années à cet ouvrage, auquel il attachait beaucoup d'importance, et qui, bien fait, serait en effet très-curieux; mais ses occupations l'en détournèrent plus d'une fois, et la mort l'empêcha d'y mettre la dernière main. Tel que nous le possédons, il a été rédigé, ou plutôt mis en ordre, par Lorry, d'après des notes éparses et mal digérées, ce qui doit porter à le juger d'une manière moins sévère qu'on ne le ferait sans cette circonstance. En effet, les vies sont presque toutes incomplètes, et les titres des ouvrages mal indiqués. D'ailleurs, on y reconnaît la touche d'Astruc, au manque de goût et de critique qui règne partout; jamais l'auteur n'aurait fait disparaître ce défaut, qui prenait sa source dans sa propre nature. Lorry a fait précéder l'ouvrage d'un éloge très-emphatique d'Astruc, et d'une préface dans laquelle il a eu la prétention de donner, en trente-deux pages, une sorte d'histoire de la médecine. (A.-J.-L. J.)

ATHALIN (Claude-François), professeur de médecine à l'Université de Besançon, est auteur des deux opuscules suivans:

Lettre à un médecin de la province, au sujet d'une observation rare et intéressante sur des accidens survenus, seulement au bout de cinquante-quatre jours, ensuite d'un coup reçu à la tête, qui n'avait occasioné aucun accident primitif. Besançon, 1746, in-8°.

L'opération du trépan fut pratiquée; il ne sortit point de sang: à l'ouverture du cadavre, on trouva un épanchement de sang coagulé dans le lobe antérieur du cerveau.

Institutiones anatomicæ. Besançon, 1753, in-8°.

Sorte de catéchisme anatomique, que l'auteur avait fait pour les enfans, dit le docteur Portal.

Haller nie presque l'existence de cet écrivain. (T.)

ATHENAGORAS, médecin dont on ne connaît ni l'âge ni la patrie, est auteur d'un Traité sur le pouls et les urines, dont la Bibliothèque du roi possède un manuscrit latin daté du neuvième siècle. On ignore si c'est le même personnage que l'Athé-

nagoras, auteur d'un livre sur l'agriculture, dont parle Varron; mais il ne faut pas le confondre avec Athénagoras d'Athènes, philosophe chrétien, qui combina, d'une manière assez bizarre, le platonisme avec les dogmes du christianisme. (o.)

ATHÉNÉE, médecin qui pratiquait à Rome, et qui jouissait d'une grande célébrité dans cette cité, où il assura principalement sa réputation en combattant avec force Asclépiade de Bithynie, était d'Attalie, ville de la Cilicie. On ignore en quelle année il vint au monde. Goulin le fait naître vers l'an 9 de l'ère vulgaire, mais cette conjecture n'est appuyée que sur des calculs presqu'arbitraires. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Celse ne fait pas mention de lui, non plus que Sénèque, ni Pline, qui était néanmoins son contemporain. Galien seul en parle, à la vérité fort souvent, et toujours avec éloge. Il serait difficile de bien juger la doctrine de ce médecin, puisque les nombreux ouvrages qu'il avait écrits sont perdus aujourd'hui, à l'exception de deux ou trois chapitres insérés dans le recueil d'Oribase, et d'un Traité des urines qui existe à la Bibliothèque du Roi : encore même peut-on douter que ce dernier soit réellement d'Athénée, car le manuscrit qui le renferme porte la date du seizième siècle, et n'est par conséquent pas fort authentique. Cependant divers passages des écrits du médecin de Pergame font connaître au moins quelques-unes de ses opinions physiologiques et médicales. On le regarde généralement comme le fondateur de la secte pneumatique. La théorie du *pneuma* ou *esprit*, cinquième élément qui pénètre tous les corps et les conserve dans leur état naturel, avait été, à proprement parler, fondée par Platon, développée par Aristote, et étendue surtout par les stoïciens; mais Thémison l'avait discréditée par l'introduction du méthodisme. Athénée entreprit de la remettre en honneur, et de s'en servir, conjointement avec les armes de la dialectique, pour combattre une école dont il se déclara l'un des plus ardens ennemis. Il paraît néanmoins que ses efforts n'eurent pas beaucoup de succès, et que la secte des pneumatistes brilla d'un bien faible éclat; car Sénèque la passe sous silence en énumérant celles qui se partageaient de son temps le domaine de la médecine, et Galien nous apprend qu'Athénée ne fut pas toujours heureux dans la lutte qu'il soutint contre son rival Asclépiade. Quoi qu'il en soit, non content de renouveler tous les raisonnemens pleins de subtilité que l'ecole d'Erasistrate avait accumulés au sujet du *pneuma*, il combina encore, à l'exemple des stoïciens, cette doctrine avec celle des qualités élémentaires des péripatéticiens, et bâtit là-dessus sa théorie physiologique, dont on peut juger que l'imagination fit tous les frais. Puis, appliquant les mêmes principes à la médecine, il fit provenir la plupart

des maladies des atteintes portées au *pneuma*, ou de sa souffrance. Rien n'est plus subtil que la manière dont il déterminait les différentes espèces du pouls, qu'il faisait consister dans la dilatation naturelle et involontaire du cœur et des artères. On ne sait presque rien de sa pratique; mais les fragmens de ses ouvrages, conservés dans Oribase, nous apprennent qu'il avait cultivé la diététique avec un soin tout particulier, et qu'il avait tracé d'excellens préceptes sur le site des habitations, ainsi que sur les précautions à prendre dans les différens états de l'atmosphère. (o.)

ATHÉNÉE, célèbre grammairien de la ville de Naucratis, en Egypte, vivait à Rome, sous le règne d'Antonin. On ignore toutes les particularités de sa vie, et l'on sait seulement, parce que lui-même nous l'apprend, qu'il écrivit, après le temps de l'empereur Commode et du poète Oppien, son livre, intitulé:

Δειπνοσοφισται, *sive Deipnosophistarum libri quindecim*. Venise, 1514, in-fol. - Bâle, 1535, in-fol.-Heidelberg (imprimé à Genève), 1597, in-fol.-Lyon, 1612, in-fol.-*Ibid.* 1657, in-fol.-Léipsick, 1796, in-8°.- Strasbourg, 1801-1807, 14 vol. in-8°.

La première édition est d'Alde, et remplie d'incorrections; la seconde est de Jean Bodrotus et de Chrétien Herlin, deux jeunes Allemands qui ont corrigé plusieurs centaines de passages de la précédente, mais rarement avec succès, parce qu'ils n'ont pu consulter aucun manuscrit. La troisième, qu'on a pendant long-temps regardée comme la meilleure, est d'Isaac Casaubon, et accompagnée d'une traduction latine et de notes peu estimées de Jacques Dalechamp. La quatrième et la cinquième ne sont que des réimpressions de la précédente : on trouve cependant quelques notes de Fermat dans celle de 1657, ce qui la fait préférer à l'autre. La cinquième, publiée par G.-H. Schæfer, contient la traduction française de Lefebvre de Villebrune et les notes de Casaubon; mais l'éditeur n'a donné que les cinq premiers livres. Enfin, la dernière édition, la meilleure de toutes, quoiqu'elle laisse encore à désirer, celle de Jean Schweighæuser, renferme une nouvelle traduction latine faite par l'éditeur, avec les remarques de Casaubon. Elle a été revue sur un manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Marc. On a reproché à Schweighæuser de n'être pas assez versé dans les règles de la versification grecque pour corriger surtout avec succès un ouvrage composé en grande partie de fragmens de poètes.

La traduction latine de Dalechamp a été imprimée aussi à part (Lyon, 1583, in-fol.); mais on en avait déjà une autre, de Natalis de Comitibus (Venise, 1556, in-fol.). Athénée a été traduit en français par l'abbé de Marolles (Paris, 1680, in-4°.), et une seconde fois, mais fort mal, et d'une manière très infidèle, par J.-B. Lefebvre de Villebrune (Paris, 1785-1791, 5 volumes in-4°.).

Les notes de Casaubon sur Athénée (*Animadversiones in Atheneum*) ont été publiées séparément (Lyon, 1600, in-fol.-*Ibid.* 1621, in-fol.-*Ibid.* 1664, in-fol.). Il faut joindre à l'édition de Schweighæuser le *Spicilegium observationum et emendationum ad Schweighæuseri editionem Athenæi* (Altenbourg, 1805, in-8°.), et les *Additamenta animadversionum in Athenæi Deipnosophistas* (Iéna, 1809, in-8°.) de F. Jacobs. On peut aussi consulter les *Observationes criticæ in Athenæum* de Raphael Fiorillo (Gœttingue, 1802, in-8°.).

Le *Banquet des Savans* d'Athénée est un ouvrage d'une érudition immense, et d'autant plus précieux pour nous, que, sans lui, nous ignore-

rions beaucoup de choses sur les antiquités de la Grèce. Il est divisé en quinze livres, qui ne nous sont pas tous parvenus : nous ne possédons effectivement point les deux premiers, ni le commencement du troisième, qui sont perdus. Marc Musuro les a remplacés par un extrait qu'on avait depuis longtemps. Il existe en outre plusieurs lacunes dans le restant du texte.

Cet ouvrage nous intéresse en ce que, contenant des propos tenus à table par des philosophes qui dînent ensemble, très-souvent le discours roule sur les mets, de sorte qu'on y trouve quelques documens, précieux pour le naturaliste surtout. Aussi plusieurs passages ont-ils servi à éclaircir le texte des anciens auteurs qui ont écrit sur l'histoire naturelle, particulièrement de Théophraste et de Dioscoride. On y trouve, d'ailleurs, une foule de citations et d'extraits d'écrivains dont les livres sont aujourd'hui perdus. Ainsi, par exemple, Athénée décrit, d'après Apollodore, un arbrisseau originaire du pays des Parthes, qu'il appelle φιλαδελφος, et qui est notre syringa (*Philadelphus coronarius*, appelé par les botanistes du seizième siècle, *Philadelphus Athenæi*). Il indique aussi les artichauts sous le nom de κυναρα, et donne, d'après Agathocles de Cyzique, la description du jujubier, sous le nom de κονναρος. Les modernes lui ont consacré un genre de plantes (*Athenæa*), quoiqu'il n'ait point été botaniste, et qu'il ne paraisse même pas avoir fait une étude spéciale de l'histoire naturelle. (A.-J.-L. J.)

ATHOTIS, Athot ou Thot, second des rois de la dynastie des Theeinites, en Egypte, et fils de Manès ou Mesraïm, avait écrit plusieurs livres d'anatomie, suivant Eusèbe, qui en parle d'après Manethon. Lenglet du Fresnoy le place l'an du monde 1101, avant l'ère vulgaire 2903, et le fait régner cinquante-neuf ans. Sans insister sur les difficultés que les chronologistes ont élevées contre cette assertion, nous nous contenterons de faire observer que les plus beaux calculs n'aboutissent qu'à produire des hypothèses, savantes sans doute, mais entièrement arbitraires et gratuites, lorsqu'ils ne reposent sur aucun fait, sur aucune donnée historique. Marsham et plusieurs autres supposent que l'Athotis des Egyptiens est le même que leur Taaut, qui luimême est le personnage appelé Mercure dans la mythologie des Grecs, et cette conjecture n'a rien d'invraisemblable. Quoi qu'il en soit, comme nous croyons que les traditions de tous les peuples reposent sur les mêmes fondemens, nous donnons la note de Manéthon sur Athotis pour ce qu'elle vaut. Il est ridicule de vouloir faire remonter si loin l'origine de l'anatomie, et d'en placer le berceau dans le palais des rois d'Egypte, qui, enveloppés dans les filets de prêtres adroits et rusés, étaient trop imbus des idées superstitieuses répandues à dessein parmi leurs peuples, pour s'exposer à se souiller, en allant à la recherche de la structure du corps humain. (T.)

ATKINS (Jean), chirurgien anglais, servit pendant quelque temps dans la marine de son pays. Il partit, en 1721, sur le vaisseau de guerre *le Swallow*, destiné à croiser, de concert avec *le Weimouth*, contre les pirates qui infestaient les côtes d'Afrique. Ces deux bâtimens, après avoir rempli leur

destination, allèrent au Brésil et à la Jamaïque, et revinrent en Angleterre dans l'année 1723. Atkins publia, douze ans après, une relation curieuse et assez estimée de ses voyages, dont nous ne devons pas nous occuper ici. Il mourut en 176..., ne laissant qu'un seul ouvrage de médecine intitulé :

The navy surgeon; or pratical system of surgery, with a dissertation on cold an hot mineral springs and physical observations on the coast of Guinea. Londres, 1734, in-8°.-*Ibid.* 1742, in-8°.-*Ibid.* 1758, in-8°.

Pour juger du degré de confiance que méritent les moyens curatifs indiqués par l'auteur, il suffit de savoir qu'il en a une entière dans le toucher du roi, pour la guérison des écrouelles, et qu'il traite d'ignorans et de *factieux* ceux qui refusent d'y ajouter foi. (L.)

ATRATUS (Hugues). *Voyez* Hugues d'Evesham.

ATROCIANUS (Jean). *Voyez* Acron (Jean).

ATTALE. Plusieurs médecins ont porté ce nom dans l'antiquité. Le plus connu vivait à Rome, et avait étudié sous Soranus, de sorte qu'il était partisan zélé de la secte des méthodistes. Galien s'étend avec une sorte de complaisance sur la manière dont il fit périr, par l'emploi des cataplasmes relâchans, Thégènes, philosophe de la secte cynique, atteint d'une inflammation du foie. Il lui prodigue à cette occasion les épithètes les moins ménagées.

Un autre Attale est cité, par le même écrivain et par Oribase, comme auteur d'un Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate.

On connaît encore un Attale qui avait écrit sur l'agriculture. (O.)

AUBELL (Thomas), professeur de mathématiques et de médecine à Cologne, n'est connu que par une traduction latine (Cologne, 1597, in-8°.) du Traité italien de la peste, de G. Rivelli, citée par Harzheim, dans sa Bibliothèque de Cologne. (Z.)

AUBERT (François), médecin champenois, né à Dormans, le 28 septembre 1675, était médecin des hospices de Châlons-sur-Marne, lorsqu'il s'ingéra d'écrire contre Navier, qui prétendait, avec raison, qu'il n'y a point d'ouverture au péritoine, du moins chez l'homme et chez les animaux ; car dans la classe des poissons, il en est quelques-uns, parmi les plagiostomes, dont le sac péritonéal et même le péricarde communiquent avec le cloaque, et, de cette manière, avec le fluide ambiant, particularité également inconnue d'ailleurs à Navier et à Aubert. Ce dernier a écrit :

Consultations médicales sur la maladie noire. Châlons, 1745, in-4°.

Réponse aux écrits de M. Navier touchant le péritoine. Châlons, 1751, in-4°. (T.)

AUBERT (Jacques), né à Vendôme, dans la Beauce, flo-

rissait au seizième siècle; il mourut à Lausanne, en 1586. On connaît de lui les ouvrages suivans :

Libellus de peste. Lausanne, 1571, in-8°.
Des natures et complexions des hommes et d'une chacune partie d'iceux, et aussi des signes par lesquels on peut discerner la diversité d'icelles. Lausanne, 1571, in-8°.-Paris, 1572, in-16.
De metallorum ortu et causis brevis et dilucida explicatio. Lyon, 1575, in-8°.
Aubert, qui combat les alchimistes dans cet ouvrage, fut attaqué par Joseph Duchesne, et lui fit la réponse suivante :
Duæ apologeticæ responsiones ad Josephum Quercetanum. Lyon, 1576, in-8°.
Progymnasmata in Johanni Fernelii librum de abditis rerum naturalium causis. Bâle, 1579, in-8°.
Ce livre contient quelques bonnes observations.
Institutiones physicæ instar commentariorum in libros physicæ Aristotelis. Lyon, 1584, in-8°.
Semeiotice, seu ratio dignoscendarum sedium male affectarum et affectuum præter naturam. Lausanne, 1587, in-8°.-Lyon, 1596, in-8°.
Ce dernier ouvrage a été réimprimé avec la *Chirurgie militaire* de Guillaume-Fabrice de Hilden (Bâle, 1634, in-8°.). (J.)

AUBERY (Claude), médecin français, qui, ayant embrassé la réforme, se retira à Lausanne, où il devint professeur de philosophie. Des persécutions religieuses qu'il y éprouva, le déterminèrent à rentrer en France : il vint donc faire son abjuration à Dijon, et mourut dans cette ville, en 1596. Ses ouvrages, qui annoncent une grande érudition, et dont la Bibliothèque du Roi possède plusieurs qui n'ont jamais été publiés, sont :

Posteriorum notionum explicatio. Lausanne, 1576, in-8°.
De interpretatione. Lausanne, 1577, in-8°.
Organon doctrinarum omnium. Lausanne, 1584, in-8°.
De terræ motu. Lausanne, 1585, in-8°.
Tractatus de concordiâ medicorum. Berne, 1585, in-8°.
C'est proprement une apologie de la médecine spagirique, dans laquelle Aubery s'attache surtout à défendre la doctrine absurde des signatures, en s'appuyant des exemples cités par Croll.
Oratio apodictica de immortalitate animæ. Berne, 1586, in-8°.
C'est cet ouvrage qui détermina Aubery à revenir en France : le synode de Berne l'avait, en effet, condamné, comme trop conforme aux principes des catholiques.
On a encore d'Aubery, outre plusieurs ouvrages que nous passons sous silence, parce qu'ils ne concernent que la philosophie ou la théologie, une édition des Caractères de Théophraste (Bâle, 1582, in-8°.), et une traduction latine du *Tractatus de communicatione naturali*, écrit en grec par Théodore Ducas Lascaris. (J.)

AUBERY (Jean), médecin français, né dans le Bourbonnais, fit ses études à Montpellier, et vint pratiquer à Paris, vers le commencement du dix-septième siècle; il y obtint le titre de médecin du duc de Montpensier. Ses ouvrages sont :

L'antidote de l'amour. Paris, 1599, in-12.–Delft, 1663, in-12.

Cet ouvrage, dédié à Dulaurens, est à la fois curieux et très-savant. L'auteur a pour but de prouver que l'amour n'est pas toujours au-dessus des ressources de la médecine.

Traité des bains de Bourbon-Lancy et de Bourbon-l'Archambault. Paris, 1604, in-8°.

Apologeticus de restituendâ et vindicandâ medicinæ dignitate. Paris, 1608, in-8°.

Aubery a encore écrit nne

Histoire de l'antique cité d'Autun, —

onvrage extrêmement rare, parce que l'antenr monrut pendant l'impression, de sorte que les feuilles ont été disséminées. (J.)

AUBIGNÉ (NATHAN D'), dit *de la Fosse*, fils de Théodore-Agrippa d'Aubigné, favori de Henri IV, naquit, le 16 janvier 1601, à Nancroy, près de Pluviers. Ayant suivi ses parens à Genève, en 1620, il fit ses études à Fribourg, dans le Brisgaw, où il prit le titre de docteur, en 1626. L'année suivante, il revint exercer l'art de guérir à Genève, où il obtint *gratis* le droit de bourgeoisie. Il parvint à un âge assez avancé; mais on ignore en quelle année il mourut. Eloy lui a consacré, par inadvertance, deux articles, *Aubigné* et *Daubigné*. Tous ses ouvrages sont relatifs à la chimie, qui fut le principal objet de ses occupations.

Bibliotheca chymica contracta. Genève, 1653, in-8°.–*Ibid.* 1654, in-8°.–*Ibid.* 1672, in-8°.–Cologne, 1673, in-8°.

C'est un recueil qui comprend la *Chrysopoeia* de Jean-Aurèle Augurello, le *Novum carmen chymicum* de Michel Sendivogius, et l'*Arcanum philosophiæ hermeticæ* de d'Espagnet.

Aureum vellus, oder Gueldener Schatz. Bâle, 1704, in-4°., 2 vol.–*Ibid.* 1708, in-4°.

C'est un recueil, en langue allemande, des onvrages composés par les plus célèbres alchimistes.

Carmen aureum et ænigma,

poëme sur des sujets de chimie, qu'on tronve dans le second volume de la Bibliothèque chimique de Manget. (LT.)

AUBIN (JEAN DE SAINT-), médecin de Metz, était très-versé dans les langues savantes; il fut l'ami du célèbre Foes qui se l'adjoignit dans la place de médecin de la ville, aux fonctions de laquelle les travaux de sa traduction d'Hippocrate l'empêchaient de vaquer. Saint-Aubin fut toute sa vie reconnaissant, et traduisit pour lui les scolies de Palladius sur le livre *De fracturis*, ce qui a fait dire à des envieux que Foes s'était emparé de ses manuscrits; mais Foes ne manqua jamais une occasion de dire du bien de lui, et cette traduction fut publiée du vivant de Saint-Aubin. Celui-ci avait commencé un traité sur la peste, lorsqu'il mourut, regretté de tous les gens de bien, en 1597. Ce traité a été publié par Bucelot, médecin à qui Saint-Aubin l'avait légué, sous le titre de:

Nouveau conseil et avis pour la préservation et guérison de la peste. Metz, 1598, in-8°.

Cet ouvrage est écrit avec simplicité, les descriptions sont exactes, et le pronostic est fort sage. (s.)

AUBLET (Jean-Baptiste-Christophe-Fusée), apothicaire français, à qui le hasard, plutôt que son mérite personnel, a valu une place distinguée dans l'histoire de la botanique, naquit, le 4 novembre 1720, à Salon, en Provence. Après avoir étudié les végétaux à Montpellier, son caractère inquiet le détermina à passer dans l'Amérique espagnole, où il exerça la profession de pharmacien. A son retour en France, il fut envoyé, en 1752, à l'Ile-de-France, pour y établir une pharmacie et un jardin de botanique. Après neuf ans de séjour dans cette île, où on l'accuse d'avoir cherché à contrarier les projets du célèbre administrateur Poivre pour la naturalisation des arbres à épices, il revint en Europe, et fut envoyé, l'année suivante, à la Guiane. De là, il passa, en 1764, à Saint-Domingue, et, l'année suivante, il revint à Paris, où il mourut, le 6 mai 1778. Le seul ouvrage qu'il ait laissé porte le titre suivant :

Histoire des plantes de la Guiane française. Paris, 1775, 4 vol. in-4°. La Guiane était un pays presque encore vierge pour les botanistes, quand Aublet la parcourut, car Préfontaine, Barrère et Mlle. Mérian l'avaient à peine effleurée; aussi y rassembla-t-il un herbier considérable. C'est sur les échantillons secs de cette riche collection, possédée naguères par Banks, qu'ont été faits les dessins au simple trait des trois cent quatre-vingt-douze planches qui ornent son ouvrage. Il décrit environ huit cents plantes, dont près de la moitié sont nouvelles, et qui sont classées d'après la méthode de Linné. On regrette, dit Willdenow, qu'il ait indiqué les caractères des genres avec si peu d'exactitude, que les voyageurs qui, comme Jean-Reinhard Forster, ont parcouru depuis les mêmes contrées, ont trouvé beaucoup d'inexactitude dans ses caractères anatomiques, dont plusieurs paraissent avoir été inventés à plaisir. On trouve dans le même ouvrage une liste purement nominative, et aussi incomplète qu'inexacte, des plantes de l'Ile-de-France, avec des mémoires intéressans sur l'emploi et sur la culture de divers végétaux. Aublet aurait pu être plus utile à la science, s'il avait moins aimé et cherché avec moins d'empressement le plaisir. Cependant, comme il n'avait presque aucune peine à prendre pour recueillir une foule d'objets nouveaux, il a, pour ainsi dire sans y penser, contribué d'une manière très-remarquable à enrichir nos catalogues de plantes. Ce mérite justifie l'honneur que lui a fait Linné, de donner son nom à une espèce de verveine (*Verbena Aubletia*). Le genre que Gaertner lui avait consacré n'a point été adopté, parce qu'il portait déjà le nom de Sonnerat. (J.)

AUBRY (Jean d'), aussi nommé *Aubery*, et plus communément l'*abbé Aubry*, naquit à Montpellier. Il était fils d'un procureur, et prétendait descendre de saint Roch. Après avoir été garçon chirurgien, puis moine, puis prêtre séculier, s'il faut en croire Gui Patin, il se mit en tête de faire la médecine. En 1638, il prêcha plusieurs fois, et fit imprimer un livre pour l'instruction des prédicateurs; puis il passa en Orient, s'il est permis d'ajouter foi à ce qu'il dit de lui-même, pour aller convertir les Musulmans, qu'il nommait des *athées*. Les doc-

teurs de l'islamisme ayant voulu le convertir, il fut fort étonné de cet incident, et revint en Europe « très-mélancolique de ce que notre religion ne pouvait être prouvée utilement aux payens, aux infidèles, par l'Ecriture-Sainte, les miracles, l'histoire, les pères de l'église et nos docteurs. » Venant à penser que la meilleure méthode était d'employer le sentiment et les seules lumières de la raison, il retourna en Afrique, et y fit, dit-on, des merveilles. C'est de là qu'il rapporta beaucoup de remèdes inconnus aux médecins. Il est permis de douter qu'il ait fait ces divers voyages ; car, dans ses ouvrages, il n'annonce aucune connaissance de quelque contrée de l'Asie ou de l'Afrique que ce soit. Il feignit, sans doute, d'avoir ainsi parcouru des pays lointains pour se donner du relief. Son remède, unique comme celui de tous les charlatans déhontés, était « la grande et incorruptible quintessence de S. Raymond Lulle. » En 1660, le 1[er] juillet, le pape Alexandre VII lui permit d'exercer la médecine, quoiqu'il fût prêtre. Dans la même année, le père Mascal, professeur de la doctrine de Raymond Lulle à Majorque, lui envoya deux ouvrages fort rares de ce chef célèbre des adeptes. Gui Patin nous paraît avoir très-bien caractérisé l'effronté charlatan dont il est question dans cet article, en disant de lui : *Merus est et ignarus nebulo, qui artem quam profitetur, neutiquàm intelligit.* Ce critique l'accuse d'avoir été quinze mois en prison pour dettes ; mais, selon Saint-Aubin, ce fut parce qu'il était soupçonné de magie. Il mourut en 1667. Outre son livre sur la prédication, il a écrit :

Apologie. Paris, 1638, in-4°.

La merveille du monde, ou la médecine véritable nouvellement ressuscitée. in-4°.

Le triomphe de l'archée, et le désespoir de la médecine. Paris, 1659, in-4°. Trad. en latin, Francfort, 1660, in-4°.

Ces deux onvrages ont été réimprimés ensemble, Paris, 1660, in-4°.

Médecine universelle des âmes. Paris, 1661, in-4°.

Abrégé de l'ordre admirable et des beaux secrets de saint Raymond Lulle. Paris, 1665, in-fol.

Trompette de l'évangile. Paris, 1660, in-4°.

C'est dans cet ouvrage qu'il parle de ses voyages supposés, et, comme dans tous les autres, il s'y montre partisan enthousiaste de la iatrochimie.

(s.)

AUBRY (Jean-François), docteur en médecine, médecin ordinaire du roi, et intendant des eaux minérales de Luxeuil, vivait encore en 1781. Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur sa vie, mais il est très-connu en France par l'ouvrage suivant, que l'on peut considérer comme le premier traité de séméiotique publié en français :

Les oracles de Cos, ouvrage de médecine clinique à la portée de tout lecteur capable d'une attention raisonnable, intéressant pour les jeunes

médecins, et utile aux chirurgiens, curés et autres ecclésiastiques ayant charge d'âme. Paris, 1776, in-8°. - Paris, 1781, in-8°.

L'auteur de cet ouvrage avait conçu le singulier projet de rétablir le texte des sentences d'Hippocrate, non d'après les manuscrits et les commentateurs, mais d'après l'observation attentive des maladies: de telle sorte qu'il considérait comme altérée toute sentence qui se trouvait pêcher en quelque point. Les Musulmans ne portent pas plus loin leur respect pour l'alcoran, avec cette différence qu'ils placent la lettre avant tout, tandis qu'Aubry la comptait pour rien, n'admettant pas un seul instant qu'Hippocrate eût pu se tromper. Il dit de son livre, que c'est l'art de dire le passé, de reconnaître le présent, et de prédire tout ce qui doit arriver dans les maladies aiguës; qu'il contient un abrégé historique de la médecine *sacerdotale*, grecque, égyptienne, etc.; une critique de la médecine moderne; quelques digressions sur les différens pépasmes, sur les fièvres, sur l'influence des corps célestes, etc. Dans un discours préliminaire, relatif à l'histoire, il montre beaucoup d'érudition; ensuite il donne l'histoire de la plupart des maladies observées par Hippocrate et terminées par la mort, puis celles qui ont été suivies du rétablissement. A chaque fait, il rallie diverses sentences d'Hippocrate qui s'y rapportent, puis il recherche, dans une récapitulation générale, la valeur de chaque symptôme pour le pronostic, et termine par l'exposé de la thérapeutique d'Hippocrate. Le livre d'Aubry plaît beaucoup aux médecins qui, dans les maladies, n'ont égard qu'aux symptômes, et pour qui, par conséquent, la médecine est encore ce qu'elle était dans le moyen âge, chez les Arabes, et dans l'antiquité. Il y a toutefois quelques remarques utiles dans l'ouvrage d'Aubry, qui, d'ailleurs, est complétement remplacé par une production bien plus importante, la Séméiotique de Landré-Beauvais. (s.)

AUDIBERTI (Antoine-Louis), natif de Nizza, ville d'Italie, au Mont-Ferrat, et docteur en médecine, a écrit un poème sous le titre suivant :

De fonte sancto. Nizza, 1642, in-4°. (L.)

AUDOIN DE CHAIGNEBRUN (Henri) naquit, en 1713 ou 1714, à Chefboutone, dans le département des Deux-Sèvres. Il vint faire ses études en chirurgie à Paris, et, après les avoir terminées, il retourna dans sa patrie, où il exerça sa profession avec le plus grand succès. Son intention était de rester en province, lorsque les instances de ses amis le décidèrent à revenir à Paris, et, en 1745, il servait dans les armées, en qualité de chirurgien. Au retour de la campagne, l'intendant de Paris le chargea du traitement des maladies épidémiques de la généralité : alors il prit des inscriptions en étude, et, après le temps prescrit par l'édit de 1707, il alla se faire recevoir à Montpellier. Dès qu'il fut muni du diplôme de docteur, on lui expédia le brevet de médecin pour les épidémies de la généralité de Paris, place dont il remplit les fonctions pénibles, avec zèle et honneur, durant trente-cinq ans. Il mourut le 28 février 1781. On a de lui les ouvrages suivans :

Parallèle nouveau, ou Abrégé des différentes méthodes de tailler. Paris, 1749, in-4°.

Lettre à M. Guattani, chirurgien-major de l'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, sur la cautérisation des plaies d'armes à feu. Paris, 1749, in-4°. Brochure insignifiante, tout comme la précédente.

Relation d'une maladie épidémique et contagieuse qui a régné l'été et l'automne de 1757, sur les animaux de différentes espèces, dans la Brie. Paris, 1762, in 12.

C'est un opuscule excellent sur la médecine vétérinaire, dont Audoin s'occupa beaucoup, et sur laquelle il avait réuni un assez grand nombre d'observations précieuses, que Goulin a insérées dans ses *Mémoires littéraires, critiques, etc., pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine.*

Cartes microcosmographiques, ou Description du corps humain. Paris, 1770, in-4°.

Cet ouvrage fit naître une assez vive contestation entre Audoin et Chirol. Celui-ci fit paraître sa première carte d'angéiologie en 1762. Audoin, frappé de la ressemblance de ce travail avec le sien, soutint que son ouvrage avait été approuvé, dès l'an 1754, par Morand, et que de nombreuses occupations l'avaient empêché de le publier plus tôt. Cette dispute sur un objet de peu d'importance pour la science n'eut point de suite. (J.)

AUENBRUGGER D'AUENBRUG (Léopold), qu'on appelle généralement chez nous *Avenbrugger*, par une légère modification de son nom, sans laquelle il serait assez difficile à un Français de le prononcer, naquit à Grætz, dans la Styrie, le 19 novembre 1722, se fit recevoir docteur en médecine à Vienne, et devint ensuite médecin ordinaire d'un des hôpitaux civils de cette ville. Aucun praticien n'ignore qu'on lui doit l'invention d'un moyen, qui, après avoir été négligé chez nous pendant une quarantaine d'années, fut enfin tiré d'un oubli non mérité par M. Corvisart, et qui est devenu, depuis cette époque, la vraie boussole du médecin dans la recherche des maladies de la poitrine. Ce moyen, à la fois simple et facile, consiste à juger de l'état des organes pectoraux d'après le son que rend la cavité qui les renferme lorsqu'on la frappe avec la main. Avec de l'habitude, on peut, à l'aide de la percussion de la poitrine, juger de l'étendue, du siége, des progrès, et même du mode de terminaison des maladies du poumon et du cœur, mais plus particulièrement de la pneumonie et des anévrismes internes, quoique l'auteur se soit assuré qu'elle peut aussi procurer des lumières dans quelques maladies exanthématiques, telles que la rougeole, la scarlatine et la variole. La méthode d'Auenbrugger, quelqu'avantageuse qu'elle soit, manque cependant dans certains cas, et c'est pour obvier à son insuffisance que M. Laennec a imaginé le stéthoscope ou pectoriloque, instrument avec lequel il étudie les sons qui se forment dans l'intérieur même de la poitrine, au lieu de se borner, comme le médecin allemand et ses imitateurs, à l'observation des différens caractères que présente le son produit par la percussion des parois de cette cavité. Le temps décidera du mérite respec-

tif de ces deux méthodes, dont la nouvelle aura pendant longtemps contre elle les difficultés qu'elle présente, les précautions minutieuses qu'elle exige, et l'air de charlatanisme qu'on peut craindre qu'elle ne donne à celui qui la met en usage. Les ouvrages d'Auenbrugger sont :

Inventum novum ex percussione thoracis humani, ut signo, abstrusos interni pectoris morbos detegendi. Vienne, 1761, in-8°.-Trad. en français par Rozière de la Chassagne (à la suite de son *Manuel des pulmoniques*, Paris, 1770, in-12.), et par M. Corvisart (Paris, 1808, in-8°.).

Experimentum nascens de remedio specifico sub signo specifico in maniâ virorum. Vienne, 1776, in-8°.

Von der stillen Wuth, oder dem Triebe zum Selbstmorde, als einer wirklichen Krankheit. Dessau, 1783, in-8°.

On a encore d'Auenbrugger un drame intitulé : *Der Rauchfangkehrer*, et un Mémoire sur une dysenterie épidémique, qui a régné, en 1779, à Vienne : ce Mémoire a été inséré dans les *Beytraege zur praktischen Arzneykunde* de Mohrenheim (tom. II, 1783). (J.)

AUGARON (Jacques d'), chirurgien ordinaire du roi de Navarre, au seizième siècle, a donné un

Discours sur la curation des arquebusades et des autres plaies. Paris, 1577, in-4°. (s.)

AUGENIO (Horace), dont le nom latin, *Augenius*, a été ridiculement travesti par le docteur Portal en celui d'*Eugenius*, naquit, vers 1527, à Monte-Santo, petite ville de la Marche d'Ancône, où son père, Louis Augenio, médecin habile, exerça l'art de guérir pendant l'espace de soixante et dix ans avec assez de distinction pour mériter l'estime et la bienveillance du pape Clément VII, qui l'attacha à son service. Horace avait à peine terminé ses études, lorsqu'il fut nommé professeur de logique à Macerata, où il enseigna pendant deux années. Il se rendit ensuite à Rome, où on lui avait conféré la chaire de médecine théorique, qu'il remplit pendant cinq ans, jusqu'en 1563, époque où il alla pratiquer l'art de guérir à Osimo, puis, en 1570, à Cingoli, et, en 1573, à Tolentino. En 1577, il alla professer la médecine à Turin, et, en 1591, il obtint la chaire vacante, par la mort de Bernardin Paterno, à l'Université de Padoue : il n'entra cependant en fonctions que le 8 novembre 1593, mais il ne les cessa point ensuite jusqu'à sa mort, arrivée en 1603. Jamais il n'a enseigné à Pavie, comme le disent quelques bibliographes, et moins encore à Paris, ainsi que le prétend le docteur Portal, par une de ces monstrueuses erreurs dont chaque page de son Histoire de l'anatomie fourmille. Les ouvrages qu'il a laissés sont :

Epistolarum et consultationum medicinalium libri XXIV, quibus accessere de hominis partu libri II.

Les douze premiers livres parurent à Turin (1579, in-4°.-Venise, 1602, in-4°.), et les derniers, dans la même ville (1680, in-4°.). Tous furent

ensuite réimprimés ensemble (Venise, 1592, in-fol.-Francfort, 1597, in-fol. -*Ibid.* 1600, in-fol.).

Epistolarum medicinalium tomi tertii libri XII.

Ces Lettres, dirigées pour la plupart contre Alexandre Massari, ont été insérées dans le recueil des Œuvres d'Augenio. On peut lire dans Riccoboni et Tommasini les détails de la dispute que ce dernier eut à soutenir contre Massari.

Quod homini non sit certum nascendi tempus, libri duo. Venise, 1595, in-8°.-Francfort, 1597, in-fol.

Augenio, qui admet les naissances tardives aussi bien que les précoces, soutient, contre l'opinion générale du temps, que l'enfant peut tout aussi bien vivre à huit mois qu'à neuf, et surtout qu'à sept. Il rapporte un cas d'hystérotomie pratiquée après la mort d'une femme, et qui sauva la vie à l'enfant. A la suite de l'édition de Venise, on trouve l'histoire du fœtus pétrifié de Sens, par Jean Aillebout.

De curandi ratione per sanguinis missionem libri XVII. Genève, 1575, in-fol.-Turin, 1584, in-4°.-Venise, 1597, in-fol.-Francfort, 1598, in-fol. -*Ibid.* 1605, in-fol.

Les trois premiers livres ont paru à part (Venise, 1570, in-8°.). Augenio, ne considérant la saignée que comme un révulsif, veut qu'en cas d'inflammation, on la pratique toujours loin du siége de la maladie. Il décrit fort au long la manière d'appliquer les ventouses et les sangsues, et s'attache principalement à combattre les principes exclusifs de Botalli. On ne saurait imaginer un style plus verbeux et plus prolixe que le sien.

De febribus libri VII ab ipso auctore, ab anno 1568-1572, singuli conscripti, nunc verò ab Hilario Augenio, ejus filio, in lucem emissi. Access. I. De curatione symptomatum febrium pestilentium. II. De febribus pestilentibus. III. De curatione variolarum et morbillorum. Venise, 1605, in-fol.-Francfort, 1607, in-fol.

Ce traité de pyrétologie, un des meilleurs de ceux qui parurent au dix-septième siècle, est remarquable en ce que l'auteur y déclare que la fièvre est toujours un simple symptôme. Augenio, partisan de Fernel, s'y livre, du reste, à des discussions polémiques, rebutantes et sans fin. Il recommande la saignée dans toutes les fièvres très-intenses, et veut même qu'on ne balance pas à la pratiquer chez les enfans les plus délicats, lorsqu'ils sont atteints de la petite vérole.

De modo præservandi à peste. Fermo, 1677, in-8°.-Léipsick, 1598, in-8°.

De medendis calculosis et exulceratis renibus liber. Camerino, 1575, in-4°.

On lit dans ce livre, suivant Haller, l'histoire d'un calculeux qui fut guéri par la limonade sulfurique.

Consilia quædam medica.

Ces Consultations se trouvent dans les *Consilia medicinalia* de Joseph Lautenbach.

Compendium totius medicinæ. Turin, 1550, in-8°.

Les Œuvres d'Augenio ont été réunies sous le titre d'*Opera omnia* (Francfort, 1597-1600, 4 vol. in-fol.-Venise, 1602, in-fol.-*Ibid.* 1607, in-fol.). (A.-J.-L. J.)

AUGUILBERT (Théobald), médecin irlandais, vivait vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il a écrit :

Mensa philosophica. Paris, sans date (1507?), in-8°.-*Ibid.* 1517, in-8°.-*Ibid.* 1530, in-8°.-Francfort, 1602, in-12.

Cet ouvrage, purement gastronomique, ne traite que des plaisirs de la

table, et de la manière dont on doit s'y prendre pour la rendre bonne. L'édition de Francfort a paru sous le nom de Michel Scot. (1.)

AUGURELLO (Jean-Aurèle), dont Eloy a travesti le nom en celui d'*Augurelle*, naquit à Rimini, dans la Romagne, en 1454, suivant Mazzuchelli, ou vers 1441, selon l'assertion beaucoup plus probable de Rambaldo degli Azzoni Avogaro. Dès l'âge de dix-sept ans, il se rendit à Padoue, où, après avoir étudié la langue grecque, l'histoire, les antiquités et la philosophie, il tint vraisemblablement une école d'éloquence pendant quelque temps, car le Trissino lui prodigue de grands éloges pour avoir, le premier, observé les règles tracées par Pétrarque au langage italien. Ayant acquis l'estime et l'amitié de Nicolas Franco, évêque de Trévise, il suivit ce prélat dans cette ville, où il ne tarda pas à obtenir le droit de bourgeoisie. A la mort de Franco, arrivée en 1499, il alla passer quelque temps à Feltre, puis à Venise, et se mit sur les rangs pour la chaire d'éloquence vacante par la mort de Georges Valla : ses vœux ne furent point exaucés. En 1503, on le rappela à Trévise pour y professer les belles-lettres, qu'il enseigna effectivement jusqu'en 1509, époque où la guerre excitée par la fameuse ligue de Cambrai lui fit prendre la résolution de se retirer à Venise. A la fin de la guerre, il revint à Trévise, où il obtint un canonicat, et mourut, le 14 octobre 1524. Mazzuchelli le fait vivre jusqu'en 1537.

Augurello ne fut pas médecin. C'était un poète, dont les vers ont été censurés avec aigreur par Balzac et par Jules-César Scaliger, mais n'en ont pas moins un mérite au-dessus du commun. L'auteur tient une place honorable parmi les meilleurs poètes latins du siècle, et il a surtout réussi de la manière la plus heureuse à imiter les anciens. On l'a accusé de s'être adonné à l'alchimie, et Rambaldo degli Azzoni n'a pas réussi à le disculper. On raconte, à ce sujet, un trait malin de Léon x, qui, ayant reçu la dédicace de la *Chrysopée* d'Augurello, lui envoya, dit-on, une grande bourse vide, en disant que celui qui savait faire de l'or n'avait besoin que d'une bourse pour le mettre. On a de cet écrivain :

Carmina. Vérone, 1491, in-8°.-Venise, 1505, in-8°.-Genève, 1608, in-8°.

Toutes les poésies latines d'Augurello ne se trouvent pas dans ce recueil: le tome I des *Deliciæ poetarum italorum* en contient un grand nombre. Beaucoup aussi sont restées inédites. Bembo, Navagero et Lippomano furent ses élèves.

Chrysopoiæ libri III. Venise, 1505, in-8°.-*Ibid.* 1515, in-4°.-Bâle, 1518, in-4°.-Anvers, 1582, in-8°.-Trad. en français par Joly (Paris, 1550, in-8°.), et en vers par François Habert (Lyon, 1548, in-16.-Paris, 1626, in-8°.)-en allemand par Valentin Weigel (Amsterdam, 1715, in-8°.-Hambourg, 1716, in-8°.);

Ce poëme, en vers hexamètres, a été inséré aussi dans le tome II des *Scriptores Alchymiæ* (Bâle, 1561, in-fol.), dans le tome III du *Theatrum chymicum* (Strasbourg, 1610, in-8°. - *Ibid.* 1659, in-8.), dans le tome II de la *Bibliotheca chemica* de Manget, dans la *Vera alchemiæ artisque metallicæ doctrina certusque modus* de Gratarolo (Bâle, 1572, in-8°.), et dans la *Bibliotheca chemica contracta* de Nathanael Albenius (Genève, 1653, in-8°. - *Ibid.* 1673, in-8°.).

« Quand on a le don de la poésie, dit Lenglet du Fresnoy, il est aisé de versifier sur une matière aussi mystique que la science hermétique : plus on donne dans l'énigme, plus on se fait admirer. Comme on n'est point obligé de s'expliquer clairement, on ne saurait s'imaginer que l'on puisse écrire aussi élégamment qu'Augurello a fait sur un sujet qu'il n'entendait pas. » Quelque sévère que soit ce jugement, il n'a rien d'exagéré ni d'injuste. La *Chrysopée* est un ouvrage partout obscur, et souvent inintelligible. On y chercherait d'ailleurs en vain quelque idée qui ne se trouvât pas dans les livres des autres alchimistes. C'est dans l'or lui-même, dit Augurello, qu'il faut chercher la pierre philosophale. Voilà sans doute pourquoi il offrit son travail à Léon x, dans l'espoir que la munificence papale le mettrait à même de faire ses recherches ; mais le spirituel pontife ne fut pas dupe de l'artifice, comme l'avaient été tant de princes moins éclairés que lui.

Geronticon liber unus.

Ce poëme sur la vieillesse, dédié à Pierre Lippomano, évêque de Vérone, se trouve à la suite du précédent, mais non dans la première édition imprimée à Venise. (A.-J.-L. J.)

AUGUSTINI (Chrétien), célèbre médecin hongrois, né à Zips, le 6 décembre 1598, fit ses études à Francfort-sur-l'Oder, à Iéna, à Léipzick et à Wittemberg. Après avoir pris le bonnet de docteur à Bâle, en 1619, il revint dans son pays, s'établit d'abord à Kesmark, mais ne tarda pas à fixer sa résidence à Lomnitz. Il acquit une telle célébrité, comme praticien, que l'empereur Ferdinand ii lui conféra le titre de premier médecin. Ce prince lui donna aussi, dans la suite, des lettres de noblesse, avec le droit de prendre le nom d'*Ab Hortis*, parce qu'il avait établi un jardin de botanique à Vienne. Augustini mourut à Lomnitz, le 21 août 1650.

Ce médecin n'a rien publié ; mais Weszpremi nous apprend qu'il a laissé en manuscrit un Traité *De balsamo Hungarico*, et un autre *De gemmis Hungariæ*. (J.)

AULBER (Jean-Martin), médecin qui fut fait docteur à Strasbourg en 1708. On a de lui :

Dissertatio de epilepsiâ verminosâ. Strasbourg, 1708, in-4°.
Dissertatio de pharmaciæ usu et abusu. Strasbourg, 1708, in-4°. (J.)

AULETIUS (Alard), né, en 1545, à Leuwarde (et non en Lombardie, comme le dit Carrère), fit ses humanités dans sa ville natale, et devint portier du collége, afin de pouvoir subsister, ses parens n'ayant pu continuer de fournir à son entretien. Après douze ans de séjour à Leuwarde, il se chargea succes-

sivement de l'éducation de plusieurs jeunes gens riches, et parcourut avec eux une grande partie de l'Europe. Durant ses voyages, il prit le titre de docteur en médecine. A son retour, il fut nommé recteur du collége de Dockum, en 1560. Il abandonna bientôt après cette place, pour celle de professeur en médecine à Franequer, où il mourut, le 21 janvier 1606. Il a écrit:

Monitio ad Ordines Frisiæ, de reformandâ praxi medicâ. Franequer, 1603, in-4°. (s.)

AUMONT (Arnulphe d'), né à Grenoble, le 27 novembre 1720, étudia la médecine à Montpellier, et s'y fit recevoir docteur en 1744. Il alla ensuite s'établir à Valence, en Dauphiné, où il devint professeur. On ignore à quelle époque il mourut, et l'on a de lui les deux ouvrages suivans:

Relation des fêtes publiques données par l'Université de Montpellier à l'occasion du rétablissement de la santé du Roi (Louis XV). Montpellier, 1744, in-4°.
Mémoire sur une nouvelle manière d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes et autres. Paris, 1762, in-8°.
Cette méthode consiste à faire usage du lait des animaux soumis aux frictions mercurielles.
Aumont a aussi donné quelques articles de médecine dans le Dictionaire encyclopédique, depuis le tome III jusqu'au tome VII. (z.)

AURELIANUS (Coelius). *Voyez* Coelius Aurelianus.

AURIFABER (André), dont le véritable nom est Goldschmidt, naquit en 1512, à Breslau. Il fit ses études à Wittemberg, où il fut reçu maître ès-arts, et devint ensuite recteur de collége d'abord à Dantzick, en 1540, puis à Elbing. En 1544, il parcourut l'Italie, aux frais d'Albert, margrave de Brandebourg, pour y étudier la médecine. A son retour, en 1546, il fut nommé médecin du prince, physicien de Kœnigsberg, et professeur dans l'Université de cette ville. Il mourut d'apoplexie, le 12 décembre 1559, au moment où il allait remplir une mission de son souverain. On n'a de lui que les deux opuscules suivans:

Annotationes in Phœmonis philosophi libellum de curâ canum. Wittemberg, 1545, in-8°.
Succini historia. Kœnigsberg, 1561, in-4°.
Ce dernier traité a été inséré par Laurent Scholtz, parent d'Aurifaber, dans le quatrième livre de ses *Consilia medicinalia.* (J.)

AURIVILLIUS (Samuel), médecin suédois, fit ses études à Gœttingue, où il prit le bonnet de docteur en 1750. De là il se rendit à Upsal, où il devint d'abord bibliothécaire de l'Université, puis, en 1756, professeur d'anatomie à la place de Nicolas Rosen, et, quelque temps après, professeur de médecine. Une mort prématurée l'arrêta au milieu de sa carrière.

en 1767. Les Dissertations, dont il est l'auteur, ou qui furent soutenues sous sa présidence, sont :

Dissertatio de vasorum pulmonalium et cavitatum cordis inæquali amplitudine. Gœttingue, 1750, in-4°.
Classis prima remediorum ophthalmicorum : Resp. E.-M. Lindecrantz. Upsal, 1756, in-4°.
Dissertatio de dentitione difficili : Resp. J.-P. Halenius. Upsal, 1757, in-4°.
Dissertatio de camphorâ cum oleo expresso junctâ : Resp. M.-T. Schultz. Upsal, 1758, in-4°.
Dissertatio de læso motu intestinorum vermiculari : Resp. C.-E. Gedner. Upsal, 1758, in-4°.
Dissertatio de naribus internis : Resp. S. Ziervogel. Upsal, 1760, in-4°.
Dissertatio de spiritu vini mercuriali : Resp. J.-O Grufberg. Upsal, 1760, in-4°.
Theses de crisibus : Resp. M.-G. Osterman. Upsal, 1760, in-4°.
Dissertatio de expectoratione peripneumonicorum : Resp. G. Rothman. Upsal, 1760, in-4°.
Dissertatio de erysipelate : Resp. J. Svensson. Upsal, 1762, in-4°.
Icterus leviter adumbratus : Resp. J. Bjuur. Upsal, 1763, in-4°.
Dissertatio de asthmate : Resp. D. Hultman. Upsal, 1763, in-4°.
Dissertatio de hydrocephalo interno annorum XLV : Resp. C.-D. Ekmark. Upsal, 1763, in-4°.
Dissertatio de rheumatismo : Resp. J.-G. Acrell. Upsal, 1764, in-4°.
In doctrinam de glandulis animalibus observatio : Resp. C. Ribe. Upsal, 1764, in-4°.
Dissertatio de anginâ infantum, in patriâ recentioribus annis observatâ : Resp. H.-C.-D. Wilcke. Upsal, 1764, in-4°.
Structuræ corporis humani idea generalis : Resp. A. Hoffman. Upsal, 1765, in-4°.
Dissertatio de febribus intermittentibus malignis : Resp. C. Lado. Upsal, 1765, in-4°.
Dissertatio de paralysi leviter adumbrato : Resp. P. Engstræm. Upsal, 1765, in-4°.
Aphorismi de herniis spuriis : Resp. E. Nordblad. Upsal, 1765, in-4°.
Dissertatio de doloribus : Resp. E.-O. Rydbaeck. Upsal, 1765, in-4°.

(J.)

AURRAN (Joseph-François), né en Provence, fut chirurgien et démonstrateur d'anatomie à Strasbourg, après avoir d'abord étudié dans le midi de la France. L'époque de sa mort n'est pas connue; il vivait encore en 1776. Il a publié :

Table des articulations des os selon un nouveau système, et leur rapport à celui des anciens. Strasbourg, 1766, in-4°.
Deuxième Table des articulations et des connexions des os selon le système des anciens anatomistes, et leur rapport à celui des modernes, imprimée à la suite de l'Ostéologie de Le Cat, ainsi que la première.
Elinguis feminæ loquela. Strasbourg, 1766, in-4°.
Aurran a donné en outre plusieurs articles dans le *Journal de médecine* de Roux.

(s.)

AUSONE (Jules), médecin français ou plutôt gaulois, du quatrième siècle, est devenu célèbre par les éloges que lui a

prodigués son fils Ausone, poète assez estimé, qui le nomme souvent, et qui le fait ainsi parler au commencement de l'éloge funèbre qu'il écrivit après sa mort :

Nomine ego Ausonius, non ultimus arte medendi,
Et mea si nosses tempora, primus eram.

Ce médecin, contemporain de Marcellus de Bordeaux, surnommé l'*Empirique*, naquit à Bazas, petite ville dans les Landes (Aquitaine), située à quinze lieues de Bordeaux. Il vint s'établir dans cette dernière cité, où il acquit de la célébrité. On a beaucoup discuté pour savoir s'il eut les appointemens et le rang, ou seulement le rang de préfet d'Illyrie, et s'il fut ou non archiâtre de Valentinien I. Scaliger lui confère cette dernière dignité, mais on ignore sur quel fondement, puisqu'Ausone le fils n'en dit pas un seul mot. Quant à celle de préfet, Jules Ausone n'en eut que le titre, car le fils l'assure positivement. C'est un point qu'ont très-bien éclairci Bayle et les savans auteurs de l'Histoire littéraire de la France. Ausone mourut, en 377, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, laissant plusieurs ouvrages, dont Vindicianus et Marcellus parlent avec éloge, mais qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Le fils de ce médecin, l'un des poètes les plus célèbres du quatrième siècle, et l'instituteur de Gratien, a donné, dans son Poème de la *Moselle*, une description des poissons qu'on rencontre dans ce fleuve, assez exacte pour qu'on puisse, avec son secours, reconnaître la plupart des animaux dont il parle. (O.)

AUSTIN (Guillaume), l'un des médecins de l'hôpital Saint-Barthélemy de Londres, naquit, le 28 décembre 1754, à Wotton-Underedge, dans le comté de Glocester. Ses talens et l'urbanité de ses manières lui avaient tellement concilié la confiance et l'affection des habitans d'Oxford, où il exerça d'abord pendant plusieurs années, que ceux-ci firent tous leurs efforts pour l'empêcher d'aller se fixer dans la capitale. Austin refusa constamment les offres avantageuses qui lui étaient faites, et n'eut point à s'en repentir. Placé sur un théâtre plus vaste, il y figura avec un succès que peu d'hommes obtiennent, et les progrès rapides de sa réputation hâtèrent l'accroissement de sa fortune. La mort termina sa carrière, le 21 janvier 1793. Il n'a écrit que l'ouvrage suivant :

On the origin and component parts of the stone in the urinary bladder. Londres, 1791, in-8°. (L.)

AUSTRIUS (Sébastien), médecin alsacien, né à Ruffach, mourut, en 1550, à Fribourg, dans le Brisgaw. On a de lui :

De secundâ valetudine tuendâ in Pauli Æginetæ librum explanatio,

universalem super hâc re materiam complectens. Strasbourg, 1538, in-4°. -Bâle, 1540, in-8°.

Cornelii de puerorum infantiumque morborum dignotione et curatione liber, ex barbaro latinum fecit et emendavit. Bâle, 1540, in-8°.-Lyon, 1549, in-16.

Ce Cornelius était de Mecheln, en Thuringe, et non pas du Mecklembourg, comme le dit Manget. Il avait écrit en allemand. (J.)

AUZEBY (Pierre), né à Nîmes en 1736, étudia la chirurgie à Toulouse et à Bordeaux, et vint ensuite à Paris, où il fut l'élève de Mouton, dentiste du roi. Reçu chirurgien-dentiste à Lyon, en 1762, il pratiqua son art avec succès dans cette ville, où il mourut en 1791. Le seul ouvrage qu'il ait publié porte le titre suivant:

Traité d'odontalgie, où l'on présente un nouveau système sur l'origine et la formation des dents, et une description de différentes maladies qui affectent la bouche. Lyon, 1771, in-12. (Z.)

AUZOTIUS. *Voyez* Auzout.

AUZOUT (Adrien), en latin *Auzotius*, célèbre mathématicien et physicien du dix-septième siècle, naquit à Rouen, et mourut à Paris en 1691. Il fut l'un des sept premiers membres de l'Académie des sciences de Paris. Il a écrit:

Epistola ad Pecquetum de vasis lacteis et receptaculo chyli. Paris, 1657, in-4°.

Cette Lettre fut réimprimée, deux ans après, par Sibold Hemsterhuys, dans la seconde édition de sa *Messis aurea* (Heidelberg, 1659, in-8°.).

On trouve un Mémoire d'Auzout sur le micromètre, dans ceux de l'Académie des Sciences, pour l'anné 1693. Cet écrivain s'est occupé de plusienrs autres objets de physique et d'astronomie. Il a eu des contestations avec le célèbre astronome Jean Hevel, relativement à une nonvelle méthode de son invention pour calculer les révolutions des planètes et des comètes. (J.)

AVANTIUS. *Voyez* Avanzi.

AVANZI (Charles), en latin *Avantius*, fils de Jean-Marie Avanzi, jurisconsulte assez célèbre, s'illustra également dans la médecine, qu'il professa pendant quelque temps, aussi bien que la botanique, à Padoue. Il était né à Rovigo, et passait pour l'un des plus savans botanistes de son temps. On ne connaît de lui que l'ouvrage suivant:

Notæ in Cœnam, seu de herbarum virtutibus B. Fieræ.

Ces adnotations ont été publiées avec la *Cœna* de Baptiste Fiera (Padoue, 1649, in-4°.). (Z.)

AVANZINO (Joseph-Marie), né à Roveredo, fut disciple du célèbre Vallisnieri, et devint professeur de médecine à Venise. On ignore quand il est mort, mais on a de lui:

Lezione academica sopra l'origine de' fonti. Florence, 1726, in-4°.

Cette Dissertation fut lue, le 17 mai 1725, à l'Académie de Florence.

Elle avait déjà été imprimée avec la seconde édition de la Dissertation de Vallisnieri sur la formation des fontaines par les eaux pluviales (Venise, 1726, in-4°.-La première édition était de 1715). Avanzino y soutint l'opinion de son maître contre Nicolas Gualtieri, qui avait prétendu, dans un opuscule publié en 1725, que les eaux des sources, filtrant par des voies souterraines, proviennent du grand bassin de la mer.

Lezione in lode della ciaccolata. Florence, 1728 et 1729, in-4°.

Cette seconde Dissertation est en réponse au docteur Jean-Baptiste Félici, qui venait d'avancer que l'usage du chocolat est dangereux. (z.)

AVELLINO (François), médecin sicilien, professeur de médecine pratique à Messine, a joui d'une grande réputation vers le milieu du dix-septième siècle, époque où il florissait. Nous avons, sous son nom, les deux ouvrages suivans:

Expostulatio contrà chymicos, quâ eorum paradoxa, seu rationis umbræ, si quæ sint, enucleantur, ejectantur, expelluntur. Messine, 1637, in-4°.

Tractatus de vesicantium usu in febribus malignis. Messine, 1664, in-4°.

Avellino s'élève contre les praticiens qui condamnaient l'usage des vésicatoires dans les fièvres malignes. (z.)

AVENANTIUS. *Voyez* Avenanzi.

AVENANZI, médecin italien, était de Camerino. Mazzuchelli ne fait pas mention de lui. Kœnig et d'autres bibliographes lui attribuent un traité *De judiciis urinarum*, qui n'est autre que celui *De pulsibus et urinis* de Jean Gilles, de Paris, qu'Avenanzi, publia après en avoir revu et corrigé le texte (Venise, 1494, in-4°. - Lyon, 1515, in-8°. - *Ibid.* 1526, in-8°. - Bâle, 1529, in-8°.). (z.)

AVENZOAR, nom corrompu d'Abou Merwan Ben Abdel Melek Ben Zohr, célèbre médecin arabe, qui vécut dans les douzième et treizième siècles de l'ère vulgaire, et qui naquit à Penaflor, auprès de Séville, capitale de l'Andalousie. Il professait la religion judaïque, et descendait d'une famille qui, depuis deux générations, cultivait la médecine avec éclat. Lui-même s'y distingua bientôt assez pour mériter que son disciple Averrhoës l'ait considéré comme le plus beau génie médical depuis Galien, et que Freind ait témoigné le regret de voir les médecins négliger autant la lecture de ses ouvrages. Il eut principalement, sur tous ses compatriotes, le mérite de l'originalité et d'un excellent esprit observateur. Son père lui enseigna les premiers élémens de l'art de guérir, lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, et lui fit aussitôt jurer de ne jamais faire usage des substances vénéneuses, serment fort étrange, et qui annonce assez combien le crime d'empoisonnement était commun chez les Arabes. Avenzoar y demeura fidèle, à tel point même qu'il sauva les jours d'Ali Ben Temin, tyran de Séville, que ses propres parens avaient empoisonné, ce qui fut cause que ceux-ci le persécutèrent avec beaucoup d'acharnement, et lui

firent subir une longue détention. La liberté lui fut rendue lors de l'expulsion de tous les petits tyrans d'Espagne, par Joussouf Ben Tachefyn, prince de Maroc, qui le combla d'honneurs et de richesses, et le garda auprès de lui jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut, l'an 557 de l'hégire (1261-1262 de notre ère), âgé de quatre-vingt-douze ans, suivant Léon l'Africain.

Averrhoës ne parle d'Avenzoar qu'avec enthousiasme et vénération. Il se distingua, en effet, des autres médecins arabes par son noble désintéressement, qui lui faisait traiter les pauvres sans exiger de salaire, et surtout par son excellent esprit philosophique, qui ne lui permit pas de rester confondu dans la foule des commentateurs et des copistes des Grecs. Quoique profondément nourri de la lecture des œuvres de Galien, il osa souvent s'écarter du médecin de Pergame, et essaya de ramener la médecine à la seule bonne méthode, celle de l'observation, de manière qu'on aurait tort de le confondre avec la plupart des autres écrivains de sa nation, qui ne furent guère que des compilateurs. S'il ne sut pas s'élever au-dessus de tous les préjugés, au moins osa-t-il en braver plusieurs. Ainsi, le premier parmi les Arabes, il ne craignit point d'allier à la pratique de la médecine, l'exercice de la chirurgie et de la pharmacie, s'abstenant toutefois de la lithotomie, qui passait pour déshonorante. Afin d'excuser sa hardiesse, il n'oublia rien de ce qui pouvait démontrer la nécessité de réunir les trois professions dans les mêmes mains, et l'injustice de l'opinion vulgaire, qui faisait regarder la préparation des médicamens et les opérations chirurgicales comme des choses au-dessous de la dignité du médecin. Ennemi des théories purement spéculatives, et persuadé que l'expérience est le guide le plus sûr qu'on puisse suivre dans la pratique, il n'était cependant point empirique dans l'acception rigoureuse de ce terme, ainsi que plusieurs historiens de la médecine l'ont prétendu ; il ne manquait, en effet, jamais de raisonner sur les symptômes, afin de chercher à s'élever jusqu'aux causes des maladies, mais il y réusisssait rarement, faute de notions suffisantes sur la structure du corps humain; car aucun passage de ses écrits n'annonce, quoi qu'ait pu dire le froid compilateur Eloy, qu'il ait osé braver l'opinion générale en ouvrant des cadavres pour acquérir des connaissances anatomiques. S'il parle de l'inflammation du médiastin, dont il dit avoir été lui-même attaqué, c'est en termes tellement ambigus, qu'on ne saurait décider s'il le fait par pure conjecture, ou s'il a jamais vu réellement la maladie siéger en cet endroit. Plusieurs de ses opinions physiologiques sont assez remarquables pour mériter qu'on les signale. La plus importante est celle qu'il émit au sujet de la connexion intime établie entre tous les viscères, dont aucun n'a

la prédominence sur les autres. Il accordait aussi de la sensibilité, mais sourde et obtuse, aux os et aux dents, comme aux autres parties du corps. On lit avec intérêt sa description de la péricardite, et de la dysphagie par paralysie du pharynx. Il savait que la destruction complète de la matrice n'entraîne pas toujours la mort, et recommandait la diète lactée aux phthisiques. La chirurgie lui est peu redevable, et tout ce qu'il a écrit sur cet art témoigne seulement à quel degré de décadence il était tombé de son temps. Il a écrit en arabe, sous le titre de *Theisir phil' modawâti wâl Tabdir*, un ouvrage qui n'a jamais été imprimé en cette langue, mais dont on possède une traduction latine, intitulée :

De rectificatione et facilitatione medicationis et regiminis. Venise, 1490, in-fol.-*Ibid.* 1496, in-fol.-*Ibid.* 1514, in-fol.-Lyon, 1531, in-8°.-Venise, 1549, in-fol.

Cette traduction est accompagnée de son Traité des poisons, et du *Colliget* d'Averrhoës. Ella a été faite par Paravicini et Jacob, en 1285, d'après une traduction hebraïque de l'original arabe.

Sprengel conjecture, et avec quelque apparence de raison, qu'Avenzoar a écrit le *Theisir* dans un âge avancé, parce qne son style est très-diffus et très-verbeux. Il avait composé ce livre pour le prince de Maroc, et il y donne un grand nombre d'anecdotes sur sa propre vie. La manière dont il l'a rédigé semblerait annoncer qu'il était chargé de la direction d'un hôpital.

On a encore sous son nom un traité des fièvres, dans la Collection *De febribus* (Venise, 1576), et un autre sur les bains, dans le Recueil *De balneis* (Venise, 1553). (Δ.)

AVENZOAR, fils et disciple du précédent, naquit à Cordoue, en 1142, et mourut en 1216. Non moins habile et célèbre médecin que son père, et de plus poète assez élégant, il obtint également les bonnes grâces du prince de Maroc, Youssouf Ben Tachefyn, qui lui donna plusieurs fois des marques de bienveillance, avec une délicatesse et une bonté fort rares dans les cours de l'Orient. Léon l'Africain raconte un trait de cet émir qui lui fait autant d'honneur qu'à son médecin. Youssouf, partant pour l'Afrique, emmena Avenzoar ; un jour il entra chez ce dernier, et, ne le trouvant pas, il se mit à parcourir des papiers épars sur sa table, et parmi lesquels il remarqua des vers exprimant les regrets qu'Avenzoar éprouvait d'être séparé de sa famille. Le prince ordonne aussitôt au gouverneur de Séville de faire venir la famille du médecin à Maroc, et la loge dans une belle maison dont il lui fait présent; puis il envoie dans cette maison, sous prétexte d'y voir quelques malades, Avenzoar, qui fut agréablement surpris de s'y retrouver au sein d'une famille qu'il regrettait. (Δ.)

AVERRHOËS, dont le véritable nom était *Aboul Vélyd*

Mohammed Ibn Rochd, occupe une place distinguée dans l'histoire, tant à cause de la destinée de ses opinions philosophiques, qu'à raison de la célébrité dont il jouit pendant sa vie, durant laquelle il fut regardé comme l'un des premiers philosophes et des plus savans médecins. Il vint au monde à Cordoue, capitale de l'Andalousie, où sa famille jouissait d'une grande considération. Léon l'Africain nous apprend que son aïeul ayant été député par les habitans auprès du roi de Maroc, afin de lui offrir la couronne, ce prince le créa grand-prêtre et grand-juge du royaume, dignités importantes dont il jouit pendant plusieurs années, et qu'il transmit à son fils. Celui-ci donna les premiers principes d'une éducation sage et libérale au jeune Averrhoës, qui étudia ensuite successivement la théologie et la philosophie d'Aristote sous Thophail, la médecine sous Avenzoar, et les mathématiques sous Ibn Saig. Doué des plus heureuses dispositions, le jeune homme fit de tels progrès dans le droit, qu'il obtint à son tour la place de grand-juge de Cordoue, et que l'émir Al Mansor lui offrit, quelque temps après, la même dignité à Maroc et dans toute l'étendue de la Mauritanie. Averrhoës accepta sans balancer, se rendit à Maroc pour y organiser les tribunaux, et revint à Cordoue, après avoir assuré toutes les branches de l'administration du royaume. Mais, ni ses rares talens, ni l'éminence de sa place, ne purent le garantir des atteintes du fanatisme. Lui-même, il est vrai, provoquait les persécutions, en manifestant d'une manière trop franche ses opinions philosophiques. On le soupçonna de nourrir des idées peu conformes à l'islamisme. Ses envieux, charmés d'avoir une occasion si favorable de le perdre, engagèrent plusieurs jeunes gens à le prier de faire un cours de philosophie : Averrhoës y consentit, et eut l'imprudence de dévoiler le fond de sa pensée. Les auditeurs prirent acte de sa profession de foi, et firent parvenir cette pièce importante à l'empereur. Al Mansor indigné, donna sur-le-champ l'ordre de confisquer les biens d'Averrhoës, de le dépouiller de tous ses honneurs, et de le reléguer dans un quartier de Cordoue qui n'était habité que par les Juifs. Le philosophe fut en butte à toutes sortes d'outrages : il ne pouvait sortir de chez lui pour se rendre à la mosquée sans que la populace ne l'accablât d'insultes et ne l'assaillît de pierres. Enfin il trouva le moyen de s'évader et de passer à Fez ; on ne tarda pas à découvrir sa retraite et à l'incarcérer. L'empereur assembla alors les docteurs pour prononcer sur son sort. Les avis furent partagés ; mais Al Mansor, adoptant le plus modéré, obligea Averrhoës de se rétracter à la porte de la mosquée, et d'y rester exposé tête nue pendant la durée de la prière, afin que tous ceux qui entreraient lui crachassent au visage. Après avoir subi cette humiliation, Averrhoës resta encore pendant

quelque temps à Fez, et y donna des leçons de droit civil, mais avec si peu de succès, qu'il prit le parti de retourner à Cordoue, où il passa plusieurs années dans la retraite et la pauvreté. Enfin le peuple, las des exactions du gouverneur actuel, demanda qu'il fût rétabli dans la place de grand-juge, et le prince y donna son agrément. Averrhoës vint terminer ses jours à Maroc, où il mourut l'an 603 de l'hégyre (1206 de l'ère vulgaire), selon Léon l'Africain ; et en 595 (1198) suivant Abou Osaibah.

Averrhoës unissait au savoir des vertus rares et précieuses. Il était généreux, et poussait la libéralité envers les savans peu favorisés de la fortune jusqu'à se mettre lui-même dans la gêne, quoiqu'il eût de grands revenus, accrus encore par un mariage brillant. Il répandait ses bienfaits sans distinction d'amis ni d'ennemis, et disait qu'en donnant à ses amis il obéissait aux commandemens de la nature, mais qu'en donnant à ses ennemis, il obéissait à ceux de la vertu. Jamais il ne put se résoudre à prononcer la mort d'aucun coupable, et il abandonnait ce devoir pénible à ses subdélégués. Sa patience était à toute épreuve : ayant été insulté un jour publiquement par un jeune fanatique, il le remercia de ce qu'il lui avait fourni l'occasion d'exercer sa patience, et lui donna une somme d'argent, en l'engageant néanmoins à ne pas courir la même chance avec une autre personne. Cependant l'envie trouva accès dans son cœur : il était ennemi juré d'Avicenne, dont il ne prononçait le nom qu'avec répugnance, et dont il ne combattit même presque jamais les opinions, qu'en les présentant comme si elles appartenaient à Galien.

C'est moins comme médecin que comme philosophe qu'il s'est illustré, et sa gloire dérive principalement de la subtilité avec laquelle il commenta les œuvres du philosophe de Stagyre, pour lequel il poussait l'admiration jusqu'au fanatisme. Aussi, dans le moyen âge, l'appelait-on l'*ame d'Aristote* ; ou seulement le *commentateur*. Cependant, comme il ne savait pas le grec, il ne put lire Aristote que dans de misérables versions arabes faites sur des traductions latines ou syriaques : de là vient qu'il l'a si souvent mal compris, et qu'il lui attribue, presque partout, des idées entièrement étrangères aux siennes. A ce défaut, il faut encore ajouter qu'Averrhoës, quoique profond dialecticien, manquait de jugement, ne connaissait point les systèmes philosophiques des anciens Grecs, et n'avait tout au plus qu'une faible teinture du platonisme modifié par l'école d'Alexandrie. La plus célèbre de ses opinions est celle qui a rapport à l'intelligence universelle. Suivant lui, l'intelligence n'existe pas individuellement dans tel ou tel homme, mais il n'y en a dans la nature qu'une seule, source des intelligences individuelles,

comme le soleil est la source de la lumière. Ainsi Averrhoës n'admettait qu'une ame commune et générale, qui, sans se multiplier, ni se diviser, se trouve cependant unie actuellement à tous les individus de l'espèce humaine. Ce système, avec lequel celui de Mallebranche a quelque rapport, et qui renversait le dogme de l'existence distincte d'une ame immortelle pour chaque homme en particulier, trouva beaucoup de partisans en France et en Italie. On se faisait gloire d'être *averrhoïste*, titre alors synonyme de celui de *philosophe*; et si personne n'écrivit pour la défense de l'averrhoïsme, c'est parce qu'il y avait du danger à le faire, dans un siècle où l'intolérance marchait à front découvert, et que d'ailleurs la plupart des partisans de cette doctrine ne la considéraient que comme un masque, toléré jusqu'à un certain point, et servant à cacher des idées plus hardies et plus raisonnables, ce qui explique pourquoi elle tomba presque tout à coup, peu de temps après la renaissance des lettres. On ignore comment elle s'introduisit en France; mais Raimond Lulle l'y attaqua avec une véhémence qui prouve qu'elle y avait fait fortune : il ne tint pas à lui qu'elle ne fût solennellement proscrite par le concile général de Vienne, et que la lecture des œuvres d'Averrhoës ne fût défendue dans les écoles catholiques. En Italie, Pierre d'Abano, et surtout Urbain de Bologne, contribuèrent à la répandre; elle s'y propagea bien plus qu'en France, parce que les esprits commençaient à y être plus éclairés que chez nous : aussi, saint Thomas, Gilles Colonna et le fanatique Pétrarque la combattirent-ils à outrance, et les papes en vinrent-ils même jusqu'à la censurer publiquement. Mais, quelque curieux que soit ce point historique, nous ne pouvons que l'effleurer, parce qu'il sort entièrement de notre sujet, et renvoyer à Thomasius, Bayle et Tennemann, dans les ouvrages desquels on le trouvera discuté avec tout le soin et toute l'étendue qu'il mérite. Freind et Lorry ont très-mal jugé Averrhoës, parce qu'ils n'en ont parlé que d'après ses détracteurs, sans se donner la peine de jeter les yeux sur ses écrits.

Nous devons surtout le considérer ici comme médecin; mais c'est précisément son côté le plus faible, ainsi que nous l'avons déjà fait entrevoir. Il fut moins praticien que spéculateur, et, de même qu'en philosophie, il s'attacha de préférence à Aristote, dont il suivait sans balancer la bannière, dès que les opinions de ce philosophe étaient en contradiction avec celles de Galien. Il avait sans doute puisé dans les leçons d'Avenzoar cette prédilection, qui lui fut avantageuse en ce qu'elle le mit à même de combattre la triple hiérarchie qu'on admettait depuis si long-temps dans les viscères du corps humain, et qui n'entrait effectivement point dans la doctrine

d'Aristote. C'est en vain qu'on chercherait des idées neuves dans ses traités de médecine, qui ne sont que des compilations ayant pour but principal d'appliquer les principes du péripatétisme à la théorie de l'art de guérir. La dialectique y règne partout, à défaut de faits assez nombreux ou assez exacts, et les récits les moins dignes de foi y sont admis sans scrupule comme sans examen, toutes les fois qu'ils paraissent favorables à la doctrine d'Aristote, avec laquelle on sait qu'il en est peu d'assez extraordinaires pour qu'on ne puisse les expliquer facilement, tant bien que mal. Quant à la pratique, Averrhoës montre autant de retenue et de modestie qu'il affecte de subtilité et de hardiesse dans la théorie, car il avoue que l'on ne doit prendre d'autre guide que l'expérience éclairée par un jugement sain, les règles thérapeutiques variant sans cesse d'après une infinité de circonstances, telles que le genre de vie, la constitution, l'âge, le climat, et autres semblables.

Averrhoës a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les originaux arabes sont fort rares, probablement parce que le cardinal Ximénès les fit jeter au feu avec tant d'autres. On en peut lire la liste dans Casiri, dans Assemani et dans les Catalogues des Bibliothèques de Turin et de Paris. Parmi ceux dont il a paru des versions latines, nous citerons les suivans :

Liber de medicinâ, qui dicitur Colliget. Venise, 1514, in-fol. - *Ibid.* 1549, in-fol., avec l'*Antidotarium* et le *Theisir* d'Avenzoar.

Cet ouvrage est divisé en sept livres, qui traitent de l'anatomie, de la santé et des fonctions de tous les organes, des espèces et des causes des maladies, des signes de la santé et de la maladie, des médicamens et des alimens, de la conservation de la santé, et du traitement des maladies. Les notions anatomiques sont toutes tirées de Galien. La traduction est de Jérôme Surianus.

Liber subtilissimus, qui dicitur Destructio destructionum philosophiæ Al Gazelis.

C'est une réfutation des opinions philosophiques d'Al Gazel.

Aristotelis omnia, quæ exstant, opera, et Averrois in ea omnes, qui ad hæc usque tempora pervenere, commentarii. Venise, 1567, in-8°. - *Ibid.* 1573, in-8°., dix volumes.

Cette traduction latine n'a été faite que d'après des traductions hébraïques, indiquées par Wolf.

Paraphrasis super libros de Republicâ Platonis. Rome, 1539, in-8°.

Averrhoës est du nombre de ceux à qui l'on attribue le fameux livre *De tribus impostoribus.* (A.)

AVESANO (Thomas), chirurgien de Vérone, a publié l'ouvrage suivant, qui est tout à fait étranger à son art.

La Cecita degli atomi Democritici. Vérone, 1691, in-4°.

Cinelli, dans sa Bibliothèque volante, le juge avec sévérité. « Cet auteur, dit-il, eût peut-être mieux parlé, s'il eût traité des blessures ou de la peste : *Ne sutor ultrà crepidam.* » L'application du proverbe pouvait être vraie, à une époque où, par une association absurde et bien digne du moyen âge, la chirurgie était confondue avec la profession de barbier. (L.)

AVICENNE, par corruption d'Ibn Sina (Abou-Aly-Hocéïn), naquit l'an 370 de l'hégire, qui correspond à l'an 980 de l'ère chrétienne, à Afchanak, bourg dépendant de Chyraz, en Perse, et dont son père était gouverneur. Son éducation, commencée dès l'âge de cinq ans à Bokhara, où son père le conduisit, fut terminée à dix-huit, avec un tel succès, qu'elle le plaça au niveau de ses maîtres dans toutes les branches des connaissances humaines qu'on cultivait alors : il étudia la philosophie sous le célèbre Abu Narsalfarabi, la médecine sous le nestorien Abu Sahal Mosichi, et l'histoire naturelle dans les livres d'Aristote. Il abandonna la métaphysique de cet auteur, après l'avoir lue un grand nombre de fois sans la comprendre. Il jeta les fondemens d'une grande renommée, par la guérison du neveu du sultan Cabous : les circonstances de cette cure lui donnent une grande ressemblance avec celle qu'Erasistrate opéra sur le prince de Syrie. Il est vraisemblable qu'Avicenne fait allusion à ce succès obtenu à la cour de Cabous, lorsqu'après avoir exposé, non sans ambiguité, les moyens qu'il faut employer pour reconnaître l'affection qui produit la mélancolie, il ajoute : « Nous avons nous-mêmes éprouvé les avantages de cette méthode. » Elle consiste principalement à observer les modifications que le pouls du malade subit pendant qu'on nomme les personnes qui lui sont chères : le nom de la personne qui est l'objet de l'affection prédominante détermine dans le pouls une intermission brusque, laquelle est aussitôt suivie d'une amélioration marquée. Certains biographes, sans faire mention de cette guérison, prétendent qu'Avicenne, encore très-jeune, fut bibliothécaire de Cabous, et qu'il dut à l'exercice de cet emploi la plus grande partie de son instruction. Il n'a point existé de médecin dont la vie ait offert le tableau de vicissitudes aussi remarquables et aussi multipliées. Tour à tour comblé d'honneurs et accablé d'injustices, Avicenne fut premier médecin de Madj-Eddaulah et son visir; il fut aussi élevé à la dignité de visir par Chanz-Eddaulah, et ensuite par Ala-Eddaulah, qui lui avait fait préparer à Ispahan un hôtel richement décoré, où il fut conduit avec pompe par les courtisans du prince. Mais cette prospérité fut mêlée de grands revers : il fut, à diverses époques, proscrit, contraint de fuir, de se cacher dans un désert, et enfin, détenu dans un château fort. Si j'insiste peu sur le contraste que présentent la faveur dont il jouit et les persécutions auxquelles il fut en butte, c'est parce que les détails qui se rapportent aux hommes de qui nous sommes séparés par un grand nombre de siècles ne nous intéressent qu'autant que ces hommes ont eu, ou un génie supérieur, ou un caractère assez élevé pour être à l'épreuve de la bonne et de la mauvaise fortune.

On a de la peine à concevoir comment Avicenne, livré à toutes sortes d'excès, souvent occupé du soin des affaires publiques, ou aux prises avec l'adversité, put composer des traités sur toutes les sciences. Ses ouvrages attestent la fécondité de son esprit, l'influence de la première éducation, les ressources d'une mémoire extraordinaire, et une rare facilité. Peut-être serait-il arrivé à de hautes conceptions et à des idées originales, si les délices d'Ispahan ne lui eussent entièrement fait perdre le goût de l'étude. Il s'abandonna tellement à ses passions, qu'on disait de lui, que la philosophie n'avait pu lui apprendre à bien vivre, ni la médecine à conserver sa santé. L'abus des plaisirs mina sa constitution; l'usage du mithridate, auquel son domestique avait ajouté une dose trop forte d'opium, concourut à abréger sa vie, qui finit l'an 428 de l'hégire (1036 de l'ère vulgaire), à Hamadan, où il avait été forcé d'accompagner Ala-Eddaulah. On voit encore dans cette ville les ruines de son tombeau.

Les ouvrages d'Avicenne forment deux classes, dont l'une comprend ce qui a rapport à la philosophie, et l'autre tout ce qu'il a écrit sur la médecine, sous le titre de *Canon* ou *règle.* Je ne veux parler que de ce dernier, qui n'est qu'une compilation fort prolixe, surchargée d'explications bizarres et de digressions obscures sur les causes des maladies. Les descriptions anatomiques ne diffèrent de celles qu'on trouve dans Galien que par une foule de circonlocutions sur la situation et les rapports des organes. Avicenne suit Aristote dans son hypothèse des trois ventricules du cœur, déjà réfutée par le médecin de Pergame; mais il place le siége de la vision dans les nerfs optiques, contre l'opinion de plusieurs Arabes ses prédécesseurs, qui avaient placé cette faculté dans le cristallin. Cependant on cherche vainement dans le *Canon* quelques considérations générales, quelques notions claires sur la sensibilité. De là cette multiplicité et cette variété de rôles distribués, non seulement aux viscères et aux autres parties, mais encore à des êtres de raison, sous le nom de faculté, de force, de principe, d'esprit, etc. On y compte sept facultés naturelles, neuf facultés animales, parmi lesquelles il y en a cinq qui répondent aux sens externes. Avicenne admet, en outre : 1° une faculté qui met en mouvement les muscles et les membres (les écoles modernes la nomment motilité); 2° une faculté qui préside à l'imagination, à la mémoire, au raisonnement; 3° trois sortes d'esprits, qui tous émanent de la vapeur du sang; l'esprit naturel, l'esprit vital et l'esprit animal; 4° deux puissances vitales, dont l'une est le mobile de la dilatation et de la contraction du cœur et des artères, tandis que l'autre est le principe des passions et des affections, de l'amour, de la haine,

de la joie, de la tristesse, etc. Il pense que le cerveau, le cœur, le foie et les testicules tiennent le premier rang, et sont chargés des principaux rôles dans l'économie animale; que le cerveau protége le cœur contre le chaud, et qu'il le garantit de l'inflammation; que le cœur anime tout le corps; que le foie est l'agent le plus important de la nutrition. Celle-ci s'opère par le concours de plusieurs forces, savoir : une force attractive, une force qui retient, une force qui change, enfin, une force d'expulsion : Avicenne les nomme forces, parce qu'elles existent par elles-mêmes, et qu'elles dépendent uniquement des propriétés de la fibre. L'acte de la nutrition est divisé en trois périodes : dans la première, la substance nutritive est sécrétée; dans la deuxième, elle se réunit aux parties qui doivent être nourries, et elle y adhère; dans la troisième, elle devient homogène, et s'identifie avec ces parties. Ces trois périodes me paraissent représenter, jusqu'à un certain point, l'absorption, la sécrétion et l'assimilation, dans le langage des modernes. Ce rapprochement m'amène à une conséquence que j'opposerai à un préjugé accrédité dans nos écoles : la nutrition, qui est placée parmi les fonctions dans nos livres de physiologie, n'est, à mon avis, qu'un résultat. Puisque j'ai entrepris de faire voir des analogies, je dirai que plusieurs classifications qui, de nos jours, ont été introduites dans la physiologie, plusieurs des bases qui y ont été posées, avaient été entrevues par les anciens : entre ce qu'ils appelaient *forces qui servent*, *forces qui sont servies*, et ce que nous appelons fonction et action; entre l'hypothèse par laquelle ils distinguaient les organes qui reçoivent, et les organes qui agissent, et l'hypothèse de l'irritabilité et du stimulus, généralement adoptée aujourd'hui sous diverses dénominations, comme principe dans l'appréciation des phénomènes, l'intervalle n'est pas si grand qu'on ne puisse le mesurer. Parmi les forces qui sont servies, on compte la force formatrice, la force génératrice, et celle qui préside à l'accroissement. L'énumération des causes créées ou admises par le médecin persan serait aussi fastidieuse que superflue : quelques-unes, telles que la matérielle, l'agissante, la formelle et la finale, ont été empruntées des péripatéticiens.

La pathologie d'Avicenne est pleine de subtilités et d'exagérations. Il essaie de rendre raison de chaque symptôme; j'en veux donner des exemples : « La fièvre est inséparable de la pleurésie, à cause du voisinage du cœur. Dans la péripneumonie la fièvre est aiguë, parce qu'il y a un apostème chaud dans les viscères. » Souvent les épiphénomènes sont confondus avec les phénomènes caractéristiques d'une maladie, et placés avant ces derniers. Les symptômes qui ne sont qu'accidentels sont présentés comme des phénomènes constans. C'est ainsi qu'il

dit qu'au commencement de la péripnenmonie la langue est rouge, et qu'ensuite elle devient noire. Quelquefois des digressions sur les causes précèdent le tableau des signes : on en trouve un exemple dans le chapitre sur les palpitations du cœur, qui, disons-le en passant, sont divisées en chaudes et froides. Les observations d'Avicenne sur la fièvre inflammatoire simple et continue, que Galien ne connaissait pas, parce qu'il ne voyait que la dégénération des humeurs et la bile, ont été confirmées par Piquer et d'autres nosologistes modernes, qui lui ont donné le nom de synoque pléthorique. Avicenne a décrit une espèce de fièvre intermittente, compliquée de synoque, qui, depuis, a été citée par Felix Plater sous le nom de *fièvre syncopale*, et observée par Sennert, par Rivière et par Torti. Il prétend avoir constaté plusieurs fois l'existence de fièvres de six ou sept jours, que Galien regardait comme extrêmement rares. Il les rapporte au même ferment que la fièvre quarte. Il expose, avec plus d'exactitude que ne l'avaient fait ses prédécesseurs, les différentes lèpres, et il en désigne une espèce particulière, à laquelle il donne exclusivement le nom d'éléphantiasis. Dans cette affection, les pieds et les jambes deviennent inégalement durs; ils se tuméfient à un tel point, qu'on ne peut distinguer le gras de la jambe, ni les muscles qui le forment : la peau acquiert beaucoup de densité, une teinte livide et grisâtre, qui la rendent semblable au cuir de l'éléphant : l'éléphantiasis succède fréquemment aux varices. Notre auteur prétend que l'apoplexie est susceptible de guérison, lors même qu'elle est accompagnée des symptômes les plus funestes. Il a vu des individus que l'on croyait morts, être rappelés à la vie : il fait probablement allusion à l'apoplexie sanguine, qui, pendant long-temps, a été regardée comme incurable. Son opinion s'accorde avec les observations de Morgagni et de plusieurs médecins modernes, qui se sont assurés que la nature avait le pouvoir d'effectuer la résorption, même du sang extravasé dans les méninges et dans le cerveau. Galien n'avait vu, comme cause des obstructions, que la ténacité et la dégénération glutineuse des humeurs ; Avicenne admet leur surabondance au nombre des causes de cette maladie. Il attribue une espèce de céphalalgie aux vers engendrés dans les cavités du cerveau. Les distinctions qu'il établit entre les inflammations de la tête et la frénésie n'ont aucun fondement. La description qu'il donne du tic douloureux renferme un symptôme qui n'avait pas été noté par les Grecs ; c'est la douleur que le malade éprouve dans les os de la face. En général, chaque phénomène est représenté comme subordonné à l'influence d'une des quatre qualités élémentaires. Si l'on n'est point autorisé à reprocber à Avicenne d'avoir introduit cette hypothèse dans la médecine, on l'est à lui

reprocher l'exagération avec laquelle il la reproduit et les applications continuelles qu'il en fait. Quoi de plus absurde, par exemple, que sa division du spasme en sec et en humide? Quoi de plus subtil que sa distinction de quinze sortes de douleurs? On trouve dans ses ouvrages des préceptes fort étendus sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la chirurgie, notamment sur celles des paupières, sur celles des os, sur les luxations, sur les fractures. Ce qu'il dit de la luxation de la mâchoire inférieure et des moyens de la réduire, ne laisse presque rien à désirer.

La matière médicale d'Avicenne est beaucoup plus riche que celle des Grecs. Il parle fort au long des propriétés d'une terre sigillée, qui est mangeable. Un des premiers, il a proposé l'usage de l'ambre, qu'il croyait être la gomme d'un arbre, de la noix muscade, des huiles essentielles, et de plusieurs autres médicamens aromatiques, dont quelques-uns sont le produit de la distillation et de la sublimation. Il regardait l'or, l'argent et certaines pierres précieuses comme des dépuratifs, et le sublimé corrosif comme un poison violent, qui ne doit être employé qu'à l'extérieur. Qu'il me soit permis de consigner ici mon jugement sur l'indiscrétion avec laquelle on prodigue aujourd'hui le sublimé, et sur la témérité avec laquelle on l'administre à l'intérieur sous forme sèche. Le médecin persan a écrit un traité fort étendu sur les cordiaux, qu'il considère comme des stimulans qui exercent une action immédiate sur les esprits vitaux. L'opium lui paraît être d'une nature froide, au quatrième degré; il affaiblit l'estomac, et il produit la mort par l'extinction de la chaleur naturelle. Avicenne prescrit la saignée, avant tout autre remède, dans la frénésie, à moins que des circonstances accidentelles ne modifient cette indication: il diffère, en cela, de Mosawaih et de Rhazès, qui ne conseillaient point cette opération au commencement de la maladie. Dans d'autres phlegmasies, il attendait toujours que le temps de la crudité fût passé, parce que la saignée lui semblait être un moyen de diminuer l'engorgement, plutôt qu'un moyen de hâter la coction. Il déterminait le choix des veines, de manière qu'au début de l'inflammation il choisissait une veine éloignée, afin d'obtenir une révulsion, et que, durant le cours de la maladie, il saignait dans l'endroit le plus voisin de la douleur, afin d'obtenir une dérivation. Pour les indications, il faisait entrer dans la balance les différences des climats et l'influence de l'atmosphère. Quand il défendait d'administrer des médicamens aux malades dans les plus grandes chaleurs et dans les plus grands froids, il donnait une extension outrée aux principes posés par Hippocrate. Il opposait à la phthisie, d'abord la saignée, ensuite l'usage du sucre et du lait, lorsqu'elle provenait d'une

fluxion; à la catalepsie, le castoreum, l'assa-fœtida et les huiles chaudes; à la mélancolie, la musique, les exercices de la gymnastique, et notamment l'usage d'une machine qui paraît n'être autre chose qu'une balançoire. Il recommandait le cautère actuel contre les luxations de la tête du fémur; d'ouvrir les varices lorsqu'elles avaient résisté à l'application des résolutifs, et d'en extraire le sang qui y était amassé, et qu'il appelait un sang mélancolique. Il a accrédité l'usage de la rhubarbe, de la pulpe de casse, de la manne et d'autres purgatifs moins énergiques que ceux que les Grecs avaient coutume d'employer, et il a partagé avec les autres médecins arabes le mérite de cette découverte.

Les écrits d'Avicenne avaient une si haute réputation en Asie, que la plupart des médecins du douzième et du treizième siècle ne s'occupèrent qu'à les analyser ou à les commenter. Cet enthousiasme passa en Europe. Jusqu'à l'époque de la renaissance des lettres, c'est-à-dire pendant près de six siècles, on n'y suivit point d'autre auteur classique. Rolfinck fut un des derniers professeurs allemands qui restèrent fidèles à Avicenne; il expliquait le Canon, à Iéna, au commencement du dix-septième siècle. Vers le même temps, ce livre était le principal texte des leçons que recevaient les étudians de l'Université de Louvain; il fut le sujet de commentaires que Plemp fit imprimer dans cette ville, en 1658. L'école de Montpellier se fit remarquer par son attachement à la même doctrine; celles d'Italie et de Paris furent les premières à secouer le joug.

On a disputé pour savoir quel est, parmi les médecins arabes, celui qui a le plus de droits à la prééminence. Les uns l'ont accordée à Rhazès, et les autres l'ont revendiquée en faveur d'Avicenne. Il ne m'appartient point de juger cette contestation: toutefois, comme l'histoire d'Avicenne trouve place dans notre dictionaire avant celle de Rhazès, je crois devoir indiquer ici quelques-unes des différences qui séparent la médecine des Arabes de celle des Grecs.

Les Grecs ont créé : ils ont joint au mérite de l'invention une marche sûre et uniforme, un tact exercé, de la profondeur dans les rapprochemens, beaucoup de justesse et de sagacité dans l'appréciation des phénomènes et dans la déduction des conséquences. Les Arabes ont imité, copié, étendu, souvent obscurci et rarement perfectionné la médecine des Grecs. Ni les ouvrages des uns, ni les ouvrages des autres, ne forment un ensemble régulier, un corps de doctrine. Le plan tracé par les Grecs paraît moins défectueux, parce qu'il y est entré moins d'hypothèses; les divisions y sont moins multipliées; les explications n'y sont que des accessoires; elles sont plus naturelles; le tableau des maladies est exposé avec plus de précision et de fidélité. Stahl a dit des Grecs, qu'ils possédaient au plus

haut degré le talent d'observer et de décrire, avantage immense, puisque des faits constatés sont, à proprement parler, les seuls principes des sciences. Dans Hippocrate et Arétée, tout est aphorisme ou à peu de distance de l'aphorisme: on ne trouve ni circonlocutions, ni subtilités. Dans Avicenne et les autres Arabes, tout est argument et discussion. Dans les livres des Grecs, la médecine a tous les attributs d'une science; elle semble être le résultat d'une seule inspiration, une production d'un génie au-dessus de l'humanité. Dans les livres des Arabes, c'est un art avec ses méthodes, ses procédés et un cortége d'opinions systématiques. Les progrès de la physiologie se sont adaptés avec facilité à la médecine des Grecs: ils lui ont servi d'appui, et l'ont justifiée. On rencontre de grands obstacles quand on veut mettre les nouvelles connaissances physiologiques en harmonie avec la théorie des Arabes. C'est-là, probablement, ce qui a le plus contribué à ramener les modernes à la médecine hippocratique. Les Grecs ont supposé dans l'organisation beaucoup plus de moyens de réagir que n'en ont admis les Arabes: de-là, les différences qui existent entre la thérapeutique des uns et celle des autres. Les premiers étaient plus habiles praticiens; ils étaient plus médecins (qu'on me pardonne cette manière d'exprimer ma pensée). Les Arabes étaient plus savans; ils appelèrent au secours de la médecine, la botanique, la physique, la chimie; ils donnèrent plus d'attention à la médecine et à la chirurgie cliniques; ils en firent une partie essentielle de l'enseignement; ils ont décrit avec beaucoup d'exactitude la rougeole, la petite vérole, l'inflammation et l'abcès du médiastin, l'abcès du péricarde et son adhérence avec le cœur, et quelques autres maladies qui étaient inconnues chez les Grecs, ou dont ces derniers n'ont fait aucune mention. Il serait injuste de leur refuser d'avoir conservé le dépôt des sciences, d'avoir fondé des établissemens d'instruction, au moment où l'Europe était plongée dans les plus épaisses ténèbres. Nous devons à leurs efforts des fragmens précieux de l'antiquité, qui nous ont été transmis, après plusieurs versions du grec en arabe ou en syriaque, et, de ces langues, en latin. A la vérité, quelques-uns de ces fragmens ont été tronqués ou altérés, soit parce que les traducteurs n'étant pas assez familiarisés avec l'étude du grec, n'ont pas toujours atteint le véritable sens du texte, ont ajouté à l'original, et, plus souvent, l'ont mutilé ou modifié, soit parce que ceux qui ont entrepris de faire passer dans la langue latine la traduction des Arabes, ne possédaient assez, ni l'arabe, ni le latin. Nul doute qu'on ne trouve dans les ouvrages d'Avicenne et des autres médecins arabes un grand nombre de documens utiles; mais, comme ils sont disséminés dans de vastes recueils, confondus, et, pour

ainsi dire, cachés sous un amas d'hypothèses, de subtilités et d'erreurs, on aurait besoin, pour les rassembler, d'un travail immense et d'une patience inépuisable. (CASTEL.)

Parmi les ouvrages d'Avicenne, les uns traitent de la philosophie, et les autres roulent sur la médecine et les sciences accessoires.

In logicam liber I.
In metaphysicam libri X.
De animâ libri V.
Sufficientiæ libri III.
De cœlo liber I.
Dialecticæ tractatus III.
Liber de divisione scientiarum.
Canon medicinæ.
De viribus cordis.
De syrupo acetoso.
Libellus de removendis nocumentis quæ accidunt in regimine sanitatis, ex errore usûs rerum non naturalium.
Cantica ou *Aphorismi.*
De theriacâ liber I.
De alchymiâ, ad Assem philosophum, liber I.
De tincturâ metallorum.
Tractatus de medicinis cordialibus.

Ils ont été imprimés un grand nombre de fois, et de différentes manières.

Libri quinque Canonis medicinæ. Rome, 1593, in-fol.

Cette édition est en arabe. Kirsten dit, en parlant d'elle : *Nemo illi editioni injuriam faciet, qui longè plura σφαλματα typographica ei inesse dixerit, quam lineas.* Jean-Ernest Fabri ne la juge pas plus favorablement.

Le Canon d'Avicenne est divisé en cinq livres, qui traitent : le premier, des principes généraux de la médecine ; le second, des médicamens simples ; le troisième, des maladies de toutes les parties du corps, *à capite usque ad pedes* ; le quatrième, des maladies générales et *de decoratione* ; le cinquième, enfin, des médicamens composés.

Il a été traduit en latin par l'infatigable traducteur Gérard, de Crémone, et non de Carmone, en Espagne, comme l'ont prétendu à tort Lampillas et beaucoup d'autres. Cette traduction a ensuite été revue et corrigée avec soin par André Alpago et Benoît Riccio, et enrichie de notes et d'observations par Jean Costeo et Jean-Paul Mongins. Elle a été imprimée plusieurs fois : (Padoue, 1472, in-fol. (cette édition ne contient que trois livres)-Milan, 1473, in-fol.-Padoue, 1476, trois vol. in-fol. -Venise, 1486, in 4°., avec le traité *De viribus cordis*.-Venise, 1491, in-fol., avec le traité *De viribus cordis* et le *Canticum*.-Venise, 1523, cinq vol. in-fol., avec les Commentaires de Gentilis de Foligno, de Jacques de Partibus, de Dinus de Florence, d'Hugues de Sienne, d'Averrhoës, de Mathieu de Gradi, de Thaddée de Florence, et de Gentilis de Florence. -Venise, 1544, in-fol. - *Ibid.* 1555, in-fol.-Bâle, 1556, in-fol.-Venise, 1564, in-fol.- *Ibid.* 1582, in-fol.-Rome, 1597, in-fol.-Venise, 1595, in-fol.-*Ibid.* 1608, in-fol.

La traduction latine de Gérard de Crémone a été traduite elle-même en hébreu (Naples, 1492, in-fol.). Kurt Sprengel a traduit en allemand un chapitre du premier livre, celui qui traite des nerfs primitifs (dans ses *Beytraege zur Geschichte der Medicin*, Halle, 1796, tome I, cah. 3, p. 105).

Les traités *De removendis nocumentis in regimine sanitatis* et *De syrupo acetoso*, qui ont été traduits par André Alpago, sont renfermés

dans quelques-unes de ces éditions, aussi bien que le *Canticum* et le *Liber de medicinis cordialibus*.

André Alpago a enrichi son travail d'un dictionaire des termes techniques arabes dont Avicenne s'est servi.

André Gratioli a traduit et commenté le premier livre (*Liber primus de universalibus medicinæ scientiæ præceptis*, Venise, 1580, in-4°.); Vopisque-Fortuné Plemp, le premier et le second, avec le Traité des fièvres, tiré du quatrième (Louvain, 1658, in-fol.); enfin, Pierre Kirsten, médecin de Breslau, le second. Ce dernier a joint le texte arabe à sa version et à ses scolies (Breslau, 1609, in-fol.).

Plusieurs parties du Canon ont en outre paru à part :

Canonis libri III fen I, tractatus quartus, à Joanne Bruyerino Campegio latinè versus. Paris, 1572, in-8°.

Canonis libri III fen II, quæ est de ægritudinibus nervorum, à Quinquarboreo latinè versus. Paris, 1570, in-8°.

Quarti Canonis fen prima de febribus. Padoue, 1659, in-12.

Ce Traité a été inséré dans la Collection *De febribus* (Venise, 1576, in-fol.).

De morbis mentis tractatus ex arabico in latinum versus à Petro Vatterio. Paris, 1659, in-8°.

Les commentateurs de cet ouvrage, soit de toutes ses parties, soit de quelques-unes seulement, ont été : au quatorzième siècle, Dinus et Thomas de Garbo, et Gentilis de Foligno; au quinzième, Jean Arcolani, Jacques de Forloue, Jacques de Partibus et Nicolas Nicolli; au seizième, Pierre-Antoine Rusticus, Antoine-Marie Betti, Oddi degli Oddi, Jean-Baptiste Montano, Jean Costeo, Jean-Paul Mongius, Bernardin Paternus; au dix-huitième, Pierre Kirsten et Vopisque-Fortuné Plemp.

Les autres ouvrages imprimés d'Avicenne sont :

Canticum de medicinâ, seu breve, perspicuum, et concinnè digestum institutionum medicarum compendium, cui adjecti aphorismi medici Johannis Mesuæi, Damasceni. Groningue, 1649, in-12.

Traduit de l'arabe par Antoine Deusing. Il en avait déjà paru une traduction latino-barbare, dont l'auteur est inconnu, et qui a été publiée aussi à part avec les Commentaires d'Averrhoës (Venise, 1484, in-fol.).

De corde ejusque facultatibus libellus. Lyon, 1559, in-8°.

Traduit par Jean Bruyerin Champier.

Logica, sufficientia, de cœlo et mundo, de animâ, de animalibus, de intelligentiis : Alpharabii liber de intelligentiis; Avicennæ liber de philosophiâ primâ, sive metaphysicâ. Venise, 1568, in-fol.

Compendium de animâ. . . . . liber de divisione scientiarum. Venise, 1546, in-4°.

Traduction d'André Alpago.

De tincturâ metallorum. Francfort, 1530, in-4°.

Inséré aussi dans le tome III des *Scripta rariora de alchymiâ* (Nuremberg, 1541, in-4°.).

Porta elementorum. Bâle, 1572, in-8°.

Epistola ad regem Hassem de re rectâ, et lapidis philosophici declaratio, filio suo Alboali.

Dans le tome IV du Théâtre chimique.

On croit que ces trois derniers opuscules sont apocryphes.

De mineralibus. Dantzick, 1682, in-4°.; avec Geber.

De conglutatione lapidum.

Dans le tome IV du Théâtre chimique, et dans le tome I de la Bibliothèque chimique de Manget.

Tractatus de alchymiâ.

Dans le tome I de la Bibliothèque chimique de Manget. (1.)

AVILA (Louis-Lobera d'), médecin de Charles v, le suivit constamment dans toute l'Europe et jusqu'en Afrique. Il a écrit :

Regimento de la salud ; De la esterilidad de hombres y mugeres, y enfermedades de los ninnos. Valladolid, 1551.

De las quatro enfermedades cortesanas, gota artelica, sciatica, males de piedra, rinnones y hijada, y mal de bubas. Tolède, 1544, in-fol. -Traduit en italien par Pierre Lauro, Venise, 1588, in-8°.

Il recommande, contre la syphilis, les frictions administrées tous les deux jours, et veut qu'on évite avec soin le contact de l'air.

Vergel de sanidad, ò banquete de cavalleros y orden de vivir. Alcala de Hénarez, 1542, in-fol.

Libro de anatomia.

Remedio de cuerpos humanos, y silva de experiencias en medicina.

Antidotario de todas las medicinas usuales, y la manera que se han de hazer segun arte.

De pestilencia, curativa, y preservativa. in-fol.

De ægritudinibus subitis.

De morbo gallico,

extrait de l'ouvrage *De los quatro enfermedades cortesanas*, en un traité latin qui se trouve dans le tome I des ouvrages *De morbo gallico* (Venise, 1560, in fol., p. 321). (T.)

AVI CHALED, médecin arabe, a fait un traité de médecine, dont la traduction hébraïque se trouvait dans la Bibliothèque Bodléienne. (V.)

AVIL HAKIN, médecin juif, de Turin, a écrit, en arabe, un traité sur la conservation de la santé, dont le manuscrit existe dans la Bibliothèque de l'Escurial. (V.)

AVIL MENNI IBN AVI NEGID, médecin arabe, attaché à la religion judaïque, et auteur d'un traité en hébreu intitulé :

Mekal abeqout roucal (*De variis rebus seplasiœriorum*), conservé dans la Bibliothèque de l'Escurial. (V.)

AVIS (Jean), *Voyez* Loysel (Jean).

AVOLA (François) naquit à Calatafimi, ville de Sicile, le 11 septembre 1667. Après avoir terminé ses humanités, et avoir étudié avec distinction sous Nicolas Baron, savant médecin, la philosophie de Descartes et de Gassendi, qui, à cette époque, était récemment introduite dans les écoles, il s'appliqua, sous le même maître, à l'étude de l'art de guérir. Reçu docteur en philosophie et en médecine à Salerne, au mois d'avril 1690, il sut joindre la culture des lettres aux graves occupations de la pratique médicale, et s'adonna aussi avec ardeur aux recherches de la chimie. Outre plusieurs poésies, dont quelques-unes ont été imprimées, il a laissé des observations et des consultations médicales qui n'avaient point encore été livrées à la presse quand il fut privé de la vue, en 1702. Cet accident terrible le surprit au milieu de ses travaux, à l'âge de trente-cinq ans, et, quatre ans plus tard, Mongitore, son his-

torien, formait encore des vœux stériles pour que la lumière lui fût rendue. (L.)

AXT (JEAN-CONRAD), médecin allemand, d'Arnstadt, en Thuringe, fit ses études à Helmstaedt, sous les célèbres Conring et Meïbomius, y prit ses degrés en 1670, et revint ensuite dans sa patrie, où il fut nommé à la fois bourguemestre et physicien. On a de lui :

Dissertatio inauguralis de paracentesi in hydrope. Helmstaedt, 1670, in-4°.

Dialogus de partu semestri. Iéna, 1679, in-12.

L'auteur soutient que l'accouchement à sept mois n'est pas naturel, que cependant l'enfant venu au monde à cette époque peut vivre, mais qu'il a *toujours* quelque vice de conformation, ou une santé si délicate qu'il succombe à la moindre atteinte. Le mot *toujours* empêche cette proposition d'être parfaitement exacte, ce qu'elle devient en le remplaçant par *le plus souvent.*

Tractatus de arboribus coniferis. Iéna, 1679, in-12.

Axt avait ajouté à cet opuscule une *Epistola de antimonio*, contenant des particularités injurieuses contre Guy Patin; mais le fait qu'il rapportait s'étant trouvé faux, la Faculté de médecine d'Iéna, sur la demande de Charles Patin, l'obligea de changer les feuilles, et de supprimer ce qui concernait Patin.

Abortus in morbis acutis lethalis, oder Frage ob einem christlichen Medico zugelassen, bey einer schwangern Frau die Frucht abzutreiben? Iéna, 1681, in-12. (J.)

AYALA, *Voyez* AIALA.

AYMEN (JEAN-BAPTISTE), médecin de Castillon-sur-Dordogne, et membre de l'Académie de Bordeaux, a écrit :

Dissertation dans laquelle on examine si les jours critiques sont les mêmes en nos climats qu'ils étaient dans ceux où Hippocrate les a observés. Bordeaux, 1752, in-8°.

Aymen soutient que les jours critiques ne sont point bornés à ceux qu'Hippocrate a indiqués, que les crises arrivent dans nos climats comme dans l'ancienne Grèce, mais qu'elles n'affectent pas spécialement tel jour plutôt que tel autre. (J.)

AYRER (CHRISTOPHE-HENRI), médecin allemand, totalement inconnu, est auteur des deux ouvrages suivans :

Methodica et succincta informatio medici praxin aggredientis. Francfort, 1594, in-8°.

Regimem und Ordnung zur Zeit der rothen Ruhr. Leipsick, 1601, in-4°. (J.)

AYRER (EMMANUEL-GUILLAUME), né à Nuremberg, le 7 septembre 1647, fut aggrégé, en 1672, au Collége des médecins de cette ville, où il mourut le 10 novembre 1690.

Il n'a rien écrit. Will conjecture qu'il fit ses études à Iéna, où il soutint, pour le doctorat, une thèse *De vermibus intestinorum*, dont ce biographe n'indique point la date. (J.)

AYRER (JEAN-CHRISTOPHE) n'est connu que par sa thèse

intitulée : Συζήτησις *medica de morbo ungarico*, insérée dans la septième décade des thèses de Bâle (1631, in-4°.), et qui traite du typhus, appelé alors *fièvre hongroise*, parce qu'il avait éclaté d'abord, en 1566, dans la Hongrie, où il ravagea également l'armée de l'empereur Maximilien II et celle des Turcs. La meilleure description de cette redoutable épidémie est celle que Thomas Jordan a donnée. (J.)

AYRER (Jean-Guillaume), fils d'Emmanuel-Guillaume, vint au monde le 25 juillet 1671. Altdorf fut le théâtre de ses études médicales, et il y devint docteur, en 1688, après avoir soutenu une thèse *De scirrho hepatis*. En 1690, il fut aggrégé au collége des médecins de Nuremberg. (J.)

AYRER (Melchior), célèbre mathématicien, chimiste et médecin allemand, naquit à Nuremberg, le 10 avril 1520. Ce fut à Erfurt qu'il fit ses humanités, et qu'il reçut le baccalauréat, en 1536: Mélanchthon le fit ensuite maître ès-arts, en 1544, à Wittemberg. Il étudia plus tard la médecine à Léipsick, employa trois années à parcourir l'Italie, et prit le bonnet de docteur à Bologne, en 1546. De retour à Nuremberg, il y pratiqua la médecine, consacrant tous ses momens de loisir à la culture de la chimie et des mathématiques. La réputation qu'il acquit se répandit dans les pays voisins, et lui valut l'emploi de premier médecin de l'électrice-palatine, femme de Frédéric II. Il mourut le 17 mai 1579, à Neumark, résidence de la princesse. On ne connaît aucun ouvrage de lui. (J.)

AZARA (Joseph-Nicolas d'), Espagnol qui s'est rendu célèbre par sa longue carrière diplomatique et par les services qu'il a rendus à la littérature et aux arts, naquit, en 1731, à Barbunales, et fit ses études avec éclat, tant à Huesca, que dans l'Université de Salamanque. En 1765, il fut envoyé auprès de Clément XIII, pour les affaires ecclésiastiques de l'Espagne, et, depuis cette époque, il sut conserver toujours beaucoup d'influence à la cour de Rome. En effet, non-seulement il eut part à la suppression des Jésuites, mais encore il contribua beaucoup à faire nommer au siége pontifical Pie VI, dont il se montra toujours le véritable ami. Cependant il profitait de son crédit à Rome pour protéger et encourager les artistes et les gens de lettres avec un zèle infatigable. La révolution française, qui ébranla le trône pontifical, influa aussi sur ses destinees; il fut obligé de se retirer à Florence, et vint mourir à Paris, le 26 janvier 1804, après avoir rempli plusieurs fois les fonctions d'ambassadeur auprès du gouvernement français. Nous nous contentons d'esquisser à grands traits la vie de cet homme remarquable, qui n'appartient à notre sujet que d'une manière assez indirecte. Azara s'occupa principalement des beaux arts, et on lui doit entre autres la découverte du buste authentique

d'Alexandre-le-Grand; mais le seul titre qu'il ait à occuper une place dans ce recueil, dérive de l'ouvrage suivant, qu'il a publié :

Apuntamientos para historia natural de los quadrupedos del Paraguay y Rio de la Plata. Madrid, 1802, 2 vol. in-4°.

On a encore publié sous son nom :

Voyages dans l'Amérique méridionale, contenant la description du Paraguay et de la rivière de Plata, depuis 1781 jusqu'en 1801, publiés d'après les manuscrits de l'auteur, par C.-A. Walckenaer, enrichis de notes par G. Cuvier, et suivis de l'histoire naturelle des oiseaux du Paraguay, traduite par Sonnini. Paris, 1809, 4 vol. in-8°. avec un atlas in-fol.-Trad. en allemand par G.-A. Lindau, Léipsick, 1810, 3 volumes in-8°. (J.)

AZCONOVIETA (Manuel d'), médecin espagnol du siècle dernier, a préconisé les bons effets du *lichen cocciferus* dans la coqueluche :

Observaciones sobre el muscus pyxioides terrestris ò lichen cocciferus de Linneo en la pertusis ò tos convulsiva de los ninnos.

Dans les *Extractos de las juntas generales celebradas por la R. Sociedad bascongada*, 1781, p. 43. (T.)

AZEREDO (Balthazar de), né à Guimaroens, en Portugal, étudia la médecine à l'Université de Coimbre, et fut reçu professeur de la doctrine d'Avicenne le 24 décembre 1583. Ses grands succès dans la pratique et dans l'enseignement le firent nommer chevalier de l'ordre du Christ et premier médecin du royaume. Il fut aussi orateur et poète distingué; il était versé dans la littérature ancienne. Il mourut en 1631, le 6 janvier, à Lisbonne, où il fut enterré dans la maison professe de Saint-Roch des Jésuites. Il a écrit, outre des poésies en latin et en portugais :

Funebris oratio in sacris funeribus Philippi secundi regis catholici Conimbricæ habita in regio Academiæ cœnobio quintâ die novembris 1598. Lisbonne, 1600.

Concordencia de questoens filosophicas e medicas altercadas entre filosophos e medicos, 1585 (manuscrit).

In librum tertium de simplicium medicamentorum facultatibus (manuscrit). (U.)

AZEVEDO (Jean-Velasquez), médecin espagnol, a publié :

Fenix de minerva y arte de memoria. Madrid, 1626, in-4°. (U.)

AZEVEDO (*frère* Manuel d'), dont le vrai nom était Manuel Texeira de Azevedo, naquit à Lisbonne. Après avoir été reçu docteur en médecine, il fut nommé premier médecin de la flotte de la mer occidentale, le 3 décembre 1638. Il exerça avec succès pendant dix ans, et prit ensuite l'habit de carme dans le couvent de Collars, le 30 juillet 1648, et fit profession à Lisbonne, le 4 mars 1649. On lui accorda le pouvoir d'exer-

cer la médecine, ce qu'il fit avec une grande charité. Il mourut dans le couvent de Lisbonne, en 1672. On a de lui :

Correcaò de abuzos ; contem tres tratados ; o 1 trata do grande proveito, que a todos faz o exercicio eo quanto proveitozas sao as purgas no principio das infermidades ; o 2 de como convem as sangrias dos pes primeiro, que dos braços nas enfermidades que cometem a cobeça, eo coraçaò ; o 3 de conhecimento da febre maligna com os remedios para ella mais particolares. Tome I. Lisbonne, 1668, in-4°.-*Ibid.* 1690, in-4°.

Correcaò de abuzos introduzidos contra o verdadeiro methodo da medicina, e farol medicinal para medicos, curgiœns, e boticarios, dividido em tres tratados : 1° da fascinaçao, olho, ou quebranto, e que he infermidade mortal nao so pora meninos, senao para os de mayor idade com os sinaès para se conhecer, e remedios para se curar ; 2° curacaò das bexigas e sarampaò ; 3° dos pos purgativos de ouro preparado chamados de quintillo. Tome II. Lisbonne, 1680, in-4°.-*Ibid.* 1705, in-4°. (v.)

AZEVEDO (Moyse-Salomon) est auteur d'une dissertation intitulée :

De asthmate. Leyde, 1662, in-4°. (v.)

AZEVEDO (Pierre), né en Espagne, fut reçu docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, et enseigna dans les écoles de cette Faculté. On a de lui :

An sola cognitio morbi inventio remedii ? Paris, 1705, in-4°.

An spiritus animales ad sensum et motum necessarii ? Paris, 1705, in-4°.

Azevedo nie l'existence du fluide nerveux.

An una tantum alimentis specie utentis firmior sanitatis? Paris, 1706, in-4°.

De experientiæ utilitate in medicinà. Paris, 1707, in-4°.

An in inflammationibus kermes minerale ? Paris, 1733, in-4°.

Il prouve très-bien, contre Helvétius, que le kermès nuit dans toute inflammation. (s.)

AZEVEDO (Pierre d'), né dans les Canaries, théologien, a écrit, outre un livre sur les *récréations* de l'ame et contre l'astrologie :

Remedios contra pestilencia. Saragosse, 1589, in-8°.

C'est sans doute une traduction espagnole de cet ouvrage :

Renaçaò da alma, e alivio da pestilencia, et otros males, in-8°., que Barbosa Machado indique comme un manuscrit. (v.)

AZZALI (Antoine), né, le 6 décembre 1776, à Casalbarencolo, petit village du duché de Parme, fit ses études à l'Université de cette ville, où, dès l'âge de vingt-trois ans, il fut jugé digne de succéder aux Gerardi et aux Gasparotti. Ses premiers travaux anatomiques eurent tout le succès qu'on devait attendre de son application à l'étude. En 1809, il fut nommé médecin en chef de l'hôpital de la maison centrale de détention,

et, en 1813, il obtint la chaire de physiologie. Dans ces nouvelles places, il ne fit que s'attirer de plus en plus l'amour des élèves, la reconnaissance de ses concitoyens, et l'estime du gouvernement, en considération de quoi, il fut nommé membre de plusieurs sociétés littéraires, et l'un des rédacteurs de la Société médico-chirurgicale de Parme. Orateur vif et élégant, il a prononcé, à l'occasion de plusieurs promotions académiques, des discours qui méritent d'être conservés. On lui doit l'éloge funèbre de Rubini. Enfin, il fut nommé professeur de médecine clinique, le 16 janvier 1820, après une épreuve publique et solennelle, soutenue de la manière la plus brillante; mais il ne jouit pas long-temps de ce nouvel honneur, car il mourut le 18 mai, à la suite d'une longue maladie, qu'il supporta avec une grande force d'âme. La mort ne lui permit pas de terminer ses Leçons d'anatomie et de physiologie, auxquelles il ne manquait plus que la dernière main. Il se proposait de développer dans cet ouvrage la théorie de Hebenstreit, corrigée, amplifiée et appliquée aux lois de l'excitation.

(L. FRANK.)

AZZANELLO (Pierre de), médecin célèbre de Crémone, au quinzième siècle, fut chéri et honoré de ses compatriotes pour ses talens et ses vertus civiques; il préféra la médiocrité, dans sa patrie, à l'abondance chez les étrangers, exemple de désintéressement que les médecins donnent trop peu souvent. En 1419, il était déjà célèbre; il vivait encore en 1433. Il a laissé:

In Galeni et Avicennæ opera commentaria.
Compendium statûs patriæ anni 1432. (s.)

AZZOGUIDI (Germain) naquit à Bologne, en 1740, et prit le grade de docteur en médecine, en 1762, dans la célèbre et ancienne Université de cette ville. Il soutint, à cette occasion, quelques thèses sur la génération, argument dont on s'occupait à cette époque avec beaucoup d'ardeur. Ce jeune médecin ayant déployé depuis lors un talent extraordinaire, obtint, à l'âge de vingt-quatre ans, une chaire de professeur. Quelque temps après sa nomination, une forte discussion s'éleva entre les médecins sur la sensibilité et l'insensibilité des parties. Il prit une part très-active dans cette controverse, et écrivit sur le sujet en litige un excellent mémoire, suivi d'expériences faites sur les animaux vivans. Ce mémoire n'a point été imprimé, mais le manuscrit en fut déposé dans les archives de l'Académie des sciences de Bologne. En 1773, Azzoguidi publia un autre mémoire sur la structure de l'utérus (*Observationes ad uteri constructionem pertinentes.* Bologne,

in-4°.), dans lequel il réfuta l'opinion d'Astruc sur la troisième membrane de la matrice, sur les appendices veineux que ce médecin avait cru indispensables pour la menstruation, et sur les vaisseaux vermiculaires qu'on supposait nécessaires pour la nutrition du fœtus. Ce mémoire a été traduit en allemand, avec d'autres de Jean-Baptiste Paletta et de Jean Brugnone, par H. Tabor (Heidelberg, 1791, in-8°.). Azzoguidi confirma également l'existence de la membrane caduque de Hunter. En 1775, il publia ses Institutions de médecine, dans lesquelles il se distingua par de vastes connaissances physiologiques. Il s'occupa également de l'exercice de l'art de guérir, comme on le voit par un mémoire qu'il publia sur les mauvais effets de l'inoculation de la petite vérole, et dont Borsieri fait mention dans ses Institutions de médecine pratique. Il publia en outre un petit ouvrage sous le titre modeste de *Spezieria domestica*, par lequel on voit qu'il n'aimait pas la polypharmacie. Lorsque l'Université de Bologne reçut une nouvelle organisation, Azzoguidi fut le premier chargé d'enseigner la partie si intéressante de l'anatomie comparée; il publia un abrégé qui lui servit de guide dans ses leçons, et fut le fondateur du cabinet d'anatomie comparée qui existe actuellement dans cette Université. Il avait atteint l'âge de soixante-quinze ans lorsqu'il fut enlevé, en 1814, par une péripneumonie, au grand regret de ses collègues et des écoliers qui lui étaient sincèrement attachés. (L. FRANK.)

B

BAADER (Ferdinand-Marie), médecin bavarois, naquit à Ingolstadt, le 10 février 1747, fit ses études dans cette ville, et y prit le bonnet de docteur en 1771. La même année, il obtint le titre de physicien de la ville et de la commune d'Erding, où il vint s'établir, et épousa la veuve de Georges Schweinhammer, son prédécesseur. Son savoir étendu le fit bientôt connaître au-delà du cercle étroit de ses entourages, et, en 1776, l'Académie des sciences de Munich l'admit au nombre de ses membres ordinaires. La même année, il obtint une chaire d'histoire naturelle à Munich, et, deux ans après, on lui confia la direction de la classe de physique et de philosophie de l'Académie. Nommé, en 1777, médecin de l'électeur, et, peu de temps après, censeur, il devint aussi, en 1783, médecin de Marianne Wittib, veuve de ce prince. Il mourut d'apoplexie, le 4 mars 1797, à Augsbourg, laissant la réputation d'un des plus habiles médecins et des meilleurs philosophes qu'ait produits la Bavière. On a de lui les ouvrages suivans :

Rede ueber die Naturkunde und OEkonomie, worinn zugleich die Frage abgehandelt wird : was hat sich das Vaterland von diesem Lehrstuhle zu versprechen? Munich, 1776, in-4°.

Der patriotische Landbader, oder kurze Abhandlung von den verderblichen Fruechten der Wollust und Geilheit, sammt der besten Kurart der venerischen Krankheiten unter dem Landvolke. Munich, 1777, in-8°.

Akademische Rede von dem Gluecke der Wœlker unter guten Regenten. Munich, 1777, in-4°.

Vertraute Briefe ueber eine ganz unerhœrte und nachtheiliche Pockenkur. Munich, 1778, in-8°.

Akademische Rede ueber das Studium der Philosophie. Munich, 1778, in-4°.

Akademische Rede : was hat die Stiftung der Akademie zur Aufklœrung des Vaterlandes beygetragen? Munich, 1783, in-4°.

Baader est aussi l'auteur d'un Mémoire *Sur quelques innovations en physique*, qui a été inséré dans les Nouveaux Mémoires philosophiques de l'Académie des sciences de Munich (tome VII, page 312). (J.)

BAADER (François-Josué-Lambert), professeur de botanique à l'Université de Fribourg, en Brisgaw, mort le 10 novembre 1773, est auteur de l'ouvrage suivant :

Observationes medicæ, incisionibus cadaverum inservientes. Fribourg, 1762, in-8°. (J.)

BAADER (François-Xavier), Bavarois plus connu comme minéralogiste que comme médecin, vint au monde à Munich, le 27 mars 1765. Il étudia la médecine à Ingolstadt et à Vienne, avec son frère Joseph, depuis 1781 jusqu'en 1785, revint, cette dernière année, à Ingolstadt, pour y prendre le titre de docteur, et, dès l'année suivante, se consacra exclusivement à l'étude de la chimie et de la minéralogie. En 1787, il visita toutes les mines de la Bavière, et, en 1788, il se rendit à Freyberg, dans la Saxe, pour y perfectionner ses connaissances en métallurgie. Après avoir parcouru successivement toutes les montagnes de la basse Allemagne, il partit, en 1792, pour l'Angleterre et l'Ecosse, où il ne tarda pas à acquérir une si grande réputation, qu'on lui offrit la direction d'une mine de plomb et d'argent dans le Devonshire; mais l'amour de la patrie lui fit rejeter cette proposition avantageuse. En 1796, il passa à Hambourg, s'y arrêta seulement pendant quelques mois, et revint aussitôt dans sa patrie, où il arriva vers le mois de décembre, et où il ne tarda pas à obtenir plusieurs emplois considérables dans le département des mines. Nous ignorons s'il vit encore; mais, en 1801, il fut nommé correspondant du Conseil des mines, à Paris. Ses ouvrages, dont aucun n'a trait à la médecine, sont :

Vom Waermestoff, seiner Vertheilung, Bindung und Entbindung, vorzueglich beym Brennen der Kœrper, eine Probeschrift. Vienne et Leipsick, 1786, in-4°.

Versuch einer Theorie der Sprengarbeit, nebst einem Vorschlage zur Verbesserung der Kunstsaetze. Freyberg et Annaberg, 1792, in-8°.-*Ibid.* 1798, in-8°.

Beytraege zur Elementar-Physiologie. Hambourg, 1797, in-8°.

Ueber das Pythagoræische Quadrat in der Natur, oder die vier Weltgegenden. Tubingue, 1798, in-8°.

Ueber das sogenannte Freyheits-oder das passive Staatswirthschafts-System. Munich, 1802, in-4°.

On a encore de lui des Mémoires dans l'*Intelligenzblatt* de Munich, le Journal des mines de Kœhler, le Journal de physique de Gren, le *Wochenblatt* de Bavière, et le *Reichsanzeiger.* (1.)

BAADER (Joseph), frère du précédent, et, comme lui, passionné pour la minéralogie, naquit, le 30 septembre 1763, à Munich. En 1781, ses parens l'envoyèrent à Ingolstadt, où il passa deux années entières à étudier la médecine : ce terme expiré, il se rendit, en 1783, à Vienne, pour se perfectionner sous le célèbre Stoll. Le titre de docteur lui fut conféré, en 1785, à Ingolstadt. L'année suivante, il passa en Hollande, puis delà à Londres et à Edimbourg, où la Société royale de médecine l'accueillit dans son sein. Déjà, depuis long-temps, il se sentait un goût décidé pour la métallurgie, et principalement pour la mécanique, mais ce fut en Angleterre seulement, et en 1787, qu'il se lança tout à fait dans cette nouvelle carrière, dont il sut tirer assez habilement parti pour se mettre à même de passer six ans entiers dans la Grande-Bretagne sans recevoir aucun secours pécuniaire de sa famille, et pour en parcourir successivement presque toutes les provinces. En 1791, il repassa en Allemagne, visita le Harz, les montagnes métalliques, la Lusace et la Bohême, retourna l'année suivante en Angleterre par les Pays-Bas, et se rendit, en 1793, par Hambourg, à Berlin, où le département des mines le chargea de faire construire le soufflet cylindrique de son invention dans la mine de cuivre de Rothenbourg sur la Saale, et d'examiner la machine à vapeur établie à Burgœmer par Buchling. Mais des circonstances inconnues ne lui permirent sans doute pas de faire un long séjour dans la Prusse, et, en 1794, il revint dans sa patrie, où il fut nommé directeur des machines de la monnaie et de l'école des mines. L'Académie de Munich l'admit dans son sein, en 1797, et, l'année suivante, le gouvernement lui confia la direction générale de toutes les machines hydrauliques, des canaux, et des secours contre les incendies. Ses ouvrages sont assez nombreux; mais les seuls qu'il ait publiés à part, sont :

Beschreibung eines neu erfundenen Geblaeses. Gœttingue, 1794, in-4°.

Vollstaendige Theorie der Saug-und Hebepumpen und Grundsaetze zu ihrer vortheilhaftesten Anordnung, vorzueglich in Ruecksicht auf Berg-Bau-und Salinenwesen, nebst einer Beschreibung der in den englischen Bergwerken gebraeuchlichen hohen Kunstsaetze und einigen Vor-

schlaegen zur Verbesserung der teutschen Wasserkuenste. Bayreuth, 1797, in-4°.

Ueber einige der wichtigsten Fortschritte, welche im Maschinenwesen seit dem Anfange dieses Jahrhunderts, besonders in England, gemacht worden sind, und ueber das langsame Fortrucken unserer Literatur in diesem Fache, akademische Rede. Munich, 1798, in-4°.

Neue Vorschlaege und Erfindungen zur Verbesserung der Wasserkuenste beym Bergbau und Salinenwesen. Bayreuth, 1800, in-4°.

Ankuendigung einer vollstaendigen Beschreibung verschiedener neu erfundenen, bereits im Grossen wirklich ausgefuehrter, vorzueglich wirksamen Feuerspritzen und anderer Vorrichtungen. Munich, 1800, in-8°.

Ses autres productions ont paru dans l'*Intelligenzblatt* de Munich, le Journal de physique de Huebner, celui de Gren, le Journal de médecine de Baldinger, les Nouveaux Mémoires philosophiques de l'Académie des sciences de Munich, la Gazette générale de littérature de la haute Allemagne, et le Janus. (J.)

BAADER (Joseph-François de Paule), né à Ratisbonne, le 15 septembre 1733, fit ses premières études tant dans cette ville qu'à Straubing. En 1752, il se consacra d'une manière spéciale à la théologie, et, l'année suivante, il soutint des thèses sur différens points de philosophie ; mais, cette même année, il se rendit à Prague, et y consacra à l'étude de la médecine deux années, au bout desquelles il vint en passer deux autres à Ingolstadt, où le bonnet de docteur lui fut donné en 1757. La ville d'Amberg le choisit, en 1759, pour son physicien; bientôt il fut appelé à Munich, en qualité de médecin du duc Clément. En 1777, il devint médecin de l'électeur Maximilien Joseph III. Il mourut le 16 mars 1794. C'était un homme très-actif, un médecin philanthrope, et un bon praticien. Les ouvrages sortis de sa plume, sont :

Dissertatio de naturâ corporis humani viventis. Ingolstadt, 1757, in-4°.

Ankuendigung eine balsamischen Seifensyrups als eines beynahe specifischen Mittels in Schleim-und Obstruksionskrankheiten. Augsbourg, 1783, in-8°.-Munich, 1783, in-8°.- Augsbourg, 1784, in-8°.-Munich, 1786, in-8°.-*Ibid.* 1787, in-8°.-Trad. en français, par l'auteur même, Munich, 1784, in-8°.-en italien, *Ibid.* 1785, in-8°.

Purgirender Mandelsyrup fuer Kinder. Munich, 1788, in-8°.-*Ibid.* 1789, in-8°.-Trad. en français, par l'auteur même, Munich, 1789, in-8°.

Baader est encore auteur de quelques mémoires anonymes insérés dans l'*Intelligenzblatt* de Munich. (J.)

BAALEN (Pierre de), médecin hollandais, tout à fait inconnu, a mis au jour l'opuscule suivant:

De cortice peruviano ejusque in febribus intermittentibus usu. Leyde, 1735, in-4°.

Cette dissertation avait déjà paru à Turingue en 1730, in-4°., et probablement elle y avait été soutenue par l'auteur afin d'obtenir le doctorat. (Z.)

BAART (Pierre), médecin du dix-septième siècle, né dans la province de Frise, s'est principalement fait connaître

comme poète : il a composé en vers hollandais un poème intitulé : *Friesch borre practica*, que ses compatriotes comparent aux Géorgiques de Virgile. Il est auteur encore d'autres poésies dans la même langue, une entre autres sur la conquête de la ville d'Olinde, au Brésil ; mais il n'a rien écrit sur la médecine. (s.)

BABYNET (Hugues), médecin du duc d'Orléans, a publié :

Ergò ex naturâ morbi et partis remediorum distinctio. Paris, 1548, in-4°.
Ergò humorum fluentium revulsio, fluxorum derivatio medela. Paris, 1550, in-4°.
Non ergò arthritis solis topicis profliganda. Paris, 1565, in-4°.
La manière de guérir les descentes de boyaux sans tailler ni faire incision. La Haye, 1630, in-16. (s.)

BACCANELCIUS, *Voyez* Baccanelli (Jean).

BACCANELLI (Jean), médecin italien, naquit à Reggio, en Calabre. Il florissait vers le commencement du seizième siècle, et s'était surtout rendu célèbre par sa vaste et profonde érudition. Son nom a été étrangement défiguré par les lexicographes, qui l'écrivent *Bacchanelli*, *Bacchanellus*, ou *Baccanelcius*, versions toutes également fautives. On ne connaît de lui que les deux ouvrages suivans :

De consensu medicorum in cognoscendis simplicibus liber,
De consensu medicorum in curandis morbis, libri quatuor,
qui ont été imprimés ensemble (Venise, 1555, in-8°.-*Ibid*. 1558, in-12.-Lyon, 1572, in-12.), et qui sont assez curieux, en ce que l'auteur y rapproche les sentences aphoristiques des Grecs et des Arabes sur les points principaux de la pratique médicale. (z.)

BACCHIUS, de Tanagra, disciple d'Hérophile, s'est rendu assez célèbre chez les anciens par sa théorie de l'hémorrhagie, que Cœlius Aurelianus nous a conservée. Galien nous apprend qu'il fut l'un des premiers commentateurs des Aphorismes d'Hippocrate, et qu'il avait composé un vocabulaire des termes employés par le père de la médecine. Aucun de ces ouvrages n'est venu jusqu'à nous : nous devons surtout regretter la perte du second. Bacchius était, à ce qu'il paraît, un bon observateur, car il avait reconnu que le pouls se manifeste à la fois dans toutes les parties du corps, ce qu'il attribuait à ce que les vaisseaux sont continuellement remplis de sang. Cette explication fut vainement combattue par les partisans d'Erasistrate, au rapport du médecin de Pergame.

Columelle et Varron parlent d'un autre Bacchius, natif de Milet, qu'ils mettent au nombre des écrivains sur l'agriculture ; mais ils n'indiquent point en quel temps il vivait. Pline s'est beaucoup servi de ses ouvrages, aujourd'hui perdus. (o.)

BACCI ou BACCIO (André), en latin *Baccius*, médecin

italien, que la plupart des biographes font naître à Saint-Elpidio, dans la Marche d'Ancône, d'où lui vient même le surnom d'*Elpidianus*, vint au monde à Milan, ainsi que lui-même nous l'apprend dans le livre seizième de son Histoire des vins. Il professa publiquement la botanique à Rome, depuis 1567 jusqu'en 1600, année où il mourut pauvre, le 24 octobre, suivant Marini. Très-savant, et surtout très-érudit, Bacci négligea, en effet, la partie lucrative de la médecine, la pratique, pour se livrer à de profondes recherches et aux travaux assidus du cabinet, qui peuvent bien quelquefois mener à la célébrité, mais qui ne conduisent jamais aux richesses, pas même à une honnête aisance. Aussi, criblé de dettes, et poursuivi par ses créanciers, fut-il obligé d'accepter l'asile que le cardinal Ascagne Colonna lui offrit dans sa maison, pour le soustraire au besoin et à l'indigence. Sixte v le choisit, quelque temps après, pour son premier médecin. Ses nombreux ouvrages roulent presque tous sur l'histoire naturelle et la médecine : dans quelques-uns cependant il discute plusieurs points d'antiquités. En voici les titres :

Del Tevere libri II, ne' quali si tratta della natura dell' acque, specialmente del Tevere, e dell' acque antiche di Roma, del Nilo, del Po, dell' Arno, et d'altri fonti e fiumi del mondo. Rome, 1558, in-8°. - le même, en trois livres, Venise, 1576, in-4°.-Rome, 1599, in-4°.

Discorso dell' acque albule, bagni di Cesare Augusto a Tivoli, dell' acque acetose presso à Roma, et dell' acque a' Anticoli. Rome, 1564, in-4°.-*Ibid.* 1567, in-4°.

Discorso dell' alicorno, della natura dell' alicorno, e delle sue eccellentissime virtù. Rome, 156.., in-4°.-Florence, 1573, in-4°.-*Ibid.* 1582, in-8°.-Trad. en latin par André Marini, Venise, 1566, in-4°.; *Ibid.* 1686, in-4°.

De thermis, lacubus, fluminibus, balneis totius orbis, libri VII. Venise, 1571, in-fol. - *Ibid.* 1588, in-fol. - Rome, 1622, in-fol.-Padoue, 1711, in-fol.

Le septième livre a été inséré par Grævius dans son *Thesaurus antiquitatum romanarum* (tome XII) : il traite des bains des anciens, et il est très-remarquable à cause des longues recherches qu'il a dû coûter au savant auteur.

Tabula simplicium medicamentorum. Rome, 1577, in-4°.

Tabula in quâ ordo universi et humanarum scientiarum prima monumenta continentur. Rome, 1581, in-4°.

Tabula de theriacâ, quæ ad instituta veterum, Galeni atque Andromachi, inventa est. Rome, 1582, in-4°.

Delle 12 pietre preziose che risplendevano nella veste sacra del sommo sacerdote. Rome, 1581, in-4°.

De balneis oppidi Bergomatis. Bergame, 1583, in-4°.

De venenis et antidotis prolegomena. Rome, 1586, in-4°.

Della gran bestia detta dagli antichi alce, e delle sue proprietà. Rome, 1587, in-4°.

A cet opuscule est joint le *Discorso dell' alicorno* et le traité *Delle 12 pietre*. Les trois pièces ont été traduites ensemble en latin par Wolfgang Gabelchover. Stuttgard, 1598, in-8°. - Francfort, 1603, in-8°. - *Ibid.* 1643, in-8°. Cette traduction n'est pas estimée.

De naturali vinorum historiâ, de vinis Italiœ et de conviviis antiquorum libri VII : accessit de factitiis ac cerevisiis, deque Rheni, Galliœ, Hispaniœ et totius Europœ vinis, et de omni vinorum usu compendiaria tractatio. Rome, 1596, in-fol.-Francfort, 1607, in-fol.

Cet ouvrage, rempli de recherches savantes, est assez rare. Gronovius a inséré le chapitre *De conviviis antiquorum* dans son *Thesaurus antiquitatum grœcarum* (tome IX). Edouard Barry a traité depuis le même sujet, mais sous un autre point de vue.

Bacci est encore auteur d'une Lettre à Marc Oddi, *De dignitate theriacœ*, et d'une autre à Antoine Porto, *Quœnam ratio sit viperinœ carnis in theriacâ ?* qu'on trouve dans le traité *De componendis medicamentis* d'Oddi.

On a aussi imprimé après sa mort l'*Origine dell' antica città Cluana, che oggi è la nobil terra di Sant' Elpidio*, dans un recueil de Mémoires historiques sur l'ancienne ville de Cluana (Macerata, 1692, in-4°.-*Ibid.* 1696, in-4°.). Cet opuscule a paru ensuite à part sous le titre suivant : *Notizie dell' antica Cluana.* 1616, in-4°. (JOURDAN.)

BACCILLERIO (TIBÈRE), philosophe et médecin italien, né à Crémone, enseigna l'art de guérir à Bologne, à Ferrare, à Padoue et à Pavie, et mourut à Rome, en 1511. Il avait écrit des commentaires sur la philosophie d'Aristote et d'Averrhoës, qui paraissent n'avoir jamais été imprimés. (Z.)

BACCINO (DOMINIQUE), médecin italien, né à Tabia, exerça son art, à Pavie, vers le milieu du dix-septième siècle, et publia l'opuscule suivant :

Tractatio de anginâ ulcerosâ. Pavie, 1639, in-4°. (Z.)

BACCIUS, *Voyez* BACCI et BACK.

BACCUET (OSÉE), professeur de philosophie à Genève, puis pasteur de l'église réformée à Grenoble, s'occupait, sinon avec grand succès, du moins avec un zèle bien louable, de soulager les infirmités des malades de son église. Voulant leur être encore plus utile, et répandre davantage les remèdes qu'il jugeait efficaces, il publia l'ouvrage suivant :

L'apothicaire charitable. Grenoble, 1670, in-8°.

Livre dans lequel il n'y a de louable que l'intention, et qui a tous les défauts des ouvrages de médecine populaire. Baccuet y traite principalement des substances alimentaires et médicamenteuses les plus usitées.

Atrium medicinœ Helvetiorum. Genève, 1691, in-12. (Z.)

BACH (ANTOINE), médecin à Glatz, en Silésie, a donné au public les ouvrages suivans:

Beschreibung der bey Landeck befindlichen laulichten Bæder, nebst Gebrauche. Breslau, 1783, in-8°.

Abhandlung ueber die Schaedlichkeit des allzuoften Blutlassens in Ansehung der Seelenwirkung. Breslau, 1786, in-8°.

Abhandlung ueber Kenntniss der Gesundheitspflege. Neiss, 1787, in-8°.

Ueber den Codowaer Gesundheitsbrunnen in der Grafschaft Glatz. Striegau, 1787, in-8°.

Abhandlung ueber den Nutzen der gebraeuchlichsten Erdgewaechse in der Arzneywissenschaft, nebst einer phytologischen Voraussetzung fuer Liebhaber der Botanik. Breslau et Hirschberg, 1789, in-8°.

Abhandlung ueber den Nutzen der Blutigeln in der Arzneywissenschaft. Breslau, 1789, in-8°.
Abhandlung ueber die eigenmaechtige Kur der Natur, oder Genesung der Kranken ohne Arzney. Breslau et Hirschberg, 1790, in-8°.
Abhandlung ueber die einfachen Flusskrankheiten, nebst einer Voraussetzung die Jahre des hohen Alters zu erreichen. Breslau et Hirschberg, 1790, in-8°.
Sichere Anleitung, wie man bey Krankheiten sich und dem Arzte eine glueckliche Kur machen kœnne. Breslau et Hirschberg, 1791, in-8°.
Abhandlung ueber die Elasticitaet oder Spannkraft des menschlichen Kœrpers. Breslau et Hirschberg, 1794, in-8°.
Anleitung die Baeder bey Landeck in der Grafschaft Glatz nuetzlich zu gebrauchen. Breslau et Hirschberg, 1795, in-8°.

Un autre médecin, du même nom, qui vit encore, BACH (Frédéric-Chrétien), a écrit :

Dissertatio de morbis contagiosis. Halle, 1804, in-4°.
Grundzuege zu einer Pathologie der ansteckenden Krankheiten. Halle, 1810, in-8°.
avec une Préface de Kurt Sprengel. (J.)

BACHE (Guillaume), petit fils de Franklin, mort, en 1797, à Philadelphie, a publié, outre un Mémoire sur la pomme de terre, inséré dans le *Columbian magazine* (1790), l'opuscule suivant :

A dissertation being an endeavour to ascertain the morbid effects of carbonic acid gas, or fixed air, on healthy animals, and the manner in which they are produced. Philadelphie, 1796, in-8°. (Z.)

BACHER (Alexandre-Philippe), fils de Georges-Frédéric Bacher, naquit à Thann, en 1730, fut l'élève de son père, et, après avoir acquis des connaissances médicales suffisantes, se fit recevoir docteur en médecine, à Besançon, en 1764. Beaucoup de jeunes médecins, après avoir obtenu avec peu de peine un diplôme qui leur donne le droit d'exercer l'art de guérir, renoncent aux livres, à l'étude, et oublient qu'en médecine, ne pas avancer, c'est reculer. Bacher, déjà docteur, ne crut pas son éducation terminée ; il vint à Paris, suivit les leçons des habiles professeurs qui brillaient alors dans cette capitale, et, en 1772, reçut le bonnet pour la seconde fois. Il continua de répandre et de vanter l'usage des pilules toniques de son père contre l'hydropisie. On peut s'étonner que ni l'un ni l'autre n'ait donné une bonne monographie d'une maladie qu'ils ont dû observer si souvent. Bacher, associé à M. Demangin, continua la publication du Journal de médecine de Roux, depuis 1776 jusqu'en 1790, et il en fut seul chargé depuis 1791 jusqu'en 1793, année qui vit mourir ce recueil périodique. Il termina sa carrière à Paris, en 1807, le 19 octobre.

M. Barbier a révélé l'existence d'un grand ouvrage de lui sur le droit public ; deux volumes de cette production singulière ont été imprimés, mais non publiés, dans l'an XI (1803), et devaient être suivis de plusieurs autres, divisés en cinq parties. (Monfalcon.)

BACHER (George-Frédéric), né, suivant quelques biographes, à Thann, et, suivant d'autres, à Blostheim, dans la haute Alsace, se destina à la médecine, d'après l'exemple de ses ancêtres, dont plusieurs avaient été des praticiens distingués, et parvint au doctorat, en 1733, à l'Université de Besançon. De retour dans sa patrie, il se livra à l'exercice de l'art de guérir, étudia particulièrement l'hydropisie, et imagina un remède qui produit d'heureux effets dans le traitement de cette maladie, mais cependant n'est pas à beaucoup près un spécifique. Ordinairement les inventeurs de remèdes secrets considèrent peu l'avantage des malades, et n'ont d'autre but que d'égarer l'opinion publique, d'en imposer aux médecins instruits, et, à la faveur d'odieuses manœuvres, d'acquérir quelque fortune. Bien différent de ces charlatans méprisables, Bacher soumit son remède, pendant trente ans, à un examen sévère, et, ce temps écoulé, il en rendit la composition publique. Divers ouvrages de ce médecin n'ont rien fait pour sa gloire, mais ses pilules ont conservé son nom. On sait qu'elles sont composées d'ellébore noir, de myrrhe, et de poudre de chardon béni; c'est l'ellébore, dépouillé, dans cette préparation, de sa partie résineuse, qui leur donne leur principale propriété. M. Itard a modifié leur composition en supprimant le chardon béni; ainsi corrigées, elles procurent des évacuations plus faciles et plus abondantes, sans qu'on soit obligé de les porter, comme le faisait souvent l'inventeur, à une dose fatigante pour l'estomac. On a de Bacher les ouvrages suivans:

Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies. Paris, 1765, in-12.-*Ibid.* 1767, in-12.-*Ibid.* 1771, in-12.

Exposition des différens moyens usités dans le traitement des hydropisies. Paris, 1765, in-12.

Observations faites par ordre de la cour sur les hydropisies et sur les effets des pilules toniques. Paris, 1769, in-12.

Recherches sur les maladies chroniques, particulièrement sur les hydropisies, et sur les moyens de les guérir. Paris, 1772, in-8°.-Trad. en allemand, Berlin, 1781, in-8°.

Traité des incorporations, vertus et propriétés des eaux minérales. Paris, 1772, in-12.

Seconde Lettre à M. Bouvart, sur les maladies chroniques. Paris, 1776, in-8°.

Aucun de ces ouvrages n'est lu aujourd'hui La composition des pilules de Bacher a été donnée dans divers formulaires : on la trouve entre autres dans le *Recueil des observations faites dans les hôpitaux militaires*, in-4°., année 1472, et réformée dans la nouvelle édition du *Codex* de Paris. (MONFALCON.)

BACHERACHT (Henri), médecin russe, vint au monde, le 27 décembre 1725, à Saint-Pétersbourg. Ce fut à Moscou qu'il reçut les premiers élémens de l'éducation, et, à son retour dans la résidence impériale, il fut admis, le 11 mars 1740, parmi les élèves de l'hôpital de cette ville. Trois ans après on

le nomma chirurgien subalterne dans l'hôpital de la marine, et, après qu'il eut rempli pendant trois autres années les devoirs de cette place, il obtint, en 1746, la permission d'aller passer quatre ans chez l'étranger pour terminer ses études médicales à Leyde et à Gœttingue. Albinus, Gaub, Royen, Allamand et Mussenbroek enseignaient alors dans la première de ces deux Universités, et la seconde devait son principal lustre à la présence et aux leçons de l'immortel Haller. Bacheracht obtint le titre de docteur à Leyde, le 20 février 1750, et reprit ensuite le chemin de sa patrie, où il arriva vers la fin de la même année. L'impératrice Elisabeth le nomma, en 1751, médecin du corps de l'artillerie et du génie, place dont il jouit pendant vingt-six ans, au bout desquels, en 1776, il fut attaché à la marine impériale. Nous ignorons l'époque de sa mort. Il a écrit:

Dissertatio inauguralis de ligamentorum morbis. Leyde, 1750, in-4°.

Practische Abhandlung ueber den Scharbock, zum Gebrauche der Wundaerzte bei der Russisch-Kaiserlichen Armee und Flotte. Saint-Pétersbourg, 1786, in-8°.-Trad. en russe par l'auteur lui-même, Saint-Pétersbourg, 1786, in-8°.-en français par Desbout, Reval, 1787, in-8°.

Verwahrungsmittel wider die Viehseuche. Saint-Pétersbourg, 1772, in-8°.-Trad. en russe, *Ibid.* 1773, in-4°.-en français par Wœnzel, *Ibid.* 1783, in-8°.

Ce Mémoire, qui a été couronné par la Société économique de Saint-Pétersbourg, se trouve aussi dans le vingt-unième volume des Mémoires de cette compagnie.

Pharmacopœa navalis Rossica, aut catalogus omnium necessariorum medicamentorum, quæ secundum ordinem navium classicarum pro itinere in scrinio navali habere oportet, revisa et approbata à Collegio medico imperiali. Saint-Pétersbourg, 1784, in-8°.-Trad. en allemand par Charles-Frédéric Schrœder, Copenhague et Leipsick, 1788, in-8°.

Cette Pharmacopée a paru pour la première fois en langue russe (Saint-Pétersbourg, 1783, in-4°.).

Physich-diætetische Anleitung, die Gesundheit der Seeleute zu erhalten, besonders fuer die Russich-Kaiserliche Flotte. Saint-Pétersbourg, 1790, in-8°.-Trad. en français, *Ibid.* 1790, in-8°.

Bacheracht a encore donné quelques opuscules, soit en russe, soit en allemand, dont la plupart ont paru dans les Mémoires de la Société économique de Saint-Pétersbourg, mais dont quelques-uns aussi ont été imprimés à part. Parmi ces derniers, nous citerons une instruction sur l'art d'inoculer (en langue russe, Saint-Pétersbourg, 1769, in-8°.) et un traité sur les maladies que l'abus des plaisirs vénériens fait naître chez les deux sexes (en russe, Saint-Pétersbourg, 1765, in-8°.-*Ibid.* 1780, in-8°.). Bacheracht fut le premier qui pratiqua l'inoculation de la petite vérole à Saint-Pétersbourg: il adopta la méthode de Dimsdale, dès qu'elle lui fut connue. (J.)

BACHETTON (Jérôme-Léopold), médecin inconnu, dont on a les ouvrages suivans:

Sermonitatio de corpore humano. Inspruck, 1726, in-4°.
Explicatio tubularum anatomicarum. Inspruck, 1731, in-4°.
Speculum matris non lactantis. Inspruck, 1740, in-4°.
Anatomia medicinæ theoreticæ et practicæ ministra, cautelisque in praxis observandis illustrata. Inspruck, 1740, in-4°. (O.)

BACHETTONI (Joseph-Marie), de Bologne, exerça la médecine et la chirurgie avec distinction : son nom est mentionné, d'une manière honorable, dans les Commentaires de l'Institut de Bologne, où l'on trouve quelques Mémoires de lui. Il a écrit en outre l'opuscule suivant:

Lettera scritta all' illustrissimo Sig. D. Dionisio Sancassani, filosofo e medico dell' illustr. città di Spoleto, dall' Sig. Giuseppe-Maria Bachettoni D. in filosofia e medicina, chirurgo, litotomo, ed oculista dell' illustrissimo ed eccelso Senato di Bologna, pubblicata e dedicata all' illustrissimo Sig. Giuseppe-Maria Carocci dalle Preci, Dottore in filosofia e medicina, capo chirurgo, litotomo, ed oculista nella celebre città di Genova dal Sig. Marco Valeri da Ferentillo Scolaro del detto Sig. Dottore Sancassani. Spolete, 1729, in-4°.

Cette Lettre traite de la manière de soigner la plaie qui résulte de l'opération de la lithotomie.

Une autre, que Bachettoni adressa à Marie Politi, et dans laquelle il attaquait l'opinion de Pierre Paoli, professeur de chirurgie à Lucques, sur l'opération de la taille, lui attira une réponse de ce chirurgien, intitulée *Parere*. Bachettoni ne répliqua point lui-même; mais il fut défendu par Benevoli, dans un manifeste que celui-ci publia à Florence, en 1730, pour répondre aux attaques que Paoli avait dirigées contre lui, dans sa réponse à Bachettoni. (L.)

BACHMANN (André). *Voyez* Rivinus (André).

BACHMANN (Auguste-Quirinus). *Voyez* Rivinus (Auguste-Quirinus).

BACHMANN (Jean-Auguste). *Voyez* Rivinus (Jean-Auguste).

BACHMEGYBI (Etienne-Paul), médecin hongrois, né à Trentschin, vers la fin du dix-septième siècle, fit ses études dans les Universités de Wittemberg et d'Iéna. Après avoir terminé ses cours, il revint dans sa patrie, fut pendant cinq ans médecin du comté de Gomœr, obtint, en 1720, le titre de médecin militaire en Hongrie et Transylvanie, et finit par être attaché en la même qualité au chapitre métropolitain du comté de Gran, à Tyrnau, où il termina sa carrière en 1735. Non-seulement il était très-versé dans la médecine, mais encore il connaissait la théologie, les mathématiques, la physique et la chimie : cependant il eut la faiblesse d'ajouter foi aux rêveries alchimiques, qui lui servirent à dissiper une partie de sa fortune, et à abréger ses jours, car un vase dans lequel il faisait quelque opération chimique étant venu à éclater, en le retirant du feu, il reçut à la figure une blessure, qui dégénera en cancer, et finit par causer sa mort. Les ouvrages sortis de sa plume sont :

Observationes de morbo Csœmœr Hungariæ endemio.

On trouve ces observations dans les *Disputationes medicæ* de Jean Milleter (Leyde, 1717, in-4°.).

Otia Bachmegybiana, documenta veritatis fidei romano-catholicæ formâ colloquii. Tirnau, 1733, in-8°.

Nous avons encore de lui plusieurs Observations insérées dans les *Observationes medicinales Vratislavienses* (Tentam. VIII - XV) et dans le *Commercium litterarium Noricum* (1733). (J.)

BACHOT (Étienne), médecin de la Faculté de Paris, au dix-septième siècle, né à Sens, s'est fait connaître comme assez bon poète, et a publié :

Le tableau du maréchal de Schomberg, présenté au duc d'Halwin, son fils. Paris, 1633, in-8°.

Apologie ou défense pour la saignée, contre ses calomniateurs, en réponse au libelle intitulé : Examen ou raisonnemens sur l'usage de la saignée. Paris, 1646, in-8°.–*Ibid.* 1648, in-8°.

Ergo medicus philosophus ισοθεος. Paris, 1646, in-4°.

Ergo in febribus continuis putridis tenuis victus. Paris, 1647, in-4°.

Ergo pueris acutè laborantibus venæsectio. Paris, 1648, in-4°.

Quæstiones medicæ Paris, 1648, in-12.

Ergo patruum in natos abeunt cum semine mores. Paris, 1649, in-4°.

Panegyricus gratulatorius ad Ludovicum XIV post civicos tumultus Lutetiam reversus. Paris, 1652, in-fol. et in-4°.

Ergo utendum cibis simplicioribus. Paris, 1658, in-4°.

Eucharisticum pro pace ad Card. Mazarinum. Paris, 1660, in-8°.

Vespertina et pileus doctoralis, cum quæstionibus medicis. Paris, 1675, in-8°.

An chocolatæ usus salutaris. Paris, 1684, in-4°.

An affectibus melancholicis manna. Paris, 1685, in-4°.

Parerga seu horæ subcesivæ, quibus continentur poemata latina et gallica. Paris, 1686, in-12.

Non ergo urinis se medicum professo statim credendum. Paris, 1686, in-4°.

Est-ne phlebotomia omnis ætatis, omnium morborum magnorum princeps, et universale remedium. Paris, 1687, in-4°.

Il a traduit les sonnets de Benserade en vers latins. (M.)

BACHOT (Gaspard) exerça la médecine avec quelque réputation pendant les premières années du dix-septième siècle. Il fut reçu docteur en médecine, en 1592, sous la présidence de De Lorme ; écoutons-le raconter lui-même cet événement : *Et comme j'eus soutenu tous les plus furieux assaults de ceux desquels j'estoys attaqué, j'obtins enfin que le vice des humeurs et le naturel des parties du corps causoient la cacoëthie et l'opiniâtreté des maladies, et vous envoyai à l'instant* (à De Lorme) *les despouilles, remportant le doctorat pour trophée de cette victoire.* Bachot avait étudié sous des maîtres célèbres, Faber, Duret, Piètre, Riolan ; il pratiqua la médecine, pendant dix-sept ans, dans la ville de Thiers, en Auvergne, dont il était pensionnaire, et il eut de fréquentes occasions d'observer les maladies du foie. Il devint conseiller et médecin du roi. Ce médecin avait beaucoup d'érudition, et il paraît avoir aimé la littérature. Il a continué et terminé le livre de Laurent Joubert, sur les erreurs populaires qui concernent les maladies, dans un ouvrage qui porte ce titre :

Erreurs populaires touchant la médecine et erreurs de santé. Lyon, 1626, in-8°.

Cet ouvrage forme un gros volume partagé en cinq livres et précédé de l'avertissement suivant :

Si j'erre en ces erreurs comme il pourroit bien être,
N'erre point comme moi, si tu es meilleur maître;
Mais tâche d'en sortir ainsi comme je fais.
Si l'œuvre ne t'agrée, approuve au moins l'essai.

Le livre de Bachot est fort bon, si l'on a égard au temps qui le vit paraître; il est supérieur à celui de Joubert, contient plus de philosophie, est plus savant, et peut être consulté encore avec quelque fruit. Bachot sacrifiait aux muses; chacun des livres de son ouvrage est précédé de sonnets adressés à dieu, à son père, à ses maîtres, à ses amis, à leurs ombres, à sa fille, aux enfans de sa fille, etc.; mais les vers de ce médecin font plus d'honneur à son cœur qu'à son talent poétique. (MONFALCON.)

BACHSTROM (Jean-Frédéric), personnage remarquable par la singularité des événemens de sa vie et par son caractère léger et remuant, naquit en Silésie, où son père était perruquier. Lui-même apprit cette profession, à laquelle, si nous l'en croyons, il renonça, d'après un songe qu'il eut dans le cours de sa tournée, pour se livrer à l'étude de la théologie. A cette époque, il était âgé de plus de vingt ans. Il se rendit à Halle, où il fit de rapides progrès. Les circonstances l'obligèrent de revenir au bout de quelque temps en Silésie, où une place de prédicateur lui fut offerte dans la principauté d'OElse; mais, comme on le soupçonnait de piétisme, le consistoire lui refusa l'ordination. En 1717, nous le trouvons professeur extraordiaire au gymnase de Thorn; un sermon hétérodoxe qu'il prononça le jour de saint André, et qui causa de la rumeur, le fit chasser de cette ville, d'où il alla exercer la double profession de médecin et de prédicateur à Wengrow, non loin de Varsovie. En 1720 et 1728, il était aumônier d'un régiment saxon dans cette dernière ville. Une profonde obscurité enveloppe ici le mystère de sa vie errante, et tout à coup il nous apparaît, en 1729, à Constantinople, où il établit une imprimerie, et entreprit une traduction de la Bible en langue turque. Les copistes mahométans, alarmés de cette entreprise, qui menaçait de leur devenir funeste, parvinrent à soulever le peuple contre lui, et il fut obligé de s'enfuir. On a bien peu de renseignemens sur le restant de sa vie : ce qui paraît le plus probable, c'est qu'il devint médecin d'un grand de Pologne, dont les héritiers trouvèrent des prétextes suffisans pour le faire priver de sa liberté, et qu'il mourut en prison, on ignore dans quelle année. On ne sait pas non plus où il étudia la médecine, mais il était docteur, et l'Académie royale de Londres l'avait admis au nombre de ses membres. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont:

Dissertatio de plicâ polonicâ. Copenhague, 1723, in-4°.
Exercitatio sive specimen gravitatis, cui adjecta sunt nonnulla de ori-

ginibus rerum tanquàm fundamenta physices novæ antatheisticæ. Dresde, 1728, in-4°.

Observationes circà scorbutum ejusque indolem, causas, signa et curam. Leyde, 1734, in-8°.-Florence, 1757, in-8°.

Nova æstus marini theoria ex principiis physico-mathematicis detecta et dilucidata : accedit examen acûs magneticæ spiralis, quæ a declinatione et inclinatione libera esse creditur. Leyde, 1734, in-8.

Deutlichkeit und Klarheit als das wichtige Kennzeichen der gœttlichen Wahrheit. Francfort et Léipsick, 1735, in-8°.

Art de nager, ou invention à l'aide de laquelle on peut toujours se sauver du naufrage. Amsterdam, 1741, in-4°.-Trad. en allemand, Berlin, 1743, in-4°.

Tractatus de lue aphrodisiacâ Venise, 1753, in-8°.

On lui attribue aussi le *Democritus redivivus*, mais il n'a jamais voulu l'avouer. (J.)

BACIOCCHI (Jean-Dominique), natif de Cortone, fut disciple du célèbre Antoine Benevoli, sous lequel il étudia pendant onze ans à l'hôpital royal de Sainte-Marie-Neuve à Florence. Il exerça lui-même la chirurgie avec distinction dans le grand hôpital de Brescia. Contemporain de Mazzuchelli, il a fait imprimer un opuscule intitulé :

Lettera intorno all' estrazione d' un calcolo esistente sotto la lingua, indirizzata al Signor Benevoli. Brescia, 1749, in-4°.

On trouve un extrait de cette Lettre dans les *Novelle letterarie di Firenze* pour l'année 1749. Elle contient l'histoire d'un calcul salivaire que l'auteur retira du canal de Wharton. (L.)

BACK (Jacques de), né à Rotterdam, exerça la médecine à Amsterdam, et fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à propager les opinions du célèbre Harvey sur la circulation. S'il n'ajouta rien aux argumens fournis par l'anatomiste anglais, du moins il sut les faire valoir ; en médecine comme dans toutes les sciences, il y a du mérite à se ranger, des premiers, du parti de la vérité, et à ne pas attendre qu'elle soit devenue populaire. On a de Back :

Dissertatio de corde, in quâ agitur de nullitate spirituum, de hæmatosi, de viventium calore. Rotterdam, 1649, in-12.-*Ibid*. 1660, in-12.-*Ibid*. 1671, in-12.-Leyde, 1664, in-12.-*Ibid*. 1756, in-12.-Trad. en anglais, Londres, 1653, in-8°.

On lit dans cette Dissertation que le fluide nerveux est une chimère, et que l'action des nerfs consiste dans un mouvement vibratoire : assertion ridicule, qui s'est conservée dans la théorie médicale populaire, et que l'on doit pardonner à Back, en faveur de ce qu'il a dit sur la circution contre Descartes. Son opuscule contient beaucoup d'erreurs graves en anatomie.

De calculo.

Lettre qu'il adressa à Beverwick, et qui se trouve dans les Œuvres de ce médecin. (s.)

BACKER (George), médecin anglais, après avoir pratiqué avec beaucoup d'éclat à Londres, avoir été aggrégé au collége des médecins de cette ville, ainsi qu'à celui de Cambridge,

et avoir été admis parmi les membres de la Société royale, fut attaché à la maison du roi, et devint ensuite médecin de la reine. Il a écrit :

De catarrho et de dysenteriâ Londinensi, epidemicis utrisque anno 1762. Londres, 1764, in-8°.

Inquiry into the merits of inoculation. Londres, 1766, in-8°.

Après quelques conjectures sur la manière dont Sutton inoculait la petite vérole, Backer passe au traitement qu'exige la maladie ainsi provoquée par l'art : il prescrit les rafraîchissans et l'attention de tenir le malade dans un air frais et souvent renouvelé, comme les deux moyens les plus propres à favoriser la guérison.

An essay concerning the cause of the endemical colic of Devonshire, which was in the theatre of the College of physicians in London, on the twenty nine day of june 1767. Londres, 1767, in-8°.

Huxham et Musgrave avaient attribué la colique à l'acidité du cidre. Backer prouve que l'acide de cette liqueur, ou plutôt du suc des pommes, attaque le plomb employé par les habitans du Devonshire pour garnir leurs meules et leurs presses, et que le sel qui en résulte est la véritable cause de l'affection.

Opuscula medica iterum edita. Londres, 1771, in-8°.

Outre la Dissertation sur la dysenterie, on trouve dans ce recueil un Traité sur les passions et les maladies qu'elles occasionent, un Discours lu, en 1761, dans le Collége des médecins de Londres, et des Recherches sur Jean Kaye ou Key (Caius), qu'on a regardé comme le fondateur de l'anatomie à Londres. (J.)

BACMEISTER (Jean), fils de Mathieu Bacmeister, et né, en 1563, à Rostock, y fut reçu docteur, et y professa ensuite la médecine jusqu'au 5 novembre 1631, époque de sa mort. On a de lui :

De apoplexiâ. Rostock, 1641, in-4°.
De quartanâ. Rostock, 1641, in-4°.
De cachexiâ. Rostock, 1658, in-4°.
De casu laborantis podagrâ. Rostock, 1658, in-4°.
Problemata physiologico-medica. Rostock, 1664, in-4°.
De hydrope ascitâ. Rostock, 1664, in-4°.
De imbecillitate ventriculi. Rostock, 1664, in-4°.
Bacmeister a donné une édition des Œuvres de François Joel, en 1663. (s.)

BACMEISTER (Jean), fils d'un prédicateur de Travemunde, naquit le 24 octobre 1680. Il étudia la médecine à Leipzick, et alla prendre le titre de docteur à Tubingue. En 1710, il fut nommé professeur dans l'Université de cette ville, et, neuf ans après, il obtint le titre de médecin du prince de Baden-Durlach. On ignore quand il est mort. Il n'a rien publié qui soit relatif à la médecine. (J.)

BACMEISTER (Mathieu), fils d'un théologien assez célèbre, vint au monde à Rostock, le 28 septembre 1580. Après avoir étudié la médecine dans sa ville natale, où son père était surintendant des églises, il alla, en 1599, faire un voyage en Allemagne, et se rendit à Copenhague en 1603. Le chancelier

Friesen, dont il sut captiver les bonnes grâces, l'emmena avec lui en Angleterre. A son retour, il crut devoir s'arrêter à Leyde pour y continuer ses études, et, après avoir visité successivement les Universités de Leipzick, d'Iéna, de Francfort et de Gripswald, il revint à Rostock, où il prit, en 1606, le titre de maître en philosophie et celui de docteur en médecine. Il alla ensuite s'établir à Kiel, où il pratiqua la médecine jusqu'en 1612; à cette époque il fut appelé à Rostock, où il donna des leçons de mathématiques et de médecine. En 1616, la ville de Lunébourg lui offrit la place de physicien, qu'il accepta. Cinq ans après, le prince le choisit pour médecin ordinaire. Il mourut, le 7 janvier 1626, laissant, suivant Moller, un Traité général de médecine pratique en vingt-huit dissertations qui avaient été imprimées chacune à part. Il publia aussi les quatre premiers volumes des *Opera medica posthuma* de François Joel.

BACON (François), baron de Verulam, vicomte de Saint-Alban, grand chancelier d'Angleterre, fut l'un de ces génies supérieurs si rares, qui semblent faits pour embrasser du coup-d'œil de l'aigle toute l'étendue du domaine des sciences, et porter dans toutes ses parties des lumières nouvelles.

§. 1. *Vie de Bacon.* — Né le 22 janvier 1561, son enfance annonça ce qu'il devint. Présenté à la reine Elisabeth, il l'étonna par ses réponses. Il n'avait pas seize ans, lorsque, après avoir parcouru, avec une rapidité et des succès qui causèrent l'admiration de ses maîtres, le cercle des études alors en usage, il sentit le vide de la philosophie régnante, et fit un écrit pour la combattre. Il reconnut dès-lors que l'édifice des sciences ne pouvait être bâti solidement que sur d'autres fondemens et avec d'autres matériaux. Cette pensée fut l'origine des méditations de toute sa vie.

Son père, Nicolas Bacon, homme d'un mérite éminent et revêtu de la dignité de garde des sceaux, comme il le fut lui-même ensuite, le fit alors partir pour la France, afin de perfectionner par les voyages un si heureux naturel, et de lui faire acquérir la connaissance des hommes, nécessaire au maniement des affaires publiques. Des observations sur l'état de l'Europe qu'il écrivit vers ce temps, prouvent combien il profita de son voyage, et avec quel fruit il avait étudié les gouvernemens, les usages et les mœurs des différentes contrées.

L'ambassadeur Powlet, à la suite duquel il était venu à Paris, eut bientôt assez de confiance en lui, malgré sa grande jeunesse, pour le charger auprès de la reine d'Angleterre d'une mission secrette, dont il s'acquitta de manière à mériter des remercîmens de la part de cette princesse.

Bacon rappelé dans sa patrie par la mort de son père, n'y

recueillit, après le partage de la fortune paternelle entre cinq fils, qu'un héritage peu proportionné à sa naissance. Cette circonstance, plus que son goût, le détermina à se livrer à l'étude des lois. Il s'y montra, comme en tout, supérieur au vulgaire, et à vingt-huit ans il fut admis au conseil extraordinaire de la reine.

Le désir de parvenir aux grands emplois, et les travaux où il s'engagea pour l'avancement de sa fortune, ne l'occupèrent cependant jamais assez pour lui faire perdre de vue son idée dominante de réformer la philosophie, et de tracer une voie nouvelle pour arriver à la vérité. Il offrit la première esquisse de ce projet dans un essai trop fastueusement intitulé *Temporis partus maximus*, que nous n'avons point.

Son application aux sciences retarda même sa carrière publique. Lorsqu'en 1594, le comte d'Essex, son ami et son protecteur le plus zélé, employa son crédit pour le faire nommer solliciteur général, Robert Cecil, principal secrétaire d'état, allié de Bacon, mais ennemi déclaré d'Essex, empêcha qu'il ne réussît. Il persuada à Elisabeth qu'un homme aussi profondément enfoncé dans les spéculations philosophiques, ne pouvait être propre à remplir une telle charge. Le comte affligé de ce refus en dédommagea son protégé par le présent qu'il lui fit d'une terre considérable. Un pareil bienfait méritait toute la reconnaissance de Bacon; il la manifesta par les plus vives démonstrations, mais l'oublia trop vite pour sa gloire.

On ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment pénible en voyant un homme tel que Bacon donner l'exemple de l'ingratitude. Non seulement il abandonna le comte d'Essex, accusé de haute trahison, mais il éleva publiquement la voix contre lui dans l'instruction du procès. Quand, après sa condamnation et sa mort, la compassion du peuple s'emportant jusqu'au murmure, le gouvernement crut devoir justifier sa sévérité par un écrit public, le talent de Bacon le fit choisir pour travailler à cet ouvrage, et on le vit avec surprise accepter, remplir une tâche que rendaient si odieuse les bienfaits du comte envers lui. Probablement ses ennemis lui firent donner cet ordre avec l'intention secrette de le perdre dans l'opinion. On remarqua, il est vrai, dans cet écrit intitulé *Déclaration des trahisons du comte d'Essex*, tant de contrainte, tant de ménagemens, tant d'intérêt pour l'accusé, que la reine lui en fit le reproche. Son cœur lui en faisait de plus vifs sans doute.

Si l'ambition fut le principe d'une pareille conduite, elle fut bien déçue. L'ingratitude de Bacon souleva contre lui tous les esprits, et fut universellement blâmée; le plus grand génie du siècle se vit en butte à l'indignation, à la haine pu-

blique, et il eut le malheur plus grand encore de les mériter. Sa vie même fut en péril; plus d'une fois il courut le risque d'être assassiné. En vain publia-t-il une apologie longue et soigneusement travaillée : elle resta sans effet sur l'esprit de ses contemporains. Elisabeth elle-même se crut dispensée de payer une complaisance qui coûtait si cher à celui qui l'avait eue. Bacon n'obtint sous son règne d'autre faveur que la simple réversion de la charge de greffier de la chambre étoilée, valant seize mille livres sterling de revenu, mais dont il ne jouit réellement que vingt ans après. Il comparait, en plaisantant, cet office à une belle terre appartenant à son voisin, qui lui offrait une perspective superbe, mais ne remplissait pas ses greniers.

Ce ne fut que sous Jacques 1er, monté sur le trône en 1603, que commença l'élévation de Bacon. Ayant été l'un des premiers à faire sa cour à ce prince, qui se piquait de protéger les lettres, il en reçut un accueil distingué, et fut décoré du titre de chevalier.

Dès 1593, Bacon était entré dans la chambre des communes, député par le comté de Middlesex. Souvent on l'y avait vu, quoique attaché à la cour par les offices qu'il en tenait, voter dans les intérêts du peuple contre les projets des ministres. Chargé de la mission délicate de porter au roi les représentations du parlement à l'occasion des vexations exercées par ses pourvoyeurs, il la remplit de manière à mériter tous les suffrages. Une charge de conseiller extraordinaire, et peu après une pension, furent les marques de satisfaction qu'il reçut du souverain. Les remercîmens publics qui lui furent votés par la chambre des communes furent une récompense plus flatteuse encore de ses talens et de son adresse.

De ce moment la fortune parut se plaire à combler Bacon de ses faveurs. Il obtint successivement les places de solliciteur général, de conseiller privé, de garde des sceaux. En 1619, il fut enfin créé grand chancelier d'Angleterre, dignité qui, du reste, ne diffère que par un titre plus éminent de celle de garde des sceaux. Les titres de baron de Verulam et de vicomte de Saint-Alban ajoutèrent encore à sa grandeur. Son mariage avec la fille du riche alderman Barnham l'avait déjà mis, depuis quelques années, dans l'état d'opulence qui convenait à ses goûts.

Il est si rare de voir les hommes supérieurs dans les sciences parvenir dans le monde à une grande élévation, qu'on regrette que celle de Bacon ait été de si courte durée; on regrette surtout qu'elle ait fini par une pareille cause. En 1621, des plaintes furent portées contre lui, comme ayant reçu des sommes d'argent pour des concessions d'offices et de priviléges, qu'il avait expédiés en qualité de chancelier. On l'accusait aussi d'avoir

plus d'une fois mis un prix à la justice, qu'on ne put cependant lui reprocher d'avoir trahie dans ses jugemens. La chambre des pairs, après avoir obtenu de Bacon l'aveu de la plupart des griefs allégués contre lui, soumission par laquelle il pensa sans doute éviter l'éclat d'une enquête judiciaire, le condamna à une amende de quarante mille livres sterling, à un emprisonnement dans la Tour de Londres aussi long qu'il plairait au roi, et le déclara en outre incapable d'exercer aucune fonction publique et de siéger au parlement.

La prodigalité et non l'avarice avaient entraîné Bacon dans ces fautes si peu dignes d'un philosophe. Sans doute aussi il s'était cru obligé de servir l'insatiable cupidité du duc de Buckingham, favori de Jacques, auquel il devait surtout son avancement, et à la place duquel il paraît avoir été sacrifié dans cette circonstance. Ses domestiques ne contribuèrent pas moins à sa perte en trafiquant de la protection de leur maître, qui n'eut jamais la force de les réprimer. On raconte que, pendant son procès, les voyant un jour se lever à son aspect: « Restez assis, mes maîtres, c'est votre élévation qui a fait ma chute, » leur dit-il, jouant sur le mot anglais *rise*, qui signifie à la fois *se lever* et *s'élever*.

L'emprisonnement de Bacon ne dura que quelques jours, au bout desquels le roi lui rendit la liberté, et lui remit l'amende prononcée contre lui. Trois ans après, il obtint de Jacques, qui lui avait toujours porté de l'intérêt, des lettres d'abolition. Il rentra en possession de ses honneurs, reprit sa place au parlement, et ses torts parurent effacés par son rare mérite et le souvenir de ses services.

Tristement désabusé des chimères de la grandeur, il ne vécut plus dans sa retraite que pour l'étude et la philosophie. Jamais cependant, au milieu du tumulte de la cour et de l'embarras des affaires, il n'avait cessé de cultiver les sciences et de suivre ses méditations. Son ambition littéraire fut même toujours plus grande encore que son ambition politique. Lui-même le disait souvent, et déclarait qu'il se croyait spécialement chargé de défricher le domaine de la philosophie et d'en changer la face.

Son traité de la dignité et de l'avancement des sciences, publié en 1605, contribua non-seulement à sa réputation, mais encore à sa fortune, en augmentant sa faveur auprès du roi Jacques. Ce fut lorsqu'il était au faîte des honneurs et le plus occupé des affaires de l'état, en 1620, que parut le *Novum organum*. Presque tous ses autres ouvrages furent le fruit du loisir dans lequel il passa les cinq dernières années de sa vie.

Le travail et le chagrin avaient altéré sa santé. Il était occupé d'expériences sur la conservation des corps, quand, saisi d'une

indisposition subite, il entra, pour se remettre, dans la maison du comte d'Arondel, à High-Gate, près de laquelle il se trouvait. Il y mourut au bout de huit jours, d'une fluxion de poitrine, le 9 avril 1626, à l'âge de soixante-six ans.

Un de ses anciens secrétaires lui fit élever à ses frais un monument qu'il méritait peut-être de sa patrie.

On trouve dans son testament un passage remarquable : « Je lègue ma mémoire, dès ce moment, aux étrangers, et ensuite à mes compatriotes, lorsque quelque temps se sera écoulé. » Il jouit en effet, de son vivant, de l'estime et de l'admiration de tout ce que la France et l'Italie avaient de plus illustre. Ce ne fut que plus tard, que Locke et Newton, en adoptant ses principes, forcèrent pour ainsi dire ses compatriotes à lui rendre pleinement justice.

On prétend qu'il était sujet au singulier accident de tomber, lors des éclipses de lune, dans une faiblesse qui ne cessait qu'avec le phénomène.

A la profondeur et aux agrémens de l'esprit, Bacon joignait une de ces physionomies qui préviennent à la première vue. Grave ou léger à propos, il savait prendre tous les tons avec une égale facilité, et captiver l'attention de quiconque l'entendait. Les manières les plus insinuantes assuraient l'effet de son éloquence. Il portait jusque dans les affaires un agrément, une douceur particulière, que le roi Jacques se plaisait à rappeler. Plus d'une fois, dit-on, dans des affaires difficiles, on entendit ce prince exprimer le regret de ne plus l'avoir auprès de lui.

Bacon offre l'exemple assez peu rare d'un esprit supérieur avec un caractère faible. Cette faiblesse fut le principe de toutes les fautes qu'on lui reproche. C'est par elle qu'il se prêta à seconder l'avidité du favori dont il craignait la puissance, et qu'il toléra celle de ses domestiques. C'est par elle aussi qu'il n'osa pas résister à l'ordre de la souveraine qui lui prescrivait d'écrire contre son protecteur; et, de ses fautes, cette dernière est la seule qu'il paraisse impossible d'excuser.

On parlait devant milord Bolingbroke de l'avarice du célèbre duc de Marlborough : « C'était un si grand homme, répondit-il, que j'ai oublié ses vices. » La postérité a fait de même à l'égard de Bacon.

§. II. *Philosophie de Bacon.* — Ayant reconnu de bonne heure que la philosophie scolastique n'était propre qu'à éterniser de vaines disputes, et ne pouvait conduire à des connaissances solides, Bacon sentit la nécessité d'une réforme totale, et ne craignit pas de l'entreprendre malgré tous les obstacles que devaient lui opposer l'ignorance, l'habitude et les préjugés. Dès l'instant où il conçut ce projet, tous les momens que lui laissèrent les fonctions éminentes dont il fut chargé successive-

ment, furent consacrés à en avancer l'exécution. Il s'était tracé le plan d'un ouvrage intitulé : le grand renouvellement des sciences, *Instauratio magna*, qui devait opérer cette révolution dans l'esprit humain. Il avait partagé son travail en six parties.

La première (*Partitiones scientiarum*) devait offrir le tableau méthodique de la division des sciences, tracer leurs limites, et indiquer ce qu'elles laissent à désirer.

La seconde (*Novum organum*) avait pour but l'art d'interpréter la nature et d'arriver à la vérité.

La troisième (*Phœnomena universi*) comprenait l'histoire naturelle, ou la connaissance des phénomènes de l'univers acquise par l'observation et par l'expérience, et base de la philosophie.

Dans la quatrième (*Scala intellectûs*) il devait expliquer, à l'aide d'exemples choisis et variés, par quels degrés l'entendement peut s'élever d'une manière régulière et sûre à la découverte des vérités. Cette partie n'était qu'une application des principes exposés dans la seconde.

Quelques résultats isolés de ses recherches et de ses méditations sur divers phénomènes, obtenus la plupart en suivant la manière commune de philosopher, devaient composer la cinquième partie (*Prodromi sive Anticipationes philosophiæ secundæ*).

La sixième enfin (*Philosophia secunda sive Scientia activa*), but auquel se rapportent toutes les autres, dont elle est le complément, devait offrir un système suivi de principes certains, d'axiomes régulièrement déduits par la voie de l'induction, formant un corps de philosophie d'une évidence incontestable et d'une utilité pratique.

Il n'était pas au pouvoir d'un homme d'achever seul un aussi vaste édifice, et surtout la dernière partie. Bacon n'osa jamais l'espérer. *Nos ei initia*, dit-il, *ut speramus, non contemnenda, exitum generis humani fortuna dabit.* Des six parties de son plan, il n'a exécuté que la première dans son traité *De dignitate et augmentis scientiarum*, et la seconde dans son *Novum organum.*

Le premier de ces deux ouvrages fut d'abord écrit en anglais; voulant le publier en latin, Bacon chargea Playfer de le traduire; mais bientôt, mécontent du travail de ce professeur, qui altérait ses idées pour ne s'occuper que du style, il le traduisit lui-même, aidé du célèbre Hobbes.

Bacon offre en quelque sorte dans ce Traité l'arbre généalogique des connaissances humaines, qu'il partage d'abord en trois branches principales, suivant celle des facultés de l'esprit à laquelle elles se rapportent. De la mémoire dérive l'histoire,

de l'imagination la poésie, de l'intelligence la philosophie. C'est la même division qu'adoptèrent, en la modifiant, en l'étendant, Diderot et d'Alembert, pour servir de base au plan de l'Encyclopédie.

Sous la dénomination d'histoire il comprend aussi l'histoire naturelle, en partie narrative et en partie rationelle, et qui considère la nature soit dans ses effets et ses produits réguliers (*Historia generationum*), soit dans ses irrégularités (*Historia prœtergenerationum*).

La science de Dieu, celle de la nature, celle de l'homme, forment la philosophie.

La science de l'homme comprend la médecine, la cosmétique, l'athlétique, auxquelles on est étonné de voir unies, sous le nom d'*ars voluptuaria*, la peinture et la sculpture, dont la place naturelle est auprès de la poésie, parmi les arts qui naissent de l'imagination.

Le tableau encyclopédique de Bacon est certainement encore, malgré quelques divisions peu naturelles, le meilleur qu'on ait fait. Les limites des sciences ne sont pas, au reste, assez déterminées par la nature même des choses pour qu'on ne puisse, suivant le point de vue qu'on adopte, les tracer à peu près également bien de plus d'une manière.

Mais ce tableau fait une partie bien moins importante du traité *De augmentis scientiarum*, que les observations de Bacon sur les vices qui se sont introduits dans l'étude de chaque branche des connaissances humaiues, sur les moyens d'y remédier, sur les parties négligées ou tout à fait nouvelles, qu'il recommande à l'attention des savans, sur les accroissemens du domaine de la science et les découvertes qu'il prévoit dans l'avenir avec une sagacité admirable, souvent confirmée par l'événement. Dans cette revue du savoir des hommes en tout genre, il leur dit, suivant l'expression de d'Alembert: « Voilà le peu que vous avez appris; voilà ce qui vous reste à chercher. »

Le *Novum organum scientiarum*, fruit de dix-huit ans de méditations, est celui de ses ouvrages que Bacon regardait lui-même comme devant l'honorer le plus aux yeux de la postérité. Il lui donna ce titre pour l'opposer à la logique d'Aristote, connue sous le nom d'*Organon*. Il y enseigne la méthode qu'il convient de suivre dans l'étude de la nature, pour arriver à des connaissances positives et d'une utilité pratique.

Les préjugés (*idola*) sont les plus puissans obstacles qu'on rencontre sur le chemin de la vérité. Bacon en distingue quatre sortes : les préjugés de tribu ou d'espèce (*idola tribûs*), qui découlent de la nature même de l'homme; les préjugés domestiques (*idola specûs*), qui proviennent de l'éducation particulière et des habitudes individuelles; les préjugés qui naissent

du commerce des hommes (*idola fori*); enfin, les préjugés philosophiques ou d'école (*idola theatri*). Ce n'est que pour l'homme qui s'est débarrassé de tous ces préjugés que peut s'ouvrir le temple de la Vérité.

Deux chemins s'offrent à celui qui prétend y parvenir : le syllogisme et l'induction. Le premier, partant de propositions générales souvent arbitraires, ne peut nous conduire à rien de certain, « et la nature échappe sans cesse des mains de celui qui s'y attache. » L'induction, appuyée sur l'expérience, s'élevant de l'observation des faits aux généralités, est seule capable de nous donner des notions évidentes, fixes, et qui s'appliquent heureusement aux usages de la vie. La méthode syllogistique doit donc être entièrement bannie de la philosophie, que l'usage exclusif qu'on en a fait depuis si long-temps a réduite à de vaines subtilités indignes de ce nom.

Bacon ne s'élève pas avec moins de force contre l'abus qu'on se plaisait à faire des causes finales, propres peut-être à rendre l'homme plus religieux, mais qui n'expliquent vraiment rien.

Recueillir des observations, multiplier les expériences, est le seul moyen d'avancer la philosophie naturelle ; mais l'expérience même est inutile, si l'on ne sait la mettre à profit, et en déduire par induction des conséquences évidentes. C'est l'art difficile de tirer des observations isolées des résultats généraux, et de fixer ainsi les principes de la science, que Bacon se propose surtout d'enseigner. On ne saurait apporter dans cette opération trop de prudence, trop de circonspection. Presque toujours on s'est trop hâté de passer de quelques faits particuliers à des axiomes généraux, et c'est là une des sources les plus fréquentes d'erreur.

Chaque objet de nos études doit d'abord être soumis au plus scrupuleux examen dans tous ses différens états, dans tous les changemens successifs et souvent insensibles qu'il présente, ce que Bacon appelle *latens processus*. Il n'est pas moins nécessaire de reconnaître, par l'analyse et la comparaison, ce qui le distingue essentiellement (*latens schematismus*).

Chaque objet d'observation et les changemens gradués qu'il subit doivent être soumis au plus scrupuleux examen. Ce premier travail, sans lequel on n'a vraiment point observé, est ce que Bacon appela *opération occulte*.

Pour mieux faire connaître sa méthode, il offre un exemple de son application au phénomène de la chaleur. Dans une première table, qu'il nomme d'essence et de présence (*Tabula essentiæ et præsentiæ*), il rappelle tous les différens cas où la chaleur est produite. Dans une seconde (*Tabula declinationis*), il indique ceux où il ne se développe point de chaleur. Une troisième, enfin (*Tabula graduum*), fait connaître les circonstances où l'on observe augmentation ou diminution de chaleur.

L'opération qui suit (*rejectio*) consiste à écarter, des faits recueillis, tous ceux qui ne paraissent pas pouvoir concourir à la solution du problème.

Du rapprochement, de la comparaison des observations choisies qu'il a rassemblées, Bacon tire enfin la conséquence que la condition essentiellement nécessaire à la production de la chaleur est le mouvement, et c'est là ce qu'il appelle la première vendange (*Vindemiatio prima*).

Sous la dénomination de *prærogativæ instantiarum*, il désigne le choix des cas les plus favorables à l'observation, c'est-à-dire ceux où les qualités des corps et les phénomènes se manifestent plus particulièrement, et donnent plus de prise à nos sens et à notre esprit. Bacon distingue jusqu'à vingt-sept de ces prérogatives ou cas choisis, auxquelles il donne autant de noms divers, souvent très-recherchés : *instantiæ solitariæ*, *migrantes*, *crucis*, *divortii*, *curriculi*, etc.

Plusieurs autres conditions contribuent à rendre plus certains les résultats de l'induction (*adminicula inductionis*, *rectificatio inductionis*, *variatio inquisitionis pro naturâ subjecti*, etc.); mais Bacon ne fait que les indiquer sans aucun développement.

Une analyse aussi succincte ne peut sans doute donner qu'une idée bien imparfaite de l'*Organum* de Bacon, que Voltaire appelait « l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie. »

Bacon n'a laissé rien d'aussi complet sur les autres parties du plan de réformation qu'il avait conçu, et qui fit la grande pensée de toute sa vie. Parmi ses autres ouvrages, plusieurs se rapportent à la troisième partie de son *Instauratio magna*. Tels sont : *Historia naturalis ventorum*, *densi et rari*, *gravis et levis*, *sympathiæ et antipathiæ*, *sulfuris*, *mercurii et salis*, *vitæ et mortis*, *de fluxu et refluxu maris*, etc. Tel est encore le vaste recueil de fragmens d'histoire naturelle et de physique expérimentale, intitulé *Sylva sylvarum*, et traduit de l'anglais en latin par Jacques Gruter. D'autres fragmens de diverses parties de son plan, forment ses *Impetus philosophici*.

La nouvelle atlantide de Bacon est une espèce d'utopie romanesque, où il décrit un établissement destiné au perfectionnement des sciences naturelles. Il devait y donner aussi le plan d'un gouvernement parfait, comme il le concevait, mais cette partie n'a point été faite.

Dans son Traité de la sagesse des anciens, il explique, par d'ingénieuses allégories, les fables antiques.

Les *Sermones fideles*, ou Essais de politique et de morale (*Essays or counsels civil and moral*), sont l'ouvrage de Bacon qui a trouvé le plus de lecteurs. Lui-même nous apprend que ce fut de tous ses écrits celui qui eut le plus grand succès. *Quia forsitan*, dit-il, *videntur præ cæteris hominum negotia*

stringere et in sinus fluere. La variété des sujets, la profondeur ou la finesse des observations, l'énergique précision et souvent l'élégance du style, concourent également à l'intérêt de ce livre, qu'on peut placer à côté de ce que les moralistes anciens nous ont laissé de meilleur. On y reconnaît souvent que notre Montaigne avait fait l'une de ses lectures favorites de Bacon.

Nous ne parlerons point de plusieurs autres ouvrages moins considérables, ni des histoires de Henri VII et Henri VIII, genre dans lequel Bacon n'a pas montré la même supériorité que dans ses traités de philosophie.

§. III. *Idées de Bacon sur la médecine.* — Bacon regardait la médecine comme l'une des sciences les plus conjecturales. Le corps de l'homme, qui en est le sujet, est d'une organisation si compliquée, et soumis à tant de causes qui changent continuellement son état, qu'il n'est point d'étude plus difficile. Aussi la médecine ne lui paraissait-elle encore qu'une science ébauchée. Les travaux des médecins se confondaut éternellement les uns dans les autres, comme les extrémités d'un cercle, n'ont presque rien ajouté à la véritable étendue de la science.

La médecine ne se borne pas à conserver la santé et à guérir les maladies. L'art de prolonger la vie, de retarder l'époque de la mort naturelle, n'en est pas la partie la moins importante, quoique les médecins l'aient toujours confondue avec les deux autres, et que ce sujet n'ait poiut encore été traité selon sa dignité.

Bacon pensait que, dans l'hygiène, on s'est trop occupé du choix des alimens et pas assez de leur quantité. Les médecins, à l'exemple des moralistes, ont trop loué la frugalité. C'est en joignant l'habitude du jeûne à celle d'une alimentation abondante qu'on affermit le tempérament. Un régime uniforme appésantit le corps, engourdit les forces, et rend également impropre à supporter la privation ou l'excès, qu'on ne peut toujours éviter.

Les médecins ne tirent pas non plus de l'exercice tout le parti qu'il est possible d'en tirer; ils n'ont pas assez bien distingué les effets de chaque espèce d'exercice. Il n'y a peut-être point de maladie dont la prédisposition ne puisse être combattue avec succès par quelque exercice convenable.

La médecine qui ne s'est presque occupée que du traitement des maladies, n'a pourtant fait qu'assez peu de progrès dans cette partie : que de choses elle laisse encore à désirer! Bacon désigne quelques points principaux négligés des médecins (*desiderata*), et sur lesquels il appelle leur attention.

Narrationes medicæ. Il regrette que les médecins aient abandonné la méthode hippocratique de rédiger des histoires fidèles des maladies, du traitement employé et de ses résultats. Trop de prolixité, comme trop de brièveté, doivent être également évités dans ces narrations. Elles ne doivent ni présenter

des choses trop communes, ni se borner à ce qui est extraordinaire. Des choses communes deviennent nouvelles par les circonstances qui les accompagnent. L'habile observateur tire d'utiles remarques de ce qui paraît le plus ordinaire. Bacon voudrait qu'on fît de ces histoires de maladies, un corps complet et bien digéré.

Anatomia comparata. Ce n'est pas l'anatomie de l'homme comparée à celle des animaux, c'est l'anatomie pathologique, dans toute son étendue, que Bacon désigne par cette expression. Il ne veut pas que l'anatomiste se borne à décrire en détail les plus petites parties, il veut surtout qu'il s'attache aux différences que présente chaque organe d'un homme à l'autre. La cause des maladies réside souvent dans la structure particulière des organes, tandis qu'on accuse les humeurs, qui en sont innocentes. Les traces des maladies, les lésions, les désordres qu'elles laissent après elles, doivent surtout être soigneusement recherchées dans les cadavres.

Curatio morborum habitorum pro insanabilibus. On s'est trop pressé de juger certaines maladies incurables dès leur principe. Cette opinion sert trop souvent d'excuse à la négligence ou à l'ignorance. C'est aux médecins habiles et faits pour reculer les limites de l'art, que Bacon recommande surtout ces affections qui semblent laisser si peu d'espoir.

Euthanasia. Lorsque le médecin reconnaît l'insuffisance de tous les secours qui sont en son pouvoir, il lui reste encore un devoir à remplir, c'est d'épargner au malade les douleurs, de les diminuer au moins, et d'adoucir, de rendre paisible et facile le passage de la vie à la mort.

Medicinæ authenticæ. On a des principes fixes sur les indications générales du traitement; mais on manque le plus souvent de remèdes d'un effet sûr pour remplir ces indications dans tel ou tel cas. Parfois on voit, à cet égard, le charlatan hardi l'emporter sur le médecin. Recueillir avec soin les remèdes d'une efficacité constatée par l'expérience contre certaines maladies particulières, serait donc un moyen d'avancer l'art. Mais un conseil choisi des plus habiles médecins peut seul faire un pareil recueil avec le choix, avec la critique sévère, sans lesquels il ne saurait être utile.

Imitatio thermarum naturalium. L'imitation artificielle des eaux minérales est un vœu de Bacon, que les progrès de la chimie moderne ont réalisé.

Filum medicinale. Il voudrait qu'on établît, pour chaque maladie, un plan de traitement fixe et détaillé, une règle à laquelle le médecin pût toujours se conformer avec confiance. En exprimant ce désir, Bacon oubliait trop la variabilité de la nature, et combien la même affection diffère d'un individu à

l'autre, suivant les circonstances dans lesquelles elle se développe et les complications qui s'y joignent.

L'art de prolonger l'existence est la partie de la médecine dont Bacon s'est spécialement occupé; il en a fait l'objet principal de son *Historia vitæ et mortis*. On y trouve rassemblés un grand nombre de faits curieux d'histoire naturelle et d'exemples de longévité.

Dans tous les corps animés ou inanimés Bacon suppose l'existence d'un principe analogue à l'air, mais bien plus subtil, d'une sorte d'éther, qu'il appelle l'esprit inné. Mais, outre cet esprit inné, se trouve l'esprit vital, qu'il compare à la flamme.

C'est l'esprit inné qui consume les corps comme un feu caché, et l'air ambiant qui les dessèche, qui amènent la mort naturelle. L'esprit vital, tantôt résiste à leur action, et en ralentit l'effet, tantôt l'augmente, et conspire avec eux.

Les médications temporaires peuvent guérir les maladies; la diète seule peut prolonger la vie.

C'est par un régime bien calculé qu'on peut, jusqu'à un certain point, réparer les pertes continuelles qui résultent de l'action combinée de l'esprit inné et de l'air. Il convient d'éviter, autant qu'il est possible, l'air, et surtout l'air chaud. Il sera, en conséquence, avantageux de vivre dans des antres ou sur des montagnes élevées. Les onctions avec des corps gras, les bains d'eaux minérales, sont encore des moyens de diminuer les effets du contact de l'air; mais ils peuvent empêcher la transpiration. C'est par des purgatifs qu'on obviera à cet inconvénient.

L'usage des opiacés, en condensant les esprits, en diminue l'activité destructive. Le nitre n'est pas moins utile pour modérer la chaleur.

L'or potable et les autres préparations de ce métal, les perles, l'émeraude, l'hyacinthe, le bézoard, l'ambre gris, sont du nombre des remèdes que Bacon regarde comme les plus importans pour prolonger la vie. Parmi les médicamens végétaux, il conseille, entre autres, le safran, la feuille d'Inde, le bois d'aloès.

Il recommande, comme une pratique salutaire, surtout aux hommes qui commencent à vieillir, de se soumettre, au moins une fois tous les deux ans, à une abstinence sévère pendant quelques jours.

Bacon observait lui-même avec assez d'exactitude les préceptes qu'il a donnés. Chaque matin il prenait, dans un bouillon léger, environ trois grains de nitre, et tous les six ou sept jours, avant son repas, de la rhubarbe dans un verre de vin blanc et de bière mêlés.

Il a laissé (*Sylva sylv. in fin.*) la recette d'un remède contre la goutte, de son invention, et dont il assure avoir éprouvé

lui-même l'efficacité. Ce remède consiste dans l'emploi successif d'un cataplasme de pain safrané, de fomentations excitantes et un peu narcotiques, et, enfin, d'un emplâtre astringent.

Bacon eût de grandes vues sur la médecine comme sur les autres sciences, il en sentit surtout parfaitement les vides; mais quand il a voulu entrer dans des détails pratiques, le défaut de connaissances positives l'a fait tomber dans de grossières erreurs.

§. IV. *Des opinions de Bacon en général, et de leur influence.* — Bacon semblait vraiment être né pour opérer la réforme des sciences. Aucun homme ne les a considérées d'aussi haut, n'en a mieux mesuré toute l'étendue. C'est avec justice qu'on le considère comme ayant plus contribué que qui que ce soit aux progrès rapides qu'elles ont faits dans les temps modernes, en montrant, en suivant le premier le chemin de l'observation et de l'expérience. Il fut vraiment le père de la philosophie expérimentale.

A l'aide d'une espèce de machine pneumatique qu'il avait imaginée, il devina l'élasticité de l'air, et, suivant l'expression de Voltaire, « tourna autour de la découverte de sa pesanteur, » qui fit la gloire de Torricelli. Il entrevit plus clairement encore le principe de l'attraction. Horace Walpole l'appelait *le prophète des vérités démontrées par Newton.*

Il n'est presque aucun sujet sur lequel on ne trouve dans ses écrits quelque idée profonde, quelque aperçu lumineux. Celui qui s'élève, dans quelque partie des sciences que ce soit, à des considérations neuves et supérieures aux idées communes, est souvent surpris, en relisant Bacon, de trouver qu'il les avait au moins pressenties.

En adoptant le principe d'Aristote, que toutes nos connaissances viennent des sens, il comprit bien mieux comment elles en naissent, et par quels degrés elles se généraliseut. Rien de plus ingénieux et de plus exact que sa comparaison du savoir humain à une pyramide, dont l'observation et l'expérience font la base, et dont la métaphysique est le sommet. Ne devons-nous pas être surpris de voir quelques philosophes modernes commencer encore à bâtir la pyramide par le sommet?

Mais cet homme qui sentit si bien l'abus des formes scolastiques, ne fut pas exempt du même défaut. En indiquant la voie des découvertes, il se plut trop à l'embarrasser d'un inutile appareil. Les divisions trop multipliées, les dénominations recherchées et bizarres sous lesquelles il déguise, en quelque sorte, les diverses parties de sa méthode, rendent ses ouvrages d'une lecture difficile, et les ont empêchés d'être aussi utiles qu'ils l'eussent été sans cette affectation. On dirait qu'en introduisant une nouvelle méthode en philosophie, il s'efforça de la faire ressembler à l'ancienne, au moins par les formes extérieures.

Peut-être crut-il, en cela, devoir se conformer au goût de ses contemporains. Lui-même n'a pas toujours exactement suivi la marche qu'il prescrit.

Ce puissant adversaire des préjugés n'avait pu les secouer tous. Bacon croyait à la possibilité de la divination et des transmutations métalliques. Il s'est souvent montré crédule dans les faits qu'il rapporte.

Les principes philosophiques de Bacon s'appliquent surtout heureusement aux sciences naturelles. C'est en effet sur celles-ci qu'ils ont eu la plus grande influence. Les médecins en ont particulièrement senti la justesse, et se sont piqués de les suivre dans leurs recherches. Ce n'était vraiment pour eux que revenir à la marche tracée depuis tant de siècles par le père de la médecine. L'exemple admirable qu'il en a donné partout dans ses écrits, offre même un guide encore plus facile à suivre et plus sûr que les préceptes quelquefois embarrassés de Bacon.

Aussi a-t-on vu quelques médecins, tels que Joseph Mosca et Robert Jones, en croyant les suivre exactement, se perdre dans de vaines hypothèses, ou adopter de dangereuses erreurs. Jean-Benjamin Erhard, dans son Essai d'un *organon* de la médecine, est celui qui paraît avoir le mieux saisi l'esprit de la méthode de Bacon, et avoir le plus heureusement appliqué sa philosophie à l'art de guérir.

Bacon n'a point créé de nouveau système; il s'est contenté de détruire une foule d'erreurs, et de démontrer une source féconde de vérités. Sa réputation a peut-être été moins populaire que s'il se fût fait chef de secte; mais il a certainement mieux servi l'humanité.

On the advancement of learning. Londres, 1605, in-4°. - Trad. en latin sous le titre de : *De augmentis scientiarum libri IX*, Paris, 1624, in-4°.; Strasbourg, 1635, in-8°.; Londres, 1638, in-fol.; Leyde, 1652; in-12.; Amsterdam, 1662, in-12.-en allemand par J.-H. Pfingsten, Pesth, 1783, 2 vol. in-8°.

Novum organon, or New method of employing the reasoning faculties in the pursuits of truth. Londres, 1620, in-fol.-Trad. en latin, Leyde, 1645, in-12.; *Ibid.* 1650, in-12.; Amsterdam, 1660, in-12.; Wurzbourg, 1779, in-12.; Oxford, 1813, in-8°.

On the wisdom of the ancients. Londres, 1610, in-4°. - En latin, sous le titre de : *De sapientiâ veterum*, Leyde, 1633, in-12., *Ibid.* 1657, in-12.

Historia vitæ et mortis. Londres, 1623, in-8°. - Leyde, 1636, in-12.- *Ibid.* 1637, in-12.-Cologne, 1645, in-8°.-Dillingen, 1646, in-12.-Paris, 1547, in-8°.-Amsterdam, 1663, in-12.-Trad. en anglais, Londres, 1650, in-8°.-en français, Paris, 1714, in-8°.-en allemand par Struve, Glogau, 1799, in-8°.

Sylva sylvarum, or history of nature. Londres, 1621, in-4°. - *Ibid.* 1627, in-4°. - *Ibid.* 1639, in-fol. - *Ibid.* 1670, in-fol.-Trad. en latin par Jacques Gruter, Amsterdam, 1648, in-12; Londres, 1658, in-8°.- en français par Pierre Amboise, Paris, 1631, in-8°.

Historia naturalis et experimentalis de ventis. Leyde, 1638, in-12.-*Ibid.* 1648, in-12.-Amsterdam, 1662, in-12.

Sermones fideles, ethici, politici, œconomici. Leyde, 1644, in-12.-*Ibid.* 1659, in-12.-Trad. en allemand, Tubingue, 1797, in-8°.
Opuscula varia posthuma philosophica, civilia et theologica. Amsterdam, 1663, in-12.
Opuscula historico-politica. Amsterdam, 1684, in-12.-*Ibid.* 1694, in-12.-Léipsick, 1694, in-12.-Amsterdam, 1696, in-12.-*Ibid.* 1730, in-12.
Historia regni Henrici VIII, Angliæ regis. Londres, 1622, in-fol.-Leyde, 1642, in-12.-*Ibid.* 1647, in-12.-Amsterdam, 1662, in-12.
Opera philosophica. Wurzbourg, 1779-1780, 3 vol. in-8°.-Trad. en portugais par Jacques de Castro Sarmento, Lisbonne, 1731, 3 vol. in-4°.
Les Œuvres de Bacon ont été réunies et publiées en latin, Londres, 1638, in-fol.-Francfort sur le Mein, 1665, in-fol.-Amsterdam, 1684, 6 vol. in-12.-*Ibid.* 1730, 7 vol. in-12.-en anglais, Londres, 1740, 4 vol. in-fol.-*Ibid.* 1753, 3 vol. in-fol.-*Ibid.* 1765, 5 vol. in-4°.-*Ibid.* 1778, 5 vol. in-4°.-*Ibid.* 1803, 10 vol. in-8°.-et traduites en français, avec des notes critiques et littéraires, par Antoine Lasalle, Dijon, an VIII (1800), 15 vol. in-8°. (MARQUIS.)

BACON (ROGER), célèbre moine anglais, qui étonna le treizième siècle par l'étendue et la variété de ses connaissances, et qui sut s'élever audessus des erreurs et de la barbarie du temps par la seule force de son génie, naquit, en 1214, d'une famille ancienne et considérée, anprès d'Ilchester, dans le comté de Sommerset. Dès ses premières années, il montra les plus heureuses dispositions, et annonça qu'un jour il saurait se signaler dans la carrière des sciences et des lettres. Parvenu à l'adolesceuce, il alla faire ses études à l'Université d'Oxford, qui rivalisait avec celle de Paris, et qui, malgré l'ignorance profonde du siècle, possédait déjà quelques hommes éclairés qui sentaient qu'il ne suffit pas d'acquérir une grande habileté dans les arguties de la dialectique d'Aristote et d'étudier les chimères subtiles de la théologie, pour avoir droit au titre de savant. Les études classiques y étaient même moins négligées qu'on ne le pense généralement. Là brillaient Robert Greathead, évêque de Lincoln, appelé, chez nous, Robert Grosse-Tête, Edouard Rich, archevêque de Cantorbery, Guillaume Shirwood, chancelier de Lincoln, et Richard Fishacer. Après avoir suivi les leçons de ces maîtres habiles et illustres, Bacon, déjà versé dans les langues grecque, hébraïque et arabe, dont on s'occupait si peu à cette époque, vint terminer ses études à Paris, où la réputation, le zèle et le talent des professeurs de l'Université attiraient un grand concours d'élèves de toutes les parties de l'Europe, particulièrement de la Grande-Bretagne, dont les sujets les plus distingués ne manquaient alors pas de s'y rendre. Il ne tarda point à s'y faire remarquer par ses progrès rapides, et il y reçut, suivant toutes les apparences, le degré de docteur en théologie. Ensuite il revint en Angleterre. Quelques biographes pensent que ce fut à l'instigation de Greathead qu'il prit l'habit monastique à Oxford, dans l'ordre de saint François. D'autres, parmi lesquels on compte Jebb, pen-

sent qu'il fit profession avant de quitter la France, ce qui est d'autant plus probable que, comme nous l'apprend Wadding, toutes les persécutions qu'il éprouva dans la suite lui furent suscitées par les moines de Paris. Quoi qu'il en soit, c'était le goût du temps, dit Lenglet du Fresnoy, et Bacon suivit le torrent. Mais, au lieu de vivre à Oxford dans une pieuse et sainte oisiveté comme ses frères, il consacra tout ses momens et toutes ses pensées à l'étude. Il se perfectionna dans les langues orientales, lut la philosophie d'Aristote avec attention, et cultiva la géographie, l'histoire, les antiquités, et les mathématiques, qu'il regardait comme la première de toutes les sciences, celle qui sert d'introduction à toutes les autres, et qui dispose l'esprit à les recevoir et à les comprendre toutes. Il fit principalement aussi rouler ses recherches sur la nature et les propriétés des corps. De généreux protecteurs le mirent à même, par leurs dons volontaires, de subvenir aux dépenses considérables qu'exigeaient ses travaux en physique, et qui auraient, sans leur assistance, dépassé de beaucoup les moyens dont sa modique fortune lui permettait de disposer. C'est de cette manière qu'il put construire des instrumens, acheter des manuscrits, faire des expériences, et dépenser, en dix années de temps, deux mille livres sterling, somme alors très-considérable, puisqu'au taux actuel de l'argent, elle représente à peu près cent mille francs de notre monnaie. Quelques biographes paraissent douter qu'il ait réellement fait ses expériences en Angleterre, et pensent qu'elles furent exécutées durant son séjour à Paris; mais cette opinion est peu probable, car Bale dit expressément que les choses extraordinaires opérées par lui, pendant qu'il habitait Brazen-Nose Hall, le firent soupçonner de magie.

En effet, passant tout son temps à la recherche des secrets de la nature, et doué d'un rare talent pour l'observation et les expériences, il dut nécessairement arriver à la connaissance de certaines propriétés et de certaines combinaisons des corps, dont il tira des effets nouveaux et merveilleux, que ses contemporains, trop ignorans pour en saisir l'explication naturelle, considérèrent, suivant l'usage, comme les résultats d'opérations magiques ou surnaturelles. Bacon fut donc accusé de sorcellerie et de communication avec les esprits infernaux, devant le chapitre général de son ordre. Cette inculpation absurde servit bientôt de base et de prétexte aux plus odieuses persécutions, dont les véritables motifs étaient la jalousie que les autres Franciscains ressentaient de sa supériorité, et la haine que ses opinions trop libérales avaient suscitée contre lui. L'affaire fut soumise à Innocent IV, qui défendit à Bacon de continuer ses cours dans l'Université, parce que les opinions sus-

pectes et dangereuses qu'il avançait étaient, disait-on, de nature à troubler la paix intérieure de l'église. Mais une pareille punition était encore trop douce pour satisfaire l'implacable animosité des moines, à la vengeance desquels il ne suffit pas de détruire le repos de leurs victimes, et qui veulent encore punir le corps des licences de l'esprit. La cour de Rome elle-même avait des griefs particuliers contre Bacon : elle ne pouvait lui pardonner d'être uni par les liens d'une étroite et tendre amitié avec Greathead, qui n'avait pas craint d'écrire à Innocent et de déclarer publiquement qu'il le regardait comme l'antéchrist; mais elle lui en voulait surtout d'avoir osé censurer les mœurs relâchées des ecclésiastiques, soit de vive voix, soit dans ses ouvrages, et d'avoir adressé une lettre au pape pour lui faire sentir la nécessité d'une réforme du clergé. Le philosophe, qui n'était coupable que d'avoir dit trop librement la vérité, expia ce crime impardonnable dans une prison, où il fut resserré si étroitement qu'on ne lui permit de voir personne. On poussa même, dit-il, la barbarie jusqu'à lui refuser la quantité d'alimens nécessaire au soutien de ses forces.

Cependant les moines ignorans, fanatiques et jaloux, qui lui faisaient endurer des traitemens aussi odieux, n'en retirèrent pas tout le fruit que leur haine inplacable s'en promettait. Ils tourmentèrent leur victime, mais sans pouvoir ternir ni diminuer sa réputation et sa gloire. Bacon trouva même des protecteurs dans quelques grands personnages, bons appréciateurs du mérite et du talent. Plus que tout autre, le cardinal Foulques, envoyé par le pape en Angleterre, pour y défendre ce qu'Henri III appelait ses droits contre les évêques et les barons, admirait son génie et plaignait son sort. Il lui demanda une copie de ses ouvrages, que Bacon fut contraint de lui refuser, parce que ses supérieurs lui avaient intimé l'ordre de ne communiquer à personne aucun des écrits sortis de sa plume. Mais le cardinal étant monté l'année suivante sur le trône de Saint-Pierre, où il prit le nom de Clément IV, Bacon, qui pensa que la défense ne pouvait pas s'étendre jusqu'au souverain pontife, lui écrivit pour lui faire savoir qu'il était prêt à le satisfaire. Le sage et libéral pontife lui rendit la liberte, et le prit sous sa protection. Bacon rassembla tout ce qu'il avait composé jusqu'alors, et en forma un recueil qu'il fit remettre au pape par un de ses élèves appelé Jean, que les uns pensent être Jean de Paris, tandis que Jebb le croyait être Jean Peccam, de l'ordre de Saint-François à Londres, devenu dans la suite archevêque de Cantorbery, et qui était très-versé dans les mathématiques. Bacon avait mis ce Jean au courant de toutes ses opinions et découvertes, afin qu'il pût expliquer au pape les passages obscurs et difficiles de son traité. On ne sait

pas quel effet ce livre produisit sur l'esprit de Clément; mais on assure que Jean fut accueilli par lui d'une manière très-flatteuse. Quant à Bacon, il n'en retira aucun fruit : seulement il continua de goûter un repos que ses ennemis n'avaient plus le pouvoir de troubler, et durant lequel il reprit ses études favorites avec plus d'ardeur que jamais.

Mais il ne jouit pas long-temps de cette heureuse sécurité. Clément mourut, et fut remplacé par Nicolas III dans la chaire apostolique. L'envie secoua de nouveau ses serpens. Jérôme d'Esculo, général des Franciscains, qui remplissait l'office de légat en France, et qui vint, en cette qualité à Paris, en 1278, prêta l'oreille aux calomnies des frères de Bacon, défendit la lecture de ses ouvrages, et rendit contre lui une sentence d'emprisonnement, dont il sollicita sur-le-champ la confirmation à Rome, dans la crainte que le philosophe ne demandât que l'affaire fût soumise au tribunal suprême du pape. Il paraît qu'on se servit, pour colorer cette nouvelle persécution, du prétexte des ouvrages que Bacon avait écrits sur l'astrologie judiciaire et sur l'alchimie; mais le véritable crime du physicien anglais était d'importuner ses frères par le spectacle de sa gloire justement acquise, et d'inspirer des alarmes à leur ambition et à leur avidité, en faisant tous ses efforts pour rendre plus générales des connaissances qui auraient fini par faire ouvrir les yeux au peuple sur sa sotte crédulité.

Quoi qu'il en soit, la seconde détention de Bacon dura dix ans. Jérôme d'Esculo fut élu pape, sous le nom de Nicolas IV. Ce choix n'était pas propre à le rassurer : cependant il essaya de fléchir le nouveau pontife. Voulant le convaincre de l'innocence et de l'utilité de ses travaux, et cherchant, en même temps, à le flatter avec adresse, il lui envoya son Traité des moyens d'éviter les infirmités de la vieillesse. Mais le pape pensait encore comme avait pensé autrefois le général des Franciscains, et n'était pas plus disposé à tolérer la moindre apparence d'innovation. Ce fut seulement vers la fin de son règne, que le prisonnier fut élargi, à la sollicitation de quelques gentilshommes anglais.

Rendu une seconde fois à la liberté, Bacon vint terminer ses jours à Oxford, où il mourut, le 11 juin 1292, et non pas en 1294, comme beaucoup de biographes l'ont répété d'après Jebb. Il fut enterré dans l'église de son couvent, où l'on a conservé pendant long-temps une cellule dans laquelle il se renfermait pour méditer en repos. C'est dans cette cellule, appelée le *cabinet du frère Bacon* (*the house of fraer Bacon*), que, livré à la contemplation de la nature, il oubliait les sottises humaines, les calomnies des envieux et les coups des méchans. Edmond Dichinson, habile médecin anglais, la mon-

tra encore à Olaüs Borrich, qui en parle dans son Histoire de la chimie.

Bacon eut, comme l'on voit, une vie fort orageuse. Il compta quelques amis, mais il se fit des ennemis sans nombre. Aussi fut-il moins heureux qu'admiré; car l'admiration est presque toujours stérile, tandis que la persécution, surtout lorsque des moines la dirigent, ne manque jamais d'avoir des effets cruels. Lui-même avoue, sans détour, qu'il eut plus d'une fois occasion de se repentir d'avoir pris tant de peine pour se perfectionner dans les sciences. Tandis qu'il languissait dans un cachot, où les alimens lui étaient disputés, on lui donnait, dans les écoles, le titre de *docteur admirable*, qu'il méritait certainement mieux que tant de misérables métaphysiciens, auxquels l'on en prodiguait de non moins emphatiques, et dont tout le talent consistait à savoir parler, durant des jours entiers, au mépris du bon sens et de la raison, sur des questions que ni eux, ni leurs adversaires, ni leurs auditeurs, ne pouvaient comprendre, parce qu'elles sont inintelligibles. La postérité, plus éclairée et plus juste, n'a cependant pas toujours non plus jugé Bacon avec impartialité; car, parmi ses panégyristes, il en est qui l'ont représenté comme le génie le plus brillant et le plus universel que le monde ait jamais eu. Bacon fut, sans contredit, un homme extraordinaire, surtout si l'on a égard au siècle où il vivait. Son génie pénétrant, son esprit fin et délicat, son amour pour la vérité, et son assiduité infatigable au travail l'élevèrent bien au dessus des préjugés qui, de son temps, arrêtaient la marche de la raison; mais il ne sut cependant pas les secouer tous, puisqu'il croyait à la pierre philosophale, à la transmutation des métaux et à l'astrologie judiciaire. Personne ne l'a peint avec plus de vérité que Voltaire, quand il a dit, en parlant de lui, que c'était de l'or encroûté de toutes les ordures de son siècle.

Un des plus grands services que Bacon ait rendus à la physique générale, et qui seul aurait suffi pour immortaliser son nom, consiste à avoir ramené les physiciens sur la voie, depuis si long-temps abandonnée, de l'observation. Il démontra, sans réplique, qu'on ne peut parvenir à connaître la nature qu'en appliquant les mathématiques à la discussion raisonnée et à la comparaison des faits observés. Il prouva, par son propre exemple, que l'unique moyen d'arriver à des connaissances exactes, est d'observer et d'expérimenter, puis d'appliquer les règles du raisonnement et du calcul à la masse des observations, des expériences. C'était désigner assez clairement la méthode analytique. Quelle activité, quelle persévérance, quelle force de jugement, quel esprit d'invention ne devait-

il pas avoir reçu de la nature pour triompher de tous les obstacles qui naissaient à chaque pas devant lui !

D'un autre côté, il a enrichi plusieurs sciences de découvertes importantes; car aucune ne lui était inconnue. Profondément versé en astronomie, il découvrt l'erreur considérable qui existait dans le calcul de l'année solaire, et qui avait augmenté beaucoup depuis la célèbre reformation de Jules-César: il en exposa les causes, et indiqua, d'une manière assez exacte pour mériter depuis les éloges de Copernic, la méthode propre à la rectifier; mais cette grande entreprise, qu'il avait proposée, en 1267, à Clément IV, ne fut exécutée que trois siècles après, en 1582, sous le pontificat et par les ordres de Grégoire XIII, d'après les formules des frères Louis et Antoine Lilio. Il avait des vues profondes en optique; il inventa, dit-on, la chambre obscure, et pressentit le télescope. On lui attribue généralement, sur la foi de Wood, de Jebb et de Molyneux, l'invention de ce dernier instrument; mais Smith a prouvé suffisamment qu'il n'en connut point la construction. L'examen des effets de la réfraction des rayons lumineux, lorsqu'ils tombent sur une surface sphérique, lui fit concevoir que l'interposition d'un milieu dense, de forme arrondie, serait capable de grossir les objets placés très-loin au delà; mais il se contenta d'énoncer la possibilité du fait, et quoique Jebb prétende que les détails qu'il donna à Clément IV sur les observations nécessaires pour arriver à la réforme du calendrier, annoncent qu'il avait su diriger lui-même le télescope vers le ciel, la manière dont il s'exprime ailleurs, fait assez voir qu'il ne s'en servit jamais, et qu'il ne fit que préparer la voie à cette importante découverte, dont l'honneur appartient au hollandais Zacharie Jansen (en 1590). Mais il fit une autre application utile de son savoir en optique : il montra que les verres convexes peuvent, à raison de la faculté qu'ils ont de grossir les objets, servir avec avantage de lunettes aux vieillards et à toutes les personnes qui ont la vue faible et basse. C'est avec tout aussi peu de fondement que divers auteurs, Freind entre autres, lui ont attribué l'invention de la poudre à canon, qui paraît avoir été déjà connue des Grecs du Bas-Empire, puisque l'abbé Fortis a prétendu la trouver décrite dans Constantin Porphyrogénète et dans Léon l'Africain, et même des Chinois et des Indiens, si nous en croyons Vossius, le père Du Halde et Crawford. Il sut seulement la préparer, ou plutôt il sut composer un mélange susceptible de brûler avec détonnation. (*Nam soni velut tonitrus et coruscationes*, dit-il, *fieri possunt in aëre, immo majore horrore, quam illa quæ fiunt per naturam; nam modica materia adaptata, scilicet ad quantitatem unius pollicis, sonitum facit horribilem et coruscationem ostendit*

vehementem, et hoc fit multis modis, quibus civitas aut exercitus destruatur ad modum artificii Gedeonis, qui lagunculis fractis et lampadibus, igne exsiliente cum fragore inæstimabili, infinitum Midianitarum destruxit exercitum cum trecentis hominibus); mais la manière mystique dont il décrit ce mélange (*accipe salis petræ Luru. Vopo Vir Can Utriet sulphuris, et sic facies tonitrum et coruscationem, si scias artificium*) annonce assez qu'il parlait d'une chose déjà connue, quoique peu répandue encore, si, surtout, il a voulu, comme le pense Wiegleb, désigner le charbon par les mots barbares qu'on lit dans sa formule. Quoi qu'il en soit, si Bacon n'inventa pas la poudre à canon, à plus forte raison a-t-on eu tort d'en faire généralement honneur au cordelier allemand, Barthold Schwarz, de même aussi que les uns se trompent quand ils disent qu'elle fut employée pour la première fois, en 1342, par les Maures assiégés dans Algésiras, et les autres, qu'on commença seulement à s'en servir en 1346, à la bataille de Crecy. L'Espagnol Nunnez de Villasan et le savant Suédois Temler ont démontré l'inexactitude de ces deux opinions, dont la seconde a cependant été soutenue avec beaucoup de chaleur par Gram et par Watson.

Bacon avait fait quelques progrès dans la chimie, et il fut le premier qui introduisit cette science parmi ses compatriotes. Il savait que l'alun diffère du vitriol, et connaissait une espèce de feu inextinguible, qui paraît être le phosphore. Il parle aussi du manganèse, comme d'un corps très-voisin des métaux, du bismuth, etc. Mais ses idées générales en chimie étaient fort grossières, car il avait adopté la philosophie de Geber et des autres Arabes. Il n'admettait dans les minéraux que deux principes, le mercure et le soufre, dont la réunion engendre tous les métaux. La nature, suivant lui, tend toujours à produire la perfection de l'or; mais s'il survient des accidens qui la troublent dans ses opérations, elle donne naissance aux différens métaux, qui sont eux-mêmes plus ou moins purs suivant le plus ou moins de pureté ou d'impureté des substances qui entrent dans leur composition. Bacon concluait de là qu'il est facile de convertir tous les métaux en or, et qu'il suffit pour cela d'enlever les impuretés qui le masquent. Il ajoutait que la substance qui enlève ces impuretés, ou qui réduit les élémens presqu'à l'égalité, est propre aussi à conserver la vie, parce qu'elle débarrasse le corps humain de toutes les matières impures qui lui communiquent leur corruption. C'est ainsi que raisonnèrent non-seulement tous les alchimistes de profession, mais encore tous les physiciens de bonne foi, jusqu'à l'époque où la chimie prit son rang parmi les sciences, et où tous les phénomènes dont elle se compose furent classés

sous un certain nombre de chefs généraux, et ramenés à des principes certains.

Bacon excellait encore dans la mécanique. Il profita de ses talens en ce genre pour construire plusieurs automates, dont la perfection devint la source de contes populaires trop absurdes pour que nous perdions un temps précieux à les rapporter, et moins encore à les réfuter.

Bale, Pits et Leland indiquent beaucoup d'ouvrages de Bacon, dont Jebb a pris soin de dresser une longue liste, que nous nous abstiendrons de reproduire ici. Leland pense qu'il serait facile de les réduire à un petit nombre, parce que la plupart ne sont que des chapitres isolés, que plusieurs sont les mêmes traités reproduits sous des titres différens, et que certains, enfin, portent à tort le nom de Roger Bacon, puisqu'ils appartiennent à Robert Bacon, à Roger de Parme, ou à Thomas de Saint-Amand. Bacon paraît en effet avoir peu écrit avant l'envoi de son grand ouvrage au pape Clément, parce que, condamné par ses supérieurs à ne faire part de ses livres à personne, il devait trouver peu de plaisir à écrire des traités qui ne pouvaient point se répandre. Après sa mort, ses frères le poursuivirent jusque dans ses productions littéraires, qu'ils abandonnèrent à la poussière et aux souris dans un coin de leur bibliothèque, d'où elles furent ensuite enlevées et dispersées dans une foule de bibliothèques particulières, dont chaque possesseur se vantait d'avoir une traité distinct dans les lambeaux qu'il avait entre les mains. De là, sans doute, l'origine de ces nombreux opuscules attribués à Bacon, et dont la plupart n'ont que quelques pages d'étendue. Ceux que la presse a reproduits, et sur lesquels seuls nous insisterons, portent les titres suivans:

Epistola de secretis operibus artis et naturæ, ac nullitate magiæ. Hambourg, 1598, in-8°.-*Ibid.* 1608, in-8°.-*Ibid.* 1618, in-8°.-Trad. en français, par Jacques-Girard de Tornus, Lyon, 1557, in-8°.; Paris, 1629, in-8°.

Cette Lettre a été imprimée pour la première fois à la suite de l'opuscule de Claudius Celestinus (*De his quæ mundo mirabiliter eveniunt*, Paris, 1542, in-4°.), sous le titre de: *De mirabili potestate artis et naturæ, ubi de philosophorum lapide, libellus.* L'édition de 1618, faite par les soins de l'Anglais Jean Dee, a été réimprimée dans le tome I de la Bibliothèque chimique de Manget, le tome V du Théâtre chimique, et le tome II de l'*Ars aurifera*. Bacon y montre beaucoup de crédulité, et ajoute foi aux contes puérils de Solin: il croit, par exemple, que le basilic tue par son seul regard, et qu'un loup peut enrouer un homme, s'il l'aperçoit le premier. Suivant lui, l'art, en imitant la nature, l'aide beaucoup, et la surpasse même par cette imitation. Il pense, avec Avicenne, que la nature obéit aux pensées et aux affections véhémentes de l'ame. Il admet deux termes de la vie humaine; l'un établi par la nature, après le péché originel, l'autre amené par la corruption toujours croissante des générations, et soutient qu'on pourrait finir, à force de soins et d'attention, par rendre la carrrière de l'homme plus longue qu'elle ne l'est aujour-

d'hui : « Tout ce qu'on pourrait faire, dit le traducteur, serait de revenir à l'âge d'Adam, mais non le passer, parce que pour autant que régime n'a remède ou antidote contre l'antique souilleure de noz premiers pères. Au commencement que l'âge des hommes déclina, le remède eût été facile ; mais de six-cents ans et plus, difficile d'y mettre remède.

De arte chimiæ scripta, cum opusculis ejusdem authoris. Francfort, 1603, in-12.

Thesaurus chimicus. Francfort, 1603, in-8°.-*Ibid.* 1620, in-8°.

Cette collection renferme sept Traités : *Liber de utilitate scientiarum ; Alchemia major; Breviarium de dono Dei ; Verbum abbreviatum de Leone viridi ; Secretum secretorum ; Tractatus trium verborum ; Speculum secretorum.* On remarque dans le quatrième la phrase suivante, qui pourra donner une idée du style et de la manière de Bacon : *Breve breviarium breviter abbreviatum sufficit intelligenti, si fuerit diligens ; ignoranti autem atque negligenti brevis est prolixitas.*

Speculum alchimiæ, septem capitibus. Nuremberg, 1614, in-4°.-Trad. en français, Lyon, 1557, in-12; Paris, 1612, in-8°. ; *Ibid.* 1627, in-8°.

On doute que cet opuscule soit de Roger Bacon. Il est inséré aussi dans le tome I de la Bibliothèque chimique de Manget, le tome II du Théâtre chimique, et le tome I des *Scripta rariora de alchemiâ.* La traduction française a été réimprimée avec le *Calid* et le *Vade mecum* de Lulle (Paris, 1612, in-8°.-*Ibid.* 1629, in-8°.), et dans les *Divers traités d'alchimie traduits en français* (Lyon, 1557, in-8°.).

De retardandis senectutis accidentibus et sensibus conservandis. Oxford, 1590, in-8°.-Trad. en anglais, avec des notes, par Richard Browne, Londres, 1683, in-8°.

De tincturâ seu olco stibii, in Curru triumphali antimonii, cum notis P. Fabri. Toulouse, 1646, in-8°.

Il paraît certain que ce petit traité n'est pas de Bacon.

Perspectiva in quâ quæ ab aliis fusè traduntur, succinctè, nervosè et ità pertractuntur, ut omnia intellectu facile pateant. Francfort, 1614, in-4°.

Opus majus. Londres, 1733; in-fol. -Venise, 1750, in-4°.

C'est seulement depuis la publication de ce livre, mis au jour par le savant médecin S. Jebb, qu'on a pu apprécier convenablement le mérite de Bacon. L'auteur l'envoya, en 1256, au pape Clément, avec deux autres de ses ouvrages, l'*Opus minus* et l'*Opus tertium*, dont l'un en offre l'abrégé, et dont l'autre lui sert de commentaire ou d'explication dans les endroits obscurs et difficiles. Ces deux derniers n'ont point été imprimés; mais ils existent en manuscrit dans les bibliothèques. L'*Opus majus* est divisé en six partics, qui n'ont qu'une liaison forcée les unes avec les autres, circonstance d'après laquelle seule on pourrait juger qu'elles étaient destinées, dans le principe, à être isolées et indépendantes. Malgré tout son génie, Bacon s'y montre imbu de quelques préjugés populaires fort grossiers. Il croit, par exemple, qu'on perd la vie quand on s'expose la nuit aux rayons de la lune, auxquels la tourbe des ignorans attribue encore aujourd'hui une propriété destructive bien prononcée, et qu'une femme qui a ses règles produit un nuage rouge sur un miroir quand elle s'y regarde. La théorie de la vision que Bacon développe est fort remarquable. Il donne une assez bonne description de l'œil, et, comme Avicenne, soutient que le nerf optique seul est l'organe de la vision, toutes les autres parties ne formant qu'un appareil, une sorte de machine, destinée à recevoir et à concentrer les rayons lumineux. La raison qu'il donne de la décussation des nerfs optiques est fort singulière : « Si les deux nerfs ne se croisaient pas, ils décriraient, dit-il, un angle dans l'endroit où ils se réunissent ; or, il résulterait de là un nerf courbe, et qui ne s'étendrait pas directement du cerveau à l'œil, ce qui empêcherait ou gênerait la vision, fonction qui réclame, autant que possible, des lignes droites. »

Son opinion sur la magie mérite d'être rapportée. *Quid enim de carminibus et characteribus et hujusmodi aliis sit tenendum, considero per hunc modum. Nam procul dubio omnia hujusmodi nunc temporis sunt falsa aut dubia, et quædam sunt irrationalia. Quæ philosophi invenerunt in operibus naturæ et artis, ut secreta occultarunt ab indignis. Sicut si omninò esset ignotum quod magnes traheret ferrum, et aliquis volens hoc opus perficere coràm populo, faceret characteres, et carmina proferret, ne perciperetur, quòd totum opus attractionis esset naturale. Sed igitur quam plurima in libris philosophorum occultantur multis modis: in quibus sapiens debet tunc habere prudentiam, ut carmina et characteres negligat, et opus naturæ probet, et sic tam res animatas quam inanimatas videbit ad invicem concurrere propter naturæ conformitatem, non propter virtutem carminis vel characteris. Et sic multa secreta naturæ et artis existimantur ab indoctis magica. Et magi confidunt stultè carminibus et characteribus, quòd iis præbeant virtutem, et pro assecuratione eorum relinquunt opus naturæ et artis propter errorem carminum et characterum. . . . Sed quæ in libris magicorum continentur, omnia sunt jure arcenda, quamvis aliquid veri contineant; quia tot falsis involvuntur, ut non possit discerni inter verum et falsum.* Ce passage, qui ferait honneur à un naturaliste du siècle actuel, est surprenant dans la bouche d'un écrivain du treizième. (A.-J.-L. JOURDAN.)

BACON DE LA BRETONNIÈRE (FRANÇOIS), né à Verdun sur Saone, en 1670, et non à Paris comme on l'a prétendu, fut reçu docteur en médecine à l'Université de Louvain. Il a écrit :

Réponse à M. Moreau, médecin de Châlons. Châlons, 1710, in-12.
Analyse des eaux chaudes minérales de Bourgogne, avec une dissertation sur les différens genres de coliques, et des remèdes pour leur guérison, et pour plusieurs autres maladies. Dijon, 1712, in-12. (T.)

BACQUERRE (BENOÎT), professeur en théologie, et prieur de l'abbaye de Dunes, a écrit :

Senum medicus præscribens observanda, ut sine magnâ molestiâ senectus protrahatur. Cologne, 1673, in-8°.-*Ibid*. 1683, in-8°.
On trouve à la suite de cet ouvrage un autre, purement théologique, intitulé :
Salvator senum, remedia suggerens pro senum salute æternâ. (T.)

BADANI (GEORGE), médecin de Plaisance, a écrit :

Adnotationes C in simplicia Mesuæ. Pavie, 1568, in-8°. (Z.)

BADCOCK (RICHARD), naturaliste anglais, s'est fait connaître par ses observations microscopiques sur la structure des anthères et sur le développement ainsi que sur l'émission du pollen dans le houx, la grenadille et l'if. Ses recherches lui ont fourni matière à deux Mémoires, qu'on trouve dans les Transactions philosophiques. (Z.)

BADI (SÉBASTIEN). *Voyez* BALDI (SÉBASTIEN).

BADILIO (VALÈRE), médecin italien du dix-septième siècle, qui mourut à la fleur de son âge, exerçait à Vérone lorsqu'il

publia, contre Massaria, l'opuscule suivant, dans lequel il démontre l'utilité de la saignée chez les enfans :

Tractatus de secandâ venâ in pueris, vel antè quatuordecim ætatis annum. Vérone, 1606, in-4°. (v.)

BAECK (Abraham), né à Hudwichwald dans l'Helsingie, en Suède, en 1713, se rendit à Upsal pour y étudier les belles-lettres, la physique, la botanique et les sciences médicales, et fut reçu docteur dans l'Université de cette ville, en 1739. Désirant augmenter ses connaissances par le commerce des hommes les plus recommandables de l'Europe, il parcourut successivement les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Allemagne et la France ; il séjourna deux ans à Paris, et après quatre années de voyage, il revint en Suède, où les distinctions les plus flatteuses l'attendaient. En 1745, il fut nommé assesseur du Collége royal de médecine de Stockholm ; professeur d'anatomie, en 1747 ; médecin de la cour, en 1748 ; médecin ordinaire du roi, en 1749 ; président du collége, en 1752 ; membre de la commission chargée de l'établissement des tables de naissance et de décès, en 1765 ; chevalier de l'Etoile polaire, en 1773. Il était membre de la plupart des Académies de l'Europe quand il mourut en 1795. Son savoir était très-étendu, son caractère doux, prudent et fort humain. On a de lui :

Tal om nyttal som tilflytar Lækare konsten af en wæl irættad Lazareth i Stockholm. Stokholm, 1746, in-8°.
De aere ejusque effectibus in corpus humanum. Upsal, 1734, in-4°.
De phthisi imminente dignoscendâ et curandâ. Upsal, 1739, in-4°.
De medicamentis domesticis eorumque usu in dysenteriâ : Resp. Joh. Bergius. Upsal, 1741, in-4°.
De nosocomio Holmiæ erigendo in usus medicos.
De morbis rure grassantibus.

Ces deux opuscnles sont insérés dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm, avec plusieurs antres du même auteur sur la couleur des Nègres (1748) ; sur le *pichurim*, plante du Brésil (1759) ; sur le *spartium scoparium* (1765).

Baeck a inséré dans les Ephémérides des Curieux de la nature une notice sur le *narwhal*, et il a traduit en latin, sous le titre de *Oratio de memorabilibus insectis*, nn Discours de Linné, qui, en son honneur, a donné le nom de *Baeckea* à un genre de plantes de la famille des salicaires. On doit encore à Baeck une traduction suédoise de l'ouvrage de Dimsdale sur l'inoculation, imprimée à Stockholm en 1769, avec nne préface du traducteur sur l'histoire de cette pratique. (v.)

BAEHR (Oswald), appelé en latin *Berus*, était originaire de l'Etschland, ou pays d'Adige, contrée du Tyrol, où il naquit en 1482. Non content de faire d'excellentes études, ce qui était fort rare à cette époque, il voulut apprendre aux autres à jouir des trésors de l'antiquité, et prit, en conséquence, de très-bonne heure les rênes de l'école des carmélites, à Strasbourg. En 1510, il vint à Bâle, et y reçut le titre de docteur

en philosophie; dans le même temps il étudia la théologie, et surtout la médecine, dont il devint également docteur, on ignore quand; tout ce qu'on sait de certain, c'est qu'il fut pendant cinquante-cinq ans membre du collége des médecins, ce qui porterait à croire qu'il avait déjà reçu le bonnet depuis long-temps. Quoi qu'il en soit, en 1532, à la renaissance de l'Académie, il fut nommé professeur de médecine et archiâtre de la ville, places qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. On l'appelle quelquefois le Janus de Bâle, en faisant allusion à la suppression des abus et des erreurs qui règnèrent jusqu'au seizième siècle dans l'Académie, parce qu'il en fut le dernier recteur avant sa restauration et le premier après qu'elle eut subi une réforme salutaire. Les lexicographes se trompent en plaçant sa mort en 1568 : c'est en 1567 qu'il mourut, ainsi que nous l'apprend l'épitaphe inscrite sur son tombeau. Il n'a rien écrit sur la médecine, mais il a commenté l'Apocalypse. (J.)

BAEHRENS (Jean-Chrétien-Frédéric), né, le 1er mars 1765, à Meinertshagen, se fit recevoir maître ès-arts en 1786, dirigea dès-lors l'école royale de sa ville natale, obtint, en 1790, la place de pasteur et de recteur à Schwerte sur l'Unna, dans le comté de la Marche, et prit en 1798 seulement le titre de docteur en médecine. Les nombreux ouvrages qu'il a mis au jour ne traitent pas à beaucoup près tous de l'art de guérir. Nous allons en donner les titres:

Physiologische Betrachtungen ueber den mechanischen Kœrperbau des Menschen, oder Untersuchung der Zwecke des Schœpfers bey Bildung desselben. Cologne, 1783, in-8°.

Kurzer Abriss der diætetischen Lebensordnung. Cologne, 1783, in-8°.

Aurora philosophorum, die Morgenrœthe der Weisen, von Gerhard Dornæus; aus einem hæchst raren lateinischen Manuscripte uebersetzt. Cologne, 1783, in-8°.

Ueber den tollen Hundsbiss und die Wasserscheu. Cologne, 1783, in-8°.

Versuch ueber die Vertilgung der Unkeuschheit. Halle, 1785, in-8°.

Kritischer und exegetischer Versuch ueber den achten Psalm. Halle, 1785, in-8°.

Beytraege zur Pastoralmedicin. Halle, 1785, in-8°.

Der sorgfæltige Kinderarzt, ein medicinisches Handbuch fuer Aerzte und Nichtaerzte. Léipsick, 1786, in-8°.

Commentatio de ἀποκαραδοκια της κτισεως. Halle, 1786, in-8°.

Freymuethige Untersuchung ueber den Orkus der alten Hebræer. Halle, 1786, in-8°.

Nachricht an alle Menschen-und Kinderfreunde des Westphælischen Publikums wegen eines zu Meinertshagen in der Grafschaft Mark zu errichtenden Pædagogiums. Francfort et Léipsick, 1786, in-8°.

Lesebuch, die Klassiker zweckmaessig zu lesen. Halle, 1786, in-8°.

Anzeige der griechischen und lateinischen Klassiker, mit vorlæufigen Einleitungen und Nachrichten von dem Schicksal ihrer Schriften, Ausgaben und Uebersetzungen; nebst einer Uebersicht der gesammten Philologie. Halle, 1786, in-8°.

Ueber den Werth der Empfindsamkeit, besonders in Ruecksicht auf Romane. Halle, 1786, in-8°.

Isocrates ad Nicoclem oratio, græcè; denuò latinè vertit, notis illustravit, prolusionemque de verâ scriptores classicos interpretandi ratione præmisit. Halle, 1786, in-8°.

Programma ueber die Art, Menschenglueckseligkeit zu bestimmen. Cologne, 1787, in-8°.

Ueber die Europaeischen Muenz-und Wechselarten. Cologne, 1787, in-8°.

Ueber den Patriotismus. Halle, 1787, in-8°.

Teutsche Chrestomathie zur Bildung des Geschmacks und des Herzens, und zum Behufe des Uebersetzens aus dem Teutschen ins Franzœsische. Francfort sur le Mein, 1787, in-8° -*Ibid.* 1788, in-8°.

Franzœsisches Lesebuch zum Nutzen und Vergnuegen. Cologne, 1787, in-8°.

Erasmi Roterdami Colloquia familiaria excerpta; in usum juventutis edidit. Halle, 1787, in-8°.

Gabria' s Fabeln, ans dem Griechischen, mit Anmerkungen. Halle, 1788, in-8°.

Plutarch' s Pædagogik; aus dem Griechischen, mit Anmerkungen. Halle, 1788, in-8°.

Plutarchi de puerorum educatione libellus; recensuit, emendavit, varietatem lectionis indicemque copiosissimum adjecit. Halle, 1790, in-8°.

Programma ueber der Geist des Zeitalters. Dortmund, 1790, in-8°.

Programma I und II ueber die fortschreitende Ausbildung des Menschengeschlechts. Dortmund, 1791, in-8°.

Beschreibung einer neuen astronomischen geometrischen Boussole. Halle, 1793, in-8°. — *Zusaetze dazu. Ibid.* 1794, in-8°.

Ueber den unschaetzbaren Werth der Erlœsung der Menschen durch Jesum. Dortmund, 1695, in-8°.

Das Glueck der Buergertreue, ein Predigt. Dortmund, 1796, in-8°.

Unterricht ueber die Kultur der angorischen Kaninchen, ueber ihre Krankheiten, und die beste Methode sie vortheilhaft zu benutzen. Dortmund et Léipsick, 1796, in-8°.

Der Arzt fuer alle Menschen, ein Huelfsbuch fuer die Freunde der Gesundheit und des langen Lebens. Dortmund et Léipsick, tome I, 1797; tome II, 1798, in-8°.-Francfort sur le Mein, 1800, in-8°.

Ueber das westphaelische Grobbrod oder den Pumpernickel. Dortmund, 1797, in-8°.

Ueber die einzig wahre Theorie der natuerlichen und kuenstlichen Dungmittel. Dortmund et Léipsick, 1797, in-8°.-Dortmund, 1801, in-8°.

Der Artz fuer Soldaten. Dortmund et Léipsick, 1799, in-8°.

Abhandlung ueber die Erziehung der Angorischen Seidenhasen. Francfort sur le Mein, 1800, in-8°.

Entwurf einer naturphilosophischen Einleitung in die Heilkunde. Eberfeld, 1815, in-8°.

Sympathicus consensus capitis cum visceribus abdominalibus. Berlin, 1818, in-8°.

Il a écrit contre la théorie chimique de la fièvre de Reich, et publié nne traduction allemande de l'*Enchiridium medicum* de J. Kaempf (Dortmund, 1796, in-8°.).

Un autre BAEHRENS (Louis-Charles-Henri-Léopold), fils du précédent, a donné:

De otorrhoeâ dissertatio. Halle, 1817, in-8°. (J.)

BAERLE (Gaspard de), né à Anvers, le 12 février 1584, fit ses cours de théologie à Leyde, en 1608, devint ministre

évangélique dans l'île d'Orer-Flacqué, obtint, en 1612, la sous-régence du collége de théologie de Leyde, et, en 1617, fut nommé professeur de logique en l'Université de cette ville. Ayant pris parti pour les Arminiens, Baerle perdit ses places en 1619, et se mit à étudier la médecine; sans sortir de Leyde, il obtint le titre de docteur de la Faculté de Caen. En 1631, il eut la chaire de professeur de philosophie et d'éloquence à l'Université d'Amsterdam, où il mourut, en 1648, le 14 janvier. Baerle était poète; ses vers latins lui ont valu une grande réputation, mais ses vers hollandais méritaient plus d'éloge, quoiqu'on leur en ait moins accordé. Il n'a pas écrit sur la médecine. (T.)

BAERSDORP (Corneille de), issu de la famille des Borselle, naquit à Baersdorp, dans la Zélande; la célébrité qu'il acquit dans la pratique de la médecine le conduisit à la place d'archiâtre de Charles-Quint, qui, plus tard, le nomma conseiller d'état et chambellan; il fut aussi médecin de la reine de France et de la reine de Hongrie, et mourut à Bruges, où l'on voit encore son tombeau dans l'église de Saint-Donat, le 24 novembre 1565. On a de lui :

Methodus universæ artis medicæ, formulis expressæ ex Galeni traditionibus, quâ scopi omnes curantibus necessarii demonstrantur, in quinque partes dissecta. Bruges, 1538, in-fol.

Consilium de arthritide. Francfort, 1592, in-8°., dans le Recueil de Henri Garet

Les titres brillans de l'auteur de ces ouvrages n'ont pas pu les sauver de l'oubli. (S.)

BAFFI (Baffo de'), appelé en latin *Baffus de Baffis*, fils de Lucullus Baffi, médecin de Pérouse dont nous parlerons bientôt, professa lui-même la philosophie et la médecine. Profondément versé dans la connaissance des antiquités de son pays, il prononça, sur cette matière, un Discours public, dans l'Académie des *Insensati*, dont il était membre. Il a aussi composé un autre Discours à la louange de Pérouse, sa patrie, et qui a été imprimé dans cette ville. Enfin, il a déploré, en vers italiens, la mort de Louis Albert, et chanté les louanges de Louis XIII, roi de France, dans un petit ouvrage intitulé: *Il coro delle muse*. La mort le frappa lui-même le 25 juin 1644. (L.)

BAFFI (Jean-Baptiste), natif de Pérouse, et originaire de Corinaldo, fut premier professeur de médecine pratique dans le gymnase de sa ville natale, où il mourut en 1596. Membre de l'Académie des *Insensati*, il prononça deux Discours latins, dont l'un sur l'excellence de la médecine, et l'autre sur la dignité de l'homme. Tous deux ont été imprimés (Pérouse, 1593, in-4°.). Si l'on en croit Oldoine, il au-

rait encore écrit plusieurs ouvrages relatifs à l'art de guérir, et auxquels il avait mis la dernière main avant sa mort, savoir:

Un opuscule ayant pour but de prouver que l'astrologie ne peut être d'aucune utilité au médecin, de quelque secte qu'il soit.
Plusieurs livres sur les moyens de combattre la goutte.
Sur les eaux et les maladies des yeux.
Neuf livres sur les fièvres.
Enfin, il paraît que ce médecin ne dédaignait point le commerce des Muses, car on trouve diverses pièces de lui dans le recueil de poésies de Léonard Sancedo, intitulé:
Vita, azioni, etc. di Dio Umanato, etc. Venise, 1614, in-12. (L.)

BAFFI (LUCULLUS), natif de Pérouse et fils de Jean-Baptiste Baffi, dont nous venons de parler, professa publiquement la médecine dans sa patrie, et fut, comme son père, membre de l'Académie des *Insensati*. Livré avec passion au commerce des muses, il paraît n'avoir laissé que des poésies. L'une d'elles, imprimée à part, est intitulée:

La fama nel nascimiento del gran principe di Toscana. Venise, 1590, in-4°.
Les autres se trouvent dans divers recueils. Giacobilli assure pourtant que ce médecin avait aussi écrit sur l'histoire. (L.)

BAFFUS. *Voyez* BAFFI.

BAGARD (CHARLES) naquit à Nancy, le 2 janvier 1696. Antoine, son père, habile médecin, avait su gagner la confiance du duc Léopold, dont il fut conseiller d'état. Assuré de la protection de son père, le jeune Charles résolut de marcher sur ses traces; il étudia de bonne heure la médecine, et prit le bonnet de docteur à Montpellier en 1715. De retour dans sa patrie, il obtint les bonnes grâces de la duchesse de Lorraine, puis, après la mort de cette princesse, il fut protégé par Stanislas, roi de Pologne, devenu duc de Lorraine et de Bar par la cession de ces deux provinces à la France. Stanislas, prince éclairé, qui se plaisait à encourager les savans, prit Bagard pour médecin consultant, le fit ensuite son premier médecin, et lui fit donner le cordon de Saint-Michel par le roi de France, en 1753. Profitant de la faveur qu'il devait à ses talens, Bagard détermina Stanislas à établir, dans la ville de Nancy, un jardin botanique et un collége de médecine, dont il fut nommé président, et dans lequel fut fondue l'Université de Pont-à-Mousson, transportée à Nancy deux ans après la mort de Stanislas, c'est-à-dire, en 1768. Bagard survécut peu à son bienfaiteur: il mourut en 1772, le 7 décembre. Ses ouvrages ne sont aujourd'hui d'aucune utilité; Bagard n'eut aucune idée à lui, et il donna dans toutes les erreurs du temps: tel est le sort des médecins praticiens; leur réputation cesse à leur mort. Ses principaux écrits sont:

An vomitus fœculentus in passione iliacâ ab antiperistaltico intestinorum motu. Montpellier, 1715, in-8°.

Histoire de la thériaque avec le poème d'Andromaque sur la thériaque. Nancy, 1725, in-4°.

De utero duplici in fœminâ viso cum vestigiis fœconditatis in utroque utero. Nancy, 1753, in-4°.

Cette observation d'un fait peu commun mérite d'être consultée. Un exemple semblable, non d'une matrice double, car il n'en existe pas, mais d'une matrice biloculaire, a été consigné dans le Journal complémentaire du Dictionaire des sciences médicales (tome VI, page 371). Il a été observé par M. Tiedemann.

Recherches et observations sur la durée de la vie de l'homme. Nancy, 1754, in-8°.

Discours sur l'histoire de la thériaque. Nancy, 1755, in-8°.

Explication d'un passage d'Hippocrate sur les Scythes qui deviennent eunuques. Nancy, 1761, in-8°.

Ce passage a été expliqué et commenté de la manière la plus habile, quelques années après, par le savant et profond littérateur Chrétien-Gottlob Heyne, dans les *Comment. Societ. regiæ scientiarum Gottingensis per unnum MDCCLXXVIII* (Gœttingue, 1779, vol. I).

Mémoire sur les eaux de Contrexeville en Lorraine. Nancy, 1760, in-4°.

Sur les eaux minérales de Nancy. Nancy, 1763, in-8°.

Dispensatorium pharmaceutico-chimicum. Nancy, 1771, in-fol.

Pinax materiei medicinalis, seu selectus medicamentorum officinalium, simplicium et compositorum, Galenicorum et chimicorum. Paris, 1771, in-8°.

Éloy lui attribue en outre:

Observations médicales.

Dissertation sur la cause physique des tremblemens de terre et sur les maladies épidémiques qui peuvent en résulter.

Dissertation sur l'inoculation de la petite-vérole.

On lui attribue aussi:

Mémoire sur les macrobies et les centenaires.

Discours sur les monstres du règne végétal. Nancy, 1708, in-8°. qui ne peut être de lui, puisque en 1708, il n'avait que douze ans au plus. (s.)

BAGELLARDO (Paul), appelé en latin *Bagellardus de flumine*, médecin du quinzième siècle, naquit à Fiume, et publia l'opuscule suivant:

De ægritudinibus infantium, et de morbis puerorum. Padoue, 1472, in-4°. - Graetz, 1487, in-4°. - Lyon, 1538, in-8°. (v.)

BAGGAART (Jean), né à Flessingue en 1657, fut un de ces médecins philosophes qui soumettent l'autorité des noms à celle de la nature, et qui consultent l'observation avant d'adopter les opinions des auteurs. Ses succès dans la pratique lui valurent une grande réputation. Il mourut dans sa ville natale, en décembre 1710, après avoir publié les ouvrages suivans, en hollandais, sur l'hygiène et le danger du traitement de la petite vérole par les échauffans, et sur le scorbut:

De waarheid on ontræud von vorordeelen door en gezonde redekaveling over de ses niet naturlige dinge. Middelbourg, 1695, in-4°.

Over de kinderpocken en masselen. Amsterdam, 1710, in-8°. - *Ibid.* 1630, in-8°.
Over de Scheurbuyk. Middelbourg, 1696, in-8°. (T.)

BAGET (Jean), reçu maître en chirurgie, à Paris, le 30 mai 1736, fut très-habile démonstrateur d'anatomie. Il a laissé :

Ostéologie, premier traité, dans lequel on considère chaque os par rapport aux parties qui le composent. Paris, 1731, in-12.
L'exactitude et la clarté caractérisent cet ouvrage, qui a été fait le scalpel à la main.
Myologie. Amsterdam, 1736, in-8°.
Non moins bon que le précédent.
Elementa physiologiæ juxta selectiora experimenta. Genève, 1749, in-8°.
Lettre pour la défense et la conservation des parties les plus essentielle à l'homme et à l'état. Genève, 1758, in-12.
Réflexions sur un livre intitulé : Observations sur les maladies de l'urètre. Paris, 1750, in-12. (S.)

BAGIEU (Jacques), membre de l'Académie de chirurgie, chirurgien-major des gendarmes de la garde du roi, s'est fait connaître par ses recherches intéressantes sur les amputations. Il soutint que lorsque l'os devient saillant, on doit recourir à une nouvelle opération, sans attendre que la portion d'os nécrosée tombe d'elle-même. Cette opinion fut appuyée de l'autorité du célèbre Louis; elle a été reproduite, en 1814, dans une thèse soutenue à la Faculté de Paris, sous le n°. 197. Les écrits de Bagieu, qui, d'ailleurs, restreignait beaucoup le nombre des circonstances où il faut pratiquer l'amputation, contiennent aussi des observations curieuses sur des corps étrangers extraits de différentes parties du corps. On a de lui :

*Lettre de M. ***, chirurgien de province, à M. ***, chirurgien à Paris, au sujet de la remarque, page 249, de l'édition de Dionis, par M. de Lafaye.* Paris, 1740, in-12.
Brochure dirigée contre Lafaye et Morand, en faveur de Foubert et de Garengeot.
Deux Lettres d'un chirurgien d'armée, l'une sur plusieurs chapitres du Traité de la gangrène de M. Quesnay, l'autre sur le Traité des plaies d'armes à feu de M. Desponts. Paris, 1750, in-12.
Nouvelle Lettre sur plusieurs chapitres du Traité de la gangrène. Paris, 1751, in-12.
Examen de plusieurs parties de la chirurgie, d'après les faits qui peuvent y avoir rapport. Paris, tome I, 1756, et tome II, 1757, in-12.
Mémoire sur cette question : s'il est plus avantageux d'attendre que la nature sépare la portion saillante de l'os, ou de la séparer par une seconde amputation.
Dans les Mémoires de l'Académie de chirurgie, tome 2, page 274. (V.)

BAGLIVI (Georges), né, en 1669, à Raguse, fut transporté dès sa plus tendre jeunesse à Lucce, ville de la terre d'Otrante, dans le royaume de Naples. Il étudia la médecine, d'abord à Salerne et à Naples, et ensuite à Bologne, où il reçut le bonnet de docteur. Dès ses premiers pas dans la carrière, il recon-

nut que le domaine de la science avait été envahi par les hypothèses et les subtilités. Il résolut de faire refleurir la doctrine des anciens, fondée sur l'étude de la nature, et de l'opposer à un assemblage monstrueux d'opinions ridicules, ou entretenues par l'apathie, ou défendues par la vanité. Dans ce dessein, il parcourut l'Italie pour observer les maladies dans les hôpitaux et la direction imprimée aux esprits dans les Académies, employant ses loisirs à lire les écrits d'Harvey, de Bellini, de Borelli, de Lower, de Willis, de Cole, et de tous ceux qui avaient cherché, par la voie de l'expérience et par celle de l'analyse, à rendre raison de l'action des divers organes de l'économie animale, en remontant à un petit nombre de lois générales. Après avoir terminé ce voyage, il se fixa à Rome, où le pape Clément XI lui confia la chaire de médecine théorique, et peu de temps après, en 1695, celle de chirurgie et d'anatomie dans le collége de la Sapience. Il fut accueilli avec bienveillance par Malpighi et par Pacchioni, dont la société devint pour lui une occasion journalière d'instruction. Bientôt la réputation de Baglivi lui attira un grand nombre de disciples, qui trouvaient dans ce jeune professeur un jugement sain, une élocution facile, une riche moisson de faits qu'une pratique très-répandue mettait chaque jour à sa disposition, et des connaissances variées en littérature ancienne, en physique et en histoire naturelle. Il leur présentait les avantages de la médecine d'observation avec cet enthousiasme qu'une conviction profonde fait naître dans une imagination vive : « J'ai exploré, leur disait-il, toutes les routes ; je n'en ai trouvé qu'une qui puisse mener à une méthode sûre dans le traitement des maladies : c'est la doctrine de Cos, que ma propre expérience m'a accoutumé à regarder, pour ainsi dire, comme le produit d'un oracle. Aussi ai-je abandonné tous les autres livres pour ne lire que ceux d'Hippocrate. Le médecin qui aura gardé dans sa mémoire tous les préceptes qu'ils contiennent, qui aura saisi les rapports qui les lient, et qui en saura faire l'application lorsqu'il sera appelé au lit du malade, se trompera rarement dans l'exercice de sa profession. »

C'est surtout dans son traité sur la pratique de la médecine, que Baglivi se montre zélé partisan de la méthode d'observation. Il indique les obstacles qui ont retardé les progrès de cette méthode ; il en compte jusqu'à six, lesquels sont le texte d'autant de chapitres, savoir : le mépris qu'on a pour les médecins de l'antiquité ; les fausses opinions et les préjugés auxquels on s'est attaché comme à des idoles ; les fausses comparaisons ; l'abus des indnctions, ou l'analogie établie sur de faux rapports ; les lectures faites sans choix et sans discernement ; une interprétation mal entendue des auteurs, et la manie de

créer des systèmes ; la désuétude du langage aphoristique. En développant chaque texte, l'auteur s'est élevé à des considérations du plus grand intérêt. Il censure hautement les médecins qui n'ont pas le courage de penser par eux-mêmes; il fait voir que leur apathie excite la témérité et favorise les succès des artisans de théories. Cependant, malgré son goût pour l'observation, qu'il regardait comme la base de tout ce qu'il y a de certain en médecine, il se laissa entraîner à l'hypothèse d'une force systaltique dans la dure-mère : il la représente, dans son traité de la fibre motrice, comme la cause première des mouvemens des méninges et des membranes en général. Je vais entrer dans quelques détails à ce sujet. Willis avait donné sur la contexture et les usages de la dure-mère des descriptions qui, pour le dire en passant, ne sont point exemptes d'erreurs. Mayow avait prétendu que la dure-mère, qu'il nommait le diaphragme du cerveau, était par la continuité de ses mouvemens et les diverses lois qui y président, l'origine de plusieurs phénomènes, tant dans l'état de santé que dans l'état de maladie. Pacchioni venait de publier sur la structure de cette membrane une dissertation qui parut environ deux mois avant le Traité de la fibre motrice. Cette circonstance fit croire que ce dernier ouvrage avait été pris dans celui de Pacchioni : Baglivi répond à ce reproche avec beaucoup d'aigreur et quelque vraisemblance dans une Lettre insérée dans l'édition complète de ses OEuvres. Cette accusation de plagiat a été renouvelée depuis par Bassani et par Morgagni.

Voici un court aperçu des argumens sur lesquels Baglivi a étayé son système. Il avait vu que les bains, les frictions, les embrocations, les exercices de la gymnastique, l'application du feu et les diverses irritations de la peau, tenaient le premier rang dans la thérapeutique d'Hippocrate, en un mot, que ce médecin avait recours beaucoup plus souvent aux moyens externes, exerçant par conséquent leur action sur les solides, qu'aux médicamens internes, c'est-à-dire à ceux qui sont susceptibles de passer plus rapidement dans la circulation. Baglivi en tira cette conséquence, que les solides avaient plus d'influence que les liquides sur la détermination des maladies. La prolongation de la vie, quoique très-précaire après la naissance chez des individus qui, privés de cerveau, étaient pourvus de méninges, lui faisait conjecturer qu'elles étaient douées d'une grande puissance d'action sur les solides et sur les liquides de tout le corps, et que leurs oscillations communiquaient le mouvement et la vie à toutes les parties placées au-dessous de la tête. Des faits particuliers avaient contribué à fortifier cette opinion : il avait trouvé le mésentère dur et desséché dans le cadavre d'un homme qui avait succombé à des

douleurs de ventre; cependant cet homme, très-peu d'heures avant sa mort, mangeait, dormait, et offrait tous les signes d'une santé parfaite; seulement il était d'une maigreur notable. Baglivi concluait de ce rapprochement, qu'il fallait imputer la mort à une lésion des solides, plutôt qu'à une altération des liquides. Il avait vu un malade survivre à l'excision d'une petite portion du cerveau qui était putréfiée : l'existence de cet individu n'avait été troublée ni par les convulsions, ni par la céphalalgie (il n'est pas facile d'expliquer comment les méninges avaient été épargnées). Il avait observé que lorsque ces membranes étaient percées, enflammées ou ecchymosées, il survenait sur-le-champ plusieurs symptômes funestes, tels que les convulsions, le tremblement, le délire. L'élévation des hypocondres, l'immobilité de la pupille, le gonflement, l'impuissance et l'aridité de la langue, qui accompagnent ordinairement le délire, lui avaient paru fournir autant de preuves de l'empire que les méninges exercent sur tout le système des membranes. Il établissait que celles-ci étaient toutes des productions des méninges; qu'elles formaient le tissu des viscères, des vaisseaux et des glandes; que les fibres membraneuses (qu'il distinguait des fibres charnues, quant à leur origine et quant à leurs mouvemens) avaient des relations constantes, une connexité absolue avec le cerveau et avec les méninges, d'où elles reçoivent l'impulsion qui les meut; que l'analogie de structure des unes et des autres s'étendait à leurs usages.

Tels sont les antécédens qui ont amené Baglivi à cette proposition générale : « J'attribue les mouvemens de la dure-mère à une force qui lui a été départie dès le commencement de sa formation (*in principio generationis*), et la durée de ses mouvemens à la réflexion des mouvemens des diverses parties qui réagissent sur la dure-mère. C'est par ce mécanisme que toutes les parties, soit liquides, soit solides, entretiennent les mouvemens du cœur, et lui donnent le pouvoir de vaincre la résistance énorme de tous les solides et de tous les liquides. » Quelle que soit l'importance que Baglivi accorde à la fibre membraneuse, il ne suppose point que son action soit exclusive : de même qu'elle agit sur les fluides, de même les fluides peuvent agir sur elle; la santé dépend de justes proportions entre l'action de l'une et celle des autres. La médecine doit avoir pour but le retour de cet équilibre lorsqu'il est rompu.

L'hypothèse de la force systaltique de la dure-mère a été renversée par les expériences de Lamare, de Haller, etc. En les examinant avec attention, on reconnaît qu'elles tiennent à deux erreurs principales : la première consiste en ce que le mobile des phénomènes de l'économie animale est rapporté à un système secondaire, au lieu d'être rapporté à l'un des deux

systèmes du premier ordre, à l'un des deux systèmes générateurs; la deuxième consiste en ce que Baglivi attribue à la dure-mère une puissance d'impulsion, sinon exclusive, au moins indépendante. Hoffmann, tout eu adoptant la théorie de Baglivi sur le rôle des solides, y a apporté des modifications qui corrigent la première des erreurs dont je viens de parler: le rôle que les membranes jouent dans la théorie de Baglivi est rempli par les nerfs dans la théorie d'Hoffmann: « Toutes les maladies internes, dit celui-ci, doivent être rapportées à des affections contre nature du système nerveux. » En parlant des désordres qui suivent certaines lésions, il met les membranes au niveau des nerfs; mais alors il considère les membranes comme des tissus nerveux (*læsis quocunque modo, vel nervis per corpus discurrentibus, vel membranosis quibusvis nervosis partibus*). La deuxième erreur que j'ai signalée dans l'hypothèse de Baglivi lui a été commune avec tous les physiologistes qui ont admis ou qui ont cherché un principe unique pour rendre raison des résultats de l'organisme. Ceux-là se sont placés à une plus grande distance de la vérité, qui ont fait reposer ce principe sur une abstraction.

Il n'a existé aucun médecin qui ait insisté autant que Baglivi sur la différence qui sépare la théorie de la pratique. Il a tracé, et le plus souvent sous la forme aphoristique, des règles sur le pronostic et le traitement des maladies, où rien n'est hypothétique; chaque précepte est fondé sur l'expérience ou sur une stricte analogie: il avertit que les vomitifs sont tantôt utiles et tantôt nuisibles, selon les régions et selon les climats; qu'il faut se défier des purgatifs et des stimulans au commencement des fièvres aiguës, parce que la matière morbifique étant encore dans un état de crudité, on ne peut l'évacuer sans exposer le malade aux chances les plus funestes; que, dans ces mêmes affections, les médecins abusent des médicamens, ou en les donnant sans discernement et d'une manière intempestive, ou en les prodiguant avec une excessive profusion et à des intervalles trop rapprochés: de-là un surcroît d'agitation pour le malade; de-là la dégénération de la maladie, les modifications infinies qu'elle subit, et que le médecin ignorant confond avec le cours de la maladie même, tandis qu'elles sont le résultat d'imprudentes prescriptions. Si la maladie est susceptible de guérison, une petite quantité de remèdes suffit pour l'obtenir; si la maladie est incurable, elle s'accroîtra par l'usage des remèdes. Est-elle aiguë et inflammatoire? il suffit d'observer la direction que la nature donne à ses efforts, et de les seconder. Est-elle chronique? l'organe qui en est le siége doit être le principal objet du traitement; il faut employer peu de remèdes, et les choisir parmi les spécifiques: alors le régime ali-

mentaire exige la plus grande attention. Baglivi assure que l'application des vésicatoires, dans les inflammations violentes accompagnées de sécheresse à la langue et de délire, peut produire les convulsions et la mort. Il suppose dans les astres une action puissante sur la détermination et sur l'issue des maladies, opinion qui déjà avait été adoptée par Baillou, et qui, dans la suite, a été développée par Méad. On ne trouve point dans Baglivi de système complet de pathologie : ce sont des documens généraux sur la pratique de la médecine, auxquels il a joint l'étiologie de quelques maladies et un assez grand nombre d'observations particulières. Parmi les épidémies, il a décrit fort rapidement les apoplexies qui régnèrent à Rome en 1694 et 1695, et la fièvre mésentérique de Baillou. Son opinion sur la morsure de la tarentule et sur les moyens de la guérir a été réfutée par le docteur Serrao. On sait que Baglivi vantait contre cette morsure la musique et la danse, qu'il recommande également d'opposer à d'autres maladies, dans un chapitre intitulé : *De methodo curandi morbos complures musicâ, saltatione, equitatione, navigatione, venatione, rusticatione, sine inutili remediorum acervo.* Dans ses écrits, notamment dans ceux qui appartiennent à la médecine pratique, une certaine originalité se mêle à des conceptions élevées, à un sens profond, à une touche mâle, à des combinaisons d'idées qui décèlent un homme de génie. Si l'on veut apprécier l'influence de ses ouvrages sur le dix-huitième siècle, on reconnaîtra : 1°. qu'ils ont accrédité l'esprit d'observation et rétabli la médecine hippocratique; 2°. qu'ils ont affranchi la science des théories galéniques, fondées exclusivement sur la bile, sur l'alcalescence et les autres altérations des humeurs ; 3°. qu'ils ont concouru à amener une classification méthodique des maladies; 4°. qu'ils ont ouvert les routes qui ont conduit aux grandes découvertes en physiologie : c'est ainsi que les travaux de Baglivi ont été le prélude des expériences qui ont dévoilé à Haller la connaissance de l'irritabilité; 5°. ils ont donné l'exemple de l'alliance de la physiologie avec la médecine pratique : ce trait est un des plus caractéristiques ; il est celui qui assigne davantage le rang que notre auteur doit occuper. C'est sous ce rapport qu'il a surpassé Sydenham, qui eut pour l'observation autant de goût, qui avait émis les mêmes vœux et les mêmes aperçus sur la nécessité et la possibilité de classer les maladies, et qui eut plus de sagacité dans la pratique de la médecine, parce qu'étant né avant Baglivi et lui ayant survécu de plusieurs années, il put exercer plus long-temps.

Baglivi était d'un tempérament nerveux et mélancolique. Il avait reçu de la nature cette sensibilité exquise qui fait qu'on n'oublie point les bienfaits, et qu'on a besoin de quelque ef-

fort sur soi-même pour oublier les injures. Il essayait de dissiper cette mélancolie par la lecture habituelle de la Bible et des anciens philosophes, surtout de Cicéron et de Sénèque. Il mourut à Rome, à l'âge de trente-huit ans, le 17 juin 1707, avant que ses talens fussent parvenus à la maturité. Il avait été agrégé, en 1698, à la Société royale de Londres, et, en 1699, à l'Académie impériale des Curieux de la nature.

Le recueil des ouvrages de Baglivi a été publié sous le titre de : *Opera omnia medico-practica et anatomica*. Lyon, 1704, in-4° -*Ibid*. 1710, in-4°.-*Ibid*. 1715, in-4°.-*Ibid*. 1745, in-4°.-Paris, 1711, in-4°.-Anvers, 1715, in-4°.-*Ibid*. 1734, in-4°.-Bassano, 1737, in-4°.-Leyde, 1744, in-4°.-Nuremberg, 1751, in-4°.-Venise, 1754, in-4°.-Lyon, 1765, in-4°.-Paris, 1788, 2 vol. in-8°., avec des notes de M. Pinel.

On a réuni dans ces éditions les divers Traités et Dissertations de Baglivi; on y a joint des lettres qui lui avaient été écrites par quelques savans, tels que Andry, Osterchamp, Cole, Hotton, Leclerc, et quatre opuscules de Santorini sur la structure et le mouvement des fibres, la nutrition, les hémorrhoïdes et le flux menstruel.

On a imprimé séparément :

De praxi medicâ, ad priscam observandi rationem revocandâ, libri quatuor. Rome, 1696, in-8°.-Lyon, 1699, in-8°.-Leyde, 1699, in-8°.-Lyon, 1703, in-8°.-Londres, 1709, in-8°.-Marbourg, 1793, in-8°.-Trad. en anglais, Londres, 1703, in-4°.-en allemand, Lubeck, 1705, in-8°. ; Léipsick, 1718, in-8°.-en français, par d'Aignan, Paris, 1757, in-12.

Dissertatio de anatome, morsu et effectibus tarentulæ. Rome, 1696, in-4°.-Londres, 1699, in-4°.

Dissertatio de usu et abusu vesicantium. Londres, 1699, in-4°.

Specimen quatuor librorum de fibrâ motrice et morbosâ. Pérouse, 1700, in-4°.-Rome, 1702, in-4°.-Utrecht, 1703, in-8°.-Londres, 1703, in-8°.-Bâle, 1703, in-8°.-Altdorf, 1703, in-8°.

Dans la *Galeria di Minerva*, cet ouvrage est attribué à Jean Casalecchi, médecin de Reggio. Quoi qu'il en soit, il a été critiqué par Nellen, médecin hollandais, dans son Traité de théorie mécanique ; par Sénac, dans ses Commentaires physiologiques sur l'anatomie d'Heister ; par Poli, chimiste de Rome, dans son Triomphe des acides. La critique de ce dernier est poussée jusqu'à l'indécence.

De medicinâ solidorum ad rectum statices usum Canones. Rome, 1704, in-12.

Dissertationes varii argumenti ad Petrum Hotton. 1705-1710, in-8°.

(Castel)

BAGOLINO (Jean-Baptiste), médecin de Vérone, fils de Jérôme Bagolino, vécut pendant la première moitié du seizième siècle. Versé dans les langues grecque et latine, il aida son père à traduire plusieurs écrits, ce qui a probablement donné lieu à l'erreur des lexicographes, qui ont parlé de ces traductions sous son nom. Le seul ouvrage qu'on ait de lui, est un travail considérable qu'il entreprit sur Aristote et Averrhoës, et qui paraît lui avoir coûté la vie. Ce travail a été imprimé, après sa mort, sous le titre suivant:

Aristotelis opera omnia cum commentariis Averrhois, notis Levi Gersonidis, Jacobi Mantini, Marii-Antonii Zimaræ et Johannis-Baptistæ Bagolini. Venise, 1552, onze volumes in-fol. (L.)

BAGOLINO (Jérôme), natif de Vérone, fut successivement professeur de philosophie et de médecine pratique, ordinaire et extraordinaire, dans l'Université de Padoue. Il paraît qu'il interpréta aussi la logique d'Aristote à Bologne, où il eut, au nombre de ses disciples, le célèbre Burana. Celui-ci ayant laissé imparfait un ouvrage considérable qu'il avait entrepris sur Aristote et Averrhoës, le maître se chargea d'accomplir le dernier vœu de son élève, en faisant imprimer cet ouvrage, avec les notes qu'il y ajouta, sous le titre suivant:

Aristotelis priora Resolutoria latino sermone donata, et commentariis illustrata, à Jo.-Francisco Burana, adjectâ Averrhois expositione secundi secti de facultate propositionum, et Averrhois in eosdem compendio, eodem Buranâ interprete, cum annotationibus Hieronymi Bagolini. Venise, 1536, in-fol.-Paris, 1539, in-fol.-Venise, 1567, in-fol.

Parmi les ouvrages qui lui sont propres, se trouvent plusieurs traductions du grec en latin, pour lesquelles il fut secondé par son fils Jean-Baptiste, dont nous avons parlé dans l'article précédent. Les voici:

De fato, deque eo quod in nostrâ potestate est, ex mente Aristotelis, liber eximius Alexandri Aphrodisiensis: latinè vertit Hieronymus Bagolinus. Vérone, 1516, in-fol.-Venise, 1541, in-fol.-*Ibid.* 1549, in-fol.-*Ibid.* 1555, in-fol.-*Ibid.* 1559, in-fol.

In Aristotelis libros duos de Generatione et Corruptione commentarii Johannis Philoponi, Hieronymo Bagolino interprete. Venise, 1541, in-fol.-*Ibid.* 1543, in-fol.-*Ibid.* 1548, in-fol.-*Ibid.* 1549, in-fol.-*Ibid.* 1559, in-fol.

Quæstiones naturales et morales, et De fato libri quatuor, Alexandri Aphrodisiensis: latinè vertit Hieronymus Bagolinus Veronensis. Venise, 1541, in-fol.-*Ibid.* 1544, in-fol.-*Ibid.* 1546, in-fol.-*Ibid.* 1549, in-fol.-*Ibid.* 1555, in-fol.-*Ibid.* 1559, in-fol.-*Ibid.* 1563, in-fol.

Commentarii Syriani in libros III, XIII et XIV Metaphysicorum Aristotelis, ex interpretatione Hieronymi Bagolini. Venise, 1558, in-4°.

Collectanea in libros Priorum.

In libros I et II Posteriorum Analyticorum, lectura privata.

Du temps de Tomassini, ces deux derniers ouvrages existaient à Padoue en manuscrits. Il ne paraît pas qu'ils aient été imprimés. (L.)

BAIER (Ferdinand-Jacques), fils de Jean-Jacques, naquit à Altdorf, le 13 février 1707. Il fit ses études à Weimar, puis à Altdorf, et à Wurzbourg, après quoi il parcourut la Hollande, s'arrêta surtout pendant quelque temps à Leyde et à Amsterdam, s'embarqua ensuite pour Hambourg, et revint dans sa patrie après avoir visité les célèbres mines de la Saxe. A son retour, en 1730, l'Université lui conféra le titre de docteur, et au bout de trois mois, il fut admis dans le collége des médecins de Nuremberg. Il entra, en 1732, dans l'Académie des Curieux de la nature, devint président-adjoint de cette société en 1736, fut nommé président titulaire en 1770, et mourut, à Altdorf, le 23 octobre 1788. Les ouvrages qu'il a laissés sont beaucoup moins remarquables que ceux de son père. En voici les titres:

Oratio de fulminibus ordini litteratorum fatalibus. Altdorf, 1724, in-4°.-*Ibid.* 1756, in-4°.

Dissertatio inauguralis de morbis benignis, Altdorf, 1728, in-4°.

J.-J. Baieri introductio in medicinam forensem, et responsa ejusdem argumenti ad F.-J. Baierum, filium. Nuremberg, 1748, in-4°.

J.-J. Baieri epistolæ ad viros eruditos, eorumque responsiones historiam et physicam specialem explanantes, curante filio F.-J. Baiero. Francfort et Léipsick, 1760, in-4°.

D. D. God.-Guil. Muellero Reip. Francof. ad Mœnum archiatro S. P. D. Nuremberg, 1764, in-4°.

Epistola itineraria ad virum illust. atque excell. D. Chr.-Jac. Trew. Nuremberg, 1766, in-4°.

Gedanken ueber die in der Klotzischen Schrift von dem Nutzen und Gebrauch geschnittener Steine uebel angebrachte und ungegruendete Verlaeumdung seines Vaters. Nuremberg, 1768, in-8°.

Baurorum gentis obtrectatori petulentissimo crepitaculo Zoilo Klötziolo à lolio Sebastianus Brand in navem stultiferam acclamat ut sapiat. Nuremberg, 1768, in-8°.

Programma quo se præsidem Acad. naturæ Curiosorum electum et D. Chr.-Andr. Cothenium directorem constitutum esse significat. Nuremberg, 1770, in-4°.

Programmata aliquot, quibus novos collegas sodalitio suo adscribit atque renuntiat. Nuremberg, 1770, in-4°.- *Ibid.* 1771, in-4°.

Dissertatio epistolaria de claris pharmacopœis historiæ naturalis amplificationibus. Nuremberg, 1729, in-4°.

On doit à Baier la publication des tomes IV (1770), V (1773), VI (1778) et VII (1783) des Actes de l'Académie des Curieux de la nature. Ces volumes renferment plusieurs articles qui sont de lui.

(A.-J.-L. J.)

BAIER (Jean-Guillaume), frère du suivant, et fils aîné du théologien Jean-Guillaume Baier l'ancien, naquit, à Iéna, le 12 juin 1675, et mourut, à Altdorf, le 11 mai 1729. Il ne se rendit pas moins célèbre que son père en théologie, et nous l'aurions, par conséquent, passé sous silence, si, parmi les nombreux ouvrages sortis de sa plume, on ne distinguait les deux suivans:

Disputatio de behemoth et leviathan, elephante et balænâ. Altdorf, 1708, in-4°.

Disputatio de fossilibus, diluvii universi monumentis. Altdorf, 1712, in-4°.

Dans la première, Baier prétend que les deux grands animaux dont la Bible fait mention au livre de Job sont la baleine et l'éléphant. Dans la seconde, il s'attache à prouver que les fossiles sont des monumens du déluge universel. Un théologien était excusable de soutenir cette thèse; mais le monde savant n'a pas vu sans surprise le plus illustre de nos naturalistes modernes épuiser son talent en critique pour prouver par l'oryctographie la *vérité* de la chronologie mosaïque. (A.-J.-L. J.)

BAIER (Jean-Jacques), médecin célèbre et savant naturaliste, vit le jour, à Iéna, le 14 juin 1677. Il était fils de Jean-Guillaume Baier, dont le nom brille au premier rang parmi ceux des théologiens. La délicatesse de sa complexion, pendant les premières années de son existence, l'empêcha de s'adonner de bonne heure à l'étude, mais, dès qu'il s'y mit, il montra beaucoup d'aptitude, et surtout un goût décidé pour la médecine. Ins-

crit, en 1693, sur les registres de l'Université, il accompagna, l'année suivante, à Halle, son père, qui venait d'y être appelé en qualité de premier professeur de théologie; mais il séjourna très-peu de temps dans cette ville, et revint à Iéna, où il passa quatre ans entiers. Au bout de ce laps de temps, en 1699, il parcourut tout le nord de l'Allemagne, alla jusqu'à Riga, en Livonie, et reprit ensuite la route d'Iéna, où il fut reçu d'abord docteur en médecine, puis maître en philosophie. Ces formalités étant remplies, il se rendit à Halle pour y faire des cours particuliers. Cette carrière offrant peu de ressources à son ambition, il cherchait tous les moyens de s'en frayer une autre, lorsqu'un de ses parens lui fit entrevoir la possibilité d'obtenir la place vacante, à Altdorf, par la mort de Maurice Hoffmann. Baier partit donc en toute diligence pour Nuremberg : ses espérances ne se réalisèrent point, mais il fut agrégé au collége des médecins. Pensant mieux réussir à Ratisbonne, il se rendit en cette ville; mais à peine y était-il établi depuis quelques mois, qu'on lui annonça, en 1703, sa nomination de professeur à Altdorf, en remplacement d'Apinus. L'année suivante il entra en fonction, et depuis lors les honneurs et les dignités s'accumulèrent sur sa tête. Lucas Schrœck l'admit, en 1703, au nombre des membres de l'Académie des Curieux de la nature sous le nom d'*Eugenianus* : avec le temps, en 1729, il devint président-adjoint, et enfin, en 1731, à la mort de Schrœck, président titulaire, avec le rang d'archiâtre impérial et de comte palatin. Il était aussi physicien d'Altdorf et intendant du jardin de cette ville, où il mourut le 14 juillet 1735. Ses ouvrages sont:

Dissertatio de ambrâ. Iéna, 1698, in-4°.
Il soutint cette thèse sous la présidence de Georges-Wolfgang Wedel.

Dissertatio de necessariâ salivæ inspectione ad conservandam et restaurandam sanitatem. Halle, 1698, in-4°.
Son président fut le célèbre Frédéric Hoffmann.

Dissertatio inauguralis de capillis. Iéna, 1700, in-4°.
Cette thèse fut soutenue sous la présidence de Rudolphe-Guillaume Krause, pour obtenir le titre de docteur.

Programma περὶ τῆς τῶν ἰατρῶν εὐσεβείας (*de pietate medicorum*) *quo primas lectiones suas, de rebus medicis in sanctâ scripturâ novi Testamenti contentis, publicè habendas, iisdemque prætermittendum sermonem de meritis Germanorum in rem medicam, auctor significavit*. Altdorf, 1704, in-4°.

Dissertatio de vestitu : Resp. Jo.-Fred. Schwarz. Altdorf, 1704, in-4°.

Dissertatio de mercurii crudi usu interno : Resp. Jo.-Petr. Rœsel. Altdorf, 1704, in-4°.

De longævitate medicorum dissertatio epistolaria, ad D. Jac. Pancrat. Brunonen. Altdorf, 1705, in-4°.

Aphorismi de litteratorum sanitate tuendâ : Resp. Jo.-Georg. Kœnig. Altdorf, 1705, in-4°.

Dissertatio de jucundo, in praxi medicâ observando : Resp. Jo.-Fred. Herel. Altdorf, 1705, in-4°.

Dissertatio de freno linguæ : Resp. Tobias Deggeler. Altdorf, 1706, in-4°.

Problemata quædam medica : 1 Utrùm vina sulphurata simpliciter sint noxia ? 2 An cerevisia, cretæ aliorumque alcalicorum injectione reddatur insalubris ? 3 An lapidis Thensy Chinensium materia sit incognita ? 4 Num potiùs theæ laudabiles effectus herbæ magis, an aquæ calidæ sint tribuendi ? 5 Utrùm mercurius crudus, internè sumptus, necem efficere queat ? Resp. Jo.-Fred. Charis. Altdorf, 1706, in-4°.

Le cinquième problème n'est qu'une apologie de la dissertation *De mercurii crudi usu interno* contre une observation consignée dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature (Dec. III, Ann. IX et X).

De testimoniis, medico futuro practico necessariis, epistola gratulatoria. Altdorf, 1706, in-4°.

Dissertatio medico-botanica de visco : Resp. Leonh.-Frid. Hornung. Altdorf, 1706, in-4°.

Dissertatio de callo ossium : Resp. Nicol.-Wolfg. Muller. Altdorf, 1707, in-4°.

Dissertatio de poculis medicatis : Resp. Georg.-Frid. Hæchstetter. Altdorf, 1707, in-4°.

Dissertatio de turundis : Resp. Jo.-Jac. Jantke. Altdorf, 1707, in-4°.

Ορυκτογραφια *Norica, sive rerum fossilium, et ad minerale regnum pertinentium, in territorio Norimbergensi ejusque vicinia observatarum succincta descriptio, cum iconibus lapidum figuratarum ferè ducentis.* Nuremberg, 1708, in-4°.-*Ibid.* 1757, in-fol.

Baier fut passionné dès sa jeunesse pour l'oryctographie. Il publia, en 1730, des supplémens à cet ouvrage, qui furent réimprimés avec lui, dans la suite ; c'est là ce qui constitue la seconde édition, ou celle de 1757.

Dissertatio de equitationis utilitatibus et incommodis : Resp. Mich. Penz. Altdorf, 1708, in-4°.

Dissertatio de labiorum pustulis : Resp. Helvicus Guilh. Staudacher. Altdorf, 1709, in-4°.

Dissertatio de pudore, in curandâ valetudine noxio : Resp. Joseph.-Jac. Hæmpel. Altdorf, 1709, in-4°.-Trad. en allemand par Ferdinand-Jacques Baier, Nuremberg, 1763, in-4°.

Adagiorum medicinalium, doctrinæ promiscuæ discursibus illustratorum, Sylloge I : Resp. Jo.-Guil. Widmann. Altdorf, 1711, in-4°.-*Sylloge II, Resp. Jo.-Georg. Frank. Ibid.* 1711, in-4°.-*Sylloge III, Resp. Jo.-Frid. Seitz. Ibid.* 1712, in-4°.-*Sylloge IV, Resp. Henric. Sonntag. Ibid.* 1712, in-4°.-*Sylloge V, Resp. Georg.-Lud. Corvinus. Ibid.* 1713, in-4°.-*Sylloge VI, Resp. Tob.-Ferd. Pauli. Ibid.* 1714, in-4°.-*Sylloge VII, Resp. Aug.-Wolfg. Miller. Ibid.* 1714, in-4°.-*Sylloge VIII, Resp. Franc.-Jac. Melle. Ibid.* 1717, in-4°.-*Sylloge IX, Resp. Jo. Ehinger. Ibid* 1717, in-4°.

Cette collection était parvenue jusqu'au centième numéro ; Baier la publia en un seul volume, avec une préface, sous ce titre :

Adagiorum medicinalium centuria. Francfort et Léipsick, 1718, in-4°.

Wahrhaffte und gruendliche Beschreibung der Nuernbergischen Universitaet-Stadt Altdorff, sammt dero fuernehmsten Denckwuerdigkeiten, kuerzlich entworfen. Altdorf, 1714, in-4°.-*Ibid.* 1717, in-4°.

Gemmarum affabre sculpturum thesaurus, quem suis sumptibus, haud exiguis, nec parvo studio collegit Jo.-Martin. ab Ebermeyer. Altdorf, 1720, in-fol.

Dissertatio botanico-medica de artemisiâ : Resp. Gottlob.-Ephraim Hermann. Altdorf, 1720, in-4°.

Schediasma, quo institutum meum de Aur.-Cornel. Celso ad majorem philiatrorum utilitatem accommodando aperui. Altdorf, 1720, in-4°.

Dissertatio de iatro-aliptice veterum : Resp. Jo.-Christ. Selig. Altdorf, 1723, in-4°.

Dissertatio de præstantiâ quarumdam rerum, per vetustatem consequendâ : Resp. Jo.-Philip. Schwartzmann. Altdorf, 1723, in-4°.

Horti medici Academiæ Altorfinæ historia, curiosè conquisita. Altdorf, 1727, in-4°.

C'est une histoire fort intéressante du célèbre jardin de botanique établi à Altdorf, en 1625, par Louis Jungermann.

Orationum varii argumenti, variis occasionibus in Academiâ Altorfinâ publicè habitarum fasciculus. Altdorf, 1727, in-4°.

Biographiæ professorum medicinæ, quos unquàm habuit Academia Altorfina. Altdorf, 1728, in-4°.

Cette biographie offre les vies et les portraits de Nicolas Taurellus, Philippe Scherb, Ernest Sonerus, Gaspard Hoffmann, Georges Nœssler, Louis Jungermann, Maurice Hoffmann, Christophe Nicolaï, Jacques-Pancrace Bruno, Jean-Maurice Hoffmann, Jean-Louis Apinus, Jean-Jacques Baier, Laurent Heister, Jean-Jacques Jantke, et Jean-Henri Schulze. Quoiqu'elle soit écrite avec beaucoup de prolixité, on doit regretter que toutes les universités de l'Europe n'en possèdent point une pareille. Ce sont là les sources les plus pures et les plus fécondes de la biographie.

Animadversionum physico-medicarum in quædam loca nevi fœderis specimen I. Altdorf, 1728, in-4°.-*Specimen II, Ibid.* 1728, in-4°.-*Specimen III, Ibid.* 1732, in-4°.

Sciagraphia musei sui, cum supplementis Oryctographiæ Noricæ. Altdorf, 1720, in-4°.

Cet ouvrage fut réimprimé en 1738 (Nuremberg, in-4°.) avec l'Oryctographie.

Programma de concredito sibi præsidio Societatis naturæ Curiosorum. Altdorf, 1730, in-4°.

Officiosa exhortatio atque invitatio ad bibliothecam et museum Academiæ naturæ Curiosorum liberaliter instruendum. Altdorf, 1731, in-4°.

Baier a publié aussi le volume II des *Actes de l'Académie des Curieux de la nature* (1730) et le volume III (1733).

Il est encore l'auteur de trente-six dissertations inaugurales, sur différens sujets, qui furent soutenues sous sa présidence, mais au frontispice desquelles on ne lit point son nom : lui-même en a donné la liste, sans désigner les auteurs, afin de ne pas blesser leur amour-propre, délicatesse louable sans doute, mais qui est devenue une source de difficultés pour les biographes et les bibliographes. Will a copié cette liste, qu'on pourra consulter au besoin soit dans son Dictionaire, soit dans la Biographie des professeurs de médecine d'Altdorf. (A.-J.-L. J.)

BAILEY (Gautier), né, en 1529, à Portsham, dans le comté de Dorset, en Angleterre, commença ses études dans l'école de Winchester. Il fut admis, en 1550, parmi les membres du nouveau collége d'Oxford, après deux ans de noviciat, et, s'étant dès-lors appliqué à la médecine, il obtint, en 1558, la licence de pratiquer. A la même époque, on lui accorda, dans la cathédrale de Wells, une prébende, qu'il résigna en 1579. Son mérite le fit nommer, en 1561, professeur de médecine à Oxford, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le bonnet de docteur, qu'il ne prit que deux ans après. La reine Elisabeth lui conféra bientôt après le titre de médecin ordinaire. La faveur

de la cour contribua plus encore que ses talens à établir solidement sa réputation, qu'il conserva intacte jusqu'à sa mort, arrivée le 3 mars 1592. Il est auteur des ouvrages suivans:

A Discours of three kinds of pepper in common use. Londres, 1588, in-8°.

A brief treatise of the preservation of the eyesight. Londres, . . . in-12. -Oxford, 1616. in-8°.-*Ibid.* 1654, in-12.

Ce Traité a été imprimé aussi, en 1616, avec celui de Richard Banister sur les maladies des yeux. L'édition de 1616 cootient en outre un second *Treatise of the eyesight*, qui n'est qu'uoe compilation puisée dans Fernel et dans Riolao. Ce second Traité, dont l'auteur est inconnu, passe pour être de Bailey.

Directions for health, natural and artificial, with medicines for all diseases of the eyes. Londres, 1626, in-4°.

A brief discourse of certain medicinal waters in the county of Warwick near Newnam. Londres, 1587, in-12.

Explicatio Galeni de potu convalescentum et senum, et præcipuè de nostræ alæ et biriæ paratione.

Le manuscrit de ce dernier ouvrage, qui n'a jamais été imprimé, se trouvait autrefois dans la bibliothèque de Robert, comte d'Aylesbourg. (I.)

BAILIES (Guillaume), l'un des médecins de Frédéric II, roi de Prusse, et membre des colléges de médecine de Londres et d'Edimbourg, exerça d'abord la médecine à Bath et dans la capitale de la Grande-Bretagne. C'est dans cette première partie de sa carrière qu'il publia quelques ouvrages, qui furent autant de sujets de contestation entre lui et ses confrères. Le public parut prendre parti contre lui, et il fut exclu des consultations de Bath. On rapporte de ce médecin, que lorsqu'il fut présenté la première fois au roi de Prusse, le monarque à qui l'on avait beaucoup vanté ses talens, lui dit: « que pour avoir acquis tant d'expérience, il devait avoir tué beaucoup de monde: pas tant que votre majesté, répondit le docteur. » Il mourut, à Berlin, en 1787, après y avoir résidé pendant plusieurs années, et légua sa bibliothèque et ses médailles au roi qu'il avait servi. Il paraît qu'avant de quitter l'Angleterre Bailies vivait, d'une manière splendide, à Evesham, dans le comté de Worcester, et qu'il fut une fois candidat pour une des places du parlement; mais il n'eut point l'honneur d'y parvenir.

An Essay on the Bath waters. Londres, 1757, in-4°.

A Narrative of facts demonstrating the existence and cause of a physical confederacy, made known, in the printed Letters of Dr. Lucas and Dr. Oliver. Londres, 1757, in-8°.

An historical account of the general Hospital or Infirmary in the city of Bath. Londres, 1758, in-8°. (L.)

BAILLARD (Edme), médecin français du dix-septième siècle, a écrit:

Discours sur le tabac, où il est traité particulièrement du tabac en poudre. Paris, 1668, in-12.-*Ibid.* 1693, in-12.

L'auteur prouve que le tabac n'entre point dans le crâne, et ne va pas jusqu'au cerveau, comme le croient encore les bonnes femmes et les gens du monde, qui n'en savent pas plus qu'elles. (T.)

BAILLIE ou BAILZIE (GUILLAUME), médecin du quinzième siècle, naquit en Ecosse, mais après avoir été élevé dans sa patrie, il passa en Italie, et y étudia la médecine avec tant de succès, qu'il fut nommé recteur et ensuite professeur à l'Université de Bologne vers l'an 1484. Partisan du système de Galien, il combattit les empiriques avec beaucoup de feu. Dempster prétend qu'il retourna dans sa patrie avant sa mort, dont l'époque n'est pas connue. Mackensie lui attribue l'ouvrage suivant :

De quantitate syllabarum græcarum, et de dialecticis. Lyon, 1610, in-8°.

Déjà il avait publié, contre les empiriques :

Apologia pro Galeni doctrinâ contrà empiricos. Lyon, 1552, in-8°. (L.)

BAILLIE (MATHIEU), membre du collége royal des médecins de Londres, et médecin de l'hôpital Saint-Georges, a mis au jour :

The morbid human anatomy of some of the most important parts of the human body. Londres, 1793, in-8°. - *Appendix to the I edition. Ibid.* 1798, in-8°. - *Edition II, corrected and considerably enlarged. Ibid.* 1797, in-8°. - Trad. en allemand, avec des notes, par Samuel-Thomas Sœmmerring, Berlin, 1794, in-8°. - en français par le docteur Ferral, Paris, 1803, in-8°.

Le docteur Baillie est le premier qui se soit occupé de l'anatomie pathologique en Angleterre ; mais son livre, renfermé dans des dimensions trop exiguës, n'est qu'un abrégé sec et aride, tout au plus propre à procurer des notions maigres et superficielles sur cette importante partie de l'anatomie, portée à un si haut point de perfection aujourd'hui par les travaux des Français et par ceux des Allemands.

A series of engravings, to illustrate the morbid anatomy of the human body. Fascic. 1-10. Londres, 1799-1812, in-4°.

William Hunter's anatomical description of the human gravid uterus and its contents. Londres, 1794, in-4°.-Trad. en allemand par L.-F. de Froriep, Weimar, 1802, in-8°. (J.)

BAILLOU (GUILLAUME DE), connu, en latin, sous le nom de *Ballonius*, naquit à Paris vers l'an 1538, et mourut dans la même ville en 1616, âgé de soixante et dix-huit ans, dans la quarante-sixième année de son doctorat. Son père, Nicolas Baillou, originaire de Nogent-le-Rotrou en Perche, s'était acquis une grande réputation comme architecte. Livré dès sa plus grande jeunesse à l'étude du grec et du latin, Baillou se fit remarquer par la rapidité de ses progrès, et bientôt il posséda ces deux langues à fond. Soutenu et encouragé par des succès toujours nouveaux, il s'adonna plus tard à la culture des belles-lettres et de la philosophie, qu'il enseigna même avec beau-

coup d'éclat dans le collége de Montaigu. Cependant, entraîné par un penchant irrésistible vers la médecine, il abandonna ses premières occupations pour s'adonner entièrement à cette science. Fort des connaissances qu'il avait acquises dans ses études préliminaires, connaissances indispensables à tout médecin qui veut exercer son art avec distinction, doué d'un jugement sûr, et mûri par l'habitude de la méditation, il entra dans cette nouvelle carrière environné de tout ce qui peut assurer le succès. Aussi peut-on justement le considérer comme l'un des médecins qui ont rendu les plus grands et les plus véritables services à l'art de guérir. Il fut reçu bachelier en 1568, et prit, deux ans après, le bonnet de docteur dans la Faculté de Paris, à laquelle il fut bientôt attaché, et dans laquelle il se conduisit d'une manière si honorable, que, dix ans plus tard, en 1580, il fut choisi, à l'unanimité, pour doyen, et continué l'année suivante. A cette époque, une fievre pestilentielle désolait Paris; chacun cherchait son salut dans la fuite, et l'Université était presque déserte; mais, innaccessible à la crainte, et pénétré de ses devoirs, Baillou resta à son poste. Il trouva dans cette circonstance malheureuse une nouvelle occasion d'être utile, tant à la science, en observant l'épidémie et cherchant à en reconnaître la nature, qu'à son pays, en usant de tous ses moyens pour arrêter les funestes effets du fléau qui le désolait. A cette même époque, il éprouva des tracasseries de la part des chirurgiens de Paris, qui, avec l'appui du roi Henri III et du pape Grégoire XIII, cherchaient à faire un corps à part dans l'Université. Baillou fut assez faible pour s'y opposer de tout son pouvoir, et il ne contribua pas peu à paralyser tous leurs efforts.

Baillou semblait créé pour la discussion: doué d'une voix forte et d'une grande subtilité, ses argumens étaient tellement serrés, et se succédaient avec tant de rapidité, qu'il était toujours craint dans la dispute; aussi le surnomma-t-on *le fléau des bacheliers. In palæstrâ medicâ tam strenuus pugil, disputator tam vehemens, tam acutus syllogismorum artifex, et subtilis argumentorum architectus, ut non solum in commentariis nostris ab eruditissimo Gourmelino vir acutissimus, sed etiam vulgo, flagellum majus baccalaureorum, singulari elogio diceretur.*

Elève de Houllier, de Fernel, et du savant commentateur d'Hippocrate, le célèbre Duret, il dut puiser, dans les leçons de ses maîtres, le goût de la médecine grecque; aussi l'aima-t-il avec passion. Ce fut là qu'il acquit ces connaissances solides qui rendirent sa pratique si heureuse; ce fut en méditant sans cesse les écrits d'Hippocrate qu'il se forma dans l'art si difficile d'observer, art qu'il porta si loin; ce fut, enfin, en marchant sur

les traces des Grecs qu'il parvint à exercer une si grande influence sur la médecine. Lorsque Baillou entra dans la Faculté de médecine de Paris, cette école, asservie par l'opinion universelle, se trouvait entièrement sous le joug de la médecine arabe; la médecine grecque était totalement oubliée, et pratiquée seulement par un petit nombre de médecins qui surent résister au torrent, et entretenir le feu sacré : à leur tête était Baillou. Marchant d'un pas ferme dans la route que quelques-uns de ses illustres prédécesseurs avaient tracée, il renversa hardiment tout l'échafaudage des nouveaux modes d'enseignement, et tel fut l'ascendant qu'il sut prendre, et que ses grands talens lui assuraient, qu'il vint enfin à bout d'opérer une révolution presque complette. S'il n'eut pas la gloire de porter les premiers coups, du moins on ne peut lui refuser celle d'avoir travaillé, avec une constance digne des plus grands éloges, à terminer un ouvrage que quelques hommes de génie n'avaient encore qu'ébauché. C'est en effet de cette époque que l'on doit faire dater l'origine de la véritable et bonne méthode d'enseigner la médecine, non plus cette médecine spéculative basée sur des théories brillantes, spécieuses et presque toujours éphémères, dont les imaginations actives des médecins du temps avaient puisé le goût dans la lecture des écrits de Galien et de ses partisans, mais de cette médecine d'observation, de cette médecine hippocratique qui ne s'étudie qu'au lit des malades, et ne s'apprend que dans le livre de la nature. L'immense service que Baillou a rendu à l'art médical, en changeant la fausse direction que les esprits d'alors avaient prise, et en élargissant la nouvelle route qu'il avait trouvée tracée, serait donc plus que suffisant pour lui assurer une gloire immortelle, puisque c'est-là que se trouve la cause principale de la grande influence qu'il a exercée sur la plupart des médecins de son temps et sur ceux qui l'ont suivi, en dirigeant leurs méditations vers la médecine grecque, comme vers la seule véritablement bonne, celle dans laquelle la nature est peinte avec le plus de vérité et d'exactitude.

Il suffit de lire ses ouvrages pour reconnaître qu'il avait pris Hippocrate pour modèle : aussi retrouve-t-on dans toutes ses descriptions de maladies une concision et une exactitude sinon égales à celles que l'on remarque dans les écrits du père de la médecine, du moins extrêmement rares. Le talent de l'observateur, l'art du praticien judicieux et imbu de la doctrine du divin vieillard, s'y fait constamment remarquer. A la vérité, Baillou s'occupa peu de la partie dogmatique et spéculative; mais ses écrits sont une mine inépuisable, où le praticien trouvera des faits toujours nouveaux, et des lumières qui le guideront dans le sentier de la saine pratique. Il est permis de

dire que ses écrits ne sont point assez généralement lus par les médecins de tout âge; ils sont du nombre des ouvrages anciens dans lesquels on trouve souvent l'exposé fidèle d'une foule de procédés et d'observations emphatiquement annoncées, comme choses entièrement nouvelles, par des modernes qui, forts de l'insouciance trop grande dans laquelle on est pour les anciens, se font peu de scrupule de publier, à leur gloire et profit, et sans faire aucune mention du véritable auteur, ce qui ne leur appartint jamais. C'est ainsi que l'on trouve, dans sa cinquante-quatrième consultation, d'excellentes notions sur le croup, regardé dans ces derniers temps, comme une maladie tout à fait inconnue. Le style de Baillou est très-serré, quelquefois même un peu obscur, et trop chargé de mots grecs, ce que l'on doit pardonner à son goût décidé pour la langue grecque; mais en général il ne manque point d'élégance.

Cependant Baillou ne fut point exempt d'erreurs. Encore rapproché de l'époque où les ténèbres de l'ignorance couvraient l'Europe, et où l'étude des sciences vraiment utiles avait fait place à celle de l'astrologie judiciaire, dont l'influence se soutint long-temps même après la renaissance des lettres, il ne sut pas se garantir entièrement des fausses opinions du temps. Il accorda beaucoup trop de puissance aux astres; mais les erreurs d'un homme aussi éclairé ne pouvaient pas être sans quelque avantage, et peut-être les observations qu'il a recueillies ont-elles servi de guide et de flambeau à l'illustre Sydenham, puisqu'il est certain que, bien long-temps avant le praticien anglais, Baillou s'était occupé à chercher, dans les constitutions atmosphériques, les causes manifestes ou cachées des maladies particulières à chaque saison, à chaque climat, ainsi que le principe des épidémies : idée magnifique qu'il ne faudra jamais développer qu'avec la plus grande réserve, de crainte de la déuaturer, et qui conduira assurément à la vérité, lorsque, se bornaut à la simple, à la sévère observation, on saura se garantir des hypothèses.

On a reproché à Baillou d'avoir marché trop servilement sur les pas des anciens. En supposant, ce que nous ne pensons pas, que ce reproche soit fondé, on conviendra du moins que Baillou ne pouvait être plus heureux dans le choix de ses modèles. C'est surtout dans ses *Ephémerides*, où il a recueilli les constitutions épidémiques de 1570 jusqu'en 1579, qu'il montra son talent observateur dans tout son jour, et qu'il s'est le plus approché des médecins grecs. Il a la gloire d'avoir eu la première idée de ce genre de travail, et d'avoir, le premier, défriché un champ que Sydenham a exploité depuis avec tant de succès.

Baillou avait été nommé pour aller, à Saint-Denis, offrir à Henri IV les hommages de la Faculté de Paris. Peu de temps

après, en 1601, il fut nommé, par ce prince, premier médecin du Dauphin; mais il préféra le calme de la vie privée aux honneurs de la cour, et ne put se décider à abandonner le soin de ses ouvrages, dont les manuscrits passèrent entre les mains de ses neveux, Simon Le Letier et Jacques Thevart, médecins, qui tous deux, mais surtout le second, prirent le soin de les publier. Voici quels en sont les titres:

Consiliorum medicinalium liber primus. Paris, 1635, in-4°.
Consiliorum medicinalium liber secundus. Paris, 1636, in-4°.
Consiliorum medicinalium liber tertius et postremus. Paris, 1649, in-4°.
Ce dernier livre, que Jacques Thevart n'a publié que quelques années après les autres, a été sévèrement critiqué par Guy Patin, comme on peut le voir dans une de ses lettres à Spon (tome I, page 213), où il conseille à son ami de n'en lire que la table, faite par lui-même. Mais il ne faut pas trop s'en rapporter à ce malin critique, dont la passion égarait souvent le jugement, et qui se laissa entraîner par son animosité contre Thevart, à qui il ne pardonnait pas d'être partisan de l'antimoine.
Definitionum medicinalium liber. Paris, 1639, in-4°.
Baillou donne dans cet écrit l'explication des termes dont Hippocrate s'est servi. L'ouvrage aurait sans doute été meilleur, s'il avait pu en surveiller lui-même la publication.
Epidemiorum et ephemeridum libri duo. Paris, 1640, in-4°.
Ce traité, dont nous avons déjà parlé, est un des plus estimés, et absolument dans le goût d'Hippocrate. C'est aussi celui que l'on a le plus vanté.
Commentarius in libellum Theophrasti de vertigine. Paris, 1640, in-4°.
De convulsionibus libellus. Paris, 1640, in-4°.
Baillon y cherche à expliquer pourquoi, dans les affections de l'un des côtés de la tête, les convulsions ont lieu dans la partie saine.
Liber de rheumatismo et pleuritide dorsali. Paris, 1642, in-4°.
De virginum et mulierum morbis liber. Paris, 1643, in-4°.
Cet ouvrage, auquel Baillou paraissait attacher une importance particulière, est un de ceux auxquels il a donné le plus de soins, et que l'on consultera avec le plus de fruit. Boerhaave le préférait à tous les autres écrits publiés sur la même matière.
Opuscula medica de arthritide, de calculo, et urinarum hypostasi. Paris, 1643, in-4°.
Adversaria medicinalia. Paris, in-4°.
Jacques Thevart a réuni tous ces différens traités en un corps d'ouvrage, sous le titre suivant:
Ballonii opera medica omnia. Paris, 1635, 4 vol. in-4°.-*Ibid.* 1640, in-4°.-*Ibid.* 1643, in-4°.-*Ibid.* 1649, in-4°.-Venise, 1734, 2 vol. in-4°. -*Ibid.* 1735, in-4°.-*Ibid.* 1736, in-4°.-Genève, 1762, in-4°.
Théodore Tronchin a publié (Genève, 1762, 2 vol. in-4°.) une nouvelle édition de ce recueil, à laquelle il a ajouté une préface.
Théophile Bonet en a donné un abrégé sous ce titre:
Pharos medicorum, hoc est, cautiones, animadversiones et observationes practicæ ex operibus Guil. Ballonii erutæ. Genève, 1668, in-12. -*Ibid.* 1687, in-4°.-Venise, 1734, in-4°.
Guy Patin faisait le plus grand cas de cet abrégé, dont il parle en ces termes dans ses Lettres à Spon: « Il est excellent pour tout médecin qui veut raisonner et faire son métier avec science et autorité. Je vous prie de l'indiquer à M. votre fils ainé, afin qu'il s'en serve et qu'il le lise soigneusement, et le porte dans sa pochette, comme un *veni mecum*, ou

plutôt comme un petit trésor de belle science et de bonne méthode. »
(REYDELLET.)

BAILLY (PIERRE), médecin champenois qui ne fut pas sans réputation au dix-septième siècle. On a de lui :

Questions naturelles et curieuses, recueillies de la médecine, touchant le régime de santé, par ordre alphabétique Paris, 1628, in-8°.
C'est le premier essai d'un dictionaire français de médecine que l'on puisse citer. (S.)

BAILLY ou BAILLIF DE LA RIVIÈRE (ROCH LE) naquit à Falaise, dans le seizième siècle. Il cultiva les belles-lettres et la philosophie, adopta les idées de Paracelse, et obtint quelque célébrité, puisqu'il fut l'un des médecins ordinaires de Henri IV. Il paraît que ses opinions médicales excitèrent beaucoup de critiques, et mirent son habileté en question, puisqu'il crut nécessaire ou fut obligé de se défendre publiquement, et d'être interrogé par les docteurs de la Faculté de Paris. C'est un droit qu'ils n'ont plus aujourd'hui, et peut-être doit-ou regretter qu'ils l'aient perdu. Le mal que font certains médicastres à la société et à la réputation de l'art de guérir, ne sera détruit que par le rétablissement des corporations médicales, investies de celles de leurs anciennes prérogatives qui peuvent se concilier avec nos institutions actuelles. Bailly paraît avoir bien soutenu l'épreuve qu'on lui fit subir. Son caractère était fort original. Carrère raconte de lui un trait singulier, que nous lui emprunterons. Lorsque Bailly sentit que son dernier instant était arrivé, il fit appeler, l'un après l'autre, tous ses serviteurs, dit à l'un : tiens, voilà deux cents écus que je te donne, va t'en, et que je ne te voie jamais ; donna sa vaisselle d'argent à un autre, leur fit ainsi la distribution de tous ses meubles, avec la condition que chacun d'eux sortirait à l'instant de sa maison, et se trouva seul enfin, n'ayant plus pour tout bien, que le lit sur lequel il était couché. Les médecins qui avaient pris soin de lui pendant sa maladie arrivèrent : il les pria d'appeler ses gens, et sur leur observation qu'ils avaient trouvé la porte ouverte et son appartement désert, il leur dit : adieu, messieurs, il est donc temps que je m'en aille aussi, puisque mon bagage est parti, et il mourut bientôt après, le 5 novembre 1605. On a de lui :

Demostérion, seu aphorismi CCC continentes summam doctrinæ Paracelsicæ, Paris, 1558, in-8°. - Trad. en français, Rennes, 1578, in-4°., avec une Dissertation du même auteur sur les antiquités de la Bretagne Armorique.
Responsio ad quæstiones propositas à medicis Parisiensibus. Paris, 1579, in-8°.
De peste tractatus. Paris, 1580, in-8°. - Trad. en français, Paris, 1580, in-8°.

Premier traité de l'homme et de son essentielle anatomie. Paris, 1580, in-8°.

On trouve, dit M. Portal, peu d'anatomie dans cet ouvage, que l'auteur a rempli d'un verbiage inintelligible.

Discours des interrogations faites en présence de MM. du parlement à Roch le Baillif sur certains points de sa doctrine. Paris, 1579, in-8°.

Sommaire de défense de Roch le Baillif aux demandes des docteurs et Faculté de médecine de Paris. Paris, 1579, in-8°.

Ces derniers ouvrages sont des curiosités bibliographiques; ils n'ont pas d'autre mérite. (MONFALCON.)

BAINBRIDGE (JEAN), naquit à Ashby de la Zouch, dans le comté de Leycester. Après avoir fait ses premières études au collége d'Emmanuel, à Cambridge, sous la tutelle de son parent, le docteur Joseph Hall, depuis évêque de Norwich, il se fit recevoir maître ès-arts, et se livra ensuite à l'étude de la médecine. De retour dans sa patrie, il y exerça la profession de médecin, et tint en même temps une école, où il enseignait la grammaire. La description astronomique qu'il fit de la fameuse comète qui parut, en 1618, depuis le 18 novembre jusqu'au 16 décembre, qui exerça tant de plumes, et qui enfanta tant de sottises littéraires, le fit connaître, et plut tellement à sir Henri Saville, que celui-ci ayant fondé, en 1619, une chaire d'astronomie dans l'Université d'Oxford, le choisit, sans le connaître, pour la remplir. Arrivé à Oxford, Bainbridge fut admis au nombre des membres du collége Merton, et incorporé, comme docteur en médecine, ainsi qu'il avait été à Cambridge. Quelques années plus tard, il fut nommé second, puis premier lecteur dans une autre chaire du même collége, et mourut, le 3 novembre 1643, après avoir rempli, d'une manière honorable, les fonctions dont il était chargé.

Outre la description astronomique dont nous avons parlé, et qui fut publiée sous ce titre :

An astronomical description of the late comet from the 18th of november 1618, to the 16th of december following. Londres, 1619, in-4°.
cet auteur a encore écrit les ouvrages suivans :

Procli sphæra Ptolomæi de hypothesibus planetarum liber singularis. Londres, 1620, in-4°.

Ptolomæi Canon regnorum.

Cette dernière traduction a été imprimée avec la précédente. Toutes deux sont accompagnées de figures dessinées par l'auteur.

Canicularia, a treatise concerning the dog star and the canicular days. Oxford, 1648, in-4°.

C'est un traité sur *Sirius* ou l'étoile du chien, et sur les jours caniculaires, qui fut publié par Jean Greaves avec une démonstration du lever héliaque de Sirius pour la parallèle de la Basse-Egypte. L'auteur avait entrepris cet ouvrage à la requête de l'archevêque Usher; mais la guerre civile qui survint, ou sa mort même, l'empêcha d'y mettre la dernière main. Lalande en parle comme d'un livre devenu rare.

Il a laissé aussi plusieurs dissertations dont l'édition a été entreprise après sa mort, mais n'a jamais été terminée. Ces dissertations ont pour titres :

Antiprognosticon, in quo μαντικης astrologicæ, cœlestium domorum, et triplicitatum commentis, magnisque Saturni et Jovis (cujus modi anno 1623 et 1643 contigerunt, et vicesimo ferè quoque deinceps anno, notis naturæ legibus recurrent) conjonctionibus innixæ, vanitas detegitur.

De meridianorum sive longitudinum differentiis inveniendis, dissertatio.

De stellâ Veneris diatriba.

Plusieurs observations astronomiques du même auteur sont consignées dans l'*Astronomia philolaica* de Balliuldus, publiée à Paris en 1645.

Enfin, il reste de lui divers autres traités, qu'il avait légués à l'archevêque Usher, et qui se trouvent dans la bibliothèque de Dublin, parmi les manuscrits de ce prélat. Les principaux sont :

A theory of the sun.

A theory of the moon.

A Discourse concerning the quantity of the year.

Deux volumes d'observations astronomiques.

Neuf ou dix volumes de mélanges relatifs aux mathématiques. (L.)

BAITHE ou BEITHE (Etienne), célèbre botaniste hongrois, n'est guère connu que par ses ouvrages, car on ignore presque tous les détails de sa vie. On sait seulement qu'il naquit dans le comté d'Eisenburg, et qu'en 1582, il exerçait les fonctions de pasteur réformé à Gissing, ou Nemet-Ujvar, à la cour du comte Batthiani. Charles de l'Ecluse avoue franchement lui être redevable de la connaissance des plantes qui croissent dans le royaume de Hongrie. Ses ouvrages sont pour la plupart écrits en hongrois, et l'on en peut lire la liste complète tant dans Horanyi que dans Weszpremi. Nous nous contenterons d'indiquer ici les deux suivans qui roulent sur la botanique, car tous les autres ont trait à la théologie ou à l'homélitique :

Nomenclator stirpium pannonicus.

On trouve ce Catalogne dans l'*Historia stirpium rariorum Pannoniæ* de L'Eclnse, et dans le *Specimen Hungariæ litterariæ* de Czwittinger.

Füves Kœnyo, fuveknek es sūknak nevekrœk. Nemet-Ujvar, 1595, in-4°.

Ce livre est extrêmement rare aujourd'hui. (J.)

BAIRO (Pierre), naquit, en 1468, à Turin, où il étudia et pratiqua ensuite la médecine avec distinction. S'il faut en croire Ghilini, des cures merveilleuses le firent rechercher avec empressement par les princes et les grands, dont la faveur ne fut point stérile pour lui. Il obtint le titre de médecin de Charles II, duc de Savoie, et mourut, dans sa patrie, le 1er avril 1508, laissant les ouvrages suivans :

De pestilentiâ, ejusque curatione per præservationum et curationum regimen. Turin, 1507, in-4°.-Paris, 1513, in-8°.

Lexipyretæ perpetuæ quæstiones et annexorum solutio. De nobilitate Facultatis medicæ. Utrum medicina et philosophia sint nobiliores utroque jure, scilicet civili et canonico. Turin, 1512, in-fol.

De medendis humani corporis malis enchiridion, quod vulgò veni mecum vocant.

Cet ouvrage a été publié conjointement avec un Traité de la peste, à Bâle, 1560, in-8°.–*Ibid.* 1563, in-8°.–*Ibid.* 1578, in-8°. Deux autres éditions ont paru, l'une à Lyon, 1561, in-12; l'autre à Francfort, 1612, in-12.

Secreti medicinali. Venise, 1585, in-8°. (L.)

BAJON, chirurgien français, pratiquait l'art de guérir à Cayenne vers la fin du dix-huitième siècle. Il a donné des notices intéressantes sur le maïpouri, le sarigue, la maraye, la torpille, les anguilles électriques et quelques quadrupèdes alors peu connus, ainsi que sur plusieurs végétaux transportés de Cayenne en Europe : il était en correspondance régulière avec Daubenton.

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de Cayenne et de la Guyane française. Tome I, Paris, 1777, avec cinq planches; tome II, Paris, 1778, avec quatre planches.

On trouve dans ces Mémoires une description de la maladie nommée par l'auteur *mal rouge* de Cayenne, qui paraît être la lèpre rouge des Arabes. (T.)

BAKER (Georges), chirurgien ordinaire de la reine Elisabeth, fut agrégé, en 1597, au collége des chirurgiens de Londres. Il est auteur des ouvrages suivans :

On oleum magistrale. A method of curing wounds in the links. On the vulgar errors of surgeons. Londres, 1574, in-8°.

Book of distillations, containing sundry excellent remedies of distilled waters. Londres, 1556, in-4°.–*Ibid.* 1598, in-4°.

An antidotary of select medicines. Londres, 1579, in-4°.

On the natur and properties of Quicksilver.

On trouve cet opuscule à la suite du *Treatise on the lues venerea* de Clowe (Londres, 1584, in-4°.). C'est une compilation tout à fait insignifiante.

Baker a encore publié une traduction anglaise du livre *De compositione medicâ* de Galien (Londres, 1574, in-8°.–*Ibid.* 1599, in-4°.); une autre de l'*Evonymus* de Gesner, sous le titre de : *The new jewel of health* (Londres, 1570, in-4°.), puis sous celui de *The practice of the new and old physic* (Londres, 1599, in-4°.), et une préface à l'*Herbal* de Gerrard (Londres, 1597, in-4°.–*Ibid.* 1636, in-4°.). Il a en outre revu et corrigé une ancienne version anglaise des Œuvres chirurgicales de Guy de Chauliac (Londres, 1579, in-8°.) et celle de la chirurgie de Jean de Vigo, par Barthélemy Tracy (Londres, 1586, in-8°.). Johnson, dans la préface de sa traduction des Œuvres de Paré, nous apprend que Baker était occupé à les faire passer dans sa langue, lorsque la mort le surprit, et l'empêcha de terminer ce travail. (Z.)

BAKER (Henri), savant physicien et naturaliste habile de l'Angleterre, naquit, à Londres, vers le commencement du dix-septième siècle. On ignore quelle profession son père exerçait, mais sa mère était une sage-femme habile et célèbre. Destiné au commerce de la librairie, il se laissa bientôt entraîner

par son goût bien décidé pour l'étude de la philosophie. L'éducation des sourds-muets fut l'un des objets qui fixèrent d'abord son attention, et, s'il est vrai qu'il trouva le moyen de faire parler ces infortunés, comme l'assurent les biographes anglais, cette belle invention ne serait pas aussi nouvelle qu'on le pense généralement; mais cette époque glorieuse de son existence est souillée par une tache qui donne une très-mauvaise idée de son caractère : on prétend que, jaloux d'emporter son secret avec lui, il exigeait que chacun de ses élèves s'engageât à lui payer cent livres sterling, s'il venait à publier la méthode employée par lui. Ses occupations sérieuses ne l'empêchèrent pas de cultiver la poésie, qu'il aima beaucoup dans sa jeunesse : il publia même diverses pièces de vers (en 1725 et 1726), parmi lesquelles on remarque une invocation à la santé, et des contes assez facétieux, mais écrits avec licence. Cependant, parvenu à un certain âge, il ne s'occupa plus que de l'étude de la nature. En 1740, la Société royale de Londres l'admit dans son sein, et quatre ans après, ses observations microscopiques sur la cristallisation et sur la configuration des molécules salines, lui firent décerner la médaille d'or fondée par sir Godefroy Copley. Il observa également la structure et l'organisation des polypes d'eau douce, donna une bonne histoire de la cochenille de Pologne, introduisit en Angleterre les grosses fraises des Alpes qu'on y recherche encore aujourd'hui, et fut le premier qui tira de Russie des graines de la véritable rhubarbe (*rheum palmatum*). Il mourut le 25 novembre 1774. Nous avons de lui :

The microscope made easy. Londres, 1743, in-8°. -*Ibid.* 1744, in-8°. -Trad. en hollandais, Amsterdam, 1744, in-8°.-en français, Paris, 1754, in-8°.

Attempt towards a natural history of the polyps. Londres, 1743, in-8°.
-Trad. en français par Pierre Demours, Paris, 1744, in-8°.

Employment for the microscope. Londres, 1753, in-8°. - *Ibid.* 1764, in-8°. -Trad. en hollandais par Houttuyn, Harlem, 1754, in-8°. ; Amsterdam, 1756, in-8°.-en allemand par J.-L. Steiner, Zurich, 1756, in-8°.

Backer a inséré treize mémoires dans les Transactions philosophiques, depuis le n°. 457 jusqu'au n°. 497. La plupart ont paru depuis dans les trois ouvrages dont nous venons de rapporter les titres. (J.)

BAKTICHUA, nom célèbre dans l'Orient, et qui signifie *serviteur de Jésus*. Il a été porté par une famille nestorienne, qui a fourni plusieurs médecins célèbres sous le règne des califes Abassides.

Georges, directeur de l'hôpital de Djondy-Chapour, ville alors célèbre du Chorasan, fut appelé, en 772, par Almansor, à Bagdad, où il eut occasion d'exercer ses vertus chrétiennes et ses talens. Nous savons peu de chose sur son compte; car Rha-

zès et Sérapion sont les seuls écrivains qui nous aient laissé quelques détails assez insignifians sur sa pratique médicale.

Son fils, également directeur de l'hôpital de Djondy-Chapour, portait le surnom d'*Abdo'l Masich*. Le calife Hady l'appela auprès de lui, pour se faire traiter d'une maladie qui avait résisté jusqu'alors à tous les remèdes. Baktichua gagna bientôt la confiance du prince, qui, ne croyant plus avoir besoin de ses autres médecins, et voulant les punir du peu de succès de leurs soins, ordonna de les mettre à mort. Le médecin chrétien prévint ce crime par un autre, et empoisonna le calife. Il resta encore pendant quelque temps à Bagdad, mais enfin la haine que lui portait la mère de Haroun al Rashid, le força de s'éloigner. Cependant le prince ayant été atteint d'une forte maladie, Baktichua fut rappelé auprès de lui, et sut depuis lors se maintenir en faveur.

Gabriel, son fils, le plus célèbre de tous les membres de cette famille, jouit d'une réputation très-brillante, et acquit une fortune considérable à Bagdad, où il fut médecin d'abord du célèbre visir Giafar, et ensuite d'Haroun lui-même. Non-seulement il sauva la vie de ce prince dans une attaque d'apoplexie, mais encore il parvint à guérir la sultane favorite d'une paralysie dont elle était atteinte. Cette dernière cure consolida son crédit à la cour d'Haroun, qui, quoiqu'il ne se piquât pas de reconnaissance, le combla de richesses et d'honneurs. Mais la fortune, qui plus qu'ailleurs encore est inconstante à la cour des despotes de l'Orient, lui suscita des revers cruels. Le calife fut atteint, durant le voyage de Thous, dans le Chorasan, de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Gabriel eut la maladresse de lui révéler tout le danger de sa position. Haroun, voyant qu'il ne pouvait compter sur son assistance, ordonna de le mettre à mort, et se livra entre les mains d'un charlatan qui se faisait passer pour un grand magicien. L'amitié de Fadl ben Rebi sauva les jours de Gabriel, qui recouvra sa liberté à la mort du tyran, et devint médecin d'Amin, son successeur et son fils. Cinq ans après, à l'avénement de Mamoun, il fut de nouveau jeté dans les fers. Le gouverneur de la contrée dans laquelle il se trouvait, lui rendit la liberté en reconnaissance des soins qu'il lui avait prodigués dans une maladie dangereuse; mais, poursuivi toujours par la haine du prince, il la perdit une troisième fois. Cependant Mamoun, vaincu par la crainte de la mort, le tira de prison, dans une grave maladie dont il fut atteint, et le rétablit dans tous ses honneurs. Gabriel demeura depuis lors en faveur jusqu'en l'an 213 de l'hégire (829 de l'ère vulgaire), époque de sa mort. Il avait composé plusieurs ouvrages de médecine.

Obaidollah Abou Saïd, son fils, n'eut pas une carrière moins

orageuse que la sienne. Il lui succéda dans la charge de médecin du calife Mamoun, qu'il remplit aussi auprès de Motassem; mais Watek Billah, trompé par les ennemis que sa réputation lui avait suscités, confisqua ses richesses immenses, et l'exila dans le Derbend. Motawakkel le rétablit dans ses biens et ses charges; mais l'avarice, la cruauté et les caprices des successeurs de ce calife, furent pour lui une source féconde de tourmens et de disgrâces. Il mourut, l'an 256 de l'hégire (870 de l'ère chrétienne), sous le califat de Mothammed Billah, après avoir été plus d'une fois successivement porté au faîte des honneurs et plongé dans l'abîme de l'adversité.

(A.)

BALAMIO (Ferdinand), né en Sicile, cultiva la médecine, la poésie et la littérature grecque avec un égal succès, et devint médecin du pape Léon x, auquel il survécut, puisqu'il vivait encore après le milieu du seizième siècle. Son seul titre à occuper une place dans l'histoire de la médecine, dérive du zèle qu'il mit à traduire du grec en latin, plusieurs traités de Galien, qui parurent d'abord à part, mais qui furent ensuite réunis ensemble, et dont nous allons rapporter les titres :

De cibis boni et mali succi. Lyon, 1555, in-8°.–*Ibid.* 1560, in-8°.
Liber de ossibus, ad tyrones. Valence, 1555, in-8°.–Francfort sur le Mein, 1630, in-fol.
La seconde édition a été augmentée de notes par Frédéric Hoffmann.
De optimâ corporis nostri constitutione; De bonâ valetudine; De hirudinibus, cucurbitulâ, cutis incisione, et scarificatione. Rostock, 1636, in-8°.
Toutes ces traductions ont été réunies dans l'édition des Œuvres de Galien publiée à Venise, en 1586, in-fol. (z.)

BALBI (Jean-Jacques), docteur en médecine, natif de Gênes, est compté, par Soprani, au nombre des écrivains de la Ligurie. Le seul titre qui paraisse lui avoir mérité cette distinction, est un discours latin intitulé :

Prælectio in quâ invitat scientias ac disciplinas ingenuas ad novum Genuensium Lyceum. Gênes, 1651, in-4°. (L.)

BALBI (Paul-Baptiste) a publié, dans les Commentaires de l'Académie de Bologne, un Mémoire contenant quelques observations sur la fabrication du verre. Il dit avoir observé, dans une verrerie de Bologne, que les petites fioles de verre, qu'on n'avait pas portées au four à recuire, se brisaient au choc du moindre grain de sable qu'on y jetait. (z.)

BALBIAN (Just de), né, dans les Pays-Bas, à Alost, fit, à ce qu'il paraît, ses études en Italie, où il prit probablement le bonnet de docteur à Padoue. Il revint exercer sa profession à Gouda, et mourut, dans cette ville, en 1616. Ses ouvrages

n'offrent rien de bien remarquable ; nous allons en rapporter les titres :

Tractatus septem de lapide philosophico è vetustissimo codice desumti. Leyde, 1599, in-8°.-Trad. en Italien, sous le titre de *Specchio chimicæ*, Rome, 1624, in-8°.-*Ibid.* 1629, in-8°.
Inséré dans le tome III du Théâtre chimique.
Nova ratio praxeos medicæ. Venise, 1600, in-8°. (J.)

BALCIANELLI (Jean), médecin d'Arzignano, dans le Vicentin, a publié et fait imprimer les ouvrages suivans :

Quæstio epistolaris de abusu bolorum corroborantium.
Cette Lettre a été imprimée avec d'autres traités écrits en italien, et intitulés collectivement :
Contra l'abuso dell' antimonio e della cassia purgante. Vérone, 1593, in-4°.
Nous voyons ici l'abus des toniques signalé dès une époque assez reculée.
Relationes Canneti. Vérone, 1621, in-4°.
Livré d'ailleurs au commerce des Muses, Balcianelli traduisit en vers libres l'Hécube d'Euripide, qui fut imprimée à Vérone, en 1592, in-8°., et même l'Electre de Sophocle, si l'on croit Quadrio, qui en fait mention dans le huitième volume de sa *Storia e raggionamento d'ogni poesia*, mais sans dire si cette traduction fut imprimée. (L.)

BALDASSARI (Balthazar), apothicaire de Ferrare, est auteur d'un traité qui tend à prouver que le lapis lazuli doit être lavé et non brûlé, quand on le destine à entrer dans la composition du médicament connu sous le nom de *confection alchermès.* Ce traité porte le titre suivant :

Ragioni con le quali si dimostra che il lapis lazuli si deve lavare e non abbruciare per la confessione alchermes di Mesue. Ferrare, 1628, in-4°. (L.)

BALDASSARI (Joseph), médecin de Monte-Oliveto Maggiore, et contemporain de Mazzuchelli, puisqu'il vivait encore à l'époque où cet écrivain rédigeait la notice qu'il lui a consacrée, n'était pas moins versé dans la connaissance de l'histoire naturelle que dans celle de la médecine. Aussi remporta-t-il le prix que l'Académie des sciences physiques avait proposé pour déterminer les causes de l'incombustibilité de l'amiante. On en voit d'ailleurs la preuve dans les ouvrages suivans, qui sont sortis de sa plume :

Osservazioni sopra il sale della Creta, con un saggio di produzioni naturali dello stato Sanese. Sienne, 1750, in-4°.
Cet opuscule, qui a été inséré aussi dans le tome IV des Actes de l'Académie des sciences de Sienne, consiste dans une Lettre adressée par l'auteur au docteur Xavier Manetti, professeur et secrétaire de la Société botanique de Florence, et dont il a été fait mention avec honneur dans plusieurs journaux d'Italie : elle est suivie d'une espèce d'index *di produzioni naturali dello stato Sanese, che si ritrovano nel museo del no-*

bile sig. caval. Gio. Venturi Gallerani. Cette notice est accompagnée d'observations de l'auteur, qui sont en général fort exactes et pleines d'érudition.

Dell' acque minerali di Chianciano relazione ec. Sienne, 1756, in-4°.

Cette relation est adressée au docteur Nerucci, professeur public de médecine théorique et d'anatomie à l'Université de Sienne. Les Nouvelles littéraires de Florence et celles de Venise en contiennent des extraits favorables à l'auteur. On la trouve aussi dans le tome II des Actes de l'Académie des sciences de Sienne, et dans le *Giornale di medicina* (Venise, in-4°., tome V, 1767).

Les observations de Baldassari sur les sources de Saint-Philippe démontrèrent que le dépôt qu'elles forment assez promptement est dû à la craie, qu'il soupçonna aussi, l'un des premiers, être une espèce de sel. Les habitans reçoivent ce dépôt dans des moules, l'y laissent durcir, et obtiennent ainsi des bas-reliefs fort recherchés des curieux, en ce qu'ils imitent parfaitement ceux d'albâtre sculpté. (L.)

BALDESI (Antoine), philosophe et médecin de Florence, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il a recueilli, étendu et mis en ordre les opinions diverses et les écrits de Julien Segni, chirurgien, et des médecins de l'hôpital de Sainte-Marie-Neuve à Florence, sur la manière dont il convenait de traiter un sphacèle. Cette collection, augmentée de notes par Ségni lui-même, a été publiée par Castellino, sous le titre suivant :

Quæstio de gangrenæ et sphacelli diversâ curatione, per Antonium Baldesium collecta ex Colloquiis et *Controversiis, à Juliano Segno Pistoriensi cum pluribus doctoribus habitis.* Florence, 1613, in-8°.;

et depuis sous celui-ci :

Quæstio de gangrenæ et sphacelli diversâ curatione, collecta et recognita per Joh. Castellanum. Venise, 1616, in-4°.

C'est par erreur que Mercklin attribue cet ouvrage à un nommé François Baldesi. (L.)

BALDI (Baldo), médecin italien, né à Florence, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il pratiqua l'art de guérir et l'enseigna même avec tant d'éclat, au collége de la Sapience, qu'on ne tarda pas à lui conférer un canonicat. Vers la fin de ses jours, il rechercha la place de médecin ordinaire du souverain pontife; mais, l'ayant obtenue auprès du pape Innocent x, les changemens qu'il fut obligé de faire dans sa manière habituelle de vivre, lui attirèrent une maladie, à laquelle il succomba, peu de mois après son installation, en 1644. Nous avons sous son nom les ouvrages suivans:

Prælectio de contagione pestiferâ. Rome, 1631, in-4°.

Disquisitio iatro-physica ad textum XXIII Hippocratis de aere, aquis et locis. Rome, 1637, in-4°.

A la suite de cette Dissertation, on en trouve une sur les causes des concrétions calculeuses, et une autre sur la bonté des eaux du Tibre.

De loco affecto in pleuritide disceptationes contrà Johannem Manelphum. Paris, 1640, in-8°.-Rome, 1643, in-8°.

On a joint à cet ouvrage une Lettre de Réné Moreau sur la même question.

Opobalsami orientalis in conficiendâ theriacâ Romæ adhibiti medicæ propugnationes. Rome, 1640, in-4°.-Nuremberg, 1644, in-12.

Relazione del miracolo insigne operato in Roma per intercessione di S. Fil ppe Neri. Rome, 1644, in-4°.

Del vero opobalsamo orientale discorso apologetico. Rome, 1646, in-4°. Ce n'est vraisemblablement qu'une traduction de l'opuscule précédent. (z.)

BALDI (Camille), savant médecin et philosophe italien du seizième et du dix-septième siècle, vint au monde, vers l'année 1547, à Bologne, où son père avait professé la philosophie pendant vingt-six ans. Il se lança dans la même carrière, se fit recevoir docteur en philosophie en 1572, et enseigna, pendant long-temps, la logique et les autres parties de cette science, dans la célèbre Université de sa ville natale. C'est à tort que certains biographes l'ont mis au nombre des médecins, et lui ont accordé une chaire de médecine. Après s'être acquis une grande réputation, moins par son rare savoir, que par ses éminentes vertus morales, il mourut, en 1634, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, sans être jamais sorti de Bologne, ce qui était encore moins commun alors que de nos jours parmi les savans italiens. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons les suivans, qui sont les meilleurs, ou du moins les plus estimés :

In Physiognomicâ Aristotelis commentarii. Bologne, 1621, in-fol.

Trattado come da una lettera missiva si conoscano la natura e qualità del scrittore. Carpi, 1622, in-4°.-Trad. en latin, Bologne, 1664, in-4°. Petit Traité rare et très-curieux.

Delle mentite et offese di parole, come si possano accomodare. Bologne, 1623, in-8°.-Venise (sans date), in-8°.

De humanarum propensionum ex temperamenti prænotionibus tractatus. Bologne, 1629, in-4°.-*Ibid.* 1644, in-4°.

De naturali ex unguium inspectione præsagio commentarius. Bologne, 1629, in-4°.-*Ibid.* 1644, in-4°.

I congressi civili. Bologne, 1681, in-4°.-*Ibid.* 1698, in-4°. (z.)

BALDI (Dominique), médecin de Florence, est l'auteur d'un ouvrage intitulé :

Disputatio de auro. Florence, 1657, in-8°. (z.)

BALDI (Jérôme) a publié :

Theatrum naturæ iatrochymicæ naturalis. Rome, 1654, in-4°. (z.)

BALDI (Joseph), né à Florence, pratiqua la médecine en cette ville vers la fin du dix-septième siècle. On ignore tous les événemens de sa vie. Il paraît aussi n'avoir jamais rien fait imprimer. Cependant il avait composé, en deux livres, un ouvrage contenant des observations curieuses sur la propagation

des champignons. Le but principal de ses efforts fut de dévoiler la structure de ces plantes singulières, et de découvrir quelle peut être la source des qualités vénéneuses que tant d'espèces possèdent. Cet ouvrage est demeuré inédit. Morelli l'a indiqué dans son catalogue de la Bibliothèque Nani à Florence. Micheli le cite avec éloge, et il s'en est beaucoup servi.

(z.)

BALDI ou BADI (SÉBASTIEN), médecin de Gênes, passa quelque temps à Rome, où l'attira la confiance du cardinal de Lugo en ses talens, et retourna ensuite dans sa patrie, où il fut mis à la tête des hôpitaux. On ignore en quelle année il mourut; mais il vivait encore en 1676, tourmenté par les douleurs de la goutte. Nous avons de lui:

Cortex Peruviæ redivivus. Gênes, 1656, in-12.

Anastasis corticis Peruviæ. Gênes, 1663, in-4°.

Cet opuscule, dont Haller parle avec éloge, est dirigé contre Chifflet et Plemp, qui avaient blâmé l'usage du quinquina. Haller fait remarquer entre autres que Baldi a, le premier, conseillé d'employer le quinquina, non-seulement contre les fièvres quartes, comme on le faisait avant lui, mais encore contre les fièvres tierces. Tiraboschi fait observer que personne n'écrivit avant lui en faveur de cette substance, si ce n'est le Père Honoré Fabri, jésuite français, qui, l'année précédente, c'est-à-dire en 1655, avait publié à Rome un opuscule sur le même sujet, sous le nom emprunté d'Antimo Coningio.

Necessitas phlebotomiæ in exanthematibus. Gênes, 1663, in-4°.

(z.)

BALDINGER (ERNEST-GODEFROI), l'un des plus célèbres médecins allemands du dix-huitième siècle, naquit, le 13 mai 1738, à Gross Vargula, hameau peu éloigné d'Erford. Son père était pasteur, sa mère descendait de Luther, et sa famille était originaire de la Suisse et du Brisgau, qu'elle avait quittés, avec la religion catholique, pour venir se fixer en Allemagne. Son grand-père, fabricant de bas à Erford, satisfait du bonheur qui couronnait ses entreprises, et de la fortune qu'il avait acquise dans le commerce, fit vœu de consacrer son fils aîné à l'état ecclésiastique dans la communion luthérienne, et engagea tous ses descendans dans le même serment. Le père de Baldinger, se croyant lié par un engagement aussi bizarre qu'inconsidéré, destinait en conséquence le jeune Ernest à la théologie. Après lui avoir inculqué les premiers principes d'une sage et bonne éducation, il l'envoya, en 1751, au gymnase de Gotha, dirigé par Stuss, homme habile et versé dans tous les genres de littérature. Baldinger s'attacha bientôt à son maître, et lui voua une amitié dont la mort seule put rompre les liens. Cependant, au bout de deux années, en 1753, il fut obligé, pour obéir à son père, d'aller au gymnase de Langensalza, qui était moins éloigné du lieu de sa naissance. Ce fut là qu'il prit

du goût pour la médecine. En pension chez un pharmacien, il consacra d'abord toutes ses heures de loisir à l'étude des médicamens, mais bientôt il finit par négliger entièrement l'hébreu, et par concevoir une telle aversion pour la théologie, que son père fut enfin forcé de céder à ses désirs, et de lui permettre d'embrasser la profession de médecin. La première académie qu'il visita, fut celle d'Erford, où il vint en 1754, et entendit les leçons d'Adelung, de Hess, de Grant, de Baumer, de Riedel, de Kniphof, de Nunne et de Maugold. Sous de si grands maîtres, il ne tarda pas à faire de rapides progrès en philosophie et en médecine. Au bout de deux ans, il se rendit à Halle, et, en 1797, il vint à Iéna; enfin, après une année d'étude dans cette dernière Université, il reprit la route d'Erford, où, guidé par les sages conseils de Mangold, qui l'affectionnait beaucoup, il se mit en état de demander le bonnet de docteur, qui lui fut accordé, en 1760, à Iéna. Immédiatement après, il se mit à faire des cours particuliers, qui attirèrent un grand concours d'auditeurs. Sur ces entrefaites, son père le pressa vivement de venir se fixer à Erford; mais le jeune Baldinger était trop avide de savoir, pour se contenter des connaissances qu'il avait pu acquérir jusqu'alors. La guerre de sept ans mettait le gouvernement de Prusse dans la nécessité d'entretenir beaucoup de jeunes médecins pour le service des hôpitaux militaires. Baldinger sollicita et obtint, avec joie, une de ces places, qu'il considéra comme une excellente occasion pour rectifier, par la pratique, les erreurs ou les illusions de la simple théorie. Il vint donc, en 1761, joindre l'armée prussienne devant Torgau. Indépendamment des pénibles fonctions attribuées à sa place, il fit des cours aux jeunes chirurgiens, en même temps qu'il suivit avec fruit ceux de Bilguer et d'Heinrici. L'année suivante, le médecin en chef, Cothenius, qui le protégeait d'une manière spéciale, lui accorda la permission de se rendre à Wittemberg, où il désirait entendre Triller, Langguth et Bœhmer. Son séjour dans cette ville lui fut aussi agréable qu'avantageux, et il en revint décoré du titre de docteur en philosophie. Il y fit aussi connaissance avec une femme, douée des qualités les plus séduisantes du cœur et de l'esprit, qu'il épousa peu de temps après, et qui fut regardée, dans la suite, comme une des femmes les plus rares et les plus distinguées de l'Allemagne. Cependant il n'avait point de fortune, son patrimoine ayant été presque entièrement absorbé par les frais d'un procès qu'il eut à soutenir contre un second mari de sa mère. Une clientelle nombreuse qu'il sut se créer à Langensalza, le mit à l'abri du besoin, et divers ouvrages qu'il publia répandirent son nom dans le monde littéraire. Aussi, dès l'année 1768, lui offrit-on la troisième place de professeur

à l'Université d'Iéna, et, l'année suivante, le célèbre Kaltschmid étant venu à mourir, il passa de droit à la seconde chaire, à laquelle était aussi annexée celle de botanique. Il vivait tranquille et heureux à Iéna, lorsqu'en 1773, cédant aux instances de ses amis, il accepta la place de professeur de médecine et de directeur de l'Institut clinique à Gœttingue, où la mort de Richter et de Vogel le porta successivement de la troisième à la seconde chaire, et de la seconde à la première. On aurait pu croire que las, enfin, d'une vie errante, il passerait le restant de ses jours dans une Université qui lui offrait tous les moyens de satisfaire sa passion ardente pour la littérature; mais il ne sut pas résister aux instances du landgrave de Hesse Cassel, Frédéric II. Ce prince, qui l'estimait beaucoup, lui fit les offres les plus avantageuses, et l'attira ainsi à Cassel, en lui donnant le titre de premier médecin de la cour et de directeur général de tous les établissemens de médecine. En 1784, il eut la douleur de perdre un fils âgé de quinze ans, qui donnait de belles espérances, et qui lui restait seul de quatre enfans du même sexe. La mort lui ravit aussi sa femme, qui survécut à peine deux années. Baldinger supporta ces deux lugubres événemens avec un rare courage, et, pour se consoler de la perte irréparable qu'il venait de faire, il se remaria au bout de quelque temps. Lorsque le landgrave, Guillaume IX, prit les rênes du gouvernemeut en 1785, ce prince résolut de rendre à l'Université de Marbourg toute la splendeur dont elle avait joui autrefois. A cet effet, il y envoya, dès l'année suivante, Baldinger, dont l'activité remplit son attente. Les soins de cet infatigable médecin valurent des améliorations nombreuses et importantes à l'Université : un nouvel amphithéâtre d'anatomie fut bâti, le jardin de botaniqne agrandi, un laboratoire de chimie établi, une école vétérinaire fondée, une école pour les sages-femmes instituée, etc. C'est au milieu de ces occupations utiles que la mort vint surprendre Baldinger. Son intempérance et surtout l'abus qu'il faisait habituellement du vin, lui avaient déjà attiré plusieurs attaques d'apoplexie, dont ses confrères et ses amis étaient parvenus, non sans peine, à combattre les effets : une nouvelle attaque plus violente le foudroya en 1804, le 21 janvier.

Baldinger unissait de grandes qualités et de grands défauts. Il était profondément instruit, franc, honnête et bon; mais il poussait la sincérité jusqu'à la rudesse, le mépris des convenances sociales jusqu'à la grossièreté, et le sentiment de son propre mérite jusqu'au ridicule d'une vanité puérile. Cependant il a honoré la médecine en Allemagne. Son principal mérite est d'avoir répandu, dans presque toutes les Universités, le goût de la littérature classique, pour laquelle il éprouvait

une véritable passion, et d'avoir ainsi ramené les esprits à l'étude des grands modèles de l'antiquité. La postérité lui saura gré d'avoir été le maître d'Ackermann; il le fut aussi de Blumenbach, de Sœmmerring, de Loder et de Merkel. C'est lui qui appela le premier, en 1768, l'attention de ses compatriotes sur la fièvre jaune, qu'il leur fit connaître en publiant sa traduction de l'ouvrage du médecin anglais Moultrie. Ses talens et sa réputation lui valurent une brillante fortune, dont on peut juger par la richesse de sa bibliothèque qui contenait seize mille volumes du meilleur choix, et dont ses héritiers ont publié le catalogue en 1805. Parmi ses ouvrages, dont le professeur Creutzer, qui a prononcé son oraison funèbre, fait monter le nombre à quatre-vingt-quatre, nous citerons les suivans:

Dissertatio de effectibus salutaribus, qui fiunt in morbis. Iéna, 1760, in-4°.

Baldinger soutint cette thèse, sous la présidence de Nicolaï, pour obtenir le doctorat.

Dissertatio de methodo medendi morbis, quæ adstruit: per morbos producit effectus salutares. Iéna, 1761, in-4°.

Ueber die Graenzen der Naturlehre. Torgau, 1762, in-4°.

De militum morbis, imprimis exercitûs regis Borussiæ. Wittemberg, 1763, in-4°.

C'est le précis des observations qu'il avait recueillies, en 1762, pendant la visite qu'il fut chargé de faire de tous les hôpitaux de l'armée du prince Henri. Il décrit un typhus dont il fut atteint, par l'excès de son zèle et des fatigues qu'il éprouva; et dont il eut beaucoup de peine à se rétablir.

Introductio in notitiam scriptorum medicinæ militaris. Berlin, 1764, in-8°.

Von den Krankheiten einer Armee, aus eignen Wahrnehmungen. Langensalza, 1765, in-8°. – *Ibid.* 1774, in-8°.

Ce traité est, à peu de chose près, une traduction allemande de la dissertation précédente sur les maladies des armées.

Arzneyen, eine physikalisch-medicinische Monatsschrift. Langensalza, 1766, 2 volumes in-8°.

Neue Arzneyen. Langensalza, 1767, 2 volumes in-8°.

Ehrengedaechtniss des Professors Mangold zu Erfurt. Iéna, 1767, in-4°.

Programma de lectione Hippocratis, medicis summè necessariâ. Iéna, 1768, in-8°.

Biographien jetztlebender Aerzte und Naturforscher in und ausser Teutschland. Iéna, 1768, in-8°.

Catalogus dissertationum, quæ medicamentorum historiam, fata et vires exponunt. Altenbourg, 1768, in-4°.

C.-D. Nebel a publié une seconde édition, corrigée et augmentée, de cet ouvrage (Marbourg, 1791, in-8°).

De professore medico, ejusque officiis præcipuis, commentatio subitanea. Iéna, 1768, in-4°.

Auszuege aus den neuesten Dissertationen ueber die Naturlehre, Arzneywissenschaft, und alle Theile derselben. Berlin et Stralsund, 1768-1773, in-8°.

Ueber das Studium der Botanik, und Erlernung derselben. Berlin, 1770, in-8°.

Programmata III de Jano Cornario. Iéna, 1770, in-4°.

Ces programmes ont été insérés, aussi bien que les autres dissertations publiées à Iéna par Baldinger, dans le *Dilectus dissertationum Ienensium* de Chrétien-Godefroy Gruner.

Programma de sede pleuritidis controversia. Berlin et Stralsund, 1771, in-4°.

Programma in Aretaei L. II, cap. VIII de venæ cavæ acuto morbo commentariolus. Iéna, 1771, in-4°.

Programma secale cornutum perperam a nonnullis ab infamiâ liberari. Iéna, 1771, in-4°.

Programma de Friderici Hoffmanni et Hermanni Boerhaavii meritis in medicinam practicam. Iéna, 1772, in-4°.

Programma exanthemata non a vermibus oriri. Iéna, 1772, in-4°.

Lobrede auf den Freyherrn Van Swieten. Iéna, 1772, in-4°.

Progamma : Observationes de morbis ex metastasi lactis in puerperis. Iéna, 1772, in-4°.

Herrn Friedrich Bœrner's Nachrichten von jetztlebenden Aerzten und Naturforschern in und ausser Deutschland ergaenzt. Bronswick, Léipzick et Wolfenbuttel, 1773, in-8°.

Ce petit volume contient des additions importantes à la biographie médicale de Bœrner.

Index plantarum horti et agri Jenensis. Iéna, 1773, in-8°.

Programma de iis, quæ hoc saeculo inventa in arte medicâ. Gœttingue, 1773, in-8°.

Magazin fuer Aerzte. Clèves et Léipzick, 1775-1778, 2 vol. in-8°.

Chaque volume est de six cahiers, dont le premier seulement a paru à Clèves.

Neues Magazin fuer Aerzte. Léipzick, 1779-1799, 20 vol. in-8°.

Programma de optimâ medicamentorum mixtione. Gœttingue, 1775, in-4°.

Programma quo illustrat malignitatem in morbis, ex mente Hippocratis, per recentiorum irritabilitatem et sensibilitatem. Gœttingue, 1775, in-4°.

Programma, vestigia irritabilitatis Hallerianæ in veterum monumentis, exemplo calidi innati. Gœttingue, 1775, in-4°.

Progamma, vindiciæ irritabilitatis Hallerianæ. Gœttingue, 1775, in-4°.

Sylloge selectiorum opusculorum argumenti medico-practici. Gœttingue, tome I, 1776; tome II, 1777; tome III, 1778; tome IV, 1779; tome V, 1780; tome VI, 1782, in-8°.

Programma epitome nevrologiæ physiologico-pathologicæ. Gœttingue, 1778, in-4°.

Programma de magnetis fatis et viribus ad morbos sanandos. Gœttingue, 1778, in-4°.

Baldinger a fait réimprimer ce Progamme dans ses *Opuscula medica.*

Programma Alexiteria et Alexipharmaca contra Diabolum. Gœttingue, 1778, in-4°.

Programma de oculorum morbis, sinè ophthalmicis sanandis. Gœttingue, 1778, in-4°.

Programma de abusu sanguinis missionis in variis morbis. Gœttingue, 1778, in-4°.

Programma gonorrhoeæ virus ab amore meretricio defensum. Gœttingue, 1778, in-4°.

Baldinger a écrit ce Programme pour soutenir, contre l'opinion parfaitement juste et solidement établie par Jean-Clément Tode, que la blennorrhagie est de nature syphilitique, et peut produire une vérole constitutionnelle. Il l'a inséré ensuite dans ses *Opuscula medica.*

Oratio in obitum Alberti de Haller. Gœttingue, 1778, in-8°.

Johann-Clemens Tode, Buchkunstrichter in Kiobenhaven; eine literarisch-medicinische Abhandlung, mit psychologischen Anmerkungen, theoretisch und praktisch erlaeuiert; maenniglich zum Unterricht. Gœttingue, 1778, in-8°.

Programmata IV: historia mercurii et mercurialium medica. Gœttingue, 1780 et 1781, in-4°. - *Ibid*. 1783 - 1785, in-8°.

G.-G. Richteri Querelarum de tempore epistolæ sex; accedit Jubilum de pace. Gœttingue, 1782, in-4°.

Selecta doctorum virorum opuscula, in quibus Hippocrates explicatur, denuò edita, Gœttingue, 1782, in-4°.

Ueber Medicinalverfassung: eine Rede am Geburtsfest des Herrn Landgrafen von Hessen-Cassel. Offenbach, 1782, in-8°.

Nachricht vom medicinischen Leseinstitute zu Gœttingen, nebst einem Vorberichte vom Studiren. Gœttingue, 1782, in-8°.

Medizinisches Journal. Gœttingue, 1784-1796, 36 cahiers in-8°.

Programma: Historia mercurii et mercurialium medica continuata. Cassel, 1785, in-4°.

Ce programme a été réimprimé avec la seconde édition des quatre, sur le même sujet, que Baldinger avait déjà publiés à Gœttingue, en 1780 et 1781. Cet ouvrage renferme une histoire, fort bien faite, des principales préparations qu'on fait subir au mercure dans les pharmacies. Celles auxquelles l'auteur accorde la préférence, pour le traitement des maladies vénériennes, sont l'éthiops minéral et les pilules de Plummer.

Programma ueber das Wunderbare in der Medicin. Cassel, 1785, in-4°.

Trauerrede auf das Absterben des Herrn Landgrafen Friedrichs des Zweyten. Cassel, 1785, in-4°.

Opuscula medica. Gœttingue, 1787.

Russisch-medizinisch-physische Literatur. Marbourg, 1792, in-8°.

Il n'a paru qu'un seul cahier de ce journal.

Bruchstuecke seines Campagne-und Universitaetlebens. Marbourg, 1792, in-8°.

Litteratura universa materiæ medicæ, alimentariæ, toxicologiæ, pharmaciæ et therapiæ generalis medicæ atque chirurgicæ potissimum academica. Marbourg, 1793, in-4°.

Thomas Plater's Leben, wegen seiner Merkwuerdigkeit neu heraus gegeben. Marbourg, 1793, in-8°.

Ueber Universitaetswesen und Unwesen, literarisch und statistisch betrachtet. Marbourg, 1797, in-8°.

Neuestes physich-medicinisches Journal. Marbourg, tome I, 1797-1799; tome II, 1799-1800.

Ueber Pharmacopœa castrensis et terra ponderosa salita. Marbourg, 1800, in-8°.

Ueber Schiesspulver der Artilleristen und Brechpulver der Aerzte. Marbourg et Leipzick, 1800, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN.)

BALDINI (BACCIO), célèbre à la fois comme médecin et comme orateur, durant la seconde moitié du seizième siècle, professa pendant long-temps la médecine à Pise, et fut premier médecin du grand-duc de Toscane, Cosme I, dit *le Grand*, qui l'admit dans sa plus intime familiarité. L'Académie de Florence le comptait parmi ses membres les plus distingués, et c'est en cette qualité qu'il fut nommé, par le prince, l'un des commissaires chargés de la révision du Decameron de Boc-

cace. Il était directeur de la Bibliothèque Laurentienne, et il mourut vers l'an 1585. On a de lui :

Discorso sopra la mascherata della genealogia degli dei de' gentili. Florence, 1565, in-4°.

Haym, Fontanini et autres bibliographes lui attribuent ce discours, qui ne porte point de nom d'auteur.

Panegirico de Cosimo I, gran duca de Toscana. Florence, 1574, in-4°. - *Ibid.* 1577, in-4°.

Vita di Cosimo I, gran duca di Toscana. Florence, 1578, in-fol. - *Ibid.* 1615, in-4°.

Discorso dell'essenza del fato e delle forze sue, sopra le cose del mondo, etc. Florence, 1578, in-4°.

Le seul de ses ouvrages qui ait trait à la médecine porte le titre suivant: *In librum Hippocratis de aquis, aere et locis commentaria, et tractatus de cucumeribus.* Florence, 1585, in-4°. (J.)

BALDINI (Bernardin), né à Borgo d'Intra, terre voisine du lac Majeur, vers l'an 1515, s'illustra comme philosophe, comme mathématicien, comme médecin et comme poëte. Il enseigna la médecine à l'Université de Pavie, et les mathématiques à Milan. Ce fut dans cette dernière ville qu'il mourut, le 12 janvier 1600, laissant un assez grand nombre d'ouvrages, dont fort peu ont rapport à la médecine, et dont voici les titres :

De multitudine rerum et de unitate ejus quod est ;

De materiâ omnium disciplinarum ;

Ces deux opuscules, écrits sous forme de dialogue, ont été imprimés ensemble (Milan, 1558, in-8°.).

Epistolæ variæ in quibus cùm aliarum artium præcepta tum philosophiæ potissimum illustrare contendit. Milan, 1558, in-8°.

Dialogus de præstantiâ et dignitate juris civilis et artis medicæ. Milan, 1559, in-4°. - *Ibid.* 1587, in-4°.

Problemata excerpta ex commentariis Galeni in Hippocratem. Venise, 1567, in-8°. - *Ibid.* 1587, in-8°.

De bello à christianis et othomanicis gesto carmen. Milan, 1572, in-4°. - *Ibid.* 1574, in-4°.

In pestilentiam libellus. Milan, 1577, in-4°.

Cet opuscule est en vers.

De stellis, iisque qui in stellas et numina conversi dicuntur homines. Venise, 1579, in-4°.

En vers également.

De diis fabulosis antiquarum gentium. Milan, 1588, in-4°.

En vers également.

Carmina varia. Milan, 1574, in-4°. - *Appendix.* Milan, 1600, in-4°.

Stanze nelle quali è descritto l'orribile ed aspro verno dell' anno 1571. Milan, 1571, in-4°.

Baldini a encore traduit en vers latins plusieurs ouvrages d'Aristote.

L'art poétique (Milan, 1576, in-4°. - *Ibid.* 1578, in-4°.).

Les Economiques (Milan, 1578, in-4°.).

Les huit livres de physique (Milan, 1600, in-4°.). (Z.)

BALDIT (Michel), né, au dix-septième siècle, à Saint-Miniato en Toscane, suivant Carrère, étudia la médecine à

l'Université de Montpellier, y prit le bonnet de docteur, et alla exercer à Mendes; il écrivit sur les eaux minérales. C'est l'un des plus anciens hydrographes de la France. Il a laissé :

Hydrothermopotie des nymphes de Bagnols en Gévaudan, ou Merveilles des eaux de Bagnols. Lyon, 1651, in-8°.
Speculum sacro-medicum octogonum in quò medicina octo ex angulis, veluti totidem fontibus, à primo et primum salientibus, sacra representatur; præfixa appeno genuina tanquam vitta speculum æquilibraliter suspensura. Lyon, 1666, in-8°. - *Ibid.* 1670, in-8°. (U.)

BALDOLI (JÉRÔME), médecin et philosophe, natif de Foligno, ville de l'Ombrie dans les états de l'Église, se fit avantageusement connaître par ses talens et par la pureté de ses mœurs. Il mourut, à Rome, le 18 novembre 1622. Il a publié la compilation suivante :

Thoremata collegii doctoratus, doctoribus fulginatibus per biduum disputanda. Venise, 1579.
Il a aussi écrit :
De peste;
De tuendâ sanitate,
et plusieurs Lettres remplies, dit-on, d'érudition; mais ces derniers ouvrages n'ont probablement jamais été imprimés. (L.)

BALDOLUS. *Voyez* BALDOLI.

BALDUCCI (VALÈRE), médecin, natif de Mondolfo, dans la Marche d'Ancone, a fait imprimer les deux ouvrages suivans:

De putredine libri duo. Urbino, 1608, in-4°.
Tumorum omnium præternaturalium curandorum methodus, nec non febrium putridarum curandarum ratio, in quatuor distincta libros. Venise, 1612, in-4°. - Strasbourg, 1634, in-12. (L.)

BALDUIN (CHRÉTIEN-ADOLPHE), percepteur d'impôts à Grossenhayn, en Saxe, naquit, le 29 juin 1632, à Dœbeln, ville du margraviat de Meissen, où son père était pasteur. Il fit son droit à Leipzick, à Wittemberg et à Altdorf, mais resta fort peu de temps dans chacune de ces trois Universités, puisqu'à l'âge de vingt ans, il se trouva déjà à Ratisbonne, où il perdit son père le 29 avril 1652. C'était l'époque du couronnement de l'empereur : il resta donc en cette ville jusqu'à la fin de l'année suivante, afin d'acquérir quelque habileté dans les affaires. Plusieurs brochures de circonstance qu'il y publia n'ayant pu servir à le tirer de l'obscurité dans laquelle il se voyait avec peine enseveli, il retourna, en 1654, dans sa ville natale, où de petites pièces de vers, qu'il sut lancer à propos, lui valurent, en 1659, l'expectative d'une place de receveur des contributions, qui ne lui fut cependant accordée que long-temps après, en 1672, époque où il alla se fixer à Grossenhayn. Il mourut en cette ville au mois de décembre 1682.

La théologie et la jurisprudence n'absorbèrent pas tous ses

instans. D'assez nombreux ouvrages imprimés sous son nom, prouvent qu'il s'occupa aussi de la chimie avec beaucoup d'ardeur, et les connaissances qu'il acquit dans cette science lui méritèrent l'honneur d'entrer dans l'Académie des Curieux de la Nature, dont il fut reçu membre sous le nom d'*Hermès*. On connaissait autrefois, sous son nom (*phosphore de Baudouin*), une préparation qui n'est que du nitrate de chaux parfaitement desséché, et dans lequel ce sel a la propriété de luire au milieu de l'obscurité. Jaloux d'extraire l'esprit universel du monde pour s'en servir dans les opérations alchimiques, dont il était grand partisan, Balduin exposait toutes sortes de substances à l'air, dans l'espérance qu'elles l'absorberaient. Il se servait, entre autres, du sel qui résulte de la dissolution de la craie dans l'acide nitrique, parce qu'il attire promptement l'humidité de l'air. Chaque fois que ce sel tombait en déliquescence, Balduin s'empressait d'en retirer ce qu'ils s'imaginait être l'esprit du monde, et ensuite il exposait de nouveau le résidu à l'air. Il lui arriva une fois, à cette occasion, de laisser la masse rougir dans la cornue, qu'il fut obligé de casser pour retirer ce qu'elle contenait; les morceaux en demeurèrent épars dans le laboratoire, et, au bout d'un ou deux jours, il s'aperçut que la matière jaune qui adhérait intérieurement à leurs parois, répandait une lueur. Balduin fit cette découverte en 1674, époque où il la publia dans les Ephémérides des Curieux de la Nature, et non en 1677, comme le prétend Kunkel, qui, en ayant été instruit, répéta les expériences du chimiste de Grossenhayn, et régularisa le procédé opératoire de manière qu'on pût obtenir le phosphore de Balduin sans prendre autant de précautions inutiles. Une chose assez remarquable, c'est qu'à la même époque le véritable phosphore fut trouvé par un marchand nommé Brand, et le *phosphore de Bologne*, ou le sulfate de baryte calciné, par un cordonnier de Bologne, appelé Casciorolo. D'autres, il est vrai, font remontrer cette dernière découverte jusqu'en 1602, et l'attribuent à Scipion Bagatellus. Les ouvrages de Balduin sont :

Pia meditatio in natalem Jesu Christi. Ratisbonne, 1652, in-4°.
Poetische Entdeckung der Ehrenpforte, welche Ihrer Kaiserlichen Majestaet Ferdinando III aufgerichtet worden. Ratisbonne, 1653, in-fol.
Krœnungsfreude Ferdinandi IV Romanorum regis. Ratisbonne, 1653, in-fol.
Rœmische Crone Eleonoræ Romanorum Imperatricis. Ratisbonne, 1653, in-fol.
Solemnia Jacobæa. Dresde, 1654, in-fol.
Chursaechsischer Rautenstock. Dresde, 1655, in-fol.
Ewiggruenender Fuerstenkranz. Dresde, 1655, in-fol.
Panegyricus in honorem Johannis Georgii, electoris Saxoniæ. Wittemberg, 1655, in-fol.
Hermes curiosus, sive inventa et experimenta physica chymica nova,

Léipzick, 1667, in-12. - Hayn, 1679, in-8°. - *Ibid.* 1680, in-12. - Nuremberg, 1683, in-8°.

Inséré aussi dans la *Bibliotheca scriptorum medicorum* (tome I) de Manget, et dans les *Ephemerides Academiæ naturæ curiosorum* (Déc. II, ann. I).

Dans cet ouvrage, entièrement alchimique, et par conséquent inintelligible, Balduin décrit les préparations suivantes : *Aquila solaris magnetica, pomum imperiale fulgurans, vertumnus igneus, sphærula vitrea lucens, sol artificialis perpetuò mobilis, encaustum hermeticum, phosphorus hermeticus perpetuus, pyrgmæus sempervivus, mumia hermetica, azoth seu sal hermeticum, alkahest hermeticum, et lapis medicinalis hermeticus.*

Aurum auræ, vi magnetismi universalis attractum, per inventorem anagrammatizomenum : SIC (infra) SOL DUPLUS ABUNDAT IN AURIS. . . . . . , 1673, in-12. - Cologne sur la Sprée, 1674, in-8°.

Observatio circa urnas Gentilium Germanorum anno 1674 inventas. Hayn, 1674, in-4°.

Observatio circa regerminationem argenti novo artificio inventam. Hayn, 1674, in-4°.

On la trouve aussi dans les *Miscellanea curiosa sive Ephemerides medico-physicæ Germaniæ, ann.* 4 et 5 (Léipzick, 1676, in-4°.).

Aurum superius et inferius Auræ superioris et inferioris hermeticum. Léipzick, 1674, in-12. - Francfort et Léipzick, 1675, in-12.

Manget a inséré cet opuscule dans le tome II de son Théâtre chimique.

Phosphorus hermeticus, sive magnus luminaris. Léipzick, 1674, in-12. -Francfort et Léipzick, 1675, in-12.

On trouve aussi cet opuscule dans le second volume du Théâtre chimique de Manget.

Venus aurea in formâ Chrysocollæ fossilis, cum fulmine cœlitus delapsa, propè Hayham die 18 mai 1677. Hayn, 1677, in-12.

Balduin parle, dans ce Mémoire, d'une substance analogue à la chrysocolle, ou cuivre vert, sorte d'hydrate ou de sous-carbonate de cuivre, qu'il assure être tombée du ciel, durant un orage, près du village d'Ermendorf, à peu de distance de Grossenhayn. Kunkel l'attaqua vivement à ce sujet, lui demanda, avec ironie, comment il avait eu le courage de chercher à faire croire une chose semblable, et soutint que la chrysocolle, tombée, soi-disant, du ciel, n'était autre chose qu'un morceau de cuivre vert, tombé d'un des sacs ou des tonneaux d'un roulier chargé de conduire une voiture de cette substance de Léipzick à Breslau.

(A.-J.-L. JOURDAN.)

BALDUNGIUS (Jérôme), médecin à Zurich, au quinzième siècle, selon Fabricius, a laissé l'opuscule suivant dédié à Sigismond, duc d'Autriche :

De Podagrâ. Strasbourg, 1497, in-4°. (s.)

BALDUS. *Voyez* Baldi.

BALDUTIUS. *Voyez* Balducci.

BALESTRA (Joseph), né à Lorette, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il a laissé un ouvrage ayant pour titre :

Gli accidenti del mal contagioso osservati nel lazzaretto. Rome, 1657, in-4°.

On a encore de lui un opuscule théologique, qu'il a écrit en italien, *Del culto e di miracoli della B. Colomba.* mais qui se trouve traduit en latin dans les Actes des saints des Pères Bollandistes (tom. V, par. I, pag. 394). (L.)

BALESTRINI (Philippe), médecin et anatomiste génois, a publié l'ouvrage suivant :

La notomia moderna dell' ossa, delle cartilagini, de' ligamenti, con curiose e dotte osservazioni del Kerkringio sullo sceletto del feto, e una storia notomica del parto, con la differenza degli ossi dopo la nascita. Gênes, 1708, in-8°. (L.)

BALEY (Gautier). *Voyez* Bailey (Gautier).

BALFOUR (André), noble écossais, qui vivait au dix-septième siècle, rendit un grand service à sa patrie, ainsi que son frère Jacques Balfour, en y faisant naître le goût de l'histoire naturelle, qui fut cultivée fort tard dans ce royaume. Ce furent ces deux savans et généreux protecteurs des lettres qui fondèrent le jardin de botanique et le museum d'Edimbourg, où jusqu'alors on s'était à peine occupé de l'étude des végétaux. Tous deux étaient liés avec Robert Sibbald et Alston, leur compatriote. Robert Brown, voulant tirer leur nom d'un oubli qu'il ne méritait pas, leur a dédié un genre de plantes (*balfouria*), de la famille des apocinées, qui ne comprend qu'une seule espèce, originaire de la Nouvelle-Hollande. (J.)

BALFOUR (François), médecin d'Edimbourg, qui a passé une grande partie de sa vie à Calcutta, s'est principalement fait connaître dans le monde médical par les observations qu'il a recueillies pendant plusieurs années aux Indes orientales touchant l'influence de la lune sur les maladies fébriles. Suivant lui, au Bengale, le premier accès des fièvres se déclare presque toujours dans les trois jours qui précèdent ou qui suivent la nouvelle ou la pleine lune; c'est à ces époques qu'elles récidivent, et que le nombre de ceux qui en sont atteints redouble; elles diminuent, au contraire, dans l'intervalle. Balfour a cru remarquer en outre qu'à l'époque de l'équinoxe, temps où le soleil, passant sous l'équateur, ajoute, à l'attraction lunaire, une nouvelle puissance, dont on trouve la preuve dans les grandes marées qui surviennent alors, les fièvres sont à la fois bien plus fréquentes, et bien plus meurtrières. Cette doctrine de l'influence lunaire sur les fièvres n'a pas fait fortune en France, non plus que dans le nord; mais elle a compté beaucoup de partisans chez les Anglais, qui, plus qu'aucune autre nation, ont des occasions de pratiquer la médecine dans les pays chauds. Les observations faites par Lind au Bengale, par Cleghorn à Minorque, par Fontana en Italie, enfin par Jackson à la Jamaïque, et Gillespie à Sainte-Lucie, paraissent venir à l'appui de cette doctrine, entrevue dès les temps les plus anciens, et devenue même la source de plusieurs préjugés populaires souverainement ridicules. Si l'on pense que l'homme, en sa qualité d'être physique, ne peut manquer d'être assujéti,

comme tous les corps de la nature, aux influences de tout ce qui l'entoure, on se gardera bien de la rejeter sans examen, et, sans l'admettre dans toute l'extension que les Anglais lui ont donnée, on sentira qu'elle peut servir à expliquer une foule de phénomènes, en particulier les mouvemens appelés critiques, qu'on a jusqu'à ce jour abandonnés, pour ainsi dire, à l'arbitraire et à l'autocratie de la nature, gratuitement personnifiée. Balfour a consigné ses idées dans les ouvrages suivans:

On the influence of the moon in fevers. Edimbourg et Calcutta, 1785, in-8°.–Trad. en allemand par A.-T.-G. Lauth, Strasbourg, 1786, in-8°.

On putrid intestinal remitting fevers, in which the laws of the febrile state and sol lunar influence being investigaded and defined, are applied to explain the nature of the various forms, cri es and othe phenomena of these fevers. Edimbourg et Calcutta, 1792, in-8°.–Trad. en allemand, Breslau et Hirschberg, 1792, in-8°.

The forms of herkern. Calcutta, 1785, in-4°.

On sol lunar influence in fevers Calcutta, 1795, in-8°.

Observations on adhesion, with two cases demonstrative of the powers of nature, to reunite parts which have been, bi accident, totally separeted from the animal system. Edinburgh, 1814, in-8°.

Observations with cases illustrative of a new, simple, and expeditious mode of curing rheumatism and sprains, without in the least debilitating the system. Edinburgh, 1816, in-8°.

On a aussi des Mémoires de lui dans les *Recherches asiatiques* et dans les *Transactions de la société d'Edimbourg.* (J.)

BALK (Daniel-George), médecin allemand, fut nommé, en 1802, conseiller de l'empereur et professeur ordinaire de médecine à l'Université de Dorpat, après avoir rempli pendant long-temps la place de physicien de la ville et du cercle de Josephstadt, en Courlande. Nous ignorons s'il vit encore. On a de lui:

Auszuege aus dem Tagebuche eines ausuebenden Arztes, ueber Arzneywissenschaft. Tome I, Berlin, 1790; tome II, Liebau, 1796, in-8°.

Beytraege zur deutlichen Erkenntniss und gruendlichen Heilung einiger am haeufigsten herrschenden langwierigen Krankheiten. Leipzick et Liebau, 1795, in-8°. – *Ibid.* 1798, in-8°.

Wie kœnnen Frauenzimmer gesunde Mutter froher Kinder werden? Liebau, 1796, in-8°.

Ces trois ouvrages ont paru sous le voile de l'anonyme. Balk a cependant mis son nom sur le frontispice de la seconde édition du second.

(J.)

BALL (Isaac), né à New-York, en 1755, pratiqua la médecine avec un grand succès dans cette ville, où il fut pris par les Anglais, lors de la guerre de la révolution, et obligé de servir comme chirurgien dans leur hôpital. Il était membre de la Société de New-York, et mourut le 20 mai 1820. (s.)

BALL (Jean), médecin anglais du siècle dernier, a publié les trois ouvrages suivans, dont le second a joui pendant longtemps d'une grande réputation, quoiqu'il soit maintenant tombé dans l'oubli:

Pharmacopœa domestica. Londres, 1758, in-12.
The modern practice of physic. Londres, 1759, 2 vol. in-8°. - *Ibid.* 1762, 3 vol. in-8°.
New compendious dispensatory. Londres, 1768, in-12.
C'est probablement une traduction de la Pharmacopée domestique. (T.)

BALLERINI (Simon), médecin italien, a publié un ouvrage assez singulier, dont voici le titre:

Origine dell' uso di salutare quando si sternuta. Rome, 1747, in-4°. (Z.)

BALLEXSERD (Jacques), né à Genève, le 3 octobre 1726, y est mort en 1774, et s'est principalement fait connaître par les ouvrages suivans:

Dissertation sur l'éducation physique des enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté. Paris, 1762, in-8°. - *Ibid.* 1780, in-8°.
Ce Mémoire avait été couronné par l'Académie de Harlem.
Dissertation sur cette question: Quelles sont les causes principales de la mort d'un assez grand nombre d'enfans, et quels sont les préservatifs les plus efficaces et les plus simples pour leur conserver la vie. Genève, 1775, in-8°.
L'Académie de Mantoue avait couronné ce Mémoire en 1772, après l'avoir fait traduire en italien. (J.)

BALLHORN (Georges-Frédéric), médecin allemand, à Hanovre, est auteur des écrits suivans:

Ueber Deklamation, in medicinischer und diætetischer Hinsicht. Hanovre, 1802, in-8°.
In quoddam phthiseos pulmonalis signum commentatur. Hanovre, 1805, in-8°.
Il a traduit en allemand le Traité d'Edouard Jenner sur la vaccine (Hanovre, 1799, in-8°.), ainsi que les Observations de Woodville sur le même sujet (Hanovre, 1800, in-8°.), et publié, de concert avec le docteur F. Stromeyer, l'ouvrage intitulé:
Deutschland's erste Versuch mit der Inoculation der Kuhpocken zu Hannover. Léipzick, 1801, in-8°.-Trad. en français, Strasbourg, 1801, in-8°. (J.)

BALLISTA (Christophe), né à Paris, fut un praticien distingué du seizième siècle. Il a laissé:

Pharmacopœa Lugdunensis. Lyon, 1546, in-12.
De re medicâ libri V. Zurich, 1548, in-8°.
Concertatio in podagram. Zurich, 1555, in-8°.-Strasbourg, 1570, in-8°.
C'est une élégie sur la goutte. (V.)

BALLONIUS. *Voyez* Baillou.

BALLY (François), moins connu et moins digne de l'être que le suivant, a fait imprimer:

An succus nutritivus a sanguine diversus. Paris, 1715, in-4°.
Proposition qu'il a résolue par l'affirmative. (O.)

BALLY (Victor), né à Beaurepaire, docteur en médecine de la Faculté de Paris, et ex-médecin en chef de l'armée de Saint-Domingue, a écrit:

Opinion sur la contagion de la fièvre jaune. Paris, 1810, in-8°.
Du typhus d'Amérique ou de la fièvre jaune. Paris, 1814, in-8°.
Le gouvernement et la Faculté de médecine de Paris ont donné des encouragemens à l'auteur pour la publication de ces deux écrits. Le dernier est le meilleur ouvrage que nous ayons sur la fièvre jaune; réuni à celui que vient de publier M. Devéze et à celui que nous devions déjà à M. Valentin, il forme une monographie complette de cette maladie, et dispense de recourir à tous les autres écrits qui ont été mis au jour sur le même sujet. (T.)

BALME (Cl.-D.), a exercé la médecine au Puy, dans le département de la haute Loire, et est mort dans cette ville, en 1808. Il a laissé les ouvrages suivans:

Recherches diététiques du médecin patriote sur la santé et sur les maladies observées dans les séminaires, les pensionnats, et chez les ouvriers en dentelle, et suivies d'un Mémoire sur le régime des convalescens et des valétudinaires. Au Puy, 1791, in-12.
Mémoires de médecine pratique, ou recherches sur les efforts, considérés comme principes de plusieurs maladies. An Puy, 1792, in-8°.
Considérations cliniques sur les rechutes dans les maladies. Au Puy, an v, in-12.
Cette dissertation est digne d'être lue: tout ce qui est théorie n'est plus au niveau des connaissances actuelles, mais les observations qu'elle contient sont intéressantes.
Réclamations importantes sur les médecins accusés d'irreligion, et sur les nourrices mercenaires. Au Puy, 1804, in-8°.
Balme justifie les médecins du reproche d'irréligion, qui leur est adressé si souvent; mais lui-même attache cette imputation à la mémoire d'un homme d'un mérite supérieur, Cabanis. Il termine sa dissertation par quelques considérations en faveur des nourrices mercenaires.
Observations et réflexions sur une hémorragie utérine, cause de la mort de deux jeunes femmes et de leurs enfans avant l'accouchement. Dans le Recueil périodique de la Société de médecine de Paris, tome II.
Ces observations, fort intéressantes, déterminèrent Baudelocque a composer l'important Mémoire sur les hémorragies utérines qu'il a publié. (MONFALCON.)

BALME (Claude), né à Belley (Ain), le 8 novembre 1766, commença sa carrière médicale à Lyon, se rendit à Paris, en 1788, suivit les leçons des habiles professeurs qui enseignaient alors dans cette capitale, et obtint, en 1790, une place à l'Ecole pratique de chirurgie. Peu de mois après, il se rendit aux Etats-Unis, et y exerça l'art de guérir pendant deux années; revint dans sa patrie, en 1792; entra comme chirurgien-major dans le onzième bataillon de l'Ain, et le suivit en Italie, en Egypte et en Syrie. M. Balme rentra en France avec la garnison d'Alexandrie, dernière division de l'armée d'Orient, et se rendit à Montpellier pour y prendre le bonnet doctoral et ré-

tablir sa santé, que ses services militaires avaient affaiblie. Il exerçe l'art de guérir à Lyon. M. Balme est membre d'un grand nombre de sociétés savantes nationales et étrangères. Il a publié les ouvrages suivans :

De l'utilité de l'exercitation du corps dans différentes maladies. Montpellier, an x, in-4°.
Observations et réflexions sur le scorbut, in-8°.
Extrait des Annotations de médecine pratique sur diverses maladies de Brera. Lyon, 1808, in-8°.
Eloge de M. Balme, médecin au Puy, prononcé dans la séance publique de la Société de médecine de Lyon, 16 mai 1808.
De ætiologiâ generâli contagii pluribus morbis. Lyon, 1809, in-8°. Cet ouvrage a mérité à l'auteur une médaille de la part de la Société de médecine de Lyon.
Compte rendu des travaux de la Société de médecine de Lyon, pendant les années 1809 et 1810.
Deux mémoires, l'un sur les forces vitales, l'autre sur les indications et contre-indications de la saignée, présentés à la Société académique de médecine de Paris.
Répertoire de médecine, ou recueil d'extraits et d'indications de différens ouvrages allemands, anglais, français, italiens et latins. Lyon, 1814, in-8°., première partie.
M. Balme travaille depuis trente ans à cet ouvrage; il en a publié le prospectus en 1817, in-8°.
Traité historique et pratique du scorbut chez l'homme et les animaux. Lyon, 1819, 1 vol. in-8°. (MONFALCON.)

BALMIS (FRANÇOIS-XAVIER), chirurgien de la Chambre du roi d'Espagne, ayant conçu le généreux projet de porter la vaccine dans l'Amérique espagnole et dans toutes les possessions asiatiques de l'Espagne, partit de la Corogne, le 30 novembre 1803, accompagné d'enfans nouveau-nés qu'il vaccina les uns après les autres, de manière qu'en arrivant à Caracas, après avoir touché aux îles Canaries et à Porto Ricco, il put vacciner, de bras à bras, les enfans du pays; de là, il envoya un de ses aides dans l'Amérique méridionale, puis il se rendit à la Havane et dans la presqu'île d'Yucatan, d'où il envoya un autre aide à Tabasco. C'est à Balmis que l'Amérique espagnole, les Philippines, la Chine et l'île de Sainte-Hélène, où il relâcha lors de son retour en Europe, doivent le bienfait de l'introduction de la vaccine. Le nom de ce chirurgien mérite une place honorable parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité; jamais voyage de long cours ne fut plus utile aux hommes, et pourtant le nom de ce philanthrope espagnol est à peine connu parmi nous. Il revint en Espagne en 1804, et resta pendant toute la guerre à Cadix, jusqu'au retour de Ferdinand VII, qui le rappela près de lui. En 1816, il a déposé à la bibliothèque du Musée de Madrid un recueil de dessins coloriés représentant les plantes usuelles de la Chine. Il a aussi donné, vers 1795, un ouvrage sur les prétendues propriétés antivéné-

riennes de l'agave et du begonia, qui paraît avoir été traduit en italien, à Rome (v.)

BALSARATI (Jean-Guy), savant médecin hongrois, de la religion réformée, vint au monde, en 1529, à Dombegyhaza, village situé entre la Warusch et la Kœrœsch. Ses parens ayant été emmenés en captivité par les Turcs, et lui-même abandonné à trois mois dans la rue, où on le trouva sain et sauf après la retraite de l'ennemi, il fut élevé aux frais de son frère, François Fodor, dans le village de Balsarat, d'où lui vint ensuite son surnom, car son père s'appelait seulement Lucas Guy ou Vitus. Il puisa les élémens de l'éducation dans sa patrie, et se rendit ensuite à Wittemberg, où il obtint le grade de maître ès-arts, en 1552. Mais, comme il se sentait un goût décidé pour la médecine, il alla à Padoue, et s'y fit recevoir docteur, au bout de cinq ans. Les circonstances le conduisirent de là à Rome, où il fut pendant six mois médecin du pape Paul v. A son retour dans sa patrie, en 1560, il se mit à pratiquer. En 1570, on le nomma prédicateur à Liszka; il devint plus tard prédicateur et recteur à Saint-Patakin, et mourut en cet endroit, le 7 avril 1575, laissant les ouvrages suivans :

A' Keresztyenì Vallas ágazatinak rœvid Summaía. Pesth, 1571, in-8°. C'est un livre sur la religion.

De remediis pestis prophylacticis. 1564.

Basile Fabrice de Szikszaj, son biographe, nous apprend qu'il avait écrit, sur la chirurgie, en langue magyare, un ouvrage en quatre livres, qui n'a point été imprimé, au grand regret de ses compatriotes. (J.)

BALTHASAR, ou, plus exactement, Baldassare, nom qu'ont porté deux médecins italiens, célèbres dans le temps où ils ont vécu. L'un, né à Padoue, vivait au quatorzième siècle : Savanarola lui prodigue des éloges qui sont au moins exagérés, et nous apprend qu'il fut concurrent et rival de Jacques de Forli. L'autre était de Pérouse, et mourut en 1474, suivant Facciolati, qui ajoute qu'après sa mort le sénat désespéra de trouver dans toute l'Italie un homme digne de le remplacer. (z.)

BALTHASAR (Théodore), licencié en médecine et professeur de mathématiques et de physique à l'Université d'Erlangue, a publié :

Dissertatio de sale communi. Altdorf, 1702, in-4°.

Kurze Beschreibung der vortrefflichen Eigenschaften des edlen gemeinen Saltzes, und dessen gedoppelten Nutzens in dem menschlichen Leben, neben einer unpartheyischen Anzeig, wie weit die Kœniglisch-Preussische Saltzbronnen zu Halle in Magdeburgischen andere Saltzquellen Teutschlands uebertreffen. Erlangue, 1708, in-8°.

Nachricht von einem Gesundbrunnen, welcher unweit Erlangen juengst gefunden worden. Erlangue, 1709, in-4°.

Micrometria, hoc est de micrometrorum telescopiis et microscopiis applicandorum variâ structurâ et usu. Erlangue, 1710, in-8°.

Diatribe de dosibus medicamentorum. Leipzick, 1719, in-8°. (J.)

BALZ (Jacques-Frédéric), né en 1777, à Untertuerkheim, dans le royaume de Wurtemberg, prit le grade de licencié en médecine à Tubingue, et alla ensuite exercer à Esslingen, ville dont il avait été nommé physicien ordinaire. Nous ne connaissons de lui que sa thèse, intitulée :

Dissertatio de præstantiore variolas, vesicatoriorum ope, inserendi modo. Tubingue, 1792, in-4°.
et quelques Mémoires, dont un, assez intéressant, sur l'utilité des bains dans la coqueluche, dans le *Museum der Heilkunde* (Zurich, 1797; tome IV). (J.)

BAMBERGER (Jean), médecin allemand, naquit, le 11 décembre 1651, à Iéna, où il étudia l'art de guérir et se fit recevoir docteur. Etant venu s'établir à Nuremberg, il y fut admis dans le Collége des médecins, en 1685, et mourut, trois ans après, le 30 janvier 1688. On ne connaît de lui que sa thèse, intitulée :

Theses variæ medicinæ. Iéna, 166. . . , in-4°. (J.)

BAMFORD (Jacques), médecin anglais, est auteur de l'opuscule suivant :

Dialogue concerning the plagues infection. Londres, 1603, in-8°. (Z.)

BANAU (Jean-Baptiste), médecin de la maison du comte d'Artois, a publié :

Observations sur les différens moyens propres à combattre les fièvres putrides et malignes. Paris, 1779, in-8°. – *Ibid.* 1784, in-8°. – *Ibid.* 1786, in-8°.
Mémoire sur les épidémies du Languedoc. Paris, 1787, in-8°.
Histoire naturelle de la peau et de ses rapports avec la santé et la beauté du corps. Paris, 1802, in-8°. (T.)

BANC (Jean), né en Bourbonnais, exerça la médecine dans le commencement du siècle dernier avec d'honorables succès; il a écrit sur les eaux minérales.

La mémoire renouvelée des merveilles des eaux naturelles. Paris, 1605, in-8°.
Les admirables vertus des eaux minérales de Pougues, Bourbon et autres, renommées en France. Paris, 1618, in-8° (S.)

BANCROFT (Edouard), médecin anglais qui vit encore, est membre de la Société royale de Londres, où il réside maintenant, après avoir fait un long séjour en Amérique. On a de lui :

Experimental researches concerning the philosophy of permanent colours and the best means of procuring them by dyeing, callico-printing. Londres, 1794, in-8°.
Quelques lambeaux de cet ouvrage ont été traduits en allemand (sur l'écorce de quercitron), par Daniel Jaeger, Léipzick, 1797, in-8°., et (sur la laque comme succédané de la cochenille dans la teinture écarlate) par Sigismond-Frédéric Herbmstaedt. Berlin, 1817, in-8°.

Essay on the yellow fever, with observations concerning febrile contagion, partly delivered at the Gultsonian lectures before the college of physicians in 1806 *and* 1807. Londres, 1808, in-8°.

On lui doit la description du woorora ou wurali, substance dont les Arrowanques, peuplade sauvage de la Guyane, se servent pour empoisonner leurs flèches. Il l'a insérée dans les Transactions philosophiques. Ses expériences sur cette substance vénéneuse ont été répétées et confirmées depuis par Brodie et par Emmert. On les trouve aussi, avec des notes sur la génération du pipa et sur la faculté stupéfiante du gymnote électrique, dans l'ouvrage suivant, qui est également de lui.

Essay on the natural history of Guiana. Londres, 1769, in-8°.–Trad. en allemand, Léipzick et Francfort, 1769, in-8°. (J.)

BANDINI (Barthole), philosophe et médecin siennois du quinzième siècle, jouit dans son temps d'une réputation très-étendue. Cette grande renommée, qui le fit connaître des nations voisines et des princes étrangers, vint surtout de la précision qu'il avait acquise dans le pronostic de la mort, au point, disent ses contemporains, qu'il prédisait l'heure et la minute où le patient devait cesser de vivre. Après avoir longtemps pratiqué l'art de guérir et professé la philosophie et la médecine, il mourut dans sa patrie, à l'âge de quatre-vingt six ans. Le sénat siennois, pour honorer sa mémoire, ordonna qu'une oraison funèbre serait prononcée sur sa tombe par Augustin Dati, célèbre orateur. Il paraît que ce médecin avait composé, et même qu'on a imprimé de lui plusieurs ouvrages de médecine et de philosophie; mais nous n'avons pu nous en procurer les titres. (L.)

BANISTER (Jean), né d'une famille distinguée, on ignore en quelle contrée de l'Angleterre, fit ses études à Oxford, où il embrassa la carrière de la médecine, après avoir terminé ses humanités. Reçu bachelier en 1573, il obtint de la Faculté la licence de pratiquer, et vint s'établir à Nottingham, où il jouit pendant plusieurs années d'une grande célébrité comme médecin et comme chirurgien. Sa réputation paraît avoir été dans tout son éclat vers le milieu du règne d'Elisabeth. On ignore quand et où il mourut, mais on présume que ce fut à Londres. Ses ouvrages sont :

A needful, new, and necessary treatise of chirurgery, briefly comprehending the general and particular cure of ulcers. Londres, 1575, in-8°.

Ce n'est qu'une pure compilation, dans laquelle l'auteur a principalement mis à profit les ouvrages de Galien, de Chaumette et de Tagault.

The history of man, sucked from the sap of the most-approved anatomists. Londres, 1578, in-8°.

Cet ouvrage est orné de deux planches très-mal gravées. C'est le seul de ceux de Banister dont Haller fasse mention. Tous les bibliographes en parlent, d'après Douglas, avec beaucoup de dédain.

Compendious chirurgery, gathered and translated especially out of Wecker. Londres, 1585, in-12.

Wecker n'était qu'un compilateur sans goût et sans méthode. Banister

relève, à la fin de chaque chapitre, les erreurs nombreuses qu'il a commises. Il aurait mieux valu écrire un nouveau manuel de chirurgie, que de traduire un aussi mauvais livre.

Antidotary chirurgical, containing variety of all sorts of medicines. Londres, 1589, in-8°.

Le titre seul de cet ouvrage suffit, dans l'état actuel de la chirurgie, pour donner une idée du peu d'importance dont il est dans la littérature de l'art médical.

Les Œuvres de Banister ont été réunies, après sa mort, en six livres, et imprimées ensemble (Londres, 1633, in-4°.). (A.-J.-L. J.)

BANISTER (Jean), missionaire de l'église anglicane, passa quelque temps aux Indes orientales, et se rendit ensuite dans la Virginie, où lord Delaware avait établi une colonie. Cette province était visitée à la même époque par son compatriote Guillaume Vernon et par un allemand, nommé David Krieg. Banister ne se contenta pas de chercher à propager le christianisme en Amérique; il étudia aussi les plantes, et rassembla un herbier considérable, qui a passé après sa mort dans la belle et riche collection de Sloane. Son zèle pour la botanique lui devint fatal : ayant voulu gravir un rocher escarpé pour y cueillir une plante, il se laissa tomber, et fut brisé dans sa chute. Houston a immortalisé son nom en lui dédiant un genre de plantes (*banisteria*) de la famille des malpighiacées, que tous les botanistes ont adopté.

Nous n'avons de Banister lui-même que quelques Lettres et Mémoires adressés à Lister, à Petiver, et à la Société royale de Londres, qui ont été insérés dans les Transactions philosophiques (vol. XVII, n°. 198; vol. XXII, n°. 270). Jean Ray (*Hist. plant.* 2, pag. 1928) et Jacques Petiver (*Memoirs for the curious*, pag. 227) ont publié le catalogue de son herbier de la Virginie.

On ne le confondra point avec *Jean* Bannister, du comté de Kent en Angleterre, qui est auteur de l'ouvrage suivant:

A synopsis of husbandry; being cursory observations on the several branches of rural economy. Londres, 1799, in-8°. (A.-J.-I. J.)

BANISTER (Richard), parent de Jean Banister, le chirurgien, dont il a été parlé dans l'un des articles précédens, embrassa, comme lui, la carrière médicale; mais, effrayé de l'immense étendue de la médecine, il résolut de n'en cultiver qu'une seule branche, et les maladies des yeux furent celles auxquelles il s'attacha de préférence. Après avoir pendant longtemps suivi les oculistes les plus habiles du temps, tels que Henri Blackhorne, Robert Hall, Velder, Surflet et Barnabie, il alla s'établir à Stramford, dans le comté de Lincoln. Sa pratique devait être fort étendue, si l'on en juge seulement par le grand nombre d'opérations de la cataracte qu'il fit, et qu'il a décrites dans son ouvrage. Ces renseignemens sont les seuls qu'on ait pu se procurer sur son compte : on ignore même quand et où il mourut; quelques passages de ses écrits portent à croire

néanmoins qu'il termina sa carrière de 1625 à 1630. Il a publié l'ouvrage suivant :

A treatise of 113 *diseases of the eyes and eyelids.* Londres, 1622, in-8°.

Cet ouvrage n'est pas de lui : c'est la traduction du Traité de Guillemeau, dont la première édition lui avait été dédiée, et dont, après que celle-ci fut épuisée, il fit réimprimer une seconde, en tête de laquelle il plaça un opuscule de sa façon, intitulé *Banister's Breviary.* On trouve dans ce *Breviaire* des considérations sur la vision, la structure de l'œil et les maladies de cet organe, qui sont à la fois très-imparfaites et entachées de la fausse philosophie du temps; mais la partie chirurgicale est généralement fort bonne : elle annonce un chirurgien habile et un excellent observateur. On distingue surtout les remarques de Banister sur les différentes espèces de cataracte, sur l'abus des applications âcres dans les maladies des yeux, et sur la cataracte noire, qu'il savait très-bien être la goutte-sereine. Ce recueil pourrait fournir quelques matériaux utiles à l'auteur d'un traité complet d'ophthalmologie, que la science attend encore. (A.-J.-L. J.)

BANKS (Joseph), chevalier de l'ordre du Bain, conseiller privé du roi d'Angleterre, président de la Société royale de Londres, et correspondant de l'Académie des sciences de Paris, naquit en Suède, vers 1740, du fils d'un médecin très-riche. Après avoir terminé ses études à l'Université d'Oxford, il s'adonna particulièrement à l'histoire naturelle, et fit un voyage à la côte du Labrador et à Terre-Neuve, puis il partit avec Cook, sans aucun appointement, et menant avec lui, à ses frais, le docteur Solander, médecin d'origine suédoise, avec deux dessinateurs. Il contribua beaucoup au succès de l'expédition, et faillit périr en plusieurs occasions. Ayant frété un bâtiment à ses frais, il se rendit aux îles Hébrides, où il découvrit la fameuse grotte de Staffa. En 1778, il succéda à Jean Pringle dans la place de président de la Société royale de Londres, qu'il occupait encore à sa mort, survenue en juillet 1820. Il a consacré une partie de sa fortune à former une collection d'ouvrages sur l'histoire naturelle, qui est la plus complette de toutes celles de l'Europe en ce genre, ainsi qu'un cabinet qu'il tenait à la disposition de tous les savans, et dans lequel Joseph Gærtner et Robert Brown ont puisé amplement. Les Français lui doivent la restitution du journal du voyage de La Peyrouse et d'Entrecasteaux, que le hasard avait fait tomber au pouvoir des Anglais. En 1781, il fut fait baronnet. Il n'a publié que des Mémoires nombreux, insérés dans les *Transactions philosophiques* et dans plusieurs autres recueils anglais ou américains : on a cependant de lui l'opuscule suivant, relatif à une maladie du blé :

A short account of the cause of the disease in corn, called by farmers the Blighe, the Mildew, and the Rust. Londres, 1805, in-8°. avec une planche.

Il possédait le manuscrit des Observations recueillies par Guillaume Houston sur les plantes de Cuba, de la Jamaïque et des environs de la Vera Cruz; il en a publié quelques fragmens sous ce titre :

Reliquiæ Houstounianæ. Londres, 1781, in-4°.

Ouvrage orné de vingt-six planches, et dans lequel on trouve la description d'une quinzaine de plantes nouvelles.

Le catalogue de sa riche bibliothèque a été publié sous le titre de : *Bibliotheca Banksiana.* Cet ouvrage, dont la latinité n'est pas très-pure, forme la plus complette bibliographie de l'histoire naturelle que nous possédions. (s.)

BANNER (Jacques), médecin allemand entièrement inconnu, a publié :

Chimia philosophica perfectè delineata. Nuremberg, 1689, in-8°. (z.)

BANOV (Jean), chimiste anglais, a publié :

Universal dictionary of physik. Londres, 1749, in-8°.

Dictionaire assez médiocre des termes usités en médecine et dans les sciences accessoires. (z.)

BANYER (Henri), chirurgien anglais du siècle dernier, a publié, selon Haller :

Methodical introduction to the art of surgery. Londres, 1717, in-8°.

Carrère lui attribue une *Pharmocopée des pauvres*, Londres, 1729, in-12. (u.)

BANZER (Marc), fils d'un orfèvre d'Augsbourg, naquit en 1592, dans cette ville, étudia la médecine avec beaucoup d'application en France et en Italie, et prit le titre de docteur en 1616, à Bâle. Revenu dans sa patrie, il s'y fit agréger au Collége des médecins, en 1619; mais son attachement à la religion catholique l'obligea d'en sortir. Après avoir été physicien à Oschatz, puis à Camentz, dans la Haute-Lusace, il se fixa enfin à Wittemberg, où on lui donna une chaire de médecine, et il mourut en 1664. On a de lui :

Fabrica receptarum, id est, methodus brevis, perspicua et facilis, in quâ, quæ sint remediorum compositorum formæ, quæ earumdem differentiæ, quæ componendi et præscribendi ratio, quæ denique utilitas, atque quis utendi modus plurissimè edocetur. Vienne, 1622, in-8°.

Dissertatio de auditione læsâ. Wittemberg, 1640, in-4°.

Controversiarum medico-miscellanearum decades tres. Léipzick, 1649, in-4°. (J.)

BAPST DE ROCHLITZ (Michel), médecin allemand du seizième siècle, a publié :

Neues Arzneykunst und Wunderbuch. Tome I, Muhlhausen, 1590, in-4°.; Eisleben, 1604, in-4°.; Léipzick, 1604, in-4°.-Tome II, Léipzick, 1592, in-4°.; Eisleben, 1596, in-4°.; *Ibid.* 1604, in-4°.; Léipzick, 1604, in-4°.-Tome III, Eisleben, 1596, in-4°.; *Ibid.* 1597, in-4°.; *Ibid.* 1607, in-4°.

Von Nutzen des Schmers, Marks, Unschlit, Speck, Felt der Menschen. Eisleben, 1600, in-4°.

Juniperetum oder Wachholder-Garten, wie man aus diesem Gewaechse OEl, Wasser, Extracten und Salien bereiten soll. Eisleben, 1601, in-4°. – *Ibid.* 1605, in-4°. – *Ibid.* 1675, in-4°.

Collec ion volumineuse, mais ridicule, et absolument dépourvue de goût, de toutes les propriétés réelles ou supposées qu'on attribuait au genévrier. (J.)

BAPTISTE (Jean), Juif converti, qui vivait au quinzième siècle, et qui s'était fait recevoir docteur en médecine, écrivit en hébreu un livre qui fut ensuite traduit en latin, soit par lui-même, soit par quelque autre, et publié sous le titre suivant :

De confutatione hebraicæ sectæ. Strasbourg, 1500, in-4°. (z.)

BAPTISTE (Pierre), né à Crémone, enseigna la médecine avec distinction à Nantes, où, à l'occasion d'un démêlé qu'il eut avec Capalla, médecin italien, et divers médecins de cette ville, il composa :

Epistolæ tres, ut non indoctæ; ità nec ingratæ futuræ doctis præcipuè medicis : ac nunc primum natæ et excusæ. Paris, 1504. (v.)

BARAILON (Jean-François), médecin à Chambon, fut nommé, en 1792, député a la Convention nationale par le département de la Creuse, et s'y annonça comme un partisan de la liberté sans licence. Le 25 avril 1795, il fut nommé membre de la Commission d'instruction publique, puis il passa au Conseil des cinq-cents, dont il fut nommé secrétaire, ensuite au Conseil des anciens, en 1799, et enfin au Corps législatif, où il resta jusqu'en 1806. En 1814, il était procureur du roi près le tribunal de Chambon. On a de lui :

Recherches sur plusieurs monumens celtiques et romains du centre de la France. Paris, 1806, in-8°. (T.)

BARAVALI (Christophe), qui professait la médecine à Mont-Réal, vers le milieu du seizième siècle, s'est fait connaître par les deux ouvrages suivans :

De peste ;
De tempore dandi catapotica ;
qui ont été imprimés ensemble : Mont-Réal, 1565, in-8°. (z.)

BARBA (Alvarez-Alphonse), curé de Saint-Bernard, au Potosi, dans le dix-septième siècle, observa avec beaucoup de soin les procédés des mineurs, ce qui lui donna du goût pour l'histoire des minéraux. Il a mérité les éloges de Fourcroy pour l'exactitude avec laquelle il a écrit sur l'essayage et l'exploitation des mines d'or et d'argent, opérations à l'égard desquelles sa place lui avait permis de voir tous les procédés

employés par les Espagnols. Il a consigné le résultat de ses recherches dans les ouvrages suivans :

Arte de los metalles, en que se ensenna el verdadero beneficio de los de oro y plata, por açogue el modo de fundir los todos y como se han de rafinar. Madrid, 1640, in-4°. - *Ibid.* 1729, in-4°.- *Ibid.* 1770, in-4°.

L'édition de 1729 est plus estimée, parcequ'elle contient en outre un *Trattado de las antiquas minas de Espanna* de Diego d'Avila.

Trattado del arte metallica. Cordoue, 1674, in-4°.

C'est ce traité et non le précédent qui a été traduit en français, à Paris, en 1730, par Charles Hautin de Villars, et, en 1751 (2 vol. in-12), par Gosfort, dont le travail a été publié, avec un Mémoire concernant les mines de France, par les soins de Lenglet du Fresnoy. - En allemand, Francfort, 1739, in-8°.; Vienne, 1749, in-8°. - En hollandais, Leyde, 1740; in-4°. - En anglais, par le comte de Sandwich, Londres, 1674, in-8°.; *Ibid.* 1738, in-12. (J.)

BARBA (Pierre), médecin espagnol du dix-septième siècle, fut premier professeur à l'Université de Valladolid, et non de *Pincia*, comme le dit Carrère, qui a pris un mot latin pour un mot espagnol. Appelé près de l'infant Ferdinand, Barba devint archiâtre de Philippe IV, roi d'Espagne, en 1621. On a de lui :

Vera praxis de curatione tertianæ stabilitur, falsa impugnatur, liberantur hispanici medici à calumniis. Séville, 1642, in-4°.-Madrid, 1644, in-12.

Resunta de la materia de peste. Madrid, 1648. (V.)

BARBA (Pompée della), médecin et philosophe, florissait en Italie, vers le milieu du seizième siècle. Né à Pescia, dans la Toscane, il cultiva simultanément l'histoire naturelle, la poésie et l'art de guérir. Il avait commencé à traduire en italien l'Histoire naturelle de Pline, lorsque le pape Pie IV l'ayant appelé auprès de lui, en qualité de médecin, il se vit obligé d'interrompre ce long et important travail. Il mourut en 1582, laissant les ouvrages suivans :

Sposizione d'un sonnetto platonico. Florence, 1549, in-8°.

Cet opuscule est divisé en cinq chapitres. Barba y traite de l'immortalité de l'âme selon Aristote et selon Platon. Il le lut à l'Académie de Florence, dont il était membre.

Discorsi filosofici sopra il platonico e divino sogno di Scipione di M. Tullio. Venise, 1553 et 1554, in-4°.

Dialogo delle armi e delle lettere. Venise, 1558, in-8°. - *Ibid.* 1578, in-8°.

De secretis naturæ. Venise, 1558, in-8°.

Ce livre a eu l'honneur d'être mis à l'Index.

De balneis montis Catini, inséré par Targioni-Tozzetti dans le troisième volume de son *Viaggio nella Toscana.*

Un autre BARBA (Antoine), qui vit encore, a publié :

Osservazioni microscopiche sul cervello. Naples, 1807, in-8°. (Z.)

BARBARO (Ermolao), appelé en latin *Hermolaüs Barbarus*, naquit à Venise, le 21 mai 1454, d'une famille moins recommandable par sa noblesse, que par les hommes célèbres qu'elle avait produits. Son père, Zacharie, était fils du savant humaniste Barbaro, mort précisément la même année qu'il vint au monde. Barbaro fit ses études, en partie à Vérone, sous un autre Ermolao Barbaro, fils d'un frère de François, et par conséquent son cousin, qui était évêque de cette ville, ainsi que sous la direction d'un chanoine appelé Mathieu Bosso, qui loue beaucoup ses heureuses dispositions dans ses Lettres familières; en partie aussi à Rome, où Pomponio Leto fut son maître. Les progrès qu'il fit dans les lettres furent si rapides que, suivant quelques historiens, il fut couronné poète par l'empereur Frédéric, en 1468, à peine âgé de quatorze ans. En quittant Rome, il se rendit à l'Université de Padoue, où il prit, en 1477, le titre de docteur en droit et en philosophie. Quatre ans avant cette époque, il avait déjà traduit du grec les paraphrases de Thémistius sur les livres d'Aristote *De analyticis posterioribus*, *De animâ*, *De somno et vigiliâ*, *memoriâ et reminiscentiâ*, *insomniis et divinatione per somnum*, qu'il publia six années plus tard. Etant revenu à Venise, en 1479, il y fut aussitôt revêtu de plusieurs charges, auxquelles sa naissance lui donnait droit d'aspirer. Mais les affaires publiques ne lui firent point négliger les belles-lettres, et principalement la littérature grecque, pour laquelle il se sentait une si grande prédilection, qu'il prit bientôt le parti de donner des cours gratuits, dans lesquels il expliquait tour à tour Théocrite, Démosthène et Aristote. Ses leçons attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs, et sa maison ne tarda pas à devenir une sorte d'académie, ce qui, en répandant son nom dans le monde savant, lui suscita aussi un grand nombre d'envieux et de jaloux. Le sénat de Venise l'envoya comme ambassadeur, en 1486, à la cour de l'empereur Frédéric, à Bruges; en 1488, à celle de Milan; et, en 1489, auprès du pape Innocent VIII. Ce pontife, qui l'estimait et le chérissait, lui donna le chapeau de cardinal et le patriarchat d'Aquilée, à la mort du cardinal Bembo. L'imprudence qu'eut Barbaro d'accepter ces deux dignités sans solliciter le consentement de la république, fut le signal de sa disgrâce. Le sénat, jaloux de maintenir ses droits, l'exila et confisqua tous ses biens. Effrayé de tant de sévérité, et craignant pour son père, qu'on avait menacé de dépouiller de ses dignités et même de sa fortune, Barbaro donna sa démission. Cette démarche de sa part fut néanmoins aussi infructueuse que toutes celles de son père, Zacharie, pour conjurer l'orage, car Donato, qu'on lui avait donné pour successeur, ne pouvait entrer en fonctions qu'après sa mort. Voyant donc qu'il fallait

renoncer à sa patrie, il prit le parti de se fixer à Rome, où il n'avait pour subsister qu'une modique pension que lui faisait le pape, mais où il passait des jours tranquilles, au sein de l'amitié et de l'étude, lorsqu'il fut atteint d'une maladie épidémique qui exerçait ses ravages dans la ville, et mourut, au mois de juillet 1493, dans la maison de campagne du cardinal Caraffa, où il s'était retiré.

Barbaro ne fut point médecin, ni même naturaliste. Cependant il a rendu service à la médecine en contribuant à la tirer de la sécurité dans laquelle elle était par rapport aux remèdes des anciens, et à l'histoire naturelle en rectifiant un grand nombre d'erreurs qui déparent la vaste compilation de Pline. Quoiqu'il n'ait fourni qu'une carrière fort courte, cependant il a laissé des ouvrages qui sont le résultat de travaux immenses, et qui annoncent beaucoup d'érudition. Comme il n'appartient qu'indirectement au plan de ce Dictionaire, nous avons dû ne faire qu'effleurer sa vie, qu'on trouvera très-détaillée dans Apostole Zeno. Le même motif nous détermine à passer sous silence plusieurs de ses écrits, discours prononcés en diverses occasions, lettres, épigrammes ou opuscules, dont on pourra lire la liste dans Mazzuchelli et dans Niceron. Nous n'indiquerons ici que les suivans :

Liber paraphraseos in Aristotelis posteriora physica, de animâ, memoriâ, somno, vigiliâ, insomniis, divinatione per somnium. Venise, 1499, in-fol.-Réimprimé depuis un très-grand nombre de fois.

Castigationes Plinianæ. Crémone, 1485, in-fol. - Rome, 1492, in-fol. -*Ibid.* 1493, in-fol.

La première édition, indiquée par Maittaire, est suspecte.

Castigationes secundæ. Rome, 1493, in-fol.-avec l'ouvrage précédent, Bâle, 1534, in-4°.

Castigationes castigatissimæ. Crémone, 1495, in-fol.-*Ibid.* 1497, in-fol.

Le but de Barbaro, dans ces ouvrages, a été de rétablir le texte de Pline corrompu par la négligence des copistes, par les Arabes et par les arabistes. Il écrivit le premier en vingt-neuf mois, et le second dans l'espace d'un peu plus d'un mois et demi. Celui-ci est accompagné de corrections du texte de Pomponius Mela, et d'une explication des mots obscurs de Pline. Barbaro se vantait d'avoir relevé jusqu'à cinq mille erreurs dans l'encyclopédiste latin, et trois cents dans Pomponius. Mais ses corrections ne sont pas toutes, à beaucoup près, heureuses, ce qui surprend peu lorsqu'on réfléchit à la précipitation avec laquelle il composa son livre. Plusieurs critiques, Nicolas Leoniceno entr'autres, l'ont accusé de s'être abandonné avec trop de complaisance à ses conjectures, défaut que lui reproche aussi le père Hardouin, qui était cependant d'autant moins fondé à l'en taxer, que lui-même est connu pour la hardiesse de ses opinions, et qu'il a souvent profité des recherches de Barbaro, sans le citer, comme Zeno le fait observer avec beaucoup de discernement. Le projet conçu par Barbaro, celui de rectifier Pline d'après les écrits de ses prédécesseurs, était fort judicieux, mais il lui manquait des connaissances en histoire naturelle pour le mettre à exécution. C'est ainsi, dit Sprengel, qu'il vit, entr'autres, que Pline avait confondu la *britannica* avec la *betonica*, et le πράσον avec le πράσιον ; mais il ne sut pas

plus que Pline distinguer le *xanthium* de l'*aparine*, et il confondit même l'*herba sardea* avec le *coronopus*. Cependant on ne peut disconvenir qu'il n'ait quelquefois réussi, et signalé, avec beaucoup de justesse, plusieurs méprises que Pline à faites touchant les plantes des auteurs grecs. Erasme faisait grand cas de son travail, qui ne serait pas à dédaigner non plus, si l'on se décidait enfin à donner, de la grande Encyclopédie romaine, une édition, mise à la hauteur des connaissances actuelles, que les naturalistes attendent avec tant d'impatience. Philippe Beroald a publié des *Annotationes in Plinianas castigationes* (Brescia, 1496, in-fol.), qu'il faut joindre à l'ouvrage de Barbaro.

Glossemata ad Alexandrum VI, pontificem, dictionarium vocum rariorum et technicarum. Bâle, 1534, in-4°.

In Dioscoridem corollariorum libri quinque. Sans date, ni désignation de lieu, in-fol.–Cologne, 1530, in-fol., avec les Commentaires de Marcel Virgile sur Dioscoride.–Venise, 1516, in-fol.

La version de Barbaro est très-élégante. Le traducteur, qui sacrifie trop souvent l'exactitude aux agrémens du style, comme Fabricius le dit avec raison, semble s'être proposé Pline pour modèle, et fait preuve d'une connaissance profonde des langues grecque et latine. Il a réuni, dans ses Commentaires, tout ce que les anciens nous ont laissé sur les plantes, et si on l'a surpassé, dit M. Du Petit-Thouars, ce n'a été qu'en profitant de ses travaux. (A.-J.-L. JOURDAN.)

BARBATO (JÉRÔME), médecin de Padoue, vivait vers la fin du dix-septième siècle. C'est lui qui, le premier, découvrit le *serum* du sang, sur lequel il a donné un traité, dont nous allons indiquer le titre. Cette découverte ayant été depuis attribuée à Thomas Willis, Andrioli, qui avait aidé Barbato dans ses expériences, et partagé avec lui le mérite de leur résultat, prouva de la manière la plus évidente que l'antériorité appartenait à celui-ci. Ses ouvrages sont :

De arthritide libri duo. Venise, 1665, in-4°.

Dissertatio elegantissima de sanguine et ejus sero, in quâ præter varia lectu dignissima, Conringii, Lindenii et Bartholini circa sanguificationem opiniones, Stenoniana sanguinis dealbatio, Willisii succi nervorum vis, regii transitus chyli ad lienem, etc., et alia clarissimorum neotericorum prolata, doctè et politè exponuntur. Pavie, 1667, in-12.–Francfort sur le Mein, 1667, in-12.–Leyde, 1736, in-8°.

Dissertatio anatomica de formatione, organisatione, conceptu et nutritione fœtûs in utero. Padoue, 1676, in-12. (L.)

BARBATUS, *Voyez* BARBATO.

BARBAULT (ANTOINE-FRANÇOIS), de Paris, fut reçu maître en chirurgie à Saint-Côme, le 2 juillet 1732. Il se livra avec beaucoup de succès à la pratique des accouchemens, professa cette partie de la chirurgie pendant un grand nombre d'années, et mourut en 1784, le 14 mars, dans un âge avancé. On a de lui les ouvrages suivans :

Splanchnologie, suivie de l'angéiologie et de la névrologie. Paris, 1739, in-12.

Principes de chirurgie. Paris, 1739, in-12.

Cours d'accouchemens en faveur des étudians, des sages-femmes et des aspirans à cet art. Paris, 1776, 2 vol. in-12.

Ces divers écrits sont tombés dans un oubli profond, destinée qu'ils ont méritée. (MONFALCON.)

BARBERET (DENIS), né, le 27 décembre 1714, en Bourgogne, dans le bailliage d'Arnay-le-Duc, fit ses études médicales à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur. Aussitôt après sa réception, il alla parcourir l'Italie, et, de retour en France, il vint, en 1743, se fixer à Dijon, où, l'année suivante, il fut nommé membre de l'Académie, et, en 1746, admis dans le Collége des médecins. Il servit, en 1756, dans les armées, comme médecin, et fit la campagne de l'île de Minorque : il servit aussi pendant quelque temps en Allemagne, et devint premier médecin de l'armée de Bretagne. Lorsqu'il eut renoncé au service, il alla s'établir à Bourg en Bresse, et, quoique cette ville lui eût accordé une pension, en 1761, il ne la quitta pas moins, au bout de cinq ans, pour se rendre à Toulon, où il venait d'être nommé médecin de la marine. L'époque de sa mort n'est point connue. Ce qui l'a surtout distingué, c'est l'empressement avec lequel il a recherché les palmes académiques, ce qui nous a valu de lui les ouvrages suivans :

Dissertation sur les rapports qu'il y a entre les phénomènes du tonnerre et ceux de l'électricité. Bordeaux, 1750, in-12.

Ce Mémoire fut couronné par l'Académie des sciences et beaux arts de Bordeaux.

Mémoire qui a remporté le prix de physique de l'année 1761, au jugement de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Lyon, 1762, in-12.

Barberet examine, dans les plus grands détails, les phénomènes de la fermentation vineuse, et les changemens qu'elle amène chaque jour dans le vin, l'influence que la chaleur et le tonnerre exercent sur cette liqueur, et les moyens de la perfectionner ou de la conserver, en hâtant ou réglant le mouvement intestin qui ne cesse d'avoir lieu en elle. Son Mémoire abonde en faits curieux, mais tous mal interprétés, et qui surtout auraient besoin d'être liés par une théorie en accord avec l'état actuel de nos connaissances chimiques.

Mémoire sur les maladies épidémiques des bestiaux. Paris, 1766, in-8°.

Ce Mémoire, couronné par la Société d'agriculture de Paris, contient les élémens et les bases d'une médecine vétérinaire bien ordonnée : cependant on y découvre encore avec peine bien des traces des erreurs et des préjugés dont l'hippiatrie fut si long-temps remplie, et dont elle n'est pas encore entièrement débarrassée, malgré les louables efforts de ceux qui ont démontré la nécessité indispensable de la traiter comme une branche de la médecine, si l'on veut enfin l'arracher à l'ignorance, et la placer au rang qu'elle mérite d'occuper.

Barberet est encore l'auteur d'une Dissertation sur l'art de cultiver la vigne et de faire le vin, qui fut couronnée par l'Académie de Besançon, mais qui n'a pas été imprimée, non plus qu'une autre, couronnée également par la Société d'agriculture de Rouen, sur la meilleure manière d'amender les terres. Enfin, il fut l'un des collaborateurs de la Collection académique, si justement estimée, de Dijon, dont il a fait les tables raisonnées des trois premiers volumes. (J.)

BARBERI (Jean), médecin du dix-septième siècle, n'est connu que par l'ouvrage suivant :

Hydropis in urbe Montiliensi facta curatio : item quæstio, an mineralia in plantarum numero sint reponenda. Aix, 1626, in-8°. (z.)

BARBERI (Jean-Antoine), médecin piémontais, né à Carmagnola, professa la médecine, les mathématiques et l'astronomie à Turin, devint membre de l'Académie des ignorans, et mourut en 1666 ou 1667.

Rossoti nous apprend qu'il avait laissé deux ouvrages ayant pour titre, l'un :
Medicus practicus,
et l'autre
Medicus consiliarius,
que son fils se chargea de faire imprimer, mais qui n'ont vraisemblablement jamais vu le jour. (l.)

BARBERIO (Fabio), philosophe et médecin, natif d'Ariano, dans le royaume de Naples, a fait imprimer :

De prœnostico cinerum quos Vesuvius, dùm conflagrabat, eructavit. Naples, 1632, in-4°.
Ce n'est que la troisième partie d'un ouvrage plus étendu que l'auteur avait partagé en trois traités, et qui se trouve à Paris, parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi (n°. 6829) sous le titre suivant :
Fabii Barberii Arianensis, philosophi ac medici, tractatus tres de prodigiosâ pluviâ cinerum quos Vesuvius mons, dum anno 1631 comburebatur, emisit ad varias orbis terrarum regiones. Tertius tractatus typis excusus.
François-Augustin dalla Chiesa assure que Fabio Barberio est aussi l'auteur du
Catalogus episcoporum Ariani in regno Neapolitano. Naples, 1635, in-4°. (l.)

BARBERIO (Louis-Marie), natif d'Imola, ville des Etats de l'église, dans la Romagne, a publié l'ouvrage suivant, dont on trouve un extrait dans les Actes des savans de Léipsick, pour 1682, page 304 :

Spiritus nitro-aerii operationes in microcosmo. Accessit dissertatio epistolica de pororum biliariorum, ac bilis usu ac motu. Bologne, 1680, in-12. (l.)

BARBETTE (Paul) exerça l'art de guérir, avec une grande distinction, à Amsterdam, pendant la dernière moitié du dix-septième siècle. Goulin présume qu'il est né vers 1623 : les biographes n'ont fait connaître avec exactitude ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort, ce qui, au reste, importe peu, car on ne s'intéresse guère aux détails de cette nature, que lorsqu'ils concernent des hommes, qui par leur génie, de grands travaux littéraires, ou d'utiles découvertes, ont exercé une grande influence sur leurs contemporains. Quoique Barbette

ait beaucoup écrit, et qu'il ait possédé comme praticien une grande célébrité, cependant il est mort tout entier. Il pratiquait la médecine et la chirurgie; mais, s'il faut en croire Manget, il a dû sa renommée à la seconde. C'est lui qui, le premier, a proposé la gastrotomie dans le cas d'intussusception des intestins, maladie qu'il définit fort clairement. Le danger de cette opération est grand et certain; son utilité est fort équivoque. On sait que Barbette a corrigé heureusement la canule de Sanctorius, dont on faisait usage pour l'opération de la paracentèse, en substituant à la pointe conique une pointe aplatie en fer de lance. Il surchargeait ses ouvrages de formules. On lui reproche encore d'avoir fait des sudorifiques un spécifique de toutes les maladies, et d'avoir proscrit les évacuations sanguines, sans exception ni motif. Il voyait dans l'épaississement de la lymphe par l'âcreté acide le principe de toutes les maladies. Ses nombreux ouvrages n'ont rien d'original, et contiennent peu d'observations pratiques; cependant la presse les a reproduits fort souvent, jusque dans les premières années du dix-huitième siècle.

Chirurgie, seu Heelkonst na de hedendaagze practyk beschreeven. Amsterdam, 1657, in-12.-*Ibid.* 1658, in-12.-*Ibid.* 1663, in-12-Trad. en latin par Jacques Muys, Amsterdam, 1673, in-8°.; *Ibid.* 1677, in-8°.; *Ibid.* 1683, in-8°.; *Ibid.* 1700, in-8°.; *Ibid.* 1718, in-8°. - En français, par J.-J. Manget, Genève, 1674, in-12.; Lyon, 1693, 3 vol. in-12.

Anatome practica, ofte entleeding des menschelycken lichnams. Amsterdam, 1659, in-8°.-*Ibid.* 1663, in-8°.-Traduit en latin, Amsterdam, 1657, in-8°.

Aanmerkingen op d'anatomische Schriften Van L. de Bils. Amsterdam, 1660, in-8°.

Opera anatomico-chirurgica, ad circularem sanguinis motum aliaque recentiorum inventa, accomodata; accedit de peste tractatus, observationibus illustratus. Leyde, 1672, in-12. - Bologne, 1692, in-8°.

Tractatus de peste, cum notis Frederici Deckers. Leyde, 1667, in-12.

Praxis medica, cum notis et observationibus Frederici Deckeri, nec non capitum, ut et rerum verborumque indice locupletissimo. Leyde, 1669, in-12.- *Ibid.* 1678, in-12. -Trad. en allemand, Francfort, 1683, in-8°.-En français, Lyon, 1694, in-8°.

Opera omnia medica et chirurgica, notis et observationibus, nec non pluribus morborum historiis et curationibus illustrata et aucta, cum appendice eorum, quæ in praxi omnia vel concisa nimis pertracta fuerant, operâ et studio Johannis-Jacobi Mangeti Leyde, 1672, in-8°. - Amsterdam, 1672, in-8°.- Genève, 1683, in-4°.-*Ibid.* 1688, in-4°.-*Ibid.* 1704, in-4°. - Rome, 1682.- Francfort, 1688, in-4°.-Trad. en hollandais, Amsterdam, 1688, in-8°.-En italien, Bologne, 1692, in-8°.; Venise, 1696; in-12.-En allemand, Francfort, 1673, in-8°.; Hambourg, 1677, in-8°.; *Ibid.* 1683, in-8°.; *Ibid.* 1694, in-8°.; Lubeck, 1692, in-8°.; Leipzick et Lubeck, 1700, in-8°.; *Ibid.* 1718, in-8°.-En français, Genève, 1671, in-12; *Ibid.* 1675, in-8°.; Lyon, 1687, in-12.-En anglais, Londres, 1672, in-8°.; *Ibid.* 1675, in-8°.

Ces divers ouvrages ne sont point lus aujourd'hui; et ne méritent pas de l'être. Lorsque l'érudition, qui est beaucoup trop dédaignée de nos jours, était en honneur, les chirurgiens consultaient Barbette, et, dans leurs écrits,

s'appuyaient quelquefois de son autorité. Ainsi, par exemple, il a donné l'histoire d'une plaie du cœur, à laquelle le blessé survécut pendant plusieurs jours, et il dit avoir extirpé la rate à plusieurs chiens qui supportèrent très-bien l'opération. Mais il était grand partisan des emplâtres, croyait à la puissance chimérique des sarcotiques, et niait, contre toute évidence, la possibilité des dérangemens de la matrice. (MONFALCON)

BARBEU DU BOURG (JACQUES), médecin et surtout botaniste distingué, naquit à Mayenne, le 12 février 1709. Doué d'un grand amour pour les sciences et d'une étonnante facilité, ses progrès dans les premières études furent si rapides, qu'à l'âge de quinze ans il avait achevé son cours de philosophie, et se trouva dans la nécessité de faire choix d'une profession; mais, trop jeune encore pour savoir juger celle qui lui convenait, d'un caractère facile à séduire et à enflammer, il se laissa aisément persuader par les insinuations de ceux qui l'entouraient; entraîné d'ailleurs par l'exemple de deux frères qui étaient prêtres, et pour lesquels il avait un grand attachement, il embrassa l'état ecclésiastique. Dès-lors, il s'adonna avec la plus grande ardeur à l'étude de la langue hébraïque et de la théologie, et poursuivit ce genre de travail avec constance, jusqu'au moment de prononcer ses vœux; mais, effrayé de l'engagement qu'il allait contracter, il y renonça entièrement. Il consacra ensuite quelques années à la littérature, qu'il aimait beaucoup, surtout la poésie et l'histoire; puis, ayant pris du goût pour la médecine, il s'y appliqua, et prit le bonnet de docteur dans la Faculté de Paris, en 1748. Ce nouveau titre ne lui fit pas négliger ses travaux littéraires. Lié avec les savans les plus distingués de l'Angleterre et de l'Italie, il se vit dans l'obligation d'apprendre les langues de ces contrées. Bolingbroke, son ami intime, lui ayant inspiré le goût de la littérature anglaise, il s'attacha de préférence à cette dernière. On lui doit une très-bonne traduction des Lettres de ce philosophe sur l'histoire, qu'il fit d'après l'édition publiée par Pope en 1738, et à laquelle il joignit la traduction d'une Lettre de Bathurst sur les avantages de la retraite, qui nous rend à nous-mêmes en nous livrant à la méditation et à l'étude. Mais de tous ses amis, celui dont l'attachement l'environna de plus d'éclat, fut l'illustre Franklin, ce philosophe né pour la gloire et le salut de l'Amérique. Aussi ce fut avec lui qu'il entretint la correspondance la plus suivie, et il ne lui écrivit jamais que pour débattre quelque sujet important, pour jeter du jour sur quelque point scientifique. Les principaux objets que l'on rencontre dans ses Lettres sont des réflexions : 1°. sur l'électricité positive ou négative substituée au corps humain pour le traitement des maladies; 2°. la distinction de deux espèces de paralysies, l'une accompagnée de contraction, et l'autre de relâche-

ment, cette dernière étant plus curable par l'électricité; 3°. des réflexions sur la diversité que la différente nature des verres apporte dans les expériences électriques, un grain de sable ou tout autre corps étranger recevant dans la décharge une certaine quantité de fluide qui peut se dégager subitement et briser le verre dans les parois duquel il était renfermé; 4°. la description d'un paratonnerre construit d'après les principes de Franklin; 5°. des recherches sur les moyens de rappeler à la vie les personnes suffoquées par la foudre, ou les animaux tués par l'étincelle électrique; 6°. des remarques sur la population et sur les manufactures des Etats-Unis d'Amérique, comparées avec celles de l'Europe; 7°. des considérations sur l'inoculation en général, et les détails de cette méthode pratiquée à Boston, où la proportion des guéris et des morts fut de 800 à 6; 8°. des expériences sur l'art de nager; 9°. des réflexions sur la construction de l'harmonica, et sur la manière d'en tirer des sons. Barbeu s'était tellement identifié avec son ami, qu'il avait presque adopté sa patrie, et que les succès et les revers de l'Amérique l'affectaient aussi vivement que Franklin lui-même. Aussi se glorifiait-il d'avoir été en France le premier allié des Américains. Sensible, doux et tolérant en matière d'opinion, il était fait pour avoir des amis, mais il était extrêmement délicat à cet égard; il disait souvent qu'il aimerait mieux avoir un honnête homme pour ennemi qu'un fripon pour ami. Il avait toujours pratiqué la médecine avec un grand désintéressement, et sur la fin de sa vie il ne l'exerçait plus qu'en faveur des pauvres et de ses amis intimes. Malgré son ardeur pour le travail, il était extrêmement gai, et c'est dans cette disposition de son ame qu'il trouva souvent un délassement à ses pénibles travaux. Admis enfin dans le sein de la Société royale de médecine, il fut un des plus zélés coopérateurs de cette assemblée, et ce fut même dans un moment où il s'occupait avec ardeur de quelques recherches dont il avait été chargé par elle, qu'il fut attaqué d'une fièvre maligne à laquelle il succomba.

On ne peut pas placer Barbeu au rang de ceux qui ont avancé la médecine: il obtint peu de renommée comme praticien, et ceux de ses écrits qui ont rapport à l'art de guérir sont généralement inconnus aujourd'hui. Mais, comme savant et comme littérateur, il sera toujours distingué d'une manière honorable. L'étonnante variété de ses travaux attestera toujours l'étendue et la multiplicité de ses connaissances, et l'application qu'il en fit à l'intérêt public le fera sans doute inscrire parmi les hommes dont la vie a été utile à leurs concitoyens. D'ailleurs, comme un penchant irrésistible l'avait entraîné de bonne heure vers l'étude des plantes, il devint habile botaniste, et contribua à l'avancement de la science des

végétaux, non par des voyages ou des découvertes, mais par des livres dont un style élégant et facile est le moindre mérite. Il répandit surtout le goût de cette science aimable, et, sans avoir rien mis d'original dans ses écrits, sans y avoir fait connaître un seul fait nouveau, il eut quelque influence sur ses progrès par la clarté et la méthode avec lesquelles il rendit compte des découvertes des autres. Adanson eut quelques altercations avec lui, et lui reprocha entre autres de ne l'avoir pas cité dans son *Botaniste français*, quoiqu'il eût adopté ses genres, et qu'il lui eût emprunté l'idée de ses familles. M. Aubert du Petit-Thouars a témoigné son estime pour ce médecin en consacrant à sa mémoire, sous le nom de *barbeuia*, un genre de plantes qu'il a découvert à Madagascar, et qui ne renferme, jusqu'à présent, qu'une seule espèce, dont la place dans les familles naturelles est encore indéterminée.

Les ouvrages de Barbeu, plus recommandables en général par un certain mérite de style que par la nouveauté des idées, sont:

Lettre d'un garçon barbier à l'abbé Desfontaines, au sujet de la maîtrise ès-arts. 1743, in-12.

Il écrivit ce petit ouvrage à l'époque des discnssions scandaleuses qui s'élevèrent entre le Collége de chirurgie et la Facnlté de médecine, dont Barbeu embrassa la défense avec ardeur; mais ce n'est pas là celle de ses productions qui lui fait le plus d'honneur : elle est peu connue, et même oubliée.

Deux lettres à une dame au sujet d'une expérience de chirurgie faite à la Charité le 22 juin 1744. Paris, 1744, in-8°.

Daturne etiam vitalium organorum somnus? Paris, 1746, in-4°.

Cette thèse est remarquable par la manière ingénieuse avec laquelle l'auteur cherche a démontrer que les organes destinés aux fonctions vitales sont sujets à une sorte de repos ou de sommeil.

An variolarum morbus absque eruptione? Paris, 1747, in-4°.

Utrum anni climacterici cœteris periculosiores? Paris, 1747, in-4°.

Son but est de prouver que c'est à tort que l'on redoute les années climactériques, et que leur danger n'est qu'imaginaire.

An præcipua sanguinis officina pulmo? Paris, 1748, in-4°.

Jean-Louis Alleaume défendit cette thèse sous sa présidence, et soutint l'affirmative.

An tracheotomiæ, nunc scalpellum, nunc trigonus mucro? Paris, 1748, in-4°.

L'affimative fut soutenue, sous sa présidence, par Guillaume Berthold.

Lettres sur l'histoire, traduites de Bolingbrocke, d'après l'édition de Pope, avec une Lettre de Bathurst. Paris, 1752, 2 vol. in-12.

Cette tradnction de Bolingbrocke eut du succès, et le méritait. L'anteur avait fait promettre à Barbeu de ne la publier qu'après sa mort, qui ent lieu en 1751.

Chronographie, ou Description des temps, contenant la suite des souverains de l'univers, etc. Paris, 1753, in-4°.

C'est une table chronologique dont Barbeu a eu la première idée, et qu'il a exécutée en trente-cinq planches, précédées d'un discours instructif. Ce tableau chronologique s'étend jusqu'en 1753, époque à laquelle écrivait l'auteur. Trois époques principales font la division de ce tableau : 1°. la création du monde; 2°. la fondation de Rome; 3°. la

naissance de Jésus-Christ. C'est l'un des ouvrages qui ont coûté le plus de peines à Barbeu, à cause de la multitude de dates qu'il fallut vérifier.

Gazette d'Épidaure ou recueil hebdomadaire des nouvelles de médecine, etc. Paris, 1761-1763, 5 vol. in-8°.

Ce recueil périodique de nouvelles médicales fut l'un des premiers journaux de médecine publiés en France; mais il eut peu de succès, et il fait pen d'honneur à la critique de Barbeu. Cependant il renferme quelques préceptes utiles et de bonnes observations.

Recherches sur la durée de la grossesse et le terme de l'accouchement. Amsterdam, 1765, in-8°.

C'est un petit mémoire dans leqnel Barbeu a réuni toutes les pièces relatives à une discussion célèbre qui s'éleva, de son temps, parmi les médecins et chirurgiens de Paris, sur cette question médico-légale, et dans leqnel il pense, avec tous les hommes raisonnables, qu'il est impossible de la résoudre d'une manière positive, qu'entre deux écueils à éviter, celui de prodiguer à nn enfant étranger des biens qui ne lui appartiennent pas, et priver un enfant légitime du nom et de la fortune de ses ancêtres, en couvrant sa mère d'un opprobre ineffaçable, on ne saurait se conduire avec trop de prudence, et qu'il sera toujours plus consolant et plus juste de croire à la tendresse et à la vertu de toutes les mères, que de les soupçonner toutes de vol et d'adultère.

Le botaniste français, comprenant toutes les plantes communes et usuelles, disposées suivant une nouvelle méthode, et décrites en langage vulgaire. Paris, 1767, 2 vol. in-12.

Cet ouvrage a fait, avec justice, la célébrité de Barben qui le dédia à sa femme. Il est en effet bien supérieur à la Flore parisienne de Thomas-François Dalibard, et peut être considéré comme ce que nous avons encore de mieux sur les plantes des environs de Paris. Le premier volume contient 1°. *La nouvelle méthode de botanique*, c'est-à-dire les principes généraux de la science, exposés avec ordre, élégance et clarté. C'est une paraphrase de la *Philosophie botanique* de Linné. L'autenr procède du simple au composé, et se fait ainsi très-bien entendre. Il termine ce qu'il dit sur l'analyse des végétaux, par l'exposé d'une méthode particulière, qui n'est connue que des botanistes érudits, et qui tient le milieu entre la méthode naturelle et les systèmes artificiels. 2°. *Trois lettres à M*** sur l'application de la botanique à la médecine;* elles contiennent des idées fort remarquables et fort justes snr les propriétés des plantes, sur l'utilité des végétaux les plus communs, sur l'abus et les inconvéniens des remèdes, sur les avantages de l'expectation et du régime; 3°. nn *Avis sur la récolte, la dessiccation et la conservation des plantes;* 4°. le *Catalogue d'un jardin de plantes usuelles;* 5°. un *Index latin* fort étendu. Le second volume de l'ouvrage de Barbeu est intitulé : *Le botaniste français, ou Manuel d'herborisation;* il se compose d'une description succincte des plantes qui croissent aux environs de Paris, rangées par familles naturelles, et distribuées suivant une méthode qui tient un peu de celle de Tournefort combinée avec celle de Rivin. Barbeu est le premier qui ait essayé de traduire en français les phrases employées par Linné pour caractériser les espèces, et c'est encore aujourd'hui celui qui y a le mieux réussi. Comme il ne cultivait la botanique qu'à raison de son utilité, son ouvrage est principalement destiné aux étudians et aux herboristes qu'il voulait former. Aussi éloigne-t-il avec soin la nomenclature grecque, et ne conserve-t-il que les noms français. Il fait d'excellentes réflexions sur la nécessité d'inspecter les boutiques des herboristes, et ses observations provoquèrent même, sous ce dernier rapport, de la part de la Faculté de médecine, de très-bonnes ordonnances et d'excellens arrêtés, entre autres celui qui plaçait tous les herboristes sous sa surveillance immédiate.

Les âges des plantes. Paris, 1767, 2 vol. in-12.
Ce traité fait suite au précédent.
Second mémoire à consulter pour lui et les docteurs régens de la Faculté de Paris. Paris, 1768, in-4°.
Lettres d'un fermier de Pensylvanie. Paris, 1769, in-8°.
OEuvres de Franklin, traduites de l'anglais avec des additions, 1 vol. in-4°., 1773.
Cette édition est beaucoup plus complette que l'édition anglaise antécédente. Elle renferme le recueil des lettres adressées, par Franklin, à l'auteur. Elle a été faite de concert avec M. L'Ecuy.
Le petit code de la raison humaine, ou exposition succincte de ce que la raison dicte à tous les hommes. Paris, 1774, in-8°. - Passy, de l'imprimerie de Franklin, 1782, in-24.-Paris, 1789, in-12.
Ce traité renferme beaucoup d'idées sur le commerce maritime. La dernière édition est plus complette que les autres.
Le calendrier de Philadelphie. Bouillon, 1778, in-8°.
On peut le donner comme un témoignage de la gaîté douce et habituelle de Barbeu. On connaît encore de ce médecin une multitude d'expériences dans lesquelles il était entraîné par son goût pour la physique. Les plus remarquables sont celles qu'il a faites dans la vue de déterminer la nature du sol le plus propre à produire des grains de différentes espèces, et celles sur la construction des fours à poulets; mais il a eu la bonne foi d'avouer qu'il n'avait jamais pu atteindre le résultat qu'il cherchait. (MONFALCON)

BARBEYRAC (Charles), médecin très-distingué du dix-septième siècle, né à Saint-Martin, en Provence, en 1629, fit de bonnes études littéraires, commença celle de la médecine à Aix, la continua ensuite à Montpellier, et fut reçu docteur de cette Faculté, en 1649. C'est dans la carrière brillante du professorat, qu'il chercha la célébrité. Montpellier possédait alors d'habiles professeurs, parmi lesquels on distinguait Lazare Rivière. Quoique protestant, Barbeyrac osa, en 1658, concourir pour l'une des deux chaires qui étaient alors vacantes: sa religion lui interdisait toute espérance de succès, mais l'occasion de faire connaître son savoir était bonne; il ne la laissa point échapper, subit toutes les épreuves avec éclat, et acquit en peu de temps une grande renommée. Non-seulement les habitans de Montpellier, mais encore ceux de Paris et des premières villes de France, réclamaient les soins et les conseils de cet habile praticien. Avertis par l'opinion publique, les princes désirèrent de se l'attacher : il n'accepta pas les offres de Mademoiselle d'Orléans, mais agréa celles du cardinal de Bouillon, qui lui accorda une pension de mille francs, le titre de son médecin ordinaire, et la faveur de ne point quitter Montpellier. Il était fort heureux dans sa pratique, et ne prescrivait que des médicamens simples, dont l'effet lui était bien connu. Sa doctrine médicale et ses manières avaient, au rapport de Locke, beaucoup de ressemblance avec celles de Sydenham. Sprengel lui reproche sa prédilection pour les idées de Descartes et de Sylvius, son explication de la digestion par les

acides de l'estomac, et de la fièvre par la fermentation. Il l'accuse encore d'avoir eu égard, dans sa théorie des maladies, à la figure des sels et des atomes primitifs. Mais l'ouvrage dans lequel l'historien de la médecine a trouvé ces étranges idées n'est pas de Barbeyrac; c'est une compilation rédigée par quelques-uns de ses élèves. Il se peut fort bien, au reste, que Barbeyrac ait partagé ces erreurs; mais ne les lui reprochons point trop. La science médicale a éprouvé, depuis quelques années, un grand nombre d'améliorations importantes, et l'on fait aujourd'hui beaucoup d'applications de la physiologie à la pathologie; qui sait si, dans un siècle, nos neveux ne traiteront pas nos doctrines avec le mépris que nous inspirent celles de l'acrimonie, de l'alcalescence et de l'acidité des humeurs? Barbeyrac n'oublia jamais qu'un médecin se doit à tous; il secourait avec le même zèle l'indigent dans son humble habitation, et le riche dans sa brillante demeure. Il honorait sa profession non moins par son désintéressement, que par son habileté comme praticien. A l'exemple de quelques médecins anciens, il voyait ses malades accompagné de plusieurs élèves; les étudians recherchaient beaucoup sa conversation, et l'écoutaient avec fruit. Après avoir parcouru avec dignité une longue carrière, il mourut, en 1699, honoré de l'estime et des regrets de ses concitoyens. Une longue pratique ne lui permit pas de perpétuer sa renommée par des écrits; les ouvrages suivans ont paru sous son nom, mais ne sont pas de lui :

Traités nouveaux de médecine, contenant les maladies de la poitrine, les maladies des femmes, et quelques autres maladies particulières, selon les nouvelles opinions. Lyon, 1684, in-12.

Le libraire avertit, dans la préface, qu'il ne connaît pas l'auteur de cet ouvrage. Cependant, comme il ne trouvait pas, suivant toutes les apparences, à le vendre, aussitôt après la mort de Barbeyrac, il le fit paraître avec un nouveau frontispice seulement, portant, par M. B***, docteur de Montpellier. Personne ne fut dupe de cette honteuse supercherie. Cependant le livre a encore été reproduit sous le titre suivant :

Dissertation nouvelle sur les maladies de la poitrine, du cœur, de l'estomac, des femmes, vénériennes, et quelques autres maladies particulières. Amsterdam, 1731, in-12.

Medicamentorum constitutio seu formulæ. Leyde, 1751, 2 vol. in-12.- *Ibid.* 1760, in-12.

Tous ces ouvrages sont indignes de porter le nom de Barbeyrac.

(MONFALCON)

BARBIELLINI (CAMILLE), professeur de médecine à Rome, a donné :

Dissertazione fisico-anatomica sopra l'esclusione de' fermenti stomatici, e della glandola nella villosa, ove si mostra eziando la vera origine della membrana medesima, ed il vero modo di farsi la chimificazione ec., e

come segua l'intromissione delle parti spiritose dentro i tuboli delle moltissimi nervi villosi. Rome, 1747, in-12.

On trouve un extrait de cette Dissertation dans les *Novelle letter. di Venezia* (1747, p. 364), et quelques notes sur l'écrit suivant, dans le même recueil (1756, p. 317).

Riflessioni anatomiche intorno alla moderna Dissertazione del Signore Alberto Haller, dal quale con il rapporto de' quadrupedi aperti vivi, si vogliono sostenere per insensibili molte parti del corpo umano, contro l'esperienze anatomiche, et contro le autorità di gravissimi scrittori di medicina e chirurgia. Rome, 1755, in-12. (L.)

BARBIER (André), médecin de Vesoul, où il pratiquait dans la première moitié du dix-huitième siècle, est auteur de l'opuscule suivant, qu'il a publié sans y mettre son nom :

Dissertation sur les eaux minérales de Repis, près de Vezoul, en Franche-Comté. Vesoul, 1731, in-12. (Z.)

BARBIER (Jean), que Carrère nomme Barberi, vivait au dix-septième siècle. Il a publié :

Hydropis in urbe Montiliensi facta curatio; item, quæstio an mineralia in plantarum numero sint reponenda? Aix, 1626, in-8°.

Les miraculeux effets de la sacrée main des rois de France pour la guérison des maladies et pour la conversion des hérétiques. Lyon, 1618, in-8°. (T.)

BARBIER (Joseph-Athanase), né à Brunoy, et âgé d'environ cinquante-six ans, est actuellement chirurgien en chef de l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce. On n'a de lui que sa thèse, intitulée :

Propositions de chirurgie pratique sur l'amputation à lambeaux. Paris, 1804, in-4°.

Ce chirurgien pose en principe, qu'avant de se résoudre à l'amputation, on doit être *physiquement* certain que le malade périrait sans elle ; puis il ajoute que cette opération n'est pas soumise à des règles *certaines* ; que souvent des guérisons opérées par la nature ont accusé de précipitation les hommes les plus habiles ; que si c'est un grand mérite de parvenir au succès par une amputation bien faite et des soins bien dirigés, c'est un mérite incontestablement plus grand d'obtenir le même avantage sans avoir recours à cette opération ; qu'il faut préférer l'amputation circulaire, lorsqu'on ne connaît ni la cause, ni le *siége*, ni les progrès internes d'un mal jugé incurable par d'autres moyens que l'amputation ; qu'il n'est pas prudent de pratiquer l'amputation à lambeaux en suivant les procédés proposés par les auteurs ; que, sur deux praticiens également habiles et exercés, l'un met moins de temps à former les lambeaux, que l'autre à faire la section et *dissection* de la peau ; et que ce dernier n'a pas encore commencé à diviser les muscles, que le membre est déjà séparé par le procédé à lambeaux, qui fait le sujet de cette dissertation.

Si le chirurgien en chef de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce *avait suivi les armées*, il aurait pu, sinon imiter, du moins voir la rapidité avec laquelle les chirurgiens habiles qui se sont distingués *sur le champ de bataille* séparaient les membres fracassés par le feu de l'artillerie, sans avoir recours à une méthode surannée, dont les progrès de la chirurgie française ont fait justice depuis long-temps. On ne peut être étonné, après avoir lu cette dissertation, que M. Barbier soit arrivé au point de ne presque plus faire d'opérations, et de recourir aux *tisanes* dans

la plupart des cas où l'action de l'instrument tranchant est indiquée, sans doute afin d'épargner à l'homme ce *qu'il craint le plus, ce qu'il craint le plus justement, la douleur; la douleur, dont l'excès enfante tous les maux : elle irrite et enflamme; elle excite des suppurations qui épuisent; elle trouble les sécrétions; elle jette dans les convulsions; elle ne permet qu'un sommeil qui est moins un repos réparateur qu'un funeste épuisement* : phrase ronflante qui sert d'exorde au discours que M. Barbier débite invariablement, depuis vingt ans, à l'ouverture de ses cours, et avec lequel il s'est tellement familiarisé, que lorsqu'il le prononce il croit de bonne foi l'improviser.

Il ne faut pas confondre ce Barbier avec le savant médecin du même nom dont il est question dans l'article suivant, et dont les ouvrages ont été attribués au chirurgien en chef du Val-de-Grâce par les auteurs de la *Biographie des hommes vivans*, qui seuls pouvaient tomber dans une si étrange méprise. (A.-J.-L. JOURDAN)

BARBIER (JEAN-BAPTISTE-GRÉGOIRE), docteur en médecine de la Faculté de Paris, professeur de botanique au Jardin des plantes d'Amiens, l'un des collaborateurs les plus distingués du Dictionaire des sciences médicales, s'est fait connaître par la publication des ouvrages suivans, qui tous ont été favorablement accueillis du public, et qui méritaient cet honneur :

Exposition des nouveaux principes de pharmacologie, qui forment de la matière médicale une science nouvelle. Paris, 1803, in-8°.

La doctrine indiquée dans cet opuscule, qui servit de thèse à l'auteur, est plus amplement développée dans l'ouvrage suivant :

Principes généraux de pharmacologie ou de matière médicale. Paris, 1805, in-8°.

Cet ouvrage est une application des vues de Bichat à la matière médicale, plus heureuse que celle qu'en fit Schwilgué; c'est aussi le meilleur formulaire que nous ayons, sans en excepter le *Codex*.

Traité d'hygiène appliquée à la thérapeutique. Paris, 1811, 2 vol. in-8°.

Seul ouvrage moderne que nous ayons sur cet important sujet.

Traité élémentaire de matière médicale. Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

Ce Traité, moins parfait que les ouvrages précédens, et qui n'est pas encore terminé, est cependant un des meilleurs que nous possédions : sous le rapport pratique, il laisse tous les autres fort en arrière, et sert avantageusement à remplacer celui de Desbois de Rochefort, qui a vieilli. (A.-J.-L. JOURDAN)

BARBOVIUS (MARC-ANTOINE), médecin et philosophe célèbre du seizième siècle, naquit à Crémone, et y mourut, en 1537, âgé de quatre-vingts ans, s'il faut en croire Arisi, qui lui applique une épitaphe portant le nom de Jacques Barbobus, et non ceux que nous venons d'indiquer d'après le même auteur. Au reste, il lui attribue :

In operibus Galeni commentaria novem digesta codicibus.
De morali philosophiâ lib. III. (s.)

BARBUOT (JEAN), né à Flavigny, en Bourgogne, vers 1630, étudia la médecine et fut reçu docteur à Montpellier : il mourut en 1665. C'est un de nos plus anciens hydrographes. On a de lui :

Fontis San-Reginaldis, naturalis medicati, virtutum admirabilium in gratiam ægrotantium explicatio. Paris, 1661, in-12.

Il s'agit, dans cet opuscule, des eaux de Sainte-Reine, près Semur.

(T.)

BARCA D'ASTORGA (PIERRE), après avoir étudié la médecine à l'Université d'Alcala de Hénarez, sous le célèbre Pierre Michel de Heredia, prit le bonnet de docteur dans cette ville, y devint professeur, et se distingua par ses succès dans la pratique et l'enseignement. En 1665, il donna une édition des OEuvres d'Heredia, son maître, et mourut peu de temps après.

(U.)

BARCHUSEN ou, plus exactement, BARCKHAUSEN (JEAN-CONRAD) vint au monde, le 16 mars 1666, à Horn, petite ville de Westphalie, dans le comté de la Lippe-Detmold. La pharmacie et la chimie furent les premières sciences qu'il étudia : il y consacra dix années, tant à Berlin qu'à Mayence, à Vienne et dans différentes autres villes d'Allemagne. En 1693, il revint dans sa patrie ; mais le goût des voyages, qu'il avait contracté, le poussa bientôt en Hongrie, et de là en Italie, d'où il passa dans la Morée avec les troupes vénitiennes, dans lesquelles il avait pris du service en qualité de médecin particulier du général qui les commandait. Après la mort de son patron, il tourna ses pas vers la Hollande, où il donna, en 1694, des leçons particulières de chimie à Utrecht; mais, au bout de quatre ans, ayant pris le bonnet de docteur, il obtint, dans l'Université, la place de lecteur en chimie, et fut enfin nommé, en 1703, professeur extraordinaire de cette science. Il mourut le 2 octobre 1723. L'espèce de réputation dont il avait joui durant sa vie s'éteignit avec lui, et les éloges que Boerhaave lui donne, quoiqu'avec ménagement, n'ont pu sauver son nom d'un oubli presque complet. La médecine paraît n'avoir été pour lui qu'une ressource industrielle, et la chimie elle-même, à laquelle il s'était voué, lui doit bien peu, parce qu'il ne sut pas la traiter comme une science, quoique Stahl eût déjà commencé à lui donner, par sa théorie du phlogistique, ce caractère, qu'elle n'avait encore jamais porté. Cependant on lui doit la connaissance de quelques faits curieux. Ainsi, par exemple, il découvrit l'acide succinique, et donna des analyses de la bile et des matières excrémentitielles, assez exactes pour le temps où elles ont été faites. Ses ouvrages, qu'on ne lit plus aujourd'hui, sont :

Pharmacopœus synopticus, seu Synopsis pharmaceutica, plerasque medicaminum compositiones ac formulas, earumque dextram, tam chemicam quam galenicam, conficiendi methodum exhibens. Francfort, 1690, in-12. - Utrecht, 1696, in-8°. - Leyde, 1712, in-8°. - *Ibid.* 1712, in-4°. - *Ibid.* 1715, in-4°.

Pyrosophia succincta iatrochymiam, rem metallicam et chrysopoeiam

breviter pervestigans. Leyde, 1695, in-4°.-*Ibid.* 1698, in-8°.-*Ibid.* 1698, in-4°.

Il est encore question, dans ce manuel, de la transmutation des métaux et de la pierre philosophale.

Compendium ratiocinii chemici geometrarum more concinnatum. Leyde, 1712, in-8°.

C'est un abrégé de l'ouvrage précédent.

Elementa chemiæ, quibus subjuncta est confectura lapidis philosophici imaginibus repræsentata. Leyde, 1717, in-4°.

Cet ouvrage n'est autre chose qu'une nouvelle édition augmentée et refondue de la *Pyrosophia.*

Acroamata in quibus complura ad iatrochemiam atque physicam spectantia jucundâ rerum varietate explicantur. Utrecht, 1703, in-8°.

Barchusen donne l'analyse du sang dans ce livre, et cherche aussi à y appliquer les principes de la chimie à l'explication des phénomènes de la digestion.

Historia medicinæ in quâ, si non omnia, pleraque saltem medicorum ratiocinia, dogmata, hypotheses, sectæ, quæ ab exordio medicinæ, ad nostra usque tempora inclaruerunt, dialogis XIX pertractantur. Amsterdam, 1710, in-8°.

Le seul but de Barchusen, en écrivant cette histoire, plus que médiocre, fut de faire connaître les différentes théories qui ont régné en médecine, sans aucun rapport à la pratique. On ne doit y chercher aucun détail ni sur la vie des écrivains, ni sur les ouvrages qu'ils ont composés. On trouve à la fin une Dissertation dans laquelle l'auteur essaye de prouver que le nepenthes d'Homère a quelque rapport avec l'opium.

De medicinæ origine et progressu dissertationes XXVI. Utrecht, 1723, in-4°.

Nouvelle édition augmentée de l'ouvrage précédent.

Collecta medicinæ practicæ generalis. Amsterdam, 1715, in-8°.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BARDI (Jérôme), philosophe, médecin et théologien italien du dix-septième siècle, naquit à Rapallo, quoique sa famille fût originaire de Gênes. Il fit sa profession, en 1619, dans l'ordre des Jésuites, où le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de rester, de manière qu'il en sortit au bout de cinq ans. Forcé de choisir un nouveau genre de vie, il vint reprendre ses études à Gênes, où il reçut le titre de docteur en médecine et de docteur en théologie. La chaire de philosophie étant devenue vacante dans l'Université de Pise, il la demanda, l'obtint par la protection de Julien de Médicis, archevêque de la ville, et y expliqua les ouvrages de Platon et d'Aristote avec beaucoup d'éclat, sans négliger cependant la médecine et l'anatomie, pour lesquelles il se sentait un goût particulier, et qui lui servaient, conjointement avec la poésie, à charmer ses momens de loisir. Son père étant venu à mourir, il se rendit à Rome, en 1651, sollicita du pape Alexandre VII la permission de pratiquer la médecine, quoique prêtre, ce qui lui fut accordé sans difficulté, et mourut dans cette ville, en 1667, après avoir obtenu du souverain pontife une pension de cinquante écus romains. Ses ouvrages sont :

Prolusio philosophica, habita in Pisarum celeberrimo Athenæo; 11 mensis novembri 1633. Pise, 1634, in-4°.

Bardi prononça ce Discours à l'ouverture de ses cours de philosophie dans l'Université de Pise.

Medicus politico-catholicus, seu medicinæ sacræ tùm cognoscendæ tùm faciendæ idea. Gênes, 1643, in-8°.

Jean-Henri de Seelen (*Disp. de medicorum meritis in sacram scripturam*, p. 7) met cet ouvrage au nombre des livres rares.

Theatrum naturæ iatrochymicæ rationalis. Rome, 1654, in-4°.

Xaverius Peregrinus pede pari et impari descriptus. Rome, 1659, in-4°.

Musica medica, magica, moralis, consona, dissona, curativa, catholica, rationalis.

Le titre singulier de ce livre fait regretter qu'il n'ait point été imprimé; car, suivant toutes les apparences, Bardi y traitait aussi de la musique sous le rapport médical, et l'Ecriture lui fournissait, à cet égard, des documens dont, sans doute, il ne manqua pas de profiter. (A.-J.-L. J.)

BARIC (ARNAUD) mérite une place dans ce Dictionaire, quoiqu'il fût seulement prêtre et bachelier en théologie, parce qu'il est auteur d'un ouvrage assez remarquable, qui porte le titre suivant :

La conduite assurée du désinfectement des personnes et des maisons en temps de contagion. Paris, 1668, in-16. (Z.)

BARICELLI (JULES-CÉSAR), médecin et philosophe, natif de Saint-Marc, dans le diocèse de Bénévent, et citoyen de cette dernière ville, jouissait d'une assez grande réputation au commencement du dix-septième siècle. Il a laissé :

De hydronosâ naturâ, sive sudore corporis humani libri IV. Naples, 1614, in-4°.

Hortulus genialis, sive arcanorum valdè admirabilium tam in arte medicâ, quàm reliquæ philosophiæ compendium, curiosis scrutatoribus naturæ lectu tam utile, quàm jucundum. Bologne, 1617, in-12.-*Ibid.* 1621, in-12.-Genève, 1620, in-12.

De lactis, seri et butyri facultatibus et usu, opuscula cùm jucunda, tùm utilia, etc. *Accessit de chymico butyro non inutilis conventus.* Naples, 1623, in-4°. (L.)

BARILIUS (JEAN), médecin français qui vivait à Paris, vers le milieu du dix-septième siècle, a publié :

Physiologia humana et pathologia per tabulas synopticas, ex Hippocratis et Galeni genio. Paris, 1653, in-8°. (T.)

BARING (DANIEL-EBERHARD), né, le 8 novembre 1690, à Oberg, dans la principauté de Hildesheim, et mort, le 19 août 1753, à Hanovre, où il était sous-bibliothécaire, étudia la théologie et la médecine dans sa jeunesse, et prit même le titre de docteur; mais sa vie entière a été consacrée à l'érudition et aux recherches historiques, auxquelles il se livra par le conseil de ses protecteurs. Parmi ses nombreux ouvrages, tous philologiques, et entre lesquels ceux qui l'ont surtout rendu re-

commandable, sont ses travaux sur l'histoire de la diplomatie, le seul que nous ayons à citer ici, est sa thèse, intitulée :

Dissertatio medico-anatomica de cranii ossibus. Helmstaedt, 1718, in-4°. (J.)

BARISANI (Joseph), né à Salzbourg, le 25 novembre 1756, y mourut le 2 septembre 1787. Après avoir fait ses humanités dans cette ville, il alla étudier la médecine à Vienne, où il prit le titre de docteur, en 1780. De là, il se rendit en Italie, et passa quelque temps à Pavie, sous le célèbre Tissot. A son retour dans sa patrie, il fut nommé conseiller de l'archevêque et médecin des communes qui entourent Salzbourg. On a de lui :

Dissertatio inauguralis de thermis Gastinensibus. Vienne, 1780, in-4°. Barisani a traduit lui-même cette thèse en allemand, avec des additions: il a inséré sa traduction dans le Journal de physique de Huebner, et l'a aussi publiée à part, sous le titre suivant :

Physikalisch-chemische Untersuchung des beruehmten Gasteiner Wildbades. Salzbourg, 1785, in-8°.

Ehrenrettung der hiesigen Hebamme Magdalene Geyerin. Salzbourg, 1798, in-8°.

Meine Antwort zur Rettung einer verlaeumdeten Hebamme, und zur Belehrung eines medicinischen Suenders. Salzbourg, 1798, in-8°. (J.)

BARISANI (Sigismond), frère cadet du précédent, naquit, comme lui, à Salzbourg, en 1758, et mourut à Vienne, en 1787. Son père, Sylvestre, italien d'origine, était né, en 1719, à Castelfranco, dans les états de Venise. Sigismond fit ses humanités à Salzbourg, étudia la médecine à Vienne, et obtint la place de premier médecin dans l'hôpital général de cette ville, après avoir voyagé en Italie, et suivi, avec son frère, la clinique de Tissot. On ne connaît de lui que sa thèse, intitulée :

Dissertatio inauguralis medica de insitione variolarum. Vienne, 1780, in-4°. (J.)

BARISANO (François-Dominique), né à Albe, ville du Montferrat, vers la fin du dix-septième siècle, fit sa résidence à Turin, où il pratiqua la médecine en grande réputation, et devint médecin du prince de Carignano. Ses ouvrages, fort insignifians, sont :

Hippocrates medico-moralis ad utrumque, corporum scilicet et animarum, salutem, per geminam ejusdem Aphorismorum expositionem accomodatus. Turin, 1682, in-4°.

Tractatus de thermis Valderianis, propè Cuneum, in Pedemontio sitis. Turin, 1690, in-8°. (Z.)

BARLAND (Hubert), né en Zélande, dans le village dont il porte le nom, pratiqua la médecine à Namur. Erasme, qui était lié d'une étroite amitié avec lui, en parle d'une manière avantageuse. Il a laissé :

Velitatio medica cum Arnoldo Nootsio, quâ docetur non paucis abuti nos vulgò medicamentis simplicibus, ut capillo Veneris, xylaloe, xylobalsamo, spodio. Anvers, 1532, in-8°.

Epistola medica de aquarum distillatarum facultatibus. Anvers, 1536, in-8°.

Barland a traduit, du grec en latin, le traité *De medicamentis paratu facilibus* de Galien, et joint une préface à l'édition de Lyon de Dioscoride. Il se proposait de traduire divers ouvrages de médecine des Arabes: la mort l'en empêcha sans doute. (Z.)

BARLES (Louis), commença l'étude de la médecine à Montpellier, la continua à Paris, dans l'hôpital de la Charité, et s'établit à Marseille, ville dans laquelle il exerça son art avec distinction pendant la dernière moitié du dix-septième siècle. On a de lui :

Les nouvelles découvertes sur les organes des femmes servant à la génération. Lyon, 1674, in-12.

Les nouvelles découvertes sur les organes des hommes servant à la génération. 1675, in-12.

Il y a des éditions de ces deux Traités réunis : Manget en cite une de Lyon (1680, 4 vol. in-12.).

Les nouvelles découvertes sur les parties renfermées dans le bas-ventre. Lyon, 1673, in-12. – *Ibid.* 1682, in-12.

Ces ouvrages sont des extraits, ou plutôt des traductions libres de ceux de Graaf, auxquels Barles joignit les travaux ultérieurs sur le même sujet de Van Hoorne, de Vesling, et quelques planches de Swammerdam. Il parle d'une excision des nymphes qui fut nécessitée par la tuméfaction excessive de ces replis membraneux. (MONFALCON)

BARLET (Annibal), docteur en médecine, et démonstrateur de chimie à Paris, au dix-septième siècle, a publié :

Ars dei, vel theotechnia ergocosmica. Paris, 1653, in-4°.

Le vrai et méthodique cours de la physique résolutive ou chimie, représenté par figures pour connaître la théotechnie ergocosmique, c'est-à-dire, l'art de dieu et l'ouvrage de l'univers. Paris, 1657, in-4°.

Abrégé des choses nécessaires au Cours de la chimie ou physique résolutive. Paris, 1657, in-12.

Les titres seuls de ces ouvrages indiquent qu'ils sont consacrés aux rêveries alchimiques. (T.)

BARNAUD (Nicolas), né à Crest, petite ville du Dauphiné, vers la fin du seizième siècle, est un de ces hommes supérieurs à leur siècle, que le hasard destine à porter la peine de la propre élévation de leurs connaissances et de l'ignorance de leurs contemporains. On ne connaît presque aucune des circonstances de sa vie : on sait seulement qu'élevé dans la religion protestante, la hardiesse imprudente avec laquelle il ne craignit pas de manifester partout ses opinions politiques et religieuses l'obligea, plus encore que son humeur vagabonde, à courir de ville en ville, et à voyager, durant sa vie presque entière, en France, en Allemagne, en Suisse et en Espagne. Peut-être étudia-t-il la médecine : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la pratiquait partout, et qu'il trouvait en elle un moyen de sub-

venir aux besoins les plus pressans de la vie. La nécessité peut-être, ou plutôt encore le désir de mettre à profit la crédulité de ses contemporains, lui fit pâsser beaucoup de temps à la recherche de la pierre philosophale, et publier un grand nombre de livres sur les sottises des alchimistes. Quoi qu'il en soit, il réussit parfaitement; car Libavius nous apprend qu'il eut l'adresse d'acquérir de grandes richesses, circonstance d'où l'on peut conclure qu'il fut moins adepte convaincu qu'adroit fripon. L'époque de sa mort est inconnue; mais il reste de lui une foule d'ouvrages, dont on trouvera une liste aussi exacte qu'étendue dans le Dictionaire de Marchand, à l'article qui le concerne. Plusieurs de ces ouvrages sont anonymes, et presque tous ceux qui ont rapport à la religion ou à la politique sont devenus extrêmement rares. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la plupart des mesures qui furent prises dans le cours de notre révolution, les plus sages comme les plus arbitraires, les mieux raisonnées comme les plus révoltantes, telles que l'établissement de la garde nationale et le maximum, le mariage des prêtres, leur déportation et la vente des biens du clergé, ont été indiquées déjà par Barnaud, comme des moyens propres à opérer en France la réforme dont l'administration avait si grand besoin dans ces temps de calamités effroyables. Il a consigné ses idées à cet égard dans les deux ouvrages suivans :

Le miroir des Français, contenant l'état et le maniement des affaires de France, tant de la justice que de la police. 1582, in-8°.

Cet ouvrage a été publié sous le nom de Nicolas Montaud; mais les meilleurs critiques s'accordent à penser qu'il est de Barnaud.

Cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois perles d'inestimable valeur. 1681, in-8°. - Londres, 1624, in-8°.

Livre également anonyme, ou plutôt, qui ne porte que les initiales N. D. C., qui peuvent très-bien se rendre par Nicolas de Crest.

Passant sous silence tous les autres écrits de Barnaud qui sont étrangers à notre sujet, nous nous contenterons de signaler aux lecteurs les suivans, qui ne s'y rapportent toutefois eux-mêmes que d'une manière assez indirecte.

Quadriga aurifera. Leyde, 1598, in-8°.

Réimprimée dans le Théâtre chimique (tome III, n°. 94).

Brevis elucidatio arcani philosophorum. Leyde, 1599, in-8°.

Réimprimée dans le Théâtre chimique (tome III, n°. 92).

Triga chemica de lapide philosophico. Leyde, 1599, in-8°.

Réimprimée dans le Théâtre chimique (tome III, n°. 93).

Theosophiæ palmarium, tractatulus chymicus anonymi cujusdam philosophi antiqui. Leyde, 1601, in-8°.

Réimprimée dans le Théâtre chimique (tome III, n°. 95).

Epistola de occultâ philosophiâ cujusdam patris ad filium. Leyde, 1601, in-8°.

Réimprimée dans le Théâtre chimique (tome III, n°. 96).

In ænigmaticum quoddam epitaphium Bononiæ lapidi insculptum; dans la Bibliothèque chimique de Manget (tome II, page 713), et dans le Théâtre chimique (tome III, n°. 8).

Extractum è Caroli-Cæsaris Malvasii tractatu super eodem epitaphio; dans la Bibliothèque chimique de Manget (tome II, p. 717).
Processus aliquot chimici; dans le Théâtre chimique (tome III, n°. 86).
Carmen de lapide; dans le Théâtre chimique (tome III, n°. 87).
Dicta sapientium de lapide; dans le Théâtre chimique (tome III. n°. 97). (J.)

BARNER (Jacques), médecin et chimiste assez célèbre, naquit, en 1641, à Elbing, fit ses études à Léipzick, enseigna la chimie à Padoue, vers l'an 1670, professa ensuite la médecine et la philosophie à Léipzick, et revint finir ses jours à Elbing, où il mourut, à peu près en l'an 1686. Barner, élève de Sennert, et partisan de Van Helmont, a fait beaucoup de bruit, dans son temps, par les ouvrages qu'il a publiés sur la théorie chimique de la médecine. Ces ouvrages, plongés aujourd'hui dans un oubli mérité, portent les titres suivans :

Dissertatio epistolica ad virum summi nominis Joelem Langelott, seu prodromus vindiciarum, experimentorum ac dogmatum suorum, quæ David Van der Becke cornicula, plumis alienis ornata, in Epistolá de volatilisatione salis tartari, ac nupero tractatu de experimentis ac meditationibus circà principia naturalia pro suis vindicavit, agiturque de genuino alcalisata volatilisandi modo. Vienne, 1667, in-8°.
Exercititium chimicum delineatum. Padoue, 1670, in-4°.
Prodromus Sennerti novi, seu delineatio novi medicinæ systematis, in quo quidquid à primis sæculis in hunc usque diem prodiit, Hippocratis, Galeni, Paracelsi, Helmontii, Sylvii, Willisii, etc., dogmata de arte ex principiis anatomico-chymicis examinantur. Vienne, 1674, in-4°.
Spiritus vini sine acido, hoc est, in spiritu vini et oleis indistinctè non esse acidum, nec ea propterea à spiritu urinæ reverà coagulari, demonstratio curiosa, cum modo conficiendi salia volatilia oleosa, eorumque usu. Léipsick, 1675, in-8°.
Chymia philosophica perfectè delineata, doctè enucleata, et feliciter demonstrata, à multis hactenùs desiderata, nunc verò omnibus philiatris consecrata, cùm brevi sed accuratâ et fundamentali salium doctrinâ, medicamentis etiam sine igne culinari parabilibus, necnon exercitio chymiæ, appendicis loco locupletata. Nuremberg, 1698, in-8°.
Stahl attachait tant de prix à ce manuel, en effet l'un des meilleurs du temps, qu'il l'apprit par cœur à l'âge de quinze ans.
On ignore si Barner est réellement l'auteur du livre *De Machiavello medico*, que quelques lexicographes lui attribuent. (J.)

BARNSTORF (Bernard), né à Rostock, le 14 septembre 1625, étudia la médecine à Wittemberg et dans sa ville natale, visita ensuite la Hollande, la France et l'Angleterre, et revint prendre le titre de docteur à Rostock, en 1671. Il se livra ensuite à la pratique de son art, fut nommé professeur en 1686, et mourut la même année. On n'a de lui que sa thèse, qui porte le titre suivant :

Dissertatio inauguralis de morbo virgineo, sive fœdis virginum coloribus. Rostock, 1671, in-4°.

Programma de resuscitatione plantarum. Rostock, 1703, in-4°.
Barnsdorf traite, dans ce Programme, de la palingénésie, c'est-à-dire de la manière dont les cendres d'une plante qu'on a détruite par le feu peuvent, mises dans certains fluides, se rapprocher et s'arranger spontanément, de manière à former l'esquisse d'un corps qui représente la plante d'où elles proviennent. Après s'être beaucoup occupé de cette prétendue merveille, surtout en Allemagne, où l'on s'attachait autrefois bien moins à constater qu'à expliquer les faits, on a fini, d'un commun accord, par la regarder comme une fable inventée à plaisir. (J.)

BARNSTORF (Eberhard), fils du précédent, naquit à Rostock, le 24 avril 1672. Confié aux soins de maîtres habiles, il acquit en peu d'années les connaissances nécessaires pour puiser avec fruit l'instruction dans les grandes universités. Après avoir étudié successivement à Helmstaedt, à Iéna, à Léipzick et à Halle, sous Meibom, Wedel, Schelhammer, Bohn, Slevogt et Stahl, il prit le titre de docteur, en 1696, et passa encore deux années à Halle, où il fit des cours particuliers de mathématiques et de médecine. Le vœu de ses parens le rappela, en 1698, à Wismar, où il consacra tous ses momens à la pratique. L'année suivante, la ville d'Anclam le choisit pour physicien : il alla s'y établir, et y resta jusqu'en 1703, époque où la même place lui fut offerte à Gripswald, avec la chaire vacante par la mort de Matthieu Clemasius. Sa santé ne lui permit que l'année suivante d'aller prendre possession de cette nouvelle dignité, dans laquelle il mourut prématurément, le 3 janvier 1712. Il a laissé les ouvrages qui suivent :

Dissertatio inauguralis de amputatione membrorum sphacelatorum, eorumque securâ medelâ. Halle, 1696, in-4°.
Il soutint cette thèse sous la présidence de Frédéric Hoffmann.
Programma invitatorium ad anatomen cadaveris juvenilis, in quo de eruditionis naturâ, effectu, necessitate et latitudine disserit, ejusque non infimam partem notitiam sui ipsius, quâ animam esse, probat. Gripswald, 1706, in-4°.
Dissertatio inauguralis de viribus phantasiæ in sensus : Resp. Sigism. Aug. Pfeiffer. Gripswald, 1708, in-4°.
Programma ad Dissertationem inauguralem Pfeifferii de loquelâ. Gripswald, 1708, in-4°.
Programmata quatuor rectoralia festivalia. Gripswald, 1707 et 1708, in-4°.
Programma ad orationem auspicatoriam Johannis-Georgii Pritii, theologiæ professoris et pastoris Mariani, in quo simul de diis pontificiorum tutelaribus agit. Gripswald, 1708, in-4°.
Adelung cite ce dernier chapitre comme ayant été publié à part, circonstance qui n'est point mentionnée par Scheffel.
Consilium præservatorium, oder wohlgemeinte Gedanken wie man sich bey grassirender und herumschleichender pestilenzialischer Contagion zu verhalten und zu verwahren habe. Gripswald, 1709, in-8°. (J.)

BAROCCIO (Alphonse), citoyen de Ferrare, que quelques biographes ont surnommé Gatta, naquit dans cette ville, vers

l'an 1531. Dès la plus tendre jeunesse, il montra une ardeur peu commune pour l'étude, et, après avoir terminé ses humanités et sa rhétorique, il étudia la philosophie et la médecine sous Vincent Maggi, alors professeur célèbre de l'Université de Ferrare. Parvenu au doctorat, il obtint bientôt lui-même une chaire de médecine pratique et de philosophie dans l'école publique de sa ville natale, où il professa pendant quarante-cinq ans. Appelé successivement aux Universités de Padoue et de Bologne, il refusa toujours, par amour pour sa patrie, où il ne fut pas à l'abri des tourmens que suscitent l'envie et la jalousie. Il fit cependant un séjour assez long auprès du duc de la Mirandole, qui l'avait fait appeler pour une maladie grave dont il était atteint, et il mit à profit cet instant de loisir, en composant son livre *De sanitate tuendâ.* Malgré les grandes occupations que devaient lui donner une chaire publique, une clientelle très-étendue et de nombreux travaux littéraires, Baroccio trouvait encore quelques momens qu'il pouvait consacrer à l'étude de l'astronomie et à la poésie italienne, dont il faisait ses délices. Ses ouvrages sont :

Brevissimæ in Aristotelis Περὶ ἑρμηνείας *libros methodi, totius negotii, summam complectentes, unà cum difficilium locorum annotationibus, explicationibusque, etc.* Venise, 1569, in-4°.

C'est le même ouvrage qu'on lui a attribué sous le titre de :

Commentaria in librum Aristotelis de Interpretatione.

In primam magni Hippocratis aphorismorum scientiam dilucidissimæ lectiones, eodem prorsùs ordine habitæ quo puncta à laureandis in doctorum consessu explicari solent, ad sereniss. principem Alphonsum II. Ferrare, 1593, in-4°.

Lectionum de febribus lib. I qui est de febre generativâ, nunc primùm operâ Jo. Libioli Ferrar. ec. editus. Ferrare, 1606, in-4°.

L'auteur avait écrit trois livres sur cette matière ; il paraît que le premier a été seul imprimé.

De sanitate tuendâ, ad Mirandolanum principem.

Il n'est pas certain que cet ouvrage ni les suivans aient jamais été publiés.

Lectiones in secundum librum Aphorismorum Hippocratis.

De physicâ auscultatione libri duo, in quibus Hippocratis et Aristotelis loca eâ evolvuntur ratione, quâ ab his qui in doctorum numero coaptari cupiunt, explanantur.

Responsa medicinalia.

Tabulæ anatomicæ.

Tabula de morbis mulierum.

Artis spagiricæ encomium et utilitas.

Enfin, on trouve un sonnet de lui dans la première partie des *Soggetti poetici* d'Alexandre Salicino, et dans les *Rime scelte de' poeti Ferraresi.*

(L.)

BAROCCIUS. *Voyez* BAROCCIO.

BARON (ALEXANDRE), né dans l'Ecosse, en 1745, prit le bonnet de docteur à Edimbourg, passa, en 1770, dans l'Amérique anglaise, à Charlestown, où il resta depuis, et devint un

praticien célèbre. Son savoir, son zèle pour les progrès de la science medicale, son dévouement à l'humanité et à sa patrie, lui méritèrent l'estime générale. Il fut un des fondateurs de la Société médicale de New-York, dans la Caroline du sud, l'un des corps savans les plus distingués des États-Unis. Le docteur Samuel Wilson a prononcé son éloge devant cette compagnie. Il est mort, le 9 janvier 1819, âgé de soixante-quatorze ans, emportant les regrets de ses concitoyens. (s.)

BARON (Hyacinthe-Théodore) naquit à Paris, en avril 1686, et y fut reçu docteur en médecine, en 1710. Après qu'il eût professé avec distinction la chirurgie, la matière médicale et la pharmacie, la Faculté de médecine le choisit, en 1730, pour son doyen, et lui accorda la faveur, alors très-rare, de le continuer dans ses fonctions jusqu'en 1733. Ce fut pendant son administration, qu'il s'attacha à augmenter et à compléter la bibliothèque de la Faculté, et ce fut aussi par ses soins que s'imprima le *Codex medicamentarius, seu Pharmacopœa Parisiensis* (Paris, 1732, in-4°.-*Ibid.* 1749, in-4°.-*Ibid.* 1758, in-4°.-Francfort, 1760, in.4°.). Il mourut le 28 juillet 1758. Nous avons de lui :

Est-ne humor acidus χυλώσεως opifex? Paris, 1711, in-4°.

Question dans laquelle on examine si c'est aux médecins à traiter les maladies vénériennes. Paris, 1735, in-4°.

Le passage suivant, extrait de cette petite Dissertation, fera connaître l'esprit des médecins de cette époque; voici comment l'auteur résout la question : « C'est donc les médecins qui sont seuls en état de pénétrer la nature et les causes les plus reculées des maladies vénériennes, d'en débrouiller les signes équivoques par la connaissance qu'ils ont des autres maladies.... Qu'il me soit permis d'ajouter à toutes ces raisons un autre motif de la confiance due aux médecins pour le traitement des maladies vénériennes; ce sont les sentimens d'honneur et d'une probité à toute épreuve requis dans ceux qui se mêlent de les traiter, sentimens que procure ordinairement une éducation telle que la reçoivent les médecins dans leur jeunesse » (pages 7 et 8).

An senibus chocolatæ potus? Paris, 1739, in-4°.

Quæstio medica : An ut sanandis sic et prœcavendis pluribus morbis aquæ novæ minerales Passiacæ. Paris, 1743, in-4°.

Inséré aussi dans les *Quæst. medic. Parisin.*, Tubingue, 1760, fasc. II.

(LAURENT)

BARON (Hyacinthe-Théodore), fils du précédent, naquit à Paris, le 12 août 1707, et fut reçu docteur en médecine, le 29 octobre 1732. Après avoir exercé les fonctions de premier médecin aux armées, depuis l'année 1739 jusqu'en 1748, Baron revint à Paris, et remplit, pendant quelque temps la place de médecin de l'Hôtel-Dieu. Il fut élu doyen de la Faculté en 1752, et réélu en 1754. Il fut un des hommes les plus érudits de son temps, et l'on trouva réunis dans sa bibliothèque presque tous les monumens du charlatanisme des hom-

mes de lettres, des médecins et des chimistes. Il mourut le 27 mars 1787. Nous avons de lui :

Utrum in triplici corporis cavitate diversus sanguinis motus? Paris, 1732, in-4°.
Baron répond par l'affirmative.
An solvendis pertinacibus sanguinis in cerebro congestionibus, jugularis venæ sectio? Paris, 1734, in-4°.
Cette question est également résolue par l'affirmative.
An etiam in chirurgicis naturæ medicatricis efficaciam agnoscit medicina militaris? Paris, 1750, in-4°.
An in curandâ ani fistulâ ferro præstent caustica? Paris, 1752, in-4°.
Ritus, usus et laudabiles Facultatis medicinæ Parisiensis consuetudines. Paris, 1751, in-12.
C'est un recueil des statuts et usages de la Faculté, réimprimé par les soins de Baron.
Compendiaria medicorum Parisiensium notitia. Paris, 1752, in-4°.
C'est un catalogue chronologique de tous les médecins de Paris, depuis 1295 jusqu'en 1752.
Quæstionum medicarum series chronologica. Paris, 1752, in-4°.
C'est une indication par ordre chronologique de toutes les thèses qui ont été soutenues dans l'Ecole de Paris depuis 1574 jusqu'en 1752. Ces trois ouvrages furent corrigés et continués en 1753.
Codex Parisiensis. Paris, 1758, in-4°.
Formules de pharmacie pour les hôpitaux militaires. Paris, 1747, in-12. - *Ibid.* 1758, in-12. (LAURENT)

BARON D'HÉNOUVILLE (Théodore), frère du précédent, naquit à Paris, le 17 juin 1715. Il se fit recevoir docteur en médecine en 1742, et se livra presque exclusivement aux travaux chimiques et pharmaceutiques. Ses deux Mémoires sur le borax et le boreck lui procurèrent la connaissance de Hellot, qui était chargé par le gouvernement de tout ce qui pouvait intéresser les arts ou les manufactures, et dont il devint l'adjoint, en 1748, à la place de Rouelle, son maître; mais il conserva peu de temps cette place, dont la perte influa beaucoup sur sa fortune. En 1752, il fut nommé membre de l'Académie des Sciences; et c'est dans les Mémoires de cette Société, que l'on trouve ses principaux travaux sur la chimie et la pharmacie. Il mourut le 10 mars 1768, laissant les ouvrages suivans :

An è fracto cranio semper admovenda terebra? Paris, 1742, in-4°.
Non ergò humor perspirationis est excrementitius. Paris. 1742, in-4°.
Sur les eaux minérales en général, et sur celles de Passy en particulier. 1743.
Des perforations spontanées de l'estomac. 1748.
Sur la précipitation des sels neutres par le sel de tartre. 1744.
Sur le borax. 1747.
Sur l'évaporation de l'eau. 1753.
Sur un sel appelé boreck. 1752.
Ces divers Mémoires sont insérés dans le Recueil de l'Académie des sciences.
Ergò nondum probati spiritus animales. Paris, 1749, in-4°.

Observation sur une concrétion osseuse trouvée dans la tête d'un bœuf. Paris, 1753, in-4°.

Observation d'une femme qui avait été grosse pendant trois ans, et qui était accouchée, au bout de ce long terme, d'un enfant vivant, de grosseur ordinaire, et bien conformé. Paris, 1753, in-4°.

Nouvelle édition du Cours de chimie de Lemery. Paris, 1756, in-4°.

Cet ouvrage avait vieilli, et Baron le rendit plus complet par les additions importantes qu'il y fit. Il y a ajouté des articles entiers, que Lemery avait négligés.

Pharmacopeæ Thomæ Fullerii editio castigatior. Paris, 1768, in-4°.

C'est aussi une nouvelle édition, plus soignée, et augmentée de notes, de la Pharmacopée de Fuller.

Sur la base de l'alun. Paris, 1760.

C'est le dernier Mémoire publié par l'auteur; il contient des recherches étendues sur la base de l'alun. (LAURENT).

BARONIO (Théodore) naquit à Crémone, dans le seizième siècle, et fut un des plus zélés partisans du galénisme. On a de cet auteur l'ouvrage suivant :

De operationis meiendi triplici læsione et curatione libri duo, in quibus morbi omnes renum et vesicæ, quoad eorum cognitionem, prognosticum et curationem, ex Galeni præsertim mente, clarè pertractuntur. Pavie, 1609, in-4°. – *Ibid.* 1654, in-4°.

L'auteur passe en revue toutes les maladies des reins et de la vessie, et condamne, ou, pour mieux dire, proscrit l'opération de la taille. En parlant du cathétérisme, il en montre les dangers, et recommande l'usage des bougies dans les coarctations de l'urètre. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Baronio a extrait la plus grande partie de son livre des ouvrages de Galien. On le voit avec plaisir rejeter, comme inutiles, tous les remèdes internes, qu'on regardait comme d'excellens lithontriptiques. Mais, d'un autre côté, il tombe dans l'antique erreur, et soutient que toutes les plaies de la vessie sont mortelles, ce qui le porte à blâmer l'opération de la taille. (LAURENT)

BARONIO (Vincent), né à Meldela, dans l'Etat romain, fut un des médecins les plus distingués du dix-septième siècle. Il a publié l'ouvrage suivant :

De pleuripneumoniâ, anno 1623 et aliis temporibus Flaminiam aliasque regiones populariter infestante, ac à nemine hactenùs observatâ, libri duo. Forli, 1636, in-4°.-*Ibid.* 1638, in-4°.

C'est un recueil d'observations sur les différentes inflammations de la poitrine, qu'il traite par la saignée, sans aucune exception d'âge, conseillant de pratiquer celle-ci de préférence du côté affecté. (LAURENT)

BARRA (Pierre), médecin de Lyon, et membre du Collége de médecine de cette ville, ne s'est fait connaître que par son attachement aveugle et ridicule aux doctrines enseignées par Hippocrate, dont il admettait l'entière infaillibilité. Son enthousiasme lui a dicté les misérables productions littéraires dont les titres suivent :

L'abus de l'antimoine et de la saignée, démontré par la doctrine d'Hippocrate. Lyon, 1664, in-12.

De veris terminis partûs ex Hippocrate. Lyon, 1666, in-12.

L'auteur admet aveuglément tout ce qui a été dit sur les naissances tardives et précoces, et cherche à le prouver par des passages détachés des écrits d'Hippocrate.

Les abus de la thériaque et de la confection d'hyacinthe. Lyon, 1667, in-12.

L'usage de la glace, de la neige et du froid. Lyon, 1675, in-12.-Paris, 1677, in-12.

Barra prodigue de grands éloges à l'eau glacée, qu'il assure être un excellent remède dans l'odontalgie, l'ophthalmie, la dysenterie et la pleurésie. Son opuscule contient plusieurs faits intéressans, et mériterait d'être lu par celui qui voudrait enfin fixer les idées des praticiens sur l'emploi de la glace dans les maladies aiguës.

Hippocrate, de la circulation des humeurs. Lyon, 1682, in-12.-Paris, 1683, in-12.

Servile apôtre des anciens, Barra s'efforce d'enlever le mérite de la découverte de la circulation du sang à Harvey, et cherche à prouver qu'elle a été connue d'Hippocrate, « si exactement comme elle est, que depuis deux mille ans et plus, les autres médecins n'ont rien ajouté à la science, qui soit essentiel pour expliquer cette matière. » Il est difficile de pousser plus loin le fanatisme. (J.)

BARRALIS (Barthélemi), docteur régent de la Faculté de Paris, nous a laissé une traduction de l'ouvrage de Sylv. Facio sur la peste (Paris, 1620, in-8°.-*Ibid.* 1624, in-8°.). Il pensait que la peste n'est pas nécessairement contagieuse. (s.)

BARREIRA (François-Isidore), prêtre portugais, a donné:

Tratado das significationes das plantas, flores y fruttos que se riferen na sagrada scrittura. Lisbonne, 1622, in-4°.–*Ibid.* 1625, in-4°. (u.)

BARRELIER (Jacques), naturaliste distingué, naquit à Paris, en 1606. Il avait fait d'excellentes études, et était parfaitement instruit dans les langues grecque et latine, lorsqu'il forma le projet d'embrasser la profession de médecin. Mais, après avoir pris le grade de bachelier, en 1632, et celui de licencié, en 1634, il changea tout à coup d'avis, et renonça au monde pour entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Ce fut en 1635 qu'il fit ses vœux, et dès-lors il se livra à l'étude des Pères de l'église et à l'enseignement de la théologie, mais sans perdre de vue la botanique, à laquelle il consacrait toutes ses heures de loisir. Le général de l'ordre, qui était venu à Paris, en 1646, frappé de l'étendue de ses connaissances, se l'adjoignit dans la visite qu'il devait faire des couvens de dominicains. Barrelier eut ainsi l'occasion de parcourir la Provence, le Languedoc, l'Espagne et l'Italie. Après vingt-cinq ans de séjour à Rome, il revint à Paris, en 1672, et y mourut l'année suivante, le 17 septembre. Son nom a été donné par Plumier à un genre de plantes (*barleria*) de la famille des acanthacées, qui renferme plusieurs arbustes étrangers, remarquables par le nombre et l'élégance de leurs fleurs. Il avait rassemblé, durant le cours de ses voyages, une immense collection de

plantes, dont il se proposait de donner une histoire générale. Tous les dessins étaient de lui; il les avait fait graver à Rome, aidé dans cette entreprise dispendieuse par la noble générosité du duc d'Orléans, et il se proposait de publier incessamment son ouvrage, qu'il était occupé à retoucher et à perfectionner, quand la mort vint le surprendre. Ses manuscrits furent dispersés, et en partie même dévorés par les flammes. Les planches en cuivre restèrent seules : Antoine de Jussieu les rassembla, refit le texte, et publia le tout sous le titre suivant :

R. P. Barrelieri plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam observatæ, iconibus æneis exhibitæ; opus posthumum accurante Antonio Jussieu, botanices professore, in lucem editum et ad recentiorum normam digestum. Paris, 1714, in-fol.

Cet ouvrage est orné de trois cent trente-quatre planches, contenant treize cent quatre-vingt-douze figures de différentes espèces de plantes, avec trois planches de coquillages. Les dessins sont en général corrects, mais ils ont souvent été exécutés sur des dimensions si petites, qu'on a peine à reconnaître les végétaux. Souvent le même végétal est répété jusqu'à deux et trois fois, et, plus d'une fois, de simples variétés sont érigées en espèces. Jussieu assure que Boccone publia sous son nom un grand nombre de plantes qu'il avait reçues de Barrelier; mais, suivant la remarque fort juste de M. du Petit-Thouars, il est à présumer que ce dernier reçut aussi de Boccone beaucoup de plantes en échange, puisque son projet étant de faire une collection générale, il avait pris dans tous les auteurs ce qu'il trouvait à sa convenance. On peut juger, d'après cela, combien il est difficile maintenant de déterminer avec exactitude quelles sont les plantes que le naturaliste français a découvertes. Sprengel en fait monter le nombre à une centaine, dont il donne la liste.

(A.-J.-L. JOURDAN)

BARRÈRE (PIERRE), naturaliste et médecin, naquit à Perpignan, où il fit ses études, et devint successivement bachelier, en 1717, puis docteur l'année suivante. Aussitôt après s'être fait recevoir, il se mit à voyager, afin de satisfaire son goût décidé pour la botanique. Envoyé, en 1722, comme botaniste du roi, à Cayenne, il séjourna pendant près de trois années dans cette île, qu'il parcourut en tous sens. A son retour en France, il obtint, en 1727, une chaire de botanique à Perpignan, et, peu de temps après, la place de médecin de l'hôpital militaire. Ce dernier poste lui donna l'occasion de se livrer à la pratique, qu'il avait presque entièrement négligée jusqu'alors. En 1753, il fut nommé premier médecin de la province du Roussillon, et, en 1755, l'Université de Perpignan le choisit pour recteur; mais il ne finit point l'année de son rectorat, car il mourut le 1er novembre. Willdenow lui a consacré, sous le nom de *barrera*, un genre de plantes de la Guyanne, appelé *poraquebe* par Aublet, et *meisteria* par Scopoli, qui fait partie de la famille des vinetiers. Barrère a laissé les ouvrages suivans :

Question de médecine, où l'on examine si la théorie de la botanique ou la connaissance des plantes est nécessaire à un médecin. Narbonne, 1740, in-4°.

Cet opuscule est dirigé contre Thomas Carrère. L'auteur y prouve que la connaissance des plantes est nécessaire à tout médecin qui veut s'élever au-dessus de la classe des empiriques et des routiniers.

Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale, ou dénombrement des plantes, des animaux et des minéraux qui se trouvent dans l'île de Cayenne et à la Guyanne. Paris, 1741, in-12.-*Ibid.* 1749, in-12.

Nouvelle relation de la France équinoxiale. Paris, 1743, in-12.-Trad. en allemand, dans le *Sammlung neuer Reisen* (Gœttingue, 1751, in-8°. tome II).

Petit ouvrage dans lequel les plantes sont rangées par ordre alphabétique, et désignées sous les noms que Plumier et Tournefort leur ont donnés. Il ne donne qu'une idée fort imparfaite de la riche flore de la Guyanne. Barrère indique les usages de chaque plante en médecine et en économie rurale. Il en a fait connaître quelques-unes nouvelles, et entre autres le simarouba. Dans sa *Nouvelle relation*, il décrit la culture de la canne à sucre, du rocou, du café, de l'aloës et du manioc.

Dissertation sur la cause physique de la couleur des nègres, de la qualité de leurs cheveux, et de la génération de l'une et de l'autre. Paris, 1741, in-8°. et in-12.

Barrère prétend que la couleur des nègres tient au passage de la bile dans les vaisseaux qui se portent à la peau. Sa Dissertation est un tissu d'hypothèses gratuites : il admet que le sang des nègres est noirâtre, et que leur bile est d'un noir foncé, erreurs que Sœmmerring a complétement réfutées. Son opinion n'était d'ailleurs pas nouvelle ; Jean-Nicolas Pechlin, Thomas Browne et Jean-Dominique Santorini l'avaient déjà émise avant lui. Elle fut censurée avec amertume dans le *Journal des savans* (année 1742).

Dissertatio physico-medica, cur tanta humani ingenii diversitas? Paris, 1742, in-4°.

Ornithologiæ specimen novum, sive series avium, in Ruscinone, Pyrenæis montibus, atque in Galliâ æquinoxiali observatarum. Perpignan, 1745, in-4°.

Barrère propose, à la fin de ce catalogue, une nouvelle classification des oiseaux, fondée sur la considération des pattes.

Observations sur l'origine et la formation des pierres figurées. Paris, 1746, in-8°.

Observations anatomiques, tirées de l'ouverture des cadavres. Perpignan, 1751, in-8°.-*Ibid.* 1753, in-4°.

On trouve dans ce livre quelques remarques sur les maladies du foie, et sur les effets nuisibles de la jusquiame, ainsi qu'une observation d'adhérence complète du péricarde au cœur.

Barrère a décrit la manière dont les Espagnols cultivent le riz, dans l'*Histoire de l'Académie des sciences* (1743). (A.-J.-L. JOURDAN.)

BARRIOS (JEAN DE), chirurgien espagnol de la fin du seizième siècle, acquit quelque réputation par la publication de l'ouvrage suivant :

De la verdadera cirurgia, medicina y astrologia. 1607, in-fol. (U.)

BARRONG (PHILIPPE), médecin anglais du dix-septième siècle, a publié :

Method of physick. Londres, 1610, in-4°.-*Ibid.* 1634, in-4°.-*Ibid.* 1639, in-4°.-*Ibid.* 1652, in-4°. (T.)

BARROS (Pierre de), né à Fundao, dans la province de Beira, en Portugal, enseigna la médecine à Turin, d'où il fut appelé pour être premier médecin de Charles ii, duc de Savoie. Il eut de grands succès dans la pratique, ce qui lui valut beaucoup de récompenses et d'honorables distinctions. Il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, en 1558, après avoir publié :

De pestilentiâ, ejusque curatione ; per præservationem et curationem regimen. Turin, 1507, in-4°.-Paris, 1513, in-8°.-Bâle, 1563, in-8°.
Lexipyritæ perpetuæ quæstionis et annexorum solutio ;
De nobilitate Facultatis medicæ ;
Utrum medicina et philosophia sint nobiliores, utroque jure, scilicet civili et canonico ; et qui doctores earumdem Facultatum nobiliores et digniores existimant, quomodove incidere, ac invicem procedere debeant.
Ces trois opuscules réunis ont été imprimés à Turin, en 1512, in-fol.
De medendis humani corporis malis enchiridion. Francfort, 1512, in-12.-Lyon, 1561, in-12.-Bâle, 1563, in-8°.
De doloribus morbi gallici. Venise, 1566. (v.)

BARROW (Jean), médecin anglais du siècle dernier, à qui l'on doit :

Medical dictionary, an explication of all the terms used in physik, anatomy, surgery, chymistry, pharmacy, botany. Londres, 1749, in-8°.
New essay of the practice of physik. Londres, 1767, in-12.
On trouve, dans ce dernier ouvrage, quelques observations sur l'emploi de la ciguë. L'auteur prétend que la meilleure manière d'administrer ce médicament consiste à faire prendre le lait d'une chèvre qui a été nourrie avec la plante.
Guillaume Barrow, son compatriote, a traduit en anglais le traité de G.-L. Bayle sur la phthisie pulmonaire (Liverpool, 1815, in-4°.) (t.)

BARROSSA (Diego), médecin portugais et astrologue célèbre au dix-septième siècle. Il habita long-temps la Castille, d'où il passa à Amsterdam. Il était profondément versé dans la connaissance des langues arabe et syriaque, et fut nommé président de la Société talmudique de cette ville. Il a écrit :

Prognostico e lunario do anno 1635, conforme as noticias que ficarao do tempo de Noe ; regulado aos meridianos de Evora de 38 *gràos, e outras partes da Lusitania antiga, com as influencias naturaes, dez dias da luna, e qual dos plaienas reyna, e tem dominio sobre cada signo, com outras curiosidades, tirado do Arabigo que traduzio da syriaco de Jonathas Aben Izel rabbi israel de Ulmasia.* Séville, 1630, in-4°.
Dans le prologue, il dit avoir fait :
Tractatus in loca difficilia S. Scripturæ à D. Hyeronimo traducta.
Tractatus de virtute herbarum, et secretis aquarum ab ipsis expressarum et distillatarum. (v.)

BARROWBY (Guillaume) naquit à Londres, au commencement du siècle dernier. En 1736, il fut reçu bachelier en médecine, puis docteur, en 1738, et ensuite agrégé au Collége royal des médecins de Londres. Il a traduit du latin le Traité

des maladies vénériennes d'Astruc (Londres, 1737, 2 volumes in-8°.), et publié en outre l'ouvrage suivant :

Syllabus anatomicus, prœlectionibus annuatim habendis adaptatus. Londres, 1736, in-8°. (v.)

BARRY (Édouard), médecin anglais, membre de la Société royale de Londres, pratiqua d'abord la médecine dans la ville d'York, en Irlande, puis il fut nommé professeur à Dublin, et ensuite premier médecin des armées du roi d'Angleterre. Il a laissé :

De nutritione. Leyde, 1719, in-4°.

A Treatise on a consomption of the lungs, with a previous account of nutrition, and of the structure and use of the lungs. Londres, 1727, in-8°.-*Ibid.* 1759, in-8°.

A Treatise on three different digestions and discharges of human body and the diseases of their principal organes. Londres, 1759, in-8°.-*Ibid.* 1763, in-8°.

Observations historical, critical and medical on the wines of the ancients, and the analogy between them and moderns. Londres, 1775, in-4°.

Un de ses compatriotes BARRY (Jean-Milner), qui vit encore, a publié :

An account of the nature and effects of the cow-pox, illustrated with cases and communications on the subject : addressed principally to parents, with a wiew to promote the extirpation of the small-pox. Cork, 1800, in-8°.

Report of the house of recovery and fever hospital of the city of Cork from november 8th. 1816 to november 8th 1817, containing observations on the occasional causes and prevention of the present epidemic fever. Cork, 1818, in-8°. (T.)

BARTELDES (Frédéric-Conrad), médecin allemand, vint au monde à Hanovre, en 1695, fit ses premières études à l'Université d'Iéna, et se rendit ensuite à Hameln, où il se proposait d'embrasser la profession de prédicateur; mais, comme c'était moins son goût que les désirs de son tuteur, qui le portaient vers l'état ecclésiastique, dès qu'il fut devenu maître de ses volontés, il consacra tous ses instans à la médecine, pour laquelle il s'était senti beaucoup d'inclination dès sa plus tendre jeunesse. Afin de mettre son nouveau projet à exécution, il revint à Iéna, d'où il passa bientôt à Halle, puis à Rinteln. Il prit le bonnet de docteur dans cette dernière Université, et alla ensuite se fixer à Minden, où il mourut le 24 mars 1734, après douze ans d'une pratique aussi heureuse qu'étendue. On a de lui :

Dissertatio de peripneumonià. Rinteln, 1724, in-4°.

Gedanken von dem mineralischen, sonderlich dem Pyrmonter Wasser. Minden, 1726, in-8°.

Vom Gebrauche des Pyrmonter Wassers. Minden, 1726, in-8°. (J.)

BARTELS (Ernest-Daniel-Auguste), professeur de médecine à Helmstaedt, s'est fait connaître par les ouvrages suivans :

Grundlinien einer neuen Theorie der Chemie und Physik, nach der Erfahrung entworfen. Hanovre, 1804, in-8°.
Anthropologische Bemerkungen ueber das Gehirn und die Seele des Menschen, mit bestaendiger Beziehung auf die Gallschen Entdeckungen. Berlin, 1805, in-8°.
Entwurf einer allgemeinen Biologie. Francfort sur le Mein, 1808, in-8°.
Physiologie der menschlichen Lebensthaetigkeit, ein Lehrbuch fuer akademische Vorlesungen. Freyberg, 1809, in-8°.
Lehrbuch der allgemeinen Pathologie. Breslau, 1818, in-8°. (J.)

BARTH (Chrétien-Gotthelf), né à Zschorta, près de Schneeberg, au mois de février 1735, se fit recevoir docteur en médecine à Léipsick, et mourut au mois de mai 1792. Il nous reste de lui :

De pulsu venarum. Léipsick, 1758, in-4°.
Abhandlung ueber die Natur, den Nutzen und Gebrauch des Gesundbrunnens zu Lauchstaedt. Léipsick, 1768, in-4°.
On a encore sous son nom un mémoire
De lue bovinâ,
dans les *Acta Societatis Jablonoviensis* (tome V). (J.)

BARTH (Jérémie), médecin né à Sprottau, en Silésie, n'est connu que pour avoir donné une nouvelle édition du *Tyrocinium chymicum* de Jean Béguin (Guben, 1618, in-8°.). (T.)

BARTH (Joseph), né, en 1745, dans l'île de Malte, eut de très-bonne heure un goût décidé pour l'anatomie, et, après avoir travaillé pendant quelque temps dans l'hôpital de son pays, il se rendit à Rome pour continuer ses études, qu'il vint ensuite terminer à Vienne. Il fut nommé professeur ordinaire d'anatomie dans cette Université, en 1773, et, trois ans après, oculiste de l'empereur Joseph II. Ayant demandé sa retraite, en 1791, il vécut depuis lors très-retiré, et mourut le 7 avril 1818. Les maladies des yeux furent la branche de l'art de guérir qu'il cultiva le plus particulièrement, et il y acquit une grande réputation, ce qui ne l'empêcha cependant pas de s'adonner aussi aux antiquités, dans la connaissance desquelles il était très-versé. On a de lui :

Anfangsgruende der Muskellehre. Vienne, 1786, in-fol., avec 61 planches.
Etwas ueber die Ausziehung des grauen Staars. Vienne, 1797, in-8°.
Ce dernier Mémoire a été imprimé aussi dans la Gazette médico-chirurgicale de Salzbourg (1792, tome II). Barth adopte la méthode de Wenzel pour l'opération de la cataracte, et veut qu'on fasse tenir le malade debout. (J.)

BARTH (Michel), appelé en latin *Barthius*, naquit, au seizième siècle, à Annaberg, dans la Misnie. Quoiqu'il ait occupé une chaire de médecine à Leipsick, c'est moins comme médecin que comme littérateur qu'il s'est fait une sorte de réputation en Allemagne. Outre des notes sur les Bucoliques de Virgile, et plusieurs poésies détachées en latin, on a encore quelques pièces de lui dans les *Deliciæ germanorum poetarum*. Les seuls ouvrages relatifs à la médecine qu'il ait publiés, sont :

Veritates Hippocratis et veterorum medicorum physiologicæ de naturâ hominis. Annaberg, 1583, in-4°.

Epistolæ medicæ ad Christophorum Pithopæum; imprimées avec les *Consilia et Epistolæ* de Crato. (J.)

BARTHÉLEMI de Varignana, près de Bologne, se rendit assez célèbre dans le quatorzième siècle. Le Père Sarti a écrit sa vie avec beaucoup de soin. Il avait composé différens ouvrages, qui sont, pour la plupart, des commentaires sur quelques-uns des livres d'Hippocrate et de Galien, mais dont aucun bibliographe ne parle, parce qu'ils n'ont point été imprimés, et qu'ils existent seulement en manuscrits dans quelques bibliothèques d'Italie. Barthélemi fut l'élève et le rival du célèbre Thaddée de Florence. Il jouissait d'une grande réputation de son temps, et il sut même se concilier les bonnes grâces de l'empereur Henri VIII. Les Bolonais, ennemis de ce prince, le condamnèrent à l'exil; mais le monarque, pour le dédommager, se l'attacha en qualité de premier médecin. Il mourut vers l'an 1318. (Z.)

BARTLET (Jean), chirurgien anglais du siècle dernier, a publié un manuel de médecine vétérinaire sous le titre de :

Gentleman's carriery. Londres, 1759, in-8°. — *Ibid.* 1770, in-12. — Trad. en français, Paris, 1757, in-8°. (T.)

BARTHEZ (Paul-Joseph), l'un des plus célèbres médecins de la France au dix-huitième siècle, naquit, à Montpellier, le 11 décembre 1734, peu de temps après la mort de Stahl, dont il fut en quelque sorte le continuateur. Son père, mathématicien distingué, était ingénieur à Narbonne. C'est dans cette ville que Barthez passa son enfance : il y fut élevé avec beaucoup de soin. Dès ses premières années, il annonça un goût passionné pour l'étude; sans cesse on le voyait un livre à la main; le châtiment qu'il redoutait le plus, et le seul même qui le fît pleurer, était d'en être privé. On croira difficilement qu'à l'âge de cinq ans, il souffrit, sans se plaindre, l'amputation de la dernière phalange du pouce de la main gauche, et n'arrêta l'opérateur que pour faire renouveler la promesse qu'on lui avait faite de ne plus le gêner dans ses lectures s'il consentait à cette extirpation. Une passion si forte pour l'étude lui

inspira une sorte de dégoût ou au moins d'indifférence pour la société, et cette disposition s'est prolongée jusqu'à la fin de ses jours, ainsi qu'une grande sincérité, qui fut l'un des traits les plus remarquables de son caractère; souvent, dans son enfance, il préféra subir des châtimens plutôt que de les éviter par des mensonges. Cette particularité mérite attention; elle prouve que l'on peut avoir une entière confiance dans tout ce qu'il dit avoir vu. Dans le Collége des Pères de la doctrine chrétienne de Narbonne, où il fit ses études premières, il fut toujours à la tête de ses condisciples. Il consacrait à la lecture tous les intervalles de loisir que lui laissaient ses études, et lorsqu'on l'empêchait de se livrer à cette occupation, devenue pour lui un besoin, il lisait pendant la nuit pour s'en dédommager. A l'âge de dix ans, il était déjà familiarisé avec les principaux poètes et historiens de l'antiquité, et avec les livres élémentaires de physique et de mathématiques. Ayant trouvé et fait remarquer un solécisme dans un programme de son régent, il ne put rester plus long-temps à Narbonne, et fut envoyé à Toulouse chez les doctrinaires, où il fit sa rhétorique et sa philosophie avec la même supériorité, quoique les études y fussent fortes. Ses humanités terminées, il désirait se vouer à l'état ecclésiastique, auquel le portaient les idées religieuses qu'il avait puisées dans sa première éducation: son père le décida pour la médecine; il avait alors seize ans. Il vint commencer ses études médicales en novembre 1750, à Montpellier. M. Baumes dit qu'une série de réflexions qui furent la base d'une opinion médicale, qu'on a revêtue des livrées de l'athéisme, le détermina dans ce parti; il est difficile de décider qui de M. Lordat ou de M. Baumes a dit la vérité dans ce cas. Quoi qu'il en soit, Barthez étudia sous Magnol, Haguenot, Lasernel, Fizes, Sauvages et Sérane. Pendant son séjour à Montpellier, il continua ses laborieuses lectures, qui lui furent rendues faciles par la complaisance avec laquelle le baron de Durre lui prêta sa bibliothèque, qui était très-nombreuse. Après trois ans de travaux, Barthez fut reçu docteur, le 2 août, 1753, n'ayant pas encore vingt ans, et après des examens dans lesquels les professeurs déployèrent une sévérité inaccoutumée qui lui donna l'occasion d'y briller. En 1754, il se rendit à Paris, et y fut accueilli par Falconet, médecin consultant de Louis XV, qui lui ouvrit sa bibliothèque composée de quarante-cinq mille volumes, et le mit en rapport avec le président Hénault, Mairan, Caylus, d'Alembert et Barthélemy. Ces deux derniers se lièrent intimement avec lui; il prit de d'Alembert, qui le nommait *son puits de science*, le goût qu'il garda pour les anecdotes jusqu'à sa mort. Depuis un an il habitait Paris; il avait immensément acquis, mais

il lui manquait ce que la pratique peut seule donner, et il sentait vivement le besoin de rattacher ses vues théoriques à l'observation des maladies. Falconet le recommanda vivement au ministre d'Argenson, qui le nomma, nonobstant sa graude jeunesse, médecin ordinaire de l'armée d'observation cantonnée dans la Normandie. Peu de temps après son arrivée à Coutances, il eut à traiter les nombreuses maladies que lui fournit une épidémie meurtrière dont il traça l'histoire dans un Mémoire présenté à l'Académie des sciences. Pendant son séjour à Coutances, il se lia d'amitié avec Bonté, et il concourut pour un prix proposé par l'Académie des inscriptions, qu'il obtint : ici on le voit déjà ambitionner tous les genres de succès. En 1757, nommé médecin consultant de l'armée en Westphalie, il se rendit dans ce pays, et il alla audevant du danger que pouvait lui faire courir la fièvre qui ravageait le camp de nos troupes. Il tomba malade et fut traité, à Hanovre, par Werlhof qui lui prodigua les secours de l'art et les soins de l'amitié. Le délabrement de sa santé l'obligea de revenir à Paris pour s'y rétablir. Là, privé des secours de ses parens, il fut obligé de faire le sacrifice de son indépendance. Falconet et Mairan obtinrent pour lui, par le moyen du président de Lamoignon Malesherbes, le titre de censeur royal, et douze cents francs par an pour qu'il travaillât à un commentaire sur Pline, destiné à être joint à la traduction française des écrits de ce naturaliste, qui a paru en 1771 (12 vol. in-4°.). Il fut ensuite nommé co-rédacteur du Journal des savans, pour la partie de la médecine, en remplacement de Lavirotte décédé, et il fit un certain nombre d'articles pour le Dictionaire encyclopédique. Sur ces entrefaites, François Chicoyneau, âgé de vingt et un an, chancelier de l'Université de médecine de Montpellier depuis l'âge de deux ans, étant mort, François Imbert, professeur de cette Université, fut désigné pour le remplacer, par le crédit de Sénac son beau-père, premier médecin de Louis XV, et sa chaire fut mise au concours. Barthez se mit sur les rangs; il avait pour concurrens Crassous, Vigarous et Réné, pour juges Imbert, Haguenot, Fizes, Sauvages, Lamure, Venel et Leroy. Le concours fut ouvert le 14 avril 1760. Barthez incommodé d'un saignement de nez, suite de travaux trop assidus, demanda la permission de lire les préleçons qu'il avait à faire, et qu'il ne pouvait apprendre par cœur à cause de cette indisposition. Sa demande fut refusée. Les séances furent souvent orageuses. Barthez, dit M. Lordat, épouvanta, de son humeur, le chancelier Imbert, qui profita de cette circonstance pour tâcher de l'éloigner, et ne put l'obtenir. Barthez trouva moyen de déverser le ridicule et même l'odieux sur ses concurrens dans le cours de ses actes; le concours se prolongea par le départ d'Imbert pour

Paris et par son séjour dans la capitale ; il reprit enfin le 13 janvier 1761, et Barthez soutint douze thèses que, selon l'usage, il composa, fit imprimer et distribuer en dix jours. Enfin, le 21 février de cette même année, il fut désigné à l'unanimité, et installé le 17 avril. Il s'était présenté sous l'égide d'un protecteur puissant, mais il triompha de ses compétiteurs par la supériorité de son savoir : il n'avait encore que vingt-six ans et quelques mois. Aussitôt il demanda d'être exempté d'une sorte d'impôt que, selon l'usage, on exerçait sur la part qui lui revenait dans les rétributions perçues sur les élèves, et ne put l'obtenir, au moins de suite, malgré la recommandation de Malesherbes ; ce ne fut que plus tard qu'il jouit de cette exemption à la prière du maréchal de Richelieu, et lorsqu'elle allait cesser de droit. La gêne qu'il éprouvait alors justifiait sa demande, mais excusa-t-elle le ressentiment qu'il garda contre ses collègues ? Il fit des cours ; la foule des élèves s'y porta, et dès-lors il jeta les fondemens de sa réputation qui ne s'est point encore ternie. Ses réclamations, pleines de fermeté, pour que la police de l'Université fût confiée aux professeurs, réussirent ; mais il ne fut pas aussi heureux dans son projet de faire établir un enseignement clinique à l'hôpital Saint-Eloy, non plus que dans celui d'ôter aux docteurs gradués de l'Université, résidans à Montpellier, la qualité de membres constitutifs et délibérans de cette Université. Les tracasseries qu'il éprouva de la part de plusieurs de ses confrères, lui rendaient désagréable le séjour de Montpellier. Désirant d'ailleurs se consacrer à la pratique et obtenir le repos et l'indépendance que procure la fortune, et mécontent des habitans de Montpellier qui ne lui témoignaient que de l'indifférence, il voulut s'en éloigner, et, suivant l'usage d'alors, en partie renouvelé de nos jours, céder la chaire à un docteur, portant le titre de survivancier, avec lequel il eût pris des arrangemens pécuniaires. Ordinairement, dit M. Lordat, le titulaire se réservait les appointemens fixes et les deux prérogatives de la noblesse personnelle, savoir : l'exemption de la taille et le franc-salé. Pendant cinq ans, Imbert traversa ses desseins ; mais, durant ce temps, il prépara les matériaux d'un cours de médecine pratique ; de cette époque datent sa doctrine physiologique et les modifications plus ou moins heureuses qu'il a faites à la théorie et à la pratique médicales. Toutefois il ne put exécuter son projet ; le chancelier Maupeou refusa son assentiment, et Sénac étant mort en 1770, Imbert fut nommé, en 1772, membre de la Commission des inspecteurs des hôpitaux de Paris, et prit Barthez pour survivancier ; mais celui-ci demanda et obtint, le 26 février 1773, le titre d'adjoint avec les émolumens et prérogatives du titulaire pendant son absence. C'est vers cette époque

que le public commença à lui accorder de la confiance à l'occasion de la guérison du comte de Périgord, commandant du Languedoc, chez qui, au moyen d'un vomitif, il fit cesser une hémoptysie avec point de côté. Sa réputation s'étendit rapidement au loin; il fut consulté des divers points de l'Europe, et mit beaucoup de soin dans ses réponses. Il n'avait encore rien écrit, si ne n'est les articles de journaux et de l'Encyclopédie dont nous avons parlé, lorsqu'il prit date en publiant son discours académique sur le principe vital dans l'homme, en 1773, puis, en 1774, sa nouvelle doctrine des fonctions du corps humain, et en 1778, ses nouveaux élémens de la science de l'homme. Ces divers écrits lui attirèrent des critiques plus ou moins piquantes, auxquelles il fut très-sensible, et qui donnèrent un nouvel accroissement à son irascibilité. Il fut d'ailleurs consolé par les éloges qu'ont donnés à ses ouvrages d'Alembert, assez peu compétent d'ailleurs, Hermann, Dubreuil, Spielmann, Poupart, Voullonne, Tissot, Desperrières, etc. Ses écrits lui attirèrent des ennemis d'un autre genre : une analyse en fut soumise, à Rome, à une commission de deux médecins et de plusieurs théologiens; un moine la défendit, et parvint à la garantir des censures papales. Pendant ce temps, un académicien de Montpellier fit, par ses manœuvres, que l'ouvrage de Barthez sur la science de l'homme, fut déféré au procureur-général du parlement de Toulouse; Barthez en éprouva de l'inquiétude; l'affaire n'eut pas de suite; mais il en conserva une sorte de frayeur pour les actions judiciaires, et se promit bien de ne plus les provoquer en dévoilant les principes ésotériques dont on a ridiculement cherché à le disculper : *avant tout*, disait-il souvent, *je veux vivre tranquille.* Barthez, après sa nomination à la place de chancelier-adjoint, fit des cours de physiologie et de botanique, mais il eut encore beaucoup à souffrir des tracasseries, des intrigues d'Imbert et de ses confrères. Fatigué de ces nouveaux désagrémens, il voulut encore s'y dérober en 1779, et demanda au ministère qu'Imbert donnât sa démission ou prît la qualité d'honoraire. Les manœuvres de ses collègues tournèrent contre eux-mêmes; il conserva tous ses avantages, et obtint de pouvoir se décharger sur eux du soin de faire le cours dont il était en possession. Mais il ne perdit pas de vue son projet de venir à Paris. En 1778, il prit le degré de bachelier et de licencié ès-droits dans la Faculté de Montpellier; soutint, en 1780, des thèses publiques de droit français sur les testamens, et dans le cours de la même année, il acquit, à l'exemple de Chicoyneau et de Henri Haguenot, une charge de conseiller à la cour des aides, et obtint, pour son père, des titres de noblesse. Quel motif put le porter à entrer dans une carrière si fort au-

dessous de son génie? Qu'un médecin vulgaire cherche la fortune ailleurs que dans sa profession, et se mette à la solde du pouvoir, personne ne s'en étonne; mais que penser d'un botaniste célèbre, d'un naturaliste du premier ordre, ou d'un homme tel que Barthez, jaloux d'acquérir des dignités qui ne devraient plaire qu'aux esprits médiocres à qui la nature a refusé la faculté de s'élever jusqu'à la culture des sciences? Revêtu de son nouveau titre, Barthez se rendit à Paris au commencement de l'année 1781, précédé d'une grande réputation. Peu de temps après son arrivée, il fut nommé médecin du duc d'Orléans, en remplacement de Tronchin, mort le 1er décembre 1781, et obtint enfin de faire donner à Grimaud la survivance de sa chaire, malgré les protestations des professeurs, ses collègues. Mais abusant de la protection de l'autorité, il eut la bassesse de demander à partager, malgré son absence, les émolumens réservés en bourse commune.

La guérison de madame de Montesson et la reconnaissance que le prince lui témoigna contribuèrent beaucoup à le mettre en vogue. Ses succès causèrent de l'ombrage à Bouvart qui, n'osant pas d'abord le heurter de front, disait que, versé dans toutes les sciences, il savait *même un peu* de médecine. Les deux antagonistes s'étant trouvés en consultation, également accoutumés à ne souffrir aucune contradiction, ils se lancèrent d'abord des épigrammes, puis des injures, et enfin la querelle alla, dit M. Lordat, aussi loin qu'il était possible entre deux hommes qui n'avaient pas d'épée. Comment expliquer une pareille conduite? est-ce à l'amour de l'argent, à l'esprit de despotisme, ou bien à l'âpreté naturelle de leur caractère, ou enfin à la réunion de toutes ces causes également honteuses? Bouvart alla, dit-on, jusques à tendre un piége, que Barthez, d'après ses dispositions naturelles, ne pouvait éviter. Une jeune fille vint le trouver, et se conduisit de manière à lui faire croire qu'elle ne lui refuserait rien, mais bientôt, se mettant à crier, elle l'accusa de violence; le Chatelet le décréta d'ajournement, et sans l'intervention du duc d'Orléans, cette affaire, qui fit un bruit inouï, lui aurait été très-fâcheuse; toutefois elle ne le rendit ni odieux ni ridicule, comme ses ennemis l'avaient espéré. D'Alembert étant mort en 1783, on accusa Barthez de s'être trompé sur la nature de sa maladie. D'Alembert s'était montré décidé à ne pas se laisser tailler. Pour ne pas lui laisser la triste certitude de la présence d'un calcul, Barthez avait déclaré les symptômes équivoques, et l'avait détourné de se soumettre au cathétérisme. Depuis 1783 jusqu'en 1788, il inséra une série de mémoires dans le Journal des savans, sur la mécanique des mouvemens de l'homme et des

animaux; il donna également plusieurs mémoires à l'Académie des inscriptions et belles lettres, sur l'art de sculpter les métaux avec le marteau, et sur les passages d'Homère relatifs à la physiologie. Dans la suite il devint membre des Académies des sciences de Berlin, de Stockholm, de Gœttingue et de Lausanne, des Académies de médecine de Madrid, etc. En 1785, il fut nommé chancelier titulaire après la mort d'Imbert. Pendant son séjour à Paris il fut nommé associé libre de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions et belles-lettres, et associé ordinaire de la Société royale de médecine; il reçut deux pensions comme associé de cette compagnie savante et comme homme de lettres, et fut nommé d'abord médecin consultant du Roi, médecin en chef de tous les régimens de dragons, puis en 1788 membre du conseil de santé; enfin, poursuivi par le ridicule désir d'obtenir des titres étrangers à l'art de guérir, il sollicita celui de conseiller d'état, qui lui fut accordé. Barthez se crut dès-lors destiné à parvenir aux emplois les plus élevés; mais le caprice d'un prêtre ministre arrêta l'essor de son ambition; il ne put obtenir l'entrée au conseil quoiqu'il conservât son titre, et depuis il garda le plus vif ressentiment contre l'archevêque de Sens. La grande commotion qui a renouvelé toutes les institutions politiques de la France était alors sur le point d'éclater. Barthez se déclara pour la séparation de la noblesse d'avec le clergé et la nation dans l'assemblée des états généraux. Aussitôt après la réunion des trois ordres il quitta Paris, vers la fin de novembre 1789, et se rendit à Narbonne, possesseur d'une fortune agréable : depuis il vécut tour à tour dans cette ville, à Carcassonne, à Toulouse et à Montpellier, donnant partout des conseils gratuits aux malades qui les réclamaient. En l'an II de la république il fut mandé pour donner des soins à un représentant du peuple et à Dugommier, ainsi qu'à un grand nombre d'officiers et de médecins militaires. En 1798 il réunit dans un volume tout ce qu'il avait émis sur la mécanique animale. En l'an VIII il fut nommé membre de l'Institut. En l'an IX il inséra dans le magasin encyclopédique un mémoire sur la déclamation théâtrale des Grecs et des Romains. Attaqué par d'Anse de Villoison, il répondit en 1805, puis encore en 1806. On le nomma professeur de la nouvelle école de médecine de Montpellier, établie en l'an III, et il se rendit dans cette ville l'été suivant, en déclarant qu'il ne voulait être que professeur honoraire, ce qui lui fut accordé en l'an XI. Pendant son séjour à Montpellier, il fut chargé de prononcer le discours d'inauguration du buste d'Hippocrate. En 1802, le premier Consul le nomma médecin du gouvernement, ainsi que M. Corvisart. Au printems il revint à Montpellier pour tra-

vailler à la publication de son traité des maladies goutteuses. Plus tard il devint membre de la légion d'honneur et médecin consultant de Napoléon. Il n'avait rien à désirer puisqu'il était arrivé au plus haut dégré de réputation qu'un médecin peut atteindre, et il eût été heureux si son excessive susceptibilité ou plutôt son indomptable irascibilité ne l'eût mis en discussion avec les hommes les plus distingués du temps, dont plusieurs au reste ne lui épargnèrent point les occasions de se livrer aux élans de son caractère impétueux. En 1804, il eût un véritable chagrin; ce fut celui que lui causa la mort de sa gouvernante, avec laquelle il vivait depuis quarante ans; un an après il la pleurait encore, et disait qu'il s'en voulait de n'avoir pas le courage d'imiter son père qui à l'âge de quatre-vingt-dix ans s'était laissé mourir d'inanition à cause de la mort de sa seconde épouse. Il donna dans cette occasion les preuves les plus touchantes d'une sensibilité exquise, et les impressions de son éducation religieuse se renouvelèrent avec d'autant plus de force qu'il y trouvait des motifs de consolation. Pour se distraire, il se rendit à Paris en juin 1805, avec l'intention d'y publier quelques nouvelles productions; il donna en effet une nouvelle édition de ses Elémens de la science de l'homme, sans y changer un seul mot, et l'on a dit que ce fut pour n'être pas obligé de nommer ses contemporains; mais un tel motif était indigne d'un homme tel que Barthez; une insipide médiocrité aurait pu seule se livrer à une pareille manœuvre. Barthez n'y changea rien parce qu'il crut devoir n'y rien changer, et parce qu'il n'attachait aucune importance aux travaux des physiologistes de l'école de Paris; ce fut une erreur de son amour propre, et non un tort de son caractère.

Doué d'une constitution robuste, Barthez, avait cependant offert dans les premières années de sa vie les signes d'une disposition scrophuleuse qui peu à peu dégénéra en une affection scorbutique, s'accrut ensuite par la fatigue de ses immenses travaux, ses écarts de régime et ses emportemens continuels; il lui survint des hémorragies du nez, puis de la vessie, dans laquelle une pierre d'environ trois gros finit par se développer. Ces diverses hémorragies alternaient d'abord avec une dysurie et des douleurs hypogastriques intermittentes, auxquelles succéda une hémoptysie qui eut de fréquens retours. Long-temps, dans la crainte de se voir confirmer le fâcheux diagnostic de la présence d'une pierre dans la vessie, il avait refusé de se laisser sonder; il s'y soumit enfin; d'abord on ne trouva pas le calcul; mais plus tard on parvint à s'assurer de son existence, ce qui le plongea dans le désespoir. Ne voulant pas se faire opérer, il crut pouvoir adoucir ses souffrances par l'usage intérieur de la busserole, à laquelle il attribuait la propriété de dimi-

nuer sympathiquement l'irritation de la poitrine, par son action tonique sur la membrane muqueuse de la vessie, en rendant celle-ci moins impressionnable à l'action irritante que produit la pierre; la moindre objection le mettait en fureur. Vaincu par les sollicitations du professeur Dubois, il se rendit enfin, mais il était trop tard pour qu'on pût l'opérer, et après plusieurs semaines de souffrances inouies, il mourut le 15 octobre 1806. Il n'affecta ni gaîté, ni courage, ni résignation, dit M. Lordat; il se fit illusion aussi long-temps qu'il le put; mais il fallut enfin perdre tout espoir, et ce fut plusieurs jours avant le moment de sa destruction. En mourant il légua sa bibliothèque à l'école de Montpellier, et ses manuscrits à M. Lordat. Il fut enterré au cimetière de la Magdeleine, jusqu'où son corps fut accompagné par des députations de l'Intitut et de l'Ecole de médecine. M. Desgenettes prononça sur sa tombe un éloge dans lequel il osa dire la vérité sur ce grand homme, en présence d'ennemis qui avaient cherché à étouffer sa gloire.

Barthez était d'une très-petite taille, ce qui faillit l'empêcher d'être médecin militaire; le ministre d'Argenson pensait sans doute que les médecins d'armée doivent comme les soldats être choisis à la toise. Sa tête était très-grosse; il était laid; son front était grand, ses yeux inégaux, son nez épaté, sa bouche irrégulière, sa face large et carrée, son teint pâle; mais sa physionomie était pleine d'expression, spirituelle au plus haut degré, et tellement mobile, selon les sentimens qu'il éprouvait, que quand il parlait on oubliait sa laideur. Il aima l'étude pour elle-même, et avec passion; il ne se faisait pas d'illusion sur la célébrité, quoiqu'il ne négligeât rien ponr l'obtenir. Il fut peut-être jaloux de quelques-uns de ses contemporains; il fut certainement injuste à l'égard de Bichat, qu'il feignait de regarder comme un jeune homme sans talent. Il se plaignait sans cesse des larcins qu'on lui faisait; ce fut la source de son inimitié contre Dumas qu'il haïssait avec fureur, et de ses démêlés avec Cabanis, Cuvier et Richerand. Cependant il ne fut pas sans amis, et il méritait d'en avoir, parce qu'il était d'une scrupuleuse probité; jamais il ne s'appropria sciemment l'opinion d'un auteur sans l'indiquer. Comme tant d'hommes distingués que la réflexion et les travers de l'espèce humaine rendent misanthrope, il se fit un système d'égoïsme, mais ce fut l'égoïsme d'un honnête homme. De combien d'égoïstes peut-on en dire autant? Son excessive vivacité lui donna souvent les apparences de la brutalité; il est vrai de dire qu'il y avait au fond de son caractère une impatience de la contradiction qui dégénéra en un goût décidé pour le despotisme; aussi se montra-t-il toujours impérieux et tranchant avec ses confrères, et se fit-il de nombreux ennemis, dont la haine

ne fut pas sans excuses. Il était fort économe; mais comme pendant quinze ans il exerça la médecine gratuitement, qui pourrait le taxer d'avarice? Sera-ce ce praticien septuagénaire qui malgré son immense fortune court après l'argent, comme Barthez courait après la gloire?

Il avait une mémoire prodigieuse, l'esprit à la fois vif, fin et profond, mais non lumineux; au moins ne s'est-il pas montré tel dans ses écrits. Il fut doué au plus haut degré de cette force de rapprochement intellectuel qui constitue le génie chez un dogmatique. Son érudition était immense; il savait, outre le grec et le latin, la plupart des langues de l'Europe; mais jamais il ne s'arrêta à l'étude des mots seulement; il avait toujours en vue de trouver dans chaque sujet ce qui avait pu échapper à ses prédécesseurs. C'est par cet artifice, et en variant chaque année le plan qu'il suivait dans ses leçons, qu'il parvint à captiver les étudians, malgré les défauts de sa voix: il aimait à fixer leur attention peu soutenue par le récit d'un grand nombre de cas rares, méthode plus attrayante que judicieuse. Pensant que le meilleur moyen d'apprendre ce qu'on ne sait pas parfaitement est de se livrer à l'enseignement, il professa successivement avec le plus grand succès toutes les parties de la médecine et même la botanique. Mais, dans ses écrits, l'habitude des méditations abstraites et l'ambition qu'il eut de n'écrire que pour ses égaux, lui firent dédaigner la clarté, et il tomba quelquefois dans une obscurité difficile à percer. Il n'est pas vrai que les défauts de son style fussent inhérens aux matières qu'il examinait, puisque Condillac et Cabanis ont traité des sujets non moins difficiles et non moins abstraits avec une admirable clarté.

Sa doctrine est très-remarquable: elle a exercé et elle exerce encore aujourd'hui une très-grande influence. Barthez est trop justement célèbre pour qu'on nous blâme d'exposer ici le plus rapidement possible ses idées fondamentales sur la science de l'homme, la mécanique animale, et les méthodes thérapeutiques.

Barthez a été jugé très-différemment dans le nord et dans le midi de la France; il a été beaucoup loué, beaucoup blâmé, mais l'éloge et le blâme lui ont été prodigués par l'enthousiasme ou par la prévention; presque partout on l'a jugé vaguement, soit en bien, soit en mal. Pour savoir quelle place il doit occuper dans l'histoire de la médecine, c'est moins lui qu'il faut étudier que ce qu'il a fait pour les progrès de chacune des sciences médicales. Barthez paraît avoir dédaigné le mérite solide, mais peu brillant, d'un médecin qui n'observe que pour devenir un habile guérisseur; il n'eut en vue que de coordonner la masse immense des faits recueillis par ses prédécesseurs, et de faire de la médecine une science régulière basée sur une connaissance appro-

fondie des lois qui président au développement des phénomènes de la vie. A cette idée grande et féconde on reconnaît un esprit du premier ordre et ce qu'on peut appeler le génie dans la théorie des sciences. Tout système de physiologie qui ne donne point le moyen d'analyser et de classer les faits pathologiques, et d'où l'on ne peut déduire *à priori* des préceptes de médecine pratique absolument semblables à ceux qu'on a tirés de l'expérience, ne fut avec raison à ses yeux qu'un amusement frivole, indigne de lui et de tout médecin sensé. Pour arriver à ce but, il fallait rapprocher les faits, les comparer, rendre compte de leur co-existence habituelle, de leur succession la plus ordinaire, de leur dépendance mutuelle, et les ranger, d'après cet examen, dans l'ordre naturel de leur manifestation, autant que l'état des connaissances d'alors le permettait.

Barthez avait une tête assez forte pour opérer ce lumineux rapprochement, et il l'a fait en partie; il pouvait le faire en totalité; mais il a cru qu'il ne devait pas s'arrêter aux phénomènes, et qu'il fallait s'élever jusqu'à la cause inconnue de la vie; il a cru devoir quitter un terrain solide, espérant de jeter l'ancre dans la région des nuages. Frappé de la différence que présentent les phénomènes de la vie et ceux des corps inorganiques, et trop plein du sentiment de l'unité de l'individualité que chacun de nous éprouve, il supposa une cause occulte unique de la vie, un principe vital, dont il n'essaya pas même de démontrer l'existence. Ne voulant, n'osant peut-être rien affirmer sur la nature de ce principe, il prétendit qu'il est impossible de décider s'il a une existence distincte de celle du corps et de l'âme, ou s'il n'est qu'un modèle de la matière organisée. « Le principe vital de l'homme, disait-il, doit être conçu par des idées distinctes de celles qu'on a des attributs du corps et de l'âme». Comment ne pas regretter que ce grand homme ait été amené à une si étrange proposition? Bientôt le principe vital fut tout pour lui; il ne vit plus dans les phénomènes de la vie que le résultat des modifications de ce principe, dans les maladies que celui de ses aberrations; enfin il tomba dans l'erreur des métaphysiciens qui, séparant en deux classes les phénomènes de la vie, en rapportent plusieurs à une cause immatérielle, et tiennent à peine compte de l'action organique d'où résultent ces phénomènes. Si Barthez ne se fût pas borné à étudier la vie dans l'homme, s'il l'avait observée dans la longue série des êtres qui en jouissent, depuis la plante jusqu'à nous, il aurait vu que l'unité vitale ne se retrouve pas même dans tous les animaux, et que dans les espèces très-éloignées de l'homme, dans les polypes, par exemple, le principe vital, s'il existe, doit être divisible en un grand nombre de parties, comme le corps auquel il donne l'organisation, le mouvement et le sentiment.

Barthez rattachait directement certains phénomènes à la structure des organes, ceux de la progression, de la station, par exemple; les autres dependaient, suivant lui, directement des forces vitales, tels que les sensations, les contractions, la digestion, la nutrition, etc. La perception, l'intelligence sont du domaine de l'âme. Cette division est bonne à faire dans l'étude, parce qu'elle peut servir à montrer que les trois ordres de phénomènes demandent à être étudiés d'abord séparément, puis comparativement; mais pourquoi les isoler, les distinguer d'une manière forcée, en les ralliant à des suppositions purement gratuites ? De cette division prise à la lettre il s'ensuivrait que l'estomac est à peine nécessaire dans la digestion, le cerveau dans le raisonnement, et que dans les maladies il importe peu d'avoir égard à l'état des organes, si ce n'est dans les lésions par cause mécanique. Barthez n'est point tombé dans cette méprise, dit-on; mais combien de ses élèves y sont tombés par sa faute. N'y est-il pas tombé lui-même en considérant toutes les maladies locales qui ne consistent pas dans un dérangement mécanique, comme un résultat de la cause active de l'individualité vitale, qui, vicieusement modifiée, exécute ses actes morbides plus particulièrement sur le système qui est le siège des symptômes? Partant de ces idées, trop éloignées des phénomènes pour être de quelque utilité, il en conclut la nécessité de chercher à reconnaître dans les maladies les diverses affections du principe vital qui en sont la source; ce qui se réduit à dire, cherchez les modifications insolites d'un être supposé, dont l'état normal est par conséquent inconnu. Qui croirait à une première lecture que ces deux propositions si obscures, si peu fondées, et si éloignées de notre philosophie médicale actuelle, cachent un des principes les plus féconds de la pathologie? Rien n'est plus vrai pourtant; elles signifient que dans toute maladie on ne doit pas se borner à l'examen de l'organe évidemment affecté, mais qu'il faut étudier attentivement ses rapports avec ceux qui sympathisent avec lui. C'est ainsi que Barthez, après avoir profondément étudié les phénomènes de la vie, a exposé le résultat de ses savantes méditations dans une théorie trop abstraite, hypothétique et par conséquent obscure.

Nous ne pousserons pas plus loin l'exposition de ses idées; nous en avons dit assez pour montrer dans quel esprit il faut étudier ses ouvrages, et quel parti on peut en tirer quand on les dépouille de l'échafaudage dont il s'est plu à les entourer. Ces écrits ont exercé une grande influence sur la théorie et la pratique de la médecine. Lorsque Barthez enseigna et écrivit, Bordeu avait, il est vrai, déjà fait sentir que la science de la vie n'est pas une branche de la chimie ni de la physique, et qu'elle doit être étudiée dans l'homme; mais Barthez acheva ce que Bordeu avait

commencé; il fit une foule de rapprochemens pleins de justesse; il coordonna les grands principes de la physiologie; et s'il fut moins heureux dans la pathologie, parce que la tournure de ses idées l'éloignait de l'appréciation exacte de l'influence organique, il l'a été peut-être davantage en thérapeutique. Pendant sa vie et après sa mort, ses successeurs ont puisé avec le plus grand avantage dans ses écrits; ils les ont *traduits* dans le langage du siècle, et plus d'un physiologiste, d'un médecin distingué de nos jours, lui doit peut-être, même sans y penser, une partie de sa célébrité. Bichat surtout a tiré le plus grand avantage de ses recherches sur les mouvemeus et sur les sympathies, sujets dans lesquels Barthez a déployé toute l'immensité de son savoir et la force de son esprit. Enfin le premier, il fit un système régulier de la science de l'homme dégagée de tout mélange avec la physique du temps; le premier il érigea en principes fixes les maximes vagues, incertaines et incohérentes de la médecine pratique. Ses travaux sur la théorie médicale le placent à la tête de tous les médecins français; considéré sous ce point de vue, il surpassa Sylvius, Fernel, Boërhaave et Hoffmann, parce qu'il sut distinguer le véritable terrain sur lequel doit reposer l'édifice médical, et parce que l'établissement d'une théorie spéciale de la vie était incomparablement plus difficile que celui d'une théorie humorale chimique, physique ou mécanique. Barthez s'aida sans doute des travaux d'Hippocrate, de Van Helmont, de Stahl et de Bordeu; mais pouvait-il improviser la science de l'homme? Il puisa dans la source où ces beaux génies avaient puisé, et il alla plus loin qu'eux. On n'a pas encore remplacé son système par un autre qui soit aussi régulier, et de longtemps on ne verra probablement une tête aussi forte que la sienne.

Barthez n'a pas fait l'application de ses idées fondamentales à toutes les maladies, il est resté dans les généralités. A-t-il douté de ses forces? pensait-il n'avoir point assez observé? ou bien une pareille entreprise lui a-t-elle paru au-dessus des forces d'un seul homme? Cette dernière supposition est la plus probable. On peut ajouter, sans porter atteinte à sa gloire, que s'il fût né cinquante ans plus tard, il eût encore fait davantage pour la science. Nous devons toutefois ne jamais parler de lui qu'avec vénération et reconnaissance, comme d'un savant du premier ordre, dont le nom fait époque dans l'histoire de la médecine, et que la France compte avec orgueil parmi les grands hommes qu'elle s'honore d'avoir produits. Ses ouvrages sont :

Observations sur la constitution épidémique de l'année 1756 dans le Cotentin ;

insérées dans le troisième volume des Mémoires de l'Académie des sciences.

Ces Observations méritent encore d'être lues ; elles sont enrichies d'une immense érudition bien digérée, et de nombreuses ouvertures de cadavres. C'est dans cette production que Barthez insista sur l'utilité des vomitifs dans certaines péripneumonies ; mais ceux qui en ont fait la remarque ont oublié de dire qu'il saignait même dans les pleurésies et les péripneumonies malignes, ainsi que dans les fièvres nerveuses, lorsqu'il y avait quelques signes de phlogose abdominale. Toutefois, ces Observations n'annonçaient point ce que Barthez devait devenir un jour, quoiqu'elles fassent regretter qu'il n'ait pas continué de s'essayer sur les sujets pratiques.

Dubia circà potestates medicamentorum. Montpellier, 1762, in-4°.

Cette thèse, soutenue par Ponsard, est une très-faible production.

De morte : Resp. Thibault. Montpellier, 1765, in-4°.

Celle-ci n'est pas plus recommandable.

On lui en attribue deux autres ; l'une sur la nature et l'influence de l'air, et l'autre sur l'apoplexie.

Oratio academica de principio vitali hominis. Montpellier, 1773, in-4°.

Ce Discours, prononcé à la rentrée de la Faculté, en 1772, contient l'esquisse des élémens de la science de l'homme, le sommaire des idées de Barthez. Haller ne fut frappé que des inconvéniens de l'admission d'un principe de nature inconnue, supposé en un mot ; c'est ainsi que devait penser ce célèbre anatomiste, habitué à ne voir dans les faits que les faits eux-mêmes ; mais il méconnut l'avantage qu'on peut tirer de l'admission des forces vitales pour la coordination des faits.

Nova doctrina de functionibus corporis humani. Montpellier, 1774, in-4°.

Dans cet extrait de ses leçons sur la physiologie, Barthez examine successivement toutes les fonctions, et indique dans chacune le rôle que joue le principe vital, et celui que l'on doit attribuer à la structure organique, à l'influence mécanique ou chimique, et enfin à l'ame. C'est l'introduction à l'ouvrage suivant.

Nouveaux élémens de la science de l'homme. Montpellier, 1778, in-8°. - Paris, 1806, 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage est le plus important que l'on ait publié en France depuis celui de Fernel : si l'on oublie un instant l'obscurité du style, inséparable de la manière de penser de l'auteur, il est même peu de livres dans ce genre qui puissent lui être comparés. L'auteur s'attache à démontrer comment il a été conduit à admettre un principe vital, comment les philosophes et les médecins ont toujours été partagés sur la question de savoir si ce principe est ou non un être distinct du corps et de l'ame. Il déclare qu'on ignore si c'est une substance ou seulement un mode du corps humain. Tout ce qu'il dit à cet égard est tellement fort de faits et de raisonnemens, qu'il aurait dû conclure en rejetant ce principe. De ce que plusieurs phénomènes particuliers aux corps organiques ne peuvent être rapportés aux lois générales de la mécanique, non plus qu'à l'action de l'ame, puisqu'ils ne sont pas le résultat de la conscience et d'une détermination volontaire, il aurait dû conclure seulement que ces phénomènes ne doivent être étudiés ni par les mécaniciens, ni par les théologiens. Ne perdons jamais de vue cet axiome de la saine physiologie : *Tout phénomène qui a lieu dans un corps vivant n'est qu'un produit plus ou moins direct de l'organisation.* Dans le paragraphe xxxv, je trouve ce passage, qui n'a pas assez frappé l'attention des lecteurs des *Elémens de la science de l'homme*, et qui rend inexplicable l'admission du principe vital par Barthez : « Il est difficile, dit-il, de ne pas penser avec Gundling, que nous ignorons ce que c'est que le corps, et que nous ne savons rien de *solide* sur les esprits. » Fallait-il après cela supposer une troisième inconnue ? Barthez

va plus loin : « Il me paraît impossible, dit-il, de donner un sens clair au mot *susbtance.* » C'est pourquoi il se borne à examiner si le principe de la vie, dans l'homme, a son existence propre et individuelle, ou s'il n'est qu'un mode inhérent au corps humain, auquel il donne la vie. A peine ose-t-il décider que ce principe a une existence individuelle : « rien n'empêchera, dit-il, que, dans mes expressions, qui présenteront ce principe comme être distinct, on ne substitue la notion abstraite d'une simple faculté vitale du corps humain, inconnue dans son essence, mais douée de forces motrices et sensitives. » Certes, les idées de Barthez n'étaient ni arrêtées ni claires, car qu'est-ce qu'une faculté douée de forces?

Au lieu d'étudier successivement dans chaque organe les phénomènes de la vie, ou de rallier ces phénomènes sous divers chefs relatifs au but commun vers lequel tels ou tels d'entre eux conspirent, Barthez examine d'abord ceux qui, relatifs au mouvement musculaire ou manifeste, au mouvement tonique ou latent, se montrent dans les solides, puis ceux qui se rapportent à la sensibilité. Comparant les uns aux autres, il en déduit l'influence de la sensibilité sur le mouvement. Ensuite, il cherche à démontrer qu'on retrouve l'un et l'autre dans les liquides, que la chaleur vitale ne dépend ni du froissement des parties ni d'un mouvement chimique, mais du mouvement tonique des molécules vivantes, et que la respiration sert à modérer la chaleur vitale et à ramener la température du corps au degré nécessaire. Il fait dériver même les sympathies de la liaison qu'ont entre elles les forces vitales, motrice et sensitive; elles ont lieu lorsque l'affection d'un organe occasione sensiblement et fréquemment une affection correspondante dans un autre, sans que cette succession puisse être rapportée au hasard, à l'action mécanique réciproque des organes, ni à la *synergie*, c'est-à-dire, au concours de leur action pour l'accomplissement d'une fonction. Barthez n'a pas vu que les synergies ne sont que des sympathies, mais que les sympathies ne sont pas toujours des synergies. C'est ici un des points les plus obscurs de sa doctrine; il est même tombé dans quelques erreurs à cet égard, en niant que la fièvre hectique qui survient à la suite d'une ulcération soit le résultat des sympathies. Tout ce qu'on peut dire sur ce point, c'est qu'il regardait comme des synergies toutes les sympathies qui sont une suite nécessaire, habituelle, d'une action vitale, physiologique ou pathologique, quelconque, tandis qu'à ses yeux les sympathies proprement dites n'étaient que des suites contingentes de l'action vitale qui les *occasione.* Ici ses idées ont été très-mal interprétées, même par ses plus zélés admirateurs. Il expose ensuite successivement les sympathies des organes qui n'ont entre eux aucun rapport *sensible* (il voulait dire très-prochain); celles des organes qui ont une structure et des usages analogues; celles des organes qui sont continus, ou qui communiquent par des nerfs, des vaisseaux, du tissu cellulaire, etc.; celles des vaisseaux sanguins et des nerfs entre eux, de chaque vaisseau, de chaque nerf, avec le système vasculaire nerveux. Enfin, il traite : 1°. du rapport qu'a la conservation des fonctions de chaque organe avec l'intégrité des sympathies entre les nerfs et les vaisseaux sanguins qui le composent, et leurs systèmes respectifs; 2°. de l'influence exercée par chaque organe sur tout le corps; 3°. du système entier des forces vitales, et des altérations essentielles dont ce système peut être affecté.

Combien est profonde cette méthode admirable avec laquelle Barthez, partant des faits les plus simples, arrive peu à peu à l'examen de la vie dans son état naturel et dans ses aberrations! S'il avait parlé de son projet à quelqu'un, qui aurait pu croire qu'en partant d'un zéro il arriverait jusqu'au sommet de la pyramide des sciences médicales? Combien on doit s'étonner et regretter qu'il ne se soit pas assez occupé de la cir-

culation, de la respiration, et surtout de la digestion, des sécrétions et de la nutrition.

Cette note dépasse les bornes de notre dictionnaire; mais j'ai cru que je ne devais point manquer une occasion unique de venger Barthez de tous les critiques superficiels qui l'ont attaqué, et même de plusieurs de ses admirateurs maladroits qui ont voulu tout louer dans ses écrits. Mon extrait rapide donnera une légère idée de cet immortel ouvrage, où le génie de l'auteur s'est montré dans toute sa force. Je désire qu'il détermine les jeunes médecins de l'école de Paris, et les coryphées de la médecine empirico-brownienne à lire et relire ce chef-d'œuvre du plus célèbre médecin français.

Nouvelle mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux. Carcassonne, 1798, in-4°. - Trad. en allemand par Kurt Sprengel, Halle, 1800, in-8°.

Dans cet ouvrage, Barthez expose l'histoire des phénomènes *mécaniques* locomoteurs des corps organisés, comme dans le précédent il a donné celle des phénomènes vitaux. La *Nouvelle mécanique* est une production originale du premier ordre, et c'est le seul ouvrage de Barthez qui ait obtenu l'approbation générale. On lui a reproché, toutefois, que pour l'entendre il faut avoir quelque teinture des mathématiques : une si misérable considération devait-elle arrêter Barthez ?

Discours sur le génie d'Hippocrate. Montpellier, 1801, in-4°.

Barthez, qui a porté de l'ordre dans les idées d'Hippocrate sur la physique des corps vivans, connaissait parfaitement les services qu'il a rendus à la médecine et même à toutes les sciences, et il en a parlé dignement, quoique avec sécheresse; mais il a loué le vieillard de Cos d'avoir négligé la considération du siége dans la formation des maladies, tandis qu'il aurait dû le plaindre de n'avoir pu s'occuper de cette partie si importante de la science des maladies. C'est surtout en pathologie, ce n'est même que là, qu'on voit bien les résultats fâcheux de l'admission d'un principe hypothétique de la vie, dont Barthez a fait le pivot de sa théorie. Ces inconvéniens sont plus frappans dans l'ouvrage qui suit :

Traité des maladies goutteuses. Paris, 1802, 2 vol. in-8°. - Trad. en allemand par H.-E. Bischoff, Berlin, 1803, in-8°.

Barthez décrit avec un soin remarquable tous les faits sur lesquels il s'appuie; mais sa théorie est trop loin de nos idées pour que je m'y arrête. Il n'en est pas de même de ses vues thérapeutiques, au moins générales. Le médecin adopte, selon lui, nécessairement une des trois méthodes suivantes : il favorise, accélère, ou régularise le développement naturel des mouvemens de la vie, lorsqu'ils se dirigent convenablement; ou bien, après avoir décomposé une maladie dans les affections essentielles dont elle est le produit, il attaque chacun de ses élémens par des moyens relatifs à leur force et à leur influence; c'est lorsque les mouvemens vitaux prennent une fâcheuse direction, lorsqu'ils ne se dirigent point vers la guérison, lorsque les efforts de la nature sont incomplets; enfin, il agit empiriquement, c'est-à-dire, sans partir du rapport connu des moyens avec le mal, lorsqu'une affection très-composée se refuse à l'analyse, ou lorsque tous les moyens que l'on a employés jusque là ont échoué. Substituez la recherche du siége des maladies à la *dissection* des maladies en groupes artificiels de symptômes, faites ce que se gardent bien de faire les médecins qui croient comprendre seuls Barthez, et vous aurez les vrais principes de la thérapeutique, fondée sur la physiologie et l'anatomie pathologique.

Traité du beau. Paris, 1807, in-8°.

Ouvrage posthume peu remarquable; trop de calcul, pas assez de sentiment.

Consultations de médecine. Paris, 1810, 2 vol. in-8°.

Ouvrage posthume sans intérêt.

Outre ces ouvrages, Barthez a publié : 1°. deux Mémoires, dont l'un sur les fluxions, et l'autre sur les coliques iliaques, dans les Mémoires de la Société médicale d'émulation (1798 et 1799), réimprimés à part, en 1816 (Paris, in-8°.) : il a donné dans ce même recueil des *Eclaircissemens sur quelques points de la mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux*, en 1801, pour répondre à M. Richerand; 2°. les articles de médecine du Journal des savans, depuis 1783 jusqu'en 1788; 3°. les articles signés G. dans la première Encyclopédie; 4°. un écrit intitulé : *Libre Discours sur la prérogative que doit avoir la noblesse dans la constitution et dans les états-généraux de la France* (Paris, 1789, in-8°.); 5°. enfin, des articles épars dans les journaux de médecine. Sa vie a été écrite par M. Barthez Demarmorières, son frère, éditeur de son *Traité sur le beau*, et par M. Lordat. MM. Baumes et Desgenettes ont prononcé son éloge, l'un à Montpellier, et l'autre à Paris. Personne n'a mieux que M. Desgenettes fait connaître la force et l'étendue de son esprit.

(s.)

BARTHOLD (George-Théodore), médecin allemand, fit ses études à Halle, où il prit ses degrés, et alla finir ses jours, en 1714, à Giessen, où il avait obtenu une place de professeur ordinaire. On a de lui l'ouvrage suivant :

Opera medica tripartita. Francfort, 1717, 3 vol. in-4°.

M. Portal se trompe, en donnant le nom de Bartholdi à ce médecin : l'ouvrage qu'il lui attribue n'existe pas non plus; c'est seulement la première partie de celui dont nous donnons le titre. Cette partie est consacrée à l'anatomie et à la physique, qui y sont traitées, comme le restant, d'une manière très-médiocre.

On a d'un autre BARTHOLD (Germain) une thèse intitulée:

Disputatio de pancreate et ejus usu. Iéna, 1669, in-4°. (J.)

BARTHOLIN (Erasme), le plus jeune et par conséquent le sixième des fils de Gaspard Bartholin l'ancien, naquit, le 13 août 1625, à Rodschild, où son père, nouvellement revêtu d'un canonicat, s'était retiré pour se soustraire aux ravages d'une épidémie meurtrière qui désolait Copenhague. Il passa onze années de sa vie, depuis 1646 jusqu'en 1657, à parcourir les Pays-Bas, l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Allemagne. Ce fut à Padoue que le doctorat lui fut conféré en 1654. Trois ans après, il revint à Copenhague prendre possession d'une chaire de géométrie qu'on lui avait donnée pendant son absence, et, peu de temps après, il fut nommé professeur de médecine. Les honneurs s'accumulèrent depuis lors avec rapidité sur sa tête, car il fut créé, en 1675, assesseur du consistoire, en 1684, conseiller de justice, et en 1694, conseiller d'état. La mort l'enleva le 5 novembre 1698. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux portent les titres suivans :

Dissertatio de figurâ nivis;
imprimée avec l'opuscule de son frère Thomas sur les usages de la neige en médecine (Copenhague, 1661, in-8°.).

De cometis anni 1664 *et* 1665 *opusculum*, *ex observationibus Hafniæ habitis adornatum.* Copenhague, 1665, in-4°.

Experimenta crystalli islandici disdiaclusti, *quibus mira et insolita refractio detegitur.* Copenhague, 1670, in-4°.

Ce sont des expériences sur la double réfraction du spath d'Islande, ou chaux carbonatée rhomboïdale, l'une des substances qui jouissent au plus haut degré de cette singulière propriété.

De naturæ mirabilibus, quæstiones academicæ. Copenhague, 1674, in-4°.

Dissertatio de aere Hafniensi. Francfort, 1679, in-8°.

Erasme Bartholin, outre plusieurs autres traités de mathématiques, de physique ou d'astronomie, a encore donné quelques observations médicales dans les *Acta Hafniensia* et dans les Ephémérides des Curieux de la nature. (A.-J.-L. JOURDAN)

BARTHOLIN (GASPARD), célèbre polygraphe, naquit, le 12 février 1585, à Malmoe, petite ville de la Scanie, qui appartenait alors au Danemarck, et où son père, appelé Gaspard comme lui, était ministre luthérien. La nature fut prodigue de ses dons envers lui : elle lui accorda tant de facilité, qu'à l'âge de trois ans il ne lui fallut pas plus de quinze jours pour apprendre à lire couramment et correctement. Les fables que Brochmann, recteur de l'Université de Copenhague, a débitées sur son compte, sont trop absurdes pour que nous nous y arrêtions; car pourquoi perdre un temps précieux à prouver qu'un enfant ne peut pas prononcer d'inspiration les mots d'une langue étrangère à celle de ses parens, comme le crédule recteur l'assure de Gaspard, qui, suivant lui, fut une année entière à ne faire entendre que des mots extraordinaires, la plupart hébreux, avant de commencer à parler. Le père de Bartholin prit un soin particulier de son éducation, et le jeune homme en profita tellement qu'à l'âge de treize ans il était en état de prononcer des discours en latin et en grec. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, ses parens l'envoyèrent à Copenhague, d'où il alla, en 1603, à Rostoch, qu'il quitta ensuite pour se rendre à Wittemberg. Dans cette dernière Université, il consacra trois années à l'étude de la théologie et de la philosophie. Il y prit le titre de maître ès-arts en 1607. Aussitôt après avoir terminé ses humanités, il entreprit de visiter l'Europe, et parcourut, la plupart du temps à pied, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Italie. La médecine était le principal objet de ses études depuis son départ de Wittemberg, et il ne négligeait aucune occasion de s'y perfectionner. Une place de professeur d'anatomie lui fut offerte à Naples, mais l'amour de la patrie la lui fit refuser. Le même motif lui fit aussi rejeter l'offre d'une chaire de langue grecque qui lui fut faite à Sedan, lors de son passage en France. Il parcourut cette dernière contrée d'un bout à l'autre, poussa jusqu'aux frontières d'Espagne, et retourna en Italie, où il étudia l'anatomie à Padoue avec le plus grand zèle. Ce fut à Bâle qu'il prit le titre de docteur en

1610, sous la présidence de Gaspard Bauhin. Immédiatement après avoir reçu le bonnet, il se rendit à Wittemberg, où il pratiqua pendant quelque temps. Le roi Chrétien IV lui ayant donné une place de professeur de langue grecque, il vint s'établir à Copenhague, où, au bout de six mois, en 1613, il échangea sa chaire contre celle de médecine, pour laquelle il se sentait beaucoup plus de goût. Pendant onze ans, il remplit avec assiduité les devoirs que sa place lui imposait; mais ayant été atteint d'une maladie grave au bout de ce laps de temps, il fit vœu, s'il ne succombait pas, de consacrer le restant de ses jours à la théologie, et de ne plus s'occuper d'aucune autre science. Fidèle à son serment, il renonça pour toujours à l'enseignement de l'art de guérir, sollicita et obtint, en 1624, la chaire de théologie que la mort de Conrad Aslach venait de laisser vacante, se fit recevoir, deux ans après, docteur en théologie, obtint ensuite un canonicat à Rodschild, et mourut, le 13 juillet 1629, à Sora, où il était allé conduire l'un de ses enfans. Il laissa six fils, Barthole, Thomas, Gaspard, Albert, Jacques et Erasme. Thomas et Erasme furent les seuls qui embrassèrent la carrière médicale. Barthole devint professeur d'éloquence à Copenhague, Gaspard se fit avocat, Albert, dont les lexicographes ont fait à tort un médecin, obtint la place de recteur de l'école de Friedrichsburg, et Jacques mourut avant d'avoir rempli la chaire de professeur qu'on lui avait accordée à Sora.

Gaspard Bartholin a joui, parmi ses contemporains, d'une grande célébrité, qu'il dut sans doute plus à la variété et à l'étendue qu'à la profondeur de ses connaissances. Nous ne devons pas le considérer ici sous le point de vue de la philosophie, de la littérature, de la théologie, de la poésie même, qu'il a cultivées avec non moins d'ardeur que sa profession; mais, comme médecin, et surtout comme anatomiste, il n'a rien laissé qui mérite d'être lu aujourd'hui. Ses ouvrages sur la structure du corps humain sont de pures compilations, dans lesquelles il n'a même pas su profiter de toutes les découvertes faites dans son siècle, de manière qu'il admet, par exemple, encore la présence, dans la matrice de la femme, des cotylédons, qu'Aranzi avait déjà démontré ne point exister, celle du pannicule charnu, et celle des perforations dans la cloison des ventricules du cœur. On doit cependant le louer d'avoir consacré un peu plus d'attention que les autres anatomistes du siècle à la description des diverses parties de l'encéphale, et d'avoir démontré, contre l'opinion générale, que les nerfs olfactifs doivent être rangés dans la même classe que les autres nerfs du corps. Il en a très-bien fait connaître la distribution dans l'organe de l'odorat. C'est lui aussi qui employa le pre-

mier l'expression de capsules atrabilaires pour désigner les glandes surrénales.

Nous ne donnerons pas les titres de tous ses ouvrages, dont la plupart sont étrangers à l'art de guérir, et dont on trouvera la liste complette dans Witte, Vinding, Albert Bartholin et Niceron. Les seuls dont nous croyons devoir parler ici, sont:

Paradoxa medica. Bâle, 1610, in-4°.

Anatomicæ institutiones corporis humani, utriusque sexûs historiam et declarationem exhibentes, cum plurimis novis observationibus, opinionibus, necnon illustriorum, quæ in anthropologiâ occurrunt, controversiarum decisionibus. Wittemberg, 1611, in-8°.-Rostock, 1626, in-8°.-*Ibid.* 1626, in-12.-Strasbourg, 1626, in-12.-Gosler, 1632, in-8°.-Oxford, 1632, in-12.

Nous ne pouvons mieux caractériser ce livre qu'en citant le jugement qu'en porte Haller: *Compendium anatomicum et physiologum, ex more sæculi, nullis propriis experimentis, non rejectis erroribus, neque proprio interposito judicio.* A l'article de Thomas Bartholin, on trouvera indiquées toutes les éditions postérieures, que celui-ci a publiées.

Problematum philosophicorum et medicorum exercitationes. Wittemberg, 1611, in-4°. et in-8°.

De cauteriis, præsertim potestate agentibus, seu ruptoriis. Copenhague, 1624, in-4°.

Enchiridion physicum, ex priscis et recentioribus concinnatum. Strasbourg, 1625, in-12.

De lapide nephretico, opusculum *physico-medicum, ubi simul de amuletis omnibus præcipuis;*

De unicornu, ejusque affinibus et succedaneis;

De pygmaeis;

De studio medico inchoando et absolvendo consilium.

Ces quatre opuscules ont été imprimés ensemble (Copenhague, 1628, in-8°.).

Controversiæ anatomicæ et affinæ nobiliores et rariores. Goslar, 1631, in-8°. (A.-J.-L. JOURDAN)

BARTHOLIN (GASPARD), petit-fils du précédent, et fils du suivant, marcha sur les traces de son père et de son grand-père. A leur exemple il parcourut la plus grande partie de l'Europe, se liant partout avec les médecins les plus illustres, en Hollande, avec Swammerdam et Ruysch, en Italie, avec Malpighi et Benvenuti, et à Paris, avec Duverney. Revenu dans sa patrie, il y prit le titre de docteur, et devint professeur en 1690, étant à peine âgé de vingt-deux ans. Vers la fin de sa vie, le roi de Danemarck l'attacha à sa cour; mais la mort ne lui permit pas de jouir pendant long-temps des bonnes grâces du souverain. Il a laissé les ouvrages suivans:

Exercitationes miscellaneæ varii argumenti, imprimìs anatomici. Leyde, 1675, in-8°.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ouvrage, c'est un Mémoire, plutôt historique que pratique, sur l'ustion syncipitale. Quoique crédule, comme l'ont été tous les membres de sa famille, il a cependant le bon esprit de douter que le basilic, du moins celui des poètes et des romanciers, ait jamais existé.

Epistola ad Oligerum Jacobœum de nervorum usu in musculorum motu. Paris, 1676, in-8°.

Jacobæus était son cousin. Il lui fait part de ses expériences, faites en présence de Duverney, sur la structure des nerfs, dont il lui figure les filets dans deux branches grossières. Ces expériences sont assez curieuses. Il en conclut que les nerfs sont de véritables canaux, qui portent la matière du mouvement et de la sensation aux muscles.

Diaphragmatis structura nova. Accessit modus novus præparandi viscera per injectiones liquidorum, cum instrumenti novi descriptione. Paris, 1676, in-8°.-*Ibid.* 1682, in-8°.

A quelques erreurs près, ce livre est fort curieux, et mérite encore d'être lu. Bartholin y soutient que le diaphragme est composé de deux muscles, l'un supérieur, et l'autre inférieur, et que, réuni aux muscles transverses du bas-ventre, il constitue un véritable muscle trigastrique.

De inauribus veterum syntagma. Amsterdam, 1676, in-12.

De ovariis mulierum, et generationis historiâ, epistola anatomica. Rome, 1677, in-8°.-Amsterdam, 1678, in-8°.-Nuremberg, 1679, in-8°.-Leyde, 1696, in-12.

Les nouveaux ovaires que Bartholin prétendait avoir découverts vers l'orifice de l'urètre n'ont été retrouvés par personne. Il était d'ailleurs partisan du système des ovistes.

De puerperio veterum expositio. Rome, 1677, in-8°.

De tibiis veterum, et earum antiquo usu, libri tres. Amsterdam, 1679, in-12.

De olfactûs organo. Copenhague, 1679, in-4°.

La partie anatomique est tirée presque toute entière de Casserio.

Administrationum anatomicarum specimen. Francfort, 1679, in-4°.

De ductu salivali, hactenùs non descripto, observatio anatomica. Copenhague, 1684, in-4°.

C'est le canal excréteur d'une des glandes sublinguales, que Bartholin prétend avoir découvert, mais qui était déjà connu depuis plusieurs années, et qu'on rencontre d'ailleurs fort rarement chez l'homme.

Dissertatio de aphoniâ. Copenhague, 1684, in-4°.

Dissertatio de cruditate ventriculi, seu fermentatione alimentorum læsâ. Copenhague, 1685, in-4°.

Specimen compendii physici. Copenhague, 1687, in-4°.

Specimen philosophiæ naturalis. Copenhague, 1689, in-4°.

Ce n'est qu'une nouvelle édition augmentée de l'ouvrage précédent.

De fontium fluviorumque origine ex pluviis. Copenhague, 1689, in-4°.

Dissertatio de pleuritide et peripneumoniâ. Copenhague, 1700, in-4°.

Dissertatio de respiratione animalium. Copenhague, 1700, in-4°.

Specimen historiæ anatomicæ partium corporis humani, ad recentiorum mentem accomodatæ, novisque observationibus illustratæ. Copenhague, 1701, in-4°.

Præfatio ad Vegetii artem veterinariam. Copenhague, 1701, in-4°.

Dissertatio de glossopetris. Copenhague, 1704, in-4°.-*Ibid.* 1706, in-4°.

Bartholin a encore donné quelques articles dans les *Acta Hafniensia*, et ajouté des notes ou des observations à plusieurs opuscules de son père dont il a publié de nouvelles éditions, que nous avons eu le soin d'indiquer à l'article de Thomas Bartholin. (A.-J.-L. JOURDAN)

BARTHOLIN (Thomas), second fils de Gaspard Bartholin l'ancien, vint au monde, le 20 octobre 1616, à Copenhague. Un goût décidé l'entraîna vers l'étude de la médecine, et, comme son père, il passa une partie de sa jeunesse à parcourir l'Europe, dont il mit huit ans à visiter les principales contrées.

Ce fut d'abord en Hollande qu'il dirigea ses pas : il y vint, en 1637, étudier la philosophie, la philologie, la théologie, la jurisprudence, l'art de guérir et la langue arabe. Au bout de trois ans, il partit pour la France, fit un assez long séjour, d'abord à Paris, puis à Montpellier, et se rendit ensuite à Padoue, où il passa trois autres années. Ses progrès furent tels dans cette dernière Université, que la nation allemande le choisit, en 1642, pour conseiller et protecteur, et qu'il fut admis dans l'Académie *degli incogniti*, nouvellement établie à Venise, par Jean-François Loredano. En quittant Padoue, il visita l'Italie entière, passa même en Sicile et à Malte, mais s'arrêta peu dans ces diverses provinces, et vint prendre le bonnet doctoral à Bâle, où il le reçut, en 1645, des mains de Jean-Gaspard Bauhin. L'année suivante, il retourna en Danemark, où ses talens et plus encore la réputation dont son père jouissait, lui firent accorder, en 1647, la chaire de mathématiques, vacante par la mort de Christophe Longomontanus, et qui ne tarda pas à être suivie (1648) d'une autre d'anatomie. En 1654, le collége des médecins lui conféra la dignité de doyen perpétuel, occupée avant lui par Thomas Finck, père de sa mère. Il remplit avec assiduité tous les devoirs de ses places jusqu'en 1661, époque où il se retira auprès de Copenhague, à Hagestaedt, avec le titre de professeur honoraire. Un incendie dévora, en 1670, sa maison, sa riche bibliothèque et tous ses manuscrits. Quelque cruel que fût ce coup du sort, Bartholin le supporta cependant avec une constance admirable; mais le roi Chrétien v, touché de son malheur, lui accorda le titre de premier médecin, et l'exempta de tous impôts. L'Académie s'empressa aussi de lui offrir l'inspection de sa bibliothèque, et il devint encore assesseur du haut conseil en 1695. Ce fut au milieu de ces honneurs et de l'estime générale de ses contemporains que la mort trancha le fil de ses jours, le 4 décembre 1680, et non pas en 1665, comme le dit Mercklin. Guillaume Worm, Oliger Jacobæus et Georges Hannaeus ont pris le soin d'écrire sa vie. Il avait été quatre fois recteur de l'Université.

Bartholin fut sans contredit le médecin le plus célèbre du siècle dans lequel il vécut. Il effleura presque toutes les branches des connaissances humaines, mais l'anatomie fut la seule qu'il approfondit, et cette science lui doit beaucoup. On lui attribue assez généralement la découverte ou plutôt la démonstration des vaisseaux lymphatiques, entrevus depuis près d'un demi-siècle par Aselli, mais confondus par lui avec les vaisseaux lactés; Sprengel a néanmoins prouvé, de la manière la plus évidente, que cet honneur ne lui appartient pas, ou qu'il doit au moins le partager avec le suédois Olaus Rudbeck. Ce

fut le 15 décembre 1651 et le 9 janvier 1652 que Bartholin aperçut ces vaisseaux, sur les chiens, avec son disciple Michel Lyser : or, à cette époque, Rudbeck avait déjà publié ses observations. Le savant anatomiste danois put bien ne pas avoir connaissance du travail de son compétiteur, et arriver de sa propre impulsion au même résultat que celui-ci; mais il se forma du système lymphatique une idée bien moins exacte que Rudbeck. Ce dernier n'aurait certainement pas manqué de réunir tous les suffrages, s'il eût été plus âgé et plus connu; mais il comptait à peine quatre lustres, et son adversaire jouissait d'une réputation colossale, que de nombreux élèves proclamaient à l'envi dans toutes les Universités de l'Europe. Quoi qu'il en soit, on doit compter Bartholin au nombre de ceux qui ont le plus contribué aux progrès de la physiologie, en défendant avec chaleur la doctrine des vaisseaux lymphatiques contre les attaques réitérées et violentes d'Harvey, de Riolan, de Horst et de Hoffmann. Ce fut lui qui finit par enlever ainsi au foie le rôle important qu'on lui faisait jouer depuis Galien, en le considérant comme l'organe de la sanguification, et la destruction de cette antique erreur influa nécessairement sur la pathologie, en portant un premier coup à l'humorisme exclusif.

Ce fut aussi Bartholin qui adopta et défendit un des premiers la circulation du sang, découverte par Harvey, et il combattit avec force la ridicule théorie du mouvement par flux et reflux de ce fluide, que Fortuné Liceti avait imaginée. Il reconnut que le cœur est insuffisant pour pousser le fluide nourricier dans toutes les parties du corps, et, afin d'aider à son action, il accorda l'irritabilité aux parois artérielles. Il pensait que l'air pénètre dans le sang, et il avait fort bien aperçu que la colonne d'air introduite dans les bronches n'en est pas expulsée toute entière pendant l'expiration. On lui doit une excellente description des capsules surrénales et des variations que les vaisseaux qu'elles reçoivent présentent dans leur origine et leur distribution. Il a prouvé que la vessie est un organe musculeux, et que l'épiderme n'est point organisé. Cette dernière membrane lui semblait être un produit de la matière de la transpiration, condensée par l'action absorbante de l'air, ce qui, sans être parfaitement exact, pourrait fort bien ne pas être très-loin de la vérité. Il s'éleva contre l'opinion de ceux qui croyaient à l'existence de glandes particulières propres à fournir la graisse, disant que c'étaient les vaisseaux sanguins qui sécrétaient cette substance, et qui la déposaient immédiatement dans les aréoles du tissu cellulaire. Enfin, il reconnut les véritables usages du canal pancréatique, sur lesquels on était encore partagé d'opinion, aperçut le premier le ligament dentelé de la moelle épi-

nière, et enrichit la science de l'homme physique d'une multitude d'observations de détail qui contribuèrent non-seulement à la perfectionner, mais à en répandre le goût, et à ouvrir ainsi un vaste champ de découvertes à la curiosité des anatomistes.

Cependant Bartholin ne fut point exempt d'erreurs. On le vit admettre, entr'autres, que les veines pulmonaires rapportent de l'air au cœur avec le sang, que les parties les plus ténues ou les plus spiritueuses de ce dernier passent du ventricule pulmonaire dans l'aortique, à travers des canaux sinueux dont il supposait la cloison traversée, et que l'épiderme seul des nègres est noir, leur peau elle-même étant blanche. D'un autre côté, il croyait encore que les muscles intercostaux externes servent à l'expiration, tandis que les internes ont pour usage de favoriser l'inspiration. En général, il eut tous les défauts communs aux médecins érudits, et de plus ceux qui prennent leur source dans un excès de crédulité : *vir facillimus in recipiendis historiis et mirè credulus*, disait Haller, en parlant de lui. La lecture de ses opuscules sur les vaisseaux lymphatiques en fournit une preuve frappante. On l'y voit successivement croire encore à la réalité des fonctions que les anciens attribuaient au foie, par rapport à la formation du sang, la lui faire ensuite partager avec le cœur, et finir par la lui retirer complétement. A la vérité cette vacillation étonnante dans ses idées était le fruit des observations plus complettes que le temps lui permettait de recueillir sur les fonctions du système absorbant, mais elle annonce un esprit trop prompt à tirer des conclusions d'un fait encore imparfaitement connu, et c'est là peut-être le plus grand défaut qu'on puisse reprocher à celui qui veut percer les mystères de l'organisation : aussi Hoffmann, qui n'était point à beaucoup près aussi bon anatomiste que lui, eut-il quelqu'avantage lorsqu'il entreprit de relever les fautes dans lesquelles il était tombé. L'aigreur que Bartholin mit dans toutes ses discussions littéraires, soit avec son compatriote, soit avec Riolan, annonçait bien moins la bonté de sa cause, qu'une susceptibilité excessive, née des flatteries dont il avait l'habitude d'être bercé, et qu'on doit en convenir, il méritait à bien des titres. En effet, il fut, pour ainsi dire, le fondateur de l'anatomie pathologique, dont il apprécia le premier la haute importance pour le diagnostic des maladies; aussi la recommanda-t-il avec instance aux médecins, qui, pour nous servir de ses propres expressions, *prætermissâ autopsiâ ex defunctorum morborumque inspectione oculatâ, ingenio suo usi sunt et conjecturâ in morbis describendis.* Non content de recommander l'étude de l'anatomie comparée, il ne laissa jamais échapper une seule occasion

d'accroître la masse des faits relatifs à cette science, bien convaincu qu'en pareille matière l'exemple est infiniment préférable au précepte. La crédulité dont il donne tant d'exemples, tenait à l'état d'enfance de l'anthropologie; mais le peu de jugement dont il fait presque toujours preuve, quand il s'agit d'un fait pathologique extraordinaire, doit être attribué à ce qu'il négligea presqu'entièrement la pratique pour se livrer à l'anatomie et à la méditation des livres publiés jusqu'à lui. Ecrivain infatigable, il composa plus d'ouvrages qu'il ne compta d'années, et tous se font remarquer autant par l'élégance et la clarté du style, que par la variété presqu'infinie des détails. Nous allons en faire connaître les titres:

Anatomia, ex Gaspari Bartholini parentis Institutionibus, omniumque recentiorum et propriis observationibus locupletata. Leyde, 1641, in-8°. - *Secundum locupletata.* Leyde, 1645, in-8°.; trad. en allemand par Simon Pauli, Copenhague, 1648, in-8°.; en français, par Abraham de Prat, Paris, 1646, in-8°.; en italien, par Hostilius Contalgenus, Florence, 1651, in-12. - *Tertium reformata*; Leyde, 1651, in-8°.; La Haye, 1655, in-8°.; *Ibid.* 1660, in-8°.; *Ibid.* 1663, in-8°.; *Ibid.* 1666, in-8°.; Leyde et Rotterdam, 1669, in-8°.: trad. en hollandais par Thomas Staffart, Leyde, 1653, in-8°.; La Haye, 1658, in-8°.; Leyde, 1668, in-8°.; en anglais, Londres, 1668, in-fol. - *Quartum renovata*, Leyde, 1673, in-8°.; Lyon, 1677, in-8°.; *Ibid.* 1684, in-8°.; Leyde, 1686; in-8°.-Trad. en allemand par Nicolas Wallner, Nuremberg, 1677, in-8°.

Le titre de chacune de ces quatre éditions présente plusieurs changemens que nous n'avons pas cru devoir indiquer, pour éviter des longueurs inutiles. Le nom du père de Bartholin n'est plus inscrit sur le frontispice de la troisième. Dans la première, l'auteur a mis à contribution les découvertes de Vieussens, de Sylvius et de plusieurs autres de ses contemporains. Il a surtout profité des observations de son maître Sylvius sur la structure de l'organe encéphalique. L'anatomie des viscères est cependant celle sur laquelle il insiste le plus: à peine effleure-t-il les nerfs, les vaisseaux et les muscles; il donne néanmoins la description du muscle petit psoas. Les figures sont tirées, pour la plupart, de Vésale; mais quelques-unes aussi ont été empruntées à Vesling, à Casserio, à Pineau, à Pecquet et à Harvey. On trouve l'histoire des vaisseaux lactés dans la troisième édition. La quatrième, due aux soins de Gérard Blaes, renferme les découvertes de Stenon, de Swammerdam, de Reynier de Graaf et même de Ruysch. C'est ainsi qu'on y remarque, entre autres, la description du canal excréteur de la grande parotide. Bartholin avait très-bien remarqué que les reins sont plus volumineux dans le fœtus, que le thymus est abreuvé d'un suc lactescent, que les capsules surrénales sont creuses, et qu'il n'y a qu'un seul canal thorachique. On lui doit la première figure connue des conduits excréteurs de la glande mammaire. Cet ouvrage demeura le seul livre classique d'anatomie jusqu'à la publication de celui de Verheyen.

Anatomica anevrysmatis dissecti descriptio: accessit Johannis Van Hoorne ejusdem argumenti epistola. Palerme, 1644, in-4°.-Leyde, 1648, in-8°.-Leipsick, 1707, in-8°.

C'est la description d'un anévrysme faux, qui survint à la suite d'une saignée faite par un chirurgien maladroit, et qui, ayant causé la gan-

grène, nécessita l'amputation du bras. On trouva des caillots de sang répandus entre les muscles.

De unicornu observationes novæ : accesserunt de aureo cornu Olai Wormii eruditorum judicia. Padone, 1645, in-4°. - Amsterdam, 1677, in-12.

On trouve dans cet opuscule quelques détails sur les cornes survennes accidentellement chez certains individus, sur le narwhal, et sur les animaux qui prennent des cornes, quoiqu'ils ne soient pas destinés par la nature à en porter. La seconde édition a été publiée par Gaspard Bartholin, fils de Thomas.

De monstris in naturâ et arte. Bâle, 1645, in-4°.

Bartholin soutint cette thèse pour obtenir le doctorat.

De anginâ puerorum Campaniæ Siculæque epidemicâ exercitationes, seu Commentarius in Marci-Aurelii Severini Pædanchonem. Accessit de laryngotomiâ Renatis Moreau, Parisiensis, epistola. Paris, 1646, in-8°. - Naples, 1653, in-8°.

De latere Christi aperto, dissertatio. Leyde, 1646, in-4°. - Léipsick, 1685, in-8°.

Antiquitatum veteris puerperii synopsis, opere magno ad eruditos præmissa. Copenhague, 1646, in-8°. - Amsterdam, 1676, in-12.

Son fils Gaspard, qui a publié la seconde édition de cet opuscule, y a joint un commentaire de sa façon.

De luce animalium libri tres, admirandis historiis rationibusque novis referti. Leyde, 1647, in-8°. - *Accessit Conradi Gesneri de raris et admirandis herbis quæ, sive quòd noctu luceant, sive alias ob causas, lunariæ nominantur, et obiter de aliis etiam rebus quæ in tenebris lucent, commentariolus.* Copenhague, 1663, in-8°. - *Ibid.* 1669, in-8°.

Bartholin a rassemblé dans ce traité curieux un assez grand nombre de faits prouvant que diverses parties du corps de l'homme et des animaux peuvent, en certaines circonstances, présenter le phénomène singulier de la phosphorescence. Il eut occasion d'observer cette lucidité, à Montpellier, sur de la viande de boucherie, et il s'assura qu'elle occupait de préférence la graisse, ainsi que les parties aponévrotiques et membraneuses. La lueur, dit-il, ressemblait à celle des étoiles, dont elle imitait assez bien la coruscation. Il parle aussi d'une femme dont tout le corps laissait échapper, au moindre attouchement, une multitude d'étincelles électriques qui produisaient une crépitation bien manifeste.

De armillis veterum, præsertim Danorum, schedion. Copenhague, 1648. - Amsterdam, 1676, in-12.

Anatomicæ vindiciæ, cl. viro Gasparo Hoffmann, aliisque oppositæ, cum animadversionibus in Anatomiâ Hoffmanni. Copenhagne, 1648, in-4°.

Gaspard Hoffmann, peu versé en anatomie, avait attaqué Gaspard Bartholin avec assez peu de ménagement. Bartholin, revenu de ses voyages, embrassa la défense de son père avec ardeur, et combattit Hoffmann avec une grande supériorité. Il releva les erreurs nombreuses dans lesquelles son adversaire était tombé, et fit voir que le chyle n'est pas plus porté à la rate par les veines mésentériques, que la prostate ne doit être confondue avec les vésicules séminales.

De variis reipublicæ christianæ morbis, et placidis eorum remediis, dissertatio oratoria. Copenhague, 1649, in-4°.

De cygni anatome, ejusque cantu. Copenhague, 1650, in-4°. - *Notulis quibusdam auctior, ex schedis paternis, à filio Gasparo. Ibid.* 1668, in-8°.

Collegium anatomicum, disputationibus octodecim adornatum. Copenhague, 1651, in-4°.

De cruce Christi hypomnemata IV; de sedili medio, de vino myrrhato, de coronâ spineâ, de sudore sanguineo. Copenhague, 1651, in-8°.

– *Cum Lipsii et aliorum tractatibus de cruce.* Amsterdam, 1671, in-12.

De lacteis thoracis in homine brutisque nuperrimè observatis, disputatio: Respond. Michaele Lyser. Copenhague, 1652, in-4°. - Londres, 1652, in-8°. - Paris, 1653, in-8°. - Genève, 1654, in-8°. - Leyde, 1654, in-12.-Utrecht, 1654, in-12.-Amsterdam, 1661, in-8°.

Cette Dissertation a été imprimée aussi dans la *Messis aurea* d'Hemsterhuys (Heidelberg, 1659, in-8°.), le Recueil de Munieri (Gênes, 1654, in-8°.), et le tome II de la Bibliothèque anatomique de Manget. On y trouve la figure du canal thoracique; mais cette figure n'est pas fort bonne, Bartholin ayant pris les lymphatiques de la région lombaire pour des vaisseaux lactés.

Vasa lymphatica nuper Hafniæ in animalibus inventa, et hepatis exequiæ. Copenhague, 1653, in-4°. - Paris, 1653, in-8°.

On trouve aussi cet opuscule dans la *Messis aurea*, le Recueil de Munieri, et la Bibliothèque anatomique de Manget. L'auteur s'élève contre la théorie physiologique qui avait fait jouer, jusqu'à ce jour, un si grand rôle au foie. Il montre en effet que ce n'est pas, uniquement du moins, dans ce viscère, qu'est porté le chyle et préparé le sang. C'est dans ce mémoire, qu'il annonce, pour la première fois, la découverte des vaisseaux lymphatiques.

Dubia de lacteis thoracicis, et an hepatis funus immutet methodum medendi? Copenhague, 1653, in-4°.-Paris, 1653, in-8°.

C'est en grande partie contre Riolan qu'est dirigé cet écrit, dans lequel Bartholin donne une bonne description des conduits lactifères de la mamelle. Il avoue, dans une de ses lettres à Schenk, qu'à l'époque où il le publia, il ne connaissait encore qu'imparfaitement le système lymphatique. Or, Rudbeck l'avait déjà très-bien décrit, et Van Hoorne, auteur contemporain, donne tout l'avantage à ce dernier.

Vasa lymphatica in homine nuper inventa. Copenhague, 1654, in-4°.

Historiarum anatomicarum et medicarum rariorum centuriæ I et II. Copenhague, 1654, in-8°.; Amsterdam, 1654, in-8°.; trad. en allemand par Georges Seger, 1657, in-8°. - *Centuriæ III et IV*, Copenhague, 1657, in-8°. - *Centuriæ V et VI*, Copenhague, 1657, in-8°.

Bartholin, obéissant à l'impulsion de son siècle, étale la plus vaste érudition dans cet ouvrage, où des faits curieux se trouvent rapprochés d'assertions qui dénotent une crédulité plus que populaire. Ainsi, l'auteur ne doute pas qu'il n'y ait des coqs qui pondent, des femmes qui accouchent d'un œuf, des filles qui mettent au monde des loirs; il parle de sirènes et d'os de géans, comme d'objets réels; il se donne une peine infinie pour expliquer une dent de fer qu'il avait vue dans la bouche d'un Italien. Mais on lit avec le plus vif intérêt la description de quelques monstres et celle de plusieurs cas pathologiques remarquables, comme des sueurs sanguinolentes, des déviations bizarres du flux menstruel. Bartholin a vu le canal artériel encore ouvert chez un adulte, et la cloison du cœur perforée chez un individu âgé de vingt-huit ans. Il fait mention d'œufs éclos dans du fumier, de quelques grossesses extra-utérines, de hernies de l'estomac à travers le diaphragme, d'une plaie de ce viscère qui guérit heureusement, et d'une plaie du cœur qui ne devint mortelle qu'au bout de cinq jours. On remarque dans cette précieuse collection l'histoire d'un homme affecté de mérycisme, et celle d'un embryon qui en contenait un autre dans son corps. Elle renferme aussi différens détails d'anatomie comparée, entre autres des remarques sur la structure du poisson xyphias, du caméléon, du lion, de la civette, de la zibeline. Bartholin parle de calculs très-volumineux que des femmes ont rendus avec les urines, de pierres développées dans le canal de Warthon, de calculs engendrés dans le périnée, par suite de la rupture de l'urètre, d'un cas de guérison d'une carie des vertèbres, et de l'histoire

d'un homme atteint d'empyème, qui mourut après avoir rendu beaucoup de pus par l'anus. Il soutient, contre l'opinion reçue, que les plaies de la trachée-artère guérissent assez facilement. Il nous apprend que les paysans de la Norwège sont sujets à l'hypostaphyle, et que l'un d'eux, Canut Thorbern, a imaginé, pour remédier à cette incommodité, un instrument qui a joui pendant long-temps d'une grande vogue, et qui même a réuni les suffrages de plusieurs praticiens distingués, jusqu'à l'époque où l'on a reconnu qu'il ne méritait nullement la préférence sur des ciseaux simples, et qu'il pouvait entraîner des inconvéniens. Bartholin donne aussi l'histoire et la figure de l'écorce de quinquina.

Defensio vasorum lacteorum et lymphaticorum adversus Johannem Riolanum. Copenhague, 1655, in-4°.

Nous ne citerons de cette nouvelle diatribe, plus violente encore que l'autre, contre Riolan, dont l'âge méritait plus d'égards, que l'épitaphe suivante, faite au foie par Bartholin: elle est pleine d'esprit et d'une ironie fine: SISTE. VIATOR. CLAUDITUR. HOC. TUMULO. QUI. TUMULAVIT. PLURIMOS. HEPAR. NOTUM. SÆCULIS. SED. IGNOTUM. NATURÆ. QUOD. NOMINIS. MAJESTATEM. ET. DIGNITATIS. FAMA. CONSERVAVIT. TAMDIU. COXIT. DONEC. CUM. CRUENTO. IMPERIO. SEIPSUM. DECOXERIT. ABI. SINE. JECORE. VIATOR. BILEMQUE. HEPATI. CONCEDE. UT. SINE. BILE. BENE. TIBI. COQUAS. ILLI. PRECERIS.

Examen lacteorum contra Riolanum et Harveium. Copenhague, 1655, in-4°. - Francfort, 1656, in-4°.

De integumentis corporis humani. Copenhague, 1655, in-4°. - Francfort, 1656, in-4°.

Spicilegium primum ex vasis lymphaticis, ubi Glissonii et Pecqueti sententiæ expenduntur. Copenhague, 1655, in-4°. - *Ibid.* 1658, in-4°. - Rostock, 1660, in-4°.

Paralytici Novi Testamenti, medico et philologico commentario illustrati. Copenhague, 1655, in-4°. - Bâle, 1662, in-4°. - Léipsick, 1685, in-8°.

Oratio in obitum D. Olai Wormii. Copenhague, 1655, in-4°.

Cornari vita sobria ad usum vulgarem accomodata. Copenhague, 1657, in-12.

De secundinarum retentione. Copenhague, 1657, in-4°.

De usu thoracis et ejus partium. Copenhague, 1657, in-4°.

Dispensatorium Hafniense, à medicis Hafniensibus adornatum, et à Thomâ Bartholino publici juris factum. Copenhague, 1658, in-4°.

Oratio in obitum Henrici Fuiren, medici. Copenhague, 1659, in-4°.

Spicilegium secundum ex vasis lymphaticis, ubi cl. virorum Backii, Cattieri, Le Noble, Tardy, Wartoni, Charletoni, Bilsii, etc., sententiæ expenduntur. Copenhague, 1660, in-4°.-Amsterdam, 1661, in-12., par les soins de Gérard Blaes.

Panegyricus Aug. Reg. Daniæ Frederico III, primo regnorum feredi publicè Academiæ nomine dictus. Copenhague, 1660, in-fol.

Responsio de experimentis anatomicis Bilsianis, et difficili hepatis resurrectione, ad Nicolaum Zas. Copenhague, 1661, in-8°.-Amsterdam, 1661, in-12.-Trad. en hollandais par Gérard Blaes, Amsterdam, 1661, in-12.

De nivis usu medico observationes variæ. Accessit Erasmi Bartholini de figurâ nivis Dissertatio.

Bartholin donne dans cet ouvrage la liste de tous ceux qu'il avait publiés jusqu'alors.

Castigatio epistolæ medicæ Bilsii, ubi Bilsianæ artes deteguntur, et professoria dignitas vindicatur. Copenhague, 1661, in-8°.-Amsterdam, 1661, in-12.

On trouve aussi cet opuscule, qui porte le faux nom de Nicolas Etienne,

dans les *Orationes* de Bartholin (Copenhague, 1668, in-8°.). Il roule, comme l'un des précédens, sur la manière dont Bils injectait les cadavres. Bartholin, suivant sa coutume, ménage peu son adversaire: il l'accuse de tirer trop de vanité de sa noblesse, lui reproche son avarice, et prétend que ses momies perdaient chaque jour de la célébrité dont elles avaient joui dans le principe.

Dissertatio anatomica de hepate defuncto, novis Bilsianorum observationibus opposita. Copenhague, 1661, in-8°.

Bartholin se déchaîne contre Deusing, qui prétendait, comme Bils, que le chyle se porte dans le foie. Il parle d'une plaie du canal thoracique par laquelle le fluide contenu dans ce vaisseau s'écoulait peu à peu. Un des grands argumens qu'employaient ses adversaires pour prouver que le chyle passe dans les veines mésentériques, était tiré de la teinte grisâtre du sang contenu dans ces derniers.

Cista medica Hafniensis, variis consultationibus, casibus rarioribus, vitis medicorum Hafniensium, aliisque ad rem medicam, anatomicam, botanicam et chymicam spectantibus, referta. Accessit ejusdem Domus anatomica, breviter descripta. Copenhague, 1622, in-8°.

Bartholin donne l'histoire des professeurs en médecine de Copenhague et l'analyse succincte des travaux de la Faculté de cette ville. Il nous apprend que ce fut Simon Pauli qui disséqua le premier des cadavres humains dans l'amphithéâtre anatomique de la capitale du Danemarck. Il prouve que la présence du lait dans les mamelles n'est pas, à beaucoup près, toujours un signe de maternité, et il cite, à cette occasion, l'exemple de plusieurs enfans de différens sexes qui avaient du lait. Il rapporte la décision de la Faculté, qui, consultée pour le cas d'une femme soupçonnée d'infanticide, répondit que le lait dans les mamelles de cette femme, seul indice du crime dont on l'accusait, ne suffisait pas pour établir la culpabilité.

De pulmonum substantiâ et motu diatribe. Accedunt Marcelli Malpighii de pulmonibus observationes anatomicæ. Copenhague, 1663, in-8°. - Leyde, 1672, in-12.

Bartholin décrit les perforations que les poumons présentent dans les oiseaux. Il s'attache à démontrer que ces organes sont le résultat de l'assemblage de vésicules membraneuses.

Epistolarum medicinalium à doctis vel ad doctos scriptarum Centuriæ I et II. Copenhague, 1663, in-8°.; *Centuriæ III et IV*, Copenhague, 1667, in-8°. - *Ibid.* 1691, in-8°. - La Haye, 1740, in-8°.

Ces Lettres sont remarquables par l'agréable variété qui y règne. La première est datée de 1639, et adressée à Worm. Bartholin y donne le détail de ce qu'il a vu de plus curieux et de plus piquant dans ses voyages. Ce qu'il dit de l'Ecole de Montpellier n'est pas, en général, très-favorable à cette célèbre et antique Université. On y trouve quelques détails sur la phosphorescence des matières animales, et sur les cannes à sucre qui croissent en Sicile, des recherches sur le pain des anciens, un catalogue des plantes de l'Etna, une figure du canal pancréatique, des argumens en faveur de la circulation du sang, des réflexions sur l'emploi des graines de carotte contre les calculs vésicaux, des remarques sur la valvule ilo-cœcale et sur le réservoir de Pecquet, et une assez bonne anatomie du castor. Bartholin réfute l'antique erreur du troisième ventricule qu'Aristote avait admis dans le cœur. Il retrace l'histoire d'une femme, à la vulve de laquelle aboutissaient deux vagins, par l'un desquels seulement la conception avait eu lieu. Il parle aussi de deux fœtus qui sortirent par l'ouverture d'un abcès survenu à la région ombilicale, d'une verge de longueur démesurée, d'une hernie formée par la presque totalité des intestins, et d'une mort causée par un calcul qui, arrêté dans l'uretère, ne permettait pas à l'urine de descendre dans la vessie.

De insolitis partûs humani viis, dissertatio nova. Accedunt Joannis Veslingii de pullitione Ægyptiorum, et aliæ ejusdem observationes anatomicæ et epistolæ medicæ posthumæ. Copenhague, 1664, in-8°.

Ce livre fut écrit à l'occasion d'un enfant qui sortit par un abcès développé à la région du nombril, huit ans après avoir été conçu. Bartholin traite ensuite des autres déviations possibles du fœtus, et n'oublie rien de ce qui avait été consigné jusqu'alors dans les livres à cet égard. On peut seulement lui reprocher d'avoir montré trop de crédulité, ou d'avoir manqué de jugement, en admettant la possibilité qu'un fœtus soit expulsé par la bouche. Il dit avoir vu à Paris une femme qui avait subi plusieurs fois l'opération césarienne. Entre autres cas remarquables, il rapporte celui d'une femme qui rendit des débris de fœtus par l'anus.

De cometâ consilium medicum, cum monstrorum nuper in Daniâ natorum historiâ. Copenhague, 1665, in-8°.

En comparant les comètes aux abcès qui se forment dans le corps humain, Bartholin ne fit qu'une plaisanterie sans sel et sans esprit.

Hepatis exautorati desperata causa. Copenhague, 1666, in-8°.

Autre diatribe contre Bils et Deusing. Bartholin y attaque aussi Vater, déclaré en faveur des physiologistes qui voyaient dans le foie l'organe de la sanguification.

De medicinâ Danorum domesticâ dissertationes decem. Copenhague, 1666, in-8°.

Cet ouvrage est excellent, et annonce un esprit supérieur. Bartholin y décrit la nourriture, les boissons, les maladies et les remèdes de ses compatriotes. Il parle en termes obscurs de l'inoculation, et assure que le trépan réussit rarement en Danemarck. Crédule comme à son ordinaire, il nous apprend que S. Olaus guérit pour la première fois, en 1023, le strume par l'apposition des mains. Ce qu'on doit surtout remarquer dans ce livre, ce sont les efforts de l'auteur pour détourner les médecins de l'emploi des médicamens exotiques, et pour les convaincre que la nature n'a pas pu placer le mal d'un côté et le remède de l'autre. Un des premiers il s'est élevé contre l'abus des drogues qu'on va chercher à grands frais dans les pays lointains, d'où la cupidité des marchands nous les rapporte, la plupart du temps, altérées ou falsifiées. Il propose de substituer les feuilles du baguenaudier au séné, et le tamarix au houblon. Sans pousser les prétentions aussi loin que lui, et que l'ont fait naguère encore chez nous les docteurs Bodard et Loiseleur-Deslongchamps, on ne peut s'empêcher de faire des vœux pour que l'Europe s'affranchisse un jour du lourd tribut qu'elle paie aux trois autres parties du monde pour des substances dont elle pourrait remplacer le plus grand nombre par les produits de son territoire.

Orationes varii argumenti. Copenhague, 1668, in-8°.

De medicis poetis. Copenhague, 1669, in-4°.

Bartholin parle des médecins qui ont publié des ouvrages en vers sur l'art de guérir, et des poètes qui ont écrit sur la médecine.

Carmina varii argumenti. Copenhague, 1669, in-8°.

De cerebri substantiâ pingui et oculorum suffusione. Copenhague, 1669, in-8°.

De flammulâ cordis epistola, cum Jacobi Holstii ejusdem argumenti dissertatione. Accessit de carnibus lucentibus Danielis Puerarii responsio. Copenhague, 1669, in-4°.

Opuscula nova anatomica de lacteis thoracicis et lymphaticis vasis, in unum volumen comprehensa, aucta et recognita. Copenhague, 1670, in-8°.

Cette collection renferme tous les opuscules que Bartholin avait déjà publiés à part sur le système absorbant.

De bibliothecæ incendio, dissertatio ad filios. Copenhague, 1670, in-8°.

Dans cet opuscule, où il déplore la perte de sa bibliothèque, l'auteur

nous apprend qu'entre autres manuscrits il perdit un recueil d'observations d'anatomie pathologique, amassées pendant trente années de dissections. Cette perte lui fut très-sensible. Par une hévue ridicule, le docteur Portal lui fait dire qu'il regrettait *d'avoir* brûlé quelques manuscrits contenant l'histoire de plusieurs ouvertures de cadavres. De cela seul, on est en droit de conclure qu'il n'a pas lu lui-même Bartholin.

De medico perfecto. Copenhague, 1671, in-4°.

Dissertationes duæ de theriacâ in officinâ J.-G. Becker dispensatâ. Copenhague, 1671, in-4°.

Dissertatiuncula præliminaris de confectione alkermes quam Hafniæ J.-G. Becker dispensare constituit. Copenhague, 1672, in-4°.

Acta medica et philosophica Hafniensia, annorum 1671 et 1672. Copenhague, 1672, in-4°., tome I. – *anni* 1673, Copenhague, 1675, in-4°., tome II. – *annorum* 1674, 1675, 1676, Copenhague, 1677, in-4°., tomes III et IV. – *annorum* 1677 et 1678, Copenhague, 1680, in-4°., tome V.

Toutes les observations contenues dans ce vaste recueil n'appartiennent pas à Bartholin lui-même, et la plupart ont été recueillies par ses élèves. Cependant on en trouve aussi quelques-unes qui sont de lui, entre autres beaucoup de faits d'anatomie comparée et des figures de plantes, parmi lesquelles nous citerons celle du genseng. Il parle d'une bière préparée avec la sève du bouleau, et décrit assez grossièrement l'organe électrique de la torpille.

De morbis biblicis miscellanea medica. Copenhague, 1672, in-8°.

Disquisitio medica de sanguine vetito, cum cl. Salmasii judicio. Copenhague, 1673, in-8°.

Cet opuscule est purement théologique. Bartholin s'évertue à prouver que l'Ecriture sainte défend à l'homme de se nourrir du sang des animaux.

De peregrinatione medicâ. Copenhague, 1674, in-4°.

En parlant de ses voyages en France et en Italie, et rapportant quelques-unes des observations qu'il avait faites dans ces contrées, Bartholin veut démontrer aux jeunes médecins la nécessité pour eux de parcourir les pays étrangers. Il leur indique dans le même temps la manière dont ils doivent se conduire pour bien observer, et pour tirer parti de leurs observations. Ce livre mérite d'être médité.

De anatome practicâ ex cadaveribus adornandâ consilium, cum operum auctoris hactenùs editorum catalogo. Copenhague, 1674, in-4°.

Courte dissertation, qu'on a mal à propos considérée comme le premier ouvrage *ex professo* que nous possédions sur l'anatomie pathologique. Le vrai but de Bartholin est d'inviter les médecins à l'étude de cette science, en leur montrant l'application qu'on peut en faire à la connaissance et au traitement des maladies.

De libris legendis dissertationes septem. Copenhague, 1676, in-8°. – La Haye, 1711, in-8°., *cum præfatione Joh.-Ger. Menschen, de vanâ librorum pompâ.*

Cette dernière édition est remplie de fautes.

De sanguinis abusu dissertatio. Copenhague, 1676, in-8°.

Les ouvrages de Bartholin ont été réunis et publiés ensemble (Copenhague, 1677, 4 vol. in-4°., ou 18 vol. in-8°.).

Outre ceux dont nous venons d'offrir la liste, il a encore écrit :

Epistola de viis lacteis et vasis lymphaticis, cum Harvejanarum contrà vasa lactea objectionum refutatione;

insérée dans le *Decas observationum et epistolarum anatomicarum* de Jean-Daniel Horst (Francfort, 1756, in-4°.).

De unguento armario;

dans le *Theatrum sympatheticum* (Nuremberg, 1662, in-12.).

Observatio de diuturnâ graviditate;

dans le recueil sur cette matière imprimé à Amsterdam (1662, in-12.)
Epistola de chirurgiâ infusiorâ ;
avec le livre de Jean-Daniel Horst intitulé : *Judicium de chirurgiâ infusiorâ Johannis-Danielis Majoris* (Francfort, 1665, in-12.).
Epistola de simplicium medicamentorum inquilinorum facultatibus cognoscendis ;
dans l'ouvrage de Germain Grabe qui a pour titre : *De modo simplicium medicamentorum facultates cognoscendi* (Copenhague, 1669, in-8°.).
Discursus de transplantatione morborum ;
dans le *Theatrum sympatheticum*, et dans l'ouvrage de Grabe intitulé : *De arcanis medicorum non arcanis* (Copenhague, 1673, in-8°.).
Mantissa de annulis veterum ex Thomæ Bartholini miscellaneis ;
avec le traité *De inauribus veterum syntagma* de son fils Gaspard (Amsterdam, 1676, in-12.).
On a aussi de lui :
Michaelis Lyser culter anatomicus, Thomas Bartholinus edidit, et observationibus nonnullis variorum medicorum, nempè ejusdem Lyseri, Henrici à Moinichen, Martini Bogdani et Jacobi Seidleri, ac suâ præfatione auxit. Copenhague, 1665, in-8°.
Alberti Bartholini de scriptis Danorum liber posthumus, auctior editus à fratre Thomâ Bartholino. Copenhague, 1666, in-12.
Lisseti Benancii declaratio fraudum et errorum apud pharmacopœos commissorum, latinitati donata et edita à Thomâ Bartholino. Accessit ejusdem argumenti dialogus Johannis-Antonii Lodetti. Francfort, 1669, in-8°.
Thomæ Bartholini, Johannis-Henrici Meibomii patris et Henrici Meibomii filii de usu flagrorum in re medicâ et venereâ, lumborumque et renum officio, tractatus. Accedunt de eodem renum officio Joachimii Olhafii et Olai Wormii dissertatiunculæ. Francfort, 1670, in-12.
Johannis Rhodii dissertationes duæ de aciâ et de ponderibus atque mensuris, secundùm curis ex autographo auctoris auctiores et emendatiores, cum judiciis doctorum et vitâ Celsi. Copenhague, 1672, in-4°.
Enfin, Bartholin est auteur de quelques observations insérées dans les Actes de l'Académie des Curieux de la nature. Parmi ces observations, on doit surtout remarquer celle d'un œuf qui en renfermait un autre, et celle d'un ramollissement général des os. (A.-J.-L. JOURDAN.)

BARTHOLIN (Thomas), l'un des fils du précédent, vint au monde le 29 mai 1659. Il étudia, suivant toutes les apparences, la médecine pendant son séjour à Copenhague, à Leyde, à Oxford, à Londres, à Paris et à Léipzick ; mais la jurisprudence fut la carrière dans laquelle il préféra de se lancer, et il mourut, le 5 novembre 1690, après avoir été successivement professeur d'histoire et de droit à Copenhague, assesseur au consistoire, antiquaire et archiviste du roi de Danemarck. Il a laissé quelques ouvrages, dans le nombre desquels se trouvent les suivans :

Observatio de variis miris circà glaciem Islandicam. Copenhagne, 1670, in-12.
De vermibus in aceto et semine. Copenhagne, 1671, in-12.
Antiquitates Danicæ. Copenhague, 1689, in-4°.
(A.-J.-L. JOURDAN.)

BARTINELLI (Maurice), citoyen de Novara, exerça la

chirurgie dans cette ville. Le seul ouvrage imprimé qui reste de lui est entièrement étranger à l'art de guérir.

Il nobile e dilettevole giuoco dello sbaraglino. Bergame, 1607, in-12. - Milan, 1619, in-12. - Venise, 1631, in-12. - *Ibid.* 1668, in-12.

Mais Cotta, dans son *Museum de Novara*, assure qu'il avait laissé un autre opuscule manuscrit dans lequel il avait recueilli quelques observations remarquables sur la pratique chirurgicale, avec plusieurs faits curieux d'histoire naturelle et d'anatomie. (L.)

BARTISCH (Georges), né à Kœnigsbruck, et non pas à Kœnigsberg, comme le dit Eloy, pratiquait avec distinction la médecine oculaire et herniaire à Dresde, vers le milieu du seizième siècle. On ne le connaît cependant plus guère que par son ouvrage intitulé :

Οφθαλμοδουλεια, *das ist Augendienst, neuer gegruendeter Bericht von Ursachen und Erkenntniss aller Gebrechen, Schaeden und Maengel der Augen und des Gesichts, wie man solchen anfænglich mit gebuehrenden Milteln begegnen, vorkommen und wehren, anch wie man alle solche Gebrechen kuenstlich durch Artzney, Instrumente und Handgriffe curiren, wircken und vertreiben soll.* Dresde, 1584, in-fol. - Francfort, 1584, in-fol. - Nurenberg et Sulzbach, 1686, in-4°.

Bartisch a mis en tête de ce livre une assez médiocre description de l'œil, accompagnée de figures qui ont été prises dans Vésale. On ne peut disconvenir qu'il n'ait été un des premiers oculistes de son siècle, et qu'il n'ait exercé cette profession d'une manière moins routinière que ses contemporains. Il ne manquait même pas de hardiesse chirurgicale, puisqu'il osa entreprendre de détruire les adhérences de la capsule du cristallin avec l'iris dans la cataracte. Il fut aussi l'un des premiers à décrire l'extirpation du globe de l'œil; mais il l'exécutait avec un couteau en forme de cuiller, et tranchant sur les bords, qui resta usité pendant bien des années, quoiqu'il ne permît pas d'achever l'opération sans enfoncer et fracturer les parois de l'orbite. L'instrument qu'il avait imaginé pour pincer, dans le relâchement de la paupière supérieure, le pli de la peau dont on veut faire l'ablation, ressemble beaucoup à celui que Lafaye proposa ensuite : on y a renoncé depuis long-temps, et avec raison, malgré les corrections qu'il a subies de la part de Verduyn et de Ruysch. Bartisch ne sut pas se garantir des préjugés de son siècle ; il croyait aux maladies des yeux causées par les enchantemens, rapportait le chemosis à cette cause, et conseillait diverses amulettes en pareil cas. Son traité n'est remarquable que sous le point de vue de l'histoire de la chirurgie. (J.)

BARTOLI (Caïetan), chirurgien de Ferrare, a fait imprimer :

Primizie chirurgico-pratiche. Ferrare, 1714, in-8°. (L.)

BARTOLI (Daniel), né à Ferrare en 1608, reçu dans la compagnie de Jésus en 1623, et mort le 13 janvier 1684, à Rome, où il avait été successivement professeur de rhétorique et recteur du collége, s'est fait connaître par un assez grand nombre d'ouvrages, tous étranger à la médecine, mais dans le nombre desquels on remarque le suivant, qui nous justifie d'accorder à l'auteur une place dans ce recueil :

Trattato del suono, de' termoni armonici e dell' udito. Rome, 1679, in-4°. – Bologne, 1680, in-4°. – Rome, 1681, in-4°.

Bartoli, en écrivant ce livre, eut pour but de prouver que la consonnance des corps sonores dépend du rapport harmonique des vibrations, et que les corps solides sont aussi propres que l'air lui-même à transmettre le son. Les discriptions et les figures de l'oreille interne qu'on trouve dans cet ouvrage, sont tirées de Bartholin, de Riva et autres.

On a encore de Bartoli nn Mémoire assez curieux sur la glace et la congélation, et un autre sur la tension et la pression examinées par rapport à la physique.

La plus estimée de ses productions, la seule même qu'on consulte encore aujourd'hui, et que nous croyons par cette raison devoir citer ici, est l'histoire de la compagnie de Jésus, intitulée :

Dell' istoria della compagnia di Giesu. L'Asia. Rome, 1657, 1660, 1663, 3 vol. in fol. — *L'Inghilterra.* Rome, 1667, 1 vol. in-fol. — *L'Italia.* Rome, 1673, 1 vol. in-fol.

Une partie seulement de cette collection a été traduite en latin par Louis Giannini.

Les autres opuscules de Bartoli ont été réunis sous ce titre :

Opera varia. Venise, 1716, 3 vol. in-4°. (o.)

BARTOLI (Sébastien), natif de Montella dans le royaume de Naples, jouit d'une assez grande réputation vers l'an 1666. Médecin de la classe de ceux qu'on appelait *spagiriques*, il était, au dire de Nicolas Amenta, beau parleur, bien fait de sa personne, hardi dans la pratique, et surtout très-heureux. Cette dernière circonstance le fit bientôt connaître, et lui attira les bonnes grâces du vice-roi et de la noblesse de Naples, quoique, ajoute le même auteur, il ne fût point à comparer à Thomas Cornelio, à Léonard de Capoue, et autres médecins du même rang. La mort le surprit au milieu de sa carriere, l'an 1676. Les ouvrages qu'il a laissés sont :

Examen artis medicæ dogmatum communiter receptorum in decem exercitationes paradoxas distinctum. Venise, 1666, in-4°.

Triumphus spagiricæ medicinæ.

Breve ragguaglio de' bagni di Pozzuolo, dispersi e investigati per ordine del sig. D. Pietro d'Aragone vice-rè, e ritrovati da Sebastiano Bartoli. Naples, 1667, in-4°.

On a encore de lui deux traités sur les bains, qui n'ont été imprimés qu'après sa mort (Naples, 1679, in-4°.).

Le premier est intitulé :

Thermologiæ Aragoniæ prodromus, Phlegræ Cumeæ chorographiam et usus thermarum Campaniæ chronic. continens.

Le second a pour titre :

Thermologiæ Aragoniæ, Pausilipus, Nesis, et Balneorum ager.

C'est Michel Biancardi, médecin et neveu de Bartoli, qui fut l'éditeur de ces deux ouvrages.

Enfin on trouve encore sous son nom la lettre suivante :

Nuncius Parnassius seu epistola ex Parnasso, à Sebastiano Bartolo, ad celeberrimum et rev. D. Carolum Musitanum. Kruswick, 1700, in-4°.

Mais le véritable auteur de cette lettre est Joseph Prisco, médecin napolitain. Il l'écrivit pour tourner en ridicule le médecin Pierre-Antoine de Martino, aux frais de qui elle est supposée avoir été imprimée. (L.)

BARTOLONI (Pierre-Dominique), médecin, natif d'Empoli, dans le diocèse de Florence, fut du nombre des savans qui accompagnèrent Jean-Gaston de Médicis, dans la Germanie et la Bohème, en 1697. Manni dans ses *Osservazioni sopra i sigilli*, prétend qu'il a écrit l'histoire des ducs et rois de Bohème en quatre volumes, et quelques autres ouvrages de médecine et de poésie. Toutes ses productions sont probablement restées inédites. Cependant on a sous son nom, un dithirambe, intitulé :

Il bacco in Boemia. Prague, 1717, in-4°.-Florence, 1736, in-4°.
Cette pièce de vers contient un panégyrique du vin de Welneck en Bohême. (L.)

BARTOLUCCI (Jean-Baptiste), natif d'Assise dans l'Ombrie, exerça la médecine à Nocera dans la même province. Il a écrit et fait imprimer :

Del bagno dell' acqua bianca o santa di Nocera. Pérouse, 1636, in-4°.-*Ibid.* 1656, in-4°. (L.)

BARTOLUS. *Voyez* Bartoli.

BARTON (Benjamin-Smith), docteur en médecine de la Faculté d'Edimbourg, et membre de la Société royale de cette ville, est maintenant professeur d'histoire naturelle et de botanique à l'Université de Pensylvanie, et membre de la Société médicale de Philadelphie. Il a publié :

A Memoir concerning the fascinating faculty which has been ascribed to the rattlesnake and other american serpents. Philadelphie, 1796, in-8°. -Supplément, 1800, in-8°.-Trad. en allemand par A.-G. de Zimmermann, ... 1798, in-8°.
Barton cherche à prouver, dans ce Mémoire, que l'opinion vulgaire qui attribue aux serpens la faculté de charmer les animaux et même les hommes qui les regardent, est illusoire. C'est une question qui n'a pas encore été décidée, et qui réclame un nouvel examen.
Collections for an essay towards a materia medica of the United-States. Philadelphie, 1798, in-8°.
New views of the origin of the tribus and nations of America. Philadelphie, 1798, in-8°.-*Ibid.* 1799, in-8°.
Fragments of the natural history of Pensylvania. Philadelphie, 1799, in-fol.
Papers relative to certain american antiquities. Philadelphie, 1796, in-4°.
A Memoir concerning the disease of goitre as it prevails in different parts of north America. Philadelphie, 1800, in-4°.-Trad. en allemand par Guillaume Liebsch, Gœttingue, 1802, in-8°.
Elements of botany, or outlines of the natural history of vegetables, illustrated by 30 coloured plates. Philadelphie, 1804, in-8°.
Barton a inséré, en outre, un grand nombre de Mémoires dans différens recueils périodiques, particulièrement dans les *Transactions de la Société américaine*, et dans le *Magasin philosophique de Tilloch*. Parmi ces Mémoires, on en distingue un sur les moyens de prévenir les funestes effets de la morsure du serpent à sonnettes, et un autre concernant la

propriété stimulante que le camphre exerce sur les végétaux. Il a observé qu'un végétal déjà flétri se ranimait promptement dans de l'eau camphrée, tandis que le même phénomène n'avait pas lieu dans l'eau ordinaire. C'est ainsi qu'il parvint à ranimer une branche de tulipier et des fleurs déjà fanées d'iris jaune, expérience qui a depuis réussi à Willdenow sur les fleurs du *silene pendula*. On doit encore à Barton la description d'une espèce de gerboise, et celle du *podophyllum diphyllum* de Linné.

Il ne faut pas le confondre avec Jean Barton, auteur d'un Mémoire sur une nouvelle manière de propager les pommes de terre, inséré dans le huitième volume de ceux de la Société d'agriculture de Bath; avec Guillaume Barton, auteur de divers Mémoires sur l'économie politique, et entre autres sur les probabilités de la durée de la vie de l'homme et sur les progrès de la population aux Etats-Unis; enfin, avec G.-P.-C. Barton, comme lui professeur de botanique à Philadelphie, et qui a publié:

Prodromus Floræ Philadelphicæ. Philadelphie, 1815, in-4°.

Vegetable materia medica of the United States, or medical botany containing a botanical, general and medical history of medicinal plants indigenous to the United-States, illustrated by coloured 24 engravings. Tome premier. Philadelphie, 1817, in-4°.

Compendium Floræ Philadelphicæ, containing a description of indigenous and naturalized plants, found within a circuit of ten miles around Philadelphia. Philadelphie, 1818, 2 vol. in-8°.

On regrette que cette Flore, rédigée entièrement d'après les idées de Thomas Nuttall, se borne aux plantes comprises dans un aussi petit rayon. Les végétaux y sont décrits avec un grand soin, et on y remarque, outre plusieurs observations qui annoncent un botaniste habile et instruit, la description d'une espèce nouvelle et fort rare de millepertuis (*hypericum appressum*). (J.)

BARTRAM (Guillaume), fils du suivant, et fixé aujourd'hui à Delawar, où il cultive les plantes les plus rares et les plus utiles de l'Amérique, pour les répandre dans le commerce, a suivi l'exemple de son père, et entrepris des voyages, dont il a donné la relation au public, sous ce titre:

Travels through north and south Carolina, Georgia, East and West-Florida, the Cherokee country, the extensive territories of the Muscogulges, or Creek confedaracy, and the country of the Chactaws; containing an account of the soil and natural productions of these regions, together with observations on the manners of the Indians. Philadelphie, 1791, in-8°.-Londres, 1792, in-8°.-Trad. en français par P.-V. Benoist, Paris, 1799, 2 vol. in-8°.

Cette relation contient une foule de détails précieux sur les diverses branches de l'histoire naturelle, mais principalement sur la botanique. On regrette seulement qu'elle soit écrite avec autant de prolixité, et que l'auteur, non content de ne pas donner une carte des pays qu'il a parcourus, ait à peine pris la peine de les nommer. Il en a paru, à Berlin, une traduction allemande très-fidèle, dont nous ignorons la date. (J.)

BARTRAM (Jean), riche quaker de la Pensylvanie, a fait plusieurs voyages dans plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale, et procuré la connaissance d'une foule de productions naturelles remarquables par leur beauté ou leur rareté. Kalm, Linné et Dillen parlent souvent de lui. Indépendam-

ment de divers Mémoires, insérés dans les Transactions philosophiques, il a publié :

Observations on the inhabitants, climate, soil, divers productions, animals, ... made in his travels from Pensylvania to Onondago, Oswego, and the lake Ontario. Londres, 1751, in-8°.

Ce fut en 1743 que Bartram fit ce voyage. Sa relation intéresse peu le botaniste, car il se borne à citer quelques noms de plantes et d'arbres qui croissent spontanément dans les pays qu'il a parcourus.

On trouve dans l'ouvrage de Guillaume Stork, intitulé :

Description of east Florida. Londres, 1769, in-4°.,

un extrait du journal d'un autre voyage que Bartram fit, en 1765 et 1766, sur les bords de la rivière Saint-Jean, à la Floride. Parmi les plantes qu'il énumère, mais dont il donne seulement les noms populaires, on en remarque plusieurs nouvelles, entre autres l'*illicium floridanum*, joli petit arbuste qu'on cultive dans nos serres.

Le nom de *bartramia* a été donné à plusieurs plantes. Linné l'appliqua d'abord à un genre de la famille des liliacées, qui fut ensuite réuni à celui de *triomfetta*, mais que Gærtner a rétabli. Bridel s'en est servi aussi pour dénommer un démembrement de l'ancien genre *brium* de la famille des mousses.

Il ne faut pas confondre ces deux Bartram avec *Moïse* Bartram, médecin de la Caroline méridionale, qui a publié plusieurs Mémoires, un entre autres sur les causes du trisme des mâchoires chez les enfans nouveau-nés, dans les Transactions de médecine de Philadelphie. (J.)

FIN DU PREMIER VOLUME.